This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600.1 v. 2/3-4

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

TROISIÈME ANNÉE

1881-1882

FOREIGN
BODL: LIB
PERIODICAL

GENÈVE
J. SANDOZ, ÉDITEUR
PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER
33, rue de Seine,
CHARLES DELAGRAVE
15, rue Soufflot.
BRUXELLES
MUQUARDT, rue de la Régence, 45.
1881

Per. 207

RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt

BULLETIN MENSUEL (*4 juillet 1881*)[1].

La troisième année de notre journal s'ouvre au lendemain de la répression des Kroumirs et des troubles du sud de la province d'Oran, et nous osons espérer que l'**Algérie** va pouvoir reprendre les œuvres pacifiques que réclame le développement de la colonisation.

L'exploitation des mines de fer prend de jour en jour en Algérie une plus grande importance. Depuis longtemps les Anglais ont apprécié l'excellence des minerais de cette province pour la fabrication de l'acier; c'est avec les minerais de Mokta que la métallurgie anglaise fabrique ses plus beaux ouvrages d'acier. Des métallurgistes américains viennent de conclure un marché de 650,000 tonnes des minerais de Mokta et de Tafna, pour les États-Unis, livrables en trois ans, au prix de 18 fr. la tonne, dans le port de Bone.

Les progrès que le protectorat français a amenés en Algérie se feront sentir aussi dans l'exploitation des richesses de la **Tunisie**; déjà la compagnie de Mokta fait étudier les gisements de plomb argentifère signalés depuis longtemps près de Bordj Djedid. Le directeur de l'exploitation de Mokta s'est rendu à Tabarca avec une nombreuse équipe d'ouvriers et de terrassiers, pour opérer des fouilles dans ces affleurements. En outre on a commencé à ouvrir, dans les montagnes des Kroumirs, des routes qui en faciliteront l'accès. Les travaux du chemin de fer de Tunis à Sousse ont été repris, et l'on étudie un projet de voie ferrée de Djedeida à Bizerte par Mateur. Il est aussi question de l'entrée de la Tunisie dans l'Union monétaire, ce qui serait un grand bienfait pour les populations de la régence.

Nous sommes mieux informés aujourd'hui que nous ne l'avions été par les journaux du mois passé, sur la mission italienne dans la **Cyrénaïque** confiée au capitaine Camperio. Lui-même vient d'en rendre compte dans l'*Esploratore*. Il a visité le poste de Bengasi, créé par la Société d'exploration commerciale milanaise, et, suivant les Djebel-el-Akdar, il s'est rendu à Derna, où il a posé les fondements d'un second comptoir commercial, à la tête duquel a été placé un délégué de la Société, M. Pietro Mamoli. Il a rectifié diverses erreurs sur les cartes

[1] Nous rappelons à nos lecteurs que, dans notre *Bulletin mensuel*, nous suivons toujours le même itinéraire, partant de l'Algérie dans la direction de l'Est pour faire le tour du continent.

de ce pays, et envoyé une expédition scientifique sous la direction du commandant Haimann et de M. Vittorio Pastore ; ceux-ci ont visité l'Aïn Mara, lac situé à l'ouest de Derna, mais ont dû revenir à Bengasi après avoir eu beaucoup à souffrir de fatigues, de privations et de tentatives d'attaques de la part de brigands arabes. Si M. Camperio n'a pas atteint Tobrouk et le golfe de Bomba, c'est que ces parages n'offraient aucune sécurité.

De Ndorouma, où le Dr **Junker** avait établi sa première station chez les Niams-Niams, il a fait une reconnaissance au delà de l'Ouellé et dépassé le point le plus avancé de Schweinfurth. Une expédition gouvernementale égyptienne chargée de recueillir de l'ivoire, se dirigeant vers le sud, Junker s'adjoignit à elle. La tribu des Mangballas dont elle traversait le territoire voulut l'entraîner à faire la guerre aux Abarmbos, habitant au delà de l'Ouellé. Quoique Junker eût déclaré qu'à aucun prix il ne ferait cause commune avec les Mangballas, les Abarmbos n'en crurent pas moins qu'il était l'allié de ces derniers et renvoyèrent ses messagers et ses présents. Alors il entra en négociations avec Mambanga, puissant prince des Mangbattous, établis à l'est des Abarmbos avec lesquels ils vivent en paix. Tout en refusant l'entrée de son territoire à l'expédition de l'ivoire, ce prince avait envoyé des présents à Junker en l'invitant à venir le voir. Celui-ci se sépara de la troupe égyptienne, et, la main dans la main du prince Mambanga, il traversa le fleuve, puis envoya un message aux Abarmbos ; après quelques pourparlers, il réussit à rétablir la paix et à obtenir, soit des Abarmbos, soit des Mambangas, l'ivoire qu'ils avaient à livrer à l'expédition égyptienne, à laquelle il le fit porter sur la rive septentrionale de l'Ouellé qu'elle ne devait pas franchir. Après cela il résolut de pousser plus avant et envoya un de ses hommes, Faradj Allah, avec ses bagages, par l'Ouellé au confluent de la Gadda et du Kibali, pendant que lui-même gagnait ce point par terre. De là il s'avança encore jusqu'à une station plus au sud, et à cette occasion passa à l'ancienne résidence de Mounza, roi des Mombouttous, dans le voisinage de laquelle se trouve le tombeau de Miani. Les employés du gouvernement lui suscitant des difficultés, il comprit qu'il ne pourrait poursuivre sa route ; aussi résolut-il d'éviter dorénavant les districts où sont des fonctionnaires arabes, et de s'établir pour la saison des pluies plus à l'ouest, à Bakongoi, au sud de l'Ouellé ; il y a trouvé le meilleur accueil.

Emin Bey, gouverneur de l'Égypte équatoriale, a fait un voyage dans ses provinces pour inspecter les stations et en fonder de nou-

velles. Il a relevé son itinéraire de Fatiko à Wadelaï sur le Nil ; à deux lieues en aval de cette dernière localité, il a vu à l'ouest de hautes montagnes, qu'on lui a dit être dans le pays de « Boï. » Il y a là une confirmation de la situation des montagnes de Mboï de la carte de Junker qui les a découvertes. A la fin de 1880 ses gens ont fondé, à partir de Rimo, chez les Makarakas, de nouvelles stations un peu à l'est de la route de Junker. En janvier de cette année il a envoyé une expédition pour ouvrir le territoire à l'ouest du lac Albert, et ses gens y ont aussi créé des stations entre le pays des Mombouttous et Kallika. Il les visitera, après un voyage chez Mbio, prince niam-niam.

Le territoire d'**Obock** vient d'être exploré par M. Denis de Rivoyre, déjà connu par son voyage en Abyssinie. Il en a trouvé la situation bonne pour servir de lieu de relâche aux vaisseaux français ; l'eau et le bois s'y rencontrent partout ; les populations aux alentours sont sympathiques et nombreuses. Il s'est mis en rapport avec les chefs indigènes, desquels dépendent les communications du littoral avec l'intérieur, et, par des arrangements précis et formels, il est parvenu à s'assurer le concours de chacun d'eux. Des représentants d'une compagnie française se rendront prochainement à Obock, et porteront une lettre et de riches présents du Président de la république au sultan de Haussa qui, en 1862, a vendu ce territoire à la France.

On annonce aussi le départ pour Obock, à la tête d'une expédition commerciale de quatorze personnes, de M. Pierre Arnoux, qui a longtemps habité le Choa. Il est vraisemblable que ces deux nouvelles se rapportent au même fait. D'Obock il ne sera pas difficile de créer des communications régulières avec le **Choa**, dont le prince veut entrer en relations permanentes avec la France.

M. **J. Thomson** a quitté Londres le 6 mai pour se rendre à Zanzibar, d'où il ira faire l'exploration géologique de la Rovouma pour le sultan de Zanzibar. Pendant son séjour en Angleterre il a publié les résultats de son premier voyage, sur lesquels nous aurons sans doute l'occasion de revenir; aujourd'hui nous n'en relèverons qu'un fait, assez important au point de vue économique, mais si extraordinaire que nous ne le citons qu'en faisant nos réserves. D'après les observations du Dr Robb, médecin du consulat anglais à Zanzibar, le climat de cette île aurait subi depuis quelques années un changement très favorable. La quantité de pluie aurait diminué de plus de moitié, depuis la visite de Burton en 1857; on l'estimait alors à $3^m,50$ tandis qu'aujourd'hui elle n'est plus que de $1^m,27$ par an. Cette diminution des pluies serait

due à l'éclaircissement des bois épais, à la disparition des manguiers et aux progrès de la culture du sol, qui a remplacé manguiers et forêts par le giroflier et le palmier à coco. Les réformes introduites dans le genre de vie, par les soins éclairés du sultan et du Dr Kirk, ont aussi contribué à améliorer les conditions sanitaires de cette île.

Les missionnaires romains de l'**Ouroundi** ont envoyé quelques-uns des leurs à l'ouest du Tanganyika, dans le Massanzé dont les habitants les avaient sollicités à deux reprises de venir s'établir au milieu d'eux. Au débarquement des missionnaires au pied du village de Mouloneoua, un des deux principaux lieutenants du sultan vint leur offrir l'hospitalité dans sa maison, et craignant que les vagues ne brisassent leur bateau, avec plus de cent hommes du village il le hissa sur la plage et le mit en lieu sûr. Hommes, femmes et enfants, se chargèrent de leurs bagages et les portèrent à la maison disposée pour eux. Le sultan réunit son Conseil au lieu de l'assemblée; l'officier qui avait reçu les missionnaires célébra, dans un chant improvisé pour la circonstance, les vertus pacifiques des blancs en opposition aux habitudes féroces de leurs voisins, et toute la foule témoigna son contentement et sa reconnaissance par des battements de mains. Ensuite, à la tête de tous les gens du village, le sultan accompagna les missionnaires, qui devaient choisir un terrain pour y établir une station, et ce choix fait, le sultan et ses deux lieutenants se mirent à en arracher le manioc en s'écriant : c'est le terrain des Ouassoungous (blancs), que personne n'y fasse plus de plantations!

M. **F.-C. Selous** déjà connu par de précédents voyages au Kafoué et au Chobé, affluents du Zambèze, est revenu en Angleterre après avoir en dernier lieu exploré, avec M. J.-S. Jameson, l'Oumnyati et l'Oumpouli, tributaires du même fleuve au N.-E. du pays des Mashonas, dépendant des Matébélés. Partis des bords de l'Oumfouli, non loin de Constitution's Hill, les voyageurs suivirent la rivière jusqu'au kraal de Lo Magondi, vassal de Lo Bengula, qui connaissait M. Selous pour lui avoir précédemment apporté de l'ivoire, et les reçut très amicalement. Ils apprirent de lui que, contrairement aux indications de toutes les cartes de l'Afrique australe publiées jusqu'ici, l'Oumpouli ne se verse pas directement dans le Zambèze, mais qu'il se jette dans l'Oumnyati, ce qui décida M. Selous et son compagnon à le suivre jusqu'au confluent des deux rivières, pour s'assurer de l'exactitude de ce renseignement. En route ils rencontrèrent une cataracte à laquelle ils donnèrent le nom de Beaconsfield et qui, lorsque la rivière est gonflée par les pluies, doit offrir un spectacle grandiose, la largeur totale des trois bras qui la for-

ment étant d'au moins 300m. De là un guide Banyaï les conduisit jusqu'à la jonction de l'Oumpouli et de l'Oumnyati.

Le rapport du major Musgrave, résident anglais à **Wallfish Bay,** fait ressortir l'erreur commise en annexant ce territoire, les difficultés qui peuvent en résulter pour l'Angleterre et la nécessité d'y remédier promptement. Les instructions télégraphiques du gouvernement, le 23 février 1878, portaient de ne pas dépasser 16 à 20 kilomètres à l'intérieur, mais le commandant Dyer avait proclamé territoire britannique le district de Rooibank, à 33 kilomètres de Wallfish Bay, dont les habitants sont menacés par les Héréros. La guerre peut se terminer sans que le territoire britannique soit envahi, mais le contraire peut arriver aussi. En attendant, l'insécurité domine à Wallfish Bay.

Stanley a fixé l'emplacement de sa seconde station à Isangila, à 50 kilom. environ de Vivi. Pour atteindre ce point il a dû traverser un pays très accidenté, où la population est disséminée et qui n'offre pas de ressources. Les difficultés ont été augmentées par la masse de bagages à transporter, provisions, bateaux, etc., le tout pesant 42 tonnes, poids énorme vu la nature du pays et des moyens de transport. Il lui a fallu jeter des ponts sur des rivières, combler des ravins, s'ouvrir, la hache à la main, une route à travers d'épaisses forêts, faire sauter des rochers, ou bien faire traîner les wagons à bras d'hommes le long des flancs de montagnes abruptes. Encore s'il eût pu avancer avec tous les bagages à la fois ! mais la chose n'était pas possible. Il devait frayer la voie avec un groupe de pionniers, et, après s'être un peu avancé, faire une halte, dresser un camp, puis revenir en arrière prendre par fragments le reste du convoi, jusqu'à ce que tout ce matériel fût réuni. Il a reçu de Ténériffe 20 mules, dont il espère de bons services. Il a à sa disposition une flotille composée d'un petit vapeur, *La Belgique*, de trois chaloupes à vapeur, l'*Espérance,* l'*En Avant,* et le *Royal,* et de deux bateaux en acier. La *Belgique* et l'*Espérance* servent aux communications entre Vivi et Banana, tandis que le reste de la flotte est destiné à la navigation sur le Haut Congo.

Le roi d'Adansi qui, dans la guerre de 1873-1874, s'était allié avec les **Achantis,** est venu avec plusieurs rois voisins à Elmina pour réclamer l'amitié du gouverneur anglais. Le prince Buaki, beau père du roi actuel des Achantis, y est aussi arrivé, avec une suite de 453 personnes, chargé d'un message de paix pour sir Samuel Rowe. Tous ont été reçus avec de grandes démonstrations de joie. Le gouverneur a donné audience à cha-

cun des rois à son tour. Puis le prince Buaki a remis son message de la part du roi, qui a blâmé ses précédents envoyés pour avoir parlé de guerre ; il y a eu malentendu ; le roi désire la paix avec les Anglais ; comme preuve que ses dispositions pacifiques sont sérieuses, il a chargé le prince Buaki de remettre au gouverneur 2000 onces d'or, et de le prier d'agir comme médiateur entre lui et la reine d'Angleterre. Le gouverneur a répondu qu'il serait heureux de transmettre ce message, en priant la reine de l'accueillir favorablement. Le prince Buaki a ensuite visité le télégraphe ; on l'a engagé à essayer le téléphone, et il a été très surpris et réjoui de voir qu'il pouvait s'entretenir avec une personne de sa suite placée entièrement hors de vue.

Jusqu'ici il n'y avait pas de banque dans les colonies anglaises de l'Afrique occidentale ; l'on s'en étonnait, et beaucoup de négociants étaient empêchés de nouer des rapports avec ces colonies, par la difficulté d'obtenir des informations sûres relativement à l'état du commerce de leurs diverses places. Il vient de se fonder un établissement, la **Bank of West Africa,** au capital de 500,000 Livres ster., ayant son siège à Londres et des succursales à Sierra Leone, à Lagos, et plus tard à Cape Coast, à la Gambie et partout où les exigences du commerce le rendront nécessaire.

M. **Gallieni** ainsi que M. **Derrien,** chef de la mission topographique chargée d'étudier la route du Sénégal au Niger, sont arrivés à Bordeaux avec les membres des deux expéditions. Celle de M. Gallieni avait pour but l'exploration du pays compris entre Bafoulabé et le Haut-Niger, et la conclusion de traités avec les chefs indigènes de ces contrées, surtout avec Ahmadou, le prince le plus puissant des rives du Niger. Les chefs Mandingues du pays qui avoisine Bafoulabé, les Toucouleurs de Fangalla, les Peuls de Gouniokoro et les chefs du Kita, ont adhéré avec empressement aux traités de protectorat proposés et à la construction de blockhaus sur leur territoire, afin d'être ainsi mis à l'abri des attaques de leurs ennemis. Nous avons déjà dit l'importance du poste de Kita, occupé par la colonne expéditionnaire du colonel Borguis Desbordes accompagnant la mission topographique de M. le commandant Derrien. Relevons seulement dans le récit de celui-ci les principales opérations au point de vue topographique. Aux environs de Médine, jusqu'à l'année dernière le poste le plus avancé des possessions françaises au Sénégal, il débuta par la mesure d'une base de triangulation sur le plateau de Felou. Puis il fit le relevé du terrain jusqu'à Kita, où il mesura une nouvelle base et compléta les levés de ce plateau. Le colonel Borguis

Desbordes ayant reçu des instructions qui l'engageaient à arrêter là cette première campagne, et à se borner à établir une forte base d'opérations qui permît de s'avancer ensuite avec sûreté vers le Niger, dont on n'est plus qu'à 200 kilom., Derrien revint à Bafoulabé en suivant une route nouvelle par le pays de Gangora, au sud du Bakhoy, région inexplorée, par laquelle le chemin de fer sera beaucoup plus facile à construire que par Fangalla et la rive droite du fleuve. La plaine est continue; l'eau abonde; les populations sont paisibles; les produits alimentaires ne feront pas défaut; aussi peut-on espérer que cette région, désolée naguère par les incursions des musulmans, retrouvera la sécurité et deviendra prospère sous le protectorat français.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Trois missions scientifiques françaises explorent actuellement la Tunisie; l'une, confiée à M. Roux, a pour but d'étudier les ressources et les richesses de la vallée de la Medjerda; une autre dirigée par MM. Cagnat et Gosselin est essentiellement archéologique; la troisième, confiée au colonel Perrier, dressera la carte du pays entre la Medjerda et la mer.

Le Dr Freund, archéologue allemand, a exploré la Cyrénaïque de Derna à Bengasi, où il organise actuellement une caravane pour se rendre à Tripoli par terre.

Une mission de 72 personnes est arrivée au Caire avec des lettres et des cadeaux du roi d'Abyssinie pour le khédive.

Piaggia est arrivé à Khartoum, d'où il se mettra en route pour le Caire.

Le comte Pennazzi et le capitaine Bessone sont arrivés à Naples après avoir accompli un voyage d'exploration de Massaoua à Kassala, séjourné à Ghedareff et à Galabat, et étudié le cours des rivières Dender et Rahab, affluents du Nil bleu, dont ils ont fait le relevé. Ils disent vouloir entreprendre, au mois d'octobre prochain, une nouvelle exploration, dans un pays inconnu mais très riche, qu'ils mettraient en communication avec Assab.

M. Vossion parcourt le Soudan égyptien, le Kordofan et le Darfour, pour y recueillir des données sur l'anthropologie et l'ethnographie.

MM. Demietri et Michieli, agents de la Société italienne de commerce en Afrique, sont partis de Khartoum pour la côte de la mer Rouge, à la tête d'une caravane de 700 chameaux chargés de marchandises diverses.

M. le Dr C. Keller, de Zurich, se propose de faire l'hiver prochain un voyage d'exploration dans la mer Rouge.

L'expédition italienne dirigée par le voyageur italien Giulietti, chargé de relever le cours du Gualima, a été massacrée à 20 kil. d'Assab.

M. Lantz a été envoyé par le gouvernement français en mission à Madagascar, pour étudier l'histoire naturelle des parties inconnues de l'île, et M. Pélagaud

aux îles Maurice et de la Réunion, qu'il doit explorer au point de vue de la géologie et de l'ethnographie.

L'association commerciale de Lisbonne a provoqué une souscription patriotique, dont le produit sera offert au gouvernement, pour concourir avec lui à la fondation de stations civilisatrices dans les colonies portugaises africaines.

Une commission composée de quatre ingénieurs civils, d'un chimiste et d'un médecin, et placée sous la direction de M. d'Andrada, attaché militaire du Portugal à Paris, s'est rendue au Zambèze pour y étudier les ressources minéralogiques, commerciales et autres, de la concession de la Compagnie générale du Zambèze.

Le major Malan, fondateur de la « Native African missions aid association, » et qui publiait un journal trimestriel « l'Afrique, » est mort le 17 mai.

Le Parlement colonial du Cap a décidé d'autoriser dans les délibérations l'usage facultatif de la langue hollandaise.

Le *Comercio do Portugal* annonce que des négociations seront prochainement ouvertes pour déterminer les bases d'un traité avec la Grande-Bretagne (?), garantissant au Portugal la possession du territoire entre l'Ambriz et le Congo.

Il est question de l'établissement d'un petit chemin de fer, système Decauville, entre l'Ogôoué et l'Alima.

M. Matheis est envoyé par le gouvernement français en mission, pour explorer la région qui s'étend entre le coude du Niger et le lac Tchad.

D'après une dépêche du gouverneur du Sénégal, un traité de paix avantageux et honorable pour la France a été conclu avec Abdoul-Boubakar, qui avait attaqué la brigade topographique chargée d'établir une ligne télégraphique dans le Foutah.

LE PALMIER-DATTIER [1]

Dans les plantations de palmiers, la proportion des plantes mâles aux plantes femelles est de 1 à 50, car il suffit d'un petit nombre de plantes mâles pour féconder toute une forêt. La fécondation peut se faire d'une manière naturelle, par le vent, les oiseaux, etc., mais alors elle est imparfaite. Le plus ordinairement elle est artificielle; lorsque les fleurs sont épanouies et que les étamines sont couvertes de pollen, les cultivateurs enlèvent les rameaux des fleurs mâles et les secouent sur les fleurs femelles, ou les attachent simplement dans le voisinage des régimes qui doivent se charger de fruits.

Les palmiers peuvent en porter dès la cinquième année, mais ce n'est guère que vers 12 ou 15 ans qu'ils en donnent une quantité rému-

[1] Voir la livraison de juin 1881.

nératrice; à 30 ans ils sont en pleine valeur, et ne commencent à produire moins qu'à 80 ou 90 ans; ils peuvent même vivre jusqu'à 200 ans.

Les fruits ne mûrissent pas tous en même temps, mais successivement, en sorte qu'on peut avoir des dattes mûres pendant plusieurs mois. Dans l'oasis de Sivah, Rohlfs en a mangé d'excellentes dès le 23 février, à l'époque qui, d'ordinaire, est celle de la floraison; il semble pourtant que ce ne soit que là qu'on trouve des palmiers portant en même temps des fleurs et des fruits mûrs. La récolte proprement dite n'a lieu qu'en septembre et en octobre. Dans le Tidikelt, les premières dattes mûrissent en mai et ne manquent plus jusqu'en automne. Aux limites équatoriales de la zone des palmiers il y a double récolte, avant et après les pluies des tropiques; à Kanem, à Sokoto, à Socotora, en mars et à la fin de décembre.

Le rendement d'un palmier dépend de son âge, de la quantité d'eau d'irrigation et aussi de la zone où il croît. Les fruits sont plus abondants et meilleurs dans les oasis de l'intérieur que dans celles de la lisière du Sahara; cependant, ici encore, moyennant des soins, la production peut être très forte; dans certaines dépressions, les régimes de dattes pendant d'arbres protégés contre les vents et exposés à une chaleur renforcée par la réflexion des rayons solaires sur les parois de sable, fournissent des dattes excellentes, charnues, onctueuses, sucrées. A Biskra, chaque palmier donne en moyenne un demi-hectolitre de dattes par année, soit 30 kilog. environ; mais dans les oasis du Souf, d'Ouargla et du Mzab, la moyenne atteint aisément 70 kilog.; dans l'Oued Rir, région intermédiaire, la moyenne est d'environ 55 kilog.

Pour la récolte, on cueille avec soin les meilleurs fruits; on les met dans des corbeilles, et pour les ordinaires on secoue les régimes ou on les coupe, mais ceci ne peut se faire qu'au moment de la récolte générale. Le plus souvent elle a lieu avant la pleine maturité; les dattes sont ensuite étendues au soleil, qui achève de les mûrir et les sèche, ce qui permet de les conserver. En beaucoup d'endroits on préfère les manger non mûres.

Les variétés produites par la culture sont très nombreuses, de 15 à 20 dans le Bileduldjerid tunisien, une trentaine chez les Mzabites, 70 dans les oasis de Lybie et 75 dans celles des Zibans. On en fait différentes catégories d'après la consistance, la forme, le goût, l'épaisseur, la couleur, l'époque de la maturité, etc. D'après la consistance on les distingue en dures et en molles; les premières sont les plus estimées, parce que, séchées, on peut les conserver plus longtemps et les exporter. Quant aux molles, on ne peut les conserver que dans des vases ou dans des outres où on les serre pour les préserver le plus possible du contact de l'air en

vue d'empêcher la fermentation. Il y en a de si délicates (celles de l'Oued Draa) que la moindre humidité les fait fondre comme du sucre.

Les plus estimées pour l'exportation sont celles dites *dégla* ou muscades; elles sont mielleuses et sucrées, surtout celles qui se récoltent en janvier et en février. Après la dégla vient la *hora,* moins fine, moins recherchée, et dont la récolte se fait en octobre et en novembre; puis la *hamma* ou *ktichi*, datte sèche, de qualité commune, mais que l'Arabe préfère comme nourriture ordinaire, car il la trouve plus digestive que les dattes pourvues d'une plus grande quantité de sucre, aussi peut-on l'appeler le pain quotidien de la tente. Il en existe d'autres variétés que les nomades utilisent, en les mélangeant avec d'autres de meilleure qualité ou en les réduisant en gâteaux portatifs, peu appétissants, c'est vrai, mais qui suffisent à leur frugalité. Ces gâteaux (*agoueh*) délayés dans l'eau, peuvent fournir une boisson nourrissante et rafraîchissante. Dans certaines régions c'est la provision des caravanes. Avec des dattes sèches on fait aussi une espèce de farine et de pâte. En pressant les dattes on peut en extraire un sirop très apprécié, que l'on prend avec du pain. Celles qui sont moins bonnes ou ont été abattues par le vent servent à faire une espèce d'eau-de-vie, peu goûtée des Européens. On peut encore faire une sorte de vin en répandant le soir de l'eau sur des dattes; le lendemain la boisson est faite.

Mais le vin de palmier *(lakmi)* est de beaucoup préférable. Il est fourni par la sève de l'arbre. Si celui-ci est un palmier très vieux, sur le point d'être sacrifié, on coupe le bouquet terminal en ménageant les palmes implantées au-dessous; si l'arbre doit être conservé, on enlève les feuilles du pourtour de la couronne, sans léser celles du cœur, et l'on entretient chaque jour la plaie ouverte pour que la sève coule plus longtemps; de cette manière on peut, pendant 3 ou 4 mois, obtenir chaque jour de 8 à 10 litres de vin. On laisse ensuite la plaie se cicatriser; déjà l'année suivante le palmier porte de nouveaux fruits. Au bout de deux ans on peut recommencer l'opération; il y a des arbres qui la supportent trois fois. Ou bien on fait une incision au-dessous du bouquet terminal, et la sève est amenée à l'aide d'un roseau dans un pot en terre *(kasseri)*, suspendu à proximité. L'époque de la floraison étant celle où la sève circule le plus abondamment, est le meilleur moment pour se procurer le vin de palmier. Les musulmans sont autorisés à en boire; Mahomet lui-même l'estimait beaucoup. Dès le second jour ce liquide fermente, devient aigre-doux, très alcoolique; mais comme il est difficile de constater à quel moment il passe à l'état de vin, le croyant peut se livrer sans danger à son goût pour cette boisson enivrante.

Les Arabes mangent encore le chou, le cœur du palmier, les feuilles les plus délicates; mais pour cela il faut sacrifier l'arbre, car un palmier dont les feuilles centrales ont été arrachées dépérit infailliblement, aussi ne mange-t-on le chou que des arbres tombés ou trop âgés.

On se sert aussi, comme fourrage, des noyaux de dattes amollis dans l'eau ou moulus. En voyage, quand les chameaux n'ont trouvé dans la journée aucune pitance, ils acceptent celle-là à la condition que le chamelier la leur ingurgite avec la main jusque dans le gosier.

Les dattes sont encore employées comme monnaie; l'ouvrier est payé avec des dattes ; ou bien elles forment un objet de commerce important dans le territoire du désert et sur ses bords. Sans doute, les plantations de palmiers réclamant un sol particulier et une irrigation spéciale, rendent possible la culture d'autres plantes à leur ombre : céréales ou arbres fruitiers. Dans les oasis de la région méditerranéenne, on cultive du maïs, de l'orge, des fèves, des pois, des oignons, des choux, des raves, des tomates, des aubergines, des melons, des concombres; on plante aussi des abricotiers, des pêchers, des figuiers, des amandiers, des mûriers, des grenadiers, des oliviers, des pommiers, des pruniers, etc.; la couronne des palmiers les garantit contre les rayons trop ardents du soleil; on y récolte même de la luzerne comme fourrage et du coton dont on fait des vêtements, mais, en général, de l'Oued Draa au Fezzan, les oasis ne produisent pas assez de céréales, et leurs habitants sont obligés de s'adresser à ceux du Tell, pour recevoir d'eux le blé et le maïs qui leur font défaut, en échange des dattes qu'ils produisent; aussi, à la fin de mai, époque de la récolte de l'orge dans le Tell, et dans les mois de septembre et d'octobre, où a lieu la récolte des dattes dans le Sahara, y a-t-il un mouvement très considérable de caravanes entre les deux pays. Chaque oasis, chaque localité a certaine tribu du Tell qui lui apporte annuellement des céréales et en reçoit l'équivalent en dattes.

L'exportation en est aussi très considérable : la seule oasis de Sivah en fournit à la Basse-Égypte 30,000 quintaux, pour le transport desquels il faut de 6 à 7000 chameaux; d'octobre en mars, des caravanes d'une centaine de chameaux en apportent tous les jours, et il en reste encore 30,000 quintaux dans les magasins pour la consommation de l'oasis. L'oasis de Dachel en exporte de 4000 à 5000 charges, qui sont expédiées en Europe où elles sont préférées à celles de la Tripolitaine.

Le palmier n'est pas utile aux habitants du désert par son fruit, sa sève, son ombre seulement; les autres parties de la plante sont également d'un prix inestimable, vu que c'est le seul arbre qui existe en quantité un peu considérable dans cette région.

Il atteint de 15 à 25 mètres, mais croît très lentement; son tronc est si élastique qu'un orage très violent peut bien le courber jusqu'à terre, ou l'arracher avec le terrain sur lequel il est enraciné, mais ne peut pas le briser. D'ordinaire son tronc a de 0m,30 à 0m,60 de diamètre. Quand il a vieilli et qu'on constate qu'il ne donnera plus que de mauvais fruits, on le découronne, puis on le coupe. Là où une civilisation supérieure a développé le goût de la construction des maisons, on s'en sert pour faire des poutres, des perches, d'épais madriers destinés à confectionner des portes pour les maisons des ksours; à Rhat, elles consistent simplement en morceaux de tronc de palmier liés ensemble par des courroies de cuir. Le bois étant rare au désert, cela donne du prix à celui du palmier, quoiqu'il ne soit pas de bonne qualité.

Dans la zone des palmiers, où il ne pleut presque pas, les palmes aussi sont très appréciées; beaucoup de maisons en pierre ou en briques en sont couvertes; on les enduit alors d'argile ou de chaux; mais souvent l'on se contente de huttes *(gourbis)* fabriquées simplement de feuilles de palmier; elles font d'excellentes couvertures pour les toits, car elles interceptent la chaleur tout en laissant circuler l'air. Cette architecture se voit beaucoup dans l'oasis de Djofra et dans le Fezzan.

Avec les fibres des palmes, les indigènes confectionnent divers ouvrages de sparterie, des nattes, des tissus, des sandales, des éventails, des paniers, des chapeaux; avec les filaments qui garnissent l'aisselle des branches autour du tronc, ils fabriquent des cordes. Enfin la souche leur fournit un combustible qui donne une chaleur intense.

En un mot, le palmier fournit aux habitants du désert nourriture pour eux-mêmes et pour leurs bestiaux, boisson, habitation, vêtement, combustible; seulement il ne leur fournit tout cela que dans une mesure restreinte, ce qui les oblige à chercher ailleurs le complément nécessaire pour la satisfaction de leurs besoins, et donne accès chez eux aux influences d'une civilisation supérieure.

EXPÉDITION DU Dr LENZ AU MAROC ET A TOMBOUCTOU

Nous reprenons le récit de cet important voyage au point où nous l'avons laissé dans notre précédente livraison, c'est-à-dire à l'entrée du Sahara proprement dit, à Tendouf. Le voyageur n'y resta que peu de temps. Arrivé le 5 mai 1880 il en repartit le 10, après avoir dit un adieu cordial à son ami, le cheik Ali, dont l'appui lui avait été précieux. Ce

dernier lui avait encore préparé la voie du Soudan central, en lui fournissant le meilleur guide qu'on pût trouver, un vieillard qui avait déjà parcouru cinquante fois environ la distance qui sépare Tendouf d'Araouan, dernière étape avant Tombouctou. Le docteur dut lui donner 600 francs, mais il n'eut qu'à se louer de sa conduite. La petite caravane comptait, outre le Dr Lenz, deux interprètes, un guide, quatre domestiques, en tout huit personnes. Neuf chameaux portaient les marchandises, les provisions et dix-huit grandes outres pleines d'eau.

On peut voir, par la carte qui accompagne cet article et qui a été dressée d'après celle publiée par la *Revue de Géographie*, que les voyageurs atteignirent bientôt la région des dunes de sable appelée Iguidi. Là, ils observèrent un phénomène singulier. « Tout à coup, dit Lenz, on entend dans le désert, comme sortant d'une dune de sable, un son prolongé, étouffé, assez semblable au bruit d'une trompette. Il dure quelques secondes, puis il cesse pour reprendre dans une autre direction. » Le voyageur anxieux se demande si ce n'est point le signal de ralliement de hordes pillardes et trouve, après bien des recherches, que c'est le sable lui-même qui résonne. Il suppose que cela provient du choc des grains de quartz brûlants, qui sont simplement posés les uns sur les autres et qui se trouvent continuellement en mouvement. Les dunes de sable du Sahara peuvent se déplacer, absolument comme celles des Landes ou de la Hollande ; aussi est-il souvent très difficile aux guides de retrouver leur route, parce que les anciens points de repère n'existent plus. C'est, à celà que Lenz dut de perdre deux domestiques. Le premier, Hassan, Tunisien engagé à Tendouf, eut l'imprudence de vouloir, pendant la nuit, retrouver un bâton qu'il venait de perdre, il s'écarta de la caravane et ce ne fut que vingt minutes après son départ qu'on s'aperçut de son absence; on alluma des feux, on déchargea des fusils, tout fut inutile; il avait disparu pour toujours. Le second, Sidi Mohamed, étant fatigué, courut en avant de la caravane, s'étendit par terre et s'endormit; quand les voyageurs passèrent près de lui, il ne les entendit pas et une demi-heure après seulement, on constata qu'il manquait ; il fut impossible de le retrouver. On doit forcément admettre que ces deux malheureux sont morts de soif.

Le 29 mai, la caravane atteignit l'Ouad Teli, lit desséché d'une ancienne rivière, où il suffit de creuser à peu de profondeur pour trouver de l'eau. Près de là se trouve la petite ville de Taodeyni, habitée par des Arabes de la tribu des Oulad Dhra'a. On y voit de célèbres mines de sel qui sont exploitées, d'après Barth, depuis l'année 1596. Le gisement

est très vaste et consiste en cinq couches, dont les trois supérieures n'ont qu'une faible valeur, tandis que la quatrième est la plus exploitée. La cinquième gît dans l'eau. Le sel qu'on en retire ressemble beaucoup à du marbre. Le terrain est concédé par petites parcelles aux marchands, par un caïd qui y demeure ; il prélève, comme indemnité, la cinquième partie du sel extrait, tandis que le reste devient la propriété de l'exploitant. Le prix du sel est soumis à de grandes fluctuations, selon les saisons de l'année et la situation politique du pays. Tout celui qu'on tire des mines est transporté à Tombouctou. Chaque année, des milliers de chameaux partent pour cette ville chargés chacun de quatre plaques de sel longues d'un mètre. Il y a près de Taodeyni les ruines d'une ville antique, on y trouve des murs de terre et de sel, et même des restes de charpentes, des ornements, des instruments en pierre fort bien faits. Taodeyni occupe le fond d'une dépression qui n'est qu'à 148 mètres au-dessus de la mer, tandis que la hauteur moyenne de la plaine saharienne est de 250 à 300 mètres.

Entre Taodeyni et Araouan, où le voyageur arriva le 9 juin, le sol se relève et l'on traverse de grandes plaines de sables, parsemées de petites dunes et de collines, de grandes étendues couvertes de blocs de pierre qu'on nomme El-Djemia, un immense champ d'alfa appelé El-Merâya, et enfin, une grande zone de dunes, au milieu de laquelle est Araouan.

Cette ville, située dans une région si déserte, où l'on ne trouve pas la plus petite plante, a cependant beaucoup d'eau. Les végétaux sont complètement desséchés par les vents brûlants du sud, et les chameaux doivent être menés fort loin pour pâturer. Araouan est un point central des caravanes, où s'arrêtent tous les marchands venant de Fez et de Maroc, de Tendouf, du Touat, du Tafilet, etc. Une grande tribu arabe, celle des Berêbich, habite dans les environs d'Araouan et son cheik a une maison dans la ville. Elle prélève sur toutes les caravanes un droit de passage, s'engageant en revanche à veiller à la sécurité des marchands sur la route d'Araouan à Tombouctou. Ce droit est de 65 fr. pour un chameau chargé d'étoffes, et de 48 fr. pour celui qui porte d'autres articles.

On voit combien les transactions dans le désert sont difficiles, puisque les caravanes courent toujours le risque d'être pillées par les coupeurs de route, et que, si elles veulent se prémunir contre ce danger, elles doivent payer des sommes relativement considérables.

Araouan a été fondée en 1670, et l'un des descendants du fondateur, le chérif Sidi-Mohammed-Ben-Harib, occupe une position considérable dans la ville. Lenz apprit aussi qu'un certain Abd-el-Kerim, l'un des

meurtriers de Mlle Tinné, habite Araouan. On lui dit que cette dame avait dû son malheur, non seulement à ce que les objets qu'elle possédait avaient tenté la cupidité des indigènes, mais encore à ce qu'elle avait eu l'imprudence de donner le nom de Mohammed à son petit chien, ce qui avait excité la colère des Arabes. On raconta aussi au voyageur que tous les effets du major Laing, assassiné en 1825 au nord de Tombouctou, ses vêtements, ses livres, ses flacons de médicaments, deux bouteilles de vin et quarante-cinq pièces de cinq francs, sont conservés aujourd'hui encore à Araouan. Il paraîtrait que d'autres motifs que la cupidité avaient armé le bras de ses meurtriers.

La ville insalubre d'Araouan est très peu peuplée pendant la plus grande partie de l'année, parce que les Arabes qui y possèdent des maisons n'y séjournent qu'à l'époque du passage des grandes caravanes.

A Araouan, le Dr Lenz congédia le guide qu'il avait engagé à Tendouf, il vendit ses chameaux, en ne perdant, malgré la faiblesse de ces pauvres bêtes, que la moitié de leur prix d'achat, et en loua d'autres pour faire la route d'Araouan à Tombouctou. Quittant la première de ces villes le 26 juin, il atteignit sain et sauf la seconde, le but de tous ses efforts, le 1er juillet. A une journée de marche au sud d'Araouan, les dunes font place à la grande forêt de mimosas de l'Azaouâd, qui s'étend jusqu'à Tombouctou et même beaucoup plus au sud. L'explorateur constata qu'il était bien arrivé à la vraie limite du Sahara, car avant Tombouctou le paysage change. La monotone plaine est remplacée par des districts déjà riches en végétaux et en animaux, quoique l'altitude ne change presque pas. Araouan, est à 255^m et Tombouctou à 245^m.

Ainsi ce désert du Sahara, réputé si terrible, avait été complètement et heureusement franchi, et cela, en quarante-trois jours seulement, si l'on prend Tizgui comme point de départ et Tombouctou comme point d'arrivée, et abstraction faite des temps d'arrêt à Tendouf, à Taodeyni et à Araouan. Cela montre que l'énergie et une volonté ferme peuvent renverser bien des obstacles. Lenz prend place, à ce point de vue, à côté de Livingstone et de Stanley.

Quant au désert lui-même, il est bien moins affreux que ne le dépeignent la plupart des livres de géographie. On trouve des puits tous les huit ou neuf jours de marche environ ; or, le Dr Lenz nous dit que les chameaux peuvent facilement se passer d'eau pendant ce laps de temps, et que, pour sa petite caravane, les outres que portaient les bêtes de somme étaient suffisantes. Il raconte aussi que la température est beaucoup moins forte qu'on ne le croit généralement. Quoiqu'il ait voyagé

pendant la saison la plus chaude de l'année, le thermomètre n'a marqué que très rarement plus de 45° et s'est maintenu en moyenne entre 33° et 35° centigrades. La petite caravane du docteur avait pris dès son départ l'excellente habitude de voyager la nuit. On levait la tente entre cinq ou six heures de l'après-midi et l'on marchait jusque vers sept heures du matin. A ce moment, on faisait halte pour toute la journée. C'est pour cette cause que l'on avançait si rapidement, tandis que les grandes caravanes ne font que quatre lieues par jour, et restent près de trois mois pour aller seulement de Tendouf à Tombouctou.

Lenz affirme que le sol saharien n'est pas aussi stérile qu'on le croit communément. Dans l'Iguidi, en particulier, on trouve en beaucoup d'endroits du fourrage pour les chameaux, et l'on voit souvent des troupes d'antilopes et de gazelles s'enfuir à l'approche d'une caravane. Du reste, un peu plus au sud, au cœur du Sahara, le 28 mai, le ciel se couvrit de nuages sombres et il tomba de la pluie. Le vent dominant dans la partie occidentale du Sahara est celui du nord-ouest qui tempère la chaleur. Quelquefois, surtout près d'Araouan, on ressent un terrible vent du sud (*enchach*) qui chasse le sable brûlant et cause de grandes souffrances aux voyageurs.

Lenz donne des détails assez nombreux sur la fameuse ville saharienne de Tombouctou. Nous comparerons sur quelques points sa description à celle que nous a laissée Barth. Nous ne parlerons pas de celle de René Caillé, car elle est fort inexacte, et quant au major Laing, toutes ses notes sont encore à Araouan.

Tombouctou n'a jamais été le centre d'un grand royaume. Fondée vers l'an 1100 à peu près, par une fraction des Touaregs, à l'endroit où ils avaient coutume de stationner, elle a grandi pendant des siècles, tantôt se gouvernant elle-même, tantôt soumise aux puissants empires qui existaient autour d'elle.

Elle joua un rôle important dans les luttes que se livrèrent ces différents États, en particulier le Sonrhaï et le Maroc. Une fois même, vers 1600, elle fut livrée aux flammes par une armée marocaine, et peu s'en fallut que toute la population ne fût massacrée.

Dans la première moitié de notre siècle, Tombouctou a souvent été en butte à des attaques des Touaregs, des Bambarás ou des Foulbes du Massina. Actuellement les habitants sont, pour la plupart, des Arabes ou des nègres sonrhaï, mais il s'y trouve aussi des indigènes de toutes les parties du Soudan. Tombouctou n'est gouvernée, ni par un roi, ni par un sultan ; une sorte de maire qui prend le titre de *kahia*, nous dit

Lenz, administre Tombouctou, et cette fonction est héréditaire dans la famille des Rami, arrivée dans le pays à la suite d'El-Khal, sultan du Maroc. Ce dernier, pour favoriser les nombreuses relations qui existaient entre la grande ville et son pays, avait fait planter, le long de la route que devaient suivre les caravanes, des pieux qui servaient de points de repère. Outre le kahia, on respecte beaucoup dans la ville la vieille famille des chérifs El-Bakkaï. C'est sous la protection du père du représentant actuel de cette maison que Barth s'était mis, et il n'eut pas à s'en repentir. Ce descendant de la grande famille, nommé Abadin, est un homme jeune, savant et ambitieux, qui jouera certainement plus tard un grand rôle dans l'histoire de Tombouctou.

Le Dr Lenz, d'après les conseils qu'il reçut, ne suivit pas l'exemple de Barth, mais alla plutôt s'adresser au kahia, qui lui rendit le séjour de Tombouctou le plus agréable possible. Il lui donna une jolie maison et lui fit servir chaque jour un repas abondant et succulent, dont le pain de froment, le beurre et le miel, la viande de mouton et de bœuf, des poulets et du gibier faisaient les frais.

Lenz, de même que Barth, représente Tombouctou comme une ville bien déchue. Avant d'arriver dans la cité le voyageur le remarque, car il passe par une large ceinture de terrains vagues, où se rencontrent d'immenses amas de ruines qui se sont accumulées dans le cours des siècles. Si Tombouctou n'est pas très vaste, elle se distingue de toutes les autres villes de l'Afrique centrale par ses constructions solides. Il y a un très grand nombre de jolies maisons carrées, parmi lesquelles beaucoup ont un étage; elles sont construites en briques. D'après Barth, le nombre de ces maisons était de 980 à l'époque de son passage (1853).

Les rues ne sont pas toutes régulières; elles ont une largeur assez grande pour permettre à deux cavaliers venant en sens opposé de s'éviter et ont au centre une rigole pour l'écoulement des eaux, qui descendent en abondance des plates-formes des maisons lors des grandes pluies.

Les palais où résidaient autrefois les gouverneurs de la ville, ainsi que la citadelle que les troupes marocaines avaient élevée, n'existent plus. Il ne reste, comme monuments publics, que trois grandes mosquées, que Barth et Lenz signalent tous deux; l'une d'elles, celle de Sankore, située dans le quartier le plus élevé et surmontée comme les autres de beaux minarets, donne à l'ensemble de la ville un aspect fort imposant.

Lenz donne à Tombouctou 20,000 habitants, tandis que Barth n'évalue la population qu'à 13,000 âmes; mais ils sont d'accord sur le fait que les foires y attirent une nombreuse population flottante.

Actuellement Tombouctou n'est point prospère. L'industrie et le commerce y deviennent de jour en jour moins actifs, à cause des guerres que se livrent sans relâche les Touaregs, commandés par le grand chef Fandagoumou, et les Foulbes du Massina, que conduit Abadin. La guerre menaçait de se rallumer lors du passage de Lenz.

Tombouctou n'est en aucune manière une place productrice et industrielle, comparable à Kano par exemple. Toute l'activité se porte sur le commerce avec l'étranger. Ce commerce suit trois routes principales ; la première est celle du Maroc, la deuxième celle de Ghadamès et la troisième la voie du fleuve dans la direction du sud-est. Autrefois, le principal objet du trafic était l'or; mais aujourd'hui il a cédé la place aux esclaves, qu'on tire principalement du Bambara où la population est douce et se livre à l'agriculture, et qu'on expédie sur le Maroc, Tunis et la Tripolitaine. Actuellement, le commerce de l'or est très réduit.

Des plumes d'autruche arrivent des contrées du Soudan, un peu de gomme et d'ivoire du Haut-Sénégal ; du nord, les caravanes apportent du sel de la mine de Taodeyni, des cotonnades bleues de provenance anglaise, du corail, du sucre, du thé et de la farine.

L'unité de monnaie est le *mithgâl* d'or, que Lenz donne comme valant 11 à 12 fr., tandis qu'au temps de Barth il en valait seulement 6 à 7 ; la valeur de l'or s'est donc accrue dans une proportion énorme. Pour beaucoup de transactions on se sert de coquillages appelés *kaouri*, dont il faut 4,500 pour faire cinq francs; on comprend que pour des achats de quelque importance cette monnaie est fort incommode, car le temps qu'il faut pour la compter est nécessairement très long.

Il y a à Tombouctou, comme dans la plupart des villes arabes, des écoles, des bibliothèques, etc. Lenz a souvent reçu la visite de savants. Il se faisait passer pour un médecin turc, mais il s'apercevait bien que parmi les gens intelligents on ne le considérait pas sérieusement comme tel. Il avait plus de bonheur pour la pratique médicale, car il donnait souvent des consultations à des malades atteints pour la plupart d'ophthalmies. Ses remèdes (le plus souvent des sels anglais) étaient inoffensifs, car il savait que, dans le cas où le médicament aurait eu des suites fâcheuses, on n'aurait pas manqué de l'en rendre responsable.

Tombouctou est située à une journée de marche au nord du Niger; la ville a beaucoup d'eau, et Lenz y essuya plusieurs orages très forts accompagnés de pluie.

Ce voyageur nous confirme un fait déjà cité par quelques géographes; c'est que les Arabes regardent le Niger comme étant le même fleuve que le Nil, à cause de sa direction vers l'est dans la région de Tombouctou.

Le docteur quitta cette dernière ville le 17 juillet 1880, après avoir reçu les adieux des principaux notables, en particulier de Fandagoumou, et accompagné pendant quelques instants par une foule de plusieurs milliers de personnes. Il déclare qu'il n'a eu qu'à se louer de la conduite des habitants à son égard; ils ne lui ont pas suscité le moindre embarras.

Pour atteindre le Sénégal, Lenz pouvait suivre la route facile des caravanes par le nord du Soudan ; mais, voulant visiter les pays Bambaras, il prit par le sud, et dès l'abord son chemin fut hérissé de dangers. Là où il voulut passer, des bandes de pillards, appartenant à la tribu des Oulad Allouch, occupaient tous les sentiers, arrêtaient toutes les caravanes et inspiraient le plus grand effroi aux populations. Lenz, qui ne trouvait que difficilement des gens pour l'accompagner dans une région aussi dangereuse, fut attaqué avant la petite ville de Basikounnou, par ces brigands qui commencèrent par s'emparer de la plus grande partie de ce qu'il possédait et firent mine ensuite d'en vouloir à sa vie. L'intervention du chérif, son interprète, qui se présenta comme le descendant du prophète, lui fut d'un grand secours.

Basikounnou, où s'arrêta Lenz, est le centre d'un pays très beau mais désert, formant une grande plaine fertile, parsemée de mimosas dans le Ras-el-Mâ à l'est, et de baobabs à l'ouest, entre Basikounnou et Sokolo ou Kala. La route entre ces deux villes fut longue et pénible ; un des serviteurs de Lenz y mourut du typhus, ses deux interprètes furent malades, et parfois lui seul se trouva à peu près bien.

A Sokolo, ville peuplée par 10,000 Bambaras, indépendants du sultan Ahmadou de Ségou, un chef arabe, parent du sultant du Maroc, reçut admirablement les voyageurs. De là sept jours de marche les conduisirent à Goumbou située au N.-O. Cette ville en forme réellement deux, séparées par un étang et pouvant compter ensemble 30,000 habitants. Au bout de quelques semaines Lenz et les siens arrivèrent à Bakhouinit, qui n'a que la moitié de l'importance de Goumbou. Le chef d'un village des environs leur offrit de les conduire à Médine, poste français sur le Sénégal, en passant par Nioro et Kouniakari. Nioro, le frère du sultan Ahmadou, lui prit son dernier fusil et quelques couvertures, en lui disant qu'il regardait cela comme un cadeau. A Kouniakari réside Bachirou, le plus jeune des frères d'Ahmadou. Entre ces deux villes Lenz trouva des villages nombreux, construits au milieu de grandes plantations de maïs, de sorgho, de canne à sucre, d'arachide, de coton. A partir de Kouniakari, avant laquelle on ne rencontre pas d'eaux courantes, le sol s'abaisse vers le Sénégal, les rivières paraissent et la flore se transforme.

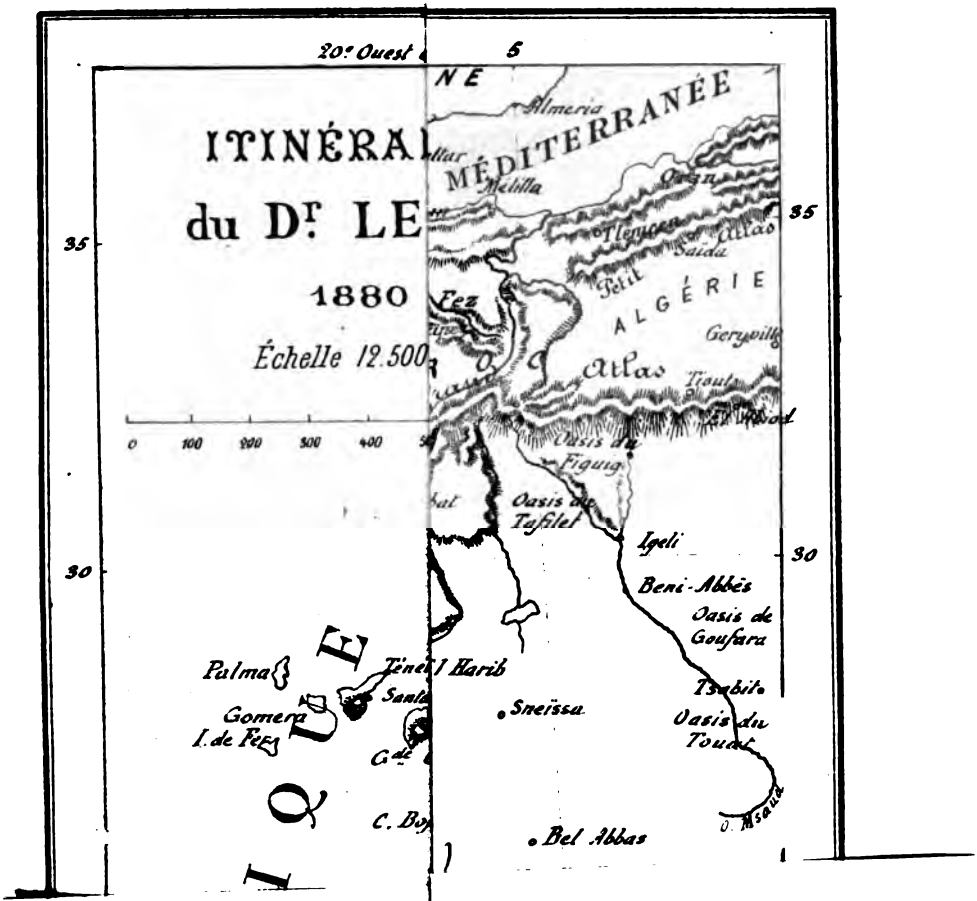
Lenz arriva le 2 novembre 1882 à Médine, où il fut accueilli par M. Pol, chef d'escadron d'artillerie. De là à St-Louis, par le fleuve, le voyage fut très agréable, et à St-Louis même le gouverneur et la population firent au grand voyageur une belle réception.

Le docteur Lenz a taxé de chimérique le projet de M. Donald Mackenzie, tendant à inonder le désert, puisque le Sahara occidental se maintient à une altitude de 280m ; il a déclaré bon et utile, mais difficile et coûteux, l'établissement de lignes ferrées de l'Algérie au Soudan. Il a constaté cependant que ce dernier projet n'est pas d'une réalisation impossible, et qu'il augmenterait d'une façon considérable la production du Soudan, appelé à un grand avenir si l'influence des Arabes y est contre-balancée, et plus tard annulée, par celle des puissances européennes.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Lettres sur le Trans-Saharien. Constantine (Imp. Marle), 1881, in-8°, 52 p. avec carte. — M. F. Abadie a réuni dans cette brochure des lettres adressées par lui à l'*Indépendant de Constantine*, du mois de novembre 1879 au mois de mars 1881, sur le Trans-Saharien dont il est un zélé partisan. Opposé au tracé par le Hoggar, qu'a étudié la mission Flatters dont il ne méconnaît pas l'utilité au point de vue géographique, il recommande instamment la ligne Ouargla-Insalah comme ne devant donner lieu à aucune complication avec la Turquie, l'Angleterre ou le Maroc, et pouvant continuer facilement les lignes des trois provinces d'Oran, d'Alger et de Constantine. Indépendamment des considérations pratiques et économiques qui paraissent à l'auteur militer en faveur de ce tracé, ses lettres sont remplies de détails intéressants sur cette région, ses produits, ses habitants, etc., dus à la connaissance précise que lui ont donnée un long séjour à Constantine et des relations avec plusieurs des grands chefs du pays. La carte qui les accompagne indique d'une manière détaillée les lignes Ouargla-Insalah-Tombouctou et celle de Tripoli par Ghadamès à Insalah, ou à Rhat et à Kano.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.



ITINÉRA
du Dr LE
1880
Échelle 12.500
0 100 200 300 400
20° Ouest
5
35
30
MÉDITERRANÉE
Almeria
Melilla
Oran
Tlemcen
Saida
Atlas
Petit
ALGÉRIE
Fez
Geryville
Atlas
Tiout
Oasis du Figuig
Oasis du Tafilet
Igeli
Beni-Abbès
Oasis de Goufara
Tsabit
Oasis du Touat
O. Msaud
Palma
Gomera
I. de Fez
Sneïssa
Bel Abbas
C. Bo

BULLETIN MENSUEL (*1er août 1881*).

Les troubles qui viennent de se produire dans le sud de l'**Algérie** peuvent faire craindre que le régime civil, appliqué depuis peu à la colonie, ne cède momentanément la place au régime militaire. Quoi qu'il en soit, ils ont déjà eu pour effet de démontrer la nécessité d'occuper plusieurs points avancés du Sud pour prévenir les incursions dont les possessions françaises sont constamment menacées par les tribus limitrophes. Le télégraphe a annoncé que le ministre de la guerre prépare la création de plusieurs forts dans le Sud. Cette mesure appellera l'établissement prochain des chemins de fer de pénétration, dont la Commission de reboisement a démontré l'urgence tant au point de vue des intérêts de la colonisation qu'à ceux de la domination française. Si le poste de Géryville eût été relié à Saïda, les troupes françaises et la population de ce district n'auraient pas eu autant à souffrir de la part de Bou-Amema et de ses partisans. La Compagnie franco-algérienne offre de prolonger sa ligne jusqu'à Tiout, en passant par le Kreider et Témouline, d'où elle jetterait un embranchement sur Géryville, qui se trouverait ainsi relié avec Saïda. En outre, elle offre de construire en trois mois la ligne jusqu'au Kreider, point alimenté par des sources abondantes. Ces offres de la Compagnie franco-algérienne auraient l'avantage de procurer immédiatement du travail aux populations éprouvées par la sécheresse et par l'insurrection. En outre, l'ouverture de pareilles voies de communications inspirera plus de sécurité aux colons. Il en est parti d'Alsace, en juin, un grand nombre recrutés dans les territoires annexés ; et une Société dauphinoise vient de se créer en France, au capital de trois millions, en vue de fonder trois nouveaux villages dans le département de Constantine, pour y installer à ses frais deux cents familles dauphinoises. Elle se chargera de construire pour chaque famille une maison d'habitation à laquelle sera ajouté un lot de terrain. A cet effet elle a obtenu de l'administration supérieure une concession de 2400 hectares dans la région de Batna.

Un télégramme du 20 juillet d'Alexandrie au *Daily News*, annonce que le khédive proclamera très prochainement l'**abolition de l'esclavage en Égypte.** Le cheik-ul-islam prépare les articles d'un décret, qui rendra l'esclavage domestique impossible à l'avenir. Les familles qui possèdent des esclaves n'en seront pas privées, mais il sera interdit d'en accepter de nouveaux. Cette réforme importante est due entière-

ment à l'initiative du khédive, dont les efforts persistants sont parvenus à vaincre une opposition fortement enracinée.

Rohlfs est revenu d'**Abyssinie** avec des pleins pouvoirs de la part du négous pour négocier un traité de paix entre ce dernier et le khédive. Le roi Jean y a mis, comme condition *sine qua non* la cession de la part de l'Égypte de Zoullah et de Haufila sur la mer Rouge. Rohlfs croit qu'il importe beaucoup au commerce qu'une communication soit ouverte avec l'Abyssinie, séparée jusqu'ici du reste du monde par la zone de territoires sur lesquels l'Égypte prétend avoir des droits le long de la mer Rouge. Si l'Angleterre appuie le négous, l'Allemagne en fera autant, pense Rohlfs, la cession se fera à l'amiable et sa mission pourra aboutir.

D'après une lettre de **Junker** de Palembata, le commerce de l'Égypte avec les pays nègres des Mombouttous et des Niams-Niams, est à peu près nul, ou tout au moins de peu d'importance pour le nègre, surtout si on le compare avec le commerce d'échange qui se fait avec le centre de l'Afrique, par la côte de Zanzibar ou par celle de l'Ouest. L'importation pour les nègres se réduit à des perles de verre et à du cuivre. Les draps et le reste n'arrivent pas en quantité suffisante pour les besoins des Arabes, aussi les nègres ne peuvent-ils en recevoir. Junker vit en très bonne intelligence avec les indigènes. « Les nègres, » dit-il, « m'apportent gratuitement des vivres pour mes hommes et pour moi, et refusent absolument de donner quoi que ce soit contre un prix quelconque. C'est une coutume qu'on ne peut faire disparaître ; elle date de l'époque où les marchands d'esclaves les exploitaient et les maltraitaient. Je fais tous mes efforts pour modifier de semblables usages, et fais de mon mieux pour donner une bonne idée des voyageurs civilisés. Si je voulais brusquer violemment les usages établis, et mépriser l'hospitalité qui est si généreusement offerte ou si nettement refusée, je froisserais inutilement les gens et ferais plus de mal que de bien, car j'ai remarqué qu'on n'obtient l'hospitalité des nègres qu'à la condition de ne jamais heurter leurs droits. »

D'accord avec le Dr Kirk, le sultan de **Zanzibar** a pris récemment une mesure énergique pour réprimer la traite qui, malgré la vigilance des croiseurs anglais, se fait du continent à l'île de Pemba, où de petits bateaux conduisent toujours des esclaves en contrebande. Il a envoyé sur le continent le lieutenant Matthews avec un détachement des troupes de Zanzibar, en lui donnant des pleins pouvoirs sur les autorités locales de la côte. Le chef de l'expédition garda le secret sur sa mission, prit ses hommes à la parade, et sans leur rien dire de leur destination,

sans leur permettre de dire adieu à leurs amis, les fit monter à bord et partit avec eux. Des maisons furent fouillées, on y trouva des esclaves ; plusieurs trafiquants, et parmi eux le principal meneur, ont été saisis et conduits à Zanzibar.

Nous ne savons rien des **expéditions internationales,** si ce n'est que les difficultés qu'elles ont rencontrées ne font que stimuler le zèle des officiers belges à y prendre part ; plus de deux cents d'entre eux ont demandé à faire partie des missions africaines ; une nouvelle expédition partira sans doute prochainement, car le *Nord* annonce que deux officiers se préparent aux divers travaux qui les attendent à Karéma, l'un en apprenant le rétamage des casseroles, d'une très grande importance sous une latitude où la propreté est bien essentielle ; l'autre, en s'exerçant à manier le marteau du forgeron, et à travailler la tôle du matin au soir, afin de pouvoir faire les réparations nécessaires à la coque et à la machine du petit steamer, le *Cambier*, qui sillonne les eaux du Tanganyika.

M. le baron **v. Schoeler,** chef de l'expédition allemande, a été malade de la fièvre à Kikoma, non loin de Tabora. Il comptait revenir à Zanzibar, en laissant à la station MM. Böhm Dr, Kaiser et Reichard.

M. **Sergère** devait aussi revenir de Tabora à Zanzibar pour se reposer de grandes fatigues qu'il avait eu à endurer ces derniers temps. Il a écrit que Nioungou, l'allié de Mirambo, était mort après une défaite à Mgombéro, petite ville qu'il avait soumise peu auparavant.

Sous la direction de l'évêque Steere de Zanzibar, la **Mission des Universités** fait des progrès constants vers le **Nyassa ;** M. Johnson, missionnaire à Masasi, suivant la Loujenda, s'est rendu à Mataka, à 650 kilomètres de Zanzibar ; quoiqu'il n'eût pas d'instruments, il a pu lever assez approximativement le cours de cette rivière, dont la source est encore un mystère. Les natifs s'accordent à dire qu'elle sort d'un grand lac à l'est du Nyassa ; ce ne peut être le Chiroua qui est trop au Sud ; il faut qu'il y ait au N.-N.-E. de ce dernier un nouveau lac encore à découvrir. M. Johnson espérait pouvoir faire, de Mataka, des excursions dans le pays entre la Loujenda et le lac Nyassa, en sorte qu'avant qu'il soit longtemps la source de cette rivière sera déterminée. Le jeune roi de Mataka lui a fait très bon accueil ; il a vécu longtemps à Quilimane, parle le souahéli, a des idées assez justes sur les Européens et les Arabes, et s'est montré satisfait de la venue des missionnaires ; il a donné à M. Johnson deux huttes, pour lui et ses aides. L'établissement d'une station à Mataka permet d'espérer voir la traite qui règne encore

entre la Rovouma et la Loujenda, et dont cette ville est le centre [1], disparaître comme elle a disparu des districts de Masasi et de Livingstonia ; mais il faudrait pour cela pouvoir en fonder d'autres, aussi vite que possible, entre Masasi et Mataka éloignées l'une de l'autre de 325 kilomètres environ. M. Johnson a déjà choisi les deux points où elles devraient être établies : Majéjé, à la jonction des routes des caravanes, et Mtalika, résidence du principal chef des Yaos. Avec les stations déjà existantes de Néouala et de Mkouéra, à 100 kilomètres et 25 kilomètres de Masasi, elles formeraient une chaîne non interrompue, de Zanzibar jusqu'à Mataka dans le voisinage du Nyassa. L'influence pacifique des missionnaires y sera la très bien venue. Une incursion des Makouangouaras avait causé une famine cruelle à Mataka, dont les habitants devaient manger des herbes, des champignons et des *masoukous*, le fruit que l'on mange quand on est à court de vivres, dit l'évêque Steere, à peu près de la grosseur d'une petite poire, plus rond, avec une peau rude, et trois noyaux ; la chair en est douce et fondante, plus semblable à celle de la poire qu'à tout autre fruit d'Europe ; chaque noyau contient une petite plante toute formée (?), avec des feuilles vert foncé, qui en ouvrent la coque dès que le fruit tombe, ce qui arrive dès qu'il est mûr.

Suivant une dépêche de Durban au *Times*, les affaires du **Transvaal** prennent une mauvaise tournure. Le Triumvirat qui dirige les affaires des Boers, aurait refusé de payer la somme de 1,200,000 livres sterl. réclamée pour dépenses faites dans le pays depuis l'annexion et la guerre de Sécocœni. La commission aurait offert une diminution de 600,000 liv. sterl. en échange de la cession d'une partie du pays, à l'est du 30°. On a également refusé ces propositions. Une grande inquiétude règne à Prétoria ; l'on affirme que les indigènes de Lydenbourg se préparent à une insurrection.

D'après un rapport de Sir Bartle Frère à la Société des Arts de Londres, la houille occupe le premier rang dans les **ressources minérales** de l'**Afrique australe**. On s'est fait jusqu'ici une idée très imparfaite de l'étendue et de la valeur des terrains houillers déjà connus, qui ne forment qu'une partie très minime de ceux qu'un nouvel examen a fait reconnaître exister entre la mer et les tropiques. On en a trouvé dans le voisinage de Beaufort-West, et des deux côtés des montagnes qui suivent la direction de la côte depuis les monts Nieuweweld

[1] Mataka est la ville la plus grande que Livingstone ait vue dans cette région ; elle a 3000 habitations.

(32° lat. S.) jusqu'à la rivière Oliphant (24°). Il en existe de vastes gisements dans plus d'une partie de la vallée du Zambèze, au N.-E. du Transvaal, dans le bassin de la Rovouma, dans les territoires de Natal et du Zoulouland. Sir Evelyn Wood put longtemps approvisionner de combustible une grande partie de sa colonne, dans les lits de houille qu'il trouva le long de la frontière de ce dernier pays. Ce qui empêche le développement de l'exploitation de ces terrains, c'est le manque d'un transport à bon marché. Il en est de même pour le minerai de fer, qui abonde dans le voisinage des terrains houillers. Depuis peu de temps on exploite des mines de cuivre dans le Namaqualand; il en existe de plus importantes encore dans le Damaraland, où elles auraient été découvertes et exploitées par les Bushmens et les tribus sauvages au nord des Damaras.

Les **missionnaires américains** ont dû quitter Benguela, où ils souffraient de la fièvre, sans attendre plus longtemps les porteurs que devait leur envoyer le roi du **Bihé.** Ils sont montés à Ballounda, à plus de 300 kilom. de la côte, où ils ont eu une entrevue amicale avec le roi, qui veut les avoir dans ses États, aussi y fonderont-ils probablement une station; de là ils n'avaient plus guère que 80 kilom. à faire pour atteindre Bihé; ils ont fait assez de progrès dans la connaissance de l'ambounda, la langue du pays, pour que l'un d'eux, M. Sanders, puisse s'entretenir avec les natifs.

Le Dr **Pogge** qui se rend à Moussoumbé, avec le lieutenant **Wismann** a heureusement atteint Malangé, d'où il a dû repartir à la fin d'avril ou au commencement de mai. Il a trouvé cette ville, ainsi que Poungo à Dongo, bien déchue depuis son dernier séjour; alors il y avait dans ces deux villes un certain nombre d'Européens; aujourd'hui, par suite de décès et de départs, il n'y en a plus qu'une dizaine. Les affaires y vont mal, les prix des produits du pays ont baissé en Europe, mais les nègres persistent à en exiger le même prix que précédemment. Ils préfèrent aller les vendre à Dondo, où, grâce au service régulier des bateaux, ils peuvent les écouler à un prix plus élevé qu'à Malangé. Le Dr **Buchner** et le major **de Mechow** étaient aussi arrivés dans cette dernière localité, où ils comptaient faire un assez long séjour avant de reprendre leur marche vers Saint-Paul de Loanda.

MM. **Crudgington et Bentley,** de la mission baptiste de San Salvador, ont heureusement atteint le Congo à Vivi, d'où ils se sont rendus à Stanley Pool, en 21 jours. Arrivés à une ville sur la rive septentrionale, ils apprirent que Savorgnan de Brazza y était venu, et avait passé

à Ntamo sur l'autre rive, où il avait laissé trois hommes. Les missionnaires traversèrent le fleuve dans un grand bateau, mais à leur arrivée à Ntamo ils trouvèrent 150 à 200 natifs armés de couteaux et de lances, et qui s'informèrent du but de leur visite. Ils durent rester sur le rivage pendant que les chefs délibéraient. Ensuite on leur permit d'entrer dans la ville, mais l'attitude des indigènes était telle qu'ils crurent prudent de s'en aller. Le sergent français laissé par de Brazza pour garder la station, les engagea à se rendre à Nshasha où se trouvait le principal chef; ils y allèrent, mais apprenant que les gens de la ville se disposaient à sortir en grand nombre pour les attaquer, ils retraversèrent le fleuve et revinrent à Stanley Pool, d'où ils redescendirent en quinze jours à Vivi, où ils rencontrèrent Stanley qui leur fit très bon accueil. Le Comité de la mission baptiste a décidé de leur expédier un bateau d'acier semblable à ceux qu'emploie Stanley, de manière à ce qu'ils puissent se servir de la voie du fleuve pour le transport des personnes et des provisions.

De son côté la mission **Mc Call** a reçu la chaloupe à vapeur *Le Livingstone* qui lui était destinée, et l'essai qui en a été fait de Banana à Noki (vis-à-vis de Vivi) a parfaitement réussi. Cette distance de 160 kilom. environ a été franchie en 22 heures en remontant le fleuve, et le retour à Banana s'est effectué en 7 heures de navigation. La station de Paraballa se développe : elle a fondé trois écoles, l'une à Paraballa, et les deux autres dans deux villes du voisinage, Madouda's Town et Idiada's Town; dans cette dernière ville le roi et quelques-uns des chefs encouragent l'œuvre par leur présence, et par les efforts qu'ils font pour l'emporter sur les enfants dans la lecture, l'écriture et le calcul. Un des missionnaires, M. Craven a été malade et doit venir se reposer en Angleterre, il y amènera avec lui deux jeunes indigènes, pendant le séjour desquels le Comité fera imprimer un vocabulaire de la langue *fyote* et quelques ouvrages élémentaires pour les écoles. Il enverra, pour remplacer M. Craven, deux missionnaires qui arriveront à Banana à la fin d'août, et remonteront le fleuve pour atteindre, avant la mauvaise saison, Stanley Pool où ils aideront à ériger les maisons de la station.

Une lettre de **Savorgnan de Brazza** à sa mère, publiée par l'*Exploration*, renferme des renseignements très importants sur les progrès déjà réalisés dans le Haut-Ogôoué, et sur les facilités des communications à établir entre les deux stations de Franceville et de Brazzaville. L'Ogôoué peut être remonté jusqu'à la première, à 700 kilom. de l'Atlantique. Dans son premier voyage l'explorateur avait mis deux ans

pour franchir cette distance ; alors, le fleuve étant coupé en trois zones distinctes, dans lesquelles le droit de navigation était exclusivement réservé à des populations différentes, il fallait changer trois fois de pagayeurs et de pirogues, ce qui était la source d'ennuis infinis et de dépenses considérables. A mesure qu'on passait d'une tribu à l'autre, les marchandises augmentaient de valeur dans une proportion énorme ; chez les Adoumas, la troisième des peuplades riveraines, 4 kilog. de sel payaient un esclave. Aujourd'hui des indigènes de toutes les races, sachant manier une pagaye, peuvent remonter tout le fleuve, depuis la côte jusqu'à la station de Franceville, qui dispose, au premier ordre du chef, de 1000 à 1500 pagayeurs, pour armer de 80 à 100 pirogues, pouvant amener tous les trois mois, de la côte à la station, de 80 à 100 tonnes de marchandises. Ce premier poste est à 290 kilom. de Brazzaville, mais le point où l'Alima a été rencontrée n'est qu'à 70 kilom. environ de Franceville ; ce sera la voie la plus courte entre l'Atlantique et le Congo moyen. On pourra traverser le pays peu accidenté, presque sans travaux préalables, avec des chariots chargés de 400 à 500 kilog. Il y aurait, à partir de Franceville, 5 à 6 kilom. de route à établir à travers une forêt ; un peu au delà un pont à construire sur la Koni, de 25 mètres de large et de 2 mètres de profondeur, puis en cinq ou six endroits, mais sur de faibles parcours, des bouts de route à faire. Avec les porteurs que l'on trouve facilement dans le pays dont la population est très dense et pacifique, on peut traîner sans trop de peine de Franceville à l'Alima des vapeurs démontés en pièces de 150 à 200 kilog. Quant aux marchandises portées à dos d'hommes, on peut à chaque voyage en transporter 2500 kilog. avec 100 porteurs, à 25 kilog. par charge. Plus tard le transport pourra s'effectuer par ânes ou par voitures. Savorgnan de Brazza recueille déjà le fruit de ses travaux dans le Haut-Ogôoué. La station de Franceville est devenue un refuge pour les esclaves qui cherchent la liberté dans les limites de son territoire. Les populations riveraines reconnaissent ce droit d'asile et admettent l'affranchissement de tout esclave qui se place sous sa protection ; 104 esclaves, hommes, femmes et enfants, y ont jusqu'ici recouvré la liberté.

La rivière **Opobo** qui se jette dans la baie de Biafra, entre le Vieux et le Nouveau Calabar, a été récemment le théâtre d'atrocités révoltantes, de la part du chef Ja Ja qui y exerce un très grand pouvoir, grâce aux canons Krupp et aux fusils Sniders et autres dont il dispose. La ville d'Opobo sur la côte, compte une demi-douzaine de maisons anglaises trafiquant avec lui et ses gens qui servent d'intermédiaires

entre elles et les producteurs du principal article de commerce de cette région, l'huile de palme. Ja Ja jouit d'un monopole qu'il exerce parfois de la manière la plus arbitraire sur les natifs et sur les Européens. Quant à ces derniers, il ne permet qu'à un certain nombre d'entre eux de trafiquer avec ses gens, et s'ils encourent son déplaisir, il empêche leur commerce jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'obéissance à ses vues. Entre le Vieux Calabar et l'Opobo coule la Qua Ebo, dont les riverains allouèrent à une maison anglaise un terrain pour y établir une factorerie avec laquelle ils comptaient faire des affaires. Dès que Ja Ja en fut informé, il s'efforça de les en détourner, et leur envoya des présents pour les engager à ne trafiquer qu'avec lui ; mais ses offres furent refusées. Alors, sans avertissement préalable, il envoya contre eux 50 canots pleins d'hommes armés jusqu'aux dents, qui tuèrent tous ceux qui ne purent s'enfuir, brûlèrent sept villes, détruisirent les fermes, s'emparèrent du bétail et de tous les objets sur lesquels ils purent mettre la main, puis se rendirent à la factorerie qu'ils bouleversèrent, sans cependant oser la détruire par peur de l'autorité anglaise. Après cela ils retournèrent à Opobo emmenant avec eux leur butin et cent prisonniers, hommes, femmes et enfants, qu'ils massacrèrent impitoyablement, malgré les supplications d'Européens qui avaient pu entrer dans la ville, et qui ne purent sauver que quelques jeunes filles en les rachetant. L'extension du protectorat britannique à la côte et aux rivières des baies de Biafra et de Bénin serait un grand bien pour les intérêts et la liberté de ces peuples.

L'exploitation des **mines de la Côte d'Or** fournit les résultats les plus satisfaisants. Le directeur de « l'Effuenta » annonce qu'il a déjà 2000 tonnes de minerai prêt à être mis en œuvre au mois d'août ; dans quelques mois l'exploitation sera de 50 tonnes par jour ; elle peut monter jusqu'à 100 tonnes. D'après le témoignage d'un correspondant de la Société royale de géographie de Londres, naguère sceptique quant au succès des opérations minières par des Européens de la colonie de la Côte d'Or, et qui depuis quatre mois a visité toutes les mines exploitées, non seulement la richesse en est exceptionnelle, mais encore elle dépasse toute idée, aussi toute compagnie acquérant une concession et travaillant convenablement lui paraît-elle assurée de réussir.

Le Dr **Bayol** chargé de se rendre à Timbo pour tracer, soit par la Falémé, soit par le Bakoy, une route commerciale qui relie le Fouta Djallon aux établissements français du Sénégal, est arrivé à Boké le 9 mai, et le 19 il était à Pompo, d'où il a renvoyé à Rio Nunez une partie des porteurs et des bagages, afin de pouvoir avancer plus vite.

Malgré les pluies et les difficultés de ravitaillement, il espérait arriver à Timbo vers le 10 juin, et pouvoir y conclure avec les chefs du Fouta Djallon des conventions qui assurent à la France le commerce de cette région. De là il passera dans le Bouré où abonde le minerai d'or, et dont les habitants sont, comme les Mandingues, leurs voisins du Nord, industrieux et relativement plus civilisés que les autres noirs de cette partie de l'Afrique. Leur caractère plus pacifique que celui des populations du Bélédougou, toujours en lutte avec les Toucouleurs, engagerait M. Bayol à préférer à Bamakou, Koumakana chez les Mandingues, comme tête de ligne de la route du Niger. La sécurité des communications commerciales lui paraîtrait mieux garantie.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. le colonel Périer installe le service topographique de la Tunisie et dresse une carte du pays des Kroumirs qui sera publiée prochainement [1].

D'après une correspondance d'El-Obéid, des Arabes revenant du Bornou ont rapporté avoir rencontré Matteucci et Massari avec une caravane de chevaux et de chameaux chargés d'ivoire, présent du sultan du Bornou.

Le Dr Schweinfurth est revenu à Suez, après une exploration d'un mois dans l'île de Socotora, où il a trouvé une flore très abondante; les forêts constituent la principale richesse de l'île.

Quarante phares de grande portée vont être établis dans la mer Rouge pour en rendre la navigation, pendant la nuit, moins dangereuse.

A la suite du massacre de l'expédition Giulietti, deux vaisseaux italiens ont été envoyés à Assab, pour y stationner pendant l'enquête que le gouvernement égyptien a ordonnée, en vue de découvrir les meurtriers et de les punir ; ils seront appuyés par un vaisseau anglais.

Les établissements français et anglais fondés à Salar, sur la côte S.-O. de Madagascar, ont été pillés par des indigènes Mahapélés sous la conduite de leur roi Répaille; les colons ont dû se réfugier à bord d'une baleinière.

Le Dr Hildebrand est mort le 29 mai à Antananarive; il avait trouvé de grandes richesses botaniques et zoologiques dans les monts Ankaratra, au sud de cette ville.

Les chefs Bassoutos ont accepté les conditions de sir Hercules Robinson et commencé à payer l'indemnité qui leur est imposée.

Le gouvernement colonial a présenté au Parlement un projet d'extension des lignes de chemins de fer : Beaufort-Hopetown, Cradock-Colesberg, Colesberg-

[1] Deux autres cartes importantes sont en voie de publication : l'une de l'Afrique équatoriale orientale, sous le patronage d'un comité de la Société de géographie de Londres; l'autre de toute l'Afrique équatoriale, au 1/300000, par Guido Cora.

*

Hopetown, Queenstown-Aliwal et Wynberg-Kalkbay, pour une longueur de 940 kilomètres. Le point de jonction des lignes occidentale et orientale serait à 290 kilomètres de Beaufort sur le prolongement vers Hopetown.

Le transport portugais, *India*, à destination de Loanda, a embarqué une partie des installations nécessaires à l'établissement des deux premières stations commerciales portugaises de la côte occidentale. Elles seront organisées à l'instar de celles qu'a fondées l'association internationale de Bruxelles.

Le gouverneur de la Côte d'Or a mis pour condition à la conclusion d'un traité avec le roi des Achantis l'abolition des sacrifices humains dans les États de ce dernier. Le roi ayant demandé qu'un représentant du gouverneur lui fît visite, M. Maloney, secrétaire colonial, a accompagné le prince Buaki qui est retourné à Coumassie.

Les matériaux nécessaires à la construction du chemin de fer du Sénégal vont être transportés sur le haut fleuve, l'entente avec le roi du Foutah garantissant la sécurité du passage. Il y a encore quelque difficulté avec le roi du Cayor au sujet du passage de la voie sur son territoire, mais on espère une solution satisfaisante.

M. Ch. Soller, voyageur au Maroc, a heureusement pu échapper aux pillards berbères sous les coups desquels on disait qu'il avait succombé.

LES LANGUES DE L'AFRIQUE

Il existe encore de grandes lacunes dans la connaissance des langues de l'Afrique : plusieurs d'entre elles sont complètement ignorées, pour d'autres nous ne possédons que des vocabulaires bien imparfaits, et leurs rapports mutuels nous échappent. Quoi qu'il en soit, nous devons être bien reconnaissants envers ceux qui, au prix de grands labeurs, s'efforcent de nous orienter dans cette partie du champ du développement intellectuel de l'humanité : les savants, les explorateurs, les sociétés missionnaires, la société biblique de Londres. Parmi les savants, Frédéric Muller, dans son *Esquisse de la science du langage,* Lepsius, pour le Nord de l'Afrique, le Dr Bleek, pour le Sud du continent, et le Dr Kœlle, pour l'Afrique occidentale, ont rendu sous ce rapport de très grands services. S'appuyant sur ces autorités, M. Robert N. Cust, secrétaire honoraire de la Société royale asiatique, a présenté, le 1er mars de cette année, à la Société des Arts de Londres, un tableau d'ensemble de ces langues, dont nous voudrions donner un résumé à nos lecteurs.

Les langues africaines connues peuvent être rattachées à six grandes familles :

1° Sémite;

2° Chamite;
3° Nubienne-Foulah;
4° Nègre, proprement dite;
5° Bantou;
6° Hottentote et Bushmen.

Chacune de ces familles a ses caractères propres et se subdivise à son tour en un certain nombre de groupes.

1° Les langues sémitiques bien connues ressemblent aux langues indo-européennes par la flexion, plus belle chez elles, et plus symétrique que dans ces dernières. Elles forment deux branches : l'une celle de la côte septentrionale de l'Afrique, l'autre celle de l'Abyssinie. La conquête de l'Égypte par les Hycsos et le séjour des Hébreux dans le Delta n'ont pas laissé de traces dans la langue; en revanche, il reste de celle des Phéniciens de Carthage des inscriptions monumentales. Plus tard sont venus les Arabes, et leur langue s'est répandue avec eux de manière à dominer à Tripoli, à Tunis, en Algérie et au Maroc, sous une forme un peu différente de celle que parlent les tribus d'Arabie. — Du sud de l'Arabie eut lieu, à travers la mer Rouge, une troisième invasion, à laquelle se rattache le ghéez, la langue parlée en Abyssinie, avec ses dialectes dérivés : le tigré moderne et l'amharique. Mais l'arabe s'étend en Afrique bien au delà des bornes des États dont la population est sédentaire. Il est le véhicule de la pensée dans une grande partie du continent, soit chez les Bédouins nomades, soit chez les marchands et les trafiquants d'esclaves, soit chez certaines races dominantes, comme celle du Ouadaï; enfin, c'est l'instrument de la diffusion du mahométisme et de toute civilisation en dehors du contact des Européens. Jusqu'à présent, il a eu le champ libre; mais, on peut supposer que ses progrès seront arrêtés par ceux que font maintenant l'anglais, le français, le hollandais, et par la culture de nombreux indigènes prêts à tendre la main aux Européens civilisés.

2° La famille des langues chamites comprend trois groupes : l'égyptien, le lybien et l'éthiopien, probablement en relation l'un avec l'autre, mais les travaux qui pourraient nous faire connaître leurs rapports manquent encore. Les langues du groupe égyptien ne sont plus parlées; toutefois, l'étude de l'égyptien proprement dit, d'après des documents qui nous permettent de remonter à 4000 ans avant l'ère chrétienne, autorise à dire que, sous le rapport de l'antiquité, aucune langue ne peut rivaliser avec lui. Sous l'influence gréco-chrétienne, il est devenu le copte, qui, à son tour, a disparu devant l'arabe et n'existe plus que comme langue

ecclésiastique. — Le groupe lybien n'a pas eu de littérature ; aujourd'hui, on peut en rattacher tous les dialectes au berbère. Les Français ont beaucoup contribué à le faire connaître. — Le groupe éthiopien se trouve le long de la mer Rouge, mêlé à la branche abyssinienne-sémite susmentionnée : il comprend entre autres le somali, le galla, le foulacha, le dankali. Le lac Victoria-Nyanza occupe, au point de vue philologique et ethnographique, une position remarquable. Les familles chamite, bantou, nubienne-foulah et nègre s'y heurtent mutuellement. On croit que Mtésa est d'origine galla et règne sur des sujets bantous ; mais nous connaissons trop peu les tribus qui habitent au nord du lac Victoria pour rien affirmer à cet égard d'une manière certaine.

3° Tandis que les langues des deux familles précédentes sont des langues à flexion, toutes les autres sont agglutinantes. La famille nubienne-foulah est la moins connue et celle dont la classification reste la plus douteuse. Elle habite au milieu des nègres et sur leur frontière orientale, mais se distingue d'eux au point de vue physique et ethnographique, et occupe une position intermédiaire entre les familles chamite et nègre proprement dite. — Le groupe foulah se trouve sur la côte occidentale. Les populations qui s'y rattachent s'estiment fort supérieures aux nègres ; on les trouve mêlées aux nègres depuis le bas Sénégal à l'ouest jusqu'au Darfour à l'est, et de Tombouctou au nord jusqu'au Yoruba au sud, sous les noms de Peuls, de Foulahs, de Foulbés, de Fellatas, etc., parlant sept dialectes différents, mais c'est la langue du Foutah-Djallon qui en est le type principal ; elle se distingue par l'emploi d'affixes et de genres rationnels et irrationnels. — Le groupe nubien s'étend à l'est des Foulahs jusqu'au groupe éthiopien chamite. Les Nubiens purs habitent aujourd'hui la vallée du Nil, de la première à la seconde cataracte. D'après les récits de Schweinfurth, ils forment une race dominante mahométane, supérieure en pouvoir et en civilisation aux tribus païennes du même groupe, au milieu desquelles ils font des incursions comme marchands ou chasseurs d'esclaves. Parmi ces tribus, nous citerons les Changallas, qui habitent sur les bords de l'Atbara, et que nous ont fait connaître les rapports du missionnaire romain Beltrame ; les Ouakouavis et les Masaï, au milieu desquels travaillent les missionnaires protestants de Mombas, peut-être aussi les tribus des Mombouttous et des Niams-Niams, découvertes par Schweinfurth et Junker dans le bassin du Nil et de l'Ouellé ; malheureusement, un incendie a détruit les matériaux linguistiques recueillis par Schweinfurth, et il faut attendre de nouvelles recherches pour pouvoir assigner sa vraie place à la langue de ces tribus.

4° Vient ensuite la famille nègre qui est loin de s'étendre dans toute l'Afrique, mais qui forme le noyau de la population. Circonscrite au sud et à l'est par la famille Bantou, serrée au nord par la famille nubienne-foulah et déportée par millions en Amérique, elle se fût éteinte dans des guerres intestines, si elle n'eût pas eu une vitalité extrême. Pour M. Cust le centre des nègres purs est la région comprise entre le Sénégal et le Niger, mais on y trouve actuellement beaucoup de nègres rendus à la liberté par les croiseurs européens, ou revenus d'Amérique, et qui y ont apporté des éléments étrangers. D'ailleurs, la famille nègre s'étend bien au delà de cette région, de la côte occidentale à la vallée du Nil, et l'on peut y distinguer trois grands groupes, celui de la côte occidentale, celui du bassin du lac Tchad, et celui du Haut-Nil. Quant aux langues de cette famille, tout ce que nous en savons n'est que provisoire; nous ignorons leurs diversités, leurs rapports réciproques, les variétés de leurs dialectes, et nous manquons d'informations complètes sur celles dont nous avons des vocabulaires ou des grammaires. Elles n'ont point de littérature. En outre, d'après le témoignage de Moffat, il en naît pour ainsi dire sous nos yeux, et, d'après le Dr Kœlle, d'autres disparaissent; Schweinfurth, Livingstone, Stanley, Nachtigal, Rohlfs, presque chaque explorateur apporte des exemples de nouveaux vocabulaires ou de vagues indications de langues nouvelles qui ne sont pas comprises de ceux qui viennent après eux. Frédéric Muller indique 24 groupes se rattachant à cette famille, et M. Cust en ajoute un vingt-cinquième pour les peuplades pygmées, dont nous ne connaissons guère que la langue des Akkas. Il y en a 11 qui représentent des langues isolées, sans rapport les unes avec les autres, ce qui prouve notre ignorance à leur égard, le phénomène de langues isolées ne pouvant se présenter que très rarement. Parmi les 14 autres, les unes appartiennent aux populations nombreuses des Sousous, des Veys, des Temnés, du Yoruba et du Nupé; sur la côte occidentale, les plus connues sont celles des Mandingues, des Yolofs, des habitants du Bornou et des Ibos ; ces langues sont parlées à Sierra-Leone, à Libéria, tout le long de la côte de Guinée et dans la partie du Niger que nous connaissons. Au bassin du lac Tchad appartient un groupe de langues très peu connues, et dans celui du Bahr el Ghazal les voyageurs nous ont révélé l'existence des Baris, des Chillouks, des Denkas, etc. Ces derniers forment une grande tribu sauvage, habitant dans la région du Nil-Blanc, entre le 12° et le 6° lat. N., et au milieu de laquelle a longtemps vécu le missionnaire Beltrame. Il a pu rédiger de leur langue une grammaire très développée et un vocabulaire de plus de

2000 mots, que la Société italienne de géographie vient de publier dans ses *Mémoires,* sous le titre : *Grammatica e vocabulario della lingua denka.* Il est à remarquer que les clicks, qui forment un trait caractéristique des langues des Bushmens, des Hottentots et des Cafres, existent dans les langues des tribus du Haut-Nil. C'est à la famille nègre qu'appartient le haoussa, la langue commerciale de l'Afrique centrale, qui dépasse de beaucoup les limites du pays occupé par les Haoussas. On le parle jusqu'à Tripoli ; mais un fait qui prouve combien nos matériaux linguistiques sont encore incomplets, c'est que, tandis qu'un savant l'attribue à la famille chamite, un autre le rattache à la famille nubienne-foulah, et le troisième en fait un groupe des langues nègres.

5° C'est au missionnaire Krapf qu'appartient l'honneur d'avoir découvert que toutes les langues parlées au sud de l'équateur, à l'exception de celles des Hottentots et des Bushmens, ne forment qu'une famille, la famille Bantou. En effet, malgré son extension d'un océan à l'autre, le génie de ces langues, leurs accents, leurs vocabulaires prouvent qu'elles proviennent toutes d'une langue-mère. D'après le Dr Bleek, les traits caractéristiques en sont : des mots polysyllabiques, la rareté des diphthongues, l'emploi du préfixe *ba* pour le pluriel des noms, le petit nombre des adjectifs au lieu desquels on se sert ordinairement du participe, l'indication des cas au moyen de prépositions, la formation de différentes sortes de verbes et des temps passés en changeant la terminaison ; la forme la plus simple du verbe est le singulier de l'impératif. Les lois de l'euphonie ont créé, entre telles et telles des langues de cette famille, des différences si grandes qu'elles en ont fait des langues tout à fait dissemblables. La partie du continent où elles sont parlées étant incomplètement explorée jusqu'ici, M. Cust n'adopte que provisoirement la classification en trois groupes : l'un méridional, l'autre oriental, le troisième occidental, comprenant chacun plusieurs subdivisions. — Au premier groupe appartiennent les langues des Cafres, des Béchouanas et des Tekézas. Parmi les langues cafres, on distingue celle des Zoulous et des Xosas, connus d'ordinaire sous le nom de Cafres ; ce sont les plus pures, celles d'où l'on peut supposer que sont nées les autres, les premiers émigrants Bantous étant sortis de chez les Cafres ; la ressemblance frappante qui existe entre les langues du groupe oriental et celles du groupe occidental semble indiquer que tous les deux se rattachent à une émigration postérieure contemporaine. On rattache à ce groupe les langues des Pondos, des Fingos, des Zouasis, des Matébélés, et, au nord du Zambèze, celles des Mavitis, des Ouatoutas ou d'autres dont les noms sont évidemment

d'origine zoulou. — Les langues béchouanas sont parlées par la grande majorité des populations qui habitent l'intérieur de l'Afrique, au sud du tropique du Capricorne; séparées des Cafres par les monts Drakensberg, elles s'étendent au sud jusqu'au fleuve Orange, à l'ouest jusqu'au désert de Kalahari, et au nord jusqu'au lac Ngami. Il faut distinguer encore les Béchouanas de l'est : Bassoutos, Batsetsés, Bamapélas, Bapoutis, etc., parlant le sessouto, le setsetsé, le sémapela, le sépouti; de ceux de l'ouest : Barolongs, Batlapis, Bakouénas, Bamangouatos et les Barotsés du Zambèze, décrits par M. Coillard et le Dr Holub. Les mots de ces langues béchouanas sont durs, et leur prononciation offre un contraste frappant avec le langage mélodieux des Zoulous, auquel elles ressemblent cependant plus qu'au cafre. — Les langues tékézas sont parlées au nord de la baie de Delagoa, et dans le voisinage de Lorenzo Marquez; elles l'étaient aussi par les tribus qui occupent les côtes du pays des Zoulous et qui les ont abandonnées pour adopter le cafre, et le sont encore par quelques tribus de Natal. — Le groupe oriental de la famille Bantou comprend les langues du bassin du Zambèze, celles de Zanzibar et celles des lacs Victoria et Tanganyika. C'est surtout aux missionnaires que nous devons ce que nous savons de celles du bassin du Zambèze: au Dr Rebmann, qui a donné un dictionnaire des langues de quelques tribus des bords du Nyassa; à M. Riddel, qui en a écrit la grammaire; à M. Maples, qui a fait connaître la langue Makoua et celle des Yaos, parlées sur le plateau entre le lac et la côte du Mozambique. La branche des langues de Zanzibar s'étend des confins du territoire de Mozambique, le long de la côte de l'Océan indien, jusqu'au pays des Gallas, où la famille Bantou rencontre celles des Chamites et des Nubiens-Foulahs. C'est le souahéli qui y domine; le Dr Krapf et l'évêque Steere en ont mis par écrit la grammaire et le dictionnaire. Quant aux autres langues de la côte, nous n'avons encore que de courts vocabulaires, mais les travaux des missionnaires et des explorateurs les feront toujours mieux connaître. Quelque récentes que soient les missions du Tanganyika et du Victoria-Nyanza, on leur doit déjà des études sur les langues de l'Ouganda et de l'Ounyamouési. Celles que parlent les tribus à l'ouest du Tanganyika, entre le Congo et le Zambèze, sont encore inconnues, mais M. Cust suit de près les explorations des Sociétés de géographie et de missions, et ajoutera à son tableau tout ce qu'il pourra apprendre sur les langues de cette région.— Le long de la côte occidentale, du pays des Namaquas au mont Cameroon, s'étend le groupe occidental de la famille Bantou qui comprend les Héréros du Damaraland, les Chindogas de l'Ovampo, dans la

langue desquels on a imprimé des ouvrages religieux et des grammaires; les langues des tribus au nord du Cunéné, dans les possessions portugaises, ne nous sont connues que très imparfaitement; nous ne savons que très peu de chose de la langue des états du Mouato-Yamvo et devons à Serpa-Pinto ce que nous connaissons de celle des Ganguellas du bassin du Quanza, à Stanley quelques notions des langues parlées près de l'équateur. Plus au nord, et jusqu'au mont Cameroon, les explorateurs et les missionnaires nous ont fourni des renseignements plus complets sur les langues des Mpongoués, des Dikélés, des Douallas, des Isoubous et des Bakélés.

6° Enfin, à l'extrême sud de l'Afrique se trouve la famille Hottentote-Bushmen, qui n'a été préservée d'extinction que par l'arrivée des Anglais et des missionnaires chrétiens, et dont l'étude peut jeter du jour sur le caractère des populations primitives du continent, car il s'agit de peuplades refoulées par la grande invasion de la famille Bantou venue du nord. Le groupe Hottentot comprend quatre dialectes : le nama, parlé au nord du Namaqualand; le kora, sur le fleuve Orange; un troisième par les Hottentots de l'est, et un quatrième, très altéré, dans le voisinage de Capetown; il faut y ajouter le langage parlé par les Griquas, mélange de hollandais et de hottentot. Frédéric Muller estime que c'est un langage unique, sans rapport avec aucune autre forme de langue africaine ou non. Ce qui le caractérise surtout, ce sont les quatre « clicks, » produits par les différentes positions de la langue : le click dental, presque identique avec le bruit exprimé par les Européens pour marquer leur indignation; le click latéral avec lequel ils stimulent les chevaux; le click guttural, analogue au bruit d'un bouchon de champagne, et le click palatal, pareil au claquement d'un fouet. Plusieurs linguistes fort distingués rapprochent les Hottentots de la famille chamite, mais dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut affirmer qu'une chose, c'est qu'ils sont les survivants d'une race qui a disparu de partout ailleurs et qui, vu l'absence de document écrit, n'a point laissé de traces. — Enfin le groupe Bushmen présente une langue isolée peu développée, monosyllabique, qui n'a point de genres, dans laquelle la formation du pluriel est très irrégulière; en effet il n'y a pas moins de 60 manières de le former; la réduplication du nom est la plus ordinaire et la plus naturelle. On croit que ce sont eux qui les premiers ont employé les clicks, et qu'ils les ont communiqués aux Hottentots et aux Cafres de la famille Bantou, car aux quatre clicks déjà indiqués comme trait caractéristique de la langue des Hottentots, les Bushmens en ajoutent un cinquième et

un sixième, quelquefois même un septième et un huitième, non seulement devant des voyelles et des gutturales, mais encore devant des labiales. Les Européens ne peuvent presque pas exprimer de tels sons. Un autre trait qui caractérise les Bushmens, c'est que, tandis qu'on n'a trouvé aucune trace d'écriture au sud de l'équateur, les Bushmens sont arrivés à dessiner d'une manière surprenante, sur les parois de leurs grottes et de leurs rochers, des figures d'animaux, d'hommes, des scènes de danse, de chasse, de guerre, et ont cultivé cet art jusqu'aux temps modernes, car les Boers figurent dans quelques-uns de ces combats. Le dessin de quelques-unes des figures est excellent. Frédéric Muller estime qu'on les retrouve jusqu'au Cunéné et au Zambèze et même au delà, en sorte que pour le moment on ne peut pas arriver à une conclusion certaine à leur égard.

Le mémoire de M. Cust, basé, non sur des hypothèses, mais sur des faits, est très important, en ce sens qu'il montre le point atteint aujourd'hui dans la connaissance des langues de l'Afrique. En classant et en condensant tout ce que l'on en sait actuellement, son auteur a rendu un grand service aux explorateurs et aux missionnaires.

EXPÉDITION DE M. JAMES STEWART DU NYASSA AU TANGANYIKA

(avec carte).

Nous avons déjà résumé [1] pour nos lecteurs le rapport fait par M. J. Thomson de son voyage de Zanzibar au Nyassa et au Tanganyika, et signalé sa rencontre à Pambété avec M. J. Stewart, ingénieur de la station missionnaire de Livingstonia. Aujourd'hui nous arrive le mémoire présenté à la Société royale de géographie de Londres par ce dernier, auquel sont dus les travaux d'exploration les plus récents autour du Nyassa, ainsi que l'étude du meilleur tracé de route entre les deux lacs. Il est reparti pour commencer les travaux de cette voie de communication, qui permettra de pénétrer le plus facilement, le plus sûrement et avec le moins de frais, jusqu'au nord du Tanganyika. Nous voudrions extraire de son mémoire ce qui nous paraît le plus important, en commençant par quelques détails sur ses découvertes autour du Nyassa à partir de Livingstonia.

A l'époque du voyage d'Elton et de Cotterill (1877), on ne connaissait

[1] Voir 2me année, p. 138.

guère de port sûr le long des bords du lac Nyassa que celui de Livingstonia, près du cap Maclear, au sud du lac. La navigation, rendue difficile par le vent qui se précipite des montagnes, devenait souvent périlleuse pour l'*Ilala*, le vapeur de la Société des missions de l'église libre d'Écosse. Dès lors, une dizaine de bons mouillages ont été découverts sur la côte occidentale, entre autres à Kota-Kota, à Ounaka, à Bandaoué, à Nykaka, à Kouta-Bay, à Deep-Bay et à l'embouchure de la Rombaché, au nord du lac. On en compte déjà trois sur la côte orientale, et l'exploration de cette côte que vient de décider la Société en fera sans doute connaître d'autres encore. Aujourd'hui que l'on sait où trouver un refuge, les tempêtes fréquentes sur le lac sont beaucoup moins à craindre. Il y a, en outre, deux bons dépôts de combustible, ce qui permet de faire en quinze jours le tour du lac pour lequel il fallait autrefois six semaines. De mai en octobre, où règne le vent du sud, c'est plaisir de se rendre de Livingstonia au nord du lac. En revanche, pendant cette période, le vent n'étant pas chargé d'humidité, il tombe rarement de la pluie, ce qui est un obstacle sérieux aux progrès de l'agriculture, les céréales d'Europe ne pouvant prospérer sans irrigation. La saison des pluies correspond à celle de la mousson du Nord-Est, pendant laquelle le vent apporte de l'Océan Indien les masses chargés de vapeurs; elle s'ouvre au Nyassa au commencement de décembre ; plus au nord, à Pambété sur le Tanganyika, un mois plus tôt. Les mois de juillet à novembre sont les meilleurs pour voyager autour du lac Nyassa; auparavant la végétation embarrasse la marche, empêche la vue et rend les observations plus difficiles; dès le mois de juillet, au contraire, elle est brûlée, les sentiers sont débarrassés et la vue est libre.

Le but de l'expédition de M. Stewart était de faire le relevé du terrain entre les deux lacs, de Karonga, près de Kamboué Lagoon, à Pambété, et d'étudier la possibilité d'y construire une route. Il put profiter des bons offices des natifs de Livingstonia qui sont déjà d'un grand secours pour les recherches géographiques. Ayant appris à connaître les missionnaires, travaillant pour eux, s'adressant à eux pour des conseils, ils les estiment et sont toujours prêts à les conduire partout où ceux-ci le désirent; avec eux les voyages se font sûrement, car ils peuvent fraterniser avec les indigènes de toutes les tribus qu'ils rencontrent, et facilement, parce que, connaissant la langue des envahisseurs Mangones, qui ont parcouru tout le pays et y ont laissé la connaissance de leur idiome, ils peuvent servir d'interprètes aux missionnaires; ceux qui accompagnaient M. Stewart lui ont rendu sous ce rapport de grands

services dans les montagnes de Maliouandou et de Mamboué; en outre, ils se contentent d'un salaire si modique, que l'expédition de M. Stewart, qui dura trois mois et dix jours, ne lui coûta que 87 l. s.

Parti de Livingstonia le 10 septembre de l'année dernière sur l'*Ilala*, avec trente natifs, gardes et porteurs, il rencontra, à Bandaoué, M. J. Moir, d'Edimbourg, un des fondateurs de la « Livingstonia central African Company, » qui devait l'accompagner, et avec lequel il commença par explorer quelques points de la région occidentale du Nyassa. De Mombéra, dont le chef leur donna douze nouveaux porteurs qui furent en même temps d'excellents guides, ils passèrent dans la vallée de la Rikourou, de 10 kilomètres de large, à 1200 mètres au-dessus de la mer, d'un climat frais et salubre, la plus fertile que M. Stewart ait vue. Pendant la saison des pluies, la partie la plus rapprochée de la rivière devient un véritable marais ; elle est couverte de hautes herbes où se tiennent les éléphants, les buffles et les zèbres. La portion la plus occidentale, arrosée par de nombreux cours d'eau limpides, dont plusieurs sont employés à l'irrigation, est bien cultivée et produit tout ce dont les natifs ont besoin. Dans les derniers 25 kilomètres de son cours, la rivière descend de 700 mètres à travers des gorges profondes. L'eau qui en y entrant est bien claire, en ressort chargée d'une teinte d'argile bleuâtre qui permet de la suivre à une certaine distance dans les ondes transparentes du lac. Un peu au delà de l'embouchure de la Rikourou, vers le nord, ils rencontrèrent les gorges de la Chisindiré, dans laquelle on a trouvé du charbon à 160 mètres au-dessus du lac, dans un banc d'argile incliné de 45° vers l'ouest. La couche est compacte, et, à 2 kilomètres et demi de la côte, elle a plus de 2 mètres d'épaisseur: M. Stewart l'a suivie sur une longueur de 200 mètres et l'a trouvée affleurant çà et là à la surface. Il a fait un bon feu de cette houille qui a très bien brûlé. Un échantillon en a été soumis à l'examen de M. Carruther, conservateur du département botanique au British Museum, qui lui a trouvé l'apparence d'une bonne houille anglaise, et estime qu'elle doit être de la même époque que le charbon d'Angleterre.

De là les voyageurs passèrent les monts Waller et atteignirent Deep Bay, d'où la rive du lac incline fortement vers l'ouest jusqu'à Kamboué Lagoon. M. Stewart avait cru d'abord que ce point offrait un bon mouillage, mais après l'avoir bien examiné, il a reconnu qu'il n'en est rien. Très bon port quand le navire y est entré, il n'existe pas moins une barre qui en rend l'accès difficile. La Roukourou qui, jusqu'à l'année auparavant, s'y jetait dans le lac, a changé son cours, et maintenant

son embouchure se trouve plus au sud ; son lit précédent est ensablé. Les conditions de cette ligne de côte ne sont pas stables et bientôt Kamboué Lagoon ne pourra plus servir de port. A Karonga, l'*Ilala* leur amena de nouveaux porteurs et des marchandises d'échange pour la continuation de leur voyage vers le Tanganyika.

Quittant les bords du Nyassa, le 14 octobre, ils atteignirent en une marche de 18 kilomètres le pied des montagnes de l'Ouchoungou, dans lesquelles ils entrèrent par la vallée de la Roukourou. Les villages ouachoungous, auxquels des plantations de bananiers donnent un aspect pittoresque attrayant, leur parurent remarquablement propres. Pendant deux jours le chemin fut rapide et raboteux, mais moins qu'ils ne s'y attendaient, et M. Stewart qui a traversé plusieurs des passages conduisant du lac aux montagnes, estime que c'est le plus facile de tous et qu'une route y est tout à fait praticable. Le quatrième jour, on atteint Maliouandou, à 1300 mètres au-dessus de la mer ; la chaîne est traversée et l'on n'a plus devant soi, au sud et à l'ouest, qu'un plateau uni s'étendant à perte de vue. Le chef de Maliouandou les reçut très cordialement, échangea des présents avec eux et leur donna des guides. Malheureusement M. Moir souffrait beaucoup d'ampoules et d'enflure aux pieds, ce qui l'empêcha de continuer ; il dut retourner au Nyassa, tandis que M. Stewart poursuivit seul sa route vers le Tanganyika. Bientôt il atteignit Chiouinda, village à quelques kilomètres au sud du mont Liréché, la montagne la plus élevée de ce district. Le chef en est influent, il a du gros et du menu bétail en nombre considérable. En certains endroits le sol est bon, mais la plus grande partie en est pauvre ; les natifs le fument avec la cendre des branches d'arbres qu'ils y étendent et auxquelles ils mettent le feu. Le village est situé sur la Songoué qui se jette dans le Nyassa. En amont, à l'ouest, la vallée est bornée par les monts Aouioua, hauts et bien marqués au sud, près de Chiouinda, tandis que vers le nord ils se fondent en un plateau élevé, habité par les Ouachoungous, décemment vêtus, la toile abondant parmi eux.

Un peu au delà sont les villages des Anyamouangas, chez lesquels M. Stewart trouva la trace du passage de M. Thomson, qu'il suivit dès lors jusqu'au Tanganyika. Le 28 octobre il campait sur la Méra qui porte ses eaux au Chosi, affluent du Chambézé et que l'on peut envisager comme une des sources les plus reculées du Congo. Le 30, il atteignait Mamboué, à 1500^{m} d'altitude ; il y reçut la visite du chef, jeune homme d'environ 20 ans, vêtu de la tête aux pieds de beau drap à la mode arabe, vif et intelligent, mais très peu à son aise lorsque

M. Stewart lui montra son fusil ; au bruit de la batterie il s'éloigna, et se mit presque à courir en voyant une carabine chargée en une ou deux secondes. Mamboué occupe la partie la plus élevée du plateau ; à 3 kilom. au delà on commence à redescendre vers le Tanganyika. En beaucoup d'endroits le sol est très riche ; il pleut abondamment ; le climat est frais et tonique ; dans presque tous les villages le nombre des chèvres et des moutons est considérable. M. Stewart n'a vu nulle part la tsetsé dans tout le vaste espace qui s'étend des bords du Nyassa jusque près du Tanganyika, où on la retrouve.

Dans toute cette partie, la route suivie est remarquablement facile ; de 1300^{m} à Maliouandou, elle s'élève à 1800^{m} à la ligne de faîte qui sépare le bassin du Nyassa de celui du Tanganyika, et tout le long de cette ligne il n'y a pas une montée difficile ; l'eau abonde, même dans la saison sèche. Il y a de bons bois, mais en petite quantité. M. Stewart n'y a point vu les belles forêts décrites par quelques voyageurs. Les populations lui ont paru pacifiques et industrieuses, ne désirant que de pouvoir cultiver leurs jardins et travailler le fer, dont M. Stewart a trouvé du minerai sur toute sa route ; en certains endroits il a remarqué d'anciens travaux d'exploitation ; sur les flancs d'une colline, par exemple, il n'a pas compté moins de huit fourneaux, en bon état, à quelques centaines de mètres les uns des autres, de 3 mètres de hauteur, d'un diamètre d'un mètre et demi à la base, et d'un mètre dans la partie supérieure. Ils devaient pouvoir contenir une demi-tonne de minerai.

La descente jusqu'au Tanganyika ne prit que deux jours ; elle est douce et facile, la pente n'étant guère que de 1 %. La distance de Karonga à Pambété, par le chemin suivi par M. Stewart, est de 400 kilomètres, mais pour revenir au Nyassa il l'a abrégée de 50 kilomètres.

A Pambété il trouva M. Thomson qui y était arrivé la veille, et employa les quelques jours qu'il y passa à faire les observations nécessaires pour fixer la longitude de cette localité, par 29°, 1′, 20″ à l'est de Paris, entre les données de Stanley et celles de Thomson, et pour déterminer la hauteur du lac, qu'il trouva conforme aux mesures de Livingstone. Il regagna ensuite les rives du Nyassa à l'époque qu'il avait fixée pour son retour.

Les résultats de ce voyage sont des plus favorables à l'établissement d'une voie de communication entre les deux lacs. M. Stewart a jugé nécessaire que trois sociétés distinctes unissent leurs efforts pour l'exécuter, et la faire servir aux progrès du christianisme et de la civilisation ;

il a demandé que la mission de Livingstonia créât une station à Maliouandou, que la « Livingstonia Central-African Company » étendît et développât ses opérations commerciales jusqu'au Tanganyika, enfin que la Société des missions de Londres adoptât à l'avenir la route du Chiré et du Nyassa pour ceux de ses missionnaires qui travaillent sur les bords du Tanganyika et à l'ouest de ce lac; qu'elle plaçât sur ce lac un vapeur et qu'elle établît une station à Mamboué. En même temps, M. James Stevenson, membre de la Société de géographie de Londres et du comité des missions de l'Église libre d'Écosse, offrait un don de 4,000 liv. sterl. pour la création de cette route que M. Stewart était disposé à construire. Dès lors les sociétés intéressées ont accepté les conditions qui leur étaient proposées, et ses ont déclarées prêtes à exécuter chacune la part de l'ouvrage qui lui incombe. La Société écossaise a décidé de fonder chez les Ouachoungous une mission dont Maliouandou, à 80 kilom. du Nyassa, sera le centre. De son côté, la Société des missions de Londres établira une station à Zomba, à 30 kilom. au S.-E. du Tanganyika et fait construire pour ce lac un steamer sur le modèle de l'*Ilala*. La « Livingstonia Central-African Company » s'est chargée de l'entretien de la route; à cet effet 1,000 liv. sterl. lui ont été remises sur le don de M. Stevenson; 2,000 liv. sterl. ont été réservées pour la construction de la route de Maliouandou au Tanganyika, et la Société écossaise a reçu 1,000 liv. sterl. pour le tronçon de Karonga à Maliouandou. Après avoir été pourvu d'instruments de précision par la Société de géographie, M. Stewart s'est remis en route de Londres le 13 mai, avec un certain nombre d'artisans évangélistes, afin d'arriver au Nyassa à l'époque favorable pour commencer les travaux. Il estime qu'ils pourront être achevés en trois ans. Ce sera déjà un moyen puissant de civilisation. Les indigènes au milieu desquels l'entreprise s'exécutera prendront l'habitude de se servir des articles de commerce européens, et quand viendra le moment où devra être transporté le vapeur de la Société des missions de Londres, il y aura là un corps d'hommes tout formés pour ce transport. Les pièces de ce steamer arriveront facilement au lac Nyassa; quoiqu'il doive appartenir à la Société des missions de Londres, la mission de Livingstonia sera très heureuse de rendre à celle-ci tous les services qui seront en son pouvoir. Placé sur le Tanganyika, il commandera la navigation de ce lac de 640 kilom. de longueur, et complétera la ligne presque directe de 2240 kilom., de l'embouchure du Zambèze au nord du Tanganyika. La communication est déjà ouverte jusqu'au nord du Nyassa à 1300 kilom. de l'Océan. Quand la route

entre les deux lacs sera terminée, M. Stewart la remettra aux sociétés qui travaillent à l'éducation et à la civilisation de l'Afrique centrale.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Florentin Floriot. David Livingstone et sa mission sociale. Paris (Charavay frères), 1881, in-18°, 329 p. av. illustr. et 4 cartes, 3 fr. 50 c. — Quelque intéressantes que soient les découvertes africaines, les hommes auxquels elles sont dues nous intéressent encore davantage, et parmi ceux-ci, il n'en est point dont la vie exerce sur nous plus d'attrait que celle de Livingstone, l'initiateur auquel doivent être rapportés tous les progrès de l'exploration moderne. M. Floriot le suit avec une admiration respectueuse dans toutes ses expéditions du sud au centre, du Zambèze à Saint-Paul de Loanda et à Quilimane, au Nyassa, au Loualaba et au lac Bangouéolo, jusqu'au moment où il expire en priant pour que la liberté se lève sur l'Afrique. S'attachant surtout à la grande idée de Livingstone, l'ouverture de l'Afrique à un commerce légitime, lucratif, pour faire disparaître le trafic spoliateur, la traite, et remplacer le travail servile par le travail libre, et la vie pastorale nomade des indigènes par la vie agricole sédentaire, il marque avec soin les diverses phases de ces explorations, sans cependant tomber jamais dans la sécheresse. Tout ce qui fait vibrer l'âme sensible de son héros, merveilles de la nature, souffrances et joies de l'humanité, trouve un écho en lui et donne à ses pages un caractère poétique qui y ajoute un grand charme.

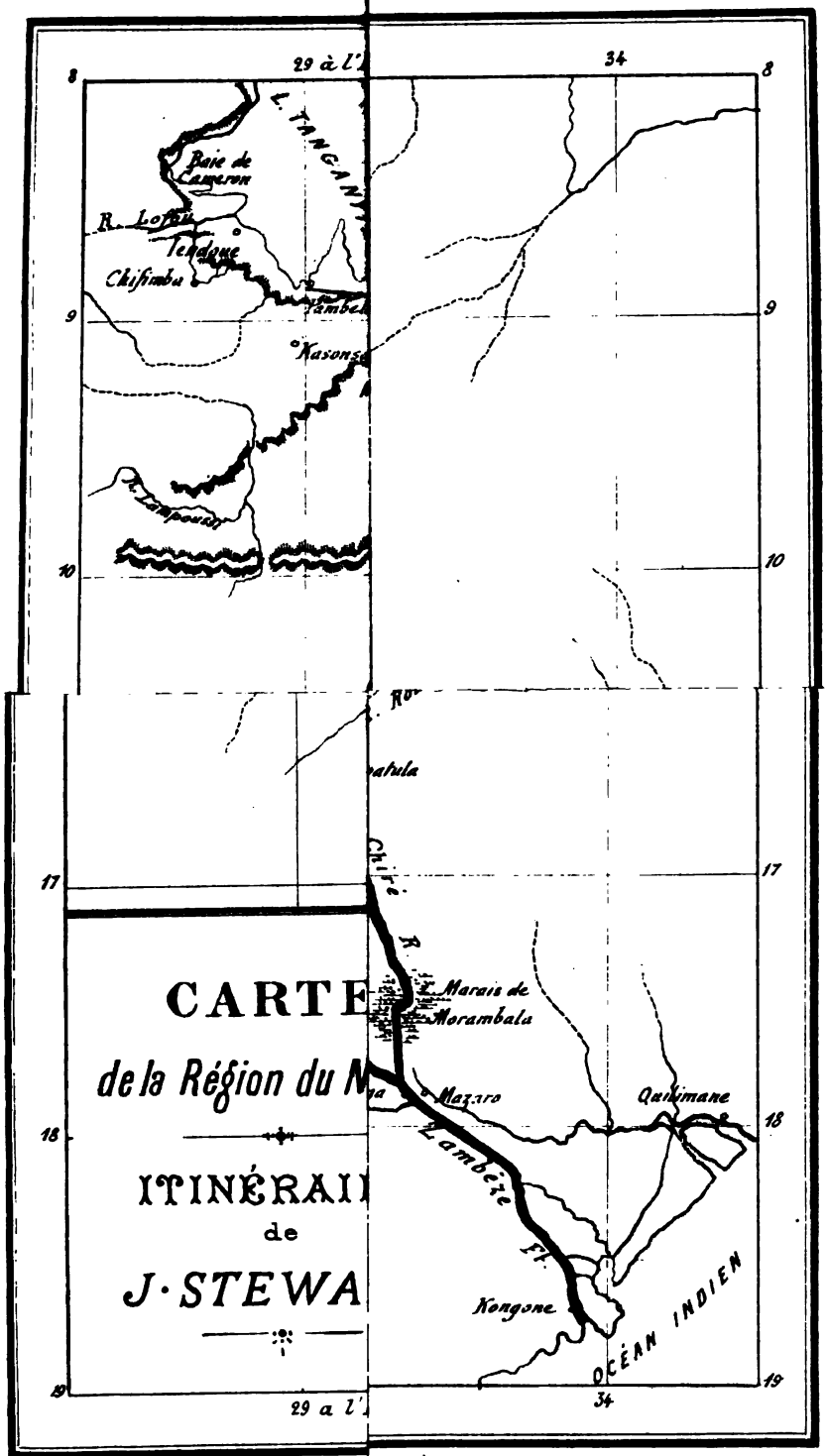
Abyssinia, giornale di un viaggio di Pippo Vigoni. Milano (Ulrico Hœpli), 1881, grand 8°, 246 p. avec illustrations et carte, 8 fr. — Attaché à l'expédition envoyée en Abyssinie, par la Société d'exploration commerciale de Milan, sous la direction de Matteucci, l'auteur décrit d'un style très animé les contrées parcourues, et répand sur tous ses tableaux une couleur locale qui les rend très vivants. Chemin faisant il donne des détails fort intéressants sur le pays, son climat, et ses productions, sur l'histoire du peuple abyssinien, ses mœurs et sa religion. S'il n'a pas à louer souvent le caractère des Abyssiniens, il n'en est pas

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

de même de celui du roi Jean. Son accueil sympathique et ses procédés bienveillants lui ont acquis l'estime et la reconnaissance des voyageurs italiens. M. Vigoni pense qu'il est né avec le génie nécessaire pour être roi d'Éthiopie, mais qu'il est à craindre que ses efforts pour introduire la civilisation dans ses états n'aboutissent pas à un résultat bien satisfaisant, vu l'indifférence complète de ses sujets pour quelque amélioration que ce soit ; ils se complaisent dans leur état presque sauvage, et ne voient aucune nécessité d'en sortir.

M. Vigoni n'en croit pas moins que si le roi facilitait les voies de communication, et abaissait les droits de péage pour les caravanes, le commerce et l'industrie en profiteraient bientôt et feraient valoir les richesses jusqu'à présent inexploitées que renferme l'Abyssinie.

Notices scientifiques, historiques et économiques sur Alger et l'Algérie. Alger (Ad. Jourdan), 1881, 1 vol. in-18°, 420 p. avec illustr. et carte. — Lorsque l'Association française pour l'avancement des sciences eut choisi Alger pour le siège du Congrès de cette année, le Comité local d'organisation fit appel aux savants les plus compétents de cette ville, professeurs, médecins, ingénieurs, jurisconsultes, pour obtenir d'eux des travaux sur tous les sujets propres à faire bien connaître l'Algérie aux membres du Congrès et au public. Leurs mémoires devaient éviter les longs développements. De nombreux collaborateurs se mirent à l'œuvre, et fournirent au Comité la possibilité de publier dans la première partie de ce volume, sous une forme très condensée, la matière de nombreux ouvrages de géographie, d'histoire naturelle, d'histoire et d'économie politique algérienne. La seconde partie renferme une description rapide, mais complète d'Alger et de ses environs, un exposé des conditions spéciales qui font de cette ville une station hivernale de premier ordre, des renseignements sur l'enseignement public et sur les nombreuses sociétés scientifiques d'Alger, dont l'activité justifie pleinement le choix qu'avait fait de cette ville l'Association française.



Wm Rosier del.

FOREIGN BODLEIAN PERIODICALS

BULLETIN MENSUEL (*5 septembre 1881*).

En se retirant vers l'oasis de Figuig, au delà de la frontière S.-O. de l'**Algérie,** Bou-Amema a attiré dans cette direction les troupes françaises, qui établissent un camp retranché à Méchéria, à 100 kilomètres au sud du Kreider, localité qui deviendra la base d'une expédition à entreprendre en automne contre **Figuig.** Cette oasis a été, depuis 1830, le point de concentration de toutes les insurrections qui ont ravagé le sud de la province d'Oran ; c'est le pays natal de Bou-Amema ; c'est là qu'il est allé chercher quelques semaines de repos, pendant la durée des chaleurs qui rendent impossible le parcours du Sahara, et c'est là que le général Saussier veut poursuivre l'agitateur pour mettre fin à l'insurrection. Située sur territoire marocain, Figuig est habitée par des populations qui échappent à l'autorité du sultan de Fez, et qui, par leur turbulence menacent constamment de lui créer des difficultés avec la France. Un projet de chemin de fer de Saïda par le Kreider jusqu'à Méchéria, a été vôté par les Chambres. Plus tard cette ligne pourra être poussée dans la direction d'Insalah. Ce serait une première étape du Trans-Saharien, dont les études sont suspendues. Pour le moment, il ne paraît pas que l'on songe à reprendre l'exploration commencée par le colonel Flatters. Au dire d'un soldat indigène, échappé comme par miracle au désastre de cette mission, quelques hommes de l'escorte seraient encore vivants et prisonniers des Touaregs.

Un des membres de la première expédition Flatters, M. F. Bernard, capitaine d'artillerie, vient de publier le journal de son voyage chez les Touaregs, qui renferme d'intéressants détails sur le **lac Menghough,** non mentionné jusqu'ici dans les ouvrages sur le Sahara, ni marqué sur la carte de Duveyrier. Il est formé par les eaux de la Tijoujelt, un peu au S.-O. de Tajenout. A l'époque où le capitaine Bernard le visita, il avait 1100^{m} de long et 110^{m} de large environ, mais la grandeur en varie suivant les saisons. Les Touaregs disent qu'il ne tarit jamais ; la température diminuant à mesure qu'on y descend la sonde, on est obligé d'admettre qu'il y a une source qui l'alimente, autrement il pourrait être rangé dans la catégorie des lacs temporaires, trouvés au nord de Tajenout, sur la route suivie par Duveyrier, de Ghadamès à Rhat. Les bords en sont plats et argileux ; la rive méridionale avait des baies, et était couverte de tamarins et de plantes en fleurs. Les eaux en étaient douces, mais légèrement saumâtres à l'extrémité orientale, où

les dépôts apportés par la Tijoujelt forment des bas-fonds. Au milieu du lac, dont les eaux sont très poissonneuses, une petite île était fréquentée par des bécassines, des hérons et d'autres oiseaux semi-aquatiques. Quant à sa profondeur, elle était, à quelque distance du bord, de 4 à 5^{m}, mais vers le milieu les explorateurs trouvèrent des fissures transversales de plus de 8^{m} de profondeur.

Les faits relatifs à la **Tunisie** étant entièrement du domaine politique, nous pouvons nous dispenser d'en parler.

L'intendance générale sanitaire d'**Égypte,** établie à Alexandrie depuis 1866, et à laquelle, non seulement l'Égypte, mais aussi les pays de l'Europe ont dû d'être préservés de la peste dans les dernières années, vient d'être réorganisée sous le nom de **Conseil sanitaire maritime et quarantenaire,** siégeant au Caire. Ce conseil a la surveillance du service de santé dans l'Égypte tout entière (écoles, hôpitaux, lazarets, quarantaines, etc.). Il a pour mission de prendre toutes les mesures propres à prévenir l'introduction en Égypte d'épidémies ou d'épizooties, ou leur transport dans des pays étrangers ; pour cela il doit veiller sur les convois arrivant du dehors et spécialement sur le pèlerinage de La Mecque ; à cet égard il a été institué sept principaux fonctionnaires à Alexandrie, Rosette, Damiette, Port-Saïd, Suez, Souakim et Massaoua.

M. **Albargues de Sostène,** chef de l'expédition espagnole chargée par S. M. Alphonse XII de remettre des présents au négous, a profité de son séjour en **Abyssinie** pour faire des explorations scientifiques. Jusqu'ici tous les voyageurs prétendaient que le Sémiène n'avait point de neige ; mais personne, au dire des habitants du Bas Sémiène, n'en avait jamais fait l'ascension. M. de Sostène a voulu se rendre compte par lui-même s'il y tombait de la neige. Il en a gravi le pic le plus élevé, le Bakhuit, qui, d'après ses observations, doit être à plus de 5000^{m} au-dessus du niveau de la mer, et l'a trouvé couvert de neige ; il y existe, dit-il, des réservoirs naturels, où les glaces doivent être éternelles, le froid y étant excessif. Les difficultés de l'ascension expliquent que les voyageurs s'en soient abstenus jusqu'ici. En effet M. de Sostène a dû grimper continuellement sur les parois de précipices vertigineux, s'accrochant aux plantes, posant le pied sur des saillies de roc, se servant de crochets, de cordes à nœuds, prenant garde aux crevasses recouvertes par des plantes et de hautes herbes, et luttant contre le froid qui peu à peu paralysait ses mouvements. La neige et la glace ne peuvent d'ailleurs pas être aperçues du pied de la montagne, le pic du Bakhuit étant presque toujours entouré de brouillards.

Le **P. Depelchin,** supérieur de la mission du Zambèze, a essayé de fonder une station chez les **Batongas,** au delà du fleuve. Il partit en mai 1880 de Tati, avec d'autres missionnaires et dix noirs, sous la conduite de M. Walsh, vieux chasseur, qui, peu après le départ, blessé grièvement par un accident de wagon, dut être transporté à grand' peine à Panda-ma-Tenka, sur la Panda ; puis, avec 60 porteurs, il se dirigea vers le gué de Ouanki sur le Zambèze, d'où il envoya le P. Teroerde et le F. Vervenne à Mouemba, chez les Batongas. Dans le trajet de retour vers Panda-ma-Tenka il tomba malade, et bientôt l'on apprit que les deux missionnaires de Mouemba l'étaient également ; on leur porta immédiatement du secours, mais quand on arriva, le P. Teroerde avait succombé et le F. Vervenne dut être ramené à Panda-ma-Tenka. Le roi de Mouemba a autorisé les missionnaires à revenir, mais à condition qu'ils lui amènent un wagon chargé de munitions et de poudre. Les Batongas se sont montrés sympathiques aux missionnaires et les ont aidés dans leurs tribulations. Cette tribu occupe toute la rive septentrionale du Zambèze, depuis les cataractes jusqu'à l'île de Cabiemba, (le Nyampanga des dernières cartes), à peu près, au confluent du Kafoué et du Zambèze. D'après M. Selous, qui a exploré cette région, ils étaient établis là longtemps avant l'arrivée des Makololos et des Barotsés qui les ont asservis ; leurs plus cruels ennemis sont actuellement les Chakoundas, descendants d'esclaves qui se sont enfuis des possessions portugaises. Dans ces derniers temps des métis portugais ont exercé parmi eux de terribles ravages. Au dire des *Missions catholiques,* quand ces mulâtres veulent se procurer des esclaves, ils demandent au commandant de la station de Tété un permis de guerre, sous prétexte que la tribu des Batongas nuit au commerce des blancs ; puis ils lancent sur eux les Chakoundas, qui ne reviennent de ces expéditions que chargés de butin, et ramenant des femmes et des enfants, attachés ensemble par des chaînes de fer ou par de longues et fortes perches de bois qui les empêchent de s'enfuir. M. Selous a vu ces horreurs de ses propres yeux ; dans une de ses explorations, il a trouvé tous les villages Batongas pillés et incendiés ; quelques vieillards et quelques femmes âgées étaient tout ce qui restait de l'ancienne population. Au mois de novembre, M. Walsh étant rétabli, le P. Depelchin s'est rendu avec lui chez les Barotsés pour demander l'autorisation d'établir une mission au milieu d'eux ; il l'a obtenue, et a dû y envoyer deux missionnaires.

Les difficultés que nous signalions le mois passé dans les négociations

entre les représentants des Boers et la commission royale anglaise ont été aplanies, et une convention a été signée le 4 août, dont voici les principales clauses : la reine d'Angleterre conserve la suzeraineté du **Transvaal** ; le droit d'y avoir un ministre résident exerçant les fonctions de consul général ; le droit d'y faire passer ses troupes en cas de guerre imminente avec une puissance étrangère ou avec un État indigène ; le contrôle sur les relations étrangères du Transvaal, et le privilège de protéger les indigènes contre les procédés parfois un peu rudes des Boers. L'abolition de l'esclavage et la liberté des cultes sont garanties. Les importations anglaises ne souffriront aucune restriction en dehors de celles imposées aux autres pays. Le gouvernement a dû être remis aux Boers le 8 août. M. Hudson a été nommé résident anglais.

M. Modie, membre du volksraad du Transvaal, est venu en Europe, et a réussi à obtenir l'assentiment et l'appui de maisons très accréditées, pour la construction du **chemin de fer de Prétoria** à la frontière portugaise. D'autre part une pétition de 118 négociants et habitants de **Lourenzo Marquez** demande au gouvernement portugais que la voie ferrée soit construite le plus tôt possible, de la baie de Delagoa à la frontière du Transvaal. Les signataires font valoir le fait que leur ville s'est agrandie en prévision de cette nouvelle voie de communication, que des maisons étrangères s'y sont établies, et que l'ajournement de l'entreprise éloignerait les nouveaux arrivés.

Un projet de M. le commandant Bridet, de la marine française, d'établir des **communications télégraphiques entre les îles Mascareignes et Madagascar**, pour prévenir à temps de l'arrivée des tempêtes, a été présenté récemment à l'Académie des sciences. Les cyclones de la mer des Indes passent d'abord à l'île Maurice, puis à la Réunion, puis à Madagascar ; mais ils abordent l'île Maurice 18 et même 24 heures avant d'atteindre la Réunion. Avec des moyens d'avertissement on pourrait éviter, dans cette dernière île, des dégâts analogues à ceux qu'y a causés le cyclone du 21 janvier, qui avait passé le 20 à Maurice. Il suffirait pour cela d'un câble télégraphique sous-marin de 185 kilomètres, dont la pose ne serait point difficile.

Nos lecteurs se rappellent la caravane de **Boers** arrivés au sud du Cunéné, après avoir perdu la moitié des leurs dans leur long voyage à à travers le désert de Kalahari. Le bon accueil qu'ils ont reçu des autorités portugaises du sud de la province d'Angola, les a engagés à demander au gouvernement une concession de terrain dans cette région fertile et l'autorisation de fonder une colonie à Huilla. Une convention a

été conclue entre le gouvernement de Mossamédès et les délégués des Boers, par laquelle chaque famille a reçu 200 hectares de terrain en friche, à la condition de se soumettre aux lois portugaises ; ils ne paieront ni dîmes ni droits pendant les dix premières années à partir de la concession. En cas d'attaque de la part des indigènes, ils auront le droit de se défendre, mais devront en informer immédiatement les autorités administratives. Les indigènes ne pourront être dépossédés des terrains nécessaires à leurs plantations. L'exercice du culte des nouveaux colons sera toléré. La **colonie** a reçu le nom de **San Januario,** du nom du vicomte de San Januario, alors ministre de la marine et des colonies. L'autorité supérieure établira une route dans la chaîne de Chella, pour faciliter l'échange des produits. L'armement de la forteresse de Huilla sera amélioré pour la sécurité des colons. Pour s'assurer une quantité d'eau suffisante aux besoins de leurs cultures, ceux-ci ont dérivé les eaux des rivières Névé et Canhanda, au moyen d'un canal de 5 à 6 kilomètres de 1m,50 de largeur et de 1m de profondeur moyenne, à la construction duquel ils ont travaillé avec tant d'ardeur qu'au bout de 25 jours il était terminé, et que chaque famille était abondamment pourvue d'eau. Le gouvernement a pris les mesures nécessaires pour assurer à la colonie les secours d'un médecin et d'un pharmacien, et fait traduire en hollandais le code national, pour les colons qui s'administreront eux-mêmes sous la surveillance de l'autorité portugaise.

L'insuccès de la tentative de Büchner pour atteindre le Congo depuis Moussoumbé, et la présence de Stanley sur le Congo inférieur, ont engagé la **Société allemande pour l'exploration de l'Afrique équatoriale** à adopter une nouvelle base d'opérations pour une prochaine expédition, qui partira de la côte occidentale au nord de l'équateur, dans le voisinage du **Cameroon.** Il n'y a là qu'une étroite bande de côte, de l'Océan à la partie du continent qui réclame l'exploration, entre l'Ogôoué et le Bénoué. La Société espère pouvoir confier cette expédition à Büchner, quand il sera reposé de ses fatigues.

M. **Flegel** a remonté le **Niger** de Rabba à Boussa, malgré les difficultés qu'offre la navigation dans cette partie du fleuve, dont le lit rétréci est semé de rochers qui en certains endroits s'étendent sur toute sa largeur. Au commencement de décembre il a atteint l'île d'Ikouil, près de Yaurie, et comptait remonter au nord vers Gando et Sokoto, pour redescendre ensuite au sud-est par Kano, Jacoba et Yola à Ngaundéré, dans la région des sources du Bénoué.

C'est par le Niger inférieur que s'est terminée l'expédition de **Mat-**

teucci et de **Massari,** un des plus grands triomphes de l'exploration contemporaine de l'Afrique, douloureusement payé par la mort de son chef. En attendant un rapport sur ce voyage, voici quelques détails empruntés à une lettre de Matteucci à la *Patrie* de Bologne, écrite en vue des Canaries, le 27 juillet. Du Ouadaï, où les avaient laissés les dernières nouvelles, les explorateurs ont pu, grâce à la protection du roi de cet État, atteindre le Bornou, malgré la guerre que se faisaient les petits souverains de territoires qu'ils devaient traverser. Quoique entouré de tribus sauvages, le Bornou leur a paru civilisé au point de pouvoir marcher de pair avec les États de l'Europe. Mais c'est Kano qui leur a laissé la meilleure impression. L'ordre et la paix y règnent ; la population très nombreuse en est industrieuse. La capitale a plus de 50000 habitants, auxquels il faut joindre une foule de marchands et d'acheteurs venus de loin. Les Européens l'atteignent difficilement, parce que les routes du nord sont fermées par les Bédouins du désert et encombrées par les Arabes de Ghadamès ; mais quand on y a pénétré on y jouit d'une liberté complète, à la seule condition de ne pas porter l'habit européen. Personne ne vous demande : d'où venez-vous ? où allez-vous ? que voulez-vous ? quelle foi professez-vous ? Musulman ou non, vous êtes confondu dans la foule, et vous pouvez vous livrer à loisir à l'étude de ses coutumes, de son commerce, de ses idées, etc. De Kano les voyageurs gagnèrent le Nupé dont le roi les reçut avec une affabilité toute particulière, et, à leur demande, fit grâce au fils d'un roi et à plusieurs sauvages qu'il avait faits prisonniers dans une des dernières guerres. Du Nupé ils ne purent gagner l'Atlantique par terre, la guerre sévissant toujours entre les royaumes d'Illori et d'Ibadan qu'ils auraient dû traverser. Mais, dès que le directeur général de la « United African Company, » eut appris à Akassa leur présence à Egam, il vint les y chercher sur un des vapeurs de la Compagnie, les ramena à l'Atlantique et les embarqua sur le *Coanza* en partance pour Liverpool. Matteucci souffrait déjà de la fièvre ; il en avait eu plusieurs accès en Afrique, mais il était soutenu par l'idée de rentrer bientôt en Italie, de revoir ses parents, ses amis, et de leur faire part des résultats de son expédition. Malheureusement, à son arrivée à Londres il fut pris d'un accès si violent qu'il y succomba, malgré les soins les plus empressés de ses amis et des médecins. Sa dépouille mortelle a été transportée à Bologne sa ville natale ; à son passage à Paris, la Société de géographie a tenu à rendre hommage à cette nouvelle victime de la science, qui, par cette traversée du continent, de la Mer Rouge à l'Océan Atlantique, a pris place à côté de Livingstone, de Cameron, de Stanley et de Serpa Pinto.

L'année dernière le roi de **Odé** dans le **Yoruba** avait envoyé une ambassade à Lagos au gouverneur anglais, qui en avait profité pour demander l'abolition des sacrifices humains encore en usage dans les funérailles chez les gens de Odé. Cette demande n'eut pas de résultat immédiat, car après le retour de l'ambassade 15 personnes furent encore égorgées à Odé, à l'occasion de la mort du premier ministre; mais plus récemment le consul anglais, M. Hewitt, ayant fait une visite officielle au roi et passé huit jours à Odé, a réussi, après de longs pourparlers, à conclure un traité portant l'abolition des sacrifices humains.

Sir Samuel Rowe a été remplacé, comme gouverneur général des colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique, par S. Exc. **Arthur Elibank Havelock** qui, à son arrivée à Sierra Leone, a adressé aux chefs aborigènes une lettre, dans laquelle il les assure de son désir de maintenir et d'affermir les relations amicales entre eux et le gouvernement britannique; mais en même temps il leur déclare que le gouvernement anglais est décidé à mettre fin aux guerres et aux actes de violence, qui nuisent au commerce et à la prospérité de la colonie, et il les engage à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour accroître la richesse et la civilisation de leurs peuples, en protégeant les voyageurs et les marchands qui se rendent chez eux, ou qui traversent leur territoire pour venir à la côte ou se rendre dans l'intérieur.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Les Chambres françaises ont voté une somme de 50 millions, à employer en acquisitions de terres et en travaux de colonisation en Algérie.

Une Société française pour la protection des indigènes dans les colonies, analogue à la Société anglaise d'Exeter-Hall, est en voie de création à Paris.

D'après les calculs de M. de Lesseps, au sujet du projet de M. Roudaire, le bassin du Chott Rharsa, inondé, aurait deux fois, et celui du Chott Melrir, 14 fois la superficie du lac de Genève.

Il est question en Angleterre d'envoyer deux nouveaux consuls à Souakim et à Khartoum, pour y veiller à l'exécution des conventions relatives à la traite.

Un nouveau voyageur, M. Jean de Muller, se propose de pénétrer dans la région au sud du Fazogl et de Fadasi.

Une lettre de Cecchi annonce le retour de cet explorateur pour le mois de septembre. Antinori et Antonelli prolongeront encore leur séjour à Let Marefia.

Dans son exploration de la côte du pays des Somalis, M. G. Revoil a trouvé des vestiges d'une colonie grecque, à laquelle se rattacherait une tribu Gallas de couleur blanche; les armes, le costume, l'idiome et les profils photographiés de personnages de cette tribu confirmeraient cette opinion.

M. Shouwer se dirige vers le lac Victoria et de là poursuivra sa route vers Zanzibar. Il est accompagné d'un Italien, M. Rachetti.

Une nouvelle expédition internationale belge est en voie d'organisation; elle sera dirigée par M. le capitaine adjoint d'état-major Hanssens, et M. le sous-lieutenaut d'artillerie Vandevelde. M. Popelin qui, avec M. Roger, avait quitté Karéma pour aller fonder une station sur la côte occidentale du Tanganyika, a malheureusement succombé à un accès de fièvre et à une maladie de foie.

M. Bloyet, chef de la station du Comité français à Condoua, à dû venir à Zanzibar pour se reposer de ses fatigues.

Deux sociétés de géographie ont été fondées dans les colonies portugaises africaines, l'une à Mozambique, l'autre à Loanda.

Le P. Antuses, chargé de fonder une mission à Zoumbo, sur le Zambèze, est parti de Lisbonne pour Mozambique. Il établira en outre à Zoumbo une station météorologique et un comptoir commercial.

Un service régulier vient d'être créé entre St-Denis (île de la Réunion), Mayotte et Nossi-Bé, avec escale à Ste-Marie de Madagascar, en coïncidence avec celui des paquebots français de Marseille à la Réunion.

On a trouvé dans les papiers de feu le capitaine Phipson Wybrants, mort dans l'exploration du pays d'Oumzila, un relevé très minutieusement dressé de la Sabia, une des grandes rivières de l'Afrique australe, qui se jette dans le canal de Mozambique. La partie supérieure de son cours était à peu près inconnue; le tracé de M. Wybrants permettra de corriger les erreurs des anciennes cartes.

Par suite de l'arrangement des affaires du Transvaal, Secocoeni, dont le territoire avait été annexé par les Anglais, sera mis en liberté.

Le major de Mechow, qui a exploré le district de Loanda, est arrivé à Lisbonne, ramenant deux jeunes nègres qui appartiennent à la même tribu, mais sont complètement différents quant à la forme du crâne et à la couleur de la peau.

Outre les deux stations fondées à Vivi et à Isangila, Stanley a chargé le lieutenant Harrou d'en établir une troisième à Manyanga, où M. Mc Call a déjà installé des missionnaires. Stanley souffre d'une fièvre bilieuse d'un caractère alarmant.

Le vicomte d'Agoult, explorateur français du Niger, est mort à Brass-River.

Le Dr Bayol a réussi à atteindre Timbo, et revient à la côte. — M. Gaboriau se rend aussi à Timbo, à la tête d'une expédition commerciale.

Une nouvelle expédition entreprise sous les auspices de M. C.-A. Verminck de Marseille, et dirigée par M. Zweifel, va partir de Freetown pour Timbo, Falaba et les sources du Niger.

M. Borguis-Desbordes, commandant de la colonne expéditionnaire qui accompagnait la mission topographique du Haut-Sénégal, est rentré en France.

La fièvre jaune a de nouveau éclaté au Sénégal avec une intensité exceptionnelle. Le gouverneur de St-Louis, amiral de Lanneau, en est mort. Avant d'être atteint par la maladie il avait réussi à conclure deux traités de paix avantageux pour la France, l'un avec les Oulad Ely, l'autre avec les chefs du Bosséa.

LE CHOBÉ

L'hydrographie de l'Afrique méridionale doit certainement beaucoup aux explorations modernes. Sans parler des progrès qu'ont fait faire à la connaissance des grands lacs et des deux principaux fleuves, le Zambèze et le Congo, les voyages de Livingstone et de Stanley, que ne devons-nous pas aux travaux de Savorgnan de Brazza sur l'Ogôoué, à ceux de Schütt sur les affluents du Congo entre le Cassaï et le Quango, à ceux de Capello et Ivens sur cette dernière rivière, ainsi que sur le Quanza et ses tributaires ? Il est vrai que, malgré tout ce qu'ils nous ont appris de ces fleuves et de ces rivières, nos connaissances hydrographiques touchant cette région demeurent très incomplètes, et qu'il nous reste, à cet égard, beaucoup à apprendre. Ce n'est qu'en réunissant tous les renseignements fournis par les divers voyageurs qu'on arrive à posséder une notion quelque peu exacte des grands fleuves et de leurs principaux affluents. C'est sur l'un des grands tributaires de la rive droite du Zambèze, le Chobé, que nous voudrions aujourd'hui attirer l'attention de nos lecteurs, en nous aidant des données fournies par Livingstone, dans son premier voyage au Zambèze, et plus récemment par MM. Selous, Bradshaw et le major Serpa Pinto [1].

Au dire de ce dernier voyageur, qui a traversé cette rivière à ses deux extrémités, le nom de Chobé est inconnu des indigènes ; ceux de la région des sources l'appellent soit le Couando soit « la mère des rivières, » ceux de la partie inférieure le Linyanti ; cela n'a rien d'étonnant, la plupart des rivières de l'Afrique portant des noms différents dans les diverses parties de leur cours. Mais comme depuis 1853, époque à laquelle Livingstone en découvrit le confluent avec le Zambèze, le nom de Chobé a été employé d'ordinaire par les trafiquants et les chasseurs, en parlant du cours inférieur du Couando, on peut sans inconvénient l'appliquer à la rivière tout entière.

Elle prend sa source dans un marais dont Serpa Pinto a déterminé la position par 12°59′ lat. S. et 16°38′ long. E. de Paris, à 1362^{m} au-dessus du niveau de la mer, un peu au S.-E. du Bihé, et à 300^{m} au-dessous du plateau de Cangala, dont les eaux descendent, vers l'ouest à l'Atlantique par le Quanza, vers l'est à l'Océan Indien, par le Loungo-e-oungo, affluent du Zambèze, et vers le sud, au Macaricari, par le Coubango. Après avoir coupé près de leur source les tributaires de ce

[1] Voir la carte annexée à cette livraison.

dernier, Serpa Pinto eut à traverser une contrée déserte d'où sortent plusieurs des affluents du Chobé. Il descendit l'un d'eux, le Coubangoui, dans son bateau de caoutchouc, et y trouva une antilope aquatique, espèce que les crocodiles ont chassée de la partie inférieure de la rivière, où Livingstone l'avait vue en 1860. Ensuite il rencontra le Couchibi, autre affluent du Chobé, près duquel ses noirs lui amenèrent un jour deux chasseurs dont la couleur blanche le frappa; il se fit conduire à leur bivouac, et y trouva un groupe de Mucassequers, dont le teint lui rappela les Gambaragaras de Stanley. Ils ont les yeux obliques des Chinois, les pommettes saillantes, les lèvres grosses, la tête parsemée de petites touffes d'une laine très courte, et vivent par petits groupes, sans chefs, complètement libres dans les vastes espaces qui séparent le Coubango du Chobé, toujours errants, ne dormant jamais deux fois dans le même campement. Les hommes de cette tribu sont si forts, que les traits qu'ils décochent sur un éléphant s'y enfoncent tout entiers. Ils se nourissent de racines et du produit de leur chasse ; lorsque ces ressources leur manquent ils nouent des relations avec leurs voisins les Ambuellas, avec lesquels ils échangent de l'ivoire contre des vivres.

A quelques kilomètres au-dessous de sa source, le Chobé est déjà un cours d'eau considérable, et, de l'avis de Serpa Pinto, c'est la rivière la plus importante pour le développement futur de cette région ; en effet, tandis que le cours moyen du Zambèze est souvent interrompu par des rapides et des cataractes, le Chobé offre, sur une longueur de 1000 kilomètres environ, une route fluviale qui, malgré beaucoup de méandres, est utilisable presque depuis la source jusqu'à l'embouchure dans le Zambèze. Les tributaires de son cours supérieur, le Queimbo, le Coubangoui, le Couchibi et le Chicouloui sont également navigables. Le vieux négociant Silva Porto qui, déjà dans les années 1852-1854, traversa le continent, de Benguela au cap Delgado, a affirmé à Serpa Pinto que lui et d'autres trafiquants ont descendu le Couchibi et le Chobé jusqu'à Linyanti, la ville principale des Makololos à l'époque de Livingstone, aujourd'hui déserte par suite des guerres qu'ont faites à ces derniers les tribus voisines. L'embouchure du Chobé étant à une altitude de 940^{m}, il ne descend que de 422^{m} depuis sa source.

A partir du point où Serpa Pinto a traversé cette rivière pour se diriger vers le Zambèze, nous ne savons, sur la continuation de son cours, pendant 800 kilomètres environ, que ce que Silva Porto en a dit à l'explorateur portugais.

Mais si les renseignements sur la plus grande partie du cours moyen

du Chobé nous font encore défaut, en revanche nous en devons à MM. Selous et Bradshaw, ainsi qu'à Livingstone, d'assez détaillés sur les 200 kilomètres qui précèdent immédiatement son embouchure.

M. Selous qui a exploré cette région à trois reprises, en 1874, en 1877 et en 1879, pendant la saison sèche, du commencement de juin à la fin de septembre, rapporte qu'au dire des indigènes, à Mtembanjé, à 200 kilomètres environ du confluent avec le Zambèze, un bras se détache du Chobé, et sous le nom de Machabé court vers le sud, puis vers le sud-est, tantôt dans des marais dans lesquels on n'aperçoit plus la rivière, tantôt dans un lit de 15^{m} de large. A son tour le Machabé se divise en deux bras dont l'un le Mababé, coule vers le nord et va se perdre dans un lit de roseaux, l'autre, le Tamalakan (le Tamounaklé de Livingstone), se dirige vers le sud et porte ses eaux au Botlétlé. On se rappelle qu'en remontant ce dernier cours d'eau, arrivé à l'embouchure du Tamalakan, Livingstone, s'informant d'où il venait, reçut pour réponse qu'il descendait d'un pays où il y avait tant de rivières que personne ne pourrait en dire le nombre ; il comprit que la région qui se déployait devant lui n'était pas l'immense plateau sablonneux des géographes, et la pensée de trouver un fleuve navigable, qui pût permettre d'arriver à cette contrée entièrement inconnue, s'empara de son esprit pour y grandir de jour en jour. Quant au Tamalakan, l'eau en était si transparente, si fraîche et si douce, qu'il pensa qu'elle provenait de la fonte des neiges.

M. Selous, qui est essentiellement chasseur, a suivi le Mababé et le le Machabé dans une partie de leur cours, mais n'a pas remonté ce dernier jusqu'à l'endroit où il se détache du Chobé ; il en quitta les bords pour remonter vers le nord et atteignit bientôt la Sounta, autre émissaire du Chobé, très plein aussi à cette époque, et dont les eaux roulaient très fort en septembre 1879, jusqu'au delà de Goh-ha-hill où elles se perdaient dans des marais. L'année auparavant, la crue ayant été moins forte, elles s'étaient arrêtées à moitié chemin. Au nord de la Sounta l'on rencontre de grandes plaines d'alluvion comprises entre deux bras du Chobé, et dans lesquelles celui-ci se répand à mesure qu'il monte, pour y former de vastes lagunes. Les natifs y creusent des fossés de 70 centimètres de profondeur, pour prendre le poisson qui y pénètre aux hautes eaux et ne peut plus en sortir quand les eaux ont baissé.

Toute la contrée au sud du Chobé est très marécageuse. Avant d'atteindre les bords de la rivière, Livingstone vit sa marche entravée

par de petits cours d'eau de 6m de large et de plus de 1m de profondeur, qui augmentaient à mesure qu'il avançait vers le nord. Les éléphants y ayant fait d'énormes trous en allant d'un bord à l'autre, ses bœufs y enfoncèrent, cherchèrent à en sortir par un effort désespéré et cassèrent le timon de son chariot, en sorte qu'il dut se mettre dans l'eau jusqu'à la poitrine et y travailler pendant plusieurs heures. Cette grande quantité d'eau provenait du Chobé, et l'un des bras qui lui barra longtemps le passage n'était, suivant lui, que l'un de ceux par lesquels cette rivière envoie au sud-est la surabondance de ses eaux.

Une remarque générale faite par M. Selous sur le Chobé, le Machabé, le Mababé et le Tamalakan, c'est la crue simultanée de leurs eaux pendant la saison sèche, de juin en septembre. Tous ces cours d'eau sortent alors de leur lit marqué par des roseaux, et inondent la plaine jusqu'à une certaine distance. Le Mababé entre autres, à sa plus grande hauteur, dépasse de plus de 1 ½ kilomètre ses limites du commencement de juin. Et, chose étonnante, tandis que le Chobé et ses émissaires commencent, dès que la saison des pluies est passée, à déborder et à inonder la plaine marécageuse à travers laquelle ils coulent, et qu'ils atteignent leur maximum de hauteur à l'époque de l'année où la chaleur est la plus intense, le Zambèze, au contraire, baisse dès que la saison des pluies est finie et pendant toute la saison sèche. Il semble qu'il y ait là un fait analogue à celui qui se produit en Suisse, où les cours d'eau qui descendent des Alpes atteignent leur maximum de hauteur pendant l'été et leur minimum pendant l'hiver, tandis que ceux qui viennent du Jura sont bas en été et hauts à la fin de l'hiver. Aussi, à première vue, puisque le volume d'eau du Chobé augmente dès que la température s'élève, on serait porté à croire qu'il doit avoir ses sources dans de hautes montagnes, sur lesquelles la neige persiste pendant la saison la plus chaude de l'année. Mais, si tel était le cas, les Mambaris, natifs de la côte occidentale, qui trafiquent pour des maîtres portugais et descendent la rivière et le Zambèze chaque année, les auraient vues et signalées. Il devrait d'ailleurs en être de même pour le Zambèze, dont quelques affluents sortent de la même région, en particulier le Loungo-e-oungo, la Ninda et le Nhengo, traversés également par Serpa Pinto qui ne signale point de montagnes neigeuses dans cette partie de l'Afrique.

A mesure que de Mtembanjé l'on descend le Chobé, une superficie de terrain toujours plus considérable se trouve sous l'eau pendant l'inondation; tout le pays, aussi loin que la vue peut s'étendre, est comme un lac immense. L'alluvion qui y est déposée rend le sol très fertile; les

natifs l'ont cultivé jusqu'au moment où les Matébélés de Mosilikatsé vinrent ravager la rive méridionale, et les obliger à passer sur la rive septentrionale. Ici l'on ne trouve plus la tsetsé, tandis qu'elle infeste encore toute la région au sud du Chobé. Sur la rive septentrionale est située la ville de Ramasokatan, au delà de laquelle la rivière fait un grand coude vers le nord, pour reprendre ensuite son cours et le poursuivre vers l'est jusqu'à son embouchure. Elle s'élargit parfois jusqu'à atteindre 400m. On y rencontre des îles, et, à quelques kilomètres du confluent, des rapides, les seuls de tout le cours de la rivière, formés par une chaîne de rochers, courant vers le nord sur une longueur de 800m et créant aussi des rapides dans le Zambèze. Quelques-unes des îles de ces rapides sont couvertes d'un sable sonore, qui crie quand on marche dessus. En certains endroits les bords de la rivière sont couverts de forêts épaisses ou de longues herbes, dans lesquelles se tiennent des troupes d'hippopotames. Il y a quelques années il y avait encore là des éléphants et des buffles, mais l'introduction des armes à feu parmi les natifs les a presque tous chassés.

Non loin de l'embouchure se trouve la ville d'Impalera (Mparira de Livingstone) par 22° 59′ long. E. et 17° 49′ latitude S., à une altitude de 979m d'après les déterminations de Serpa Pinto. Naguère encore Impalera était occupée par les Masoubias, sous un chef nommé par les Barotsés, mais, aux dernières nouvelles reçues par M. Bradshaw, ils avaient dû s'enfuir devant ceux-ci au delà du Chobé, avec l'intention de s'établir sur les bords du Mababé, dans les états de Khamé roi des Bamangouatos, et Impalera était déserte. A l'époque où elle était encore habitée, les Masoubias devaient, pendant la crue annuelle du Chobé, quitter pour quelque temps leurs habitations, dans lesquelles les eaux s'élevaient à 70 centimètres.

Vis-à-vis d'Impalera est établie une station commerciale, dans le voisinage de laquelle est une source thermale saline, dont la température est si élevée qu'on peut à peine y tenir la main. Le sol environnant est spongieux, mais, à moins d'un mètre de profondeur, on trouve le roc compacte. Chaque année, quand la rivière monte, la source est couverte par les eaux du Chobé ; puis, quand celles-ci ont baissé, on trouve sur le sol et sur toutes les plantes d'alentour une épaisse croûte d'un sel pur et fort. La source donne naissance à un cours d'eau tranquille, peu profond, d'un mètre de large, qui se rend au Chobé ; il est rempli de petits poissons qui ne paraissent pas incommodés par la chaleur de l'eau.

Au confluent le Chobé a encore 200m de large ; la berge de la rive méridionale a 4m de hauteur, tandis que la rive opposée est couverte de roseaux à trois kilomètres de distance. A l'époque de la crue des eaux, qui montent de 5 ou 6 mètres, tout l'espace compris entre la rivière et le Zambèze n'est qu'un grand lac.

Toutefois, M. Selous estime que depuis un certain nombre d'années le régime des eaux de cette région subit des modifications sensibles. D'après Baines, le Tamalakan était si plein, en mai 1863, qu'à l'endroit où il se verse dans le Botlétlé ses eaux couraient à la fois au S.-E. et au S.-O. Autrefois le Botlétlé montait si haut chaque année, que ses eaux débordaient et se répandaient dans une grande saline appelée Ntouétoué, mais depuis quelques années il ne l'a point atteinte. D'ordinaire son inondation s'avance vers le sud jusqu'aux jardins des Makalakas soumis à Khamé, qui se servent de ses eaux pour leurs cultures ; en 1879 elle leur a manqué et ils ont perdu toutes leurs récoltes. En 1877 et en 1879, M. Selous a trouvé à sec une immense étendue de pays qui avait été complètement inondée en 1874, et il a appris des indigènes, qu'en 1878 le Chobé s'était élevé moins haut qu'en 1877 et surtout qu'en 1874. Au reste, cette diminution des eaux n'est pas le fait du Chobé seulement. Livingstone la signalait déjà dans le désert de Kalahari, et les missionnaires qui travaillent dans le Damaraland la constatent également. En ce qui concerne le bassin du Chobé en particulier, outre les lacunes que présentent encore nos connaissances à cet égard, l'hydrographie de cette région appelle de nouvelles explorations pour déterminer exactement, soit l'époque de la saison des pluies, soit celle de la crue de la rivière et de ses émissaires. D'après Bradshaw, l'inondation commence en janvier et dure jusqu'à la fin de mars et même en avril ; d'après Selous elle a lieu de juin à septembre. Les futurs explorateurs ne manqueront pas d'étudier cette question.

LES PYGMÉES DE L'AFRIQUE

L'an dernier nous avons entretenu nos lecteurs des peuplades anthropophages de l'Afrique. Aujourd'hui nous voudrions leur parler d'une autre particularité remarquable des races de ce continent, et en étudier les *peuples nains*.

Au premier abord le lecteur se montrera peut-être quelque peu incrédule ; il parlera d'observations mal faites, de récits exagérés,

de contes de fées, mais il aura tort, car les voyageurs qui nous ont donné des renseignements au sujet de ces peuplades sont pour la plupart connus pour leur esprit impartial, leur jugement sain, et la justesse de leurs observations. Sans doute, il ne faut pas croire que les pygmées africains ressemblent aux anciens nains des fabulistes. Les deux mots pygmées et nains ne s'appliquent pas strictement, avec le sens que nous leur donnons d'ordinaire, aux tribus dont nous parlerons plus loin. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il existe des races africaines dont les individus sont certainement de 15 à 20 centimètres plus petits que la généralité des autres hommes.

Les anciens auteurs, Hérodote et Aristote entre autres, signalent l'existence d'un petit peuple au delà du désert, près de la région des lacs où le Nil prend sa source. Mais leurs affirmations ne reposent que sur des traditions, tandis qu'aujourd'hui un assez grand nombre de voyageurs mentionnent ces races d'après leurs propres observations.

Du Chaillu parcourant le pays des Achangos (1°58′ lat. S. et 11°56′ long. E.), découvre une tribu de chasseurs nomades nommés Obongos. Leur couleur est d'un jaune sale, moins foncé que celui des Achangos. Leurs cheveux croissent par petites touffes. Ils mènent une vie misérable sous des huttes de feuillage, ne mangeant que des racines ou des animaux pris au piège. Quant à leur taille, elle n'est que de quatre pieds sept pouces (1^m,39). Jusque-là rien de trop extraordinaire ; mais nous hésitons à croire Du Chaillu lorsqu'il nous dit que leur corps est extrêmement velu. On peut penser qu'ici le voyageur a donné libre carrière à sa fantaisie, et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que Du Chaillu, qui a vu un grand nombre d'Obongos, n'a pas observé lui-même ce singulier caractère, mais s'appuie sur les récits des indigènes pour l'attribuer à la race entière.

Un ancien auteur, Battel, parle aussi d'un peuple nain, les Matimbos ou Dongos, qu'il place dans la même région que celle où Du Chaillu trouva les Obongos. Les auteurs portugais du commencement du dix-septième siècle, et à la même époque Dapper, décrivent un peuple pygmée que les premiers appellent Bakkas-Bakkas, le second Bakésbakkés ou Mimos. D'après Dapper ces petits hommes se rendent invisibles par l'effet d'un certain art diabolique, et ils tuent les éléphants sans se donner beaucoup de peine.

D'autre part, le voyageur Escayrac de Lauture, d'après les rapports des indigènes du Baghirmi, signale à l'ouest du lac Koéi-Dabo, situé à 60 journées de marche au S.-S.-E. de Maséna (capitale du Baghirmi),

la peuplade des Mala-Ghilagés (hommes à queue), dont la taille serait petite et qui auraient le teint plutôt blanc. Schweinfurth croit que la mention de la queue dont ces petits hommes sont gratifiés n'est que l'écho d'une fable répandue dans tout le Soudan.

C'est encore dans cette partie de l'Afrique que le révérend Koellé a placé les peuplades naines des Kenkôbs et des Betsônes, sur lesquelles il a eu, à Freetown, des renseignements de témoins oculaires, qui lui ont parlé aussi d'un lac ou d'une grande rivière appelée Liba ou Riba; c'était près de là qu'existait cette petite race dont les individus n'avaient que trois ou quatre pieds de haut, et portaient les cheveux longs comme la main avec une grande barbe. Ils vivaient exclusivement du produit de leur chasse et étaient très habiles à poursuivre le gibier.

En réunissant tous les renseignements que nous venons d'énumérer, nous pourrions déjà affirmer qu'il se trouve dans la région centrale de l'Afrique, entre les lacs Albert et Tchad, un groupe de peuplades appartenant à une race de plus petite stature que les nègres. Mais ce qui précède est encore bien peu de chose, et les traits caractéristiques de ces peuples seraient presque inconnus, sans les voyages importants de Schweinfurth, Miani, Marno et Chaillé-Long.

Schweinfurth, dans son expédition aux pays des Niams-Niams et des Mombouttous, vit un grand nombre de petits hommes, que les indigènes nommaient Akkas et qui accompagnaient le roi Mounza. La rencontre qu'il fit au sud de la résidence de ce chef, chez Moummeri, de plusieurs centaines de guerriers akkas, est assez caractéristique pour être racontée. « Un soir je me vis entouré, dit-il, d'une foule de petits bonshommes qui me parurent jouer aux soldats, et que je pris pour des gamins d'une rare insolence. Ils avaient l'arc tendu et me visaient d'un air qui me fit éprouver une certaine irritation. « Ce sont des Akkas, me dirent mes « Niams-Niams. Tu les prends pour des enfants ; ce sont bel et bien des « hommes, et des hommes qui savent se battre. » L'arrivée du chef, qui vint me saluer, mit fin à la scène et m'empêcha d'étudier davantage son petit régiment. » Mais Schweinfurth put observer à loisir les Akkas du roi Mounza et en donner une description détaillée.

Miani de même rencontra des Akkas nains, appelés aussi par les indigènes Mabongos. Quand Miani, de retour de ses voyages, parla de ce peuple, on nia qu'il l'eût jamais vu. Dans une seconde expédition, dont il n'est malheureusement pas revenu, il eut la joie de pouvoir s'emparer de deux Akkas, qui furent recueillis par Schweinfurth. Ce dernier amena les Akkas au Caire, d'où ils furent conduits en Italie où nous les retrouverons.

Deux femmes Akkas ont été vues par le voyageur autrichien Marno : la première était une petite fille de dix à douze ans ; la seconde avait vingt-cinq ans. En contact avec les cannibales Niams-Niams, ces Akkas croyaient que Marno les achetait pour les manger, mais des présents les calmèrent bientôt.

Enfin les Akkas ont été observés et même photographiés par le colonel Chaillé-Long.

On peut donc dire que l'existence de ces tribus naines au centre de l'Afrique, s'étendant probablement sur un grand espace, n'est plus contestable.

C'est le Dr Schweinfurth qui, sans contredit, a le mieux observé les Akkas et nous a donné sur leurs mœurs les plus grands détails. Il put même prendre avec lui l'un d'eux, que le roi Mounza lui avait donné en échange d'un chien. Ce nain, du nom de Nsévoué, avait un teint clair et mesurait 1m,49. Le docteur espérait l'amener sain et sauf en Europe, mais il mourut à Berber d'une dysenterie causée par sa gloutonnerie.

La couleur des Akkas est d'un brun mat assez clair, celui du café peu brûlé. Ceux que Schweinfurth a vus avaient peu de barbe et une chevelure courte et laineuse. Mais, d'après les récits qu'on lui fit, ceux qui se rencontrent plus à l'ouest ont au contraire une forte barbe, qu'ils arrangent en longues pointes raidies avec de la poix. Les Akkas ont la tête grosse et hors de toute proportion avec le cou mince et faible qui la supporte. Les bras ainsi que le corps sont d'une longueur anormale. La poitrine, plate et resserrée dans le haut, va s'élargissant jusqu'à l'énorme panse qui fait ressembler les Akkas, si âgés qu'ils soient, aux enfants égyptiens et arabes. Le dos est fortement arrondi ; l'épine dorsale est tellement souple, qu'après un repas copieux, le centre de gravité se déplace et la partie lombaire de l'échine se creuse. Les genoux sont gros et noueux, les autres articulations de la jambe saillantes et anguleuses, et les pieds tournés plus en dedans que ceux des autres Africains. L'allure serait difficile à qualifier : c'est un balancement, accompagné de soubresauts qui se propagent dans tous les membres ; Nsévoué n'a jamais pu porter un plat sans en répandre plus ou moins le contenu. Les mains sont d'une délicatesse remarquable. Mais ce qui caractérise la race, c'est la tête. L'angle facial des Akkas est de soixante à soixante-dix degrés. La mâchoire se projette en museau, d'autant plus accusé que le menton est fuyant. Le crâne est large, presque sphérique, et présente un creux profond à la racine du nez. Les Akkas ont d'énormes oreilles, à l'inverse des autres peuplades de la même région ; en

revanche leurs lèvres sont moins épaisses. Leur visage est très mobile. Le jeu des sourcils, la vivacité des yeux, les gestes rapides des mains et des pieds leur donnent un aspect infiniment drôle.

Quant aux deux Akkas amenés en Italie, et placés sous la protection du comte Miniscalchi à Vérone, l'aîné, Thibaut, a vraisemblablement 19 ans ; sa taille est de $1^{m},42$; on croit qu'il a atteint son maximum de croissance ; en revanche le cadet, Chaïralla, croît encore ; il a $1^{m},41$, et l'on suppose qu'il a 15 ans. La forme du crâne semble se rapprocher de celle des dolychocéphales ; le prognatisme est très marqué, la bouche grosse, avec des lèvres épaisses s'écartant l'une de l'autre ; les dents sont extrêmement blanches. Une touffe de poils noirs laineux commence à poindre sur les joues, au menton et à la lèvre supérieure de Thibaut ; Chaïralla au contraire n'a encore aucune trace de barbe. Tous deux parlent, lisent et écrivent l'italien, mais ils ont oublié leur langue maternelle et l'arabe qu'ils avaient appris dans leur enfance. Ils jouissent d'une bonne santé, et se conduisent généralement bien, mais ils sont extrêmement enfants dans leurs inclinations.

Les renseignements que nous avons sur les Obongos, les Matimbos, les Kenkôbs, sont trop vagues pour que l'on puisse dire si, avec les Akkas, ils ne constituent qu'un seul peuple disséminé sur plusieurs points, ou si, faisant partie de la même race ils forment des variétés, des groupes différents ayant quelques caractères communs. La comparaison a pu cependant se faire entre les Akkas et un autre peuple de petite taille, les Bushmens du sud de l'Afrique. Les deux tribus ont entre elles une ressemblance frappante. Le véritable Bushmen ne mesure qu'un mètre quarante-quatre centimètres, c'est-à-dire seulement quelques centimètres de plus que les Akkas. La couleur est la même chez les uns et chez les autres. Aucun des deux peuples n'a de barbe ; la forme du corps, de la tête et des oreilles des Bushmens est tout à fait analogue à celle des Akkas. La seule différence sensible est dans l'œil, que les Bushmens ont très petit, à peine visible, tandis que chez les Akkas il est bien fendu et largement ouvert.

Enfin, ce qui est aussi caractéristique, les peuplades naines sont toutes d'une timidité farouche à l'égard des étrangers, et se trouvent complètement isolées au milieu des autres peuples africains, qui les exècrent et les regardent comme très peu supérieures au singe. Cependant, si pour les Bushmens, cette mésintelligence avec les peuplades voisines se traduit par une sorte de chasse organisée contre eux, les Akkas au contraire sont bien traités par les Mombouttous au milieu

desquels ils vivent, parce que ces derniers les craignent et qu'ils en ont besoin, les nains étant d'excellents chasseurs. D'après Du Chaillu, les Achangos accordent de même leur protection aux Obongos.

Tandis que, pour M. Hartmann, cette petitesse de corps et ces caractères particuliers ne séparent pas suffisamment les peuples nains des autres, pour Schweinfurth au contraire, ces tribus ne sont que les débris d'une race autochtone, qui va disparaissant de tous côtés par suite des guerres continuelles dont l'Afrique est le théâtre.

Schweinfurth rattache aussi à cette même race le petit peuple nain des Dokos, qui habitent au sud de Kaffa et sont très connus à Zanzibar, où on les appelle Bérikimos ou gens de deux pieds.

Quant aux populations pygmées de Madagascar appelées Kimos, le savant docteur ne croit pas qu'il y ait entre elles et celles de l'Afrique centrale des liens de parenté; il appuie son opinion sur le fait que tout à Madagascar, flore, faune, habitants, diffère de l'Afrique.

Pour terminer nous donnerons un tableau comparatif des peuplades pygmées de l'Afrique avec d'autres nations du globe.

	Centimètres.		Centimètres.
Patagonien	178-180	Indigène des îles Andaman	156
Cafre	179	Bushmen	144
Européen	165	Lapon	144
Nègre	165	Obongo	133 à 152
Chinois	163	Akka	135 à 150
Australien	162	Esquimau	130 (?)

BIBLIOGRAPHIE [1]

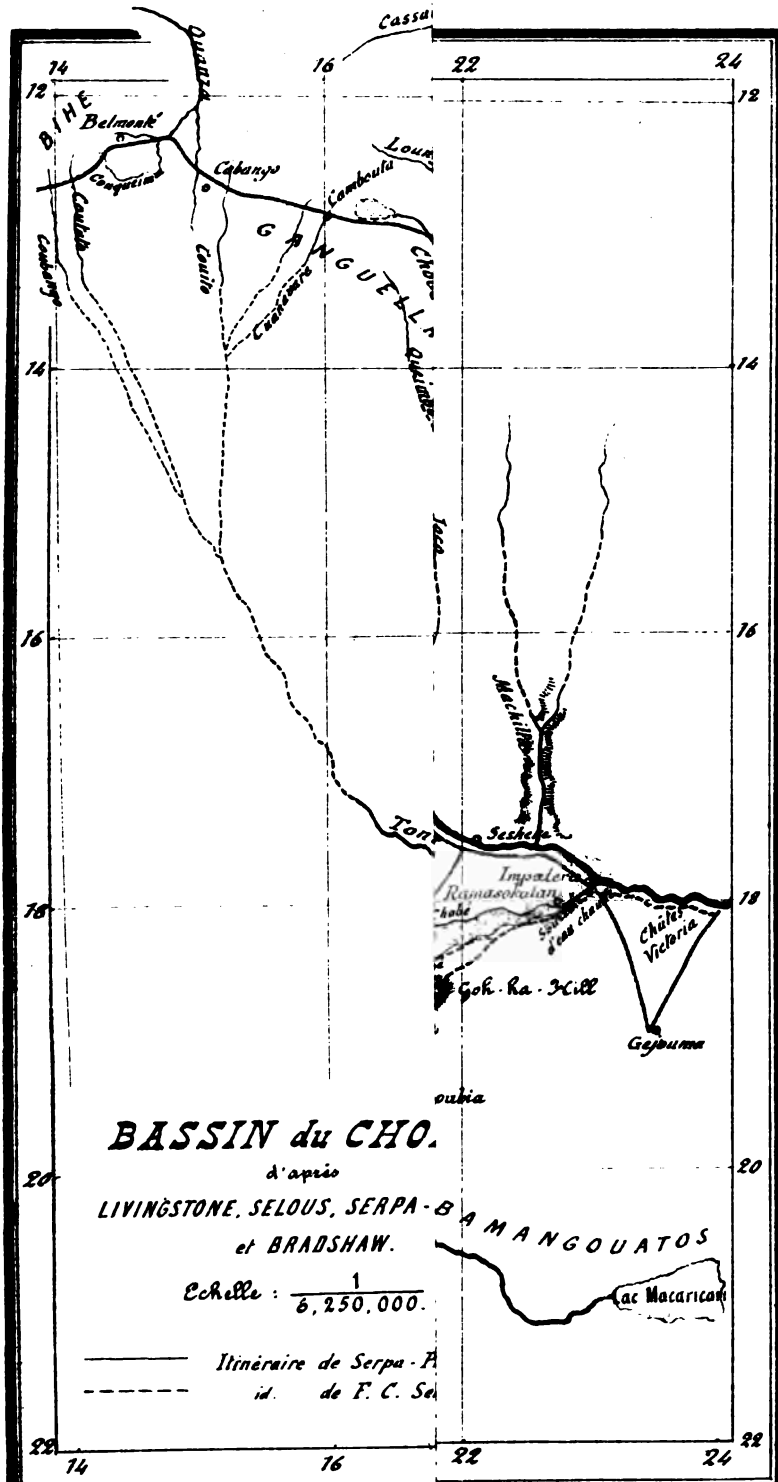
Conte Luigi Pennazzi. Sudan orientale. Napoli, 1881, in-12, 50 p. — Voulant montrer de quelle importance serait pour l'Italie, au point de vue commercial, l'ouverture de la vaste région comprise entre le Haut-Nil et la mer Rouge, le comte Louis Pennazzi a exposé, dans une conférence tenue au Club africain de Naples, les résultats des observations qu'il a faites dans un premier voyage à Sennaheit, Kassala, Sennaar, Keren, etc. Cette expédition, entreprise avec le capitaine Bessone, n'était

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

d'ailleurs qu'un voyage de préparation à une série d'explorations qu'il va commencer. Il s'avancera par Kassala et Galabat vers le pays des Gallas, puis traversera le Godjam et une partie de l'Amhara, et descendra sur Assab en cherchant une route courte, facile et sûre, qui permette d'attirer vers la colonie italienne les caravanes allant aujourd'hui à Massaoua et à Souakim. Après avoir payé un juste tribut d'éloges à Gessi, et constaté les résultats obtenus par les explorateurs Antinori, Cecchi, Bianchi, Matteucci et Massari, il a recommandé aux Sociétés italiennes de concentrer leurs efforts : le Club africain de Naples, sur Assab ; la Société de géographie de Rome, sur le Choa ; la Société commerciale de Milan, sur la vallée du Nil, et la Société milanaise d'exploration, sur la Cyrénaïque.

Du Mont Pappua et de sa synonymie avec le Djebel-Nador, par *Alexandre Papier,* vice-président de l'Académie d'Hippone. Constantine (typ. L. Arnolet), 1880, in-8, 31 p. et pl. — Jusqu'ici la tradition avait fait, tantôt du massif de l'Edough qui domine Bone, tantôt du Babor ou encore de l'Aurès, la retraite de Gélimer, roi des Vandales, fuyant devant Bélisaire. Par une étude complète et sagace des textes de Procope, secrétaire du général de Justinien, et des lieux décrits dans son histoire de la guerre des Vandales, M. Papier montre qu'il y a beaucoup plus de raisons pour identifier le mont Pappua de l'auteur grec avec le Djebel-Nador. Une inscription trouvée dans ce massif, à l'entrée de la mine de Hammam N'baïls, où les Romains exploitaient déjà les gisements de minerai de zinc dans lesquels la société de la « Vieille Montagne » trouve encore à puiser si largement, vient à l'appui de l'opinion exposée dans cette savante dissertation.

Zanzibar, la côte orientale d'Afrique et l'Afrique équatoriale, par *Alfred Rabaud.* Marseille, 1881, in-8°, 88 p. et 2 cartes. — Le rôle important que Zanzibar paraît appelé à jouer dans les destinées de l'Afrique équatoriale, a engagé le savant président de la Société de géographie de Marseille à réunir dans ce mémoire tout ce que l'on sait de cette île, qu'un séjour d'une année lui a fourni l'occasion d'étudier complètement. Après un récit des péripéties de son voyage, qui permettent d'apprécier les progrès réalisés depuis 1853 dans les moyens de communication, il donne un résumé de l'histoire de Zanzibar et y joint la revue de toutes les expéditions qui ont pris cette île comme point de départ pour pénétrer dans l'intérieur.



W. Kesier, del.

ue explorée et civilisée. N° 3. Sept. 1881.

BODL: LIBR. PERIODICALS

BULLETIN MENSUEL (*3 octobre 1881*).

En attendant que commence la campagne d'automne projetée contre l'oasis de Figuig [1], le point autour duquel se concentrent les préparatifs de cette expédition est **Méchéria,** qui, par les avantages de sa position et par ses ressources en eau, deviendra un des postes français les plus importants de l'extrême sud. Situé un peu au delà de Géryville, dans une contrée assez montagneuse, il est sur la ligne d'eau qui conduit à Tiout et à Moghar. Ses puits sont célèbres par l'abondance, la limpidité et la fraîcheur de leurs eaux que l'on trouve à 1 ou 2 mètres du sol. Il n'y a là que quelques habitations ; c'est une simple station d'eau où s'arrêtent les caravanes. Mais en fortifiant ce point on peut dominer tous les *ksours* jusqu'à Figuig, à la condition qu'il soit relié avec les postes du Tell par une voie ferrée; c'est à cela que servira la ligne de Saïda à Méchéria. La section de Saïda au Kreider avance rapidement. Si l'oasis de **Figuig** est plus tard occupée par les Français, la colonie y gagnera un lieu d'échange important. Les marchandises les plus diverses y arrivent, d'une part de Tafilet et de Fez qui lui font parvenir tous les objets de fabrication européenne venus de Gibraltar par Mogador et Tanger, et d'autre part du Soudan dont les produits lui sont apportés par des caravanes. Elle est admirablement cultivée et le régime des eaux y est réglementé d'une manière supérieure. Ses habitants sont très belliqueux, et si les Ouled Sidi Cheicks font alliance avec eux, la conquête de cette oasis pourra coûter aux Français plus de sang qu'ils ne le pensaient d'abord. — Les incendies auxquels ont eu recours les Arabes coûteront déjà des sacrifices d'argent considérables.

En **Tunisie**, l'occupation de Gabès, de Sousse et de Sfax par les Français n'en laisse pas moins l'intérieur en proie à l'agitation provoquée par le fanatisme des Arabes.

M. Godefroy Roth, envoyé en mission dans les oasis à l'ouest d'Alexandrie, par le service pour la répression de la traite, a communiqué aux journaux allemands des renseignements intéressants sur son expédition, en particulier, sur l'**oasis de Siwah**, à la frontière occidentale du territoire égyptien. D'Alexandrie, il a mis 24 jours pour franchir les 175 kilomètres qui la séparent de la Méditerranée. L'arrivée

[1] En vue des événements qui vont se passer dans le sud de la province d'Oran et au Figuig, nous donnons, de cette province et du territoire marocain de la frontière, une carte que nos lecteurs trouveront à la fin de cette livraison.

d'un Européen était un spectacle si nouveau pour les habitants, qu'elle excita chez eux une vive curiosité mélangée d'une certaine méfiance. Le village situé au milieu de l'oasis compte à peu près 2,000 âmes; il est entouré de murs flanqués de tours carrées; les rues en sont étroites, tortueuses et couvertes en partie par des planches et des étoffes pour garantir les passants contre les ardeurs du soleil. A deux journées de marche du village se voient encore les ruines du temple de Jupiter Ammon. Plus de 50 sources alimentent l'oasis, mais peu d'entre elles donnent de l'eau véritablement douce. La plupart contiennent des eaux saumâtres qui sortent de la terre à une température de près de 30°, et, pendant les chaleurs torrides de l'été, dégagent des miasmes qui engendrent des fièvres paludéennes. A trois jours de marche de Siwah, dans la régence de Tripoli, se trouve l'oasis de Djerbah où réside le cheik Sidi-el-Mahedi, homme d'une haute intelligence et d'une grande bonté, dont l'influence s'étend sur toutes les populations du désert, depuis les États de Tripoli jusqu'à ceux du Soudan. On lui doit l'établissement, au milieu du Sahara, de plus de cinquante stations où les caravanes trouvent de l'eau et reçoivent l'hospitalité. Aussi a-t-il été surnommé par les tribus du désert le bienfaiteur des Bédouins.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails de l'agitation militaire dont le **Caire** a été le théâtre et qui a amené Chérif-Pacha à la tête du ministère. Signalons cependant comme un progrès pour l'Égypte, l'établissement d'un Conseil d'État, et, d'après le *Standard*, le projet du khédive de proclamer l'abolition complète de l'esclavage.

Un voyageur de commerce français, M. **Pinchard**, parti d'Aden, au mois de mai 1879, pour le compte d'une maison de Lyon, en vue de chercher la route la plus courte de **Harrar** au pays des **Aroussis Gallas**, au sud du Choa, d'en étudier les produits, et de nouer des relations avec les chefs pour ouvrir une voie nouvelle au commerce français, est arrivé récemment au Caire, après avoir réussi à engager le chef des Aroussis à entrer en rapport avec les Européens. De Harrar, il s'est dirigé vers l'Hawach qu'il a remonté, sur un parcours de 130 kilomètres, jusqu'à Rounni, possession du roi Ménélik. Il a porté à celui-ci quelques présents à Ankober, et a reçu de lui un laisser passer l'autorisant à requérir, pour l'alimentation de sa caravane pendant sa traversée du Choa méridional, 500 rations de pain par jour, 9 têtes de bétail, de l'hydromel, du beurre, etc. A Finfinny, il fut retenu pendant cinq mois et demi par la saison des pluies, après laquelle il se rendit à Syrss, dans le Kaffa, dont la reine le reçut avec une royale hospitalité.

De là, continuant sa route vers le pays des Aroussis, il put constater que les plaines du Kaffa sont arrosées par de nombreux cours d'eau, bien cultivées, peuplées d'habitants doux, loyaux et hospitaliers, et que le gibier y abonde. Sur les frontières du Kaffa, en revanche, la grande tribu des Moummenys se montra hostile. Enfin, après avoir traversé les montagnes qui séparent le territoire de cette tribu de celui des Aroussis, il arriva dans la capitale de leur chef, El-Hadj-Oua-Ria-Kharou, qui lui fit un excellent accueil, et lui promit de s'entendre avec les chefs des tribus voisines, pour ouvrir au commerce avec l'Europe la route de son pays aux frontières égyptiennes au sud de Harrar. Il recevrait volontiers du cuivre, des étoffes, des verroteries, en échange de café, de dents d'éléphants, de poudre d'or et de pierres précieuses. M. Pinchard regagna Harrar directement en trente-quatre jours, mais il estime qu'à l'avenir, et avec des caravanes bien organisées, on pourra accomplir le trajet de Zeila au pays des Aroussis en trente-cinq jours. Mr Touvier qui, du Choa, avait dû se transporter à Harrar, se propose d'aller fonder une mission dans ce pays et au Kaffa.

D'après un rapport du capitaine **Bloyet** arrivé à Zanzibar pour y rétablir sa santé, l'**Ousagara**, où il a fondé la station du Comité national français, est un pays fertile, mais mal cultivé. Le sol fournit en abondance du manioc, des pommes de terre douces, du riz, du sésame, des cannes à sucre, du maïs, etc.; en revanche, il y a peu d'arbres fruitiers et de bois de construction, mais beaucoup de gibier : gazelles, antilopes, girafes, zèbres, etc. Le ciel est presque toujours nuageux, les nuits sont fraîches, spécialement vers le matin. Les habitants, appelés Ouachensis par les Arabes établis dans le pays, sont d'une nature bonne et timide, mais ne cultivent que juste ce qui leur est nécessaire pour vivre, encore les travaux sont-ils presque tous faits par des femmes; les hommes passent la plus grande partie de leur temps à boire du pombé et à fumer. Quant au nom de Condoa donné à la station, il y a eu erreur. Ce nom est celui du pays compris entre la rivière Mkondoa d'un côté, et Mbouri, Kofaranhi et les monts Nyangara de l'autre. Le nom de la localité où est la station française s'appelle Koaâ Mgoungou.

MM. **O'Flaherti** et **Stokes** ont accompagné les trois ambassadeurs Ouagandas jusqu'à Roubaga, où ils ont été reçus très cordialement par Mtésa, qui s'est montré très satisfait des présents envoyés par la reine d'Angleterre. On espère que le retour de ces trois chefs facilitera les rapports que les voyageurs anglais pourront avoir avec le roi. Les difficultés rencontrées jusqu'ici pour faire parvenir aux mission-

naires de l'intérieur ce qui leur est nécessaire, ont engagé le Comité de la Société des **missions anglicanes** à chercher, pour agent à Zanzibar, un homme bien qualifié qui sera chargé des affaires matérielles à traiter à la côte pour les missions de l'Ousagara, de l'Ounyamouési et de l'Ouganda. Le Comité voudrait trouver un homme qui pût en même temps se charger du commandement du steamer le *Henri Wright* destiné à la mission de l'Afrique orientale, comme le *Henry Venn* est attaché à celle du Niger. En outre, le Comité a désigné M. Stokes comme conducteur et surintendant des caravanes de la côte à l'intérieur, destinées aux missionnaires; il aura à exercer spécialement son ministère auprès des porteurs et des gens des pays que traverseront les caravanes.

Sur la demande de la Société de Géographie de Lisbonne, le gouvernement portugais a décidé d'établir, sur différents points de l'intérieur de ses provinces africaines des **stations civilisatrices** qui viendront en aide aux explorateurs en leur donnant les renseignements qu'ils désireront, et en les secourant selon leurs besoins. Elles inviteront au travail les tribus sauvages, les protégeront contre les violences de leurs voisins, leur faciliteront les rapports commerciaux par l'écoulement de leurs produits, et initieront les indigènes à l'emploi des instruments agricoles européens. Chaque station sera établie dans une enceinte suffisamment vaste comprenant les bâtiments et dépendances, les terrains et plantations nécessaires à son entretien. Son personnel se composera d'un chef pris parmi les officiers de l'armée, d'un médecin-chirurgien, d'un chapelain, d'une douzaine de maîtres-ouvriers, charpentiers, serruriers, maçons, agriculteurs, etc.; le nombre des serviteurs et apprentis indigènes sera limité seulement par les ressources de l'exploitation. Le chapelain devra enseigner la langue portugaise et donner l'instruction primaire. Des maisons de commerce pourront entretenir dans la station des agents pour trafiquer avec les indigènes. Enfin la station pourra offrir l'hospitalité à toute caravane commerciale. En outre, et pour faciliter à ses ressortissants leur établissement dans ses colonies, le gouvernement portugais a promulgué un décret par lequel il s'engage à transporter gratuitement ceux qui s'astreindront à rester cinq ans au moins dans une station. Au port d'embarquement, ils recevront des instruments de travail, des objets pour leur usage personnel, des armes défensives et une somme de 170 francs environ. Une garantie sera exigée en prévision de non-exécution des engagements pris. Dans le chef-lieu de chaque province sera fondé un comité administratif chargé d'organiser le travail des émigrants, de protéger leurs intérêts et d'aider au développement agricole de la province.

Avant de quitter le **Transvaal**, Sir H. Robinson a présenté MM. Kruger, Pretorius et Joubert à une grande assemblée de natifs réunis de toutes les parties du pays, auxquels il a annoncé que leurs intérêts ont été pris en considération dans les négociations qui ont abouti à la convention. Les lois qui les concernent sont maintenues, et aucun décret affectant leurs intérêts ne peut être mis à exécution sans l'approbation de la reine. Une commission spéciale désignera de vastes emplacements que les tribus indigènes pourront occuper en paix, et dont le gouvernement du Transvaal, d'une part, et les indigènes de l'autre, devront respecter les limites. Sir H. Robinson a présenté les natifs au résident anglais, M. Hudson, chargé de veiller à l'exécution des articles du traité qui les concernent; mais il leur a fait bien comprendre que M. Hudson n'est pas le gouverneur du pays, qu'il les aidera de ses conseils, mais que, le cas échéant, ils devront porter leurs plaintes auprès de qui de droit; il les a engagés à obéir à la loi et à fermer l'oreille à toutes les tentatives de ceux qui voudraient les engager à s'y soustraire. Il les a prévenus que l'esclavage ne sera pas toléré, ni rien qui en approche, mais leur a rappelé que le travail salarié n'est pas l'esclavage, et qu'ils ne s'élèveront que par un travail honnête. Ils pourront d'ailleurs aller et venir librement dans le pays, ou en sortir pour chercher ailleurs de l'occupation ou pour tel autre but légitime. En terminant, Sir H. Robinson a insisté sur le besoin qu'a le Transvaal d'industrie, d'unité et de paix, et engagé à l'union de tous les efforts pour le bien du pays, à l'oubli des querelles passées et à la bonne harmonie.

Depuis plus d'un an, nous n'avions pas eu de nouvelles de **Tristan d'Acunha**, dont les habitants ont fort peu de communications avec le reste du monde; ils ne voient guère que les équipages des vaisseaux en passage qui viennent se ravitailler. Depuis le mois de février de cette année, ils ont un pasteur, M. Dodgson, que leur a envoyé la « Société anglaise pour la propagation de l'Évangile » et à la correspondance duquel nous empruntons des détails qui compléteront ceux que nous donnions dans notre 1re année, page 212. A part quelques familles de race blanche, les habitants sont des mulâtres; leur peau est d'un brun clair; leurs cheveux sont laineux; tous parlent anglais. Outre la pêche quand le temps est calme, leurs principales occupations sont la garde de leurs bestiaux, le soin de leurs vergers où ils ont en abondance des pommiers et des pêchers, et la culture de leurs champs de pommes de terre. Dodgson a trouvé l'île beaucoup plus belle qu'il ne se la représentait; le climat en est très salubre. Les habitants vendent des peaux

de chats sauvages et d'oiseaux de mer : albatros, pinguoins et autres, aux vaisseaux de passage qui leur apportent, en échange, du café, du thé, du sucre, etc. Le propriétaire de la meilleure maison l'a prêtée pour le culte et pour l'école, suivie de jour par 45 élèves de 9 à 15 ans, et le soir, par 20 personnes de 15 à 23 ans, qui travaillent pendant la journée. Les enfants sont intelligents et ont un grand désir d'apprendre.

M. **Flegel** est revenu à Rabba après avoir passé à Sokoto et à Gando, et y avoir obtenu des lettres de recommandation des souverains de ces deux États pour leurs vastes territoires. S'il n'a pas réussi à combler toute la lacune qui existait dans nos connaissances du cours du Niger, il n'en a pas moins relevé l'espace entier, jusqu'ici complètement inconnu, de Yaouri à Gomba, et celui de Yaouri à Boussa, que les frères Lander avaient parcouru en 1870, mais qui n'était tracé que très grossièrement et à une petite échelle dans leur carte. Après avoir atteint Gomba, il aurait voulu pousser jusqu'à Say, mais, à aucun prix, ses bateliers n'ont voulu remonter plus haut. Ils ont pourtant consenti à le transporter, lui et ses marchandises, à Birni-n-Kebbi sur un affluent important du Niger, le Goulbi-n-Gindi. De ce point, il a encore cherché à atteindre Say, mais il n'a trouvé personne pour l'accompagner, une tribu pillarde, les Keffris, harcelant les indigènes jusque sous les murs des grandes villes pour enlever des hommes et du bétail. Pendant son séjour à Birni-n-Kebbi, plusieurs fois, dans la nuit, retentit le cri d'alarme, mais quand on arrivait au secours des victimes, il était trop tard pour reprendre aux habiles pillards le butin qu'ils avaient fait. La route de Gando à Sokoto et à Vourno, quoique très fréquentée, et le long de laquelle s'étendent beaucoup de plantations et de villages, n'était pas entièrement sûre dans les endroits où il y avait des bois à traverser. Les petites caravanes devaient attendre d'être renforcées par d'autres pour continuer leur marche. Il sera intéressant d'avoir des détails sur Gando, Sokoto et les grandes villes des États Fellatas, et sur les événements qui s'y sont passés depuis le voyage de Barth, il y a 30 ans. On peut aussi espérer que, grâce au sauf-conduit du souverain de Sokoto, l'exploration projetée des sources du Bénoué, et l'étude des rapports de cette rivière avec les autres cours d'eau de l'Afrique équatoriale, seront couronnées de succès. La Société africaine allemande a alloué à M. Flegel pour cette expédition un subside de 25,000 francs. Il enverra à la Société sa carte du relevé du Niger.

Le roi de **Dahomey** et ses amazones ont envahi le territoire situé au nord-ouest d'Abbeokouta, et y ont détruit les villes de Zgano et

d'Okepo, peuplées de plusieurs milliers d'habitants; ceux qui n'ont pu s'échapper ont été emmenés à Abomey, pour y être réduits en esclavage ou sacrifiés à la fête annuelle que célébrera le souverain, et à l'occasion de laquelle une autre incursion se fera sur Ischin, dans le Yorouba.

Le Dr **Bayol**, chargé de se rendre à Timbo pour y conclure un traité avec le chef du Fouta-Djallon, est heureusement arrivé à Timbi, à 323 kilomètres de Boké, sur un vaste plateau, admirablement cultivé, et à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Entre la vallée du Kakrima et Timbi il y a même des altitudes de 1350 mètres; partout dans cette région élevée, le climat est salubre, aussi le Dr Bayol pense-t-il, qu'une fois le chemin de fer du Haut-Sénégal construit, elle pourrait fournir un excellent sanitarium pour les soldats et les marins éprouvés par le climat de la côte. Il a suivi constamment la ligne de faîte, et pu bien étudier la topographie du pays parcouru. De Timbi, il n'avait plus que trois jours de marche jusqu'à Timbo.

Quant à l'épidémie de fièvre jaune mentionnée dans notre dernier numéro, elle a continué à sévir à **Saint-Louis**, faisant, parmi les Européens surtout, mais aussi parmi les indigènes, un très grand nombre de victimes. Après le contre-amiral de Lanneau, gouverneur de la colonie, beaucoup d'officiers, de soldats et de marins ont été emportés par le fléau. La mission de Paris a été cruellement frappée par la mort de M. Golaz, qui s'était rendu à Saint-Louis au commencement de cette année, pour y seconder M. Taylor dans l'œuvre que celui-ci poursuit auprès des esclaves fugitifs; il a succombé à la fièvre, ainsi que sa femme et leur petit garçon. D'après les derniers avis du Sénégal, l'épidémie a gagné les ambulances de Bakel, et quant à Gorée et à Dakar, épargnées jusqu'ici, on commençait à craindre pour leur situation sanitaire. Espérons que la découverte que vient de faire un médecin de Mexico, de la cause de la fièvre jaune, qui serait due à la présence de parasites excessivement petits envahissant les tissus, mettra les médecins sur la voie pour y trouver un remède. Le nouveau gouverneur de la colonie, M. le colonel Canard, et les médecins nécessaires pour le service sanitaire ont dû partir pour Saint-Louis. En revanche, la mission que le colonel Borguis Desbordes devait poursuivre dans le haut du fleuve est ajournée à l'année prochaine.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Dès les premiers jours d'octobre, la Calle et Bizerte seront mises en communication directe par un câble sous-marin.

Une mission scientifique française se rendra à Thèbes, où l'on a récemment découvert 36 sarcophages de rois et de reines, renfermant des momies, des rouleaux de papyrus, des milliers de joyaux et de talismans, et où l'on doit entreprendre de nouvelles fouilles, importantes pour l'histoire de l'ancienne Égypte. — Non loin du Caire on vient de découvrir une table de pierre portant une inscription trilingue, la troisième avec celle de Rosette et de Tanis.

Le résultat sommaire de l'enquête faite à Bailul par Ruschdi-pacha, en présence des commandants des navires italien et anglais stationnés dans ce port, constate que les coupables du massacre de l'expédition du capitaine Giulietti doivent être recherchés parmi les tribus insoumises de l'intérieur, au delà des limites de la juridiction égyptienne. Le consul italien a fait ses réserves sur la procédure et la conclusion de l'enquête, et déclaré que ce ne sera que sur les rapports du commissaire Branchi et du commandant Frigerio, que son gouvernement sera en mesure de se prononcer soit sur l'enquête, soit sur les mesures ultérieures à prendre.

Une compagnie franco-éthiopienne, fondée en vue de créer à Obock des établissements commerciaux, a fait partir de Marseille une expédition ayant à sa tête M. Arnaud, chargé de présents et de lettres du Président de la République pour le sultan d'Aoussa, qui en 1862 a vendu ce territoire au gouvernement français.

D'après une lettre de M. Albarguès Sostène, le meurtre du voyageur Lucereau a eu lieu par ordre d'Abou-Bekre, gouverneur de Zeila, et de Hakem, gouverneur de Harrar, grands trafiquants d'esclaves. A ce sujet, les cabinets de Londres et de Paris ont arrêté les bases d'une action commune de nature à empêcher le retour de pareils méfaits, en réclamant du gouvernement égyptien des mesures énergiques pour la répression de la traite, et en insistant sur le châtiment des fonctionnaires notoirement compromis.

M. Ledoux, consul général de France à Zanzibar, signale dans l'Afrique équatoriale une grande famine. Des tribus poussées par le désespoir ont pillé des caravanes.

Un des évangélistes indigènes laissés par M. Coillard chez les païens au sud du Zambèze, écrit que Lo Bengula, roi des Matébélés, se montre très hostile à Khamé, roi de Shoshong, et ne cherche qu'un prétexte pour lui faire la guerre.

La ligne télégraphique de Ladysmith (Natal) à Bloemfontein (État libre) est terminée.

M. Succi, délégué de la Société italienne de commerce avec l'Afrique, est de retour à Milan, d'un voyage à Madagascar et aux Comores. Le souverain d'une de ces îles lui a accordé une concession très avantageuse pour la Société italienne.

M. Nuno Queriol a été nommé chef de la première station civilisatrice portugaise à fonder près du Congo.

Dans son exploration du Quango, M. le major de Mechow a découvert trois grandes cascades, auxquelles il a donné les noms des empereurs d'Allemagne et d'Autriche et du roi de Portugal.

M. Amelot, ingénieur, est parti pour le Congo, où il va rejoindre la mission belge.

Le P. Augouard, missionnaire apostolique du Congo, s'est rendu à Stanley-Pool pour y fonder une station romaine.

M. P. Nève, ingénieur au service de l'expédition dirigée par Stanley, est mort de la fièvre à Isangila.

M. Bonnat qui, après être rentré en France l'année dernière, avait été rappelé au mois de mai dans l'exploitation des mines d'or de la Compagnie qu'il avait créée, est mort d'une fluxion de poitrine.

M. Sala, envoyé avec M. Butikofer par le musée de Leyde à la côte occidentale d'Afrique, pour y faire des collections botaniques et zoologiques, a succombé à une fièvre maligne à Cap Mount, dans la république de Libéria.

LES ACACIAS GOMMIERS EN AFRIQUE

Qui ne connaît la gomme, son aspect, ses propriétés adoucissantes et ses usages? Il est donc superflu d'en faire la description. Qu'il nous suffise de dire qu'on en distingue deux sortes : la *gomme arabique* et la *gomme adragante*, tout à fait différentes l'une de l'autre. La première est soluble dans l'eau, tandis que la seconde ne se dissout pas, mais absorbe une forte proportion du liquide, se gonfle, et forme un mucilage tenace et épais.

Nous ne parlerons pas de la gomme adragante qui est propre à l'Asie; mais nous comptons dire quelques mots de la gomme arabique, parce que, si elle mérite son nom, attendu que c'est de l'Arabie qu'on l'a tirait primitivement, elle donne lieu aujourd'hui à une industrie très lucrative en Afrique, et à un grand commerce entre l'Afrique et l'Europe.

La gomme dit arabique nous est fournie par plusieurs espèces d'acacias dont les principales sont :

1° L'*Acacia vera* ou gommier rouge, arbre commun en Arabie et en Afrique, de l'Égypte au Sénégal;

2° L'*Acacia Adansonii* croît dans la Sénégambie, et donne une gomme rouge que l'on mélange avec la gomme arabique;

3° L'*Acacia seyel* appartient aussi à la flore sénégalaise. Il fournit une bonne gomme dure, blanche et vitreuse;

4° L'*Acacia verek* ou *senegalensis* donne la meilleure gomme. Il est

*

répandu dans l'Afrique, du Sénégal au cap Blanc. La grande forêt du Sahel, voisine du fleuve, est presque entièrement composée d'arbres de cette espèce ;

5° L'*Acacia gummifera* fournit la gomme dite de *Barbarie*. On le rencontre dans toute la région septentrionale de l'Afrique.

Enfin, il faut citer encore deux arbres qui ne font pas partie de la flore africaine. L'*Acacia arabica* qui se trouve dans l'Asie méridionale et dont le produit s'appelle *gomme de l'Inde*, et l'*Acacia decurrens* qui croît en Australie aux environs de Port Jackson. Il fournit une gomme qui diffère, sous plusieurs rapports, de la gomme arabique.

Les acacias gommiers étant aussi répandus en Afrique qu'en Arabie, on a établi dans le commerce deux variétés de gomme arabique : la *gomme arabique vraie* ou *turique*, appelée ainsi parce que c'est de la petite ville de Tor située près de l'isthme de Suez, qu'elle vient principalement, et la *gomme du Sénégal* qui nous arrive des bords de ce fleuve et de la région de la Gambie. Les négociants préfèrent cette seconde sorte à la première qui, du reste, coûte plus cher en France où elle est frappée d'un droit destiné à favoriser l'industrie sénégalienne.

Le commerce de la gomme est très actif au Sénégal, mais les forêts qui bordent le fleuve ne donnent pas toutes des produits d'une égale importance. Le commerce a établi des distinctions que, pour être complets, nous devons signaler. Toute la gomme qui se récolte dans la Sénégambie est apportée par les Arabes à St-Louis pour l'exportation ; mais avant l'expédition, elle est classée de la manière suivante : 1° gomme *du bas du fleuve* ou du Sénégal proprement dite ; 2° gomme *du haut du fleuve* ou de *Galam ;* 3° gomme friable dite de *Sadra-beida ;* 4° *marrons*.

Disons un mot de chacune de ces variétés. Les deux premières sont les plus estimées.

Celle du bas du fleuve, est produite presque exclusivement par l'acacia verek. C'est un arbre de moyenne taille, ne dépassant pas généralement sept mètres de hauteur. Son bois, très dur, est recouvert d'une écorce grise, et ses branches tortueuses et épineuses s'étalent en grand nombre dans tous les sens. Le liquide gommeux suinte à travers l'écorce et se solidifie sous forme de larmes globuleuses, dures, blanches, ternes et ridées à l'extérieur, vitreuses à l'intérieur. Ce sont les Arabes qui vont chercher cette gomme dans le pays de production et la revendent ensuite aux négociants de St-Louis. Il y a, à ce sujet, de continuelles contestations entre Arabes et Européens, et les tribunaux sont constamment saisis de procès concernant le commerce

de la gomme. Ce commerce prend le nom de *traite*, et les Maures qui s'en occupent s'appellent des *traitants*. Les forêts qui produisent cette substance sont situées assez en avant dans le désert; les plus vastes sont celles d'Alfatak et d'El-Ebiar. C'est après la saison des pluies, au mois de novembre, que l'on commence la récolte. Cette première traite est appelée *petite traite*, parce qu'elle donne peu. Pendant les pluies, l'écorce se gonfle et se distend; les vents chauds venant du désert qui soufflent ensuite la sèchent brusquement. Alors elle se contracte, se fendille, et la gomme s'échappe par les gerçures qui se produisent. La grande récolte se fait du mois de mars aux mois de juin et de juillet. On la nomme la *grande traite*.

Dès que soufflent les premiers vents, les Arabes établissent leurs campements dans le voisinage des forêts d'acacias. Leurs esclaves vont d'arbre en arbre, et recueillent, dès qu'ils y apparaissent, les globules de gomme. Puis, chaque nègre va porter le sac qu'il a rempli à son maître, et celui-ci enfouit cette gomme encore fraîche dans le sol. C'est pour cela que la surface des boules présente toujours quelques grains de sable. Le produit s'appelle alors gomme *enterrée* ou *non-marchande*. Ce procédé lui fait perdre une partie de son poids et de sa valeur. L'approvisionnement terminé, on le charge à dos de chameaux, d'ânes ou de mulets et on le transporte sur les marchés ou *escales* fréquentées à certaines époques de l'année par un grand nombre de négociants.

La gomme du haut du fleuve ou de Galam se récolte dans les forêts d'*acacias vera*. Sa valeur n'est pas tout à fait aussi grande que celle de la variété précédente, mais elle est cependant très recherchée. Elle se trouve en morceaux irréguliers, anguleux, brisés et en petits fragments brillants. La récolte se fait de la même manière que celle de la gomme du bas du fleuve.

La gomme friable ou de Sadra-beida est moins estimée que les précédentes; les négociants européens n'en reçoivent presque pas, et elle n'est employée que lorsque les premières sortes manquent et se vendent cher. Elle provient du désert qui s'étend sur la rive droite du Sénégal à partir de Galam, et c'est un arbre épineux, de six mètres de hauteur environ, qui la fournit. Cet arbre s'appelle Sadra-beida ou arbre blanc, à cause de la couleur de son écorce. Les Arabes font la récolte en janvier et février autour de Bakel et la vendent immédiatement au marché de cette localité.

Enfin, les marrons sont des fragments de gomme. Ils sont assez gros et leur couleur est rouge ou blanche. Les négociants les mêlent fréquemment à la gomme du Sénégal.

Les principaux points de production sont les pays des Maures Braknas et Trarsas (rive droite), le pays de Galam, le Bondou et le Bambouk; on reçoit également quelques gommes du Oualo, du Cayor et du Djolof situés sur la rive gauche.

Le commerce de la gomme au Sénégal se fait depuis très longtemps. En 1715 déjà les négociants gagnaient le cent pour cent sur la gomme qui se traitait à l'escale du désert ou des Trarsas. De 1740 à 1758, le millier de livres de gomme valait 36 francs. Depuis cette époque, il baissa encore de prix; mais à partir de 1791, une hausse progressive se produisit, et actuellement il coûte 450 francs. Pour donner une idée de l'importance du commerce de la gomme, nous dirons que pendant le mois de mars, dans la seule escale de Bakel, il se traite près de 100,000 kilogr. de cette substance. Aussi peut-on estimer à environ 20 millions de francs le mouvement commercial auquel elle donne lieu sur les bords du Sénégal et de la Gambie.

La gomme arrive en Europe surtout par Bordeaux, puis par Marseille, Nantes, Amsterdam, Rotterdam, Anvers et Hambourg. La France en reçoit chaque année 5500 tonnes dont 3000 environ d'Égypte et 2300 du Sénégal.

Sans doute, c'est la Sénégambie qui, en Afrique, est le principal pays producteur de la gomme arabique, mais le Soudan oriental, et en particulier le Darfour, le Kordofan, sont remarquables aussi pour leurs forêts de gommiers qui fournissent une gomme de très bonne qualité. Les caravanes de l'Amhara, en Abyssinie, en transportent à Massaoua et à Souakim. Le pays des Gallas, l'Enarea, le Kaffa et la péninsule des Somalis en exportent également par les ports de Zeila, Berbera et Tadjoura. L'énorme bénéfice (le cent pour cent) qu'offre cet objet de commerce pris sur place, a engagé des maisons européennes à créer dans le Soudan égyptien des établissements pour y acheter de la gomme et l'expédier directement en Europe. Une maison anglaise, dont le siège principal est à Khartoum, a des ramifications à Galabat, à Sennaar, au Kordofan, et même au Darfour, et 14 agences le long du Nil pour assurer ses relations avec la Basse-Égypte; une maison française, également établie à Khartoum, a acquis un grand nombre de chameaux, et organisé un service spécial de transports pour que la marchandise lui arrive sans perte de temps; enfin une maison italienne, après une première expérience faite avec une caravane de 400 chameaux chargés de gomme et d'autres marchandises, a trouvé l'opération si fructueuse qu'elle a fondé à Khartoum une succursale qui fournit à l'Italie la gomme que l'industrie de ce pays devait tirer précédemment d'Alexandrie ou du Caire.

L'Algérie fournit aussi une gomme dite gomme de Barbarie, d'une qualité inférieure.

Dans le pays du Cap se trouvent des forêts exploitées, d'un acacia gommier appelé *acacia capensis*. La gomme qu'on en retire est importée en Angleterre depuis 50 ans en quantités assez grandes; mais elle est considérée comme très inférieure à la gomme du Sénégal. On peut l'assimiler à celle de Sadra-Beida, car elle est comme celle-ci très cassante.

De ces quelques lignes on peut déduire que la gomme donne lieu à un commerce assez considérable en Afrique; mais il ne faut pas s'en exagérer l'importance ni admettre sans réserve l'opinion de certains voyageurs d'après lesquels les Arabes, dans leurs courses à travers les déserts, se nourriraient uniquement de gomme. Cette alimentation ne peut être que temporaire, car de nombreuses expériences ont prouvé que l'usage prolongé de cette substance produit la mort par inanition.

INDICATIONS HYGIÉNIQUES

Tous ceux qui s'intéressent aux découvertes des explorateurs en Afrique sont péniblement frappés des difficultés qu'opposent à ceux-ci soit l'insalubrité des côtes basses, des deltas des fleuves ou de certaines vallées intérieures [1], soit le manque d'eau dans le Sahara ou sur les hauts plateaux de l'Afrique méridionale, soit les pluies diluviennes des régions tropicales et les torrents d'eau qu'elles font déborder dans les plaines, soit le fléau de la tsetsé. Encore s'il ne s'agissait que de difficultés! mais combien ont payé de leur vie leur dévouement à la science et à la civilisation! C'est par centaines que l'on compte ces nobles victimes; qu'il nous suffise de rappeler les noms des plus récentes, parmi les plus connus: MM. Maes, Crespel, Wautier, Deleu, Popelin, Debaize, Madoni, Fraccaroli, Gessi, Matteucci, Dr Smith, Keith Johnston, Elton, Stahl, Phipson Wybrandt, Pinkerton, Hildebrandt, Bonnat. Combien de missionnaires n'ont pas moissonnés les fièvres entre la côte de Zanzibar et les lacs, ou à la côte occidentale! à la côte d'Or, la mission bâloise vient de perdre quatre de ses agents dans l'espace d'un mois. Il n'est presque pas une expédition qui ne voie tel ou tel de ses membres atteint de

[1] Voyez les deux articles de M. le Dr H.-C. Lombard, sur les conditions sanitaires du continent africain, 2me année, p. 121 et 143.

la fièvre ou de la dysenterie ; pour ne parler que de deux de celles qui sont en cours, Stanley est malade et MM. Moustier et Billet, qui accompagnent le Dr Bayol, souffrent de fièvres paludéennes. D'après les *Missions d'Afrique,* pas un des missionnaires romains n'y a échappé.

Ni les difficultés, ni les dangers n'arrêteront le mouvement de l'exploration, non plus que les efforts des chrétiens d'Europe et d'Amérique pour le relèvement des noirs. Mais n'y a-t-il rien à faire pour diminuer ou écarter les obstacles et les périls auxquels s'exposent généreusement voyageurs, savants et philanthropes ?

La Commission internationale de l'Association africaine a reconnu l'importance de cette question. Dans sa session de 1877, à Bruxelles, sur la proposition des délégués autrichiens, et dans l'intérêt des explorateurs de l'Afrique, elle décida d'engager les voyageurs à indiquer, dans leurs rapports, les moyens préservatifs employés par eux pendant leurs voyages en Afrique, pour se garantir contre les maladies habituelles du pays, et exprima le vœu que les comités nationaux servissent d'intermédiaires entre le comité exécutif et les voyageurs qui voudraient bien rédiger des notes sur les meilleurs moyens préservatifs à employer.

N'est-il pas du devoir de tous de propager les idées qui pourraient contribuer à sauver tant de vies précieuses ? A ce titre, nous sommes heureux de donner place dans notre joural à quelques notes qu'un ami de l'œuvre africaine a bien voulu nous remettre, et que nous accompagnerons de quelques développements.

Les explorateurs ne pourraient-ils pas se charger de graines d'*eucalyptus,* pour les planter dans des emplacements dont la situation paraîtrait favorable à des stations futures, mais dont les environs ne présenteraient pas encore un degré suffisant de salubrité ? Les essais heureux faits en Algérie et ailleurs, pour acclimater cette précieuse essence, sont de nature à encourager ceux qui voudraient l'introduire dans les régions qu'ils visitent. J'ai reçu tout récemment quelques renseignements nouveaux sur cet utile végétal. Dans un établissement d'acclimatation on a cultivé 45 variétés d'eucalyptus, et la préférence a été donnée à l'*eucalyptus amygdalina*, pour les raisons suivantes : 1° Son développement est très rapide ; il croît de 70 pieds en 8 ans ; 2° Ses propriétés hygiéniques ont une efficacité quatre fois plus grande que celles de l'*eucalyptus globulus* ; 3° Son bois est très dur, ce qui le rend inattaquable aux insectes et éminemment propre aux constructions navales, en sorte qu'en en faisant des plantations, on se préparerait pour l'avenir une source d'exportation ; 4° Son écorce peut trouver plusieurs applications industrielles ; 5° Il vient bien dans tous les sols et résiste aux vents et aux températures variables.

L'acclimatation de l'*E. globulus* en Afrique a eu surtout pour but

l'assainissement de terrains marécageux destinés à la colonisation. Ses racines sont tellement avides d'eau qu'elles desséchent le terrain tout autour du pied de l'arbre, tandis que ses feuilles verticales exhalent des principes essentiels qui jouent dans l'atmosphère le rôle de désinfectant oxygéné. On retire des feuilles une essence qui a des propriétés stimulantes, fébrifuges et antiputrides. Les essais tentés en Algérie pour assainir les plaines de la Macta et de l'Habra, l'emplacement du lac Fetzara desséché, ainsi que les environs de Biskra et ceux d'Aïn Mokra, au moyen de l'*E. globulus* ont parfaitement réussi; depuis sa plantation les fièvres intermittentes ont sensiblement diminué en fréquence et en gravité. Il avait été question d'en planter sur la côte occidentale d'Afrique, à la côte d'Or, dans le delta du Niger, au Calabar; nous ne savons si ce projet a été mis à exécution. En revanche sa culture a considérablement amélioré l'état sanitaire de Zanzibar et de Lorenzo Marquez. Les bons résultats obtenus avec l'*E. globulus* ne peuvent qu'encourager à faire des essais avec l'*E. amygdalina* qui, outre les avantages susmentionnés, a encore celui de résister mieux au froid que le *globulus*, et d'atteindre une hauteur de 140 mètres, tandis que ce dernier ne dépasse guère 110 mètres. Après le *Wellingtonia*, l'*E. amygdalina* est le plus grand des végétaux connus.

Si l'eucalyptus assèche les terrains où il croît, l'*arbre à pluie*, le *Tamdi caspi* des Péruviens, condense au contraire avec énergie l'humidité de l'air pour la verser autour de lui, et cela d'autant plus abondamment que la chaleur et la sécheresse sont plus grandes. Or la partie méridionale de l'Afrique tend à se dessécher de plus en plus, comme l'a démontré M. Brown dans un travail publié en 1876. Créer des plantations de cette essence dans les lieux élevés et secs permettrait de modifier avec le temps les conditions hydrologiques d'une contrée et de conquérir sur le désert de nouveaux espaces qui se fertiliseraient en attendant que le colon vînt les cultiver. On pourrait associer au Tamdi caspi l'*arbre à lait* du Venezuela, *Brosimum galactodendron*, laboratoire naturel de lait condensé, analogue à la crème et très nutritif. Toutefois cette espèce végétale exige une température de 22° centigrades et un certain degré d'humidité.

La question de l'extension des déserts par suite du desséchement de terres autrefois arrosées par de nombreux cours d'eau, est une question capitale, pour l'Afrique comme pour les autres continents, et importante pour la colonisation aussi bien que pour l'exploration au nord ou au sud du continent noir. On a constaté que dans le Sahara, au sud du Cunéné, au Kalahari, sur les plateaux des Karrous, etc., ont circulé des rivières qui ont disparu de la surface du sol, par suite du déboisement des terres

qui reçoivent maintenant beaucoup moins d'eau de pluie que précédemment et peuvent demeurer des années sans qu'il y en tombe une goutte. Les Karrous, en particulier, sont sans rivières et sans arbres, et, pendant la saison sèche, leur sol argileux et rougeâtre se durcit presque à l'égal de la tuile ; toute végétation y meurt, à l'exception de celle des plantes grasses qui seules y conservent un reste de verdure. Quand les pluies arrivent, ces plateaux se couvrent d'une verdure éclatante et les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, mais cela ne dure qu'un mois ; bientôt le soleil a desséché les plantes, le désert reparaît et les hommes ainsi que les animaux doivent abandonner ces lieux devenus inhabitables. On se souvient encore de la sécheresse de deux ans qui a sévi de 1876 à 1878 sur toute l'Afrique australe, où la terre, devenue dure comme la pierre, ne pouvait recevoir la charrue, où les récoltes séchaient sur pied, où les feuillages étaient grillés, les fontaines avaient disparu, bœufs et moutons mouraient par milliers, de faim et de soif. Dans le pays des Héréros, des Damaras et des Namaquas, de même qu'au Sahara, les rivières ne sont plus que des ouadis où l'eau coule par intermittence et seulement après des pluies très abondantes. Les missionnaires Bœhm et Bernsmann y ont signalé, comme un fait très grave, la diminution toujours plus marquée des pluies tropicales. La rivière Cuisip, qui se jetait autrefois dans l'Océan, à Wallfish Bay, est à sec depuis 14 ans ; d'autres rivières ont cessé de couler depuis plus de 20 ans. Mais dans ces parties de l'Afrique [1], comme au Sahara, il existe des cours d'eau souterrains, dont il serait facile de faire jaillir l'eau au moyen de forages, comme le font les Arabes dans le désert, ou les Français au sud de l'Algérie. Toutefois, pour ramener les eaux à la surface du sol, le meilleur moyen est le reboisement, car, en général les forêts régularisent le régime des eaux, et exercent sur la température comme sur l'atmosphère un effet de pondération et d'équilibre. En effet, elles accroissent la proportion des eaux de pluie et favorisent l'alimentation des sources et des nappes d'eau souterraines. En outre, le couvert des arbres de la forêt ralentit dans une forte proportion l'évaporation de l'eau reçue par le sol et contribue par là au maintien de la fraîcheur de celui-ci et à la régularisation du régime des sources. Quant aux essences

[1] D'après le *Natal Mercury,* M. Molyneux, ingénieur, en étudiant les Karrous au point de vue de la houille, a constaté qu'ils renferment d'immenses provisions d'eau cachées sous la surface du sol, et qui ne demandent qu'à être exploitées pour transformer le désert en champs fertiles.

à employer pour le reboisement, le *Tamdi caspi* et l'*arbre à lait*, indiqués par notre correspondant, pourront rendre de grands services. Le premier, trouvé près de Moyobamba au Pérou, atteint 16 mètres de hauteur, et 1 mètre de diamètre près du sol; il absorbe en très grande quantité l'humidité de l'air ambiant, et cette humidité retombe en gouttes de pluie sur la terre altérée, si bien que, dans les lieux manquant de pente, une petite mare se forme au pied de l'arbre. Sa puissance d'absorption surtout en été est grande quand les fleuves sont bas, les sources faibles, l'eau rare partout. — L'arbre à lait de la province de Cumana, dans le nord de l'Amérique méridionale, servira plutôt à la nourriture des habitants des régions sèches, où la vache ne peut exister par suite de la présence de la tsetsé. Quoique pendant plusieurs mois de l'année aucune ondée n'arrose son feuillage, que ses branches paraissent mortes et desséchées, son tronc n'en fournit pas moins un lait doux et nourrissant, dont les habitants des lieux où il se trouve font grand usage. On peut y joindre encore le *masaranduba,* qui fournit aux habitants de Para un lait qu'ils boivent avec leur thé ou leur café, et le *ravenala* de Madagascar, nommé souvent *arbre du voyageur,* parce que les feuilles contiennent à leur base une eau qu'on peut obtenir en perforant le pétiole. Semés ou plantés dans les lieux envahis par le désert, où exposés à des sécheresses prolongées, ces arbres, en y ramenant la végétation, y rappelleraient les habitants qui ont dû émigrer, et empêcheraient les voyageurs et les missionnaires d'être exposés aux horreurs de la soif, comme cela arrive trop souvent, comme ce fut le cas, en particulier, pour Livingstone dans le désert de Kalahari.

Quant aux maladies principales auxquelles succombent souvent les Européens, la dysenterie et les fièvres paludéennes, notre correspondant signale comme moyen préventif à employer, les feuilles du baobab.

Les indigènes de la Sénégambie recueillent les feuilles du baobab (*Adansonia digitata*), qui apparaissent à l'époque des pluies, ils les font sécher soigneusement, puis les réduisent en une poudre d'un beau vert nommée *calo,* qu'ils conservent à l'abri de l'humidité. On emploie aussi avec succès l'enveloppe du fruit. Adanson a éprouvé les bons effets de cette poudre, qui l'a préservé des dysenteries et des fièvres inflammatoires auxquelles les Européens sont fréquemment exposés au Sénégal. Il est vrai qu'il s'agit ici des fièvres du Sénégal, mais ne pourrait-on pas opposer ce remède à celles de la région équatoriale? Le baobab s'y rencontre, et quoiqu'il n'y existe pas en forêts compactes comme au Cap Vert, il ne serait cependant pas difficile de se procurer cette poudre comme médicament; elle paraît avoir plus d'efficacité que le tamarinier.

A propos des bons effets éprouvés par Adanson de l'usage de la poudre de baobab, il n'est peut-être pas inutile de rappeler la recommandation faite aux Européens par M. Bonnat, qui avait résidé en Guinée et pendant six ans à Coumassie, d'adopter la nourriture et le genre de vie des indigènes. On sait combien ils sont moins accessibles aux maladies auxquelles succombent les blancs. Peut-être la cause en est-elle qu'ils peuvent braver impunément les poisons qu'on respire dans ces parages, saturés qu'ils en sont dès leur enfance. Dans une des expéditions du Niger, de 62 blancs embarqués sur l'*Albert*, 55 eurent la fièvre et 23 succombèrent; sur 15 nègres d'Amérique, 6 eurent la fièvre, pas un ne succomba, et de 76 natifs de la côte d'Afrique, pas un n'eut la fièvre. M. Bonnat était persuadé que l'intérieur de la Guinée et même une partie de la côte ne seraient pas plus dangereux pour les blancs que pour les noirs, pourvu que les premiers renonçassent au régime alimentaire substantiel de l'Europe, pour se mettre à celui des gens du pays. Avec une nourriture frugale, il a pu se livrer à des travaux agricoles dans le pays des Achantis, pendant dix heures par jour, sans être incommodé. Schütt raconte aussi dans son journal que, par nécessité, il s'accoutuma peu à peu à quelques-uns des mets des indigènes, sans en éprouver aucun mal; avant lui, Falkenstein avait fait l'expérience qu'on peut parfaitement manger les mets africains, quand on s'est un peu fait au climat. Si cela est vrai d'une manière générale, et si l'emploi du *calo* a préservé Adanson des maladies du Sénégal, on ne peut qu'en recommander l'usage à tous les Européens qui s'établissent ou qui voyagent dans des districts où la malaria et la dysenterie sévissent avec moins d'intensité qu'au Sénégal. Les indigènes s'en servent pour leur nourriture, en le mêlant à leurs aliments, notamment au couscoussou.

Dans ce moment où la fièvre jaune fait tant de victimes au Sénégal, il est bon de donner le plus de publicité possible au succès obtenu par le Dr La Caille dans le traitement d'un certain nombre de cas de fièvre jaune à Rio de Janeiro. Il a employé l'acide phénique et ses dérivés, sous forme d'injections hypodermiques ou de potions, et pas un de ses malades n'a succombé; cependant deux d'entre eux étaient dans un état très grave; l'un d'eux était hors de danger le troisième jour, l'autre était rétabli au bout de sept jours.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE [1]

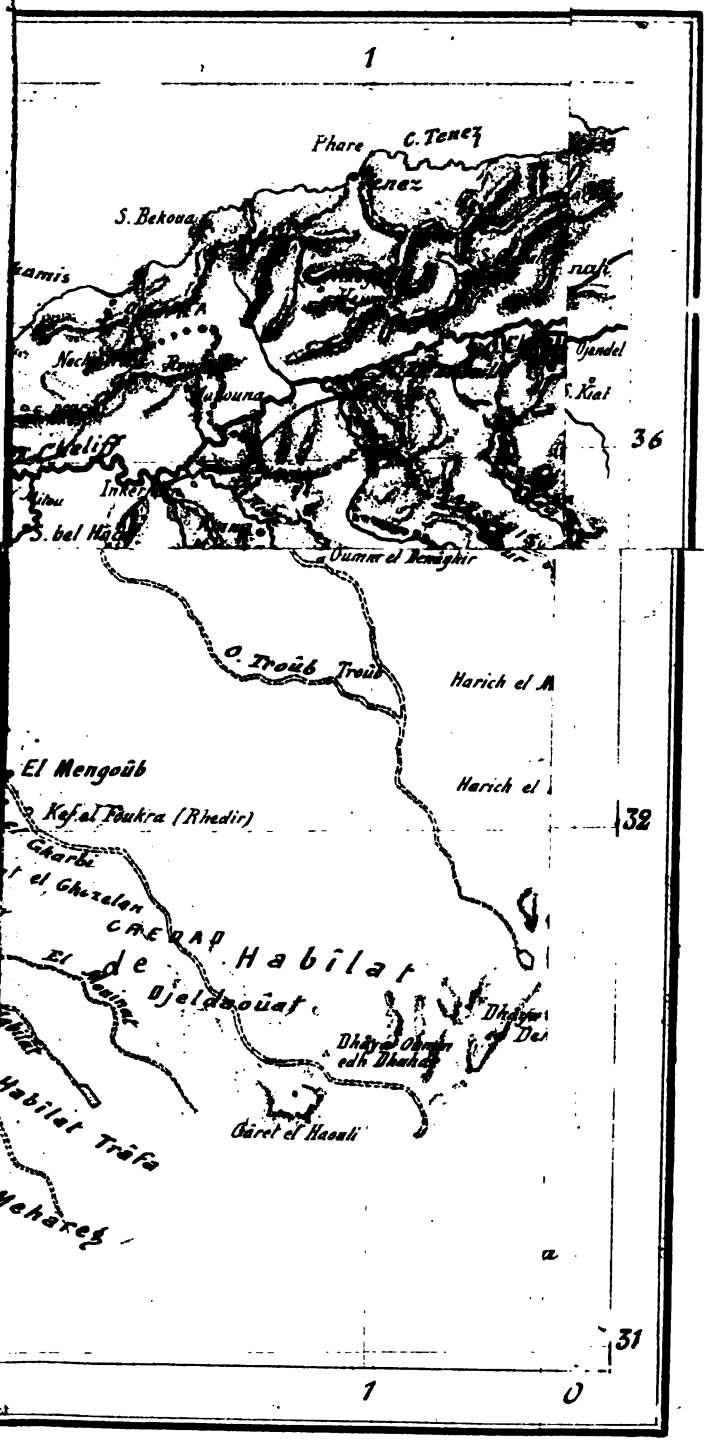
En Tunisie. Récit de l'expédition française, voyage en Tunisie, histoire, par *Albert de la Berge*. Paris (Firmin-Didot et Cie), 1881, 378 p. et carte, 3 fr. 50. A peine terminée, l'expédition contre les Kroumirs est déjà racontée et commentée jusque dans ses plus petits détails. L'histoire rectifiera probablement beaucoup de faits d'une importance secondaire; quant aux grands traits de la guerre : ses causes, la prise de Kef et de Tabarka, le traité du Bardo et la soumission de toutes les petites tribus de la confédération des Kroumirs, ils sont devenus du domaine public et peuvent nous être esquissés sous leur véritable jour. M. Albert de la Berge, correspondant du *Siècle*, ne nous cache pas qu'il a fait une œuvre de compilation ; n'ayant pas été dans la contrée, il s'est formé une bibliothèque tunisienne d'une quarantaine de volumes, à laquelle il a joint une trentaine d'articles de journaux et de revues, et voilà quels ont été les éléments de son livre. Il en a tiré un excellent parti : la campagne militaire et l'action diplomatique ne pouvaient guère être exposées d'une manière plus lucide, et nous croyons que la lecture de ce livre serait excellente pour ceux qui ont suivi l'expédition dans les journaux, et qui, par conséquent, ne peuvent pas se faire une idée complète de l'enchaînement des faits. Dans la seconde partie du volume, l'auteur nous donne une bonne description de la Tunisie. Il examine le sol de la contrée, ses productions, ses races, son industrie, son gouvernement, et, dans la troisième partie, il conclut par l'histoire du pays, nous le montrant habité d'abord par les Carthaginois, puis par les Romains, les Arabes et les Berbères. La domination turque, les intrigues des beys, les luttes entre les diverses dynasties nous sont racontées dans un chapitre spécial. Enfin, le volume se termine par une circulaire de M. Barthélemy Saint-Hilaire et par le texte du traité du Bardo.

Beitræge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's. Viertes Heft. Reisen im Sudwestlichen Becken des Congo, von Otto H. Schutt. Herausgegeben von *Paul Lindenberg*. Mit 3 Karten, von *Kiepert*. Berlin (Dietrich Reimer), 1881, in-8°, 180 p. — Lors du retour de Schütt en Europe, nous avons rendu compte de son expédition au pays de Louba, et donné un itinéraire qui permettait de le suivre jusqu'au Zaïre [2]. Aujourd'hui nous arrive le récit détaillé de son voyage, dont il

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

[2] Voy. Ire Année, p. 154-158, et la carte qui accompagne l'article.

venait de commencer la rédaction au moment où il a été appelé au service du Japon. Obligé de l'interrompre, il en a confié le soin à un ami des découvertes africaines, M. Paul Lindenberg, qui s'est acquitté *con amore* de la tâche dont il avait été chargé. Partout on reconnaît combien Schütt était admirablement qualifié pour la mission spéciale à laquelle l'avait appelé la Société africaine-allemande, de faire très soigneusement la topographie des régions qu'il devait traverser et d'en dresser des cartes aussi exactes que possible. D'après son journal on voit que l'ingénieur s'y est appliqué pendant tout le voyage, et surtout pendant ses stations en différents endroits, dès Malangé, d'où il fit vers la Quanza, au sud, une excursion qui lui permit de découvrir par 10°6′ lat. S. et 14°21, long. E., la magnifique cascade à laquelle il donna le nom de l'impératrice Augusta. La précision de ses observations n'enlève rien à l'intérêt des descriptions dont son journal est semé, qu'il s'agisse de l'Angola, de sa végétation, de sa météorologie, de sa faune, de son ethnographie ; ou des périls que lui font courir les Bangalas, dont il raconte succinctement l'histoire ; ou encore de la marche pendant la saison des pluies le long du cours supérieur du Louélé, du Quicapa et du Louachimo, jusqu'au 6°50′ lat. S., à la résidence de Maï sur le Zaïre, et de là au sud, chez le Mouata Mousevo, fils du Mouata Yamvo. A côté des difficultés que créent aux explorateurs les caprices des porteurs et la malveillance des chefs ou des populations, il a soin de noter celles qui résultent de la climatologie de ce plateau intertropical dont ses observations aideront à déterminer la météorologie. — Des trois cartes dressées par Kiepert, la première, au $^1/_{600000}$, donne non seulement l'itinairaire de Schütt, de Saint-Paul de Loanda à Poungo-a-N'Dongo, mais encore celui du voyage de H. v. Barth, en 1876, dans les districts de Bengo et de Luculla, avec diverses indications des traits physiques qui caractérisent le pays, et une vue des chutes de la Luculla ; la deuxième et la troisième, au $^1/_{1000000}$, présentent très exactement et très nettement toute la région traversée par Schütt, avec beaucoup de notes géographiques et ethnographiques d'une grande valeur. Elles rectifient une erreur des anciennes cartes, d'après lesquelles le vaste plateau entre le Quango et le Cassaï n'avait aucun cours d'eau important, et le montrent coupé au contraire par une quantité de rivières dont quelques-unes, comme le Couilou et le Loangué, sont plus considérables que le Quango et, avec le Quengué, portent directement leurs eaux au Zaïre.



L'AFRIQUE EXPLORÉE & CIVILISÉE

été satisfait et attend les missionnaires, qui pourront, dans un prochain voyage, arriver à Rhat sans difficulté. En quittant le campement de Fenaît, ils prirent, pour revenir à Ghadamès, la route de l'ouest, afin de voir les Touaregs Ifouras, qui les reçurent très bien et leur donnèrent l'assurance qu'ils ne sont point opposés à ce que les Français visitent leur pays ; ceux qui veulent les en empêcher sont les négociants de Ghadamès qui craignent pour leur commerce.

Une grande agitation règne à **Khartoum,** par suite d'une insurrection qui a éclaté au mois d'août dans l'île d'Aba, sur le fleuve Blanc, à l'instigation d'un faquir, **Mohammed Ahmed,** de Dongola, qui prétend avoir reçu d'Allah la mission de fonder un nouveau royaume de Dieu, dont La Mecque serait le centre. Il a recruté beaucoup d'adhérents, et menace le repos et les propriétés des habitants de Khartoum et des environs. Les consuls d'Autriche et de France, MM. Hansal et Vossion, ont eu avec Réouf pacha une conférence, après laquelle une commission d'enquête s'est rendue à Aba pour interroger Mohammed Ahmed. Ses réponses n'ayant pas été satisfaisantes, une expédition militaire a été envoyée de Khartoum pour s'emparer de lui. Mais les troupes hésitèrent à faire feu sur les faquirs qui l'entouraient, et furent assaillies par 5 ou 600 hommes armés de lances, qui leur tuèrent beaucoup de monde. Là-dessus Mohammed Ahmed dépêcha des messagers à tous les chefs du voisinage, pour les sommer de se joindre au cortège triomphal qui devait le conduire à La Mecque. De son côté Réouf pacha a réuni toutes les troupes disponibles des garnisons de Sennaar, de Fachoda, du Kordofan et de Berber, pour marcher contre les rebelles. La sécurité de Khartoum est d'autant plus compromise, qu'on peut craindre un soulèvement des esclaves qui y forment plus de la moitié de la population, et pourraient saisir cette occasion de recouvrer leur liberté. En outre, le pays ayant souffert d'une grande sécheresse, la disette est à la porte. Marno bey a dû partir avec Réouf pacha pour se rendre sur le théâtre de l'insurrection.

De Khartoum, M. **Shouver,** explorateur hollandais, s'est dirigé vers Fazogl, d'où il a fait plus au sud une excursion préliminaire à son voyage à travers le pays des Gallas, pour lequel il devait attendre la fin de la saison des pluies. Sa dernière lettre était datée de Beni Schangol sur la route de Fadasi, suivie par Marno en 1870. Il a avec lui un natif du pays des Gallas, et se propose, comme premier but, de déterminer la position des sources du Sobat, et de découvrir les lacs que l'on croit exister sur le haut plateau, entre le Nil Blanc et Kaffa. Après avoir

achevé cette partie de sa tâche, il se dirigera vers le Victoria Nyanza. Toutes ses sympathies sont pour les Gallas; à la force et à la beauté physique qui les caractérisent, ils joignent beaucoup d'intelligence et une grande délicatesse de sentiments.

La route qu'il a l'intention de suivre pour se rendre au Victoria Nyanza sera peut-être plus sûre que celle du Nil et de l'Ounyoro qui, d'après **Emin Bey**, gouverneur des provinces égyptiennes équatoriales, n'offre pas de sécurité. Celui-ci a fait rétablir deux stations, l'une à Foweira, gardée par 40 soldats, l'autre à Fada, près des rapides du même nom, avec 70 hommes de garnison. Il a en outre cherché à renouer ses relations avec Kabréga, qui lui a envoyé des présents à Lado et une invitation à se rendre à sa résidence. Emin Bey a ajourné sa visite à trois mois. Des gens de Kabréga ayant, il y a longtemps déjà, assailli et tué, dans un village près de ses frontières, Mréko, oncle maternel de Mtésa, celui-ci laissa dormir cette affaire; mais, au mois de juin de cette année, il envoya contre Kabréga une armée qui dévasta une grande étendue de pays, et emmena en captivité un très grand nombre de femmes et de jeunes filles. En outre il a fait savoir à Kabréga qu'il le considère comme son vassal, et l'Ounyoro comme sa propriété. Emin Bey écrit aussi que les steamers circulent entre Dufilé, Wadelaï et Mahagi, sur la côte occidentale du lac Albert, où il a établi une très belle station. Il compte explorer le pays à l'ouest de ce lac. Le chef de Torou, Ntali, lui a offert de lui en faire voir l'extrémité S.-E., le district des monts Gambaragara.

Des dépêches récentes de Zanzibar annoncent que **Mirambo** est de retour d'une expédition guerrière, qu'il a faite dans la première partie de cette année au nord et à l'est de ses états, et dans laquelle il a atteint l'extrémité sud du Victoria Nyanza. Outre les razzias ordinaires de bestiaux et d'esclaves qu'il a faites, il a noué des relations amicales avec Mtésa, en vue d'ouvrir une route de commerce à l'ouest du lac; les préliminaires en seraient la soumission des tribus indépendantes et puissantes qui vivent entre les territoires de ces deux chefs. Il faut espérer que si ce fâcheux projet réussit, il aura au moins pour effet l'ouverture, aux voyageurs européens, d'une route sûre et moins coûteuse que celle qu'ils suivent d'ordinaire aujourd'hui. Dans une visite que les missionnaires Copplestone et Southon ont faite à Mirambo, celui-ci leur a dit que la route jusqu'au Smith's Sound est praticable, et sûre pour des caravanes ayant des guides fournis par lui. Des hommes n'ayant pas de charge peuvent y arriver en quatre jours; les caravanes en met-

tent neuf. Il leur a donné avec bienveillance tous les renseignements qu'ils lui ont demandés, et leur a promis que des guides conduiraient en tout temps les missionnaires à travers ses états.

M. Hore, de la station d'Oudjidji, a trouvé à **Katété,** à l'ouest du Tanganyika, un district dont le chef est une femme, la **sultane Mouéma.** Ayant appris que M. Hore venait lui faire visite, elle se rendit à sa rencontre avec une grande suite de dames; étant montée sur la *Calebasse*, la barque du missionnaire, elle examina avec soin tout ce que M. Hore lui fit voir dans le bateau, puis le fit remarquer et l'expliqua à ses femmes. A en juger par son extérieur, elle peut avoir 40 ans, et paraît très capable; elle est entourée d'un grand respect. Son mari, qui était avec elle, n'est pas le chef, mais seulement le « mari du chef » comme on l'expliqua à M. Hore. Elle témoigna au missionnaire un grand désir de voir les blancs s'établir au milieu de ses sujets; elle leur donnerait, le terrain dont ils auraient besoin.

Le **P. Duparquet,** de la mission de la Cimbébasie, dont nous avons rapporté le voyage à la résidence du roi Kipandeka[1], en a fait un nouveau pour compléter l'exploration de l'**Ovampo**, dont il n'avait pu visiter que les deux grandes tribus de l'est, sans pouvoir atteindre le Cunéné, ni établir des communications régulières avec la colonie portugaise de Mossamédès. M. Erickson, ancien compagnon d'Anderson, et le plus influent des négociants de la contrée, en même temps chasseur et ornithologue, ayant le projet de faire, avec tout son personnel, une grande chasse sur les bords du Cunéné, le Père Duparquet obtint la permission de l'accompagner. Ils partirent d'Omarourou au milieu de juin, avec un Anglais du Cap, M. Jordan, qui avait négocié avec le gouvernement portugais l'établissement des Boers dans la province d'Angola et tenait à les y introduire lui-même. Prenant la route de l'Oukouambi, ils atteignirent d'abord Ouvouzia, près de l'*omaramba*[2] d'Okipoko qui, formé par les eaux du Cunéné, entre le territoire des Ondongonas et celui des Ovahingas, traverse ensuite le pays des Ombalandous, l'Ongangéra, l'Oukouambi, et se jette dans le lac Etoscha. Le roi Nihombo ne fit pas entrer les voyageurs dans son palais, mais les reçut, comme il le fait d'ordinaire, à la porte, entouré d'un nombreux personnel de gardes. Comme toutes les habitations des chefs de l'Ovampo, sa demeure est un labyrinthe de petits couloirs formés de troncs d'arbres

[1] Voir 1re année, p. 231.

[2] Les omarambas sont les déversoirs des rivières au moment de la crue des eaux.

très étroits, plantés profondément dans le sol et juxtaposés les uns aux autres de manière à former des enceintes concentriques très fortes. Une seule porte étroite et bien protégée donne accès à tout ce système de fortifications, qui ne pourrait être pris qu'avec des obus et des pièces de canon : de simples fusils et les engins indigènes, sagaies, flèches, etc., n'auraient aucune efficacité contre ces palissades. Tout autour du palais et de la ferme, on a creusé de grandes pièces d'eau sur les bords desquelles croissent de grands roseaux. Partout dans le sous-sol on trouve une nappe d'eau inépuisable, qui donne de la fertilité au pays; les arbres fruitiers y abondent, mais les forêts y font défaut; elles ont sans doute été détruites pour faire place aux cultures, de sorte qu'il faut aller très loin pour se procurer du bois à brûler. Encouragé par l'espoir de voir une station missionnaire attirer les négociants dans son pays, le roi qui désire beaucoup avoir des gens pour faire le commerce d'ivoire et de plumes d'autruche, offrit du terrain au Père Duparquet pour une mission. Celui-ci continua son voyage au Cunéné où nous le retrouverons quand les *Missions catholiques* auront donné la suite de son exploration. Nous ajouterons seulement aujourd'hui, qu'après un court séjour en Europe, le Père Duparquet s'est embarqué le 5 octobre à Lisbonne pour retourner en Cimbébasie, et qu'avec lui sont partis plusieurs missionnaires, chargés de fonder dans le district de Huilla une station, qui devra en même temps assurer des communications faciles avec celles de la vallée du Zambèze occidental et de l'Ovampo.

Le **Congo** attire de plus en plus l'attention des sociétés commerciales ou missionnaires. Il est question de la formation de deux sociétés commerciales belges pour le Congo, et la maison hollandaise la plus importante du cours inférieur du fleuve songe à s'établir prochainement à Stanley-Pool. Entre Isangila et Mbou, où le fleuve est navigable, les missions baptistes créeront une station, et un bateau à vapeur, construit d'après les indications et les dessins de Stanley, y sera placé pour faciliter les communications. Enfin, d'après l'*American missionary*, les presbytériens américains, qui ont une station sur l'Ogôoué, ont l'intention d'ouvrir une route entre ce fleuve et Stanley-Pool.

M. **Edgerley,** missionnaire à Creek-Town, sur le **Vieux Calabar,** a fait récemment un voyage d'exploration à l'intérieur, jusque chez les Akounakounas. Il remonta d'abord le fleuve jusqu'à Okouriké, chef-lieu de la tribu, au milieu de laquelle son arrivée excita un grand étonnement. Hommes, femmes, enfants, affluèrent de toutes parts en poussant des exclamations de surprise. La plage sablonneuse et

large sert de lieu de marché et de rendez-vous général. La route qui conduit à la ville, à 3 ou 4 kilomètres de là, est bien entretenue. Des deux côtés elle était garnie de curieux, tandis qu'une foule pressée devant et derrière le voyageur ouvrait et fermait la marche. La ville peut avoir de 3 à 4000 habitants; les maisons en sont petites et serrées les unes contre les autres; celle du roi est petite également. Il fit au voyageur un accueil très amical, et lui dit avoir appris de ses pères que les Akounakounas et les blancs se rencontreraient un jour comme amis. Il n'avait pas cru voir ce jour; le voyant, il en était très content. Il avait été à bord de l'*Éthiopia* quand le consul Beacroft explora le Calabar, mais la population locale voyait aujourd'hui un blanc pour la première fois. En apprenant l'intention du missionnaire de remonter la rivière, il l'engagea à rester à Okouriké, où se réunissent les habitants des autres villes, et, comme d'ordinaire on ne remonte pas plus haut, il lui offrit de les engager à venir le voir; mais M. Edgerley persista dans son dessein. Il passa d'abord devant la ville d'Itou, au-delà de laquelle la rivière s'élargit; à gauche règne la jungle africaine, avec des trouées dans les endroits où les villes de l'intérieur sont en communication avec la rivière; à droite, on aperçoit des cabanes sous des cocotiers et d'autres arbres, sur une pente rapide qui descend vers le rivage. Cette longue file d'habitations, d'un kilomètre et demi de long, forme quatre villages, Aboni, Ekpesim, Ousadja et Emoumourou, renfermant ensemble une population plus considérable que celle d'Okouriké. M. Edgerley en visita les quatre chefs, puis se rendit au village d'Abangouen, à quelque distance de la rive opposée; les indigènes le reçurent très bien et l'écoutèrent attentivement. Mais des Ebos du Nouveau Calabar, qui se trouvaient dans le village, leur parlèrent du gin qu'ils reçoivent des blancs et les engagèrent à en demander au missionnaire, ce qu'ils firent. M. Edgerley refusa et leur dit qu'il reviendrait quand ils ne lui demanderaient plus de gin. Là-dessus, les indigènes se tournèrent contre les Ebos comme contre de mauvais conseillers, et prièrent M. Edgerley de rester au milieu d'eux, mais il dut repartir pour Creek-Town,

Les conditions sanitaires de Saint-Louis se sont suffisamment améliorées pour que l'expédition, qui doit continuer les opérations commencées l'an dernier entre le **Sénégal** et le **Niger** puisse être reprise. Elle sera commandée par le lieutenant-colonel **Borguis Desbordes**, et se composera d'une compagnie d'ouvriers d'artillerie, d'un détachement d'artilleurs et d'une compagnie d'infanterie de marine. Ces trou-

pes, embarquées à l'embouchure du Sénégal sur les avisos qui doivent leur faire remonter le fleuve, passeront devant Saint-Louis sans s'arrêter, et éviteront ainsi le danger des fièvres. Elles rejoindront, à Richard-Zoll, l'un des points les plus salubres de la colonie, les troupes indigènes, spahis et tirailleurs sénégalais, qui doivent également faire partie de l'expédition : c'est là que s'organisera l'énorme convoi que l'on est obligé d'emmener pour une campagne de six mois, dans un pays dont la moitié seulement a été explorée l'an dernier. De Kayes, point où elle débarquera près de Médine, la colonne gagnera Bafoulabé et Kita, où elle retrouvera les tirailleurs indigènes laissés au printemps pour garder le fort construit par la première expédition. En même temps qu'on commencera les travaux du chemin de fer, pour lequel les matériaux doivent être actuellement parvenus à Médine, la colonne continuera sa marche en avant, et ira établir, sur les bords du Niger, le fort qui doit un jour servir de tête de ligne au chemin de fer.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'apparition du choléra asiatique au Hedjaz a engagé le gouvernement français à interdire, dans l'intérêt de la santé publique, à tous les indigènes algériens, le départ pour La Mecque, et à imposer une quarantaine de sept jours aux navires venant de l'extrême Orient.

Une ligue, dite *ligue de reboisement*, s'est constituée en Algérie pour remédier au déboisement de la colonie.

Le ministre de la guerre a envoyé en Tunisie plusieurs officiers chargés d'assurer le service topographique. Le dépôt de la guerre a commencé à livrer la première feuille de la carte de la Tunisie, levée par le colonel Périer.

L'administration militaire française va faire poser environ 40 kilom. de chemin de fer, du système Decauville, de Sousse dans la direction de Kairouan.

Une dépêche du Caire annonce la mort de Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale.

Les missionnaires Ladd et Snow sont en route pour la région du Sobat, où doit être établie la nouvelle mission Arthington.

L'agence *Stefani* annonce que l'Italie a déclaré au gouvernement égyptien que l'enquête sur le massacre de l'expédition Giulietti n'est pas suffisante.

D'après l'*Agence Reuter*, M. Roger devait partir avec l'expédition belge et 135 indigènes, pour rejoindre Stanley sur le Congo.

Trois des missionnaires romains de l'Ouroundi ont été massacrés dans leur habitation, près du Tanganyika ; trois autres ont réussi à s'échapper. Les dernières lettres des missionnaires signalaient le péril qu'ils couraient de la part des noirs,

égarés par les calomnies des marchands arabes à l'égard de ceux qui s'efforcent d'abolir la traite.

La *Livingstonia Central African Company* a établi une factorerie à Inhamissengo, à l'embouchure du Zambèze; il s'y trouve déjà deux comptoirs européens, l'un portugais, l'autre français.

M. Païva d'Andrada a laissé une partie de ses hommes à Tété, où sont des mines de houille. La plus riche présente une couche de charbon de 10^{m} d'épaisseur, dont la qualité est excellente. Lui-même s'est rendu avec le reste de son personnel dans le district de Manica à la recherche de mines d'or.

Le gouverneur général de Mozambique, M. le vicomte de Paço d'Arcos, a engagé les industriels et les agriculteurs du chef-lieu de la province à faire venir de Macao un détachement de coolies. Le manque de ressources ne le leur ayant pas permis, il a pris l'initiative d'en demander 200 à titre d'essai.

MM. Creux et Berthoud, de la mission vaudoise au nord du Transvaal, s'efforcent d'ouvrir une route directe de Valdézia à la baie de Delagoa.

Il s'est formé au Transvaal une compagnie au capital de 200,000 livres, pour exploiter les terrains aurifères de Tati.

Une dépêche de Fort-Amiel, du 6 octobre, annonce que des Zoulous se sont révoltés, et ont mis à leur tête Oham, le frère de leur ancien roi Cettiwayo.

Les colons de Natal, mécontents de la forme actuelle du gouvernement, demandent l'institution d'un régime parlementaire, sur le modèle de celui qui a été accordé à la colonie du Cap.

La reine de Madagascar a nommé pour la première fois des ministres et des secrétaires d'état, et a en même temps édicté une loi relative à leurs fonctions.

Une maladie résultant de l'acclimatement s'est déclarée dans la nouvelle colonie des Boers de San Januario. Le gouvernement y a envoyé une ambulance.

Après avoir été très dangereusement malade d'une fièvre bilieuse, Stanley a recouvré assez de force pour se rendre à Manyanga et de là à Stanley Pool.

Un bateau à vapeur à deux hélices a été commandé à une maison anglaise, pour la station civilisatrice portugaise qui doit être établie sur le Congo.

M. le comte H. d'Arpoare, envoyé par le gouvernement du Portugal dans ses possessions de la Guinée, y a trouvé une vigne sauvage, dont la découverte peut être très importante pour l'avenir de la viticulture. Il doit repartir de Lisbonne pour l'Afrique le 5 décembre.

Une société s'est formée à Libéria, sous le titre de « Liberia interior association, » en vue de développer le commerce avec l'intérieur, de rechercher les moyens de transport et l'emploi de bêtes de somme propres au pays, et de s'occuper des intérêts commerciaux, agricoles et politiques de la colonie à l'intérieur.

Le collège de Libéria sera transféré dans un district rural, et l'on joindra aux études classiques l'enseignement d'un travail manuel, pour apprendre aux natifs l'usage pratique des instruments perfectionnés de l'industrie européenne.

INDICATIONS HYGIÉNIQUES

(Suite [1].)

Les voyageurs sont souvent obligés de traverser des marécages ou des jungles, où la chaleur, agissant sur une végétation exubérante, donne naissance à des miasmes qui affaiblissent et empoisonnent les plus fortes constitutions. Or, le *café torréfié* a la propriété de neutraliser rapidement et complétement les effluves végétaux et animaux, grâce à l'odeur empyreumatique qu'il doit à une huile essentielle, la *caféone*. Le prix de celle-ci est très élevé, car elle coûte environ 10,000 fr. le kilog., mais elle agit en quantité pour ainsi dire infinitésimale. Immergés dans une dissolution aqueuse de cette huile, les vêtements conserveraient longtemps un principe aromatique, et le voyageur porterait en quelque sorte avec lui une atmosphère préservatrice contre les émanations paludéennes.

La maladie peut provenir aussi de l'humidité dans laquelle doivent vivre les explorateurs, obligés de franchir des rivières ou des marécages d'une largeur souvent considérable, et de laisser ensuite leurs vêtements sécher sur le corps. Ne serait-il pas possible d'adopter un vêtement de caoutchouc tout d'une pièce, sorte de pantalon à pied interceptant l'eau jusqu'à la ceinture? La transpiration ne se dégagerait pas complètement, mais cet inconvénient serait certainement moindre que celui de laisser les substances organiques de l'eau pénétrer par les pores. Dans l'expédition contre les Achantis, en 1873, on donna des chemises en caoutchouc aux soldats anglais qui pouvaient être forcés de dormir sur un terrain humide et vaseux. Pourquoi ne ferait-on pas la même chose pour les expéditions pacifiques, qui s'aventurent dans des pays peu connus mais que l'on sait être malsains?

Cette idée nous paraît devoir être agréée par tous les explorateurs de l'Afrique, spécialement par ceux qui voyagent dans les régions centrales intertropicales, où les cours d'eau à traverser sont très nombreux, et où la saison des pluies les fait déborder et transforme leurs bords en vastes marais. Entre les averses, le soleil est ardent et fait passer les voyageurs d'une grande humidité à une chaleur intense, contraste perpétuel, bien propre à ruiner les constitutions les plus robustes. Dans la région parcourue par Schütt (entre le 7° et le 10° lat. S.), pendant la saison sèche, de mai en août, il y a à l'intérieur d'abondantes rosées, puis pendant les huit autres mois, presque sans interruption des pluies régulières, de 6 heures du soir à 5 heures du matin, ou de 7 h. du matin à midi, ou de midi au soir. « Le voyage à cette époque n'est pas agréable,

[1] Voir la livraison d'octobre, p. 77.

dit Schütt, pas de jour où l'on n'ait toute la partie inférieure du corps complètement mouillée, soit par la pluie, soit par la rosée qui, tous les matins, couvre l'herbe quand il n'a pas plu pendant la nuit, ou par l'eau, en passant à gué les innombrables ruisseaux qui, à cette époque, sont tous gonflés. Mais le soleil, qui déjà alors projette ses rayons presque verticalement, vous sèche dans les intervalles; souvent, pendant une marche, il faut passer par les deux états, humide et sec; on s'y accoutume par l'exercice de tous les jours, puis on ne s'en inquiète plus. En mars et en avril, où les herbes ont deux fois la hauteur d'un homme, c'est le corps tout entier qui est mouillé pendant les heures de pluie, après quoi, quand vient le soleil, on est sur le point d'étouffer. » L'expérience faite pendant la guerre des Achantis devrait, ce nous semble, être mise à profit par tous les explorateurs.

L'eau, pour laquelle les caravanes précipitent leur marche et qui leur cause si souvent des déceptions cruelles, est fréquemment alcaline et nitreuse ou couverte de conferves qui la rendent absolument impotable. Dans le premier cas elle tue les animaux, comme Stanley l'a éprouvé dans son voyage au Tanganyika; dans le second elle peut causer la dysenterie. On peut y remédier au moyen d'un filtre à charbon combiné avec une petite pompe, dont la disposition permettrait d'obtenir une eau plus abondante et suffisamment pure. La paroi du corps de pompe (en caoutchouc ou en forte toile) se replierait sur elle-même, et la tige du piston serait articulée, de manière à donner à l'appareil le plus petit volume possible. M. le Dr Dutrieux recommande de faire cuire l'eau et même de la distiller.

Ces moyens nous paraissent préférables au goudron ou aux deux gouttes d'acide phénique par litre ajoutées à l'eau, conseillés par d'autres. L'expérience acquise par le Dr Bourru, qui a voyagé dans les pays tropicaux, les lui fait envisager comme illusoires; l'eau phéniquée, en particulier, serait détestable au goût, mais non assainie. Il recommande comme beaucoup meilleur le filtre au charbon, en citant comme exemple l'expérience faite dans la guerre des Achantis, où chaque soldat anglais en était pourvu. Le résultat en fut excellent; il le serait sans doute pour tous les explorateurs.

Les voyageurs ne pourraient-ils pas faire usage du *coca* (*erythroxylon coca*) contre l'action débilitante des climats tropicaux? Les habitants du Pérou, et surtout les indigènes vivant sur les hauts plateaux des Andes, s'en servent pour neutraliser les effets de la raréfaction de l'air. Son emploi leur permet d'endurer plus longtemps la faim, et les rend capables de porter de lourds fardeaux. Il modère la transpiration qui est une cause d'affaiblissement, sans l'arrêter tout à fait. Dans

un voyage pédestre, j'ai récemment fait l'expérience que je pouvais, grâce au coca, marcher vite, sans oppression ni fatigue, même par un chaud soleil; j'étais cependant vêtu assez chaudement et je portais un sac. On peut le prendre en dissolution dans du cognac ou le boire en infusion comme le thé.

Quelque avantage que puisse présenter l'usage du coca pour les explorateurs, souvent exposés dans leurs longues marches à souffrir de la faim, d'après l'ingénieur Bresson qui a travaillé sur les plateaux des Andes, dans le désert d'Atacama, les Européens qui n'ont pas l'habitude du coca dès leur enfance ne pourraient s'en servir sans conséquences fâcheuses. Il est vrai que les indigènes de ces plateaux sont amateurs passionnés des feuilles du coca et qu'ils en mâchent continuellement. Le coca leur est presque plus essentiel que le boire et le manger; il leur fournit les moyens de se passer jusqu'à un certain point de nourriture et de boisson. Leur système nerveux en reçoit une excitation qui empêche l'épuisement. Indiens, soldats, muletiers peuvent, grâce au coca, faire des marches prolongées sans vivres, trottant sans s'arrêter dans des sables brûlants et mouvants, toujours contents, pourvu qu'ils aient dans la bouche un peu de coca. Mais ils y mêlent un alcali qui neutralise un principe acide contenu dans la feuille.

En terminant, notre correspondant suggère l'idée d'un moyen propre à garantir de la piqûre de la tsetsé les animaux propres à être employés comme bêtes de somme.

Sur l'initiative de S. M. le roi des Belges, dit-il, on a essayé d'introduire en Afrique des éléphants apprivoisés de l'Inde. A supposer que l'on arrive à dresser en assez grand nombre ceux d'Afrique, pour pouvoir les employer comme bêtes de charge, le cheval, l'âne, le bœuf, n'en resteront pas moins d'une utilité évidente. Malheureusement la tsetsé (*glossita morsitans*) tue ces animaux, et l'on se rappelle que Burton, Cameron et Stanley perdirent presque toutes leurs montures. Ils ont vu sur leur route d'immenses prairies qui semblaient n'attendre que des troupeaux, mais que la présence de la tsetsé laissait désertes. Les seules bêtes laitières étaient les chèvres: les vaches devaient être reléguées dans des districts non envahis par la terrible mouche. Le taon, qui chez nous tourmente le bétail, a pu être combattu au moyen de l'*assa fœtida*, dont on frotte le corps de l'animal et dont l'odeur écarte l'insecte hostile. La tsetsé ne pourrait-elle pas être éloignée par le même procédé? Dans ses explorations du Zambèze, Livingstone décrit deux autres mouches qui, sans être aussi dangereuses que la précédente, harcèlent continuellement les animaux domestiques, et auxquelles ce remède pourrait être opposé avec succès.

Le fléau de la tsetsé pourra diminuer d'intensité par suite de l'extension des cultures, comme c'est déjà le cas à Livingstonia, ou par le fait de la diminution des fauves, principalement des buffles, car on la trouve surtout dans les forêts habitées par ces animaux; mais, en attendant, les explorateurs ont à compter avec elle. Un des moyens de soustraire les bêtes de somme à sa piqûre et à la mort, c'est de leur faire traverser de nuit, au clair de lune et dans la saison froide, les lieux hantés par elle. Les mouches sont alors engourdies et incapables de piquer. Ou bien, si l'on doit voyager de jour, pendant la saison chaude, que l'on se serve du moyen recommandé par notre ami, ou de celui qu'a employé le Dr Hildebrandt dans ses explorations de l'Afrique orientale. Malgré la triste expérience faite dans leurs voyages au nord du Zanguebar par le baron de Decken et par New, qui y avaient perdu leurs ânes par la piqûre de la mouche *dondorobo,* il prit avec lui un âne, qu'il conserva en le frottant tous les jours avec du pétrole, surtout aux oreilles, aux naseaux, aux endroits où la peau est tendre. Cette odeur mettait en fuite non seulement la dondorobo, mais encore les moustiques et d'autres insectes des plus désagréables. On peut aussi se servir d'eau de quassia ou d'huile de cade.

Il ne faut négliger aucun des moyens proposés pour aplanir les difficultés créées aux explorateurs et aux colons par les conditions spéciales du continent africain. Nous ne doutons pas de leur efficacité. Le climat de plusieurs parties de l'Afrique se modifiera, des régions insalubres seront assainies, les marécages céderont la place aux cultures, des travaux appropriés amélioreront le régime des eaux, la fièvre perdra de son intensité, et reculera devant les défrichements. Tel a déjà été le cas pour la côte de Libéria, qui était très insalubre, mais dont l'insalubrité a beaucoup diminué par suite des perfectionnements agricoles qui y ont été apportés, particulièrement dans le district de Monserado, ou à Breverville et à Arthington, régions actuellement des plus salubres. Les études spéciales que le Comité des missions de Bâle compte faire faire par un médecin, des conditions sanitaires de la côte d'Or, des fièvres de cette région, de leur traitement, du régime, des habitations, des vêtements, etc., serviront non seulement aux colons et aux missionnaires, mais encore, nous l'espérons, à tous ceux qui se consacrent aux découvertes qui restent à faire dans le continent africain, et à la civilisation de ses habitants.

EXPLORATION DE LA DANA PAR CL. DENHARDT[1]

Lors de la fondation de l' « *African exploration fund* » au mois de mai 1877, parmi les questions inscrites dans le programme de cette société figurait l'étude de deux routes, l'une de Mombas à l'extrémité S.-E. du Victoria Nyanza par le Kilimandjaro, l'autre, de la baie de Formose à l'extrémité N.-E. du même lac, par la Dana et le Kénia. Le Comité préféra faire explorer le pays situé entre Dar-es-Salam, le Nyassa et le Tanganyika, et l'on sait le succès de l'expédition de Thomson. Les Anglais n'ont cependant pas perdu de vue la région au nord du Zanguebar. A la demande de plusieurs sections de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, le Conseil de cette Société a pris une résolution, en vue de provoquer une expédition qui devrait explorer scientifiquement la chaîne des montagnes neigeuses de l'Afrique équatoriale. A cet effet il s'est adressé à la Société royale de géographie de Londres, et a offert un subside de 100 L. pour aider à couvrir les frais de l'expédition[2]. L'attention va donc se porter d'une manière spéciale sur cette contrée.

On admet généralement aujourd'hui que les premiers explorateurs dans cette région furent les missionnaires Krapf et Rebmann qui, en 1848 et 1849, dans leurs excursions de Mombas à l'intérieur, aperçurent d'abord le Kilimandjaro, puis le Kénia, et s'avancèrent ensuite jusqu'à la Dana qui descend de cette dernière montagne, mais sans pouvoir faire l'ascension de celle-ci. Cependant, d'après M. le capitaine Verstraete, membre de la Société belge de géographie, ces grandes montagnes ont été connues en Europe avant la découverte de Krapf et Rebmann. Dans la *Description de l'Éthiopie au Prête Jan*, publiée à Anvers en 1558, on trouve une longue dissertation sur le rôle que jouait alors « certaine montagne de merveilleuse hauteur et grandeur[3] » que l'auteur place précisément où se trouve le Kilimandjaro, et où, dit-il, tous les enfants de l'empereur d'Éthiopie sont élevés et retenus, jusqu'à ce qu'ils soient appelés au trône. C'est là une coutume qui s'est observée de temps im-

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

[2] Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Thomson vient d'être chargé, par la Société royale de Géographie de Londres, de visiter la région située entre l'océan Indien et le Kilimandjaro, à partir de Mélinde au nord jusqu'à Pangani au sud. Il doit commencer ce mois-ci cette exploration.

[3] Cf. Bulletin de la Société belge de géographie, 1881, p. 403-420.

mémorial dans cet empire, afin que les compétitions y fussent rendues impossibles. » Dans une carte de Dapper de 1668, une rivière qui se verse dans l'Océan Indien à Mélinde porte le nom de Quilmaçi (eau du Quilimandja), et au commencement du siècle suivant, les géographes l'appellent Quilimango, les nègres disant *Kilimango* ou *Kilimanzi* pour *Kilimandjari*, *eau de source royale,* c'est-à-dire rivière qui provient du Kilimandjaro ou de la montagne d'où descendent les rois.

Quoi qu'il en soit, on se rappelle l'opposition que rencontra l'annonce de Krapf et Rebmann de sommets neigeux dans l'Afrique équatoriale, et les voyages qui furent entrepris pour vérifier le fait. Dans une première expédition, le baron de Decken, accompagné du géologue Thornton, gravit, en mai 1861, le Kilimandjaro jusqu'à une élévation de 2530^{m}, releva le lac Jipé et découvrit que la Daffeta, qui le traverse, est le cours supérieur de la Roufou, qui débouche à Pangani dans l'Océan. L'année suivante, il se rendit une seconde fois au Kilimandjaro avec un autre géologue, le Dr Kersten, et entreprit de nouveau l'ascension de la montagne ; il réussit à atteindre une hauteur de 4222^{m}, à constater que le Kilimandjaro a deux pics, l'un de 5285^{m}, l'autre de 6115^{m}, que toute végétation y cesse dès 3600^{m} à 3700^{m}, et que la limite des neiges permanentes y est à 5000^{m}. Toutefois, écrivait le Dr Kersten au Dr H. Barth, « la plus grande partie de la neige se présentait sur le sommet occidental, du côté du N.-O., à l'abri des vents chauds de la côte ; sur le sommet oriental la neige, qui couvre souvent la cime entière de très grand matin, est toujours fondue quelques heures après dans les parties basses ; ce n'est que dans les parties supérieures qu'il en reste perpétuellement. »

N'ayant pu achever l'exploration du massif tout entier du Kilimandjaro et du Kénia dans cette seconde expédition, le baron de Decken en entreprit une troisième en 1865, avec Richard Brenner, et pourvu de deux bateaux à faible tirant d'eau, construits tout exprès pour remonter les rivières. Après plusieurs essais infructueux sur divers cours d'eau, il voulut remonter la Djouba, qui se verse dans l'Océan aux environs de l'équateur, mais il succomba dans une attaque des Somalis. Brenner explora ensuite les rives de la Dana et poussa jusqu'à la Djouba.

En 1871, nouvelle tentative d'ascension du Kilimandjaro par les missionnaires New et Bushell, qui atteignent la limite des neiges et, en redescendant vers le N.-E., découvrent le lac Tchala. En 1876, Hildebrandt tenta d'explorer le Kénia, mais ne put pas dépasser Kitoui, à 126 kilom. de la montagne. Des brigands wakouafis lui barrèrent le passage et essayèrent de le tuer. Il avait cependant, par un temps serein,

réussi à distinguer nettement de Kitoui le sommet du Kénia, et pu mesurer, avec une boussole, l'angle Kitoui, Kénia, Kilimandjaro, qui a une importance très grande pour la cartographie.

Enfin, Clément Denhardt, ingénieur berlinois, partit, vers la fin de l'année 1877, pour Zanzibar en vue d'explorer cette même région. Il s'y était préparé depuis plusieurs années ; le Dr Petermann l'y avait encouragé, et lui avait procuré l'appui de protecteurs riches et de sociétés savantes ; le Dr Kersten, qui avait accompagné de Decken, lui avait donné d'excellents conseils et avait dressé lui-même le plan de l'expédition. Il était d'abord question de remonter la Djouba, dans l'exploration de laquelle de Decken avait succombé ; mais les conditions dans lesquelles se trouvaient les populations des bords de cette rivière firent renoncer à ce projet, et l'on se rattacha à la Dana, qu'il était nécessaire d'étudier d'une manière précise, afin d'avoir une base solide et sûre en vue d'opérations ultérieures. L'expédition devait chercher à atteindre le Kénia, en employant la Dana comme la voie la plus courte pour parvenir à la montagne ; puis explorer les volcans au N. et au N.-O. du Kénia ; étudier les affluents que les grands lacs, réservoirs du Nil, reçoivent des montagnes neigeuses et de la chaîne qui forme la ligne de partage des eaux entre le Nil, la Dana, la Djouba et les autres rivières de la côte ; enfin visiter les sources de la Djouba. Elle pouvait aussi, à partir de la Dana, traverser le pays qui s'étend au N. vers Harrar, et au N.-O. vers l'Enarea, le Kaffa et le Choa. Clément Denhardt était accompagné de son frère Gustave, et devait rejoindre à Zanzibar le Dr Fischer de Barmen, qui était parti le premier pour visiter le sultan de Wito, reconnaître dans quelles conditions se trouvait le pays, et préparer les voies à l'expédition. Grâce à cette étude préliminaire, celle-ci put s'accomplir sans grandes difficultés jusqu'à Massa sur la Dana, où Gustave Denhardt fut atteint de la dysenterie, ce qui obligea son frère à le ramener à Zanzibar, d'où, après avoir encore fait la triangulation des environs de Mombas et de la côte jusqu'à Pangani, il revint en Europe au commencement de juin 1879, tandis que le Dr Fischer se fixait à Zanzibar. Ils ne furent pas troublés par des aventures émouvantes ; aussi les études géologiques que put faire le Dr Fischer, et les travaux géodésiques et géographiques auxquels les deux frères purent se livrer tranquillement n'en ont que plus de valeur. Ils se sont efforcés en particulier d'obtenir, par des déterminations astronomiques nombreuses et par la triangulation, un réseau précis pour le levé des côtes et des rivières, en faisant marcher de front les études magnétiques et météorologiques. Quoique la carte qui accompagne

le rapport de Cl. Denhardt, publié par les *Mittheilungen* de Gotha, et d'après laquelle a été dressée celle que nous joignons à cette livraison, ne doive être envisagée que comme une esquisse, le tracé de la Dana n'en pourra pas moins servir de base aux expéditions ultérieures.

De Mélinde, où les pluies les retinrent plusieurs semaines, les voyageurs explorèrent la côte jusqu'à Kipini, à l'embouchure de l'Osi. Là ils procèdent à l'achat des marchandises d'échange nécessaires, et se procurent des canots pour remonter l'Osi et la Dana, et bientôt ils atteignent Kau sur l'Osi, résidence de Saïd ben Ali, représentant du sultan de Zanzibar, revêtu d'un pouvoir absolu, redouté dans tout le pays, et qui s'efforce de les empêcher de pénétrer plus avant dans l'intérieur. Malgré cela ils obtiennent d'indigènes, demeurant en amont de Kau, les canots dont ils ont besoin, et, de l'Osi, ils passent, par le canal Bélésoni, dans la Dana, qu'ils remontent d'abord jusqu'à Mounjouni, non sans avoir été arrêtés un certain temps par les Bararettas Gallas de Ngao et d'Engatana, auxquels Saïd ben Ali a persuadé de leur faire payer un fort tribut, pour les empêcher d'aller plus avant. De Mounjouni ils poursuivent leur exploration sans interruption jusqu'à Massa, chef-lieu du district de Malakoté. Redescendus en toute hate à Tjarra, par suite de la maladie de G. Denhardt, ils peuvent encore étudier le cours de la Dana jusqu'à la mer. S'ils ne purent la remonter jusqu'à sa source, ni exécuter tout le plan qu'ils s'étaient tracé, les résultats de leur expédition n'en sont pas moins importants, par les renseignements qu'ils nous fournissent sur le bassin de la Dana, sur la flore et la faune de cette région, et surtout sur son ethnographie, les indigènes wapokomos et wagallas les ayant toujours accueillis très favorablement. Ils les pressaient même de s'établir au milieu d'eux, leurs rapports avec les blancs leur paraissant de beaucoup préférables à ceux qu'ils ont avec les mahométans, dont ils doivent subir sans mot dire toutes les vexations.

Avec la Djouba, la Dana est le fleuve le plus considérable de l'Afrique orientale équatoriale; elle est navigable, pour des bateaux de 1^{m} de tirant d'eau, jusqu'à Haméjé, à 30 journées de l'embouchure; sa largeur varie de 30^{m} à 100^{m}; sa profondeur de 4^{m} à 10^{m}; sa vitesse est de 6 kilom. à l'heure. De Massa à l'embouchure, elle ne reçoit plus d'affluents. A l'époque des hautes eaux elle inonde le pays à plusieurs kilomètres de distance, entre Tjarra et Engatana. De Ngao à Tjarra les Wapokomos ont construit des digues, dans lesquelles ils ont ménagé des ouvertures pour irriguer régulièrement les terrains rapprochés du fleuve. Il s'y forme de vastes nappes d'eau, comme des lacs; les explorateurs purent

s'en servir pour éviter un grand nombre de méandres de la rivière. Après la saison des pluies l'eau en redescend au fleuve. Entre la Dana et l'Osi se trouve le Bélésoni, canal naturel que les Wapokomos ont mis deux ans à élargir, pour en faire une voie commerciale commode entre les deux fleuves, même pendant la saison sèche. Il a environ 7 kilom. de longueur et 2^{m} de largeur, et traverse un pays plat et marécageux ; par places cependant il se rétrécit, jusqu'à n'avoir plus que 0^{m} 75 de large, en sorte qu'aux contours les canots heurtent souvent le bord. La profondeur en varie de 0^{m} 75 à 1^{m} 5 ; le courant, rapide à l'endroit où il sort de la Dana, se ralentit ensuite. La végétation croît rapidement, et fermerait le canal sans le passage continuel des bateaux.

Les Wapokomos prétendent qu'aux hautes eaux la Dana est en communication avec le Kilifi et le Sabaki ; il n'y a là rien d'impossible, étant donnée la nature du pays. Il ne serait pas difficile d'y ouvrir un canal comme celui qui unit l'Osi et la Dana. Celle-ci reçoit des eaux de plusieurs lacs, du Chaggababou sur la rive droite, du Doumi et du Mokangoué sur la rive gauche. Jusqu'en 1873, le Chaggababou formait un lac très distinct, près de la Dana et en rapport avec cette dernière ; mais cette année-là une inondation extraordinaire ouvrit un autre lit au fleuve, de manière que celui-ci se trouve maintenant très rapproché du lac, au point de le toucher et de former avec lui, même dans la saison sèche, une nappe d'eau d'où n'émerge plus que l'étroite bande de terrain qui formait autrefois la ligne de séparation entre le lac et le fleuve. Le Chaggababou est alimenté par quelques sources et par la Tarsaa qui sort d'un étang. Sa largeur varie de 200 à 5000^{m}, sa profondeur de 3^{m} à 12^{m}. L'eau en est verte, transparente, potable, et sa couleur tranche fortement avec la teinte rougeâtre de la Dana. Des prairies, des bouquets de bois, et de magnifiques perspectives donnent à ses bords l'aspect d'un parc.

La largeur et la profondeur de l'Osi entre Kipini et Kau ne le cèdent pas à celles de la Dana ; sa vitesse est de 4 à 5 kilom. à l'heure.

La marée se fait sentir dans l'Osi jusqu'au Bélésoni, et dans la Dana jusqu'à moitié chemin de Tjarra.

La Dana a deux crues, qui dépendent des deux saisons pluvieuses. La grande crue va de la fin de mai à la fin de septembre, et produit la grande inondation qui a lieu en juin ; le niveau des hautes eaux se maintient jusqu'à la fin de septembre, après quoi elles baissent rapidement ; la petite crue commence à la fin d'octobre et dure jusqu'à la fin de décembre. C'est au milieu de mai que le niveau des eaux est le plus bas. *(A suivre.)*

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de relever quelques erreurs qui ne peuvent vous être imputées et qui existent dans votre page 46.

Il s'agit sans doute du *Buahit*, pic saillant du Sîmen, que j'ai gravi le 12 mai 1848 pour y observer l'hypsomètre, qui m'a donné 4664 mètres pour l'altitude. Dans ma *Géodésie d'Éthiopie*, je préfère 4510 mètres, car cette altitude résulte de l'ensemble de cinq relèvements que j'ai publiés. J'ai vu le Buahit des centaines de fois. C'est par exception qu'il est enveloppé de nuages ou qu'on y trouve de la neige. C'est ce qui m'est arrivé quand j'y montai, mais sans avoir besoin de mes mains, bien que la pente soit forte. Je n'ai pas vu de précipices dans les environs, mais les nuages peuvent m'en avoir caché.

Malgré le désir assez naturel d'augmenter la hauteur des montagnes en pays peu connu, la vérité m'oblige à dire que le Ras Dajàn, qui est le plus haut point du Sîmen, n'a guère plus de 4620 mètres, chiffre auquel j'ai dû m'arrêter, vu l'accord des relèvements que j'ai faits, en azimut et en hauteur, de trois stations éloignées. Le 12 mai, à 11 heures du matin, l'air était à 8,2 degrés sur le Buahit, ce qui est loin d'être un froid excessif. Comme les chefs du pays voyaient alors avec jalousie les ascensions au Sîmen, j'ai eu soin d'exclure de ma suite les habitants du pays inférieur et voisin; ils peuvent donc continuer à croire que je ne suis pas monté au Buahit. Le voyageur cité par vous paraît ne pas dire à quelle époque de l'année il y a trouvé de la neige, ce qui aurait été intéressant. Bien des fois, en regardant ce pic de loin, pour y rattacher mes triangles de géodésie expéditive, j'ai pu constater que le Buahit était rarement blanchi par la neige.

Tout en vous louant de votre soin à reproduire toutes les nouvelles venues d'Afrique, permettez-moi encore de réclamer contre celles de M. Pinchard. En disant *le* Kaffa, il semble indiquer, dans votre page 66, le pays indépendant situé sous le 7me degré de latitude N. vers le 34me degré à l'est de Paris. Or il y a fort loin de là au pays des Galla *Arusi*. S'il s'agit d'un autre Kaffa, le voyageur aurait dû le dire. Je viens de recevoir une lettre de Harar, et le chef de mission qui me l'écrit n'a pas l'intention de fonder une mission en Kaffa, par la simple raison qu'elle fut fondée il y a longtemps par Mgr Massaïa.

Agréez l'assurance de mes sentiments distingués.

Antoine d'Abbadie,
de l'Institut.

Paris, 25 octobre.

Nous remercions sincèrement notre savant correspondant de nous avoir signalé les erreurs dans lesquelles nous sommes tombés, en rapportant, d'après l'*Exploration* du 21 juillet, qui reproduisait un article du journal l'*Égypte*, d'Alexandrie, l'ascension du *Bakuit* par M. Albarguès de Sostène, chef de l'expédition espagnole en Abyssinie. — Quant aux nouvelles de M. Pinchard, c'est encore à l'*Exploration*, numéro du 15 septembre, que nous les avons empruntées; au reste, M. Tournafond, directeur de cette Revue, qui était à Venise quand elles ont été publiées, a, depuis son retour, exprimé ses regrets de la publication de cet article.

(Réd.).

BIBLIOGRAPHIE [1]

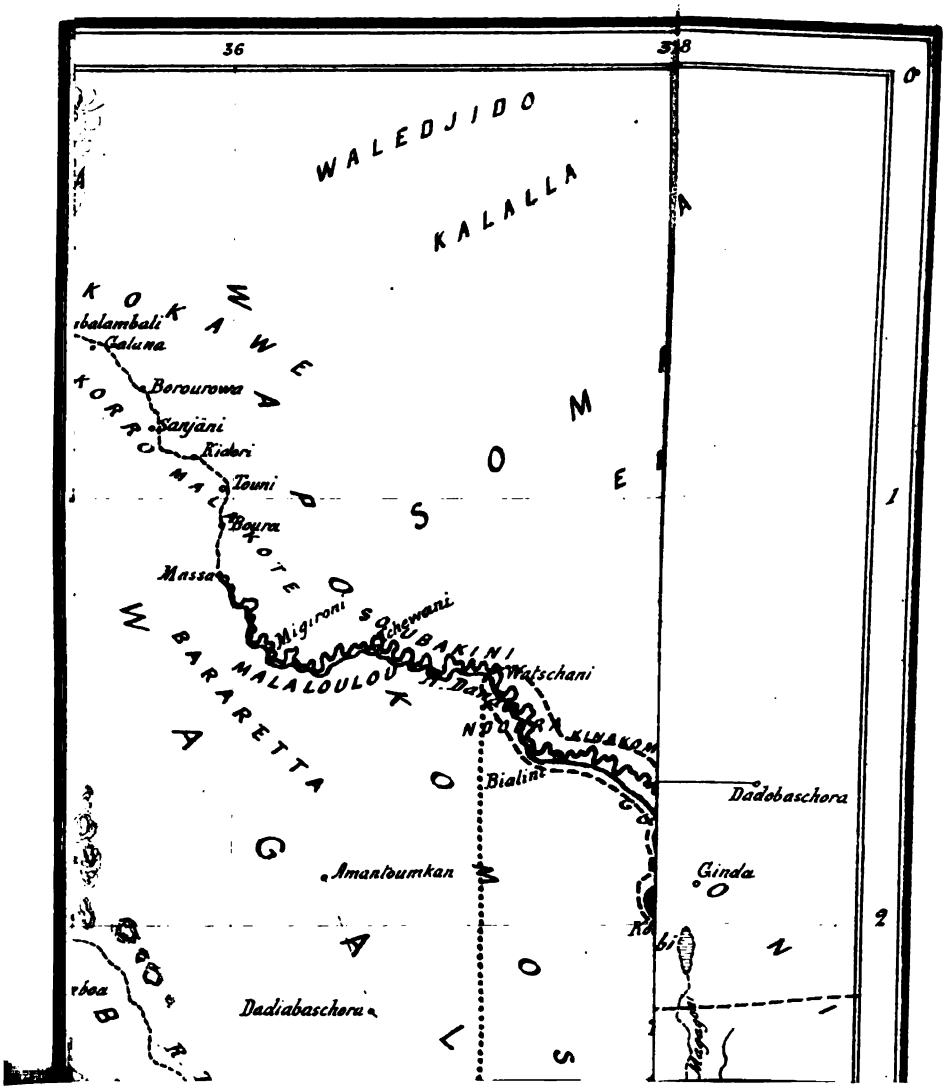
De Mogador a Biskra. Maroc et Algérie, par *Jules Leclercq*. Paris. (Challamel aîné), 1881, in-8°, 258 p. et carte. — M. J. Leclercq, avec lequel nous avons déjà visité les Canaries, nous fait faire, dans ces pages, un véritable et charmant voyage en zigzag de Tanger à Biskra, en passant par Mogador et Rabat, sur la côte occidentale du Maroc. Par le caractère entièrement mauresque de ses rues et de l'architecture de ses maisons, cette dernière ville est la plus originale de celles où il nous promène. Puis voici Tlemcen, francisé et offrant avec Rabat le plus parfait contraste, et bientôt, sous le ciel bleu de l'Afrique, à travers les vallées de la Kabylie, nous faisons l'ascension de la Lella Kredidja (2308 mètres), qui est après le pic de Chelia dans le massif de l'Aurès (2312 mètres), la plus haute montagne de l'Algérie, avec des troupeaux et des bergers qui rappellent ceux de nos Alpes, et des difficultés qui feraient le bonheur des alpinistes; enfin Constantine et Biskra plus connues, mais auxquelles le talent du conteur fait découvrir de nouveaux charmes.

Quatre mois dans le Sahara, journal d'un voyage chez les Touaregs, suivi d'un aperçu sur la deuxième mission du colonel Flatters, par *F. Bernard*. Paris (Delagrave), 1881, in-18°, 170 p. avec illustrations et carte, 3 fr. 50 c. — Indépendamment de l'intérêt que ne peut manquer d'exciter un ouvrage écrit par un compagnon du colonel Flatters, ce volume, dépouillé de l'appareil technique des rapports publiés jusqu'ici sur les missions chargées des études du Trans-Saharien, a tout l'attrait d'un journal de voyage dans le Sahara. La monotonie du désert disparaît, en présence du tableau des efforts déployés par l'homme qui s'y avance pour lui ravir ses secrets, et de la peinture des détails relatifs aux oasis, à la végétation ou à la faune, aux phénomènes électriques ou météorologiques, trombes, pluies diluviennes, tornados, etc. Ce qui intéresse le plus ce sont les vues d'un homme qui a étudié le Sahara sur place, et qui, malgré les difficultés créées par un grand désastre, n'en croit pas moins à la possibilité d'une entreprise de laquelle dépend la civilisation de cette partie de l'Afrique.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

A propos du railway trans-saharien. Réflexions et observations hygiéniques et médicales, par *J. Masse*. Paris (Calmann-Lévy), 1881, in-8°, 73 p. — Jusqu'ici le projet du Trans-Saharien a provoqué des publications techniques ou d'économie sociale; il était bon qu'une plume autorisée traitât la question au point de vue hygiénique et médical. Quoique destinées avant tout aux Européens qui seront appelés à se rendre en Afrique pour travailler à cette œuvre gigantesque, soit au Sahara, soit au Sénégal, ces pages, auxquelles les conditions présentes de l'Algérie et de Saint-Louis donnent un grand intérêt d'actualité, seront extrêmement utiles à tous ceux qui sont envoyés dans ces deux colonies. Et d'une manière générale, tous les explorateurs et les colons obligés de se préparer à l'acclimatement en Afrique, y trouveront des conseils précieux sur l'alimentation, le vêtement, l'usage de l'eau, le travail, etc. Signalons, en particulier, quant à la nourriture, le conseil, déjà donné par d'autres auteurs, de modifier ses habitudes avec les changements de milieu, et, à propos du chemin de fer, la recommandation de multiplier les ressources en eau, pour servir aux besoins des immigrants et transformer le sol en y ramenant la végétation.

Six semaines en Algérie. Notes de voyage d'un membre du congrès scientifique tenu à Alger (avril 1881). Paris (Ve A. Morel et Cie), 1881, in-8°, 176 p. 3 fr. — Il est intéressant de parcourir l'Algérie, d'Oran à Biskra, avec le temps d'arrêt nécessaire pour participer aux travaux et aux fêtes du congrès, en compagnie d'un savant, artiste en même temps, aux yeux duquel rien n'échappe et dont les observations sont toujours rendues dans un style qui en rehausse la valeur. Il est intéressant surtout de parcourir la colonie à la veille de l'agitation qu'y a créée le soulèvement de Bou-Amema. Après les pages de la presse quotidienne, ne parlant que de préparatifs militaires et d'engagements meurtriers, quand ce n'est pas d'incendies et de pillage, on se repose à la lecture de ce volume, qui vous fait toucher du doigt les bienfaits dont jouissait l'Algérie, il n'y a que quelques mois; on mesure l'étendue du mal que lui font les conditions actuelles du pays, et l'on hâte de tous ses vœux le moment où la pacification du sud rendra à ses habitants la possibilité de reprendre les travaux de la paix.


36
38
WALEDJIDO
KALALLA
KOKAWE
Galana
Borourowa
Sanjäni
Kidori
Touni
Boura
Massa
Migironi
Schewani
SOUBAKINI
MALALOULOU
Watschani
BARARETTA
Bialini
Dadobaschora
Amantoumkan
Ginda
Dadiabaschora
WAGALOSOMA
1
2

FOREIGN BODL:LIBR PERIODICALS

BULLETIN MENSUEL (*5 décembre 1881*).

De retour à Ghadamès, de l'expédition chez les **Touaregs Azguers** que nous avons racontée dans notre précédent Bulletin, le **P. Richard** a bien vite pris les mesures nécessaires, pour profiter des facilités qui s'offraient à lui de se rendre à **Rhat,** en vue d'y fonder une station. Sachant de quelle importance sont des guides sûrs, il a choisi les siens avec le plus grand soin parmi des indigènes éprouvés depuis trois ans, et ayant tous leurs intérêts à Ouargla. Après avoir écrit à Ikhenoukhen et à Fenaît, et avoir reçu des communications verbales qui ne lui laissaient aucun doute sur la bienveillance de ces chefs, il s'est mis en route pour Rhat avec deux autres missionnaires[1].

Aux termes de la convention conclue, en 1880, entre l'Angleterre et la Turquie pour la **suppression de la traite dans la mer Rouge,** tous les esclaves et les navires capturés doivent être remis aux autorités ottomanes du port le plus voisin, qui jugent les cas selon la loi musulmane. Cette clause annulant presque entièrement les autres articles du traité, l'*Antislavery Society* s'est adressée à Lord Granville, pour attirer son attention sur ce défaut de la convention, lui rappelant les *Commissions mixtes* qui seules ont rendu efficaces les traités analogues conclus avec l'Espagne et le Portugal, et le priant de charger l'ambassadeur anglais à Constantinople d'agir en vue d'obtenir un amendement de la convention, dans le sens de l'établissement de commissions semblables.

D'après les dernières lettres des explorateurs de l'**Association internationale africaine,** M. Ramaeckers espérait avoir complètement terminé les constructions de la station de Karéma à la fin de la saison sèche. Il avait remonté la coque du petit canot en acier qui lui avait été envoyé, mais sans pouvoir mettre en place la machine à vapeur, quelques-uns des tubes ayant été perdus pendant le transport, et les rechanges demandés n'étant pas encore arrivés. M. Ramaeckers a pu toutefois naviguer à la voile avec le *Cambier*, qui a fort bien tenu le lac, quoiqu'il fît un gros temps. — Depuis la mort de M. Popelin à Lutéké, près de Mtoua, M. Roger qui l'accompagnait est revenu à Karéma, d'où il a ramené à la côte les soldats de son chef. Arrivé à Zanzibar le 10 septembre, il y fut rejoint un mois plus tard par le Dr van den Heuvel, qui

[1] Nous donnons avec cette livraison une carte de l'Algérie, de la Tunisie et du Sahara central, permettant de suivre les événements actuels et les itinéraires des deux missions Flatters.

remplira provisoirement à Zanzibar les fonctions d'agent correspondant de l'Association africaine, et a été remplacé à Tabora par M. Becker, précédemment attaché en qualité de second à la station de Karéma. M. Roger a été chargé d'enrôler un certain nombre de Zanzibarites et de les conduire au Congo, où ils remplaceront les travailleurs de Stanley lorsque l'engagement de ceux-ci expirera. Il est parti de Zanzibar le 19 octobre. — Les voyageurs du **Comité national allemand,** établis à Kakoma, étaient tous les trois en parfaite santé. Sur l'invitation de la princesse Discha, chef de l'Ougounda, ils transféreront leur station, à Gounda, chef-lieu du district. Un traité, conclu avec la princesse et les grands du pays, leur concède le terrain pour la construction d'une maison et les champs nécessaires à l'entretien du personnel de la station. M. Bloyet, chef de la station du **Comité national français,** a été malade, cependant il était assez bien rétabli pour songer à repartir pour le Condoa, avec sa femme qui l'a rejoint à Zanzibar. La présence d'une Européenne dans une station civilisatrice de l'Afrique orientale ne peut avoir que d'heureux résultats.

Les missionnaires de l'**Ouroundi,** dont trois ont été massacrés, avaient commencé par racheter de jeunes noirs pour les élever, et, à cet effet, ils avaient créé un vaste établissement, situé au milieu de la tribu des Roumoungués. Les Wabickaris, voisins de ceux-ci, mais en hostilité perpétuelle avec eux, demandèrent aux missionnaires de venir s'établir chez eux, ce qui ne put leur être accordé, leurs terres étant basses et insalubres. Irrités de ce refus, ils cherchèrent à plusieurs reprises à enlever aux missionnaires quelques-uns de leurs élèves, pour les réduire de nouveau en esclavage. Ayant réussi à en prendre un, ils se le virent réclamer par les missionnaires, qui menacèrent même de recourir à la force. Alors, conduits par leur chef, ils envahirent en armes le territoire des Roumoungués, attaquèrent la station, tuèrent trois des missionnaires à coups de flèches, puis s'enfuirent comme épouvantés de leur œuvre. Les Roumoungués supplièrent les survivants de s'éloigner pour ne pas s'exposer à de nouvelles attaques. De leur côté, les missionnaires du Massanzé, au delà du Tanganyika, informés de la position critique dans laquelle se trouvaient leurs frères, s'empressèrent de frêter une barque pour venir les chercher, eux et leurs élèves, et les conduire dans le Massanzé.

L'insalubrité de la station d'**Oudjidji** a obligé deux des missionnaires de la Société de Londres, atteints de la fièvre, à quitter cette localité. L'un d'eux, M. Wookey, a dû revenir en Angleterre; l'autre, M. Hutley,

s'est arrêté dans l'**Ourambo,** pour permettre au Dr Southon de se rendre à Mtoua, dans l'**Ougouha,** qu'avait dû quitter également M. Palmer, aussi malade de la fièvre; en outre, les efforts qu'il avait dû faire pour venir en aide à M. Popelin, lui avaient causé une attaque de paralysie temporaire. M. Griffith restait seul au delà du Tanganyika, séparé de ses collègues de l'Ourambo par le lac et un territoire de plus de 300 kilomètres. Le Dr Southon n'a pas voulu le laisser ainsi isolé. Le Comité de Londres s'est demandé s'il ne devait pas renoncer pour un temps aux stations du Tanganyika et se replier sur l'Ourambo; mais les nombreuses populations qui entourent le lac, le bon accueil qu'elles ont toujours fait aux missionnaires, et la considération que le Tanganyika est la voie la meilleure pour pénétrer chez les multitudes qui occupent la grande vallée du Congo, l'ont engagé à persévérer dans ses progrès vers l'ouest, jusqu'à ce que ses missionnaires aient rejoint ceux des sociétés anglaises qui remontent le fleuve. D'après le témoignage de M. Hutley, il y a au nord d'Oudjidji, près du lac, à une certaine hauteur, des endroits salubres, et MM. Palmer et Griffith croient que l'on peut en trouver aussi à l'ouest de Mtoua, non loin de la station actuelle. Pour compléter la ligne de communication par le Nyassa, proposée par M. James Stevenson, le Comité créera une station nouvelle au sud du Tanganyika, et fournira aux missionnaires un vapeur, pour leur permettre de visiter les tribus établies le long des 1500 kilomètres de côte du lac, d'acquérir une connaissance complète du pays, et de choisir les sites les meilleurs pour l'emplacement de futures stations. En même temps que le steamer sera placé sur le lac, on commencera à donner aux natifs une éducation industrielle, sous la direction de mécaniciens attachés à la mission.

M. **W. Beardall,** constructeur de la route de Dar-es-Salam, dans la direction du Nyassa, a été chargé, par le sultan de Zanzibar, d'explorer le bassin de la **Roufigi** et de son tributaire l'Ouranga. Malgré la rapidité du courant et, dans certains endroits, le peu de profondeur de l'eau, il a pu remonter la première en bateau jusqu'à Korogéro. Les villages sont nombreux le long de la rivière. Korogéro en est le principal chef, mais son autorité a beaucoup diminué depuis que sa ville a été brûlée, ses gens tués ou dispersés, et lui-même fait prisonnier par les Mahengués. Il doit leur payer un tribu annuel, dont il prélève une partie sur les petits chefs du voisinage. Les Mahengués considèrent cette partie du pays comme une espèce de *réserve* pour la chasse aux esclaves. Trop habiles pour dépeupler d'un seul coup tout le pays, ils y font des incur-

sions périodiques, brûlent un ou deux villages et emmènent des esclaves. Aussi, après les récoltes, les indigènes de la Roufigi se cachent-ils, eux et leur grain, dans les îles basses de roseaux qui garnissent cette partie de la rivière. Ils n'y sont pas aisément surpris, les Mahengués craignant les crocodiles qui abondent dans ces retraites marécageuses. De Korogéro, l'expédition dut poursuivre sa marche à pied, les cataractes de Pangani, au-dessous de l'embouchure de la Ruaha, ne permettant pas aux bateaux de remonter plus haut. M. Beardall s'avança jusqu'au confluent de la Loupouégo et de l'Ouranga, et aux cascades de Chougouli. Il y apprit que des caravanes de Quiloa y passent continuellement, pour acheter des esclaves et de l'ivoire. L'impossibilité de trouver des guides pour aller plus loin et l'approche de la saison des pluies l'obligèrent à revenir à la côte. En arrivant à Nyan'toumbo, à peu de distance de l'océan, un de ses hommes, descendu à terre, vit une caravane d'environ 50 esclaves qui attendait de pouvoir traverser la rivière pour continuer sa marche vers le nord ; le propriétaire s'était caché, quand il avait appris la présence du bateau de M. Beardall dans le voisinage.

La Société de géographie de **Mozambique** se propose de faire faire une reconnaissance des principaux golfes et des rivières du littoral, et d'organiser une expédition au lac Nyassa en partant de Sangoul. De son côté, le ministre portugais de la marine et des colonies présentera, à la rentrée des Chambres, un projet en vue de la construction du chemin de fer de Lourenzo Marquez à la frontière du Transvaal. La ligne, dont le coût est estimé à 7,500,000 francs, serait construite aux frais de l'État. Le gouvernement doit en outre procéder à une nouvelle adjudication du service postal officiel, par steamers, entre la métropole et les ports de la province de Mozambique. Actuellement, ce service est fait, viâ Suez, par la « British India Company, » en vertu d'un contrat échéant en 1882, qui probablement ne sera pas renouvelé, le transbordement réglementaire à Aden ne permettant pas à la province de Mozambique de jouir des avantages que des communications rapides avec la métropole pourraient lui assurer.

Le **P. Depelchin** a visité à la fin de mai la station de Panda-ma-Tenka, à 80 kilom. des chutes du Zambèze, dont le personnel a beaucoup souffert de la fièvre, Il compte bâtir sur un plateau, du côté Est de la vallée, un sanitorium, planter dans la vallée beaucoup d'eucalyptus pour assainir le pays, et creuser un puits pour se procurer de l'eau potable. Le roi des Barotsés lui a fait exprimer le désir de voir les missionnaires, et a envoyé à Mparira des bateaux pour les transporter à Katonga, sa résidence.

D'après le *Standard*, Mopoch, chef indigène de Lydenbourg, dans le **Transvaal,** a pris les armes pour combattre les Boers. Il avait déclaré au résident anglais que, si les troupes britanniques quittaient le pays, lui et sa tribu se battraient jusqu'au dernier homme, plutôt que de se soumettre aux Boers. Les blancs du district sont en fuite. Une grande inquiétude règne également dans le district de Wakkerstrom, où les Cafres se préparent à quelque entreprise. On craint que tous les indigènes du Transvaal ne se soulèvent, et que les Boers ne puissent leur résister. Deux mille hommes de troupes anglaises sont à Newcastle, prêts à toute éventualité.

D'Ouvouzia, où nous avons laissé le **P. Duparquet,** dans son exploration de l'**Ovampo,** il a traversé le district des Ombalandous ou Onrodous-miti, (hommes des arbres), surnom qu'ils doivent à l'habitude qu'ils ont de combattre du sommet des baobabs, d'où ils décochent leurs flèches contre leurs ennemis. Cette tribu est constituée sous une forme républicaine. Riche et puissante, elle est entourée de tous côtés par d'autres peuplades hostiles, et, n'ayant accès ni sur les fleuves, ni sur les routes du Damara, elle a été jusqu'ici peu visitée par les négociants. Les autres tribus lui font une guerre acharnée, mais sans pouvoir l'exterminer. Pour écarter d'elle les négociants, elles leur faisaient les descriptions les plus terribles de la prétendue férocité des Ombalandous; mais le P. Duparquet a trouvé chez eux une population douce et inoffensive qui l'a parfaitement accueilli. Ils avaient même envoyé une ambassade aux Boers, dans le Kaoko, avec des bœufs et 300 sacs de blé, en retour de quelques munitions de chasse. Le pays abonde en gibier. En quittant Oumatouzia on arrive, en trois heures de marche, au premier village de l'Ombandja. Le roi, Ikéra, fait au P. Duparquet l'accueil le plus cordial. Agé de 40 à 50 ans, il a une physionomie franche et joviale, est bon et affectueux envers ses sujets, mais ruisselle d'une huile mélangée d'une teinture rouge, au point qu'il est impossible de lui toucher la main ; il en est de même de tout le personnel du palais. « C'est, dit le missionnaire, le roi le plus débonnaire et le plus aimable que j'aie rencontré en Afrique. » — « Mon cœur, » lui dit Ikéra, « est avec vous, et je tiens à ce que vous restiez ici pour apprécier mes dispositions et celles de mon peuple. Je vous donnerai le terrain que vous voudrez; vous retournerez ensuite à Omarourou, puis vous viendrez construire partout où vous voudrez. » Après quelques recherches, un emplacement fut choisi près des grandes fontaines d'Owars; le roi l'accorda, tout en regrettant que le P. Duparquet s'installât de l'autre côté de l'*oma-*

ramba : « Quand celui-ci, » dit-il, « sera rempli d'eau, comment pourrons-nous nous visiter? » Le missionnaire le rassura en lui promettant de construire, au travers de l'*omaramba*, une chaussée pour réunir sa mission à l'habitation du roi. — M. Erickson rejoignit le P. Duparquet à Ombandja avec le wagon de M. **Dufour.** Celui-ci avait éprouvé des difficultés de la part de Kipandéka, qui d'abord l'avait bien accueilli, puis lui avait demandé de faire du négoce avec lui ; mais il n'avait que du bétail à vendre, et M. Dufour, qui cherchait de l'ivoire et des plumes d'autruche, lui déclara qu'il n'achèterait pas de bétail. Le roi lui enjoignit alors de quitter son territoire ; à quoi M. Dufour répondit qu'il était venu non pour négocier, mais pour visiter le pays, qu'il ne le quitterait qu'à son gré et non d'une manière aussi expéditive. Là-dessus, Kipandéka lui interdit le feu et l'eau ; il envoya ses gens au wagon du voyageur, éteindre le feu et jeter l'eau qui était dans les barils; puis on emmena ses bœufs et ses chevaux, et le personnel effrayé prit la fuite. M. Dufour resta seul dans son wagon, déclarant qu'il mourrait plutôt que de partir. Il vécut ainsi pendant trois jours, d'une façon assez précaire, jusqu'au moment où l'annonce de la venue de plusieurs wagons rendit le roi plus traitable; avant l'arrivée de M. Erickson, il avait déjà renvoyé bœufs, chevaux et personnel à M. Dufour, qui vint à Ombandja. Il a visité les mines de cuivre d'Otavi, qui sont d'une richesse extrême. M. Dufour mesura la hauteur d'Ombandja au-dessus de la mer et trouva 1250^{m}, ce qui indiquerait qu'Ombandja est un des points les plus élevés de l'Ovampo. De là, l'expédition prit la route de l'Ondongona, dans la direction du Cunéné, qu'elle atteignit à Kilavi. Les eaux du fleuve sont extrêmement limpides et coulent lentement sur un lit de sable blanc. Partout, sur la rive gauche, il est limité par des *cliffs,* (rochers escarpés le long des rives), extrémité du plateau de l'Ovampo. Cette ligne de cliffs a des coupures qui donnent naissance aux *omarambas* dont l'Ovampo est sillonné. Il est plus bas que le fleuve et s'abaisse, des rives de celui-ci jusqu'à Ondonga, de 80^{m} au moins ; la pente se continue jusqu'au lac Etosha, qui occupe la plus grande dépression de toute la contrée. Le roi de Hombi, Shahongo, reçut les voyageurs avec beaucoup de bienveillance, et témoigna le désir d'entrer en relations commerciales avec M. Erickson.

Les stations missionnaires se multiplient le long du **Congo.** M. **Comber** en a créé à Isangila et à Mbou sur la rive septentrionale du fleuve, et n'attend que des renforts pour en fonder à Ibiou et à Stanley Pool. Un bateau d'un genre nouveau a été construit à son usage en Angle-

terre, par M. Sidney Comber qui va devenir médecin missionnaire. Ce bateau a été fait de toile à voile, enduite d'un mélange de noir de fumée et de goudron. La toile en est tendue au moyen de cannes fixées dans des anneaux de cuivre. Il ne pèsera pas plus de 60 livres, et pourra facilement être divisé, de manière à être porté par deux personnes. Il peut aussi être transformé en tente. M. **Mc Call** compte ajouter deux nouvelles stations aux trois que possède déjà la « Livingstone inland mission, » à Palaballa, Banza Montiko et Manyanga; l'une des nouvelles serait placée à moitié chemin entre Manyanga et Stanley Pool, l'autre à Stanley Pool même. Pour cette dernière, le Comité a déjà reçu de la veuve du missionnaire Henry Reed, de Tasmanie, un steamer qui sera appelé le *Henry Reed*, et un ami de la mission s'occupe à recueillir en Amérique la somme nécessaire pour le transport du steamer, de Mataddi à Stanley Pool.

Le **P. Augouard** est arrivé à Isangila en suivant, à partir de Vivi, la **route de Stanley**; elle est interrompue trois fois entre ces deux points pour le service des vapeurs. « Cette route, » dit-il, « est un travail vraiment gigantesque; on ne peut imaginer comment Stanley a pu déplacer, en si peu de temps, cette quantité énorme de terre, d'arbres et de rochers. En certains endroits elle traverse la forêt, tantôt verdoyante, tantôt encombrée par de grands rochers qu'il a fallu faire sauter avec de la poudre. Ailleurs, elle arrive droit sur le Congo et le domine à pic. Presque en face, deux cataractes, l'une en amont, l'autre en aval, grondent avec un fracas horrible et roulent au milieu des montagnes leurs flots écumants. Malgré le peu d'enthousiasme des noirs pour les beautés de la nature, les porteurs ne pouvaient retenir leurs cris d'admiration et de stupeur. » Stanley va continuer sa route vers Stanley Pool, où il conduira le petit bateau à vapeur à roues l'*En avant*. Il naviguera pendant 30 kilomètres, et le reste du chemin s'effectuera par terre. Il veut terminer ce travail avant le mois de mars prochain, époque à laquelle expire son engagement.

Une lettre de **Savorgnan de Brazza** à sa mère nous apprend qu'il a dû faire un nouveau voyage à **Franceville**, pour ravitailler la station et reprendre, auprès des tribus riveraines, l'influence perdue par son absence; sans cela il aurait fallu à ses aides, MM. Ballay et Mizon, plusieurs mois avant de pouvoir disposer de moyens de transport sérieux. A son départ de chez les Okandas, il souffrait d'une violente dysenterie qui l'avait complètement épuisé. A Boué il voulut faire passer les pirogues avec leur chargement au-dessus des rapides; la sienne chavira et,

pour la retirer, il dut passer plusieurs heures dans l'eau; la dysenterie le reprit et il se meurtrit grièvement le pied gauche. A peine guéri, il voulut se mettre à conduire lui-même sa pirogue, mais la blessure se rouvrit; l'inflammation s'y mit; il dut avoir recours aux médicaments du pays et, malgré un apaisement presque instantané de la douleur, l'effet de ces remèdes fut désastreux. Il envoya une pirogue chercher de l'acide phénique et du nitrate d'argent à Marchogo, et un nouveau pansement cicatrisa la plaie. On put alors le transporter à Franceville, où il arriva le 6 avril et où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il y trouva une route construite pour gagner le village sans trop forte pente, et un pont de 40 mètres pour traverser le lac; une très longue case sert de maison d'habitation et de magasin pour le personnel de la station; il apportait avec lui des semences, et allait tâcher d'introduire la culture des orangers, du café, de la vanille, etc.

Malgré les progrès déjà réalisés sur la côte de Guinée, les **sacrifices humains** persistent encore dans les grands états du **Dahomey** et des **Achantis.** Le missionnaire wesleyen John Milum a fait un voyage dans le Dahomey, et rapporte que le roi Gélélé, qui y règne depuis 27 ans, a fait sacrifier chaque année au moins 200 personnes; sa résidence, Abomey, n'est cependant qu'à 20 lieues de la côte, et les villes qu'il attaque pour y faire des prisonniers de guerre en vue de ces sacrifices n'en sont guère qu'à 30 lieues. Il venait de détruire la ville de Mikkam, à l'ouest du Dahomey, et d'en ramener 17,000 captifs. Il a un marché d'esclaves. M. Milum l'a vu mettre en vente 20 hommes et 30 femmes. Un petit-fils du roi acheta un jeune garçon pour 4 sous; une fillette, qui paraissait une princesse, acheta une jeune fille; après quoi les chefs à leur tour firent leurs achats. Le roi fit présent de jeunes femmes à quelques-uns de ses braves, ce qui donna lieu à des danses en signe de reconnaissance. Des transactions de cette nature continuèrent pendant plus d'une semaine. — De son côté, le roi des Achantis a fait mourir récemment 200 jeunes filles, pour employer leur sang à faire du mortier en vue de réparer un de ses édifices. Le représentant du roi étant à la côte, on espère qu'une enquête sévère sera faite à cet égard. Le prince Buaki est, en effet, arrivé à Accra, avec le capitaine Lonsdale qui l'avait accompagné à Coumassie. Il est chargé par son souverain de conclure avec l'Angleterre un traité, qui ouvrira au commerce les routes de l'intérieur du pays des Achantis. Sir Samuel Rowe et les principaux d'Accra l'ont très bien reçu; mais il est probable que le représentant anglais mettra comme condition au traité l'abolition des sacrifices humains.

Au mois de septembre, M. Ramseyer, missionnaire qui, avant la dernière guerre avec l'Angleterre, avait été retenu prisonnier à Coumassie pendant quatre ans et demi, y a fait une visite avec un de ses collègues, et y a trouvé un accueil extrêmement cordial.

L'exploitation des différentes **mines de la Côte d'Or** progresse : l'extraction du minerai s'opère rapidement, les machines nécessaires pour le broyer s'installent les unes après les autres. Deux compagnies nouvelles sont en formation. Le capitaine F. Burton, compagnon de Speke dans l'expédition qui, en 1857, aboutit à la découverte du Tanganyika, va se rendre à Axim, pour y examiner les travaux d'une mine dont la direction lui a été confiée. Des démarches sont faites pour le tracé d'une ligne de chemin de fer léger, de la côté aux districts miniers.

A **Sierra Léone** l'agriculture devient l'objet d'une attention particulière, soit chez les natifs, qui font venir des semences de diverses parties du monde, soit chez les Européens, dont plusieurs appliquent à la culture les facilités qu'offre le capital. — Un autre fait intéressant vient de se produire à l'Université libre de Bruxelles. M. W. Renner, natif de Sierra Léone, s'est présenté pour subir les trois examens de doctorat en médecine, et les a passés avec le plus grand succès. Il compte retourner en Afrique, pour y exercer sa profession sur la côte de Guinée.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Godwin, ingénieur au Caire, a adressé au gouvernement égyptien un rapport tendant à démontrer la nécessité de prolonger le réseau des chemins de fer jusqu'au Soudan égyptien, en employant alternativement la voie du fleuve et la voie ferrée.

Avant de mourir, Mgr Comboni avait fait l'exploration du Djebel Nouba, et dressé une nouvelle carte des pays qui l'entourent. Il se proposait de fonder une mission dans la province du Bahr-el-Ghazal, à la demande de Lotfus-bey, nommé gouverneur en remplacement de Gessi.

Une expédition allemande, sous la direction de M. le baron de Muller, partira de Massaoua ou de Souakim pour le pays des Gallas.

MM. Cuzzi et Michieli, agents de la Société italienne de commerce avec l'Afrique, sont partis pour Khartoum où ils doivent faire des achats de gomme.

MM. Pietro Biazzi, de Bergame, et Fausto Benedetti, de Brescia, doivent se rendre dans la mer Rouge, pour explorer les côtes des Somalis au point de vue commercial.

D'après une lettre d'Emin Bey à l'*Esploratore*, le Dr Junker a été complètement dévalisé dans le Mombouttou; Emin Bey lui a envoyé des secours et a dû se rendre lui-même dans ce pays par le Makaraka.

*

M. Soleillet se propose de fonder entre Zeila et Obock une colonie commerciale

Le comte Pennazzi, qui a déjà exploré le Soudan, repartira prochainement pour le pays des Gallas, d'où il cherchera à se rendre directement aux grands lacs de l'Afrique orientale.

Le Dr Stecker a réussi dans son voyage au lac Tsana, dont il a envoyé une très bonne carte à la Société africaine-allemande. Il a dû ensuite se rendre dans la province de Zaboul (Abyssinie orientale), où il voulait faire l'ascension des monts Kollo et Dschimba; après cela, il comptait visiter les pays nègres à l'ouest du lac Tsana, se rendre de là au Kaffa et, s'il le peut, revenir à la côte de Zanzibar par le lac Sambourou, le Kénia et le Kilimandjaro.

Le Dr Kirk a quitté Zanzibar pour deux ans.

Deux des missionnaires anglais de l'Ouganda, MM. Pearson et Lichtfield, sont revenus en Angleterre.

Dans son exploration de la Rovouma, M. Thomson n'a pas trouvé le charbon que l'on disait affleurer le long des bords de la rivière.

M. Chauncy Maples, de la mission des Universités, a fait un grand voyage de reconnaissance dans le pays presque inconnu situé au sud de la Rovouma, dans la direction de la Louli, et aux sources de la Loendé.

Trois missionnaires de Blantyre, congédiés à la suite des affaires qui ont troublé cette station, n'ont pu se rendre à la côte par suite d'un conflit existant entre le chef Tchipitoula et un certain Matékénié, portugais demi-sang, décidé à ne laisser passer aucun Anglais, et par lequel M. Ramsay, ingénieur de la Société commerciale écossaise africaine, venait d'être assassiné avec ses gens sur la route de Quilimane.

Le chef zoulou Oham a repoussé les Abaqualousis au delà de ses frontières, dans le Transvaal, en leur tuant beaucoup de monde.

Cettiwayo a été autorisé à se rendre en Angleterre au mois d'avril prochain.

Le P. Antunes, professeur à Braga, est parti le 15 octobre avec deux aides et trois ouvriers, pour aller fonder à Huilla, près de Humpata, où sont les Boers, des écoles pour les garçons, fils de colons, de Boers et d'indigènes, et pour les filles, sous la direction de maîtresses choisies; il compte aussi créer une ferme et une école professionnelle des arts et des métiers nécessaires à la vie africaine. Le gouvernement portugais lui a accordé la concession des terrains demandés, se réservant d'approuver les règlements qui devront régir ces divers établissements.

Le capitaine Capello sera chargé de la direction de la station civilisatrice que le gouvernement portugais a l'intention d'établir au Bihé.

Le ministre portugais de la marine et des colonies présentera prochainement aux Chambres un projet relatif à la concession du chemin de fer de Loanda à Ambaca.

L'association espagnole *la Exploradora* organise son expédition pour la région comprise entre la baie de Corisco et le lac Albert.

Le roi et les chefs de Odé Ondo, dans le Yoruba, se sont engagés par un traité à ne plus tolérer aucun sacrifice humain dans leur territoire.

Le gouverneur de Sierra Léone a l'intention de visiter les chefs des tribus qui habitent le long de la Rokelle, en vue d'établir parmi eux une paix permanente.

La mort de M. Golaz au Sénégal ne privera pas longtemps M. Taylor de l'aide dont il a besoin; plusieurs jeunes gens se sont offerts au Comité des missions évangéliques de Paris, pour être envoyés à Saint-Louis.

LA MOUCHE TSÉTSÉ

Tout le monde sait qu'il n'y a pas de plus grand ennemi de l'explorateur et du colon, dans l'Afrique australe, qu'une vulgaire petite mouche appelée *tsétsé*. Les voyageurs qui ont visité cette contrée la signalent tous comme leur ayant causé plus ou moins de dommages. Le sujet étant ainsi des plus actuels, nous voudrions aujourd'hui parler de cet insecte, étudier sa conformation physique, l'effet de ses piqûres, et enfin les moyens, s'il y en a, de débarrasser l'Afrique de ce fléau.

M. Bainier pense que la tsétsé n'est autre que le *zebud* des Chaldéo-Persans et que la *cynomyia* des Grecs.

Une mouche, analogue à la tsétsé et produisant les mêmes effets, fut signalée pour la première fois par Bruce, sous le nom de *zimb*, en Abyssinie, vers 1770. Beaucoup plus tard, en 1837, le capitaine Harris indiquait sur sa carte une « région abondante en mouches qui causent des ravages parmi le bétail. » D'autre part, vers 1850, Gordon Cumming attirait sérieusement l'attention sur la tsétsé. Le major Vardon donna des détails plus précis que Gordon Cumming, et rapporta en Europe les premiers échantillons, qui ont permis au naturaliste Westwood de décrire l'espèce. Enfin plusieurs voyageurs, entre autres Oswell, Livingstone et Kirk, ont ajouté beaucoup à nos connaissances sur cet insecte.

D'après les échantillons reçus de M. Vardon, M. Westwood a constaté que cette mouche est une nouvelle espèce du genre *Glossina* de Wiedemann. Il la désigne sous le nom de *Glossina morsitans*. Le genre *Glossina* avait été établi sur une seule espèce, la *Glossina longipalpis* de Sierra Léone, mais M. Westwood a constaté l'existence de deux nouvelles espèces africaines du même genre, l'une venant de l'Afrique occidentale-tropicale, l'autre de la Côte d'Or. Ce savant ne partage pas la manière de voir du marquis de Spineto, qui a voulu assimiler l'insecte découvert par Bruce à une représentation qui se trouve sur les monuments égyptiens.

La tsétsé est brune, presque de la même nuance que l'abeille ordinaire. Elle a à peu près la taille de la mouche commune d'Europe, mais elle en diffère sur un point essentiel, ce qui permet toujours de la reconnaître.

Quand la tsétsé est au repos, les ailes, étendues le long du dos, se recouvrent à leurs extrémités. Le corps est aussi un peu plus large et plus plat que celui de la mouche des appartements. La tsétsé porte, sur la région supérieure de l'abdomen, trois ou quatre raies jaunes et transversales. Sa trompe, une fois plus longue que sa tête, ressemble à une soie cornée. Lorsqu'on a sur la main une de ces mouches, et qu'on la laisse agir sans la troubler, on voit sa trompe se diviser en trois parties, dont celle du milieu s'insère assez profondément dans la peau; l'insecte retire ensuite cette tarière, l'éloigne un peu et se sert alors de ses mandibules qui, sous leur action rapide, font contracter à la piqûre une teinte cramoisie; l'abdomen de la mouche, flasque et aplati auparavant, se gonfle peu à peu, et, si l'insecte n'est pas tourmenté, il s'envole tranquillement aussitôt qu'il est gorgé de sang. La démangeaison qui suit la piqûre n'est pas plus douloureuse pour l'homme que celle causée par un moustique, mais elle prouve que quelque substance irritante est en même temps injectée, et que son effet est de causer une congestion locale qui facilite la succion du sang. Il faut bien noter cependant qu'on n'a encore découvert aucun organe qui sécrète cette substance irritante. Disons, à ce sujet, qu'il serait bien à désirer qu'un voyageur rapportât une de ces mouches conservée dans l'alcool; jusqu'à présent tous les spécimens ont été gardés secs, et, dans cet état, il n'est pas possible de distinguer si, oui ou non, il y a une glande à venin, ni quelle est la nature de ce venin.

La mouche tsétsé a un bourdonnement particulier, discordant, que l'on n'oublie jamais quand on l'a entendu une fois. Grâce à la longueur de ses ailes, elle est d'une vivacité remarquable et très difficile à saisir pendant le milieu du jour; mais, le soir et le matin, la fraîcheur de la température lui enlève une partie de son agilité. Rapide comme une flèche, elle s'élance du haut d'un buisson sur le point qu'elle veut attaquer. Sa vue doit être très perçante, car un voyageur, M. Chapman, raconte qu'ayant à son vêtement un trou presque imperceptible fait par une épine, il voyait souvent la tsétsé, qui ne pouvait traverser le drap, s'élancer et venir, sans jamais manquer son but, le piquer dans le petit espace qui n'était pas protégé.

La piqûre de la tsétsé est mortelle pour le bœuf, le cheval, le chien d'Europe. Elle n'a aucun effet fâcheux, au contraire, sur les animaux sauvages, tels que le buffle, l'éléphant (qu'il soit originaire d'Afrique ou importé d'Asie), l'antilope, la gazelle, le zèbre, le chien indigène, et sur certains animaux domestiques comme le porc, l'âne, le mulet et la

chèvre. Il faut ajouter cependant que, quant à l'âne, les voyageurs sont divisés d'opinion, et que, d'autre part, Livingstone ayant soumis à l'épreuve de la tsétsé des chameaux et des buffles, qu'il avait pris pour transporter ses bagages dans des districts infestés de mouches, croit que celles-ci ont eu une grande influence sur le sort de ses bêtes, qui sont toutes mortes au bout de peu de temps. Mais il ne se prononce pas positivement à cet égard, étant certain qu'il y avait eu de très mauvais traitements exercés par les conducteurs.

Il y a trop peu de différence entre la nature du cheval et du zèbre, du bœuf et du buffle, pour qu'il soit possible d'expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi les uns meurent tandis que les autres paissent impunément au milieu des tsétsés. De même, comment expliquerait-on que le jeune veau, tant qu'il est nourri de lait, peut être piqué sans danger, tandis que pour le chien c'est le contraire ? Si le lait forme la nourriture de celui-ci, il succombe infailliblement, tandis que, d'après M. de Castelnau, s'il est exclusivement nourri de gibier, il acquiert à l'égard de la piqûre l'immunité des animaux sauvages. Ces singularités firent tout d'abord croire à Livingstone que ces ravages étaient produits par quelque plante et non par l'insecte ; mais le major Vardon trancha la question, en allant à cheval sur une petite colline infestée de tsétsés ; il ne permit pas à la bête de manger un seul brin d'herbe, ne resta dans cet endroit que le temps nécessaire pour regarder le pays et pour saisir quelques-unes des mouches qui piquaient sa monture ; dix jours après, le malheureux cheval était mort.

Chez le bœuf, l'effet immédiat de la piqûre ne semble pas avoir plus de gravité que chez l'homme, et ne trouble pas l'animal. Mais, quelques jours après, on entend, lorsqu'il mange, un bruit sourd sortant de son corps ; de ses yeux et de son mufle, d'après Livingstone et Oswell, s'écoule un mucus abondant ; la peau tressaille et frissonne comme sous l'impression du froid ; le dessous de la mâchoire inférieure et les paupières commencent à enfler. M. Gordon Cumming nous dit qu'un de ses chevaux, piqué par la tsétsé, avait, avant de mourir, la tête et le corps enflés de la manière la plus lamentable ; ses yeux l'étaient tellement qu'il ne pouvait plus rien voir. Le bœuf s'émacie de jour en jour, bien qu'il continue de paître ; l'amaigrissement s'accompagne d'une flaccidité des muscles de plus en plus prononcée, et, après quelque temps de souffrance, l'animal se consume et meurt. Les bœufs qui ont un certain embonpoint au moment où ils sont piqués, sont pris de vertige, comme s'ils avaient le cerveau attaqué ; ils deviennent complètement aveugles,

et meurent fort peu de temps après. La pluie et les changements subits de température qu'elle amène, hâtent les progrès de la maladie ; toutefois elle se prolonge dans tous les cas pendant un certain temps, et sur ce point les voyageurs sont généralement d'accord. Gordon Cumming croit que ce temps varie d'une semaine à trois mois, et Oswell de trois à douze semaines. Ce dernier voyageur pense qu'il suffit de 3 ou 4 mouches pour tuer un gros bœuf. Livingstone raconte qu'il perdit, pendant son voyage chez les Banâjoas, 43 bœufs magnifiques ; les ayant surveillés avec soin, il était persuadé qu'une vingtaine de tsétsés tout au plus s'étaient posées sur eux. A l'autopsie d'un bœuf piqué par la mouche, on remarque que la graisse a fait place à une matière jaunâtre, molle et visqueuse. Le tissu cellulaire, placé immédiatement sous la peau, est boursouflé, comme s'il était formé d'une quantité de bulles de savon ; toutes les chairs sont molles ; le cœur, les poumons, le foie, ou l'un au moins de ces organes, est malade. Le cœur est d'une telle flaccidité qu'il ressemble à de la chair qui aurait trempé dans l'eau, et que les doigts qui le saisissent se rencontrent en le pressant. Le sang, épais et albumineux, est si diminué en quantité et altéré en qualité, que les mains en sont à peine tachées pendant la dissection. La piqûre de la tsétsé serait donc un véritable empoisonnement du sang.

Les ravages produits par la mouche sont terribles dans l'Afrique australe. Combien de bergers négligents ont perdu tous leurs troupeaux pour les avoir laissés paître dans des prairies infestées de tsétsés ! Livingstone raconte qu'une imprudence involontaire fit périr presque tout le bétail de la tribu des Makololos, qui, sans le savoir, étaient venus s'établir dans un district fréquenté par le redoutable insecte. Le voyageur Oswell perdit 49 bœufs sur 57. D'après M. Bainier, en 1863, dans les seules possessions portugaises du Congo, plus de 20,000 têtes de bétail périrent par suite des piqûres de la mouche venimeuse.

Aussi doit-on comprendre que les indigènes aient une peur affreuse de la tsétsé, qu'ils cherchent à connaître d'une manière exacte ses cantonnements préférés, et que, devant traverser dans leurs pérégrinations un district infesté, ils choisissent le clair de lune d'une nuit d'hiver, parce que, d'après Oswell, la tsétsé ne pique pas pendant les nuits de la saison froide.

Le docteur Kirk croit que la mouche se rencontre surtout sur les collines, dans les forêts ouvertes et les pays bien boisés, et manque dans les grandes plaines herbeuses. Du reste tous les voyageurs s'accordent à dire que ses cantonnements sont très tranchés et qu'elle ne change

pas de localité. Dans le récit de ses premiers voyages, Livingstone dit que, s'étant engagé pendant la nuit dans un endroit qu'infestait la tsétsé, il s'empressa de fuir dès le matin vers l'autre bord d'une rivière qu'il suivait, certain de ne l'y pas rencontrer; cette rivière était le Chobé; plus loin il reprend cette thèse, que ce cours d'eau sépare nettement, sur une partie de son cours, la région qu'habite la mouche de celle où l'on n'en trouve aucune; fait d'autant plus singulier que des indigènes transportaient souvent, d'une rive à l'autre, des morceaux de viande crue couverte de tsétsés.

D'une manière générale, la mouche tsétsé se rencontre dans la partie équatoriale et australe de l'Afrique, dans toute la largeur du continent. Le voyageur Arnaud croit qu'elle est identique à une mouche qu'on rencontre dans le Sennaâr, entre le 15me et le 11me degrés de latitude Nord, où ses piqûres tuent les animaux domestiques. Les propriétaires des troupeaux sont obligés d'abandonner cette contrée pendant la saison où elle est le plus inquiétante, c'est-à-dire pendant les mois de janvier à mai, pour se réfugier sur les bords du Nil où on ne la retrouve que très rarement. M. Arnaud ayant été piqué par une de ces mouches, la plaie qui en est résultée a duré plus de 4 mois avec des démangeaisons. Le capitaine Burton a rencontré la tsétsé entre le Tanganyika et la côte, dans le pays d'Ounyamouézi. En revanche il faut dire que M. Broyon ne croit guère à l'existence de la mouche dans cette région, car ayant constamment avec lui, dans ses divers voyages, en particulier dans l'Ounyanyembé, une vache et d'autres animaux domestiques, il n'en a perdu aucun de la piqûre de la tsétsé.

La région la plus infestée est certainement le bassin du Zambèze. Livingstone a trouvé la mouche redoutable sur un très grand nombre de points, particulièrement près du confluent du Chobé et du Zambèze, des chutes Victoria, et des bourgades de Linyanti et de Seshéké. Il faudrait citer cependant une assertion de M. Hartmann, qui, si elle se vérifiait, serait d'une grande importance, pourtant elle ne concorde pas avec celle de M. Bainier, rapportée plus haut. « D'après des documents authentiques, dit-il, la *Glossina morsitans* se rencontre dans la région des chutes Victoria et sur la côte du Loango, sans qu'on ait constaté un seul cas d'animaux domestiques ayant péri par suite de ses piqûres. On voit toutefois là des bœufs périr d'autres maladies faciles à diagnostiquer. Il semble, par conséquent, que si la tsétsé y cause quelque désordre, elle n'y est nuisible qu'à un faible degré. » Les environs du lac Ngami, le territoire des Betchouanas et le pays arrosé par le Lim-

popo sont spécialement cités par les voyageurs, comme ne pouvant convenir à l'élève du bétail par suite de la présence de la tsétsé. Des Griquas ayant voulu traverser la partie nord-ouest du Transvaal, perdirent successivement toutes leurs bêtes de somme, durent abandonner leurs wagons et revenir à pied. Il est toutefois peu probable que la mouche se trouve au sud du tropique du Capricorne. C'est du moins l'opinion de M. Vardon.

On s'est souvent demandé s'il y aurait un remède quelconque à la piqûre de la tsétsé. A cela tous les explorateurs et en particulier Livingstone répondent qu'ils n'en connaissent aucun. L'animal piqué est condamné. Y aurait-il alors des mesures préventives ? On pense que l'inoculation resterait sans effet, car des animaux légèrement piqués n'en meurent pas moins l'année suivante sous l'influence de piqûres plus nombreuses. Le capitaine Foot croit qu'une application de paraffine, faite de temps en temps, aurait pour effet d'éloigner cette mouche. Hildebrandt, de son côté, conseille l'emploi du pétrole (v. ci-dessus, p. 96). Peut-être y aurait-il des essais à faire dans ce sens. Quoi qu'il en soit, disons-le en terminant et en nous appuyant sur un grand nombre de voyageurs, la mouche tsétsé diminue et tend heureusement à disparaître. Il est un fait certain, c'est que le buffle sauvage, la gazelle, etc., étant chassés d'une contrée, la mouche est chassée elle-même. Dans le Zoulouland, à Livingstone et sur beaucoup d'autres points visités par Livingstone, la mouche, qui abondait autrefois, ne se rencontre plus aujourd'hui. Par suite de la multiplication des armes à feu et de la chasse acharnée que l'homme livre à tout gibier et surtout au buffle, on peut prévoir la disparition lente et graduelle de l'insecte terrible, et l'époque où, sur certains points aujourd'hui infestés de l'Afrique centrale, les colons pourront s'établir sans crainte.

EXPLORATION DE LA DANA, PAR CL. DENHARDT[1].

(Suite et fin.)

La plaine dans laquelle coulent l'Osi et la Dana, s'étend du Sabaki jusqu'à la Djouba, avec de petites ondulations entre les fleuves. Au bord de la mer, elle est bornée par des dunes et des collines argileuses, repo-

[1] Le nom de Kitoui, omis par inadvertance dans la carte de notre précédent livraison, doit être placé sur l'itinéraire de Mombas au Kénia, entre Kinoa et Ndiango.

sant sur des formations coralligènes. A l'intérieur elle s'élève peu à peu jusqu'à l'Oukambani, où elle forme un grand plateau surmonté de montagnes isolées, ramifications du Kénia, qui se prolongent jusqu'à Takaungou et à Mombas.

Le long de la Dana, l'élévation est insensible ; Massa n'est qu'à 300m au-dessus de la mer. Les sources de la rivière doivent, d'après Krapf et d'après les indigènes, se trouver dans le massif du Kénia. En amont de Haméjé, ses bords sont rocheux, son eau devient mugissante, et elle n'est plus navigable. Les Souahélis de ce district l'appellent Gourourouma (tonnerre). Elle sort du lac Taka Abajila, situé au cœur des montagnes, qui paraît fournir aussi des eaux aux lacs Lorian et Sambourou au N. et au lac Baringo à l'Ouest.

Près des rivières la plaine est couverte d'un gazon court et savoureux; plus loin, d'herbes plus fortes et plus dures et de mimosas. Au bord des fleuves croissent les palétuviers, aussi loin que remonte la marée. Les habitants en emploient le bois pour la construction de leurs maisons et de leurs bateaux, et l'écorce pour préparer et teindre les cuirs. Au delà s'étendent des forêts de palmiers. Dans les districts de Ndoura et de Soubakini, la plupart des troncs sont desséchés, les Wapokomos ayant coupé la couronne des arbres pour en fabriquer une boisson spiritueuse qu'ils aiment beaucoup. L'*Adansonia digitata*, très abondant à la côte, devient rare à partir de Tjarra, et manque tout à fait au delà d'Engatana. De fortes lianes et des broussailles, en enlaçant les troncs énormes, forment un fourré épais où l'air et la lumière ont peine à pénétrer.

La plaine n'offre pas de plantes alimentaires ; ceux des habitants qui ne sont pas pasteurs doivent se vouer à l'agriculture. Chez les populations musulmanes de la côte, la culture des terres est réservée aux esclaves. Les gens de Kipini et de Kau considèrent le territoire de la Dana inférieure comme leur propriété, et les Wapokomos qui y sont établis comme leurs serviteurs. La principale culture est le riz. De Tjarra au district de Ndéra, s'étendent, des deux côtés de la Dana, d'immenses champs de riz, qui fournissent la plus grande partie de la quantité nécessaire à la consommation de l'Afrique orientale-équatoriale. En amont de Ndéra, jusqu'à Haméjé, les rives élevées du fleuve ne permettant plus cette culture, le doura et le maïs remplacent le riz ; on cultive aussi des fèves, différentes espèces de pois, des patates, du manioc, la canne à sucre, des bananes, des melons et du tabac. C'est dans les terrains salés du voisinage de la mer, que les cocotiers réussissent le mieux ; on en trouve jusqu'à Tjarra.

Comparée à celle d'autres pays tropicaux, la faune est pauvre en espèces et en beaux exemplaires ; les couleurs en sont peu voyantes, comme celles de la végétation. Les plaines herbeuses servent de lieu de pâture à des troupeaux de girafes, d'antilopes, de buffles et de zèbres. Les éléphants se rencontrent en grand nombre dans tout le bassin de la Dana jusqu'à la mer. Dans les rivières et dans les lacs vivent beaucoup de crocodiles et d'hippopotames. Les rhinocéros abondent dans les forêts de leurs bords; et les autruches dans les steppes. Les fauves, loups, léopards, hyènes, chiens sauvages et chacals, ne manquent pas non plus.

Outre les Arabes, les Souahélis, les Wanikas et quelques petites tribus établies à la côte, on distingue dans cette région cinq peuplades : les Somalis, les Wagallas, les Wapokomos, les Wabonis et les Wassanias. Depuis les voyages de Decken et de Brenner, les relations ethnographiques ont considérablement changé. Les Somalis sont devenus le peuple dominant. Après avoir passé la Djouba, ils se sont avancés jusqu'à la Dana et au Sabaki, mettant tout à feu et à sang, exterminant et refoulant devant eux les Wagallas, qui jadis s'étendaient du Sabaki à la Djouba. Depuis 1874, on peut considérer la Dana comme la limite entre les Wagallas et les Somalis; encore ceux-ci font-ils paître leurs troupeaux jusqu'au Sabaki, et, quoique la lutte entre les deux peuples soit terminée pour le moment, les Somalis n'en capturent pas moins des Wagallas à toute occasion. Les Wapokomos ont peut-être plus encore à souffrir des Somalis dévastateurs, qui, à chaque instant les assaillent, tuent les hommes et emmènent comme esclaves des jeunes gens et des femmes. Actuellement les opprimés ne résistent plus ; indifférents, ils fuient tout au plus devant leurs oppresseurs, et changent de place, dans l'idée que Dieu a donné la victoire et la force aux Somalis, jusqu'à ce que les blancs viennent s'établir au milieu d'eux pour les délivrer. Aujourd'hui on chercherait en vain une tribu Galla sur la rive gauche de la Dana. En revanche on y rencontre les tribus Somalis des Wabérés, des Désargoutas, des Baraouas, des Elaïs, des Tounés, des Kalallas et des Waledjidos.

Les malheurs qui accablent les Wagallas les ont rendus pacifiques; ils ne font plus souffrir de leurs vexations continuelles les Arabes et les Souahélis de la côte. Les gouverneurs arabes paient bien encore de temps à autre un tribut au sultan wagalla, mais aujourd'hui c'est plutôt un présent, dont l'usage cessera prochainement. Les Gallas dépendent déjà des mahométans de la côte, auxquels ils doivent de n'avoir pas été complément exterminés par les Somalis. Tandis qu'autrefois ils avaient en

horreur tout autre mets que la chair et le sang de leurs bœufs et le lait de leurs vaches, et méprisaient les cultivateurs, à présent que les Somalis leur ont pris leur bétail, ils se sont faits bergers chez les habitants des côtes, ou s'engagent comme porteurs ou cultivateurs. Ils ont aussi établi des champs de riz et de doura sur les bords du Sabaki, pour se nourrir eux-mêmes et pour trafiquer.

Les Wabonis, les Wassanias et les Walangoulos vivent disséminés parmi les Wagallas, avant lesquels ils occupaient ces plaines et qui les ont asservis. Ils leur ressemblent pour le physique, la langue et les mœurs. On ne peut pas leur assigner un district spécial, la chasse dont ils vivent les obligeant à changer constamment de demeure. Il paraît cependant que les Wabonis habitent surtout la rive gauche de la Dana inférieure; les Wassanias entre la Dana et le Sabaki, et les Walangoulos entre celui-ci et le district de Teïta. Ils livrent le produit de leur chasse aux Wagallas dont ils sont en quelque sorte les vassaux, sans prendre cependant à l'égard de ces derniers la position humble et méprisée qu'ont prise les Wapokomos.

Ceux-ci ne ressemblent en rien aux Wagallas leurs maîtres, si ce n'est par le teint qui est brun. Ils diffèrent d'eux par la taille, la langue et les mœurs, et se rapprochent beaucoup plus sous ce rapport des Souahélis, des Wanikas, des Wakambas et des Wadchaggas. Ce sont aussi des émigrants. Leurs traditions font mention d'une grande migration de peuples, qui les a forcés de quitter leurs demeures situées sur une haute montagne neigeuse d'où descendent beaucoup de rivières; ils en suivirent une et atteignirent la Dana, sur les bords de laquelle ils s'établirent. Quelques-uns pensent qu'ils demeuraient primitivement sur le Kénia; d'autres, sur le Kilimandjaro. A l'appui de cette dernière opinion on peut citer le fait qu'un district du Kilimandjaro s'appelle Pokomo. On ne peut indiquer l'époque de l'émigration des Wapokomos; en tous cas ils occupaient cette région avant les Wagallas et les Souahélis.

Les Wapokomos sont grands et bien constitués, beaucoup d'entre eux mesurent 2^{m}; ils sont généralement plus forts de corps que les Wagallas qui sont très élancés. Quoiqu'ils aient les cheveux courts et frisés, ils n'appartiennent pas à la race nègre. Comme les autres peuplades voisines, ils ont des idées très confuses de la divinité. Leur nombre, de Tjarra à Massa peut s'élever à 15,000, outre cela on peut en compter, au delà de Massa, 10,000 vivant paisiblement au milieu des restes des Kokaoués, des Wabonis et des Wassanias. Jusqu'au district de Korkorro, ils cultivent avec soin la terre, et ne trafiquent ou ne chassent que d'une ma-

nière accessoire; dans le district de Korkorro, en revanche, ils se livrent davantage à la chasse et laissent à leurs femmes la culture des champs. Les seuls artisans que l'on trouve chez eux sont des constructeurs de canots. Ils achètent aux Souahélis et aux Wagallas tous leurs ustensiles et leurs ornements de métal. Les Wapokomos de la Dana inférieure jusqu'à Mounjouni sont considérés et traités comme des esclaves par les Arabes et les Souahélis. En amont de Mounjouni ils échappent à l'autorité des habitants de la côte, qui, à partir du district de Soubakini, ne sont plus que leurs inférieurs.

Laborieux et pacifiques, les Wapokomos sont encore éminemment sociables. Jamais leurs huttes ne sont isolées; elles forment toujours des villages, établis sans exception dans les forêts le long de la rivière, tout près de l'eau, avec un côté ouvert sur le fleuve; la plupart sont entourés, du côté de la forêt, d'une forte palissade de 3^{m} à 4^{m} de haut. Dans les localités où les attaques des Somalis sont les plus fréquentes, les villages sont toujours construits sur la rive droite de la Dana. Les champs des Wapokomos ne s'étendent qu'à quelques centaines de mètres de la rivière; aussi ne peut-on plus parler d'un pays habité par ce peuple comme le portaient les anciennes cartes. Ils désignent le pays qui s'étend le long de la Dana, du nom des deux grandes tribus Gallas qui l'occupaient autrefois, les Kokaoués sur la rive gauche, et les Bararettas sur la rive droite. Ce territoire se divise en districts dont chacun a un chef-lieu, avec un ancien qui est au-dessus de tous ceux des autres villages du district. Ces anciens n'ont pas de chef commun; l'administration est tout à fait patriarcale; les anciens sont toujours les hommes les plus âgés, distingués par leur caractère ou par leur fortune. Ils possèdent l'autorité, et toute la population leur obéit volontiers.

Les districts traversés par l'expédition sont, à partir de Tjarra, ceux de Kalindi, Ngao, Engatana, Muina, Ndéra, Gouano, Kinakombé, Ndoura, Soubakini, Malaloulou et Massa; au delà sont les districts de Boura, Touni, Kidori et Korkorro.

Les Wapokomos pratiquent la circoncision et se tatouent. Leur vêtement ne consiste qu'en une pièce d'étoffe, descendant des reins au genou. Ils portent autour du cou des chaînettes de fer ou de laiton, et des colliers de perles blanches, noires et rouges; aux poignets, à l'avant-bras, aux chevilles des pieds et aux oreilles, des anneaux de plomb ou de cuivre. Les femmes se parent de colliers de fils de cuivre, auxquels sont attachées des coquilles. Les Wapokomos sont très moraux. Si quelqu'un offense une femme, ne fût-ce que par des propos légers et moqueurs, il

est puni par les anciens d'une amende, qui consiste d'ordinaire en pièces de calicot. Comme chez presque tous les peuples de l'Afrique orientale, le mariage revêt la forme d'une vente. Le jeune homme doit donner au père de la jeune fille du calicot, du fil de cuivre, des perles, du riz, etc. La polygamie est plus restreinte que chez les mahométans, et la femme n'est pas considérée comme esclave, ainsi que cela se voit chez les musulmans et chez d'autres peuples de l'Afrique ; elle travaille avec son mari et partage ses joies et ses peines.

Les Wapokomos aiment la danse et le chant. Leurs armes sont l'arc et les flèches, la massue et la lance. Leurs aliments, le riz, le maïs, les pois, les fèves, les bananes, le manioc, les melons, les cocos, la chair de toute espèce d'animaux ; celle qu'ils estiment le plus est celle de l'hippopotame. Comme excitant, ils ont une boisson spiritueuse faite de miel et de jus de palmier. Hommes et femmes mâchent le tabac et le prisent, souvent dès leur plus tendre enfance.

La grande fertilité du sol, jointe à l'activité des Wapokomos, a donné lieu à un grand trafic sur la Dana et l'Osi. Les Wapokomos au service de la population musulmane de la côte en sont les intermédiaires, comme conducteurs des bateaux de transport. Les trafiquants remontent jusqu'à Haméjé, la dernière localité habitée par des Wapokomos. De là ils descendent avec leurs marchandises jusqu'à Kau, où elles sont embarquées pour Lamou, les ports de la côte, et Zanzibar. L'argent n'étant pas employé dans le pays, le commerce se fait tout entier par échange. Les articles d'exportation sont le riz, le tabac, les dents d'éléphants et d'hippopotames, les cornes de buffles et la graisse de poisson en quantité considérable ; outre cela, mais en quantité moins grande, du miel, de la cire, des peaux, de l'orseille, de la sparterie et de la poterie. Quant à l'importation, elle consiste en cotonnades, couteaux, bèches, haches, aiguilles, fil de cuivre ou de fer, perles et sel.

Les conditions sanitaires sont bonnes en général. Les maladies les plus fréquentes, la malaria et la dysenterie, sont d'ordinaire peu dangereuses, si ce n'est en cas d'épidémie.

Depuis des siècles, le territoire de la Dana a eu une importance capitale pour la côte orientale de l'Afrique et pour d'autres parties de l'Orient, comme pays producteur ; à moins de grands bouleversements, il la conservera sans doute. Aussi longtemps que les farouches Somalis, qui occupent le bassin de la Djouba, n'auront pas adopté des idées plus pacifiques, la Dana demeurera le fleuve le plus important pour l'exploration de cette partie de l'Afrique, et la sympathie de ses populations

envers les blancs les disposera favorablement pour les entreprises missionnaires ou scientifiques, qui y porteront la civilisation européenne.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Algerien und Tunesien, von *H. Kiepert.* $^1/_{2000000}$. — Parmi les cartes que les expéditions françaises en Tunisie et dans le Sud Oranais ont fait naître, celle-ci peut être comptée comme une des meilleures. Ainsi que le dit M. Kiepert, elle a été dressée, en ce qui concerne l'Algérie, d'après les cartes du dépôt de la guerre revisées jusqu'en 1867, complétées au moyen des cartes administratives et de chemins de fer de 1876 et 1880. Pour la Tunisie, M. Kiepert s'est servi des cartes de V. Guérin (1862) et de G. Wilmanns (1874). La carte va jusqu'à Ouargla et comprend, par conséquent, tout le bassin des Chotts, aussi bien en Algérie qu'en Tunisie. L'auteur a marqué par une teinte violette la partie des Chotts tunisiens au-dessous du niveau de la mer; il donne, en outre les délimitations actuellement existantes entre les territoires civils et les territoires militaires. Les deux teintes, qui ont dû être employées pour les indiquer, nuisent peut-être, dans une certaine mesure, au coup d'œil, en ce qui concerne le Petit Atlas. Le relief du Grand Atlas et des Hauts Plateaux est, au contraire, fort bien dessiné. Ajoutons que la carte contient toutes les lignes de chemins de fer (sauf celle de Saïda au Kreider), et qu'on peut y suivre les opérations militaires actuelles. Tous les noms indiqués dans les dernières dépêches venant du Sud Oranais s'y trouvent.

Algeria, Tunisia e Tripolitania, di *Attilio Brunialti.* Milano (Fratelli Treves) 1881, in-18, 274 pages et carte, 3 fr. 50. — Si nous faisons abstraction du côté politique de ce volume, nous devons lui reconnaître un réel intérêt. Pour chacun des États mentionnés dans le titre, l'auteur a tenu compte des découvertes dues aux grands explorateurs modernes, allemands et français aussi bien qu'italiens. Son patriotisme ne lui fait point méconnaître les progrès réalisés en Algérie sous la domination française, depuis la conquête jusqu'à la guerre des Kroumirs, non plus que l'importance relative des deux projets, de la mer saharienne du capitaine Roudaire et du chemin de fer trans-saharien. Les ressources

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

que l'Afrique septentrionale peut offrir au commerce européen, envisagé comme élément de civilisation, y sont également exposées avec grand soin, surtout celles de la Tripolitaine, pour lesquelles l'auteur avait à sa disposition les travaux des derniers explorateurs italiens, MM. Camperio, Bottiglia et Haymann. La carte au $^1/_{500000}$ de la régence de Tunis et des pays limitrophes, dressée par M. Guido Cora, répond pleinement à l'état actuel de nos connaissances sur cette région.

Description géographique de Tunis et de la régence, par le commandant *Villot*. Paris (Challamel aîné), 1881, in-8°, 48 p. et carte. — Les personnes qui suivent la marche des événements de Tunisie, trouveront dans ces pages un résumé succinct de tout ce que les auteurs les plus consciencieux ont écrit sur ce pays, soit aux points de vue historique, ethnographique, administratif et militaire, soit à celui de la géographie physique et politique des quatre régions volcanique, maritime, centrale et saharienne qui le composent. Un croquis au $^1/_{600000}$ de la Régence, facilite l'étude de la topographie, si importante pour comprendre les épisodes de la lutte qui s'y poursuit entre le fanatisme et la civilisation.

Th. Vernes d'Arlandes. En Algérie, a travers l'Espagne et le Maroc. Paris (Calmann Lévy) 1881, in-18°, 420 pages, 3 fr. 50. — A mesure que l'Algérie attire un plus grand nombre de voyageurs, les livres qui nous la font mieux connaître se multiplient. On ne peut que s'en féliciter quand l'auteur est doué d'un grand esprit d'observation, car, à côté des faits déjà connus, il en révèle toujours de nouveaux ou signale des détails qui avaient échappé à ses devanciers. Dans ce voyage à travers des pays occupés autrefois, ou habités encore aujourd'hui par les Arabes, M. Vernes d'Arlandes s'intéresse à tout ce qui lui paraît digne de remarque au point de vue de la nature et de l'art, ou lui rappelle les souvenirs d'une ancienne civilisation. Mais il s'attache surtout à faire ressortir le contraste que présentent actuellement les populations arabes et les Européens établis en Algérie. Sans méconnaître ce qui reste de bien chez celles-là, il aime à relever tout ce qu'ont fait les Français pour tirer la colonie de la demi-barbarie dans laquelle ils l'ont trouvée, et les moyens employés par eux pour y répandre de plus en plus la civilisation : chemins de fer, plantations pour assainir les parties insalubres, œuvres de secours, colonisation, etc. A propos de celle-ci, il passe en revue les divers systèmes patronnés par les différents régimes qui se sont succédé en Algérie, il constate les insuccès partiels de ces

tentatives, les critiques auxquelles elles ont donné lieu, de la part de ceux qui comparent la colonisation française en Algérie avec celle des Anglais en Amérique et en Afrique, mais tient compte équitablement de la différence des conditions dans lesquelles se sont trouvés les colons anglais dans ces deux continents et les Français en Algérie.

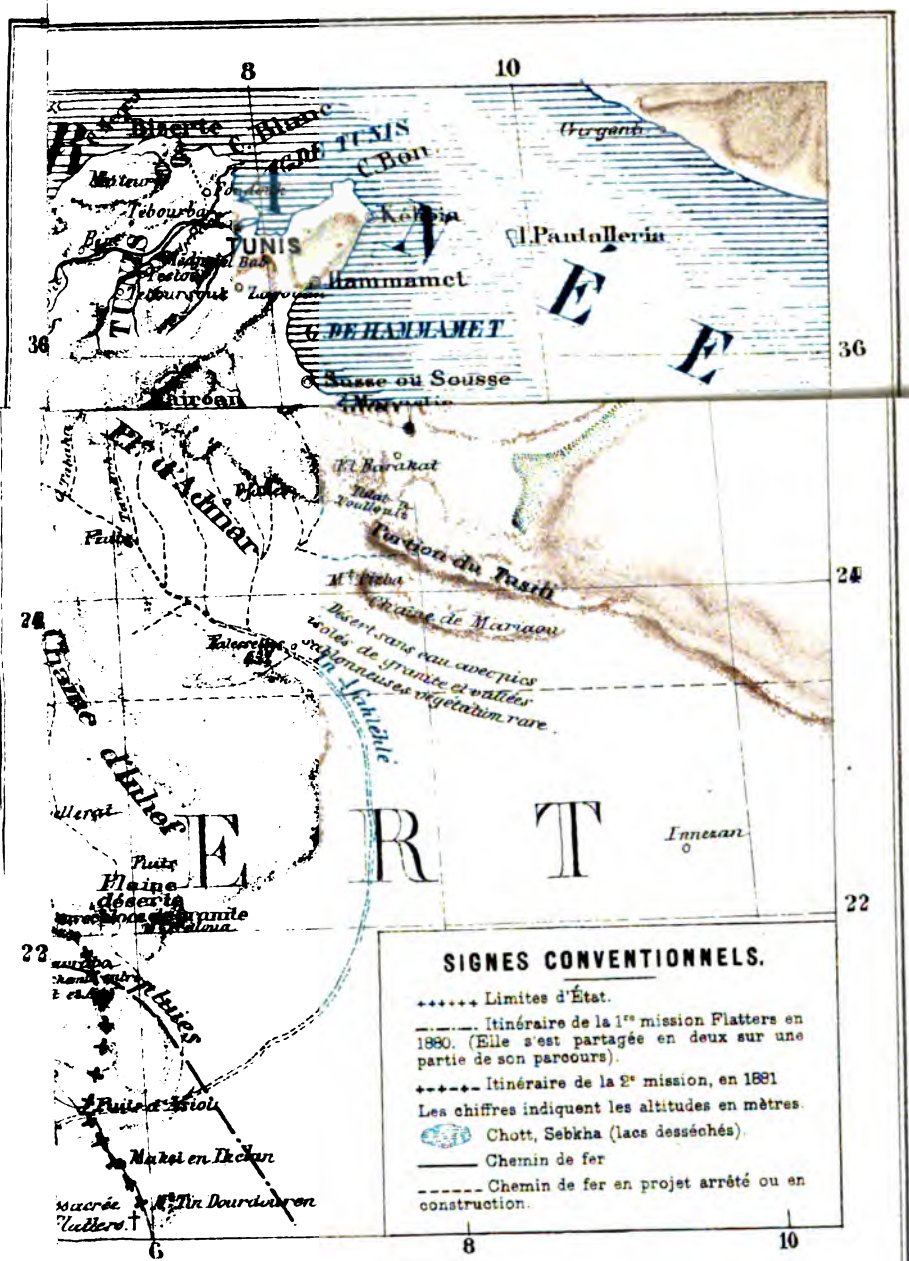
Central-Afrika, nach den neuesten Forschungen bearbeitet, von Dr *Joseph Chavanne*. $^1/_{8000000}$ (Hartleben, in Wien). — M. Joseph Chavanne s'est déjà fait connaître par une grande carte murale d'Afrique, qui est une des meilleures à l'heure actuelle. Il continue brillamment en nous donnant une carte de l'Afrique centrale. Disons tout d'abord quelles sont ses bornes. Elle s'étend, en latitude, du 10° Nord au 12° Sud, et en longitude, d'un océan à l'autre, avec un carton à grande échelle pour le canal de Zanzibar. On peut donc dire que M. Chavanne a voulu surtout figurer le cours complet du Congo, auquel, par parenthèse, il ne donne nulle part le nom de Livingstone, et la vaste contrée qui, au nord et au sud de ce fleuve, est encore complètement inconnue. Il a voulu donner les résultats de *tous* les voyages accomplis jusqu'à ce jour, avec les itinéraires, afin que plus tard l'on pût suivre facilement les routes que feront connaître les voyageurs futurs. Ce qui fait le grand mérite de la carte dont nous parlons, c'est son exactitude et sa clarté. Elle est agréable à l'œil et témoigne, jusque dans ses moindres détails, qu'une main habile l'a exécutée. Nous voudrions insister sur un point important pour la géographie africaine; M. Chavanne donne une nouvelle solution de la question si controversée de l'Ouellé. D'après lui, cette rivière n'est le cours supérieur, ni du Chary, ni de l'Arououimi de Stanley, mais d'un affluent du Congo, aussi découvert par Stanley, l'Oukéré. L'auteur conduit l'Ouellé par des courbes successives, lui donnant les noms de Bere, puis de Bomo et d'Oukéré jusqu'au Congo. C'est apparemment d'après Potagos que M. Chavanne a établi ce tracé, quoique ce voyageur n'ait pu en indiquer qu'une partie.

NOTA. — La Direction rappelle qu'elle regrette de ne pouvoir donner à son BULLETIN MENSUEL toute l'extension désirable, mais qu'elle se fait toujours un plaisir d'indiquer à ses abonnés les sources où se trouvent des renseignements plus complets sur les faits qui les intéressent.

ENTRAL

BIER

eux explorations du colonel **FLATTERS.**



Nancy. Auto. Albert Barbier.

BULLETIN MENSUEL (*2 janvier 1882*).

La Société de géographie de Paris a reçu d'un de ses membres, M. F. Bernard, établi en **Algérie** et bien placé pour être au courant des affaires du Sahara, quelques renseignements intéressants sur la **sebka d'Amadghor**, au sud de laquelle a eu lieu le massacre de la mission Flatters. Elle est située par 4°16′ long. E. (un peu plus à l'est que ne l'indique la carte de M. Barbier) et par 25°16′ lat. N., mais elle a une étendue plus faible que celle qu'on lui attribuait. La mine de sel est dans une dépression d'un kilomètre de diamètre, près du massif du Hoggar dont les pentes s'arrêtent brusquement près de la sebka. Des trois autres côtés s'étend une grande plaine, traversée par quelques oueds, avec un peu de végétation, mais sans fruits et sans eau. Aux environs de la sebka le sol est généralement humide quoique très ferme ; le sel est très blanc et d'excellente qualité. M. Bernard travaille à une carte de la région parcourue par la mission Flatters, à l'aide des documents publiés par le service central des affaires indigènes.

Tout en travaillant à rendre libre la navigation du Nil Blanc, **Marno** a utilisé ses expéditions pour faire un levé détaillé d'une grande partie du Bahr-el-Gebel, du Bahr-el-Seraf, et du territoire compris entre le Bahr-el-Abiad et le Bahr-el-Ghazal. Il a confirmé l'existence, au confluent de ce dernier et du Bahr-el-Gebel, d'un lac (lac Nô) qui peut diminuer pendant la saison sèche, et se réduire exceptionnellement dans certaines années, mais il n'en reste pas moins, quoi qu'aient pu dire certains voyageurs, une vaste nappe d'eau de 6 à 8 kilomètres de longueur sur 2 à 4 kilomètres de largeur.

MM. Ladd et Snow, chargés de se rendre au confluent du **Sobat** et du **Nil**, pour y choisir un emplacement convenable à l'établissement de la **mission Arthington**, ont dû passer de Souakim à Berber sur le Nil, où ils auront trouvé un vapeur pour achever leur voyage. Une fois le lieu de la mission fixé, ils retourneront en Amérique ; M. Snow y acquerra, pour le service de la mission sur le Nil, un steamer, qui portera le nom de *Charles Sumner,* tandis que M. Ladd formera un corps de missionnaires. Quand la station sera fondée, on créera encore un établissement dans le genre de l'institution de Lovedale, pour apprendre aux jeunes natifs de cette région les procédés de l'industrie moderne.

Emin bey, gouverneur des provinces égyptiennes équatoriales, a réussi à rétablir l'ordre dans les vastes territoires soumis à son administration. Plusieurs des chefs, qui étaient autrefois des adversaires déclarés

du gouvernement égyptien, se sont complètement rattachés à lui; il sait parfaitement s'y prendre pour se maintenir en bonnes relations avec les indigènes et avec les princes les plus puissants du voisinage. La confiance que l'autorité égyptienne a dans cet habile gouverneur l'a engagée à ajouter cette année à ses provinces les territoires de Rohl et d'Amadi, une partie du pays des Niams-Niams et tout celui des Mombouttous. Au mois de mars il a visité la province de Lattouka, à l'est du Nil, entre les 4° et 5° latitude nord, et les 30° et 31° longitude est. **F. Lupton**, actuellement gouverneur du Bahr-el-Ghazal, en a dressé une carte accompagnée d'observations météorologiques et hypsométriques. Il a de plus rédigé un vocabulaire de la langue des Lattoukas, qui diffère de toutes celles du voisinage.

Des difficultés se sont élevées entre la mission de **Frere Town** et le wali de Mombas, au sujet de plusieurs Arabes qui ont causé des troubles dans les établissements des esclaves libérés. En outre, l'administration de Frere Town a donné lieu à quelques reproches, en employant dans certains cas les châtiments corporels pour maintenir l'ordre et la discipline. Après en avoir conféré avec le Dr Kirk, le Comité des missions a jugé nécessaire d'envoyer à Frere Town, comme son délégué, M. Price, le fondateur de cette œuvre (en 1814), en le chargeant d'étudier l'organisation actuelle des établissements, leurs rapports avec le gouvernement de Zanzibar, les meilleurs moyens d'étendre la mission, et pour mettre à son service un steamer, le *Henri Wright*. Le Dr Kirk estime que Mombas est un bon point de départ, pour l'extension des opérations missionnaires parmi les tribus de l'intérieur; mais la présence d'esclaves libérés, au milieu de populations chez lesquelles règne encore l'esclavage, est une source de complications sans cesse renaissantes. Aussi espère-t-on que le temps viendra bientôt où, non seulement la traite, mais aussi l'esclavage lui-même, seront abolis dans tout le territoire du sultanat de Zanzibar, et que le gouvernement anglais appuiera les efforts des missionnaires pour faire pénétrer la civilisation dans ces parages. Malgré la vigilance des croiseurs le long de la côte orientale d'Afrique, il s'y produit toujours des faits de traite qui demandent une sévère répression. Le capitaine anglais M. Brownrigg, commandant d'un vaisseau de guerre, ayant surpris à **Pemba**, le 3 décembre, un bâtiment arabe qui était rempli d'esclaves et qui avait arboré le pavillon français, l'attaqua avec 10 hommes dans un canot; mais les Arabes réussirent à s'échapper, après avoir tué le capitaine Brownrigg avec quatre de ses hommes. L'amirauté anglaise a envoyé au vaisseau de guerre *Philomel*, stationnant à Zanzibar, l'ordre de bloquer l'île de Pemba.

La Société de géographie de Paris a reçu communication de lettres donnant des nouvelles de l'expédition envoyée récemment à **Mozambique**, pour s'enquérir des ressources minérales et autres du bassin du Zambèze. Au nord du fleuve l'or ne serait pas assez abondant pour couvrir les frais d'exploitation ; mais les indigènes ont trouvé du charbon en grande quantité sur les bords de la Moatizé. Le long de la Moarazé existent des couches fournissant de l'huile, déjà mentionnées par Thornton, et de nombreux villages dont les habitants sont hospitaliers. Le pays est très beau, mais, à une vingtaine de kilomètres du Zambèze, il est peu sûr. Une partie de l'expédition s'est rendue à Manica, où les explorateurs portugais ont signalé l'existence de mines d'or. Elle a été arrêtée dans sa marche par des troubles survenus de la part des indigènes contre l'autorité des Européens.

La région du Bembé, de l'Incomaté et du Chinguiné, dans le Mozambique, a été explorée récemment par M. **Diocleciano das Neves** qui, dans un rapport à la Société de géographie de Lisbonne, la présente comme réunissant, mieux que beaucoup d'autres parties de l'Afrique, toutes les conditions de salubrité et de ressources pour la colonisation. Ami du roi **Oumzila**, il a acquis une grande influence dans ce district, et obtenu la concession de l'embouchure du Bembé et d'un territoire adjacent très étendu, qu'il veut ouvrir, avec l'assentiment du gouvernement portugais, à la colonisation et au commerce. Il demande à la Société d'envoyer dans ce pays une expédition scientifique. M. **Richards** qui a repris le projet de Pinkerton, de fonder une mission dans les États d'Oumzila, a quitté Inhambané le 24 juin, et pris une route plus éloignée de la mer que celle de Pinkerton. Partout sur son chemin les natifs l'ont bien accueilli et lui ont fourni gratuitement, à lui et à sa caravane, des vivres en abondance. Plusieurs chefs lui ont témoigné le désir de s'instruire et de recevoir chez eux une mission et des écoles. La région qu'il a traversée lui a paru salubre et exempte de la fièvre ; ses ânes lui étaient d'un grand secours et ne semblent pas avoir eu à souffrir de la tsétsé, dont il ne parle pas. Aux dernières nouvelles il n'avait plus que quelques jours de marche à faire pour atteindre le Sabi, et espérait arriver au kraal d'Oumzila dix jours plus tard. Il avait rencontré des gens de ce grand potentat, armés de fusils et revenant d'une chasse ; l'accueil amical qu'il avait reçu d'eux lui donnait bon espoir de réussir.

Il semble qu'il n'y ait pas de limites aux richesses diamantifères de l'Afrique australe. De nouvelles **mines** ont été découvertes dans le **district de Hanovre** (colonie du Cap). Elles sont situées entre les deux

lignes de chemins de fer votées dans la dernière session du parlement : Cradock-Colesberg et Beaufort-Hopetown, avec lesquelles il sera facile de les relier par des embranchements. Ce district étant plus productif et plus rapproché des ports que le Griqualand-West, cette découverte en fera promptement un des plus importants de la colonie.

Le **P. Duparquet** a remonté le long du Cunéné jusqu'à Ololika, par 16°50′ longitude Est, un peu au nord-ouest d'Ikéra, dont M. Dufour a déterminé la position par 17°8′. De septembre à janvier on peut y passer le fleuve à gué, mais en août les eaux étaient trop grosses. Des Portugais de Houmbi vinrent visiter les voyageurs, et leur fournirent des renseignements sur les transports de Houmbi à Mossamédès. En général ils sont pauvres et travaillent pour le compte de deux maisons de Mossamédès, auxquelles ils expédient du bétail en retour des marchandises et des provisions que celles-ci leur envoient. Quand arrive la saison sèche, ils traversent le fleuve à gué et se répandent parmi les tribus de l'Ovampo auxquelles ils portent eau-de-vie, fusils, perles, etc. Dans quelques années l'unique commerce de l'Ovampo sera la vente du bétail; le monopole en appartiendra aux Portugais de Mossamédès, qui l'expédient sur toute la côte occidentale jusqu'au Gabon. Le P. Duparquet fit une visite aux Portugais de Houmbi et descendit jusqu'à la rivière Caculovar, affluent du Cunéné, qui vient des hauteurs de Huilla et dont l'eau est blanchâtre et boueuse. Au delà du Cunéné le pays ressemble au reste de l'Ovampo. Les baobabs y forment de véritables forêts; le coton américain y croît très bien; l'oranger et le citronnier y prospéreraient, mais on ne les y cultive pas encore. Sur la rive droite, le fleuve n'est pas bordé par des cliffs comme sur la rive gauche; aux hautes eaux il se répand au loin dans le pays; aussi les Portugais doivent-ils s'établir à une distance considérable, pour se mettre à l'abri des inondations, et dans la saison sèche ils n'ont pour boire que l'eau du Caculovar, qui est détestable. Revenu à Ikéra le P. Duparquet fit faire les défrichements nécessaires sur le terrain de la station, et le roi lui promit de veiller à ce que personne ne s'y établît pendant son absence. A son passage chez le roi Nihombo, celui-ci lui donna un personnage de sa maison pour l'accompagner à Omarourou. Aux fontaines d'Ombika il trouva des Berg-Damaras et des Bushmen, vivant exclusivement de racines sauvages et de gibier. Les Bushmen sont d'ailleurs disséminés dans le pays; chacune de leurs tribus a son nom particulier; elles commencent à être pourvues de fusils, et ne tarderont pas à se faire respecter des tribus voisines. Malheureusement elles s'en servent aussi pour se détruire les unes les autres.

Les missionnaires de la station de Ste-Marie du Gabon vont fonder une **nouvelle mission, sur l'Ogôoué,** comme station intermédiaire entre l'établissement central et celles qu'ils se proposent de créer entre le haut du fleuve et le Congo; un emplacement favorable a été choisi; les indigènes ont accueilli les missionnaires avec beaucoup de sympathie. L'un de ceux-ci a fait visite au roi chrétien **Oga**, ancien élève de la mission du Gabon et principal chef du pays. Il a 33 ans, parle le français et l'écrit très convenablement. Quoique jeune il exerce une grande influence morale dans tout le Gabon; il n'a qu'une femme, chrétienne comme lui, parlant et écrivant aussi le français, et quatre de leurs enfants reçoivent l'instruction dans les établissements des missionnaires. Ceux-ci ont un facile accès auprès des Pahouins qui, refoulés de l'intérieur, se répandent le long du littoral sur une étendue d'une centaine de lieues du nord au sud. Dans les seuls affluents du Gabon on en compte plus de 100,000; toutes les branches de cette peuplade parlent le même idiome, ce qui rend la tâche des missionnaires plus facile. Les autres peuplades, qui seules jusqu'ici trafiquaient directement avec les commerçants d'Europe et d'Amérique, sont jalouses des nouveaux arrivés, les déprécient en toute occasion, et ont cherché à les repousser, mais les Pahouins, plus nombreux, n'en ont pas moins continué leur marche en avant. Ils sont accessibles au christianisme, et ceux qui sont élevés par les missionnaires restent auprès de ceux-ci, servent les commerçants et les fonctionnaires français, ou suivent les explorateurs à l'intérieur.

Le gouverneur de Sierra-Léone, sir Havelock, ayant été informé qu'une guerre nuisible aux intérêts de **Sherbro** était sur le point d'éclater entre des chefs indigènes, s'est rendu à Bonthé, a réuni les principaux chefs, leur a rappelé le traité qu'ils avaient signé avec sir Samuel Rowe, son prédécesseur, et par lequel ils s'étaient engagés à maintenir la paix à Sherbro. Après leur avoir dit qu'il connaissait les mauvaises dispositions de certains chefs à l'égard du gouvernement, il chargea ceux qui étaient présents d'informer les autres que, si quelques troubles éclataient, ils en seraient responsables, et qu'il enverrait ses agents pour les saisir et les conduire à Freetown; puis il leur laissa le temps de la réflexion. Le lendemain ils se réunirent de nouveau et annoncèrent au gouverneur qu'ils étaient décidés à garder le traité, à communiquer ses paroles aux autres chefs, et à s'efforcer de les faire tenir tranquilles, pour que la paix de Sherbro ne fût pas troublée.

M. **Gaboriaud,** que M. Aimé Olivier avait chargé d'obtenir de l'almamy du Foutah Djallon, Ahmadou, la confirmation du traité d'ami-

tié conclu avec son prédécesseur et la concession d'un chemin de fer, est revenu de Timbo, après avoir réussi pleinement dans sa mission. Aux termes du traité, Ahmadou autorise la construction d'un chemin de fer devant aboutir à la côte, et concède les terrains pour la construction. Il s'engage à fournir les travailleurs nécessaires, à veiller à la sûreté de l'exploitation, et accorde à M. Olivier le droit d'établir dans le pays, sans payer aucune redevance, des factoreries ou comptoirs commerciaux. M. Olivier a publié tout récemment le récit de son voyage, sur lequel nous reviendrons prochainement.

Le dernier numéro du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux* annonce le succès de la mission du Dr **Bayol**. Il a conclu avec les chefs du Foutah Djallon, Ibrahima Sory, résident à Denhol Fella, et Ahmadou de Timbo, un traité qui cède à la France 1° le pays de Kantora sur la rive gauche de la Gambie; 2° le Foreah; 3° le pays de Kakaudy (Boké) qui appartenait déjà à la France; 4° le Rio Pungo, en demandant l'établissement d'un poste à Korirera; 5° Kaporo, Soumbaya, Dubreka et tous les pays tributaires jusqu'à la Mellacorée; 6° toute la Mellacorée. La guerre qui sévit dans la région des sources du Niger l'a empêché de s'y rendre; il a dû revenir à Labé. pour se diriger sur la vallée de la Falémé, et redescendre à St-Louis.

On craignait que le campagne d'hiver de la **mission topographique du Haut-Sénégal** ne fût compromise par l'état sanitaire de la colonie. Mais, arrivée à Dakar le 30 octobre, la mission a trouvé des ordres précis lui défendant de descendre à terre; elle a été immédiatement transportée à Podor, et de là un nouveau vapeur a pu, grâce à la hauteur exceptionnelle des eaux, la conduire jusque près de Médine, où elle est arrivée le 10 novembre pour reprendre ses travaux.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français étudie sérieusement la question de la pose d'un câble direct entre Marseille et la Goulette.

MM. Hondas et Basset, professeurs à Alger, ont reçu du gouvernement une mission scientifique pour Kairouan.

M. Cagnat, précédemment chargé d'une mission archéologique en Tunisie, interrompue par les derniers événements, va reprendre la route de l'Afrique.

Les relations commerciales que la Société milanaise d'exploration en Afrique a créées avec les deux stations de Bengasi et de Derna, dans la Cyrénaïque, deviennent de jour en jour plus actives. Les stations météorologiques qu'elle y a établies communiquent directement avec le bureau météorologique de Rome.

Un établissement pour l'élève des autruches a été créé près du Caire et donne déjà d'excellents résultats. Il est question d'en établir un dans la Haute-Égypte.

Piaggia est à Khartoum, d'où il se rendra chez les Gallas.

Une dépêche du Caire annonce que le faux prophète Mohammed Ahmed [1] de Dongola, à la tête de 1500 hommes, a anéanti 350 égyptiens sous les ordres du gouverneur de Fachoda. Réouf pacha a demandé des renforts.

La partie orientale du Soudan égyptien vient d'être placée sous l'autorité du gouverneur général des côtes de la mer Rouge.

M. Schouver a réussi à atteindre Fadasi, où il a eu la fièvre; il s'en est remis, mais son compagnon de voyage, M. Rachetti, y a succombé. Il a dû attendre que la saison des pluies fût passée, pour pénétrer plus au sud dans la région des lacs.

M. Riccardi, de Terni, est au Caire, d'où il partira pour l'Abyssinie et le Choa.

M. Massari a raconté, le 18 décembre, à la Société italienne de géographie, la traversée du continent africain, qu'il a accomplie avec le regretté Matteuci.

Une compagnie française, au capital de 600,000 fr., s'est formée pour l'exploitation du commerce et des mines de cuivre d'Obock. M. Soleillet, son directeur, est parti d'Europe le 17 décembre.

Le Dr C. Keller, de Zurich, va commencer dans la mer Rouge l'exploration que nous avons annoncée précédemment. Il a l'appui de plusieurs sociétés scientifiques, et du Département fédéral du commerce et de l'agriculture.

Un steamer anglais ayant fait côte par le brouillard près du cap Guardafui, a été attaqué par plusieurs centaines de sauvages. L'équipage dut se réfugier dans les chaloupes, et fut recueilli par un navire qui le ramena en Angleterre.

D'après une communication de M. Hore, à la Société royale de géographie de Londres, à laquelle il a présenté sa carte du Tanganyika, le courant du Loukouga s'est beaucoup ralenti, ce qui indiquerait un abaissement du niveau du lac.

Une compagnie américaine a fait, au Portugal, des propositions pour la construction du chemin de fer de la baie de Delagoa à la frontière du Transvaal.

Le gouvernement du Transvaal a soumis au Volksraad deux projets, pour la construction d'un chemin de fer de Prétoria à Lourenzo Marquez, et a été autorisé à adopter celui qui lui paraîtra le plus avantageux. D'autre part, M. Strauss, ingénieur de Christiania, a présenté au gouvernement du Transvaal un projet de chemin de fer, de Prétoria aux mines de diamants de Kimberley.

M. et Mme Mabille, qui ont passé un certain temps en Europe, repartiront en janvier pour le Lessouto, accompagnés de M. Krüger de Strasbourg, qui va prendre la direction du séminaire théologique de Morija.

M. et Mme Coillard reprendront en mai le chemin du Zambèze.

La guerre entre les Héréros et les Namaquas traîne en longueur, malgré les efforts déployés par les missionnaires pour rétablir la paix entre les deux partis.

Le Dr Buchner est arrivé à Loanda et revient en Europe.

La Société de géographie de Loanda se propose de faire faire des explorations à l'intérieur.

[1] Cf., no 5, p. 86.

Des observations récentes, faites par Stanley, ont fixé la longitude de Stanley Pool par 13° 27′ à l'est de Paris, et non 14° 40′ comme le portait la carte de son voyage. La longueur du fleuve obstruée par les cataractes et les rapides, de Stanley Pool à Yellala, serait raccourcie de 117 kilom.

Un télégramme de Londres annonce que M. Mc Call, après avoir fondé trois stations missionnaires sur le Congo, se disposait à pousser plus avant, lorsqu'une maladie l'obligea à revenir à la côte, où il s'embarqua. Il est mort à Madère.

Le Dr Ballay est parti de Rochefort le 5 décembre, pour rejoindre Savorgnan de Brazza sur l'Ogôoué.

Un comité a été formé en Angleterre pour s'occuper du tracé du chemin de fer des mines de la Côte d'Or; l'ingénieur va se rendre sur les lieux.

L'American Missionary Society a l'intention de faire construire, pour la mission de Mendi (Libéria), un steamer qui sera appelé le *John Brown*.

M. Ch. Soller, chef de la mission anglaise qui a découvert les sources du Draâ, dans l'Afrique occidentale, est aujourd'hui complètement rétabli des suites des blessures qu'il avait reçues des Berbères. Il se prépare à partir pour l'Afrique avec une mission du gouvernement français.

L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE

Le trafic des esclaves étant le mal le plus apparent dont ait souffert l'Afrique, et le premier obstacle à surmonter pour y faire pénétrer la civilisation, on comprend que ce soit contre la traite qu'aient été dirigés tout d'abord les efforts des gouvernements et des sociétés qui se sont proposé de relever les nègres. A l'appel de l'Angleterre, les puissances de la chrétienté, pressées par un sentiment commun de commisération et de justice, s'unirent en 1815, au congrès de Vienne, pour mettre fin à l'exportation des esclaves. Non content d'agir sur les acheteurs, le gouvernement anglais négocia avec un grand nombre de chefs de la côte occidentale, de la Gambie au Congo, des conventions, aux termes desquelles la vente des esclaves et leur transport dans d'autres états devaient cesser entièrement. Il en fit autant sur la côte orientale avec l'iman de Mascate. Les nègres saisis par les vaisseaux croiseurs étaient mis en liberté, et d'ordinaire conduits dans les colonies d'esclaves liberés à Sierra Léone, aux Seychelles, à Socotora, et aux Indes. A la côte occidentale, l'exportation des noirs fut à peu près arrêtée ; mais, à la côte orientale et dans la mer Rouge, malgré l'activité des croisières, la traite se poursuivit, jusqu'au moment où les explorateurs de l'Afrique centrale dénoncèrent les atrocités sans nom auxquelles elle donnait lieu dans l'intérieur, et, par leurs révélations, provoquèrent la création de l'« Asso-

ciation internationale africaine,» dont un des principaux buts est la suppression de la traite. En même temps (1877) l'Angleterre concluait avec l'Égypte une convention, défendant expressément l'exportation d'esclaves nègres des possessions égyptiennes, ainsi que leur importation dans ce pays. Nous avons dit les efforts faits par Gordon pacha et par Gessi pour faire disparaître ce trafic de la région du Bahr-el-Ghazal, les mesures prises par le gouvernement du khédive contre les trafiquants qui, par Assiout, cherchaient à introduire des esclaves dans la Basse-Égypte, et les démarches réitérées de l'« Antislavery Society,» pour obtenir la suppression effective de la traite dans toute l'étendue du territoire égyptien[1].

Mais, comme chacun le comprend, elle ne pourra être réellement supprimée, que lorsque l'esclavage lui-même aura disparu des institutions et des mœurs africaines. Aussi longtemps qu'un état le tolérera ou le reconnaîtra légalement, ses ressortissants se croiront autorisés à en acheter. Pour supprimer la traite il faut arriver à l'abolition de l'esclavage lui-même. C'est bien ce dernier but que se sont proposé les sociétés amies des noirs et les gouvernements de la chrétienté. L'esclavage est en effet la racine du mal, qu'il faut attaquer. C'est lui qui permet aux maîtres de posséder leurs semblables comme leur propriété, sans leur reconnaître aucun des droits que Dieu a donnés à l'homme, ni celui de développer ses facultés pour arriver à la vertu et au bonheur, ni celui de posséder le fruit de son travail et de goûter les douceurs de la vie domestique. C'est lui qui contraint des millions d'êtres humains à s'user au service de maîtres qui les tiennent dans une dépendance perpétuelle et dans une ignorance complète, les rabaissent au niveau de la brute, se servent de la force de leurs bras, ou de leurs facultés, comme d'instruments pour satisfaire une avidité sans bornes ou des désirs coupables. C'est lui qui émousse dans le cœur des maîtres les sentiments naturels de justice et de bienveillance à l'égard de leurs semblables, relâche les liens de la fidélité conjugale, et rend souvent les propriétaires cruels jusqu'à la férocité. Quoique règnant encore dans la plus grande partie de l'Afrique, il a cependant été déjà aboli sur plus d'un point.

Malgré la résistance des colons européens, l'émancipation fut d'abord proclamée, il y a 50 ans, dans les colonies qui dépendaient de la couronne d'Angleterre, moyennant une indemnité pécuniaire. A son tour, la France donna la liberté à ses esclaves en 1848, et quoique le gouvernement du Sénégal se soit montré, jusqu'à une époque récente, dur pour

[1] Cf. Ire année, p. 88, 133; IIme année, p. 39, 66, 85, 106; IIIme année, p. 105.

les esclaves fugitifs, aujourd'hui il ne peut plus y avoir d'esclaves sur un territoire appartenant à la France. Aussi avons-nous été surpris de trouver, dans des notes extraites du journal de voyage de M. Lécard et publiées par le *Sahara* (n° du 25 août 1880), des détails qui pourraient faire croire que les marchés d'esclaves de Kouniakary, Ségou, etc., écoulent beaucoup de captifs dans les postes français de Médine et de Bakel. D'après les bruits recueillis par ce voyageur, les marchands sont des Toucouleurs, des Sarracolets, des Orcoloffs, agents de traitants français; ils vendent les jeunes gens aux commandants pour en faire des tirailleurs, les autres sont dirigés sur le Foutah, le Toro, le Oualo, et le Cayor. A l'arrivée à Kouniakary de l'expédition dont faisait partie M. Lécard, les prix haussèrent, les marchands ayant cru qu'elle était chargée d'acheter des esclaves pour le compte du gouvernement. Nous supposons que ce trafic a cessé, car il n'a point été mentionné à la Chambre, lors de la discussion de la question des esclaves qui se réfugient dans les établissements français du Sénégal.

Dès 1854 le Portugal déclarait libres, à la condition d'un service limité après leur libération, les esclaves appartenant à l'état, aux municipalités, aux établissements charitables de l'Ordre de la Miséricorde; puis ceux qui relevaient des églises, et les enfants nés de femmes esclaves, à condition de servir gratuitement les maîtres de leurs mères jusqu'à 20 ans; puis tous les esclaves qui toucheraient le sol de Madère ou des Açores, des provinces de Mozambique et d'Angola, de la Haute-Guinée et des îles du golfe de Guinée. Si, malgré ces déclarations, le gouvernement portugais a trop longtemps toléré l'esclavage, depuis 1878 il s'efforce d'en bannir tout vestige de ses possessions africaines. Le P. Duparquet, dans son exploration de l'Ovampo, a constaté que l'importation des esclaves est réellement prohibée dans la colonie portugaise, et qu'aucun esclave ne peut être vendu à Mossamédès. « Cependant, » dit-il, « les Portugais de Houmbi en achètent encore quelques-uns dans les tribus voisines, mais ils les cèdent aux indigènes pour du bétail. »

Le bey de Tunis lui-même a proclamé l'abolition dans ses états.

D'une manière générale, on peut dire que là où prédomine l'influence européenne l'esclavage a disparu.

Pourtant, au Transvaal, le service domestique et l'apprentissage n'étaient que des formes modifiées de l'esclavage. Les Boers défendaient aux natifs de passer d'un district dans un autre et les forçaient de travailler avec ou sans salaire; ils s'attribuaient le droit de fustiger leurs domestiques cafres pour la plus légère offense; ils attaquaient

même des kraals isolés, disant à ceux qui les occupaient qu'ils venaient chercher des bestiaux qu'on leur avait enlevés, puis, sans tenir compte des protestations d'innocence de la part des Cafres, ils tiraient sur le kraal, tuaient les vieillards et saisissaient les enfants, qui devenaient leurs *apprentis*, ou plutôt leurs esclaves. D'autre part, le gouvernement actuel du Transvaal reproche à l'autorité anglaise d'avoir, en 1878, soumis 800 Cafres à un apprentissage qui ressemble à l'esclavage, et a demandé au Volksraad de lui donner les pouvoirs nécessaires pour libérer ces Cafres avec leurs enfants. Dans la dernière guerre des Zoulous et dans celle des Bassoutos, des indigènes faits prisonniers ont été emmenés par des fermiers du Griqualand-West, qui ont fait d'eux des demi-esclaves, les obligeant à travailler les sept jours de la semaine. Nous ne doutons pas que les Boers n'observent fidèlement la convention récente conclue avec l'Angleterre, et qu'au Transvaal, comme à Kimberley, le principe du travail libre en faveur des natifs ne l'emporte définitivement.

Ailleurs l'esclavage règne encore, quoique légalement aboli.

A Madagascar, par exemple, dont la reine en a décrété la suppression en 1874, il y a un marché hebdomadaire d'esclaves à Tananarive. Ce ne sont plus, il est vrai, des esclaves de Mozambique, mais l'esclavage domestique subsiste toujours. Posséder un esclave passe pour un signe d'honorabilité; il est peu de Hovas qui n'en aient un ou plusieurs; quelques-uns en ont un grand nombre. Il y en a même dans toutes les églises et les congrégations; telles d'entre elles sont essentiellement composées d'esclaves. D'après un résumé de dix ans de travaux des missions de Londres, presque tous les pasteurs, les diacres et les prédicateurs, aussi bien que les membres des églises en possèdent; on les achète ou on les vend sur ce marché près de Tananarive. Le gouvernement a cependant prescrit des règles pour diminuer la rigueur de l'esclavage domestique et accroître le bien-être des esclaves; par exemple, dans les lois qui en règlent la vente, il est interdit de séparer un jeune enfant de ses parents. Il faut reconnaître que l'esclavage à Madagascar n'est pas cruel. Les esclaves sont, d'ordinaire, aussi libres que les enfants, et souvent traités avec les mêmes égards. En outre, ils sont assez indépendants de leurs maîtres; si un esclave est fatigué du sien, ou s'il s'estime maltraité, il ne lui est pas difficile d'en trouver un qui lui plaise davantage. Néanmoins, l'institution est mauvaise, et l'opinion publique se prononce toujours plus hautement contre elle. Mais le pays n'est pas encore mûr pour l'abolition complète et a besoin d'y être préparé. C'est le but de plusieurs des articles des lois constitutionnelles promulguées le

29 mars de cette année. Ainsi, les propriétaires d'esclaves de la province d'Imérina ne peuvent pas les faire vendre dans les provinces éloignées, sous peine de confiscation et d'une amende de 100 dollars; celui qui se chargerait de les conduire, sans prévenir de leur envoi, devrait payer 10 bœufs et 10 dollars. D'autre part, les esclaves qui sont dans des provinces éloignées ne peuvent être vendus que là; toute vente doit être enregistrée devant le gouverneur, sinon elle est envisagée comme un enlèvement d'homme. Quiconque louera des esclaves pour les envoyer travailler dans des parties éloignées du pays, sans en demander l'autorisation au propriétaire, paiera 10 schellings par esclave pour chaque mois d'absence, et 30 dollars au propriétaire pour chaque esclave qui mourrait en route. Il est interdit de faire des esclaves un commerce lucratif; le propriétaire d'esclaves peut seul les vendre; quiconque sera pris en faisant le commerce, devra payer 10 bœufs et 10 dollars par esclave. Ceux-là seuls peuvent en acheter qui ont l'intention de les garder pour leur propre service. L'acheteur et le vendeur doivent se rendre au bureau désigné par le gouvernement, pour faire enregistrer la vente. Il y a aussi des clauses fixant les conditions auxquelles l'esclave peut acquérir sa liberté, soit par son travail, soit avec l'aide de ses amis.

A Zanzibar, depuis la conclusion du traité conclu en 1873 entre l'Angleterre et le sultan, et par lequel ce prince a aboli la traite dans tous ses États, l'esclavage est devenu une sorte de servage. On ne vend plus, on n'achète plus d'esclaves sur le marché public, mais bien dans un endroit qui ressemble à une agence domestique. A la ville, les esclaves reçoivent un salaire pour leur travail; à la campagne, ils ont pour leur entretien autant de terre qu'ils en peuvent cultiver; ils ne donnent à leurs maîtres que cinq jours par semaine, et le plus souvent ils ne travaillent que le matin; ils peuvent, le reste du temps, travailler pour eux et leur famille. Si un esclave fait des économies, il peut se racheter; de plus, s'il est maltraité, il a le droit de forcer son maître à le vendre. En cas de vente, il n'est pas permis de séparer les membres d'une même famille; quand une propriété se vend, les esclaves sont vendus a vecelle. Les maîtres, à Zanzibar, sont généralement bienveillants et presque paternels. Il arrive rarement qu'un esclave se rachète lui-même; il emploie de préférence ses économies à se payer à son tour un esclave, pour cultiver plus facilement son bien-fonds. Quoique les Africains aient beaucoup moins d'aversion que les blancs pour l'esclavage, on ne peut pas douter que la vue de travailleurs libres, comme ceux des établissements pour les esclaves libérés ou des stations missionnaires, à Frere

Town, Bagamoyo, Masasi, etc., n'éveille le sentiment de la liberté chez beaucoup d'esclaves de cette partie de la côte, et celui de la justice chez les chefs et chez les maîtres, pour leur faire comprendre qu'il ne leur est pas permis de posséder leurs semblables. Les missionnaires de Masasi ont conclu avec Matola, le puissant chef du peuple Yao, qui habite près de la Rovouma, un traité par lequel il s'est engagé à n'acheter ni ne vendre aucun esclave. Il observe fidèlement le traité, et a fait savoir qu'il ne veut rien avoir à faire avec les trafiquants d'esclaves. Son peuple jouit de la paix, et peut se livrer à la culture de champs de riz et de blé cafre, ce qu'il ne pouvait pas faire auparavant.

L'Ouganda, où Mtésa proclamait, il y a deux ans, l'abolition de l'esclavage, est aujourd'hui replongé par son souverain dans des guerres avec les peuples voisins, essentiellement pour faire des esclaves. Il paraît que c'est dans cette classe de la population que la prédication des missionnaires romains trouve le plus facile accès. Ce ne serait pas la première fois que des esclaves, devenus chrétiens, auraient préparé le relèvement du peuple qui les avait asservis.

Plus constant que Mtésa, le roi du Choa, Ménélik, après avoir déclaré la traite abolie, s'est efforcé de la supprimer et a réussi à faire cesser l'exportation publique par Ankober, sans pouvoir cependant empêcher des transports clandestins pour la mer Rouge.

Dans le royaume du négous la traite n'existe plus d'une manière ostensible, mais peut-on dire qu'elle ne se pratique pas en secret? Les Abyssins chrétiens n'admettent pas l'esclavage en principe. Cependant, dans les guerres qu'ils font aux frontières de l'Égypte ou au pays des Gallas, les gouverneurs ramènent des centaines de prisonniers, hommes, femmes et enfants. Dernièrement, Ras-Adal, gouverneur du Godjam, ayant soumis des tribus gallas, recevait, en payement de taxes qu'il leur avait imposées, 200 enfants de 8 à 16 ans, et les envoyait au roi, qui les distribuait à ses grands pour s'acquitter de ce qu'il leur devait.

Quant à l'Égypte, nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à plusieurs reprises des esclaves nègres du Kordofan, du Darfour, du Haut-Nil, introduits en cachette dans les villes du Delta; des moyens employés par les agents de l'autorité égyptienne, pour recruter des hommes pour l'armée et des femmes pour les harems; ou des distributions d'esclaves libérés aux pachas ou aux beys, dans les maisons desquels ils trouvent l'esclavage domestique. Sauf sur les vastes plantations de coton et de sucre de l'ex-khédive, il n'y a pas d'esclaves dans les campagnes; les travaux de l'agriculture sont exécutés par les fellahs, et payés. L'esclavage

agricole n'existe donc pas ; l'esclave égyptien n'est qu'un domestique de maison, rarement maltraité, le maître, par politique, étant généralement bon pour lui, parce qu'il sait qu'un esclave maltraité peut toujours obtenir sa liberté en en appelant au consul anglais. Il est vrai qu'il n'en est pas de même dans toute l'étendue du territoire égyptien. A Souakim, par exemple, presque tout le travail manuel est fait par des esclaves, qui sont la propriété d'hommes riches auxquels ils doivent apporter le fruit de leur labeur de chaque jour. Quelques-uns de ces maîtres ont jusqu'à 20 esclaves femmes, qui font le service de porteuses d'eau dans la ville; elles doivent rapporter un dollar par jour à leurs maîtres, qui ne les nourrissent que de maïs et de lait. Souvent aussi les marchands font passer leurs esclaves pour des domestiques, en les munissant de papiers de libération jusqu'au port d'embarquement.

L'esclavage domestique est répandu dans toutes les grandes villes de la Haute et de la Basse-Égypte, et aussi dans celles de l'Égypte moyenne. C'est lui qui peuple les harems ; et quant aux esclaves hommes, ils abondent chez les pachas et chez les beys; même chez les Égyptiens qui ne sont point élevés en dignité, on en trouve un, deux ou davantage. Si la grande majorité n'en a pas, c'est qu'elle est trop pauvre pour en acheter. Les sectes chrétiennes indigènes, copte et syrienne, imitent les musulmans, et autorisent leurs adhérents à se servir d'esclaves domestiques achetés. Les scribes, les joailliers, les marchands riches, en ont également. Les étrangers eux-mêmes, les agents consulaires des puissances chrétiennes et leurs fonctionnaires subalternes, dans la vallée du Nil, font faire leur cuisine par des esclaves, hommes ou femmes.

Sans doute l'esclavage domestique disparaîtra. Par la convention conclue en 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte, les ventes privées d'esclaves ou leur transfert de famille à famille doit être aboli en Égypte en 1884, dans le Soudan et les autres dépendances égyptiennes en 1889. L'abolition est appuyée par le khédive, qui est monogame, déteste l'esclavage et fait tous ses efforts pour le supprimer, ainsi que les harems, conséquence de la polygamie. Il est secondé par Chérif-Pacha, également monogame et sous le ministère duquel a été conclue la convention de 1877. Il y a, en outre, tout un parti qui veut plus que la suppression de la traite, et demande l'abolition totale de l'esclavage. Toutefois, on reconnaît que l'on ne peut y procéder que graduellement, en commençant par empêcher l'accroissement du nombre des esclaves. A cet effet, l'« Antislavery Society » a présenté, à l'examen du khédive et de son gouvernement, un projet de recensement et de contrôle

qui garantirait aux propriétaires la possession de leurs esclaves actuels, tout en les empêchant d'en augmenter le nombre. Mais il rencontre de l'opposition, particulièrement chez les propriétaires de harems et chez les docteurs de la loi musulmane, qui prétendent que l'esclavage est sanctionné par la loi, les prophètes, le Coran et ses commentateurs. Ils soutiennent qu'un esclave, émancipé sans le consentement de son maître, n'a aucun titre légal à la liberté; que, par exemple, il ne pourrait pas se marier sans l'approbation de son propriétaire, et qu'à sa mort ce qu'il posséderait devrait faire retour à son maître. Ils sont dans l'erreur, car si Mahomet a laissé subsister l'esclavage, qui existait avant lui, il n'en a pas moins recommandé l'émancipation des esclaves qui se montrent dignes de la liberté, et, tout en reconnaissant l'esclavage, le Coran fait beaucoup pour en diminuer les rigueurs et en limiter l'étendue; il ne considère comme seuls vrais esclaves que les prisonniers de guerre et leurs descendants; par conséquent les pauvres nègres du centre de l'Afrique, enlevés par les traitants, ne sont pas du tout des esclaves au point de vue de la loi musulmane, là où elle est prêchée dans sa pureté, en sorte que quant à ces esclaves-là, qui forment le gros de la population servile, aucun dogme sacré ne serait violé par un décret proclamant leur émancipation. Il faudrait que les docteurs pussent prouver qu'en aucun cas l'émancipation ne pourrait être décrétée par l'état, et ils ne voudront pas mettre en question la souveraineté du khédive, qui pourrait faire ce qu'a fait le bey de Tunis, sans violer la loi musulmane. En outre, dès aujourd'hui, le consentement du propriétaire n'est pas toujours nécessaire pour l'affranchissement de l'esclave. En cas de mauvais traitement, il est libéré sans aucun égard pour les droits de son maître. Le pécule des esclaves émancipés ne revient pas non plus toujours à leur ancien propriétaire. D'après la loi, il passe d'abord à leurs héritiers naturels, et ce n'est qu'à défaut d'héritiers qu'il retourne au propriétaire. Dès que l'état a effectué la *manumission*, elle produit tous les effets de l'émancipation par les propriétaires eux-mêmes, et tous les droits civils de la liberté sont, *ipso facto*, concédés à l'esclave libéré. Le khédive ne pourrait peut-être pas, par un simple décret, abolir un droit sanctionné par la religion et le Coran, mais l'esclavage n'a pas ce caractère sacré; il n'est que toléré par le Coran, et son abolition ne produirait pas, dans les conditions sociales des populations musulmanes, une perturbation aussi grande que le prétendent les partisans de l'esclavage domestique. Dans l'Inde anglaise, où l'on craignait de grands troubles à son occasion, les esclaves de familles mahométanes sont devenus sans difficulté des domestiques libres.

Les mesures prises en Égypte, pour empêcher l'arrivée au Caire et à Alexandrie des caravanes qui alimentaient d'esclaves les marchés de ces deux villes, les ont fait refluer vers la Cyrénaïque et la Tripolitaine où, malgré l'abolition de l'esclavage par la Turquie, cette institution subsiste avec la traite, sa conséquence presque forcée. Les Arabes de ces deux pays ont fait de telles razzias d'hommes, dans les oasis voisines de leurs domaines, que les indigènes se sont repliés vers l'intérieur, en abandonnant une partie de leur territoire; c'est à cela qu'est due l'absence d'habitants dans l'oasis de Koufarah, visitée seulement à l'époque de la récolte des dattes.

Chez les Touaregs, les hommes des dernières conditions aussi bien que les nobles ont des esclaves nègres amenés du Soudan, vendus à vil prix, et employés à la garde des troupeaux, à la conduite des caravanes et au service intérieur des familles. Toutefois, le pays étant pauvre et le travail manquant dans une contrée où l'agriculture est presque nulle, l'esclavage ne peut pas y prendre un grand développement.

Il n'en est pas de même au Maroc, qui est, avec la Tripolitaine, un des principaux débouchés des caravanes d'esclaves du Soudan, depuis que l'abolition leur a fermé l'Algérie et la Tunisie. Dans presque toutes les villes il y a un marché; généralement les esclaves sont promenés dans les rues pendant les trois jours qui précèdent la vente, accompagnés d'un crieur qui fait ressortir les qualités et les avantages de chaque individu. Il est vrai qu'une fois vendus ils sont traités avec douceur, comme les autres serviteurs musulmans qui font, en quelque sorte, partie de la famille. Si les maîtres ont le droit de les revendre selon leurs convenances, eux, de leur côté, en cas de mauvais traitements, ont le droit d'exiger qu'on les vende aux enchères publiques pour passer en d'autres mains.

Chez les Fellatahs, MM. Mage et Quintin ont constaté que l'armée compte une moitié d'esclaves; c'est même à ces derniers que le sultan Hadj-Omar a dû une bonne partie de sa fortune. Pour vaincre les Bambaras, les Malinkés et les Soninkés de la vallée du Niger, il s'entoura d'une petite troupe d'esclaves et de disciples libres; chacun des succès qu'il remporta avec eux lui donna des captifs pour augmenter ses troupes et des richesses pour gagner des disciples, ce qui lui permit d'étendre ses courses jusque près de Médine et de Tombouctou. Ahmadou a vu sa force diminuer par le fait des révoltes des tribus soumises par son père, mais le phénomène d'une armée d'esclaves commandée par des chefs esclaves méritait d'être mentionné.

Au Bornou, au Baghirmi et au Ouadaï, à côté d'une population s'occu-

pant activement d'industrie et d'agriculture, se montre la plaie hideuse de l'esclavage consacré par un principe religieux ; les souverains musulmans de ces trois pays ne se font aucun scrupule d'attaquer les nègres idolâtres, pour en faire des esclaves et les vendre. Dans le Baghirmi, Nachtigal a été témoin de chasses dirigées contre des populations qui refusaient de se soumettre à un souverain mahométan et aux lois de l'islam. Réfugiées sur les arbres de leurs forêts, elles y étaient assiégées par leurs ennemis, qui, à coups de flèches ou de fusils, en tuaient les principaux défenseurs, puis escaladaient chaque arbre l'un après l'autre pour s'emparer des survivants blessés, des femmes et des enfants. Le sultan du Bornou, dit Rohlfs, est un gros marchand, qui se procure des esclaves par des razzias sur les peuples environnants, ou sur ses propres sujets aussi longtemps que ceux-ci n'ont pas embrassé l'islamisme. La plus grande partie des habitants de ce riche pays vivent dans des transes continuelles, car à chaque instant leurs villages peuvent être envahis, leurs champs dévastés, leurs maisons incendiées; on prendra leurs enfants et on les tuera eux-mêmes s'ils résistent. La ville de Kouka, la capitale du Bornou, est un des marchés d'esclaves les plus abondamment pourvus. Il est rempli de malheureux de tout âge et de tout pays. Le lundi, il en arrive des milliers qui sont mis en vente; les autres jours, on est sûr d'en trouver de petites troupes de quelques centaines. La grande caravane de Kouka à Mourzouk en compte 4000, et il faut 2000 hommes armés pour lui servir d'escorte. De Mourzouk, les trafiquants s'efforcent de les faire passer en Turquie, en Arabie et en Perse.

Dans toute la partie de l'Afrique où prédomine l'influence musulmane, règnent aussi l'esclavage et la traite; et s'il faut reconnaître d'un côté que l'islamisme a été l'agent d'une civilisation supérieure auprès de certaines tribus, chez lesquelles il a fait disparaître les sacrifices humains et le cannibalisme, de l'autre, on doit constater que nulle part il n'a protesté contre l'esclavage, et qu'il est plutôt devenu un instrument de barbarie, chez des princes qui ont cru méritoire de réduire en esclavage des populations nègres idolâtres pour les vendre aux musulmans.

Mais ce n'est pas seulement au sein des populations placées sous l'influence musulmane que règne l'esclavage. Les Kroumens de la Guinée méridionale, par exemple, ne sont en réalité que des esclaves, que les Européens achètent des chefs et des princes nègres. On les trouve surtout le long du Congo inférieur. Les factoreries hollandaises de Banana, Quillo et Massabé en ont quelques centaines, y compris un certain nombre de femmes. Ils portent la chaîne et ne doivent jamais être inoccu-

pés. Ils peuvent se marier, mais leurs enfants deviennent la propriété de leurs maîtres.

D'une manière générale, l'esclavage existe dans toutes les tribus nègres de l'Afrique centrale, chez lesquelles dominent la polygamie, et où chaque homme a autant de femmes qu'il peut en acheter ou en enlever. On sait les guerres que se livrent les tribus, uniquement en vue de faire des esclaves. Même en temps de paix, le nègre enlève sur les chemins les enfants, les femmes et les hommes sans défense. Ou bien on le voit, pour de l'eau-de-vie, de la poudre, des fusils, des cotonnades, de la quincaillerie, vendre les membres de sa propre famille. Parfois, ce sont des tribus entières qui sont réduites en esclavage. Dans le royaume des Barotsés, le plus puissant des états du Zambèze moyen, une soixantaine de peuplades grandes et petites, sont, ou tributaires ou positivement esclaves des Barotsés, les seuls hommes libres du pays; les serfs et les esclaves ne peuvent obtenir leur liberté que du bon plaisir du roi. Dans la région de Seshéké, un esclave coûte une vache, un canot ou deux couvertures de coton; au nord du Zambèze les prix sont encore plus modiques. Au sud du fleuve, chez les Matébélés, le roi lance ses troupes sur ses voisins, auxquels il fait la guerre de la manière la plus impitoyable, n'épargnant que les enfants. Dans l'Ouroua, à l'ouest du Tanganyika, Cameron a rencontré un chasseur d'esclaves revenant un jour avec cinquante-deux femmes liées ensemble, pour la prise desquelles il avait détruit au moins dix villages, ayant chacun une population de 100 à 200 âmes; quelques habitants avaient échappé, mais le plus grand nombre avaient été brûlés dans leurs villages ou tués en essayant de défendre leurs femmes et leur famille.

Comment remédier au mal? Dans la Tripolitaine et au Maroc, les puissances européennes, qui y ont des représentants, devraient agir comme elles le font à l'égard de l'Égypte. Mais au Soudan, au Bornou et dans l'Afrique centrale, comment arriver à abolir l'esclavage? On n'y parviendra qu'en réunissant tous les efforts des associations commerciales, philanthropiques et missionnaires, pour faire comprendre aux naturels que l'esclavage, loin d'être pour eux une source de richesse, est le plus grand obstacle à leur prospérité, leur montrer combien la valeur de l'homme ouvrier agricole l'emporte sur celle de l'homme marchandise, et les amener à remplacer le trafic des esclaves par un commerce légitime. C'est ce qu'avait essayé de faire Gessi au Bahr-el-Ghazal, où il avait appris aux indigènes à récolter du coton, du caoutchouc, des tamarins, et à les envoyer au marché de Khartoum.

En même temps, il faut multiplier les stations civilisatrices et hospitalières, à l'orient, à l'occident et jusqu'au centre du continent, en leur donnant, comme l'a celle de Brazzaville, le caractère d'un asile pour les esclaves fugitifs, puisque toutes les tribus du voisinage reconnaissent que les esclaves qui se placent sous la protection de cette station recouvrent, par ce seul fait, leur liberté. Il faut surtout développer l'œuvre missionnaire, puisque les expériences faites partout prouvent que là où le christianisme s'est établi l'esclavage a disparu, et que si celui-ci essaie d'y renaître sous la forme de l'esclavage domestique, comme à Madagascar, il provoque des protestations qui en amèneront la suppression. En apprenant au maître à travailler lui-même et à voir dans les autres hommes des frères, le christianisme lui fera comprendre qu'il lui est interdit de faire de ceux-ci sa propriété; il lui inspirera le respect de leurs droits, ainsi que le désir de les voir jouir avec leurs familles du fruit de leur travail, et de contribuer pour sa part à leur bonheur et à leur progrès, sachant qu'il a comme eux le même Père dans les cieux.

CORRESPONDANCE

A l'occasion de l'article sur la mouche tsétsé, publié dans notre dernier numéro, M. Guillermo Rieman, chef en second de l'expédition espagnole en préparation pour l'Afrique centrale, nous communique, avec prière de l'insérer dans notre journal, l'extrait suivant d'un projet qu'il a exposé, au mois de mars dernier, à M. Strauch, secrétaire général de l'Association internationale africaine.

« Quant aux moyens de transport, on connaît les difficultés contre lesquelles ont à lutter les voyageurs qui n'ont que des nègres pour porteurs.

« Pour y obvier, S. M. le roi Léopold a eu l'heureuse idée d'attacher quatre éléphants à la deuxième expédition internationale.

« Quelque utiles que soient les éléphants pour les transports en général, ils ne réunissent cependant pas, du moins les éléphants des Indes, toutes les conditions nécessaires aux bêtes de somme pour l'Afrique; les derniers rapports l'ont prouvé.

« Le projet que je prends la liberté de vous soumettre, en vous priant de l'accueillir avec bienveillance, consisterait à employer un animal moins coûteux que l'éléphant, mieux doué que l'âne, le seul animal qui jusqu'ici ait pu résister aux attaques de la tsétsé, — la mule espagnole, et spécialement le *macho*.

« Je suis persuadé qu'elle résisterait aux piqûres de la tsétsé, parce que l'on sait par expérience qu'une espèce congénère, l'âne des Canaries, a été employée avec succès dans les régions envahies par l'insecte venimeux. En outre, la mule espagnole unit à une grande force de résistance, la vitesse et la prudence du cheval.

« Pour la rendre complètement invulnérable, on pourrait se servir du procédé

suivant. La peau et les poils de la mule n'étant pas suffisants pour la préserver de la tsétsé, si l'on ne veut pas la munir d'une couverture, on devrait lui attacher sur le dos une bande de cuir allant de la tête à la queue, et des deux côtés de laquelle serait fixé un filet, plongé dans une solution de benzine ou d'acide carbolique. »

BIBLIOGRAPHIE [1]

DER ORIENT, von *A. von Schweiger-Lerchenfeld.* Vienne (A. Hartleben), illustré de 215 gravures sur bois, avec 4 cartes et 28 plans, fr. 20,25 ; édit. de luxe, 23,65. — Cet ouvrage, qui devait compter 30 livraisons, est maintenant complètement terminé. Pour juger dans son ensemble le travail de M. de Schweiger-Lerchenfeld, il faut avant tout en saisir l'idée fondamentale. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui présente, d'une manière aussi vivante que celui-ci, les foyers primitifs de la civilisation, la Grèce, l'Assyrie, la Babylonie, l'Égypte, théâtre d'événements si remarquables et si saisissants. Pendant longtemps nous avons été accoutumés à voir l'histoire proprement dite, la géographie, l'ethnologie et l'histoire de la civilisation, traitées comme des sciences indépendantes, strictement séparées l'une de l'autre. L'auteur de l'« Orient » a essayé d'abattre les barrières élevées entre elles, et de faire concourir toutes les sciences susdites à un même but. Il a peint à grands traits le monde classique du sud de l'Europe orientale, de l'Asie antérieure et du bassin du Nil, sa civilisation, l'histoire de ses peuples, les représentants des grands événements et ces événements eux-mêmes. Les pays se présentent à nous tels que l'exige chaque changement de scène. Nous avons donc ici une géographie de la civilisation, science qui jusqu'à présent n'a eu ni maître ni école. L'approbation unanime que cet ouvrage a rencontrée, et le fait que, dans l'espace d'une année, il a été traduit en dix langues différentes, — succès dont peu d'ouvrages allemands peuvent se glorifier, — prouvent que l'essai a parfaitement réussi.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

FOREIGN BODL:LIBR PERIODICALS

BULLETIN MENSUEL (*6 février 1882*).

Parmi les travaux importants exécutés récemment en **Algérie,** le desséchement du **lac Fetzara**, qui empestait les plaines de Bône, mérite une mention particulière. Situé à 18 kilomètres au sud-ouest de Bône, entre l'Edough (1004^{m}) et d'autres montagnes moins élevées dont il recevait les eaux, il n'était séparé que par d'insignifiantes levées de terre des plaines de la Seybouse à l'est et de l'Oued-el-Kébir de Jemmapes à l'ouest. Sa profondeur était, suivant la saison, de 1^{m},5 à 3^{m},5, sa surface de 13000 hectares, et sa moyenne d'eau de 184 millions de mètres cubes. Au nord et à l'ouest surtout des marais l'entouraient, et en été il laissait à découvert de vastes plages, d'où se dégageaient des miasmes pestilentiels. L'eau du lac était salée. Les travaux ont commencé en 1877; un canal de 15727^{m} a emmené les eaux à la Méboudja, tributaire de la Seybouse; de plus, le lit de la Méboudja a été régularisé sur une longueur de 11750^{m}. Actuellement le travail est terminé; déjà l'on peut constater une amélioration très sensible dans l'état de la santé publique à Bône et dans tous les environs, où la mortalité a beaucoup diminué ainsi que les cas de fièvre paludéenne.

Dans notre Bulletin de décembre, nous annoncions le départ de **Ghadamès** du P. **Richard** et de deux autres missionnaires pour Rhat, en vue d'y fonder une station. Dans un précédent voyage chez les Touaregs Azguers, le P. Richard avait été reçu avec beaucoup de cordialité. Toutefois, Mgr Lavigerie avait, après le massacre de la colonne Flatters, recommandé aux missionnaires de Ghadamès de surseoir à tout voyage dans le Sahara, et, à l'époque de la campagne de Tunisie, le redoublement de haine contre la France, parmi les tribus de l'intérieur, l'avait engagé à renouveler cette sage recommandation. L'apaisement de la Tunisie, et les assurances des chefs de la caravane qui devait conduire à Rhat le P. Richard et ses deux compagnons, les engagèrent à partir. Mais une dépêche de Ghadamès, arrivée à Tripoli le 4 janvier, y a apporté la douloureuse nouvelle qu'une bande de Touaregs, dans laquelle se trouvaient plusieurs des meurtriers de la caravane Flatters, avait tué les trois missionnaires le surlendemain de leur départ, tout en épargnant leur escorte. Les environs de Ghadamès étaient remplis de Touaregs, et les Pères demeurés dans la ville n'osaient en sortir de peur de tomber entre leurs mains. Trois des meurtriers ont été arrêtés et emprisonnés par le pacha turc de Ghadamès. Mgr Lavigerie, actuellement installé à Tunis, a expressément défendu aux missionnaires de renouveler leurs tentatives

de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le Sahara, aussi longtemps que dureront les excitations dont la Tunisie est le prétexte. En outre, il a fait demander au pacha turc d'épargner les meurtriers, les missionnaires ne voulant se venger qu'en redoublant de dévouement, pour retirer ces populations de la barbarie.

Après avoir fait explorer le plateau de Barka, et fondé dans la **Cyrénaïque** les deux stations de Bengasi et de Derna, la « Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique » projette pour cette année un voyage avec une caravane arabe, de la côte de la Méditerranée au **Ouadaï,** à travers le désert lybique et les oasis d'Audjila, de Djalo, de Koufara et de Wanianga. Son but est de nouer des relations commerciales soit avec le souverain du Ouadaï, soit avec les tribus établies le long de cette route, la plus courte de l'Italie au cœur du continent, et d'établir des communications régulières entre le centre et les stations italiennes de la côte. Elle se propose en outre de fonder une première colonie agricole à l'Est du plateau de Barka, près des ports naturels de Tobrouk et de Bomba, et attend de Constantinople le firman de concession des terrains nécessaires à cet effet. Enfin elle compte, si les circonstances sont favorables, faire explorer les routes de l'Abyssinie vers Assab.

M. **Raffray,** vice-consul de France à Massaoua, chargé d'une mission en **Abyssinie,** a eu l'occasion, en se rendant au camp du roi qui était en expédition contre les Adels, d'explorer les montagnes du Zaboul et le pays des Gallas-Rayas, encore inconnus. Pour s'y rendre, il a suivi assez longtemps la route de l'expédition anglaise, l'a quittée à la hauteur du lac Achangui, puis, inclinant vers le sud-est et traversant la plaine des Gallas-Rayas, il a atteint les monts du Zaboul. C'est une petite chaîne de 2000^{m} à 2200^{m}, parallèle au système éthiopien, auquel elle se relie au nord par les contreforts qu'habitent les Azebous-Gallas, et au sud par ceux qui descendent des plateaux du Ouadela. Toute cette région appartient au bassin éthiopien, dont les eaux s'écoulent à l'est dans le lac Aoussa. Du Zaboul, M. Raffray a visité, vers l'ouest, le mont Aboï-Miéda, où sont les sources du Tellaré et du Tacazzé, tributaires du Nil, et celles de la Goualima, tributaire d'un lac du pays des Danakils. Puis il a longé ce massif montagneux jusqu'au mont Abouna-Yousef, dont il a franchi le col à une hauteur de 4300^{m}. Il y a trouvé une faune entomologique semblable à celle des sommités des montagnes de l'Europe. Enfin, il s'est rendu à Lalibala, où il a trouvé dix églises du Vme siècle, monolithes, taillées dans le roc dont elles sont complètement isolées, sauf par

la base ; elles communiquent entre elles par des tranchées à ciel ouvert et des souterrains ; les proportions en sont grandes, et l'architecture remarquable.

Antinori a écrit au Dr Schweinfurth qu'il a appris au **Choa** l'existence, au sud-est de Kaffa, d'une tribu nombreuse de **pygmées,** nommés Dakos par les gens de Kaffa, et Diukis par les Gallas. Petermann place les Dokos sur la rive gauche du fleuve Omo, qui forme le cours supérieur du Djouba. Il doit y en avoir à la cour du roi de Kaffa et chez le roi des Mombouttous. Comme ils sont à peu près sous la même latitude que les Akkas, on peut supposer qu'ils appartiennent à la même race. Si les guerres et des difficultés de toutes sortes n'avaient pas empêché l'expédition italienne de Cecchi et de Chiarini de pénétrer dans cette région, elle aurait résolu cette question. Antinori comptait quitter le Choa en décembre. Cecchi et Antonelli sont déjà revenus en Europe.

De retour d'un voyage d'exploration à la côte orientale d'Afrique et au golfe Persique, M. **Denis de Ryvoire** a provoqué l'établissement d'une ligne régulière de bateaux à vapeur qui, sous le titre de **Services de l'Orient,** mettra bientôt la France en communication directe avec l'Orient. A partir du commencement de cette année, la compagnie française de navigation, qui s'en est chargée, fera partir chaque mois, de Marseille, un bâtiment français pour Bassorah, en touchant Djeddah, Obock, Mascate, Kurrachee et Bouchir. Deux voyages d'essai ont déjà été effectués. A **Obock** il y aura un dépôt de charbon, régulièrement alimenté par des paquebots français et où les vaisseaux de toutes les marines pourront s'approvisionner. Obock pourra ainsi devenir une colonie importante.

Le R. **Johnson,** de la « Mission des Universités » dans le district de la Rovouma, a fait récemment un voyage au lac que les natifs disent exister aux sources de la **Loujenda,** affluent de la Rovouma. Il suivit la route commerciale de Mouembé à Mponda, près de l'endroit où le Chiré sort du Nyassa, puis la quitta pour aller visiter le lac en question. Le sentier était bien marqué jusqu'à un endroit nommé Chiloua par les Yaos. Il arriva en vue d'un grand lac, avec quelques îles et des bords herbeux, fourmillant d'hippopotames et d'oiseaux aquatiques. Il en atteignit la rive, et le vit s'étendre au sud-est. En même temps, il put découvrir le mont Mangoche, peu élevé, à l'est de Mponda, près du Nyassa. Pendant un jour de marche, il suivit les bords du lac vers le nord, jusqu'à un endroit où celui-ci se rétrécit, puis en un jour et demi il gagna la ville d'Amaramba, sur la Loujenda qu'il suivit jusqu'à Mouembé. Il suppose

que le lac qu'il a vu est le **Chiroua** de Livingstone, dont la partie septentrionale n'avait pas encore été visitée.

M. E. **O'Neill**, consul anglais à Mozambique, a exploré, dans la seconde moitié de l'année dernière, différentes parties de la région peu connue qui borde les possessions portugaises de la côte orientale. En juillet il s'est rendu à la rivière Angoche, à 145 kilomètres au sud du port de Mozambique, où les Portugais ont formé le nouvel établissement de Parapato, sur la rive septentrionale. L'ancienne capitale du district, **Angoche,** est située sur une île, en amont dans la rivière. Il y existe un commerce actif en produits du sol, ainsi qu'en caoutchouc et en ivoire. La ville ne compte pas moins de trente maisons de Banyans, de Battias et d'Hindous. De là, M. O'Neill a fait un voyage à l'intérieur, par la route de commerce arabe, peu connue des géographes, qui va de Kisanga, vis-à-vis de l'île de Ibo aux rives est et sud du Nyassa. Elle est beaucoup plus courte que celle de la Rovouma suivie par Livingstone, Steere et d'autres voyageurs anglais. A sept jours de marche de la côte, à Moualia, résidence du puissant chef Makoua, elle se divise en deux embranchements, l'un se dirigeant sur Matarika, où il rejoint la route de Quiloa au Nyassa, l'autre plus au sud. M. O'Neill a suivi ce dernier. Le 10 septembre il était à Gavala, ville située à 175 kilomètres N.-N.-O. de Mozambique. A 65 kilomètres de la baie de Mokambo, le pays à l'intérieur est boisé, couvert d'une végétation épaisse, abondant en caoutchouc, bien cultivé et populeux; puis il devient rocheux et coupé de montagnes. A 230 kilomètres de la côte, M. O'Neill arriva en vue de la magnifique plaine de Chalaoué; couverte de villages, elle s'étend au loin vers le sud-ouest et se termine par des montagnes de 1000^{m} à 1500^{m}. Il a entendu parler de pics couverts de neige, qui doivent se trouver à 6 ou 7 jours de marche à l'ouest. Il essaiera de s'y rendre pour s'assurer de l'exactitude du fait.

D'après la *Sentinelle de Maurice,* l'amiral Jones, pendant un séjour à **Madagascar,** a conclu avec la reine Ranavalo II un traité, qui permet à celle-ci de prélever des droits sur les produits de l'île tout entière, sans distinction de provenance. Elle serait appuyée par le gouvernement britannique contre les Tsakalaves, aujourd'hui encore indépendants des Hovas, malgré toutes les tentatives de ceux-ci pour les assujettir. La reine a fait une commande de 35000 fusils Remington; dès que cette commande sera exécutée, l'Angleterre enverra 4 ou 5 transports prendre sur la côte Est 35000 Hovas, pour les conduire et les débarquer à la côte ouest, avec des instructions pour cerner les Tsakalaves et toutes les

autres tribus, et les obliger à se soumettre au gouvernement Hova. Dès ce moment une proclamation de la reine interdira tout commerce avec l'extérieur par la côte ouest, qui sera gardée par des troupes régulières. Tous les embarquements de bœufs et autres produits devront se faire à l'Est, moyennant des droits prélevés selon un tarif régulier. Les colons français de la Réunion s'en sont émus. Ils craignent que les ports de la côte ouest de Madagascar, d'où ils tirent en particulier leurs bœufs, ne leur soient fermés.

Les explorateurs allemands **Pogge** et **Wissmann** ont dû renoncer à aller à Moussoumbé, par suite de contestations entre le Mouata-Yamvo et les Quiocos, qui rendent pour le moment la route ordinaire impraticable. Ils se sont dirigés vers Mieketta, à 8 journées de marche au nord-est de Kimboundou. Se fondant sur des renseignements favorables, que l'on peut croire sérieux, ils ont pris, comme premier but de leur voyage, le territoire du chef Moukengué, dans le pays des Tuchilangués. Le chemin qui y conduit suit pendant 36 jours de marche la rive gauche du Quicapa au Cassaï[1]; puis, après avoir traversé celui-ci, il faut 15 jours pour atteindre le confluent du Louloua et du Cassaï[2] où réside Moukengué. A une certaine distance au nord-est de ce point, doit se trouver le grand lac dont Schütt a entendu parler. Les Tuchilangués jouissent d'une réputation de grande bienveillance. Le seul obstacle que prévît le Dr Pogge, était que le chef kaloundou Kalangoulo, vassal du Mouata-Yamvo, ne leur barrât le chemin. Mais, comme sa capitale est assez éloignée de la route suivie par les voyageurs, ils espéraient, en doublant de vitesse, pouvoir échapper à ce danger.

MM. **Bentley** et **Grenfell**, partis d'Isangila avec 27 hommes le 12 août dernier, ont fondé une station à **Manyanga**, près des cataractes de Ntombo, où Stanley a établi un dépôt. La station n'est séparée que par un petit ruisseau du poste belge, établi au sommet d'une colline de 80m de hauteur. Les natifs sont très bien disposés, et forment un contraste frappant avec leurs voisins, les Basoundis, dont il faut traverser le territoire pour arriver à Manyanga, et qui, lorsqu'ils sont en petit nombre s'enfuient et se cachent, tandis qu'en force, ils attaquent les voyageurs et les dépouillent. Il n'y a d'ailleurs, à travers leur pays, pas de route pour le transport régulier des provisions, et, entre Isangila et

[1] Voir la carte de Schütt. Ire année, p. 160.

[2] A plusieurs centaines de kilomètres au nord du point le plus éloigné atteint par Schütt.

Manyanga, l'on doit employer la voie du fleuve, quelque mauvaise et dangereuse qu'elle soit. A Manyanga, les missionnaires rencontrèrent le P. **Augouard** qui revenait de Stanley-Pool. Conformément aux instructions de Savorgnan de Brazza, le chef de Nshasha, sur la rive gauche du Congo, lui a permis de bâtir une station à lui, en sa qualité de Français, mais il est décidé à refuser, aux représentants d'autres nationalités, l'autorisation de s'établir dans son voisinage.

Une **expédition russe** se prépare, pour explorer la région, encore inconnue, comprise entre le mont Cameroon, l'Adamaoua et le Congo, où sont les sources du Calabar, du Bénoué, des affluents nord du Congo, de ceux de la rive gauche du Chari et des rivières qui se versent dans la baie Cameroon. Elle sera placée sous la direction de M. **Rogozinski,** lieutenant de la marine impériale russe. Le point de départ en sera Victoria, au pied du Cameroon. Là elle se partagera en deux divisions : l'une passera par Moungo, au pied oriental du Cameroon, se dirigera au nord-est vers Balong, d'où elle gagnera le confluent des deux rivières qui forment le Vieux-Calabar, et les suivra jusqu'à leurs sources, puis tournera au sud vers Pebot, dans le Bayong, par 5° latitude nord et 9°40′ longitude Est. En attendant l'arrivée de la seconde division, elle fera un relevé hydrographique et topographique du pays. L'autre division établira une station géographique dans le territoire du Cameroon, et, à cet effet, achètera deux terrains, l'un dans une des baies de la côte, l'autre à Mapania dans la montagne. Sur ce dernier sera fondé un observatoire météorologique, sous la direction de M. **L. Janikouski,** et, sur celui de la côte, la station proprement dite, dépôt d'instruments et laboratoire pour la préparation des collections zoologiques, botaniques, anthropologiques et ethnologiques. Deux ingénieurs y resteront pour s'occuper des levés; le reste du personnel de la seconde division se rendra aussi, par Moungo et Balong, directement à Pebot, pour y rejoindre la première, et s'avancer avec elle vers le lac Liba à l'Est. L'expédition compte partir de Hambourg ou de Liverpool au milieu d'avril. Elle sera munie d'un vapeur à roues, l'*Explorator*, démontable, de 12^{m},55 de long sur 2^{m},50 de large, et qui a fait sa course d'épreuve en novembre sur le lac Onéga. Les frais de l'expédition sont supportés par les explorateurs eux-mêmes.

Après avoir quitté Timbo, le Dr **Bayol** a exploré, en revenant à Médine, le pays montagneux de **Tamgué,** peuplé et fertile, qui fait par caravanes un commerce important avec le Haut-Sénégal. Puis il s'est engagé dans le **Bélédougou**, au milieu de forêts désertes qui s'éten-

dent jusqu'à la Falémé, et où l'expédition se vit bientôt barrer le chemin par une bande de Malinkés. Mais le sang-froid et le courage du Dr Bayol lui permirent de forcer le passage, et le chef du pays, Réké-Madi, conclut avec lui un traité, par lequel il plaçait son pays sous le protectorat de la France. Au delà de la Falémé, il a traversé tout le **Bambouk** jusqu'à Médine, et a pu juger de la fertilité de ce district, qui renferme en outre de riches gisements aurifères. Aujourd'hui le Dr Bayol est rentré en France, accompagné de quatre envoyés de l'almamy de Timbo et des chefs du Tambouk, avec un interprète sénégalais qui a déjà fait plusieurs voyages en France. Les délégués nègres viennent se rendre compte de la civilisation du pays avec lequel leurs souverains ont conclu des traités, qui permettront à l'influence civilisatrice de la France de s'étendre sans obstacles du Rio-Nunez jusqu'au Haut-Sénégal. Le Dr Bayol a acquis la conviction que les hauts plateaux qu'il a parcourus offriront aux Européens d'importants débouchés, et pourront plus tard recevoir des colons civilisateurs, le climat y étant assez tempéré pour permettre aux blancs d'y vivre, et d'y exploiter les richesses minéralogiques et agricoles du pays.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le *Télégraphe* annonce qu'un survivant de la mission Flatters est actuellement prisonnier chez les Touaregs.

M. Bourmancé, architecte, a été adjoint à la mission scientifique de M. René Cagnat, en Tunisie.

Rohlfs a écrit au secrétaire de « l'Antislavery Society » qu'il espérait pouvoir se rendre à Londres en janvier, et de là au Caire, pour y négocier, de la part du roi d'Abyssinie, la paix avec le khédive, sous les auspices du gouvernement anglais, dont il réclame l'appui en faveur du négous.

M. Maspéro, directeur des musées égyptiens, a réussi à découvrir l'ouverture de la pyramide de Meydoum, qui passait jusqu'ici pour impénétrable.

M. Godefroy Roth, qui a fait preuve de tant de zèle lors de l'arrivée des caravanes d'esclaves à Siout, a été attaché à Giegler pacha, à Khartoum, pour la suppression de la traite.

D'après Piaggia, le capitaine Casati doit être dans le Mombouttou.

Le *Giornale della Colonia*, du 28 janvier, annonce la nouvelle de la mort de Piaggia. L'Italie perd en lui un de ses voyageurs les plus ardents et les plus intelligents.

M. Tagliabue, correspondant de l'*Esploratore*, a fait, de Massaoua, une excursion chez les Bogos, où il a étudié spécialement les plantations de tabac.

Une expédition missionnaire suédoise est partie en novembre de Massaoua pour le pays des Gallas, en passant par Berber, Khartoum, Sennaar et Famaka. Le

missionnaire Arrhénius, qui la conduit, est accompagné entre autres d'un jeune Galla, qui a été instruit pendant 4 ans à Stockholm.

Le Dr Krapf, un des pionniers de la mission dans l'Afrique centrale, vient de mourir. Entré au service des missions anglicanes en 1837, il voyagea dans le Tigré, le Choa et l'Amhara. N'ayant pu pénétrer chez les Gallas par le nord, il conçut le projet d'attaquer le continent par l'Est, et, en 1844, commença avec son ami Rebmann la mission de Mombas. Ses voyages donnèrent l'impulsion aux découvertes des 25 dernières années. Depuis 1856 il était revenu en Wurtemberg, et s'occupait surtout de travaux littéraires, sur les langues de l'Afrique orientale.

Le successeur du Dr Kirk à Zanzibar est le colonel Mills, qui auparavant occupait le poste de consul général et agent politique anglais à Mascate.

Une nouvelle expédition belge se forme sous la direction de M. le sous-lieutenant Grang; elle suivra de près celle du capitaine Hansens, prête à partir.

Le capitaine Foot, commandant du vaisseau *Ruby*, a accepté un appel du sultan de Zanzibar, en vue de la suppression de la traite qui paraît concentrée à Pemba. La barque arabe à laquelle le capitaine Brownrigg a livré combat a été capturée. Les gouvernements français et anglais sont saisis de la question.

M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, a annoncé le retour de la mission qui avait été reconnaître les mines dans la région du Zambèze inférieur.

Le *London Standard* a reçu de Durban une dépêche annonçant le retour de M. Richards, missionnaire, qui a été très bien accueilli par Oumzila. Le roi lui a permis d'établir une mission dans ses états.

Les missionnaires vaudois de Valdézia ont fait partir 3 évangélistes, pour reconnaître la route qui les amènerait directement de Valdézia à Lorenzo Marquez.

Une compagnie américaine a offert de se charger de la construction du chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria. Le gouvernement du Transvaal a accordé la concession. Celui de Lisbonne ne s'est pas encore prononcé.

Une nouvelle mine d'or a été découverte dans le district de Heidelberg.

Deux compagnies sont en formation, pour l'exploitation de deux mines de houille découvertes sur la ferme de Cyfergat et dans les monts Stormberg, toutes deux dans le district Albert, au nord-est de la Colonie du Cap.

M. John Smith Moffat, le seul fils survivant du missionnaire Moffat, va être envoyé au Lessouto comme représentant britannique. Né à Kourouman et élevé en Angleterre, il a ensuite passé près de 25 ans en Afrique et exercé, dans le Transvaal, une magistrature civile auprès des indigènes, dont il a toujours protégé les intérêts matériels et moraux.

D'après le *Jornal das Colonias*, 400 familles de Boers du Transvaal se disposent à rejoindre ceux de leurs compatriotes qui ont fondé la colonie de San Januario dans le district portugais de Mossamédès.

M. Valcke, sous-lieutenant du génie, est revenu du Congo à Bruxelles.

Savorgnan de Brazza a fondé sur l'Alima une troisième station, à l'endroit où aboutira la route qui doit conduire du bassin de l'Ogôoué à celui du Congo. C'est là que sera remontée et lancée la chaloupe que lui conduit le Dr Ballay. M. Mizon,

déjà arrivé en septembre à la station du Haut-Ogôoué, a dû rejoindre Savorgnan de Brazza sur l'Alima, et prendra la direction de la station du Congo.

Sur une quarantaine de médecins, qui se sont présentés pour accompagner à la Côte d'Or M. Prætorius, sous-inspecteur de l'Institut des missions de Bâle, le Comité a fait choix de M. le Dr Ernest Mæhli, bâlois d'origine.

Aux anciennes compagnies minières de la Côte d'Or, sont venues s'ajouter : la *Tacquah Gold Mines Company* et la *Guinea Coast Gold Mining Company.*

Cameron, intéressé dans l'exploitation des mines de la Côte d'Or, a fait un court voyage en Angleterre, et il est déjà reparti pour la Guinée.

M. Chaper, ingénieur civil des mines, est chargé d'une mission dans la possession française d'Assinie, pour y faire des collections destinées à l'État

Dans une guerre survenue entre la tribu des Paums et celle des Veys, soutenus par le gouvernement de Libéria, ces derniers ont été battus et en partie massacrés, les survivants se sont réfugiés à Cape Mount, où des secours leur ont été donnés pas les missionnaires américains. Le gouvernement des États-Unis a envoyé le vapeur *Essex* pour appuyer les troupes de Libéria, contre les Paums qui interceptaient les communicacions entre Monrovia et le N. O., d'où l'on tire l'huile de palme.

M. Joubert, inspecteur en chef de la marine, a reçu du ministère français l'ordre de se rendre au Sénégal, pour constater l'état dans lequel se trouvent les différents services, à la suite de l'épidémie qui a si longtemps régné dans la colonie.

Une section de la Société de géographie de Lisbonne s'est formée à Horta, chef-lieu de Fayal, une des Açores, et a commencé à chercher les moyens d'établir une station de secours pour les naufragés, mesure réclamée depuis longtemps dans ces parages, où surviennent fréquemment de violentes tempêtes.

EXPLORATION DU LAC TZANA PAR LE Dr STECKER[1]

L'Abyssinie a été souvent nommée une *Suisse africaine*, non seulement parce qu'elle est un haut pays, essentiellement montagneux, dont certaines sommités dépassent 4000m et se couvrent de neige, mais aussi parce que de ces montagnes descendent, dans des vallées profondément découpées, une multitude de rivières qui se précipitent entre d'énormes blocs de rochers, ou forment de magnifiques cascades[2], ou déposent le limon de leurs eaux dans de nombreux lacs, parmi lesquels le Tzana l'emporte sur tous les autres par son étendue. Il est, en outre, remarquable par le pittoresque de ses îles basaltiques, et de ses bords, tantôt

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

[2] Lejean en estime le nombre à 3 ou 4000, et dit qu'elles n'ont pas un cadre moins saisissant, moins varié, moins relevé de contrastes vigoureux que les cascades de la Suisse.

*

plats et couverts d'une herbe dont la hauteur dépasse celle d'un cavalier, tantôt parsemés de crevasses abruptes, tantôt couronnés de colonnes de basalte, ou de masses de rochers recouvertes d'une végétation luxuriante. Dans ce bassin se versent plusieurs rivières considérables, entre autres le Nil Bleu qui, après y être entré au sud-ouest, ne tarde pas à en ressortir par l'extrémité sud, ce qui lui a fait donner le nom de *berceau du Nil bleu*, par un des voyageurs qui ont précédé le Dr Stecker dont nous voulons rapporter l'exploration, d'après les *Mittheilungen* de la « Société africaine allemande. »

Nous ne pouvons aujourd'hui raconter les expéditions tentées dans ce pays depuis le XVIIme siècle, à la recherche des sources du Nil, mais nous espérons bien y revenir un jour. Disons seulement que les voyageurs qui ont passé auprès du lac Tzana, ont touché quelques points de ses bords, au nord, à l'est ou au sud, indiqué approximativement sa forme et ses dimensions, et marqué leur itinéraire sur des cartes qui, comparées à celle du Dr Stecker, dont nous donnons une reproduction, font comprendre à première vue combien nos connaissances étaient imparfaites, et combien le Dr Stecker a été bien inspiré en se proposant spécialement pour but l'étude de ce lac.

Nos lecteurs se rappellent qu'il accompagnait Rohlfs, chargé de remettre au négous des présents de la part de l'empereur d'Allemagne. Dès le départ de Rohlfs de Debra-Tabor, le 16 février de l'année dernière, il se prépara à cette exploration. Mais l'autorisation royale, et l'ordre du souverain au gouverneur du Béguéméder de lui laisser visiter cette province, et de lui fournir pour lui et sa caravane les vivres nécessaires pendant le voyage, retardèrent son départ jusqu'au 28 mars. Se dirigeant alors vers Korata dans la partie sud-est du lac, il passa par Wansagué. La Goumara y coule entre de hauts rochers de porphyre, de trachyte et de tuf, et ses bords sont couverts d'une végétation tropicale; des palmiers sauvages, le bananier colossal aux feuilles cramoisies, et le bananier abyssin formant bouquet au ras du sol, donnent au pays un caractère particulier. En certains endroits, la rivière est profonde et poissonneuse, sa surface est animée par des troupes d'oies et de canards, tandis que des papillons aux couleurs splendides voltigent sur les fleurs de ses rives. Wansagué a, sur la rive gauche, des eaux thermales déjà signalées par Bruce; la source jaillit à une hauteur de 2 ou 3m; la température en est de 37°. Le roi Jean, qui, à l'instar des princes de l'Europe, aime beaucoup à faire une cure de bains, y a fait construire, pour recevoir les eaux, un bassin au-dessus duquel s'élève

un édifice où les Abyssins qui font la cure affluent tout le jour. C'est, dit le Dr Stecker, Ostende ou Trouville en miniature. C'est aussi le seul endroit de toute l'Abyssinie où il ait trouvé quelque chose qui rappelle les auberges de l'Europe; d'ordinaire l'Abyssin reste chez lui et y prépare sa boisson favorite, la bière. Mais à Wansagué, il y a des auberges proprement dites, c'est-à-dire des huttes où sont reçus les baigneurs. Elles sont construites en paille, petites et coniques comme toutes les habitations du pays. Sur une colline s'élève la villa royale, consistant en deux ou trois huttes plus grandes. Une autre source, plus rapprochée de la Goumara que la première, n'a que 32°, et n'est guère fréquentée que par ceux qui sont atteints de maladies graves.

De Wansagué, Stecker descendit à Korata, la localité la plus importante, la plus pittoresque des bords du lac et la plus visitée par les Européens. Un promontoire basaltique, au dos arrondi couvert de jardins, projette dans le lac son extrémité escarpée; chacun de ces jardins renferme l'habitation d'une famille riche, ou aisée tout au moins. Renommé pour l'excellente qualité de son café, Korata est encore le marché le plus considérable du lac, quoique, à l'époque où Stecker s'y trouvait, la ville ne comptât pas plus d'un millier d'habitants. Sous Théodoros elle en avait 3000, et, d'après Raffray, 2000 en 1873; une grande partie étaient mahométans. La population a beaucoup diminué, par suite de l'ordre donné par le roi Jean, à tous les musulmans de ses états, de se faire chrétiens. Un très petit nombre de familles musulmanes adoptèrent le symbole copte, la plupart des autres émigrèrent à Galabat. La fièvre aussi a contribué à la dépopulation de Korata. Stecker y passa quinze jours pour en déterminer la position (par 11° 44′ 22″,5 latitude nord et 35° 8′ 7″,5 longitude est), faire des excursions aux alentours en vue de collections minéralogiques, botaniques et zoologiques, gravir le Gougouvié, de 2190 mètres, important pour la cartographie, en ce qu'il est visible de tous les points des bords du lac, et au pied oriental duquel il découvrit le charmant petit lac Ajassat, mais surtout pour reconnaître les îles qui s'étendent parallèlement à la côte, de Korata à l'embouchure de la Goumara, et pour faire un grand nombre de sondages en vue de s'assurer de la profondeur des eaux dans cette partie du lac.

Poursuivant sa route vers le sud, il atteignit bientôt le point où le Nil Bleu quitte les eaux du lac, près des îles Kentafami et Debra Mariam, ayant 100m de large et 8m de profondeur. Il fourmille d'hippopotames énormes. A 8 kilomètres en aval, près de Woreb, il forme

une cataracte imposante; toute la contrée, très romantique, offre en outre un champ extrêmement riche pour les observations et les collections d'histoire naturelle.

De là, le Dr Stecker comptait traverser le Nil Bleu pour explorer la côte occidentale, et, tout d'abord, la presqu'île de Zegui, très importante au point de vue cartographique. En effet, les cartes antérieures donnent toutes, sauf celle de Cosson, à cette partie du lac une forme complètement inexacte, tantôt arrondie, tantôt presque rectangulaire, tantôt coupée en deux bras par un promontoire allongé s'avançant du sud au nord; dans celle de Cosson, on commence à entrevoir une presqu'île, toutefois la forme en est justement l'inverse de la réalité; l'extrémité en est tournée vers le sud, tandis qu'elle regarde le nord. Mais le territoire de la rive droite du fleuve et la côte sud-ouest du lac, le Mietcha, l'Abaïdar et le Wendigué, jusqu'au promontoire de Bahrdar Georgis, avec les grandes îles Dek et Dega, dépendent du roi du Godjam, le négous Tekla Haimanot, pour lequel l'officier qui accompagnait Stecker prétendit n'avoir reçu aucun ordre. Stecker eut beau lui répéter qu'il avait reçu du roi des rois, le négous de toute l'Abyssinie, l'autorisation de faire le tour du lac, et de visiter les territoires de Tekla Haimanot, aussi bien que ceux du gouverneur du Béguéméder, il ne put rien obtenir et dut rebrousser chemin. Il envoya alors immédiatement un courrier au gouverneur du Béguéméder et au roi Jean, pour obtenir la permission d'explorer les états du roi du Godjam.

En attendant, et pour ne pas perdre de temps, il résolut d'étudier les côtes orientale et septentrionale du lac, et se rendit, par Sara, au Reb, dont il explora l'embouchure. De là, il gagna l'île Mitraha, dont les prêtres ne voulurent pas lui fournir de vivres avant qu'il eût visité leur église, c'est-à-dire avant qu'il leur eût remis un riche présent. Aussi continua-t-il sa marche jusqu'à l'île Kalamoudch, à 10 kilomètres plus au nord, à travers le Lamgué, la partie la plus belle des bords du lac, renommée pour ses arbres imposants. Leurs troncs séculaires sont tout couverts de loranthacées parasites à fleurs roses et pourpres, et de gui vert-olive, et entourés de cucurbitacées et de convolvulacées, qui, formant tantôt des dômes de verdure du plus bel effet, tantôt de vraies galeries, répandent l'ombre la plus fraîche. Les oiseaux tisseurs suspendent leurs nids aux acacias séculaires, en quantité si grande que Stecker en a compté 872 sur un seul de ces arbres.

De l'île Kalamoudch, où il devait attendre la réponse du roi, l'explorateur fit une excursion à Ambo, au nord du lac, et à la Goumara,

qu'il ne faut pas confondre avec la rivière de même nom près de laquelle sont les sources thermales de Wansagué. Enfin, le 2 mai, il reçut de Naretti, qui remplit actuellement les fonctions de ministre de la maison du roi, un message l'informant qu'il avait dû écrire au roi Jean, alors à Jedchou, et qu'il lui enverrait la réponse de celui-ci au mont Gorgora, ajoutant que le gouverneur du Béguéméder n'avait, en effet, reçu d'ordres que pour sa province, et que si Stecker voulait visiter les états du roi du Godjam, sans attendre la réponse royale, il le pouvait, aucun obstacle ne devant lui être suscité; mais que le gouverneur du Béguéméder ne pouvait lui donner aucune garantie, ni permettre à l'officier qui l'avait accompagné jusque-là de passer le Nil Bleu. Pour gagner du temps, Stecker fit une courte visite à Gondar; il en dressa le plan, et déjà, le 9 mai, il se remettait en route pour le mont Gorgora, peu connu jusqu'alors. Le 10, il campait au pied de la montagne, et le lendemain, il faisait l'ascension de la cime la plus élevée, le Goraf (2134^{m}). Cette exploration lui fournit des résultats très importants au point de vue de la structure géologique de ce massif montagneux. Il trouva dans le haut des restes visibles d'un fort courant de lave, qu'il put suivre jusqu'au bord du lac, des cratères à demi éboulés, et des cônes d'éruption bien marqués. Les couches supérieures de la montagne consistent en schistes cristallifères, tandis que la base est formée des mêmes couches de grès que celles dans lesquelles on a découvert, près de Tchelga, des gisements carbonifères. Du sommet du Goraf, il eut pour la première fois une belle vue de la côte occidentale du lac, et put faire quelques observations importantes pour déterminer certaines positions, puis il redescendit à son campement en face des îles Virsida Mariam et Angara Aunt Tekla Haimanot. Cette partie du lac est extrêmement riche en hippopotames énormes, qui s'y ébattent tout à leur aise, n'étant pas poursuivis par les Wohitos comme à Korata, à Mitraha et au Nil Bleu. Il est interdit aux Abyssins d'en manger la chair, une secte seule, proprement palenne, envisage la chair de ces monstrueux pachydermes comme un vrai régal. De leur peau on fabrique quantité d'objets d'un beau travail, courbaches, peignes, poignées de cannes et de sabres, rênes, etc. Stecker n'a pas trouvé dans le lac Tzana d'autres grands mammifères. Il a pris auprès des indigènes des renseignements sur le *ja bahar tseda*, peut-être du genre lamantin, dont parle Heuglin, mais personne n'a pu lui en donner; il l'a cherché partout sans le trouver; son nom même en amharique est inconnu. Aussi Stecker estime-t-il qu'il faut admettre qu'il n'y a pas de lamantins dans le lac Tzana.

En revanche, il a découvert au mont Gorgora une coquille remarquable, dont la forme rappelle celle de l'huître, et dont on trouve au bord du Tzana l'écaille et l'animal vivant, qui, avec du jus de citron, a le goût de l'huître. Stecker l'avait déjà trouvée dans le Nil Bleu, et il la retrouva plus tard dans une roche éruptive de l'île Dek. Il ne peut s'expliquer le fait, que par l'hypothèse qu'à une époque où le lac existait déjà, il y a eu au sud une grande éruption. D'après lui, le lac s'est formé à l'époque tertiaire, ensuite d'une puissante commotion volcanique au nord, dans les monts Gorgora. Le Nil Bleu, qui, auparavant, n'était qu'une rivière peu importante, et décrivait le grand arc, indiqué sur la carte par des flèches autour des îles Dek et Dega, a été, par là, refoulé vers les rives sud-ouest et sud, quoiqu'on puisse, encore aujourd'hui, très bien suivre son cours primitif. De Zegui, par exemple, on aperçoit très distinctement deux courants du fleuve dans le lac, comme deux filets d'argent ; ils sont également très sensibles quand on traverse le lac entre Korata et Zegui. Il y a eu plus tard, au sud, un second mouvement d'éruption auquel sont dues les îles Dek et Dega, ainsi qu'un grand nombre d'autres le long de la côte orientale, et tous les blocs d'origine volcanique qui sont dispersés dans la vallée du Nil Bleu et obstruent le cours du fleuve.

Du mont Gorgora, Stecker passa le Sar Wouha, qui forme la limite entre le Dembéa et le Dagossa, pour commencer l'exploration de la côte occidentale, et, quoique la réponse du roi Jean ne lui fût pas encore parvenue, il ne s'en décida pas moins à visiter aussi le Wendigué, qui fait partie des états du négous Tekla Haimanot. Le mont Dengelber forme la frontière entre les territoires d'Aléfa et de Wendigué. Il arriva sans difficulté et sans aventures à Konséla, la première localité du Wendigué. Là, il fut témoin d'un phénomène solaire remarquable ; le soleil avait un halo de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et, vers 10 heures 45 minutes, il se forma également autour du soleil une croix, nuancée des mêmes couleurs ; le phénomène dura une dizaine de minutes, et plongea les Abyssins dans l'étonnement et la stupeur. Ils se rappelèrent qu'un halo de ce genre s'était produit le jour de la prise de Magdala et de la mort de Théodoros, et ils en augurèrent que le voyage non autorisé de Stecker dans les états du négous Tekla Haimanot, n'aurait pas une heureuse issue.

Sans rien prévoir de fâcheux, Stecker continua sa marche vers Wendigué ; mais à peine avait-il mis le pied dans le village, qu'il vit venir à lui une foule de soldats, de badauds et de femmes, le *choum* (gouver-

neur de la localité) en tête, pour lui demander de produire une lettre de recommandation de Tekla Haimanot, et, comme il n'en avait point, on voulut l'empêcher de passer. En vain chercha-t-il à faire comprendre qu'il avait une autorisation du roi des rois d'Abyssinie pour visiter ces pays. Le choum s'emporta en cris furieux, prétendant que l'explorateur n'était nullement l'ami de Sa Majesté salomonienne, qu'il venait de Météma, et voulait introduire par contrebande des caisses de marchandises soumises aux droits d'entrée. Stecker fit faire halte et dressa ses tentes près du lac, afin de porter plainte auprès du gouverneur de la province, Litch Abaï. Malheureusement, celui-ci s'était rendu dans les états nègres de Chimeledchani, à l'ouest de Wendigué, et il fallut l'attendre. Un courrier lui fut envoyé et revint au bout de trois jours. Stecker avait mis ce temps à profit pour visiter l'embouchure du Nil Bleu, qui, à son entrée dans le lac, a 10 mètres de large, et pour explorer la chaîne volcanique de l'Atchéfer, mais sans pouvoir faire l'ascension de l'Abenna, la cime la plus haute, un messager de Litch Abaï l'ayant rappelé à Wendigué. Le gouverneur fit fustiger le choum du village, et promit à Stecker de l'accompagner au Nil Bleu. Tout semblait faire espérer à l'explorateur qu'il pourrait atteindre le but de son voyage, la presqu'île de Zegui, d'où il comptait regagner Bahrdar, et achever ainsi le tour du lac. Mais le lendemain, 20 mai, lorsqu'il se rendit avec sa caravane auprès de Litch Abaï, celui-ci prétexta ne pouvoir prendre sur lui la responsabilité de le laisser traverser le pays, sans un ordre précis du négous Tekla Haimanot, et l'explorateur dut revenir sur ses pas le long de la côte occidentale.

Le 22 mai, il atteignait de nouveau Gorgora, traversait deux jours plus tard la savane, de plusieurs kilomètres de long et de large, au nord du lac, remarquable par la végétation luxuriante de ses bambous qui forment de véritables forêts, et, par Ferkaber et Ifag, sur la route de Gondar à Debra Tabor, il regagnait cette résidence le 28 mai. Là il apprit enfin que le roi Jean lui avait donné une autorisation pour voyager dans les états du négous Tekla Haimanot, mais que le gouverneur du Béguéméder, auquel des ordres à cet égard avaient été donnés, était parti. Il ne revint que le 31 mai, et Stecker ne put se remettre en route que le 2 juin. Il se dirigea vers Makdéra Mariam, marché important à 16 kilom. au S.-O. de Debra Tabor, et bientôt il se retrouva à Korata, d'où il fit en *tankoa* la traversée du lac jusqu'à la presqu'île de Zegui. La tankoa est une embarcation particulière au lac Tzana, et peu agréable pour ceux qui n'y sont pas habitués. C'est un radeau rectangulaire,

composé de bottes de paille solidement liées, fort épais et d'un tirant d'eau de plus de 0m,60 ; il n'y a pas de bordage ; l'embarcation ne peut pas couler, mais elle chavire facilement. Les bagages se mettent à l'arrière ; à l'avant se tient le passeur, armé d'un bâton qui lui sert à pagayer, car l'eau est trop profonde pour pouvoir pousser de fond. Dans la presqu'île de Zegui, Stecker fit l'ascension de la plus haute cime, le Tekla Haimanot (2074m), puis une excursion rapide à Livlivo, au sud-ouest de Zegui, et une autre plus longue à Adina, dans le voisinage de l'embouchure du Nil Bleu, c'est-à-dire près du point qu'il avait atteint le 18 mai en venant de Wendigué. De là il fit en quatre heures, en tankoa, le trajet de la côte à l'île Dek, mais ne put visiter celle, plus intéressante, de Dega, vu qu'il n'est permis à aucun étranger d'en fouler le sol, consacré à saint Étienne. Elle n'est habitée que par des moines. Après une traversée extrêmement pénible de douze heures en tankoa, il rentrait à Zegui. Ce qui rend célèbre la presqu'île de ce nom, ce sont ses caféiers. Toute la montagne n'est pour ainsi dire qu'une immense plantation de café. Quelques arbres ont jusqu'à 1m de circonférence. La plus grande partie du café est transportée à Météma ; le reste, en quantité beaucoup moins considérable, à Massaoua. Toutefois la qualité n'en est pas aussi bonne que celle du café de Korata. La plupart des habitations (*tokuls*) de la presqu'île de Zegui sont en pierre ; comme presque toutes les localités du lac Tzana, ses villages se distinguent avantageusement de ceux de l'intérieur, par un cachet particulier de propreté et d'hospitalité.

Stecker aurait voulu pouvoir profiter de l'occasion qui lui était offerte pour visiter les états du négous Tekla Haimanot, les monts Atchéfer, et surtout les états nègres de l'ouest, connus sous le nom collectif de Chimeledchani. Mais, en rentrant à Korata, il y trouva un courrier du roi Jean, qui l'attendait pour l'accompagner auprès de Sa Majesté, laquelle devait passer la saison des pluies au Zaboul. Quoiqu'il lui en coûtât de renoncer à ce projet, il pouvait considérer comme terminée l'exploration du lac Tzana. Elle lui a du moins permis d'en donner une carte beaucoup plus exacte que celles de ses devanciers. D'après ses calculs, la superficie en est de 2,980 kil. c. — environ la moitié de celle du lac Aral, et cinq fois celle du lac de Genève, — celle de toutes les îles ensemble est de 50 kil. c. ; les îles Dek et Dega à elles seules en ont 44. Pendant ses excursions en tankoa, il n'a pas fait moins de 30 sondages, et a trouvé la plus grande profondeur (72m) entre l'île Dega et la presqu'île de Zegui ; entre Zegui et Korata 68m, et entre Adina et l'île Dek une série de fonds de 32m à 47m ; mais il estime qu'il doit y avoir

entre les îles Dek et Dega et les monts Gorgora des profondeurs de 100m; seulement, avec les embarcations fragiles des Abyssins, on ne peut guère se hasarder à faire une traversée dans cette direction. Il a fait, en divers endroits du lac, des observations hypsométriques d'après lesquelles la hauteur du lac au-dessus du niveau de la mer doit être fixée à 1942m[1].

Du lac Tzana, Stecker a été envoyé au lac Achangui par le négous, qui, le tenant pour un ingénieur, voulait avoir son avis sur un canal à ouvrir dans un promontoire montueux, où le roi a l'intention de se faire construire un palais. Il en a profité pour faire le relevé du lac Achangui et des environs. Après cela, il voulait se rendre au Kaffa, en repassant par le lac Tzana. De là, si ses intentions se réalisent, il gagnera Fazogl et l'Ennaréa. Dans une campagne militaire, le négous Tekla Haimanot a rendu le Kaffa tributaire du roi d'Abyssinie. Muni des recommandations de ce souverain, Stecker pourra explorer ce pays sans avoir à redouter le sort de Chiarini, et nous pouvons espérer que les résultats de son prochain voyage seront aussi importants que ceux de son exploration du lac Tzana.

CONFÉRENCE DU Dr BUCHNER A LOANDA

Nous avons annoncé, dans les *Nouvelles complémentaires* de notre dernier numéro, l'arrivée du Dr Buchner à Loanda[1]. Il y a passé quelques jours et y a fait, sur son expédition au cœur du continent, une conférence, dont nous analyserons ici les passages les plus importants.

Nos lecteurs se rappellent que le Dr Buchner a été envoyé en Afrique par la « Société africaine allemande, » avec mission de tâcher d'opérer la traversée du continent, de la côte occidentale à Zanzibar, en passant par Nyangoué. Son premier but cependant devait être Moussoumbé, capitale de l'état du Mouata Yamvo.

Arrivé à Loanda en décembre 1878, il gagna d'abord Malangé, à

[1] Voici, d'après M. James Jackson, l'altitude des principaux lacs de l'Afrique :

Lac Tchad	244m	Lac Moero	914m
» Nyassa	464	» Tanganyika	940
» Kassali ou Kilondja	533	» Bangouéolo	1124
» Chiroua	610	» Victoria	1270
» Albert	829	» Dilolo	1445
» Ngami	893	» Tzana	1942

[1] Le Dr Buchner était attendu à Berlin vers le milieu de janvier.

500 kilom. de la côte, y engagea 120 porteurs, et s'associa à une caravane de 40 ambaquistes (noirs d'Ambaca voyageant pour leurs affaires particulières). Il traversa sans difficulté le territoire des Songos, des Minoungos et des Quiocos, jusqu'à Kimboundou. Au delà, un des trois principaux chefs des Quiocos voulut l'obliger à s'arrêter auprès de lui, et, sur son refus, prit une attitude belliqueuse ; cependant tout finit par s'arranger à l'amiable. Buchner a été frappé, comme son prédécesseur Schütt [1], des progrès faits par les Quiocos. Il en distingue deux tribus : l'une, celle du Mona-Kissengué, établie le long du Louachimo, l'autre, celle du Mona-Kiniama, habitant le long du Cuilou et du Loangoué. Ils ont envahi l'antique royaume des Loundas, paresseux et débauchés, sur lesquels ils l'emportent déjà par le nombre dans certains districts, et ils menacent même de couper les communications du Mouata Yamvo avec Cassangé et l'Angola. Les Loundas voudraient les expulser, mais la puissance du Mouata Yamvo diminue, quoique le souverain conserve encore son prestige.

La marche de l'expédition fut retardée par la fièvre, dont Buchner fut atteint ainsi que son personnel, et aussi par les pluies et par les difficultés du passage des principales rivières, le Quicapa, le Louachimo, le Quimboué, le Louhemba, le Cassaï, le Louloua et le Luisa. Enfin, elle arriva à Moussoumbé le 10 décembre 1879, quatre mois et demi après avoir quitté Malangé.

Le Mouata Yamvo, auquel Buchner devait remettre des présents de la part de l'empereur d'Allemagne, le reçut très bien ; il fait, ainsi que ses gens, grand cas des verroteries, des armes, de la poudre et des marchandises venues d'Europe. Retenu à Moussoumbé par la saison des pluies, l'explorateur se construisit une maison de bois et des magasins pour ses marchandises. Il y passa six mois, en assez bonnes relations avec le souverain, et put étudier les habitudes commerciales du pays. Comme dans tout l'intérieur, il les a trouvées très défectueuses. Quand on ne peut cacher ses marchandises, on doit les remettre au chef, qui les reçoit comme un dû et ne paie que peu à peu, en ivoire ou en esclaves ; le négociant doit patienter et réclamer de temps à autre. Deux mots résument tout le commerce indigène : spoliation et mendicité ; aussi les négociants bangalas et ambaquistes, qui se rendent dans le royaume du Mouata Yamvo, prennent-ils d'ordinaire peu de choses avec eux. Buchner croit que depuis Rodriguez Graça, sa caravane est la plus

[1] Voir Ire année, p. 156.

riche qui se soit présentée à Moussoumbé. Il chercha à faire comprendre au roi que, ne voyageant pas pour affaires, ne demandant pas d'esclaves, et l'ivoire ayant peu ou point de valeur pour lui, il ne pouvait se soumettre au régime ordinaire. Malgré les collections scientifiques et les instruments qu'il lui montra, le Mouata Yamvo ne s'en obstina pas moins à le considérer comme un négociant, lui demandant de lui procurer beaucoup d'étoffes, d'armes et de poudre. Quand Buchner voulut aller vers le nord, le roi s'y opposa, craignant que si l'explorateur mourait en route, on ne l'accusât de l'avoir fait assassiner. Les ambaquistes, qui ne songeaient qu'à obtenir des esclaves pour les vendre aux Quiocos, le retenaient également. Il eut aussi à subir les exigences de la *loukokécha*[1], cette reine, plus ou moins indépendante, qui siège à côté du roi sans être sa femme. Le Lounda était autrefois une gynécocratie ; la *loukokécha* en serait un souvenir historique ; à l'origine son pouvoir était égal à celui du roi, mais aujourd'hui, il a beaucoup diminué.

Buchner s'estime heureux de n'avoir perdu à Moussoumbé qu'un tiers de ses marchandises, tandis que Pogge y avait perdu presque toutes les siennes. Ses instruments et ses travaux n'excitèrent pas la méfiance ; il put prendre des photographies des principaux dignitaires, ainsi que du roi et de la *loukokécha* ; il put même exercer la médecine auprès des familles des grands du pays, et trouva le Mouata Yamvo moins cruel que les chefs du centre n'en ont la réputation.

Le moment favorable pour voyager étant arrivé, Buchner se disposa à partir, tout en laissant croire au roi qu'il retournait dans son pays. Il reprit jusqu'au Louloua la route par laquelle il était venu. Après avoir passé le Louloua il tourna vers le nord-ouest et, arrivé au Lousanzéjé, s'arrêta quelques jours pour congédier une partie de ses porteurs, leur grand nombre devenant trop onéreux ; il remit une partie de ses collections à ceux qui retournaient à Malangé. Ensuite il longea le Cassaï jusqu'à la frontière des états du Mouata Yamvo, où commence le territoire des Toukongos indépendants. N'ayant pas de guide, et les indigènes ne voulant pas, par crainte du roi, lui indiquer le chemin, il erra dans une contrée marécageuse, et mit 5 jours, d'une marche continuelle du matin au soir, pour franchir 50 kilom. Ensuite il fut arrêté par des menaces de guerre des indigènes, qui firent déserter avec armes et bagages une partie de ses porteurs, tandis que ceux qui restaient mena-

[1] V. Ire année, p. 196.

çaient d'en faire autant s'il poussait plus avant vers le nord. Alors il se décida à regagner la côte occidentale entre le 8° et le 7° latitude sud, traversa le Louhemba, et, ayant obtenu un guide, voulut aller visiter le chef Tambou-a-Kabong, au nord du 7°, un des six ou sept princes du Louba. Mais son guide le conduisit chez un autre chef, beaucoup moins considérable. La marche était rendue difficile par les rivières et les vallées parallèles les unes aux autres, par les marécages, et, dans les gorges du Quihoumbo, par une végétation exubérante. En outre, plus Buchner avançait, plus la population indigène, nombreuse en ces quartiers, devenait pressante dans ses demandes d'armes et de poudre, en sorte qu'il dut redescendre vers le sud-ouest. Sur son passage il rencontra, non loin de l'endroit où deux ans auparavant Schütt avait été obligé de rebrousser chemin [1], un chef louba qui était en guerre avec les Loundas et voulut l'empêcher d'avancer. N'ayant avec lui qu'une petite troupe, peu rassurée, il préféra se retirer et se rendre à Kahoungoula, d'où il espérait pouvoir pousser vers le nord jusqu'au 5°, dans le pays des cannibales. Mais le chef de Kahoungoula, toujours ivre, le voyant isolé, devint impertinent et voulut s'approprier les marchandises qui lui restaient. Buchner dut prendre des précautions pour assurer sa sécurité. Il s'efforça de gagner l'amitié du chef et de se rattacher ses porteurs, dont la moitié l'avaient déjà abandonné. Au moyen d'un présent considérable, il obtint du chef un guide pour le conduire chez le Mouata-Koumpana, mais avant de partir le guide reçut l'ordre secret de le fourvoyer, ce dont Buchner ne s'aperçut que longtemps après avoir quitté Kahoungoula. Il se décida alors à chercher en toute hâte un bon chemin vers le nord. Mais ses porteurs, s'étant concertés avec les indigènes, désertèrent, sauf huit auxquels Buchner offrit une augmentation de salaire pour le conduire jusqu'à la résidence du Mouata-Koumpana. Leur refus fit échouer cette dernière tentative de l'explorateur pour pénétrer plus avant dans l'intérieur du continent. Ne pouvant emporter ce qui lui restait de marchandises, il en brûla une partie, et, confiant le reste à une caravane de Bangalas, il se dirigea vers Cassangé et Malangé, par une route un peu à l'ouest de celle de Schütt. De Moussoumbé à Malangé son voyage avait duré neuf mois. En retraversant plus au nord les rivières qu'il avait passées au sud en allant à Moussoumbé, il a constaté que le système hydrographique du Cassaï est bien tel que Schütt l'a esquissé, mais il ne croit pas que, même après avoir reçu tous

[1] V. Ire année, p. 157.

ses tributaires, ce fleuve puisse être comparé au Loualaba de Stanley. Dans la saison sèche, sous le 8°, il n'a pas plus de 120^{m} de largeur, avec 3^{m}5 de profondeur et une vitesse de 3 kilom. à l'heure; il est même inférieur au Quanza à Dondo, quoiqu'il soit le plus grand fleuve de cette région.

Le plateau que Buchner a traversé à l'intérieur a à peu près le même caractère que celui de Malangé. Situé à une altitude de 1060^{m}, il est coupé par de nombreux cours d'eau, petits et grands, qui ont creusé des vallées profondes, où croissent des forêts épaisses et une végétation exubérante, analogue à celle de Goloungo-Alto et de Casengo dans l'Angola, tandis que la partie horizontale du plateau a l'aspect d'une steppe, ne produisant guère que du chaume ou des arbustes noueux et rabougris, rarement assez grands pour offrir de l'ombre au voyageur. Quoique sablonneux, le sol n'en est pas moins généralement fertile et ces vastes territoires seraient excellents pour l'élève du bétail, mais celui-ci est rare. Les Quiocos abattent les arbres des forêts pour développer leurs cultures, tandis que les Loundas paresseux récoltent les fruits des arbres, plutôt que de défricher ou de labourer la terre. Buchner n'a pas vu de gibier; il faut pénétrer assez loin pour en trouver.

Quant à la géologie, le pays est assez uniforme. Les couches du terrain sont presque partout horizontales, et, dans les vallées, on voit régulièrement le granit et le gneiss en bas, puis, en montant, des graviers plus ou moins durs, et enfin une terre rouge qu'on peut appeler latérite. Buchner n'a rencontré ni pétrifications ni laves. La région qu'il a traversée ne lui a pas paru riche en minéraux. Le fer abonde, mais il est d'une qualité très inférieure à celui d'Europe; le cuivre, que l'on voit dans le Lounda, et même à Malangé, vient de Cazembé; le sel des Bangalas provient d'une mine de peu de valeur. Les indigènes de l'intérieur remplacent ce condiment par les cendres de certaines plantes.

Ce qui manque à l'intérieur ce sont les moyens de faire valoir les terres excellentes qu'on y rencontre, et la sécurité, pour explorer les vastes territoires qu'il reste à étudier avant de pouvoir y implanter la civilisation.

RAPPORT DES AMBASSADEURS WAGANDAS A MTÉSA

Nos lecteurs se rappellent que Mtésa envoya en 1880 trois ambassadeurs en Angleterre. A son retour l'un d'eux, Saabadou, fit à son maître un rapport verbal, qui a été traduit à MM. Mackay et Pearson par

Mousta, jeune homme de Zanzibar servant d'interprète. Nous le reproduisons ici d'après l'*Allgemeine Missions Zeitschrift.*

« Quand nous atteignîmes Rionga (Foweira, à la frontière du royaume de Mtésa), nous y laissâmes nos femmes, puis on nous ôta nos fusils, nos lances, nos boucliers, même nos grosses cannes. Aussi pensions-nous que Mtésa nous avait vendus comme esclaves aux hommes blancs. Nous cheminâmes pendant trois mois à travers un désert, avant d'arriver à Khartoum; puis deux nouveaux mois dans un autre désert, où nous vîmes des montagnes comme nous n'en avions jamais vu auparavant. Nous arrivons à un Nyanza (la mer Rouge) et montons sur un vaisseau. O mon maître! c'était un vaisseau grand comme une colline! Puis nous entrons dans la capitale du roi des Turcs (Égyptiens). Toutefois nous remarquons bientôt que ce sont les *Bazoungous* (Européens) et non les Turcs qui gouvernent le pays, et que les Turcs n'ont aucune autorité.

« Nous naviguâmes ensuite sur un autre Nyanza (la Méditerranée), jusqu'à une île (Malte). On nous dit qu'elle appartient à la reine d'Angleterre; nous crûmes naturellement que la reine y habitait et que le but de notre voyage était atteint. Mais point du tout; il fallut aller toujours plus loin, et comme on nous disait que nous n'étions pas encore à moitié chemin, nous pensions que nous n'en verrions jamais le bout. Nous passâmes devant un pays européen, mais tous les gens ressemblaient aux Arabes (Alger), puis nous touchâmes à une grande île d'Europe, mais ce n'était pas la capitale (Lisbonne). Nous étions entrés dans le troisième Nyanza (l'Océan Atlantique).

« Enfin, après bien des jours, nous abordons en Angleterre. O quelle infinité de grands vaisseaux nous y vîmes (à l'embouchure de la Tamise)! Quand nous aperçûmes tous ces mâts, l'idée nous vint que c'était une forêt dont les arbres croissaient dans l'eau. En remontant le fleuve, tous les capitaines des navires criaient du haut des mâts :

« Les Bougandas arrivent, faites place aux Bougandas! » et immédiatement les gros bâtiments se retiraient (Flatterie pour la vanité de Mtésa).

« Nous débarquons à Londres. La reine (la Société des missions) envoie à notre rencontre un chef, avec une voiture et deux chevaux ; en général, il y a tant de chevaux en Angleterre qu'on peut à peine les compter. Les maisons sont toutes construites en pierre ; ô mon maître! magnifique! magnifique!! On construit deux longs murs en pierre (les côtés des rues), à perte de vue, et à l'intérieur de ces murs se trouve la maison. En tout, ce n'est qu'une maison, mais si divisée, qu'un grand

nombre de gens peuvent y habiter. Impossible de compter le nombre de personnes qui demeurent dans une maison (ils croyaient qu'un côté de la rue n'était qu'une seule maison). Oh! Londres est une très grande ville, il n'y a que des maisons en pierre comme d'ici à Bouhouézi (à 30 kilom. environ de Roubaga).

« Nous arrivons à une place où un grand chef (le secrétaire des missions, Grant) nous tend la main en s'écriant : « ah! Bouganda! Bouganda! Bouganda! »

« Au bout de deux jours (beaucoup plus tard), la reine nous fit chercher. Nous vîmes une foule de dames, toutes habillées de même, en sorte qu'il nous fut impossible de savoir qui était la reine. La maison de celle-ci est grande comme d'ici à Naboulagala (colline à plus de 3 kil.).

« Le lendemain, nous allâmes sur une grande prairie pour voir les soldats. Chaque *mutongole* (capitaine) a des militaires qui portent un uniforme différent. Nous étions dans un *gari* (voiture), et la reine dans un autre. Cette fois-là, nous la vîmes seule, en sorte que nous la reconnûmes. Ensuite, nous visitâmes l'endroit où l'on fait les canons ; pour un de ceux-ci, il faut 200 tonnelets de poudre, et le boulet vole comme d'ici à Nyamagoma (à plus de 10 kilomètres à l'ouest de Roubaga). Après quoi, nous vîmes combien de fusils magnifiques on fabrique. Un ouvrier nous montra celui qu'il venait d'achever, oh! et il était si beau! Puis, nous nous fîmes montrer comment ils préparent la poudre. Enfin, nous allâmes à un endroit où l'on fait des étoffes de laine pour vêtements et nous vîmes *faire bousta* (blanchir la toile).

« Après avoir passé quelques jours à Londres, nous nous rendîmes en un autre endroit où nous ne passâmes que peu de temps. Mais nous n'y allâmes pas à pied, nous montâmes dans une maison de bois (voiture de chemin de fer), qui partit d'elle-même en nous emmenant tous.

« A notre retour à Londres, nous fîmes part à la reine de notre désir de retourner à Janda. Mais elle nous dit : « Pas encore, vous n'avez pas encore vu mes animaux. » Nous allâmes donc voir les animaux (au Jardin zoologique). Tous les animaux s'y trouvent. Il nous fallut d'abord trois jours pour voir les lions, puis deux jours pour les léopards, trois jours pour les buffles, plusieurs jours pour les éléphants et six jours pour les oiseaux. (Ils n'ont été en tout que trois heures au jardin zoologique, mais ils ont évidemment voulu dire par là qu'il y a beaucoup d'animaux). On y trouve tous les oiseaux de tous pays. Nous vîmes ensuite les crocodiles. Magnifique! Magnifique! Magnifique! Les crocodiles ne sont point sauvages. On appelle le crocodile et on lui présente un morceau

de chair qu'il prend immédiatement de la main de l'homme. » — Mtésa demande d'où l'on tire toute la nourriture pour les animaux. — « On leur donne des vaches et des chèvres. » — Mtésa : « Jette-t-on aux animaux les vaches et les chèvres vivantes? » — « On tue toujours les bêtes et on ne donne que de la chair de bêtes tuées. — Nous vîmes encore des serpents, des éléphants, et toute espèce d'animaux. » — Mtésa s'adressant à ses chefs : « Entendez-vous, combien d'animaux les Européens donnent à leur reine. » Le katikiro (premier ministre) répondit : « Il faut qu'elle soit une souveraine bien puissante. » (Mtésa fit comprendre à ses chefs qu'ils pourraient le rendre aussi puissant, en lui donnant autant d'animaux).

« On nous montra ensuite des vaches, des moutons et des chevaux (l'exposition d'agriculture). Quelle masse de vaches et de moutons ont les Européens ! Puis nous vîmes des milliers de porcs, chacun avec six petits ; ces porcs servent de nourriture à la reine.

« Nous fîmes alors nos adieux à la reine (il n'y eut plus d'audience) ; elle nous donna un vaisseau avec lequel nous vînmes en un mois à Zanzibar, tandis que notre voyage pour aller nous avait pris douze mois.

« A Zanzibar nous vîmes Saïd-Bargasch qui nous fit des présents, mais il n'a qu'un petit pays. Les Arabes te trompent, ô mon maître, quand ils te disent qu'ils ont un grand pays à la *pouani* (à la côte). La côte appartient aux Anglais, et les Arabes sont leurs esclaves. L'Angleterre est un grand pays. C'est une grande île, comme d'ici à Zanzibar ; elle est entourée d'îles si nombreuses qu'on ne peut pas les compter. On y construit tant de ponts sur les rivières, qu'on n'a pas besoin d'aller par eau pour passer d'une rive à l'autre.

« O mon maître ! nous n'avons point de pays ! Le territoire de chaque chef anglais est aussi grand que le Bouganda, le Bounyoro et le Bousogo réunis. (« Répète-le, » dit Mtésa, « j'aime à entendre dire la vérité. ») — « Nous n'avons point de pays, ô mon maître. » — (« Entendez-vous, » dit Mtésa à ses chefs, « nous n'avons point de pays. ») — « En Angleterre, chaque homme n'a qu'une femme, mais chaque femme a trente enfants ! » — (Tous : « Oh ! beaucoup, beaucoup, beaucoup d'enfants ! ») — « Ils ont encore dans leurs maisons d'autres femmes, mais ce ne sont pas leurs femmes ; elles s'occupent du travail de la maison. Quand les Européens viennent ici, ils n'ont point de femmes, mais quand ils retournent en Angleterre, ils deviennent de grands chefs et reçoivent une femme en récompense de leurs services.

« Nous avons vu aussi une église qui a de très grosses cloches. (Saint-

Paul?) Quand on sonne ces cloches, tu pourrais les entendre d'ici à Bousogo (à 25 kilom.). L'intérieur de l'église est de bois et de pierre. Les Européens n'ont qu'une religion.

« L'intérieur de la maison de la reine est tout de glaces, d'or et d'argent, et nous étions assis sur des sièges d'ivoire. »

(Ici Mtésa s'écria : « halte ! » et congédia les chefs, en donnant l'ordre à Saabadou de ne communiquer qu'à lui seul ce qu'il avait vu en Angleterre.)

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de l'explorateur hollandais Schuver une lettre que nous publions ici, en la faisant précéder et suivre de quelques mots, d'après l'*Exploration*, les *Mittheilungen* de Gotha et les *Proceedings de la Société de géographie de Londres*, pour faire connaître à nos lecteurs la marche du voyageur jusqu'à Fadasi, et les résultats de son exploration jusqu'au commencement d'octobre.

Parti du Caire le 1er janvier de l'année dernière, il remonta le Nil et le suivit jusqu'à Korosko, d'où il traversa en 9 jours le désert de Nubie, et gagna Abou-Hammed; de là, longeant de nouveau le Nil, il atteignit Berber en 5 jours. Le 19 mars, il arrivait à Khartoum. Pendant les quelques semaines qu'il y passa, il acquit la certitude que Réouf pacha emploie contre la traite autant d'énergie et de bonne volonté que Gordon pacha; mais peut-être ne dispose-t-il pas des mêmes moyens d'action le long du Nil Blanc.

Le 4 avril, il repartait de Khartoum avec 12 chameaux chargés, un compagnon fidèle, Giacomo Rachetti, un domestique galla, et un gamin darfourien. De Khartoum à Sennaar, où il arriva en 3 jours, il suivit une route assez éloignée du Nil Bleu, à l'ouest de celle de Marno. La population du pays traversé est arabe et hospitalière, douce et riche en esclaves. A Sennaar, il rencontra Piaggia qui n'avait pu dépasser Beni-Changol, et retournait à Khartoum. Notre Bulletin d'aujourd'hui annonce la mort de Piaggia.

Depuis une année, une ligne télégraphique, malheureusement menacée par les termites, relie Sennaar à Famaka, voisine de Fazogl, la dernière station égyptienne, que Schuver atteignit le 28 avril, après un voyage rapide et heureux à travers les plaines, monotones et boisées d'arbustes épineux, qui bordent le Nil Bleu. La sécurité y est complète, mais la rareté des habitants fait que les voyageurs y sont exposés à manquer de vivres. Les chefs nègres du Berta sont bienveillants envers les Européens, et n'exigent pas d'eux le tribut qu'ils font payer aux marchands arabes. Le pays est très giboyeux jusqu'à Beni-Changol, où il arriva le 21 mai. Il dut y rester plus de quinze jours, ensuite de troubles occasionnés par des trafiquants d'esclaves, qui avaient renversé le principal chef et aidé à une famille de fellahs à prendre sa place. Grâce à l'appui du commandant de Fazogl, Schuver

put repartir le 6 juin, après avoir dû échanger ses chameaux contre des ânes, les montagnes ne permettant pas aux chameaux de dépasser Beni-Changol. Déjà, les torrents étaient grossis par les pluies, le passage en était difficile, en sorte qu'il mit 6 jours de Beni-Changol à Fadasi. Entre ces deux points, il fit l'ascension du Djebel Dendelou, la sommité la plus élevée et l'observatoire naturel du pays, à 8 kilomètres au sud de Fassouder. De là, il put reconnaître la ligne de partage des eaux entre le Nil Blanc et le Nil Bleu, et constater que le Toumat, affluent de ce dernier, prend sa source dans les monts de Sori, à l'ouest de Fassouder, et non comme l'indiquent Marno et la carte de Petermann, un demi-degré plus au sud. Il faut d'ailleurs distinguer deux Toumats : celui qui se jette dans le Nil Bleu à Fazogl, et un autre, affluent du Jabous, passant à Belletafa, et que l'on traverse en se rendant à Fadasi. Dans ce dernier endroit, Schuver tomba malade, par suite du changement de la température; l'air âpre des montagnes avait remplacé la chaleur modérée dont l'expédition avait joui auparavant. Rachetti, malade également, fut enlevé au bout de cinq jours. A peine rétabli, Schuver se mit en route le 30 juillet, pour explorer la région au sud de Fadasi. On trouvera le récit de cette excursion dans la lettre suivante :

Fadasi, 18 octobre 1881.

Monsieur le Rédacteur de l'*Afrique explorée et civilisée,* à Genève.

Monsieur,

Je n'ai jamais dit à personne, où que ce soit, que je voulusse aller du Caire au Cap[1]. Si tel avait été mon dessein, je ne serais pas à Fadasi. Ce sont de pures fantaisies de journalistes en quête d'un article, à Paris comme au Caire.

Du 28 juillet au 8 septembre, j'ai exploré le pays des Léghas-Gallas, à 1° au sud de Fadasi. Aucun Européen n'y avait jamais pénétré, non plus qu'aucun trafiquant arabe. Pour m'y rendre, j'ai dû traverser le territoire des Amans, nègres féroces. Le roi des Léghas-Gallas me fit une réception magnifique et m'accabla de tendresses ; puis il s'est tourné contre moi, parce que je n'ai pas voulu lui prêter ma carabine à neuf coups pour exterminer ses ennemis, les Addos-Gallas et les Séjos-Gallas. Jusqu'alors les armes à feu étaient inconnues chez ces tribus. Le roi devint furieux, et ce ne fut qu'après beaucoup de contrariétés et à force de menaces que je pus quitter son pays.

Dès lors j'ai tenté de visiter les tribus nègres des Ghoumous et des Kiris, ignorées jusqu'ici et fort intéressantes toutes deux. A moitié chemin, je dus revenir sur mes pas, mon guide ayant pris la fuite en voyant l'attitude menaçante d'une bande de 60 chasseurs d'esclaves. Dans trois jours, je pars avec un nouveau guide,

[1] Nous avions dit cela, en dénaturant involontairement le nom du voyageur (IIme année, p. 150), d'après le *Giornale delle Colonie.* Le dernier numéro de l'*Antislavery Reporter* renferme encore une carte indiquant l'itinéraire du voyageur hollandais, de Khartoum à Cape-Town en ligne directe.

dans la même direction. Si j'en reviens, j'irai visiter le Berta occidental et les montagnes d'Insingh, de Gomocha et de Kehli, d'où j'ai reçu des invitations. Le chef des Chibous-Gallas, qui demeure au S.-E. de Fadasi, m'en a aussi adressé une, mais je dois attendre, pour me rendre auprès de lui, que le Jabous ait baissé.

Je croyais pouvoir organiser une expédition de 50 hommes pour aller d'ici à Zanzibar, à travers les pays nègres, en faisant un grand détour à l'ouest pour éviter les tribus Gallas. Mais la chose me paraît bien difficile; toutes les bêtes de somme, ânes et chameaux, meurent sur ces hauts plateaux: j'en ai fait la triste expérience. Les porteurs manquent absolument, car il n'y a pas de routes de caravanes dans cette région. Dès lors, comment transporter les 6,000 livres de cuivre, verroteries, munitions, etc., qu'il faut pour cette expédition. A moins que je ne change de nouveau d'avis, il est probable que je me contenterai d'avoir *ouvert la route* qui mène d'ici dans l'intérieur, exploré les territoires des Léghas-Gallas et des Chibous-Gallas, des nègres Amans, Ghoumous et Kiris, et le Berta occidental, et dressé une bonne carte de tous ces pays, puisque, au mois de juin 1882, je compte m'embarquer à Massaoua, pour Bagdad et le Turkestan.

La traite est à peu près insignifiante dans ces quartiers. Il n'y a pas de chasseurs d'esclaves de profession. Le tout se borne à des razzias faites par les gens des chefs de Gomocha, Fadasi, Insingh, Tenfach et Bambachi, chez les nègres, pour les besoins locaux. C'est tout au plus si l'on exporte chaque année cent jeunes noirs; encore les Arabes qui font le commerce du sel les emmènent-ils un à un. Quant aux Gallas que l'on vend ici, ils sont amenés par les Chibous-Gallas et les Léghas-Gallas eux-mêmes, qui font la chasse contre leurs voisins. Souvent ils viennent vendre des enfants de leur propre tribu, restés sans protection par suite de la mort de leur père. J'ai acheté mes domestiques denkas et goumous, à raison de 100 francs par tête, et une petite fille galla pour 70 francs. Le payement se fait en sel. Il va sans dire que dès qu'ils entrent à mon service ils sont libres.

Le pays des Léghas-Gallas est *rempli* d'esclaves : Denkas, Jambos, Amans, Goumas. Un grand nombre sont venus volontairement chez les Gallas, pour se dérober aux poursuites des chasseurs d'esclaves du Sobat. Ces derniers ne viennent que très rarement vendre leurs noirs aux Gallas. Je pense qu'ils les dirigent sur Gomocha, et je vous renseignerai là-dessus lorsque j'aurai visité cette localité.

Si j'ai pris la liberté de vous écrire, c'est parce que votre publication, que j'ai reçue récemment pour la première fois, m'est très sympathique.

J'ai pu, au moyen de six passages méridiens d'étoiles, fixer la latitude de Fadasi par 9°48'30" lat. N; tandis que Marno, dépourvu d'instruments, l'avait indiquée par 9°5'. Vous voyez par là que les cartes laissent beaucoup à désirer. Le point le plus méridional que j'aie atteint est à peu près sous le 9° lat. N., à la limite sud des Léghas-Gallas, la tribu la plus occidentale des Gallas.

Mes observations ont été faites *à mercure découvert*, avec deux sextants magnifiques, et des étoiles des deux côtés du zénith. Elles ne sont donc guère contestables. J'ai fixé de même la position de :

Beni-Changol	10°32'20"	lat. Nord.
Famaka	11°18'45"	»
Roseires	11°56'37"	»
Sabounabi	12°34'	»
Khartoum (limite N. de la ville)	15°37'8"	»
la sixième cataracte	16°27'16"	»
la pyramide de Meroë	16°52'	»

Dans une prochaine lettre je vous parlerai des longitudes.

Veuillez agréer, etc. Juan-Maria Schuver.

Les résultats de cette excursion au sud de Fadasi sont donc :

1° L'exploration du territoire des nègres Amans, arrosé par les affluents du Jabous.

2° L'exploration du territoire des Léghas-Gallas, près des sources du Jabous, à 1° au sud de Fadasi.

3° La constatation que le Jabous prend sa source à 1° plus au sud que ne l'indique la carte de Petermann.

4° Que le lac Baro et la rivière du même nom, coulant vers l'ouest, sont à 1° au sud de Fadasi.

5° La délimitation exacte de la ligne de partage des eaux entre les deux Nils, jusqu'au 8°.

Au point extrême de son excursion, Schuver a fait l'ascension du mont Wallel (3700m), ce qui lui a permis de voir les plaines du sud, et d'en déterminer les points principaux. La saison des pluies les rendant marécageuses, il n'a pu y poursuivre alors son voyage; mais il comptait employer les derniers mois de l'année, avant de se remettre en route, à compléter sa carte jusqu'au 8°, et à rédiger ses notes sur les pratiques religieuses et les coutumes des habitants de ces pays, inexplorés jusqu'ici.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Le Sahara, Souvenirs d'une mission à Goléah par *Auguste Choisy*. Paris, (E. Plon & Cie). 290 pages, avec carte. — L'auteur de ce livre fut chargé, pendant l'hiver 1879-1880, par M. de Freycinet, alors ministre des travaux publics en France, d'étudier la région saharienne au sud de la province d'Alger, au point de vue du tracé de la ligne du chemin de fer. Mis à la tête d'une petite troupe et accompagné de plusieurs ingénieurs, d'un médecin, et d'un lieutenant, M. Choisy partit de Laghouat

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

en janvier 1880, et se dirigea sur El-Goléah, qu'il atteignit le 17 février par l'Oued-Nili, les puits de Zebbacha, Aïn-Massin et El-Hassi. D'El-Goléah l'expédition, après avoir poussé une pointe vers le sud, revint à Biskra par Ouargla, Touggourt et l'Oued-Rir.

L'ouvrage est surtout consacré à la relation du voyage de Laghouat à El-Goléah, et à la description de cette oasis. M. Choisy ne donne pas de renseignements sur les questions techniques concernant le tracé du chemin de fer, mais il entre dans de fort intéressants détails sur le Sahara algérien, sur cette région réputée si terrible et qu'il ne trouve ni déserte, ni couverte de sables, comme on le lui avait annoncé, surtout entre Touggourt et Biskra. A l'époque du voyage de M. Choisy, il y avait déjà quelques velléités de soulèvement chez les Ouled-Sidi-Cheik; l'expédition faillit s'arrêter aux puits de Zebbacha et rebrousser chemin, par suite des nouvelles alarmantes apportées par les courriers. Quant à l'oasis d'El-Goléah, cette possession extrême mais seulement nominale de la France, M. Choisy la dépeint comme presque ruinée. Il y fut très bien reçu par le cheik et put à loisir la visiter, lever des plans, questionner les habitants, notamment les nègres esclaves venus du Soudan. L'esclavage, en effet, existe encore à El-Goléah, mais ces nègres, il faut le dire, jouent bien plus le rôle de serviteurs, et même d'amis, que celui d'esclaves. Il est rare, par exemple, qu'ils soient maltraités.

Südafrika und seine Bewohner, von *Dr Wangemann,* Missionsdirektor, Berlin 1881, in-8°, 6 fr. 25. — Ce travail sérieux est divisé en quatre parties distinctes. Dans la première, intitulée « La lutte décisive dans l'Afrique australe, » l'auteur examine la distribution des colons d'origine européenne et des peuples de couleur dans la colonie du Cap et les pays voisins, qu'il a visités lui-même. Il parle ensuite, surtout au point de vue historique, de chacun des états qui se partagent le sud de l'Afrique, République du fleuve Orange, Natal, Transvaal, et montre la haine qui existe entre les différentes races.

La seconde partie est une étude excellente sur les conditions géographiques, géologiques et climatériques du pays, sur la situation de l'agriculture et de la civilisation. Il y est parlé de tous les ports, villes, villages, églises, écoles, et de l'état dans lequel se trouvent le commerce et l'industrie. Cette deuxième partie a pour titre « La deuxième conquête de l'Afrique australe, » l'auteur voulant montrer, après l'histoire de la conquête par les armes, celle par la civilisation.

« La troisième conquête de l'Afrique australe » (titre de la troisième partie), est la conquête calme et douce par les missionnaires. L'auteur passe en revue toutes les stations relevant des treize sociétés missionnaires qui sont à l'œuvre dans cette partie de l'Afrique.

Enfin, dans la quatrième section, M. Wangemann étudie la manière dont les blancs ont traité les indigènes, et la position prise par eux à l'égard de la mission.

A la fin de l'ouvrage se trouve une série de gravures intéressantes, qui représentent des scènes de la vie dans Afrique australe, et donnent une idée de la nature du pays, des paysages principaux que l'on peut y admirer, de sa flore et de sa faune.

Une bonne carte, à l'échelle de $^1/_{3250000}$, de la colonie du Cap et des régions voisines termine cet important volume. Une foule de détails s'y rencontrent. Les dernières lignes de chemins de fer y sont tracées, et des bourgades même peu importantes s'y trouvent. Au nord, dans le Transvaal, la ligne de démarcation entre la région infestée par la tsétsé et la région non atteinte, est nettement marquée. Des signes et des chiffres, qui correspondent à un répertoire complet, fournissent les noms et positions de toutes les stations missionnaires, ainsi que l'indication des sociétes desquelles elles relèvent.

La France au Soudan, par *Gazeau de Vautibault*. Paris (Challamel) 1882, in-8°, 29 p. et carte, fr. 2. — Dans notre compte rendu de la brochure de M. Gazeau de Vautibault sur *le Trans-Saharien et le Transcontinental africain*[1], tout en tenant compte à l'auteur de son ardeur enthousiaste à doter la France d'un vaste empire colonial en Afrique, par la création d'une voie de communication rapide de la côte au cœur du continent, nous estimions hypothétiques les avantages présentés par le tracé qu'il proposait, de la baie de Biafra aux sources du Faro et du Bénoué, au Chari et au Bahr-el-Ghazal. Dès lors aucune exploration nouvelle n'est venue lever le voile qui recouvre encore la région à traverser. Flegel qui, avec l'appui de la Société africaine allemande, se propose de remonter aux sources du Bénoué et d'étudier le pays qui s'étend entre ces sources et le Congo, a consacré cette année à relever une partie du Niger encore inconnue ; l'expédition espagnole de M. Iradier est encore en préparation, ainsi que celle de M. Rogozinski annoncée dans notre Bulletin de ce jour. Nous attendrons, pour nous prononcer

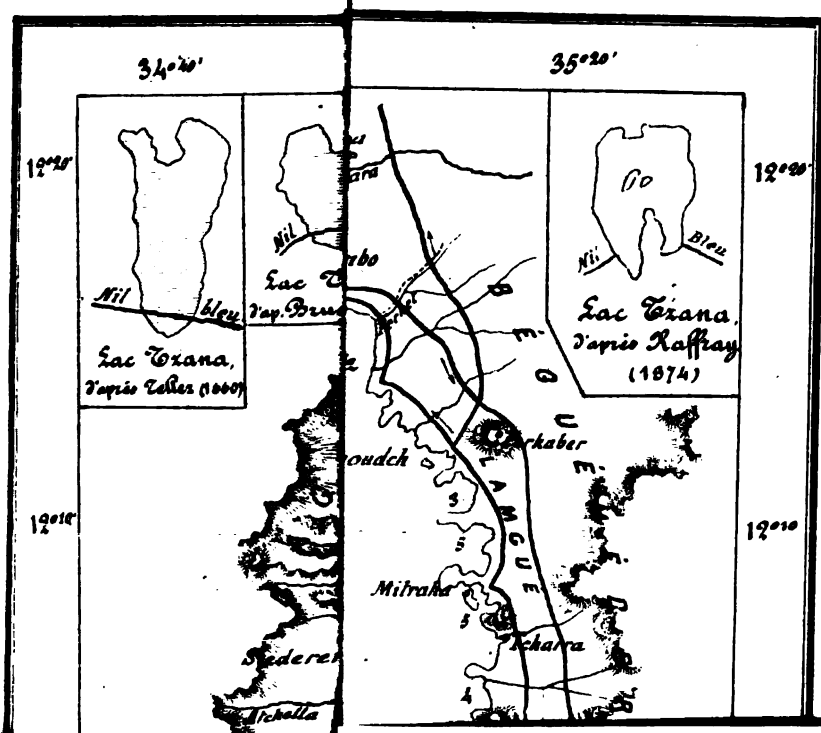
[1] Voir IIme année, p. 207.

sur la nouvelle brochure de M. Gazeau de Vautibault en faveur du même tracé, ainsi que sur les données orographiques et hydrographiques de la carte qui l'accompagne, les résultats des explorations projetées. Nous n'avons pu trouver nulle part le récit de voyages dans la région susmentionnée, soit du P. Duparquet, soit d'explorateurs de la Société africaine allemande, au témoignage desquels en appelle l'auteur. Le P. Duparquet n'a pas, que nous sachions, dépassé les frontières du Loango ; le Dr Lenz a dû s'arrêter au 2° lat. N., et le pays qui s'étend de la baie de Cameroon aux sources du Faro et du Bénoué est compris entre les 4° et 6°. Comber, qui le dernier a exploré les environs du mont Cameroon, dit que « le pays à l'Est de celui qu'il a visité est le moins connu de toutes les parties de l'Afrique, et qu'il reste en blanc dans nos cartes les plus récentes. Du Congo supérieur aux états musulmans du Soudan, et du pays des Niams-Niams à l'Atlantique, la contrée est entièrement inexplorée. » Nous manquons donc des connaissances nécessaires pour nous prononcer sur la salubrité des côtes, les dispositions des tribus, les facilités et les avantages qu'elles peuvent offrir pour la construction d'un chemin de fer.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par *James Jackson*. Paris (Société de géographie), 1881, in-8°, 340 pages.— Jusqu'ici, lorsqu'on voulait faire l'étude d'un pays, on était souvent embarrassé de savoir où trouver la liste des ouvrages à consulter. Dorénavant, en ouvrant le livre de M. Jackson, on obtiendra sans peine ce renseignement; aussi la Société de géographie de Paris a-t-elle, en le publiant, fait une chose utile à tous ceux qui s'occupent de recherches de ce genre. Archiviste-bibliothécaire de la Société de géographie, l'auteur a profité des ressources qu'offrent les bibliothèques de Paris, de New-York, de Boston et de Washington, et, quoique sa liste ne soit que provisoire, elle n'en sera pas moins d'une grande utilité à tous ceux qui voudront puiser aux sources de l'érudition. Pour notre part, nous lui en exprimons nos sincères remerciements, car il ne signale pas moins de 71 bibliographies relatives à l'Afrique, savoir: 10 pour l'Afrique en général, 4 pour l'Afrique occidentale, 39 pour l'Afrique septentrionale, 7 pour l'Afrique orientale, 12 pour les îles voisines de l'Afrique. Pour chaque ouvrage signalé, M. Jackson a soin de donner la transcription fidèle et intégrale du titre, le lieu et la date de la publication, le nom de l'éditeur ou de l'imprimeur, le nombre des volumes, le nombre des pages, le format, les numéros des pages où se trouve la bibliographie, le

titre de la bibliographie, le nombre des articles compris dans la liste, enfin, les noms et prénoms des auteurs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les *Drs Ad. Nicolas, H. Lacaze* et *Signol.* Paris (Émile Martinet), 1881, in-8°, 98 p. — Tous ceux qui connaissent l'insalubrité de telles ou telles parties du continent africain, applaudiront à la publication de conseils pratiques, destinés, soit à prévenir les maladies auxquelles sont exposés les voyageurs qui s'y rendent, soit à en faciliter la guérison. A la demande du Dr Dutrieux, attaché à l'une des expéditions de l'Association internationale africaine, la Société de médecine pratique de Paris, à laquelle il avait communiqué son *Étude des maladies et de l'acclimatement des Européens dans l'Afrique intertropicale,* a fait étudier, par des experts, les conditions hygiéniques de cette région, les maladies spéciales qui y sévissent, le traitement à y appliquer, et aussi les soins à donner aux bêtes de somme employées par les explorateurs. La brochure dans laquelle sont résumés les résultats de leurs recherches renferme d'excellents avis, sur le vêtement à adopter en voyage, sur les précautions à prendre pour le campement, pour le couchage, et aussi pour l'établissement des stations civilisatrices et hospitalières. La partie médicale proprement dite est traitée avec un soin tout particulier, et accompagnée d'une liste de médicaments dont les voyageurs devront toujours être pourvus. Si le chapitre de l'hygiène vétérinaire est très borné, cela provient sans doute de ce que l'on ne sait pas encore par quelles bêtes de somme on pourra remplacer les porteurs, ni par quel moyen on réussira à les mettre à l'abri des attaques de la tsétsé. En attendant, la Société de géographie et la Société de médecine pratique de Paris, qui se sont unies pour publier ce travail, ont rendu service aux voyageurs, et tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique leur en sont très reconnaissants.


34°40'
35°20'
12°20'
12°10'
Nil
bleu
Lac Tzana,
d'après Tellez (1660)
Nil
Lac T
d'ap. Bru
Nil
Bleu
Lac Tzana,
d'après Raffray
(1874)
Mitraha
Tcharra
LAMGUE
Atchella

FOREIGN BODLEIAN PERIODICAL

BULLETIN BI-MENSUEL (*3 avril 1882*).

Une société s'est constituée à Paris sous le titre de : **Société des Études du Nil,** en vue d'étendre nos connaissances sur ce fleuve et sa vallée, et d'en exploiter les richesses d'une manière rationnelle. A cet effet, elle examinera soigneusement les conditions hydrographiques du fleuve, le système actuel d'exploitation des eaux, et les améliorations à apporter à l'irrigation. En outre, elle étudiera les moyens de faire du Nil une voie de communication facile et sûre, de la Méditerranée aux lacs de l'équateur. La Société se divise en trois sections, composées : la première, de techniciens, la deuxième de financiers, la troisième de savants. L'initiative en est due à M. de la Motte qui, depuis plusieurs années, s'occupe des conditions de production de la vallée du Nil. Déjà en 1880, il a attiré l'attention des savants sur les avantages qu'offre le Nil pour l'ouverture du continent africain. Une commission s'est rendue en février en Égypte et en Nubie afin de préparer, au point de vue politique et économique, le terrain des futurs travaux de la Société.

Le Dr Schweinfurth écrit du Caire à l'*Antislavery Reporter* que les nouvelles du **Soudan** deviennent de jour en jour plus alarmantes. Mohammed-Ahmed paraît avoir complètement gagné les Baggaras, Arabes aussi barbares que fanatiques, vivant uniquement de la chasse à l'homme ou aux bêtes. Leur pays est une plaine immense de savanes entre le Nil Blanc et le Kordofan. La rareté de l'eau la rend dangereuse pour les étrangers qui s'aventurent à la traverser. Au commencement de décembre, le mudir de Fachoda, Rachid bey, se crut assez fort pour attaquer Mohammed-Ahmed sans attendre les ordres du gouverneur général, Réouf pacha. Après une marche très fatigante, à travers un pays désert où ses soldats souffrirent beaucoup de la soif, il rencontra l'ennemi dans le Dar-Nouba, près du Djebel Gedir. Les Baggaras prirent l'offensive et, au premier choc, les Égyptiens furent mis en déroute. Le massacre fut indescriptible; trois hommes seulement de la troupe du mudir échappèrent. Cerné par les Chillouks et les Baggaras, Fachoda est exposé à un assaut de la part de Mohammed-Ahmed ; 200 soldats ont été envoyés pour renforcer la garnison ; Giegler pacha s'y est aussi rendu. — Les nouvelles du **Darfour** ne sont pas rassurantes non plus. On se demande comment M. G. Roth pourra atteindre Chekka, le poste auquel il doit se rendre comme surveillant de la traite, et qui est situé au milieu de la plaine des Baggaras-Rizegats. — Il est encore question d'une révolte d'une grande tribu arabe qui occupe la région

entre les deux Nils, et dont le chef s'est réfugié dans les steppes, où il défie les troupes du gouvernement, qui le fait poursuivre pour meurtre de trois soldats envoyés pour percevoir les taxes.

Les craintes que l'on éprouvait au sujet du Dr **Junker** ont été dissipées par une lettre de Lupton bey, le successeur de Gessi au gouvernement du Bahr-el-Ghazal; il écrit à Giegler pacha, de Meshra-el-Rek, au milieu de décembre, que Junker a été peu de temps auparavant au Djebel-Amadi, dans le pays des Niams-Niams, puis s'est rendu dans le Mombouttou. « Il a été, dit Lupton, à 5 journées à l'ouest de l'Ouellé, à une rivière nommée Marquar, dans le pays du sultan Kayambaro, dont la capitale est dans une île, au milieu de la rivière qui est très large. Les gens de Sassa disent que, vers le sud, l'Ouellé et le Marquar se réunissent. » Le Dr Schweinfurth, qui a transmis ces nouvelles aux *Mittheilungen de Gotha,* ajoute : « Lupton, arrivé de Khartoum à Meshra-el-Rek, a dû laisser repartir le vapeur, avant d'avoir atteint les *seribas* où devaient être les lettres de Junker. Il n'a donc pu donner que des nouvelles apprises par ouï-dire. Le vapeur de Lado apportera sans doute des renseignements plus détaillés. — Marquar est l'équivalent anglais de Maqua; c'est un nom que l'Ouellé porte dans le pays des Amadi. On peut espérer que Junker a réussi à suivre l'Ouellé assez loin vers l'ouest, et qu'il y étendra le champ de nos connaissances. »

Avant de commencer son exploration dans la mer Rouge, le Dr **Keller,** de Zurich, a fait des études zoologiques dans le **canal de Suez,** et choisi comme station principale le **lac Timsah,** pour y observer les phénomènes qui se rattachent à l'échange des deux océans au point de vue de la faune. Jusqu'ici on n'avait pas fait d'observations à cet égard. Il a trouvé dans le lac Timsah de grands poissons venus, les uns de la Méditerranée, les autres de l'Océan Indien. Mais, malgré l'union des deux mers, l'échange mutuel ne s'opère que lentement. Les lacs amers traversés par le canal sont un obstacle à ce qu'il se fasse plus rapidement. Le Dr Keller a découvert un animal-plante, inconnu jusqu'ici, en forme d'éponge, d'une belle couleur violette, et auquel il a donné le nom de *Lessepsia violacea.* A Suez, l'explorateur a constaté que, malgré l'augmentation de la circulation (en 1880, 2017 navires avaient passé par le canal, en 1881 il y en a eu 2727, soit 710 de plus), les espérances conçues pour le développement commercial de cette localité ne se réalisent pas; en effet, il y a plutôt diminution de trafic et de population. L'avenir semble réservé à la localité de Terre Plein, où sont établis des employés, des pilotes, et qui, par sa position à la sortie du canal, pren-

dra rang plus tard parmi les cités importantes. M. de Lesseps l'a nommée **Port-Tewfik,** en l'honneur du souverain de l'Égypte. De Suez, M. Keller s'est rendu à Souakim, que le Dr Schweinfurth lui a recommandé de prendre comme centre de ses travaux.

Antinori continue son exploration scientifique du **Choa;** ses collections ornithologique et entomologique prospèrent; dans la première se trouvent, écrit-il au Dr Schweinfurth, beaucoup d'espèces précieuses, dont plusieurs appartiennent à l'Afrique australe et n'avaient pas encore été rencontrées dans le nord par les voyageurs précédents. La seconde est riche en exemplaires de nouvelles espèces de coléoptères, de lépidoptères et d'hyménoptères. Quant aux mammifères, les quadrumanes y occupent le premier rang. D'après un de ses compagnons, revenu de Géra et de Kaffa, il doit y avoir un singe blanc dans la grande forêt située entre les royaumes de Gomma, de Dschimma, de Gouma et de Géra. On doit y trouver aussi l'*abasambo,* carnassier qui tient le milieu entre le lion et le léopard, à manteau clair et à poil court.

Le Dr **Stecker** a quitté l'Abyssinie pour se rendre au Kaffa. Le roi Jean lui a donné des lettres de recommandation pour le négous du Godjam, Tekla Haimanot, pour la reine de Géra et pour le sultan de Kaffa; il a chargé le premier de le faire escorter jusqu'au Kaffa, et prié instamment le souverain de ce dernier état de faciliter de toutes manières la continuation de son voyage vers le sud. Les perspectives sont d'autant plus favorables que, tout récemment, de grandes embassades sont arrivées de Géra et du Kaffa, apportant de riches présents d'hommage au roi d'Abyssinie. Le Dr Stecker espère pouvoir traverser ensuite tout le pays qui s'étend de Kaffa à Zanzibar.

Grâce à l'initiative de M. de Rivoyre, un service régulier de bateaux à vapeur touchant à **Obock,** inauguré par la Société française des steamers de l'Est, relie actuellement le golfe Persique à la France. Le commandant De la Grange, s'est rendu à Obock avec mission d'examiner les mesures à adopter pour y améliorer les conditions de la station maritime proprement dite. Un employé de commerce l'accompagne pour déterminer l'emplacement le plus favorable à un vaste entrepôt commercial. — M. Soleillet est arrivé à Obock le 12 janvier et s'y est installé à côté des établissements de la Compagnie franco-éthiopienne. Dès lors, celle-ci a eu des difficultés à l'occasion de deux Danakils, tués dans son voisinage. Ses membres ont abandonné Obock et ont été, le 21 janvier, rapatriés à Aden par M. Soleillet. Une dépêche postérieure annonce que M. Arnoux, directeur de la compagnie susmentionnée, qui n'avait pas voulu quitter Obock, y a été assassiné.

Des lettres de M. Ledoulx, consul de France à **Zanzibar**, annonçent qu'une guerre de **Mirambo** contre Simbo a empêché les courriers de M. Ramæckers d'arriver à la côte. Le premier a remporté une victoire qui le laisse maître de l'Ounyanyembé. Une escorte armée a été envoyée de Zanzibar, avec mission de traverser les lignes pour rapporter des nouvelles de la station internationale. Le vainqueur a commencé à bâtir, sur le passage des caravanes, une ville qui portera son nom, et où les négociants arabes et autres auront à payer l'impôt. — M. **Cambier**, qui était revenu de la station de Karéma, s'est marié en Belgique et est parti avec sa jeune femme pour Zanzibar, où il s'établira en qualité de représentant de l'**Association internationale africaine**. Il sera bientôt rejoint par M. Vanderhelst, ancien drogman de la légation belge à Constantinople, qui vient d'être nommé consul à Zanzibar. — Une nouvelle expédition, commandée par deux officiers de l'armée belge, y débarquera dans quelques mois, pour s'enfoncer immédiatement dans l'intérieur et aller relever à Karéma le capitaine Ramæckers, qui rentrera en Europe. A ce propos, nous sommes heureux de pouvoir ajouter, d'après le *Moniteur belge,* qui nous arrive au moment de mettre sous presse, que le dernier courrier de M. Ramæckers a apporté de très bonnes nouvelles ; l'état sanitaire de la station est excellent. Les constructions de l'établissement, entièrement achevées, font l'admiration des indigènes ; les plantations d'arbres fruitiers et de légumes d'Europe sont en plein rapport, et les relations avec les petits sultans nègres voisins très amicales. — M. et Mme **Bloyet** sont heureusement arrivés à la station française de l'Ousagara. Un des hommes de la station a été blessé par des bandes pillardes de Wadoës, et par les gens d'un Arabe fanatique, Saïd-ben-Omar, qui déteste les blancs ; huit des coupables ont été arrêtés et punis ; d'autres Arabes ont témoigné leurs vifs regrets de cette agression. La variole sévit avec violence aux environs de la station.

M. Ledoulx a visité la **mission de Bagamoyo**, qui a actuellement 500 enfants noirs des deux sexes, destinés à fonder plus tard des stations dans l'intérieur. Deux des membres de la station de Mdabourou, dans l'Ougogo, se sont rendus à **Tabora** pour y étudier l'opportunité d'y fonder un orphelinat semblable à celui de Bagamoyo ; ils étaient munis de lettres de Saïd Bargasch, et ont été bien reçus par le gouverneur de Tabora, qui leur a promis son appui. M. Van den Heuvel qui devait revenir à la côte, leur a vendu sa maison, bonne habitation, solidement construite, vaste et située dans un endroit salubre près de

la ville, plus deux hectares de jardin avec arbres fruitiers, contigus à une vaste étendue de terrain propre à la culture du froment et de la vigne, en même temps qu'à l'extension de l'établissement; les missionnaires auront des aides pour la culture et pour les ateliers de menuiserie, forge, etc. — Les survivants de la mission de l'Ouroundi se sont tous installés à **Moulonewa,** dans le **Massanzé,** plus salubre que l'Ouroundi. Le P. Dromaux, venu à **Oudjidji** pour y faire des provisions de sel, de perles d'échange, de pioches, etc., écrit que les guerriers de cette localité, au nombre de 300, sont allés guerroyer au nord du lac et sont revenus en triomphe, ramenant un butin considérable d'esclaves et de troupeaux. Bikari, le chef de l'Ouroundi, voulut les arrêter pour prélever sur eux un tribut, mais il fut battu, ses gens tués, et les femmes et les enfants faits prisonniers. Les rois du voisinage, alliés contre les vainqueurs, furent également défaits, et, après un pillage de six jours, les hommes d'Oudjidji rentrèrent chez eux. M. Ledoulx a prié Saïd Bargasch de donner des ordres pour que les notes et autres objets ayant appartenu aux missionnaires de l'Ouroundi fussent recueillis et expédiés à Zanzibar. — Les missionnaires de Moulonewa fournissent des renseignements sur la tribu des **Wabembés** qui habitent un peu plus à l'ouest dans les montagnes, anthropophages, mangeant leurs morts et leurs prisonniers de guerre. Un Arabe d'Oudjidji s'étant rendu dans l'Oubembé pour son commerce et ayant été saisi et mangé par les naturels, un de ses amis fit contre ces derniers une expédition, dont le résultat fut la destruction de plusieurs villages et la réduction de leurs habitants en esclavage. — A Oudjidji, la station de la Société des missions de Londres a dû être abandonnée, la position faite par les Arabes aux missionnaires et aux explorateurs européens étant devenue intenable. Le Rév. Hutley, qui la dirigeait, revient en Angleterre pour exposer la situation à ses supérieurs.

Depuis le retour des envoyés de Mtésa, celui-ci a tout à fait changé de conduite à l'égard des missionnaires de l'**Ouganda**; il leur envoie chaque jour des bananes, du lait, de la bière, de temps à autre une chèvre grasse. Le prestige et l'influence des Arabes ont beaucoup diminué. M. O'Flaherty a fait comprendre aux missionnaires romains que le pays est assez grand pour les envoyés des deux confessions, et qu'ils devaient s'unir pour enseigner le christianisme aux païens. Dès lors ils ont vécu en bonne harmonie. M. Mackay a construit une maison ; le roi lui a donné du terrain pour en bâtir d'autres à l'usage des ouvriers de la mission et pour leur jardin ; il a fourni aussi les travailleurs et les

matériaux ; des parents ont demandé à M. Mackay de former leurs fils aux métiers de forgeron et de charpentier. Mtésa l'a aussi consulté sur les moyens de rendre son pays prospère. M. Mackay l'a engagé à créer des marchés où les paysans pussent vendre et acheter, à ne pas piller le pays et à mettre fin à la traite. Il paraît disposé à suivre ces conseils, mais il n'ose agir contre ses chefs, dont la fortune consiste en grande partie en esclaves. Il voudrait abolir la traite et empêcher les Arabes de venir dans ses états ; il faudrait seulement que les négociants européens les remplaçassent, pour apporter dans l'Ouganda les marchandises dont son peuple a besoin. En attendant M. Mackay a réussi à opérer une transformation avantageuse à Roubaga. Les huttes de roseaux, avec leurs toits de chaume descendant jusqu'à terre, étaient malsaines ; l'extrémité du chaume qui pourrissait dans le sol et la saleté de l'intérieur produisirent une épidémie semblable à la peste noire qui ravagea l'Europe en 1665. Les missionnaires conseillèrent au roi des mesures hygiéniques propres à arrêter le fléau ; les rues et les ruelles furent nettoyées ainsi que l'intérieur des huttes ; ordre fut donné d'ensevelir les morts au lieu de les jeter comme auparavant dans des marais pestilentiels, où on allait ensuite chercher l'eau à boire ; ces mesures ont produit un effet excellent. M. Mackay a de plus fait creuser, dans une pente du terrain de la station, un puits qui fournit en abondance de la bonne eau, au grand étonnement des indigènes qui ne tarissent pas en éloges sur l'habileté des Basongous.

Les travaux de la **route du Nyassa au Tanganyika** sont commencés. Le Dr Laws de Livingstonia et M. J. Stewart se sont d'abord rendus avec l'*Ilala* à Bandaoué, où l'on crée un nouvel établissement, puis M. Stewart est allé à Maliouandou à 80 kilom. de l'extrémité nord du lac, pour y fonder un sanitorium. Quant à la route, un nombre suffisant de volontaires de Kasongo et d'Impango se sont offerts à lui. De son côté la Société des missions de Londres a fait les démarches nécessaires pour envoyer son steamer auxiliaire à Quilimane ; il aura plus de voilure, mais moins de force de vapeur que l'*Ilala*. De Quilimane au Nyassa, il sera transporté par « l'African Lakes Junction Company, » puis M. Stewart le fera passer par la route nouvelle au Tanganyika.

Après son excursion au lac Chiroua, le **Rev. Johnson** de la **Mission des Universités** apprit, à son retour à Mataka, que les gens de la localité s'étaient emparés de ses biens et se les étaient distribués. Le capitaine Foot, chargé par Saïd Bargasch de réprimer la traite, avait eu affaire avec leurs caravanes d'esclaves, et l'on prétendait que

M. Johnson lui avait envoyé des renseignements qui lui avaient permis de les arrêter. Dès lors le missionnaire dut venir à Zanzibar pour se reposer ; il en est reparti le 2 décembre avec 30 porteurs Mbouénis pour se rendre à Ngoi, sur la rive orientale du Nyassa ; de là il compte pouvoir agir dans tout le pays d'alentour, jusqu'à Mataka. De Masasi, MM. **Maples** et **Goldfinch** ont fait un voyage jusqu'à Mozambique, à travers un pays presque entièrement inexploré. A 450 kilom. de Masasi, ils firent l'ascension du mont Nicoché, d'où la vue s'étend au loin sur une plaine déserte, dans laquelle la ville du chef **Chivarou** apparaît comme une oasis. Les Mavitis sont établis dans cette région. Pendant que les missionnaires étaient auprès de Chivarou, 20 d'entre eux s'avancèrent dans une attitude menaçante, brandissant leurs lances et se couvrant de leurs grands boucliers. En apercevant les Européens, ils commencèrent leurs danses guerrières, saisirent leurs assagaies entre leurs dents, firent semblant de les jeter, et se précipitèrent avec véhémence vers les missionnaires, puis déposèrent leurs assagaies et leurs boucliers, et allèrent se ranger sur l'herbe sous un arbre, à quelques mètres de l'endroit où siégeaient les missionnaires et Chivarou. Ils envoyèrent à celui-ci un parlementaire demander le motif de la visite des étrangers. Chivarou répondit que les missionnaires n'étaient ni des Banians, ni des Arabes, ni des Portugais, mais des Anglais venus dans des intentions pacifiques, et qu'ils lui avaient conseillé à lui et à ses gens de s'adonner aux arts de la paix. En même temps, drapé dans son grand manteau, il se promenait en long et en large avec une démarche royale. Moyennant quelques présents faits par les missionnaires, il obtint que les Mavitis s'en allassent. Quoiqu'il y ait paix entre eux et lui, ils s'attaquent toujours aux caravanes des Yaos ; le seul moyen de traverser leur territoire, c'est de s'adresser à Chivarou, de les rencontrer chez lui, et de leur faire quelques présents. De là MM. Maples et Goldfinch se rendirent à Mwaliya, capitale du sultan du Méto, près de laquelle ils rencontrèrent une caravane d'esclaves, composée de 2000 personnes, venant de Makanjila et se rendant à Kisanga pour y porter de l'ivoire. M. Maples la vit plus tard à Kisanga ; les maîtres se promenaient ouvertement dans la ville, sans crainte des autorités portugaises ; de leur côté les esclaves allaient où ils voulaient. Les porteurs de M. Maples n'ayant pas voulu s'aventurer plus au sud, il dut revenir directement à la côte, et renoncer à l'occasion de constater la réalité de l'existence de montagnes neigeuses sur la route de Mozambique. Tous les gens du Méto parlent du mont Irati dans les mêmes termes et le

placent au même endroit, à quatre jours et demi de marche (210 kilom.) de Mwaliya, d'où, par un temps clair, on peut apercevoir son pic blanc, dans une direction S. E. Dans la saison chaude il paraît avoir des fissures ; des ruisseaux de neige fondue descendent dans la vallée. Le sultan de Mwaliya donna aux missionnaires un guide qui les conduisit jusqu'à Louli, à travers un pays monotone, dont le sol est stérile, et n'offre d'intérêt ni pour le voyageur, ni pour le commerçant.

Après 16 mois d'absence de **Gouboulouayo**, les **missionnaires romains** envoyés chez **Oumzila** sont revenus à leur station centrale. Auparavant, ils ont dû se rendre à Sofala pour y acheter du calicot et autres objets, afin de reconnaître les services qu'Oumzila leur avait rendus. Le P. Wehl mourut à la côte, qui est basse, marécageuse, presque toujours inondée, et où règnent des fièvres paludéennes. De retour à Oumgan, où était resté le wagon, le P. Desadeleer envoya porter au roi les objets qui lui étaient destinés, et lui demander une escorte jusqu'aux frontières des Matébélés. Le roi fut très content des présents des missionnaires, mais très contrarié de ne pouvoir donner l'escorte, ses gens étant occupés à une expédition militaire. Malgré cela, le voyage se fit heureusement jusqu'à Gouboulouayo ; le gibier ne manqua pas : buffles, antilopes, zèbres, hippopotames, abondent dans ce pays ; les missionnaires virent aussi un rhinocéros blanc, espèce devenue tellement rare, que le gouvernement anglais a promis 250,000 fr. à celui qui en amènerait un spécimen vivant à Londres. Les Mashonas qui avaient été si hostiles aux missionnaires l'an dernier, se sont, cette fois-ci, montrés pleins de prévenances pour eux ; de kraal en kraal, des jeunes gens venaient leur offrir leur aide pour frayer le chemin. — M. **Richards**, missionnaire américain, a heureusement exécuté son voyage au kraal d'Oumzila, en vue de fonder une mission dans les états de ce souverain. Arrivé à Masikouéna, où réside le premier induna (officier militaire) du territoire d'Oumzila, il dut y attendre 37 jours une autorisation du roi, qui avait donné l'ordre de ne pas laisser entrer de blancs dans ses états sans l'en avoir informé. Ayant reçu une réponse favorable, il gagna la Sabi, qu'il suivit sur une longueur de 50 kilomètres jusqu'au delà de Sandaba, puis, se dirigeant directement sur le kraal d'Oumzila, il traversa une jungle épaisse, au delà de laquelle se trouve un beau pays, bien arrosé, qui va en s'élevant toujours davantage, jusqu'à une altitude moyenne de 500^{m}. Le 10 octobre, il atteignait le but de son voyage. Les natifs appellent la localité où est situé le kraal du roi, Oumoya Muhlé (*Asile de bons vents*). Le roi était assis sous un arbre avec quelques-uns de ses indunas ;

il est grand, un peu maigre, mais bien proportionné; sa figure est intelligente et agréable. M. Richards lui exposa le but de son voyage, et le résultat des négociations fut qu'Oumzila demanda que cinq missionnaires vinssent s'établir avec leurs familles dans ses états. Le pays est abondant en bois, en eau et en pierre; il est salubre et offre de bons emplacements pour l'établissement de la mission.

Chaque année, un certain nombre de trafiquants descendent avec leurs wagons à bœufs de Lydenbourg, dans le Transvaal, à la côte, à travers le district de la tsétsé, en profitant de la saison fraîche. Un autre chemin conduit de **Lorenzo Marquez** à **Prétoria**, en passant par le **New Scotland**. Un voyageur allemand, M. **Gustave Schwab** l'a récemment exploré. Après plusieurs expéditions en bateau sur différentes rivières, en vue d'ouvrir un chemin par eau qui le portât à travers le district de la tsétsé, si possible, jusque dans le voisinage du New Scotland, il se rendit au Transvaal par Natal, et en 1881, pendant la guerre, il partit de Derby (New Scotland) pour tenter de nouveau de découvrir la route cherchée. Il arriva au bord de la Tembé, avec ses wagons à bœufs qu'il y laissa pour se rendre à pied à Lorenzo Marquez. De là, il fit transporter ses marchandises par eau jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses wagons. Sans attendre le chemin de fer, on pourrait faire remonter la Tembé à des bateaux à vapeur plats, et établir, à l'endroit où M. Schwab a fait halte, une espèce d'entrepôt, d'où l'on transporterait les marchandises en wagons jusqu'à Derby et de là à Prétoria.

La paix n'est pas encore rétablie dans le **Lessouto**. Letsié a accepté sincèrement la sentence arbitrale de Sir Hercules Robinson; son fils Lerotholi, l'un des instigateurs du soulèvement, s'est rangé à l'avis de son père. Il n'en est pas de même de Massoupa, frère de Letsié, l'autre promoteur de la rébellion, qui résiste à toutes les sollicitations, aveuglé par les soi-disant prophétesses qui lui prédisent qu'il deviendra le grand chef des Bassoutos. M. Orpen, le résident anglais, a fait un vigoureux effort pour le capturer, avec la coopération de Letsié et de Lerotholi, mais il n'a pas réussi. Ils ont rassemblé 10,000 cavaliers à Masérou; M. Orpen s'est mis à leur tête, a marché sur Thaba-Bossiou, la forteresse de Massoupa, l'a prise sans résistance, mais Massoupa et ses hommes n'y étaient plus. Deux des fils de Letsié, gendres de Massoupa, ont refusé d'aller plus loin; M. Orpen est resté avec un tiers de ses forces, et voyant qu'il ne pouvait pas beaucoup compter sur les hommes principaux, il s'est replié sur Masérou. Que fera la majorité des Bassoutos? Le missionnaire Dieterlen croit qu'elle sympathise avec Massoupa; s'il

l'emporte, le paganisme reprendra le dessus, et l'œuvre des missionnaires sera très compromise. D'après une dépêche de Cape Town du 21 février, le gouvernement colonial a fait savoir aux chefs bassoutos que la sentence arbitrale de Sir Hercules Robinson devait avoir son plein effet le 15 mars.

Les Européens établis à **Wallfish Bay,** craignant d'être attaqués par les Damaras qui menaçaient la localité, le major Musgrave, résident anglais, s'est rendu à Cape Town, pour réclamer en leur faveur la protection de l'autorité coloniale. Celle-ci envoya par le *Wrangler* un petit corps de troupes sous le commandement du capitaine Whindus, accompagné de M. le Dr Hahn, qui connaît très bien les relations des Damaras et des Namaquas. Arrivés à Wallfish Bay le 21 janvier, le capitaine et le Dr Hahn descendirent à terre, et, dès le 23, eut lieu à Rooibank, à 30 kilom. environ, une réunion à laquelle assistèrent les chefs Namaquas, entre autres Abraham et Lazarus Zwartboi, en guerre avec les Damaras et la seule cause de danger pour les Européens de Wallfish Bay. Le Dr Hahn leur fit comprendre que s'ils combattaient les Damaras, ils ne devaient pas le faire à l'abri du territoire britannique; à quoi Abraham Zwartboi répondit que les Namaquas avaient seulement cherché un refuge pour leurs femmes et leurs enfants, qu'ils n'y resteraient pas et qu'ils allaient vers le nord rejoindre leur peuple; que d'ailleurs ils désiraient la paix. Il y a en effet des tentatives faites de divers côtés pour amener la cessation des hostilités. Dès lors, le Dr Hahn a jugé que les blancs résidant à Wallfish Bay ne couraient aucun danger, et qu'une garnison coloniale n'était point nécessaire.

D'après les renseignements de M. Bentley et du P. Augouard, **Stanley** a pu faire le trajet d'Isangila à Manyanga, sur le **Congo**, entièrement par le fleuve, et aujourd'hui le service entre ces deux points est fait par le *Royal,* qui ne tire pas plus d'un mètre d'eau. Il est vrai que pour franchir les rapides, l'équipage doit sauter à terre et haler le vapeur au moyen d'un câble, et qu'aux basses eaux le service fluvial doit être interrompu. Sur presque toute la largeur du fleuve il y a des rochers, qui émergent et qui rendent la navigation extrêmement périlleuse. Au-dessus de la station de Manyanga, Stanley a dû faire une route de 11 kilom. le long des cataractes de Ntombo Makata, au delà desquelles l'*En Avant* reprend la navigation sur une longueur de 20 kilom., avec de nouveaux rapides à passer, pour lesquels il faut faire la manœuvre indiquée ci-dessus. Le terrain situé entre la rivière Mata et les cataractes de Ntombo Makata a été cédé par les natifs à l'expédition belge. Les

missionnaires baptistes se sont établis dans le voisinage; ils peuvent de là atteindre facilement les villes de la rive droite du Congo, et en canot celles de la rive opposée. Beaucoup de marchands traversent de la rive gauche aux marchés de Manyanga et de Ntombo. M. Gillis, qui était rentré en Belgique, est reparti pour fonder un comptoir à Boma sur le Congo inférieur, et M. Valcke, dont nous annoncions le retour dans notre dernier numéro, est reparti pour une des stations de l'intérieur. Pour le moment les stations de l'Association internationale sur le Congo sont au nombre de trois: Vivi, Isangila et Manyanga[1]; Stanley a créé en outre un poste avancé entre Manyanga et Stanley-Pool; quant à ce dernier point, les chefs des Batékés, essentiellement belliqueux, semblent peu disposés à le laisser s'installer chez eux. Lorsque le P. Augouard le visita, au mois d'août de l'année dernière, il le trouva établi dans un bas-fond resserré entre le fleuve et une forêt épaisse, à deux kilomètres de tout village. Défense expresse avait été faite de lui vendre aucune nourriture. Les indigènes manifestèrent également des dispositions hostiles à l'égard des gens du P. Augouard, qu'ils voulaient renvoyer, disant n'avoir pas besoin d'eux. Un jour que le missionnaire s'entretenait avec Stanley, 12 Zanzibarites, qui étaient allés au loin pour lui acheter des vivres, revinrent avec la sinistre nouvelle que les trois principaux chefs de Stanley-Pool avait décidé de faire mourir quiconque lui en vendrait, et tous les blancs qui ne seraient pas partis au bout de trois jours. Le P. Augouard se rendit en toute hâte chez le roi, qui le rassura en lui disant que lui, Français, n'avait rien à craindre. Dès lors le missionnaire est revenu à Landana, mais il se prépare à retourner à Stanley-Pool dès que les circonstances lui paraîtront favorables. Espérons que lorsque Savorgnan de Brazza s'y rendra de nouveau, il usera de son influence pour obtenir des chefs Batékés, que les explorateurs, les missionnaires et les commerçants puissent s'y établir, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

Après avoir visité dans la saison sèche **Okourikó,** chef-lieu des Akounakounas, sur le Cross River, M. **Edgerley,** de la mission des Presbytériens unis d'Écosse, y a fait un nouveau voyage dans la saison des pluies, pour se rendre compte des conditions du pays en vue d'une extension de l'œuvre. Son examen a porté sur l'état de la rivière et sur les habitudes des populations. De Creektown, il a remonté la rivière avec un bateau à seize rameurs prêté par le roi, jusqu'à Oumon, lieu de mar-

[1] Voir la carte des itinéraires de Comber au Congo, IIme année, p. 208.

ché, au bord de l'eau qui, par une crue de 4 mètres, avait envahi les rues, y répandant du limon, ce qui occasionnait des miasmes. La ville était remplie de gens vivant misérablement, dans des maisons qui se détériorent pendant la saison sèche où ils habitent dans leurs fermes, et qu'ils ne font pas réparer pour les deux mois qu'ils y passent chaque année. On y trouve une nombreuse population mêlée, qui vient trafiquer avec les gens du Calabar. De là M. Edgerley remonta jusqu'à Ana, située sur un sol un peu élevé et pierreux où la pluie s'écoule facilement, ce qui permet de maintenir la ville propre et salubre. Quoique la rivière eût monté de 5 mètres, l'eau n'atteignait pas les maisons. A Okouriké, où il s'arrêta, le bateau put passer sur la route même qu'il avait suivie dans la saison sèche. Les gens réparaient leurs maisons et faisaient des bateaux. La ville ne serait pas insalubre comme l'est Oumon. Pour entretenir les communications entre Creektown et Okouriké, il faudrait un petit steamer de 10 à 12 mètres de long, tirant peu d'eau pour la saison sèche, et fort contre le courant pour la saison des pluies. Ce serait une économie de temps, de force et d'argent.

M. **Troupel** explore actuellement le Soudan, et a transmis à la Société de géographie d'Oran des renseignements détaillés sur son récent voyage à **Ilori** au nord du Yoruba, visitée par Rohlfs en 1867. Située à 80 kilom. au sud du Niger, sur un magnifique plateau, elle a environ 100,000 habitants, et fait un commerce considérable avec le Bambara, le Bornou, le Haoussa et l'Adamaoua à l'est, avec les Achantis à l'ouest, et avec Lagos sur la côte. Le sol contient du marbre, du minerai de fer en grande abondance et à fleur de terre, et une pierre bleu clair, qui a la transparence du verre, à laquelle les noirs attachent beaucoup de valeur ; ils la nomment *segui*. Parmi les productions du sol : maïs, millet, gomme, olives, dattes, arbre à beurre, M. Troupel signale spécialement une petite graine blanche, qui contient beaucoup d'huile et que les indigènes appellent *méoi*. Les bêtes de somme sont les bœufs en petit nombre et de petite taille, sauf le bœuf à bosse qui devient colossal, les chevaux, généralement petits, les mulets et les ânes, malingres par suite des fatigues et des mauvais traitements qu'on leur fait endurer, enfin les chameaux que l'on trouve encore à Ilori, mais qui ne descendent pas plus au sud. Les forêts sont rares ; il y a cependant des fourrés d'arbustes à indigo, que les noirs récoltent et emploient pour teindre leurs étoffes. La population se compose de Yorubas, anciens possesseurs de la ville, de Foulanes, envahisseurs du Haoussa et, en 1870, conquérants de Ilori, dont ils forcèrent les habitants, fétichistes, à

embrasser l'islamisme sous peine d'être vendus comme esclaves, enfin de Haoussas devenus musulmans aussi par la force des armes. Presque tous ont des esclaves hommes et femmes, du prix moyen de 140 à 150 fr. Les femmes Haoussas ont de chaque côté des tempes neuf raies, faites avec un couteau rougi au feu, et qui, passant sur les joues, viennent se joindre au coin de la bouche, tandis que les femmes Yorubas sont marquées sur les joues par trois traits verticaux, au-dessous desquels sont tracées souvent trois ou six lignes horizontales. Les femmes Haoussas chiquent la fleur du tabac, ce qui fait devenir leurs dents rouges, et même noires quand elles en font abus. Le commerce européen pourrait trouver là un marché avantageux, si les voies de communication étaient meilleures. Mais, de Lagos, il faut tout faire porter sur la tête des indigènes, qui emploient jusqu'à Ilori 17 jours de marche, par des sentiers où les ânes et les mulets ne peuvent passer chargés.

La mission du **Haut Sénégal** a éprouvé de grandes difficultés, par suite de la baisse des eaux qui empêche la navigation au-dessus de Médine ; les chalands, qui transportaient le matériel de la colonne du commandant **Borguis Desbordes,** n'ont pu remonter le fleuve qu'à grand' peine. Le 25 décembre un premier convoi de 178 Chinois est arrivé à Bakel pour les travaux de la voie ferrée, et s'est mis en route pour Kayes. Le lendemain le chef de l'expédition était à Bafoulabé. Kayes paraît situé trop haut sur le fleuve comme base d'opérations, les avisos ne pouvant remonter jusqu'à Bakel que cinq mois de l'année.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Sept brigades topographiques ont été constituées, pour la campagne de 1882, en vue de la carte de l'Algérie. Elles opéreront dans les trois provinces simultanément.

Le chemin de fer de Constantine à Batna sera inauguré au mois de mai prochain. Les études de la ligne de Batna à Biskra sont terminées; une nouvelle compagnie demande la concession de la voie ferrée de Biskra à Ouargla, et des ingénieurs en étudient le tracé.

La Chambre des Députés a approuvé le projet de convention passé entre l'État et la compagnie de Bône-Guelma, pour l'exécution d'un chemin de fer de Soukarras à Sidi-el-Hamessi, en vue de relier le réseau algérien à la Tunisie.

Mgr Lavigerie, promoteur des missions d'Alger, a transféré à Malte le collège qu'il avait établi précédemment à Saint-Louis de Carthage, pour préparer à la faculté de médecine des nègres de l'Afrique équatoriale et du Soudan.

Une dépêche de Tripoli aux journaux anglais annonce que 600 indigènes algé-

riens, de la tribu des Chambas, se dirigent vers Ghadamès, pour demander la punition des Touaregs qui ont assassiné les missionnaires et maltraité les Chambas.

La Société d'exploration commerciale de Milan a envoyé, à la fin de février, à Derna, M. Gabaglio, comme auxiliaire de M. Mamoli dans cette station; il sera spécialement chargé des observations météorologiques, ainsi que des levés topographiques et hydrographiques.

Le conseil des ministres, au Caire, a décidé en principe l'abolition complète de l'esclavage en Égypte. Abdelkader pacha a été nommé gouverneur du Soudan. Une administration spéciale du Soudan a été créée au Caire, avec mission de préparer le budget de cette province et de réorganiser le service militaire en vue du maintien de l'ordre, surtout sur la frontière abyssinienne; il devra prendre des mesures pour la suppression complète de la traite.

D'après le *Standard*, des études seraient faites dans le dessein de fortifier les extrémités du canal de Suez.

Des ambassadeurs d'Abyssinie sont attendus au Caire pour régler la question des frontières, et chercher à obtenir que des consuls des deux pays soient établis en Égypte et en Abyssinie.

M. W.-F. Miéville a été nommé consul anglais à Khartoum.

M. Mundo, explorateur italien, visite les tribus Changallas, au N.-E. de Fadasi, entre le Jabous et Didésa.

Le bruit de la mort du capitaine Casati s'étant répandu en Europe, le Bulletin de la Société italienne de géographie annonce que, d'après une correspondance de Khartoum, le voyageur était encore il y a quatre mois à Gorgouro, dans le Mombouttou.

Une expédition abyssinienne a pénétré jusqu'à Saka dans l'Enaréa, et Saka doit maintenant payer à l'Abyssinie un tribut annuel de 100 jeunes gens des deux sexes, 50 peaux de léopards, 5 pièces de cotonnade, 50 épées et 50 esclaves noirs. Dschima-Bachifa, les Nounou-Gallas et les Liben-Gallas ont également été placés sous le joug abyssin; le roi des Légas craint beaucoup d'être aussi subjugué. Toutes les tribus gallas de l'ouest sont en guerre les unes contre les autres.

Le *Morning-Post* annonce que les longues négociations entre le gouvernement italien et celui de l'Angleterre, concernant l'établissement d'une station navale marchande italienne à Assab, ont abouti à une convention, qui servira de base à un *modus vivendi* entre l'autorité italienne d'Assab et l'autorité anglaise d'Aden. Le gouvernement britannique reconnaît le protectorat italien sur le sultan de Beilul. Les négociations se poursuivent à Constantinople et au Caire pour obtenir, de la part de la Turquie et de l'Égypte, la ratification de cette convention.

D'après « l'Exploration, » les Français fondent une colonie sur le territoire d'Ibnih, acheté à un chef africain, à 3 jours de distance d'Assab.

La maison de M. Bienenfeld, consul d'Italie à Aden, organise une expédition commerciale au Choa et au pays des Gallas, sous la direction de M. Labatut, qui a déjà fait trois voyages au Choa, et de M. Abiatre, agent de la susdite maison à Zeila et à Bulhar sur la côte des Somalis.

Mgr Taurin Cahagne, vicaire apostolique des Gallas, a fait, de Harrar, une excursion chez les Gallas, et y fondera une station autour de laquelle il espère grouper une colonie chrétienne.

Pour la répression de la traite sur les côtes du Zanguebar, le gouvernement anglais a acquis l'*Harrier* et l'*Undine*, deux des meilleurs yachts de la flotte de plaisance anglaise, qui sont partis pour leur destination.

M. J. Thomson semble avoir renoncé à explorer la partie du continent entre la côte et le Kilimandjaro. Il s'est embarqué à Zanzibar pour revenir en Angleterre.

M. Kuss, ingénieur des mines, a envoyé à la Société de géographie de Paris un rapport sur le voyage au Zambèze de la mission que dirigeait M. Païva d'Andrada; à ce rapport est jointe une carte, le résultat le plus important du voyage.

La Société royale de géographie de Londres a reçu de M. O'Neill, consul anglais à Mozambique, le rapport sur le voyage à l'intérieur dont nous parlions dans notre dernier numéro; avec la carte qui l'accompagne, ce rapport ajoute beaucoup à nos connaissances de cette partie de l'Afrique. Le pic que les indigènes lui ont dit être toujours couvert de neige s'appelle Namuli.

Le gouverneur d'Inhambané, M. Schwalbach, a fait, en août de l'année dernière, une expédition au lac Nharrimé, et fourni de nouveaux renseignements sur la région au sud du pays de Gasa; elle paraît bonne pour la colonisation.

Après avoir travaillé avec un zèle infatigable à recueillir les ressources nécessaires à l'établissement d'une nouvelle mission, M. Coillard repartira avec sa femme, au mois de mai prochain, pour aller fonder une station entre le Zambèze et le lac Bangouéolo.

Après avoir parcouru Madagascar et les Comores et avoir obtenu du sultan d'Anjouan, capitale de ces dernières, une importante concession commerciale, M. Giovanni Succi est revenu en Italie, en vue de former une compagnie qui, profitant de la dite concession, s'occuperait de l'échange des produits commerciaux entre l'Italie et les côtes orientales de l'Afrique et les îles adjacentes.

M. P. Adam, de l'île Maurice, se propose de relier cette île avec celle de la Réunion par la télégraphie optique, ce qui permettra, en attendant le câble sous-marin, de recevoir à la Réunion l'annonce des cyclones par les signaux de Maurice.

D'après une lettre de Capetown, la maison Erickson et Cie, d'Omarourou, a été informée que M. H. Dufour a été assassiné près de Benguéla, et que les autorités portugaises ont puni les indigènes soupçonnés d'être les meurtriers; les chevaux et l'argent de M. Dufour ont pu leur être repris et remis à l'agent consulaire de France à Loanda.

Un naturaliste français, M. L. Petit, qui a déjà fait des explorations dans les parages du Congo, principalement à l'est de Landana, est reparti pour la même station, d'où il se propose de s'avancer dans les montagnes du Caaka, pour étudier les cours d'eau qui en descendent.

L'importance des intérêts français en Afrique a amené la fondation d'une société qui, sous le nom de « Compagnie coloniale de l'Afrique française, » approfondira les questions coloniales et soutiendra les colons de race française. Une section

purement scientifique et géographique fera faire des voyages d'exploration. M. C. Laroche, président de la Société, nous informe qu'un des membres de celle-ci, M. G.-A. Blom, est parti le 9 mars, envoyé en mission au Gabon, emportant, sur un voilier frêté par l'État, les matériaux nécessaires à la construction d'une église et d'un pont.

La Church missionary Society crée à Lokodja, près du confluent du Niger et du Bénoué, une école pour apprendre aux instituteurs indigènes la langue anglaise, et la langue *ibo* parlée le long du Niger inférieur.

A l'imitation des missions médicales qui existent en Angleterre et en Amérique, la Société des missions de Bâle a l'intention d'établir dans ses divers champs de travail, en commençant par l'Afrique, des hôpitaux et dispensaires médicaux. A cet effet, un de ses élèves étudie la médecine à l'université de Bâle; un autre jeune homme, licencié en théologie de l'université de Tubingen, y étudie les sciences médicales pour se mettre ensuite au service de la mission bâloise.

Le roi du Dahomey fait de grands préparatifs pour attaquer Ischin et d'autres villes du Yoruba.

Sir Samuel Rowe, gouverneur de la Côte d'or, a informé le gouvernement anglais que, d'après l'enquête à laquelle il s'est livré, il n'est pas vrai que le roi des Achantis ait récemment ordonné le massacre de 200 jeunes filles, pour mêler leur sang à la construction d'un nouveau palais. La dépêche ajoute qu'un tel massacre ne serait plus possible, le roi des Achantis n'ayant plus d'esclaves. Le projet seul d'un tel massacre suffirait pour soulever tout le peuple de Coumassie.

Deux nouvelles compagnies minières : la *Swanzy estates and gold mining Company,* et la *Wassaw (Gold Coast) mining Company* ont été créées pour l'exploitation de l'or. La première aura en outre des plantations de café, de thé, de quinquina et autres produits.

M. Barham, arpenteur de mérite, a été chargé des études préparatoires pour la construction d'un chemin de fer, du littoral de la Côte d'or à la région minière de Wassaw. Le pays à traverser est riche en métaux précieux, en huile de palme et en caoutchouc.

M. Musy, compagnon de M. Bonnat dans ses explorations du Volta et du pays des Achantis, a succombé aux suites de fièvres pernicieuses.

La route de Grand Bassa à l'intérieur est devenue, depuis le commencement de novembre, impraticable pour le commerce, des natifs arrêtant tout trafic.

Dans un conflit entre des chefs Timnehs et l'almany Bochary, chef Sousou, les premiers ont détruit par le feu la ville de Fouricarial, dans le voisinage de Mallecory, et pillé les établissements français et anglais qui s'y trouvaient. L'absence de plusieurs chefs et employés des factoreries fait craindre qu'ils n'aient été assassinés.

Le roi de la rivière Rio-Pungo, dont l'embouchure appartient à la France, a déchiré, en présence du résident français, le traité conclu avec la France, sous prétexte que les commerçants avaient diminué les prix d'achat des produits indigènes. Les pirogues, qui apportaient ces produits du haut de la rivière, sont arrêtées au passage. Toutes les factoreries sont fermées.

Une compagnie au capital de 150,000 liv. sterl. a été créée, sous le nom de *River Gambia Trading Company*, pour développer le commerce par la Gambie, qui est navigable sur une longueur de 640 kilomètres.

La mission envoyée par le ministre de la marine au Sénégal et composée de MM. Joubert, inspecteur en chef, et Walther, inspecteur adjoint du service de santé, est revenue à Paris le 24 février, ainsi que le délégué envoyé par M. Pasteur au Sénégal pour y étudier la fièvre jaune. La garnison de Saint-Louis a été changée, et le département de la marine a pris des mesures pour que les troupes fussent installées le plus sainement possible; en attendant que les locaux qui doivent servir à leur casernement fussent entièrement refaits en pierre, brique et fer, il a fait édifier des baraquements confortables dans des sites aérés.

VOYAGE DE MATTEUCCI ET DE MASSARI, DE LA MER ROUGE AU GOLFE DE GUINÉE[1]

Les voyageurs italiens en Afrique semblent devoir, dans la seconde moitié de notre siècle, faire remonter leur patrie au rang illustre où l'avaient élevée ses explorateurs, à la fin du moyen âge et au commencement de l'époque moderne. Sans doute beaucoup d'entre eux succombent dans leurs efforts pour ouvrir le continent mystérieux et le mettre en relation avec la mère patrie : Chiarini, Matteucci, Gessi, Piaggia, pour ne parler que des deuils les plus récents ; mais beaucoup sont encore à l'œuvre : Antinori, Antonelli, sans oublier Savorgnan de Brazza, qui, s'il travaille pour la France plus spécialement, n'en est pas moins italien de naissance ; d'autres sont revenus en Italie pour reprendre des forces en vue de nouvelles explorations : Cecchi, Bianchi, Camperio, etc. Nous avons précédemment annoncé le succès de l'expédition de Matteucci, douloureusement acheté par la mort de son chef. Aujourd'hui nous voulons la suivre à travers tout le continent, de Souakim aux bouches du Niger, d'après le rapport qu'en a présenté à la Société de géographie de Rome le lieutenant Massari, compagnon de Matteucci.

Ce fut au retour d'un voyage en Abyssinie, que le Dr Pellegrino Matteucci conçut le projet d'une exploration destinée à ouvrir à l'Italie la route de Tripoli au Ouadaï. Attribuant aux riches bagages de Rohlfs l'insuccès de la tentative de ce dernier, dépouillé dans l'oasis de Koufara, il proposa à une maison de commerce de Tripoli, en relation avec le sultan du Ouadaï, de se joindre à une caravane, et de se présenter au sultan susmentionné comme employé de cette maison.

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

Sur ces entrefaites, le prince Don Giovanni Borghèse résolut de s'associer à l'expédition et d'en prendre les frais à sa charge. Alors, pour éviter les dangers que présentait la route du nord, on décida de tenter de pénétrer dans le Ouadaï par l'est, en traversant les possessions égyptiennes. Matteucci demanda au ministère de la marine qu'un officier pût l'accompagner ; le lieutenant Massari fut désigné et pourvu des instruments indispensables pour faire les observations scientifiques.

Du Caire, où l'expédition se trouva réunie au commencement de février 1880, les trois voyageurs, auxquels s'était joint le frère du prince Borghèse, Don Camillo, se rendirent par Souakim à Korosko sur le Nil, et de là à Khartoum où Don Camillo Borghèse les quitta pour revenir en Italie, et où commence, à proprement parler, l'expédition dont nous voulons rendre compte. Signalons cependant en passant les plantations du cheik Ahmed, chef du désert de Korosko, qui a su créer là un véritable jardin, dans lequel il a réuni quantité d'arbres et de plantes de différentes espèces, et où se trouvent des bosquets de citronniers et des bois de palmiers ; notons aussi, dans la navigation de Berber à Khartoum, les moulins à eau établis le long du Nil ; des bœufs les font mouvoir pour arroser les champs et leur faire produire deux récoltes par an.

Les progrès, réalisés à Khartoum depuis quelques années, rendront plus facile à l'avenir l'approvisionnement des explorateurs, qui choisiront cette ville comme point de départ de leurs expéditions dans l'Afrique centrale. Les nombreux Européens qui y sont établis y ont apporté une très grande quantité d'objets nécessaires aux voyages à l'intérieur : étoffes, vêtements, ustensiles pour l'usage domestique, provisions alimentaires, en sorte que les voyageurs feront mieux de les acheter là, que de les apporter d'Europe. Les frais jusqu'à Khartoum seront considérablement diminués.

De cette ville, l'expédition traversa, avec la caravane qu'elle y avait formée, le Nil, dont elle suivit la rive gauche jusqu'au gros village d'Abou Guérad, d'où elle prit une direction S.-O. vers Coursi, au nord d'El-Obéid, capitale du Kordofan. Le long du Nil le sol est plat, puis il devient onduleux, et dans le voisinage d'El-Obéid se trouvent quelques montagnes. Le terrain est sablonneux : la végétation consiste en acacias épineux, çà et là si touffus qu'en peu de temps on en a les vêtements, le visage et les mains déchirés. En approchant d'El-Obéid on remarque les premiers baobabs ; c'est en effet la limite septentrionale de ces immenses représentants du règne végétal africain. A part les environs

de Coursi, le pays traversé jusque là est peu peuplé. El-Obéid a, d'après Massari, de 30 à 40,000 habitants, mais risque de voir sa population diminuer beaucoup, par suite du manque d'eau qui augmente d'année en année. Tandis qu'il y a six ou sept ans on trouvait encore l'eau à une petite profondeur, aujourd'hui on ne la trouve que dans les puits de 20m à 25m; encore n'y en a-t-il que deux ou trois bons, et l'eau doit-elle se vendre au marché. Le gouvernement égyptien, qui prélève de très fortes taxes sur les habitants, ne s'inquiète pas d'améliorer cet état de choses si préjudiciable à la population.

Tout autre est l'état d'Abou-Harras, où l'eau abonde et où l'on amène, pour les y abreuver, des milliers de bestiaux. En revanche, entre Abou-Harras et Fogio, le sol est tout à fait sablonneux; en outre, le terrain un peu élevé ne retient pas l'eau des pluies, qui s'écoule vers des points situés plus bas. Cependant les habitants n'y manquent pas d'eau, ils s'abreuvent, eux et leurs bestiaux, en partie avec le suc des melons, en partie avec l'eau qu'ils recueillent, pendant la saison des pluies, dans les réservoirs pratiqués dans les troncs des énormes baobabs, dont on trouve de vastes forêts dans cette région.

Le passage des caravanes et des soldats n'en est pas moins pour les habitants une source de difficultés. Le Darfour a eu d'ailleurs beaucoup à souffrir de la guerre que lui a faite l'Égypte pour se l'annexer. C'est à peine si El-Fascher, sa capitale, où les voyageurs arrivèrent au commencement de mai, se relève de ses ruines. Il s'y formait autrefois des caravanes de 10,000 personnes, qui allaient faire la chasse à l'homme dans le Dar-Fertit, au sud. Aujourd'hui ces expéditions ont cessé, mais les explorateurs italiens n'en ont pas moins trouvé à El-Fascher et à des centaines de kilomètres au delà, quantité de Darfouriens, réduits en esclavage par les troupes qui devaient leur apporter la civilisation; à El-Fascher, on peut avoir un beau garçon pour 40 à 50 francs. Kobé, un peu à l'ouest de l'ancienne capitale du Darfour, naguère florissante par son industrie et son commerce, est aujourd'hui en ruines; Kab-Kabia, détruite aussi par la guerre, était en reconstruction lors du passage de l'expédition italienne, qui dut s'y arrêter pour se pourvoir de nouveaux serviteurs et de chameaux, ce en quoi l'appui du gouverneur égyptien, passionné pour les Européens, lui fut d'un grand secours. De là à Abou-Gheren, aux confins des possessions égyptiennes, le pays continue à être montueux, l'eau est plus abondante, le terrain moins sablonneux, la végétation plus vigoureuse. Les seuls habitants de ce pays frontière sont les soldats, dont les cabanes sont construites autour d'une forteresse, ayant

pour toute protection un fossé que l'on pourrait franchir d'un bond, et une clôture d'épines sèches qu'une allumette détruirait en un instant. Cependant la position en est bonne, établie qu'elle est sur le bord élevé d'un torrent, de manière à commander la rive opposée.

D'Abou-Gheren, deux routes conduisent à Abêchr, capitale du Ouadaï, l'une courte et directe par Tineat (celle de Nachtigal), l'autre plus longue, à travers le petit royaume de Tama, tributaire de l'Égypte. Espérant trouver plus facilement dans le Dar-Tama un messager à envoyer au sultan du Ouadaï, pour lui demander l'autorisation d'entrer dans ses états, Matteucci choisit la dernière route, et, à peine arrivé à Abou-Gheren, il pria le commandant du lieu de demander au roi de Tama un guide pour l'accompagner. Desservi par ce fonctionnaire, musulman fanatique, il dut retourner à El-Fascher et réclamer, par télégramme, l'intervention du gouverneur général du Soudan, qui donna l'ordre de fournir une escorte militaire aux voyageurs italiens et fit prévenir le roi qu'il eût à les bien recevoir. Le roi leur envoya son fils, qui vint les prendre pour les conduire à Gneri, capitale du Dar-Tama.

Pendant le séjour de l'expédition à Abou-Gheren, le lieutenant Massari profita de tous les moments où le ciel était débarrassé de nuages, pour faire des observations astronomiques et météorologiques, sans penser d'abord qu'elles pussent avoir pour effet de le faire passer pour sorcier. Malheureusement la saison des pluies était en retard, les semailles n'avaient pu se faire, et le pays était menacé d'une famine. Aussi attribua-t-on bientôt à l'observateur le retard des pluies ; il eut beau dire au commandant que, n'étant pas plus grand qu'Allah, il ne pouvait pas faire à volonté le beau ou le mauvais temps, l'officier ne lui en demanda pas moins un matin de ne plus empêcher la pluie de tomber. Dès lors, il dut se garder de faire ses observations devant témoins.

Le 5 septembre 1880, après 64 jours d'arrêt à Abou-Gheren, l'expédition se remit en marche sous la direction d'Hidris, fils du roi de Tama, dont le territoire, voisin de l'Égypte, est très pauvre, les habitants étant obligés de payer au gouvernement du khédive des taxes exorbitantes. Ils récoltaient alors une petite céréale qui croît en abondance dans ce pays, assaillaient et détruisaient les fourmilières pour y prendre le peu de blé qui y est conservé, et faisaient la chasse aux sauterelles, pour les rôtir et en apprêter un mets qu'ils trouvent délicat. La population de Gneri reçut les voyageurs avec de grandes démonstrations de joie : coups de fusil, musique, cavalcades, et les accompagna au petit campement préparé pour eux : six cabanes entourées de haies. Deux jours après

leur arrivée ils eurent une audience du roi qui, selon la coutume, demeura séparé d'eux par un rideau, mais leur témoigna le plaisir qu'il avait à les voir en le faisant tenir soulevé tout le temps de l'audience. Après la récitation du premier chapitre du Coran, il s'adressa, dans la langue du pays, à quelques-uns de ses gens qui lui tournaient le dos et qui répétèrent aux voyageurs ses paroles en arabe. Il demanda à ceux-ci des nouvelles de leur roi, de leurs parents, de leurs amis, de tous les chrétiens ; Matteucci répondit que tous se portaient bien et le révéraient. Il leur demanda ensuite ce qu'ils désiraient de lui, et, sur leur prière, adjoignit à une lettre pour le sultan du Ouadaï, dans laquelle étaient exposées leurs intentions pacifiques, une missive conseillant à ce souverain de les bien accueillir, vu qu'ils n'étaient pas des Turcs (c'est-à-dire des Égyptiens), mais des chrétiens animés de bons sentiments. Il chargea un de ses gendres de porter les deux lettres. Matteucci lui offrit quelques présents qui parurent le satisfaire, aussi donna-t-il en retour aux voyageurs de beaux et bons chameaux, des bœufs, des vaches, des chèvres, du blé, du beurre, du miel et du sel. Ce petit royaume, situé dans les montagnes les plus hautes de cette partie de l'Afrique, est assez peuplé. Aussi longtemps qu'il fut indépendant, il était riche en esclaves et en ivoire ; mais aujourd'hui qu'il est tributaire de l'Égypte, ces deux objets de trafic font défaut ; la traite est prohibée, et le gouvernement du khédive s'est attribué la propriété exclusive de l'ivoire. Dès lors, le commerce est presque nul ; les chameaux et les bœufs de bonne race y abondent, mais sont à vil prix ; le sel manque absolument, et le peu qui en arrive du Zaghana au nord-est est bientôt acheté par les plus riches ; la grande majorité des habitants le remplace par l'eau de cendres bouillies, dont ils assaisonnent leurs aliments. Comme monnaie, on se sert de cotonnades et de perles de Venise, très petites et blanches, qui se vendent par rouleaux. Devant des supérieurs, les subordonnés s'agenouillent, et pour les saluer ils battent des mains à l'unisson, d'abord fort et lentement, puis plus doucement et plus vite.

La réponse du sultan de Ouadaï n'arrivant pas, et les explorateurs commençant à douter du succès de leur entreprise, le prince Borghèse renonça à pousser plus avant et revint en Europe par la voie du Nil, rapportant l'itinéraire de la première partie du voyage et le journal de l'expédition. Restés seuls, Matteucci et Massari obtinrent enfin, à force de patience et de prudence, l'autorisation d'entrer dans le Ouadaï où, depuis Nachtigal, aucun Européen n'avait pénétré. Ils franchirent en cinq jours la distance de Gneri à Abêchr, traversant des campagnes

fertiles mais dépeuplées, dont les villages, entourés d'une haute palissade en osier, semblaient abandonnés. Par crainte des Égyptiens, le Ouadaï a fermé ses voies de communication avec l'Orient, et n'entretient de relations commerciales qu'avec Bengasi, par Koufara, au nord, et le Baghirmi et le Bornou à l'ouest. Pendant les premiers jours qui suivirent leur arrivée, les voyageurs furent traités avec beaucoup de circonspection. Lorsqu'ils furent conduits à la maison du roi, celui-ci ne se laissa point voir, et, de l'intérieur d'une tente qu'il avait fait dresser dans la cour et dans laquelle il se dérobait aux regards, il leur adressa les demandes accoutumées, après quoi il leur dit qu'ils étaient libres de partir quand ils le voudraient et de se diriger où il leur plairait.

Trois routes s'offraient à eux pour sortir du pays : 1° celle par laquelle ils étaient venus, et à laquelle ils renoncèrent pour ne pas refaire le même chemin et ne pas éveiller des soupçons ; 2° celle qui conduit directement au nord à travers le Sahara; mais pour la prendre ils auraient dû attendre 4 ou 5 mois, afin de se joindre à la caravane annuelle qui, après avoir apporté au Ouadaï les marchandises européennes : étoffes, armes et quincaillerie, en remporte des plumes d'autruche et des dents d'éléphants; 3° celle de l'ouest qui mène à Kouka, d'où il est plus facile de revenir en Europe. Ce fut celle qu'ils choisirent, et, sans prolonger leur séjour à Abêchr, ni revoir le roi, ils partirent le 7 novembre, regrettant peu cette ville, semblable à toutes les villes un peu civilisées de l'Afrique, dont les habitants, quoique musulmans, s'enivrent facilement, sont querelleurs, enclins à se servir du couteau qu'ils ont toujours au bras, et dont l'industrie est très peu développée. La seule chose que l'on y fasse vraiment bien ce sont les couteaux, avec leurs gaînes, mais le coton se file et se tisse très mal, et les vases qui servent comme ustensiles de cuisine laissent beaucoup à désirer.

A une cinquantaine de kilomètres à l'ouest d'Abêchr sont les dernières collines, au delà desquelles on entre dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Kano, à environ 1400 kilomètres à l'ouest. L'expédition ne tarda pas à rencontrer le Batha qui va se verser dans les lagunes de Fitri, et qui, comme tous les cours d'eau de cette région, est à sec pendant la saison chaude. Toutefois, si l'on creuse dans son lit, on trouve toujours de l'eau à une faible profondeur. Les Arabes y stationnent pendant la saison sèche; les lions et les léopards pendant la saison des pluies. Le Batha fertilise le pays; le long de ses rives s'étendent des forêts d'arbres gigantesques, à travers le feuillage desquels les rayons du soleil ont de la peine à pénétrer; il y a aussi des palmiers *doum*, pro-

duisant un fruit dont l'écorce est douce et savoureuse; aussi les habitants s'en servent-ils en guise de sucre.

A environ 300 kilomètres d'Abêchr, on entre dans le petit état de Midogo, dépendant du Ouadaï, et entourant une montagne de 600m au-dessus de la plaine. Sur la pente méridionale se trouve la capitale, Midogo, dont les habitants vont chercher l'eau à des sources fraîches et cristallines qui jaillissent entre d'énormes pierres, et qu'ils atteignent en sautant avec une agilité surprenante de roche en roche, leurs amphores sur la tête. Une quantité de gros singes se tiennent pendant le jour assis sur les rochers, regardant ce fourmillement de femmes, d'enfants et d'esclaves qui montent et descendent; la nuit ils entrent dans les habitations pour dérober tout ce qu'ils trouvent de mangeable.

De Midogo, l'expédition eut à traverser le royaume de Boulala, aussi dépendant du Ouadaï, mais dont le sultan est tenu pour plus noble que celui d'Abêchr lui-même. La capitale en est Yaoua, située sur les bords de la lagune de Fitri, où les voyageurs ne s'arrêtèrent pas, le voisinage de l'eau attirant une quantité énorme de mouches nuisibles aux bêtes et surtout aux chameaux. Le sol est imprégné d'humidité, et si fertile qu'il produit deux récoltes par an. Le pays est riche en antilopes et en gazelles, mais le bœuf y est presque inconnu et la brebis y est rare; les habitants se nourrissent presque exclusivement de polenta, assaisonnée de feuilles sèches broyées et bouillies, et d'une bière fabriquée avec de la farine de froment. Ils sont plus industrieux que ceux du Ouadaï proprement dit; on voit plus de gens occupés à filer et à tisser; les huttes sont aussi en paille, mais mieux finies et mieux garanties contre la pluie et les insectes; la poterie est plus perfectionnée. Au delà de Yaoua, le pays est plat et dépeuplé, mais en entrant dans le Baghirmi on retrouve de nombreuses collines, au pied de chacune desquelles se trouve un petit village. On passe bientôt sur les bords du Bahr-el-Ghazal, émissaire du lac Tchad, dont les eaux se perdent dans le désert vers le nord. La végétation devient admirable, et la faune est extrêmement riche : oies, canards, échassiers, autruches, singes, antilopes, bœufs sauvages, rhinocéros, sangliers, hippopotames, girafes, lions, etc. On commence aussi à rencontrer de magnifiques chevaux, amenés des confins du désert par les Arabes. Parmi ceux-ci on voit beaucoup d'hommes complètement noirs, mais aussi des types parfaits de la race. Ils vivent de l'élève du bétail, s'occupent à peine d'agriculture, et se nourrissent presque exclusivement de lait caillé et de viande. Accompagnés par les chefs de ces Arabes, Matteucci et Massari atteignirent enfin les rives du

Chari, le premier vrai fleuve qu'ils eussent rencontré depuis qu'ils avaient quitté les bords du Nil. Ils débouchèrent d'une forêt touffue juste vis-à-vis de la ville de Ghilféi, et leur étonnement fut grand en apercevant, de l'autre côté du fleuve, une ville bien bâtie, tout entourée de hauts murs, au-dessus desquels apparaissait la partie supérieure des maisons; il augmenta à la vue des habitants, habillés beaucoup mieux et plus proprement que ceux qu'ils avaient vus jusque-là; leurs vêtements faits de cotonnades européennes de couleur, à rayures ou à fleurs, couvrent tout le corps. Beaucoup d'hommes étaient occupés à teindre en bleu les étoffes du pays; un plus grand nombre encore filaient le coton, le tissaient en bandes larges de 5 centimètres, ou cousaient ces dernières pour en faire de grandes robes. Un marché très fréquenté et bien fourni se tenait à l'une des portes; il y venait de loin des gens pour vendre ou acheter. Comme au Ouadaï, on se sert, pour les petites dépenses, de parfums en guise de monnaie; mais au Bornou, acheter est chose facile, tandis qu'au Ouadaï il est rare de trouver quelqu'un qui veuille vous vendre un peu de lait ou de blé, ou un poulet.

Au delà du Chari, on n'a pas l'habitude de donner la nourriture aux voyageurs étrangers, ni de les loger; en revanche, pour une petite dose de parfum ils achètent ce qui leur est nécessaire. Jusqu'à Kouka, la route longe le lac à travers de belles forêts, coupées par trois cours d'eau difficiles à traverser avec des bêtes et des bagages, vu la pauvreté des moyens de transport. L'on rencontre beaucoup de villes entourées de murs; chacune d'elles a, à un jour fixe de la semaine, un grand marché auquel se rendent les gens des districts voisins, en sorte que l'on voyage souvent en nombreuse compagnie. La ville de Kouka, fondée par le père du sultan actuel du Bornou, le cheik Omar, est divisée en deux parties : l'une à l'ouest où siégeait le souverain défunt, l'autre à l'est où réside le chef actuel. Elle compte environ 40,000 habitants. Il s'y tient chaque jour, à l'intérieur des murs, un marché fréquenté par 4000 personnes environ, et le lundi, hors des murs, un grand marché où accourent au moins 30,000 personnes. Ces marchés fournissent la ville du nécessaire, et quand, pour une cause extérieure, une révolte ou une guerre, les marchands ne viennent pas, la capitale souffre de la famine. Les hommes ont la passion des vêtements, ils en portent jusqu'à 10 et même 12, de couleurs variées, et ressemblent à de vastes cloches. Les femmes passent des heures entières, un petit miroir à la main, à se frotter les dents avec les fleurs fraîches du tabac, pour se les teindre en rouge foncé et en noir. Tous les nègres, du Bornou au Niger, ont la passion du

gourou, espèce de châtaigne rouge qui, mâchée, laisse dans la bouche une saveur agréable. La monnaie courante est le talari de Marie-Thérèse, valant environ 6 fr. 26 cent.; cependant pour les petites dépenses on se sert de coquilles; c'est ici qu'on commence à les rencontrer.

Le Bornou est riche en chevaux de grande race, mais il est difficile d'en trouver qui résistent à la fatigue. Pour leur donner des formes arrondies, on les nourrit de son, dont on fait une pâte avec de l'eau et du sel, puis on en forme des boulettes, dont on introduit 70 ou 80 par jour dans la bouche du cheval. A la première fatigue la graisse disparaît, l'animal ne peut plus manger l'avoine sèche et s'affaiblit de jour en jour. Les bœufs et les chameaux de Kouka sont bons; on peut avoir un bœuf pour 200 fr., un chameau pour 50 fr., un cheval pour 300 fr.

De Kouka à Tripoli la route la plus courte passe par le Kauar et Mourzouk; on peut la parcourir en 3 mois; l'eau n'y manque jamais plus de 3 jours. Matteucci et Massari l'auraient prise pour le retour, si la tribu des Ouëlad Slimans, au nord du lac Tchad, n'eût pas, peu auparavant, dépouillé toutes les caravanes qui passaient par là. L'autre route pour Tripoli passe à Sinder, à l'ouest de Kouka, et remonte vers la Méditerranée par Asben et Rhat, mais elle est plus longue, et en certains endroits on doit voyager pendant sept jours sans rencontrer de puits. Ils y renoncèrent également pour revenir par Kano et le Niger.

Quand on entre sur le territoire de Kano, un des états haoussas gouvernés par le sultan de Sokoto, on est émerveillé de voir combien la culture et la population augmentent. Contrairement à ce que les voyageurs avaient vu dans la partie de l'Afrique qu'ils venaient de traverser, les champs se succédaient sans interruption; plus de terres incultes, plus d'espaces déserts. Les jardins contiennent beaucoup de plantes d'indigo, de tabac, des ognons, des patates douces ou des tomates. L'on rencontre aussi beaucoup de baobabs, au pied desquels croissent d'autres arbres moins grands, dont le feuillage se mêle aux rameaux dépouillés de ces arbres géants. Sur la route, c'est un va-et-vient continuel de gens affairés qui se rendent à tel ou tel marché, leur corbeille de marchandise sur la tête; une quantité de femmes se tiennent assises au bord du chemin, offrant aux passants de l'eau à boire ou des aliments à acheter pour quelques coquillages.

A mesure que l'on approche de Kano, le mouvement augmente. La ville est située dans une plaine et entourée d'un haut mur, de l'enceinte duquel on voit surgir deux collines pierreuses et les têtes d'un nombre infini de dattiers gigantesques et d'autres arbres. L'intérieur n'est pas

entièrement rempli par les maisons; celles-ci ne couvrent que la sixième partie du terrain, le reste est occupé par des plantations ou par de larges fossés, qui font rarement défaut dans les villes africaines, et dans lesquels on jette les immondices; on en tire aussi l'argile qui sert à construire les maisons et à fabriquer des ustensiles de cuisine.

La population de Kano dépasse 50,000 habitants. La circulation est énorme; tous vont au marché ou en reviennent, et, comme si la foule des marchands ne suffisait pas, des troupes de fillettes se promènent dans les rues en criant la marchandise qu'elles portent dans leurs corbeilles : petits pains, polenta, épis de maïs bouillis, ognons cuits, dattes, sucre, etc. Il est intéressant d'observer un compteur de coquilles, assis devant un gros tas de cette monnaie; il en prend une poignée qu'il compte lestement en les séparant 5 par 5; un bon compteur peut en compter de 250 à 300,000 en un jour. Les coquilles sont mises dans des nattes de jonc, et on en forme des paquets de 50,000 pièces. C'est avec ces paquets que l'on paie et que l'on fait le commerce. Le nombre des estropiés et des aveugles est énorme; au lever et au coucher du soleil on en voit des vingtaines se rendre au marché pour y mendier; il est rare qu'un habitant de Kano passe auprès de l'un d'eux sans lui donner quelques coquilles. Beaucoup de négociants de Ghadamès apportent à Kano les produits européens, et en emportent surtout de l'ivoire.

Quand Matteucci et Massari passèrent à Kano, le roi n'y était pas; il se trouvait à Takaï, à 50 kilom. au sud-est, pour une guerre contre des sauvages révoltés. Les 15 jours qu'ils y passèrent, après tant de fatigues et de privations, furent des jours de repos de corps et d'esprit. Ils auraient aimé à y prolonger leur séjour, mais la saison des pluies approchait, et ils ne voulaient pas la passer en Afrique. Ils se dirigèrent vers Bidda, capitale du Nupé, par les territoires de Zaria et de Gouari.

Au sortir de Kano les cultures cessent ; on entre dans la région montagneuse qui s'étend jusqu'au Niger presque sans interruption. Elle est pittoresque et semée de riants villages. Sur la route on ne trouve plus de marchés, mais souvent des caravanes de 500 ânes venant des pays d'au delà du Niger, chargés du fameux *gourou*. Zaria et Gouari n'offrent rien d'intéressant. En revanche Bidda, sans être aussi étendue que Kano, a une population aussi nombreuse; au milieu de la ville court un ruisseau, auquel les femmes vont puiser de l'eau; les maisons, couvertes en paille, sont presque entièrement cachées par les arbres. Le bananier y est commun, et le palmier fournit une huile rouge avec laquelle on cuit la viande. La population est encore plus industrieuse que celle

de Kano. Le coton y est filé et tissé d'une manière remarquable, en bandes larges de 5 centimètres, blanches ou rayées de bleu et de blanc, ou entremêlées de soie rouge et de coton blanc et bleu à raies. Ces bandes sont réunies ensuite pour former ces grands vêtements que l'on va vendre jusqu'à Abêchr. L'art de travailler le cuivre y est aussi très développé.

Les voyageurs ne restèrent que peu de jours à Bidda, et descendirent à Egga, dans des canots que le sultan du Nupé avait fait préparer pour eux ; les Européens des factoreries de la *United African Company* de Londres n'étaient pas à Egga, mais il s'y trouvait des noirs civilisés de Sierra Leone et de Lagos, qui les accueillirent et les traitèrent avec l'hospitalité la plus cordiale, jusqu'au moment où l'agent général, M. David Mac Intosh, vint les prendre sur un vapeur de la Compagnie et les transporter en quatre jours à Acassa, aux bouches du Niger, d'où, en juillet 1881, ils revinrent en Europe. De Souakim à Acassa, ils avaient parcouru une distance de 5,000 kilomètres, dont 1,100 en pays inexploré auparavant. C'était en outre la première fois que des Européens traversaient l'Afrique de la mer Rouge au golfe de Guinée.

Nos lecteurs savent déjà la mort de Matteucci survenue à Londres. Les fatigues de l'expédition avaient épuisé ses forces. Au moins a-t-il emporté en mourant la satisfaction d'avoir ouvert, avec le Ouadaï, des relations, dont l'Italie et la Société d'exploration commerciale en Afrique se sont empressées de profiter. En outre, n'ayant jamais employé la violence ni la dureté envers personne, pas même envers leurs serviteurs, les explorateurs italiens ont dû laisser, partout où ils ont passé, une très bonne opinion d'eux et de leur patrie. Même au Ouadaï, où l'accueil avait été froid d'abord, on leur a demandé de faire en sorte que leur pays demeurât en rapports avec cet état, leur promettant que quand ils reviendraient ils seraient bien reçus par tous. Ils ont frayé la voie aux voyageurs, qui profiteront sans doute des bonnes dispositions des indigènes du Ouadaï, et feront de ce pays une base d'opération, pour explorer les vastes territoires qui s'étendent jusqu'au Congo.

CORRESPONDANCE

A Monsieur Gustave Moynier, directeur de l'*Afrique explorée et civilisée,*

Château du Mont-Glonne par Saint-Florent-le-Vieil (Maine et Loire), le 17 février 1882.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro de votre excellente *Revue*, vous avez publié sur *la*

France au Soudan, ma dernière brochure, un compte rendu qui renferme quelques erreurs et inexactitudes. Je vous demande la permission de les rectifier.

Vous semblez dire que l'on manque aujourd'hui des connaissances nécessaires pour se prononcer sur la salubrité des côtes (du golfe de Biafra), sur les dispositions des tribus, sur l'orographie et l'hydrographie de tout le pays à l'intérieur.

Je vois que vous n'avez pas consulté avec une attention suffisamment rigoureuse les écrits du capitaine W. Allen, de Burton, de Kerhallet, de Reichenow, etc.

Les cartes de la marine indiquent, sur une grande longueur, les profondeurs d'un certain nombre de rivières du golfe de Biafra. Les pays qui sont sur les rives gauche et droite de ces cours d'eau ont donc été explorés dans une certaine mesure, comme leur fond lui-même.

Les cartes du ministère des Travaux Publics échelonnent une multitude de localités, depuis la côte jusqu'au Bayong, jusqu'aux sources des affluents sud du Bénoué, jusqu'à la partie méridionale de l'Adamaoua. Ces pays ne sont donc pas complètement inconnus, comme du reste l'Adamaoua lui-même qui, entre parenthèses, est pour le moment mon seul objectif.

Sans doute, Monsieur le Directeur, il y a une grande partie de l'Afrique centrale sur laquelle on n'a que des données vagues, comme le prouve la récente carte de l'Afrique centrale de M. le Dr Joseph Chavanne. Mais il y a d'autres parties qui, je vous prie de le croire, sont connues à des degrés divers.

Le Dr Lenz, dites-vous, « a dû s'arrêter au 2° lat. N. » Je tiens de lui-même qu'il est allé au Cameroon, c'est-à-dire au 4° lat. N.

« Le P. Duparquet, ajoutez-vous, n'a pas, que nous sachions, dépassé les frontières du Loango. » Or, je tiens de M. de Rouvre le fait suivant et je le consigne avec son autorisation. A son récent passage à Paris, le P. Duparquet a fait visite à M. de Rouvre, qui a été pendant huit ans directeur de la factorerie de Banane; il lui a appris qu'il avait pénétré à 25 lieues au delà de l'embouchure du Cameroon, et il s'est autorisé de cette exploration pour approuver tout ce que lui rapportait M. de Rouvre sur mes projets et mes brochures.

Quant à la Société allemande pour l'exploration de l'Afrique équatoriale, c'est d'elle que j'ai voulu parler, quand j'ai écrit que les explorateurs reconnaissaient maintenant avec moi que les côtes du Biafra étaient désormais la seule base d'opération possible, pour explorer les dernières parties inconnues de l'Afrique équatoriale.

Je borne là cette lettre déjà longue. Je compte sur votre loyauté, Monsieur le Directeur, pour qu'elle soit insérée dans votre *Revue*. Je serai heureux de vous la compléter au *moment opportun*, et je vous prie de croire à l'expression de mes meilleurs sentiments.

GAZEAU DE VAUTIBAULT,
promoteur du Trans-Continental africain.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Kufra. Reise von Tripolis nach der Oase Kufra, von *Gerhard Rohlfs*. Leipzig (F. A. Brockaus), 1881, in-8°, 559 p., tableaux météorologiques, illustr. et 3 cartes, fr. 21.25. — Le 25 octobre 1878, arrivait à Tripoli le fameux voyageur allemand Gerhard Rohlfs, accompagné du docteur Antoine Stecker. Son projet était de traverser le Sahara et d'étudier ensuite le Soudan et la région inconnue qui s'étend entre le Chari et le Congo. Tout faisait présager un brillant succès à cette expédition, étant donné surtout qu'elle avait pour chef le célèbre explorateur qui avait, en 1861 visité le Maroc, en 1866 le Bornou et le bassin du Niger, et en 1868 la Tripolitaine et le désert de Lybie.

Rohlfs et ses compagnons commencèrent immédiatement leurs collections d'histoire naturelle dans l'oasis de la Menchiya. Les chameaux étaient rares, et par suite très chers; malgré cela, l'expédition ayant d'abondantes ressources en argent, et la paix paraissant régner dans les oasis du désert de Lybie, le départ s'annonçait sous des auspices très favorables. De Tripoli, Rohlfs se dirigea sur Sokna. Là il attendit vainement d'Europe les présents qui lui avaient été annoncés pour le sultan du Ouadaï; mais, comme le séjour dans cette oasis lui coûtait fort cher, il partit pour celle d'Audjila. De là, à cause des obstacles sans nombre qu'il rencontrait, il revint à Benghasi, sur la côte de la Méditerranée. Mais ne se décourageant pas et voulant tenter encore une fois de traverser le Sahara, il fit de grandes dépenses pour se procurer des dromadaires, et, bien équipé, il repartit le 4 juillet 1879, se dirigeant en ligne droite vers le Ouadaï. Malheureusement cette nouvelle tentative devait échouer encore. Dans l'oasis de Koufara, les Arabes se soulevèrent contre les Européens; ils s'emparèrent de tous leurs bagages et des présents destinés au sultan du Ouadaï. Peu s'en fallut même qu'on n'attentât à leur vie. Dépouillés, abandonnés par leur escorte, Rohlfs et ses compagnons revinrent à Benghasi. Ils eurent un moment l'espoir de recommencer leur voyage, mais ils reconnurent bientôt qu'ils devaient y renoncer complètement, du moins en suivant cet itinéraire, et quelque temps après, ils quittèrent la Tripolitaine.

Ce sont ces expéditions malheureuses que Rohlfs a racontées dans le

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

bel ouvrage que nous avons sous les yeux. Quatre chapitres sont consacrés spécialement à la description de Koufara, oasis magnifique dont Rohlfs a rectifié la position. L'eau y abonde, les palmiers-dattiers s'y rencontrent en nombre considérable, et le commerce, alimenté par les caravanes qui vont régulièrement du littoral de la Méditerranée au Soudan, est très actif.

La première partie du livre est exclusivement consacrée à la narration du voyage de Weimar à Koufara. La seconde partie se compose de mémoires de Rohlfs, sur les routes de la Tripolitaine et sur la température des sources dans cette partie du Sahara. D'autre part, le Dr Hann donne les résultats généraux des observations météorologiques de Rohlfs, le Dr Peters étudie les amphibies, le Dr Karsch les espèces d'animaux, le Dr Ascherson les végétaux trouvés par l'expédition à Koufara.

Des illustrations et des cartes des oasis de Koufara et de Djofra et de l'itinéraire complet du voyage enrichissent beaucoup ce volume, qui fait faire un pas considérable à la science géographique en ce qui concerne la Tripolitaine.

Sahara et Soudan, par le *Dr Gustave Nachtigal*, ouvrage traduit de l'allemand, par Jules Gourdault. Tome Ier, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Bornou. Paris (Hachette et Cie), 1881, in-8°, 552 p., 99 gravures et cartes, 10 fr. — Sahara und Sudan, von *Dr Gustav Nachtigal*. Zweiter Theil. Borku, Kanem, Bornu und Baghirmi. Berlin (Paul Parey), 1881, in-8°, 765 p., illust., table météorologique et 4 cartes, fr. 26,70. — Presque en même temps viennent de paraître, d'une part la traduction en français, par Jules Gourdault, du tome premier et de la plus grande partie du tome second du grand ouvrage de M. le Dr Nachtigal, et, d'autre part, en allemand, ce second volume lui-même, où le savant voyageur décrit, avec le talent qu'on lui connaît, le Borkou et les trois états qui entourent le lac Tchad : le Kanem, le Bornou et le Baghirmi. Nous examinerons ces deux publications ensemble, et comme nous avons déjà parlé longuement (T. I, p. 200), du premier volume de l'édition allemande, dans lequel étaient décrits spécialement la Tripolitaine, le Fezzan et le Tibesti, nous passerons rapidement sur ces pays.

M. Nachtigal, que sa santé avait contraint, en 1861, de quitter son service de médecin dans l'armée, s'était rendu à Alger et à Tunis. Il relate, en quelques pages, son séjour dans cette dernière ville et l'impression que son aspect produisit sur lui. Chargé plus tard, par le voya-

geur Rohlfs, de porter au sultan du Bornou les présents du roi de Prusse, il quitta Tripoli en 1869, fit un séjour à Mourzouk, capitale du Fezzan, et alla explorer le Tibesti ou pays des Tibbous, qui n'avait jamais été jusqu'alors visité par un Européen. Dans cette excursion terrible, il fut souvent en butte aux agressions des indigènes, qui le retinrent même prisonnier pendant un mois. Seul, sans guide, sans chameaux ni bagages, il réussit à s'échapper et à regagner Mourzouk, épuisé par la faim et à demi nu.

Après s'être reposé de ses fatigues pendant l'hiver, Nachtigal repartit de Mourzouk au printemps de 1870, pour le Bornou, dans la capitale duquel il entra au mois de juillet. Après avoir remis au sultan les présents dont il était chargé, le voyageur explora dans tous ses détails le lac Tchad, et il consacre de longues pages à la description de cette importante nappe d'eau. Il en cite tous les affluents qui, à part le Ouaubé et le Chari, ne sont presque que des ruisseaux. Quant au Bahr-el-Ghazal, c'était autrefois non un affluent mais un émissaire, qui portait les eaux du lac dans la grande plaine nommée Bodélé [1], notablement plus basse que le niveau du Tchad. (Le lac Tchad est à 244^{m}, et le Bodélé à 200^{m}.) Aujourd'hui le Bahr-el-Ghazal est complètement privé d'eau, mais son dessèchement ne date pas de longtemps. La cause de ce phénomène réside dans les changements incessants du littoral, variations qui sont provoquées elles-mêmes par le fait que les alluvions, apportées par le Chari, se déposent tantôt sur un point, tantôt sur un autre. A l'heure qu'il est le lac « dévore » sa rive occidentale, selon l'expression des indigènes, c'est-à-dire qu'il porte ses eaux de ce côté tandis que les rivages orientaux sont abandonnés.

Au printemps de 1871, le docteur Nachtigal explorait le Kanem et le Borkou, où dominent les tribus féroces des Ouëlad Sliman, et, sans pouvoir atteindre l'extrémité méridionale de son voyage dans le Tibesti, il aperçut du moins les dernières ramifications du massif des monts Tarso. C'est dans cette expédition qu'il put étudier le Bahr-el-Ghazal, la grande plaine du Bodélé et la région nord du lac Tchad. Il eut encore l'occasion de visiter le tombeau de son compatriote Maurice von Beurmann, voyageur prussien qui fut assassiné par les officiers du sultan du Ouadaï. Le 9 janvier 1872, Nachtigal rentrait à Kouka. En ce moment, le sultan Ali, du Ouadaï, était en guerre avec Abou Sékin, roi du Baghirmi. La capitale des états de ce dernier prince, la ville de Massenia, avait même

[1] Voir la carte qui accompagne ce numéro.

été prise, mais Abou Sekin, suivi de ses guerriers, s'était retiré dans la région méridionale où il était beaucoup plus difficile de le poursuivre. Nachtigal résolut d'aller visiter le roi détrôné, à travers des contrées complètement inconnues, et, au mois de février 1872, il quittait de nouveau Kouka pour s'enfoncer dans le sud. La description du Baghirmi est le morceau capital et entièrement neuf de son ouvrage. Autrefois, on ne savait absolument rien du pauvre peuple des Gabenis, qui vivent dans des villages construits sur les arbres, et chez lesquels Abou Sekin se pourvoyait d'esclaves. A sa suite, Nachtigal dut mener la vie répugnante de chasseur de chair humaine; il réussit enfin à quitter le roi et put rentrer à Kouka. Il en repartit le 1er mars 1873 pour accomplir la dernière partie de son voyage, le retour par le Ouadaï et le Darfour. Le récit détaillé de ce retour n'a pas encore été publié, mais il est impatiemment attendu par tous les géographes.

L'éloge des œuvres de Nachtigal n'est plus à faire. On connaît sa savante méthode, son talent d'observateur, sa profonde érudition. Les descriptions des contrées qu'il a parcourues sont de véritables monuments en géographie, et des sources auxquelles les géographes de l'avenir viendront puiser largement.

La traduction française n'est pas aussi complète que l'original; des détails ont été retranchés; l'on doit cependant remercier M. Jules Gourdault d'avoir fait connaître au public français un voyage aussi remarquable. Nous ne pouvons qu'en recommander la lecture, aidée par les cartes nombreuses et d'une magnifique exécution qui ornent l'ouvrage, et qui sont aujourd'hui les plus complètes que l'on possède sur toutes ces contrées. Chacun sera captivé par le récit aussi simple qu'original de l'éminent explorateur.

Dr Ph. Paulitschke. Afrika, kommerziell, politisch und statistisch. Leipzig (Metzger und Wittig). 1882, in-8°, 134 p. à 2 col. — L'on doit déjà au Dr Paulitschke une histoire complète de l'exploration de l'Afrique, de l'antiquité jusqu'à 1880 [1]. Dans ce nouvel ouvrage, rédigé pour le manuel qui accompagne l'Atlas d'Andree, le savant professeur de Vienne a condensé, dans le nombre de pages le plus restreint qu'il fût possible, tous les renseignements utiles sur les conditions physiques du continent et des îles qui s'y rattachent, sur l'histoire des découvertes, les races, le climat, les produits, l'industrie, les mesures, les moyens

[1] Voir IIme année, p. 43.

d'échange et les relations commerciales de chacune des parties de l'Afrique. Avec une connaissance très exacte des voyages et des écrits des plus grands explorateurs modernes, il a exposé d'une manière très claire, qui rend agréable la lecture de son livre, les données de tous genres qu'il leur a empruntées ; et comme il les cite toujours, ceux qui voudront avoir sur tel ou tel sujet des informations plus complètes, pourront aisément remonter aux sources les plus sûres et les plus autorisées. Toutefois, pour devenir d'un usage général, ce volume devrait être accompagné d'un index alphabétique, qui en rendît la consultation plus facile. Nous ne doutons pas que, dans une prochaine édition, l'auteur ne donne ce complément indispensable, comme il l'a fait pour son premier ouvrage.

Gustav Fritsch. Die Eingeborenen Sud Afrika's, mit zahlreichen Illustrationen, zwanzig lithographischen Tafeln, und einem Atlas enthaltend sechzig in Kupfer radirte Portraitköpfe. Breslau (Ferdinand Hirt), 1872, in-4°, 528 p. Fr. 100. — Il est extrêmement difficile de faire aujourd'hui une étude exacte et complète des populations indigènes de l'Afrique australe. Les unes, refoulées par les conquérants, sont remontées vers le nord dans des déserts où l'on ne peut guère les suivre, ou n'existent plus que par petits groupes disséminés au milieu des peuples nouveaux installés dans les vastes territoires qu'elles occupaient autrefois. D'autres plus puissantes se sont maintenues, mais subdivisées en clans si nombreux, qu'on peut à peine retrouver l'unité de la race. D'autres encore, demeurées dans les districts où se sont établis les colons et les mineurs, sans se fusionner avec la race blanche, ont cependant emprunté aux nouveaux arrivants plus civilisés beaucoup de choses, qui ont modifié sensiblement le type primitif. Enfin, l'influence d'un gouvernement régulier et des travaux des missionnaires en a élevé déjà un certain nombre au-dessus de leur première condition.

Il est cependant très utile de les connaître telles qu'elles étaient avant l'introduction au milieu d'elles d'éléments étrangers. C'est ce que s'est efforcé de faire M. Gustave Fritsch, qui, déjà en 1868, a publié un des meilleurs récits de voyages dans cette partie de l'Afrique. Ayant eu le bonheur d'y arriver en 1863, avant que la décadence de la vie nationale des indigènes, déjà commencée, eût subi l'influence de l'invasion d'émigrants amenée par la découverte des mines d'or et de diamants, il a pu encore prendre sur le fait leur physionomie, leur caractère et leurs mœurs. Il s'est ensuite proposé de les présenter tels qu'il les avait

vus, d'exposer leur condition physique, de décrire leur apparence extérieure, les traits qui, dans leur manière de vivre, leur appartiennent en propre, pour conserver aux anthropologistes d'aujourd'hui, et à ceux de l'avenir, quand les tribus auront tout à fait disparu, une image fidèle, qui pût servir à expliquer l'origine et le développement de la race humaine, à combler des lacunes, à dissiper des préjugés.

Pour obtenir une connaissance exacte des faits et reproduire fidèlement ceux-ci, il n'a reculé devant aucune difficulté : ni devant celle qu'oppose la superstition des indigènes, qui refusent souvent de se laisser photographier, ni devant celle qu'offre la reproduction de la photographie par la lithographie et par la gravure, ni devant la nécessité de produire toujours deux projections, l'une de face, l'autre de profil, pour donner l'idée la plus approximative des types originaux, ni devant l'obligation de répéter maintes et maintes fois les observations physiologiques, sur le teint, pour en déterminer la nuance, d'après la table des couleurs de Broca, et sur le squelette pour mesurer le crâne, le bassin, la taille, etc. Un simple coup d'œil jeté sur les planches et sur les tableaux dont l'auteur a fait suivre son ouvrage (sans parler des nombreuses illustrations et de l'Atlas qui accompagnent le texte), suffit pour donner une idée du travail qu'il s'est imposé, et du soin qu'il a pris pour donner une image vivante, en même temps que fidèle, de ces indigènes, de leur vie domestique, de leurs chasses, de leurs guerres.

Quant au fond même de l'ouvrage, après avoir distingué nettement les Hottentots et les Bushmens de tous les autres indigènes qu'il réunit sous le nom collectif de Bantous, il étudie successivement trois grands groupes de ceux-ci, le groupe des Ama-Xosas et des Ama-Zoulous à l'est, celui des Betchouanas au centre, et celui des Héréros et des Damaras à l'ouest.

Pour éviter les répétitions, il prend les Ama-Xosas comme les représentants les plus caractéristiques de la race des Bantous, en indique la distribution géographique, expose en détail leurs aptitudes corporelles et spirituelles, et décrit leur vêtement, leurs armes, leurs ustensiles, leurs habitations, leurs us et coutumes, etc.

Ce type bien étudié, il le prend comme terme de comparaison, indique rapidement ce que les autres ont de commun avec lui, et développe les points sur lesquels ils en diffèrent : par exemple, chez les Zoulous, le système militaire introduit par Chaka, pour maintenir intacte l'autorité royale, et les modifications qu'il a fait subir soit aux institutions patriarcales, soit aux kraals pacifiques des Xosas transformés chez les Zoulous en camps fortifiés, soit à la condition de la femme, inférieure à ce

qu'elle est dans les autres tribus, quoique parfois les parents féminins d'un chef ou la mère d'un souverain mineur jouent un rôle important.

Chez les Betchouanas, il fait ressortir la coupe de leur visage et leur physionomie plus douce que celle des Xosas et des Zoulous ; la régularité de la figure, presque européenne des Bassoutos, et l'influence de l'éducation civilisatrice des missionnaires sur la formation des traits ; il note encore, chez ce dernier peuple, l'extension donnée aux terres cultivées, et la plus grande part laissée aux sentiments du cœur dans les relations de la vie conjugale.

Chez les Ova-Héréros, il signale entre autres la différence des armes, l'arc et les flèches remplaçant l'assagaie et le bouclier des autres tribus bantoues ; la vie plus instable que leur impose l'élève du bétail, leur occupation essentielle, qui ne leur permet pas non plus d'être aussi bien organisés que les Bantous de l'est ; la rareté de la polygamie, la haute position qui en résulte pour la femme, et la coutume particulière en vertu de laquelle l'héritage d'un chef passe aux enfants de sa sœur.

Après cela, M. Fritsch donne, d'après Bleek, une indication sommaire des langues du sud de l'Afrique, des traits caractéristiques de celles des Bantous, et de la construction de celles des Hottentots et des Bushmens. Puis il aborde l'étude de ces deux dernières familles, rattachant à la première (Koi-Koin), les Hottentots coloniaux, les Namaquas, les Koranas et les Griquas, tous parfaitement distincts des Bushmens. Il relève, chez les Hottentots coloniaux, leur mobilité plus grande que celle des Bantous, leur facilité à apprendre d'autres langues sans accent, la construction de leurs habitations, dressées en quelques instants et faciles à transporter ; chez les Namaquas, la multitude de leurs clans, les modifications rapides que leur a fait subir l'influence des Européens, et la vie de famille, plus intime que chez les Xosas et les Zoulous. Ses observations sur les Bushmens, dont la taille ne dépasse pas $1^{m},44$, l'engagent à les rapprocher des Obongos de Du Chaillu, des Akkas de Schweinfurth, des Dokos de Hartmann et de Krapf. Il leur reconnaît un amour de la liberté qui n'existe au même degré ni chez les Bantous, ni chez les Hottentots, et un talent d'imitation qui, dans le dessin, se manifeste par la ressemblance des formes et la sûreté de la main, comme on peut facilement s'en convaincre par la planche de dessins des Bushmens qui se trouve à la fin du volume.

Enfin, l'auteur a joint à ce travail savant, consciencieux et complet d'ethnographie comparée sur les tribus indigènes de l'Afrique australe, un résumé historique de leurs rapports entre elles et avec les Européens,

depuis l'établissement des premiers colons hollandais jusqu'aux guerres avec les Bassoutos, à l'assujettissement des Betchouanas par les Boers du Transvaal, aux luttes des Héréros et des Namaquas, et à la fondation de la République du fleuve Orange.

Et pour que rien ne manquât à son ouvrage, il y a ajouté la liste, avec indications bibliographiques, des documents officiels, des voyages, des traités d'anatomie et d'ethnographie qu'il a consultés, sans oublier une table des matières, et un Index alphabétique très détaillé, qui facilite beaucoup la tâche de ceux qui veulent faire des recherches spéciales sur tel ou tel sujet particulier.

Avant de poser la plume, nous voudrions cependant faire une réserve. Nous reconnaissons que M. Fritsch s'est efforcé de voir les choses par lui-même, sans se laisser influencer par les opinions de ses devanciers, et aussi de saisir les faits sur le vif, pour remonter ensuite de ce qui est visible au domaine invisible. Dans ce dernier domaine, il a constaté chez toutes les tribus des instincts religieux, des besoins plus ou moins profonds, des idées, non réduites en systèmes, qui généralement se traduisent par un culte rendu aux esprits des ancêtres, la divinité se concentrant pour eux dans ces esprits. Mais peut-on conclure de là qu'aucun des peuples de l'Afrique australe n'a, ou n'avait avant l'arrivée des Européens et des missionnaires, l'idée d'un Dieu parfaitement distinct des esprits des ancêtres, et, par exemple, que le Dieu des Hottentots n'est que l'esprit d'un de leurs grands chefs décédés ? Nous en appellons au témoignage d'un ami de M. Fritsch lui-même, M. Théophile Hahn, élevé au milieu des Hottentots, voyageur et explorateur distingué qui, déjà en 1869, a publié, dans le *Jahresbericht* de la Société de géographie de Dresde, un mémoire dans lequel il montre que la prière, dont il est parlé dans un de leurs chants, ne peut s'entendre que de l'invocation adressée à un être supérieur, Tsuni-Goam, sur lequel il vient encore de faire paraître un nouvel ouvrage : *Tsuni Goam ; l'Etre suprême des Koi-Koin*. Il a appliqué aux noms des dieux et des héros des Hottentots la méthode employée avec tant de succès pour les mythologies des Aryas, et rendu un grand service à ceux qui s'occupent de l'étude des religions. M. le Professeur Max Muller le signale à l'attention des universités de l'Europe. En terminant, nous pouvons l'indiquer comme devant compléter, sur ce point spécial, le savant ouvrage d'ethnographie comparée auquel nous avons consacré ce compte rendu détaillé.

Jacob de Neufville. Notes au crayon sur l'Algérie. Paris (Impri-

merie Chaix). 1882, in-8°, 14 p. — Dans ces notes prises à la course par M. de Neufville, dans un voyage qu'il vient de faire en Algérie, l'auteur mentionne les ressources de la colonie sur les principaux points, Oran, Alger, Philippeville, Bône, Bougie; il signale ce qu'il y a à faire au point de vue des voies de communication, et encourage les Français à entreprendre l'exploitation des oasis de palmiers-dattiers, dont peu d'Européens s'occupent.

Comment j'ai traversé l'Afrique, depuis l'Atlantique jusqu'a l'Océan Indien, a travers des régions inconnues, par le major *Serpa Pinto*. Paris (Hachette et Cie), 1881, 2 vol. in-8°, 456 et 468 p. avec 15 cartes et 84 gravures, 20 fr. — Ce titre, qui rappelle celui d'un ouvrage de Stanley et qui est un peu emphatique, puisque le bassin du Zambèze n'est plus rangé parmi les régions inconnues depuis le voyage de Livingstone, ne fut pas celui auquel le major s'arrêta tout d'abord. Sa première idée avait été : *La Carabine du Roi*, parce que, dans un moment de détresse intense, au milieu du pays des Barotsés, il avait dû son salut à une carabine de précision dont le roi de Portugal lui avait fait présent à son départ. Il faut féliciter le voyageur de ce changement, car outre que *La Carabine du Roi* rappelait trop Mayne Reid et Gustave Aimard, il semble que, la famille Coillard l'ayant tiré d'un péril des plus graves, il était injuste de ne pas la mentionner aussi. C'est dans cette pensée que le major a intitulé la première partie de son livre : *La Carabine du Roi*, et la seconde : *La famille Coillard.*

On connaît l'itinéraire de cette magnifique expédition. Parti le 4 décembre 1877 de Saint-Philippe de Benguéla sur l'océan Atlantique, Serpa Pinto arriva au milieu d'avril 1879 à Durban sur l'océan Indien, après avoir traversé le pays de Bihé, celui des Barotsés, descendu le Zambèze, exploré la région comprise entre le Zambèze et le Limpopo, d'où il gagna la mer par le Transvaal et le pays de Natal.

On lui doit la reconnaissance du cours du haut Coubango, des affluents de cette rivière et de ceux du Zambèze, du lac Macaricari ou plutôt de la chaîne de lagunes qui le composent. C'est lui qui nous a révélé le phénomène si étrange de la rivière Souga ou Botletlé, qui coule tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, suivant l'abondance des pluies dans telle ou telle région.

A son arrivée en Europe, Serpa Pinto avait été violemment attaqué par des écrivains portugais, qui critiquaient, soit le plan de son voyage, soit ses théories et même ses découvertes. M. et Mme Coillard, ces vail-

lants missionnaires qui avaient rencontré Serpa Pinto au centre de l'Afrique, défendirent son honneur et le réhabilitèrent aux yeux de tous. On voit dans le courant du livre que, de son côté, le major cherche constamment à réduire à néant toutes les accusations portées contre lui, en insistant surtout sur le point de vue purement géographique et topographique de son exploration. De nombreuses cartes dressées par lui sont des documents précieux. Il y a même à la fin de l'ouvrage un fac-simile autographié d'un de ses croquis manuscrits.

D'autre part, si les remarques concernant l'ethnographie sont nombreuses, les observations sur la faune et la flore manquent complètement. On s'aperçoit bien vite que l'auteur n'est point un naturaliste, mais un officier d'état-major, habile dans l'art de lever les plans, mais qui se préoccupe peu de la vie animale ou végétale qui l'entoure.

Son style est vivant, quelquefois même un peu trop coupé, un peu trop abondant en superlatifs. La narration, qui présente un réel intérêt, est riche en anecdotes de tous genres, en faits émouvants. Du reste, les grandes théories, les jugements à premier examen ne coûtent rien à Serpa Pinto. Les amis des missions y trouveront, entre autres, des appréciations concernant l'œuvre et ses agents, et un hommage sincère rendu à M. et Mme Coillard, pour la manière dont ils remplissent leur tâche si ardue.

R. de Lannoy de Bissy. Carte d'Afrique au $^1/_{2000000}$. — Commencée en 1875, cette carte, dont M. R. de Lannoy de Bissy, capitaine du génie, avait pris l'initiative, et que le ministère de la guerre a adoptée en 1881, comprendra 62 feuilles. Le tableau d'assemblage et les feuilles 53, 54, 58, 59 et 60, nous ont été envoyés; celles-ci comprennent Barmen, Kourouman, Port-Nolloh, la colonie du Cap et Pietermaritzbourg, c'est-à-dire la partie la plus méridionale du continent. L'échelle au $^1/_{2000000}$ est déjà très grande, et sera suffisante pour la plupart des feuilles, d'autant plus que des cartons donneront en détail les villes, les ports et les autres localités remarquables. Les $^2/_3$ des feuilles sont en préparation, et l'on peut espérer que, grâce au procédé de la zincographie, adopté pour la reproduction, la publication marchera rapidement. Sans doute, cette édition, qui ne donne que la planimétrie, manque d'élégance, mais elle peut s'exécuter promptement, ce qui est une condition essentielle pour une telle carte, qui doit embrasser toute l'Afrique, où les explorations deviennent de plus en plus nombreuses. Au reste, cette première édition sera suivie d'une seconde en chromolithographie, qui donnera en outre le relief du terrain.

Die Goldküste und westliche Sklavenküste, sowie das südliche Asante-Reich in West-Afrika, Basel, 1873. — Ce titre est celui d'une carte, à grande échelle, publiée par la Société des missions de Bâle, à l'époque de la captivité de MM. Ramseyer et Kühne à Coumassie, et d'après les travaux des missionnaires A. Riis, Strömberg, Locher, etc. Elle présente la côte de Guinée comprise entre l'embouchure du Volta à l'est, et le Prah à l'ouest, donne les limites du protectorat anglais dans cette région, et indique toutes les stations des missions de Brême et de Bâle, ainsi que des missions wesleyennes, enfin le lieu de captivité des missionnaires chez les Achantis.

Die Colonisation Afrika's.-A. Die Franzosen in Tunis, vom Standpunkte der Erforschung und Civilisirung Afrika's, von *Dr Emil Holub*. Wien (Alfred Hölder), 1881, in-8°, 16 p. — Frappé du contraste entre la facilité avec laquelle la civilisation pénètre chez les populations de l'Afrique australe, et les difficultés que lui oppose, dans la partie septentrionale du continent, le fanatisme musulman, le Dr Holub accueille avec satisfaction l'occupation de la Tunisie par la France, dans l'espoir que prochainement la Tripolitaine et le Maroc deviendront des colonies de l'Italie et de l'Espagne. Une fois l'influence européenne solidement établie dans tout le nord de l'Afrique, il ne doute pas que la civilisation ne fasse des progrès rapides jusqu'au centre, par l'établissement des colons. Pour cela, il conseille aux conquérants civilisateurs d'acquérir le respect des tribus nomades et d'exercer une influence pacifique, en s'entourant de tous les renseignements utiles sur le pays et les habitants, et en tenant compte des qualités et des conditions climatologiques du premier, ainsi que du degré de civilisation et des us et coutumes des indigènes.

Carte du Sahara tripolitain, par le *P. L. Richard*, $^1/_{3000000}$. — Nos lecteurs se rappellent l'exploration intéressante des missionnaires de Ghadamès chez les Touaregs Azghers, en vue de fonder une station à Rhat, et l'espoir de succès que le bon accueil de cette tribu leur avait fait concevoir, espoir bientôt déçu par l'assassinat du P. Richard, au début d'un second voyage. Quoique la carte actuelle n'ait plus à cet égard qu'un intérêt rétrospectif, elle n'en est pas moins utile pour l'étude du Sahara tripolitain ; bien gravée et facile à lire, elle donne une connaissance exacte de cette partie du Sahara qui s'étend des chotts tunisiens, à travers les dunes de l'Erg, le long de l'Oued Igharghar, jusqu'au plateau central où se trouvent Rhat et Idelès. Elle sera bonne à consulter

lorsque les explorations pourront être reprises ; espérons que ce moment ne se fera pas longtemps attendre.

Carte de l'Ovampo, par le *R. P. Duparquet.* — Dans leur numéro du 20 août 1880, les *Missions catholiques* ont publié un croquis de l'Ovampo, qui permettait de suivre l'exploration du P. Duparquet dans cette région. La carte nouvelle que nous avons reçue, gravée avec soin, complète et rectifie sur certains points la précédente ; elle donne une idée très nette du réseau d'omarambas qui caractérise cette vaste plaine, de la position des résidences des chefs des nombreuses tribus qui l'habitent, des anciennes stations des Boers émigrés du Transvaal, des routes des wagons, des sources qu'on y rencontre, et des gués du Cunéné dans la saison sèche. Elle forme donc un utile complément à la cartographie de la rive méridionale du cours inférieur du Cunéné.

Relazione della Commissione della Camera di Commercio e del Club africano di Napoli sulla pesca della madreperla da iniziarsi dagl' Italiani ad Assab. Napoli (Michele Capasso), 1881, in-8°, 19 p. — M. Branchi, vice-consul italien à Assab, ayant proposé à son gouvernement d'engager les Italiens à entreprendre la pêche des perles à Assab, le ministre du commerce a chargé une commission, composée de délégués de la Chambre du Commerce et du Club africain de Naples, d'étudier la convenance d'entreprendre cette pêche. La Commission a examiné la question à tous les points de vue, et rapporté, par l'organe de MM. Turi et Careri, que, pour une foule de raisons, parmi lesquelles nous ne relèverons que les principales : l'état précaire de l'établissement d'Assab au point de vue politique, la quasi impossibilité d'y fonder une colonie productive, la difficulté de prouver avec l'Abyssinie des relations commerciales, les résultats négatifs des essais de commerce tentés jusqu'ici à Assab, le manque d'eau, l'aridité du sol, le peu de sécurité depuis le massacre de Beilul, le chiffre peu encourageant des produits de la pêche, les difficultés suscitées par les indigènes, etc., elle n'estime pas devoir appuyer la proposition susdite, et pense qu'il faut attendre d'avoir plus de lumières, sur la position politique d'Assab et sur la possibilité d'y créer une colonie commerciale et industrielle, avant d'encourager les Italiens à la pêche des perles dans cette baie. Rédigé avant la conclusion de la convention entre l'Angleterre et l'Italie au sujet d'Assab, ce rapport témoigne du sérieux avec lequel la Commission s'est acquittée de sa tâche, et se distingue par sa parfaite lucidité.

E MASSARI

1880-1881.

500 kil.

L'Afrique explorée et civilisée, N° 9. - Avril 1882.

BULLETIN BI-MENSUEL (*5 juin 1882*).

Un des événements les plus importants pour l'**Algérie**, pendant les deux mois qui se sont écoulés depuis la publication de notre dernière livraison, a été l'achèvement de la **voie ferrée** du Kreider à Méchéria, qui permet de franchir en vingt heures les 352 kilomètres séparant ce dernier point de la Méditerranée. Ce sera, nous l'espérons, un moyen puissant d'arriver à la pacification définitive du Sud-Oranais. Prolongée, comme il en est question, jusqu'à Aïn-Sefra ou à Aïn-Sfissifa, à la frontière marocaine (V. la carte, IIIme année, p. 84), cette ligne servira à prévenir le retour de surprises comme celle du Chott-Tigri, où une mission topographique a été attaquée par des Arabes qui lui ont fait subir de grandes pertes, à elle et aux deux compagnies qui l'escortaient. Le chemin de fer d'Alger à Laghouat, dont le tracé est à l'étude, aurait à peu près la même longueur (475 kilom.); celui de Constantine à Batna va être livré à la circulation ; la section de Batna à Biskra sera terminée dans trois ans, et les études pour son prolongement jusqu'à Ouargla sont achevées.

La recherche des moyens de pacifier le sud de l'Algérie et de la Tunisie a ramené l'attention sur le projet de **mer intérieure de M. le commandant Roudaire** (V. Ire année, p. 34), un peu perdu de vue depuis deux ans. L'actualité que lui a donnée le rapport de M. de Freycinet au président de la République, nous a engagés à accompagner cette livraison d'une carte, dressée sur celle de M. Roudaire dans son rapport sur la mission des Chotts. Nos lecteurs pourront mieux se rendre compte de la question, rectifier l'erreur dans laquelle on tombe souvent quand on parle de mer saharienne, et mieux comprendre le rapport que doit présenter prochainement la commission générale nommée pour étudier ce projet. Ils verront qu'il ne s'agit pas d'inonder le Sahara, mais simplement de créer, au sud de la Tunisie et de l'Algérie, un vaste bassin, d'une surface égale à 17 fois environ celle du lac de Genève, en faisant pénétrer les eaux de la Méditerranée dans les chotts Djerid, Rharsa et Melrir, par un canal traversant l'isthme de Gabès et les seuils qui séparent les chotts les uns des autres. L'exécution du projet soulève des questions très complexes, dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer ici. Qu'il nous suffise aujourd'hui de dire que M. de Freycinet l'a jugé digne d'être étudié d'une manière approfondie par le gouvernement, et que, sur sa proposition, il a été nommé une grande commission chargée de déterminer la suite qu'il convient d'y donner.

Quelque peu sérieux qu'il nous paraisse, nous ne pouvons passer sous silence le projet de M. **Channebôt,** publié par le *Bulletin de la Société américaine de Géographie,* pour le développement des ressources de l'Afrique centrale par un **chemin de fer de la Méditerranée au Soudan.** L'auteur fait partir sa voie ferrée du cap Misratah, à l'est de Tripoli, et la conduit au lac Tchad et à Kouka, par Sokna, Mourzouk, la vallée du Konar semée d'oasis, et Bilma, célèbre par ses mines de sel et rendez-vous général des caravanes du nord du Soudan. La longueur n'en serait que de 2434 kilom.; plus courte que toute autre ligne transsaharienne, celle-ci serait, à en croire M. Channebôt, la plus facile et la plus praticable. La plus grande hauteur en serait au col Nischka, dans les monts Goudah, à 624^{m} au-dessus de la mer. La ligne entière serait divisée en 11 sections, et compterait 58 stations, dont l'auteur indique les noms et les ressources. Il ne manque à ce projet que l'indication des études sur lesquelles il repose, et celle des moyens d'exécution.

M. **Mamoli,** délégué de la **Société milanaise d'exploration en Afrique,** et administrateur de la station de Derna, a été arrêté par l'ordre du kaïmakan de cette ville, près de Rass-el-Tin, pendant un voyage sur mer. Avec les trois hommes qui l'accompagnaient, il fut ramené à Derna sous une forte escorte, accueilli par la population avec toutes sortes d'insultes, et ne fut remis en liberté qu'après avoir subi un long interrogatoire de la part du kaïmakan. Les consuls européens de Bengazi demandèrent au gouverneur une réparation immédiate qui leur fut refusée, sur quoi ils décidèrent de fréter un voilier pour aller chercher les Européens établis à Derna, et les faire sortir de la ville avant que la population surexcitée en vînt à des voies de fait. Dès lors, M. Mamoli est arrivé à Milan, où a eu lieu une séance de la Société d'exploration, dans laquelle il a fait un rapport sur son voyage. Les difficultés qu'il a rencontrées n'empêcheront pas la Société milanaise de poursuivre son but pacifique, en ouvrant de nouveaux débouchés au commerce italieh. D'accord avec la Société italienne de géographie, à Rome, et sur la proposition de M. Carlo Benzi, elle a nommé une commission chargée d'organiser une nouvelle expédition pour l'est et le centre de l'Afrique.

Les missionnaires américains, MM. **Ladd** et **Snow** sont heureusement arrivés à **Khartoum,** où ils ont été très bien accueillis, le bruit s'étant répandu qu'ils venaient pour fonder des écoles, dont le besoin se fait grandement sentir. Il n'y en a d'aucune sorte, aussi les enfants manquent-ils complètement d'éducation. Une personne avait donné, il

y a un certain temps, un grand morceau de terrain pour y construire une école, mais on ne s'en est pas servi jusqu'ici. Si les missionnaires l'acceptent, ils pourront en fonder une dès qu'ils le voudront. Giegler pacha, revenu de son expédition contre Mohamed-Ahmed, ne leur conseille pas d'aller pour le moment au Sobat; ils devront vraisemblablement attendre, pour aller explorer cette région, que le gouverneur envoie un vapeur à Gondokoro. Le pays n'est pas sûr; le Darfour et le Kordofan sont en insurrection, le mudir de la première de ces provinces, Emiliani, qui, depuis 1878, maintenait l'ordre à Kab-Kabia, Kolkol et Dara, vient de mourir, et son décès laisse à peu près le champ libre aux insurgés.

Quoique le **Gallabat** soit une province égyptienne, et que le décret du khédive sur l'abolition de la traite y ait été proclamé, le **trafic des esclaves** y est encore un des principaux objets de commerce. Chaque année, des marchands abyssiniens ou arabes en amènent de 5 à 6000 du pays des Gallas et du Sciamgalla; ce sont surtout des jeunes gens de 12 à 15 ans. Le prix en varie suivant la couleur : un garçon de 12 à 15 ans, très noir, se vend de 200 à 250 fr., et seulement de 125 à 150 fr. s'il est d'un teint plus clair; une jeune fille du même âge coûte de 300 à 400 fr., lorsqu'elle est très noire, et de 175 à 300 fr., si elle est d'une nuance plus claire. Loin de réprimer la traite, le gouverneur du Gallabat en profite en prélevant un impôt de 50 fr. pour chaque esclave vendu, 25 fr. du vendeur et 25 de l'acheteur. Il serait bon qu'un consul européen fût établi dans ce district.

D'après une lettre du 6 janvier, d'Agoldi, au sud-ouest de l'Abyssinie, le voyageur hollandais **Schuver** a visité en décembre le pays des tribus Bertas indépendantes, qui habitent les vallées profondes à l'ouest de Fadasi, arrosées par le Yal et le Ror, tributaires du Nil Blanc, au nord du Sobat. Il a réussi à atteindre Kizir et a fait l'ascension des monts Banghé; il a pu déterminer les sources du Yal, affluent du Nil Blanc, et résolu l'énigme géographique résultant du fait que le Sobat et le Jabous passaient pour prendre leur source dans un seul et même lac. En effet, les Arabes croient qu'il y a relation entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, par l'union des tributaires des deux fleuves, le Jabous et le Sobat au sud de Fadasi; dès lors le pays entre les deux Nils serait une île (*ghesireh*). Cette erreur s'explique par le fait qu'il y a deux Jabous[1] portant leurs

[1] Le mot Jabous est chez quelques peuplades un terme générique, pour désigner un cours d'eau permanent.

eaux, l'un au Nil Bleu, l'autre au Nil Blanc. Le Jabous du Nil Bleu a sa source principale, la plus méridionale, au pied du mont Wallel, par 8°50′ latitude Nord. La source la plus orientale du Yal, affluent du Nil Blanc, est dans une vallée du versant occidental des monts Chougrous, dont la base orientale est baignée par le Jabous du Nil Bleu. Dans le territoire des nègres Amans, le Yal porte le nom de Valasat, mais après avoir passé les défilés des monts Banghé, en formant une suite de cataractes qui le font descendre de 650m sur un parcours de 20 kilom., il prend, dans le pays de Berta, le nom de Jabous. M. Schuver l'a suivi jusqu'à la jonction de l'Owé, la principale rivière des vallées au sud de Gomashé. De là, il passe dans les plaines des Bourous, et prend le nom de Yal, qu'il garde jusqu'au confluent avec le Nil Blanc.

L'*Esploratore* a enfin reçu des nouvelles du capitaine **Casati,** de Tangasi, résidence d'un chef des Mombouttous. Sa santé est de nouveau bonne, mais il a été gravement malade, et a été privé de tout par un incendie. Il n'en compte pas moins exécuter son projet de suivre l'Ouellé, pour résoudre la question de son cours, et déterminer s'il fait partie du bassin du Congo, ou s'il se dirige au lac Liba, ou au lac Tchad. Il a visité quelques villages akkas ainsi que le tombeau de Miani, non loin de Ndorouma, et il a envoyé un itinéraire de la route qu'il a parcourue de Meshra-el-Rek jusqu'à Tangasi; malheureusement les instruments lui manquent, et ses relevés ne sont basés que sur la boussole et le pas de sa monture. Il a rencontré le Dr Junker, et comptait se rendre auprès d'Emin Bey pour se pourvoir du nécessaire avant d'entreprendre l'exploration de l'Ouellé. Il est accompagné d'un Arabe et de quatre Akkas qui lui sont très affectionnés. Les *Mittheilungen de Gotha* nous apprennent en outre que le capitaine Casati, après avoir été, pendant 60 jours, traité presque comme un prisonnier par le prince Azanga, a réussi à s'enfuir et à se réfugier dans les stations égyptiennes.

Emin Bey continue à visiter avec beaucoup de zèle les provinces du cours supérieur du Nil Blanc soumises à son administration, et emploie ses voyages à relever soigneusement le pays qu'il parcourt pour combler les lacunes des cartes existantes. Dans quelques mois, l'Institut de Gotha publiera une carte de ses levés dans le Latouka, à l'est du Nil, et jusqu'à l'Albert Nyanza. Dans les mois de septembre à décembre de l'année dernière, il s'est rendu dans le mudirieh du Rohl, à l'ouest du Nil, ajouté depuis peu à son gouvernement; la carte qu'il en donnera complètera nos données sur le pays entre le Rohl et le Nil, et éclaircira quelques points douteux des itinéraires antérieurs. En février et en

mars de cette année il a été à Khartoum, et il doit maintenant être en route pour le pays des Niams-Niams et le Mombouttou, d'où il ira à l'Albert Nyanza, en passant par les stations qu'il a fondées l'année dernière chez les Amadi, le long du cours supérieur du Kibali. Il espérait rencontrer le Dr **Junker** qui lui a envoyé une carte de ses travaux le long de l'Ouellé, très riche en détails intéressants sur les peuples et les tribus de ce pays. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* a publié deux lettres du Dr Junker à sa famille, apportées à Khartoum par Emin Bey. Après avoir envoyé, de Ndorouma, son quartier général chez les Niams-Niams, M. Bohndorf, son compagnon de voyage, vers le nord-ouest, chez le prince Sassa, Junker s'est dirigé vers le sud, chez les Amadi, sur la rive septentrionale de l'Ouellé; là il a passé le fleuve pour aller à Bakangaï, mais il a été obligé de rester plusieurs mois chez les Abarambos et a été pillé. Avec l'aide des gens de Sassa il a pu repasser l'Ouellé, et a dû attendre jusqu'au mois d'août chez les Amadi une occasion pour se remettre en route vers le sud. Une forte station égyptienne a été établie à deux jours de marche à l'est des Amadi, dans la partie orientale du territoire des Abarambos, à la frontière ouest du Mambanga, non loin de l'endroit où, en 1880, Junker traversa l'Ouellé, dans son voyage au Mambanga. Le voyageur y est allé à la fin d'août, en suite d'une invitation du commandant de la station, et c'est de là qu'il a écrit, le 16 novembre, la première des lettres sus-mentionnées. Dans la seconde, datée du 26 décembre, du pays des Abarambos, il écrit que ceux-ci ont été châtiés, et que le prince de Bakangaï lui a envoyé des présents et des gens pour le mener dans son pays; il allait s'y rendre; de là, il voulait retourner au Mombouttou où il comptait arriver à la fin de février.

Nos lecteurs se rappellent que **Rohlfs** avait reçu du négous d'**Abyssinie** pleins pouvoirs pour négocier la paix avec l'**Égypte**; le roi Jean y mettait cependant, comme condition *sine qua non*, la cession d'un port sur la mer Rouge. Le gouvernement allemand était disposé à lui aider, si le gouvernement anglais coopérait à cette œuvre de pacification. L'arrivée au Caire, l'an passé, d'une ambassade du négous, a fait croire au représentant anglais dans cette ville que la paix existe entre l'Abyssinie et l'Égypte; mais il n'en est rien : il ne s'agissait que d'une ambassade privée, pour obtenir un *abouna* (grand-prêtre copte) pour l'Église abyssinienne. Des lettres reçues par Rohlfs montrent que la guerre sévit toujours sur les frontières des deux pays. L'Abyssinie n'a pas cessé de considérer comme sa propriété le pays de Kéren et des Bogos, que Munzinger lui a enlevé et qu'elle pille, ce qui donne lieu à des conflits san-

glants. Le gouvernement du khédive paraît s'inquiéter fort peu que des centaines d'hommes soient massacrés chaque année loin de sa capitale ; ses employés et ses officiers y trouvent leur avantage, en s'emparant des jeunes Abyssiniennes dont ils font des esclaves pour leurs harems. Le roi Jean désire le retour de Rohlfs ; celui-ci s'est adressé à « l'Antislavery Society » pour chercher à obtenir l'appui du gouvernement anglais, d'autant plus tenu d'intervenir, que la conquête du pays de Keren et des Bogos par les Égyptiens a été une des conséquences de la campagne des Anglais en Abyssinie.

Le Dr **Keller** a terminé l'exploration dont il avait été chargé dans la **mer Rouge,** par des études sur le commerce de Souakim. L'exportation pour l'Europe est assez considérable ; elle consiste essentiellement en gomme, en peaux, en dents d'éléphants, en coquilles à perles, et en animaux vivants venus du Soudan pour les jardins zoologiques. Quant à l'importation, l'Angleterre fournit des étoffes légères de laine ; la France, de la faïence ; la Suisse, du lait condensé ; la Grèce, des spiritueux. Le peuple de la côte et de l'intérieur est fort et intelligent, et a jusqu'ici résisté aux côtés dangereux des influences étrangères. Le sol serait rémunérateur, mais il faudrait une administration énergique pour apprendre aux habitants à le faire valoir. Le Dr Keller a en outre fait des observations multipliées sur les Nubiens de la côte et de l'intérieur, pour s'assurer jusqu'à quel point ce peuple a le sens des couleurs, et il a constaté que, contrairement à l'opinion que les peuples primitifs ne distinguent ni le bleu, ni le violet, les Nubiens de la côte distinguent toutes les couleurs du prisme, du rouge au violet, ainsi que les diverses nuances des couleurs, pour lesquelles ils ont des noms spéciaux. Les Nubiens des montagnes distinguent le noir, le blanc, le rouge et le vert, ainsi que l'orangé, mais pas le jaune clair qu'ils confondent avec le vert, ni le bleu, qu'ils ne distinguent pas du noir ; ils ont aussi de la peine à reconnaître le violet.

Autorisés par le roi du **Choa**, deux des missionnaires de Crischona, qui étaient à Ankober, se sont établis dans le pays des **Gallas,** à Balli, fief royal de Ménélik. Le Choa et le territoire des Gallas, jusqu'à l'Haouasch, sont divisés en fiefs plus ou moins grands, que le roi remet à ses amis et à ses hôtes qui doivent se reconnaître ses vassaux ; d'ailleurs, tout étranger est hôte du roi, qui prescrit ce que le vassal doit recevoir des fonctionnaires. Balli est bas, chaud, et n'a pas d'eau de source ; il faut se contenter de l'eau tombée dans la saison des pluies et recueillie dans des fossés ouverts. A un kilomètre cependant se trouve un lit de

ruisseau à sec ; en creusant à quelques mètres de profondeur, on rencontre une bonne eau potable. Les habitants sont des Gallas passablement mélangés de gens du Choa émigrés. Sur l'ordre du roi, les Gallas païens se sont fait baptiser, les prêtres leur ont appris à observer les jours de fête, mais sans leur donner d'instruction, et en les laissant suivre leurs traditions païennes. Ils vivent entre eux dans des guerres perpétuelles, sans pouvoir devenir indépendants. L'un des missionnaires leur rend de grands services en soignant les malades ; une école a été fondée pour les enfants, qui seront aussi formés à divers métiers.

Les divergences de vue qui régnaient entre l'Italie et l'Égypte au sujet d'**Assab** ont été aplanies. Le ministre italien des affaires étrangères présentera prochainement un projet de loi sur l'administration du territoire acquis par l'Italie. Assab serait déclaré territoire franc et aurait un caractère commercial. Les Italiens qui y sont établis ont demandé, par l'intermédiaire du chevalier Branchi, commissaire royal, la cession gratuite d'un terrain à une société italienne qui se chargera de construire des magasins, l'achèvement des travaux du port, et la construction d'un phare. En attendant, le commandant Dionisio a été envoyé en mission à Assab avec trois ingénieurs. Outre le port en construction, il en sera fait un autre spécial pour les barques qui servent à la pêche des perles.

L'**Association internationale africaine** a fait une nouvelle perte, qui sera vivement ressentie par tous ceux qui s'intéressent à la civilisation de l'Afrique. M. **Ramæckers,** qui avait remplacé M. Cambier à Karéma, y est mort de la dysenterie le 25 février. Dès son arrivée, il avait travaillé sans relâche à compléter les travaux de son prédécesseur, avait donné de l'extension aux cultures, avait su attirer à Karéma des indigènes qu'il avait déterminés à s'y fixer et s'était acquis le respect et la confiance des chefs des tribus voisines. MM. les lieutenants **Storms** et **Constant** sont partis pour Zanzibar où les attend le capitaine Cambier. Ce ne sera pas sans peine qu'ils atteindront Karéma. Mirambo a brûlé le plus puissant village de cette région, levé des tributs sur tous les autres, et obtenu la soumission de toutes les tribus campées jusqu'à une journée de marche de Karéma. Le lac s'étant retiré à 500^{m} de cette localité, il aurait pu l'investir ; heureusement, il ne l'a pas fait.

MM. les D^{rs} **Bœhm** et **Kaiser** ont fait heureusement un voyage de trois mois, de Gonda, station du **Comité national allemand,** au Tanganyika. Leur station paraît très favorable à l'agriculture et à l'élève du bétail. Les vastes champs qu'ils possèdent sont cultivés gratuitement

par les gens de la princesse de Gonda. Ils espèrent récolter plus que le nécessaire pour l'entretien de leur personnel, et écouler le surplus à Tabora, qui souffre fréquemment de disette. La station n'est pas encore bonne pour le commerce, mais M. **Reichard** comptait faire, à ses frais, un voyage à l'intérieur pour acheter de l'ivoire.

M. le missionnaire **Last**, de Mamboya dans l'Ousagara, a obtenu sur les **Masaï** des renseignements qui lui font croire qu'un voyageur, brave sans forfanterie, et aimable sans servilité, connaissant le souahéli et la langue des Masaï, pourrait, avec une caravane bien organisée, traverser leur pays, de Pangani ou de Mombas, et atteindre, par le lac Baringo, la rive septentrionale du Victoria-Nyanza. Le nombre des hommes devrait dépasser un peu celui des colis, pour que la caravane ne fût pas arrêtée si quelque porteur tombait malade. La question des vivres serait un peu difficile, dans un pays dont les habitants vivent de viande de bœuf et de lait, et négligent la culture des légumes si indispensables aux porteurs de Zanzibar. Les indigènes Ouarimas et Souahélis qui le traversent souvent, partent d'ordinaire de Pangani, se dirigent au nord ou à l'ouest jusqu'aux frontières des Masaï ou des Ouakouafis, où ils se reposent un certain temps, pour recueillir les informations sur le temps que leur prendra le passage à travers le pays des Masaï jusqu'à l'endroit qu'ils désirent atteindre. Lorsqu'ils savent le nombre de jours qu'il leur faudra, ils achètent des natifs la quantité de farine nécessaire ; chaque homme en prend jusqu'à 10 kilogrammes en sus de son colis. D'après un indigène, on peut aller de Pangani à Ousoukouma en soixante-six jours. Dans le cas où la Société de géographie de Londres se déciderait à envoyer une expédition, de Pangani ou de Mombas à la côte orientale du Victoria-Nyanza, M. Last pourrait procurer, comme porteurs, des hommes de la vallée de la Louhéga dans le Ngourou. Il signale aussi l'existence d'une tribu pygmée, les Ouamdidikimos, à quatre-vingt-dix jours de marche au N.-O. du Ngourou.

M. **Griffith** qui réside à Mtoua, un des centres de la mission de Londres à l'ouest du Tanganyika, a visité l'**Ougoma**, au nord de l'Ougouha, et est entré en relations avec le chef Kabamba qui l'a reçu avec beaucoup de bienveillance. Sa ville est située sur une hauteur, près du lac ; elle est entourée de grands bananiers et compte environ 150 maisons, disposées très irrégulièrement, sans former des rues comme dans l'Ougouha ; les natifs cultivent de grands champs de cassave et de maïs. Le chef portait un vêtement rouge et un turban blanc ; entouré de ses anciens, il exprima à M. Griffith le désir de voir des blancs s'établir chez lui, et lui

demanda de venir pour tuer les éléphants qui ravagent ses champs, les armes de ses sujets étant trop faibles pour ces gigantesques créatures. Il aurait aussi voulu avoir des charmes pour réunir plus de gens dans sa ville, et pour détruire les lions et les léopards, qui tuent, dit-il, beaucoup de monde; les sorciers de l'Ougoma passent pour avoir le pouvoir spécial de charmer ces animaux et de les envoyer à leur gré dans un district ou dans un village; lions ou léopards tuent les gens de jour comme de nuit, mais sans jamais être vus. A une demi-journée dans l'intérieur sont les plaines populeuses et les villages de l'Oubogoué, d'où les Ouagomas tirent les esclaves qu'ils vont vendre à Oudjidji.

La station de **Moulonewa,** dans le Massanzé, a été renforcée par quatre missionnaires romains de Tabora, et trois auxiliaires de Mdabourou. Le chef de la localité a fait un voyage à Oudjidji, où il a eu une entrevue avec le gouverneur arabe, qui lui a conseillé de vivre en bonne intelligence avec les missionnaires et d'éviter toute espèce de querelles. Le P. Moncet fait des relevés scientifiques et soigne les malades; ses collègues s'occupent de l'instruction des enfants. Mouruma, sultan du nord du lac, est venu leur proposer de fonder dans ses États une station; un établissement sur le territoire de ce chef, à une quinzaine d'étapes du Victoria-Nyanza, serait un moyen de relier les missions de l'Ouganda à celle du Tanganyika. La création de celles du Haut-Congo a été retardée par le massacre du P. Deniaud et de ses compagnons, destinés à présider à ces fondations plus lointaines. On avait déjà préparé les approvisionnements nécessaires pour la caravane qui devait les conduire dans les États du Mouata-Yamvo; ils ont été pillés ou livrés aux flammes. Une nouvelle caravane partira dans le courant de l'été prochain.

La construction de la **route** entreprise pour unir le **Nyassa au Tanganyika** a été interrompue par le massacre d'un certain nombre de natifs au service de M. James Stewart. Celui-ci avait pris pour base de ses travaux Chiouinda (V. la carte de la région du Nyassa, IIIme année, p. 44), à 140 kilom. à l'ouest de l'extrémité septentrionale du Nyassa; il avait avec lui quelques ouvriers anglais et des natifs chrétiens du sud du lac. Des caravanes, conduites par des blancs, et composées des natifs les plus civilisés, se rendaient régulièrement au lac pour en rapporter les provisions nécessaires. Une de ces caravanes, n'ayant pas de blancs et comptant des natifs de Chiouinda, paraît s'être livrée à quelques actes de maraudage, en traversant le territoire d'un chef nommé Mombouéra. Quoi qu'il en soit, celui-ci attaqua la caravane qui perdit 19 hommes, les uns tués, les autres vraisemblablement pris et

vendus à des trafiquants d'esclaves. Le chef de Chiouinda appela ses voisins à son aide pour déclarer la guerre à Mombouéra. M. Stewart réussit heureusement à prévenir l'effusion du sang; Mombouéra témoigna le désir de faire la paix et offrit, comme compensation, des bestiaux qui furent acceptés. M. Stewart qui avait fait transporter son matériel au bord du lac, va recommencer ses travaux, en prenant pour base d'opération Karonga, sur le Nyassa.

Les évangélistes envoyés des Spelonken à la baie de Delagoa sont de retour à **Valdézia**. Ils ont trouvé la tsétsé sur leur route. Le gouverneur portugais de Lorenzo Marquez, tout en étant personnellement favorable à M. Creux, lui a fait savoir que les lois du pays défendent l'établissement de missions protestantes en territoire portugais; mais celui-ci ne s'étend pas au loin à l'intérieur, et, là où M. Creux désire établir une mission, les Portugais paient tribut aux chefs magouambas. Magoud, le plus puissant des chefs du pays, a bien reçu les évangélistes, et leur a demandé de lui ramener prochainement un missionnaire. De la mer on peut arriver chez lui directement en barque par le Comati. Malheureusement les Portugais et les Banyans ont introduit dans le pays une ivrognerie effroyable. La station de Valdézia sera renforcée par l'envoi d'un nouveau missionnaire, M. Jaques, qui partira l'été prochain, accompagné d'un jeune agriculteur chargé de seconder les missionnaires dans leurs travaux manuels.

Le gouvernement de la colonie du Cap a proposé au Parlement d'annuler la proclamation prescrivant le désarmement des **Bassoutos**, et de nommer une commission chargée, soit de dédommager de leurs pertes les marchands européens et les indigènes *loyaux*, soit de rechercher le système d'administration qui aurait le plus de chances de pacifier le pays. Le ministère britannique a approuvé les propositions pacifiques de l'autorité coloniale. On espère surmonter ainsi la désaffection des Bassoutos et voir l'ordre se rétablir. Les impôts se paient sans difficulté; Letsié et Lérothodi ont donné l'exemple; tout le bétail de la contribution de guerre a été livré, et en sus 8891 têtes, qui ont été remises aux loyaux. Les démarches de M. Coillard en Angleterre avant son départ pour l'Afrique, et de M. Mabille au Lessouto, n'ont pas été étrangères à ce changement de politique.

Les opérations des **compagnies des mines de houille de la Colonie du Cap :** Great Stormberg, Cyfergat, et Indwe Coal Mining Companies, ont commencé. D'après le *East London Dispatch*, M. W. Molyneux a été envoyé à Molteno, pour faire rapport sur les ressources

géologiques de ce district, et sur les meilleurs moyens d'en exploiter les houillères. Son rapport au gouvernement colonial présente les gisements des Stormberg comme inépuisables; le charbon en est bon pour le chauffage des appartements, pour le gaz, la vapeur, et l'industrie manufacturière. L'extension de la ligne East London-Queenstown, à Burghersdorp et Aliwal, passera par Molteno et Cyfergat, où les opérations minières pourront s'exécuter sur une grande échelle. La qualité et la quantité de cette houille rendra la colonie indépendante à cet égard de la mère-patrie.

Dans une dépêche de lord Kimberley à sir Hercules Robinson, publiée dans le *Blue Book*, le ministre anglais rappelle que **Wallfish Bay** a été proclamé territoire britannique à la demande de la colonie du Cap, et pour surveiller le seul port de toute une longue côte, par lequel puissent passer, pour l'intérieur, des armes et des objets de commerce. Après avoir annoncé que le gouvernement de la reine ne changera rien à l'état de choses actuel, si le Parlement du Cap continue à maintenir les établissements de cette place, il ajoute qu'il ne voit pas l'avantage de conserver une possession si éloignée de la colonie, et exposée aux attaques de natifs hostiles, puisque l'occupation de cette localité n'a pas arrêté l'importation d'armes et de munitions, le commerce étant d'ailleurs à peu près insignifiant et n'ayant pas beaucoup d'avenir. Dans le cas où le Parlement du Cap ne ferait pas le nécessaire pour protéger cette place comme portion de la colonie, il y aurait lieu, dit lord Kimberley, d'offrir aux quelques Topnaars qui restent encore, de les transférer dans telles ou telles localités sûres du pays des Namaquas, et de renoncer à tout exercice d'autorité anglaise à Wallfish Bay. — L'intervention du Dr Hahn, mentionnée dans notre dernier numéro, ne s'est pas bornée à la conférence avec les chefs **Namaquas**; il s'est encore rendu dans le Damaraland, à Okahandya pour voir les chefs des **Héréros**, et, grâce à ses démarches et à celles de missionnaires chez les Namaquas et les Héréros, des négociations de paix ont été commencées; les Bastards de Rehobot ont conclu une paix séparée avec les Héréros; il en a été de même des Zwartboï, et l'on peut espérer que bientôt les hostilités cesseront complètement dans cette région.

Le consul anglais de St-Paul de Loanda a communiqué à Lord Granville des extraits de lettres d'un Anglais établi à Mossamédès, M. Bent, qui a visité les **Boers** établis à **Humpata**, à 200 kilom. environ de la côte. Le gouvernement portugais leur a donné 2500 liv. sterl. pour ouvrir une route jusqu'à Mossamédès. Ils sont au nombre de 420, laborieux,

pacifiques, entièrement sous la loi et la protection des Portugais, dont un officier réside au milieu d'eux avec une demi-douzaine de soldats. Une canalisation de 5 à 6 kilom. amène l'eau devant chacune de leurs maisons; le sol est fertile, et leur fournit en abondance blé et légumes de toutes sortes; ils comptent cultiver le coton et la vigne. Le cuivre et le fer ne sont pas rares; dans le voisinage il y a du gibier, entre autres des éléphants et des autruches. Les indigènes Gambos ont fait deux tentatives pour chasser les Boers de Humpata, mais ils ont été repoussés et maintenant ils les laissent tranquilles. On attend l'arrivée d'une troupe de Bastards, descendants de Boers et de Hottentots, qui s'établiront à 100 kilom. au sud de Humpata. Les Portugais espèrent beaucoup de ces établissements pour l'exportation de l'ivoire et des plumes d'autruche.

Il s'est formé, sous le nom de **Congo and central african Company,** une société commerciale pour acquérir les factoreries possédées jusqu'ici par M. Zagury à Banana, Quissanga, Boma, Ambriz, Loanda, Dondo, etc., ainsi que les navires et les vapeurs adaptés à la navigation sur le Congo et autres fleuves, et faisant le service entre les susdites factoreries. Le but de la Société sera d'étendre et de développer les relations commerciales avec cette partie de l'Afrique. M. Zagury, qui y a passé 12 ans, en sera le directeur. Deux lignes de steamers feront le service entre la côte occidentale africaine et l'Angleterre.

Lors de la visite que le P. Augouard a faite à **Stanley Pool,** le sergent Malamine, laissé par **Savorgnan de Brazza** à la garde du drapeau français, lui a communiqué une copie du **traité d'annexion** que son chef avait conclu avec les princes indigènes de cette partie du fleuve. Il est conçu en ces termes :

« Au nom de la France, et en vertu des droits qui m'ont été accordés le 10 septembre 1880, par le roi Makoko, j'ai pris possession du territoire situé entre les rivières Iué et Impila, le 3 octobre 1880. En témoignage de quoi j'ai arboré le drapeau français à Okila, en présence des chefs Oubanghis, venus à Nkouma pour un but commercial, et des chefs Batékés : Ntaba, Lecanho, Ngæcala, Ngæko et Jenna, vassaux de Makoko, et en présence aussi de Ngalième, représentant officiel de Makoko, à cet effet. J'ai remis à chacun de ces chefs un drapeau français pour qu'ils l'arborent sur leurs villages, en témoignage de la prise de possession que j'en ai faite au nom de la France. Ces chefs, informés par Ngalième de la décision de Makoko, se sont inclinés devant sa résolution, ont accepté le drapeau, et, par leur marque empreinte sur cet instrument, ont attesté leur adhésion à la cession du territoire de

Makoko. Le sergent Malamine garde le drapeau français, et fera provisoirement les fonctions de chef de la station française de Nkouma. En remettant à Makoko ce document fait à triple, revêtu de ma signature et des marques des chefs, ses vàssaux, je lui ai formellement notifié ma prise de possession de cette partie de son territoire pour l'établissement d'une station française. Fait à Nkouma, royaume de Makoko, le 3 octobre 1880. Signé : Pierre Savorgnan de Brazza, second lieutenant de marine ; + Ngalième, + Lecanho, + Ntaba, + Ngæko, + Jenna. »

Il n'y a là rien qui oblige les chefs de Stanley Pool à interdire l'accès du territoire aux explorateurs et aux missionnaires de nationalité non française, mais leurs procédés, à l'égard de Stanley et des missionnaires anglais, ont besoin d'explications que ne manquera pas de fournir Savorgnan de Brazza, ce dernier va revenir en France pour faire les préparatifs de l'expédition qu'il doit conduire sur le Congo, avec le Dr Ballay, pour le compte du ministère de l'instruction publique.

MM. **Clarke, Richards et Ingham,** de la « **Livingstone Inland Mission,** » partis de Banza Manteka, ont traversé le long de la rive méridionale du Congo, sur une étendue de 65 kilom., un pays qui jusqu'ici n'avait été visité par aucun Européen. Ils ont rencontré beaucoup de villes et de villages très peuplés, des natifs généralement familiers et amicaux ; de grands jardins bien cultivés entourent la plupart des villes. Pendant leur voyage, ils ont vu beaucoup de traces d'éléphants et de buffles, et quelquefois les animaux eux-mêmes. A Bemba, ils traversèrent le fleuve, et, remontant le long de la rive droite, ils atteignirent Stanley Pool, où ils comptaient reconnaître le pays et choisir un emplacement pour y fonder une station. Les chefs de Stanley Pool, qui d'abord s'étaient montrés bien disposés, devinrent bientôt hostiles et refusèrent de leur laisser traverser le fleuve pour revenir par la rive méridionale. Ils durent redescendre par la rive droite jusqu'à la rivière Nkenké, près de laquelle ils acquirent du chef d'Inkissi un terrain pour une station. Avant de se mettre à construire, ils vinrent à Bemba, où les lettres qu'ils trouvèrent les décidèrent à commencer par explorer toute la rive sud du Congo, de Bemba jusqu'à Stanley Pool, afin de chercher quelle sera la meilleure voie pour le transport du steamer le *Henry Reed,* qui doit naviguer sur le cours moyen du fleuve. Ils ont dû partir pour cette exploration au milieu de janvier. — Le 26 avril sont partis de Liverpool des renforts pour cette mission, entre autres, M. William Appel, qui a fait des études pratiques d'astronomie pour pouvoir poursuivre des travaux géographiques dans l'Afrique centrale, et

M. A. Sims, qui espère fonder à Stanley Pool un « Cottage Hospital » et un Dispensaire pour les Européens et les natifs. Ce dernier possède des connaissances étendues en zoologie et en botanique, et étudiera la faune et la flore de ce pays. Il nous a informés directement qu'il accueillerait avec plaisir les voyageurs et leur donnerait tous les secours et informations qui seront en son pouvoir.

Dans l'espoir que MM. Pogge et Wissmann pourront atteindre la résidence du chef des Tuchilangués, Mukengué, au confluent du Louloua et du Cassaï, et de là descendre au Congo par une route nouvelle, le comité de la **Société africaine allemande** a formé le plan d'une expédition, chargée d'aller à leur rencontre en remontant le Congo au delà de Stanley Pool. La direction en sera confiée au Dr **Büchner,** que ses expériences dans l'Afrique centrale rendent tout particulièrement propre à une mission de ce genre. Mais, comme les ressources dont dispose la Société sont en grande partie absorbées par les frais de la station du Comité national à l'est du Tanganyika, et du voyage de M. Flegel dans l'Adamaoua, celui du Dr Büchner sera ajourné au printemps de 1883. Le Comité préparera l'expédition pendant l'hiver prochain.

Des indigènes du **Congo inférieur** ayant massacré un équipage européen, le commandant du Gabon donna ordre au capitaine de la canonnière le *Marabout* de se rendre au Congo, pour punir les meurtriers. Quand le navire arriva devant la ville de Ningé-Ningé, à 65 kil. de l'embouchure du fleuve, les natifs ouvrirent le feu sur les Français, tuèrent le Dr Chassaigne et blessèrent plusieurs hommes. Là-dessus, le capitaine de la canonnière fit bombarder la ville. Les marchands européens dont les propriétés ont été détruites se sont transportés au Gabon. Le blocus a été établi autour de Ningé-Ningé.

Après avoir, avec l'appui du roi du Nupé, exploré une partie du Niger inconnue jusqu'ici, et visité Sokoto, M. **Flegel** s'est rendu de Bida à Loko sur le Bénoué, où il espérait trouver les marchandises dont il a besoin pour son voyage dans l'Adamaoua, et qu'on devait lui envoyer de Lagos par les steamers de la « United African Company. » Ne les y ayant pas trouvées, il dut se rendre en toute hâte à la côte, pour les y chercher et pour se pourvoir des instruments les plus nécessaires qui lui manquaient. Le 4 janvier, un vapeur de la susdite compagnie le ramenait à Lokodja, au confluent du Niger et du Bénoué, d'où il allait repartir pour Loko où l'attendait sa caravane. Il a dû dès lors remonter le Bénoué jusqu'à Ribago, pour passer de là, par le Mayo Kebbi et les marais de Toubouri, au Chari, au lac Tchad et à Kouka (V. la carte de l'hydrographie du Soudan central, IIme année, p. 64).

Dans une séance récente de la Chambre des Communes, M. Labouchère a attiré l'attention du gouvernement sur la **traite** qui se pratique encore à **Lagos,** d'où elle devrait avoir disparu depuis que cette partie de la côte est devenue possession anglaise. Un correspondant de l'*African Times* écrit en effet de Lagos que, malgré tout ce qui a été fait pour détruire l'esclavage le long de la côte, il y a encore des sujets anglais qui, ayant des propriétés à Lagos, possèdent des esclaves dans des pays situés au delà des limites des territoires britanniques, et font la traite lorsqu'ils ont besoin d'argent. Leurs esclaves s'échappent parfois et viennent à Lagos.

Vers la fin de février, on pouvait craindre au Sénégal un soulèvement général des peuplades nègres des bords de la **Cazamance.** Les Mandingues, conduits par leur puissant chef Sounkary, se révoltèrent, attaquèrent le poste français de **Sedhiou** et le bloquèrent. Une colonne militaire dut être expédiée de Dakar pour porter secours aux assiégés. Elle prit d'assaut le village de Bakoum, résidence ordinaire de Sounkary, dont elle mit l'armée en fuite; après avoir débloqué Sedhiou, brûlé Médina et s'être emparée de plusieurs autres villages, elle rentra à Sedhiou, où la majeure partie des chefs mandingues vinrent faire leur soumission et payer la contribution de guerre imposée par les vainqueurs.

Le gouvernement français demande aux Chambres un nouveau crédit de 7,500,000 fr. environ pour le **chemin de fer du Haut-Sénégal.** Un poste définitif sera établi à Bafoulabé ; celui de Kita sera agrandi ; deux nouveaux postes seront construits, l'un à mi-chemin de Kita au Niger, l'autre à Bamakou. En même temps, on étudie un tracé de voie ferrée à construire de Kayes par Senoudebou, à un point en amont de Bakel, accessible toute l'année aux navires dont le tirant d'eau ne dépasse pas $0^{m},60$. Actuellement, ils ne peuvent remonter à Kayes que cinq ou six mois de l'année ; aussi est-il urgent de créer une voie plus accessible par la vallée de la Falémé. Le projet de loi présenté aux Chambres prévoit que la voie ferrée de Kayes à Bafoulabé sera terminée dans deux ans. Au delà de Bafoulabé, il n'y aura pas de travaux d'art très difficiles à exécuter pour atteindre la partie navigable du Niger. — La Société de géographie de Paris a reçu la carte en six feuilles des levés exécutés par les officiers de la **mission topographique,** sous les ordres du commandant **Derrien,** attachée à l'expédition du lieutenant-colonel Borguis Desbordes. Elle donne, au $^{1}/_{100000}$, l'itinéraire de la colonne entre Médine et Kita, avec le plus de terrain qu'il a été possible d'en relever à droite et à gauche. La cinquième feuille donne le lac ou étang

Bambiri, dont on croyait les eaux tributaires des deux bassins; elles se déversent au N.-E. dans un affluent du Banioulé, affluent lui-même probablement du Sénégal. Il y a aussi un itinéraire de Kita à Mourgoula, avec vues et plans de détail. Jusqu'à présent on n'avait pas d'itinéraire aussi complet s'avançant aussi loin vers le Niger. — On peut d'ailleurs envisager la route commerciale du Sénégal au Niger comme ouverte par l'expédition que le lieutenant-colonel **Borguis Desbordes** vient d'exécuter à 45 kilomètres au delà du Niger, dans le **Kénériadougou,** pays commerçant qui, depuis l'année dernière, demandait la protection française. Parti le 16 février de Kita, avec une compagnie de tirailleurs indigènes, une section d'artillerie, un peloton de spahis et quelques fantassins européens, il était le 18 à Mourgoula, où il confirma l'almamy dans l'idée que la politique de la France est une politique de paix, ayant pour but d'obtenir des voies commerciales dans le pays; le 23, il atteignait Nafadjié à deux jours de marche du Niger. Sur la rive droite du fleuve, un chef redouté, Samory, ruinait le Kénériadougou, et depuis sept mois en tenait assiégée la capitale Kénéria. Borguis Desbordes marcha sur cette ville pour la débloquer, mais à son arrivée, le 26 février, Samory l'avait prise, en avait tué une partie des habitants et réduit le reste en captivité. Il fut d'ailleurs bientôt mis en fuite par la colonne française, qui rentra ensuite à Kita; sur toute la route de Kita au Niger, elle avait été bien accueillie, par les mêmes indigènes qui précédemment avaient attaqué la mission Galliéni. Le capitaine Piétri, attaché à cette mission, a été envoyé à Kita pour prendre le commandement de ce poste; il a rencontré à Médine le lieutenant-colonel Borguis Desbordes, dont la mission pour 1882 est terminée.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'École supérieure des lettres d'Alger a commencé la publication d'un *Bulletin de Correspondance africaine*, qui sera utile pour l'étude de la géographie ancienne de l'Afrique septentrionale.

Au Congrès des sociétés françaises de géographie, qui se réunira cette année à Bordeaux, doit être examinée la question de la création d'une école supérieure de géographie et d'exploration, dans une des grandes villes du nord de l'Afrique: Alger, Tunis, Alexandrie ou le Caire.

Un gisement de houille, dont les couches paraissent étendues et profondes, a été découvert à Bou-Saada, à l'ouest d'Alger. Il résulte des analyses faites par M. Tingry, chimiste au service des mines, que ce combustible est de bonne qualité.

Un survivant de la mission Flatters, recueilli au sud de Géryville, a rapporté que des nègres de Tombouctou, armés d'arcs et de flèches, sont arrivés dans le douar d'un chef Touareg qui l'avait pris à son service comme berger. Ayant appris le projet des Français de venir chez eux, ils voulaient s'opposer à leur passage.

Les trois missionnaires d'Alger, restés à Ghadamès après le massacre du P. Richard et de ses deux compagnons sur la route de Rhat, sont heureusement arrivés à Tripoli. Ils auraient aussi été massacrés s'ils avaient voulu regagner l'Algérie par le Sahara ; mais, sur le conseil de leurs supérieurs, ils attendirent une escorte turque, que le consul général de France à Tripoli réussit à obtenir du pacha de cette ville, où ils furent ramenés sains et saufs.

Le capitaine Gill, du génie royal anglais, arrêté à trois jours de marche de Bengazi, a aussi été ramené à Tripoli, les autorités turques refusant de lui permettre de continuer son voyage, parce qu'elles ne pouvaient pas lui garantir une sécurité suffisante.

La commission de la Société des études du Nil s'est rendue du Caire aux cataractes, sur deux dahabiés remorqués par un vapeur de l'État. Le gouvernement égyptien lui a adjoint le colonel Mouktar bey, bien connu par ses voyages et ses travaux sur le Haut-Nil, et un ingénieur égyptien.

Le gouvernement italien enverra prochainement au roi d'Abyssinie une mission chargée de lui remettre des présents de la part du roi Humbert et de resserrer en même temps les relations d'amitié entre les deux pays.

M. Antoine d'Abbadie, qui a été longtemps en Abyssinie, rapporte que les indigènes bravent impunément les miasmes des régions basses, pernicieux pour les Européens, et attribuent leur immunité à l'usage quotidien de fumigations de soufre.

Le vice-consul italien à Suez est parti pour diriger une nouvelle enquête, au sujet du massacre de l'expédition Giulietti.

Ensuite d'une demande de M. Price, fondateur de l'établissement de Frere Town pour les esclaves libérés, le Comité des missions anglicanes a décidé d'y envoyer deux nouveaux missionnaires, un maître d'école et, si possible, un médecin. Les agents actuels de la Société, s'occuperont d'étendre l'œuvre à l'intérieur.

La station anglaise de l'Ouganda sera renforcée de plusieurs missionnaires, d'un artisan et d'un médecin.

A Blantyre s'est fondée, parmi les jeunes gens, une association contre l'usage du *pombé,* aussi démoralisant dans ses effets que les boissons spiritueuses en Europe.

M. O'Neill, consul anglais à Mozambique, a fait une exploration des rivières Quizungo, Tejoungo et Licoungo, et compte se rendre à Blantyre et au lac Nyassa, pour constater si le Chiroua et le Kiloua sont bien un seul et même lac d'où sort la Loujenda.

Une Compagnie se propose de construire des lignes télégraphiques de Tété à Quilimane, et de Mozambique à Inhambané et Lorenzo Marquez, pour mettre ces localités en communication avec Lisbonne ; elle fonderait aussi 12 stations météorologiques.

La Commission africaine de la Société de géographie de Lisbonne a présenté une proposition tendant à constituer immédiatement à Manica, dans la province de Mozambique, une station civilisatrice.

D'après le rapport du missionnaire Richard, les ânes de sa caravane, dans son voyage aux États d'Oumzila, ont été garantis des atteintes de la tsétsé par des lavagès quotidiens d'ammoniaque.

On a reçu à Bruxelles de bonnes nouvelles du P. Depelchin, que l'on disait avoir été assassiné près du Zambèze. Il est arrivé en bonne santé à Grahamstown à la fin de février, et se propose de retourner prochainement, avec un renfort de missionnaires, chez les Batongas du Zambèze, où le chef Moëmba lui a concédé, pour la mission, une vallée qui descend jusqu'au fleuve. De là il compte étendre le champ de ses travaux jusqu'au lac Bangouéolo.

Le chemin de fer de Saint-Denis, à la Réunion, a été ouvert à la circulation en février.

Une députation de plusieurs centaines de Zoulous des plus influents, parmi lesquels deux frères de Cettiwayo, est arrivée à Pietermaritzbourg, pour demander le retour de l'ancien roi, comme devant contribuer à la pacification du Zoulouland.

M. le baron de Dankelmann, météorologiste distingué de Leipzig, engagé par le Comité d'études du Haut-Congo, vient de partir pour rejoindre Stanley. Il est muni des meilleurs instruments météorologiques et pourra fournir, sur cette région, des renseignements climatologiques très utiles pour les explorateurs.

M. R. Arthington, de Leeds, a fait don à la mission baptiste du Congo d'une nouvelle somme de 25,000 fr. pour aider aux frais de construction d'un vapeur démontable, le *Plymouth,* destiné à la navigation du cours moyen du fleuve. Il sera en acier et muni de deux hélices; pour pouvoir manœuvrer plus facilement au milieu du courant et des bancs de sable, il aura 20^{m} de long et ne tirera que 30 centimètres d'eau.

M. Nuno Queriol a accepté le commandement du vapeur le *Julio de Vilhena,* destiné à la station civilisatrice portugaise du Congo.

M. le Dr Hübbe-Schleiden, de Hambourg, se dispose à parcourir l'Allemagne pour y recruter des colons, à l'effet de fonder une grande colonie allemande dans le centre de l'Afrique, dans le bassin du Congo.

M. Blom, agent de la « Compagnie coloniale de l'Afrique française » est arrivé le 30 mars au Gabon, et s'est dirigé vers l'intérieur qu'il se propose d'explorer.

Le Comité des missions anglicanes a appelé l'évêque du Niger, M. Samuel Crowther, et le Rev. J.-B. Wood de Lagos, à une conférence où seront arrêtées les mesures à prendre pour développer la mission du Niger. Le consul Hewitt, revenu de la côte de Guinée, a exposé, au sous-comité qui s'occupe des missions d'Afrique, la nécessité d'ouvrir des communications commerciales directes avec les tribus de l'intérieur, et insisté sur l'utilité d'établir sur le Niger des écoles industrielles, où les chrétiens noirs puissent être préparés aux professions manuelles.

L'ingénieur de la *Wassaw light Railway Company,* débarqué à Dixcove, le 28 février, a fait une première étude du tracé proposé, de la côte aux mines d'or.

Quoique le résultat en soit favorable, il examinera une autre route, qui ne nécessitera, paraît-il, point de travaux d'art difficiles.

M. Bretignière, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, est parti pour Assinie, afin d'étudier les gisements aurifères de cette possession française.

Les Gamans ont attaqué Inquansah, village près de Coumassie, et fait beaucoup de prisonniers. Les Achantis se préparent à la guerre. Il y a à craindre que le conflit ne soit très sanglant, car les deux États sont puissants et leurs populations belliqueuses.

Le Comité des missions de Bâle a autorisé le missionnaire Ramseyer, d'Abétifi dans le pays des Achantis, à faire un nouveau voyage à Coumassie, pour chercher à obtenir du roi la permission d'y établir une station missionnaire.

Une pétition a été présentée au Sénat et à la Chambre des représentants de Washington, pour demander l'établissement, avec subside du gouvernement, d'une ligne de bateaux à vapeur, entre un port des États-Unis et Libéria.

Le ministre italien est parti de Tanger avec sa suite pour Fez, où il doit remettre au sultan du Maroc des présents de la part du roi d'Italie.

BIBLIOGRAPHIE [1]

James Sibree. Madagascar. Geographie, Naturgeschichte, Ethnographie der Insel, Sprache, Sitten und Gebræuche ihrer Bewohner. Leipzig (F. A. Brockhaus), 1881, in-8°, 424 pages et 2 cartes, 10 fr. — Dr *H. Lacaze.* Souvenirs de Madagascar. Paris (Berger-Levrault et Cie), 1881, in-8°, 166 pages et carte, 4 fr. — Des deux ouvrages que nous réunissons dans ce compte-rendu, le second, d'une importance beaucoup moins grande que le premier, renferme des observations recueillies pendant un voyage, de la Réunion à la partie orientale de la côte de Madagascar, avec une visite à Antananarive, et une excursion à l'intérieur, au nord de la rivière Manangoure. L'attention du Dr Lacaze s'est portée surtout sur la colonisation française, dont il donne l'histoire, et dont les essais infructueux l'engagent à insister pour que l'on renonce aux idées de conquête, qui surgissent encore de temps à autre. Le peu de temps que l'auteur a pu consacrer à ce voyage explique les lacunes de ses observations; les sources auxquelles il a puisé (surtout l'ouvrage de Flacourt, représentant, de 1648 à 1654, de la *Compagnie d'Orient*

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

patronnée par Richelieu), les erreurs ethnographiques que l'on peut signaler dans ces pages; et l'époque où il a fait son voyage (1868-69), les doutes qu'il exprime sur la possibilité du relèvement des populations de Madagascar. C'était après les persécutions sanglantes qui avaient désolé cette île, et au moment où commençait le règne de la souveraine actuelle, Ranavalona II, qui a proclamé la liberté de conscience. Les progrès constatés dès lors auraient pu modifier les idées du Dr Lacaze.

M. James Sibree était dans des conditions toutes différentes. Un séjour de beaucoup d'années dans les provinces du centre et plusieurs voyages, l'avaient familiarisé avec le pays et les habitants d'une grande partie de l'île. Fondateur et, depuis cinq ans, éditeur de l'*Antananarivo Annual,* annuaire scientifique de Madagascar, il avait donné un centre commun aux recherches des explorateurs de l'île. Aussi a-t-il pu, à l'aide des riches matériaux que lui fournissaient ses expériences personnelles et les écrits de ses collaborateurs, composer un ouvrage beaucoup plus complet que ne l'étaient les travaux précédents sur Madagascar. L'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, de M. Grandidier, sera certainement considérable, mais jusqu'ici il n'en a guère paru que le quart. M. J. Sibree a pu, en outre, exposer d'une manière systématique tous les faits récemment découverts, relatifs à la flore exubérante du pays, à sa faune exceptionnelle, à l'origine, à la langue, aux mœurs et à la religion de ses habitants. L'étude approfondie de la flore, dont certaines espèces appartiennent à la presqu'île de Malacca, et celle de la faune, — à laquelle manquent toutes les grandes espèces africaines de mammifères : hyène, zèbre, antilope, léopard, lion, girafe, éléphant, etc., tandis qu'elle possède des espèces inconnues en Afrique, entre autres celle des lémuriens, — l'engagent à admettre l'opinion de plusieurs naturalistes, comme Wallace et Geoffroy de Saint-Hilaire, d'après lesquels Madagascar et les îles voisines sont les restes d'un grand continent, indépendant de l'Afrique et dont la partie orientale a été submergée. Dans l'ethnographie, tout en signalant les éléments africains introduits par les esclaves amenés de la côte de Mozambique, et ceux qu'ont apportés dans l'île les Arabes en relation avec Madagascar depuis nombre de siècles, il fait ressortir surtout le fait que le costume des habitants, leurs qualités physiques et intellectuelles, leur langue et leurs idées religieuses, obligent à admettre des rapports entre eux et les Malais des archipels de la Mélanésie et de la Polynésie. La revue des progrès accomplis depuis 1868, époque à laquelle les missionnaires purent reprendre leurs travaux, n'est pas moins intéressante: langue écrite

rendue aux habitants de l'île; système complet d'écoles; développement du commerce d'importation et d'exportation, de l'industrie et des arts; élévation du niveau moral; cessation de la polygamie dans la province d'Imerina, et diminution des cas de divorce, ainsi que de l'abus des boissons spiritueuses, au point que la population d'Imerina est devenue l'une des plus sobres du monde; création d'une université, d'une littérature populaire et de journaux scientifiques, voilà tout autant de faits qui permettent d'espérer que Madagascar prendra un jour une place d'honneur parmi les États civilisés.

L'auteur de cet ouvrage, dont la traduction allemande facile à lire nous en fait désirer une française aussi bonne, avait l'intention de consacrer un chapitre spécial aux légendes, aux chants et aux proverbes des indigènes de Madagascar; rappelé subitement en Angleterre, il a dû y renoncer pour le moment. Mais nous espérons qu'il pourra traiter ce sujet en détail, dans un ouvrage à part qui deviendra un complément important de celui que nous venons d'analyser.

Skizzen aus West-Afrika. Selbsterlebnisse von *Dr Oscar Lenz*. Berlin (A. Hofmann et Cie) 1878, in-8°, 346 p. et carte. La grande réputation que son voyage du Maroc à St-Louis du Sénégal, par Tombouctou, a value au Dr Lenz, ne doit pas faire oublier les services rendus à la géographie par ses précédentes explorations au Gabon et à l'Ogôoué. La découverte des sources de ce dernier, et les relations nouées par Savorgnan de Brazza avec les tribus du haut fleuve, ont fait faire à nos connaissances hydrographiques et ethnographiques de cette partie de l'Afrique des progrès considérables, mais il est équitable de rappeler que, lorsque le Dr Lenz fit le relevé de l'Ogôoué, en 1876, il signala le premier le changement de direction du cours du fleuve, à partir du pays des Banchakas; tandis que de là son cours vers l'océan est d'est en ouest, en amont il coule du S.-E. au N.-O.; il indiqua aussi la position approximative de ses sources par 2° ou 3° lat. S., ajoutant que le Congo, depuis son coude au nord de l'Équateur, courant du N.-E. au S.-O., il ne pouvait y avoir qu'un seuil étroit entre les bassins des deux fleuves. Entré en 1874 au service de la Société allemande pour l'exploration de l'Afrique équatoriale, Lenz passa trois ans dans cette région, étudia d'abord la géologie des côtes de la baie de Corisco, puis entreprit plusieurs voyages le long du Gabon et de l'Ogôoué, tâchant de pénétrer toujours plus avant dans l'intérieur, malgré les difficultés qui avaient fait échouer l'expédition de MM. Marche et de Compiègne.

Ces *Skizzen* ne sont pas un récit de ses voyages dans le sens propre du mot; c'est plutôt un recueil de monographies, plus ou moins indépendantes les unes des autres, sur la géographie de ces côtes peu explorées jusqu'en 1874, et sur les conditions sociales de leurs populations. Chacun des chapitres de ce volume traite d'une question spéciale, par exemple, la colonie française au Gabon, la chasse aux éléphants, etc., ou d'une tribu en particulier que l'auteur s'efforce de décrire sans préjugés, telle que son séjour au milieu d'elle lui a permis de la voir. Tout en faisant la part de ce que l'imagination a donné d'un peu trop coloré aux récits de Du Chaillu, il reconnaît que le fond en est vrai en général. Nous ne pouvons pas relever tout ce que ces monographies, complètes et d'une lecture facile pour tous, renferment d'instructif et d'intéressant; nous signalerons cependant l'étude sur les Fans cannibales, et celle sur les Abongos, pygmées de l'Ogôoué, à l'occasion desquels l'auteur entre dans des considérations générales sur les anthropophages et sur les peuples nains de l'Afrique, assez analogues à celles qu'a publiées notre journal (IIme année, p. 99 et 115, et IIIme année, p. 58). Notons encore son chapitre sur le commerce à la côte occidentale d'Afrique, celui sur les lacs de l'Ogôoué, et dans le dernier, consacré à St-Paul de Loanda, l'historique des tentatives faites par les Portugais pour atteindre, de Loanda, la côte orientale. Une carte-esquisse permet au lecteur de s'orienter facilement dans la région explorée par le voyageur.

Edmondo de Amicis. Le Maroc, traduit de l'italien par *Henri Belle*. Illustré de 174 gravures. Paris (Hachette et Cie), 1882, gr. in-4°, 408 p., 30 fr. — Tous ceux qui se rappellent la verve et l'esprit déployés par de Amicis dans le récit de ses précédents voyages à Constantinople, en Espagne, à Paris, en Hollande, seront heureux de retrouver ces mêmes qualités dans ce volume, pour la publication duquel la librairie Hachette a su réunir le luxe du papier et de la typographie à celui des gravures des meilleurs artistes. Amateur d'aventures, de détails piquants, de curiosités de toutes sortes, de Amicis a eu, dans ce voyage, la bonne fortune d'être attaché à la grande ambassade italienne envoyée, en 1875, à Fez, par Victor Emmanuel, pour porter les présents de ce souverain au jeune sultan du Maroc, Mouley-el-Hassan, monté sur le trône en 1873, et pour chercher à obtenir du gouvernement marocain des concessions, destinées à faciliter certaines branches du commerce entre l'Italie et le Maroc. Cette occasion unique a permis à l'auteur de voyager pendant deux mois, de Tanger à Fez et à Mequinez, au milieu de populations

fanatiques, sans courir de dangers ; nous ne dirons pas sans recevoir d'injures, car la haine pour les chrétiens est inculquée dès l'enfance aux indigènes, dans les écoles et dans les mosquées, pour les éloigner de toutes relations avec les races civilisées. La protection de l'escorte fournie à l'ambassade a en outre valu à de Amicis la possibilité de voir le pays et les villes mieux que les voyageurs ordinaires, de pénétrer là où ceux-ci ne sont pas admis, et en particulier d'assister à l'audience accordée à l'ambassadeur italien par le sultan, de l'aveu de tout le personnel de l'ambassade, le plus beau et le plus aimable des monarques musulmans. La présence de deux peintres italiens de grand talent, MM. Biseo et Ussi, attachés aussi à cette mission, galopant toujours l'album et le crayon à la main, a permis d'illustrer ces pages de dessins pris sur nature, et en particulier de la scène de la grande audience dans laquelle, dit l'auteur, la figure du sultan est merveilleusement saisie. Le voyageur fixe les yeux sur tout, et dans ses observations écrites jour par jour, notées sous l'impression du moment, nous avons la peinture des choses, plus saisissable que dans une description longuement élaborée. Pendant la marche de la caravane, il en étudie les personnages un à un, pour les faire figurer et parler dans son livre, tels qu'il les a vus et entendus. Dans la campagne, il nous présente l'admirable variété d'effets pittoresques de l'escorte dus à la configuration du pays, et dans les villes, les aspects non moins variés qu'offre le tableau de murailles, de portes, de tours, de ruines, de boutiques de toutes sortes ; et avec cela combien de figures, belles, grotesques, horribles, bouffonnes, étranges, il fait défiler devant nous ; c'est une vraie fantasmagorie de pachas, de nègres, de tentes, de mosquées, de tours crénelées, etc. Dans ses notes, nous avons en outre, prises sur le fait, les mœurs et les habitudes intimes de ce monde marocain, où, malgré le voisinage de l'Europe, se sont gardées si vigoureuses et si pures les coutumes arabes et la foi musulmane. Les familles juives et berbères l'ont très bien accueilli, et il a pu saisir sur le vif les particularités de leur existence. La traduction de M. H. Belle, premier secrétaire d'ambassade, rend avec fidélité et élégance le texte de l'auteur, dont le style a toute la grâce et la légèreté françaises, et que l'on peut nommer à bon droit le plus français des Italiens.

Projet d'exploration dans l'Afrique centrale par l'Ouellé, par *M. Léon Lacroix*. Lille (Imprimerie Danel), 1881, 28 p. et carte.— L'hydrographie de la région comprise entre le Chari et le coude septentrional du Congo est encore très peu connue, et jusqu'à ce que des

explorateurs y aient pénétré, nous en serons réduits à des hypothèses plus ou moins plausibles. Dans l'exposé de son projet, M. Lacroix, qui se propose de remonter le Nil et le Bahr-el-Ghazal, pour gagner l'Ouellé et par celui-ci l'Océan Atlantique, passe en revue les principales suppositions émises à l'égard de l'Ouellé. Il rejette avec raison celle de Petermann et de Stanley, d'après laquelle l'Ouellé serait le cours supérieur de l'Arououimi; elle n'est plus admissible, en effet, depuis que le Dr Potagos a suivi l'Ouellé jusqu'à 0°30′ à l'ouest du méridien sous lequel l'Arououimi se jette dans le Congo. Est-il aussi fondé à mettre de côté celle de Schweinfurth : que l'Ouellé formerait le cours supérieur du Chari, parce que, dit-il, le Chari, dans son cours inférieur, a ses crues en mars, tandis que cette époque serait le moment des plus basses eaux de l'Ouellé? Nous ferons d'abord remarquer que le Chari a deux crues régulières, l'une en mars, l'autre en août. Nous avons déjà signalé cette dernière dans notre article sur l'hydrographie du Soudan central (IIme année, p. 60), où nous avons adopté l'hypothèse de Schweinfurth, et nous croyons encore aujourd'hui que, quelle que soit l'époque des basses eaux de l'Ouellé, le Chari peut avoir une crue en mars, s'il reçoit de la région équatoriale des affluents qui lui apportent le tribut des eaux qui y tombent en février. Ces cours d'eau venant du sud doivent rencontrer l'Ouellé qui arrive de l'est, et en porter les eaux au Chari.

Cette supposition, d'ailleurs, s'accorde jusqu'à un certain point avec une partie de la triple hypothèse qu'émet M. Lacroix après avoir rejeté les précédentes. D'après lui, l'Ouellé gagnerait l'Océan à travers le lac Liba, d'où un embranchement formerait le cours supérieur du Bénoué, tandis qu'un autre bras, moins considérable, serait un des affluents de l'Ogôoué. Ce qu'il peut y avoir de vraisemblable dans cette hypothèse, c'est, d'après les rapports des indigènes, que l'Ouellé, au sortir de la région montagneuse mentionnée par Potagos, alimenterait un grand lac, ou même une série de lacs, analogues au lac Tchad, et dont les limites varieraient suivant les saisons, tantôt immenses, tantôt restreints, mais à bords marécageux. Que ces lacs, ou l'un d'eux soit le Liba de nos cartes, nous l'ignorons, et les géographes n'en auront la certitude que lorsqu'un voyageur l'aura exploré. Mais ce qui n'est plus admissible, depuis les travaux de Flegel sur le Haut-Bénoué, c'est que, du lac alimenté par l'Ouellé, celui-ci se rende directement au Bénoué pour en former le cours supérieur. En effet, ayant remonté l'affluent du Niger jusqu'à Ribago, Flegel a constaté qu'avant sa jonction avec le Mayo-Kebbi, le Bénoué n'est qu'un cours d'eau petit et peu important, pre-

nant sa source au S.-E., dans les montagnes de l'Adamaoua méridional, et que c'est le Mayo-Kebbi qui paraît fournir au Bénoué la plus grande partie de ses eaux. Celui-ci reçoit bien de celles de l'Ouellé, mais indirectement par le Chari, le marais de Toubouri et le Mayo-Kebbi.

Quant au second embranchement, qui devrait former un des affluents de l'Ogôoué, on ne peut plus supposer que l'Alima se dirige vers le nord, depuis que Savorgnan de Brazza l'a descendue jusqu'au Congo. Nous n'avons su trouver, dans les renseignements fournis par MM. Marche et de Compiègne, rien qui permît d'admettre que l'Okono ou l'Ivindo serait cet embranchement. D'autre part, s'il y avait un cours d'eau joignant le grand lac salé du nord, dont parle Brazza, à l'Ogôoué, ce serait par là que les indigènes des sources de l'Alima seraient approvisionnés de sel, tandis qu'ils tirent ce condiment de l'Atlantique.

Quoi qu'il en soit, nous le répétons, dans l'état actuel de nos connaissances, nous en sommes encore réduits à des hypothèses, qui ont du moins l'avantage de stimuler le zèle des explorateurs et d'en susciter de nouveaux. Heureux serons-nous si M. Lacroix peut réaliser son projet et si son expédition, de concert avec celles de Casati et de Junker le long de l'Ouellé supérieur, et de M. Rogozinski, s'avançant de la baie de Biafra vers le centre, réussit à lever enfin le voile qui recouvre cette partie du continent.

Une aventure a Tombouctou, par *M. Prévost-Duclos*. Paris (Firmin-Didot et Cie), 1882, in-12, 394 p. et carte, 3 fr. Ce livre est une œuvre d'imagination. L'auteur raconte comment un corps d'armée anglais, allié à quelques hordes de nègres, vient faire le siège de Tombouctou. Les rares soldats qui défendent la ville ne pourraient lutter avec succès contre les assiégeants; mais leur commandant, un Français, a tant de ressources, découvre avec tant d'à propos un arsenal bien pourvu dans les fondations d'une mosquée, que Tombouctou est bientôt délivrée. Placez dans ce cadre une révolte des habitants contre les blancs, un oncle amoureux de la nature et qui trouve une foule de plantes nouvelles dans la flore de Tombouctou, une jeune fille qui cherche son fiancé au centre de l'Afrique, apprend qu'il est mort et se marie à un prince Touareg qui se trouve être un prince allemand, et vous aurez le canevas de cette histoire. On lit ce livre en riant, sans remarquer qu'en même temps on s'instruit, on apprend à connaître la géographie exacte de ces régions, soudaniennes et sahariennes, les mœurs de leurs habitants, et enfin les noms des voyageurs qui les ont visitées.

Carte du Congo depuis son embouchure jusqu'a Stanley Pool, par le *R. P. Augouard* (*Missions catholiques*). — L'importance toujours plus grande que prend aujourd'hui le cours inférieur du Congo, par le fait des travaux de Stanley et de l'établissement des stations missionnaires et autres qui s'y multiplient, donne un prix tout particulier à une carte spéciale comme celle-ci. On ne peut pas dire que le dessin fournisse une idée très exacte de la vallée que le fleuve s'est creusée, depuis les premières cataractes jusqu'à Vivi, dans les terrasses qui supportent le plateau central africain. En revanche la quantité de noms de localités indique bien le grand nombre d'habitants qui peuplent ses deux rives, surtout la rive septentrionale, et au milieu de tous ces noms se distinguent nettement les grands centres de population, les lieux de marché, les trois stations de Stanley, et celles des missions romaines dans le bas du fleuve. Nous aurions désiré que le P. Augouard eût indiqué, par un signe, les six stations de la « Livingstone Inland Mission » et de la « Société des missions baptistes. »

Richard Kiepert. Vorläufige Uebersicht, von Dr *Max Büchner's Reise in Lunda,* 1878-1881. $^1/_{3000000}$. — A la publication de la Société de géographie de Loanda, de laquelle nous avons extrait l'analyse de la conférence du Dr Büchner, publiée dans notre avant-dernier numéro (pages 165-169), était joint un croquis de son itinéraire de Malangé à Moussoumbé et de son retour par une route plus septentrionale. Le savant cartographe Richard Kiepert a dressé, pour accompagner le rapport de Büchner qui a été publié dès lors dans les *Mittheilungen* de la Société africaine allemande, une carte-esquisse embrassant tout le pays compris entre la côte et le Loualaba, les sources du Cassaï au sud, et les limites du royaume de Lounda au nord. Elle permet de suivre très facilement l'itinéraire du voyageur, en le comparant à ceux de Pogge et de Schütt, et de se rendre compte de tout ce qui reste à faire pour déterminer les parties encore inconnues des rivières de ce plateau. Espérons que l'expédition de MM. Pogge et Wissmann, qui se dirige plus au nord, pourra en relever de nouvelles sections, de manière à permettre d'en donner une carte plus complète.

L'Afrique d'après les explorations modernes, par l'abbé *Charles Rœmy,* Paris (Sandoz et Thuillier), 1882, gr. in-8°, 20 p. — Parmi les travaux entrepris pour vulgariser les résultats des découvertes contemporaines en Afrique, la conférence de l'abbé Rœmy, donnée à Fribourg, en

Suisse, nous paraît être un des meilleurs et des plus populaires. Le style simple en demeure toujours noble, et elle témoigne d'une connaissance étendue et exacte des faits. L'auteur a des accents émus sur la traite et une sympathie vraie pour l'œuvre inaugurée à Bruxelles, en 1876; aussi ne doutons-nous pas que ses auditeurs n'aient répondu avec empressement à son appel en faveur de la régénération de l'Afrique, et que tous ceux qui le liront ne fassent de même.

Dr E. Chappet. Études sur les côtes occidentales de l'Afrique, Lyon (Imprimerie générale), 1881, in-8°, 29 et 30 pages et carte. — Des deux études réunies dans cette brochure, après avoir paru dans le *Bulletin de la Société de géographie de Lyon,* la première est un résumé de la relation de M. Féris, médecin de première classe de la marine française, d'une campagne faite en 1876 à la Côte des Esclaves. La seconde étude fait connaître l'œuvre entreprise, de 1860 à 1863, par le missionnaire italien Borghero à la côte du Dahomey, son voyage à la capitale de cet État et une excursion au mont Cameroon.

O. Mac Carthy. Carte du Sud-Oranais et des parties limitrophes du Maroc. $^1/_{600000}$. — M. Mac Carthy, le savant président de la Société de géographie d'Alger, prépare une publication cartographique qui embrassera successivement la plus grande partie de l'Afrique septentrionale, de la Méditerranée au golfe de Guinée, et de l'Atlantique à la vallée du Nil. Vu l'importance actuelle du Sud-Oranais et des parties limitrophes du Maroc, il a commencé par cette région, en s'aidant des travaux du dépôt de la guerre et du cadastre, de ceux des généraux Wimpfen, Colonieu, de Colomb, et des explorateurs Caillé et Rohlfs, contrôlés par ses propres observations le long de la frontière marocaine; aussi sa carte offre-t-elle toutes les garanties désirables de sincérité. Le relief du terrain y fait défaut, c'est vrai, mais des lignes obliques représentent les axes des principales chaînes de l'Atlas, et des chiffres placés près de certains points indiquent leur altitude.

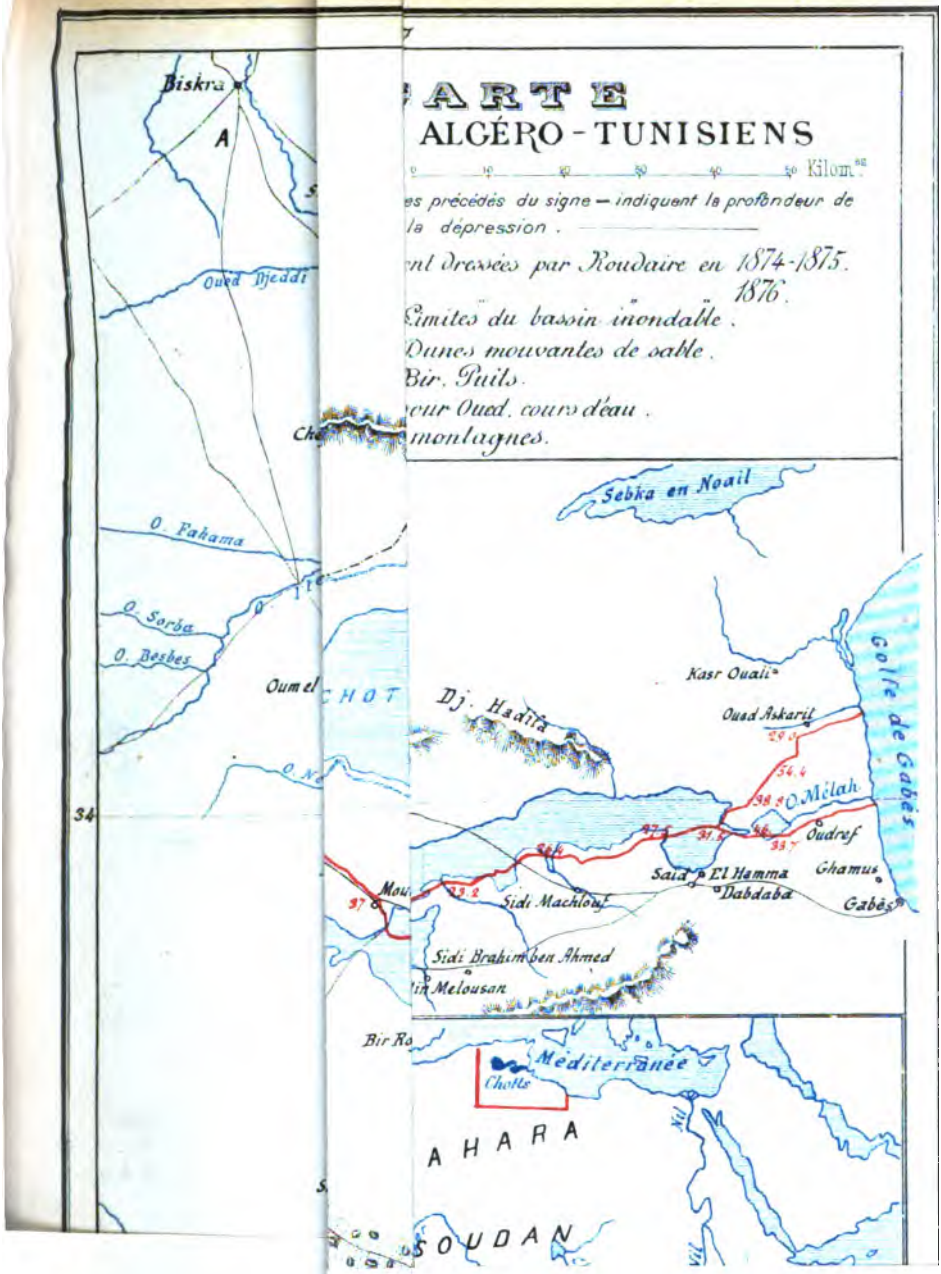
Kabyles et Kroumirs, par *Charles Farine.* Paris (Ducrocq), 1882, in-8°, 423 p., avec illustr., 7 fr. — Cet ouvrage ne présente guère d'intérêt d'actualité malgré son titre. C'est le récit d'un voyage accompli dans la Kabylie, il y a plusieurs années, et que M. Charles Farine publia sous le titre : A travers la Kabylie. Ce livre obtint du reste beaucoup de succès à son apparition. Plusieurs chapitres ont été remaniés, d'autres ajoutés, enfin un assez grand nombre de croquis ont été intercalés

dans le texte. Quant aux Kroumirs, il n'en est fait mention que dans le dernier chapitre, en même temps que de l'expédition de Tunisie.

Dans cet ouvrage, le lecteur pourra trouver une très bonne description d'Alger et de la Province de Constantine, de Philippeville, Bone, Sétif, etc., mais surtout une excellente étude des mœurs des peuplades de la Kabylie. On voit que l'auteur a séjourné dans ces contrées et a su en observer les institutions caractéristiques.

Dr Friedrich Embacher. Lexikon der Reisen und Entdeckungen. Leipzig (*Bibliographisches Institut*) 1882, in-8°, 400 pages, 5 fr. 65. — A mesure que grandit l'intérêt pour les explorations, on éprouve toujours plus vivement le besoin d'un livre où l'on puisse trouver les renseignements essentiels sur les voyages célèbres des temps anciens et modernes, et qui nous dise en même temps quand, par qui et comment ont été découverts les pays et les peuples éloignés. Jusqu'ici nous n'avions pas d'ouvrage pratique à consulter à cet égard. Le Dr Embacher, auquel nous devons déjà un tableau synchronique des explorations de notre siècle, vient de rédiger un petit volume, qui permet à toute personne cultivée de s'orienter au milieu des voyages de tous les temps. Il a divisé son ouvrage en deux parties, dont la première, la plus étendue, renferme par ordre alphabétique les biographies des voyageurs célèbres, avec des indications bibliographiques exactes de leurs écrits, de leurs cartes, et d'articles de journaux périodiques allemands, anglais et français, pour faciliter les recherches des lecteurs qui tiennent à connaître tous les détails de la vie d'un voyageur ou de ses explorations. Dans la seconde partie, plus restreinte, il a fait une revue historique des voyages de découvertes par ordre topographique. Une trentaine de pages y sont consacrées à l'Afrique. Tous ceux qui s'intéressent à la géographie et à l'ethnographie apprécieront les services que leur rendra ce volume.

P.-F. Desvernine. La France en Afrique et la colonisation rapide. Paris (Imprimerie Chaix), 1881, in-8°, 8 p. — Dans ces quelques pages, l'auteur propose l'immigration chinoise en Algérie, comme le moyen le meilleur de civiliser cette colonie, de diminuer les chances de révolte de la part des Arabes, et de développer les ressources du pays.


ARTE
ALGÉRO-TUNISIENS
Kilom.
es précédés du signe — indiquent la profondeur de
la dépression.
nt dressées par Roudaire en 1874-1875.
1876.
Limites du bassin inondable.
Dunes mouvantes de sable.
Bir. Puits.
eur Oued. cours d'eau.
montagnes.
Biskra
Oued Djeddi
O. Fahama
O. Sorba
O. Beshes
Oum el
CHOT
Dj. Hadifa
Sebka en Noail
Kasr Ouali
Oued Askarit
O. Mélah
Oudref
Golfe de Gabès
Saiad
El Hamma
Dabdaba
Ghamus
Gabès
Sidi Machlouf
Sidi Brahim ben Ahmed
Melousan
Bir Ro
Méditerranée
Chotts
AHARA
SOUDAN

BULLETIN TRIMESTRIEL (*4 septembre 1882*).

Le prolongement de la **voie ferrée** au delà de Méchéria, dont nous parlions dans notre dernière livraison, paraît décidé; en effet, l'autorité militaire de l'**Algérie** a chargé une brigade d'opérateurs, sous les ordres de M. Meunier, de se rendre à Aïn-Sefra[1], et de faire les études préliminaires pour l'établissement d'un chemin de fer jusqu'à ce point-là; M. Meunier a en outre reçu des instructions relatives à des projets ultérieurs, et il se propose d'étudier les diverses vallées qui conduisent d'Aïn-Sefra à Ain Sfissifa, Ich et Figuig. Les populations des ksours de cette oasis souffrent beaucoup de l'interruption des relations commerciales avec le territoire algérien, par suite de l'insurrection des tribus soulevées par Bou-Amema et Si-Sliman. Elles ont choisi récemment des délégués, qui se sont réunis et ont décidé de demander au gouvernement français de reprendre les relations amicales, telles qu'elles existaient précédemment, entre l'oasis de Figuig et les possessions françaises. — Sur la frontière orientale de l'Algérie, la construction du chemin de fer de Soukarras à Ghardimaou[2] est poussée avec activité, et l'ingénieur qui en est chargé croit pouvoir affirmer qu'avant 18 mois les trains de Bône arriveront directement à Tunis. D'après le *Moniteur de l'Algérie,* une brigade d'opérateurs a été envoyée, à la demande du ministère de la guerre, par la compagnie Bône-Guelma, pour étudier un prolongement du chemin de fer de Tebessa, dans la direction de Gafsa et de Gabès. Le tracé en est facile; à partir de Tebessa il suivrait une pente peu accidentée, puis de vastes plaines. La brigade est déjà rentrée à Bône après avoir heureusement accompli sa mission.

L'*Antislavery Society* a profité de la réunion, à Constantinople, de la conférence appelée à régler les affaires de l'**Égypte,** pour attirer l'attention du gouvernement anglais sur l'esclavage et la **traite,** qui existent encore en Turquie et en Égypte. Beaucoup de membres du parlement ont appuyé une demande de cette société, tendant à ce que la question de la suppression de la traite fût soumise aux chambres; rappelant les résolutions prises par celles-ci en 1815, lors du Congrès de Vienne, et, en 1822, à l'occasion du Congrès de Vérone, ils ont insisté

[1] V. la carte, 3me année, n° 4, p. 84.

[2] V. la carte, 2me année, n° 11, p. 228.

pour que des instructions spéciales sur ce point fussent données aux plénipotentiaires anglais à Constantinople. Le ministère a fait répondre, par lord Granville, que la conférence ne devant s'occuper que de la suppression de la révolte militaire, ne pourrait pas aborder cette question. Mais l'Antislavery Society est revenue à la charge, en demandant que, dans le cas où la force des événements nécessiterait une révision plus étendue des rapports des puissances européennes et de l'Égypte, le gouvernement anglais insistât pour que la traite et l'esclavage fussent supprimés d'un consentement général. Elle a fait remarquer, en outre, à lord Granville que l'objet de la conférence étant le maintien des droits du souverain et des libertés du peuple égyptien garantis par les firmans du sultan, et le strict accomplissement des engagements internationaux de l'Égypte, ceux-ci comprenaient la suppression de la traite, promise à réitérées fois par des firmans. Plusieurs députés des chambres françaises ont adressé au gouvernement une demande analogue.

Après avoir choisi, pour champ de travail de cette année, la partie de la **vallée du Nil** de Siout à Assouan, le **Dr Schweinfurth** l'a explorée dans les mois d'avril et de mai, en vue de compléter la carte d'Égypte. Remontant par la rive gauche, il a parcouru la vallée de Battagha, entre Abydos et Farchut, vallée grandiose où l'on peut voyager presque tout le jour à l'ombre, entre des parois perpendiculaires de roches de 160m de haut. Il n'estime pas réalisable le projet de M. de la Motte, de régulariser le cours du Nil au moyen d'un barrage près du confluent de l'Oued Chaït; il estime que ce serait une ruine pour l'Égypte : le bas-pays jusqu'à Assouan serait appauvri, la navigation serait arrêtée, le limon du Nil se déposerait en amont d'Assouan, et l'eau qui descendrait au delà serait plus salée que l'eau de mer, car, pour les travaux à exécuter, il faudrait creuser dans une couche de véritable sel de cuisine, et tout canal que l'on mènerait le long du bord du désert vers l'Égypte moyenne ne fournirait que de la saumure. — Schweinfurth a exploré plusieurs vallées qui débouchent dans celle du Nil, et constaté partout d'anciens dépôts du fleuve, qui permettent de conclure à un abaissement de la vallée principale, non seulement pour l'intervalle en amont de Selselé, où était autrefois la première cataracte, mais aussi entre Siout et Abydos, où l'explorateur a trouvé, le long de la lisière du désert, des dépôts du Nil à plusieurs mètres au-dessus du lit actuel du fleuve. — La récolte était extrêmement abondante, mais les troubles du Caire ont ruiné les espérances qu'elle promettait. — Une lettre de **Khartoum** a informé Schweinfurth de l'état du Soudan, où **Mohammed Ahmed**

a réussi à soulever beaucoup de localités contre le gouvernement égyptien. Les tribus arabes du Senaar ont attaqué la ville du même nom, brûlé toutes les maisons excepté celle du gouvernement, défendue par quelques soldats, massacré natifs et étrangers, et envoyé une partie de leurs forces à Kaoua sur le Nil-Blanc. Près de Messalamié, le cheik Ahmed Taka s'est déclaré indépendant du gouvernement égyptien. Toutes les communications par poste ou télégraphe avec Senaar ont été interrompues, ainsi que celles avec le Darfour, l'insurrection ayant également éclaté dans le Kordofan. Le nouveau gouverneur, Abdel-Kader pacha devait tenir tête à l'ennemi partout, avec peu de troupes. Au point de vue de la suppression de la traite, on attendait beaucoup de Giegler pacha, nommé chef de ce nouveau département, qui a fait choix, pour l'aider, de bons fonctionnaires, MM. Roth et Berghoff, et a adressé à tous les mudirs des instructions spéciales relatives à la traite; mais il est à craindre que ses bonnes intentions ne soient momentanément paralysées par les troubles politiques du Delta.

L'**expédition suédoise,** conduite par le missionnaire **Arrhénius,** a cependant pu remonter le Nil-Bleu de Khartoum à Karkodsch, où le gouverneur égyptien la reçut très bien, fit déposer ses bagages dans les magasins de l'État, lui procura une maison, et mit même sa propre demeure à la disposition des missionnaires. De Karkodsch elle prit, le long de la rive droite du fleuve, la route de Famaka, la dernière station militaire égyptienne, à la frontière du pays des Gallas, reliée avec Khartoum par le télégraphe, et avec Berber et Souakim par un service postal hebdomadaire. Marno, chargé de la surveillance de cette frontière, lui fit bon accueil, et aida M. Arrhénius des conseils que put lui suggérer son expérience de ces régions. Quelques-uns des membres de l'expédition devaient pousser jusqu'à trois journées de marche plus au sud, à Beni-Changol, et y conférer avec le cheik de l'endroit sur la meilleure route à prendre pour pénétrer chez les Gallas. Ils devaient en outre y louer des ânes et acheter les morceaux de sel qui servent de monnaie chez ces peuples. Mais bientôt les missionnaires tombèrent malades, les Gallas de la frontière ne voulurent pas les recevoir, et Marno leur conseilla de se rendre à Matama, ville du Galabat, pour tâcher d'atteindre de là le pays des Gallas. Il paraît qu'ils ont échoué. Un télégramme de M. Hansal, au consul de Suède et Norwège à Alexandrie, lui a annoncé la mort de M. Arrhénius, qui avait dû revenir à Khartoum avec les autres membres de l'expédition.

L'*Antislavery Reporter* a reçu, par l'intermédiaire du Dr Schwein-

furth, des renseignements sur la **traite** dans la **province de Rohl** (Haut-Nil), visitée l'année dernière par un inspecteur chargé de mettre fin à cet odieux trafic. A peine arrivé dans le district d'Amadi, les chefs nègres qui habitent près des seribas vinrent se plaindre à lui qu'on leur enlevât constamment leurs gens, spécialement les jeunes garçons et les jeunes filles. Il trouva à Biti plus de 200 Mombouttous captifs qu'il renvoya au Makaraka, pour que, de là, ils regagnassent leurs villages. A Buffi, le jour de son arrivée, 266 personnes furent réclamées par leurs parents. Le gouverneur d'Ayak, De-fa-Allah, détesté et redouté de tous les nègres du pays, jusqu'au Mombouttou, avait enlevé plus de 400 esclaves des deux sexes et de tout âge aux tribus voisines, Agahrs, Kitchs, Atots et Mandaris. Dans cette seule localité, boulevard de la traite, il n'y avait pas moins de 1500 esclaves ; à Roumbek, 3000.

Le Dr Emin Bey a communiqué aux *Mittheilungen de Gotha* une lettre du **Dr Junker,** de laquelle nous extrayons les détails suivants :

Le prince des Mambangas[1], que l'explorateur avait réconcilié avec l'expédition égyptienne chargée de recueillir de l'ivoire dans la **région de l'Ouellé,** s'est tourné plus tard contre celle-ci, et, à l'approche de son chef, Bahid Bey, se retira et alla camper à quelque distance à l'est ; Bahid Bey laissa une troupe de 70 hommes chez les Mambangas, et autant chez les A-Barambos, puis s'avançant avec le colonel Haouasch, à 10 kilom. au delà de l'Ouellé, dans la direction du S. O., il établit son camp sur une colline, d'où l'on découvrait le fleuve avec ses groupes d'îles, au delà le pic Augba, et plus loin les montagnes des A-Madis. Le camp du prince Mambanga fut attaqué et ses troupes dispersées ; lui-même échappa, mais son enfant de prédilection, à peine âgé d'un an, fut fait prisonnier avec d'autres de ses gens. Une partie de l'expédition égyptienne poursuivit les fuyards jusque près du fleuve Mayo, qui, à deux jours de marche au sud de l'Ouellé, se dirige aussi vers l'ouest. Des centaines de fugitifs se présentèrent pour livrer leurs armes, et le colonel Haouasch sut, par des voies pacifiques, gagner les habitants de ce district, qui avaient pris la fuite. Pendant que cette troupe avait opéré par terre, une division avait agi sur l'Ouellé, accompagnée des canots des Mangballas, dont Haouasch avait obtenu la coopération pour le gouvernement égyptien. C'est dans cette partie de l'Ouellé que commencent les groupes d'îles qui se prolongent vers l'ouest, et sont,

[1] V. 3me année, p. 2.

comme les rives voisines, habitées par les Embatas, bateliers de la tribu des Mangbattous. Se croyant en sécurité dans leurs îles, ils ne se laissaient pas approcher et refusaient les embarcations pour le passage du fleuve, mais le corps auxiliaire de l'expédition les contraignit à reconnaître la suprématie du gouvernement. Le prince Mambanga avait réussi à se sauver vers l'est, auprès de Sanga, autre prince Mangbattou, que l'explorateur italien Casati a visité. Dès lors Mbittima, fils de Uando, a été créé souverain du pays des Mambangas, et Bahid Bey qui voulait d'abord étendre son expédition jusque chez les A-Barambos est revenu à son camp, au mont Madjann, dans le territoire des Mambangas; le colonel Haouasch a été envoyé vers l'ouest, et le Dr Junker s'est joint à lui; il a marché avec lui deux jours dans la direction N. O. Emin Bey n'arrivant pas, le Dr Junker a expédié à Bakangaï un messager, qui est revenu au bout de cinq jours avec des gens du chef, et une invitation de celui-ci pour le voyageur qu'il aimerait à voir; il lui envoyait comme présent un chimpanzé et trois dents d'éléphant. Junker comptait se rendre à Bakangaï; puis, en deux jours, en marchant vers le sud, atteindre le Mayo, au delà duquel il espérait pouvoir faire encore deux journées de marche. De là, il voulait revenir chez les Mangbattous à l'est, à travers les territoires de Kanna, de Bouli et de Sanga. L'Ouellé offre une excellente voie fluviale pour le transport de l'ivoire, et pourrait, moyennant deux ou trois stations, être ouvert jusqu'à son confluent avec le Mayo; par là, les riches territoires des A-Barambos seraient acquis à la domination égyptienne. Sur la rive méridionale du Mayo, régnent les princes puissants Bakangaï et Kanaa, ainsi que leurs frères et leurs fils; leur autorité est beaucoup mieux établie que celle des chefs au nord du Mayo. L'incertitude des limites, entre les gouvernements d'Emin Bey et de Lupton Bey, a causé de grandes difficultés aux voyageurs et aux fonctionnaires. Les chefs hâtaient de leurs vœux la venue d'Emin Bey, qui avait quitté Khartoum à la fin de mars, et doit avoir rejoint le Dr Junker, avec lequel il compte entreprendre une expédition au S.-O. de Bakangaï, dans la direction de l'Arouimi. M. Eraldo Dabbene, ancien officier de cavalerie, est parti de Khartoum pour Lado, afin de se joindre à eux pour ce voyage. La Société de géographie de Rome l'a pourvu d'instruments pour les observations géographiques.

Les vides causés par la mort dans les rangs des explorateurs de l'**Association internationale** se comblent rapidement. M. Falke, lieutenant du génie belge, arrivé à Zanzibar en même temps que

M. Cambier, y a organisé une caravane de 200 Zanzibarites, avec laquelle il est parti pour le Congo par la voie du Cap. MM. Storms et Constant se sont rendus au Tanganyika, le premier pour y prendre la direction de la station de Karéma, en remplacement du capitaine Ramæckers; le second devait en fonder une nouvelle sur la rive occidentale du lac, mais sa santé l'a déjà obligé à revenir en Europe. — A Condoa, station du **Comité national français,** les défrichements ont été poussés avec activité, des champs ont été créés, et des villages s'élèvent là où auparavant il n'y avait que fourrés et broussailles. En revanche, la petite vérole y sévit avec violence; les fourmis blanches y perforent les murs et dévorent tout; les fauves, lions, panthères, hyènes visitent régulièrement la station. L'année a été extrêmement pluvieuse; du 6 novembre 1881 au 24 avril de cette année, il était tombé 1^{m},086 d'eau et la saison des pluies n'était pas encore finie; aussi la M'Condoa, qui passe à 700 mètres de la station, avait-elle débordé et produit une véritable inondation. La guerre régnait toujours dans l'Ourori, d'où les populations s'enfuyaient pour venir s'établir dans l'Ousagara, où la présence des blancs leur inspirait confiance. Le capitaine Bloyet a dû venir au mois de juillet à la côte, pour se ravitailler et expédier ses collections.

Quant à l'expédition du **Comité national allemand,** le Dr Reichard a envoyé un rapport sur la station de Gonda, où, sous l'influence du gouverneur de Tabora, des difficultés ont été suscitées aux explorateurs, qui ont dû réclamer l'intervention de Saïd-Bargasch. Les D^{rs} Bœhm et Kaiser ont aussi fait parvenir au comité un récit de leur voyage au Tanganyika, avec un itinéraire qui a permis à M. Richard Kiepert de donner une carte des routes suivies par les voyageurs allemands dans cette région. Une exploration ultérieure de la Wala, par les D^{rs} Bœhm et Reichard, n'a pas pu y être indiquée, le rapport et la carte qui l'accompagne étant arrivés à Berlin après l'achèvement du travail de M. Kiepert. Les *Mittheilungen* de la Société africaine allemande en donneront une reproduction dans un prochain numéro.

Le 5 juillet s'est embarqué à Marseille, pour Zanzibar et l'Afrique équatoriale, un nouvel explorateur français, M. **Giraud,** auquel le ministère de l'instruction publique a confié une mission scientifique, quoique ce soit à ses frais, et poussé par l'amour de la science géographique, qu'il entreprend ce voyage. Il se propose de passer trois ou quatre mois à Zanzibar, pour préparer sa caravane et se familiariser avec la langue des indigènes, le souahéli; puis il se dirigera vers le **lac Ban-**

gouéolo, soit par la route de Cameron et de Stanley, que fréquentent les caravanes et qui, par Tabora, conduit à travers l'Ounyamouési sur les rives du Tanganyika, soit par la route plus salubre qu'a explorée l'année dernière J. Thomson, et qui, partant de Dar-es-Salam, mène à l'extrémité nord du Nyassa et au Tanganyika. Il est accompagné de M. J. Lapert, qui a fait partie de la mission Gallieni, et s'est distingué sous le colonel Borguis-Desbordes. Ils emportent avec eux un bateau démontable, solide, que M. Giraud a fait construire en Angleterre, et avec lequel il compte faire la circumnavigation du lac Bangouéolo, sur les bords duquel Livingstone est mort en 1873. Pendant qu'il fera l'exploration de ce lac, sa caravane en longera le littoral septentrional, pour se rendre ensuite avec lui au lac Moéro. De là il descendra probablement le Congo, comme l'a fait Stanley, jusqu'à Ntamo, la station fondée par Savorgnan de Brazza, qui lui a remis son pavillon comme emblème de paix.

Les **missionnaires anglais,** destinés à renforcer les stations du Victoria-Nyanza et du Tanganyika, sont bien arrivés à Zanzibar, où M. Stokes avait déjà fait les préparatifs nécessaires pour ceux qui devaient se rendre dans l'**Ouganda.** Les armées de Mtésa, envoyées dans l'Ousoga et à Gambarayma, en ont ramené beaucoup de butin, bestiaux et esclaves, après y avoir ravagé les terres, dévasté les villages et commis de grands massacres. Les Arabes cherchent à ressaisir leur influence sur Mtésa et à obtenir qu'il éloigne les missionnaires européens. Ils se présentent à lui comme les seuls bienfaiteurs du pays, auquel, disent-ils, ils fournissent tout, étoffes, fusils, poudre, etc., et en même temps ils s'efforcent de faire croire au roi que les blancs sont des espions envoyés pour étudier le pays, qu'ils ont beaucoup de fusils, et créeront sur place une armée dont ils se serviront pour s'en emparer. Dans une séance solennelle, à laquelle assistaient l'Arabe Suliman, le P. Lourdel et M. O'Flaherty, le premier dépeignit tous les blancs qu'il connaissait à la côte, Anglais, Français, Portugais, Américains, Hollandais, sous les plus tristes couleurs, mais « les pires de tous, dit-il, ce sont les Anglais; dévoreurs de pays, ils ont englouti l'Amérique, et l'Inde, et la côte de Zanzibar. » — « Oui, répondit M. O'Flaherty, nous avons englouti tout Zanzibar, gens et maisons, bestiaux et arbres, tout; il n'y a plus à la côte que des pierres, et nous allons les engloutir aussi; nous engloutirons ce pays, mais pour cela il faut auparavant que nous reprenions des forces, aussi demandé-je au roi une chèvre pour me réconforter. » La réponse de M. O'Flaherty mit Mtésa en belle humeur, et il

ordonna à son intendant de donner la chèvre demandée. M. Mackay a fait un essai d'atteler un bœuf et une vache à un char fabriqué par les missionnaires ; l'essai a réussi et a produit un grand effet sur les Wagandas, qui ne s'imaginaient pas qu'on pût employer des bœufs pour le travail. Mais il reste toujours dans l'esprit de Mtésa quelque chose des accusations des Arabes contre les Européens. Il ne veut plus permettre à ses gens d'apprendre à lire, pour qu'ils n'acquièrent pas des connaissances supérieures aux siennes ou à celles des chefs Wagandas. Il souffre continuellement, s'aigrit de jour en jour, et a récemment condamné à être brûlé vif un indigène catholique, qui a subi courageusement ce supplice, avec une centaine d'autres sujets du roi. On n'en prépare pas moins à Alger un nouveau départ de missionnaires pour l'Afrique centrale orientale.

Dans un voyage qu'a fait le P. Baur pour visiter les stations de Mhonda et de Mandéra, fondées par les missionnaires de Bagamoyo, il a traversé l'**Oudoé,** entre le Vouami et le Kingani, dont les habitants, originaires du Manyéma, sont encore cannibales, et où les Arabes et les explorateurs ne s'aventurent guère. Leurs champs sont bien cultivés ; ils ont des troupeaux de moutons et de chèvres ; mais, en général, leurs villages sont placés sur le sommet des montagnes et cachés dans des fourrés, ou entourés de lianes, d'épines, de broussailles ; plusieurs sont fortifiés par des palissades faites de grosses pièces de bois et de troncs d'arbres. A la mort des chefs, on enterre avec eux quelques femmes qui doivent être leurs servantes dans l'autre monde, on organise des danses, on fait de grands festins, on boit du sang dans des crânes, on se régale de chair humaine. Pour cela, les Wadoés font des chasses à l'homme. La chair des Wahamis, leurs voisins, leur paraît supérieure à toute autre ; à certaines époques de l'année, ils vont se poster à l'affût dans les broussailles, aux confins de l'Oukami, se jettent sur les passants, les saisissent et les entraînent à leurs villages. Souvent les caravanes sont arrêtées, ou sont obligées de prendre un chemin plus long et plus difficile, parce que les porteurs ne se soucient pas de servir de pâture à ces cannibales. A l'arrivée du P. Baur dans leur pays, les Wadoés accoururent de leurs villages, entourèrent la petite caravane ; puis, se montrant l'un à l'autre tel ou tel des porteurs : « Que celui-là serait bon ! » disaient-ils en faisant claquer leur langue. « Moi, je n'en voudrais pas, disait un autre, il sent l'Arabe ; mais ce grand-là, qui ressemble à une girafe, doit être excellent ! » Heureusement pour les porteurs, les Wadoés n'avaient pas de grandes cérémonies à ce moment-là. Au reste,

ils n'aiment pas à parler de ces pratiques sanguinaires. Le père de Saïd Bargasch a cherché à les exterminer. On les a traqués comme des bêtes fauves, les prisonniers ont été vendus à vil prix, pour quelques épis de maïs; on n'est pas arrivé à les déloger de leurs broussailles, ni du sommet de leurs montagnes; les Arabes ont dû se retirer, la guerre a cessé, et ils sont restés libres et anthropophages. Ils n'ont pas d'esclaves, et la polygamie n'y est pas générale; seuls les chefs ont plusieurs femmes.

La Société des **missions** de Londres a envoyé cinq nouveaux missionnaires, dont un médecin, pour renforcer les stations du **Tanganyika.** Partis avec M. le capitaine Hore et sa femme (la première Européenne qui se rende à ce grand lac), ils ont emmené avec eux deux artisans missionnaires, et un marin qui sera le pilote de la mission. Ils emportaient un canot de sauvetage en acier, démontable, et seront suivis d'un navire plus grand, qui sera pourvu d'une machine à vapeur; M. Hore en aura le commandement. Ils sont aussi munis du nécessaire pour commencer un enseignement industriel aux indigènes, afin de travailler à leur relèvement matériel, en même temps qu'ils poursuivront leur relèvement spirituel. Deux des missionnaires resteront à Ourambo, auprès du Dr Southon, qui y continue son œuvre médicale; toujours en bons rapports avec Mirambo, il a pu nouer aussi des relations amicales avec des chefs influents venus dans la localité. Deux autres missionnaires rejoindront M. Griffith au delà du Tanganyika, à Boutonga, où il a transféré la station de Mtoua, et où il est à l'abri de la fièvre, ce village étant à plus de 100 mètres au-dessus du lac. Des emplacements convenables seront choisis pour de nouvelles stations; les vapeurs serviront à entretenir de fréquentes communications entre les établissements missionnaires des bords du lac, et à visiter les tribus qui l'environnent. — M. Hutley, qui a passé cinq ans au Tanganyika au service de la Société des missions de Londres, a fourni au *Times* des renseignements sur les progrès des **trafiquants arabes** et sur leurs caravanes **d'esclaves** le long de la route de Nyangoué à Zanzibar, par Mtoua et Oudjidji. Tabora, Oudjidji et Nyangoué sont les trois grands centres de l'influence arabe et du commerce des esclaves et de l'ivoire. Chaque année, le nombre des trafiquants arabes augmente, et ils s'avancent plus loin à l'intérieur, à la recherche de l'ivoire qui devient plus difficile à obtenir dans les districts de l'est; à mesure qu'ils avancent vers l'ouest, les esclaves deviennent plus nombreux et moins coûteux; chaque marchand en a autant qu'il le veut, et ces esclaves désirant imiter leur maître dans l'exercice de l'autorité, s'en procurent d'au-

tres qui, à leur tour, ont aussi des esclaves pour aller leur chercher de l'eau, acheter des vivres, etc. De cette manière, l'esclavage pénètre toujours davantage dans la vie sociale des indigènes. M. Hutley a connu à Oudjidji plusieurs des Arabes mentionnés par Livingstone, et les a vus commettre toutes les atrocités racontées dans le « Dernier journal » de celui-ci. A l'arrivée des missionnaires anglais, ils cachèrent leurs mauvais traitements par peur du gouvernement britannique, mais peu à peu ils se montrèrent tels qu'ils sont. M. Hutley a vu venir de l'Ougouha une caravane de 3000 personnes, en grande majorité esclaves, appartenant à Hamed-ben-Mahomed et à d'autres Arabes influents. Les vivres étant rares pour les natifs, il était impossible de nourrir toute cette multitude, aussi beaucoup mouraient de faim, et à la suite de la caravane on trouvait des cadavres de personnes tuées ou mortes d'épuisement. Une autre fois, le nommé Syed-bin-Habib amena 300 esclaves du Manyéma, mais 50 seulement atteignirent l'Ounyanyembé. Il est difficile de dire combien d'esclaves amenés aux marchés d'Oudjidji et de Tabora arrivent à la côte.

MM. J. Johnson et Janson, de la Mission des Universités, ont traversé tout le plateau de Masasi au **Nyassa,** M. Johnson dressant, chemin faisant, la carte du voyage, des montagnes et des affluents de la Rovouma, jusqu'à la ligne de partage des eaux entre le bassin de cette rivière et celui du Nyassa, tandis que M. Janson rédigeait le journal de l'expédition. Malheureusement, M. Janson est mort peu de temps après l'arrivée de celle-ci à Masanjé, village de plus de 1000 maisons, au milieu d'une population nombreuse dont le chef, jeune, simple et agréable, a fait bon accueil aux missionnaires. M. Johnson a rencontré à Chitesi M. James Stewart, venu avec l'*Ilala* de la station de Bandaoué, pour achever le levé de la côte orientale du lac jusqu'à Livingstonia au sud. Après avoir terminé ce travail, il est reparti pour lever la partie de la côte au nord de Chitesi. Quand il aura atteint l'extrémité nord, il jugera si l'état du pays permet de reprendre le travail de la route entre les deux lacs, interrompu par l'attaque du chef Mombéra.

D'après une source autorisée de **Mozambique,** les Portugais ont l'intention d'occuper militairement un ou deux points du Haut-Chiré ou du Nyassa; une expédition à cet effet a dû partir en avril ou en mai; on craint que cela n'amène des conflits avec les indigènes. Il est également regrettable que le gouvernement portugais ait rappelé M. Sarmento, gouverneur général de Mozambique, qui, avec M. O'Neill, représentant anglais dans cette colonie, surveillait avec vigilance l'exportation d'es-

claves à Madagascar et aux Comores, surtout aux îles Johanna et Mohilla, où les plantations de sucre réclament beaucoup d'ouvriers. D'autre part, le gouvernement portugais a autorisé l'émigration, à Mayotte et à Nossi-Bé, des indigènes habitant les possessions portugaises de la côte orientale d'Afrique, émigration qui, sous un nom déguisé, peut amener le renouvellement de la traite.

La concession d'un port franc dans l'île **Johanna,** obtenue par M. **G. Succi** pour les marchandises italiennes, a engagé l'Association maritime de Gênes à nommer une commission, pour examiner le projet de M. Succi relatif aux rapports commerciaux à établir entre l'Italie et cette partie de l'Afrique orientale. La commission s'est déclarée favorable à ce projet; des statuts vont être élaborés pour une société commerciale, et, dès qu'un nombre suffisant d'adhésions auront été recueillies, un comité d'initiative sera constitué à Gênes. Le roi d'Italie appuie ce projet et a promis de s'intéresser à sa réalisation, en le recommandant à l'attention du ministre des affaires étrangères, M. Mancini.

Ensuite d'une communication de M. Païva d'Andrada à la commission africaine de la Société de géographie de Lisbonne, sur son exploration au nord et au sud du Zambèze, cette commission a formulé le vœu que le gouvernement portugais envoie un délégué auprès d'**Oumzila,** pour régler les rapports de ce souverain avec les postes de Sofala et de Senna, ainsi que la question de la sécurité des communications des contrées dépendant du commandant militaire de Manica, soit avec ces postes soit avec la côte, et celle de l'installation d'un résident portugais auprès d'Oumzila. Elle voudrait en outre qu'un représentant officiel fût envoyé à Gorngosa, au S.-O. de Senna, avec un petit détachement de soldats, et que le commandant de Manica reçût un renfort d'hommes d'élite, possédant les aptitudes voulues pour créer des postes de civilisation.

La situation du **pays des Zoulous** n'est pas satisfaisante; la population indigène est mécontente des chefs que le gouvernement anglais a établis sur le pays, en particulier de Oham, frère de Cettiwayo, et de John Dunn, que les Zoulous accusent d'être la cause de tous leurs maux. Oundabouko, parent de l'ancien roi, est entré en conflit avec Oham, et a restauré le système de gouvernement contre lequel avait été dirigée la guerre des Zoulous: s'il réussissait à se rendre maître du Zoulouland septentrional, la situation de Natal pourrait devenir critique, car il poursuivrait vraisemblablement ses succès vers le sud, et John Dunn ne saurait guère résister à l'invasion de son territoire, beaucoup de ses sujets menaçant de faire défection. En attendant, **Cettiwayo** est arrivé

en Angleterre pour plaider lui-même sa cause auprès de la reine. Il est accompagné de trois chefs zoulous, d'un médecin, zoulou aussi, et de M. Henrique Shepstone en qualité d'interprète. Il viendra à Paris passer une dizaine de jours, et s'y rencontrera peut-être avec un autre souverain africain, le roi de M'Has, **Abbéo,** l'un des principaux tributaires du roi de Dahomey, qu'amène en Europe un Français résidant depuis longtemps dans ses États, et qui était attendu à Marseille vers le 10 août.

Les missionnaires romains, conduits au Zambèze par le **P. Depelchin,** se préparent à s'établir définitivement dans la vallée des **Barotsés.** Après avoir obtenu du roi Lebuschi l'autorisation de se rendre auprès de lui, ils se dirigèrent de Séchéké vers Nariale, sur la rive gauche du fleuve, en face du kraal royal, et résidence de Matowka, sœur aînée de Lebuschi, en réalité reine des Barotsés. Elle reçut les missionnaires avec de grands honneurs et leur demanda de s'établir au milieu de son peuple. Comme aînée de la famille royale, elle aurait eu droit à l'empire des Barotsés, mais, ne voulant pas occuper ce poste dangereux, elle a laissé le trône à son frère Lebuschi. De son côté, celui-ci fit bon accueil aux missionnaires, agréa leur demande, la fit ratifier dans une assemblée publique, et les pria de rester auprès de lui. Il n'a rien de sauvage; jeune encore, il porte le costume européen, est simple, gracieux et poli. Il accorda aux missionnaires une pièce de terre, sur les hauteurs qui dominent la vallée des Barotsés au sud-est, et leur promit des esclaves pour leur aider aux travaux de construction. Il leur permit également d'établir une seconde station à Séchéké où ils auront une ferme, et leur demanda de lui amener une charrue et un wagon. Il enverra de Leschoma des canots pour prendre leurs bagages et les faire transporter chez lui. L'induna Ratow, chargé de garder la route qui mène du Zambèze à la vallée des Barotsés, devra conduire l'expédition. Outre ces deux stations, le P. Depelchin se propose d'en fonder une autre à Mowemba, plus bas sur le Zambèze, dont le chef lui a aussi demandé des missionnaires.

Notre Bulletin était sous presse quand nous avons appris, par les *Mittheilungen de la Société africaine allemande,* l'heureuse arrivée du Dr **Pogge à Muquengué**[1]. Nous donnerons les détails de sa lettre dans notre prochaine livraison. Disons seulement aujourd'hui que le chef de Muquengué a offert de conduire lui-même l'expédition allemande au lac Moucambo, d'où elle comptait gagner Nyangoué. Après

[1] Voir la carte de Schütt, 1re année, p. 160.

cela M. Wissmann se dirigera sur Zanzibar, tandis que le Dr Pogge reviendra à Muquengué, pour y attendre l'arrivée d'une nouvelle expédition. Les plans du Dr Buchner, qui devait partir au printemps prochain, pour aller, par le Congo, à la rencontre de ses compatriotes, seront sans doute modifiés.

Une nouvelle **expédition belge** a été envoyée au **Congo,** sous le commandement de M. Hansens, capitaine-adjoint d'état-major, accompagné de M. le lieutenant Nillis, du Dr Pechuel-Lœsche, qui a fait partie de l'expédition allemande à la côte du Loango en 1873, de deux sous-lieutenants, MM. Van de Velde et Grang, et de M. Gillis, industriel de Braine-le-Comte, chargé spécialement de chercher à établir un courant commercial entre la Belgique et le Congo. Le steamer qui les a conduits à Vivi avait un chargement de marchandises destinées aux échanges. Un mécanicien et un charpentier devront remettre en état les constructions des stations de Vivi, Isanghila et Manyanga. Mais le Comité d'études du Congo a déjà reçu la nouvelle de la mort de M. le sous-lieutenant Van de Velde, enlevé par la fièvre dans un trajet entre deux stations du Congo. — Une autre expédition devait partir au milieu d'août, composée de MM. les lieutenants Havart et Coquilhat, et de M. Parfonry, sous-lieutenant. — D'après le dernier numéro des *Regions beyond,* Stanley s'est avancé à plus de 300 kilom. (?) au delà de Stanley-Pool et y a fondé une nouvelle station. — La Compagnie belge du commerce africain a aussi expédié à la côte occidentale d'Afrique un navire, l'*Akassa,* avec un chargement de marchandises et des échantillons d'articles d'exportation de Manchester, du Portugal, de la Hollande et de la France. Le but de cette expédition est de chercher à établir des comptoirs sur la côte. Elle a pris à bord la charpente et les boiseries d'une factorerie; c'est une sorte de chalet suisse à deux étages, le rez-de-chaussée servant de magasin. Elle a recruté deux sous-gérants indigènes et douze kroumens, qui courront à l'intérieur pour recueillir l'ivoire, l'huile de palme, etc., et apprendre aux caravanes le chemin de la factorerie.

La guerre sévissant toujours entre les tribus du **Yoruba,** le roi d'Oyo, Alafin, qui a plusieurs fois essayé de rétablir la paix, mais dont l'autorité n'a pas été respectée par les belligérants, s'est adressé au Rév. J. B. Wood, à Lagos, pour le prier de réclamer l'intervention de l'autorité britannique, afin d'empêcher l'extinction de la race du Yoruba. Sir Samuel Rowe a engagé les diverses tribus en guerre à lui envoyer des messagers dûment autorisés, pour les entendre; M. Johnson, agent natif de la Société des missions à Ibadan, a appuyé cette invita-

tion, et a réussi à décider les chefs d'Ibadan, de Jesha, des Ondos, à envoyer des délégués à Lagos avec ceux d'Alafin. Le gouverneur de la Côte d'Or s'y est rendu de son côté, a entendu leurs opinions, et leur a donné des avis qui permettent d'espérer le rétablissement de la paix.

Sir Samuel Rowe fait tout ce qu'il peut pour développer les relations commerciales de la **Côte d'Or** avec les villes de l'intérieur, par le Volta; mais, en dehors des limites du protectorat anglais, les négociants se heurtent à de grandes difficultés. Dernièrement, des trafiquants partis de Hortey, petite ville près de Quittah, avec des passeports de l'officier du gouvernement pour Salaga, par le Volta, se sont vus obligés de rebrousser chemin. Ayant débarqué à Engabee, ville appartenant au roi de Panto, Dagado, des Houssas, armés de fusils, de lances, d'arcs et de flèches, et conduits par un chef nommé Otouman Katto, les firent saisir, leur firent lier les mains derrière le dos, et, après leur avoir imposé le paiement d'une assez forte somme, les renvoyèrent à la côte.

Un grand intérêt a été éveillé en Angleterre par les rapports du capitaine Burton et du commandant Cameron, revenus récemment de la Côte d'Or, où ils avaient été chargés d'étudier l'**exploitation minière** des nombreuses compagnies créées depuis trois ans. Leurs récits sont des plus favorables, et, si l'on tient compte des difficultés opposées par l'insalubrité du climat, du manque de voies de communication, des défectuosités des machines, etc., on peut considérer les résultats obtenus jusqu'à présent comme très encourageants. L'opinion de Cameron est qu'il y a là une nouvelle Californie, et, vu l'élévation du taux des salaires à la côte, et la difficulté où l'on sera de trouver des ouvriers pour l'exploitation des mines, il propose de faire venir des Chinois, pour voir si la race mongole supporterait ce travail dans un pareil climat. D'après ce qu'il a vu à la Côte d'Or, il croit que l'on trouvera aussi de l'or au Tanganyika, où certains terrains sont de la même formation que ceux des environs d'Axim. Il a entendu parler de pierres précieuses trouvées dans ces mêmes terrains, et pense qu'ils doivent renfermer des grenats, des rubis, etc. C'est aussi l'opinion d'un explorateur allemand, M. Paul Dahse, qui, après trois voyages entrepris pour étudier la formation géologique de ces districts, en a rapporté des échantillons, qu'il a soumis à l'examen du directeur des mines bavaroises, M. le professeur Gümbel, de Munich. Les analyses, auxquelles celui-ci a soumis ces échantillons, lui font croire que les formations géologiques d'une partie de la Côte d'Or sont les mêmes que celles de la célèbre province de Minas Geraes au Brésil. Aussi M. Dahse a-t-il obtenu une concession, pour l'exploitation de laquelle il a constitué une société anglo-allemande.

Les Chambres françaises ont adopté le crédit demandé pour la construction du **chemin de fer de Dakar à St-Louis.** Une convention avait été conclue à cet effet avec le roi du **Cayor,** dont le territoire, qui s'étend du Sénégal au Cap Vert, devait être traversé par la voie ferrée; mais, dès lors, ce souverain a écrit au gouvernement du Sénégal une lettre, dans laquelle il refuse absolument le passage par ses États au « navire marchant sur terre; » il craint de se voir, lui et ses chefs, réduit en esclavage; il menace de rompre avec le Sénégal toutes relations commerciales, et même de quitter le pays avec toute la population.

Dans le haut Sénégal, depuis le retour de la colonne du lieutenant colonel **Borguis-Desbordes** à Kita, le chef Samory a brûlé les villages Malinkés de la rive gauche du Niger, jusqu'à Nafadjé, à 7 étapes de Kita. Après avoir rétabli les fortifications de ce poste, la mission topographique s'est remise en route pour gagner Bafoulabé, avant que la saison des pluies rendît les chemins impraticables. Les instructions données par le ministre de la marine au nouveau gouverneur, M. le capitaine de vaisseau Vallon, sont de commencer les travaux du chemin de fer entre Kayes et Bafoulabé, sans s'occuper pour le moment du cours du Niger. Deux projets sont en présence, l'un le long des rives du fleuve, l'autre passant à l'intérieur par Fanamdoba; il est probable que ce sera le tracé le long du fleuve qui l'emportera. Jusqu'à Bafoulabé le Sénégal n'a pas de courbes très sensibles, ni de pentes bien rapides; la voie ferrée peut suivre la berge de la rive gauche; il n'y a presque pas d'œuvres d'art à entreprendre.

Jusqu'ici le commerce des céréales sur la côte du **Maroc** était très restreint, le sultan ne permettant que le transport de très petites quantités de blé et d'orge, à peine suffisantes pour la nourriture des familles des habitants, protégés ou sujets étrangers, qui devaient préalablement obtenir, des consuls ou des ministres desquels ils dépendaient, un permis limité. Grâce aux démarches du ministre de France, M. Ordega, le sultan a accordé l'établissement du libre cabotage pour six mois, et en conséquence tout le monde pourra transporter des céréales d'un point à l'autre de toute la côte. Il peut y avoir là, pour le commerce français, des avantages d'autant plus grands que, d'après les rapports des agents consulaires à Mogador et à Tanger, le Maroc serait menacé d'une disette, et le sultan, préoccupé des besoins de la population, a abaissé de 10 à 5 °/₀ les droits de douane, sur l'entrée des céréales d'Europe.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. Valentin de Gorloff a fait, de Laghouat à Ouargla, un voyage dans lequel ses observations sur la colonisation française dans le Sahara septentrional l'ont pleinement satisfait, surtout celles sur les travaux de M. Fourreau, fondateur de la Compagnie de l'Oued-Rir, qui, par ses puits artésiens, a transformé en plantations de palmiers de vastes étendues de sables précédemment stériles.

Deux des assassins de la mission Flatters, natifs d'Ouargla, ont été amenés à Alger.

Tout en reconnaissant que la création de la mer intérieure est réalisable, et qu'à aucun point de vue elle ne peut être nuisible, la Commission, chargée d'examiner le projet de M. Roudaire, n'a pu engager le gouvernement à intervenir dans les dépenses qu'entraînerait son exécution. Celle-ci demeure laissée à une entreprise particulière, comme pour Suez et Panama. M. de Lesseps a proposé la fondation d'une société décidée à tenter l'entreprise à ses risques et périls, et qui ne demanderait à l'État que la concession de forêts et de terrains, aujourd'hui inexploités et sans valeur.

Un câble sous-marin a été posé pour relier Bône à Bizerte.

M. Guérard, ingénieur en chef du service maritime à Marseille, s'est rendu à Tunis pour y faire les premières études nécessaires à la création d'un port de commerce.

Le célèbre voyageur Rohlfs a été nommé consul général de l'empire allemand à Tripoli.

Quatre caravanes sont arrivées dernièrement du Bornou à Tripoli, apportant des plumes d'autruche pour une valeur considérable. Elles n'avaient pas d'esclaves, quoique l'esclavage subsiste toujours à Tripoli, où les achats et les ventes se font à l'intérieur des maisons.

Avant que les hostilités eussent éclaté entre l'Angleterre et Arabi Pacha, M. de Lesseps s'occupait de la question de faciliter la navigation du canal de Suez, où les points de croisement des navires ne sont pas suffisants. Il avait deux projets en vue : ou élargir le canal dans toute sa longueur, ou creuser un canal nouveau, parallèle à l'ancien, et communiquant avec ce dernier en plusieurs endroits.

M. Vossion, vice-consul de France à Khartoum, nommé consul à Gabès, est revenu à Paris, où il a exposé, dans une des salles de la Société de géographie, toute une collection d'objets de commerce, d'armes, de vêtements, de photographies de types et de paysages du Soudan égyptien et du Haut-Nil, du pays des Niams-Niams, des Mombouttous et des pygmées.

Le baron de Hardegger, de Grussbach en Moravie, prépare pour l'hiver prochain une expédition dans le Soudan égyptien. Il prendra Khartoum comme base d'opérations dans le Senaar, le Kordofan et peut-être le Darfour méridional; ses observations porteront essentiellement sur l'hypsométrie et l'ethno-

graphie. Il tâchera d'installer une station météorologique à Khartoum. Le professeur Paulitschke prendra part à l'expédition, ainsi qu'un géologue et un photographe.

Le soulèvement des populations du Haut-Nil, sous Mohamed-Ahmed, a obligé les missionnaires américains de renoncer pour le moment au projet de fonder des stations dans cette région.

Rohlfs a renoncé à négocier la paix entre le négous d'Abyssinie et l'Égypte, le gouvernement anglais considérant que les deux pays ne sont pas en état d'hostilité.

D'après une lettre du 15 février, le Dr Stecker a été retenu longtemps à Makalé, par les hostilités entre l'Égypte et l'Abyssinie. Il devait quitter cette ville le lendemain et comptait arriver à Kaffa au commencement de juin, explorer ensuite au sud le Gambirri, habité, dit-on, par des pygmées, et le lac Sambourou, puis atteindre la côte orientale en février 1883.

Sous les auspices de la « Société africaine d'Italie » (ancien Club africain de Naples), et avec l'appui de M. Rocca, banquier à Naples, Gustave Bianchi et le professeur Licata se rendront en Abyssinie, accompagnant un envoyé italien chargé de remettre au roi Jean des présents de la part du souverain d'Italie, armes, brillants, boîtes à musique de Genève, etc., et de nouer des relations avec les sultans ses voisins. MM. Bianchi et Licata exploreront ensuite la partie occidentale de l'Abyssinie et descendront à Assab, en cherchant à ouvrir une route commerciale pour la station italienne.

M. C. Gregori se propose d'explorer le pays situé entre les montagnes à l'Est de l'Abyssinie et la mer Rouge, le cours du Gualima, du Melli et de l'Haouasch inférieur. Il partira probablement en octobre.

L'ingénieur Messedaglia, ancien fonctionnaire égyptien au Soudan, a été chargé d'étudier sur place les travaux à entreprendre pour la création d'une colonie italienne à Assab. — Le gouvernement voudrait que les diverses sociétés italiennes de commerce et d'exploration se fondissent en une seule, pour développer le commerce italien dans la mer Rouge et à Assab, ou bien qu'il se constituât à cet effet en Italie une grande compagnie, qu'il encouragerait par une subvention annuelle. — Plusieurs maisons considérables ont demandé de pouvoir établir à Assab leurs dépôts de charbon.

Une Société commerciale s'est fondée récemment à Milan, pour l'acquisition des produits africains qui afflueront à Assab.

Le comte Pierre Antonelli, qui a fait partie de la seconde expédition Martini, revenu temporairement en Italie, va repartir pour le Choa, où le marquis Antinori a prolongé son séjour pour assurer le maintien de la station italienne de Let-Marefia; il a dû aussi accompagner le roi Menelik dans une exploration au lac Zouai, au sud du Choa.

Une caravane du Choa est arrivée à Obock, où M. Soleillet entretient de bonnes relations avec les indigènes, ainsi qu'avec les sultans de Raheïta, de Tadjoura, et des Haoussas. Mgr. Taurin compte fonder une station missionnaire à Obock.

**

La Société de géographie commerciale de Milan a décidé de fonder à Harrar une station, qui servirait à la fois au commerce et à l'exploration. Harrar est un important marché, sur la route des caravanes du pays des Gallas, du Kaffa, du Gouma et de l'Enarea à Zeila. M. Pierre Sacconi sera chargé de développer les relations commerciales, et la Société d'exploration conservera la direction des études géographiques des rivières Uobi et Nogal, la station commerciale servant de lieu de ravitaillement pour les explorateurs. Le gouvernement italien a accordé à cet effet une subvention à la Société.

M. Swenson, Suédois, a entrepris, avec M. le baron von Muller, un voyage d'exploration à Berbera et à Harrar.

Une commission, formée de membres de la Société de géographie de Rome et de la Société d'exploration de Milan, a été chargée d'organiser une expédition pour l'Afrique équatoriale orientale, sous la direction de MM. Carlo Benzi et Ulysse Grifoni, qui seront chargés d'explorer le cours de la Djouba.

Le Conseil de la Société de géographie de Londres a décidé d'envoyer une expédition dans l'Afrique orientale, pour explorer les monts Kénia et Kilimandjaro, et le pays qui s'étend de ces montagnes à la côte orientale du Victoria Nyanza. M. J. Thomson en sera le chef et se rendra, au commencement de l'année prochaine, à Zanzibar, pour y organiser sa caravane.

D'après les rapports de MM. Price et Menzies revenus en Angleterre, la mission de Frere-Town jouit d'une période de paix. A Foulladoyo, à 100 kilomètres de cette station, et en dehors de son contrôle, s'est produit un mouvement indigène sous l'initiative d'un natif de Giriama, Abe-Sidi, qui y a constitué une communauté chrétienne à laquelle se sont rattachés des esclaves fugitifs. M. Price, qui a visité Foulladoyo, croyait y rencontrer beaucoup d'hommes à demi sauvages, et a été tout surpris d'y trouver un établissement paisible, où règne le meilleur ordre.

M. Holmwood, consul anglais à Zanzibar, a recommandé à la Société des missions anglicanes l'établissement d'une communication régulière, par vapeur, entre Mombas et Zanzibar. Outre les services qu'elle rendrait à la mission, elle serait utile à tous les gens de la côte et aiderait à lutter contre le commerce des esclaves, dont 10,000 environ passent annuellement en contrebande entre Pangani et Pemba.

Des Hovas ayant occupé des îles et des villages de la côte occidentale de Madagascar, dont les chefs sont sous le protectorat français, et la reine Ranavalona II ayant décrété, contrairement au traité de 1868, une loi punissant de dix ans de fers tout Malgache qui vendra des terres aux blancs, M. Baudais, consul de France à Tananarive, a été chargé de présenter des réclamations au gouvernement de la reine. N'ayant pas obtenu, dans un délai fixé, de réponse satisfaisante, il a quitté la capitale et s'est rendu à Tamatave.

On a commencé à la Réunion des essais de culture de la vigne sur une assez grande échelle. — A l'île Maurice l'exportation de la vanille et des fibres des feuilles d'aloès augmente chaque année, à côté de celle du sucre et du rhum.

Une nouvelle expédition a été envoyée de Valdézia à la baie de Delagoa, dans

le voisinage de laquelle s'établiront trois des évangélistes indigènes, chez le chef Magoud, dont le village est le lieu de naissance de l'un d'eux.

MM. Davenport et C°, banquiers américains, ont signé avec le gouvernement portugais une convention, pour la construction du chemin de fer de la baie de Delagoa aux frontières du Transvaal, et M. de Castilho, ancien gouverneur de Lorenzo Marquez, a présenté aux Cortès un bill, proposant que le gouvernement reçoive les pouvoirs nécessaires pour établir une ligne télégraphique de la baie de Delagoa au Transvaal. — De son côté, le gouvernement du Transvaal a fait avec M. Moritz Unger, appuyé par un syndicat de banquiers parisiens, une convention qui sera soumise au Volksraad dans sa prochaine session, et qui est relative à la construction du chemin de fer de Prétoria à la frontière portugaise. M. Unger verserait une caution de 20,000 liv. sterl., et devrait construire la ligne en cinq ans. L'établissement d'une ligne télégraphique a aussi été décidé à Prétoria.

On a découvert, près de Lydenbourg, de nouvelles mines d'or qui attirent beaucoup de gens de Lydenbourg, de Middlebourg et de Prétoria. On a également trouvé de la galène en quantité considérable, un grand dépôt de cobalt et du minerai d'argent, près de la Steelport River.

Il s'est constitué récemment à Paris, sous le nom de « Société française et africaine d'encouragement » une association qui a pour but de venir en aide, par tous les moyens en son pouvoir, à la grande cause du relèvement de l'Afrique par le christianisme. Tout en maintenant son œuvre distincte de celle des missions proprement dites, elle encouragera les missionnaires européens ou indigènes, principalement ceux qui sont le plus avancés dans l'intérieur, en leur fournissant un matériel plus complet que celui dont se compose d'ordinaire leur modeste bagage : instruments agricoles, canots portatifs, médicaments, tentes, semences d'arbres fruitiers et autres, etc. Elle a nommé M. Casalis pour son président honoraire, et a puissamment contribué à compléter, d'une manière utile, l'équipement de la mission du Zambèze que dirige M. Coillard.

Le Lessouto est tranquille, quoique les trafiquants et les résidents aient l'impression qu'une explosion pourrait avoir lieu d'un moment à l'autre. Gordon, le nouveau commandant des troupes coloniales, ayant ordonné certains mouvements de troupes, Masoupha envoya des émissaires dans les villages du district de Maserou, pour faire préparer les armes; les Bassoutos lui ont obéi volontiers; de grands meetings ont été tenus, et les mouvements de troupes ont été contremandés. Le conseil législatif de la Colonie du Cap ayant demandé au gouvernement anglais d'être libéré de toute dépense ultérieure relative au Lessouto, lord Kimberley a répondu qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que l'on prît, en Angleterre, aucune mesure pour décharger la Colonie de sa responsabilité à l'égard du pays annexé.

Le général Gordon est d'avis que les limites des terres des natifs devraient être fixées par des actes légaux, et que l'on devrait procéder légalement contre tout empiètement au delà de ces limites. Les natifs en seraient contents, et il ne faudrait plus beaucoup de troupes pour maintenir l'ordre.

La Chambre du Commerce de Capetown a été nantie de la question de l'établissement d'une communication avec l'Europe, par un câble sous-marin placé le long de la côte occidentale d'Afrique, et relié avec la ligne qui passe à Saint-Vincent.

D'après un contrat conclu entre le gouvernement et la Compagnie nationale de navigation à vapeur pour l'Afrique portugaise, un service régulier de bateaux à vapeur sera organisé entre Lisbonne et Mossamédès, touchant aux principaux ports des possessions portugaises de l'Afrique occidentale.

M. le Dr Kœpfner, naturaliste, étudie l'histoire naturelle et les productions agricoles de la province portugaise de Mossamédès. Il a commencé ses explorations par les terres cultivées le long, des bords des rivières Crok, Saint-Nicolas, Bero et Giraul.

M. Bagster, missionnaire américain, est mort à Ballounda. L'école tenue par M. et Mme Nichols prospère. M. Sanders a pu atteindre Bihé, où le roi Chilemo l'a bien accueilli et lui a permis de choisir un emplacement pour une station.

Au mois d'avril dernier, les frères Machado, négociants de Malangé, ont organisé une expédition pour les grands marchés d'ivoire de Cachéché et de Caban. L'itinéraire projeté devant traverser des pays habités par des tribus cannibales, leur caravane comptait 700 hommes armés; des marchands indigènes l'ont accompagnée pour profiter de cette nombreuse escorte. Un officier portugais, membre de la Société de Géographie de Loanda, devait s'y joindre pour faire des observations scientifiques.

Le vapeur le *Henri Reed*, destiné à la navigation du Congo moyen, aura 20m de long sur 3m,5 de large. Il sera conduit au Congo par M. Craven, qui partira de Londres en septembre, avec un renfort de missionnaires, dont l'un est un bon ingénieur-architecte.

M. L. Petit, naturaliste, installé à Landana, a fait avec le Dr Lucan une excursion jusqu'à Vivi, et se propose d'explorer dans une prochaine campagne les montagnes de l'intérieur, pour y étudier les Balalis et les Batékés signalés par Savorgnan de Brazza.

M. Rogozinski a équipé au Hâvre pour son expédition la *Lucie Marguerite*, qui transportera les voyageurs au golfe de Cameroon; s'ils réussissent à atteindre le lac Liba et les sources des affluents de la rive droite du Congo, ils les suivront jusqu'au grand fleuve, par lequel ils reviendront à la côte. L'explorateur Nordenskiöld a fourni à M. Rogozinski un compagnon expérimenté, dans la personne du capitaine suédois Een.

Les hostilités continuent entre les habitants de Bonny et les populations du Nouveau Calabar. Il y a des combats tous les jours, mais pas de grande bataille. Le gouvernement anglais a donné des instructions à Madère, pour qu'une canonnière se rendît au Nouveau Calabar et y protégeât les intérêts anglais.

La Société des missions anglicanes a nommé, comme secrétaire de la mission du Niger, le Rév. Th. Phillips, qui a été consacré à Londres par l'évêque Sam. Crowther; c'est le premier ecclésiastique blanc ordonné par un évêque noir. Les préjugés

de race étant toujours vivaces, il y a là un fait important, qui consacre aux yeux de tous l'égalité des noirs et des blancs.

M. Quinemant, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, a rejoint, sur le Niger, M. le capitaine Mattei qui explore cette région.

Un conflit a éclaté entre la tribu des Gamans et les Achantis; le roi Mensah de Coumassie ayant fait tuer des messagers que lui envoyaient les Gamans, ceux-ci attaquèrent des villages achantis, et firent 200 à 300 prisonniers. Ils demandèrent ensuite à Sir Samuel Rowe d'intervenir, pour opérer une réconciliation entre eux et les Achantis. Le roi des Achantis a accepté la médiation anglaise. Le capitaine Lonsdale a été envoyé à cet effet à Coumassie, et va se rendre chez les Gamans. — Deux Français se sont aussi rendus à Coumassie : l'un, le P. Moreau, chef de la mission romaine d'Elmina, pour y fonder une station; l'autre, M. Brun, consul français dans la même ville, invité par le roi Mensah, qui l'a reçu en grande pompe et lui a fait des présents considérables. — La Société des missions wesleyennes a également envoyé le Rév. J. Hayfron à Coumassie, pour obtenir l'autorisation de reprendre les travaux qu'elle y poursuivait autrefois.

Le sultan du Maroc a envoyé à Madrid une ambassade, pour offrir au roi d'Espagne un terrain situé le long de la Méditerranée, en compensation de celui de Santa Cruz de mar Pequena sur l'Atlantique, que le traité de Vad Ras attribue à l'Espagne. Les Cortès seront appelées à régler définitivement cette question.

La mission italienne a été reçue avec de grands honneurs par le sultan Sidi Muley Hassan qui, à son tour, a remis au ministre plénipotentiaire de riches présents pour le roi d'Italie.

D'après un nouveau tableau statistique que vient de publier le Dr Behm, dans les *Ergänzungshefte* des *Mittheilungen de Gotha*, il y a lieu de faire quelques corrections à celui que nous avons donné (IIme année, p. 166),

La superficie totale du continent serait de	29,823,253	kilomètres carrés,
et sa population de	205,823,260	habitants.
Le Maroc a	6,140,000	»
Le Sahara	2,500,000	»
L'Égypte	16,400,000	»

	k. c.		habitants.
La superficie de l'Afrique portugaise occidentale est de	809,400	pour	9,000,000
» de l'État libre du fleuve Orange	107,439	»	133,518
» du Transvaal	285,363	»	815,000
» de l'Afrique anglaise du sud	667,218	»	1,728,492
» des îles africaines	625,942	»	4,902,600

EXPÉDITIONS DE SAVORGNAN DE BRAZZA, ENTRE L'OGOOUÉ ET LE CONGO[1]

Le 23 juin dernier, à la fin d'une séance extraordinaire tenue par la Société de géographie de Paris dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. Ferdinand de Lesseps, qui la présidait, en remerciant la foule qui venait d'applaudir le récit fait par Savorgnan de Brazza de ses voyages entre l'Ogôoué et le Congo, prononçait ces paroles : « Vous applaudissez avec raison le récit de notre voyageur. Il vous donne, bien que sommairement, les résultats de deux ans et demi d'explorations qui marqueront une date dans l'histoire de la géographie. La plus courte voie d'accès au cœur de l'Afrique a été trouvée, et l'avenir se chargera de démontrer l'importance considérable de ce fait, bien mieux que ne le pourrait une relation. » Nous sommes en effet arrivés à un moment décisif dans l'histoire de l'ouverture du continent africain. Les difficultés rencontrées par les nombreuses expéditions parties de la côte orientale, dans le voisinage de Zanzibar, ont fait naître l'idée qu'il serait plus facile de pénétrer dans l'Afrique équatoriale par la côte occidentale. Depuis le grand voyage de Stanley, cette pensée a pris de la consistance. La grande vallée du Congo est apparue comme la porte ouverte sur l'intérieur de l'Afrique ; Stanley-Pool, au-dessus des cataractes du cours inférieur du fleuve, en serait la clef. Dès lors, Stanley a entrepris de mettre en communication, par une route le long des rapides, Vivi et Stanley-Pool, et les sociétés de commerce et de missions ont rivalisé d'ardeur pour atteindre ce dernier point, afin d'y établir des factoreries, des stations missionnaires, et des bateaux à vapeur qui exploreront tout le bassin du Congo moyen, pour y porter les bienfaits du christianisme et de la civilisation. Mais en présence des difficultés créées par les cataractes du Congo, on s'est demandé s'il n'y aurait pas une voie plus facile et plus courte, moins coûteuse et plus sûre, pour parvenir à Stanley-Pool. Les derniers travaux de Savorgnan de Brazza pendant les années 1880 à 1882, dans la région comprise entre l'Ogôoué et le Congo, semblent fournir une réponse favorable à cette question ; nous voudrions les résumer, d'après l'exposé qu'il en a fait à la Société de Paris.

Avant lui, cette région n'était pas tout à fait inconnue. Dès 1817, le missionnaire anglais Bowdich avait fourni sur l'Ogôoué quelques renseignements, basés sur les indications des indigènes et des marchands,

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

d'après lesquels ce fleuve, venant du N.-E., se divisait sous l'équateur en deux bras, dont l'un se dirigeait au N.-O. vers le Gabon, l'autre au S.-O. vers le Congo. La construction d'un fort français sur le Gabon, en 1843, facilita l'établissement de factoreries françaises, américaines et anglaises dans ce district, et les colons français commencèrent à y faire de nombreuses reconnaissances et des levés cartographiques. Mais ce furent surtout les voyages de Du Chaillu qui, dès 1856, attirèrent l'attention sur le pays compris entre la baie de Corisco et le Cap Lopez, et sur l'Ogôoué, qu'il remonta jusqu'au confluent du Ngounié et un peu au delà. Toutefois, en 1857, on se représentait encore l'Ogôoué comme prenant sa source au N.-E. dans la Sierra de Cristal. L'impulsion donnée, Griffon du Bellay et Serval marchent sur les traces de Du Chaillu ; l'Anglais Walker remonte l'Ogôoué jusqu'au delà de Lopé, et constate qu'il y coule parallèlement à l'équateur ; puis Marche et de Compiègne s'avancent à leur tour jusqu'aux deux affluents du fleuve, l'Ofoué et l'Ivindo, d'où les attaques des Ossyébas, en 1874, les obligent à rebrousser chemin.

Mais déjà la Société allemande pour l'exploration de l'Afrique, frappée de l'immense espace encore inconnu qui s'étend du Bénoué et du Chari au Congo, s'était proposé d'en faire le champ d'une exploration méthodique, en prenant comme base d'opération la côte du Loango, entre le cap Lopez et le Congo. Elle avait fait partir en 1873 une expédition nombreuse, qui comptait entre autres le Dr Güssfeldt, le professeur Bastian, le Dr Falkenstein, et MM. Soyaux, botaniste, Pechuel-Lœsche, naturaliste, Lindner, technicien. De Tchintchocho, où elle établit sa station centrale, elle devait s'avancer peu à peu dans l'intérieur, tandis que sur son aile gauche, le Dr Lenz ferait l'exploration de l'Ogôoué, et qu'à son aile droite, le capitaine de Homeyer pénétrerait par l'Angola vers le Congo. Au nord de l'embouchure de ce dernier fleuve, trois routes naturelles pouvaient conduire à l'intérieur les explorateurs de l'expédition centrale : le Louisa-Loango, le Loema et le Quillou ; le Dr Güssfeldt qui la dirigeait choisit celui-ci, comme le plus grand, le remonta jusqu'aux cataractes de Boumina, que n'avait encore atteintes aucun explorateur, puis, s'écartant du fleuve, parvint, à travers plusieurs chaînes de montagnes, jusqu'au village de Ngouella, à 120 kilomètres environ de l'embouchure du Quillou dans l'Atlantique. Avec son collègue M. Pechuel-Lœsche, qui y fit une excursion en 1875, il constata que ce fleuve qui, pour la largeur, le cède peu au Rhin est, dans sa partie inférieure, bordé d'une zone de forêts très épaisse jusqu'au delà du pays

de Mayombé, et, qu'entre Mayombé et Ngouella, la navigation en est rendue difficile, pour ne pas dire périlleuse, par les rapides et cataractes de Gotou, de Boumina, etc., où la rapidité du courant est augmentée par le resserrement du lit du fleuve ; de 350m à 400m de largeur moyenne, il est réduit en quelques endroits à un canal de 25m, par le rapprochement des parois de rochers entre lesquelles il s'est frayé un passage. Pendant la saison des pluies, ses eaux montent de 4m à 5m dans les parties larges de son cours, et de 8m à 9m dans les endroits où il y a rétrécissement. En amont de Ngouella, il fait un coude dans la direction N.-E. ; au-delà, les indigènes ne purent rien en dire aux explorateurs allemands, si ce n'est qu'il décrit un grand arc à droite, tandis qu'auparavant on croyait qu'il descendait de la Sierra Complida. Les indigènes, craignant les cannibales de l'intérieur, ne voulurent pas les conduire plus avant ; ils durent revenir à la côte et à Tchintchocho, où, déjà en 1876, la station allemande dut être abandonnée, par suite de l'insalubrité du pays et des difficultés créées par les indigènes. Néanmoins, pendant les trois années qu'avait duré leur exploration, ils avaient fourni sur cette partie de la côte quantité de renseignements utiles, moins importants que les résultats obtenus par Savorgnan de Brazza, mais dont il faut tenir compte pour bien apprécier la valeur de ces résultats.

Lorsque notre voyageur reçut, en 1875, la mission de reconnaître l'importance réelle de l'Ogôoué, comme voie de communication vers l'intérieur, ainsi que l'état des populations qui habitent ces contrées et les ressources commerciales que le pays peut présenter, l'idée que ce fleuve prenait sa source au loin dans l'intérieur régnait encore généralement. Au dire des indigènes, il devait, en amont des cataractes qu'il forme en traversant la Sierra de Cristal, offrir une voie navigable sur un long parcours. Pendant tout son premier voyage avec MM. Marche et Ballay, de 1875 à 1878, où il atteignit l'Alima et la Licona, et parvint jusqu'au village d'Okanga, il ignora la découverte que Stanley faisait justement alors de la grande courbe du Congo, à deux degrés au nord de l'équateur, et la direction N.-E.-S.-O. du cours inférieur du fleuve. L'Alima et la Licona ne se présentèrent point à lui comme des affluents probables du Congo ; l'hostilité des indigènes Apfourous et Oubandjis s'opposa à ce qu'il descendît complètement la première de ces rivières, et le manque de ressources l'empêcha de reconnaître la seconde. Malgré son désir d'éclaircir le problème de l'hydrographie de cette partie de l'Afrique, cette question devenait toujours plus obscure pour lui. Au moins avait-il réussi, pendant ce premier voyage, à dissiper les craintes, les défiances,

l'hostilité des tribus indigènes des bords de l'Ogôoué, il s'était familiarisé avec beaucoup de peuplades différentes, avait aboli des monopoles particuliers, contraires au développement des relations commerciales par le fleuve, et n'avait cessé de combattre l'esclavage; enfin, il avait uni toutes les tribus riveraines dans un même sentiment de bienveillance à l'égard des blancs. Par là il avait beaucoup facilité sa tâche future.

A son retour à la côte, la nouvelle de la reconnaissance du Congo par Stanley lui fit immédiatement comprendre que l'Alima devait être un affluent du grand fleuve, et la différence de structure des vallées de l'Ogôoué et du Bas-Congo lui fit entrevoir la possibilité d'atteindre plus facilement Stanley-Pool par la première, qu'en remontant directement celle du Congo. Sans doute il fallait renoncer à l'idée, caressée jusque-là, que l'Ogôoué pût devenir la voie commerciale pour l'intérieur, mais l'Alima navigable pouvait le devenir. En effet, l'accès à cette rivière, large de 100^{m}, et profonde de 5^{m} au point où l'avait traversée de Brazza, est relativement facile par l'Ogôoué. De ce dernier fleuve à l'Alima, la distance n'est que de 120 kilom., et le pays qui sépare les deux bassins ne présente guère que des collines sablonneuses de moyenne hauteur, offrant plusieurs passages très favorables au transport des marchandises, sans la difficulté d'une végétation épaisse; du point atteint sur l'Alima, des vapeurs d'un faible tonnage pourraient descendre facilement au Congo; tandis que le long du fleuve, de Vivi à Stanley-Pool, sur une longueur de 220 kilom., 32 cataractes et rapides interrompent plus ou moins la navigation. Aussi, pendant que Stanley entreprenait, à frais énormes, le travail gigantesque de la construction d'une route entre les cataractes du Congo, et faisait hisser le long de montées abruptes des vapeurs démontables, pour faciliter les communications et les transports sur les parties navigables du fleuve, de Brazza se proposa d'explorer de nouveau le pays entre le Haut-Ogôoué et l'Alima, dans l'espoir de trouver là une route qui répondît aux besoins du commerce; en même temps, il voulait établir, par des procédés pacifiques, des relations commerciales avec les indigènes des bords de l'Alima et du Congo, pour en faire profiter toutes les nations. Sur la demande du ministère de l'Instruction publique, le parlement français lui accorda, à lui et au Dr Ballay qui devait l'accompagner, une nouvelle subvention; deux chaloupes à vapeur démontables, dont l'une leur fut offerte par le Comité français de l'Association internationale africaine, furent construites pour la navigation sur l'Alima et le Congo; le ministre de la marine mit à leur disposition deux mécaniciens et quelques matelots sénégalais, et, à la fin de décem-

bre 1879, de Brazza quittait de nouveau l'Europe, pour aller fonder sur le Haut-Ogôoué et le Congo deux stations civilisatrices.

Au commencement de janvier 1880, il arrive au Gabon, où il retrouve, prêts à le seconder, ses interprètes et ses porteurs, anciens esclaves qu'il avait rendus à la liberté et qui s'étaient établis dans la colonie française. Après avoir pris, chez les Inengas et plus loin, toutes les dispositions pour faciliter les relations commerciales et les futurs transports de personnel et de matériel, il remonte l'Ogôoué. L'abandon obtenu précédemment, de chaque tribu riveraine, de ses prétentions exclusives sur les différentes parties du fleuve, et l'organisation d'un service général de transport confié aux Adoumas et aux Okandas, les piroguiers par excellence du bassin de l'Ogôoué, lui permirent de fixer sans hésitation, dès la fin de janvier, à Nghimi, près du confluent de l'Ogôoué et de la Passa, à 220^{m} d'altitude, et à 815 kilom. de l'Océan, l'emplacement de la première station, en communication directe avec l'Atlantique, et à proximité de l'Alima. La vente d'un village et de plantations, commencées près de Nghimi par une tribu qui avait eu l'intention de s'établir là, et à laquelle la venue des blancs parut une garantie de paix, facilita l'établissement immédiat de la station, et, en juin 1880, Franceville était fondée.

Avant de se remettre en route pour le Congo, l'explorateur envoya son aide, M. Michaud, avec 770 hommes et 44 pirogues, aux factoreries de Lambaréné, pour y chercher MM. Ballay et Mizon, sur l'arrivée desquels il comptait, et qui devaient amener avec eux le personnel des stations. Mais différentes causes avaient retardé leur départ de France. Ignorant ce délai, de Brazza partit pour l'Alima vers la mi-juin 1880, ayant avec lui une dizaine d'indigènes, un sergent nommé Malamine, et un Batéké du nom d'Ossia, qui parlait tous les idiomes de l'Ogôoué et du Congo inférieur, et l'avait accompagné dans ses précédents voyages, en qualité d'interprète; entièrement dévoué à sa personne et à ses projets, il assura par ses conseils le succès de l'expédition. Induit en erreur par les premières indications de Stanley, qui plaçaient Stanley-Pool à 150 kilom. plus à l'est qu'il ne l'est réellement, de Brazza visait, à son départ de Franceville, un point du Congo beaucoup trop à l'est. Sortant du bassin argileux de l'Ogôoué dont les vallées humides sont cachées sous d'épaisses forêts, et les collines couvertes de hautes herbes, il monta vers le plateau accidenté, sablonneux et déboisé des Achicouya, qui sépare le Lékéti, branche méridionale de l'Alima, de la Mpama (la Mpaka de Stanley), l'un et l'autre à 450^{m} d'altitude, et atteignit, par 825^{m}, la ligne de faîte entre les bassins de l'Atlantique et du Congo.

Tous les indigènes de cette région appartiennent à la peuplade des Batékés, réputés cannibales, et chez lesquels règne l'esclavage. Néanmoins les Achicouyas le reçurent avec des cris de joie, ainsi que les Abomas du plateau au delà de la Mpama, qui dépendent du puissant chef Makoko. Tandis qu'il descend en radeau la rivière Léfini (le Lawson de Stanley), un chef, vassal de Makoko, se présente à lui avec des paroles de paix de la part de son suzerain, et s'offre à lui servir de guide. A Ngampo il quitte son radeau, traverse à pied un plateau inhabité, et, après deux jours de marche, arrive un soir à 11 heures en face de l'immense nappe d'eau du Congo, qui apparaissait au N.-E. comme une mer, et coulait majestueusement, sans que le sommeil de la nature fût troublé par le bruit de son faible courant. Cette partie du pays est habitée par les Oubandjis, de la même famille que les Apfourous de l'Alima qui, dans le premier voyage de Brazza, l'avaient attaqué et l'avaient empêché de descendre cette rivière. Les Oubandjis naissent, vivent et meurent, avec leurs familles, dans les belles pirogues sur lesquelles ils font seuls les transports d'ivoire et de marchandises, entre le Haut-Alima et Stanley-Pool. Ils sont les maîtres de la navigation, et de Brazza devait traiter avec eux. Il leur fit offrir, par le chef de Ngampey, le choix entre une cartouche et le pavillon français, l'une, symbole de guerre, l'autre, emblème d'une paix profitable aux intérêts de tous. Puis, leur laissant le temps de la réflexion, il se rend chez Makoko, qui le reçoit des plus cordialement, « heureux de recevoir le fils du grand chef blanc de l'occident, et voulant que de Brazza pût dire, à ceux qui l'ont envoyé, que Makoko sait bien recevoir les blancs, qui viennent à lui non en guerriers mais en hommes de paix. » En effet, pendant les 25 jours que de Brazza passa chez Makoko, il fut traité avec toutes sortes d'égards; il profita de ces bonnes dispositions pour conclure le traité dont nous avons donné le texte dans notre dernier numéro (p. 232), et qui fut ratifié dans une assemblée solennelle de tous les chefs immédiats et vassaux de Makoko. Celui-ci appuya de toute son influence la démarche de l'explorateur auprès des Oubandjis, dont 40 chefs, représentant toutes les tribus de la rive droite du Congo, de l'équateur à la résidence de Makoko, descendirent avec toute une flottille de magnifiques pirogues, jusqu'à Nganchouno. Alors Savorgnan de Brazza leur rappelle les gages de paix qu'il a donnés jusqu'ici, en vivant en bonne harmonie avec les tribus dont il a traversé le territoire, leur expose son désir d'installer une station dans le Haut-Alima, et une autre à Ntamo, pour en faire des lieux d'échange entre les produits de l'Europe et ceux de l'Afrique, et leur fait compren-

dre que des relations commerciales, profitables aux intérêts de tous, ne peuvent s'établir que dans la paix. Mais de tristes souvenirs risquent de faire échouer les négociations. Après une longue discussion, un des chefs Oubandjis s'avance avec fierté et gravité vers Savorgnan de Brazza, et lui montrant un îlot voisin : « Regarde cet îlot, » lui dit-il, « il semble placé là pour nous mettre en garde contre les promesses des blancs, car il nous rappelle qu'ici le sang des Oubandjis a été versé par le premier blanc que nous avons vu. Un des siens qui l'a abandonné te donnera à Ntamo le nombre de ses morts et de ses blessés, mais je te dirai que nos ennemis ont pu échapper à notre vengeance en descendant le fleuve comme le vent ; seulement, qu'ils n'essaient pas de le remonter. » On se rappelle qu'entre le confluent du Lawson et Nganchouno, un jour, pendant que l'on préparait le déjeûner, Stanley fut surpris par une décharge de plusieurs coups de feu ; six de ses hommes tombèrent ayant chacun une blessure. Les autres saisissant leurs armes, engagèrent avec les assaillants une lutte acharnée, qui se termina au bout d'une heure par la retraite des sauvages. Stanley avait 14 blessés [1]. Quoique Stanley n'eût livré en cet endroit qu'un combat défensif, Savorgnan de Brazza eut beaucoup de peine à dissiper les craintes des chefs Oubandjis, et à leur persuader que les relations pacifiques qu'il leur proposait assureraient leur tranquillité contre toute éventualité. Il y réussit pourtant ; la paix fut conclue, après que de part et d'autre on eut enterré la guerre, sous les emblèmes de balles et de poudre, et un pavillon français fut donné aux chefs Oubandjis, qui en voulurent tous pour pavoiser leurs pirogues.

Après cela de Brazza descendit, dans une des belles pirogues des Oubandjis, le fleuve jusqu'à l'étang de Stanley, sur la rive droite duquel est Ntamo, la clef du Congo moyen, suivant l'expression de l'explorateur qui allait la prendre, a-t-il dit, non pour fermer la voie, mais pour en assurer la neutralité. Makoko lui ayant accordé le choix de l'emplacement de la station du Congo, il choisit le territoire compris entre les rivières Impila et Djoué (le Gordon Bennett de Stanley), et le 1er octobre 1880, trois mois après son départ de Franceville, il jetait les bases des établissements, auxquels la Société de géographie de Paris, d'accord avec le Comité français de l'Association internationale africaine, a donné le nom de Brazzaville. Il avait, dans ce second voyage, parcouru un itinéraire de 500 kilom., dans un pays inconnu auparavant, salubre, fertile, habité par des populations nombreuses et pacifiques, facile à

[1] *A travers le continent mystérieux*, t. II, p. 324.

traverser avec des ânes et des chariots, et qui, pensait-il, ne présenterait pas de difficultés pour l'établissement d'une voie ferrée.

Toutefois cela ne suffisait pas encore à de Brazza. Il voulut trouver la voie qui permettrait de mettre Ntamo en communication avec l'Atlantique, de manière à répondre le mieux aux conditions d'économie de bras, de temps et d'argent. C'est à résoudre ce problème qu'il a en dernier lieu appliqué ses efforts.

Ntamo se trouve au débouché de la vallée de la Djoué sur le Congo. En remontant cette vallée on arrive à un seuil, qui sépare le bassin du grand fleuve de celui de l'Atlantique. Derrière ce seuil coule le N'Douo, affluent du Niari, qui se jette dans l'Océan sous le nom de Quillou. De Brazza conçut le projet d'explorer la vallée du Niari, et, laissant le sergent Malamine avec trois hommes à la garde du poste de Ntamo, il partit dans cette direction avec le reste de ses gens. Mais bientôt il rencontra de la défiance chez les Babouendés, qui exploitent les mines de cuivre et de plomb dont cette partie du pays abonde; il dut se replier vers le Congo, et descendre de la vallée de la Louala à Ndambi Mbongo, où il rencontra Stanley. L'entrevue de ces deux explorateurs fut ce que l'on peut attendre de deux caractères généreux, poursuivant, par des voies différentes, un but identique, l'ouverture de l'Afrique centrale et le relèvement de ses tribus par le commerce.

Moins d'un an après son départ du Gabon, de Brazza touchait à Libreville, où l'attendait une cruelle déception. Ni le Dr Ballay, ni le personnel des stations n'étaient arrivés. Alors, et, quoiqu'il eût besoin de repos, sentant qu'il ne pouvait laisser sans ressources les braves gens qui gardaient Franceville et Brazzaville, à 800 et 1200 kilomètres à l'intérieur, à peine arrivé, il repartit avec sa petite troupe, deux marins, et plusieurs indigènes, charpentiers, jardiniers, etc. En remontant l'Ogôoué sa pirogue chavira aux chutes de Boué, et il prit la dyssenterie (v. p. 111); néanmoins, en février 1881, il se retrouvait à Franceville, où les travaux avaient été poussés si énergiquement, que la station vivait déjà de ses ressources, et que tout y était prêt pour recevoir le matériel destiné à la navigation sur l'Alima. Il avait choisi, pour le lancement d'un des vapeurs que devait amener le Dr Ballay, le confluent de l'Obia et de la Lékiba, tributaires de l'Alima. Il s'agissait dès lors d'ouvrir une route qui rattachât ce point à Franceville. Il explora de nouveau le pays pour fixer le meilleur tracé, se procura 400 travailleurs, défricheurs et terrassiers, organisés par escouades, sous la surveillance de quelques Gabonais et la direction de ses aides, Michaud, Amiel et Guiral, et bientôt une large

et longue trouée à travers la forêt fut transformée en une route praticable, avec deux ponts sur le Ngialikou et le Lékéti. Après cela, il lui fallut organiser un service général, pour obvier à l'inconvénient du changement perpétuel des porteurs. Ceux de l'Alima, qui n'étaient jamais venus à Franceville, étaient d'ailleurs hésitants ; mais bientôt la crainte de voir le commerce, de cette station à Ntamo, prendre la voie de terre, les engage à appeler de Brazza ; celui-ci se rend au milieu d'eux en septembre 1881, et, dans une réunion solennelle, à laquelle assistent tous les chefs venus de 50 kilomètres à la ronde, il les persuade et obtient d'eux tout ce qu'il désire, pour l'installation d'une station sur le Haut-Alima, et pour le service de transport entre cette rivière et l'Ogôoué. Attendant toujours l'arrivée du Dr Ballay et des vapeurs pour l'Alima, il élève des cases pour le personnel de cette station et prépare tout pour le lancement des bateaux. Mais le Dr Ballay était retenu au Gabon par des avaries aux machines ; seul M. Mizon, désigné pour prendre la direction de Franceville, y était arrivé à la fin de septembre. De Brazza y revint de son côté, remit la station aux mains de son successeur, puis, reprenant l'exploration de la partie supérieure du Niari à laquelle il avait dû renoncer dans son précédent voyage, il traversa dans son milieu toute la contrée entre l'Ogôoué et le Congo. Avant de quitter Franceville, toutefois, il envoya des marchandises à Malamine, à Ntamo ; puis il gagna Nhango sur la Mpama; de là, poursuivant sa route à travers des montagnes sablonneuses, il toucha aux sources du Lékéti, de la Mpama, et enfin, le 8 février de cette année, à celles de l'Ogôoué qu'il avait remonté pour la première fois six ans auparavant. Un mois plus tard il était sur les bords du Niari qui, à l'endroit où il le traversa, a de 80 à 90 mètres de large. Non loin de là sont les mines de cuivre et de plomb, dont le voisinage l'avait obligé à se détourner de sa route en venant de Ntamo. Des bords du Niari il aperçut, au milieu des montagnes qui encadraient à moitié l'horizon, la coupure qui livre un facile passage pour se rendre de cette vallée à Ntamo, par la Djoué. Longeant quelque temps la rive gauche du Niari, il en trouva la vallée assez large, plate, semée de petites cultures, et se prolongeant à peu près droit à l'ouest; et, tandis que le Congo traverse les terrasses du plateau à la façon d'un escalier, le Niari, jusqu'à son confluent avec la rivière Lalli, coule sans un rapide sur un terrain uniforme et fertile, habité par une population très dense qui fit bon accueil à l'expédition. En revanche, s'étant écartée du Niari pour monter sur un plateau au sud, elle y trouva des indigènes qui lui refusèrent l'eau, le feu et même une place

pour se reposer hors de leur village. Une lutte s'engagea, et force fut à de Brazza de battre en retraite avec ses gens. Après une marche forcée, il atteignit le sommet des montagnes au pied desquelles s'étend la plaine verdoyante du Loundima ou Loema ; sur le versant occidental il rencontra un groupe de villages Mboko, où le minerai de cuivre se ramasse à fleur de terre. Le 17 avril il était à Landana sur l'Atlantique, où la mission française et la colonie européenne lui firent oublier, à lui et à ses gens, par leurs marques d'intérêt et d'affection, toutes les fatigues, les misères et les privations dont ils avaient souffert.

Les nombreuses observations hydrographiques, hypsométriques et météorologiques que Savorgnan de Brazza a faites, pendant ces deux ans et demi, dans ce pays immense, seront publiées plus tard. Mais dès aujourd'hui, tous ceux qui s'intéressent à l'ouverture de l'Afrique applaudiront aux travaux par lesquels il a déterminé les bassins intérieurs et maritimes de cette région, ainsi que les passages entre ces bassins, et les voies de communication les meilleures ; au point de vue philanthropique, c'est beaucoup aussi d'avoir fondé trois stations hospitalières, et gagné les bonnes dispositions des populations.

Des deux voies étudiées pour parvenir à Brazzaville, l'une, par l'Ogôoué, Franceville, l'Alima et le Congo, est la plus longue ; mais elle a des cours d'eau utilisables, et n'a que 120 kilom. de route, à travers un pays abondant en ressources, dont la population est animée des meilleurs sentiments. Sur cette route, déjà carrossable, le transit par porteurs et bêtes de somme est assuré, et pourra se faire plus facilement encore par chemin de fer, système Decauville. L'autre par le Quillou, le Niari et la Djoué, préconisée aujourd'hui comme la plus courte, et par laquelle on parle déjà de faire passer un chemin de fer, a encore besoin d'être reconnue en détail. Jusqu'à présent, le Quillou n'a été remonté qu'à une centaine de kilomètres de l'Océan ; la barre en est difficile à franchir ; dans son cours inférieur il forme des rapides, qui ne sont pas sans danger pour la navigation. Au delà de Ngouella et du confluent de la Lalli et du Niari, on peut supposer, comme de Brazza l'a entendu dire, que la rivière ne forme plus de rapides jusqu'à l'endroit où il l'a traversée, mais, à partir de ce point, il reste encore à explorer le passage entre la vallée du Niari et celle de la Djoué.

Quoi qu'il en soit, Savorgnan de Brazza paraît tout disposé à se charger d'achever cette reconnaissance, et nous espérons qu'il lui sera accordé de mener cette grande œuvre à bonne fin, pour que, soit par le Niari, soit par l'Alima, ou encore par les deux voies à la fois, des

relations s'établissent entre l'Atlantique et Ntamo, dans l'intérêt de tous, des noirs comme des blancs, des commerçants comme des missionnaires, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

BIBLIOGRAPHIE [1]

De l'Atlantique au Niger, par le Foutah Djallon, carnet de voyage de *Aimé Olivier, vicomte de Sanderval.* Paris (P. Ducrocq), 1882, in-8°, 407 p. avec illust. et carte, 7 fr. — Le Niger et le Soudan, *par le même,* in-8°, 4 p. — Les expéditions multipliées entreprises récemment, de la côte occidentale d'Afrique à Timbo, pour atteindre le Niger par la route la plus courte, donnent un intérêt particulier au volume de M. Olivier, le chef de la première exploration (1880), à laquelle se rattachent intimement celles de M. Gouldsbury, gouverneur anglais de la Gambie (mars 1881), de M. Gaboriaud, envoyé de M. Olivier à l'almamy de Timbo (juin 1881), et du Dr Bayol, chargé d'une mission officielle du gouvernement français auprès du même souverain (juillet 1881).

Depuis longtemps M. Olivier méditait ce voyage, auquel il était encouragé par M. de Chasseloup-Laubat, ancien ministre de la marine, alors président de la Société de géographie de Paris, qui croyait à l'avenir d'une route par le Foutah Djallon. Il partit, avec l'intention de chercher le point de la côte qui pourrait être relié le plus facilement par un chemin de fer au Niger navigable, de gagner le fleuve au confluent du Tankisso, et de le descendre jusqu'à la hauteur de Sakatou pour étudier le Soudan. Une guerre du roi de Timbo avec son voisin de Dinguirray ne lui permit pas d'atteindre le Niger. Mais son carnet de voyage renferme des informations très utiles, sur sa reconnaissance de la côte et des rivières au sud de Boulam, et sur son itinéraire vers l'intérieur, à partir de Boulam à l'embouchure du Rio-Grande, par le Labé jusqu'à Timbo, et un peu au delà jusqu'à Conkobala, avec retour par Timbi à Boké sur le Rio-Nunez, à travers les dix États qui forment le royaume de l'almamy de Timbo. Chemin faisant, on apprend à connaître en détail ce pays accidenté, formé de cinq vallées parallèles entre elles, séparées par de longues chaînes de montagnes granitiques qui se relient à un plateau central, de 1000m d'altitude moyenne, dont la tem-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

pérature rappelle le climat de la France, moins les froids de l'hiver, et qui partout est arrosé par de belles eaux courantes, même dans la saison sèche. L'auteur note avec soin tous les végétaux dont l'exploitation serait utile, les nombreux gisements de minerai de fer, et donne le traité conclu avec l'almamy de Timbo, en présence de tous les chefs importants du Foutah Djallon, pour la construction d'un chemin de fer. Nous regrettons seulement que le but n'en soit pas simplement d'établir une voie de communication pour faciliter les relations commerciales entre la côte et l'intérieur, mais plutôt de se rendre maître d'un pays dont les habitants, esclaves ou libres, quelque noirs qu'ils soient, sont pour nous plus que « des bêtes apprivoisées, n'ayant au moral, comme au physique, pas de sensations très supérieures à celles des animaux. » Nous comprenons très bien que ces noirs se défient des blancs qui viennent chez eux avec de semblables préventions, et quoique M. Olivier, dans les quelques pages : *Le Niger et le Soudan,* dise bien qu'il ne faut pas porter la guerre dans le Foutah Djallon, nous craindrions beaucoup, si le chemin de fer qu'il préconise, en opposition à celui du Sénégal à Bamakou, était jamais construit dans l'intention de mettre la France en possession de ce pays, que ce ne fût pas « la civilisation qui fît le voyage de Timbo, » comme il le dit à la fin de son volume, mais la guerre, aussi nuisible aux vrais intérêts de la France qu'au relèvement des noirs.

Léon de Bisson. La Tripolitaine et la Tunisie. Paris (Ernest Leroux), 1881, in-16, 147 p. — Écrit avant les derniers événements de Tunisie, ce petit volume ne dit rien, naturellement, de ce qui se passe aujourd'hui dans cette partie de l'Afrique. Une carte et des plans de Tripoli et de Tunis ajouteraient à la valeur de ces pages, pour les voyageurs en vue desquels M. de Bisson les a rédigées; ils pourront cependant, son livre à la main, s'orienter facilement dans ces deux villes et dans leurs environs; ils seront également très reconnaissants à l'auteur des informations pratiques qu'il leur fournit sur les itinéraires d'excursions autour de Tunis, sur les tarifs de débarquement, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les postes et les télégraphes, les mesures et les monnaies, ainsi que de ses conseils sur les précautions à prendre pour voyager sur le littoral ou dans l'intérieur.

Die Afrika-Literatur in der Zeit von 1500 bis 1750, von *Dr Philipp Paulitschke.* Wien (Brockhausen und Bräuer), 1882, in-8°, 122 p. — Au Congrès international de géographie de Venise, le célèbre voyageur Rohlfs insista sur la nécessité d'avoir des biographies des différents

continents. Le Dr Paulitschke, qui depuis un grand nombre d'années s'occupe de l'Afrique, et auquel nous devons déjà l'*Exploration du continent africain, des plus anciens temps jusqu'à nos jours* (voy. IIme année, p. 43), et l'*Afrique au point de vue commercial, politique et statistique* (voy. IIIme année, p. 212), a voulu faciliter la tâche du futur biographe de l'Afrique, et préparer le terrain pour la période de 1500 à 1750. Pour cela il a réuni les indications bibliographiques des sources, d'où procèdent nos connaissances sur l'Afrique jusqu'au milieu du XVIIIme siècle. Il les a fait précéder d'une dissertation sur le progrès des connaissances géographiques de l'Afrique de 1500 jusqu'à Danville, avec une liste spéciale de 13 ouvrages sur le Nil, de 1552 à 1698. Quant au catalogue bibliographique proprement dit, il renferme des indications de manuscrits, d'ouvrages et de cartes, nouveaux ou d'une valeur pratique; elles sont divisées en deux parties, l'une embrassant les généralités sur toute l'Afrique, l'autre les ouvrages spéciaux pour le nord, l'ouest, le sud ou l'est du continent. Dans chaque cas elles sont rangées par ordre chronologique et donnent, en tout, les titres de 1212 ouvrages.

Swahili Exercises, by *Edw. Steere*. London (George Bell and Sons), 1882, in-16, 183 p. — La langue souahéli est la plus importante de l'Afrique orientale, de la côte de Mozambique au pays des Gallas, et jusque très avant dans l'intérieur. C'est celle dont se servent le plus grand nombre des missionnaires dans cette partie du continent, du Victoria Nyanza au Tanganyika; c'est également celle qu'ont employée Stanley et Cameron dans leurs voyages à travers l'Afrique, d'un océan à l'autre. Le missionnaire Krapf, qui vient de mourir, en a donné une grammaire, et un dictionnaire qui est sous presse; et l'évêque de Zanzibar, M. Steere, auquel on doit déjà une grammaire et la traduction en cette langue de grandes parties de la Bible, a rédigé un petit guide pratique à l'usage de ceux qui désirent arriver à parler correctement le souahéli. Ces exercices nous paraissent très bien appropriés à leur but; sans pouvoir fournir des exemples de toutes les formes de phrases, ils donnent les plus importantes, laissant de côté celles qui ne sont employées que rarement, et qui pourront être apprises facilement quand on en aura besoin.

A. J. Wauters. De Bruxelles a Karéma. Bruxelles (A. N. Le Bègue et Cie), 1882, in-16, 130 p. — Destiné à faire connaître le voyage de la première des expéditions de l'Association internationale africaine, et le travail du capitaine Cambier à Karéma, ce petit volume a tout

l'attrait des récits qui rapportent les faibles commencements d'une grande œuvre. Les détails sur les obstacles de toutes sortes rencontrés par le voyageur, font mieux ressortir le mérite de celui qui a frayé la voie aux expéditions subséquentes, beaucoup plus faciles; et la description de l'état de Karéma, à l'arrivée des Européens, fait comprendre toute la valeur de leur travail, de leurs constructions, de leurs cultures au milieu des indigènes. En terminant, M. Wauters fait entrevoir quel sera l'avenir de l'Afrique centrale, lorsqu'une nouvelle génération de nègres, formée à la culture des terres et aux différents métiers, sous les yeux des Européens, aura fourni des hommes intelligents, instruits et honnêtes, qui pourront être placés à la tête de comptoirs, pour expédier en Europe les produits de l'intérieur et recevoir ceux des industries des pays plus civilisés.

R. N. Cust. NOTICE OF THE SCHOLARS WHO HAVE CONTRIBUTED TO THE EXTENSION OF OUR KNOWLEDGE OF THE LANGUAGES OF AFRICA. In-8°, 16 p. — Nous devons déjà à M. R. N. Cust, secrétaire honoraire de la Société royale asiatique, un tableau d'ensemble des langues de l'Afrique, dont nous avons donné un résumé à nos lecteurs (IIIe année p. 30-37). Dans la notice sus-mentionnée, il passe en revue les noms de tous ceux qui ont consacré leurs forces et leurs talents à nous transmettre la connaissance de ces langues: voyageurs non savants, rédacteurs de simples vocabulaires; savants, auteurs de grammaires, de dictionnaires, d'ouvrages de philologie comparée sur les langues africaines; ou encore vulgarisateurs, pour le grand public, des connaissances fournies par d'autres. Il a soin de rattacher les noms de ces nombreux auteurs et les titres de leurs ouvrages aux six familles de son tableau d'ensemble: sémite, chamite, nubienne-foulah, nègre proprement dite, bantou, hottentote et bushmen. Enfin, il indique les grandes bibliothèques dans lesquelles se trouvent déjà des collections plus ou moins complètes d'ouvrages philologiques sur les langues africaines.

V. Largeau. LE SAHARA ALGÉRIEN. Deuxième édition, Paris (Hachette et Cie), 1881, in-18, 352 p. avec illust. et 3 cartes. — Depuis son premier voyage (1875) à Ghadamès, où il se proposait de créer un courant d'affaires commerciales avec l'Algérie, M. Largeau a fait deux nouvelles explorations dans la région saharienne, la dernière, en particulier, pour reconnaître la voie par laquelle il serait possible de faire passer le Trans-saharien. Il a pu combler les lacunes de la première édition du *Sahara*, parue en 1877, et corriger des imperfections qui s'y

étaient glissées. Des observations nouvelles, des notes nombreuses relatives à la flore, à la faune, au climat du désert, des illustrations beaucoup meilleures, et trois cartes spéciales de l'Oued-Rihr et de ses itinéraires à Ghadamès, font presque de cette seconde édition une œuvre nouvelle. M. Largeau croit toujours à la possibilité du Transsaharien, pour lequel il recommande la ligne Ouargla-Insalah-Tombouctou, qui se rapprocherait des lignes d'eau. Seulement, il voudrait qu'une expédition militaire vengeât au plus vite la mort du colonel Flatters, et que la France occupât le Hoggar, après quoi l'on construirait des villages fortifiés, qui seraient autant de stations du chemin de fer. Mais, n'en déplaise à l'auteur, au point de vue de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, une politique pacifique nous paraît de beaucoup préférable.

Ernest de Weber. Quatre ans au pays des Boers, 1871-1875. Traduction par *Jules Gourdault*. Paris (Hachette et Cie), 1882, in-18, 386 p. avec illust. et carte. — Dans cette traduction, faite avec soin et abrégée avec l'autorisation de l'auteur, M. Gourdault a donné au public français une série d'épisodes et de tableaux, destinés à faire bien connaître les choses et les scènes exposées avec plus de détails par M. de Weber, dans son ouvrage : *Vier Jahre in Afrika*. Arrivé dans l'Afrique australe à l'époque de la découverte des mines de diamants, l'auteur nous fait assister à l'origine de ce mouvement, qui emporta vers le Griqualand-West des milliers de mineurs, aux infortunes de la vie de ceux-ci, éboulements, inondations, conflit entre les détenteurs du sol et le gouvernement britannique devenu maître du pays par annexion ; et aussi aux transformations que subit l'exploitation, à mesure qu'elle passa, des mains de particuliers, entre celles des grandes compagnies qui y apportèrent les perfectionnements fournis par l'industrie moderne. La seconde partie est consacrée au voyage de M. de Weber, de Kimberley à Durban, à travers la république de l'État Libre et la colonie de Natal, aux descriptions sympathiques de la vie des Boers de l'État Libre, des progrès de la civilisation dans le petit État de Taba N'Chou et au Lessouto, ainsi qu'à celles des mœurs des Zoulous et de leur organisation militaire sous Chaka. Deux chapitres spéciaux, fournis à M. Gourdault par l'auteur, sur la dernière guerre des Zoulous et la restauration de la république du Transvaal, présentent exactement et impartialement les faits des années 1879 et 1881, tout en laissant entrevoir les difficultés qui pourront résulter de l'organisation donnée au Zoulouland, et de la position du Transvaal, république autonome sous la suzeraineté de l'Angleterre.

E. Cosson. Projet de création en Algérie et en Tunisie d'une mer intérieure. Paris (Gauthier Villars, imprimeur-libraire), 1882, in-4°, 52 p. et carte. — Dès l'origine du projet du capitaine Roudaire, M. Cosson, qui avait fait une étude spéciale des cultures des oasis, et de celle du palmier-dattier en particulier, s'en est déclaré l'adversaire, et l'a combattu à plusieurs reprises dans les séances de l'Académie des sciences. A l'occasion de la nomination par le gouvernement de la commission chargée d'étudier ce projet, il a cru devoir en examiner à nouveau les bases et les résultats espérés par M. Roudaire. Il y oppose des raisons techniques, appuyées de l'opinion du capitaine Baudot et du commandant Parisot, qui faisaient partie de l'expédition de 1874-1875.

Sans négliger les considérations politiques et commerciales, il développe surtout les arguments tirés de la météorologie, de l'hygiène et des cultures de cette région, pour prouver que la création de cette mer serait une inutilité et un danger pour le pays. Les observations de M. de Lesseps, sur les expériences faites au bord du lac Mensaleh dans l'isthme de Suez, ne l'ont pas convaincu. Quant à la commission, elle ne paraît pas avoir vu de danger dans ce projet, puisque c'est surtout la question des frais d'exécution qui l'a engagée à ne pas encourager le gouvernement à prendre cette entreprise sous son patronage.

Publications de M. G. Rolland, ingénieur des mines : Observations météorologiques. — Silex taillés. — Mission trans-saharienne. — Terrain crétacé du Sahara septentrional. — Grandes dunes, etc. — Attaché à la mission dirigée par M. Choisy et chargée d'étudier, au sud de la province d'Alger, les deux tracés de Laghouat à El Goléah, et de Biskra à Ouargla, en vue du Trans-saharien, M. Rolland a fait servir cette exploration à une étude savante de la géologie et de la météorologie du Sahara algérien, dont il a communiqué les résultats à plusieurs sociétés scientifiques, dans les documents ci-dessus mentionnés. Le plus complet de ces mémoires, celui sur le terrain crétacé du Sahara septentrional, est accompagné d'une bonne carte géologique du Sahara, du Maroc à la Tripolitaine et de l'Atlas au Hoggar; sans doute ses observations personnelles ont porté sur le Sahara algérien, mais, pour les parties à l'est et à l'ouest de ce dernier, il a mis à profit les renseignements fournis par d'autres voyageurs; il a même donné, d'après Lenz, un aperçu de la géologie du Sahara occidental jusqu'à l'océan Atlantique, et un autre, d'après Zittel, jusqu'à la mer Rouge. Ses observations sur les grandes dunes lui ont permis de constater que

leurs éléments proviennent de la désagrégation des roches sous les influences atmosphériques, et que l'amoncellement des sables est dû entièrement au vent; en outre elles ont mis en lumière la relation qui existe entre les chaînes de dunes et le relief du sol, et le fait que les grandes dunes sont sensiblement fixes en plan et invariables dans leur topographie générale. — Dans ses « Observations météorologiques, » tout en admettant, avec M. Pomel, que le climat actuel doit avoir toujours existé historiquement dans ses traits généraux et caractéristiques, il n'en reconnaît pas moins que le Sahara est de plus en plus pauvre en pluie, en végétation, en sources et en habitants. La découverte de nombreux silex taillés, pointes de flèches et débris de taille, à El-Hassi, entre Laghouat et El-Goléah, le conduit à la même conclusion.

L'Algérie, par *Maurice Wahl*. Paris (Germer Baillière et C°), 1882, in-8°, 344 p. — Certes, s'il fut une époque où l'on se plaignit du peu d'intérêt que les Français portaient à leur colonie de l'Algérie, ce reproche ne peut les atteindre aujourd'hui. Chaque mois, presque chaque semaine voit éclore un certain nombre de volumes, qui étudient la question algérienne sous quelques-unes de ses faces. Les remèdes proposés pour améliorer la situation coloniale sont toujours très différents les uns des autres, souvent irréalisables, mais ils ne témoignent pas moins d'une heureuse tendance, et des efforts faits par la France pour donner à l'Algérie le bonheur et la prospérité.

Parmi les nombreux livres récemment publiés, celui de M. Maurice Wahl doit occuper l'une des premières places, non seulement à cause de la situation de son auteur, professeur au lycée d'Alger, ce qui lui a permis d'étudier sur place les sujets dont il nous entretient, mais surtout grâce à l'esprit impartial, calme et serein qui a présidé à sa composition. On ne trouvera pas dans ce volume de ces phrases à grand effet, mais vides de sens, qui abondent dans un si grand nombre d'ouvrages. L'étude au contraire ne s'égare pas, elle est profonde, elle va droit au but ; nous sommes persuadé que ceux qui liront ce livre en retireront une connaissance approfondie de l'état actuel de la colonie, et des divers agents dont il faut tenir compte dans l'œuvre de colonisation.

L'ouvrage de M. Maurice Wahl n'est pas une description politique de l'Algérie, de ses provinces, de ses ports, de ses marchés de l'intérieur, etc. Il est divisé en six livres, et nous ne saurions dire lequel nous a paru le meilleur, tant l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre. Il serait trop long de suivre l'auteur dans tous ses développements ; qu'il nous suffise

de donner les grandes divisions de son ouvrage. Dans le premier livre, l'auteur étudie le sol, c'est-à-dire l'orographie ou les trois régions du Tell, des Hauts Plateaux et du Sahara; dans le deuxième, l'histoire du pays avant la prise de possession par la France : le Nord de l'Afrique sous les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Turcs; dans le troisième, la conquête française, l'expédition d'Alger, les exploits d'Abd-el-Kader et sa défaite ; dans le quatrième les habitants, les deux grands groupes arabe et berbère, puis les Israélites, les Français, etc., le mouvement de la population; dans le cinquième les questions politiques qui se rattachent à l'Algérie : institutions, gouvernement, organisation administrative des indigènes, instruction des indigènes, les colons ; enfin dans le sixième, les forces productives du sol : agriculture, forêts, élevage du bétail, industrie, commerce, voies de communication et crédit.

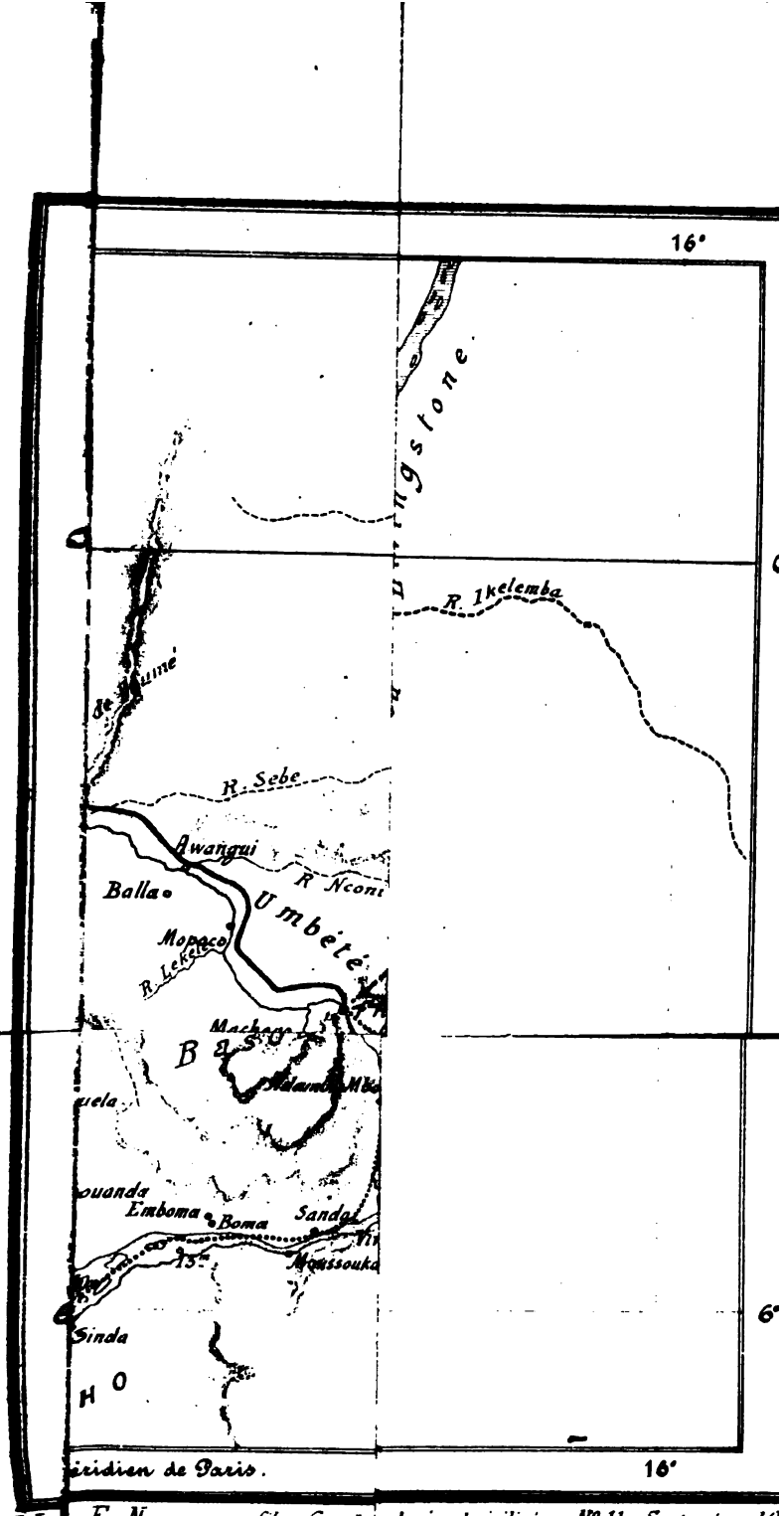
Algérie et Sahara : 1° La question africaine ; 2° Les âges de pierre du Sahara central, par *Lucien Rabourdin*. Paris (Challamel aîné et Guillaumin et C°), 1882, in-8°, 165 p. et carte.—Cet ouvrage se compose de deux parties entièrement distinctes. Dans la première, sous le titre de « Question africaine, » l'auteur passe en revue plusieurs points fort importants concernant la politique algérienne, le Trans-saharien, etc., et intéressant l'avenir de la colonie. Dans la seconde, il tire de l'étude du premier voyage de la mission Flatters, dont il faisait partie comme chef de section, des conclusions au sujet de la pré-histoire et de l'ethnographie africaines.

Nous ne saurions être d'accord avec M. Rabourdin lorsque, après avoir montré que les insurrections diverses que les Français ont eu à maîtriser ont une cause générale, il déclare que cette cause réside dans le fait de la substitution du régime civil au régime militaire. Ce dernier système, qu'il croit excellent pour l'Algérie. a au contraire le fâcheux effet d'exciter l'Arabe contre l'Européen et d'arrêter la colonisation. Nous croyons, en ce qui concerne le soulèvement des peuplades africaines du Nord, qu'il provient bien plutôt d'une recrudescence de l'esprit musulman, laquelle fait sentir ses effets non seulement en Algérie et en Tunisie, mais aussi à Tripoli, en Égypte et ailleurs. Quant aux autres questions examinées par M. Rabourdin, il n'y a, croyons-nous, qu'une voix pour appuyer ses conclusions : création d'escadrons de méharis, pour faire la guerre du désert ; assainissement des oasis en comblant leurs fossés et en remplaçant les puits indigènes par des puits tubulaires; amélioration du personnel des fonctionnaires civils; enfin, continuation de l'étude des voies de communication de l'Algérie avec le Soudan.

La seconde étude à laquelle se livre M. Rabourdin, à propos du premier voyage de la mission Flatters, concerne un sujet beaucoup plus spécial, sur lequel il est impossible de se prononcer avec certitude à l'heure actuelle : les populations pré-historiques de l'Afrique.

Du fait que de nombreux dépôts de pointes de flèches, de couteaux, de pointes de lances en silex se rencontrent près de Ouargla, de Temassinin, d'Aïn el Taïba, dans la vallée de l'Igharghar, il croit pouvoir conclure qu'il existait certainement, aux temps pré-historiques, de nombreuses peuplades sédentaires dans le Sahara, et qu'il est probable que ces peuplades sahariennes de l'âge de la pierre communiquaient avec l'Asie méridionale et la Malaisie.

Assab et les limites de la souveraineté turco-égyptienne dans la mer Rouge. Rome, 1882, in-4°, 37 pages et 2 cartes. — Relazione ministeriale e disegno di legge presentate al parlamento italiano dal ministro degli affari esteri (M. Mancini) nella tornata del 12 giugno 1882. Rome, 1882, in-4°, 66 pages et 2 cartes. — Le gouvernement égyptien ayant contesté la validité de l'acquisition, par l'Italie, du territoire de la baie d'Assab, dont la Compagnie Rubattino était en possession depuis onze ans, en prétendant que, dès 1540, la Porte aurait exercé de fait et de droit, sur toute la côte occidentale de la mer Rouge, une souveraineté dont elle lui aurait fait cession, le gouvernement italien a soumis les prétentions de l'Égypte à un examen sérieux, exposé dans le premier des documents susnommés. La lecture en est facilitée par deux cartes, l'une générale, de toute la partie méridionale de la mer Rouge depuis Souakim, l'autre spéciale, du territoire d'Assab enclavé entre Beïloul et Raheïta. Les conclusions du mémoire sont que, au delà de Massaoua, la côte a toujours été considérée comme n'ayant d'autre maître que les tribus plus ou moins nomades qui l'occupent, traitant d'égal à égal avec les Européens, disposant de leur territoire, en faisant des cessions selon leur bon plaisir, et refusant constamment de reconnaître la prétendue suzeraineté de la Porte. Le second document renferme le rapport présenté par M. Mancini, ministre des affaires étrangères, de concert avec les ministres des finances, de l'agriculture et du commerce, à la Chambre des députés, à l'appui du projet de loi sur la constitution et l'organisation d'une colonie italienne à Assab. Parmi les pièces annexes qui l'accompagnent, se trouvent la convention passée entre le gouvernement italien et la Compagnie Rubattino, et celles par lesquelles les chefs Danakils ont cédé leur territoire à M. Sapeto, représentant de la susdite compagnie.



F. Noverraz & fils. Genève. Explorée et civilisée. N° 11. Septembre 18

BODLEIAN PERIODICAL

BULLETIN BIMENSUEL (*6 novembre 1882.*)

A mesure que l'**Algérie** recouvre la tranquillité, que la guerre des Kroumirs et le soulèvement des Arabes au sud de la province d'Oran lui avaient fait perdre, l'attention des esprits se reporte sur les besoins de la colonisation et de l'industrie, et sur les moyens d'y pourvoir. Le président de la république a préparé un projet de loi, demandant que le ministre de l'intérieur soit autorisé à acquérir des terres en Algérie pour la **colonisation**, jusqu'à concurrence de 37,000,000 fr.; cette somme, qui figurerait au budget général de l'État, serait répartie sur les exercices 1883 à 1887. D'autre part M. Pouyanne, ingénieur en chef des mines à Alger, a fait une reconnaissance des terrains de Bou-Saâda dans lesquels de la **houille** avait été signalée, pour se rendre compte de l'importance de ces affleurements carbonifères. Il en a trouvé sur plusieurs points et à différentes hauteurs, des deux côtés de la rivière qui traverse cette région; celle du niveau inférieur est la meilleure; la couche en est aussi la plus épaisse. D'autres affleurements ont été découverts à 80 kilom. de Bou-Saâda; il y aurait là, semble-t-il, un véritable bassin houiller. Une société est en formation pour l'étude et l'exploitation de ces gisements, qui attireront en Algérie de nouveaux colons et donneront naissance à de nouvelles industries. L'extension des **voies ferrées** en sera aussi facilitée. La ligne d'El-Guerrah à Batna vient d'être inaugurée; la Compagnie de la mine de plomb argentifère de Kef-Oum-Teboul en a construit une pour le transport de ses minerais jusqu'à la mer; enfin, au commencement de l'hiver, seront entrepris les travaux d'art de la ligne de Soukarras à Ghardimaou, dont les ingénieurs viennent de terminer les études.

La répression de la révolte d'Arabi pacha aidera, nous l'espérons, à l'extinction de la **traite** et de l'**esclavage en Égypte**. Après la réponse négative de M. Gladstone à la demande de l'Antislavery Society, de saisir de cette question la conférence de Constantinople, cette société lui a adressé une nouvelle lettre, dans laquelle elle rappelle la responsabilité imposée, relativement à la question de l'esclavage, au gouvernement de S. M. par sa position actuelle en Égypte. Le Comité insiste, respectueusement mais sérieusement, auprès du premier ministre, sur l'importance de prendre des arrangements administratifs tels que, non seulement ils donnent aux firmans et aux édits, émanés de temps à autre de la Turquie et de l'Égypte, leur plein et légitime effet,

mais encore qu'ils assurent la complète suppression de la traite et l'extinction de l'esclavage. L'Angleterre est d'ailleurs tenue de réaliser entièrement les principes de sa politique antiesclavagiste, dont le caractère désintéressé et bienfaisant ne peut manquer de recevoir l'approbation collective de l'Europe et des pays chrétiens du monde entier. Comme le fait remarquer le *Times,* la lettre de l'Antislavery Society demande l'extinction de l'institution légale de l'esclavage, aussi bien que la suppression de la traite ; en effet, l'œuvre civilisatrice ne sera rendue efficace que par cette extinction. Sans doute l'esclavage est une institution ancienne dans ces pays ; toléré par la loi de Mahomet, il est accepté par les maîtres et les esclaves comme une partie de l'ordre de la nature ; mais cela ne change pas la position des hommes, des femmes et des enfants qui sont les victimes des chasseurs d'esclaves. En réponse à la lettre sus-mentionnée, M. Gladstone a informé l'Antislavery Society qu'il ne manquerait pas de conférer avec lord Granville sur ce sujet, et que, quoiqu'il ne vît pas encore ce qu'il pourrait faire, il espérait que l'on trouverait un moyen de faire quelque chose. A ce propos l'attention des partisans de la suppression de la traite se porte de nouveau sur le général Gordon, qui avait été chargé de réorganiser les troupes coloniales de l'Afrique australe et de pacifier le Lessouto, et qui vient de donner sa démission de ces fonctions. Le moment paraît favorable pour frapper un grand coup, qui hâterait la suppression de la traite partout, en lui coupant tous les chemins vers la côte orientale de l'Afrique. L'Égypte, qui possède le Soudan où il faut aussi rétablir l'ordre, fait remarquer l'*Africa,* s'étend jusqu'à l'équateur, et ses postes militaires atteignent l'Albert Nyanza, où Gordon a placé un steamer. De l'extrémité sud de ce lac au Tanganyika il n'y a guère que 500 kilomètres, occupés en grande partie par le Mouta Nzigé, dont Stanley a vu le golfe Béatrice. Si le gouvernement britannique faisait un arrangement avec le khédive pour la suppression de la traite, il ne serait pas impossible à un officier habile de former un cordon qui s'étendrait du Nil au Tanganyika, sur lequel sera bientôt placé un steamer. Quand la route du Tanganyika au Nyassa sera construite, et que la communication par vapeurs sera établie de ce dernier lac au cours inférieur du Chiré, il ne resterait plus que la courte ligne du Chiré à Quilimane, surveillée par les Portugais, pour avoir une série non interrompue de postes d'observation qui, du Nil au Zambèze, fermeraient complètement le passage aux caravanes d'esclaves vers l'océan Indien.

La situation du **Soudan égyptien** est des plus critiques; le faux

prophète **Mohamed Ahmed,** après avoir surpris et massacré le corps de troupes envoyé de Fachoda contre lui, a marché sur le Kordofan dont les villes se sont soumises à lui, à l'exception de la capitale El-Obéid, que 20000 hommes de ses troupes ont investie, pendant que lui-même s'avance contre Khartoum avec 60,000 hommes. Le gouverneur de cette ville, Abd-el-Kader pacha, a fait son possible pour la mettre en état de défense, et le conseil des ministres, présidé par le khédive, lui a envoyé l'ordre de tenir bon jusqu'à l'arrivée de renforts qui vont lui être expédiés. A cet effet le conseil a décidé d'enrôler, en aussi grand nombre que possible, des troupes nègres, et d'en donner le commandement à Ismaïl-Eyoub-Pacha, ancien ministre de la guerre. Mais la garnison de Khartoum pourra-elle tenir jusqu'à l'arrivée de ces troupes? Elle ne compte, d'après un correspondant du *Standard* au Caire, qu'un millier d'hommes, et la population de la ville paraît disposée à accueillir Mohamed Ahmed.

La pacification du Soudan est d'autant plus urgente que, d'après M. Vossion, ancien consul français à **Khartoum**, le commerce de cette province a considérablement diminué depuis que, pour prévenir la traite, les produits, ivoire, gomme, etc., ont été monopolisés par le gouvernement. Autrefois le commerce était libre, et l'on comptait, pour l'ivoire seulement, le long du Nil Blanc et du Bahr-el-Ghazal, une vingtaine d'établissements, qui en recueillaient annuellement près de 300,000 kilog., pour une valeur de quatre millions de francs. L'échange y attirait pour une valeur égale de marchandises européennes : cotonnades, mousselines, draps rouges, quincaillerie, etc. Aujourd'hui que la plus grande partie de l'ivoire est prélevée à titre d'impôts par les agents du gouvernement, ce n'est que pour le surplus que s'effectuent les échanges en nature. Les troupes égyptiennes établies dans les différents districts, jusqu'aux grands lacs de l'équateur, recueillent celui qu'apportent les peuplades au milieu desquelles elles vivent; il est centralisé à Lado, puis expédié par le Nil à Khartoum, où il est vendu aux maisons d'Europe du Caire, qui ont des comptoirs dans cette ville. Mais la quantité en a beaucoup diminué depuis le monopole; auparavant 6500 cantars[1] d'ivoire étaient transportés annuellement à la mer Rouge; en 1881 il n'y en a eu que 2500. Il faut espérer qu'une fois le Soudan pacifié et la traite abolie, l'administration égyptienne trouvera le moyen de renoncer au monopole, de rendre à cette province son ancienne liberté commer-

[1] Le cantar équivaut à kilog. 44,55.

ciale et de substituer le travail libre au travail servile. Ce serait un progrès considérable, pour Khartoum en particulier, le centre de tout le commerce du Soudan; en effet, sa population est de 45,000 habitants, dont 35,000 sont des esclaves venus de toutes les tribus du Nil Blanc et du Nil Bleu.

Il est d'autant plus nécessaire que l'Angleterre saisisse l'occasion offerte par ses succès en Égypte, qu'à la faveur des troubles survenus dans ce pays, une forte recrudescence de la traite s'est produite sur le **Haut Nil**. Dans notre dernier numéro, nous citions à cet égard les renseignements fournis par le Dr Schweinfurth à l'*Antislavery Reporter;* aujourd'hui ce sont les missionnaires suédois qui, obligés de revenir à Khartoum, disent avoir été empêchés d'avancer vers le sud, jusqu'au pays des Gallas où ils devaient se rendre, par les Égyptiens qui regardent les missionnaires comme des espions et des adversaires de la barbarie qu'entraîne la traite à l'intérieur. Ils ont rencontré, à l'ouest du Nil Bleu, quantité de caravanes de pauvres esclaves enchaînés; ceux qui se trouvaient trop faibles pour suivre la marche étaient abandonnés sans pitié, périssaient de faim ou étaient dévorés par les fauves. Quant aux survivants, ils étaient vendus, les filles pour les harems, les adultes pour servir comme domestiques, et beaucoup d'hommes mutilés comme gardiens des harems.

D'après une lettre du baron **von Muller** à la *Neue Freie Presse* de Vienne, son exploration du pays au nord du plateau d'**Abyssinie** ne s'est pas effectuée sans dangers. Les hostilités ayant de nouveau éclaté entre l'Égypte et l'Abyssinie, et le meurtre et le pillage régnant autour de Massaoua, il dut sortir de cette ville de nuit avec douze hommes armés, et gagner Mbérémi, au bord de la mer, pour longer les savanes et traverser ensuite une plaine unie comme une table, jusqu'à la muraille gigantesque des montagnes qui supportent le plateau d'Abyssinie. Chemin faisant il put inscrire dans son itinéraire plusieurs cours d'eau non encore marqués sur les cartes. Après avoir atteint le Falkat à son confluent avec le Tæwi, il remonta le premier en s'enfonçant toujours plus dans les montagnes de Habab, pays désert, où l'on ne rencontre pas un être humain et où l'on souffre des variations considérables de la température, la chaleur étant insupportable au soleil, tandis qu'à l'ombre des rochers, grâce à l'altitude de cette région, on est saisi par le froid. Les vivres étant épuisés et le gibier manquant, il fut obligé de tuer, pour se nourrir lui et ses gens, des chevaux et des mulets. Par le col de Keïhat il arriva dans le bassin du Meenet, puis traversa la vallée du

Baraka, et, par Daga, atteignit enfin Kassala ; il suivit encore l'Atbara jusqu'à Hasaballa ; mais l'insécurité du pays, parcouru par des bandes d'insurgés, l'obligea à revenir en hâte par Lenhit à Massaoua. Dès lors il s'est rendu à Zeïla, pour traverser de là le pays des Gallas Isas, Adals et Gadoboursis, monter sur le plateau des Gallas Nolis et gagner Harar, d'où il est revenu à Zeïla. Son excursion chez les Gallas a bien réussi ; il en a rapporté des observations astronomiques, hypsométriques et barométriques, ainsi que des collections d'armes et d'ustensiles.

La partie méridionale de l'**Abyssinie** a été récemment le théâtre d'hostilités entre les deux rois du Choa et du Godjam, Ménélik et Ras Adal, tributaires du négous, tous deux ambitieux et cherchant à étendre leur territoire aux dépens de leurs voisins les Gallas. Sous prétexte qu'il ne pouvait plus supporter l'arrogance de Ras Adal, Ménélik lui a déclaré la guerre, l'a vaincu et fait prisonnier, puis a parcouru le Godjam en saccageant et dévastant tout sur son passage. Après cela il a envoyé au négous des présents, et une lettre dans laquelle il déclarait se considérer toujours comme son sujet, prêt à se conformer à ses ordres, et lui demandait de prononcer entre lui et Ras Adal. Il s'est en effet présenté devant le roi Jean avec Ras Adal enchaîné, et le tribunal, auquel la cause a été soumise, a jugé que Ras Adal avait eu tort d'insulter le roi du Choa dans son propre pays.—La **mission italienne** est partie en octobre pour porter au négous des lettres du roi d'Italie, le remerciant de la coopération qu'il a prêtée avec le roi du Godjam pour la délivrance de Cecchi, et lui faire comprendre l'utilité de relations commerciales entre son pays et l'Italie. Des lettres du marquis **Antinori** annoncent qu'il n'a pas pu aller au lac Zouay, comme il le désirait. En revanche, un voyage chez les Adas Gallas lui a permis de reconnaître deux petits lacs. Ménélik poursuit ses conquêtes vers le Kaffa, et comptait marcher contre les Aroussis Gallas, avec un de ses vassaux.

La nouvelle colonie d'**Assab** va recevoir de grands encouragements de la part du gouvernement italien. Le ministre des affaires étrangères, auquel en incombent la surveillance et le développement, a décidé d'y créer un hôpital pour les marins, et un dépôt de charbon pour les navires. En outre, il établira à Buia un port suffisant pour donner abri aux embarcations arabes, un phare à Sannaba, et tout ce qui peut faciliter le débarquement ou l'embarquement des marchandises. Une partie de ces travaux sont déjà commencés et seront probablement terminés avant la fin de l'année. Le gouvernement songe aussi à faire de grandes plantations dans toute la colonie, à perfectionner et à rendre plus rapides

les communications entre Assab et les pays voisins, à établir une ligne télégraphique jusqu'à Aden pour relier la colonie avec l'Europe, et à organiser une correspondance directe régulière avec l'Italie, par la Société italienne de navigation. De son côté, la Société africaine d'Italie s'occupe du développement commercial italien par la voie d'Assab. M. Pietro Serra Caracciolo, de l'ancien Club africain de Naples, envoyé là-bas par une maison de commerce de cette ville pour étudier les besoins des populations du voisinage d'Assab, a fait à son retour, sous les auspices de la Société napolitaine, un rapport à la suite duquel un comité d'initiative a été nommé, et bientôt après une Société commerciale colonisatrice pour Assab s'est constituée; elle a décidé de demander au gouvernement son appui et des concessions propres à faciliter ses opérations.—La nouvelle Société commerciale milanaise, dont nous parlions dans notre dernier numéro, se propose de recevoir les marchandises envoyées de l'Abyssinie, du Tigré, etc., pour les expédier sur les marchés de l'Europe, et d'importer dans cette partie de l'Afrique tout ce dont les indigènes ont besoin; en même temps elle entreprendra les travaux que le gouvernement se propose de faire, et fournira les navires qui stationneront dans la rade d'Assab. — Au reste, la Société africaine d'Italie encouragera les établissements commerciaux italiens sur toutes les côtes du continent et les explorations à l'intérieur. A cet effet, elle a décidé de décerner des médailles d'or aux premiers Italiens qui fonderont des stations ou factoreries, soit agricoles, soit commerciales, sur les côtes d'Afrique baignées par l'océan Indien ou par l'Atlantique, sauf au Maroc; de plus, une médaille d'or à l'Italien qui le premier explorera, au point de vue scientifique et commercial, la région située entre Assab, l'Abyssinie et le Choa d'un côté, et les grands lacs Albert et Victoria Nyanza de l'autre, et une médaille d'or à l'Italien qui le premier explorera la route de la Méditerranée au lac Tchad et à Kouka, au point de vue commercial, et spécialement à celui des intérêts de l'Italie; enfin, deux médailles d'or aux voyageurs, de quelque nation qu'ils soient, qui exploreront les premiers et pourront déterminer soit le cours de l'Ouellé, soit celui du fleuve Djouba.

Les relations commerciales entre l'Abyssinie et **Obock** paraissent bien établies. La route nouvelle ouverte par M. Soleillet, entre celles de Massaoua et de Zeïla aux mains des Égyptiens, ne traverse que des tribus Danakils, indépendantes de l'Égypte, pasteurs et nomades, dont les deux centres sur le littoral sont Raheïta et Tadjoura; à l'intérieur, leur ville la plus importante est Haoussa. Le traité de 1862 a cédé à la France le

territoire qui s'étend de Raheïta à la baie de Tadjoura. Il comprend neuf tribus dont les chefs (*ras*) reconnaissent la suzeraineté du sultan de Raheïta, allié de celui de Tadjoura, feudataire comme lui du sultan de Haoussa, ami du roi du Choa. C'est avec le sultan de Raheïta que les Français ont à traiter pour leurs relations avec les tribus du littoral. Déjà au commencement de mai, Ménélik envoya à M. Soleillet un courrier, avec une escorte de quelques Éthiopiens qui arrivèrent à Obock sans difficulté. Dès lors, il a fait partir à la fin de juillet une grande caravane de 200 chameaux, chargés d'ivoire et de marchandises précieuses, qui est arrivée saine et sauve à Obock. M. Soleillet s'est ensuite rendu lui-même par Haoussa à Ankober, où il comptait passer deux mois pour en revenir avec une nouvelle caravane. Avant son départ, cependant, il a installé un agent commercial à Segalla, port que le sultan de Tadjoura a cédé à la France.

La région des montagnes neigeuses, du **Kénia** et du **Kilimandjaro,** sera prochainement explorée par deux expéditions : l'une, que nous avons déjà annoncée dans notre dernier numéro, entreprise par la Société de géographie de Londres, sous la direction de M. **Thomson**, qui devra partir de Mombas ; l'autre, dirigée par le Dr **Fischer**, compagnon de Denhardt, en 1879, dans son exploration de la Dana. Depuis cette époque il a vécu à Zanzibar, comme médecin et naturaliste. Il a renoncé le 1er octobre à sa carrière médicale, pour réaliser le plan, mûri depuis cinq ans, d'un voyage de découvertes dans l'Afrique orientale. Il a proposé à la Société de géographie de Hambourg de faire une expédition spécialement hambourgeoise, à la condition que cette société y contribuât pour 18,000 fr. Elle a facilement réuni cette somme, et va se trouver pour la première fois directement intéressée à une exploration africaine importante. Le Dr Fischer y est préparé par ses précédents voyages dans la région de la Dana, par l'habitude des privations de toutes sortes, et par la connaissance qu'il a acquise de la langue, des mœurs et coutumes des populations africaines. Il compte partir de Pangani, au sud de Mombas, en novembre, avec une des caravanes arabes qui, formées de 600 ou 800 hommes, se rendent aux lacs africains situés dans le territoire à l'est du Victoria Nyanza. Il a choisi Pangani comme point de départ, parce que, de là, on atteint très vite un pays non encore visité par des Européens, puis parce que la route de Pangani traverse la région où se trouvent les montagnes neigeuses, et enfin parce que l'expédition de J. Thomson prendra Mombas comme base d'opérations. Il paraît aussi que l'on trouve à Pangani des gens qui ont une lon-

gue expérience de ces voyages. L'explorateur allemand pense séjourner au lac Sambourou ou au lac Baringo, la dernière station des trafiquants arabes, pour y faire des collections et explorer le pays environnant, et spécialement le territoire des Boranis Gallas, non loin du fleuve Djouba. Il reviendrait par les pays Gallas ; son voyage durerait un an.

L'Afrique orientale vient de perdre un de ses missionnaires les plus capables, l'**Évêque Steere**, de **Zanzibar**, dont le nom sera toujours intimement lié à ceux de tous les hommes qui ont travaillé à l'abolition de la traite et au relèvement des noirs dans cette partie du continent. C'est lui qui, le premier, a eu l'idée de créer, pour les esclaves libérés, des stations dans leur propre pays, où ils retrouveraient une demeure, où la liberté leur serait assurée, et où ils apprendraient à en user chrétiennement. Dès 1874, il mit par écrit les langues souahéli et yao, traduisit et fit imprimer la plus grande partie de la Bible et des ouvrages d'édification, sans parler de manuels pour interroger les esclaves saisis en pleine mer par les officiers anglais, de contes et de fables indigènes, qui font les délices des nègres. A mesure qu'il apprit à connaître les esclaves libérés, il comprit mieux tout le parti que l'on pourrait tirer, pour la civilisation, du renvoi dans leur pays de ceux qui étaient élevés à Zanzibar. Il fonda successivement une série de stations jalonnant la route du Nyassa, en renvoyant de la ferme de Mbouéni, près de Zanzibar, où ils étaient élevés, des couples mariés, dans leur pays, pour y raconter leur libération, y parler des ateliers de la mission, de l'imprimerie, des hôpitaux, de l'œuvre qu'y accomplissaient les dames anglaises. Dans toute cette partie de l'Afrique sa perte sera vivement ressentie. Mais ce sera surtout à Zanzibar qu'elle sera déplorée par toutes les classes, indigènes et étrangers. Voyageurs et missionnaires en passage à Zanzibar lui demandaient aide et conseil, assurés d'être toujours traités par lui avec une parfaite courtoisie. Le Dr Kirk, ancien consul général à Zanzibar, écrit à l'*Antislavery Reporter* que sa perte ne peut être appréciée.

Le séjour de **Cettiwayo** en Angleterre n'aura pas été inutile, nous l'espérons, pour la pacification du **Zoulouland**, où l'organisation créée par Sir Garnet Wolseley s'est montrée tout à fait défectueuse. Plusieurs des chefs étaient cruels, tel autre incapable, tel autre encore, étranger, n'avait pas su gagner la confiance de ses subordonnés. Il n'y avait ni autorité centrale, ni cohésion entre les diverses tribus. Aussi tout le monde était-il d'accord qu'il fallait un changement dans la forme de l'administration de ce pays, pour prévenir la guerre civile et la ruine qui en aurait été le résultat. Les Zoulous redemandaient leur roi ; le gouverne-

ment anglais a autorisé celui-ci à retourner dans ses États. Avant de repartir, Cettiwayo a témoigné toute sa reconnaissance pour la réception qui lui a été faite, et déclaré qu'il considérera toujours la reine comme sa mère, quoiqu'il s'en retourne pauvre, car avant la guerre il avait des milliers de têtes de bétail dont la vente le faisait vivre; John Dunn a promis de faire son possible pour qu'elles lui soient rendues, mais le roi n'a pas confiance en John Dunn. Il a vu ce qu'est la civilisation, et il désire devenir civilisé, lui et son peuple. Avant son départ d'Angleterre, il a reçu une députation de l'Aborigines' Protection Society, à laquelle il a dit qu'en retournant dans son pays il pardonnera à tous ceux qui l'ont offensé, et qu'il sera toujours très content d'avoir auprès de lui un résident anglais; il aimerait qu'il y en eût un aussi sur la frontière du Transvaal, pour maintenir la paix entre les Boers et les Zoulous. Une délégation de la National Temperance League s'est également fait présenter à lui, pour attirer son attention sur le mal que les spiritueux introduits par les trafiquants font aux natifs. Il a répondu aux délégués que son peuple, comme peuple, était partisan de l'abstinence des spiritueux, en ce sens qu'il n'en consomme pas; la bière que boivent les Zoulous n'est pas enivrante comme les liqueurs européennes. Lui-même avait interdit l'entrée des spiritueux dans ses États; mais il ne suffit pas que lui leur ferme la porte; il faudrait que l'administration de la colonie de Natal s'opposât à l'exportation de ces liqueurs dans le Zoulouland. Il a réclamé à cet effet l'appui de la Société et du gouvernement anglais. Parti de Plymouth le 2 septembre par le *Nubian*, il est arrivé à Capetown, où il a rendu visite à Sir Hercules Robinson, avec lequel il devait conférer avant de se rendre dans ses États.

Quoique les rapports qui nous arrivent sur les **mines d'or** dernièrement découvertes entre Elands Spruit et la Kaap River, à 100 kilom. environ de Lydenbourg, dans le **Transvaal**, soient assez contradictoires, les mineurs y affluent de toute la colonie du Cap, de Natal, de Kimberley; il y est même arrivé des Écossais de Melbourne. D'après le *Natal Mercury*, l'or y est distribué assez également, près de la surface du sol, aussi bien que plus profondément; il semble qu'il y en ait de deux sortes, celui de la partie supérieure d'une couleur légèrement claire, celui de la couche plus profonde, d'une teinte plus foncée. Les plus grosses pépites, d'une demi-livre, ont été trouvées au sommet de la montagne de Spitz Kop, à plus de 2000 m. au-dessus de la mer. Une commission du gouvernement s'est rendue de Prétoria à ces mines, pour examiner la question des concessions et de l'exploitation. Le *Bulletin des*

Mines annonce qu'il a été octroyé à M. Otto de Rothschild de Londres, et à MM. Guibaud et Franck de Tours, l'autorisation d'exploiter les gisements qui se trouvent sur le territoire de leur ferme de Spitz Kop; c'est une concession immense, dont les propriétaires cherchent à constituer une société pour l'exploitation avec des capitaux anglais et français.

L'attention du gouvernement de la Colonie du Cap a été attirée sur le mal que l'extension de la vente des spiritueux, depuis la guerre du **Lessouto,** fait aux indigènes, afin qu'il prenne des mesures vigoureuses pour y obvier, sans quoi l'œuvre civilisatrice de plus de 50 années risque d'être détruite. Un grand malaise continue d'ailleurs à régner dans ce pays, par suite de l'insoumission de Masoupha. Les Bassoutos sont dans l'incertitude, ne sachant qui gouverne, des chefs ou des magistrats anglais. Beaucoup de gens n'ont confiance ni dans le gouvernement britannique, ni dans les chefs, et se préparent à émigrer pour entrer au service des colons, plutôt que de continuer à vivre dans un pays qui appartient on ne sait à qui. Letsié a fait tenir un *pitso* tout près de Thaba-Bossiou, où Masoupha entretient un foyer d'intrigues et d'agitation. On croit qu'il finira par céder sans effusion de sang, mais on attend avec impatience l'arrivée de la Commission chargée de payer aux loyaux des sommes équivalentes aux pertes qu'ils ont subies, et d'établir l'administration du pays sur des bases acceptables.

M. F. W. North, ingénieur des mines de la Colonie de **Natal,** a fait dernièrement un rapport très favorable sur les mines de **houille** découvertes près de Dundee, dans les divisions de Klip River et de Newcastle, à 300 kilom. environ de la côte. Il en ressort que le charbon de ces mines est de plusieurs qualités, et qu'il peut très bien être employé pour les locomotives; certaines parties pourront servir à faire du gaz, d'autres un bon combustible de maison, etc. Les veines exploitables atteignent 3 m. d'épaisseur; le contenu peut en être évalué à 2,073,000,000 de tonnes, représentant une valeur de quatre milliards de livres sterling. Il y a en outre, dans la même région, de grands dépôts de fer magnétique, qui peut être converti en acier pour tous les instruments nécessaires à l'industrie et à l'agriculture. Une société vient de se fonder sous le nom de « South African Coal and Iron Company, limited, Dundee, Natal, » au capital de 20,000 L., avec siège à Pietermaritzbourg, pour l'exploitation de la houille et du fer de ces mines. Elle a obtenu du gouvernement une vaste concession de quelques milliers d'acres, située dans un endroit très salubre, sur un plateau dominé au nord, à l'ouest et au sud par les monts Biggars; à l'est sont les collines qui bordent la rivière Buffalo. Elle est

très bien placée pour devenir le centre d'une grande exploitation houillère et de manufactures de fer; l'eau y abonde; la route de Pietermaritzbourg à Newcastle la traverse. L'extension du réseau des voies ferrées la reliera à Lady Smith, et par suite avec l'État libre d'Orange, le Transvaal, le Griqualand West, le Zoulouland et la Colonie du Cap, Cette exploitation aidera beaucoup au développement industriel de l'Afrique australe, et y facilitera aussi l'établissement de nouvelles lignes de chemins de fer et de télégraphes.

Quoique les **éléphants** aient presque disparu des possessions britanniques de l'Afrique australe, les environs de **Port Élisabeth** ont encore d'assez grandes troupes de ces pachydermes, qui fourragent dans toutes les directions et font beaucoup de mal aux plantations. Deux propriétaires, M. Kelsey et Newsome, en ont vu récemment venir des monts Grassberg une cinquantaine, suivis d'une arrière-garde de 20 à 30. Ils paraissent attirés par le spekboom, fourrage qui abonde dans ce district et dont ils sont très friands. Vu la défense du gouvernement on ne tire pas sur eux; ils peuvent ainsi s'approcher impunément jusqu'à une centaine de mètres des habitations.

L'expédition austro-hongroise du Dr **Émile Holub** commencera en avril 1883, et se subdivisera en trois parties. Il fera d'abord un voyage de 6 à 8 mois, de Capetown dans l'Afrique australe civilisée, puis un autre d'égale durée dans le pays des Betchouanas, enfin une exploration au nord du Zambèze, aussi loin qu'il pourra la pousser. Dans chacune de ces régions, il étudiera spécialement la minéralogie et la géologie, la botanique et la zoologie, ainsi que l'ethnographie, et fera des collections en rapport avec ses observations. En outre, le long des côtes il fera des sondages; dans le second voyage, il s'occupera de déterminations de latitude et de longitude; le troisième sera consacré à l'exploration du pays des Barotsés, ainsi qu'à la constatation de l'existence d'un lac intérieur signalé dans cette région, et de l'extension du groupe de lacs salés qui caractérise l'axe longitudinal de l'Afrique australe.

Grâce aux efforts des missionnaires de la Société de Barmen pour amener une cessation des hostilités entre les **Namaquas** et les **Héréros**, un traité de paix a pu être signé; en voici les principales stipulations. Les biens enlevés pendant les hostilités restent la propriété de leurs possesseurs actuels. Les communications entre la Colonie du Cap et le Damaraland demeureront libres pour les voyageurs et le commerce. Quant à la question des limites entre les Héréros et les Namaquas, une commission sera nommée par les deux parties pour l'examiner, et le

gouvernement du Cap est prié de désigner un commissaire ou un représentant pour la trancher. Les chefs Namaquas n'ont pas tous adhéré au traité, mais l'opposition des réfractaires n'est pas à craindre. Les signataires se sont engagés à ne pas faire d'excursion sur le territoire d'autres tribus, et, pour prévenir le retour d'hostilités sanglantes, ils ont décidé de nommer des « Commissions de paix, » l'une pour le Nord, l'autre pour le Sud du pays ; elles devront régler les contestations qui pourraient survenir. Leurs membres seront nommés par les chefs respectifs des deux parties, et recevront d'eux pleins pouvoirs pour agir en leur nom. Enfin, pour mettre un terme à l'habitude de quelques tribus d'aller vivre et chasser sur le territoire des autres, les signataires du traité ont stipulé que ceux qui voudront aller d'une partie du pays dans une autre, devront être munis de passeports délivrés par leurs chefs.

Nous voudrions pouvoir consacrer un article spécial à l'exploration du **Quango,** dont le major de **Mechow** vient de rendre compte à la Société de géographie de Berlin. Le nombre de pages dont nous disposons ne nous le permet pas. Nous dirons seulement que, contrairement aux appréhensions qu'il aurait pu avoir, d'après ce qui lui avait été dit de l'hostilité des populations dont il devait traverser le territoire à partir de Malangé, il a trouvé partout le meilleur accueil dans le bassin de ce grand affluent du Congo, qu'il a descendu sur une longueur de 340 kilomètres en ligne directe, et jusqu'à 1°,36′ au delà du point extrême atteint par les explorateurs portugais Capello et Ivens[1], soit jusqu'à 5°5′ de latitude sud. Là, une barre de rochers, de 700 à 800 pas de long sur 800 à 1000 de large, l'a arrêté. Il aurait dû, pour pouvoir la franchir, attendre pendant cinq mois le retour de la crue des eaux ; la misère qui régnait dans le pays ne le lui permettant pas, il a été obligé de revenir sur ses pas. Mais la plus grande partie du cours inférieur de cette rivière a été parcourue par **Stanley** qui, d'après le récit qu'il en a fait au Stanley Club à Paris, a remonté le Quango jusqu'à plus de 300 kilom. de son embouchure dans le Congo, et par conséquent a dû s'approcher beaucoup de la barre qui a empêché le major de Mechow de pousser son exploration plus avant. Les découvertes de ces deux voyageurs se complètent mutuellement.

Nous ne sommes sans doute pas seuls à déplorer la division qui vient d'éclater entre les deux grands explorateurs du **Congo** et de l'**Ogôoué.**

[1] Voir la carte, 2me année, p. 44.

Autant nous avons applaudi aux efforts déployés par chacun d'eux pour ouvrir, par des voies différentes, l'intérieur du continent à la civilisation européenne, autant nous regrettons de les voir désunis au moment où leurs efforts ont été couronnés de succès par l'établissement de deux stations à Stanley Pool : l'une, sur la rive droite, Brazzaville, est la station du « Comité national français, » l'autre, sur la rive gauche, Leopoldville, est la station du « Comité d'études du Haut Congo ; » nous voudrions pouvoir dire de l'« Association internationale africaine, » mais cette dénomination ne répondrait pas à la réalité. Sans entrer dans le débat dont les grands journaux politiques fournissent tous les détails à leurs lecteurs, nous nous bornerons à recueillir les renseignements qui en ressortent sur l'œuvre de Stanley, laquelle jusqu'ici avait été entourée d'un profond mystère. Il importe de la distinguer nettement de l'œuvre poursuivie par l'Association internationale dans l'Afrique orientale, et par ses stations à Tabora et à Karéma, dans lesquelles prédomine le principe scientifique et humanitaire, posé à la base de l'Association dans la Conférence de Bruxelles. Sur le Congo, il s'agit beaucoup plus de comptoirs commerciaux, créés sous le patronage d'une Société commerciale, au nom de laquelle Stanley s'est chargé d'ouvrir une route le long des cataractes du fleuve, pour faciliter l'importation, à l'intérieur du continent, des produits des manufactures belges et anglaises. Sans doute, S. M. le roi des Belges, président de l'Association internationale, a pris sous son patronage la Société commerciale ou Comité d'études du Haut-Congo, et, à l'arrivée de Stanley à Bruxelles, a reçu l'explorateur pour conférer avec lui. Mais il n'en résulte pas que l'œuvre de celui-ci relève de l'Association internationale, parfaitement étrangère aux spéculations commerciales de la Société sus-mentionnée, aussi bien qu'à celles de la Société nouvelle fondée à Bruxelles le mois dernier, au capital de 2,500,000 francs, pour profiter de l'exploration de l'Afrique équatoriale au point de vue de l'exportation et du placement des produits belges, quoiqu'elle compte parmi ses actionnaires le frère du roi et le Comité belge d'études du Haut-Congo. Quoi qu'il en soit, et quelque regrettable que soit le débat soulevé par la rivalité des intérêts commerciaux européens, la concurrence aura pour effet l'exploration plus complète des voies d'accès au cœur du continent, l'importation des marchandises européennes à des conditions plus favorables pour les indigènes, que s'ils demeuraient exposés aux exigences d'une compagnie unique et souveraine, et, grâce aux missionnaires dont les stations se multiplient tous les jours le long du fleuve jusqu'à Stanley Pool, la civilisation ne se pré-

sentera pas à eux seulement sous la forme de l'intérêt commercial, mais en même temps sous celle du dévouement et de la charité.

M. Mizon, directeur de la station de **Franceville**, continue l'œuvre de Savorgnan de Brazza sur l'Ogôoué pour empêcher les diverses tribus de guerroyer entre elles et pour réprimer les exactions des traitants à l'égard des nègres. Il a parcouru cinq ou six fois les hauts plateaux qui séparent le bassin de l'Ogôoué de celui de l'Alima, a établi des relations avec les Batékés des bords de cette rivière, construit des pirogues aptes à franchir les rapides de l'Ogôoué, et formé les Adoumas au métier de piroguiers. En les réunissant aux Okandas, aux Inengas, aux Gallois, etc., on peut rassembler 4000 pagayeurs, nombre qui paraît suffisant actuellement, pour descendre à la côte tous les produits des bassins de l'Ogôoué et des affluents septentrionaux du Congo. Les noirs savent maintenant exploiter le caoutchouc, et peuvent très bien se passer des traitants qui avaient jusqu'ici monopolisé le commerce. M. Mizon n'en estime pas moins qu'il y a encore beaucoup à faire, et qu'en particulier au point de vue géographique, il faudrait terminer la reconnaissance de l'Ogôoué et celle de ses principaux affluents.

Les missionnaires d'Igbébé, au confluent du **Niger** et du **Bénoué**, ont pu empêcher les sacrifices humains qui, d'après la coutume du pays, devaient avoir lieu à la mort du roi Akaia, survenue le 18 avril dernier. Dès que la nouvelle s'en répandit, le sacrifice commença par celui d'un homme dont le sang fut employé à laver tous les ustensiles, coupes, calebasses, etc., dont le roi avait coutume de se servir. Les esclaves du monarque défunt s'enfuirent dans toutes les directions, pour se cacher et échapper à la mort qui les menaçait. Une jeune femme de Ibo, achetée par le roi et qu'il avait nommée sa déesse, devait être la principale victime. Elle n'essaya pas d'échapper, mais resta auprès du corps du roi pour le garder jusqu'au moment des funérailles. Le missionnaire Williams, appuyé par deux natifs agents commerciaux, fit tous ses efforts pour empêcher qu'on ne la mît à mort avec d'autres sujets du roi. Ils réussirent à obtenir que les chefs leur remissent cette femme résignée, en échange de laquelle on sacrifia une chèvre blanche dont le sang servit aux cérémonies ordinaires. L'étonnement du peuple fut extrême; jamais on n'avait entendu dire qu'à la mort d'un roi il n'y eût pas eu de sacrifices humains. Quant à la succession au trône, il y a deux ou trois prétendants, mais il faut, pour être élu, appartenir à la famille royale, et en même temps être riche et capable de soutenir la dignité suprême. L'attention se porte sur la sœur du roi, Atabijé, qui a adhéré

au christianisme ; si elle était élue, ce serait un appui ponr la missiou en même temps qu'un gage de progrès. La position d'Igbébé est favorable, en ce sens qu'on peut facilement communiquer de là avec Loko sur le Bénoué, et avec Idda et Onitza sur le Niger. Le poste le plus avancé de la mission est Kipo Hill, dans les États du roi de Bidda, souverain animé de sentiments nobles et qui témoigne franchement son amitié aux missionnaires.

Il y a eu guerre entre le roi **Oumorou** de Bidda et les Kédis rebelles, qui avaient maltraité des marchands anglais et français établis sur les bords du Niger. Ceux-ci se rangèrent du côté des partisans du roi dont l'armée, soutenue par deux vapeurs, l'un anglais, l'autre français, passa le fleuve, battit les Kédis et les mit en déroute. Dans leur fuite, ceux-ci attaquèrent Shonga et en brûlèrent la factorerie, ainsi que la ville de Saré, entre Shonga et Ilorin, dont les habitants avaient refusé de se joindre à eux contre Oumorou.

Dans son dernier numéro, l'*African Times* a publié une lettre d'un natif de Sierra Leone, M. **Barber**, qui se trouvait au mois de mars à Bidda dans le **Nupé**, en route pour **Tombouctou**. Il avait quitté Lagos en février 1881 et passé par Okelyrarapoh, le Yorouba et une partie des pays Haoussas. Un peu dépourvu de provisions de voyage à son arrivée à Bidda, il se proposait de faire une excursion à Egga, afin d'y acheter ce dont il avait besoin pour son exploration. Le roi de Bidda, en guerre avec le chef d'Egga, le retenait, et les communications entre Egga et le Nupé étaient interrompues ; cependant il avait trouvé moyen d'expédier sa lettre, qui toutefois a mis six mois pour parvenir à la côte. M Barber a promis des détails ultérieurs sur son voyage à Tombouctou.

M. Th. Barham, ingénieur anglais, chargé de faire les études d'un **chemin de fer** entre la côte et les **mines d'or de Wassaw**, a terminé ses travaux, dont le résultat est tout à fait concluant en faveur du tracé de la ligne d'Axim à Tacquah. D'après le *Bulletin des Mines*, auquel nous empruntons ces détails, toutes les parties du pays qu'il a explorées sont criblées de puits, qui, depuis un temps immémorial, ont été creusés pour en extraire du minerai. Ils ont un peu plus de $0^{m},60$ de diamètre, et descendent généralement à 50 mètres. A cette profondeur, beaucoup d'entre eux passent pour être reliés à des galeries allant dans différentes directions. Le sol des collines est assez friable, pour que les indigènes puissent y creuser des puits avec les moyens très primitifs qu'ils possèdent, et en même temps il est assez résistant pour qu'on

puisse laisser les puits ouverts et sans réparations, de génération en génération, sans avoir besoin de les soutenir par des moyens artificiels. Dans un sentier suivi par M. Barham, ils se succèdent à 1 mètre de distance, quelquefois même à 0m,60 et 0m,30, en sorte qu'il faut marcher avec les plus grandes précautions pour ne pas s'exposer à un accident. Les indigènes prétendent que le pays traversé par le chemin de fer projeté forme, sur presque tout le parcours, un district aurifère des plus riches. M. Barham se félicite des bonnes dispositions qu'il a rencontrées auprès des diverses populations qu'il a eu l'occasion de visiter. — Les diverses compagnies minières de cette région accélèrent les travaux préparatoires à l'exploitation. Des machines nouvelles sont inventées pour extraire l'or et l'affiner. Une société vient de se former à Londres, sous le titre de « the Électro-Amalgamator Compagny (limited), » en vue de l'exploitation de certains brevets, pour l'extraction de l'or au moyen de l'électricité ; un autre, « l'African Dry Placer Gold Amalgamating Company (limited), » a pour but la fabrication et la vente d'un amalgamateur, qui peut traiter 200 tonnes de quartz broyé par 24 heures. — L'étain paraît aussi abonder dans cette région. M. le professeur Gumbel, de l'école des mines de Munich, a analysé des spécimens de roche de la Côte d'Or, et trouvé que la dixième partie de cette roche est du minerai d'étain, contenant 78 % d'étain et 20 % d'oxygène ; une tonne de cette roche renferme de 65 à 70 kilog. d'étain. D'après les rapports des minéralogistes qui ont exploré le pays, la couche de cette roche est très épaisse et se prolonge très loin dans la montagne.

M. E.-W. Blyden écrit de Monrovia, au *Foreign Missionary,* que le **Soudan occidental,** à l'est de Liberia et de Sierra Leone, est agité par un mouvement extraordinaire de propagande musulmane. Une guerre sainte a été proclamée par plusieurs puissants chefs mahométans, contre les tribus encore païennes. Samoudou, chef riche et instruit de la tribu des Mandingues de Konia, à l'est de Libéria, où sont les cités florissantes de Mousardou et de Médine, poursuit, avec une armée de 30,000 fantassins et de 3000 cavaliers, la conversion des païens à l'islamisme. Ses troupes marchent contre le puissant royaume de Soulima, dont Falaba est la capitale, à 400 kilom. de Sierra Leone. Pendant plus de 50 ans elle a résisté aux attaques périodiques des Foulahs mahométans. Le roi de Falaba a dit à M. Blyden que, d'après une tradition de sa famille, l'adoption d'une nouvelle religion entraînera la ruine de son pays ; mais, ajouta-t-il, le Soulima ne deviendra mahométan que quand nos villes auront été réduites en cendres et nos gens tués. Actuellement

Samoudou paraît décidé à les convertir par la force. Un autre chef puissant de la tribu des Seracoulies s'avance vers la côte, avec une nombreuse armée, et le mot d'ordre : « Combattez-les jusqu'à ce qu'ils ne soient plus séparés et que Dieu seul soit adoré. »

M. Taylor a résolu de développer l'œuvre qu'il poursuit au **Sénégal** en faveur des **esclaves fugitifs,** et de créer aux environs de Saint-Louis une colonie d'esclaves libérés. Le gouvernement lui a accordé à cet effet une concession de huit hectares de terrain, et il n'attend que les fonds nécessaires pour y installer ses protégés. L'autorité sénégalaise l'a prié de se charger de l'éducation de vingt garçons libérés, pour l'entretien desquels une subvention sera demandée au conseil général dans sa prochaine session. Nos lecteurs se rappellent que, depuis la mort de M. et Mme Golaz, M. Taylor est resté seul sur la brèche, et ils seront heureux d'apprendre que trois élèves des Missions de Paris se préparent à aller le seconder. — Depuis quelque temps, la question indigène préoccupe aussi les esprits à Saint-Louis. On cherche les moyens les plus propres à gagner la masse des natifs aux institutions civilisatrices de la mère patrie. Le Conseil général a créé trois écoles, deux de garçons et une de filles, où seront instruits les enfants des indigènes qui, tout en tenant à leur religion, paraissent disposés à acquérir la connaissance du français.

Le ministre de la marine et des colonies a fait un nouveau règlement organisant la direction et l'administration du **Haut Sénégal**. Désormais, tous les services constitués dans la colonie, en vue des opérations sur le haut fleuve, relèveront directement du gouverneur et seront complètement distincts des services coloniaux. En outre il est créé plusieurs postes spéciaux : un chef des services civils du Haut Sénégal, un directeur des ateliers de la marine, un autre de l'atelier du chemin de fer. Le commandant de la marine de la colonie reste chargé de la direction du chantier d'approvisionnement établi à Saint-Louis, et de la flottille affectée au transport du personnel et du matériel entre Saint-Louis et le haut du fleuve. Le colonel **Borguis Desbordes** est parti avec toute sa colonne pour sa troisième campagne entre le **Sénégal et le Niger.** Il devra d'abord assurer le ravitaillement des postes de Bafoulabé et de Kita, puis se porter sur le Niger à Bamakou, pour y commencer la construction de deux forts, destinés à protéger la future ligne d'accès au grand fleuve. Pendant ce temps M. Jacquier, ingénieur des ponts et chaussées, entreprendra les travaux de la voie ferrée du Sénégal au Niger. Le personnel des travaux compte, outre 80 ingénieurs, conducteurs,

chefs de chantiers et ouvriers français, 600 ouvriers marocains, recrutés à Oran, autant d'ouvriers indigènes, et 200 à 300 Kroumen. Le matériel nécessaire à l'exécution des travaux est déjà sur les lieux, grâce à l'activité du colonel Bourdiaux, qui a passé à Kayes (tête de ligne actuelle) la saison des pluies ; le personnel du chemin de fer y trouvera des abris solidement construits et des magasins organisés; un petit chemin de fer Decauville permettra de mener rapidement les travaux, et de commencer dès les premiers jours la pose de la voie. L'expédition du colonel Borguis Desbordes étant en avance, pour la saison, sur les deux précédentes, pourra profiter plus longtemps du fleuve comme moyen de transport jusqu'à Kayes, ou tout au moins jusqu'à Bakel. La présence dans le Haut Sénégal de la colonne expéditionnaire, pendant les deux précédentes campagnes, a déjà contribué beaucoup au développement de l'agriculture et du commerce dans cette région. Les indigènes de Bafoulabé, frappés des prix rémunérateurs qu'ils obtenaient de leurs grains, ont ensemencé de nouvelles terres, et des caravanes portant du sel, des toiles de Guinée et de l'or, parcourent régulièrement les routes du Niger à Kita et à Bafoulabé.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un corps expéditionnaire va être envoyé au *ksar* de Metlili, pour y créer un poste militaire qui sera, pour l'extrême sud de la province d'Alger, une sentinelle avancée, comme le poste d'Aïn Sefra l'est devenu pour le sud de la province d'Oran. Le nouvel établissement militaire servirait à protéger le Mzab, situé entre Goléa et Ouargla, et avec lequel la colonie française entretient des rapports amicaux, contre les agressions de tribus ennemies venant du sud; il y exercerait aussi une surveillance active des caravanes, pour empêcher le commerce des esclaves et l'introduction, en contrebande, de la poudre et des armes de provenance étrangère.

Le congrès national des sociétés françaises de géographie réuni à Bordeaux, a décidé de demander au gouvernement de nommer une commission supérieure, analogue à celle instituée pour l'examen du projet Roudaire, pour donner son avis sur les moyens employés pour pénétrer au Soudan.

M. Manen, ingénieur hydrographe, est chargé d'étudier dans tous leurs détails les côtes de la Tunisie, de dresser la carte de ses ports, et de se rendre compte du régime de ses marées.

Le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts a organisé une expédition scientifique, chargée d'explorer la Tunisie tout entière. En même temps qu'elle s'occupera de recherches archéologiques et géologiques, elle devra étudier aussi la flore et la faune du pays.

M. le Dr Defournoux a exploré, en août et septembre, le Maroc et l'Algérie, au point de vue archéologique. Il s'est rendu ensuite en Tunisie, et le long de la route du Kef a relevé l'emplacement de villes et de monuments romains. Le chérif de la grande mosquée de Kairouan lui a communiqué des manuscrits, dont il se servira pour reconstituer une partie de la géographie historique de l'Afrique ancienne. De Kairouan il compte se diriger sur Tombouctou.

Le bey Sidi-Mohamed-es-Sadock est mort le 18 octobre, après avoir régné pendant vingt-trois ans. Son frère et successeur légitime, Sidi-Ali-Bey, a pris aussitôt le pouvoir.

Un journal officiel de Tripoli rapporte, d'après une lettre reçue du Fezzan, que de grands gisements de minerais de différentes sortes : plomb, étain, zinc, fer, cuivre, argent et or, ont été découverts entre Tripoli et le Fezzan. Il y aurait même des diamants.

Le correspondant du *Standard*, à Vienne, a télégraphié à ce journal qu'on parle de l'intention qu'aurait l'Angleterre de s'annexer le port de Massaoua, afin d'y établir un dépôt de charbon pour les navires anglais, et d'assurer la sécurité de ce port par le prestige du pavillon anglais.

Le nouveau steamer, le *Henry Wright*, destiné à la mission de Mombas, est à peu près terminé et commencera prochainement son service entre Mombas et Zanzibar.

D'après les dernières lettres de Freretown, la crainte régnait dans cette station, par suite du voisinage d'un rebelle nommé Mbaruk, qui avait établi son camp près de Rabaï. Il déclarait bien qu'il n'était pas hostile à la mission, mais son amitié serait encore plus dangereuse pour elle que son hostilité, en inspirant des soupçons aux gens de Mombas.

La British Association a accordé une subvention de 500 liv. sterl., pour qu'un naturaliste, M. Atchinson, puisse prendre part à l'expédition de M. J. Thomson au Victoria Nyanza par le pays des Masaï. M. Atchinson restera au Kilimandjaro pour y faire des collections botaniques et zoologiques, pendant que M. Thomson se rendra au Victoria Nyanza.

Le missionnaire Farler, de la station de Magila, a envoyé à la Société de géographie de Londres une carte originale, dressée par lui sur des renseignements fournis par les indigènes, et indiquant des routes, inconnues jusqu'ici, de Pangani à la côte S.-E. du Victoria Nyanza, à travers le pays des Masaï.

Le Dr James Petrie, gradué de l'université d'Aberdeen, a été envoyé à Magila, comme médecin missionnaire pour l'Afrique orientale équatoriale.

Les missionnaires partis pour renforcer les stations des lacs Victoria Nyanza et Tanganyika sont heureusement arrivés à Zanzibar. M. Stecker avait tout préparé pour qu'ils pussent continuer leur voyage sans délai. Le sultan Saïd Bargasch a donné un sauf-conduit et des lettres de recommandation pour Mtésa, à ceux qui se rendent à Roubaga. Ils devaient voyager jusqu'à Mamboya, première station de la Société des missions anglicanes, avec les missionnaires de la Société de Londres destinés au Tanganyika, sous la conduite de M. Hore, accompagné de sa

femme et d'un jeune enfant, qui seront vraisemblablement restés dans cette station salubre, tandis que M. Hore devait retourner avec M. Swann à Zanzibar, pour y recevoir le bateau en acier, démontable, envoyé après eux d'Angleterre.

Le capitaine Bloyet, directeur de la station du Comité national français dans l'Afrique orientale, est venu à Zanzibar à la fin de juillet, pour y faire divers achats d'étoffes et de provisions. Il a expédié en France le relevé de ses observations météorologiques et deux caisses d'objets d'histoire naturelle.

Le dernier rapport des missionnaires de Tabora signale un grand progrès dans le service du transport des lettres. Les malles sont devenues très régulières, et rien ne se perd en route. Les chemins étant plus sûrs, il ne faut que trois ou quatre hommes pour le voyage de Mpouapoua, aller et retour. Les Wanyamouésis employés comme courriers se montrent très capables, et il y a avantage à se servir d'eux, parce que, dans le voyage de retour, revenant chez eux, ils s'arrêtent moins en route que les autres indigènes. La station d'Ouyouy vient malheureusement de perdre le Dr Southon qui, tout en remplissant les fonctions de missionnaire, avait rendu, comme médecin, de grands services à la population.

La commission africaine de la Société de géographie de Lisbonne a approuvé un projet, exposé par l'ingénieur M. J.-J. Machado, d'une expédition topographique et géologique dans la province de Mozambique, dont le but principal serait de déterminer les frontières de cette possession portugaise, du côté du Transvaal au sud, et de celui du Zanguebar au nord. La commission insiste pour que l'expédition aille déployer le drapeau portugais sur le Nyassa, que les Portugais, prétend-elle, pourraient annexer à la province de Mozambique, parce que ce sont eux qui l'ont découvert!

Une concession de 5000 hectares de terrain dans la Zambésie, a été accordée à M. F. Courret pour la culture du café et de l'indigo.

Le gouverneur général de la province de Mozambique a décidé d'envoyer à Oumzila une expédition, à la fois politique, commerciale et scientifique, dont il a confié la direction à M. Cardozo, officier portugais, et à laquelle sera attaché un médecin, M. Mendonça Franco.

Un projet de loi sera présenté aux Cortès, pour autoriser le gouvernement à établir dans la province de Mozambique plusieurs lignes télégraphiques, d'une longueur totale de 980 kilomètres : de Mozambique à Quilimane, en touchant à Angoza; de Quilimane à Tété, et d'Inhambané à Lorenzo Marquez. Cette dernière ville est déjà reliée à Mozambique par la ligne du Cap à Aden.

M. l'ingénieur J.-J. Machado est arrivé à Lorenzo Marquez, pour procéder aux études du chemin de fer du Transvaal.

Le conflit entre le gouvernement français et celui de la reine de Madagascar, dont nous parlions dans notre dernier numéro, est entré dans la voie diplomatique. L'ambassade de la reine est arrivée à Paris; les journaux politiques ayant fourni à cet égard tous les renseignements désirables, nous pouvons nous dispenser d'en parler.

Les familles de MM. Jacques et Mingard, parties pour renforcer la mission de

Valdezia, sont heureusement arrivés à Durban, qu'elles ont pu quitter très promptement pour se rendre à Pietermaritzbourg, où elles devaient faire leurs préparatifs pour leur long voyage par terre. Plusieurs élèves missionnaires se préparent à aller renforcer les stations vaudoises. L'un d'eux, licencié en théologie, vient de partir pour l'Angleterre où il doit achever sa préparation; il pourra se rendre au Transvaal l'année prochaine.

Un certain nombre de Boers du Transvaal ont formé le projet de constituer une troisième république, sur la territoire cédé par un chef cafre, Montsiva. M. Georges Hudson, résident anglais, s'est rendu à Prétoria avec la mission de s'opposer à cette création.

D'après un télégramme de Capetown, M. J.-C. Mears, établi au Transvaal depuis longtemps, a obtenu une concession pour la création de fabriques de lainages. Il s'est engagé à payer une redevance de 100 l. st. par an, et à l'augmenter d'autant chaque année, de manière à verser au trésor 2100 l. st. la 21me année. De son côté, le gouvernement du Transvaal s'est engagé à protéger cette industrie naissante, par un impôt de 20 % *ad valorem* sur tous les lainages importés ultérieurement.

Secocœni, rendu récemment à la liberté par les Anglais, a été assassiné par un de ses parents, Mampoer, qui, à son tour, a été mis à mort par les gens de sa victime.

M. Weitzecker, ministre de l'église vaudoise des vallées du Piémont et pasteur à Nice, a offert pour dix ans ses services au Comité des missions de Paris, en vue du remplacement de M. Coillard dans sa station de Léribé au Lessouto, pendant que ce dernier irait fonder la nouvelle mission du Zambèze. Un jeune vaudois, M. Jalla, accompagnera M. Weitzecker.

M. P.-D. Hahn a dressé une carte au $^1/_{116000}$ de la culture de la vigne dans la colonie du Cap. D'après une petite brochure qui l'accompagne, le nombre des ceps plantés s'est élevé de 55 millions à 70 millions, de 1865 à 1875.

M. Th. Hahn a publié une nouvelle carte en quatre feuilles du pays des Grands Namaquas, différant des anciennes cartes en beaucoup de points. La position des localités a été déterminée par des observations astronomiques et des opérations trigonométriques.

Les Boers de la colonie de San-Januario, dans la province de Mossamédès, sont en butte aux attaques des tribus indigènes de Huilla; n'étant pas protégés par les autorités portugaises comme ils auraient besoin de l'être, ils se disposent à émigrer; on ne dit pas encore où ils se rendront.

La mission du Bihé va être renforcée par l'arrivée de nouveaux missionnaires.

La dernière malle du Congo a apporté la nouvelle de la mort de M. W. Appel, jeune voyageur au service de la Société des missions baptistes. Il s'était préparé aux observations astronomiques et à la cartographie, et la Société de géographie de Londres l'avait muni d'instruments. Il devait faire le relevé de Stanley-Pool. Parti d'Angleterre en mai, il a été enlevé par la fièvre à Banana, pendant qu'il se disposait à faire le relevé de la rivière Mposo et des observations hypsométriques sur les collines voisines.

Une nouvelle expédition belge, composée de MM. Haneuse et Legut, sous-officiers du génie, et de M. le Dr Allard, est partie pour le Congo. — M. Harou, lieutenant-adjoint d'état-major, qui a déjà été au Congo où il a fondé, sous la direction de Stanley, la station de Manyanga, se propose d'y retourner au milieu de novembre.

L'abbé Guyot, qui a voyagé pendant trois ans de suite, de 1879 à 1882, dans l'Afrique équatoriale, et dont on avait annoncé la mort l'an dernier, est de retour à Paris, mais il ne doit pas y faire un long séjour, car il se prépare à entreprendre une nouvelle exploration au Congo.

Le navire *Akassa*, envoyé par la Compagnie belge du commerce africain, avec un chargement de marchandises, pour établir des factoreries à la côte occidentale d'Afrique, a réussi dans sa mission; plusieurs agences ont été installées sur différents points de la côte. Malheureusement le commandant de l'expédition, M. Jaubert, est mort à la hauteur du cap Palmas; M. Rigod, un de ses amis, ancien compagnon de M. Soleillet, le remplacera dans la direction de l'expédition, et continuera l'établissement de comptoirs belges dans les districts de l'Angola et du Congo.

M. le Dr Ch. Passavant, de Bâle, se propose d'explorer la partie de l'Afrique équatoriale comprise entre la côte de la Guinée inférieure et le lac Albert.

Le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg, annonce que l'expédition Rogozinsky a rencontré des obstacles, qui ont forcé les organisateurs d'y renoncer.

Après avoir duré quatre ou cinq mois, la guerre entre les habitants de Bonny et ceux du Nouveau Calabar s'est terminée, grâce à la médiation du consul anglais, M. W.-H. Hewitt.

M. W.-A. Forbes, préparateur à la Société zoologique de Londres, est parti récemment pour la Guinée supérieure où il explorera les bords du Niger.

Flegel a notablement avancé dans son exploration; parti de Sokoto le 9 mars, il était le 7 avril à Awoï, sur la route entre Lafia Bérébéré et Wasé, au nord du Bénoué, dans le gouvernement de Bautschi, province du royaume de Sokoto. Il avait beaucoup souffert d'une alimentation insuffisante et irrégulière; quoique encore très faible, il se sentait un peu mieux et allait continuer sa route vers l'est, comptant se fortifier dans l'Adamaoua, qu'on lui a dit plus frais et plus riche en ressources alimentaires.

Le roi de Porto Novo a demandé au roi de Dahomey de se joindre à lui, pour détruire la ville d'Okeodan, contre laquelle vont marcher les troupes dahoméennes avec 20,000 amazones.

M. le Dr Mæhly est parti avec M. Prætorius, sous-inspecteur des missions de Bâle, et M. Preiswerk, secrétaire de la Société, pour visiter les stations bâloises de la Côte d'or. M. Mæhly y fera une inspection médicale, qui s'étendra à tout ce qui peut avoir une influence sur la santé de l'homme : le genre de vie, le vêtement, l'habitation, l'eau, le sol, etc. Il donnera en même temps ses soins à ses compagnons de voyage, si cela est nécessaire, aux missionnaires et aux nègres.

Le conflit entre les Achantis et les Gamans peut être considéré comme terminé, les deux parties ayant promis d'accepter la médiation des autorités de la Côte

d'or. En revanche, le roi des Achantis n'a pas accordé au missionnaire Ramseyer l'autorisation de fonder une station à Coumassie.

M. Claybrook, missionnaire de Grand Bassa (Liberia), a fait un voyage jusqu'à Slaughie, chez les Mandingues, où le chef Seneo Sissi l'a bien accueilli; il était le premier blanc qui visitât le pays; aussi les femmes et les enfants s'enfuyaient-ils à son approche; sur le marché il a vu beaucoup d'or, de fer et de cuivre; le pays a beaucoup de chevaux.

M. Butikofer, jeune naturaliste bernois, envoyé en 1880 par le museum d'histoire naturelle de Leyde, à Liberia, pour y faire des collections zoologiques et compléter la géographie du pays, est revenu passer quelque temps à Berne, pour se remettre de la fièvre qu'il avait prise à Monrovia. Pendant deux ans qu'a duré son expédition, il a exploré le plateau de Mandingo, et relevé très exactement la rivière Saint-Paul et le « Great Fish Lake. »

Une expédition scientifique, industrielle et commerciale, en formation à Bordeaux, se propose de profiter des relations d'amitié nouées par M. Ollivier et le Dr Bayol avec les chefs du Fouta Djallon. Elle sera dirigée par M. P.-F. Caquereau, et fera les études nécessaires à la fondation d'une station à proximité de Timbo, pour servir de trait d'union entre la colonie d'Assinie et les possessions françaises du Sénégal.

Le choléra sévit dans les îles Bissagos sur la côte de Sénégambie.

Le Dr Bayol a été chargé, par le ministère de la marine et des colonies, de visiter le Diombokho, le Kaarta-Kingui et le Kaarta-Biné, contrées qui offrent un intérêt considérable au point de vue de l'établissement du chemin de fer du Haut-Sénégal. Il sera, comme lors de l'expédition de Fouta Djallon, accompagné de M. Noirot, dessinateur-photographe. Sa mission est rattachée à la colonne expéditionnaire, qui doit partir de Médine les premiers jours de décembre, pour continuer les travaux des deux campagnes précédentes.

M. le baron Servatius a été nommé gouverneur du Sénégal, en remplacement du contre-amiral de Lanneau emporté par la fièvre jaune.

Le chef du Cayor a cessé de faire opposition à l'établissement du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis.

Le gouvernement espagnol a décidé de repousser la proposition faite à l'Espagne par le Maroc, d'échanger sa possession de Santa-Cruz-de-Mare-Pequena, contre un autre territoire qui lui serait accordé près de Ceuta.

EXPÉDITION DE MM. POGGE ET WISSMANN, A MUQUENGUÉ.

Nous avons dû nous borner à annoncer, dans notre précédente livraison, l'arrivée du Dr Pogge à Muquengué, mais nous nous sommes réservé de donner dans celle-ci les détails qu'il a fournis sur cette localité, visitée pour la première fois par un Européen. Disons d'abord, pour

donner une idée de la lenteur des communications à l'intérieur, que sa lettre, écrite le 27 novembre 1881, de Muquengué, n'arrivait à Malangé, à l'extrémité orientale des possessions portugaises de l'Angola, que le 29 mai 1882, tandis qu'elle atteignait Loanda déjà le 15 juin et était à Berlin le 28 juillet.

Nos lecteurs se rappellent le premier voyage de Pogge, à Moussoumbé, capitale du Mouata Yamvo[1], en 1875, et celui qu'y fit, de 1879 à 1881, le Dr Büchner[2]. Les relations entre les voyageurs allemands et le chef de ce grand royaume étaient de nature à faire espérer à la Société africaine allemande, qu'elle pourrait facilement y fonder une station scientifique et hospitalière, qui permettrait en même temps d'établir avec cet État des relations avantageuses pour le commerce allemand. Le Dr Pogge, chargé de cette mission, partit dans l'automne de 1880, accompagné de M. Wissmann qui comptait faire la traversée du continent jusqu'à Zanzibar.

Arrivés à Malangé dans les premiers mois de 1881, ils entrèrent en relations avec M. C. J. de Sousa Machado, négociant portugais, dont une caravane considérable se préparait à partir pour les marchés de Cachéché et de Cabau. Ils quittèrent avec lui Malangé, et prirent la route de Quimboundou, où M. Machado leur fit entrevoir l'opposition que le Mouata Yamvo mettrait à les laisser franchir la frontière orientale de ses États, et leur conseilla, s'ils voulaient entreprendre une exploration qui n'eût encore été tentée par personne, de se rendre à Cachéché, marché très important dans le bassin du haut Loualaba, très fréquenté par les négociants arabes de Zanzibar, qui viennent y acheter l'ivoire que l'on trouve là en quantité inépuisable. MM. Pogge et Wissmann accueillirent cette idée avec empressement, et se dirigèrent vers le pays des Tuchilangués, au nord, en suivant d'abord la route prise par Schütt[3], en 1878, dans son voyage à la résidence de Maï, au confluent du Zaïre ou Cassaï et du Louachimo. Le passage par le pays des Quiocos offrit quelques difficultés, les indigènes prétendant avoir le monopole du commerce chez les Tuchilangués. A Hongolo, ou Schütt traversa le Tchikapa, trois hommes, se disant envoyés du chef Kissengué, qui demeure entre cette rivière et le Louachimo, se présentèrent pour recevoir des cadeaux ou barrer le passage. En réalité ils se trouvaient occasionnellement dans

[1] V. 1re année, p. 191.

[2] V. 3me année, p. 165.

[3] V. 1re année, p. 154, et la carte : Itinéraire de Schütt dans l'Afrique centrale.

ce district, où Kissengué les avait envoyés vendre des esclaves, et ils cherchaient à en profiter pour obtenir des présents, soit pour leur chef, soit pour eux-mêmes. Ils auraient pu créer aux voyageurs de grandes difficultés, mais se contentèrent de modestes cadeaux. Beaucoup mieux disposé, le chef de Hongolo offrit de les faire conduire jusqu'au Cassaï, pour trois tonnelets de poudre et quelques pièces de calicot. Ils engagèrent un neveu de ce chef, Camba N'Guchi, qui avait été retenu prisonnier chez les Tuchilangués, à l'époque du voyage de Schütt, et qui les accompagna, avec une escorte de 30 Quiocos armés, jusqu'à Muquengué. A dix journées de marche au nord de Hongolo, le chef Kitari leur refusa le passage à travers son pays, et menaça de les attaquer; mais les voyageurs lui ayant fait dire qu'ils accepteraient la guerre s'il leur suscitait des difficultés, il parlementa et les laissa passer moyennant l'abandon de cinq pièces de calicot. Le lendemain il leur apporta lui-même les présents ordinaires en vivres, et leur dit, qu'ayant le désir d'aller chez les Tuchilangués, il cheminerait avec eux. Quoiqu'ils s'attendissent à des désagréments plus graves de la part du chef Kahoungoulo, ils purent passer par son territoire sans être arrêtés. Seulement une chéfesse, Gina Bansa, vassale de Kahoungoulo, dont ils traversèrent le village, leur envoya un message conçu en ces termes : « Vous croyez que mon pouvoir est faible, et c'est pour cela que vous passez par mon pays, puisque l'autre blanc, (Schütt) a été obligé de rebrousser chemin près de Maï; mais vous vous trompez, ma puissance est aussi grande que celle de Maï; toutefois si vous payez bien, je vous laisserai passer. » En effet quelques cadeaux levèrent les difficultés.

Après 44 jours de marche, ils atteignirent le Cassaï, le 2 octobre, près de Kikessa, dans le Pendé, à une journée au nord de Maï, et déjà le lendemain ils passèrent, dans huit canots, le fleuve qui en cet endroit est très profond et a une largeur de 300 à 350 m. Arrivés sur l'autre bord, ils rencontrèrent le marchand Silva Porto, qui se rendait de Bihé à Cabau; là ils reçurent la visite d'un chef Tuchilangué, Kinguengué, qui trafiquait avec une caravane de Quiocos, et les pria instamment de ne pas aller chez Muquengué, son voisin, naguère encore son suzerain, mais de se rendre chez lui, disant qu'il les conduirait sans délai au lac Moucamba. Kinguengué leur faisant une bonne impression, il fut convenu que M. Wissmann irait avec lui, tandis que le Dr Pogge se rendrait chez Muquengué. Les deux explorateurs se séparèrent donc; Wissmann, accompagné d'une petite escorte, prit avec Kinguengué une route méridionale, tandis que le Dr Pogge se dirigea vers le Nord, et arriva chez Muquengué le 30 octobre.

Ce chef bienveillant le reçut avec une grande joie, et dès le premier jour lui dit avoir appris que son vassal rebelle, Kinguengué, avait offert de le conduire au lac, mais que c'était à lui, le plus âgé, le plus puissant et le chef légitime, qu'appartenait le pays, et qu'il le conduirait lui-même au Moucamba, et partout où il voudrait, quand cela leur ferait plaisir. Aussi fut-il de suite convenu qu'il l'accompagnerait d'abord au lac, puis, de là, jusqu'au Loualaba.

L'intention du Dr Pogge était en effet d'explorer, jusqu'à l'extrémité septentrionale, le lac Moucamba, qui est à 10 journées de marche de Muquengué, et de gagner ensuite Nyangoué. D'après les renseignements qu'il obtint, la route, à partir du lac, conduit en 6 jours chez le chef de la tribu des Mobondés, Kachéché ; de là il faut deux jours pour atteindre la rivière Loubilache, et deux autres jours encore pour arriver à la résidence du grand chef Mobondi, Foumo-Kole. Ses informations ne portaient pas plus loin.

Muquengué est situé à peu près sous le 6° lat. S., entre 20° et 20°30′ long. E. de Paris ; Kinguengué doit être environ sous le 6°10′ lat. S., à une dizaine de kilom. au S. E. de Muquengué. Cette dernière localité paraît au Dr Pogge préférable à Moussoumbé pour l'établissement d'une station. Le voyageur n'y est gêné en aucune manière dans ses desseins. Le chef, aussi bien que ses sujets, s'ingénie pour témoigner son amitié à l'hôte étranger. D'après la loi du pays, tout sujet de Muquengué doit fournir des vivres gratis à l'étranger. Sans doute, cette ordonnance n'est pas suivie très strictement, mais pendant le séjour du Dr Pogge, il a toujours obtenu à très bas prix les vivres nécessaires. Les Tuchilangués lui ont en outre paru d'habiles agriculteurs ; partout se rencontrent de vastes champs de manioc, de maïs, de fèves, etc.; ils cultivent aussi un peu de tabac, et beaucoup de chanvre, dont ils sont fumeurs passionnés. Leur pays est une plaine ondulée entre le Cassaï et le Louloua, partout fertile et richement arrosée. En certains endroits, les rivières ont tellement raviné le plateau, qu'elles lui ont donné l'apparence d'un pays montagneux. Du Cassaï jusqu'à moitié chemin de Muquengué règne la forêt vierge, entourant des clairières couvertes d'une herbe basse, et où les indigènes établissent leurs villages et leurs plantations ; ils se servent de feuilles de palmier pour couvrir leurs habitations. La faune est pauvre ; la végétation forestière, en revanche, est beaucoup plus riche qu'à la côte ou dans le Lounda ; les arbres fruitiers abondent ; il y a entre autres quatre espèces de palmiers, qui croissent sauvages dans les forêts, mais que l'on rencontre aussi dans les

plantations ; toutes les quatre fournissent du vin. Les Tuchilangués emploient les fibres des jeunes feuilles de l'une des espèces à tisser de belles étoffes. Le climat de Muquengué est plus chaud que celui de Moussoumbé, et salubre. Pendant un mois que le Dr Pogge y a résidé, quoique l'espace dans lequel il demeurait, avec 100 personnes au moins, fût très restreint, il ne s'est pas produit un seul cas de maladie. Les deux articles de commerce, offerts à bas prix par les Tuchilangués, sont les esclaves et le caoutchouc ; les esclaves sont essentiellement des femmes ; d'ailleurs la femme n'est à proprement parler que l'esclave de son mari. Le caoutchouc est très abondant et peu cher ; on peut en acheter 2 à 3 kilog. pour 3 dés à coudre pleins de poudre. Le prix ordinaire d'une esclave adulte est d'une pièce de calicot, ou 2 kilog. de poudre, ou un mousquet. L'ivoire est rare; le grand marché en est à Cabau, à 8 jours de marche au N. N. O. de Muquengué, sur le Louloua.

Le Dr Pogge n'a pu obtenir des renseignements positifs sur les limites du territoire des Tuchilangués. Muquengué prétend que son royaume s'étend vers l'est jusqu'au lac, et qu'au delà commence celui des Toukettés. Dans le pays des Tuchilangués se trouvent beaucoup de grands chefs indépendants, comme Muquengué, Kinguengué, etc., dont les chefs plus petits sont tributaires, comme dans le Lounda. Chaque village, ou plusieurs villages ensemble, forment une famille, les habitants se considérant en quelque sorte comme parents, et sympathisant aux joies et aux peines les uns des autres. Quand on arrive dans une localité, par exemple à Muquengué, et qu'on en demande le nom, on reçoit pour réponse : « ce sont les gens de Katchia, » ou « ils appartiennent aux Katchias, ou à la famille des Katchias. » La ville peut avoir 1000 habitants, qui demeurent dans des huttes petites, carrées, rappelant les constructions européennes. Elle est située entre les sources de deux petites rivières, qui vont se verser au nord dans le Louloua, et fournissent une bonne eau potable, fraîche. La seule chose qui manquerait à une station établie à Muquengué serait une voie fluviale, qui permît d'explorer en bateau la région septentrionale encore inconnue. Près de Mouloumba, où le Dr Pogge a exploré le Louloua, cette rivière a de 250 m. à 300 m. de large, mais ne paraît pas être très profonde, et, en aval comme en amont de cette localité, il y a des rapides. Un peu au nord de Mouloumba la rivière décrit un grand arc vers le N. O.

Le Dr Pogge a dû partir de Muquengué le 29 novembre. Il aurait voulu se mettre en route le 28, mais le chef lui demanda un jour de délai pour achever la construction d'une hutte fétiche, dans laquelle

devait être suspendue une chaîne de laiton, présent du docteur, et où il voulait déposer une boîte à musique que l'explorateur devait lui donner comme récompense, dans le cas où le voyage projeté au Loualaba réussirait. Le chef avait le plus grand respect pour cette boîte. Un des interprètes lui ayant persuadé que les sons de l'instrument étaient la voix du Fidi Moucoulo, le dieu des Tuchilangués, il écoutait avec dévotion le bruit que faisait cette pièce. Le docteur l'ayant fait jouer un jour devant lui, et l'huile manquant dans les rouages, les sons devinrent de plus en plus lents ; le couvercle en fut levé à la grande stupéfaction de Muquengué qui, s'adressant à la multitude serrée autour de lui, lui dit que l'instrument ne jouait pas comme à l'ordinaire à cause du bruit que l'on faisait, la voix du Fidi Moucoulo voulant être respectée.

Le chef comptait prendre avec lui pour le voyage ses femmes, au nombre de 40 à 50 ; mais le Dr Pogge lui fit dire qu'il ne voyageait pas avec des femmes, qu'il l'autorisait cependant à en prendre quatre au plus, et qu'en outre sa suite ne devait pas dépasser 40 à 50 hommes ; à quoi Muquengué répondit qu'il pouvait avoir, jusqu'au lac, une escorte plus nombreuse, l'entretien ne lui coûtant rien ; il s'engagea à en renvoyer la plus grande partie. Le 27 novembre il donna une grande fête d'adieux, et fit distribuer sur la place du marché, où avaient lieu des danses, de la bière en abondance ; les porteurs du Dr Pogge n'en reçurent pas moins de 15 grandes calebasses, aussi étaient-ils très gais ; tout le camp retentissait de leurs chants. La fête devait durer encore le lendemain ; le docteur avait dû prêter à Muquengué un bélier, qu'il avait fait acheter par ses gens au delà du Louloua, et dont le chef voulait manger publiquement afin de pouvoir, lui et ses gens, manger, pendant le voyage, de la chair d'animaux domestiques. Les relations des Tuchilangués avec les Quiocos et les Bangalas leur ont fait perdre une partie de leurs habitudes traditionnelles ; par exemple la nouvelle génération ne se tatoue presque plus, tandis que les vieillards ont, à peu près tous, le corps orné de très beaux dessins.

Le Dr Pogge devait passer, le 29 novembre 1881, le Louloua au S. E. de Muquengué, et rejoindre à Carimba M. Wissmann, avec lequel il espérait pouvoir atteindre le Moucamba, puis Nyangoué. Si ce plan a réussi, ils doivent avoir déjà quitté cette localité, M. Wissmann, pour se diriger vers l'est et établir une communication avec les stations du Tanganyika, et de la région comprise entre ce lac et Zanzibar, le Dr Pogge, pour revenir à Muquengué. Il comptait que, si tout allait bien, le voyage de Nyangoué et retour lui prendrait six mois, et qu'il pourrait passer

encore six autres mois à Muquengué avant de se remettre en route pour l'Occident, à moins qu'une caravane de Malangé ne lui apportât des marchandises; dans ce cas il pourrait attendre à Muquengué qu'une nouvelle expédition allemande vînt l'y rejoindre.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu, le 1er octobre, de M. Juan-Maria Schuver, la lettre suivante :

Ghébel Kouba (à trois journées à l'est de Famaka,
à une journée au nord du Nil Bleu), 8 juin 1882.

Monsieur,

J'ai répondu à votre bonne lettre que j'ai reçue, mi-avril, à Famaka, en vous envoyant une description de mon voyage, de janvier à mars, dans les pays des nègres Amans et Ghomas, au sud-ouest de Fadasi. J'ai aussi demandé à M. le Rédacteur des *Mittheilungen* de Gotha, de vous faire parvenir une copie de ma carte du pays situé entre Beni-Shangol et le lac Baro. Je crains que lettres et carte n'aient été détruites par les bandes d'Arabes insurgés qui ont coupé la voie Famaka-Khartoum [1]. Nous avons appris qu'ils ont pillé un de nos courriers venant de Khartoum.

Depuis 40 jours que je suis de nouveau sorti de Famaka, j'ai exploré la frontière voisine, indécise et disputée, suivi le Nil Bleu sur un degré de longitude de cours inconnu; visité la tribu singulière des Sienetyo, d'origine ancienne, au teint jaune, habitant des crêtes de montagnes abruptes, et possédant une manière de se vêtir, des coutumes et une langue qui diffèrent complètement de celles des Gallas et des Abyssins; exploré la rivière Bolassa (nom abyssin; les indigènes et les Arabes l'appellent la *Quisin*), qui prend sa source à l'est et non au nord. Aujourd'hui je reviens d'une excursion au mont Kienien, en Abyssinie, habité par des Shangallas mêlés de quelques Abyssins, et situé à 70 kilomètres à l'est de ce lieu-ci. J'ai eu assez de peine à échapper aux soldats abyssins qui, me prenant pour un espion turc, voulaient m'emmener dans le Godjam chez Ras Adal. — Demain je pars pour Abou Ramlé, à deux journées au nord de ce point-ci. Le cheik de la localité m'a adressé une invitation assez polie, et j'espère pouvoir explorer à peu près toutes les montagnes de cette région inconnue, avant de retourner à Famaka.

Ignorant si la route de Famaka à Khartoum est déjà libre, je me borne pour

[1] Nous nous sommes empressés de demander à M. le Dr Behm, rédacteur des *Mittheilungen* de Gotha, s'il avait reçu la carte et le rapport mentionnés dans cette lettre et qui ne nous sont point parvenus. Malheureusement ces documents ne sont pas non plus arrivés à Gotha.

aujourd'hui à ces quelques notes, réservant les détails ainsi que la carte pour le jour où le Soudan sera pacifié.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Juan-Maria SCHUVER.

Famaka, 12 juillet 1882.

La route étant encore coupée, j'ai retrouvé ici, à mon retour, les lignes qui précèdent. J'ai visité Abou Ramlé, qui changera un peu de place sur la carte, puis les montagnes de Minza et Diemr, habitées par les nègres Kidalo, les seuls parmi les races noires d'ici qui aient une affinité de traits avec les nègres du Nil Blanc.

Depuis mon retour, le gouverneur Marno, autrichien, s'est tourné contre moi, a séquestré les armes de l'expédition, m'accusant d'être en communication avec les insurgés, de posséder des dépôts d'armes enfouies, et excitant contre moi les chefs de la campagne, ce qui m'a beaucoup gêné. Il aura un jour à répondre de ces faits devant le tribunal du Caire, mais, en attendant, il est à craindre qu'il n'indispose le gouverneur général contre moi, car, dans ces temps de crise, un homme accusé est un homme perdu, surtout depuis que des Grecs ont été surpris, à Kassala, en flagrant délit de contrebande d'armes qu'ils faisaient passer en grande quantité aux Abyssins.

Nous n'avons ni poste ni télégraphe, et les 50 bachi-bozoucks turcs de la garnison, mécontents de ne recevoir ni solde ni rations, décampent à l'improviste pour chercher des lieux plus propices. Espérons que leur sandchack (chef), vrai type kurde, avec sa petite tête ronde et lisse, tiendra sa parole, et enverra nos courriers à Khartoum. Nous restons ici avec 200 soldats noirs, plus ou moins de confiance, un gouverneur de paille, 4 canons, et une mitrailleuse qui tire jusqu'à un coup par minute.

J.-M. S.

BIBLIOGRAPHIE [1]

D. FELIPE OVILO Y CANALES. LA MUJER MARROQUI. Deuxième édition, Madrid (Libreria de Fernando Fe), 1881, in-12, 215 p. et planches. — En sa qualité d'officier du corps médical de l'armée, attaché à la légation d'Espagne à Tanger et membre du conseil sanitaire du Maroc, l'auteur a pu se faire ouvrir bien des portes ordinairement fermées aux Européens, et recueillir beaucoup d'observations, que d'autres, dans des conditions moins favorables, n'auraient pu faire. Aussi les détails dans lesquels il entre sur la position de la femme au Maroc, comme fille, épouse et mère, quelque exagérés que puissent paraître plusieurs d'en-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

tre eux, doivent-ils être admis comme parfaitement authentiques; l'auteur a d'ailleurs soin de citer, à l'appui de ses observations personnelles, les versets du Coran qui se rapportent à chacun des chapitres de son livre. Les plus grands obstacles à la civilisation au Maroc lui paraissent être la polygamie et l'esclavage, sources de corruption, de même que le divorce, autorisé par le Coran sur le simple consentement mutuel des époux. A la fin de son livre, M. Ovilo y Canales a consacré aux Juives marocaines un chapitre, dans lequel il proteste contre les faux bruits répandus pour porter atteinte à leur honneur en faisant douter de leur moralité.

Les trois voyages de Mungo Park au Maroc et dans l'intérieur de l'Afrique (1787-1804), racontés par lui-même. Paris (Maurice Dreyfous), in-12, 284 p., 2 fr. — Quoique Mungo Park soit surtout connu comme le premier Européen qui ait atteint le cours moyen du Niger, le voyage au Maroc, par lequel il débuta dans ses explorations du continent africain, a encore un grand intérêt, en ce qu'il nous permet de comparer ce qu'était ce pays à la fin du XVIIIme siècle, avec ce qu'il est aujourd'hui. Qu'on lise seulement, par exemple, son récit de la traversée de l'Atlas, en regard du voyage du Dr Lenz dans la même région[1], et l'on comprendra combien la sécurité y est moins grande de nos jours qu'il y a 90 ans. Quant aux deux expéditions de Mungo Park au Niger, au service de la Société africaine de Londres, de 1795 à 1804, puis à celui du gouvernement anglais, en 1805, elles captivent d'autant plus que ce sont les premières qui aient fourni à l'Europe des connaissances exactes, sur une partie du fleuve dont l'embouchure et les sources devaient être un mystère pendant si longtemps encore. On s'attache en outre au voyageur qui, malgré les difficultés : maladies, guerres des tribus, dangers de tous genres, va toujours de l'avant, pour remplir complètement sa mission, et raconte toutes ses aventures, avec une simplicité que peu de voyageurs ont su conserver à leurs récits.

Vom Cap zum Zambesi. Die Anfænge der Zambesi mission, von *Joseph Spillmann*. Freiburg in Breisgau (Herder'sche Verlagshandlung) 1882, in-8, 432 p., mit zahlreichen Illustrationen und Karten ; 8 fr. — Nos lecteurs sont déjà plus ou moins au courant des progrès de la mission romaine du Zambèze, dans le vaste champ assigné à ses travaux,

[1] V. Deuxième année, p. 242-243.

du Limpopo au 10° lat. S., et du 19°40′ long. E. de Paris aux frontières des possessions portugaises orientales. Nous les avons indiqués au fur et à mesure, dans notre *Bulletin mensuel*, mais sans pouvoir entrer dans beaucoup de détails sur les voyages des missionnaires et sur leur œuvre elle-même. Les personnes qui voudront les suivre jour après jour, le peuvent facilement à l'aide du volume sus-mentionné, dans lequel l'auteur s'est proposé de donner l'histoire complète des débuts de cette mission, depuis le mois de janvier 1879, à la fin de décembre 1881, à l'aide du journal très détaillé du P. Terœrde, et de ceux d'autres membres de l'expédition. Il en marque pour ainsi dire tous les pas; après l'insuccès de Shoshong, la première localité en dedans des limites du territoire qui leur était assigné, mais où existait depuis de longues années une mission protestante, il montre les missionnaires transportant leur base d'opération à Tati, à l'embranchement des routes du Zambèze et de Gouboulouayo, et y établissant un poste solide pour relier à la colonie du Cap les stations, plus avancées dans l'intérieur, de Gouboulouayo au N.-E. et de Panda Matenka au N.-O. De là partent bientôt deux expéditions, l'une à l'est vers le kraal d'Oumzila et la côte de Sofala, l'autre vers le Zambèze, pour y choisir, sur la rive gauche du cours moyen du fleuve, près de l'embouchure de la Cafoué, un point central qui permette d'atteindre plus tard le lac Bangouéolo et le Nyassa. Aux détails sur l'œuvre elle-même,—non seulement missionnaire, mais encore civilisatrice, en ce sens que ses agents se proposent d'enseigner aux indigènes les procédés de l'agriculture et de l'industrie européennes, les professions de forgeron, de serrurier, d'ébéniste, de mécanicien, etc., — l'écrivain en a joint de très intéressants sur la nature du pays, la météorologie, la flore, la faune, les causes du déboisement de certaines régions, et l'ethnographie, d'après les journaux des missionnaires. Il a en outre complété leurs observations par celles de Baines, de Mauch, de Livingstone, de Mohr, de Holub et de Serpa Pinto, aux ouvrages desquels il a aussi emprunté beaucoup d'illustrations. Sans doute il ne s'agit guère encore que d'une œuvre de pionniers; les essais de fonder des stations à Mouemba sur le Zambèze et près du kraal d'Oumzila n'ont pas réussi; la maladie et la mort de plusieurs des missionnaires, entre autres du P. Terœrde, ont obligé les survivants à se replier sur Panda Matenka, Tati et Gouboulouayo; le transfert de la résidence de Lo Bengula, à une vingtaine de kilomètres plus à l'ouest, obligera vraisemblablement les missionnaires de cette station à se transporter eux aussi dans le voisinage de la nouvelle résidence

royale. Quoi qu'il en soit, on ne peut éprouver qu'un profond intérêt pour ces débuts de leurs travaux, au milieu de peuples très peu connus jusqu'ici, de dangers de toutes sortes, de maladies et de deuils nombreux. La lecture du volume est facilitée par un index alphabétique, par une carte générale des missions catholiques de l'Afrique australe, et par trois cartes spéciales, qui permettent de suivre les voyageurs dans leurs différentes expéditions.

De la colonisation chez les peuples modernes, par *Paul Leroy-Beaulieu*. Deuxième édition. Paris (Guillaumin et Cie), 1882, in-8°, 659 p., f. 9. — L'éloge de M. Leroy-Beaulieu n'est plus à faire. Les ouvrages de cet économiste éminent sont connus et hautement appréciés par la science moderne, et ses vues sur les problèmes sociaux de notre époque donnent souvent lieu à des discussions savantes dans les grands organes de l'opinion publique. Son livre sur la colonisation est trop considérable, et l'importance du sujet qu'il traite trop grande, pour que nous puissions l'examiner dans une simple notice bibliographique. Nous préférons lui consacrer, surtout au point de vue africain, un article de fond dans un de nos prochains numéros.

Conferenze tenutesi in Milano nel 1882 presso la societa d'esplorazione commerciale in Africa. Milano (Tipografia P.-B. Bellini et C.), 1882, in-8, 264 p., 3 fr. — La Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique a été certainement bien inspirée, quand elle a institué des conférences, destinées à vulgariser les découvertes de ses voyageurs, et les renseignements fournis sur la géographie, les produits et l'ethnographie des pays visités par eux. Celles que renferme ce volume ne se rapportent pas toutes à l'Afrique ; quelques-unes ont un caractère plus général ; mais celles de ces monographies qui se rattachent directement à ce continent sont du plus haut intérêt, soit par les sujets qu'elles traitent, soit à cause de leurs auteurs. Assab ne pouvait pas ne pas avoir sa place dans une série de conférences italiennes. L'auteur cependant ne partage pas l'enthousiasme général au sujet de la nouvelle colonie, et reconnaît que les routes qui mènent à l'intérieur ne sont pas sûres ; aussi émet-il le vœu qu'on y construise des blockhaus pour protéger les caravanes. — Le sujet des missions chrétiennes, et de leur importance au point de vue de la science et de la géographie commerciale, nous a paru traité d'une manière complète. Après avoir passé en revue les divers champs de mission dans le continent et dans les îles, le confé-

rencier s'est attaché à montrer comment les missionnaires ouvrent la voie aux explorateurs, au commerce et à la civilisation.

Dans les deux discours du comte Pennazzi, sur le Soudan oriental et sur Piaggia et Gessi, on retrouve la compétence de l'explorateur qui parle *de visu* du pays qu'il a étudié, et qui, connaissant par expérience les difficultés des voyages dans la région du Haut Nil, sait apprécier à leur juste valeur les travaux de voyageurs comme Piaggia et Gessi, et rendre un hommage senti et mérité à ces martyrs de la science et de l'humanité. — Non moins émus sont les accents de Cecchi lorsque, dans sa conférence sur le pays des Gallas, il parle de son compagnon Chiarini, auquel il accorde une large part dans les découvertes hydrographiques faites par les deux voyageurs dans les royaumes de Kaffa et de Koro, dont les produits acquerront une grande importance, lorsqu'une route commerciale facile et sûre aura mis ces pays en communication avec la côte de la mer Rouge.

Routen der deutschen ostafrikanischen Expedition, aufgenommen von *Dr E. Kaiser*, 1880-1882. Karte, von Richard Kiepert. $^1/_{750000}$. — Cette carte accompagne le rapport que M. Reichard a adressé à la Société africaine allemande, sur la station de Gonda, et le récit des Drs Bœhm et Kaiser de leur voyage au Tanganyika. Les deux documents ont été publiés dans la 3me livraison de cette année des *Mittheilungen* de la Société sus-mentionnée. La carte au $^1/_{750000}$ indique la route suivie de Tabora à Karéma, entre celle de Cameron au nord, et celle de Cambier au sud. L'itinéraire de la côte à Tabora, donné dans un carton au $^1/_{2500000}$, ne s'écarte pas beaucoup de la route suivie par la plupart des explorateurs.

Études algériennes, par *M. Ardouin du Mazet*. Paris (Guillaumin et Cie), 1882, in-8°, 365 p., fr. 6. — M. Ardouin (du Mazet n'est qu'un pseudonyme) a rempli longtemps les fonctions de secrétaire du bureau arabe de Tlemcen. Sa vie s'est donc passée en Algérie, et c'est comme habitant qu'il a pu écrire sur ce pays. Aussi les articles qu'il envoyait aux journaux, du fond de la province d'Oran, étaient-ils acceptés avec reconnaissance en France et à l'étranger, de telle manière que, dit M. Drapeyron dans sa préface, « le publiciste du Mazet fut connu, et devint même une autorité en ce qui concerne les affaires algériennes, tandis que le caporal Ardouin restait tout à fait ignoré. » Ce livre appartient en quelque mesure aussi bien à l'histoire qu'à la géographie. Dans la première partie, l'auteur passe en revue toutes les institutions politi-

ques et autres de l'Algérie; il donne sur chacune ses opinions personnelles et montre les progrès à réaliser. Il s'étend surtout sur les mines et l'agriculture, car c'est là qu'est l'avenir de l'Algérie. La seconde partie est l'exposé de deux conférences faites sur la province d'Oran, l'une à la Société de géographie commerciale de Bordeaux, l'autre au Club alpin de Lyon. La troisième partie donne, sous forme de lettres adressées à l'*Indépendance belge*, l'histoire de l'insurrection de Bou-Amema; enfin la quatrième est un aperçu de la situation de l'Algérie à la fin de 1881. M. du Mazet s'élève contre les décrets de rattachement des services algériens au gouvernement de Paris.

On voit, en parcourant son livre, que M. du Mazet est d'avis qu'on ne doit pas se faire d'illusions sur l'Algérie, mais que, d'un autre côté, il ne faut pas abandonner la tâche, si rude soit-elle. Tout en critiquant ceux qui veulent convertir les musulmans algériens, il montre une antipathie absolue pour l'islamisme et croit, comme nous, que sans cette religion, l'œuvre de régénération de l'Algérie serait plus avancée qu'elle ne l'est. L'islam empêche tous progrès, à cause du fanatisme violent de ses adeptes.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel *V. Derrecagaix*. Extrait du Bulletin de la Société de géographie. Paris, 1882 in-8°, 143 p. et carte. — Nombreux sont les ouvrages et les articles de journaux, qu'ont fait éclore les deux missions Flatters, et particulièrement le désastre de la seconde expédition. A côté du récit si intéressant de la marche des explorateurs et de l'exposition des découvertes qu'ils ont faites dans une grande région du Sahara, il faut signaler comme résultat de leurs études, le mouvement qui se produit en France, en vue de créer des relations entre l'Algérie et le Soudan. L'attention, dans ce pays, a été un instant détournée des événements politiques intérieurs et extérieurs pour s'occuper un peu des questions coloniales, si délaissées jusqu'alors.

Le livre de M. Derrecagaix nous paraît devoir devenir l'ouvrage classique sur la matière, car c'est un exposé clair, précis et complet de tous les événements qui se rattachent aux missions Flatters. Le récit de la première expédition renferme les impressions de M. Derrecagaix, qui en faisait partie; celui de la seconde a été composé d'après les lettres de Flatters et de ses compagnons à leurs amis de France, et aussi d'après des articles de journaux. La partie concernant le désastre de la mission est courte, l'auteur ne donnant que ce qui est acquis à

l'histoire, et n'ayant pas voulu se lancer dans le domaine des hypothèses pour expliquer les causes du massacre. Il se contente de demander une enquête de la part du gouvernement, et la punition des coupables, cela surtout parce que l'exécution du châtiment aurait pour conséquence l'organisation d'une nouvelle expédition de découvertes.

L'ouvrage se termine par les biographies de Flatters, Masson, Beringer, Guiard, Roche et Dianous, victimes des Touaregs, et par une note sur les travaux géologiques de Roche, lors de la première mission.

Une carte annexée à l'ouvrage donne les itinéraires des deux expéditions. Pour la seconde, elle va jusqu'à la Sebka d'Amagdor.

Charles L. Norris Newman. With the Boers in the Transvaal and Orange Free State in 1880-1881. London (W.-H. Allen et C°.) 1882, in-8°, 387 p. avec 2 plans et une carte. — Frappé des graves conséquences que l'ignorance des rapports existants entre les deux familles de race blanche du sud de l'Afrique, les Boers et les Anglais, a eues pour les populations de cette partie du continent, l'auteur s'est efforcé de faire connaître ces relations le plus exactement possible, pour inspirer à ses concitoyens des sentiments plus généreux à l'égard des Boers, les premiers pionniers de la civilisation et de la colonisation dans l'Afrique australe. Ayant acquis, pendant un séjour de six années dans ce pays, au service de la presse britannique et coloniale, et comme correspondant spécial pendant les dernières guerres, une connaissance intime de son histoire, de ses habitants, de leurs habitudes, il était bien qualifié pour jeter du jour sur les nombreuses questions difficiles qui troublent et troubleront peut-être encore pendant bien des années ces colonies. A cet effet, après avoir brièvement raconté, d'après les sources les plus autorisées, les rapports des Anglais et des Boers, au Cap, à Natal, dans l'État libre d'Orange et dans le Transvaal avant la dernière crise, il expose, d'après ses propres observations, les événements les plus récents, avec sympathie pour les deux familles en lutte, et il nous semble aussi avec impartialité. Ayant vécu au milieu des Boers dans l'État libre et le Transvaal, et ayant pu apprécier ces colons, incultes si l'on veut, mais simples, vrais et braves, il n'hésite pas à reconnaître le tort des Anglais à leur égard. Il relève surtout les fautes de la politique du gouvernement britannique lequel, après avoir accepté, sinon commandé, l'annexion du Transvaal par sir Th. Shepstone, a eu l'imprudence d'y envoyer un gouverneur militaire, le colonel Lanyon, au lieu d'un magistrat civil, au grand mécontentement des Boers; selon l'auteur, malgré leurs pro-

testations après l'annexion, ils auraient accepté un gouverneur anglais dont l'administration aurait été basée sur leur constitution, comme le leur avait promis sir Th. Shepstone. C'est du reste l'opinion de celui-ci qui, dans une lettre reproduite par M. Norris Newman, reconnaît que tout le sang versé dans la dernière guerre aurait pu être épargné. Entré dans le Transvaal, à la suite des docteurs envoyés par la Société de la Croix-Rouge de Cape-Town au camp des Boers, il a vu ceux-ci de près, et, en les disculpant des accusations de meurtre et de massacre portés contre eux, il peut affirmer que leur conduite envers tous, et envers les blessés en particulier, leur a gagné le respect de beaucoup de ceux qui les méprisaient auparavant. Il espère aussi que les Boers auront la sagesse de travailler, de concert avec l'autorité britannique et avec les gouvernements voisins, pour le bien général et le progrès des Africains du Sud, à quelque nationalité, race ou couleur qu'ils appartiennent. Ajoutons qu'il n'a rien négligé, pour permettre à ses lecteurs d'acquérir une connaissance des faits aussi exacte que possible: aux 2 plans et à la carte mentionnés dans le titre, il a joint un tableau chronologique de l'histoire de l'Afrique australe, de 1486 au 16 décembre 1881, un glossaire des expressions hollandaises et cafres les plus usitées, un appendice renfermant tous les documents officiels, depuis l'annexion de 1877 à la convention de 1881, enfin des notices biographiques sur les principaux chefs des Boers.

Major von Mechow's Kuango-Reise, Karte von Richard Kiepert, $^1/_{3000000}$. — Nous avons mentionné à plusieurs reprises l'exploration du major de Mechow dans le bassin du Quango, sans avoir cependant obtenu jusqu'ici rien de complet sur ses longs travaux dans cette région. La carte que nous avons reçue du Dr Kiepert, provisoire, il est vrai, mais dressée vraisemblablement sur les données que M. de Mechow vient de fournir à la Société de géographie de Berlin, complète celle des voyageurs portugais Capello et Ivens. Quand M. Kiepert aura les observations faites par Stanley sur le cours inférieur de cette rivière, il en dressera, nous n'en doutons pas, une carte complète. Telle qu'elle est, celle qu'il a bien voulu nous envoyer marque un progrès dans l'exploration du bassin méridional du Congo.

Dr Émil Holub. Die colonisation Afrikas. — Die Englænder in sud Afrika. — Die Stellung des Arztes in den transoceanischen Gebieten. Vom Standpunkte der Erforschung und Civilisirung. Wien.

(Alfred Hölder, k.-k. Hof und Universitäts Buchhändler), 1882, in-8, 24 et 23 p. — En même temps qu'il prépare sa nouvelle expédition dans l'Afrique australe, le Dr Holub profite de toutes les occasions qui s'offrent à lui pour attirer l'attention de ses compatriotes sur cette partie du continent, et pour stimuler leur zèle en faveur de la civilisation de ses habitants. Un article du journal de la « Philosophical society of Capetown » et le compte rendu de la trésorerie générale de la colonie du Cap pour 1881, lui ont paru mériter d'être communiqués au public de langue allemande, avec les observations que lui a suggérées l'expérience qu'il a des questions d'économie politique. En effet, les réflexions dont il accompagne les tableaux relatifs à l'accroissement de l'importation et de l'exportation de cette colonie, sont des plus instructives, et montrent que ces deux éléments de la prospérité de l'État sont en rapport direct avec le progrès de civilisation des noirs et de l'émigration européenne au milieu d'eux. Tel est l'objet de la première des publications sus-mentionnées. La seconde est un mémoire présenté au Congrès des médecins et des naturalistes bohêmes réunis à Prague, au mois de mai dernier; il y fait ressortir, avec l'autorité légitime que lui donne la connaissance qu'il a acquise du sud de l'Afrique, pendant un séjour de sept années, et en citant l'exemple de Livingstone et de beaucoup de docteurs de l'Afrique australe, les avantages que la qualité de médecin peut procurer dans cette partie du continent; médecin, anthropologue, ethnologue, psychologue et naturaliste, il peut rendre, directement et indirectement, les plus grands services à la science et à l'économie nationale de la mère patrie. L'encombrement de la profession médicale, en Autriche comme ailleurs, l'a engagé à adresser, en terminant, un appel à ses confrères et aux étudiants, à tourner leurs regards vers ces régions qui leur sont ouvertes, pour aller y accomplir l'œuvre de soulagement et de compassion à laquelle ils se sont voués.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA TROISIÈME ANNÉE

BULLETIN MENSUEL[1], pages 1, 21, 45, 65, 85, 105, 129, 149, 181, 221, 249, 289.

CORRESPONDANCE

	Pages
Lettres : de M. d'Abbadie	102
de M. G. Rieman	147
Lettres : du voyageur Schüver	317
de M. Gazeau de Vautibault	207

ARTICLES DIVERS

Le palmier-dattier	8
Expédition du Dr Lenz au Maroc et à Tombouctou	12
Langues de l'Afrique	30
Expédition de M. James Stewart, du Nyassa au Tanganyika	37
Le Chobé	53
Les Pygmées de l'Afrique	58
Les acacias gommiers en Afrique	73
Indications hygiéniques	77, 93
Exploration de la Dana par Cl. Denhardt	97, 120
La mouche tsétsé	115
L'esclavage en Afrique	136
Exploration du lac Tzana, par le Dr *Stecker*	157
Conférence du Dr Buchner à Loanda	165
Rapport des ambassadeurs wagandas à Mtésa	169
Voyage de Matteucci et de Massari de la mer Rouge au Golfe de Guinée	197
Expéditions de Savorgnan de Brazza entre l'Ogôoué et le Congo	270
Expédition de Pogge et Wissmann à Muquengué	311

BIBLIOGRAPHIE

Abbadie (F.) : Lettres sur le Trans-Saharien	20
Amicis (de) : Le Maroc	242
Ardouin du Mazet : Études algériennes	322
Assab. Documents officiels italiens	288
Augouard (le R. P.) : Carte du Congo	216
Berge (A. de la) : En Tunisie	83
Bernard (F.) : Quatre mois dans le Sahara	103
Bisson (L. de) : La Tripolitaine et la Tunisie	281
Brunialti (A.) : Algeria, Tunisia e Tripolitana	126
Chappet : Étude sur les côtes occiden- d'Afrique	247
Chavanne (Dr J.) : Central Afrika (Karte)	128
Choisy (A.) : Le Sahara	176
Conferenze tenutesi in Milano in 1882	321
Cosson (E.) : Création en Algérie d'une mer intérieure	285
Cust : Scholars who have contributed to the extension of our knowledge of the languages of Afrika	283
Derrecagaix (V.) : Exploration du Sahara	323
Desvernine : La France en Afrique	248

[1] Les faits consignés dans chaque *Bulletin* et dans les *Nouvelles complémentaires* qui le suivent, sont classés d'après un ordre géographique constant, qui permet de les retrouver facilement.

Pages

Duparquet : Carte de l'Ovampo..... 220
Embacher : Lexikon der Reisen und Entdeckungen..... 248
Farine : Kabyles et Kroumirs..... 247
Floriot (F.) : David Livingstone et sa mission sociale..... 43
Fritsch : Die Eingeborenen Süd-Afrika's. 213
Gazeau de Vautibault : La France au Soudan..... 178
Goldküste (Karte von)..... 219
Holub : Die Colonisation Afrika's. 219, 325
Jackson : Liste de bibliographies géographiques..... 179
Kiepert : Algerien und Tunesien (Karte) 126
Id. Uebersicht von Büchner's Reise in Lunda (Karte)..... 246
Id. Routen der deutschen ostafrikanischen Expedition (Karte).. 322
Id. Major von Mechow's Kuango Reise (Karte)..... 325
Lacaze (H.): Souvenirs de Madagascar... 239
Lacroix : Projet d'exploration dans l'Afrique australe..... 243
Lannoy de Bissy : Carte d'Afrique... 218
Largeau (V.) : Le Sahara algérien... 283
Leclercq (J.) : De Mogador à Biskra. 103
Lenz (Dr) : Skizzen aus West-Afrika. 241
Leroy-Beaulieu (P.) : De la colonisation 321
Lindenberg (P.) : Beiträge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's..... 83
Mac Carthy : Carte du Sud-Oranais... 247
Masse : A propos du railway trans-saharien..... 104
Mungo Park : Trois voyages au Maroc et dans l'intérieur de l'Afrique..... 319
Nachtigal : Sahara und Sudan..... 210
Id. Sahara et Soudan..... 210
Neufville (de) : Notes au crayon sur l'Algérie..... 216
Nicolas, Lacaze et *Signol :* Guide hygiénique médical dans l'Afrique intertropicale..... 180
Norris Newman : With the Boers in the Transvaal..... 324
Notices sur Alger et l'Algérie..... 44
Olivier (A.) : De l'Atlantique au Niger. 280
Ovilo y Canales (D.-F.) : La Mujer marroqui..... 318
Papier (A.) : Du Mont Pappua et de sa synonymie avec le Djebel-Nador. 64
Paulitschke (Dr Ph.) : Afrika..... 212
Id. Afrika Literatur..... 281
Pennazzi (comte L.) : Sudan orientale. 63
Pesca della madreperla ad Assab..... 220
Pippo Vigoni : Abyssinia..... 44
Prévost-Duclos : Une aventure à Tombouctou..... 245
Rabaud (A.) : Zanzibar..... 64
Rabourdin (L.) : Algérie et Sahara.. 287
Rœmy (l'abbé) : L'Afrique..... 246
Richard : Carte du Sahara Tripolitain. 219
Rohlfs (G.) : Kufra..... 209
Rolland (G.) : Observations météorologiques..... 285
Schweiger-Lerchenfeld : Der Orient... 148
Serpa Pinto : Comment j'ai traversé l'Afrique..... 217
Sibree : Madagascar..... 239
Six semaines en Algérie..... 104
Spillmann (J.) : Vom Cap zum Zambesi 319
Steere (E.) : Swahili exercises..... 282
Vernes d'Arlandes : En Algérie..... 127
Villot : Description de Tunis et de la Régence..... 127
Wahl (M.) : L'Algérie..... 286
Wangemann : Südafrika und seine Bewohner..... 177
Wauters (A.-J.): De Bruxelles à Karéma 282
Weber (E. de) : Quatre ans au pays des Boers..... 284

CARTES

Itinéraire du Dr Lenz..... 20
Région du Nyassa..... 44
Bassin du Chobé..... 64
Province d'Oran et territoire marocain de la frontière..... 84
Région comprise entre l'océan Indien et le Victoria Nyanza..... 104
Algérie, Tunisie et Sahara central, par *J.-V. Barbier*..... 128
Le lac Tzana, d'après le Dr *Steeker*... 180
Itinéraire de Matteucci et de Massari.. 220
Bassin des Chotts algéro-tunisiens..... 248
Itinéraires de Savorgnan de Brazza, de l'Ogôoué au Congo et au Niari..... 288

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

QUATRIÈME ANNÉE

1883

FOREIGN
BODL:LIBR
PERIODICALS

GENÈVE
J. SANDOZ, ÉDITEUR
PARIS
SANDOZ ET THUILLIER, 4, rue de Tournon, | CHARLES DELAGRAVE, 15, rue Soufflot.
BRUXELLES
MUQUARDT, rue de la Régence, 45.
1883

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

BULLETIN MENSUEL (*1er janvier 1883.*)

La question du développement de la **colonisation en Algérie** est celle qui, pour le moment, occupe le plus l'administration de la colonie; le gouvernement français y favorisera, par son appui financier, un courant d'immigration provenant des populations des départements de France qui ont le plus souffert du phylloxera. L'acquisition des terres nécessaires à cette extension de la colonisation procurera en outre un double avantage aux indigènes : celui d'une plus-value des terres qu'ils conserveront, et celui de l'amélioration des procédés de culture que leur vaudra l'exemple de leurs nouveaux voisins. — En même temps le conseil supérieur de l'Algérie presse l'exécution des trois grandes lignes de **chemins de fer** qui doivent être prolongées vers l'intérieur : la première allant d'Alger à Laghouat et à Ghardaïa, avec embranchement ultérieur sur Ouargla, de manière à relier le Mzab, nouvellement annexé, au chef-lieu de la colonie; la seconde, d'Oran à Aïn Sefra, et la troisième, de Constantine à Biskra et à Touggourt. — Ghardaïa, la principale ville du Mzab, aura un poste fortifié, et sera mise en communication par une ligne télégraphique avec Laghouat et Alger au nord, Metlili au sud, et Ouargla au S.-O. L'occupation du Mzab, combinée avec celle du sud-oranais, complète une ligne solide d'avant-postes, qui permettra de prévenir les insurrections dont le foyer se trouve d'ordinaire parmi les tribus dissidentes du Sahara. D'après les journaux français un mouvement de troupes se prépare pour le mois de janvier : une colonne partira de Géryville et se dirigera sur Laghouat, d'où elle s'avancera vers le sud, afin d'appuyer une demande de réparation aux Touaregs pour le massacre de la mission Flatters.

Le capitaine Bernard, ancien compagnon du colonel Flatters, a conçu le **plan d'une nouvelle expédition scientifique vers le Soudan**, pour laquelle il profiterait des renseignements fournis par les missions précédentes sur la route à suivre. Elle serait organisée militairement, et assez forte pour se passer de l'appui douteux des chefs de tribus et faire face à tout danger; elle compterait vingt membres français, 80 cavaliers spahis, 100 tirailleurs, et 950 chameaux de bât. Profitant de la carte fournie par les deux missions du colonel Flatters, l'expédition irait droit devant elle, en suivant un itinéraire déterminé; tout en avançant avec prudence, elle construirait à mesure un chemin de fer, et, par un fil télégraphique, demeurerait en rapport avec les postes du sud

de l'Algérie, de manière à en obtenir, le cas échéant, les secours nécessaires. Le chemin de fer ne serait qu'une voie de pénétration.

Il n'est pas facile d'apprendre avec certitude ce qui se passe dans le **Soudan égyptien.** L'annonce de l'expédition envoyée du Caire au secours de **Khartoum** paraît cependant avoir eu un bon effet. Le gouverneur Abd-el-Kader aurait, d'après une dépêche télégraphique adressée au gouvernement égyptien, battu les troupes de Mohamed Hamed ; celles qui occupaient El-Obeïd auraient été repoussées, et l'arrivée d'un premier détachement égyptien, parti de Souakim, aurait assuré la sécurité de Khartoum.— Quand la révolte aura été complètement réprimée, le gouverneur reprendra sans doute le plan qu'il a exposé aux principaux négociants de cette ville, pour relever le commerce de cette partie de l'Égypte. D'après ce plan, le commerce sera désormais libre dans le bassin du Nil Blanc, à l'exclusion toutefois de l'ivoire qui demeurera le monopole du gouvernement. Pour maintenir des communications régulières avec le haut fleuve, il partira tous les deux mois un steamer pour le Bahr-el-Ghazal ; d'autres iront, tous les quinze jours, de Khartoum à Berber, à Sennaar et à Fachoda. — Pour **l'extinction de la traite** il sera créé un bureau spécial, avec un inspecteur général, deux secrétaires et des soldats à ses ordres ; partout où le besoin s'en fera sentir, le chef du bureau installera des inspecteurs et un cordon militaire ; il aura ainsi tous les moyens de surveiller les grandes routes et les chemins détournés, pour arrêter la contrebande d'esclaves aux frontières. Il y a déjà des inspecteurs à Nuba et à Chaka ; il y en avait un à Fachoda, M. Berghoff, qui a été tué par les troupes du faux prophète, lors de l'attaque tentée contre elles au Gebel-Guebir par Youssouf-pacha. Des postes seront établis au Darfour, au Fazogl et dans le Galabat ; des mesures rigoureuses seront prises à l'égard des ports de la mer Rouge, ainsi que dans le Harar, et pour les stations intermédiaires de passage à l'intérieur, El-Obeïd, Messalamieh, Gadaref, réputées pour être les principaux dépôts d'esclaves.

Emin-bey, administrateur des provinces de l'**Égypte équatoriale,** au gouvernement duquel a été ajouté le district du Sobat, s'est rendu chez les Chillouks, dans le territoire desquels il veut établir une station ; ils l'ont bien reçu, et ont offert de lui fournir les matériaux de construction nécessaires. Il en créera aussi une chez les Toudjs, pour maintenir les communications postales entre celles de Sobat et de Bor, de manière à avoir un courrier tous les mois. A son retour à Lado, il a reçu de Kabréga un présent d'ivoire, de sel et de café, avec une invita-

tion à venir chez lui, et l'offre de lui envoyer des gens pour l'escorter. Mbio et d'autres princes Niams-Niams et Mombouttous l'ont instamment prié de venir les délivrer des incursions des Danaglas du Bahr-el-Ghazal. Sa province étant tout à fait tranquille, il comptait se rendre, par une route inexplorée jusqu'ici, dans le Makaraka et dans le Mombouttou, où il a dû conduire M. **Eraldo Dabbene,** jeune Piémontais, entomologiste distingué, qui avait offert ses services au gouvernement égyptien pour une étude spéciale sur les insectes nuisibles à l'agriculture en Égypte, mais avait été empêché par la révolte d'Arabi-pacha d'exécuter son projet. Il s'était rendu alors au Soudan, où il entra en rapport avec Emin-bey, qui l'emmena à Lado, et l'a pris avec lui dans son voyage où il compte rencontrer le Dr Junker.

Avant de parler des explorations de ce dernier, nous devons communiquer à nos lecteurs un rapport fait à Lupton-bey, gouverneur de la province du Bahr-el-Ghazal, sur la **découverte d'un lac dans l'Afrique centrale à l'ouest de l'Albert Nyanza,** lac de la grandeur du Victoria. Depuis le premier voyage de sir Samuel Baker, l'existence d'un lac plus occidental avait été annoncée plusieurs fois, sans avoir jamais pu être constatée positivement. Tout récemment Rafaï-Aga, chef d'une des stations de Lupton-bey, dans le territoire des Niams-Niams, revenu d'un long voyage, a dit à son maître avoir vu, lui et quelques-uns des membres de l'expédition, un grand lac dans le pays des Barboas, tribu puissante, cuivrée, et vêtue d'étoffes singulières faites d'herbes. Il en a rapporté des spécimens dont Lupton-bey a envoyé des échantillons en Europe. Partie de Dem-Békir, par 6°,52′ lat. N., et 24°,2′ long. E. de Paris, l'expédition marcha pendant 20 jours vers le S.-O., jusqu'au Bahr-el-Makouar, qu'elle traversa après avoir visité plusieurs îles très grandes, habitées par une tribu de nègres cuivrés appelés Basangos. Le Makouar se verse dans l'Ouellé ; il est beaucoup plus grand que ce dernier ; après leur réunion ils coulent dans une direction O.-S.-O. Du Makouar, l'expédition atteignit en 10 jours de marche la résidence du sultan de Barboa, qui fit bon accueil aux voyageurs ; un trajet de quatre jours encore les amena aux bords du lac, nommé par les indigènes Key-el-Aby. Quand le temps le permet les Barboas, qui habitent à l'est du lac, le traversent en trois jours, dans de grands bateaux qui portent parfois jusqu'à 60 hommes ; ils reçoivent des indigènes de la région occidentale des perles de verre bleu, du fil de cuivre, des cauries, et disent que ces objets sont apportés de l'ouest par des trafiquants qui emmènent des esclaves et de l'ivoire. D'après les renseignements qu'il a

recueillis, Lupton-bey place ce lac par 3°,40′ lat. N., et 20°,40′ long. E. de Paris. Lorsqu'il a écrit cela, il préparait une carte de sa province, et allait se rendre dans le pays de Oumboungou à 15 jours de marche à l'ouest de Dem-Siber où il se trouvait.

Le manque de place ne nous permet pas de donner, dans notre Bulletin mensuel, les détails de l'exploration du Dr **Junker** dans la région de l'Ouellé ; nous les réservons pour un prochain article spécial que nous accompagnerons d'une carte. Disons seulement aujourd'hui qu'il a particulièrement étudié, en dernier lieu, les deux rivières Gadda et Kibali qui forment l'Ouellé, et le Nomayo de Schweinfurth, le plus grand des affluents de ce fleuve ; pour lui l'Ouellé forme indubitablement le cours supérieur du Chari, tandis que l'Arouimi de Stanley est identique avec une rivière nommée Népoko, qui a sa source au loin à l'est, et tourne vers l'ouest au sud des routes conduisant du territoire de Mounza à Bakangaï. Il signale aussi, dans la région au sud de l'Ouellé, des marchandises provenant du sud et du sud-est, apportées sur le marché de Nyangoué. Les perles bleues, le fil de cuivre et les cauries rapportés par Rafaï-Aga à Lupton-bey, des bords du lac Key-el-Aby, ne proviennent-ils point du même marché ? Après son départ de Nyangoué, Stanley mentionne, parmi les suivants de Tippou-Tib, une bande de 300 personnes qui, sous la conduite de Bouana Chokka devait se rendre au N.-E., au Tata, le point extrême du parcours des Arabes ; ne seraient-ce point ceux-ci qui apporteraient les marchandises susdites, mentionnées expressément dans la liste que Stanley donne des articles vendus à Nyangoué ? Quoi qu'il en soit Junker a aussi entendu parler de l'existence d'un grand lac à une certaine distance au S.-O. de Kanna.

Les événements d'Égypte auraient fourni à l'**Abyssinie** l'occasion de s'assurer, sur la mer Rouge, un débouché pour son commerce, si le roi Jean n'eût espéré l'obtenir sans recommencer la guerre. On se rappelle la mission confiée à l'explorateur Rohlfs, et le refus de l'Angleterre d'intervenir en faveur du Négous, sous prétexte que celui-ci n'était pas en guerre avec l'Égypte. Mais, depuis la répression de la révolte d'Arabi-pacha par les troupes anglaises, le gouverneur britannique a engagé le khédive à céder au roi Jean, moyennant redevance, le port de **Massaoua**, et n'a pas eu de peine à obtenir cette cession. Cependant, par une convention de 1877, que nous a révélée la publication italienne des documents diplomatiques relatifs à Assab, l'Angleterre a reconnu à l'Égypte la possession de toute la côte occidentale de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à Ras-Afoun au delà du cap Guardafui, et le firman

de 1879, en vertu duquel le khédive actuel a succédé à son père, lui interdit d'abandonner, sous aucun prétexte, aucune partie du territoire annexé à ses États. Le sultan, auquel le khédive a demandé d'autoriser cette cession, l'a refusée, et le consul anglais de Massaoua a été chargé d'informer le roi d'Abyssinie, que l'Égypte ne peut lui céder ce port, qui n'est habité que par des musulmans et a une grande importance pour l'Égypte, comme station navale et commerciale. Toutefois l'Angleterre a promis de faire de nouvelles démarches auprès du khédive, pour que celui-ci cède à l'Abyssinie le petit port de Sagu ou celui d'Arkiko, près de Massaoua. Le sultan consentira-t-il plus facilement à autoriser la cession de l'un ou de l'autre de ces ports ? Quoi qu'il en soit, l'Angleterre a profité de sa position en Égypte pour reprendre le projet qu'avait conçu, sous l'ex-khédive Ismaïl, une société anglaise puissamment patronnée par le gouvernement, de relier la vallée du Nil à la côte de la mer Rouge. Des démarches ont été entamées au Caire, en vue d'obtenir la création d'une voie ferrée qui, partant de Berber, à 500 kilom. en aval de Khartoum, déboucherait sur la mer Rouge au port de Bérénice, à 100 kilom. au nord de Souakim.

Toujours anxieuse au sujet de tout ce qui pourrait menacer la route des Indes, l'Angleterre s'est émue de la cession que le sultan Loeïta a faite de **Sagalo,** dans la baie de **Tadjoura**, à M. Soleillet, qui, après avoir fait mesurer et délimiter sa concession, y a installé un comptoir, sous la direction de M. L. Grand, ancien élève de l'école de commerce du Havre. La ville de Sagalo, à une cinquantaine de kilomètres au S.-O. d'Obock, est, après le port de Tadjoura, la première station de la route des caravanes qui se dirigent vers le Choa et l'Abyssinie par les lacs salés; aussi comprend-on l'importance, pour les établissements commerciaux français d'Obock, d'avoir un comptoir sur ce point. Les indigènes y ont très bien accueilli M. Soleillet ; ils craignaient les Égyptiens établis à Tadjoura, exposés qu'ils étaient à avoir le sort des paysans du Harar, qui en sont réduits à couper les caféiers, parce que leur produit total ne suffit pas à payer l'impôt, qui est de 80 °/₀ du produit brut des bonnes récoltes. Près de Sagalo s'élève le mont Goba, abondamment pourvu d'eaux vives et riche en pâturages. De cet établissement on peut espérer un trafic important avec les Issas Somalis, dont Sagalo n'est séparé que par un petit bras de mer. La possession de Périm, à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, et celle des îles Moussa, à 18 kilomètres de la côte de Tadjoura, auraient pu rassurer complètement les Anglais.

La **mission italienne** à la tête de laquelle se trouve le comte Antonelli, s'est rendue à Obock, pour y enrôler comme escorte les indigènes envoyés à M. Soleillet par le roi Ménélik. Malheureusement elle ne retrouvera plus à **Let Maréfia,** station scientifique de la Société italienne de géographie, le marquis **Antinori,** qui y est mort le 27 août, à l'âge de 70 ans. Passionné des explorations et des sciences naturelles, il était parvenu à réunir des collections d'un prix inestimable pour les savants désireux d'étudier les produits de cette partie de l'Afrique. Depuis un certain temps on l'engageait à venir se reposer en Italie, mais il n'avait pas voulu quitter sa station avant que la Société eût pourvu à son remplacement. — **Ménélik** a envoyé au roi d'Italie une lettre, dans laquelle il rend compte des récents combats qu'il a dû livrer, pour affranchir plusieurs peuplades voisines et ouvrir une voie de communication jusqu'à Kaffa. — Quant à l'explorateur **Bianchi,** après avoir remis au négous d'Abyssinie les présents du roi d'Italie, il devra se rendre à **Baso** dans le Godjam, où la Société milanaise d'exploration l'a chargé de fonder une forte station commerciale, Baso étant un lieu où les Gallas des districts limitrophes apportent leurs produits riches et variés. De là Bianchi étudiera le moyen de faciliter le passage à travers les rapides du Nil Bleu, soit en construisant un pont qui relierait le Godjam au pays des Gallas, soit en établissant un bac pour le passage régulier des hommes et des marchandises. Cela fait, il laissera à la station un représentant de la Société milanaise, puis, avec une forte escorte et une certaine quantité de marchandises, il se dirigera vers Assab à travers le pays des Assubo-Gallas et des Danakils, inconnu jusqu'ici et en blanc sur nos cartes; chemin faisant, il étudiera le cours des rivières qui descendent du haut plateau d'Abyssinie pour aller se perdre dans la plaine du sel. Pendant ce temps, la Société d'exploration enverra au Godjam un autre de ses représentants, avec des ressources en argent et en marchandises, et la station de Baso pourra servir de point de départ pour une nouvelle exploration importante vers l'ouest ou le sud. Il y aura donc deux localités centrales en communication directe avec Assab, Let Maréfia qui est devenu récemment un centre commercial, et Baso. Le comte Salimbeni, ingénieur, et le professeur Licata de Naples, feront partie de l'expédition.

Un grand mouvement s'est produit dans la station missionnaire de Magila, dans l'**Ousambara** [1], et à Mbouego, localité voisine où il y

[1] Voir la carte, Ire année, p. 112.

avait une mosquée et une école musulmane. Les chefs de la communauté mahométane de Magila demandèrent un jour une entrevue à M. Farler, un des missionnaires de ce lieu, et se rendirent chez lui avec une cinquantaine d'anciens. Ils lui dirent qu'après avoir tenu conseil, ils s'étaient décidés à faire fermer la mosquée et avaient congédié l'instituteur, pour envoyer chaque jour les enfants à l'école des missionnaires; eux-mêmes voulaient se rattacher à la communauté chrétienne. Le chef du grand district d'Ousiangala vint aussi faire une déclaration analogue au nom du peuple de Tengoué, et demander une école. Cette dernière ville a un marché où affluent tous les neuf jours deux mille personnes au moins, pour y trafiquer. D'autres villes encore désirent avoir des écoles. — La station de Oumba, dans l'Ousambara également, ayant perdu M. Wilson, dont l'école comptait 150 élèves, la mission des Universités y a envoyé, au commencement de novembre, M. Woodward accompagné du Rev. James Chala Salfey, ancien esclave, qui, après avoir fait de fortes études et d'excellents examens, a été consacré par l'évêque d'Oxford.

Depuis l'établissement des missionnaires romains à **Tabora**, dans la propriété acquise par eux de M. le Dr Van den Heuvel, ils ont fait l'expérience de l'utilité que pourra avoir ce poste, pour les communications avec les stations déjà fondées au bord des grands lacs Victoria et Tanganyika. Ils ont proposé aux missionnaires anglais d'Ouyouy, chez Mirambo, une entente pour l'expédition des courriers, de manière à ce qu'il y ait un service régulier tous les mois. Ils espèrent pouvoir faire un arrangement semblable pour la station de Roubaga. Ils songent aussi à développer la culture et l'industrie du coton qui pousse là spontanément; jusqu'à présent personne ne l'exploite. Chaque année de nombreuses caravanes vont chercher à grands frais, à la côte, les cotonnades d'Angleterre et d'Amérique, tandis qu'on pourrait utiliser le coton indigène. Les nègres sont encore trop peu industrieux pour le faire, et les commerçants arabes et autres ont tout intérêt à les laisser dans leur ignorance. Les missionnaires comptent employer une partie des enfants de l'orphelinat de Tabora à la culture, à la filature et au tissage du coton, aussi demandent-ils qu'on adjoigne aux prochaines caravanes des catéchistes formés à filer, à monter un métier à tisser, à le manœuvrer, et qui connaissent aussi un peu la teinturerie.

La station de **Masasi** de la mission des Universités, a été attaquée par les Wagwangwaras, tribu du nord-est de l'extrémité septentrionale du Nyassa; ils ont tué l'instituteur, natif de Zanzibar, deux catéchistes, anciens esclaves libérés, et quatre enfants; d'autres furent blessés; beau-

coup de personnes s'enfuirent dans les forêts et sur les collines voisines, d'autres se réfugièrent dans la maison des missionnaires, qui heureusement était entourée d'un mur de pierre. Les pillards prirent tout ce qui leur tomba sous la main, et s'emparèrent de 40 personnes. Ils avaient saccagé le temple, mais quand ils apprirent que c'était la maison de Dieu, ils en rapportèrent les objets sacrés. Un certain nombre de prisonniers purent être rachetés, et les Wagwangwaras promirent d'attendre, à 100 kilom. de Masasi, la rançon des autres; cependant, attaqués par une tribu du voisinage, ils se sont retirés dans leur pays, en emmenant avec eux les prisonniers, ce qui rendra le rachat de ceux-ci beaucoup plus difficile.

Les journaux politiques ont suffisamment parlé des affaires de **Madagascar** pour que nous puissions nous dispenser d'y revenir. Mais comme, dans ce moment, l'attention du public se porte beaucoup sur les questions coloniales, nous donnons avec ce numéro une **carte générale d'Afrique**, où sont marquées les possessions des divers États européens, ainsi que les stations civilisatrices.

Le manque de bras pour la culture des terres à **Mayotte, Nossi Bé et la Réunion,** a fait désirer à la population de ces colonies françaises, que la prohibition d'importer des travailleurs africains engagés fût abrogée, et que l'on pût en recruter sur la côte d'Afrique, pour le travail libre. Mais il est presque impossible de conclure, avec les princes nègres ou avec le Portugal, des traités pour le recrutement de travailleurs libres, sans favoriser ni développer la chasse à l'homme sur le continent. En effet pour fournir, contre de l'argent, des immigrants libres, les princes africains feraient des guerres à l'intérieur. Le Portugal, auquel il avait été demandé d'étendre à la Réunion l'émigration qui se fait de Ibo, sur la côte, pour Mayotte et Nossi Bé, a refusé d'autoriser cette extension; il a envoyé des instructions aux autorités de Mozambique, pour qu'elles exercent une surveillance stricte sur l'émigration dans ces deux dernières îles.

Le missionnaire Beuster a fait jusqu'au Limpopo plusieurs voyages de reconnaissance, dans l'intention d'étendre jusqu'à ce fleuve le champ des **missions de Berlin dans le Transvaal septentrional.** Le Limpopo forme la limite entre la tribu des Bavendas, au milieu desquels il travaille, et celle des Bakalangas, qui ont une autre langue et d'autres mœurs. Les montagnes et le haut plateau qu'il a traversés, au-delà des Zoutpansberg, pour atteindre la ville de Tchakadza, sont très froids; le 27 août de l'année dernière, au milieu de l'hiver de cette région

tropicale, le froid était si intense que les chèvres et les moutons des habitants mouraient en grand nombre; des bœufs même y succombaient. Le pays est très riche en toutes sortes d'arbres; les Bavendas qui accompagnaient le missionnaire en ont compté 120 espèces différentes, palmiers-éventails, dattiers et autres, mahagonis, baobabs tous plus grands les uns que les autres, etc. La capitale est construite sur le mont Tchongané, entouré de rochers abrupts et de hautes cimes. Le coton croît en abondance dans le pays, les indigènes le filent et en font un objet de trafic; le gibier abonde ainsi que les arbres fruitiers; il y a également de bons pâturages. La tsetsé qui, d'après les cartes, devait s'y trouver autrefois, ne s'y rencontre plus aujourd'hui. — Un autre missionnaire allemand du Transvaal septentrional, M. Baumbach, a visité les lacs salés d'où les monts Zoutpansberg tirent leur nom, et a constaté que les Boers commencent à les exploiter. Jusques à ces derniers temps on ne prenait que le sel qui s'était formé à la surface par l'évaporation, mais maintenant les Boers creusent des fossés de 2^{m} de profondeur, dans lesquels l'eau salée se rend et se cristallise; ils mettent ensuite le sel en tas, le lavent et le sèchent au soleil; d'autres le font cuire dans de grands pots de fer; il devient alors d'une blancheur éclatante et aussi fin que le plus beau sel de table.

Un peu plus au sud, **Mapoch,** chef indigène, refuse de reconnaître la commission des territoires des natifs, instituée ensuite de la convention conclue entre le Transvaal et l'Angleterre, et ne veut ni payer les impôts, ni obéir aux lois; il se prétend l'égal du gouvernement. Il refuse entre autres de livrer Maupoer, le meurtrier de Secocoeni, qui s'est réfugié auprès de lui. Son fils a très mal reçu le représentant des Boers et M. Hudson, le résident anglais, venus pour parlementer. A la tête d'un certain nombre de chefs natifs, retranché dans ses montagnes pleines de grottes et entourées d'un labyrinthe de retranchements où l'on ne peut pénétrer qu'avec un guide, il brave le gouvernement qui a dû lever des troupes pour marcher contre lui. Sa retraite est presque imprenable; un premier assaut a été repoussé, et Mapoch, se considérant comme vainqueur, exige que les Boers du voisinage lui paient tribut. Il peut en résulter de graves embarras pour le gouvernement du Transvaal, encore trop faible pour obtenir, des autorités de la baie de Delagoa, la répression de la contrebande très active de fusils, munitions, boissons et marchandises, apportés aux natifs par les Cafres de ces possessions portugaises.

La situation du **Lessouto** est toujours très critique. Les assurances

que le général Gordon a données à Massoupa, des intentions amicales du gouvernement anglais, n'ont fait qu'affermir ce chef dans ses idées de résistance et l'on peut craindre qu'une nouvelle rébellion n'éclate prochainement. Néanmoins l'école normale de Morija, dirigée par M. Mabille, s'est rouverte ; Lerotholi y a envoyé son fils aîné avec sept autres jeunes gens. Le comité des missions de Paris a décidé que M. Boegner, directeur actuel de l'œuvre, partira au mois de janvier pour aller visiter les stations françaises. Deux jeunes missionnaires neuchâtelois viennent d'entrer au service de ces missions : l'un, M. E. Jacottet, pour le Lessouto, l'autre, M. Jeanmairet, pour accompagner M. Coillard au Zambèze et y travailler avec lui. M. Coillard ayant dit un jour, pendant son dernier séjour en France, qu'il avait perdu un de ses compagnons de voyage, faute d'un canot en fer, qui lui eût permis de faire chercher promptement à son quartier le quinquina dont il aurait eu besoin pour soigner le malade, plusieurs personnes de Nantes ont eu l'idée de lui en donner un, et l'ont fait construire sur ses indications. Il est en tôle d'acier, et se démonte en pièces assez légères pour ne pas excéder la charge ordinaire d'un mulet. Il a un peu plus de 8 mètres de longueur, et se divise en huit tranches dont les quatre du milieu sont cylindriques et identiques, de manière qu'on peut, au besoin, supprimer l'une ou l'autre, ou en intervertir l'ordre, sans que l'assemblage en souffre. Il porte des caissons à air, qui le rendent insubmersible pour le cas où il chavirerait ; il peut contenir de 6 à 8 personnes et une quantité suffisante de bagages. L'essai en a été fait avant de l'expédier ; il a été rempli d'eau, et l'on a constaté qu'il flotte parfaitement ; six hommes ne peuvent le faire enfoncer. Il porte à l'arrière les mots : *Messager de paix, — Église de Nantes.*

M. **Comber** a écrit de Ntombo, sur le Congo, qu'il a fait une course à **Stanley Pool,** afin d'y préparer un établissement pour la mission baptiste, sur un terrain cédé par M. Braconnier, chef de la station de Léopoldville, à 10 minutes de Ntamo, ville populeuse et résidence de Ngaliéma[1], principal chef des Batékés. Elle est le centre d'un commerce important ; un quartier à part est destiné aux Bayansis qui, des villes du Choumbiri, descendent le Congo dans leurs flotilles de canots, pour vendre leur ivoire à Ngaliéma ; à son tour, celui-ci le vend aux Bazombos, aux Makoutas et aux Babouendés qui habitent en aval. M. Robert Arthington, de Leeds, a donné à la Société des missions baptistes, pour le service du

[1] Est-ce le chef dont le nom se trouve au bas du traité conclu par Savorgnan de Brazza avec Makoko ?

Congo moyen, un vapeur (le *Peace*), du poids de six tonnes, construit d'après les dessins de M. Grenfell et de Stanley. Il ne tire que 0m,30 d'eau, a deux machines, et sa vitesse moyenne est de 20 kilom. à l'heure; si l'une des machines est endommagée, on peut encore obtenir 10 kilom. de vitesse pendant la réparation. Il peut être démonté en 800 pièces, d'un poids ne dépassant pas les forces d'un porteur; il sera expédié démonté à l'embouchure du Congo, et de là 800 hommes le transporteront à Stanley Pool. Actuellement le trajet de Banana au Pool peut se faire en 20 jours : de Banana à Moussouca par steamer hollandais ou missionnaire; de Moussouca à Baynesville (station baptiste à 20 kilom. en aval de la rivière Kivilo) par la route de Paraballa; de Baynesville à Manyanga par bateau missionnaire en acier; enfin de Manyanga à Stanley Pool par la route de Stanley le long de la rive droite du fleuve jusqu'aux cataractes d'Inkissi, où l'on traverse le Congo au-dessus des chutes; puis, par terre, le long de la rive gauche, à travers le pays des Bavoumbous qui ont un caractère pacifique, tandis que les Batékés de l'autre rive sont très sauvages. M. Comber loue beaucoup Stanley pour avoir construit la route le long des cataractes; auparavant les missionnaires baptistes ont vainement cherché à atteindre Stanley Pool par terre depuis San Salvador, les natifs, trafiquants d'ivoire, les en ayant toujours empêchés. Des trois premières stations qu'elle a le long du Congo, Moussouca, Isanghila et Manyanga, la Société baptiste renoncera aux deux premières qui ne lui servent guère que de dépôts, et en créera deux autres nouvelles, l'une, entre Moussouca et Vivi, à Wangawanga, pour servir de lieu de débarquement à la mission de San Salvador, l'autre, à Baynesville en amont d'Isanghila. La route qui unira ces deux nouvelles stations est un peu plus longue que celle de Vivi à Isanghila, mais elle n'offre pas les inconvénients auxquels on est exposé par celle-ci, surtout au point de vue de l'approvisionnement de grandes colonnes de porteurs, à travers cette partie de pays peu peuplée; en outre elle a l'avantage de passer par les stations de la Livingstone Inland Mission, Paraballa et Banza Mantéka.

Nous ne reviendrons pas sur les faits par lesquels le monde politique et scientifique français a témoigné à **Savorgnan de Brazza** sa reconnaissance pour les services qu'il a rendus à la cause de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, ni sur la ratification du traité conclu avec Makoko; mais nous ne tairons pas la satisfaction avec laquelle nous avons entendu le gouvernement français s'exprimer au sujet de l'expédition qui va être envoyée à Brazzaville, sous la direction

de Savorgnan de Brazza; elle sera chargée de fonder des stations scientifiques, hospitalières et commerciales, sans autres forces militaires que celles strictement nécessaires à la protection des établissements qui seront successivement créés. Le comité national français de l'Association internationale africaine, a remis au gouvernement de la République, avec l'assentiment de S. M. le roi des Belges, les trois stations qu'il avait fondées sur l'Ogôoué, l'Alima et le Congo. Il ne lui reste plus que la station de Condoa, près de la côte orientale.

Flegel continue son exploration avec une persévérance infatigable, et paraît vouloir laisser de côté la ville de Yola, capitale de l'Adamaoua, où Barth, en 1851, fut obligé de rebrousser chemin, et où lui-même, il y a trois ans, ne fut pas bien accueilli. Le 4 mai il était à Béli, à l'ouest de Wukari, au sud du **Bénoué,** d'où il écrit aux *Mittheilungen de Gotha :* « J'avance lentement mais sûrement vers mon but, quoique à grands frais. J'ai surmonté le misérable état de santé où je me suis trouvé pendant des semaines, plusieurs de mes gens m'ont été infidèles, mais en somme j'avance. Je ne suis plus qu'à onze jours de marche de Kontcha, dans l'Adamaoua méridional. Le pays est montagneux, mais beau et agréable. Des bateliers m'ont fait traverser le Bénoué le 10 avril, entre Ibi et Danfouza; il avait peu d'eau et beaucoup de sable. Wukari est beaucoup plus peuplée qu'en 1879; elle est remplie de Haoussas qui mettront bientôt fin à l'indépendance du royaume de Kororofa. De là, j'ai gagné Bantandji, qui appartient à un gouvernement nouvellement formé du royaume de Sokoto, et dont le chef-lieu est Bakoundi. Il a été fondé par un chef, Bourba, chassé de Mouri, qui l'a agrandi et y règne avec une grande puissance. De Bantandji j'ai atteint, en quatre jours de marche, Bakoundi, à travers une forêt où retentit jour et nuit le rugissement menaçant des lions; puis, en un jour et demi, Béli sur le Kogin-Tarabba qui se jette dans le Bénoué. Cette ville appartenait autrefois au royaume de Djoukou; il y a encore un roi de cette tribu. J'ai obtenu des renseignements sur des cannibales et des nains qui doivent habiter au loin au S.-E. Demain nous continuerons notre marche vers l'Est. » Le comité de la Société africaine allemande voudrait qu'il se dirigeât vers le S.-E. pour explorer la ligne de partage des eaux, encore inconnue, du Bénoué, du Chari et du Congo.

M. le sous-inspecteur Prétorius, M. Preiswerk et M. le Dr Mähly, envoyés par la Société des missions de Bâle pour visiter les **stations bâloises de la côte de Guinée**, sont arrivés à Accra en bonne santé, le 17 novembre. Ils ont fait la traversée avec l'évêque **Crowther** qui

retournait au Niger; il avait avec lui deux de ses petits-fils, dont l'un a étudié à Cambridge, est maître ès arts, et a déjà fait imprimer un « Essay » sur Sierra Léone, dans lequel il demande que l'instruction publique y soit perfectionnée ; l'autre a appris en Angleterre l'imprimerie et la photographie, pour exercer ces professions à Lagos. L'évêque avait encore avec lui deux jeunes nègres élevés en Angleterre, l'un lui aidera pour la mission du Niger, l'autre sera commerçant à Sierra Léone. M. Crowther approuve beaucoup la Société des missions de Bâle d'avoir introduit l'industrie européenne dans ses stations; il estime que toutes les écoles de garçons, en Afrique, devraient avoir en même temps des classes industrielles et agricoles. Miss Nassau, attachée depuis longtemps à la station missionnaire américaine du Gabon, et qui y retournait par le même navire, a également approuvé le système des stations bâloises qui, par leur industrie, ont rendu de grands services à toutes les missions de l'Afrique occidentale. Les menuisiers et les serruriers d'Accra, a-t-elle dit à M. Prétorius, sont recherchés partout. M. le Dr Mähly a pu obtenir de très utiles renseignements de M. le Dr Smith, établi depuis 16 ans à Sierra Léone, et qui a fait le voyage avec les délégués bâlois. L'évêque Crowther a encore émis, sur l'état religieux de la Guinée septentrionale, un jugement qu'il est bon de noter. « Beaucoup de voyageurs, » a-t-il dit, « tiennent tous les Africains vêtus de la longue robe musulmane pour des adhérents réels du mahométisme ; c'est une erreur; des milliers de nègres portant ce costume adorent encore les fétiches. En outre, les Africains qui ont passé à l'islamisme ne sont pas aussi inaccessibles qu'on le croit communément à la vérité chrétienne. Beaucoup de ces mahométans fréquentent notre culte, et y contribuent pour des constructions ou des agrandissements de locaux; beaucoup de chefs et même des prêtres lisent avec intérêt la bible en arabe. » Un nègre, M. Johnson, aide de l'évêque Crowther, a été étudier l'arabe en Palestine, pour travailler parmi les mahométans du Niger.

L'exploitation des **mines de la Côte d'Or** prend un développement de plus en plus considérable. Après avoir eu à lutter pendant trois ans contre toutes sortes de difficultés: climat, transport, installation de machines, traitement du minerai, etc., les premières compagnies commencent à envoyer de l'or en Europe; elles achètent de nouvelles concessions pour étendre leurs propriétés. Axim est devenu le centre de de ce vaste champ aurifère; un véritable marché d'or s'y est établi. Les dernières nouvelles fournies par le *Bulletin des Mines* y signalent une affluence exceptionnelle d'Européens et d'indigènes : les Européens à la

recherche de concessions, les rois et chefs indigènes dans le désir de tirer le meilleur parti possible de la valeur qu'a données à leurs richesses, jusqu'alors inexploitées, l'initiative de la Compagnie minière de la Côte d'or d'Afrique. Il n'y a pas moins de vingt sociétés à l'œuvre aujourd'hui, le rendement de l'exploitation des premières compagnies dépassant toutes les prévisions.

M. Bütigkofer, assistant au musée de Leyde, a fait récemment, à la société de géographie de Berne, un rapport détaillé sur l'état politique et social de la République de **Libéria,** où il a passé plusieurs années. Il en ressort que les engagements financiers contractés par le gouvernement libérien envers l'Angleterre, et des dédommagements réclamés par celle-ci pour des trafiquants anglais qui ont perdu des marchandises dans une guerre en 1871, ont mis la république dans une situation précaire. Au printemps de 1882, l'Angleterre chercha à obtenir ce dédommagement par la force, en menaçant Monrovia d'un bombardement, et réclama comme compensation les territoires appartenant à Libéria dans les pays de Manna, de Gallina et de Kassa. Après de longues négociations, elle a consenti à ajourner jusqu'en 1886 le moment où elle fera usage de son droit. Au point de vue social, l'état de Libéria laisse aussi beaucoup à désirer, malgré les progrès déjà réalisés et les efforts faits par les musulmans et surtout par les missionnaires américains pour relever les indigènes. Quoique la loi interdise l'esclavage, beaucoup de Libériens ont des domestiques (*boys*) dont le sort diffère peu de celui des esclaves. Le système de crédit, reposant sur la maxime que l'homme le plus riche est celui qui a le plus de dettes, est ruineux au fond. En outre, la contrebande et l'eau-de-vie font beaucoup de mal aux producteurs et aux fermiers. Un des obstacles au progrès de la civilisation à Libéria provient de l'impossibilité pour les Européens d'y acquérir légalement du terrain pour des plantations de café. Le genre de vie, l'habitation, le costume, tout est très simple; le vêtement des femmes toutefois fait exception; elles s'habillent à la dernière mode de Paris. Les vêtements confectionnés sont un des principaux articles d'importation; parmi ces derniers, les étoffes dans lesquelles l'apprêt est tout sont les plus recherchées; le nègre ne comprend pas la différence qu'il peut y avoir dans la qualité des marchandises; il veut tout avoir pour un certain prix, et donne un shelling pour un mouchoir, un chapeau, un mètre d'étoffe, ne s'inquiétant pas si celle-ci est bonne ou mauvaise, si elle dure peu ou longtemps.

Grâce à la loi française, qui assure la liberté à tout esclave touchant

le sol français, il s'est produit dans la banlieue de **Saint-Louis** une augmentation considérable du nombre des esclaves libérés ; mais cette circonstance offre de sérieux embarras au point de vue de l'hygiène ; en outre il est difficile de fournir de l'occupation à ces hommes, que leur position antérieure n'a pas préparé au travail libre. Pour y remédier, et en l'absence du gouverneur, M. Servatius, qui vient seulement d'arriver à Saint-Louis, le ministre de la marine et des colonies a prescrit de rechercher s'il ne serait pas possible de les grouper dans les territoires qui avoisinent le littoral, entre Saint-Louis, Rufisque et Dakar, en leur donnant, sous des conditions à déterminer, des concessions dans la mesure de leur activité. En créant des villages indigènes, et en habituant ces affranchis, sous une direction intelligente, à un travail régulier qui leur serait profitable, on développerait en eux le sentiment de la solidarité, et ils pourraient devenir capables d'exercer une bonne influence sur les autres natifs.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une œuvre de mission a été commencée chez les Kabyles de l'Algérie, mahométans moins fanatiques que les Arabes, sédentaires, industrieux et généralement pacifiques. M. Mayor, aidé d'un missionnaire anglais, M. Pearse, a été appelé dans trois villages kabyles, où on lui a offert de prêcher dans la mosquée.

Le général de division Thomassin doit visiter les ksours de l'est de la province d'Oran, pour voir si les tribus déportées et internées dans le Tell, pendant la dernière insurrection, ne pourraient point être replacées sur leurs anciens territoires, et s'il ne serait pas possible de faire de nouveau alliance avec les chefs du sud, qui occupent la ligne conduisant aux oasis du centre africain.

M. A. D. Langlois, membre de la Société de géographie d'Oran, a commencé la publication d'une carte économique et administrative de l'Algérie, au $^1/_{800000}$, pour laquelle il a visité chaque localité, afin de contrôler sur place les renseignements qu'il possédait. La partie consacrée à la province d'Oran est achevée; celles des provinces d'Alger et de Constantine sont en préparation.

M. Tarry, membre de la Commission du chemin de fer trans-saharien, a communiqué à la Société de géographie de Paris une carte manuscrite, au $^1/_{100000}$, de la partie du Sahara algérien qui comprend le cercle de Laghouat, dont relèvent les oasis de Metlili et de Goléah, ainsi que celles du Mzab et de la vallée de Ouargla.

M. Manem, ingénieur hydrographe, a terminé la première partie de la mission dont le ministre français de la marine l'avait chargé sur les côtes de la Tunisie. Les travaux, interrompus pendant l'hiver, seront repris au mois de mai.

Huit brigades topographiques ont été organisées à Tunis pour faire, dans la

Régence, les levés de certaines parties non parcourues jusqu'ici. Elles ont dû commencer leurs opérations le 1er décembre.

Le gouvernement prussien a chargé M. le Dr J. Schmitt, disciple de Mommsen, d'une mission épigraphique en Tunisie, où il doit recueillir les inscriptions qui n'ont point encore été relevées, pour en enrichir le supplément au VIIIme volume du *Corpus inscriptionum latinarum*, que l'Académie de Berlin publiera bientôt.

Un câble sous-marin relie maintenant Zarzis à Sfax, par Djerba et Gabès. Il est probable qu'il sera prolongé jusqu'à Tunis.

Malgré l'abandon du gouvernement, M. de Lesseps n'a point renoncé à l'idée de créer une mer intérieure dans les chotts. Il a remis au gouvernement français une note de M. Roudaire, demandant qu'on n'aliène pas les terrains qui pourraient être ultérieurement nécessaires à la mise en œuvre de son projet, s'il parvient, comme il en a la conviction, à en démontrer la possibilité. M. Roudaire va repartir pour la Tunisie, avec un groupe d'ingénieurs et d'entrepreneurs.

La Compagnie du canal de Suez a décidé de créer à El-Kantara, à Timsah et au kilom. 133, trois grandes stations, pouvant recevoir à la fois de 50 à 60 navires. D'autre part, une société anglaise se propose d'en ouvrir un autre commençant entre Alexandrie et Aboukir et se dirigeant vers Suez, par Tantah et le Caire. Mais M. de Lesseps affirme que la Compagnie a le monopole des communications entre les deux mers, ce qui exclut la possibilité d'une concurrence.

Une réunion organisée par la Société anglaise pour l'abolition de l'esclavage a adopté une résolution, invitant le gouvernement à exiger l'exécution des décrets qui abolissent l'esclavage et interdisent la traite dans toute l'étendue de l'Égypte. M. Gladstone a répondu qu'il profitera de toutes les occasions possibles pour en assurer la suppression.

M. d'Arnaud-Bey, qui a exploré la région du Nil Blanc de 1840 à 1842, a dressé, d'après ses levés et ses observations astronomiques, une carte de ce pays jusqu'au 4°,35′ lat. nord. Indépendamment de sa valeur géographique, elle pourra servir de base à une étude des changements qui se sont opérés dans le cours du Haut-Nil depuis 40 ans.

Il s'est constitué récemment une Société commerciale colonisatrice pour Assab, avec un capital de 5,000,000 de fr. pour 30 ans. Le gouvernement italien lui a accordé l'exemption des droits de douane sur le territoire d'Assab.

M. Severino Fagioni, négociant de Gênes, a soumis au gouvernement italien un projet relatif à la fondation d'une colonie industrielle à Assab, où des Gênois se rendront probablement au commencement de l'année 1883.

Le Dr Fischer, de Zanzibar, a dû quitter en novembre la côte orientale, pour son expédition au Kilimandjaro et au Kénia, et de là au lac Sambourou, la station extrême des trafiquants arabes; il restera là le temps nécessaire pour faire des collections scientifiques et des excursions dans les territoires environnants, en particulier, si possible, dans celui des Boranis Gallas, non loin du fleuve Djouba. — J. Thomson est parti de Londres à la fin de novembre pour Zanzibar, afin

d'y organiser la caravane avec laquelle il se rendra en mai de Pangani aux montagnes neigeuses de l'Afrique orientale et au Victoria Nyanza. Comme il ne pourra que difficilement se procurer des provisions en route, il devra porter tous ses vivres avec lui. — Outre ces deux explorateurs, la région du Kilimandjaro et du Kénia en verra arriver un troisième, M. le baron von Müller qui, après avoir étudié en dernier lieu le pays de Harar, se propose de se rendre aussi aux montagnes neigeuses africaines.

Chouma, l'ancien serviteur de Livingstone, est mort.

Dans notre dernier numéro, nous avons raconté la marche de l'expédition du Dr Pogge et du lieutenant Wissmann jusqu'à Muquengué. De là ils ont atteint Nyangoué sur le Loualaba. Poursuivant sa route vers la côte orientale, M. Wissmann est arrivé à Zanzibar, ayant ainsi traversé toute l'Afrique de l'ouest à l'est. Le Dr Pogge est revenu à Muquengué, pour y établir une station scientifique et hospitalière au nom de la Société africaine allemande. — Le gouvernement de l'empire allemand a porté à 125,000 francs la subvention en faveur des explorations entreprises par cette société.

M. Giraud a quitté Zanzibar, pour commencer son expédition au lac Bangouéolo.

M. Storms, envoyé par l'Association internationale africaine pour remplacer, à Karéma, M. Ramæckers, est heureusement arrivé à Tabora.

Après avoir accompagné jusqu'à Makourou, sur la route de Mpouapoua, la caravane des missionnaires pour le Victoria-Nyanza et le Tanganyika, M. Hore est revenu à Zanzibar, pour y recevoir le bateau en acier destiné à la station d'Oudjidji. Celui-ci fut démonté pour le transport, puis M. Hore se remit en marche avec 220 porteurs pour rejoindre l'avant-garde qui, aux dernières nouvelles, avait déjà dépassé Mpouapoua.

M. Hore aura le commandement de la flottille missionnaire d'Oudjidji, et sera secondé par le pilote Swann. MM. Penry et Jones se rendront au-delà du lac, à Boutonga, dans l'Ougouha, auprès de M. Griffith, demeuré seul depuis le départ de M. Hutley. Deux missionnaires artisans, MM. Brooks et Dunn, établissent une station industrielle à l'extrémité sud du lac.

Le Dr James Stewart a terminé l'exploration de la partie nord-est du Nyassa, sans réussir à y trouver un port. Après cela, il a repris les travaux de la route de ce lac au Tanganyika, dont il a déjà construit 12 kilom. à partir de Karonga [1].

Le niveau du Nyassa a remonté, en sorte que l'*Ilala*, cédé à l'Afrikan Lakes Company, a pu, sans danger, naviguer sur le Chiré.

Le P. Depelchin a fondé à Tati une école que fréquentent assidûment une trentaine d'élèves, grands et petits. La station de Panda-Matenka voit arriver tous les huit jours des noirs des rives du Zambèze, qui suivent régulièrement les instructions des missionnaires. Lorsque des renforts seront arrivés, le P. Depelchin ira organiser les stations au delà du Zambèze.

[1] V. la carte, IIe année, p. 148.

M. Moritz Unger négocie à Lisbonne avec le gouvernement portugais, au sujet de la section du chemin de fer de la frontière du Transvaal à la baie de Delagoa.

L'exploitation des mines de Kimberley souffre beaucoup de l'augmentation incessante du prix de la main-d'œuvre, en même temps que de la baisse du diamant. Tandis que le prix moyen du diamant a baissé de 75 fr. à 40 fr. le karat, le prix de la main-d'œuvre a quadruplé; les hommes que l'on payait 12 fr. par jour en reçoivent actuellement 50.

Une commission spéciale a présenté au Volksraad de l'État libre un mémoire, pour recommander la construction d'un chemin de fer de Blœmfontein à Harrismith, reliant ainsi la colonie de Natal à la république du fleuve Orange, en vue de fournir à celle-ci le combustible nécessaire au développement de l'exploitation minière et de l'agriculture.

Une maladie provenant de fatigue vient d'enlever subitement à la colonie de Natal M. l'ingénieur Molyneux, qui a rendu de grands services par l'exploration des houillères de la colonie du Cap, de l'État libre, du Transvaal et surtout de celles du voisinage de Dundee, et par la constitution de la Compagnie destinée à exploiter ces dernières.

Une dépêche de Durban annonce que Cettiwayo a signé les conditions de la restauration de son gouvernement dans le Zoulouland. Il est actuellement au Cap et compte se rendre au commencement de janvier à Port Durnford, où il sera transporté par une canonnière anglaise. Le résident anglais le recevra et l'accompagnera jusqu'à Ouloundi, où il sera réintégré dans la dignité royale, et reprendra l'autorité suprême sur la partie du Zoulouland qui lui est rendue.

La plupart des villes de la colonie du Cap sont désolées par une épidémie de petite vérole, qui exerce surtout ses ravages parmi les indigènes.

Quoique Baïlounda soit sous le 12° au sud de l'équateur, son altitude lui assure un climat salubre, qui permettra aux missionnaires américains de se dispenser d'établir un sanitarium. Au milieu de juillet, ils étaient obligés de faire du feu tout le jour pour se chauffer, et chaque nuit il y avait une forte gelée.

Il s'est fondé à Stettin une société pour la colonisation; elle portera d'abord son attention sur la côte occidentale d'Afrique, entre le Cap Lopez et Ambriz.

M. Thollon, sous-chef de l'École de botanique au Musée d'histoire naturelle de Paris, est chargé d'une mission au Gabon, où il devra recueillir des collections représentant le cycle complet de la végétation de la colonie.

La Compagnie coloniale de l'Afrique française, qui se proposait de concourir à l'exploration et à la colonisation de l'Afrique, a dû renoncer à cette œuvre; néanmoins, elle publiera, en 23 feuilles, une carte de ce continent, où seront marquées les grandes explorations faites depuis 20 ans.

Le ministre de la marine française a prononcé le retrait de la concession des îles Munda, au Gabon, faite précédemment à un commerçant du Hâvre.

Des indigènes du Gabon ont empoisonné plusieurs commerçants portugais. D'autres ont attaqué des factoreries portugaises, françaises, anglaises et hollan-

daises des environs de Cabinda et de Molemba ; une corvette portugaise les en a châtiés.

L'*Exploration* annonce que l'expédition organisée par M. Rogozinski est partie, le 13 décembre, du Havre pour l'Afrique. Il paraît que les obstacles qui, d'après le *Nouveau Temps* de Saint-Pétersbourg, avaient engagé à y renoncer, ont pu être levés.

Une guerre est imminente entre les habitants du Vieux Calabar et ceux d'Amon, le marché le plus avancé dans l'intérieur, le long de la Cross River. La cause en est une offense faite par ces derniers à un chef puissant du Vieux Calabar, dont ils ont fait sombrer un bateau et tué les sujets qui le montaient.

Le consul anglais de Bonny, M. Hewitt, doit se rendre à l'intérieur pour punir des natifs qui ont attaqué une factorerie anglaise, l'ont pillée et détruite, et ont tué neuf employés.

M. Quinemant, membre de la Société de géographie commerciale de Paris, a rejoint le capitaine Mattei, agent consulaire français à Brass, qui a remonté le Niger jusqu'à Lokodja, puis le Bénoué jusqu'à Loko, à 120 kilom. du confluent du Niger; il compte le remonter jusqu'à Senga. Il a à son service un natif de Lokodja, qui a accompagné Barth dans ses voyages et peut lui donner d'utiles renseignements géographiques.

Une compagnie a été créée à Monrovia pour l'acquisition d'un steamer perfectionné, qui puisse faire le service du transport des personnes et des marchandises de la côte aux établissements de l'intérieur, le long de la rivière St-Paul jusqu'au point où commencent les rapides.

L'American missionary Society a donné à la mission de Mendi, entre Libéria et Sierra Léone, un vapeur, le *John Brown,* qui sera d'une grande utilité pour les missionnaires, routes et bêtes de somme faisant complètement défaut dans cette partie de la côte de Guinée. Le gouverneur général anglais de la côte occidentale a convenu avec M. St-John, chargé de l'administration de ce bateau, de lui confier les envois du gouvernement entre Freetown et Mendi, qui est une dépendance anglaise.

Le commerce de Sherbro est sérieusement menacé par une guerre qui sévit dans le Boom, dont la ville principale, Ghab, est sur le point d'être attaquée par les Mendis.

La partie du Quiah remise par l'Angleterre aux chefs natifs, en 1841, est un centre de traite; c'est aussi la route principale pour le transit d'esclaves de Sherbro et de Mendi dans le Boullom. Les deux chefs de ce district, Boccarie Bombolie et Lamina Vannokoh, extorquent de l'argent à leurs sujets ou saisissent les femmes et les enfants pour les faire vendre sur le marché d'esclaves. Il est regrettable que le gouvernement britannique ait renoncé à son protectorat sur ce territoire.

MM. Zweifel et Moustier se sont remis en route pour les sources du Niger, avec l'intention de descendre ensuite le fleuve jusqu'à son embouchure.

M. Corre, médecin à Boké, a envoyé à la Société de géographie de Paris d'importants documents sur la topographie, la géologie, l'histoire naturelle et l'ethnographie de la région du Rio Nunez.

M. J.-B.-A. Horton, directeur de la Compagnie du chemin de fer de Wassaw et d'une des compagnies minières de la Côte d'Or, a fondé à Sierra Léone la « Bank commercial of West Africa, » avec succursales à Cape Coast Castle, Lagos et Bathurst.

Le Dr Bayol, arrivé à St-Louis le 31 octobre, y a immédiatement organisé sa caravane et a dû en partir le 15 novembre pour l'intérieur. — Le colonel Borguis-Desbordes est en route pour Cayes, où il va organiser la colonne expéditionnaire chargée de construire un poste à Bamakou, près du Niger. — M. le capitaine Vallière est reparti pour se joindre à l'expédition du haut fleuve.

M. Cattus, pharmacien à Paris, est parti pour remonter le Sénégal, et gagner le Niger qu'il tâchera de descendre jusqu'à l'océan.

Le sultan du Maroc a consenti à laisser l'Espagne occuper l'île de Santa-Cruz de Mar Pequena, au sud de Mogador, qu'elle lui avait cédée en 1860, après la guerre hispano-marocaine. Cette île a pour l'Espagne une grande importance, pour les pêcheries et le commerce avec l'archipel des Canaries.

L'ŒUVRE DE STANLEY AU CONGO ET L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE

Nous avons cru devoir, dans notre dernier numéro, distinguer l'œuvre entreprise par Stanley, pour le compte du « Comité d'études du Haut-Congo, » de celle que poursuit, dans l'Afrique orientale, « l'Association internationale, » sur la base exclusivement scientifique et humanitaire posée dans la conférence de Bruxelles, en 1877. La confusion que font les meilleurs esprits, qui continuent à les attribuer toutes deux à l'Association, nous conduit à y revenir aujourd'hui, car l'agitation créée autour de l'entreprise du Congo risque de compromettre l'œuvre de l'Afrique orientale. Celle-ci, malgré les deuils, les difficultés de toutes sortes, et la présence d'explorateurs relevant de trois sociétés différentes (l'Association internationale et les Comités nationaux français et allemand), s'accomplit dans une paix qui ne ressemble en rien à la rivalité créée à l'occident par la concurrence des intérêts.

Née à la faveur du mystère dont a été entourée dès son début l'entreprise du Congo, — mystère réclamé, au dire de Stanley, par S. M. le roi des Belges, ou, d'après le témoignage d'une personne que nous avons lieu de croire bien informée, par Stanley lui-même, — cette confusion a

été entretenue par les principaux organes de la presse belge, au langage desquels nous avions cru pouvoir nous fier, vu qu'il n'a jamais été contredit par les intéressés. Il y a peu de jours encore, nous recevions de Bruxelles deux brochures, l'une (*Le secret de l'Association internationale africaine,* par le major X), qui confond d'une manière absolue les deux œuvres, et rend l'Association internationale responsable des torts qu'elle attribue à l'entreprise de Stanley, l'autre (*L'Association internationale africaine et le Comité d'études du Haut-Congo*, par un de leurs coopérateurs), qui ne nous paraît pas non plus de nature à faire cesser l'ambiguïté. L'auteur de cette dernière publication estime que le comité exécutif de l'Association internationale a été autorisé à élaborer le plan d'une expédition qui, partant de la côte occidentale irait au devant de celle venant de Zanzibar, mais il ne justifie pas cette assertion que nous croyons erronée. Il nous apprend, en outre, que le Comité d'études a adopté de son propre chef le drapeau de l'Association internationale, estimant que l'analogie des deux institutions l'y autorisait.

Le malentendu n'est pas facile à dissiper; sans doute, le Comité d'études publiera un rapport sur ce qu'ont fait ses agents au point de vue scientifique; mais pour le moment, Stanley, représentant d'une société fondée et soutenue par S. M. le roi des Belges, se croit encore obligé de garder le silence. Nous tâcherons néanmoins de dégager des renseignements fournis par les documents dont nous disposons, la vraie physionomie de son œuvre. Nous pourrons nous tromper, mais nous aurons pour excuse l'extrême rareté des sources officielles, et, si des personnes mieux informées consentent à redresser nos erreurs involontaires, nous leur en serons reconnaissants.

Nous nous garderions bien de mettre en doute les intentions scientifiques et humanitaires des membres du Comité d'études du Haut-Congo, et de leurs agents, non plus que la réalité des services que pourra rendre l'œuvre technique par laquelle ils ont commencé; mais ces intentions et ces services n'empêcheront pas que l'entreprise n'ait un caractère spécial, qui la différencie foncièrement de celle de l'Afrique orientale, et ne permet pas, selon nous, de l'abriter sous le même drapeau.

« La pensée en fut suggérée en 1878, » dit le coopérateur des deux œuvres, « par la mémorable expédition de Stanley, lequel, revenu depuis quelques mois en Europe, ne fut pas étranger à la constitution de la société qui allait en poursuivre la réalisation. »

L'idée ne pouvait en être venue lors de la conférence de Bruxelles, en 1877, les découvertes de Stanley étant encore ignorées. Dans la séance

du 20 juin, M. Versteeg, délégué hollandais, avait offert gracieusement de la part des directeurs de l'*Afrikaansche Handelsvereeniging* de Rotterdam, pour les expéditions, le transport gratuit de leurs bagages et de leurs fonds, l'hospitalité dans les factoreries du Congo, et le libre usage de leurs magasins. Le lendemain, M. Veth, second délégué néerlandais, avait attiré spécialement l'attention de la conférence sur l'intérêt que présentaient les explorations au Congo, les rapports probables de ce fleuve avec le Loualaba, et les avantages offerts par les cours d'eau pour les voyages en Afrique. Mais l'Association s'était ralliée de préférence au projet du comité exécutif, de diriger une expédition par la voie de Zanzibar, avec mission d'établir des stations au Tanganyika ou à quelque point au delà. Elle avait statué aussi que, dans l'intervalle des sessions de la Commission internationale, le comité était autorisé à en établir de nouvelles, mais évidemment sur le même parcours.

D'après le rapport présenté au Comité national suisse par son délégué, la première expédition arrivée au Tanganyika devait s'enquérir de ce qu'avait fait Stanley, et, suivant les progrès réalisés par lui et l'état politique du pays, décider s'il fallait établir la station principale aux bords du Tanganyika ou y faire un simple dépôt, et fixer la base des opérations futures à Nyangoué, ou à tout autre endroit à désigner dans le Manyéma.

Le compte rendu de la conférence, publié dans la *Revue scientifique de Paris*, nous apprend encore que la Commission internationale défendit même aux explorateurs de se porter au sud et au sud-ouest, où ils auraient rencontré bien vite les traces de Cameron, ou à l'ouest, où l'on supposait Stanley occupé à résoudre le problème du Loualaba. Au nord-ouest s'ouvrait un angle à peu près droit, qui embrasse un espace immense, encore blanc sur nos cartes, de 15° en longitude et de 12° en latitude; c'était vers cet inconnu que devaient s'avancer les voyageurs de l'Association.

Telles étaient les directions données au Comité exécutif, qui les suivit consciencieusement pour l'organisation des premières expéditions, ainsi que le témoignent les communications faites en son nom aux Comités nationaux par le secrétaire général.

Pendant ce temps, Stanley était revenu en Europe au commencement de 1878, et, tout en préparant la publication de ses découvertes à travers le continent mystérieux, il avait suggéré l'idée de constituer une société commerciale pour exploiter les régions qu'il venait de parcourir. Mais, comme il l'a rappelé récemment devant les Chambres du Commerce et

de l'Industrie de Londres, les sommes nécessaires pour une telle entreprise, selon l'avis de M. Bradshaw de Manchester, effrayèrent les capitalistes anglais, et empêchèrent la constitution de cette société en Angleterre. Alors il s'adressa à l'Association internationale africaine, à laquelle fut présenté un mémoire proposant la création d'une société au capital de trente millions de francs, pour établir des comptoirs commerciaux sur le haut fleuve, et, à cet effet, relier par chemin de fer les deux parties navigables du Congo, établir la navigation à vapeur, et placer des stations dans les îles de la rivière supérieure, pour servir de centres et de dépôts commerciaux. Stanley espérait obtenir les concessions nécessaires, le concours des chefs du pays, et des conventions qui lui garantiraient la propriété du territoire parcouru par le chemin de fer, écartant ainsi l'éventualité de la prise de possession du pays par des concurrents qui, au moyen de mesures douanières ou autres, auraient pu mettre la société sur un pied d'infériorité. Les bénéfices nets étaient évalués à cinq millions de francs par an.

La société fut à la veille d'être constituée, mais, au dernier moment, deux des grands industriels qui devaient y entrer se retirèrent. On n'en parvint pas moins à former le Comité d'études du Haut-Congo, au nom duquel Stanley se chargea d'ouvrir une route le long des cataractes.

Quoiqu'il se fût adressé à l'Association internationale, et qu'il ait dit dernièrement au banquet du Stanley Club à Paris, qu'il a été temporairement au service de cette association, on ignore les rapports qui ont pu exister entre lui et le Comité exécutif, les avis officiels de celui-ci n'en ayant jamais fait mention. La création du Comité d'études, au capital de un million de francs, constitué le 25 novembre 1878 à Bruxelles, par un acte authentique dans lequel sont intervenus des souscripteurs belges et étrangers, ne ressemble en aucune manière à la fondation de l'Association internationale, après les deux conférences de 1876 et 1877, auxquelles avaient été appelés les principaux explorateurs, les présidents des Sociétés de géographie, et des délégués de tous les Comités nationaux d'Europe et d'Amérique. Le but des deux Sociétés ne diffère pas moins. Tandis que l'Association se propose uniquement la création de stations scientifiques et hospitalières, le Comité d'études, a voulu, avant tout, chercher s'il existait un moyen pratique d'établir une communication régulière entre le Bas Congo et le cours supérieur du fleuve ; puis s'enquérir s'il serait possible de nouer des relations commerciales avec les peuples qui habitent le bassin du Haut-Congo, et d'y introduire, en échange des produits du sol africain, les objets manufacturés

de l'Europe. Il pouvait bien s'inspirer de vues philanthropiques et scientifiques, se charger de faire des expériences, des tentatives d'exploration, renoncer à se livrer lui-même à des opérations commerciales, mais le but qu'il se proposait devait déterminer le caractère des études dont il chargeait le directeur de l'entreprise.

Stanley le sentait bien, lorsqu'il écrivait au *Daily Telegraph :* « Je commence une autre mission qui a un grand objet pour but. Je suis chargé d'ouvrir et de tenir ouverts, si c'est possible, tous les districts et les contrées que je pourrai explorer, pour le profit du monde commercial. » Et, après trois ans de travaux, voici, d'après l'*Œsterreichische Monatsschrift für den Orient,* comment il a caractérisé son œuvre au Congo : « Les cinq stations fondées et les routes qui les relient, ont été établies pour frayer la voie à une transformation civilisatrice, au moyen des relations commerciales ; le monde du négoce trouvera dans le roi des Belges, protecteur et créateur de cette grande œuvre, un ami fidèle et bienveillant. Un des principaux mandats conférés par le Comité était de bien faire comprendre aux indigènes la signification vraie du mot « commerce, » dans le sens d'échange moral, légitime, de marchandises, et de répandre des idées justes à cet égard. On commence déjà à le comprendre jusques assez avant dans l'intérieur. Les capitalistes qui songent à faire des affaires avec le grand continent noir devront se servir de ces stations et de ces routes ; c'est par cette voie qu'ils devront faire leurs expéditions, et par cette voie que devront descendre à la côte les produits bruts que fournit le pays. Ceux qui s'aventureraient à l'intérieur sans se servir de cette voie dépenseraient beaucoup plus, et risqueraient de créer des complications avec les tribus hostiles. »

Grâce à la libéralité des membres du Comité d'études et de son auguste protecteur, ainsi qu'à l'énergie et à l'indomptable persévérance de Stanley, la route est ouverte. Au commerce européen de profiter de ce moyen d'atteindre le cours moyen du Congo, navigable sur une longueur de plus de 800 kilomètres. Stanley estime que les appréciations de M. Bradshaw, relativement au trafic à espérer, sont de beaucoup inférieures aux chances réelles.

Au reste, avant même l'ouverture de la route le commerce a songé à se servir de cette voie. Quoique le rapport présenté au Comité national belge dans sa séance de 1880, par M. le colonel Strauch, secrétaire général de l'Association internationale, ne mentionnât que les explorateurs envoyés au Tanganyika, une expédition due, suivant les journaux belges, à l'initiative du Comité de l'Association, et de laquelle l'industrie

belge attendait de grands résultats, était organisée, déjà à cette époque, sous la direction de MM. Gillis, industriel, et Geoffroy, ingénieur, chargés de suivre Stanley sur les bords du grand fleuve, pour y établir les premiers comptoirs d'échange. M. Gillis semblait spécialement qualifié pour cette mission ; il avait déjà vécu six ans dans la Guinée septentrionale, comme gérant d'une factorerie hollandaise, avait fait le commerce avec les indigènes, connaissait les besoins des populations, les articles d'importation et d'exportation, et la manière dont se traitent les affaires. A son retour, un an plus tard, il exposa devant le Comité central de l'Union syndicale de Bruxelles le résultat de son expédition au point de vue commercial, développa en même temps les bases d'une société à constituer pour l'exportation des produits des fabriques belges, et remit aux membres de l'Union des échantillons des marchandises qui se vendent sur les bords du Congo, en offrant de donner tous les renseignements concernant la fabrication et les conditions d'exportation de ces produits. Au commencement de cette année-ci, M. Gillis est retourné au Congo avec une expédition belge, sur un petit steamer, le *Héron,* destiné au service exclusif du Comité d'études, et emportant un chargement d'articles d'échange. Aujourd'hui M. Gillis, d'après l'auteur de la brochure : *L'Association internationale et le Comité d'études du Haut Congo,* est le représentant d'une maison belge et dirige deux factoreries, l'une à Mboma, l'autre à Noki. Quoique les transactions commerciales auxquelles il se livre le concernent personnellement, il existe entre lui et l'entreprise dirigée par Stanley un échange de services réciproques ; ainsi, M. Gillis s'est chargé de faire gratuitement les transports des expéditions au Congo, comme le faisait avant lui une compagnie étrangère (l'*Afrikaansche Handelsveareeniging?*), et le Comité d'études lui procure en retour des facilités équivalentes en Europe.

Le courant commercial entre la Belgique et le Congo s'étend. Une compagnie belge de commerce africain, exceptionnellement favorisée par la présence à sa tête de voyageurs qui ont rapporté d'utiles renseignements, a fait récemment partir l'*Akassa,* avec un plein chargement et la mission d'établir des comptoirs sur la côte, ainsi qu'une factorerie centrale au Congo. La compagnie a à son service deux sous-gérants indigènes, et douze Kroumens, employés noirs, qui courent dans l'intérieur pour acheter l'huile de palme et l'ivoire et apprendre aux caravanes le chemin de la factorerie. D'autre part, au commencement de novembre, une nouvelle expédition, organisée par le Comité du Haut

Congo et composée de MM. Van den Heuvel, Schaumann, et du nègre Daoula, compagnon de Stanley, a quitté le port d'Anvers par le *Harkaway,* steamer de 600 tonneaux. Ce navire emportait une cargaison de tissus de coton, 144,000 petits miroirs, une énorme quantité de perles de verre, 500 vêtements brodés d'or, de longues robes de chambre en étoffe rouge, très appréciées par les naturels du Congo, des semences de tous les légumes cultivés en Belgique, des armes et quelques centaines de kilos de poudre. L'expédition se rendra à la cinquième station, Ibaka, créée par Stanley à l'embouchure du Quango, et poussera, à un moment donné, plus avant pour y fonder de nouvelles stations. Arrivé au Congo le *Harkaway* a dû échanger sa cargaison contre une autre déjà toute préparée, produit d'échanges antérieurs, composée d'ivoire, d'huile de palme, de gomme copal et d'arachides, dont le navire le *Général Brialmont* devait auparavant ramener une partie en Belgique. Stanley, indisposé en ce moment, n'a pu accompagner l'expédition ; il a dû aller passer quelques semaines à Nice pour se reposer, avant de reprendre la route du Congo[1].

Loin de nous la pensée de blâmer les organisateurs de l'entreprise du Congo, d'avoir fait prédominer le but commercial sur le but scientifique et humanitaire, poursuivi à la côte orientale par l'Association internationale. Nous comprendrions même que le Comité d'études s'adonnât à des opérations commerciales, pour diminuer les frais que nécessitent le transport, tant des expéditions multiples qu'il a envoyées directement au Congo, que des convois de nègres (400) amenés de Zanzibar à Stanley, la paie et l'entretien de ce nombreux personnel, les concessions de terrain, le matériel des stations, les navires destinés aux communications sur les parties navigables du fleuve, etc. Mais, puisqu'il s'agit de deux sociétés bien distinctes, il importe que l'on sache nettement ce qui doit être attribué à chacune d'elles. Elles ont toutes deux leur place marquée dans l'œuvre africaine. Il peut y avoir union de l'œuvre scientifique et humanitaire de l'Association internationale et de l'œuvre pratique, commerciale et industrielle du Comité d'études, mais il ne faut pas que l'on puisse confondre les deux entreprises ; chacune d'elles doit suivre sa voie spéciale, faire ses expériences, concourir par les

[1] Nous ne nous expliquons pas le sens d'une annonce de l'*Army and Navy*, journal officiel de l'armée et de la marine anglaises, d'après laquelle trois jeunes officiers capables, énergiques, de la marine américaine, sont demandés pour commander les stations que Stanley a fondées au Congo.

procédés qui lui sont propres au but commun, pour que l'on puisse juger de l'efficacité des moyens employés et rendre à chacune ce qui lui est dû. Nous serons des premiers à nous réjouir des grands services que les directeurs de l'œuvre du Congo auront rendus au commerce des deux mondes, et de tous les progrès que, par là, ils feront faire aux noirs dans la voie de la civilisation ; mais nous craindrions que la prolongation de l'imbroglio qui subsiste depuis trois ans ne causât un préjudice très grave à l'Association internationale, à laquelle l'obscurité qui plane sur l'œuvre de Stanley a déjà nui plus qu'on ne le croit généralement.

En effet, jusqu'en 1880, les communications du Comité exécutif aux Comités nationaux de la plupart des États de l'Europe et de l'Amérique, ont entretenu la sympathie universelle pour la noble cause patronnée par S. M. le roi des Belges; les rapports sur les marches des premières expéditions étaient lus avec intérêt, les adhésions se multipliaient, les contributions étaient versées avec empressement, l'Association internationale pouvait donner 40,000 fr. à chacun des Comités nationaux allemand et français. Mais, lorsque les travaux du Congo eurent commencé, et que le secret dont on les entoura se fut étendu peu à peu aux explorations de l'Association à la côte orientale, le zèle se refroidit. Quoique les Comités français et allemand aient continué à donner, dans leurs publications particulières, des rapports sur les travaux de leurs propres explorateurs à Condoa et à Kakoma (aujourd'hui à Gounda) ; quoique le chef du cabinet de S. M. le roi des Belges ait communiqué au *Daily Telegraph* un rapport sur les progrès de Stanley au Congo, le Comité exécutif de l'œuvre internationale a persisté à se taire sur le compte de ses voyageurs ; tout au plus a-t-il permis à la presse belge d'enregistrer les noms de ceux qu'il envoyait, le décès de plusieurs ou le retour de quelqu'un d'entre eux.

Lors de la conférence de Bruxelles, en 1877, on avait prévu des sessions périodiques de la Commission internationale, composée des présidents des principales sociétés de géographie et des délégués des Comités nationaux. Cette commission n'a plus été convoquée. La plupart des Comités nationaux n'ayant plus rien à communiquer à leurs adhérents ne les ont plus réunis, et ne leur demandent plus de contributions. Le Comité exécutif lui-même, privé des lumières et de l'expérience du Dr Nachtigal, devenu consul général de l'empire allemand à Tunis, continue-t-il à se réunir ? S'est-il complété, et par qui a-t-il remplacé le savant explorateur allemand ? Nous l'ignorons, et cependant c'est lui que la Commission internationale a chargé de diriger

les entreprises et les travaux propres à atteindre le but de l'Association, et de gérer les fonds fournis par les gouvernements, les Comités nationaux et les particuliers. Elle lui a donné pour cela des pouvoirs très étendus mais non illimités. C'est donc à lui qu'il appartient de ramener, à l'œuvre excellente dont S. M. le roi des Belges s'est fait le généreux promoteur, la sympathie générale avec laquelle elle a été accueillie à son début, en renouant avec les Comités nationaux les rapports suivis des premières années, pour que ceux-ci à leur tour puissent ranimer l'intérêt languissant de leurs membres, stimuler leur dévouement et leur demander de nouveaux sacrifices. Alors le Comité exécutif ne sera plus arrêté par l'insuffisance de ses ressources, ses explorateurs pourront franchir le Tanganyika, planter le drapeau de l'Association sur le Loualaba et marcher à la rencontre des expéditions de Stanley qui, sous un drapeau différent, se seront sans doute avancées jusqu'au pied des cataractes du Congo supérieur, en aval de Nyangoué.

Que le Comité d'études, de son côté lance ses vaillants pionniers toujours plus avant dans l'intérieur, pour continuer à ouvrir plus complètement au commerce l'immense bassin du Congo et de ses affluents. Que les négociants de toute nationalité portent aux indigènes les produits les meilleurs de notre civilisation, sans oublier qu'un des caractères du commerçant civilisé est de ne pas songer seulement à son intérêt particulier, mais d'avoir égard aussi à celui des autres. Que les explorateurs, les philanthropes et les missionnaires — qui, ne l'oublions pas, ont eu leur station à Manyanga et ont atteint Stanley Pool avant la fondation de Léopoldville, — unissent leurs efforts à ceux des commerçants, pour dissiper les préventions inspirées aux noirs par les mauvais traitements dont ils ont été si longtemps les victimes de la part des blancs. Qu'ils leur aident à secouer le joug de l'ignorance, de la superstition et des mauvaises habitudes, pour adopter les idées, les mœurs et les bienfaits de la civilisation chrétienne.

CORRESPONDANCE

L'*Antislavery Reporter* a publié la lettre suivante, adressée au secrétaire de la Société pour l'abolition de l'esclavage par un jeune nègre de 19 ans, délivré par Gordon-pacha, qui l'enleva à une caravane d'esclaves et le présenta à M. le Dr Felkin, lors de son retour de l'Ouganda par la vallée du Nil. M. Felkin se l'attacha, en qualité de domestique, et trouva en lui un serviteur d'une fidélité remarquable,

qui plus d'une fois exposa sa vie pour sauver celle de son maître. Il accompagna M. Felkin en Angleterre, et vit maintenant avec lui à Édimbourg. La lettre tout entière a été écrite par lui.

8 novembre 1882.

Cher Monsieur.

Je suis bien content d'apprendre que vous allez venir en aide aux esclaves en Afrique et leur rendre la liberté. J'ai été esclave, et je suis fâché de dire que les esclaves servent de monnaie aux Arabes; quand ils ont besoin d'argent ils vont en Afrique, y prennent les jeunes enfants, et si le père ou la mère de ceux-ci ne veut pas se les laisser prendre, ils tuent les parents, puis emmènent les enfants. Si la mère a un nourrisson dans ses bras, ils le prennent et l'assomment contre une pierre, ou le jettent dans la rivière, et emmènent la mère comme esclave.

Quand un homme riche a un grand nombre d'esclaves, il les attache avec une chaîne par le cou, et forme ainsi une bande de 40 hommes, une autre de femmes, une autre de jeunes garçons, enfin une quatrième de petites filles. Quand la fatigue les fait tomber, il leur ôte la chaîne et les tue d'un coup de fusil; presque toutes les petites filles meurent ou sont tuées ainsi.

Avant que les Arabes vinssent dans notre pays, nous étions tous très heureux; les enfants sortaient et jouaient tout le jour; quand ils rentraient le soir à la maison, ils paraissaient très contents, quelquefois ils chassaient tout le jour. Nous avions beaucoup de vaches, de moutons et de chèvres; nous les aimons beaucoup et nous leur donnons à toutes des noms; nous aimons beaucoup la musique et la danse. Mon père mourut alors que j'étais un petit enfant, et avant l'arrivée des Arabes.

Lorsque ma mère se rendit à son ouvrage, les Arabes vinrent et m'emmenèrent. Quand elle vint me réclamer, ils lui dirent : « Amenez-nous deux ou trois garçons aussi bons que le vôtre, et nous vous rendrons votre fils; » ma mère leur dit : « Je ne peux pas enlever des garçons d'autres gens, ce serait trop mal! » alors ils ne voulurent pas me laisser aller, et elle cria très fort.

Après cela, ils me taillèrent quelques marques sur le visage, ce qui me fit beaucoup souffrir pendant plus de deux mois,

Les Arabes ont brûlé nos maisons, ils ont pris tout ce qui nous appartenait et nous-mêmes; il ne reste plus que très peu de gens de notre tribu.

Quand j'étais esclave, j'entendais d'ordinaire les Arabes demander à Dieu de leur donner des milliers d'esclaves. Mais je serais bien content d'apprendre qu'il n'y a plus d'esclaves, et j'espère que les Anglais feront pour eux tout ce qu'ils pourront.

Adieu Monsieur,

Je vous salue,

Ali Mahoom.

A Chas. A. Allen, Esq.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Trois mois en Tunisie, *Journal d'un volontaire,* par *Jean Lux.* Paris (Auguste Ghio) 1882, in-12, 201 p. 3 fr. 50. — Ce journal d'un soldat, poussé en Tunisie par le désir de voir ce pays et de se battre contre les Arabes, fournit une lecture intéressante, en ce sens que, rédigé au jour le jour, il donne une idée exacte de la vie militaire si étrange et si mouvementée en Afrique. Mais on ne peut pas demander à l'auteur l'étude des moyens de faire entrer les Arabes dans le courant de la civilisation européenne ; il ne voit en eux que des sauvages ; pour les vaincre il faut, pense-t-il, devenir sauvage comme eux, brûler leurs récoltes, tarir leurs puits, couper leurs oliviers et vider leurs silos ! Toutefois il reconnaît que la France, ne voulant pas faire la conquête de la Tunisie, ne pouvait appliquer ce système dans la dernière guerre. Dès lors il la juge inutile : il eût suffi, à son avis, d'occuper les ports de commerce, voie dans laquelle il se félicite de voir le gouvernement entrer largement.

Emile Jonveaux. Deux ans dans l'Afrique orientale. Tours (Alfred Mame et fils) 1881, in-8°, 207 p. avec illust. et 2 cartes. — Sous ce titre, qui pourrait faire croire qu'il s'agit ici d'une exploration par un nouveau voyageur dans l'Afrique orientale, M. Jonveaux, qu'une longue étude des ouvrages de Bruce, Lejean, Baker, Speke et Grant a familiarisé avec leurs voyages, a voulu vulgariser leurs découvertes en Nubie, en Abyssinie et le long du Nil, jusqu'aux lacs Albert et Victoria-Nyanza et à l'océan Indien. Si la forme de journal, adoptée par l'auteur, offrait l'avantage de donner plus de couleur à son récit, elle l'exposait, dans ce voyage imaginaire, à commettre quelques inexactitudes que l'on ne rencontrerait certainement pas sous la plume d'un explorateur réel, par exemple à attribuer à la première de ces rivières seulement les crues périodiques du grand fleuve et le limon fertilisateur qu'il répand sur les campagnes à l'époque de l'inondation, etc. Cela n'empêche pas toutefois qu'il n'ait présenté un tableau généralement exact de l'aspect géographique du pays, des tribus indigènes et de leurs mœurs, illustré de gravures empruntées aux ouvrages des voyageurs susmentionnés.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Cependant l'on peut se demander si l'auteur, qui a publié son livre l'année dernière, n'eût pas mieux atteint son but, qui était de faire connaître l'Afrique orientale, de la vallée du Nil à Zanzibar, en s'aidant aussi, soit pour son texte, soit pour les cartes dont il l'a accompagné, des voyages des explorateurs postérieurs à Speke et à Grant.

Assab. Documenti diplomatici. Roma (Typ. Eradi Botta), 1882, in-4°, 227 p. et carte. — Assab, per *Carlo de Amezaga*. Rome (Giuseppe Civelli) 1880, in-8°, 57 p. avec pl. et 3 cartes, 3 fr. — Cirinaïca, per *Giuseppe Haimann*. Roma (Giuseppe Civelli) 1882, in-8°, 141 p. avec illust. et carte, 4 fr. — Nous devons à la bienveillance de M. Mancini, ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie, les trois publications susmentionnées. La première renferme tous les documents diplomatiques relatifs aux négociations échangées entre l'Italie, l'Égypte, l'Angleterre et la Turquie, depuis l'acquisition d'Assab par la compagnie Rubattino en 1870, jusqu'au projet de convention de cette année-ci, qui n'a pas abouti. Parmi ces 228 pièces, nous avons remarqué surtout une convention, ignorée généralement, quoiqu'elle ait été conclue en 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte, et par laquelle l'Angleterre a reconnu la juridiction du khédive sur toute la côte des Somalis, jusqu'à Ras-Hafoun, au delà du cap Guardafui, à condition qu'aucune partie de l'Égypte et des contrées placées sous son administration ne pût être cédée à quelque titre que ce fût à aucune autre puissance étrangère. Ce document explique pourquoi le khédive se considère actuellement comme souverain de toute la côte occidentale, depuis Suez jusqu'à Ras-Hafoun, et pourquoi la Turquie et l'Égypte ont refusé de signer la convention de cette année, quoique dans le texte de celle-ci, sous l'influence de l'Angleterre, le gouvernement italien s'engageât à reconnaître la souveraineté de la Sublime-Porte et de l'Égypte sur tout le reste de la côte occidentale de la mer Rouge, au sud aussi bien qu'au nord d'Assab.

La seconde publication est un mémoire sur Assab, publié en 1880 dans le Bulletin de la Société italienne de géographie; rédigé par M. Carlo de Amezaga, commandant dans la marine royale, il contient une monographie complète de la nouvelle possession italienne, au point de vue géographique, politique et météorologique; en outre, l'auteur a fait une part convenable à la climatologie et à l'hygiène, et il a accompagné son savant travail de cartes, de dessins et des portraits des sultans auxquels l'Italie doit la concession du territoire de la colonie.

Enfin, dans la troisième publication, extraite aussi du Bulletin de la

Société italienne de géographie (1882), M. G. Haimann a donné un récit plein de charme de ses aventures pendant son exploration de la Cyrénaïque, dont il a étudié à fond la géographie, l'histoire, le climat, la faune, la flore, les produits minéraux, l'ethnographie, les antiquités, l'administration, et particulièrement l'agriculture, l'industrie et le commerce. Si ces trois derniers éléments de la vie d'un peuple recevaient une impulsion efficace, M. Haimann croit que la Cyrénaïque, autrefois très avancée dans la civilisation, pourrait retrouver son ancienne prospérité. C'est à la lui rendre que tendent les efforts de la Société milanaise d'exploration commerciale. La proximité de cette région, et une certaine sympathie de ses habitants pour les Italiens, permettent d'espérer que la continuation et le développement des relations nouées entre les deux pays, procureront à tous les deux de grands avantages. L'auteur a joint à son étude un tableau de ses observations météorologiques pendant son voyage à l'intérieur, un catalogue des collections zoologiques qu'il a rapportées, et une carte de la Cyrénaïque, avec les itinéraires de son expédition et de celle de M. Manfred Camperio, président de la Société milanaise susmentionnée.

Dr Emil Holub. Sieben Jahre in Afrika. Wien, (Alfred Hölder) 1881, 2 Bände, in-8° mit 235 Original-Holzschnitten und vier Karten, 528 et 532 p. — Dr Emil Holub und Aug. Pelzen. Beitræge zur Ornithologie Sud-Afrikas. Wien (Alfred Hölder) 1882, in-8°, mit 2 Tafeln in Farbendruck, Holzschnitten und 32 Zinkographien und einer Karte, 384 p. — Après les deux opuscules du Dr Holub dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, nous devons parler aujourd'hui des ouvrages les plus considérables qu'il ait écrits depuis son retour en Europe en 1880. D'une activité prodigieuse et d'une générosité dont on voit peu d'exemples, au lieu de se ménager des loisirs en vendant les 30000 objets des collections minéralogiques, botaniques, zoologiques et ethnographiques qu'il avait rassemblés dans ses voyages, il les a distribués entre 93 institutions scientifiques d'Autriche et de l'étranger. Puis, pour se procurer les ressources nécessaires à la nouvelle exploration qu'il projette, il a fait de nombreuses conférences, de Vienne à Hambourg, dans toutes les villes un peu importantes d'Autriche, de Hongrie et d'Allemagne. Plusieurs de ses discours sont populaires : les *Elephanten Jagden in Süd-Afrika, die Nationalökonomische Bedeutung der Afrikaforschung*, et celles qu'il a publiées sous le titre commun : *Die Colonisation Afrikas*. D'autres travaux ont un caractère plus

scientifique, par exemple l'écrit : *Ueber einige Fossilien aus der Uitenhage Formation in Süd-Afrika*, rédigé avec le concours de M. le professeur Neumayr. Mais les plus importantes de ses publications sont ses *Sieben Jahre in Afrika* et ses *Beiträge zur Ornithologie Süd-Afrikas*.

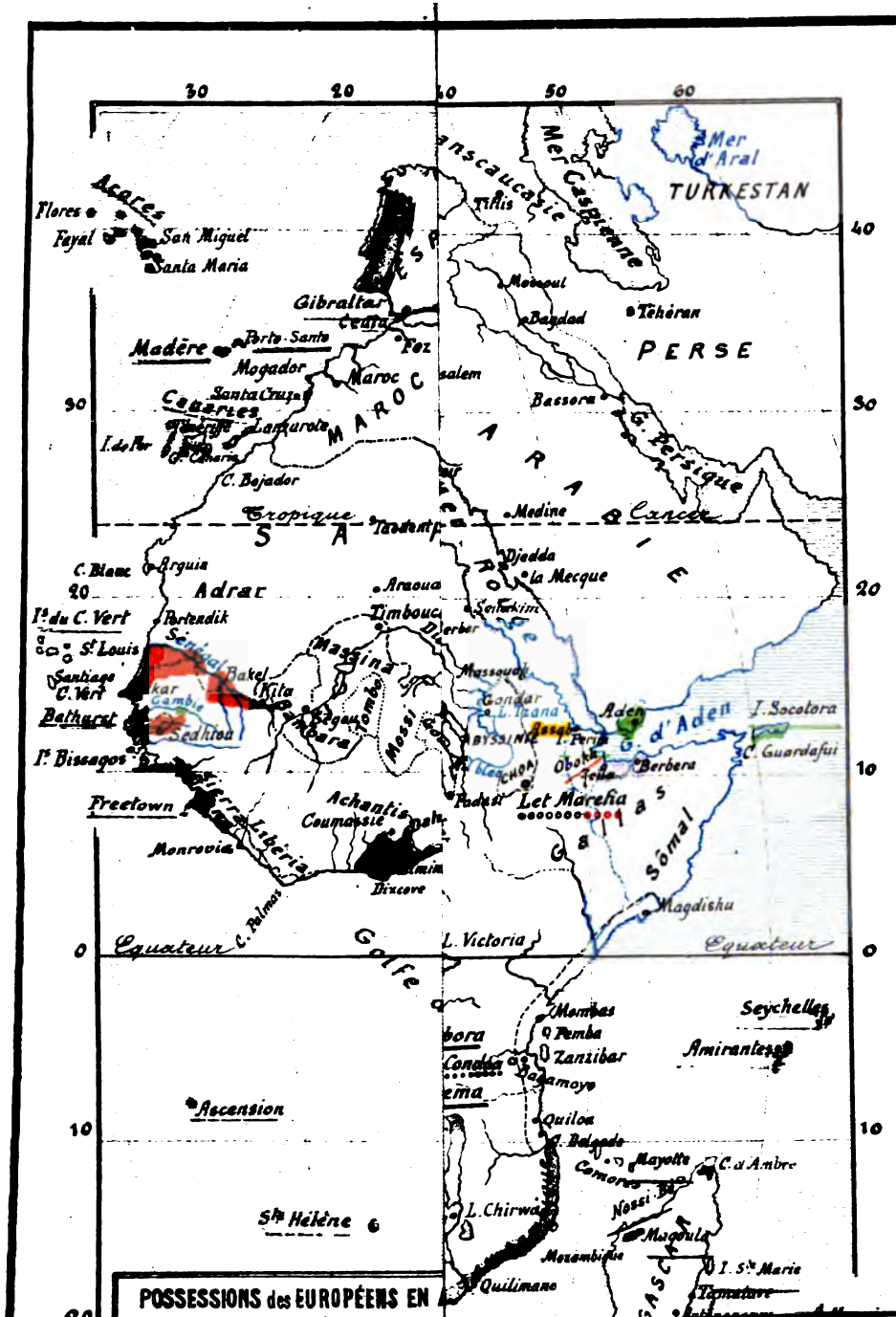
Dans la première, il a raconté les aventures de ses trois voyages dans l'Afrique australe, de 1872 à 1879. De tous les explorateurs de cette partie de l'Afrique, aucun n'était entré dans des détails aussi précis; rien n'échappe à ses regards; il observe tout avec les yeux d'un naturaliste exercé, d'un explorateur scientifique, d'un chasseur ardent, et décrit tout ce qu'il a vu avec le talent d'un artiste consommé. Aussi a-t-il répandu un charme tout particulier sur des sites déjà connus par des récits antérieurs, comme sur des scènes familières de la vie des colons et des indigènes des tribus entre l'Orange et le Zambèze, ou du royaume des Maroutzé Maboundas qui a remplacé celui des Makololos. Les colons eux-mêmes disent qu'aucun ouvrage ne peint mieux les tableaux caractéristiques de l'Afrique australe, les incidents de chasse, les occupations quotidiennes, les amusements et les coutumes des natifs. Aucun voyageur n'a fait preuve de plus d'esprit d'observation, et de plus de talent pour reproduire les aspects divers de la nature africaine. Il l'a fait dans un langage qu'il a su mettre à la portée de tout le monde, en accompagnant ses descriptions de dessins très nombreux pris sur nature, ce qui rend son ouvrage précieux pour l'ethnographie et la topographie de l'Afrique australe. Nous n'avons garde d'oublier la beauté de la typographie de ces deux volumes, luxe qui, s'il n'ajoute rien à la valeur du texte, n'ôte rien, loin de là, au charme de la lecture.

Non moins richement imprimé est l'ouvrage sur l'*Ornithologie du sud de l'Afrique*, pour la publication duquel M. A. v. Pelzen a prêté son concours au Dr Holub, et dans lequel l'esprit d'observation de l'explorateur se manifeste encore mieux que dans le précédent. Amateur de la chasse, il ne s'y livrait cependant qu'autant qu'il le fallait pour se procurer sa nourriture, mais il aimait surtout à se retirer dans les endroits écartés où l'homme n'a point encore pénétré, et où des centaines d'oiseaux ont fixé leurs demeures. Là il épiait tout ce que le savant désire apprendre sur le choix du gîte des oiseaux, leur nourriture et la construction de leurs nids, leur vie de famille, leurs amis et leurs ennemis, leur tempérament, leur vol, etc. Il en détermine la distribution et indique les services divers qu'ils rendent aux habitants ; il fait ressortir surtout l'importance de l'autruche parmi les animaux domestiques,

et montre que cet oiseau apprivoisé reprend peu à peu possession des territoires d'où l'autruche sauvage a été chassée, sans que la qualité des plumes de la première équivale à celles de la seconde. La classification et la description scientifique des oiseaux sont dues à M. v. Pelzen. Nous ne connaissons pas de plus belles planches en chromolithographie que celles qui accompagnent ce volume, dont les illustrations sont également soignées. Enfin nous sommes heureux de penser que les lecteurs de langue française pourront bientôt, grâce à la traduction qui paraîtra prochainement, faire plus ample connaissance avec l'auteur, et nos abonnés lui seront reconnaissants comme nous de l'espoir qu'il nous a donné en nous envoyant ces beaux volumes, que, dans son prochain voyage, il pourra, de temps à autre, nous faire parvenir un rapport pour notre journal.

A. Brière. Lettres sur le Trans-Saharien. Paris (Bureau du journal la *Réforme des chemins de fer*), 1881, in-8°, 43 p.—La prolongation de la voie ferrée Arzeu-Saïda jusqu'au Kreïder, a fourni à M. Brière l'occasion de réunir en une brochure des articles de journaux, publiés de 1879 à 1881, et dans lesquels il avait préconisé ce tracé, pour la ligne étudiée alors d'un chemin de fer destiné à relier l'Algérie au Sénégal par Tombouctou. Cette prolongation due à une cause tout occasionnelle, ne nous paraît pas, autant qu'à l'auteur, justifier le choix d'un tracé le long du méridien d'Oran, choix qui l'oblige à atténuer beaucoup, dans son exposé, les difficultés de la traversée des dunes.

Marokko, von *Edmondo de Amicis,* librement reproduit de l'italien par Amand von Schweiger Lerchenfeld, avec 165 illustrations originales, Vienne (A. Hartleben's Verlag), 1882, in-4°, broché 18 fr., relié 21 fr. 65. — Le lecteur trouvera dans ce magnifique ouvrage, tout ce que le Maroc actuel offre au point de vue historique, ethnographique, social et politique. C'est une reproduction libre de l'ouvrage original italien, dont l'auteur est célèbre, par ses talents brillants, bien au delà des limites de sa propre patrie. On a rarement déployé plus d'habileté dans la description d'un pays de l'Orient. Ce volume, ouvrage de luxe dans la pleine acception de ce mot, peut donc être offert comme étrenne littéraire d'un intérêt tout à fait actuel et d'une valeur scientifique durable. Sa reliure riche et élégante, ornée de sujets empruntés à l'Orient, lui assure dans toute bibliothèque particulière, ou sur chaque table de salon, une place distinguée.



Mer d'Aral
TURKESTAN
Mer Caspienne
Tiflis
Mossoul
Bagdad
Téhéran
PERSE
Bassora
G. Persique
Acores
Flores
Fayal
San Miguel
Santa Maria
Gibraltar
Ceuta
Fez
Madère
Porto Santo
Mogador
Maroc
Santa Cruz
Canaries
Lanzarote
I. de Fer
C. Bojador
MAROC
ARABIE
Tropique
Medine
Cancer
Djedda
la Mecque
C. Blanc
Arguin
Adrar
Araoua
Timbouc
Sénégal
Portendik
Is du C. Vert
St Louis
Santiago
C. Vert
Bakel
Kita
Massina
Massouah
Gondar
L. Izana
Aden
G. d'Aden
I. Socotora
C. Guardafui
Bathurst
Sedhiou
Bambara
Mossi
Obokh
Berbera
Is Bissagos
Freetown
Sierra Liberia
Achantis
Coumassie
Let Marefia
Galas
Sômal
Monrovia
Dixcove
Magdishu
Equateur
C. Palmas
Golfe
L. Victoria
Mombas
Pemba
Zanzibar
Seychelles
Amirantes
Ascension
Quiloa
Mayotte
C. d'Ambre
Comores
Nossi Be
Ste Hélène
L. Chirwa
Magoula
Mozambique
I. Ste Marie
Quilimane
POSSESSIONS des EUROPÉENS EN

BULLETIN MENSUEL (*5 février 1883.*)

Le comte **L. Pennazzi** qui, sous l'impulsion du capitaine Camperio, président de la Société milanaise d'exploration, a déjà fait dans la partie orientale du **Soudan égyptien** un voyage dont le récit vient de paraître en deux volumes, est reparti pour une seconde expédition avec M. Godio. Ils se rendront de Massaoua à Kéren, chez les Bogos dont le pays est très riche en cassia. De là, munis d'une carte dressée par le professeur Guido Cora, ils suivront le cours de la Barka, puis se dirigeront vers l'ouest sur Kassala; tournant alors vers le sud, ils chercheront à s'ouvrir, entre les deux voies connues, une route nouvelle jusqu'à Matammé dans le Galabat, aux frontières de l'Abyssinie. Ils enverront un message au négous, pour lequel ils emportent des présents, entre autres deux paratonnerres perfectionnés, et deux téléphones qui ont l'avantage de fonctionner sans piles (?). S'ils obtiennent l'autorisation de pénétrer en Abyssinie, ils se rendront à Gondar, où ils étudieront la voie la meilleure pour leur retour. Ils seront accompagnés d'un certain nombre de touristes italiens, tous membres de la Société d'exploration commerciale de Milan.

Les **Abyssins** sont descendus de leurs montagnes et se sont avancés à deux heures de Massaoua, à Ombokoulou qu'ils ont saccagé. Ils ont massacré une trentaine d'habitants, enlevé 7000 moutons, 4000 têtes de bétail, sans compter les chevaux, les chameaux et les ânes. Prévenue à temps, la garnison de Massaoua aurait pu les arrêter, mais elle n'a pas bougé, les Abyssins lui inspirant une profonde terreur. Dans une lettre à l'*Antislavery Reporter*, le voyageur Rohlfs exprime l'idée que le seul moyen de pacifier l'Abyssinie, c'est de lui rendre les pays des Bogos et de Mensa, ou une valeur équivalente en argent.

Le ministère de l'instruction publique de France a chargé M. Aubry, ingénieur civil des mines, et M. Hamon, docteur en médecine, d'une mission au **Choa** et dans les pays Gallas. Le premier devra y faire des études topographiques, géologiques et minéralogiques; le second y entreprendra des recherches médicales et d'histoire naturelle. Ces explorateurs sont partis de Marseille le 21 janvier, accompagnés de M. A. Héron, officier de cavalerie, et de M. J. Héron, qui remplira les fonctions de secrétaire. Ils se joindront à M. Brémond, qui a déjà exploré le Choa et noué des relations d'amitié avec Ménélik, dont il a apporté des présents au président de la République. Pendant son séjour en France,

il a su intéresser un groupe de capitalistes parisiens à un projet d'exploitation du Choa, en vue d'ouvrir un débouché à certains articles d'exportation essentiellement français. Il débarquera avec ses compagnons à Obock, d'où ils se rendront à Ankober par Annor, la vallée du Haouasch et les pays Gallas. La mission emporte de riches présents pour le sultan d'Aoussa et pour le roi du Choa. — M. **Soleillet** est à Ankober ; il a obtenu du roi Ménélik, pour la société qu'il représente : 1° la concession d'un vaste territoire agricole ; 2° le droit de greffer de véritables forêts d'oliviers, dont la société partagera pendant vingt-cinq ans le produit avec le roi; 3° enfin, le droit de construire un chemin de fer d'Obock à Farré-Choa, en contournant le lac Aoussa, et en suivant la rive gauche du Haouasch. Il est parti d'Ankober pour Kaffa.

M. **Swenson,** missionnaire suédois, a profité de l'expédition de M. le baron von Muller à **Harar,** pour y faire un voyage de reconnaissance avec deux élèves abyssins de la station suédoise de Mkullo, près de Massaoua. Le pacha de Zeila, Abou Beker, les a bien reçus, et leur a donné un soldat turc pour les accompagner à travers les territoires des Issas-Somalis et des Gadiboursis, des bandes pillardes rendant le pays peu sûr. Après avoir passé les premiers contreforts du plateau habité par les Gallas, ils firent halte à Balloa, aux environs de laquelle ils ont trouvé des champs, pour l'irrigation desquels l'eau des ruisseaux a été habilement employée ; les moindres coins de terre y sont cultivés jusque très haut sur les pentes des montagnes. Le gouverneur de Harar, Nadi pacha, leur fit très bon accueil, et ne mit aucune opposition à ce qu'ils ouvrissent une mission parmi les Gallas; il a seulement réservé l'autorisation du khédive pour l'achat d'un terrain. De ce point, la mission suédoise pourra pénétrer chez les Gallas du sud, plus facilement que par l'ouest, comme l'expédition de M. Arrhénius avait essayé de le faire.

M. **G. Révoil,** qui a exploré précédemment le pays des Somalis, est parti pour Zanzibar, chargé, par le ministère de l'instruction publique de France, d'une mission scientifique sur la côte orientale d'Afrique. A Zanzibar, il formera sa caravane pour s'avancer dans l'intérieur tout en réunissant les marchandises et les présents destinés aux chefs qu'il devra se rendre favorables. Il sera secondé dans ses préparatifs par M. Greffulhe, agent général du sultan Saïd Bargasch pour les opérations maritimes et commerciales. La mission de M. Révoil durera deux ans.

Une lettre de Bruxelles, du 17 janvier, nous informe que l'**Association internationale africaine** a reçu la correspondance de MM. **Storms** et **Becker,** qui, à la date du 3 octobre, étaient tous les

deux en bonne santé. M. Storms a atteint Karéma le 27 septembre ; il avait quitté la côte le 9 juin; son voyage n'a donc duré que trois mois et demi; c'est le plus rapide qui ait eu lieu jusqu'ici. La population noire de Karéma se développe graduellement; elle comprend aujourd'hui cinquante familles, dont chacune est établie dans une case, construite au centre d'une parcelle de terrain suffisante pour lui fournir sa subsistance. M. Becker a complété les installations primitives de Karéma ; il y a construit une vaste *boma* de 250 mètres de longueur, et creusé un puits où l'on se procure actuellement l'eau qu'il fallait auparavant aller puiser au lac; il a ouvert de nombreux chemins pour faciliter le défrichement de la campagne ; enfin, il a transformé en un magnifique bateau à voiles, l'ancien bateau à rames acheté par M. Popelin. M. Storms rend compte avec éloges des travaux accomplis par M. Becker. Il se prépare à son tour à en entreprendre de nouveaux très considérables, pour satisfaire aux besoins qu'il prévoit. M. Becker est resté encore un mois à Karéma après l'arrivée de M. Storms. Il se proposait d'en partir au commencement de novembre dernier; il aurait voulu pouvoir y rester plus longtemps, mais il devait ramener à la côte les *askaris* dont le terme de service était expiré. Après les avoir licenciés, il reviendra en congé en Europe, où des affaires de famille le rappellent. Toutefois il émet dès à présent l'espoir que le Comité lui permettra de retourner à Karéma « où j'ai vécu heureux, » écrit-il, « au milieu de ces gens que j'ai su arracher à l'esclavage. » M. Becker sera remplacé auprès de M. Storms par un jeune Belge, M. Maluin, qui partira dans les premiers jours de février pour Zanzibar, où s'organise en ce moment la caravane qui doit le conduire à Karéma.

Trois **missionnaires d'Alger** sont arrivés à Zanzibar pour y établir une maison de procure, qui permettra de suivre d'une façon plus régulière les progrès des missions à l'intérieur, et de pourvoir avec plus d'opportunité à leurs besoins. Une nouvelle station sera fondée dans les états de Simba Mouéni, entre Mrogoro et Mahlé, avec deux missionnaires et quinze ou vingt familles chrétiennes qui serviront de noyau à la colonie. Le R. P. Étienne étudie en outre les moyens de s'établir dans l'**Oudoué,** à Rizato ou dans les environs, au milieu d'une tribu anthropophage, à peu de distance de la côte. — De retour d'un récent voyage à **Oudjidji** et à **Moulonéoua,** les deux stations des missions d'Alger au Tanganyika, le P. Guyot en a rendu compte à la Société de géographie de Paris. Les détails qu'il a donnés sur les nègres de l'Afrique centrale sont de nature à détromper ceux qui se les représen-

tent comme des brutes sanguinaires. A part ce qu'il appelle « les mauvaises tribus, les tribus inhospitalières, » les nègres qu'il a vus sont de grands enfants, qui raffolent de la danse, du bruit, des colifichets; il faut être indulgent avec eux. Les plus grands obstacles proviennent des trafiquants arabes. Le P. Guyot partira prochainement pour le Congo.

La question du combustible devient très sérieuse pour la plupart des sociétés de **Kimberley**. D'après le *Bulletin des Mines*, la houille y coûte de 375 à 450 fr. la tonne, encore renferme-t-elle 25 °/₀ de pierres. Le bois est tout aussi cher, et, jusqu'à ce que le chemin de fer en construction soit ouvert, on brûlera des charbons anglais, malgré la découverte d'immenses gisements houillers dans les districts voisins. De très beaux diamants ont été trouvés près de Hébron, au nord de Kimberley. Un des propriétaires-fermiers de la localité est venu à Kimberley, demander l'autorisation de concéder ses terrains à des entreprises minières. On est du reste convaincu que toute la province doit contenir des diamants, et que les mines en cours d'exploitation ne sont rien en comparaison de celles qu'on découvrira ultérieurement.

Au **Lessouto** deux des principaux membres du gouvernement colonial ont eu, avec des chefs Bassoutos des deux partis (national et loyal), une entrevue, dans laquelle ils ont émis l'idée que, si les choses ne s'arrangent pas à l'amiable, plutôt que d'abandonner le pays, ils demanderont au gouvernement anglais des troupes pour soumettre Massoupa et ceux de son parti[1]. — Les missionnaires réorganisent peu à peu leurs écoles. En outre ils veulent suivre dans les montagnes, à l'est de Morija, la population qui s'y est jetée ; leurs évangélistes passeront deux ou trois chaînes élevées, pour arriver au cours supérieur de la Makhaleng ; ils espèrent pouvoir fonder prochainement une annexe importante dans ce coin de pays ; autrefois les natifs croyaient que le sorgho n'y mûrirait pas à cause des gelées, mais les essais des deux ou trois dernières années prouvent le contraire. — Pour le moment, les deux chefs Joël et Jonathan sont en guerre et se livrent des combats dans le voisinage de Léribé. Le premier a été battu et s'est enfui avec des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et 12,000 bœufs, dans les Maloutis; on espère que Lerothodi usera de son influence pour prévenir un combat ultérieur : Massoupa a rappelé plusieurs de ses fils du théâtre des troubles. MM. Coillard et Christol, seront rejoints, pour la mission du Zam-

[1] Une dépêche nous apprend, à la dernière heure, que le Conseil législatif de Capetown vient d'abroger la loi d'annexion du Lessouto.

bèze, par M. Jeanmairet, parti avec M. et Mme Boegner, chargés de visiter les stations françaises du Lessouto. M. E. Gautier, de Genève, fera avec les missionnaires l'exploration du Zambèze.

D'après les *Mittheilungen de Gotha,* **Stanley,** dans sa navigation sur le **Quango,** est arrivé au confluent d'un tributaire venant du S.-E. à 160 kilom. d'Ibaka, et l'a remonté sur une longueur d'environ 200 kilom., c'est là qu'il a rencontré cette vaste nappe d'eau dont il a fait le tour, et à laquelle il a donné le nom de lac Léopold II, quoique Thomson ait déjà baptisé de ce nom le lac Hikoua, à l'est du Tanganyika. Il a constaté que ce nouveau lac a 112 kilom. de long, et une largeur de 10 à 60 kilom. Ce serait vraisemblablement le lac Aquilonda des anciennes chroniques, moins grand toutefois que ne le disaient celles-ci. Pendant que Stanley rétablissait sa santé à Madrid, il apprit que les indigènes, avec lequels il avait entretenu des relations amicales, avaient commencé à donner des signes de mécontentement; aussi est-il parti immédiatement pour le Congo, où il est arrivé en même temps que 300 Zanzibarites. Le Dr Pechuël Lœsche, qui avait pris le commandement de l'expédition belge au **Congo,** pendant son absence vient de rentrer en Europe, sûr que l'expédition ne court aucun danger. Il est vrai qu'il a reçu un coup de fusil au bras; toutefois, il n'a pas été blessé, comme on l'a dit, dans une attaque des indigènes contre Stanley-Pool, mais pendant qu'il se rendait de Manyanga à cette dernière station. Une troupe d'indigènes, qui était cachée dans un bois, a tiré sur l'expédition.

Depuis que les Chambres francaises ont alloué 1,275,000 fr. à la mission de **Savorgnan de Brazza,** celui-ci a organisé son expédition, et fait partir quatre Français en avant-garde pour les stations du Haut Ogôoué, sous la conduite de M. de Lastour, ingénieur, qui a déjà voyagé dans la région du Zambèze. De Brazza lui-même compte pouvoir partir en février. Quoique devenue nationale, son expédition n'en conservera pas moins le caractère pacifique qui a valu à son chef l'accueil bienveillant des populations de l'Ogôoué et du Congo. D'après le plan de Brazza il s'agit de reprendre son exploration au point même où il l'a laissée, et d'assurer, par la fondation de stations et de postes, le maintien et le développement de la situation déjà acquise, en même temps que le libre parcours des deux voies qu'il a suivies, l'Ogôoué et le Quillou (Niari)[1]. Huit stations principales, reliées par douze postes, formeraient deux routes ininterrompues jusqu'à Brazzaville, l'une, du Gabon par l'Ogôoué

[1] Voir la carte, IIIme année, p. 288.

et l'Alima; la seconde, de l'Atlantique par le Quillou et la vallée du Niari. Sur la ligne de l'Ogôoué et de l'Alima, il y aurait Franceville, avec quatre postes ; sur le Congo, Brazzaville avec une station de second ordre et deux postes, et de l'Atlantique à Brazzaville, une station de premier ordre, une autre de second ordre et six postes. En outre, dans la région de la côte seraient établies deux stations de premier ordre, à Mayombé et à Punta-Negra, reliées aux précédentes par une station de second ordre. De Brazza croit pouvoir réaliser son plan en deux ans ; il ne s'agit, bien entendu, que de stations scientifiques, hospitalières et commerciales, sans autres forces militaires que celles strictement nécessaires à la protection des établissements qui seront créés successivement ; en effet, il n'a été mis à sa disposition que 150 laptots, tirailleurs sénégalais, et 30 marins pour le service des embarcations. Le comte Jacques de Brazza, naturaliste distingué, va partir pour le Congo où il suivra son frère dans ses explorations.

Les avantages commerciaux révélés par les explorations de Stanley et de Brazza, à la côte occidentale d'Afrique et dans le bassin du Congo, ont provoqué des **réclamations du Portugal** sur les territoires s'étendant, le long de la côte, au nord de Cabinda jusqu'à l'embouchure du Quillou, et sur la rive gauche du Congo jusqu'au confluent du Quango. La concession, faite à la France par Makoko, au nord du 5°12', se trouve en dehors des territoires réclamés par le Portugal. En revanche les stations de Vivi, Isanghila, Léopoldville, et même celle d'Ibaka, sont situées dans la partie du continent sur laquelle le Portugal prétend avoir des droits, quoiqu'il ait été empêché jusqu'ici d'en prendre possession. Jusqu'à ces derniers temps l'Angleterre les a contestés ; il semblerait, d'après le *Diario* de Lisbonne, qu'aujourd'hui des négociations ont été renouées entre les deux gouvernements, qui concluraient un traité délimitant exactement les territoires supposés appartenir au Portugal ; celui-ci signifierait à la France (et sans doute aussi au Comité d'études du Haut-Congo) sa prise de possession nominale et céderait ensuite ses droits à l'Angleterre. D'autre part, la **Hollande** estime avoir des droits antérieurs et supérieurs à ceux de toute autre nation, partant à ceux du Portugal, sous le prétexte qu'elle a depuis 150 ans des comptoirs sur la côte du Loango. La section hollandaise de l'Association internationale africaine a demandé au parlement que la Hollande s'entendît avec l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique et l'Amérique, pour régler cette question. En outre, voyant que l'entreprise du Comité d'études du Haut-Congo, à laquelle elle avait contribué, tourne au profit exclusif

des Belges, elle a décidé de verser désormais entre les mains de la Société néerlandaise de géographie toutes les sommes qu'elle recueillera, pour qu'elles soient remises ultérieurement à une nouvelle Association africaine, composée exclusivement de Hollandais et devant travailler uniquement dans l'intérêt néerlandais. D'après une dépêche de Rotterdam du 10 janvier, la nouvelle Société africaine est déjà constituée et envoie deux navires pour remonter le Congo.

Les missionnaires de la **Livingstone inland mission** multiplient leurs stations le long du **Congo** inférieur. Appelés par plusieurs chefs de la rive gauche, vis-à-vis de Banana, ils en ont fondé une à Kimorie; en outre, sur la même rive et au delà du Loukoungou, ils ont acquis un terrain pour en créer une en face de Manyanga. Ils ont eu, il est vrai, un peu de peine à entrer en rapport avec les gens de Ndounga et de Ngombi, un combat ayant eu lieu peu auparavant entre les indigènes de cette région et les gens de Stanley. Cependant, M. Comber ayant obtenu, pour venir les voir, la permission de passer par les villes des chefs Ndoungas, M. Clarke, un des missionnaires, put à son tour l'accompagner à travers les villes susdites, dont les habitants déposèrent leurs sentiments hostiles. La station du Loukoungou sera placée sur un bon terrain, qui a une abondante source d'eau potable et des matériaux de construction; l'air en est salubre. Les missionnaires croient qu'il sera facile de l'unir à la station précédente par une route carrossable, les collines qui l'en séparent étant peu nombreuses, ainsi que les cours d'eau à traverser. — M. Craven, venu précédemment en Angleterre pour cause de santé, est retourné au Congo, emmenant avec lui les deux jeunes Fyotes qui ont aidé à mettre par écrit la langue de leur tribu. Ils ont été remplacés dans l'institut de M. Grattan Guinness par deux nouveaux arrivés, qui ont été très surpris de voir les champs et les bois couverts de givre ; ils croyaient que c'était du sel; n'ayant jamais vu de glace, leur étonnement a été grand quand ils virent qu'ils pouvaient marcher sur l'eau. — Il y a en outre chez M. Grattan Guinness un jeune Dinka, Sélim, réduit en esclavage par des Arabes qui l'avaient conduit dans l'Ouganda, d'où M. Wilson l'a amené en Angleterre. Le Comité espère pouvoir le renvoyer plus tard au milieu de son peuple, par l'Arouimi, quand le *Henry Reed* pourra remonter le Congo jusqu'à cet affluent.

Dans une rencontre avec les missionnaires de la Livingstone inland mission, Savorgnan de Brazza s'est montré plein de courtoisie et de bienveillance pour eux, et a promis de leur aider volontiers quand ils voudront atteindre le Congo moyen par la route de l'**Ogôoué**. Il existe déjà

depuis plusieurs années sur ce fleuve, à Kangoué, une station missionnaire américaine. Le Rev. Nassau, qui la dirige, en a fondé une nouvelle à **Talagouga**, le poste commercial le plus avancé ; là, le fleuve est plus resserré qu'à Kangoué, mais on y est aussi plus exposé aux attaques des Fans, cannibales que craignent beaucoup les autres tribus ; aussi M. Nassau dût-il accompagner les natifs dans une forêt, pour y couper les bambous nécessaires à l'achèvement du toit de son habitation; ils n'y seraient pas allés seuls. Dans les derniers temps, les Fans se sont montrés très mal disposés ; ils ont tiré sur des canots qui passaient sur le fleuve, attaqué les gens de la station pendant que ceux-ci pêchaient, ainsi qu'un canot de provisions envoyé de Kangoué à Talagouga pour la mission ; les indigènes effrayés rebroussèrent chemin, et M. Reading, missionnaire à Kangoué, dut revenir avec eux pour amener le canot à Talagouga. Ces détails sont donnés par Mme Nassau, la femme du missionnaire, restée seule à la station en l'absence de son mari.

M. **Ch. W. Thompson** a fait un voyage d'Accra à Prasu, ce qui lui a permis de donner de nouveaux renseignements sur 100 kilomètres de pays encore inconnus, entre Isabang et le Prah, comprenant le cours de ce fleuve au nord de Cocochin chin. Ce rapport confirme les idées que l'on se faisait de la richesse aurifère d'**Agouna** et de la province d'**Akim**, et l'importance du développement des ressources végétales de la colonie. Dans les villages, près d'Asafou et de Mansué, on recueille de l'or ; Insuaïm, résidence du roi de l'Akim occidental, est entourée de plantations ; l'agriculture y est très soignée ; les habitants exportent l'huile de palme et les Haoussas viennent y acheter la noix de cola qui y abonde. Plus au nord, près de Iribie, on récolte beaucoup de gomme.

Un peu plus à l'ouest, M. le commandant **R. Murray Rumsey**, de la marine royale, a fait un relevé de la rivière **Ancobra** et du district aurifère d'**Axim**. Il résulte de ses observations que, de l'embouchure à Akanko, l'Ancobra a une largeur moyenne de 80 à 100 m., et une profondeur de 6 à 8 m. Au delà, la rivière se retrécit graduellement; mais, à 40 kilom. au sud de Tomento, elle a encore de 35 à 40 m. de large, et une profondeur suffisante pour que les navires, qui réussiraient à passer la barre à l'embouchure, puissent la remonter jusqu'au delà de Inframangio. Son régime diffère de celui du Volta ; en effet, tandis que celui-ci a ses plus hautes eaux en septembre et redescend graduellement jusqu'en mai, l'Ancobra monte jusqu'en juin et redescend jusqu'en septembre, ce qui provient vraisemblablement de ce que cette rivière et son principal affluent, la Bonsah, reçoivent une multitude de petits cours

d'eau sur une longueur de 80 à 100 kilom. à partir de la mer, et qu'elles subissent par conséquent les influences du climat des côtes, croissant avec les pluies et diminuant dès qu'elles sont passées, tandis que le Volta reçoit ses eaux de l'intérieur et dépend du climat du plateau. Le commandant Rumsey traversa le pays boisé de Tomento, à l'est de la rivière, jusqu'à Bonsah. De là à Tacquah, centre du district aurifère, le pays présente une succession de chaînes de montagnes courant du nord au sud, et deux lignes parallèles de l'est à l'ouest; les mines sont surtout à l'est; mais le quartz exploitable s'étend probablement le long du versant occidental de cette chaîne. La difficulté du transport depuis la côte pourrait être écartée, si le gouvernement faisait une route de Inframangio jusqu'à Bonsah. M. Rumsey a dressé la carte de l'Ancobra, depuis son embouchure jusqu'au confluent de la Bonsah, avec des sondages, et un relevé du district minier, de Tomento à Tacquah.

D'après le *Bulletin des Mines*, le commandant **Cameron**, président du conseil d'administration de l'**African Gold Coast Syndicate**, a quitté Liverpool le 6 janvier à bord du *Nubia*, allant à Axim pour se rendre compte des travaux exécutés sous la direction de l'agent de cette société, arpentage, levé de plans, tracé de routes, déblaiement des terrains, et préparation d'échantillons de quartz qui doivent être expédiés en Angleterre.

L'administrateur de la **Côte d'Or**, M. Alfred Molony, a attiré l'attention des natifs de la colonie sur l'importance du développement du commerce du **caoutchouc**. Il a envoyé à Kew plusieurs spécimens du *Landolphia Owariensis*, qui se trouve partout dans la colonie, mais surtout dans les districts d'Axim, d'Aquapim et de Croboé. C'est une plante de 4 à 6 pouces de diamètre près du sol, qui se divise et grimpe aux branches des arbres voisins. M. Dyer, assistant directeur des jardins royaux de Kew, après avoir examiné les spécimens qui lui ont été envoyés, a fait un rapport des plus favorables sur le caoutchouc blanc que l'on peut en extraire, « le meilleur, » dit-il, « de l'Afrique occidentale; recueilli avec soin, il pourra être vendu sur le marché de Londres en aussi grande quantité que l'on voudra. » Mais il recommande d'user de beaucoup de précautions dans l'extraction du suc, pour ne pas épuiser l'arbre par des incisions trop profondes.

Le collège de **Libéria** où des instituteurs nègres donnent l'instruction à la jeunesse africaine de cette partie de la côte occidentale, devra subir des modifications nécessitées par les conditions particulières de l'Afrique. Il avait été organisé sur des modèles étrangers, sans tenir

compte de la nature du peuple et du pays. Aujourd'hui, on propose de le transférer à l'intérieur, en vue de la santé du corps et de l'esprit des élèves, pour qu'ils puissent employer une partie de leur temps à des travaux manuels, et aider ainsi à l'administration à se procurer les ressources nécessaires. Quant aux programmes, ils étaient dressés jusqu'ici d'après ceux des collèges d'Europe et d'Amérique; mais les résultats moraux et intellectuels n'ont pas été heureux de tous points. Dans tous les pays de langue anglaise, l'esprit des jeunes nègres se révolte contre les tableaux que font de leur race les livres de géographie ou d'histoire, les voyages ou les romans. Quand ils ont quitté le collège, ils les retrouvent dans les journaux et les revues. Aussi M. Blyden, le directeur du collège, estime-t-il que l'Africain doit être élevé d'après des méthodes spéciales, et désormais les moyens de culture employés à Libéria seront essentiellement les classiques et les mathématiques; les auteurs grecs et latins, dans lesquels il n'y a pas un mot contre le nègre, prépareront les élèves aux études scientifiques ultérieures, et les mathématiques les rendront capables de se vouer aux travaux pratiques; l'étude de l'arabe et de quelques-unes des langues des natifs sera aussi cultivée, afin que les jeunes Africains de Libéria puissent entrer en rapport avec les nègres de l'intérieur, et apprendre à mieux connaître leur pays.

M. **Vohsen**, agent de M. Verminck, s'est rendu auprès des chefs du pays de **Yonnie**, qui l'avaient invité à venir opérer entre eux une réconciliation, pour que la route de l'intérieur vers Freetown, fermée par leurs hostilités, pût être ouverte au commerce comme autrefois. Ils désiraient surtout voir rétablir à Rotoumba la factorerie de M. Verminck, que leurs guerres intestines avaient fait abandonner. M. Vohsen a mis, comme condition préliminaire de ce rétablissement, le désarmement des tribus belliqueuses et la conclusion de la paix, ce qui a été accepté. Après quoi il a remis aux chefs des présents de la part de M. Verminck.

La construction de la **voie ferrée de Dakar à Saint-Louis** par le Cayor, a rencontré des difficultés, le chef du Cayor, Lat-N'dior, voulant s'opposer au passage de la colonne d'exploration de M. **Borguis-Desbordes**, mais l'énergie de M. Servatius, nouveau gouverneur du Sénégal, lui a fait comprendre l'inutilité de son opposition, et la colonne a pu partir pour le Haut-Fleuve, où elle a dû ravitailler les postes de Bafoulabé et de Kita, et pousser jusqu'au Niger pour établir un nouveau fort à Bamakou. — MM. **Bayol** et **Noirot**, chargés d'aller dans le Kaarta rassurer les chefs sur les intentions des Français, ont eu de la

peine à remonter le Sénégal dont les eaux étaient basses. De Bakel, ils ont dû se rendre à pied à Médine, puis traverser le fleuve pour prendre la route du Nyoro, par Kounyakari. La mission amicale et diplomatique du Dr Bayol ne sera pas facile, les gens du Kaarta craignant que le colonel Borguis-Desbordes n'aille combattre les Toucouleurs de Ségou, ce qui les exposerait aux représailles de ces belliqueux voisins. — D'après le *Compte rendu* de la Société de géographie de Paris, on emploie depuis plusieurs mois, pour le service du Haut-Sénégal, des véhicules dits **voitures d'exploration**, métalliques, étanches et démontables, ce qui permet de s'en servir sous n'importe quel climat, sans avoir à craindre l'action du soleil ni celle des termites. Une fois la caisse démontée, ce véhicule peut être mis à l'eau, et servir de bateau pour faire passer de l'autre côté d'une rivière hommes et marchandises.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Préoccupé des moyens de propager l'instruction chez les indigènes de l'Algérie, le gouvernement français y a envoyé M. Buisson, directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique, qui a dû visiter les écoles d'Alger, Oran et Constantine.

Le commandant Derrien, du service géographique, et 24 officiers, travaillent à la rectification de la carte de la province d'Oran, à l'est du chef-lieu. Leurs travaux devront être terminés le 15 mai.

Le général Saussier a fait en décembre une reconnaissance du pays autour de Mécheria. Dans la crainte d'une nouvelle et prochaine prise d'armes des indigènes de l'extrême sud, une campagne a été décidée pour le printemps.

Les études pour le creusement de la mer intérieure des Chotts vont recommencer. M. Michel Baronnet en dirigera les travaux techniques. Le 6 janvier M. Roudaire était à Tébessa; le matériel de sondage était tout prêt. M. de Lesseps ira rejoindre l'expédition dès que celle-ci aura terminé ses opérations préliminaires.

Le Conseil supérieur de l'Algérie a demandé la construction immédiate de la ligne du chemin de fer d'Alger à Laghouat et à Gardaïa, avec prolongement ultérieur sur Ouargla; il demande aussi la prompte construction de la ligne de Biskra à Touggourt.

Trois détachements des ateliers de sondage se sont rendus dans les oasis de Mraïer, de Touggourt, et sur les bords de l'Oued Mia, dans la région d'Ouargla, pour y rechercher des eaux jaillissantes et relever de leurs ruines les anciens villages des Mzabites, dont les oasis étaient autrefois si florissantes. M. Tarry estime qu'elles avaient autrefois plus de deux millions de palmiers; il en reste 150,000 à peine. Le régime climatérique a changé : les pluies sont devenues rares, les puits ont disparu; la nappe souterraine est à plus de 150m de la surface du

sol, et le Mzab périrait si on ne lui rendait pas, par des forages artésiens, les conditions de culture nécessaires.

MM. Mamoli et Gabaglio, délégués de la Société milanaise d'exploration commerciale en Cyrénaïque, sont retenus à Derna par le caïmacan, qui ne veut pas les laisser se rendre à Bengasi. Le vice-consul italien de cette ville a dû protester contre l'espèce d'emprisonnement dans lequel les retient l'autorité turque. — M. Gustave Ruhmer, naturaliste du musée de Berlin, s'est rendu à Bengasi, avec des lettres de recommandation du professeur Ascherson pour la station italienne.

Nous avons mentionné, dans notre dernier numéro, le projet d'un nouveau canal allant d'Alexandrie à Suez par le Caire; les ingénieurs en étudient le tracé. Quant à l'ancien, la commission des travaux a tenu à Paris une réunion, dans laquelle a été arrêté le programme des améliorations à y apporter pour les nécessités du trafic; elles comportent entre autres la création d'un nouveau bassin à Port Saïd, un agrandissement de la gare d'Ismaïlia et l'élargissement du canal à Suez. La question d'un second canal parallèle au premier a été ajournée.

La Société des missions anglicanes a décidé d'envoyer au Caire M. F.-A. Klein, précédemment missionnaire à Jérusalem, pour y reprendre, parmi les populations musulmanes, l'œuvre qu'elle avait commencée en 1825 et qui avait été abandonnée.

Le Dr Schweinfurth a employé la dernière saison d'été à l'étude des environs de la vallée du porphyre, à 50 kilom. environ des pentes du Gebel Darkhan. Le Dr Oscar Schneider, à Dresde, a publié une carte de cette exploration, avec une monographie sur le porphyre des anciens.

Une lettre du Caire annonce que M. Wissmann est arrivé dans cette ville le 1er janvier. Entre le lac Moucamba et Nyangoué il a traversé le territoire d'une tribu de nègres nains. Du lac Tanganyika à Zanzibar son voyage s'est fait sans grandes difficultés, grâce à l'aide que lui a prêtée Mirambo.

Du Caire est partie, pour Khartoum et le Kordofan, une expédition anglo-égyptienne qui compte plus d'une centaine d'officiers anglais. M. Messedaglia y a été attaché avec le titre de bey. Les dernières nouvelles du Soudan annoncent que le faux prophète est en marche sur El-Obéid et que la ville ne pourra se défendre plus d'une quinzaine de jours, de sorte que les renforts qui ont été envoyés du Caire ne pourront arriver à temps, pour prévenir l'occupation d'El-Obéid par les rebelles.

Lupton-bey a relevé le Bahr-el-Ghazal, depuis l'embouchure du Bahr-el-Arab jusqu'à Mechra-el-Rek, ce qui a permis aux *Mittheilungen de Gotha* d'en donner une carte-esquisse, d'après laquelle cet affluent du Nil Blanc, un peu en amont de Doubba, forme deux lacs, l'un à l'est, l'autre à l'ouest; plus haut encore il traverse de vastes marais herbeux; les éléphants y paraissent nombreux.

M. C. Gregori est parti pour explorer les régions situées à l'est de l'Abyssinie. De Khartoum il montera sur le plateau abyssin, d'où il descendra vers les territoires habités par les Afars et traversés par le Gualima et le Melli affluent de l'Haouasch.

Le ministre de la marine italienne a ordonné l'armement du vapeur le *Cariddi*, qui devra transporter à Assab le personnel et le matériel destinés à cette station. Il y conduira aussi la mission commandée par Bianchi pour l'Abyssinie.

Le gouvernement français a décidé de fonder une colonie dans la baie de Tadjourah, dont l'annexion a été négociée par l'explorateur français M. Soleillet. Cette colonie aurait pour but d'entrer en rapports commerciaux avec les peuples habitant dans le sud de l'Abyssinie. Il serait aussi question d'établir, dans la baie de Tadjourah, une station navale française et un grand dépôt de charbon.

Les frères Sacconi ont fondé une station commerciale à Harar; ils y ont trouvé un commerce actif; mais la ville est infestée par la variole et il y règne une telle incurie, que des hyènes et des léopards envahissent la cité de nuit et dévorent les malheureux varioleux abandonnés dans les rues. M. Pierre Sacconi, membre correspondant de la Société milanaise d'exploration, a l'intention de faire des excursions chez les tribus du voisinage encore inconnues.

M. le Dr James Petrie, gradué de l'université d'Aberdeen, a été envoyé à Magila dans l'Ousambara, comme médecin missionnaire.

D'après une correspondance des côtes orientales d'Afrique, publiée par le *Western Morning News*, le croiseur *Undine* est arrivé aux îles Comores à un moment où la traite s'y pratiquait sur une vaste échelle, et il a pu capturer huit bâtiments négriers dans l'espace de quelques jours,

Une lettre de M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, annonce que les explorateurs établis à Gondah, station du Comité national allemand, vont la quitter pour se diriger vers le lac Bangouéolo.

Les missionnaires anglais envoyés au Victoria Nyanza, MM. Stokes, Ashe et Wise, partis d'Ouyouy, ont dû rebrousser chemin après avoir fait 100 kilom. de marche vers le nord, les habitants d'un village leur demandant de payer le hongo en fusils et en poudre, ce qu'ils n'ont pas voulu faire.

Un traité de commerce a été signé à Lisbonne le 11 décembre 1882 entre le Portugal et le Transvaal. Il exempte les produits du sol des deux pays des droits d'entrée et de transit dans les deux États, et certaines denrées destinées au Transvaal des droits de débarquement dans la baie de Lorenjo Marquez. Ce traité a été approuvé par le gouvernement britannique, autorité suzeraine du Transvaal.

Des combats ont eu lieu entre les adhérents de Mapoch et les Boers, qui ont repoussé les Cafres, pris du bétail, des graines, et construit des forts autour des grottes où les indigènes se sont réfugiés. Le gouvernement du Cap leur a prêté deux canons et des munitions. Cinq des chefs rebelles ont fait leur soumission; on s'attend à ce que Mapoch soit bientôt pris.

Les hostilités entre les Boers et Mapoch n'ont pas permis aux missionnaires vaudois, qui se rendent à Valdézia, de prendre la route directe par Marabastadt; ils ont dû passer par Prétoria.

Une concession a été accordée pour 30 ans à M. Luble de Londres, pour la création d'une banque nationale à Prétoria.

**

Les missionnaires wesleyens ont fondé l'année dernière une station chez les Swazies, dans la partie orientale du Transvaal, avec l'intention de s'avancer vers le nord jusqu'à ce qu'ils aient rejoint la mission du pays d'Oumzila. Ils ont encore deux autres bases d'opérations, à Prétoria et chez les Barolongs, d'où ils marchent en avant, créant des stations et des sous-stations, de manière à en former une chaîne très forte, tous ces établissements s'appuyant les uns les autres.

Il est question de fonder à Natal une école industrielle et agricole pour les natifs.

Cettiwayo s'est rendu à Port Durnfort sur un navire de guerre anglais. Le résident anglais l'a reçu avec de l'infanterie et de la cavalerie, et l'a escorté jusqu'à Ulundi, pour l'y installer roi de la partie centrale du Zoulouland; la partie méridionale restera à John Dunn; la partie septentrionale sera donnée au chef Usibebu. Cettiwayo et John Dunn devront recevoir chacun un résident anglais.

Le gouvernement anglais examine la question de subsides à accorder à la Compagnie des Messageries, pour un service régulier de steamers de Natal à Tamatave et à Maurice.

Le Dr F.-O. Nichols écrit de Baïlounda, que la petite vérole y exerce ses ravages comme dans la colonie du Cap, et qu'il y en a beaucoup de cas parmi les natifs.

M. Ferreira de Amaral a fait une visite à la colonie des Boers de Humpata, qu'il a trouvée en grand progrès. Les propriétés sont abondamment pourvues d'eau, au moyen de canaux créés par les colons; leurs produits sont si abondants qu'ils ont déjà pu en exporter l'année dernière à Mossamédès; le gouverneur de Mossamédès leur a envoyé des semences, entre autres du chinchona de Saint-Thomas.

L'évêque d'Angola a fondé à Huilla une mission, sur une propriété de 2000 hectares de terres très fertiles.

Une société s'est fondée à Londres sous le titre de « Congo and Central African Company, » au capital de 250,000 livres sterling, pour trafiquer le long de la côte occidentale d'Afrique et spécialement sur le Congo, en se servant de la route construite par Stanley.

Le P. Augouard compte fonder une station sur la rive droite de Stanley-Pool, sur un terrain que lui a cédé Savorgnan de Brazza.

Le *Flirt* et le *Pioneer*, bâtiments de la marine royale anglaise, ont remonté la rivière Akassa, pour punir les natifs qui avaient incendié la factorerie de Wari Creek. Le *Pioneer*, tirant peu d'eau, a pu remonter jusque près du village, l'a bombardé et brûlé, après quoi une partie de l'équipage ayant débarqué l'a détruit.

Le capitaine Lonsdale, chargé par le gouverneur de la Côte d'Or de se rendre à Koumassie, s'est avancé de là jusqu'à Salaga. M. C. V. E. Graves l'a accompagné jusqu'à Abrouno, puis il a pris une route à l'est, jusqu'à Kratshie sur le Volta, après quoi il est remonté au nord vers Salaga.

Les natifs voisins de Libéria fabriquent des instruments, agricoles et autres, d'un fer si pur que, chauffé, il devient malléable au point qu'on peut le mettre au moule sans le faire fondre. Un spécimen de ce fer a été analysé par le Dr A. A.

Hayes, géologue de l'état du Massachusets, qui l'a trouvé composé de 98,40 % de fer pur et de 1,60 % de quartz, oxyde magnétique, cristaux de fer et zoolithe.

QUELQUES MOTS SUR LA COLONISATION EUROPÉENNE EN AFRIQUE,

A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. PAUL LEROY-BEAULIEU SUR LA COLONISATION [1]

On ne peut nous demander de résumer en un article, tel que ceux que comporte le format de notre journal, un livre de 650 pages, nourri et substantiel comme le sont toujours ceux de M. Leroy-Beaulieu, et dans lequel tous les coups portent, tous les détails, tous les chiffres ont leur importance et viennent directement à l'appui de la thèse que l'auteur prétend prouver. Nous ne pourrions donner ici qu'un pâle aperçu du volume, si nous voulions le considérer dans son ensemble ; aussi préférons-nous, après avoir indiqué ses grandes divisions, ne parler, d'une manière spéciale, que de la colonisation au point de vue africain.

L'auteur étudie d'abord, dans une première partie, le côté historique et géographique de la question. Le livre premier est consacré à la colonisation antérieure au XIXme siècle, aux efforts des Espagnols, des Portugais, des Hollandais, des Anglais, des Français, des Danois et des Suédois, pour créer des empires coloniaux puissants et durables. Chemin faisant, le savant écrivain montre que l'esprit étroit qui présidait alors à la fondation des établissements commerciaux, la dépendance dans laquelle on les maintenait, les privilèges énormes que l'on accordait aux compagnies marchandes, le travail forcé imposé aux indigènes, le mauvais régime des terres, empêchaient les colonies de progresser et de donner tous les fruits qu'on pouvait, semblait-il, en attendre.

Dans le livre deuxième, sur la colonisation au XIXme siècle, les premiers chapitres roulent sur les colonies de plantation ou d'exploitation, fondées en général dans la région tropicale. Elles sont destinées à fournir à l'Europe les denrées coloniales dont elle a besoin et attirent surtout les capitaux. Telles sont les Antilles, les Philippines, Java, La Réunion, etc. Un chapitre de 100 pages environ traite de l'Algérie, et un autre, beaucoup plus court, des autres possessions françaises. Les colonies anglaises, l'Australie en particulier, sont étudiées en détail,

[1] *De la colonisation chez les peuples modernes,* Paris (Guillaumin) 1882, in-8°, 659 pages, fr. 9.

sauf l'Hindoustan, pays dont l'histoire et la description exigeraient des volumes et dont l'auteur ne donne qu'un rapide aperçu.

Le côté purement scientifique de la colonisation est traité dans une seconde partie qui est intitulée : *Doctrines*. Peu d'écrivains étaient plus compétents que M. Leroy-Beaulieu pour étudier les questions de l'émigration humaine, de l'émigration des capitaux, du commerce colonial et de son utilité pour la métropole, enfin du meilleur régime applicable aux établissements d'outre-mer. Il serait trop long, et surtout sans rapport direct avec notre journal, de suivre l'auteur sur ce terrain de haute économie politique, où il est passé maître. Nous préférons résumer rapidement pour nos lecteurs ses vues sur la colonisation africaine.

Il n'y a pas, comme on le voit d'après le plan que nous venons d'exposer, de chapitre spécial consacré à l'Afrique. Il nous a fallu glaner çà et là les appréciations de l'auteur sur ce sujet, actuellement si brûlant surtout en ce qui concerne l'Algérie. M. Leroy-Beaulieu a, en effet, il y a quelques mois, publié sur cette colonie, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article fort remarqué, dans lequel il expose, comme dans son grand ouvrage, d'une manière nette et tranchée, son opinion, fort différente de celle qui prévaut parmi les députés algériens et les membres du gouvernement.

La plus importante des colonies françaises [1], non seulement de l'Afrique mais du monde entier, est sans contredit l'Algérie. Sa position est exceptionnelle ; située aux portes de l'Europe, à la lisière de l'Afrique, elle commande une grande ligne de côtes, et donne à la France une influence immense sur le bassin méditerranéen. C'est précisément à cause de cette situation si avantageuse, que beaucoup de personnes s'étonnent que la France n'en ait pas tiré un meilleur parti. Dans les mains d'une nation colonisatrice, comme l'Angleterre, disent-elles, l'Algérie serait devenue une véritable puissance avec laquelle il faudrait compter. M. Leroy-Beaulieu réfute victorieusement, selon nous, cette assertion. Pour lui, la colonisation de l'Algérie est sans précédents et sans analogies dans l'histoire ou dans le temps présent. Jamais, dit-il, une entreprise coloniale n'a offert à un peuple civilisé d'aussi grandes difficultés que l'Algérie. Elle n'est pas une terre vacante, comme

[1] Les possessions françaises en Afrique sont : L'Algérie, la Tunisie, le Sénégal et ses dépendances, le Gabon, Obock, la Réunion, Sainte-Marie, Mayotte, Nossi-Bé et quelques points sur les côtes de Madagascar (Voir la carte des possessions des Européens, dans notre numéro de janvier).

l'étaient à l'origine l'Australie, le Canada, la Nouvelle-Zélande et les États-Unis; elle ne peut donc être comme eux une colonie de peuplement. D'autre part, tout le sol n'est pas occupé et cultivé par une population dense, de mœurs douces, et ne peut devenir une colonie d'exploitation, comme le sont les Indes pour l'Angleterre et Java pour la Hollande. Les difficultés que rencontre l'Angleterre dans l'Afrique australe sont peu de chose, à côté de celles que les Français doivent surmonter en Algérie, car les Arabes sont plus nombreux, plus intelligents et plus guerriers que les Cafres et les Zoulous. En un mot, M. Leroy-Beaulieu croit que nulle autre puissance européenne, sans en excepter l'Angleterre ni la Hollande, n'eût obtenu dans ce pays, en un temps aussi bref, un aussi grand succès. Tout en faisant la part de l'amour-propre national dans les appréciations qui précèdent, on peut, sans crainte d'être démenti, dire que les progrès réalisés par la France en Algérie, depuis la conquête il y a 50 ans, sont considérables.

Aujourd'hui 400,000 Européens vivent en Algérie, tandis que le Canada, en 1763, lorsque les vicissitudes de la guerre le firent perdre pour la France, ne contenait que 60,000 Français, quoiqu'ils en fussent maîtres depuis deux siècles. Le pays du Cap et la colonie de Natal ne comptent pas aujourd'hui 300,000 Européens, quoique le mouvement d'émigration vers ces contrées ait commencé depuis 300 ans. La terre de l'Algérie est productive, le climat y est doux, du moins dans le Tell, on y trouve du travail; cela suffit pour expliquer le rapide peuplement du pays. Puis, les naissances dans la population européenne s'élevant en 1880 à 13,123 et les décès à 12,185, l'augmentation serait assez rapide même sans l'émigration. Les Français ne constituent que les 45 pour 100 de la population européenne totale. Les Espagnols et les Italiens sont fort nombreux et augmentent sans cesse. Il y a aussi beaucoup d'Allemands, de Suisses et d'Anglo-Maltais. Mais toute cette population tend à se fusionner, à cause de l'influence de l'école, des mariages mixtes et du grand nombre des naturalisations.

Les indigènes, au nombre de deux millions huit cent mille environ, sont aussi en voie d'accroissement rapide. En 1880, on a compté chez eux 68,107 naissances contre 61,134 décès.

Le commerce algérien représente la quinzième partie du commerce extérieur de la France. De 1877 à 1880, les importations se sont élevées de 216 à 303 $^1/_2$ millions, et les exportations, de 133 à 168 millions.

Il ne faut pas s'étonner que les importations dépassent les exportations. C'est le cas pour toute colonie, qui, pendant sa période

d'enfance ou d'adolescence, reçoit de l'étranger plus qu'elle ne lui rend. Elle attire les capitaux, qui s'y introduisent le plus souvent sous la forme de machines, d'instruments agricoles, etc.

Il n'y a guère plus de quinze ans que l'on a commencé à exploiter sérieusement les ressources de l'Algérie, et l'on peut maintenant reconnaître qu'elles sont considérables. Au point de vue minéral, elle possède le fer, le cuivre, le plomb argentifère, le zinc, la houille, etc. A la fin de 1880, il n'y avait pas moins de 36 mines concédées ; la production des minerais de toute nature avait été de 644,000 tonnes, et le nombre des ouvriers occupés de 2,414. Les mines de Mokta-el-Hadid, près de Bône, et de la Tafna sont les principales; elles produisent un excellent minerai de fer, qui prend la route de l'Angleterre et des États-Unis.

Malgré l'importance de ces gisements, c'est bien certainement l'agriculture qui est la première richesse de l'Algérie. On peut reprocher à ce pays de manquer d'humidité, mais combien de contrées qui présentent ce désavantage n'en sont pas moins productives ! L'Algérie a 11 ou 12 millions d'hectares de terres cultivables ; c'est à peu près le tiers de ce qu'il y en a en France ; les Européens en possèdent plus du dixième, et les meilleures. Les pâturages et les céréales occupent la plus grande partie de ces terrains, mais la culture des céréales ne s'étend guère. Sur les terres des Européens, la récolte est relativement d'un tiers plus élevée que sur celles des indigènes. Ce n'est que depuis sept ou huit ans que l'on s'est mis à cultiver la vigne. Les premiers colons lui préféraient le coton, qui produit 15 fois moins. La question des vignobles en Algérie est à l'ordre du jour, maintenant qu'un implacable ennemi s'acharne à la destruction des vignes françaises. Il y a aujourd'hui 17,000 planteurs pour 24,000 hectares; c'est encore peu de chose, toutefois le mouvement est donné ; des sociétés financières se fondent, et les vignerons du midi de la France se transportent en foule en Afrique.

L'alfa, cette herbe des hauts plateaux qui se sème d'elle-même et ne demande d'autres soins que ceux de la récolte, donne lieu à une exploitation active. On en exporte actuellement 70,000 tonnes par an, dont la plus grande partie va en Angleterre pour être convertie en papier. C'est à peine si 2,000 tonnes sont expédiées en France.

Les voies de communication, qui seules permettront de développer la production algérienne, sont de plus en plus nombreuses. Il y a 10,500 kilomètres de routes, et 10 millions de francs sont consacrés chaque année à en construire de nouvelles. On travaille aussi au creusement des puits. Les chemins de fer exploités ont environ 1200 kilomètres de lon-

gueur. Ils sont surtout nombreux à l'est et à l'ouest, mais il y a au centre une lacune qui sera comblée dans deux ou trois ans.

On compte en Algérie 229 bureaux de poste ou de télégraphe ; mais les colons se plaignent de ce que les relations avec l'Europe ne sont ni assez régulières ni assez fréquentes. Il serait temps, semble-t-il, d'établir un courrier quotidien, puisque le mouvement des passagers est de plus de 600 par jour en moyenne. Au point de vue de l'instruction, les Européens d'Algérie occupent une des meilleures places parmi les groupes de population du monde. On y compte 710 écoles primaires suivies par 49,000 élèves, mais l'enseignement secondaire est trop rudimentaire; il est moins bien organisé que l'enseignement supérieur, puisque Alger a une université, dont les facultés de droit et des lettres sont particulièrement fréquentées.

L'Algérie coûte beaucoup moins à la France qu'on ne le croit. Elle suffit par ses propres ressources à presque toutes ses dépenses ordinaires et civiles : la France n'intervient que pour quelques travaux extraordinaires, et se charge aussi de l'entretien de l'armée, tandis que l'Angleterre met ce dernier fardeau à la charge de l'Inde.

Par tout ce qui précède, il est bien prouvé que l'Algérie est dans une période de prospérité, qu'elle se peuple et s'enrichit, et toutes les décisions du gouvernement de la métropole doivent tendre à continuer l'œuvre patiente et féconde accomplie depuis 50 ans. En ce moment on s'occupe beaucoup de l'organisation de l'Algérie; de nombreux projets qui, aux yeux de leurs promoteurs, doivent faire progresser rapidement la colonie, sont devant le parlement. M. Leroy-Beaulieu, lui, ne le croit pas. La question qui le préoccupe surtout est celle des indigènes. Que veut-on faire d'eux ? demande-t-il. Sous le règne de Louis-Philippe, quelques écrivains parlaient de les refouler dans le désert ; cette théorie a encore des partisans. Or, rien ne serait plus inique, plus absurde. Jamais un peuple conquérant n'a réussi à refouler un peuple conquis ; il s'est juxtaposé ou fusionné avec lui, mais il n'a pas pu le faire disparaître; du reste, les révoltes récentes de l'Algérie peuvent donner une idée des guerres interminables qui seraient la conséquence d'une pareille mesure? Les 150,000 Indiens des États-Unis jettent de temps à autre dans l'inquiétude l'énorme population européenne de ce pays; que serait-ce si deux millions et demi d'Arabes étaient aux prises avec 400,000 Européens ?

Il faut donc vivre avec eux et avoir à leur égard une politique prudente, qui n'ait pas pour conséquence des troubles agraires, comme ceux

de l'Irlande. Or, M. Leroy-Beaulieu croit que l'on entrerait dans une mauvaise voie, en consacrant des sommes énormes à l'achat, par voie d'expropriation forcée, de 400,000 à 500,000 hectares aux Arabes, pour constituer des centres européens. Les 140,000 colons ruraux que compte l'Algérie possèdent ensemble 1,200,000 hectares, qui, mieux cultivés, pourraient suffire à une population agricole de 400,000 âmes environ. Il n'est donc pas nécessaire, si les terres confisquées par les Français au moment de la conquête et après l'insurrection de 1870 sont épuisées et vendues à des colons européens, d'en acquérir de nouvelles. D'ailleurs cette expropriation ne serait pas excusable ni à l'honneur de la France. On dépouillerait par force des indigènes qui ne demandent pas mieux que de conserver leurs terres et de les cultiver ; on formerait une population flottante, sans occupation, qui quitterait les campagnes pour les villes, et là, pourrait causer de grands embarras au gouvernement. Puis, la colonisation officielle n'a produit, d'après M. Leroy-Beaulieu, que de mauvais résultats. Les colons, trop réglementés, préfèrent s'établir libres de toute entrave et quittent peu à peu les terres du gouvernement. Il serait préférable de ne pas adopter le système de l'expropriation, mais attendre les fruits de l'achat à l'amiable, toujours plus fréquent, des terres aux indigènes, du morcellement et de la culture plus intensive des vastes espaces que possèdent déjà les Européens.

D'autre part, il est indispensable de soumettre les Arabes à un régime administratif et politique qui soit plus empreint de bienveillance. Il faut quitter les procédés humiliants et soupçonneux, et agir avec plus de franchise et de bonté. Croirait-on qu'un Arabe, chevalier de la légion d'honneur, ne peut, par exemple, s'absenter de Cherchell, où il réside, pour aller faire sa récolte dans une propriété à 30 ou 40 kilom. de là sans solliciter un permis du maire, et ce fonctionnaire, par mauvaise humeur, peut le lui faire attendre et même le lui refuser ! Un choix meilleur de fonctionnaires civils s'impose. On raconte qu'un ténor, faisant ses débuts sur le théâtre d'Alger et n'ayant pas eu l'agrément du public, aurait quitté la scène et serait devenu commissaire civil. Des maîtres d'étude, impuissants à tenir une classe de 25 ou 30 bambins, seraient allés administrer 10 ou 15,000 Arabes. Il est temps de constituer un personnel administratif colonial, bien préparé et connaissant la langue arabe.

Enfin, M. Leroy-Beaulieu demande qu'on augmente considérablement le nombre des écoles arabes, — il y en a aujourd'hui une trentaine, — et qu'on arrive à résoudre le problème de la représentation des indigènes dans le parlement, où ils pourront faire entendre leurs plaintes et éclairer bien des questions, obscures pour la plupart des députés.

Nous laissons à l'auteur toute la responsabilité de ses appréciations, mais il nous semble que la plupart de ses demandes sont tout à fait légitimes, et qu'elles s'imposent à l'attention du gouvernement.

Parmi les autres possessions continentales de la France en Afrique, la plus importante est le Sénégal. C'est, à cause du climat insalubre, plutôt une colonie de commerce et d'influence que d'agriculture et d'immigration. Quelques Européens, au nombre de 300 environ, sont établis à Saint-Louis, à Gorée, à Dakar et dans quelques comptoirs de l'intérieur, et ils étendent leurs relations dans un rayon de près de 800 kilom. Le commerce du Sénégal est stationnaire, ou plutôt il a décru dans une certaine proportion, surtout quant à l'importation. Il est temps que, par l'établissement de lignes ferrées, qui coûtent d'ailleurs peu de frais de construction dans ces contrées, la colonie reçoive une nouvelle impulsion.

Il y a peu d'importance à attacher aux comptoirs d'Assinie et de Grand Bassam sur la Côte de Guinée. Il est difficile du reste de donner le nom de colonies à de simples blockhaus, près desquels sont groupées quelques huttes européennes, pour un trafic assez borné d'ivoire, de bois d'ébène, de sandal et d'huile de palme. Le Gabon semble être d'une plus grande utilité pour la France, puisqu'il pourrait devenir le point de départ d'une ligne de pénétration conduisant dans la région du Congo.

Le petit port d'Obock, sur le golfe d'Aden, se trouve dans le voisinage du détroit de Bab-el-Mandeb. C'est avant tout une station sur la route des Indes, et il serait bien difficile de dire dès aujourd'hui, vu l'insalubrité du climat et le peu de bienveillance que témoignent les indigènes, si les projets de colonisation de M. Soleillet, sur les rivages de la baie de Tadjoura, seront couronnés de succès.

Parmi les îles africaines appartenant à la France, Mayotte, Nossi-Bé et Sainte-Marie ensemble comptent à peine 27,000 habitants, parmi lesquels quelques Européens. Ces colonies microscopiques n'ont guère d'importance qu'à cause de leur proximité de Madagascar, île sur laquelle la France cherche actuellement à étendre son influence.

L'île de la Réunion a, dans ces derniers temps, été particulièrement affligée par des crises industrielles et agricoles. Elle ne compte que 182,130 habitants, disséminés sur 251,676 hectares. Prise dans son ensemble, elle est, comme ses voisines, une fabrique de sucre ; 40,000 hectares sont consacrés à cette culture, 3700 seulement à celle du café et 541 à celle du tabac. Faute de port et à cause des cyclones, elle a été jusqu'à ces derniers temps une côte inhospitalière. La France ayant

consenti à d'énormes sacrifices pour faire à la Réunion un port et un chemin de fer, il faut espérer que cette île entrera désormais dans une ère de prospérité agricole et industrielle.

Si les Anglais ne possèdent pas en Afrique une terre aussi importante que l'Algérie[1], la colonie du Cap, sous le rapport de la position et du climat, ne le cède à aucune terre européenne.

Elle est située sur une des grandes voies de communication du monde — la plus grande avant le percement de l'isthme de Suez; — d'une salubrité exceptionnelle, elle est accessible à toutes les races humaines sans crise d'acclimatement; enfin, elle offre le phénomène de la réunion sur un même sol des produits les plus variés, la soie, les vins, les fruits, le blé, en même temps que des bois de grand prix. Malgré ces avantages immenses, les Hollandais, sur lesquels les Anglais l'ont conquis au commencement du siècle, n'avaient rien su tirer du Pays du Cap. Leur régime était déplorable; toute liberté politique manquait. Lorsque les Anglais arrivèrent, ils se trouvèrent en face d'une population travailleuse, économe, austère: les Boers. On chercha par l'immigration anglaise ou allemande à faire contre-poids à l'élément hollandais. Les Boers protestèrent contre une sorte d'infériorité politique dans laquelle on aurait voulu les placer, et un grand nombre émigrèrent pour fonder les établissements de Natal, de l'Orange et du Transvaal.

Au point de vue politique, la domination anglaise fut pour le Cap un grand pas en avant, car, dès 1853, le Cap recevait une constitution qui instituait une législature élective. Au point de vue commercial, ce fut un grand soulagement: les colons se trouvèrent enfin délivrés du monopole et des mille règlements dont la Hollande les avait accablés. Une liberté de commerce pleine et entière leur fut accordée. La métropole n'intervint que pour protéger leur produit principal, le vin. Ce sont des descendants de calvinistes français émigrés qui ont, les premiers, cultivé le fameux vin de Constance, qui fut pendant un temps le plus renommé du monde. Aujourd'hui ce cru a perdu sa vieille réputation, par suite de l'établissement d'une multitude de petites maisons de commerce qui, à la recherche de profits excessifs, ont détérioré ce précieux produit et lui ont, à la longue, enlevé son renom.

[1] Possessions anglaises en Afrique: Pays du Cap; Natal; Sierra Léone; Côte d'Or et autres points sur la côte de Guinée et en Sénégambie; Iles de l'Ascention, Sainte-Hélène, Tristan d'Acunha, Maurice, Seychelles, Amirantes, Socotora et Périm.

Le Cap est d'une étendue à peu près égale à la France, tandis que Natal a une surface onze fois plus petite. La population s'accroît rapidement ; elle double presque en 20 ans. L'agriculture présente un grand développement, mais les plantes tropicales, la canne, le café, le coton, le tabac, sont de plus en plus négligées. Il y a 1 ½ million de têtes de gros bétail au Cap, et plus de 12,000,000 de moutons. Une industrie nouvelle tend à prendre une grande extension ; c'est l'élevage de l'autruche, dont les fermiers retirent un grand profit — 200 fr. par tête et par année — par suite de la vente des plumes.

Le Cap et Natal ont, à côté de l'élève du bétail, des richesses considérables à exploiter : l'extraction de la houille, du cuivre, des diamants, et les gisements de guano que renferme l'île d'Ichaboe, déclarée possession britannique en 1861. Ce sont là des éléments de prospérité qui promettent à la colonie un avenir solide, alors même que la route d'Europe aux Indes ou en Australie par le Cap serait complètement abandonnée.

De la colonie de Sierra Léone [1] les Anglais n'ont pas retiré tous les fruits qu'ils en attendaient. Fondée en 1787, elle avait pour but de procurer un asile aux esclaves enlevés aux négriers ou achetés par le gouvernement. Mais les efforts les plus louables se sont heurtés contre la paresse, l'apathie, le penchant à l'ivrognerie des nègres. L'influence de la religion et de l'école a cependant eu pour conséquence une amélioration progressive dans l'état du peuple, et, à l'heure actuelle, la colonie de Sierra Léone, à laquelle on joint l'île de Sherbro, a un mouvement d'échanges toujours plus considérable.

Sur les bords de la Gambie, les Français et les Anglais luttent d'influence, mais les établissements européens ne peuvent guère y acquérir une grande importance, à cause de l'insalubrité du climat.

La Côte d'Or et les régions voisines vont prendre un rapide développement, par suite de la découverte des riches gisements aurifères de Wassaw, dont notre *Bulletin mensuel* enregistre régulièrement les progrès.

Des îles anglaises dans l'Océan Atlantique Sainte-Hélène est la principale, non seulement à cause des événements historiques dont son nom évoque le souvenir, mais parce qu'elle est la plus fertile. L'Ascension n'est qu'un rocher, stérile en majeure partie. Les Anglais y ayant transporté à grands frais de la terre végétale prise sur la côte de Guinée, on

[1] M. Leroy-Beaulieu ne fait mention dans son livre que des colonies du Cap et de Natal. Il nous a cependant paru utile de donner quelques détails sur les autres possessions, si intéressantes à beaucoup d'égards, de l'Angleterre en Afrique.

a planté quelques arbres, et l'île a pris un aspect plus riant. Enfin, l'île de Tristan d'Acunha jouit d'un climat doux et nourrit une population bien calme, bien paisible, qui ne se doute guère du tumulte qui règne sur la terre, puisque c'est à peine si elle voit d'année en année un vaisseau lui apporter des nouvelles du reste du monde.

L'île Maurice, dans l'Océan Indien, est très florissante, grâce à ses richesses naturelles et à l'entière liberté dont le commerce y jouit. La population est de 325,000 habitants, sur lesquels on compte 32,000 créoles d'origine française et fort peu d'Anglais. Le mouvement du commerce est de 120 millions de francs. Le gouvernement colonial de Maurice s'étend sur l'île Rodrigue, qui est sans importance, et sur les archipels des Seychelles et des Amirantes, qui, entourés de récifs madréporiques, jouissent d'un climat doux, sont fertiles mais peu peuplés.

Les possessions portugaises en Afrique [1], dit M. Leroy-Beaulieu, ne furent pas tout d'abord de véritables colonies, dans le sens étroit du mot, mais une chaîne de comptoirs et de points de ravitaillement, défendus par des forteresses. Tous les lieux que les Portugais occupaient sur les côtes étaient les différentes étapes de leurs premiers et périlleux voyages ; ils étaient placés à des points géographiques qui dominaient la route commerciale d'alors ; c'étaient des escales où les vaisseaux pouvaient se radouber, se mettre à couvert et s'approvisionner ; c'étaient des relais, qui servaient également, en cas de guerre avec d'autres puissances, pour la protection des bâtiments nationaux. Quand les premiers navigateurs trouvaient des îles inhabitées, ils y déposaient des cochons, des chèvres et d'autres animaux, qui, abandonnés à eux-mêmes, se multipliaient avec rapidité et servaient après quelques années à ravitailler leurs vaisseaux. Quand, la navigation se perfectionnant, les vaisseaux de commerce cessèrent de suivre les côtes et purent, à travers la haute mer, fournir un long trajet sans s'arrêter, ces stations perdirent la plus grande partie de leur valeur. Plus tard elles reprirent de l'importance, par suite de l'extension du commerce des esclaves. La traite des nègres fut, au point de vue pécuniaire, une source de profits assez notables pour le Portugal. Ce n'est pas que les colonies d'Afrique en devinssent réellement plus prospères ; au contraire, tout étant tourné

[1] Possessions portugaises : Angola ; Mozambique ; îles Açores, Madère, du Cap Vert, Bissagos, St-Thomas et du Prince.

vers la traite, les autres sources de revenu, l'agriculture et le trafic des productions naturelles du pays, étaient abandonnées. « A force de vendre des esclaves, dit M. Vogel, on a dégarni les plantations, fait fuir les travailleurs, exaspéré la population indigène, et, par l'appât d'infâmes profits, fait de ces provinces un exutoire de la société portugaise. Qui donc aurait voulu salir son nom en s'intéressant à des entreprises si aventureuses et si honteuses ? » Les colonies portugaises d'Afrique, qui ne devaient une prospérité factice qu'à la traite, perdirent toute importance par son abolition. L'Angola et la capitainerie générale de Mozambique ne sont plus guère aujourd'hui que des épaves de l'ancien empire portugais. Depuis quelques années, cependant, le gouvernement se préoccupe de tirer parti de ces riches régions par l'établissement de routes et de chemins de fer ; mais les capitaux lui manquent, et c'est pour cette cause que la construction si désirée d'une ligne ferrée de Lorenzo Marquez, sur la baie de Delagoa, à Prétoria, capitale du Transvaal, se fait si longtemps attendre.

Parmi les îles africaines appartenant au Portugal, les Açores et Madère doivent être plutôt considérées comme des provinces que comme des colonies. Elles sont du reste riches et prospères, par suite de leur admirable position au point de vue commercial, de leur doux climat, de leurs productions naturelles et du gouvernement libéral qui les régit.

On ne peut en dire autant ni de l'archipel du Cap Vert, ni des îles St-Thomas et du Prince au fond du golfe du Guinée. Leur climat est si malsain, qu'elles ne peuvent guère donner lieu à une colonisation sur une grande échelle.

A part les îles insalubres de Fernando-Po et d'Annobon dans le golfe de Guinée, les possessions espagnoles en Afrique [1] sont de véritables provinces de la métropole. Les établissements sur la côte de Maroc n'ont d'importance qu'au point de vue militaire. Quant aux Canaries, le climat est chaud, mais sain ; la terre est fertile, mais les majorats et l'étendue des terres domaniales en friche retardent les progrès ; beaucoup d'habitants intelligents et laborieux émigrent aux Philippines et au Vénézuéla.

Dans cette revue des colonies européennes en Afrique, nous n'avons pas à parler des possessions turques [2], leurs relations avec la Turquie n'ayant jamais été de la nature de celles de colonies à métropole. Le

[1] Possessions espagnoles en Afrique : Ceuta et Santa Cruz de Mar Pequana, îles Canaries, Fernando-Po et Annobon.

[2] Possessions turques : Égypte et Tripolitaine.

gouvernement de la Porte ottomane, qui n'a rien fait pour coloniser l'Égypte et la Tripolitaine, ne les considère que comme une source de revenus.

Il est donc superflu de nous y arrêter, et nous préférons, en terminant, signaler les tentatives de l'Italie, de la Belgique et de l'Allemagne, pour accroître leurs relations avec l'Afrique. La première de ces puissances a déjà mis le pied sur le continent par la fondation de son comptoir d'Assab. Quant aux deux autres, elles se contentent, pour le moment, d'envoyer leurs voyageurs dans le plateau central et d'y établir des stations civilisatrices.

Réjouissons-nous de voir l'attention de l'Europe se porter sur la terre africaine. A notre époque, et par suite des principes élevés qui animent les promoteurs de ces projets, il ne pourra en résulter que du bien, et ce sera un pas en avant, vers une régénération de l'Afrique que nous appelons de tous nos vœux.

CORRESPONDANCE

Khartoum, 27 décembre 1882.

Monsieur le Directeur de L'*Afrique explorée et civilisée*, à Genève.

Monsieur,

Comme j'en avais le pressentiment, l'hostilité jalouse du gouverneur de Famaka, m'a obligé à abandonner les parages du Haut-Nil-Bleu vers la fin d'octobre. Encore ai-je à me féliciter d'avoir entrepris le voyage de Khartoum de ma propre initiative, car, peu de jours après mon départ de Famaka, on y reçut un ordre du gouverneur général du Soudan, de m'expédier à Khartoum, afin que je m'y justifiasse de l'accusation portée contre moi d'être en connivence avec les insurgés. Mon voyage n'a pas été tout à fait inutile du reste, car il m'a donné l'occasion de rectifier le cours du Nil-Bleu. En faisant l'ascension de la montagne de Maaba, entre Famaka et Roseires, je découvris, à son sommet, une immense caverne en forme de cheminée inclinée, dans laquelle une vingtaine de femmes et de jeunes filles nègres étaient occupées, tout en chantant, à recueillir des milliards de scarabées, gros comme l'ongle de l'index, qui s'y trouvaient en si grande abondance, que les moissonneuses n'avaient qu'à déplacer quelques-unes des pierres roulantes de la grotte, pour les voir jaillir littéralement comme des fontaines d'eau débordantes. On fait cette récolte ainsi annuellement ; les animaux récoltés sont grillés sur des plaques en fer et conservés à titre de friandises, ou comme ingrédient de la sauce de la pâte de pain, pendant le reste de l'année. Ce scarabée est le même que celui qui, connu des Arabes sous le nom de *andade*, est une des plaies des champs de doura dans le Soudan inférieur. Mais le fait que les nègres Hamègues et Tabis le récoltent est nouveau.

Entre Sennaar et Khartoum, parcours que je pus faire en bateau à vapeur, je fus surtout frappé par l'apparence des embouchures des deux grands affluents du Fleuve Bleu inférieur : le Rahad et le Dinder. Ce ne sont que des fossés de 70^{m} à 80^{m} de large et d'une profondeur de 2^{m} environ. Même à cette époque, où le

Fleuve Bleu conserve encore à peu près le maximum de sa crue, ces deux affluents ne lui apportaient déjà presque plus d'eau. Le rôle que leur attribue sir Samuel Baker, dans la crue des deux Nils réunis, a donc été fort exagéré ; et ce n'est ni à l'Atbara, ni au Rahad, ni au Dinder, mais bien au Fleuve Bleu lui-même, grossi par ses affluents (permanents) du pays des Gallas et du Godjam, qu'incombe le soin de pourvoir annuellement la Basse-Égypte et le Delta du limon fertilisant auquel ces dernières terres doivent leur existence.

Une recrudescence d'insurrection vient de se révéler au Fleuve Bleu, la ville de Karkodj ayant de nouveau été attaquée et partiellement réduite en cendres par les Arabes.

Je crains bien que l'année prochaine ne se montre pas favorable à la continuation de mes explorations. En tous cas je vous dois encore des notes plus détaillées sur les précédentes, et vous les recevrez bientôt.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée,

Juan-Maria Schuver.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Paul Gaffarel. L'Algérie. *Histoire, conquête et colonisation.* Paris, (Firmin Didot et Cie), 1883, in-4°, 708 p. avec 3 cartes, 4 chromo, et plus de 200 gravures ; 30 fr. — Si les ouvrages sur l'Algérie se multiplient, on ne peut pas s'attendre à en voir paraître beaucoup de l'importance de celui que vient d'écrire le savant doyen de la faculté des lettres de Dijon, M. Paul Gaffarel, et que MM. Firmin Didot et Cie ont édité avec un art qui approche de la perfection. Ils ont voulu que le texte et les illustrations se prêtassent un mutuel concours, que « de la combinaison des divers éléments de gravures qui permettent maintenant de rendre le fait historique dans toute sa vérité, de représenter la nature dans tout son pittoresque et les productions de l'art et de l'industrie dans toute leur splendeur, il résultât comme un livre à côté du livre, l'un expliquant l'autre et se contrôlant mutuellement. » Quoique intimement unies, les deux œuvres n'en sont pas moins distinctes. Dans la première, le livre proprement dit, M. Gaffarel expose d'abord d'une manière complète l'histoire de l'Algérie avant 1830, sous les dominations carthaginoise, romaine, vandale, grecque, arabe et berbère ; puis il donne l'histoire succincte des relations entre la France et l'Algérie avant l'expédition de 1830 ; vient ensuite celle de la conquête, divisée en trois périodes : la première, de la résistance *turque* terminée par la prise de Constantine, la seconde, de la résistance *arabe* représentée surtout par

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Abd-el-Kader, mais prolongée jusqu'aux dernières insurrections du sud Oranais, et la troisième, de la résistance *nationale* des Kabyles, des Kroumirs et des Touaregs de race berbère, couche humaine primitive, qui a précédé tous les envahisseurs sur le sol de l'Algérie. Dans le récit de ces longues luttes, sans cesse renouvelées, M. Gaffarel ne s'est proposé qu'une chose, transmettre à la postérité, avec méthode, clarté et impartialité, les choses mémorables dont il avait à parler.

Dans la seconde partie consacrée à la géographie physique, économique, politique et descriptive, il a saisi avec une grande sûreté de coup d'œil les multiples aspects de la nature de l'Algérie. Économiste, il a donné un traité complet sur la production minérale, végétale, animale, industrielle et commerciale, sur l'importation et l'exportation, ainsi que sur les voies de communication de la colonie, s'appuyant toujours sur les documents les plus authentiques et les plus récents. Dans la géographie politique, il a abordé tous les problèmes actuels : bureaux arabes, royaume arabe, régime civil et régime militaire, assimilation, autonomie, colonisation, etc., et il a résumé les débats sur ces graves questions, avec la précision d'un homme qui connaît à fond les sujets dont il parle, montrant, avec une parfaite bonne foi, le chemin parcouru, les fautes commises, les progrès accomplis, les écueils actuels et le moyen de les éviter. Il a joint à son ouvrage un index bibliographique de 14 pages, le plus complet qui existe.

L'œuvre littéraire est rendue vivante pour les yeux par les illustrations, au choix desquelles a présidé un goût parfait, soit pour les quatre grandes chromolithographies, auxquelles la couleur donne un grand charme, en leur conservant ce qui constitue l'originalité de la colonie algérienne, soit pour les nombreuses gravures hors texte et les gravures dans le texte presque à chaque page, d'après des photographies, des tableaux de la galerie historique de Versailles, etc. Outre un certain nombre de cartes spéciales et de plans, l'ouvrage est accompagné de trois cartes distinctes des provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran, au $^1/_{500000}$, d'une exactitude et d'une exécution irréprochables. Ce volume est une véritable encyclopédie algérienne, et ceux qui l'auront étudiée connaîtront leur Algérie à fond. Mais l'auteur a visé à mieux qu'à la faire connaître, il a voulu la faire aimer ; ceux qui l'auront vue dans son livre désireront ardemment la voir en réalité.

BULLETIN MENSUEL (*5 mars 1883.*)

Le développement des relations entre la France et l'**Algérie** va donner lieu à une amélioration dans le service des voyageurs entre Marseille et Alger, qui aura prochainement, une fois par semaine, un « rapide, » réduisant la traversée à 30 heures, ce qui représente à peu près la marche la plus prompte qu'il soit possible d'atteindre aujourd'hui. A cet effet, la compagnie Transatlantique fait construire deux grands navires, aménagés pour le transport des passagers. D'autre part le réseau des chemins de fer se complète : on va procéder aux études de la ligne de Blidah à Alger, qui font partie des travaux d'ensemble relatifs à la construction de la voie d'Alger à Laghouat ; on installe les chantiers des nombreux travaux d'art à exécuter sur la ligne de Soukaras à Ghardimaou ; en outre, d'après le *Bulletin géographique de Bordeaux,* les Chambres françaises ont voté, et le gouverneur général a concédé à la compagnie de l'Est Algérien, la ligne de Beni-Mansour à Bougie, et celle de l'oued Tikester vers Bougie, par le Bou Sellam et l'oued Amazin. La première, d'une longueur de 97 kilom. desservira la riche vallée du Sahel, la seconde de 85 kilom. reliera Bougie à Sétif, et lui amènera, avec les produits agricoles des vastes plaines sétifiennes, les produits miniers de fer, plomb et cuivre échelonnés le long du Bou Sellam et de l'oued Amazin. Les magnifiques forêts de l'Akfadou, sur les flancs du Djurjura, apporteront aussi à la première les produits de leurs diverses essences forestières. D'après le *Progrès de Sétif,* la compagnie des Aciéries de Firminy aurait l'intention de créer des hauts-fourneaux à Bougie, pour l'exploitation des riches mines du djebel Anini, qui n'attendaient pour être ouvertes que la création de la ligne directe de Sétif à Bougie. Jusqu'ici on n'avait pas établi de hauts-fourneaux en Algérie ; ce fait constituerait une révolution dans la métallurgie de la colonie.

En **Tunisie,** les mines de fer de Tabarca, que l'on dit très riches, vont être exploitées sur une grande échelle, mais le minerai devra en être envoyé aux hauts-fourneaux de Marseille. Les ingénieurs français de la compagnie Bone-Guelma et de celle des Batignolles se sont rendus à Tunis, pour résoudre définitivement la question du port qui doit être creusé dans le lac Bahira, afin de faciliter l'arrivée des paquebots dans la capitale de la régence et d'y développer le commerce. Dans le sud, à Bou-Edura et à Gabès, les indigènes trouveront bientôt de grandes ressour-

ces, grâce à la compagnie Anglo-Française qui s'est formée pour l'exploitation de l'alfa, et qui construira un chemin de fer, du port de la Skira jusqu'au plateau où elle a sa concession. Elle aura ses bateaux pour transporter l'alfa en Angleterre.

L'Angleterre concentre à Souakim les troupes égyptiennes qui, sous la conduite de nombreux officiers anglais, doivent être envoyées dans le **Soudan** contre Mohamed Ahmed. Les forces de celui-ci ont franchi le Nil, et 30,000 insurgés bloquent Kaouah, point stratégique à 100 kilom. de Khartoum. Les habitants en sont réduits à la dernière extrémité, par suite du manque absolu de vivres. Pour assurer la sécurité de Khartoum, le gouverneur, Abd-el-Kader pacha, l'a transformée en île, au moyen d'un canal de 5^{m} de largeur et de 3^{m} de profondeur, creusé entre les deux fleuves. Les garnisons d'El-Obeïd et de Bara, dans le Kordofan, n'ont pu tenir contre les troupes du faux prophète qui les entouraient ; réduites à une extrême misère, elles ont dû se rendre. Les missionnaires romains des stations d'El-Obeïd et de Delen ont tenté de s'échapper, mais, arrêtés par les soldats du *mahdi,* ils ont été sommés, sous les plus terribles menaces, de renoncer au christianisme. Sont-ils vivants ou morts ? Mgr Sogaro, successeur de feu Mgr Comboni au vicariat apostolique de l'Afrique centrale, qui se préparait au Caire à se rendre au Soudan, l'ignorait encore à la fin de janvier. Il est à craindre que les insurgés ne les aient massacrés, car Mohamed Ahmed se présente toujours plus ouvertement comme l'adversaire des chrétiens et de tous ceux qui, en Égypte et en Abyssinie, s'allient avec eux. Dans un message aux chefs indigènes de l'Abyssinie, il les a invités à tirer eux aussi l'épée pour la cause d'Allah, et à se joindre à son armée, leur promettant « de l'or, de l'argent, des armes et de belles esclaves. » — M. Godfried Roth, domicilié à Schekka, et M. Robers, tous deux inspecteurs du service contre la traite au Soudan, ont été également faits prisonniers.

D'après le *Daily News*, les chasseurs d'esclaves se joignent tous à Mohamed Ahmed, sous lequel ils espèrent pouvoir poursuivre impunément leur odieux trafic. Avec le *mahdi*, ils comptent chasser les Égyptiens du Soudan. Le seul moyen de les réduire serait l'abolition de l'esclavage dans la Basse-Égypte. La demande d'esclaves supprimée, et les ports de la mer Rouge fermés, ils devraient forcément renoncer à la traite. Baker pacha estime que la défaite du *mahdi* arrêterait le trafic des esclaves du Soudan avec Tripoli, par le Kordofan et le Darfour. De son côté, Schweinfurth croit que l'abolition de l'esclavage nécessitera la créa-

tion d'asiles, où les esclaves devront être éduqués et protégés, jusqu'à ce qu'ils puissent travailler et s'entretenir eux-mêmes. Il y a des milliers d'enfants, nés dans l'esclavage et l'ignorance, qu'il faut élever pour en faire des êtres raisonnables et civilisés.

La rébellion s'est étendue au Sennaar dans le voisinage de l'Abyssinie. L'insécurité de cette région rend très difficile à M. **J.-M. Schuver** la continuation de son exploration. Dans notre précédent numéro nous avons publié une lettre de lui, datée, le 27 décembre, de Khartoum, où il s'était réfugié. Dès lors les *Mittheilungen de Gotha* en ont reçu une de Famaka du 25 septembre, renfermant des détails sur un voyage qu'il a fait dans les montagnes à l'est de Famaka et au nord du Nil Bleu, après nous avoir écrit le 8 juin du Ghébel Kouba (v. IIIme année, p. 317). Il a fait, pendant la saison des pluies, l'ascension du plus haut sommet des monts du Fazogl, et visité les montagnes des nègres Kadalos, en particulier le village de Godiou, à 650^m^ au-dessus de la plaine, sur les rochers les plus sauvages que l'on puisse imaginer, dans la partie septentrionale des monts Goumous. De là il a pu relever une grande étendue de pays, jusqu'au Dinder, et corriger plusieurs erreurs des cartes anciennes. — M. Schuver présente le pays de Kadalo comme le plus beau qu'il ait vu jusqu'à présent en Afrique. Quoique les rochers ne s'y élèvent pas à plus de 650^m^ au-dessus de la plaine, l'œil y rencontre partout les colonnes les plus admirables, les formes les plus bizarres de granit rouge, imitant des piliers de basalte et offrant un contraste parfait avec les vallées, qui ont une végétation luxuriante. La langue des Kadalos est un mélange de goumou, de berta et de quelques restes d'un langage plus ancien. Comme leurs voisins les Kamegs, ils sont assez bien vêtus et tissent eux-mêmes leur *domour,* sorte de toile de coton indigène. Leur pays abonde en girafes. L'explorateur y a trouvé un arbre nommé *dambousch,* inconnu jusqu'ici, pense-t-il, en Europe, et qui ne se rencontre que dans les fentes de rochers de la partie supérieure des monts Kadalos. Le fruit se trouve dans une enveloppe de la longueur d'une fève qui contient quatre graines, dont le goût aromatique tient à la fois du poivre et de la muscade; on les mêle avec le café, ou bien on les fait infuser comme celui-ci. L'exploration du pays de Kadalo a été interrompue par l'attitude hostile du cheik Mahmoud des monts Minza, qui, excité par un derviche du *mahdi,* souleva contre Schuver la population, en sorte qu'il dut s'enfuir à Khartoum. Il ne pensait pas pouvoir, pour le moment du moins, continuer son exploration vers le sud, le gouverneur de Famaka lui ayant confisqué ses armes, et la rébellion empêchant la for-

mation d'une escorte digne de confiance. En outre, la mort de Piaggia le laissait sans compagnon de voyage européen. Il rapporte encore que Ras-Adal, roi du Godjam, a profité des troubles actuels du Soudan pour étendre son territoire jusqu'à une journée et demie au sud de Kouba, en soumettant la grande tribu des Woumbaras Gallas, jusqu'ici indépendante, au nord du Nil Bleu, et les Beri-Bertas, dont il a dévasté le territoire, pour le couvrir ensuite, selon la mode abyssinienne, d'un réseau de colonies militaires. — Une lettre de M. **Soleillet** d'Ankober annonce que Ras Goubana, le plus important des feudataires de Ménélik, a soumis à celui-ci tous les pays Gallas jusqu'à Kaffa, dont le roi est devenu tributaire de celui du Choa. M. Soleillet a obtenu de Ras Goubana l'autorisation de se rendre à Kaffa.

Les renforts de la Société des **missions anglicanes,** destinés à la station du **Victoria Nyanza,** se sont rendus d'Ouyouy à Ourambo, pour tâcher de découvrir une nouvelle route par le pays de Mirambo. M. Copplestone, qui connaît très bien ce dernier, les a accompagnés, et a trouvé Mirambo parfaitement disposé à leur égard. Il leur a donné un guide pour les conduire jusqu'à un village qui lui appartient à l'extrémité sud du lac, d'où ils auront pu gagner facilement Roubaga.

D'après les *Missions d'Afrique*, les **missionnaires romains** établis dans le Massanzé, sur la rive occidentale du **Tanganyika,** ont fait un voyage au nord du lac, chez Mvrouma, sultan de la rive occidentale du Roussizi. Les missionnaires firent avec le chef l'échange du sang, en signe d'alliance, mais le quittèrent ensuite sans s'être engagés définitivement à s'établir chez lui. Une seconde excursion les conduisit jusque dans l'Ousighé, chez Roussavia, aussi au nord du lac, mais sur l'autre rive du Roussizi. L'**Ousighé** est un pays très riche ; sa population est la plus considérable et la mieux groupée de toutes celles qui sont répandues sur les bords du lac. Dans l'intérieur, entre le lac et les montagnes qui s'élèvent à quelques kilomètres, il y a également de nombreux villages. C'est dans l'un d'eux qu'habite le sultan Roussavia. Il reçut les missionnaires dans sa case, sur une natte neuve préparée pour eux, conserva devant eux la gravité qui convient à un chef de son importance, et ne fit paraître ni crainte, ni étonnement, ni admiration. Il leur fit une impression beaucoup meilleure que le jeune Mvrouma, son rival, sur la rive droite du Roussizi, et, comme ses sujets sont plus nombreux et son district plus salubre, c'est chez lui qu'ils résolurent de s'installer. « Si mon pays vous plaît, » leur dit-il, « il vous est ouvert ; je vous verrai avec plaisir chez moi ; cherchez un lieu qui vous agrée. » Ils choisirent, à

moins d'un kilomètre du lac, près de la place du marché, sur une éminence au pied de laquelle coule un ruisseau limpide, un endroit qui leur parut propre à la culture; ils y fonderont une station. Ils sont rentrés dans celle d'Oudjidji, où le gouverneur arabe, Mouini Héri, qui représente le sultan de Zanzibar sur la rive orientale du Tanganyika, leur a dit avoir reçu l'ordre de les protéger. — Enfin ils préparent encore, sur la rive occidentale au fond du golfe de Burton, l'établissement d'un autre poste, pour y transporter leur orphelinat de Moulonéoua, et y asseoir solidement la base de villages chrétiens en dehors de l'influence musulmane. — Le même journal nous apporte de nouveaux renseignements sur l'**Ouemba** au sud du Tanganyika et au nord du lac Bangouéolo, exploré en partie par Livingstone, mais où très peu d'Arabes ont conduit leurs caravanes; aussi les esclaves y sont-ils à très bon marché, et les étoffes à un très haut prix. Pour s'y rendre de Tabora, on traverse plusieurs rivières, dont une seule dans des canots que les indigènes font d'écorces d'arbres cousues ensemble, et qui ne peuvent pas contenir plus de trois personnes. Les esclaves dans l'Ouemba sont vendus à vil prix : un adulte, de 15 à 20 fr., ou de 2 à 5 dotis de calicot; un enfant, de 5 à 10 fr. ou de 1 à 2 dotis; quelquefois, on peut acheter deux esclaves pour 20 ou 25 livres de sel.

Depuis assez longtemps déjà, M. Reichard, qui a accompagné à Gonda les explorateurs de la **Société africaine allemande** se proposait de faire, à ses frais, une excursion de trois mois au delà du Tanganyika, pour y acheter de l'ivoire, revenir le vendre à la côte et entreprendre après cela une nouvelle expédition à l'intérieur. MM. les Drs Böhm et Kaiser ont résolu de profiter de l'occasion, pour aller explorer une région moins connue que celle de Gonda. D'ailleurs cette station, entre Tabora et Karéma, leur paraissait un peu superflue au point de vue des intérêts de l'Association internationale, et, après l'expérience qu'ils avaient faite sur son insalubrité pendant la saison des pluies, ils étaient décidé à l'abandonner. Ils ont tourné leurs regards vers les bords du **lac Moero,** pays qui, en ce qui concerne l'histoire naturelle, est tout à fait inconnu. De là ils comptent explorer le cours supérieur du Congo, jusqu'au point où Stanley l'a atteint. Comme ils ont appris que des *ambaquistes*, trafiquants d'ivoire de l'ouest, arrivent jusqu'au lac Moero, ils pensent qu'ils pourront aussi étudier la topographie du pays entre ce lac et la station que le Dr Pogge fonde à Muquengué. Le Dr Kaiser devait partir le premier, pour faire une excursion dans l'Oufipa et rejoindre le gros de l'expédition.

Sur ces entrefaites, les établissements créés par les explorateurs allemands à **Weidmannsheil,** à l'ouest de Gonda, pour leurs collections, leurs munitions et leurs armes, ont été consumés par un incendie, causé par un feu d'herbes allumé par leurs gens, à quelque distance de leur campement, un jour de grand vent et malgré leurs recommandations. Le Dr Böhm, qui travaillait à Weidmannsheil, ne put sauver que quelques armes, devenues pour le moment inutiles, par le fait que toutes les munitions (2500 cartouches et 5 tonneaux de poudre) ont fait explosion ; archives, rapports originaux. correspondance, mémoires ornithologiques, ouvrages scientifiques, collections, aquarelles, etc., tout a été détruit. Le Dr Böhm n'a conservé que ce qu'il avait sur le corps et les armes susmentionnées. Les indigènes ont témoigné aux explorateurs beaucoup de sympathie, et leur ont fourni des vivres et des couvertures. Les voyageurs ne se sont pas laissés ébranler par cette catastrophe, et reprendront leur projet de voyage à l'intérieur quand leurs pertes auront été réparées. Le Dr Kaiser s'est mis en route le 1er septembre pour l'Oufipa, mais il a été arrêté par un accès de fièvre à Oukalanga, entre l'Ougounda et le Manyara. Le 5 septembre, le lieutenant Storms a passé à la station de Gonda, se rendant à Karéma.

Avant de quitter le **Tanganyika**, disons encore que le **vapeur à hélice** donné, par M. R. Arthington de Leeds et d'autres amis, à la Société des missions de Londres, pour le service des stations des bords de ce lac, est terminé et a été expédié démonté à Quilimane, accompagné par M. James Roxburgh, ingénieur. L'African Lakes Company le transportera par le Chiré et le Nyassa au sud du Tanganyika, où M. Roxburgh, aidé du capitaine Hore et de MM. Swann, Dunn et Brooks, qui l'y ont précédé, le remontera pour le lancer sur le lac. Il portera le nom de : *La Bonne Nouvelle*, en kisouahéli, *Habari Njema*.

Nos lecteurs se rappellent l'attaque de la station de **Masasi** par les Magwangwaras (v. p. 9), et la retraite de ceux-ci vers Majéjé, avec les captifs qu'ils avaient faits et que M. Maples espérait pouvoir racheter. A cet effet, ce dernier envoya quelques-uns de ses gens à la côte, à Lindi, y acheter les étoffes nécessaires pour la rançon des prisonniers, après quoi il les expédia à Majéjé; mais les Magwangwaras avaient quitté ce lieu après avoir tué les enfants. D'après le *Central Africa*, journal de la mission des Universités, ils rencontrèrent à Majéjé Edward Abdallah, le guide de la caravane envoyée à M. Johnson, à Ngoï, sur le Nyassa, cinq mois auparavant. Il avait vu alors les Magwangwaras, qui lui avaient exposé leur plan à peu près en ces termes : « ces Européens

nous prêchent la paix avec tous les hommes; nous ne pouvons l'accepter; Dieu nous a donné une œuvre à faire : la guerre. Que les Européens engagent la lutte avec nous. S'ils nous vainquent, nous reconnaîtrons que leurs paroles sont vraies et que Dieu est avec eux; nous avons appris que ceux qui viennent dans le pays sont braves et forts; nous en ferons l'épreuve à Masasi; nous les surprendrons avant le lever du soleil, nous emmènerons leurs gens et tout ce que nous pourrons prendre de leurs biens. Nous ne les tuerons pas cette fois, mais nous verrons s'ils sont braves; s'ils ne sont pas forts, nous comprendrons que nous pouvons avoir raison d'eux, et nous reviendrons une seconde fois pour les détruire entièrement. Quand nous les aurons tués, nous prendrons le cœur du chef et nous l'emporterons comme un charme, avec lequel nous pourrons soumettre tous les blancs qui viendront dans le pays. » Dans ces circonstances, M. Maples a dû renvoyer à Zanzibar tout ce qui restait de la communauté d'esclaves libérés de Masasi, soit 57 colons adultes et 12 enfants. Les missionnaires sont demeurés auprès des Yaos devenus chrétiens, mais ils ont cherché avec eux un lieu qui offre plus de sécurité que Newala. La plupart des Yaos non chrétiens se sont enfuis dans le pays des Makondés, et les Makouas vers la colline de Chirouzi, où leurs ennemis n'ont pas osé les poursuivre, de peur des roches qu'on aurait pu rouler sur eux. — Dans une lettre du 19 novembre à l'*Antislavery Reporter*, M. Maples écrit qu'il ne se rappelle pas avoir jamais vu autant de caravanes d'esclaves traverser le pays des Yaos pour se rendre à la côte, aussi bien par la route de Masasi que par celle de la Rovouma. La demande doit en être très forte dans la région de Quiloa et de Lindi. Ces caravanes demeurent d'ordinaire un ou deux mois à quelque distance de Lindi; leurs esclaves sont vendus, puis elles retournent vers l'intérieur avec des colis d'étoffes, de fil de cuivre, etc.

D'après le *Natal Witness*, les **mines d'or de Tati,** entre le pays des Matébélés et celui des Bamangouatos de l'est, sont de nouveau exploitées. L'ancienne société, la London and Limpopo Gold Mining Company, fondée par sir John Swinburn, n'a pas réussi; mais plusieurs de ceux qui avaient été à son service, persuadés que le pays est riche en or, ont demandé à Lo Bengula une concession qui leur a été accordée. Les spécimens de quartz qu'ils ont envoyés à Natal renferment une très forte proportion d'or; mais les machines nécessaires pour une exploitation sur une grande échelle leur font défaut. M. Westbeech, qui le premier est allé trafiquer au nord du Zambèze, dit qu'il y a, le long de la Machona, un district aurifère très riche; mais les natifs, craignant de

voir leur pays annexé, ne veulent pas permettre d'en exploiter le quartz. Néanmoins, M. Westbeech a réussi à s'assurer de la richesse de ce district; sous prétexte de se laver les mains, il reçut l'autorisation de se rendre à la rivière, et, en quelques instants, il y recueillit assez d'or pour s'en faire un anneau.

Le *Bulletin des Mines* annonce que six sociétés se sont formées dans le **Transvaal,** pour exploiter la **région aurifère** de Lydenbourg. Il donne en outre un tableau d'ensemble des gisements aurifères de cette république. Ceux de Spitzkop ont le développement superficiel le plus considérable ; après eux viennent ceux de Pilgrim's Rest qui contiennent des endroits assez riches ; puis ceux de Mac Mac, presque épuisés, mais dont deux ou trois points valent encore la peine d'être exploités ; enfin ceux de Waterfall Creek, qui comportent cinq exploitations distinctes, dont trois sur la ferme Lisbonne et deux sur la ferme Berlin. MM. Hollard et Keet, de Capetown, ont reçu de Lydenbourg quelques caisses de quartz aurifère, dépassant en richesse tout ce qu'a fourni jusqu'ici le Transvaal. Quelques-uns de ces blocs contiennent plus d'or que de gangue. M. Hollard a l'intention d'apporter ces minerais en Europe. — D'autre part, le *Natal Mercury* annonce que M. Hollard, venant du Transvaal, s'est embarqué à Durban pour l'Angleterre, avec quantité d'échantillons d'or et de quartz aurifère, de différents points des mines de Lydenbourg. L'un d'eux est une pépite de 8 pouces de long et d'une largeur irrégulière, toute d'or, sauf un peu de matières terreuses, du poids de 25 onces et d'une valeur de 240 liv. sterl. environ. Il avait aussi avec lui une masse de minerai d'argent de 15 livres, presque toute de métal, trouvée à 25 kilom. de Prétoria, et estimée devoir contenir 240 onces d'argent par tonne. M. Hollard a été accompagné au Transvaal par un géologue ingénieur des mines, M. Stuart, délégué d'un syndicat de Londres, auquel il doit faire rapport sur ces gisements. M. Stuart dit qu'en aucun pays du monde il n'a vu des mines aussi riches. Il a fait une autre découverte ; près de Wakkerstrom, il a trouvé de beaux spécimens de rubis et de grenats, et il dit avoir aussi trouvé, dans le Transvaal, des topazes, des diamants et d'autres pierres précieuses. Quant aux mineurs des environs de Lydenbourg, ils recueillent 5 onces d'or par jour, sans machines, simplement avec le pic et la bêche.

Jusqu'à présent, le besoin d'eau se faisait grandement sentir à **Kimberley,** pour l'exploitation des mines, et pour la population qui est de 80,000 habitants, dont 20,000 blancs. Le service des eaux a été concédé à une compagnie qui a fait une prise d'eau dans le Vaal, à plus

de 50 kilom. de Kimberley, y a établi des pompes à vapeur, refoulant l'eau dans d'immenses réservoirs, d'où elle est dirigée sur la ville et sur les concessions diamantifères. Elle fournit quatre millions de gallons[1] par an. Pour remédier aux difficultés que rencontrent plusieurs des sociétés minières, on a proposé de les fusionner toutes en une seule. D'après une lettre de Kimberley au *Bulletin des Mines*, une réunion des directeurs de celles de Dutoitspan a été provoquée par M. Granel, agent des Rothschild, qui a soutenu chaudement ce projet de fusion. Les avantages en seraient principalement de permettre d'exploiter toutes les concessions d'une même façon, de choisir celles qui seraient jugées les meilleures, et de permettre l'écoulement raisonné et graduel des diamants, ce qui aurait pour effet immédiat d'en relever le cours. Les sociétés de Dutoitspan semblent avoir accepté cette idée, mais sa réalisation, pour ce district seulement, exigerait un capital d'au moins 25 millions.

Depuis longtemps, le gouvernement de la **Colonie du Cap** et les particuliers se préoccupent des moyens de remédier aux funestes conséquences des fréquentes sécheresses, dont souffrent certaines parties de l'Afrique australe. M. Clark, de Beaufort, a cherché à découvrir des plantes fourragères qui pussent résister à la sécheresse, et il a réussi à en trouver une, le *bokhara clover* (trèfle de Bokhara), qui paraît réunir toutes les conditions nécessaires; elle croît comme la luzerne, et peut être coupée plusieurs fois par an. Les fermiers du district de Beaufort vont se mettre à la cultiver. Une botte de ce trèfle, soumise à l'inspection de M. Garcia, commissaire civil, mesurait 2 m. 60 de hauteur; le trèfle avait atteint cette taille en deux mois, sans recevoir une goutte d'eau, sauf la pluie tombée en décembre, alors qu'il avait déjà plus de 2^{m},30. Il fournit un excellent fourrage. On espère que sa culture sera un grand bienfait pour les colons en général, et surtout pour les fermiers des karous dont le sol, riche d'ailleurs, demeure stérile, faute d'eau.

D'après l'*Export*, la **Compagnie belge du commerce africain**, fondée il y a un an à Bruxelles, et dirigée par M. Ad. Burdo, ancien agent de l'Association internationale africaine à la côte orientale, a établi une factorerie à **Ambrisette**, marché important de la côte de Guinée. Le premier voyage de l'*Akassa*, navire de la compagnie, a été très fructueux, et M. Rigod, agent de la société à Ambrisette, l'engage à fonder, sans délai, des factoreries sur d'autres points de la côte. Des agences ont été créées à Manchester, Hambourg, Lisbonne et

[1] Le gallon équivaut à 4,54 litres.

Amsterdam, pour la vente des produits africains et pour l'achat des articles de l'industrie européenne, destinés aux échanges avec les nègres, aux factoreries et aux expéditions. Parmi les articles d'exportation, l'*Export* mentionne particulièrement les cotonnades, les chemises teintes en coton et d'autres vêtements, les chapeaux de paille, les miroirs, la verroterie, le fil de fer et de laiton, les couteaux, les ustensiles en fer, les armes, les munitions, la viande, les liqueurs, etc. Le succès de la première opération de la Compagnie belge de commerce africain a engagé celle-ci à se transformer en Société anonyme. D'après une correspondance de Bruxelles à la *Frankfurter Zeitung*, une assemblée des actionnaires est convoquée à Bruxelles pour le 27 février, et des maisons anglaises et allemandes prendront part à cette entreprise.

La Chambre de commerce de Manchester s'est émue des négociations entamées entre le Portugal et l'Angleterre, au sujet de la reconnaissance par celle-ci des droits que le gouvernement portugais prétend avoir sur la côte du **Loango,** jusqu'au 5°,12′ lat. sud. Quoique cette reconnaissance n'ait pas encore un caractère définitif, le journal *O commercio de Portugal* annonce qu'on a reçu à Lisbonne le projet de la convention par laquelle ces droits seront reconnus. Le Portugal céderait à l'Angleterre le fort de Saint-Jean-Baptiste d'Ajouda, qu'il possède encore près de Whydah, sur la côte des Esclaves, ce qui compléterait la chaîne des établissements britanniques dans cette partie de l'Afrique, et il occuperait Cabinda et Molemba au nord de l'embouchure du Congo, jusqu'ici sans garnisons portugaises. Une escadre, à laquelle s'adjoindront les vaisseaux des stations de l'Angola, est déjà partie pour cette destination, ce qui hâtera sans doute la reconnaissance demandée à l'Angleterre, laquelle jusqu'à présent l'avait toujours refusée. La Chambre de commerce de Manchester avait, déjà le 13 novembre, présenté au Foreign Office une adresse, demeurée sans réponse, dans laquelle elle demandait que l'indépendance du territoire du Congo fût proclamée, et que le fleuve restât ouvert au commerce de toutes les nations. Elle est revenue à la charge, dans une nouvelle adresse à laquelle lord Grandville a promis d'accorder toute l'attention que le sujet mérite. En effet, les droits du Portugal une fois reconnus sur l'embouchure du Congo, le commerce de l'Angleterre, comme celui des autres nations de l'Europe, se trouverait placé sous le contrôle portugais.

L'incertitude qui, pendant longtemps, a régné au sujet de la réalisation de l'expédition **Rogozinski,** pour la baie de Cameroon et le lac Liba, en a modifié considérablement le personnel. La majeure partie de

ceux qui devaient y prendre part se sont retirés ; mais le chef de l'entreprise, Polonais d'origine, a trouvé parmi ses compatriotes de nouveaux compagnons de voyage, avec lesquels il s'est embarqué le 13 novembre au Havre, sur la *Lucie-Marguerite*, parfaitement aménagée pour le but qu'il se propose. M. Rogozinski a avec lui un géologue, un météorologiste, un mécanicien et un ingénieur.

M. Caquereau prépare à Bordeaux une expédition pour le **Fouta Djallon,** où il se propose de fonder une colonie. Le climat de ce plateau, de 500m à 1000m d'altitude, est salubre, le sol en est fertile, les minerais précieux ou utiles y abondent, ainsi que les bois de luxe et les objets de commerce. L'expédition partira de Bordeaux pour Saint-Louis, puis se rendra à Boké sur le Rio Nunez. De là elle se dirigera sur Timbo, et tâchera d'atteindre Babbila sur le Niger, où elle choisira un endroit convenable pour y créer un centre commercial, en communication directe avec Dinguirray, Timbo et Boké, d'une part, et avec Bamakou, Médine et Saint-Louis, de l'autre. A Babbila, l'expédition se divisera en trois sections : la première explorera le Niger au nord, jusqu'à Bamakou, pour rejoindre le colonel Borguis Desbordes et le Dr Bayol, et revenir ensuite au confluent du Tankisso et du Niger, et à Timbo, à travers le Bouré ; la seconde reviendra directement à Timbo par Dinguirray ; la troisième remontera le Niger au sud, jusqu'à Soulima, et rentrera par Farabana à Timbo ; là seront signés les traités et les concessions nécessaires, après quoi la première section regagnera Boké par le même itinéraire qu'à l'aller, la deuxième par le Rio Pungo, et la troisième, par le Rio Cachéo et Labé. Elles feront les études nécessaires à l'établissement d'une voie ferrée, sur celle des trois routes qui offrira le moins de difficultés. Au retour à Bordeaux, on organisera une seconde expédition, composée d'ouvriers de métiers, qui iront avec M. Caquereau jeter les bases de la nouvelle colonie.

M. C. **Doelter**, professeur à Gratz, a exploré les **îles du Cap Vert** et a reconnu que cet archipel ne doit pas sa formation exclusivement à une activité volcanique récente ; les anciennes roches, gneiss, ardoises, etc., sur lesquelles s'élèvent des masses calcaires, font naître l'idée qu'il est plutôt le reste d'un ancien continent qui, vraisemblablement, s'étendait fort loin le long de la côte d'Afrique, mais dont l'union avec le continent africain n'est pas certaine, les formations calcaires n'ayant pas été constatées, à cette latitude, le long de la côte d'Afrique. Les cartes topographiques des îles du Cap Vert faisaient défaut jusqu'à présent ; le Dr Doelter en a dressé qui, nonobstant l'imperfection des moyens dont

il disposait, font cependant faire un progrès marqué à la cartographie de ces îles. — Le professeur Doelter a ensuite remonté le **Rio-Grande** jusqu'au Fouta Djallon, mais il a été arrêté dans sa marche vers l'est, par une guerre des Foulahs et par l'hostilité des almamys de Labé. Il dut se hâter de rebrousser chemin, et redescendre aux îles Bissagos et Bissao, pour remonter ensuite le Rio-Géba jusqu'à la factorerie de ce nom. Il croit que le Rio Grande n'est pas exactement marqué sur les cartes, et doute de l'identité de cette rivière avec le Tomani.

Une colonne expéditionnaire, sous les ordres du colonel Wendling, est entrée dans le **Cayor,** pour assurer la construction du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis. Le roi Lat-Dior s'est retiré devant les troupes françaises et a rejoint Alboury, roi du Diolof, ennemi de la France, qui a conclu avec Abdoul-Boubakar un traité d'alliance offensive et défensive, auquel Ely, roi des Maures Trarsas, serait sur le point d'adhérer. La petite armée est arrivée à Soyrières, capitale du Cayor, et l'a brûlée par mesure d'intimidation. Le colonel Wendling a ensuite constitué un autre gouvernement, et conclu avec lui un traité qui porte la date du 16 janvier 1883. Par cet acte, les habitants du Cayor se sont placés sous le protectorat de la France et ont accepté sa suzeraineté. Le nouveau souverain, Ahmadi-N'Goué-Fal, porte le titre de *damel* et le pouvoir est déclaré héréditaire dans sa famille. Cette pacification du pays va permettre de commencer les travaux du chemin de fer.

La colonne du **Haut-Sénégal** est partie de Kita pour Bamakou, sur le Niger, où elle est arrivée le 1er février. Toutefois elle n'a pas atteint son but sans rencontrer de la résistance. Après avoir passé le Baoulé le 13 janvier, elle arrivait le 16 devant Daba dont elle dut faire le siège. Pour faire brèche, il ne fallut pas moins de 214 coups de canon, et la colonne d'assaut se battit pendant une heure. La dépêche du colonel Borguis Desbordes, qui annonce ce fait d'armes, confesse que les pertes des Français ont été relativement très grandes.

Quant au chemin de fer du Haut-Sénégal, il a commencé à fonctionner sur un parcours de 2400 mètres, entre Khayes et Médine. Une première locomotive du moins a accompli ce trajet avec sept wagons, le 19 décembre dernier. Les nègres ont battu des mains en voyant la machine s'ébranler au milieu des sifflets retentissants et des tourbillons de fumée, et ils ont couru derrière le train jusqu'à perdre haleine. Les environs de Khayes sont déjà transformés. Dans la plaine inculte, où l'on ne voyait il y a quelques mois que des cases en pisé et des huttes servant au logement des officiers, s'élèvent aujourd'hui les bâtiments

réservés pour le commandant et le personnel des travaux, l'hôpital, les magasins, etc.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Une mission scientifique dirigée par M. Bourlier, membre du Conseil général de l'Algérie, s'est rendue à Touggourt, et devra explorer les environs d'Ouargla, où l'on se propose d'attirer des familles du Mzab.

Le commandant Roudaire a télégraphié à M. de Lesseps que les opérations ont commencé à Tozeur, et qu'il a trouvé à l'est une dépression ayant 14^{m} de moins que celle de Kriz; un sondage y est établi; le sol paraît sablonneux. M. de Lesseps y enverra des entrepreneurs pour préciser les conditions de l'exécution et les dépenses de la création de la mer intérieure.

MM. Houdas et Basset, envoyés en mission en Tunisie pour y étudier les antiquités arabes, ont adressé à l'Académie des sciences de Paris une collection des estampages pris dans les principales mosquées de Kaïrouan. Ces textes coufiques fourniront quelques dates utiles pour l'histoire des nombreuses dynasties locales du nord de l'Afrique après la conquête arabe.

Afin d'empêcher la dégradation des monuments anciens en Tunisie, colonnes, statues, inscriptions historiques, etc., un musée sera créé à Tunis, pour y réunir toutes les antiquités qui pourront être trouvées, soit dans les propriétés de l'État, soit dans celles des particuliers.

Rohlfs écrit à l'*Antislavery Reporter*, que les missionnaires suédois de M'Kullo, près de Massaoua, l'ont informé que les Abyssiniens ont de nouveau pillé les provinces qu'ils estiment leur appartenir, quoiqu'elles soient occupées par les Égyptiens depuis l'annexion opérée par Munzinger. Les missionnaires sont sans cesse exposés à être chassés des villages qui sont situés dans la banlieue de Massaoua.

Un des deux Akkas amenés en Italie, en 1873, par le voyageur Miani, vient de mourir à Vérone, d'une maladie de poitrine.

M. Godio écrit à l'*Esplorasione* de Naples, que l'expédition dont il fait partie avec le comte Pennazzi, après avoir traversé rapidement les pays déjà connus des Bogos, des Barréas et des Barkas, explorera la région de 350 kilom. carrés, encore inconnue, entre le Gasch et le Takazzé, pour chercher à y ouvrir une route afin d'atteindre par là cette dernière rivière. Au delà, les voyageurs suivront un certain temps l'itinéraire de M. d'Abbadie, puis gagneront Galabat à travers les forêts vierges de cette partie de l'Abyssinie. Ils fixeront la suite de leur itinéraire à Métemma.

Le comte P. Antonelli écrivait d'Assab, le 23 novembre, à la Société italienne de géographie, qu'il allait se rendre au Choa, et n'attendait pour partir que l'arrivée de quelques chameaux qu'on devait lui envoyer de Aoussa pour compléter sa caravane. Il avait reçu d'Anfar, chef de Aoussa, la promesse de le protéger pendant son voyage à travers le territoire de ce prince.

**

Une société italienne a obtenu du gouvernement, pour 99 ans, une concession pour l'exploitation des salines d'Assab. M. Toselli, agent des salines piémontaises, compte y appliquer le système d'exploitation des salines de Sardaigne. Les produits en seront exportés aux Indes.

M. Pierre Sacconi a écrit à la société milanaise d'exploration commerciale en Afrique, qu'il fera très prochainement une excursion au S.E. de Harrar, dans l'Ougaden, chez les Amaden, très peu connus jusqu'ici.

M. Mancini proposera aux Chambres italiennes de conclure un arrangement avec la Société italienne de navigation, pour obtenir que ses malles directes pour les Indes touchent à Assab, et qu'elles y portent les marchandises et les lettres, que les colons doivent actuellement faire chercher à Aden.

Les environs de Mombas ont été dernièrement infestés par un parti de maraudeurs Wakuafis, de la grande tribu des Masaïs, dont M. J. Thomson doit traverser le territoire, pour se rendre de la côte au Victoria Nyanza par le Kilimandjaro. Couverts de leurs longs boucliers, ils s'avançaient avec hésitation dans l'intention d'enlever du bétail; les natifs auraient pu leur tirer dessus, mais M. Wakefield, de la station missionnaire, sachant le mauvais effet que le sang répandu pourrait avoir pour l'expédition de M. Thomson, leur ordonna de n'en rien faire. Après de vaines menaces, la troupe des Wakuafis prit la fuite, à l'ouïe d'un coup de fusil tiré par un fermier du voisinage.

D'après le *Central Africa*, la Société d'exploration belge se propose d'envoyer une expédition au nord de l'Ousambara, dans le pays des Gallas. Un ou deux des jeunes Gallas élevés dans les stations missionnaires de Kingani et de Mbouéni accompagneraient l'expédition comme interprètes, ainsi que l'a fait Robert Feruzi qui traversa l'Afrique avec Stanley.

M. Maluin, qui doit remplacer à Karéma le lieutenant Becker, est parti pour Zanzibar.

Le mouvement du port de Zanzibar augmente chaque jour. Le sultan vient d'acheter à la « Peninsula and oriental Company » trois grands bateaux à vapeur, à ajouter aux trois qu'il possède déjà. Ils feront des services réguliers le long de la côte, à l'expiration des contrats postaux de la « British India Company. » Le service de ces steamers est fait par des officiers et des machinistes allemands. L'élément allemand acquiert une certaine importance à Zanzibar et sur la côte orientale d'Afrique.

M. O'Neill, consul anglais à Mozambique, a obtenu du « Foreign Office » un congé, pour entreprendre un voyage de Mozambique à Blantyre, par Quilimane, le Chiré, la rive orientale du lac Kiloua et le pays montagneux inconnu à l'est de ce lac. La société de géographie de Londres lui a voté un subside de 200 l. st., et lui a remis les instruments nécessaires pour les observations géographiques.

Une convention passée entre la France et le Portugal ayant autorisé les indigènes libres du Mozambique à s'engager comme travailleurs agricoles dans les colonies françaises, le vapeur *Héloïse* est arrivé à Ibo pour y recruter des ouvriers; mais les natifs effrayés ont pris les armes, et se sont assemblés pour empêcher

l'engagement de leurs compatriotes. Les soldats portugais sont intervenus et ont dispersé les indigènes. Dans la lutte, 75 de ces derniers ont été tués ou blessés. L'*Héloïse* a dû repartir sans avoir pu engager aucun travailleur indigène.

Le *Daily News* publie une dépêche annonçant que le pavillon français flotte sur la côte N.O. de Madagascar. Vu l'irritation des indigènes, l'autorité de Tamatave a invité les membres des colonies étrangères à ne pas s'aventurer dans l'intérieur, où leur vie serait en danger.

Une famine terrible exerce de grands ravages aux Comores, par suite des guerres continuelles que se font deux prétendants, Saïd-Ali et Mossafoum, ce dernier patronné par le sultan de Zanzibar. A la faveur de ces désordres, la traite sévit de plus en plus dans ces parages; il ne se passe pas de semaine où le schooner anglais le *Harrier* ne capture quelque embarcation chargée d'esclaves. Les chaloupes à vapeur du *London* en ont délivré au moins 400 depuis le mois d'août.

Les partisans de l'abolition de la traite, sous toutes ses formes, s'efforcent d'obtenir l'abrogation du traité par lequel les habitants de Natal sont autorisés à aller recruter des travailleurs à Mozambique, ce qui a pour conséquence le rétablissement de la chasse à l'homme sur la côte orientale sud de l'Afrique.

Sous la conduite d'un guide indigène, et par des chemins de traverse très peu fréquentés, les missionnaires vaudois ont pu, de Prétoria, atteindre, sans mauvaise rencontre, la petite ville de Marabastad, dans le nord du Transvaal, assez éloignée du théâtre de la guerre pour qu'on n'ait plus d'inquiétude à leur sujet.

Un correspondant des Zoutpansberg, au nord du Transvaal, écrit au *Natal Mercury* qu'une grande famine règne aux Spelonken, aux Blueberg et dans le district de Mialiétzié; quantité de Cafres sont morts de faim.

Un nouveau combat a eu lieu entre les Boers et les partisans de Mapoch qui ont été défaits. Boshkop, une des clefs de leur forteresse, est occupée par les Boers, qui ont employé la dynamite pour faire sauter une des grottes qui leur servent de retraite.

Le major Machado, ingénieur portugais, est arrivé à Prétoria après avoir fait, pour l'étude du chemin de fer de Lorenzo Marquez à la frontière du Transvaal, deux reconnaissances, l'une par la vallée d'Incomati, l'autre par la Motalla; toutes deux offrent un tracé facile et peu coûteux; toutefois le major Machado donne la préférence au premier, qui serait un peu moins long.

Une dépêche de Capetown, reçue pendant que notre dernier numéro était sous presse, annonçait que le Conseil législatif de la Colonie du Cap venait d'abroger la loi d'annexion du Lessouto. Cette nouvelle était prématurée. M. Sprigg, ancien ministre a, il est vrai, demandé la révocation de l'acte qui a annexé le Lessouto à l'empire britannique, mais le Parlement du Cap a repoussé cette demande, et donné raison au cabinet actuel qui proposait de rouvrir des négociations avec les Bassoutos. L'indépendance du Lessouto ne pourrait, en tout cas, être prononcée qu'avec l'agrément du gouvernement britannique.

Le Dr Holub repartira en mai prochain pour l'Afrique australe.

M. Silva Porto vient de rentrer à Benguéla, après avoir fait à l'intérieur une

longue exploration, dont il a envoyé la relation à la Société de géographie de Lisbonne. MM. Pogge et Wissmann l'avaient rencontré, le 3 octobre 1881, sur la rive droite du Cassaï, au nord de Maï; il se rendait alors à Cabau, un des grands marchés de l'Afrique centrale.

M. le capitaine Cambier, agent de l'Association internationale africaine à Zanzibar, a touché à Capetown le 9 janvier, revenant du Congo où il avait conduit 300 Zanzibarites à Stanley qui y arrivait de Cadix avec 3000 tonnes de marchandises à transporter à Stanley-Pool. La veille de son départ de Banana, dans un repas auquel l'avait invité le chef de la factorerie hollandaise, Stanley ayant dit qu'il allait préparer une chaude réception à Savorgnan de Brazza, on lui a envoyé de Bruxelles pour lui et pour ses agents l'ordre de respecter, de la manière la plus scrupuleuse, les acquisitions faites par M. de Brazza sur le territoire du roi Makoko. La présence de Stanley à Banana a été démentie par le *Journal des Débats,* qui lui-même l'avait annoncée; mais les journaux hollandais sont si précis à cet égard, qu'il est difficile de révoquer en doute leur récit.

M. Joseph Palmarts, qui a fait partie de l'expédition américaine au pôle nord, a été envoyé au Congo, avec un officier autrichien, un négociant d'Anvers, M. Defrère, et un mécanicien. Tous quatre se proposent de rejoindre Stanley.

Savorgnan de Brazza a reçu du gouvernement français le matériel et les canonnières démontées destinées à naviguer sur le Congo moyen, et l'autorisation de faire choix de quatre officiers de vaisseau, de trois médecins et du personnel de maîtres et marins nécessaire à sa mission. Il doit s'embarquer le 7 mars à Lisbonne. — D'après une dépêche de Marseille plusieurs des officiers qui feront partie de l'expédition se sont embarqués, à bord du paquebot des messageries maritimes le *Niger*, partant pour le Sénégal.

Une lettre du consul de France à Naples annonce, dit l'*Exploration,* qu'une expédition commerciale est partie, sans bruit, de Naples pour le Loango.

La Société allemande de colonisation, fondée récemment, a l'intention de faire de l'île espagnole de Fernando-Po, dans le golfe de Guinée, le noyau d'un établissement allemand, et d'acheter plus tard cette île à l'Espagne.

Les *Missions catholiques* signalent les grands progrès faits par les musulmans au sud du Niger, par suite de la décadence du Yorouba et des guerres incessantes que les diverses tribus se livrent entre elles. Jusqu'à ces derniers temps, ils étaient tenus en respect sur la rive gauche du fleuve, mais ils ont pu le franchir, et s'avancent maintenant par Ilori, Ibadan, Abeokouta, Porto Novo, Whydah, jusqu'au Volta. Ils se fixent de préférence dans les centres commerciaux, y établissent des mosquées et y ouvrent des écoles.

M. Forbes, préparateur à la Société zoologique de Londres, envoyé au Niger pour y faire des collections, a été retenu par la fièvre à Chonga, petit entrepôt de commerce à 80 kilom. en aval de Rabba. Il comptait profiter du passage d'un bateau à vapeur, pour essayer de remonter jusqu'à Sokoto, puis revenir de là directement en Angleterre.

M. le Dr Mæhly a déjà rendu de grands services aux missionnaires bâlois de la

Côte d'Or et aux populations qui avoisinent leurs stations. Dès son arrivée à Christiansborg, il a trouvé des malades à soigner, et, chaque matin, petits et grands se pressent à la porte du « père des racines, » comme ils l'appellent, pour obtenir de lui la guérison, ou du moins le soulagement de leurs souffrances.

La section de la Société de géographie de Lisbonne, établie aux Açores, a fait imprimer, en français et en anglais, des instructions destinées aux navires qui se rendent dans le port de Horta, afin qu'ils puissent se mettre en garde contre les dangers des tempêtes subites qui se déchaînent fréquemment dans ces parages.

M. Georges Pouchet, professeur au Museum d'histoire naturelle de Paris, qui, il y a 25 ans, accompagna Escayrac de Lauture dans la région du Haut-Nil, va se rendre aux Açores, pour une mission scientifique.

La commission espagnole chargée de déterminer les limites de la colonie que l'Espagne veut établir à Santa Cruz de Mar Pequena, s'est rendue à Mogador où l'ont rejointe les représentants du sultan du Maroc, qui doivent procéder à la remise du territoire cédé à l'Espagne. La Compagnie de colonisation anglaise, établie au cap Juby, en revendique la propriété, et s'oppose à la prise de possession par l'Espagne du pays que le Maroc doit lui remettre. Le ministre des affaires étrangères d'Espagne a réclamé l'exécution du traité de 1860, et la remise immédiate du cap Juby.

M. Bonelli a fait un voyage de Tanger à Fez par Salé et Mequinez, et a recueilli des observations intéressantes sur la climatologie, l'hydrographie, les ressources agricoles, l'exportation et l'importation, ainsi que sur l'administration de cette partie du Maroc.

VOYAGE DU LIEUTENANT WISSMANN A TRAVERS L'AFRIQUE [1]

A la fin de l'année dernière est arrivée à Berlin la nouvelle que le lieutenant Wissmann, envoyé avec le Dr Pogge dans l'Afrique centrale par la Société africaine allemande, était heureusement arrivé à Zanzibar, après avoir traversé le continent de l'ouest à l'est. Son nom vient ainsi s'ajouter à ceux de Livingstone et de Serpa Pinto qui, eux aussi, ont pris pour point de départ la côte occidentale, tandis que Cameron, Stanley, et plus récemment Matteucci et Massari sont partis de l'est, les deux premiers de Zanzibar et les deux derniers de la côte de la mer Rouge. Mais si, de Loanda et de Benguela, Livingstone et Serpa Pinto se sont dirigés vers le Zambèze supérieur pour gagner, l'un l'embou-

[1] Voir la carte à la fin de la livraison. Cette carte était déjà dressée, d'après le récit de M. Wissmann, lorsque nous avons eu connaissance de celle publiée par l'*Esploratore*, d'après la carte même de ce voyageur.

chure du grand fleuve, l'autre Port Durban, Wissmann, parti de Loanda, sous le 9° lat. S. environ, est remonté jusque près du 4°, à Nyangoué, au cœur du continent, pour redescendre de là à Zanzibar sous le 6°. Son itinéraire jusqu'à Nyangoué passe entre ceux de Cameron et de Stanley.

Son rapport n'a pas encore été présenté à la Société africaine allemande, ni publié dans les *Mittheilungen* de cette Société, mais la *St Galler Handels-Zeitung* vient de donner de lui deux lettres [1], d'où nous extrayons quelques détails.

Nous laissons de côté les détails qui, dans la première lettre [2] datée de Kidimba, résidence du prince tuchilangué Kinguengué, se rapportent au voyage des deux explorateurs allemands de Loanda par Malangué et Kimboundou, le long du Tchikapa jusqu'au Cassaï, et dont nous avons déjà parlé (IIIme année, p. 311-317). Après avoir quitté le Dr Pogge, qui se rendait chez Muquengué, Wissmann suivit Kinguengué vers le sud-est, jusqu'à la ville située sur la rive gauche du Louloua, par 6°,8′,45″ lat. S. et 22° (?) environ long. E. de Paris, à une altitude de 600^m^. La rivalité des deux grands chefs des Tuchilangués ne l'empêcha pas de faire visite à son compagnon de voyage, à une bonne journée de marche au N.-O., ni d'échanger avec lui une correspondance, aussi régulière, dit-il, que si elle eût été placée sous la direction du Dr Stephan. Kidimba lui parut, comme Muquengué au Dr Pogge, une localité sûre et tranquille ; la population en était bienveillante, et voyait dans l'homme blanc un être tellement supérieur, que toute difficulté avec les indigènes paraissait invraisemblable ; aussi pouvait-il écrire : « d'ici la route est ouverte, non seulement vers le nord, jusque chez Louquengo, chef toukété, qui désire beaucoup avoir un blanc auprès de lui, mais encore vers l'est et vers le sud. » Nos lecteurs se rappellent que les voyageurs allemands choisirent la route du N.-E. pour atteindre Nyangoué par l'extrémité sud du lac Moucamba et par Cachéché. Laissant une partie de leurs marchandises à Muquengué, sous la garde de leur interprète Germano, qui devait en outre faire construire la maison de la station projetée par le Comité national allemand, ils quittèrent leurs postes

[1] Le n° 3 du *Compte rendu de la Société de géographie de Paris,* vient de donner une traduction de ces deux lettres in extenso, et les *Mittheilungen de la Société africaine allemande* nous apportent, au dernier moment, la seconde.

[2] Cette lettre, datée du 17 novembre 1881, a mis plus d'une année pour arriver à Berlin.

respectifs à la fin de novembre 1881, pour reprendre leur voyage ensemble, avec peu de porteurs, il est vrai, mais accompagnés par Muquengué lui-même et 200 Tuchilangués, formant une forte caravane.

Le Louloua marque la limite entre le territoire des savanes et des forêts de l'Afrique occidentale, et celui des vastes prairies à population très dense de l'Afrique centrale. Au milieu de décembre, les explorateurs atteignirent par 5°,45′,25″, lat. sud, le lac Moucamba, moins grand que ne l'avaient prétendu les Tuchilangués. Là, une révolte parmi les porteurs les obligea à en renvoyer le plus grand nombre, et à remettre leurs charges aux Tuchilangués. Traversant alors le pays extrêmement peuplé des Bachilangués, de la famille des Baloubas, — comme toutes les tribus qui habitent à l'est du Cassaï, jusqu'au lac Moucamba (Sancorra) et au delà, — ils arrivèrent le 5 janvier 1882 au bord du Loubi, belle rivière, parée de la flore tropicale la plus riche, et qui se jette dans le Loubilache[1]. Après l'avoir passé, ils se trouvèrent introduits dans un monde nouveau, où les villages sont propres et beaux, les maisons jolies et vastes, entourées de petits jardins enclos de haies, alignées les unes à côté des autres en rues bien droites, tirées au cordeau et ombragées de palmiers et de bananiers. Là vivent les Bassongués, race belle et forte, à l'abri jusqu'ici de toute influence du dehors, nombreux, abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, que leur fournit une nature luxuriante, habiles à travailler le fer, le cuivre, l'argile, le bois, à tisser des étoffes et à tresser des corbeilles. Ils sont déjà dépendants du roi de Cachéché, quoique cette dépendance ne soit guère que nominale. En deux fortes journées de marche, à travers une forêt vierge peuplée de beaucoup d'éléphants, de buffles et de phacochères (cochons à verrues), les explorateurs atteignirent le 14 janvier la résidence de Cachéché, sur la rive gauche du Loubilache, par 5°,7′,18″, chef-lieu du royaume de Kotto, qui comprend les Bassongués et quelques autres tribus. Le souverain passe pour féticheur; c'est sur ce préjugé que repose la puissance de ce prince âgé, aveugle et mystérieux.

Au bout d'une semaine de séjour chez lui, Pogge et Wissmann voulurent se remettre en route vers l'est, mais Cachéché leur refusa la permission de passer le Loubilache, dans l'espoir qu'ils lui aideraient dans une expédition contre les Bakoubas (Louquengos) qui, du nord, avaient pénétré dans ses états. En outre, les porteurs qui leur restaient refu-

[1] C'est le nom donné en occident au Sankourou, affluent de la rive gauche du Congo.

sèrent, sauf cinq, d'aller plus loin, et de leur côté les Tuchilangués, déclarèrent qu'ils voulaient rebrousser chemin. Cachéché faisait circuler avec soin dans la caravane des histoires épouvantables de cannibales, pour effrayer les porteurs et les Tuchilangués, qui auraient tous pris la fuite si les voyageurs eussent tenté un coup d'état contre lui. Après lui avoir fait comprendre qu'ils ne l'appuieraient pas dans l'expédition qu'il projetait, et ne lui feraient point de cadeaux, Pogge et Wissmann cherchèrent, par des fusillades de nuit et des feux d'artifice, à lui rendre leur voisinage désagréable : puis ils refusèrent aux porteurs, pour le cas où ceux-ci retourneraient vers l'ouest, tout moyen de subsistance, et leur enlevèrent leurs armes. Qnant à Muquengué, ils lui firent envisager ce qu'aurait de honteux son retour sans eux, et l'empressement avec lequel son rival Kinguengué, l'ami de Wissmann, leur amènerait une escorte ; en même temps ils le menacèrent de ne pas retourner chez lui : le Dr Pogge serait resté chez Cachéché avec les marchandises, et Wissmann aurait cherché tout seul une route vers l'est. Muquengué consentit enfin à continuer de les accompagner, et le 12 février ils passèrent le Loubilache, qui a 150m de large et roule paisiblement ses eaux d'un jaune clair entre des parois abruptes de grès, ou, quand la vallée s'élargit, à travers des forêts vierges. Il est formé de deux rivières, le Loubiranzi et le Louembi.

Pendant six semaines les explorateurs durent traverser des prairies richement arrosées, habitées par les belliqueux Bassongués, par les Bénékis, dont les villages ont jusqu'à 17 kilom. de long, et par les Kaléboués, chez lesquels ont déjà pénétré les Arabes pillards, et qui, pour la plupart, évacuaient leurs villages à l'approche des blancs. Le 8 mars ils arrivèrent au bord du Lomami. Pendant tout ce trajet ils avaient dû, d'un village à l'autre, s'orienter au moyen de la boussole ; en outre, vu l'hostilité des villages entre eux, leurs guides les avaient souvent induits en erreur. Presque toutes ces tribus, comme les Tuchilangués eux-mêmes, sont cannibales.

Du Loubi jusqu'au Tanganyika, Wissmann a rencontré les restes d'une peuplade, les Batouas (les Watouas de Stanley), qu'il pense avoir été la population primitive de ce pays. Petits de taille, laids et maigres, malpropres et sauvages, les Batouas, méprisés des tribus Baloubas, n'habitent que de misérables huttes de paille, ne formant que des hameaux ; ils n'ont point de cultures, n'élèvent que quelques poules, et ne vivent que de chasse et de fruits sauvages. Ils ont un langage particulier ; leurs armes et leurs ustensiles témoignent d'une industrie de beaucoup infé-

rieure à celle de leurs voisins ; ils ont pour la chasse une bonne race de lévriers, mais ne se servent que de traits à pointes en fer.

Pogge et Wissmann passèrent le Lomami sous le 5,°42′,30″, et, leurs articles d'échange étant complètement épuisés, ils se dirigèrent au N. N. E. vers Nyangoué, dans l'espoir d'obtenir, sur ce marché arabe, des marchandises à crédit. Des pluies abondantes ayant produit de véritables inondations, ils durent traverser des marécages, dans lesquels les herbes entrelacées rendaient la marche extrêmement difficile. Le 2 avril ils arrivèrent au bord du Loufoubou, nommé à tort par Stanley Kasoukou ; la rivière de ce nom coule plus au nord. Le Loufoubou était transformé en une vaste mer ; il fallut construire deux canots pour la traverser. Enfin, le 16 avril ils atteignirent le Loualaba et le 17 Nyangoué, par 4°,13′,14″. Les Arabes les accueillirent très bien et leur accordèrent le crédit nécessaire, en sorte qu'ils purent se restaurer dans cette oasis à moitié civilisée, au milieu du désert des populations cannibales. Là ils décidèrent que le Dr Pogge retournerait à la station de Muquengué avec la caravane, pour y attendre une nouvelle expédition allemande, ou, le cas échéant, repartir pour la côte, tandis que Wissmann continuerait sa marche vers l'est, afin d'étudier la voie la meilleure pour relier les travaux des explorateurs allemands à l'est du Tanganyika avec ceux qu'il venait d'accomplir dans l'Afrique centrale. Pogge quitta Nyangoué le 5 mai ; quant à Wissmann, n'ayant plus avec lui que quatre porteurs de la côte occidentale, il chercha d'abord à se joindre à une caravane d'Arabes qui devait partir pour Zanzibar, mais, les semaines s'écoulant dans une vaine attente, il se mit en route seul, le 1er juin. Abed-ben-Salim, un des cheiks de la colonie arabe de Nyangoué, lui prêta 20 esclaves et 10 fusils, mais à Kassongo, établissement arabe, ces esclaves, qui déjà tout le long du chemin s'étaient conduits en vrais pillards, livrèrent bataille aux Arabes de la localité. Estimant ne pouvoir atteindre le Tanganyika avec de telles gens, Wissmann envoya un messager à leur maître Abed-ben-Salim qui, pour toute réponse, lui fit dire : « qu'il lui faisait cadeau de tout esclave désobéissant qu'il tuerait. » Il poursuivit sa marche avec sa petite caravane, mais, avant d'arriver au Tanganyika il eut des difficultés avec les Bena Wullowas, qui lui avaient pris une de ses armes, et avaient répondu à sa demande de la restituer en lui lançant des traits empoisonnés ; un des pillards fut tué, plusieurs autres blessés, et il recouvra son fusil.

La route qu'il prit passe d'abord au sud de celle de Cameron et de Stanley, puis la coupe à Ca-Bambarré, d'où il arriva à Rouanda sur le

Tanganyika, à la station des missionnaires anglais, où M Griffith lui donna l'hospitalité la plus aimable, et d'où il fit au Loukouga une excursion de quatre jours, pour élucider la question encore controversée de cet émissaire du Tanganyika. Puis il se rendit à Oudjidji, où il échangea ses porteurs de Nyangoué contre 20 Ounyamouésis qui devaient le conduire à Tabora. Ayant l'intention de faire visite à Mirambo, il prit, à partir d'Oudjidji, une route au nord du chemin des caravanes, et conduisant à Ouha. Mais bien vite il dut, par des marches de nuit et des détours, chercher à échapper à une horde de Wawinzas, qui voulaient le rendre responsable des dévastations commises dans leur pays par Tippou-Tib, Arabe bien connu de Cameron et de Stanley. En outre, les Ouhas, qui méprisaient sa petite troupe, lui suscitèrent des difficultés, et cent d'entre eux, qui étaient ivres, l'enserrèrent de si près qu'il ne leur échappa, ainsi que les quatre porteurs de la côte demeurés avec lui, qu'en les menaçant de la vengeance de son ami Mirambo.

Celui-ci le reçut très cordialement (avec deux bouteilles de champagne et un bœuf gras). Il passa chez lui trois jours, et le quitta rempli d'admiration pour ce roi nègre, sur le compte duquel l'Europe, dit-il, se trompe complètement. Le 5 septembre il arriva à Tabora, où les missionnaires romains lui firent un accueil très amical. De là il visita la station du Comité national allemand à Gonda, où il rattacha ses travaux géographiques à ceux du Dr Kaiser, déjà parti en avant-garde pour l'exploration que comptaient faire à l'intérieur les Drs Böhm et Reichardt. Puis il se remit en route pour la côte avec Tippou-Tib, les expériences qu'il venait de faire lui ayant appris que, dans l'Afrique orientale, il ne faut voyager qu'avec une troupe suffisante. Jusqu'à Mpouapoua, ils suivirent la grande route des caravanes à travers l'Ougogo. Là ils se séparèrent; Tippou-Tib prit le chemin au sud vers Bagamoyo, et Wissmann, après quelques jours employés à chasser, prit celle du nord qui aboutit à Saadani. Enfin, en novembre il arriva à Zanzibar, d'où il renvoya dans leur pays les quatre porteurs de la côte occidentale, tandis qu'il expédia à Hambourg, par un voilier, ses collections ethnologiques. Lui-même s'embarqua sur un navire français jusqu'à Suez; un refroidissement pris dans la mer Rouge le retint au Caire, d'où il écrivit à la Société africaine allemande la lettre à laquelle nous avons emprunté ces détails, en attendant le rapport complet qu'il ne manquera pas de donner sur l'exploration, si importante à tous les points de vue, du pays absolument inconnu jusqu'ici, compris entre le Louloua et Nyangoué.

L'ÉMIGRATION ITALIENNE EN AFRIQUE

Le programme du troisième congrès géographique international, qui a eu lieu à Venise en 1881, renfermait la question suivante : Quelles sont, dans les divers états de l'Europe, les classes qui fournissent le plus fort contingent d'émigrants, et quelles sont les causes qui dirigent le courant de l'émigration vers telle ou telle région déterminée? M. L. Bodio, directeur de la statistique officielle en Italie, y a répondu d'une manière complète en ce qui concerne l'émigration italienne, dans un volume intitulé : *Statistica della emigrazione italiana all'estero nel 1881,* d'où nous extrayons les détails qui se rapportent à l'Afrique.

D'une manière générale, c'est surtout vers la Tunisie, l'Algérie et l'Égypte que se dirigent les émigrants italiens. L'émigration directe en Tripolitaine est à peu près nulle; il y est bien arrivé, en 1881, 81 émigrants de langue italienne, mais, déjà la même année, 72 d'entre eux sont retournés à Sfax, d'où les événements de Tunisie les avaient obligés de s'enfuir. Au Maroc, il arrive, de Gibraltar, quelques Italiens qui ne font guère que passer.

Quant aux trois pays susmentionnés, la Tunisie, l'Algérie et l'Égypte, le nombre des immigrants est d'environ 2500 à 2600 par an, sans augmentation bien sensible pendant les cinq dernières années, qu'embrassent les études de M. Bodio; il était de 2544 personnes en 1876, et de 2654 en 1881 : 265 pour la Tunisie, 837 pour l'Égypte et 1552 pour l'Algérie.

En Tunisie, il est vrai, la construction du chemin de fer, de Tunis à la frontière algérienne, de 1876 à 1878, a fait monter le nombre des immigrants italiens à 585; mais, une fois les travaux finis, la plupart revinrent en Italie ou passèrent en Algérie. Ce sont les paysans de l'île de Pantellaria et de la Sicile qui fournissent à l'émigration directe en Tunisie le contingent le plus fort, et la cause en est souvent la misère. Ce sont essentiellement l'agriculture et le commerce qui engagent des émigrants italiens à se diriger vers Tunis et les environs, où ils trouvent une seconde patrie, la colonie italienne y comptant 8300 âmes.

L'Algérie en attire un beaucoup plus grand nombre. En 1866, la population de langue italienne y était de 32000 âmes environ; elle diminua par suite de la guerre franco-allemande, mais elle est remontée et dépasse un peu aujourd'hui le chiffre sus-indiqué. La majeure partie des Italiens fixés définitivement dans le pays proviennent des régions méridionales du royaume, et sont établis dans la province de

Constantine, particulièrement à Philippeville, Bone et La Calle. Cette dernière ville est presque italienne, car, sur 4000 habitants, 2500 sont des Italiens. Parmi les Italiens d'Algérie, beaucoup appartiennent à des familles pauvres provenant d'une immigration ancienne ; les familles, ayant perdu leurs chefs, ont mieux aimé rester en Algérie, où elles sont secourues par des sociétés de bienfaisance, que de retourner en Italie, où elles n'avaient plus d'appui. Les Gênois, qui étaient très nombreux dans les premières années de la conquête, sont rares maintenant, la plupart s'étant dirigés vers l'Amérique. Les Piémontais et les Lombards, presque tous terrassiers, mineurs et maçons, ne sont que des émigrants temporaires. L'Italie centrale et la Vénétie en fournissent très peu. L'émigration annuelle, qui s'élève à 1500 personnes environ, provient surtout des provinces méridionales, de la Sardaigne, du Piémont, de la Lombardie, du midi de la France, de l'Espagne, de la Tunisie et quelque peu de l'Amérique. Elle se compose de deux catégories bien distinctes : l'une de pêcheurs embarqués sur des bateaux français, soit pour se procurer, dans la pêche du corail, un travail mieux rétribué, soit pour se soustraire au service militaire : l'autre, de maçons, de tailleurs de pierre, de mineurs et de manœuvres, qui cherchent à être employés dans les travaux publics. Il y a aussi des marins et des cultivateurs, qui demeurent généralement longtemps dans la colonie et demandent la naturalisation française ; les autres, quand ils ont trouvé du travail et qu'ils ont amassé un petit pécule, reviennent en Italie. Le gouvernement français n'empêche ni ne favorise l'immigration, quoiqu'il ne voie pas de bon œil la grande agglomération de population italienne dans la province de Constantine.

En Égypte, c'est la colonie italienne qui est la plus importante après celle des Grecs. D'après la statistique officielle d'Amici bey, directeur général de la statistique égyptienne, les Grecs étaient en 1878 au nombre de 29,963 et les Italiens à celui de 14,524 ; après eux venaient les Français (14,310), les Anglais (3,795), les Autrichiens (2,480) et les Espagnols (1,003). La colonie italienne y est une des plus anciennes, quoique, pendant les siècles qui suivirent la conquête musulmane, le courant d'immigration se soit arrêté, la vie des chrétiens n'y étant pas en sûreté. Elle se composait de Livournais, de Florentins, de Pisans et de Vénitiens voués au commerce. La tolérance religieuse de Méhémet Ali et de Saïd pacha, le commerce et les grands travaux publics, et surtout le percement de l'isthme de Suez ont attiré beaucoup d'Italiens, essentiellement des ingénieurs et des ouvriers. Cependant ce fut surtout

à l'époque de la guerre de sécession d'Amérique que l'Égypte vit affluer le plus d'émigrants. L'exportation du coton américain étant alors arrêtée, la culture et le commerce de ce produit végétal prirent en Égypte des proportions colossales et procurèrent à ce pays de grandes richesses, dont beaucoup d'étrangers cherchèrent à avoir leur part. Puis vinrent les fêtes splendides données à l'occasion de l'ouverture du canal de Suez, et la création de l'Opéra italien au Caire, doté avec une munificence royale par le khédive Ismaïl Pacha, qui augmentèrent le courant de l'immigration italienne. La crise financière fit repartir pour l'Italie une foule d'émigrants ; plus tard le rétablissement des finances, l'institution des tribunaux mixtes, l'introduction d'un système hypothécaire régulier, en attirèrent de nouveau un grand nombre. Sans doute la colonie italienne en Égypte n'est, ni pour la richesse ni pour l'influence, égale aux colonies française et anglaise ; mais elle y jouit d'une grande considération par les talents de beaucoup de ses membres, entre autres Amici bey, Sala Pacha auquel a été confiée la répression de la traite, Bonola, secrétaire général de la société khédiviale de géographie du Caire, et beaucoup d'autres, avocats, médecins, ingénieurs, architectes, etc. Les chefs d'industrie et les ouvriers italiens sont recherchés en Égypte pour leur habileté, leur intelligence et leur diligence. Il faut noter encore que c'est la langue italienne qu'ont adoptée les tribunaux mixtes, pour la rédaction des actes et documents, et que la colonie italienne a créé, au Caire et à Alexandrie, de bonnes écoles, parmi lesquelles se distingue surtout le collège national italien, fondé à Alexandrie en 1861. D'après l'*Essai de statistique générale de l'Égypte,* de toutes les colonies c'était celle des Italiens qui, en 1878, fournissait aux écoles d'étrangers, à Alexandrie, le plus grand nombre d'élèves (1773) ; les Grecs, 1477 ; les Français, 548 ; les Anglais, 453 ; les Maltais, 255 ; etc. Les derniers événements d'Alexandrie et du Caire ont dû modifier ces données ; mais nous n'avons pas encore les documents qui permettront d'apprécier l'étendue des changements qu'ils y ont apportés.

BIBLIOGRAPHIE [1]

J. Fahrngruber. Aus dem Pharaonenlande. Wien und Würzburg (Leo Woerl), 1882, in-32°, 339 p. avec illustrations.— Pendant un séjour

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

de cinq ans à Jérusalem, l'auteur de ce petit volume a fait en Égypte plusieurs excursions, dans lesquelles il a visité toutes les localités les plus intéressantes de la vallée du Nil jusqu'à Thèbes. Il a eu la bonne pensée de réunir les observations qu'il y a faites et les impressions qu'il en a rapportées, et de les présenter sous la forme d'un voyage, pour ceux qui ne peuvent se rendre en Orient, comme pour les nombreux pèlerins autrichiens et bavarois qui, chaque année, visitent l'Égypte en allant à Jérusalem. Il n'a pas visé à leur fournir un guide ; en effet il n'y a dans son volume ni plans ni cartes ; mais il peut les préparer à leur excursion, en les promenant à l'avance dans les villes, le long du Nil, au milieu des monuments de l'empire des Pharaons, et en leur faisant bien connaître les divers types de la population, dont il décrit avec exactitude les mœurs et les usages. Nous avons regretté de ne rencontrer dans son livre que deux lignes sur les travaux des missions protestantes ; en revanche les catholiques y trouveront des renseignements complets sur les nombreux établissements de leur confession, non seulement sur ceux de la partie de la vallée du Nil visitée par l'auteur, mais encore sur les stations missionnaires de Khartoum et sur celles du Kordofan et du Darfour, avec d'intéressants détails sur les travaux de feu Monseigneur Comboni, l'apôtre du Soudan égyptien.

George Pearse. The Kabyles. London (Morgan and Scott), 1882, in-8°, 40 p. et deux cartes. — Nous avons mentionné dans notre avant dernier numéro (p. 17) l'œuvre missionnaire entreprise chez les Kabyles de l'Algérie. La brochure de M. Pearse en fait connaître les débuts et les premiers succès, ainsi que les rapports des missionnaires avec les colons de diverses nationalités établis dans la Grande Kabylie, entre Dellys et Bougie. La sympathie de l'auteur pour les indigènes, dont il loue spécialement l'amour du travail, la frugalité, l'intelligence prompte, ne pouvait manquer de lui gagner les cœurs. Dans les quelques pages qui précèdent son rapport, M. Pearse nous fait connaître les institutions des Kabyles ; il montre comment ils ont réalisé la démocratie pure sur la base la plus simple et la plus naturelle, et comment ils échappent à la recrudescence du fanatisme musulman qui se fait sentir tout le long de la côte septentrionale d'Afrique, du Maroc jusqu'à l'Égypte. M. Pearse a donné, dans un appendice, un itinéraire dans la Grande Kabylie, pour ceux qui voudraient voir par eux-mêmes les quatre groupes de tribus au milieu desquelles il travaille ; deux cartes, l'une générale l'autre spéciale, accompagnent l'ouvrage.

Dr Josef Chavanne. Afrikas Ströme und Flüsse. Wien, Pesth, Leipzig. (A. Hartleben), 1883, in-8°, 232 p. et carte. — La géographie de l'Afrique doit déjà au Dr Chavanne, non seulement son ouvrage sur le Sahara, et la belle carte murale physique dont nous avons déjà parlé (Ire année p. 160), mais encore un travail solide sur l'orographie et la géologie de ce continent (Afrika im Lichte unserer Tage). A l'aide de renseignements disséminés dans une foule de publications, le savant auteur avait comblé une grande lacune dans la géographie africaine, et redressé beaucoup d'erreurs qui régnaient encore au sujet du relief de l'Afrique. Cet ouvrage en appelait un sur l'hydrographie, et la détermination des bassins des grands fleuves, sur lesquels l'attention s'est portée dès la plus haute antiquité.

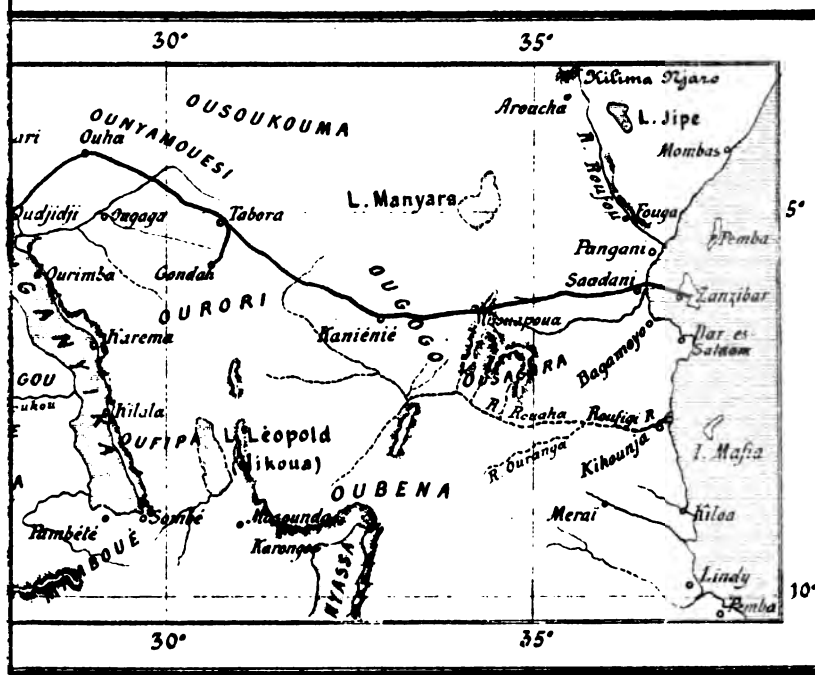
Après avoir tracé à grands traits l'histoire de l'hydrographie africaine depuis Hérodote, et montré la position relative des principaux cours d'eau, le Dr Chavanne expose, dans ce nouveau volume, les résultats auxquels il est arrivé dans l'étude de la nature de ces fleuves et de ces rivières, de leur importance pour les explorations et pour l'extension de la civilisation, et du développement des entreprises commerciales, en s'aidant de tout ce que l'on peut savoir aujourd'hui de leur navigabilité, de la périodicité de leurs crues, de leur profondeur et de leur vitesse. Il passe en revue toutes les rivières appartenant aux trois grands bassins extérieurs de la Méditerranée, de l'Atlantique et de l'Océan indien, puis celles des trois bassins intérieurs, du lac Tchad pour tout le Sahara, du lac Ngami pour le désert de Kalahari, et des lacs salés pour la plaine des Danakils. Pour l'étude de chacun des grands fleuves et de leurs principaux affluents, il a tenu compte de toutes les données fournies par les explorateurs, et cherché à résoudre les problèmes qui se rattachent aux parties encore inconnues, par ce que l'on sait de l'hydrographie des territoires voisins. On comprend, et le Dr Chavanne lui-même l'a compris, que les découvertes de Junker dans le cours moyen de l'Ouellé, dont il faisait, avant de les connaître, un affluent du Congo, modifieront vraisemblablement les résultats auxquels ses patientes études l'avaient conduit ; la quantité d'eau qu'il attribuait, comme apport de l'Ouellé, au bassin de l'Atlantique, devrait être reportée au bassin du Chari. D'autre part, le tracé de quelques-uns des affluents de la rive gauche du Congo, entre Muquengué et Nyangoué, devra être corrigé dans la carte, et les données hydrographiques en seront modifiées dans le texte, quand MM. Pogge et Wissmann auront fait rapport à la Société africaine-allemande sur leur voyage du Louloua au Loua-

laba. Ces modifications, apportées à l'ouvrage du Dr Chavanne, en feront le volume le plus utile à consulter pour l'étude de toutes les questions relatives à l'hydrographie de l'Afrique. Oserions-nous cependant demander à l'auteur de bien vouloir, pour faciliter les recherches, joindre un index alphabétique de tous les cours d'eau et lacs étudiés par lui, à la prochaine édition qu'il donnera sans doute, lorsque les expéditions de Junker et de Casati d'un côté, et celles de Flegel, et de Rogozinski de l'autre, auront fait mieux connaître l'hydrographie de la région encore inconnue entre le cours moyen de l'Ouellé, le Chari, le Congo et le golfe de Guinée?

Un peu partout. Du Jura a l'Atlas, par *J. de Chambrier*. Paris (Sandoz et Thuillier), 1883, in-12, 360 p., fr. 3,50. — Écrit d'un style léger et facile, ce livre sera lu avec beaucoup d'intérêt par tous ceux qui n'aiment pas les longues périodes, les dissertations et les théories abstraites. Les anecdotes y foisonnent, et, si toutes ne se lient pas, d'une manière bien rigoureuse, avec le sujet, l'auteur ne s'embarrasse pas pour si peu; pourvu qu'il fasse rire, il est satisfait. Néanmoins il fait preuve d'une grande justesse d'observation, ses remarques, le plus souvent, ne sont pas profondes, mais elles sont toujours fines et spirituelles, et, dans sa courte étude comparative entre les divers groupes de population d'Alger, les Juifs, les Kabyles, les Arabes et les Nègres, il fait toucher au doigt les analogies et les contrastes, rien que par la foule de petits faits qu'il cite et qui en apparence n'ont aucune liaison entre eux.

Cet ouvrage est le récit d'un voyage rapide accompli par deux amis, MM. de Chambrier et Jequier, de Neuchâtel en Algérie par la Grande-Chartreuse, Nîmes, etc. La partie africaine, forme un peu plus de 100 p., que M. de Chambrier consacre presque uniquement à la description de la ville d'Alger et des diverses races qui l'habitent, excepté toutefois des Européens dont il ne parle que fort peu. Il passe en revue les principaux édifices, tels que la Kasbah, la grande mosquée, le palais du gouverneur, celui de l'archevêque, qui ont un caractère mauresque très marqué. L'auteur s'attarde, pour le plus grand plaisir du lecteur, à décrire la vie à Alger, telle qu'elle se déroule dans les bazars, les boutiques des barbiers qui sont les médecins, les cafés, les ruelles, etc. Enfin, après le récit d'une visite dans le sanctuaire où la secte religieuse des Aïssaouas accomplit ses rites étranges, le livre se termine par la description de plusieurs localités voisines d'Alger.

ERS L'AFRIQUE 1881-1882,



L'Afrique explorée & civilisée. IVème année. N° 3. Mars 1883

BULLETIN MENSUEL (*2 avril 1883.*)

Nous avons fait une erreur, dans notre dernier numéro, en annonçant, d'après le *Bulletin géographique de Bordeaux,* que **Bougie** allait être relié directement à **Sétif,** par une voie ferrée concédée à la compagnie de l'est algérien. Des personnes parfaitement renseignées par leurs correspondants de Sétif, nous ont informés des retards que rencontre ce projet. En présence des frais énormes que coûterait l'établissement d'une voie large pour cette ligne, le gouvernement a demandé une nouvelle étude, pour un chemin de fer à voie étroite de Bougie à Biskra passant par Sétif. Mais le rapport de l'ingénieur en chef, M. Lebiez, ne paraît pas favorable à ce projet qui serait impraticable, ou du moins très dispendieux. — Le *Moniteur de l'Algérie* nous a apporté des nouvelles de l'exploration commencée dans l'oasis d'**Ouargla** par M. Bourlier, chargé de réunir les éléments d'un grand travail sur le Sahara, et de préparer les puits artésiens et le dégagement des anciennes sources actuellement obstruées, pour donner une vie nouvelle à cette région. M. Bourlier estime que l'on pourra rendre là plusieurs milliers d'hectares à la culture du palmier. — On a appris à Ouargla qu'il y a encore quatre survivants de la mission Flatters, en esclavage chez les Touaregs; l'Arabe qui en a apporté la nouvelle, est le même qui a recueilli les autres survivants trouvés sous sa tente par le goum d'Ouargla. Il se fait fort de les racheter tous les quatre pour une somme de 2000 francs, et de les ramener à Ouargla. — Le désastre de l'expédition Flatters ne décourage pas les voyageurs qui désirent faire pénétrer dans le Sahara la civilisation européenne. M. Foureau, qui a déjà exploré le désert avec MM. Largeau et L. Say, a quitté Ouargla en février, avec une petite troupe composée de deux Français parlant l'arabe et de quelques indigènes éprouvés. L'expédition se propose de traverser le Soudan ; à cet effet elle a fait choix de chameaux vigoureux, capables de fournir de très longues courses en très peu de temps. Il est à craindre qu'elle ne rencontre de grandes difficultés, car, aux dernières nouvelles, les Ouled-Sidi-Cheiks menaçaient la frontière méridionale de la province d'Alger.

Depuis que le commandant Roudaire a recommencé ses opérations de sondages dans la région des **Chotts,** il en a envoyé presque tous les jours les résultats à M. de Lesseps, qui a pu annoncer à l'Académie des sciences que jusqu'ici on n'a rencontré partout que le sable. Toutefois,

avant de se prononcer sur la possibilité ou la facilité de creuser le canal entre la mer et les chotts, M. de Lesseps a voulu revoir une fois encore et étudier lui-même le terrain ; il est parti avec un habile ingénieur, M. Léon Dru, qui vérifiera les sondages déjà faits, et en fera d'autres aussi nombreux qu'il sera nécessaire pour constater d'une manière certaine l'état des terrains que devrait traverser le canal. Le 14 mars M. de Lesseps arrivait à Tunis; le 21 il a visité l'oued Melah (v. carte des Chotts, IIIme année, p. 248). Avant la reprise des travaux, il avait écrit à Abd-el-Kader pour réclamer son intervention en faveur des explorateurs européens ; et, comme il l'avait fait une première fois (voir Ire année, p. 81), l'émir a adressé à tous les chefs religieux et militaires des districts de la Tunisie et de l'Algérie que visiteront les ingénieurs français, une lettre qui doit être lue publiquement dans toutes les mosquées et dans tous les campements de la région des chotts, pour leur recommander d'accorder, à ceux qui ont conçu l'idée de percer l'isthme de Gabès, toutes facilités et secours de paroles et de fait.

Le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas de donner à nos lecteurs tous les renseignements fournis par M. Hansal, consul général d'Allemagne à **Khartoum**, sur la révolte du Soudan, et publiés par l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient*. Nous devons nous borner à ce qui nous paraît le plus important. On avait espéré pouvoir envoyer directement au Kordofan les colonnes égyptiennes du Caire, pour abattre d'un seul coup la puissance de Mohamed Ahmed. Mais les rebelles surent manœuvrer de manière à les obliger à se diviser, pour se porter sur plusieurs points des environs de Khartoum. Abd-el-Kader s'avança sur Messalamié, mais il y rencontra une résistance qui lui fit comprendre qu'il ne pouvait être question d'envoyer des troupes au Kordofan avant que toute la presqu'île de Sennaar, entre les deux fleuves, fût complètement pacifiée. Tout en cherchant à organiser et à instruire le mieux possible les troupes et les officiers qui lui arrivaient, il fit fabriquer des boules, armées de quatre pointes et destinées à être jetées en avant de l'ennemi, afin de le retenir à distance, les révoltés combattant nu-pieds ou chaussés seulement de sandales très minces. En attendant, l'armée du *Mahdi*, qui s'était dispersée après sa défaite près d'El Obeïd, s'était reformée et interceptait les communications entre Khartoum et le Kordofan où, d'après les dépêches reçues au Caire, El-Obeïd et Bara sont tombées aux mains des insurgés, et où Mohamed Ahmed retient captifs MM. G. Roth et Robers, inspecteurs du service de la traite, qu'il ne veut relâcher que contre une forte

rançon. Tous deux, au reste, sont traités humainement, et peuvent circuler librement dans la ville de Bara. — Le colonel Stewart, arrivé à Khartoum pour étudier la situation politique du pays, promettre des secours de troupes et engager les sujets du khédive à demeurer fidèles au gouvernement, s'est occupé en même temps des moyens d'établir des communications commerciales avec la mer Rouge, pour le moment où la révolte sera complètement réprimée. M. Hansal estime peu avantageux le projet de chemin de fer de Souakim à Berber, le port de Souakim étant insuffisant, et Berber, station de passage des caravanes, ne pouvant prétendre à devenir une ville industrielle et commerciale. D'ailleurs les cataractes qui existent entre Berber et Khartoum ne peuvent que retarder la navigation et la rendre dangereuse. Le tracé le meilleur, le plus court et le plus économique serait, suivant M. Hansal, d'Akik à Khartoum par Gos Regeb. Un embranchement sur Gadaref attirerait sur cette ligne le commerce d'une partie de l'Abyssinie. M. Hansal voudrait que l'Angleterre profitât de sa position actuelle en Égypte, pour hâter la construction d'une voie ferrée qui mît la mer Rouge en communication avec le Soudan, et qu'elle fît nommer Gordon Pacha gouverneur de cette province, aucun autre chef militaire ne jouissant, parmi les classes inférieures de la population, d'une popularité égale à la sienne. Lui seul pourrait établir au Soudan la liberté commerciale, abolir le monopole, régler la question de l'esclavage, développer l'agriculture, remettre l'ordre dans les finances, réformer l'administration, ce dont le Soudan a le plus urgent besoin. — D'après des dépêches du Caire, Abd-el-Kader a réussi à reprendre Sennaar aux troupes du faux prophète, qu'il a rejetées au delà du Nil Bleu.

En envoyant à la Société khédiviale de géographie, au Caire, une carte manuscrite de la région au sud de Beni Schangol et de Fadasi, où sont les sources du Toumat, du Jabous et du Yal, M. **J. M. Schuver** y a joint des notes explicatives sur des observations de longitudes et de latitudes, de hauteurs, etc., ainsi qu'un vocabulaire de la langue des **Gomas**. Ces nègres sont de la même race que les Amams, mais plus nombreux et dans une situation plus propre à garantir leur indépendance et leur isolement. Ils habitent une chaîne de montagnes étendue et profondément ravinée, au N. O. des Légas Gallas, qui, quoique de beaucoup supérieurs en nombre et en organisation, n'ont jamais pu les subjuguer. Les Gomas n'entretiennent pas de relations avec les Denkas du lac Baro et du Sobat, desquels ils sont séparés par un désert boisé de trois à quatre journées de marche. M. Schuver croit qu'ils sont les

restes d'une race aborigène, refoulée dans les montagnes par les invasions successives des Gallas venant de l'est, puis des Denkas venus du sud, et qu'ils ont des affinités avec les Changallas, tribu nègre enclavée dans la partie occidentale du territoire des Gallas, au sud du Nil Bleu.

Le voyageur italien, L. Caprotti, écrit de Gudru, dans le Choa, à l'*Esploratore,* que M. Monti a réussi, dans ses excursions de chasse, à pénétrer dans le **pays des Gallas** au sud de Fadasi, en passant le Jabous, ce que n'avaient pu faire jusqu'à présent ni Marno, ni Gessi, ni Matteucci, ni Schuver. Mais il y a été retenu prisonnier et même vendu comme esclave, pour deux mulets chargés d'ivoire et 30 bœufs. Un général du roi du Godjam, ayant appris qu'un blanc était esclave chez les Gallas, voulut le racheter, et ordonna qu'on le lui amenât, ce qu'il obtint, non sans peine, car les Gallas le tenaient caché ; ils n'osèrent cependant pas s'exposer au courroux du général qui avait 20,000 hommes sous ses ordres. Monti fut libéré et envoyé au roi du Godjam, qui l'engagea à rester auprès de lui, mais le voyageur ayant manifesté le désir de se rendre d'abord dans le Gallabat pour s'y pourvoir de différentes choses, le roi lui donna monture, serviteurs, argent et tout ce dont il pouvait avoir besoin pour ce long voyage, et le pressa amicalement de revenir ensuite auprès de lui. C'est déjà au roi du Godjam que Cecchi, retenu prisonnier par la reine de Ghéra, a dû sa libération. — Il résulte de renseignements recueillis par M. Caprotti, que le roi d'Abyssinie aurait décidé que des territoires des Gallas conquis par les rois du Choa et du Godjam, le Kaffa et les pays à l'ouest, seront réunis à ce dernier, tandis que les districts à l'est du Kaffa appartiendront à Ménélik. D'autre part le bruit courait que le pays des Gallas tout entier serait donné à un officier de l'armée du roi Jean. Dans tous les cas la conquête de ces territoires par l'Abyssinie les ouvrira à l'exploration et au commerce. — Une lettre de M. Brémond, chef de l'expédition française au Choa, nous informe que le roi d'Abyssinie est gravement malade, et qu'en vertu d'une convention conclue entre les deux souverains, Ménélik se prépare à le remplacer sur le trône.

Le courrier de Zanzibar a apporté de bonnes nouvelles de la station de **Karéma**, dont le personnel se compose actuellement de 65 askaris, et de 100 indigènes, hommes, femmes et enfants, établis à demeure sur les terrains appartenant à l'**Association internationale.** La partie cultivée par eux est déjà très étendue. Au départ de la lettre de M. Storms, le 10 novembre 1882, l'époque de la moisson était prochaine, et la récolte s'annonçait comme devant être abondante. L'état sanitaire

du personnel était satisfaisant. — De son côté M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, communique que M. Cambier se proposait de nouveau de transporter 400 Zanzibarites au Congo, mais qu'il n'a pu en réunir que 230. — M. **Giraud**, après avoir formé sa caravane à Zanzibar, s'est transporté avec tout son matériel à Dar-es-Salam d'où il est parti le 10 décembre. Il comptait traverser l'Ousagara, passer entre le Nyassa et le Tanganyika, relever le Tchambési, le descendre sur son bateau démontable, jusqu'au lac Bangouéolo, puis se diriger vers le lac Moero, et de là essayer d'atteindre le Congo par la voie la plus praticable. Dans une lettre à M. Ledoulx, M. Giraud exprimait sa satisfaction sur le début de son exploration, et sur les bonnes conditions de sa caravane.

Nous n'entrerons pas dans les détails du conflit soulevé entre les Hovas et les agents du gouvernement français à **Madagascar**; les journaux politiques en parlent suffisamment. Mais nous indiquerons, d'après une communication du Foreign Office à l'*African Times,* les modifications à l'article 5 du traité de 1865, adoptées le 16 février dernier : « Il est permis aux sujets anglais, aussi bien qu'aux sujets de la reine de Madagascar, et aux sujets de la nation la plus favorisée, de louer ou donner à bail, terres, maisons, magasins ou autres propriétés, dans les États de S. M. la reine de Madagascar, à condition que les baux conclus par des sujets anglais soient enregistrés au consulat britannique, et par un fonctionnaire malgache désigné à cet effet. S. M. la reine de Madagascar accorde à ses sujets le droit de louer leurs propriétés à leur gré, mais il est interdit aux sujets malgaches de faire aucune vente de terre aux étrangers. Les sujets anglais seront libres de construire à leur gré des maisons sur le terrain à eux loué, et la reine de Madagascar s'engage à faire tout ce qui sera en son pouvoir pour les protéger, eux et toute propriété qu'ils pourront acquérir à l'avenir ou qu'ils auront pu acquérir avant que le présent article ait eu force de loi. Les impôts seront les mêmes pour eux que pour les sujets malgaches ou pour ceux de la nation la plus favorisée. L'article aura force de loi dès le 1er septembre 1883. » — Nous ne savons pas si, dans les négociations avec les autorités françaises et anglaises, les envoyés malgaches ont cherché à obtenir, pour le gouvernement de la reine de Madagascar, l'autorisation d'imposer fortement le rhum importé de Maurice et de la Réunion, mais les missionnaires déplorent les effets de ce trafic; ils le considèrent comme désastreux pour le commerce de la côte et de l'intérieur de l'île, non moins que ruineux pour la population, dont il détruit l'énergie, et qu'il

réduit à un état d'indifférence absolue pour tout ce qui est un peu supérieur à sa condition actuelle. La quantité de rhum importée l'année dernière, de Maurice seulement, s'est élevée à 2,116,183 litres. — Il eût été opportun également, nous semble-t-il, que les gouvernements de France et d'Angleterre profitassent de la présence des ambassadeurs malgaches à Paris et à Londres, pour insister auprès d'eux sur l'urgence de préparer à Madagascar l'abolition de l'esclavage, car, de l'aveu de ces envoyés, dit l'*Antislavery Reporter*, la proportion des esclaves et des hommes libres, dans l'île, est de trois pour un. Les sociétés missionnaires auraient sans doute appuyé les gouvernements, vu qu'elles souffrent d'un état de choses qui oblige les chrétiens de Madagascar à employer, pour leurs travaux domestiques ou autres, des hommes qui les servent volontairement et qu'ils payent, c'est vrai, mais qui, néanmoins, appartiennent à des propriétaires auxquels ils doivent remettre une partie de leur gain, ce qui rend assez illusoire la faculté que la loi leur reconnaît de se racheter. Mais la question de l'esclavage à Madagascar est assez importante pour que, malgré les détails dans lesquels nous sommes entrés dans notre article sur l'esclavage (IIIme année, p. 139,) nous y revenions dans un prochain numéro.

La population de l'île **Maurice** prend de plus en plus une physionomie asiatique, par le fait de l'immigration hindoue; on y compte, en effet, sur 366,000 habitants environ, 250,000 Hindous, coolies, boutiquiers, trafiquants, colons, propriétaires, au milieu desquels sont noyés les créoles africains et malgaches, ainsi que quelques milliers de Chinois, d'ailleurs très entreprenants. Les enfants des coolies devant former la future population coloniale, le gouvernement commence à se préoccuper de leur éducation. Sur 116,000 enfants au-dessus de 14 ans, que compte l'île, d'après le recensement de 1881, 25,000 au plus reçoivent l'instruction, soit à la maison, soit dans les écoles officielles, soit dans celles des missions catholiques, anglicanes ou presbytériennes. Cette année, le budget colonial anglais contient, pour la première fois, une somme destinée à la création de cent écoles hindoues; c'est déjà une mesure importante, mais il en faudrait de 400 à 500, pour élever les enfants hindous de Maurice.

Depuis un certain temps l'attention des gouvernements anglais et français s'est portée sur la nécessité d'établir une communication télégraphique entre **Maurice** et **la Réunion**, surtout pour annoncer l'approche des cyclones et prévenir les grands dommages qu'ils causent aux vaisseaux, aux propriétés et aux personnes. A défaut d'un câble

sous-marin, on en est venu à l'idée de se servir de l'héliographe, employé avec tant de succès dans la campagne de l'Afghanistan, et entre l'Espagne et le Maroc, sur une distance de 288 kilom., par le général Ibanez. La distance entre les deux points les plus élevés des deux îles est de 215 kil. Le colonel Mangin a construit un appareil, au moyen duquel l'approche des cyclones pourra être annoncée de Maurice à la Réunion, 24 à 36 heures avant que ces ouragans atteignent cette dernière île.

On se souvient que dans la convention de Prétoria, le gouvernement anglais s'est réservé la question des intérêts des indigènes et de la politique des natifs. Mankoroan, chef Betchouana de l'ouest du **Transvaal**, auprès duquel se trouvait alors un agent britannique, qui maintenant s'est joint aux Boers, a fait appel à l'intervention anglaise contre ces derniers, qui ont occupé une partie de son territoire et menacent de s'étendre encore plus vers l'ouest. Des Boers ont en outre exercé des déprédations dans un territoire cédé aux Anglais par Mankoroan. La « question des Boers » a été posée devant le parlement, mais, soit dans la Chambre des Lords, soit dans celle des Communes, tout en reconnaissant l'obligation morale de protéger les tribus indigènes contre les envahisseurs, personne n'a proposé de recommencer la guerre contre les Boers. — Quant à la guerre intérieure du Transvaal, Mampoer et Mapoch ont attaqué plusieurs chefs cafres partisans de Secocoeni, auxquels ils tuèrent une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants ; mais, à leur tour, les indigènes du pays de Secocoeni vinrent au secours de leurs chefs et fermèrent la retraite aux gens de Mapoch ; ceux-ci se trouvèrent pris entre deux feux et perdirent 500 des leurs, entre autres un frère de Mampoer et un des principaux capitaines de Mapoch. La plus forte des positions de ce dernier a été prise par les troupes du gouvernement des Boers, et l'on ne doute pas que la guerre ne soit bientôt finie.

La paix, que les missionnaires de Barmen avaient réussi à rétablir entre les **Héréros** et un certain nombre de chefs **Namaquas**, n'a pas été de longue durée. Un de ces derniers, Jan Afrikaner, ayant continué à piller les Bastards, ceux-ci appelèrent à leur secours les Héréros avec lesquels ils attaquèrent les Namaquas. Jan Afrikaner fut battu et obligé de se réfugier dans une gorge d'un accès très difficile au cœur des montagnes. Ses adversaires se firent indiquer sa retraite, cherchèrent à l'y enfermer, et reprirent la plus grande partie du bétail qu'il leur avait enlevé, mais lui-même réussit à leur échapper en s'enfonçant toujours davantage dans les montagnes. Plus tard il en est sorti pour attaquer Rehoboth, avec des renforts Namaquas, mais les Héréros ont volé au

secours des Bastards, et, aux dernières nouvelles, une grande bataille était attendue à l'Est du pays des Héréros. Après la déception qu'ont eue les missionnaires au sujet de la paix, ils en sont venus à craindre que la tranquillité ne puisse être rétablie que lorsqu'un des partis aura été complètement battu. Les païens commettent de telles horreurs à l'égard des prisonniers, que les chrétiens, impuissants à les en empêcher, ne veulent plus se mettre en campagne avec eux. — Deux missionnaires suédois ont trouvé, à six journées de marche au Nord d'Omarourou, près de Otyomatanga, de grands clans de Damaras, dans un district assez pauvre en sources permanentes, mais où les pluies sont fréquentes et où le fourrage et les bois abondent. Un des missionnaires de Barmen s'y rendra pour explorer le pays, et, comme il serait très difficile de commencer une œuvre de mission pour les Damaras disséminés au milieu des Héréros qui les maltraitent, on leur conseillera de se rendre auprès de leurs frères ; ce serait là que la Société de Barmen mettrait à exécution son projet de mission en faveur des Damaras.

Une nouvelle expédition est partie d'Ostende pour Liverpool, où un steamer l'attendait pour la conduire à l'embouchure du **Congo.** Elle est commandée par M. le lieutenant Vankerckhoven et compte, outre plusieurs officiers belges, un capitaine de navire anglais, un lieutenant hongrois, et un mécanicien allemand. Ce dernier accompagnera M. Librechts, sous-lieutenant belge, qui se détachera du reste de l'expédition dès que les voyageurs auront mis le pied sur le sol africain. Il serait question, paraît-il, de relier l'embouchure du Congo à Zanzibar au moyen d'une poste à pigeons ; du moins l'expédition a emporté avec elle un certain nombre de pigeons voyageurs, pour les faire circuler sur la ligne des stations du Comité d'études du Congo et de l'Association internationale, et obtenir en quelques jours les nouvelles qui actuellement mettent quelques mois pour parvenir de la côte occidentale à la côte orientale. — M. Peschuël Loesche qui, pendant neuf mois, a tenu la place de Stanley sur le Congo, de retour en Europe, a donné à la Société de géographie de Brême, sur la région qu'il a explorée, deux conférences dans lesquelles il a entre autres rectifié les idées que l'on se fait généralement de la partie du fleuve où sont ce qu'on appelle les cataractes du Congo. En réalité il n'y a de chute verticale que celle d'Isanghila, de 5^{m} de hauteur ; celle de Yellala ne tombe pas verticalement, mais comme l'eau sur la roue d'un moulin ; ailleurs il n'y a que des rapides ; le fleuve court en écumant sur un plateau incliné de 15 p. $^{00}/_{00}$, parsemé de rochers au milieu desquels il bouillonne et forme

des tournants. Les pluies au nord et au sud de l'équateur tombant à des époques différentes, il monte de septembre à décembre, et de juin à août. A l'époque des hautes eaux, de petits vapeurs de 10 à 15 tonnes, munis de fortes machines, peuvent passer à Isanghila où la chute a complètement disparu. M. Peschüël Loesche qui, on se le rappelle, a eu le bras gauche fracassé dans une lutte sanglante de six heures avec les indigènes, devra renoncer aux voyages; il consacrera ses loisirs aux progrès de la science géographique.

Les combats qui ont eu lieu entre les gens de Stanley et les natifs, ont arrêté la marche en avant des **missionnaires de la Livingstone Inland Mission.** Après s'être portés à 50 kilomètres au delà de leur station de Moukimboungou, ils furent empêchés de passer par les villes des Ndoungas, et obligés de fonder une nouvelle station sur la Loukounga, au milieu d'une population d'ailleurs très bien disposée à leur égard. Pour le moment, ils s'estiment heureux de travailler dans un territoire que ne traverse pas la route ouverte le long des rapides du Congo, car les combats sus-mentionnés ont créé des sentiments d'hostilité entre les natifs et les blancs. D'après le numéro de mars des *Regions beyond*, on aurait tiré sur les gens de Brazza dont plusieurs auraient été tués, sur le territoire de Stanley, près de Vivi. Aussi les missionnaires de la société sus-mentionnée veulent-ils éviter autant que possible de se trouver mêlés à aucune troupe de gens armés, et, renonçant à s'établir à Stanley Pool, se borner actuellement à travailler dans la région qui avoisine leurs stations, à 50 ou 60 kilomètres l'une de l'autre, sur une étendue de 170 kilomètres. Depuis cinq ans qu'ils l'habitent ils n'ont jamais eu de conflits avec les indigènes, qui les respectent et leur confient leurs enfants. Ils ont appris la langue du pays, préparent plusieurs élèves à devenir instituteurs, et trouvent auprès des indigènes empressement à leur fournir les produits du pays et à leur servir de porteurs le long de la route d'une station à l'autre.

Les **missionnaires baptistes** établis à **Manyanga** et à **Stanley Pool**, où leurs stations prendront les noms de Wathen et de Arthington, en l'honneur de deux des principaux soutiens de leur œuvre, se sentent de plus en plus obligés de s'affranchir de la protection des Zanzibarites armés des expéditions belges. Après l'attaque dans laquelle M. Peschuel Loesche a été blessé, ils ont compris que la route le long de la rive septentrionale du fleuve, de Manyanga à Stanley Pool, ne serait plus sûre que pour des caravanes fortes et bien armées, et ils en ont cherché une sur la rive méridionale. Là les Belges, après avoir

brûlé la ville de Ngombi, dont le chef Lutété s'était montré disposé à attaquer les caravanes, ont fait une nouvelle route jusqu'à Stanley Pool, et le lieutenant Valcke, qui en était chargé avec 180 Zanzibarites nouvellement arrivés, a fondé une station à Ngombi, et organisé un service de caravanes entre ce point et Stanley Pool. Les missionnaires en ont un indépendant de celui des Belges, en sorte que, tous les quatre ou cinq jours, les natifs qui demeurent le long de la route voient passer une caravane. La sécurité des transports est plus grande, mais les prix de toutes choses ont beaucoup augmenté. Heureusement les missionnaires ont pu obtenir des natifs comme porteurs, ce qui les dispensera d'aller chercher à la côte des Krooboys, comme ils devaient le faire les premières années. — A Stanley Pool, M. Comber a dû s'efforcer de faire comprendre à Nga-Liéma que son œuvre était toute différente de celle des Belges, qu'il ne venait ni pour acheter de l'ivoire, ni pour trafiquer, mais pour instruire son peuple ; qu'il ne lui donnerait ni fusils, ni poudre, ni rhum, mais qu'il apprendrait à lire aux enfants et soignerait les malades. Après avoir fait construire une maison sur le terrain concédé à la mission par le Comité d'études du Congo, il a commencé une école. Le petit vapeur le « *Peace* » ouvrira aux missionnaires la voie en amont du fleuve, où ils songent déjà à fonder une nouvelle station, près du confluent du Quango. Elle portera le nom de Liverpool.

Alors même que nous ne serions pas renseignés par les publications missionnaires sur les combats qui ont eu lieu entre les indigènes et des blancs ou des gens au service des expéditions belges, le fait que les caravanes des Zanzibarites amenées successivement à l'embouchure du Congo, sont immédiatement pourvues d'armes, et que, de son côté, de Brazza qui, pendant les huit années de ses explorations précédentes, n'a jamais entretenu que des relations pacifiques soit avec ses porteurs indigènes, soit avec les autres natifs des territoires qu'il traversait, a reçu pour son expédition des milliers de fusils, indique qu'il s'est produit un changement dans les dispositions des populations de cette région à l'égard des blancs. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, les actes d'hostilité se renouvellent, le monde civilisé devra se féliciter qu'il y ait, sur les deux rives du fleuve, des missionnaires pour guérir les maux causés par la concurrence commerciale. Le *Moniteur de l'Algérie* a eu connaissance d'un document émané de M. Braconnier, chef de la station de Léopoldville, qui aurait voulu imposer aux missionnaires l'engagement de ne secourir que les membres de la Société dont Stanley est l'agent. Il n'est pas besoin de dire que les missionnaires ont refusé de signer cet étrange

engagement. Pour le moment, les puissances de l'Europe ne semblent pas songer à se mettre d'accord pour garantir la neutralité du Congo et la liberté commerciale en faveur de toutes les nations. Le **Portugal** et l'**Angleterre** continuent à négocier. Contrairement à ce que nous avons annoncé dans notre précédent numéro, le Portugal a déclaré que, pendant les négociations, aucun vaisseau de guerre ne sera envoyé à Cabinda et à Molemba; et M. le sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, lord Fitz Maurice, en réponse aux craintes manifestées par quelques membres des Communes, au sujet de la conclusion d'un traité qui pourrait compromettre le développement du commerce anglais dans l'Afrique équatoriale, a promis que le gouvernement ne fera rien qui puisse prendre la Chambre par surprise. Il est d'autant plus urgent de ne rien précipiter à cet égard, que les amis de l'Antislavery Society, ainsi que ceux des Sociétés missionnaires sont aussi anxieux que les commerçants anglais, de voir le gouvernement portugais maître du cours inférieur du Congo, et que tous sont d'accord pour demander la neutralité et la libre navigation du fleuve. — M. de Brazza s'est embarqué à Bordeaux le 20 mars. D'après une lettre du Gabon, du 2 février, une partie de l'expédition est arrivée heureusement dans la colonie et a dû repartir pour le Haut Ogôoué. M. Ballay, le compagnon de Brazza, était en route pour Brazzaville.

M. Gowans, directeur en Afrique de la **Gold Coast Company**, est venu en Angleterre, afin de faire choix des appareils les plus convenables pour appliquer à l'exploitation des mines d'Abboutuyakoon les procédés les plus rapides, les plus économiques et les plus efficaces. Il a vu occasionnellement en Australie d'aussi riches minerais, mais rien qui puisse, comme étendue, être comparé à ce gisement aurifère. Il n'éprouve aucune difficulté à se procurer à la Côte d'Or tous les travailleurs dont il a besoin, grâce à la fermeté et au tact avec lesquels il traite les indigènes; aussi n'approuve-t-il pas l'idée qui a été émise de faire venir pour le travail des mines des coolies hindous ou des Chinois. — M. Barham, l'ingénieur chargé des études préliminaires d'un **chemin de fer** à la **Côte d'Or**, a communiqué son rapport à une réunion tenue à Londres; il conclut à l'établissement d'une ligne d'Axim à Tacquah, sur une longueur de 64 kilomètres.

Le roi du **Bafing**, Sago Bamakha, a conclu récemment avec M. le capitaine Bonnier, revêtu de pleins pouvoirs par le colonel Borguis Desbordes, commandant supérieur du haut-fleuve, un traité par lequel le Bafing est placé sous le protectorat de la France, qui aura le droit

d'y exécuter les grandes voies de communication qu'elle jugerait utiles. Les Français pourront y faire librement le commerce, sur le pied d'une parfaite égalité avec les indigènes; les caravanes et les marchandises seront scrupuleusement respectées dans leurs personnes et dans leurs biens. Le roi s'est en outre engagé à donner aide et protection à tous les courriers et à tous les convois, par terre ou par eau, venant des postes français de Kita et de Bafoulabé. — A peine arrivé à **Bamakou** sur le Niger, le colonel Borguis Desbordes a fait commencer les travaux d'un fort qui sera bientôt en état de recevoir une garnison d'hivernage; la colonne expéditionnaire reviendra à Saint-Louis.— Quoique la mission du **Dr Bayol** fût absolument pacifique, elle n'en a pas moins subi le contre coup des événements du Haut-Sénégal. Ahmadou de Ségou ayant donné l'ordre formel de ne permettre à aucun Européen de traverser le Kaarta, le Dr Bayol pense qu'il sera obligé de descendre plus au sud, dans le Bambouk et le Fouta-Djalon, déjà parcouru par lui, mais où il reste, dit-il, encore beaucoup d'études à faire.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

La Société khédiviale de géographie, au Caire, a été saisie de plusieurs propositions : 1° de fonder un musée ethnographique africain, auquel serait rattaché un musée commercial; 2° de faire des études sur les voies de communications les plus rapides avec le Soudan et la région des lacs; 3° d'explorer le pays entre Fadasi, Lado et le cours du Sobat.

Un groupe de commerçants napolitains a chargé M. le professeur Licata de se rendre à Assab, pour y recueillir des renseignements scientifiques et commerciaux sur cette possession italienne.

La Société italienne, qui a obtenu une concession pour l'exploitation du sel à Assab, a l'intention de conclure avec les souverains d'Abyssinie, du Choa et du Godjam, des contrats pour leur fournir la quantité de sel nécessaire à leurs États. Ce condiment qui, vu son prix élevé (Fr. 0,75 le kilogramme), est un article réservé aux classes aisées, pourra ainsi devenir d'une consommation générale. En outre, les souverains étant intéressés à garantir leurs caravanes contre la rapacité des tribus indépendantes au milieu desquelles elles devront passer, la route d'Assab au Choa et au Godjam deviendra sûre.

La Société africaine allemande a pourvu à ce que ses explorateurs reçussent le plus promptement possible tous les objets nécessaires au remplacement de ce qu'a détruit l'incendie de Weidmannsheil, pour qu'ils puissent reprendre immédiatement leur projet de voyage au lac Moero. Malheureusement, le Dr Kaiser est mort en novembre sur les bords du Tanganyika.

La caravane des missionnaires anglais, conduite par M. Stokes, a atteint l'extrémité sud du Victoria Nyanza, un peu à l'ouest de Kagheï.

M. Last, de la station de Mamboia, a fait une nouvelle excursion au delà de Ngourou, et visité quelques villages des Masaï où il a été bien reçu ; il a pu recueillir beaucoup de renseignements sur la langue, les coutumes, les conditions sociales de ces tribus, réputées si féroces, et sur le meilleur moyen d'établir avec elles des relations amicales.

M. Selous a traversé de nouveau la partie septentrionale du pays des Matébélés jusqu'au Zambèze, le long de la Panyane ou Hanyane. Il a atteint le Zambèze près de l'embouchure de l'Oumsengaïsi, d'où il a suivi la rive méridionale du fleuve jusqu'à Zoumbo ; puis il est revenu à son campement de chasse, près de l'Oumfoulé. La plus grande partie du territoire qu'il a parcouru était inconnue jusqu'ici. La géographie lui devra à cet égard des renseignements aussi utiles que ceux qu'il a fournis précédemment sur la région du confluent du Chobé et du Zambèze.

Le chef Letsié a écrit, au nom de ses fils et des principaux Bassoutos, au Parlement du Cap, pour demander que le Lessouto ne fût pas abandonné, la plus grande partie de la tribu désirant demeurer sous la protection du gouvernement. Une commission, présidée par M. Sauer, ministre des affaires indigènes, s'est rendue au Lessouto pour recueillir les avis des Bassoutos.

Une dépêche de Maritzbourg annonce que Mnyamana et seize autres puissants chefs zoulous ont publié la déclaration suivante : « Comme chefs zoulous, nous protestons auprès de la reine contre le partage de notre pays, dont on n'a laissé qu'un tiers à Cettiwayo, tandis que tout le peuple désire rester sous son autorité. »

Le P. Depelchin est arrivé du Zambèze à Port Élisabeth, amenant avec lui deux lions.

M. P. Ewald, naturaliste d'Halberstadt, partira prochainement pour faire des études dans la colonie du Cap, l'État libre de l'Orange et le Transvaal, d'où il reviendra, à travers le désert de Kalahari, chez les Damaras, pour remonter ensuite le long de la côte occidentale jusqu'au Congo.

Le gouverneur de la Colonie du Cap, Sir Hercules Robinson, a fait remettre aux membres du Parlement colonial un recueil des lois et coutumes des indigènes, préparé par une commission spéciale, pour servir de base à des relations internationales, où l'on ait, autant que possible, égard aux idées et aux besoins des populations, et où les cas de mécontentement, pour ne s'être pas bien compris, soient moins fréquents.

M. Resteau va revenir d'Ambrisette, où il a installé la première factorerie de la Compagnie belge du commerce africain ; en attendant, il a envoyé les plans d'autres établissements que la Compagnie fondera dans la région au sud du Congo.

M. L. Petit, naturaliste, a fait de Landana une excursion sur le Haut Chiloango jusqu'à Toumby ; il en a rapporté de belles collections d'oiseaux, et plusieurs spécimens de chimpanzés et de gorilles mahiéma. Pendant son séjour à Toumby, il a assisté à l'ensevelissement du prince Macaille N'Gom, mort depuis plus d'un an,

mais qu'on avait, selon l'usage, conservé dans sa case, fumé et enveloppé dans des tissus, jusqu'après la nomination d'un successeur.

La « British and African Steam Navigation Company, » qui a déjà 20 navires pour le service de la côte occidentale d'Afrique, en a fait construire deux autres, d'un faible tirant d'eau, pour pouvoir leur faire franchir les barres des rivières basses. Ils seront appelés le *Lagos* et le *Calabar*.

Le Comité des Missions anglicanes a accepté, pour ses stations du Niger, les services de M. le Dr Percy Brown, qui s'est offert pour travailler dans une partie du champ des missions.

Ne pouvant consentir à renoncer à aucun des territoires de la république de Libéria, le sénat de Monrovia paraît disposé à soumettre la question des limites septentrionales de cet État, au sujet desquelles il est en désaccord avec l'Angleterre, à l'arbitrage des États-Unis ou des grandes puissances civilisées.

Le *Wyoming* amène des États-Unis en France le prince Ulysse Parklew, futur souverain du royaume de Pessah, allié à la république de Libéria. Ce prince, âgé de 16 ans, est élevé à l'européenne; deux précepteurs, MM. Brown et Stewart, l'ont conduit en Amérique; après lui avoir fait visiter la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ils le reconduiront au Pessah.

Le nouveau roi du Cayor a fait visite au gouverneur de Saint-Louis, auquel il a promis d'aider de toutes ses forces à la construction de la voie ferrée. Dans deux ou trois semaines la section de Dakar à Rufisque sera terminée.

Les travaux du chemin de fer du Haut-Sénégal continuent avec activité; Médine est relié à Kayes.

Jusqu'ici la pêche du corail sur les côtes d'Afrique se faisait surtout dans la Méditerranée, devant la Calle. Depuis quelques années les pêcheurs vont dans l'Atlantique, spécialement aux îles du Cap Vert, dont le professeur Greef a étudié les coraux, qu'il a trouvés identiques à ceux de la Méditerranée. En 1879 et 1880, le produit de la pêche à l'île de Thiago a été de 3000 kilog.; il y avait en particulier des coraux rouge pâle très estimés. Dès lors il s'est formé des sociétés pour exploiter les côtes du Cap Vert.

M. Piazzy Smith a communiqué au journal anglais *Nature*, d'après une correspondance de Santa Cruz, capitale de Ténériffe, que le pic de Teyde, qui n'avait pas eu d'éruption depuis 1798, est de nouveau entré en activité au commencement de 1883; un fleuve de lave est descendu de son sommet encore couvert de neige.

EXPLORATIONS DU Dr JUNKER SUR LE HAUT OUELLÉ [1]

Dès la plus haute antiquité, les problèmes relatifs à l'hydrographie de l'Afrique ont occupé les esprits. Hérodote, Ptolémée et ses successeurs,

[1] Cette livraison est accompagnée d'une carte dressée sur celles du Dr Junker,

ont porté leur attention sur le système du Nil ; après eux l'étude générale du cours inférieur des grands fleuves fut reprise par les Portugais, qui lui firent faire des progrès. Mais c'est surtout à Livingstone que se rattachent les travaux qui devaient permettre de résoudre les grandes questions du Zambèze, du Nil et du Congo ; l'impulsion donnée par lui fit surgir la pléiade des Speke, des Grant, des Burton, des Baker, des Cameron, des Stanley, des Serpa-Pinto, et aujourd'hui, quoiqu'il reste beaucoup à faire, on peut dire que les bassins de ces grands fleuves sont assez approximativement déterminés. Celui de l'Ouellé en revanche l'est encore fort peu ; aussi est-ce vers lui que se portent actuellement les regards. Ce n'est pas qu'il ait été complètement laissé de côté jusqu'ici. Déjà en 1855, Escayrac de Lauture, et après lui les frères Poncet, Heuglin, Miani, Piaggia, Schweinfurth surtout, avaient fourni des renseignements qui auraient pu faire comprendre l'importance de cette étude ; mais il est difficile de pénétrer au delà du bassin du Nil, où les brigandages exercés par les chasseurs d'esclaves, et par les expéditions égyptiennes en quête de l'ivoire, dont le gouvernement a le monopole, ont causé chez les Niams-Niams et les Mombouttous une défiance bien naturelle. En outre le danger auquel le cannibalisme de ces populations expose les voyageurs explique pourquoi ils ont été, jusqu'à présent, si peu nombreux dans cette région.

Tout le monde se rappelle la marche de Schweinfurth « au cœur de l'Afrique » de 1868 à 1870, ses relevés des affluents du Nil Blanc, sa découverte des sources du Djour au mont Baginsé, et celle des Akkas, peuple de pygmées déjà mentionnés par Aristote. On n'a pas oublié non plus l'enthousiasme dont il fut saisi à son arrivée au bord de l'Ouellé, le 19 mars 1870 ; celui de Mungo Park, posant la première fois le pied sur les rives du Niger, n'avait pas été plus grand. « Depuis mon départ de Khartoum, dit Schweinfurth, la même question agitait mon esprit : le fleuve coulait-il de l'est à l'ouest ? Si ses eaux se dirigeaient vers l'est, le problème jusqu'alors inexpliqué de la plénitude du lac Mvoutan était résolu ; si elles coulaient à l'ouest, elles n'appartenaient pas au système du Nil. Enfin l'Ouellé m'apparut, il envoyait au couchant ses flots sombres et profonds. » C'est à ce voyageur que nous

de Schweinfurth et de Potagos. Pour les dernières explorations, nous avons dû nous contenter d'indications approximatives, la carte du Dr Junker, qui accompagnait un de ses rapports aux *Mittheilungen de Gotha* ne leur étant pas parvenue, non plus que ce rapport.

devons nos premières informations sur la Gadda et le Kibali, qui forment l'Ouellé, sur le volume de leurs eaux, leurs crues, leur altitude (de 700 m. environ), comme sur les montagnes au sud de la résidence de Mounza, contreforts occidentaux de la chaîne que Baker avait vue au N.-O. du Mvoutan, et dont il estimait la hauteur à 2500 m. De toutes les observations qu'il avait faites et des renseignements qu'il avait recueillis, il concluait que l'Ouellé ne pouvait appartenir qu'au bassin du Chari. Les Mombouttous et les Niams-Niams donnaient tous à l'Ouellé une direction O. N.-O. ; plusieurs d'entre eux l'avaient suivi pendant des jours et des jours, jusqu'à un endroit où il s'élargit au point que les arbres de l'autre rive ne sont plus visibles, et qu'enfin on ne voit que l'eau et le ciel. Ils affirmaient que les riverains de la partie méridionale de ce lac, car ça devait en être un, étaient vêtus d'étoffes blanches, et se mettaient à genoux pour dire leurs prières. Mais toutes les questions par lesquelles Schweinfurth chercha à résoudre le problème n'aboutirent qu'à cette réponse dérisoire, que lui donna un jour son interprète mombouttou, qu'à l'O. S.-O., où naquit Mounza, en un endroit appelé Madimmo, il y avait une étendue d'eau aussi grande... que le palais du roi ! Malgré son ardent désir d'arracher au cœur de l'Afrique son secret, il dut revenir vers le nord, au Bahr-el-Ghazal, laissant à d'autres le soin de continuer les recherches commencées.

Miani s'est avancé vers l'ouest jusqu'à Bakangai, par 24° 10′ long. E. de Paris. Potagos a fourni, sur les affluents septentrionaux de l'Ouellé jusqu'au 20° 40′, des renseignements qui ne peuvent être négligés dans l'étude du cours moyen de ce fleuve. Mais aujourd'hui, nous voulons nous en tenir aux parties explorées par le Dr Junker, en amont du point touché par Potagos, en exposant d'abord les études du voyageur russe dans la région des sources du Kibali et de la Gadda. C'est là en effet que le conduisit son premier voyage, en 1877 et 1878. Encore nous bornerons-nous à relever, dans cette première exploration à l'ouest du Nil Blanc, dans les mudiriehs de Rohl et de Makaraka, les recherches qui eurent pour but de déterminer le bassin et les sources du Djei, affluent du Bahr-el-Ghazal, et la ligne de partage des eaux de ce tributaire d'avec celles du Kibali, partie supérieure de l'Ouellé.

Dans ce premier voyage il était descendu de Kabayendi, dont il avait fait son quartier général jusqu'à la sériba de Wau, près du Djour, tantôt coupant, tantôt suivant l'itinéraire de Schweinfurth ; et l'observation qu'il fit déjà alors, des fréquents changements de place des établissements arabes pour l'exploitation de l'ivoire et de la traite, n'est pas sans

importance pour la cartographie. Un très petit nombre des séribas indiquées dans la carte de Schweinfurth se trouvaient encore, en 1877, à l'endroit où elles étaient sept ans auparavant. Tel était le cas de celles de Roumbeck, dans le mudirieh de Rohl, et de Ghattas dans celui du Bahr-el-Ghazal. Par suite de la mauvaise administration de Abd-es-Ssammat et de ses gens, des 17 stations qui, à l'époque de Schweinfurth, existaient de Ghattas à Gosa, il n'en restait plus que quatre en 1877 : celles de Gosa, de Mandouggou, de Kanna et de Siruhr. Là où en 1868 régnait, dans les séribas, l'abondance en grain et en bétail, Junker trouva la misère. Sur tout ce parcours il ne vit pas une pièce de bétail, et souvent même il dut céder de son blé aux propriétaires des séribas actuelles. De grandes étendues de pays avaient été dépeuplées et ruinées, tous ceux qui avaient pu échapper aux corvées et à l'esclavage avaient émigré et trouvé un refuge chez Mbio, chef niam-niam. Mais nous laissons de côté cette région déjà parcourue par Schweinfurth, pour suivre Junker dans le Makaraka, où les principales stations étaient alors celles de Wandy, de Makaraka, de Kabayendi, de Rimo et de Ndirfi.

Depuis que le gouvernement égyptien avait monopolisé le trafic de l'ivoire, elles étaient entre les mains de fonctionnaires égyptiens, appuyés chacun de 150 soldats environ, chargés de veiller à l'exécution des ordres donnés aux chefs nègres, et d'aider à la perception des impôts. Au sud du Makaraka s'étend un territoire demeuré, jusqu'en 1877, fermé aux explorations géographiques, quoique depuis longtemps les agents des trafiquants arabes y fissent des incursions et des razzias pour se procurer de l'ivoire, des esclaves et du bétail. Pour obtenir l'ivoire, ils entretenaient des relations amicales avec quelques chefs puissants en pays éloignés ; ceux-ci l'acquéraient en forçant les chefs moins forts à le leur livrer, puis chaque année le gouvernement envoyait des expéditions pour le chercher : c'est ainsi que ces expéditions visitaient les chefs de Ganda chez les Kakouak, de Lemihn chez les Kalika, et de Luggar au sud du Kibali.

De Kabayendi le Dr Junker fit une excursion vers le S.-O., pour déterminer la ligne de partage des eaux entre le Rohl, le Djau, le Tondj, affluents du Bahr-el-Ghazal, et l'Akka, la Garamba et le Kotschou qui, par le Dongou, portent leurs eaux à l'Ouellé.

Du côté du S.-E. le pays va en s'élevant, jusqu'aux sources du Kibali. Le long de sa route le voyageur signale, à l'est les monts Keni, Korbé, Mouga et Maja, et à l'ouest l'Ottogo et le Ouado, dans le voisinage duquel le Djei prend sa source. Un peu au sud du Mouga s'ouvre la

belle vallée du Kindé, affluent du Bibé, le principal tributaire de la rive droite du Djei. Les palmiers, les dattiers, les bananiers, que l'on y retrouve après en avoir été privé longtemps, et de hauts acacias lui donnent l'aspect d'un parc. Au delà se trouve la ligne de faîte entre le Nil et l'Ouellé, sans hautes montagnes, dans un terrain rocheux, très coupé. La végétation arborescente est moins abondante chez les Kalika, qui sont essentiellement agricoles et élèvent du bétail ; nulle part Junker n'a vu chez les nègres autant de bestiaux. Au sud de Lemihu, les bois de haute futaie reparaissent dans la vallée du Kibali, mais plus loin les arbres sont remplacés par des prairies et des champs cultivés de doura à tiges de la hauteur d'un homme, de fèves, de courges, de patates douces, etc. ; les collines en pente douce sont arrosées dans toutes les directions par de petits cours d'eau, le long desquels seulement croissent de magnifiques arbres ; tout y rappelle un district agricole de notre Europe. Quant au Kibali il est formé d'une multitude de petites rivières qui descendent du versant occidental des montagnes situées au N.-O. de l'Albert Nyanza, et que Junker a appelées : monts Gessi, Gordon, Baker, Emin, Speke, Schweinfurth, Junker, etc. Aux endroits où il l'a traversé, chez les Kalika, près du 2° 40′ lat. N., le Kibali n'avait qu'une vingtaine de pas de large, et 0^{m},70 de profondeur, mais courait rapidement sur un lit de sable.

Les recherches du Dr Junker sur le cours supérieur de l'Ouellé ne devaient pas se borner à ce premier voyage. Revenu en Europe pour se reposer quelques mois, il en repartit vers la fin de 1879, pour le pays des Niams-Niams et des Mombouttous. Grâce aux recommandations de Schweinfurth et aux soins de Gessi pacha, alors gouverneur du Bahr-el-Ghazal, il gagna rapidement la sériba de Wau, point extrême N. O. de son expédition antérieure, et de là, jusqu'à Dem-Békir, il suivit la route de son prédécesseur. Mais, à peine y était-il arrivé, que le bruit de sa venue se répandit chez les Niams-Niams et y jeta l'effroi. Accoutumés à voir leur territoire parcouru et dévasté par les expéditions égyptiennes, devant lesquelles parfois ils s'enfuient de leurs habitations et laissent leurs champs sans culture, leurs inquiétudes se réveillèrent à l'ouïe de l'arrivée de Junker, qu'ils prenaient pour un frère du gouverneur Gessi, se le représentant suivi d'une nombreuse escorte militaire. Il fallut que Ndorouma, un de leurs grands chefs, qui perçoit lui-même des autres princes niams-niams indépendants, l'ivoire à livrer au gouvernement égyptien, et qui personnellement était disposé à satisfaire aux demandes de celui-ci, vint à Dem-Békir, pour s'informer des intentions

de l'explorateur. Junker eut beau lui donner l'assurance qu'il ne viendrait chez les Niams-Niams qu'avec son compagnon de voyage, Bohndorf, et quelques serviteurs, Ndorouma ne fut tranquillisé que lorsque dix soldats qui l'avaient escorté jusqu'à Dem-Békir eurent été renvoyés. Après cela Junker put commencer, le 7 mai 1880, sa marche vers le S. E., à travers le haut pays d'où descendent plusieurs affluents du Djour, à l'est de la ligne de faîte du bassin des principaux affluents de l'Ouellé mentionnés par Potagos, le Tsigo, le Proungo, le Béti. Il franchit l'un de ceux-ci, le Rongo, sous le 6° lat. N., près de la résidence du chef Issa, et en entrant dans le bassin de l'Ouellé remarqua un changement dans la végétation ; ce fut là en particulier qu'il rencontra les galeries si admirablement décrites par Schweinfurth ; tandis que plus au nord, les plantes disparaissent à l'époque de la saison sèche, ici, par suite de l'abondance des eaux en toute saison, elles deviennent permanentes, et s'ajoutent à la flore de l'équateur pour donner à toute la végétation un caractère spécial. Des arbres énormes, plus élevés que les palmiers d'Égypte, croissent le long des rives des nombreux cours d'eau, et y abritent des tiges moins élevées dont les cimes s'échelonnent sous leur ombre. Vus du dehors, ces bois ressemblent à un mur de feuillage, l'enceinte franchie, on se trouve dans une avenue, ou plutôt dans un temple dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont en moyenne 30 mètres de hauteur, les plus bas de 20 à 25 mètres. Des galeries moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage. Il passa ensuite près des sources du Bokou, affluent du Mbomou qui, contrairement aux renseignement fournis à Schweinfurth, pour sa carte, coule aussi vers l'ouest, et enfin il s'arrête à la sériba Lacrima, non loin de la résidence de Ndorouma, près de laquelle jaillit l'Ouerré, qui se dirige vers l'ouest, au nord des monts Gangaras. Une fois établi là, il vit arriver des messagers d'un grand nombre de princes niams-niams, qui commençaient à voir en lui un protecteur contre les violences des expéditions égyptiennes.

Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés (IIme année, p. 131 et 211) de son séjour chez les Niams-Niams ; nous avons hâte de le suivre vers l'Ouellé et chez les Mombouttous. Mentionnons cependant auparavant les indications qui lui ont été données sur l'existence, à l'ouest du pays de Ssassa, d'une grande rivière, au delà de laquelle les habitants prient selon le rite mahométan ; ils seraient en

rapport avec l'Adamaoua, d'où on leur amènerait des chèvres et des moutons très beaux.

Profitant d'une expédition conduite par Sémi, chef niam-niam, habitant au nord du Mbomou, et vassal du gouvernement égyptien qui lui fournit des armes et des soldats nègres pour recueillir l'ivoire, il la suivit à travers le territoire de Ndorouma, qui s'étend au S.-O. sur une longueur de 85 kilom., et d'où descendent une quantité de rivières coulant vers l'ouest pour se jeter dans l'Ouerré; d'autres se rendent à la Gourba, qui a 25 pas de large au sud de Palembata, et que l'on ne peut passer, non plus que le Mbrouélé qui en a 75, qu'avec l'agrément des Mangballés, tribu mombouttoue de la rive septentrionale de l'Ouellé, possesseur des bateaux nécessaires pour passer ces deux rivières. Deux princes de cette tribu, hostiles aux Abarmbos, Mombouttous encore indépendants de l'autre rive de l'Ouellé, cherchèrent à entraîner l'expédition égyptienne dans leur parti contre leurs adversaires. Junker déclara qu'il garderait une stricte neutralité. Il n'en passa pas moins, avec Sémi et ses gens, la Gourba et le Mbrouélé, dans les bateaux des Mangballés, ce qui fit croire aux Abarmbos que les Mangballés et l'expédition égyptienne faisaient cause commune. Les Mangballés ayant fait entrer leurs bateaux dans l'Ouellé, le cri de guerre retentit de toutes parts. Sémi attaqua imprudemment les canots des Abarmbos, pendant que Junker parlementait avec Mambanga, prince mombouttou, indépendant aussi, qui refusait à Sémi l'entrée sur son territoire. Il se détacha de l'expédition égyptienne, passa chez Mambanga, et, de sa résidence, par 3°45′ lat. N. et 24°40′ long. E. de Paris, il envoya chez les Abarmbos un message pour les engager à faire la paix et à livrer l'ivoire qu'ils avaient en leur possession. Il réussit à les persuader, mais il dut renoncer temporairement à se rendre vers l'ouest, à travers le pays des Amadis, aux monts Gangaras et Badindés, jusque chez Rafaï, et passer des semaines chez Mambanga. Depuis la mort de Mounza, si cruellement assassiné par Youssouf pacha[1], c'est le plus puissant prince mombouttou, il n'a point de rapports avec les stations égyptiennes, Ali, Abdallah et Abd-el-Mihn, établies à l'est du Mombouttou, et s'oppose à la venue de soldats sur son territoire; mais il est cannibale comme tous ses gens; on n'enterre aucun mort et chaque décès est expié par le meurtre d'une victime humaine que l'on mange. Sous tous les autres rapports, Junker a trouvé cette tribu supérieure aux autres nègres, surtout par l'administration,

[1] V. IIme année, p. 131.

les usages domestiques et la considération accordée aux femmes. Il fut témoin, comme Schweinfurth l'avait été, des horreurs commises par ces cannibales. Pour s'y soustraire, il envoya son serviteur Faradj-Allah avec ses bagages, par bateau, à la sériba Ali, au confluent de la Gadda et du Kibali, tandis que lui s'y rendit par terre, malgré les obstacles considérables que présente l'état des chemins au sud de l'Ouellé pendant la saison des pluies. En effet, quoique le fleuve ait des bords élevés de 6 m. à 8 m. au-dessus du niveau des hautes eaux, ses petits tributaires du sud débordent presque tous. Il visita la station de Abd-el-Mihn, puis remonta vers le nord, à l'emplacement de la résidence de Mounza près de laquelle mourut Miani. Plus à l'est, ont été fondées, dans le pays des Gambaris, des stations destinées à amener la soumission des princes indigènes. Les difficultés que les fonctionnaires égyptiens suscitèrent à l'explorateur lui firent comprendre la nécessité d'éviter à l'avenir les employés arabes, et de se rendre à Bakangaï, plus à l'ouest, où n'en stationne aucun, quoique le chef de cette localité livre son ivoire au gouvernement égyptien. Auparavant cependant, il revint, le 3 décembre 1880, à son quartier général près de Ndorouma. Il y reçut la visite du prince Ssassa qui habite au sud du Mbomou, ainsi que celle du chef Kipa, qui réside dans la partie occidentale du territoire des Niams-Niams et l'invita à venir chez lui ; il résolut de s'y rendre et de nouer de là des relations avec Bakangaï, au delà de l'Ouellé. Pendant son absence, Bohndorf avait mesuré, à l'aide de la montre et de la boussole, la route depuis la frontière du territoire de Ndorouma jusqu'à Kipa, et l'avait trouvée de 200 kilom. ; en cet endroit, l'Ouerré avait 50 m. de large.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE [1]

La question du Zaïre. Droits du Portugal. Mémorandum. (Lallemant frères), Lisbonne, 1883, in-8°, 79 p. — Cette publication datée du 24 décembre dernier émane du Comité africain de la Société de géographie de Lisbonne, et tend à établir les droits du Portugal sur tout le cours inférieur du Congo. Elle pose en principe, tout d'abord, que la souveraineté d'un État civilisé sur les territoires qu'il déclare lui appartenir se fonde, d'après le droit international, sur la découverte, la possession et la reconnaissance de ces territoires, et montre, par des exemples empruntés à l'histoire, que la Russie, les États-Unis, la France, l'An-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

gleterre se sont, en diverses circonstances, appuyés sur ces principes pour faire reconnaître leur autorité sur certaines contrées. Reprenant ensuite l'histoire de la Guinée méridionale, depuis les premiers voyages des Portugais au XVme siècle jusqu'à nos jours, le mémoire expose que ces trois conditions sont remplies pour toute la région baignée par l'Océan Atlantique, au sud du 5°12′ latitude sud. Cette ligne de démarcation est établie pour la côte, mais, en ce qui concerne l'intérieur « la ligne réelle de la frontière portugaise, dit le mémorandum, se conserve indéterminée et dépendante des besoins et des résolutions de notre administration et de notre politique coloniale. En ce qui concerne le Zaïre proprement dit, il est clair que tout son cours inférieur est compris dans notre province, et que celle-ci s'étendant vers l'est jusqu'à la région de Iacca et de Lunda, embrasse, de droit, une partie du cours supérieur du même fleuve. » On le voit, si les revendications du Portugal étaient admises dans leur entier, les stations de Brazzaville et de Léopoldville, quoique se trouvant au nord du 5°12′ lat. sud auraient été établies sur territoire portugais. Mais, d'après une lettre adressée au *Mémorial diplomatique*, par M. le ministre de Portugal en France, les terres cédées par Makoko à Savorgnan de Brazza se trouvent au delà des limtes des possessions portugaises. Il y a néanmoins là une question de droit international des plus délicates et l'on ne peut, en aucune manière, préjuger la solution qui lui sera donnée par la diplomatie.

Josef Chavanne. Afrika im Lichte unserer Tage. Wien, Pest, Leipzig. (Hartleben's Verlag), 1881, in-8°, 184 p. et carte, 3 fr. 75. — En rendant compte, dans notre dernier numéro, de l'ouvrage du savant géographe viennois sur l'hydrographie de l'Afrique, nous avons fait allusion à celui qu'il avait publié l'année précédente sur l'orographie de ce continent, pour rectifier les erreurs dans lesquelles on était généralement quant au relief de cette partie du monde, si différente, à cet égard, de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique. Avant Livingstone il eût été impossible de se faire une idée tant soit peu exacte de ses altitudes relatives, des terrasses qui la bordent, des montagnes qui supportent le plateau central, des dépressions de celui-ci, du caractère tout à fait spécial des montagnes qui, à part dans l'Atlas, dans les monts de Kong et dans les monts Drakenberg, n'offrent rien de semblable aux chaînes de l'Himalaya, des Alpes ou des Andes. Mais, depuis une dizaine d'années, l'Afrique a été traversée de l'ouest à l'est et de l'est à l'ouest ; du nord et du sud, les explorateurs se sont avancés presque jusqu'à l'équateur, et les nombreuses expéditions qui se sont succédé ont fourni

assez d'indications précises pour que la lacune qui existait jusqu'ici dans la géographie africaine pût être comblée. Seulement, ces indications étaient disséminées dans la foule des publications que l'exploration africaine fournit chaque jour en nombre plus considérable. Il a fallu les soins les plus scrupuleux et une patience admirable, pour recueillir toutes ces données, les classer avec ordre, et un grand talent d'exposition pour présenter d'abord dans ses traits généraux le relief du continent, puis celui de ses parties principales : l'Atlas, le Sahara, les différents plateaux du Soudan, de l'Afrique australe et de l'Afrique centrale, celui de l'Abyssinie et enfin les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de la mer Rouge. Après avoir décrit en détail chacune de ces parties, avec les traits spéciaux qui la caractérisent, le Dr Chavanne résume les développements dans lesquels il est entré, dans quelques lignes qu'on pourrait appeler des profils, avec les principales cotes de hauteur, ce qui permet de se représenter, même sans dessin, les accidents du terrain que l'on vient de parcourir. Pour compléter l'impression que laisse l'étude de son ouvrage, il a dressé une carte qui offre à l'œil les détails du relief africain, au moyen de teintes nuancées indiquant les différentes altitudes de 300m à 2500m et au delà. Mais, comme pour le volume de l'hydrographie, un index de toutes les hauteurs indiquées dans celui-ci en faciliterait beaucoup la consultation.

Les églises monolithes de la ville de Lalibéla (Abyssinie), par *Achille Raffray*, vice-consul de France. Album gr. in-4° de 20 planches lithogr. et 14 p. de texte. Paris (Veuve A. Morel), 1882, fr: 30. — La ville de Lalibéla, capitale de la province de Lasta dans le Tigré, était déjà connue pour ses églises coptes taillées dans le roc, mais c'est M. Achille Raffray qui le premier a fait une étude complète de ces constructions si étonnantes. Il avait déjà visité dans son premier voyage, en 1873-74, une église monolithe près de la ville de Solsota, et avait en outre appris des naturels que, dans la ville de Lalibéla, on trouvait beaucoup d'églises de ce genre; mais il ne put les voir alors. Dans son dernier voyage, grâce à une permission du roi, il fut plus heureux.

Lalibéla est une ville religieuse, et par suite se trouve en dehors des routes parcourues par les Européens et les marchands. Gouvernée par un moine, sa population se compose surtout de pèlerins qui viennent prier dans les sanctuaires vénérés. Lalibéla renferme dix églises monolithes, qui font, à proprement parler, partie intégrante de la montagne. « L'architecte, dit M. Raffray, a fait creuser des carrières à ciel ouvert, au milieu desquelles il a laissé un bloc qui ne tient plus à la montagne

que par sa base; puis ce bloc a été travaillé extérieurement jusqu'à simuler des murailles; enfin on a fouillé l'intérieur, ménageant des colonnes, des pleins cintres pour soutenir le plafond, et on a en dernier lieu, percé des fenêtres pour y laisser parvenir l'air et la lumière. On a ainsi des églises qui sont monolithes dans toute l'acception du terme. » Le travail des ouvriers a donc été ici l'inverse de ce qu'il est d'ordinaire, au lieu de construire on a creusé, et l'édifice ne se compose pas de pièces ajustées, mais il est au contraire tout d'une pièce.

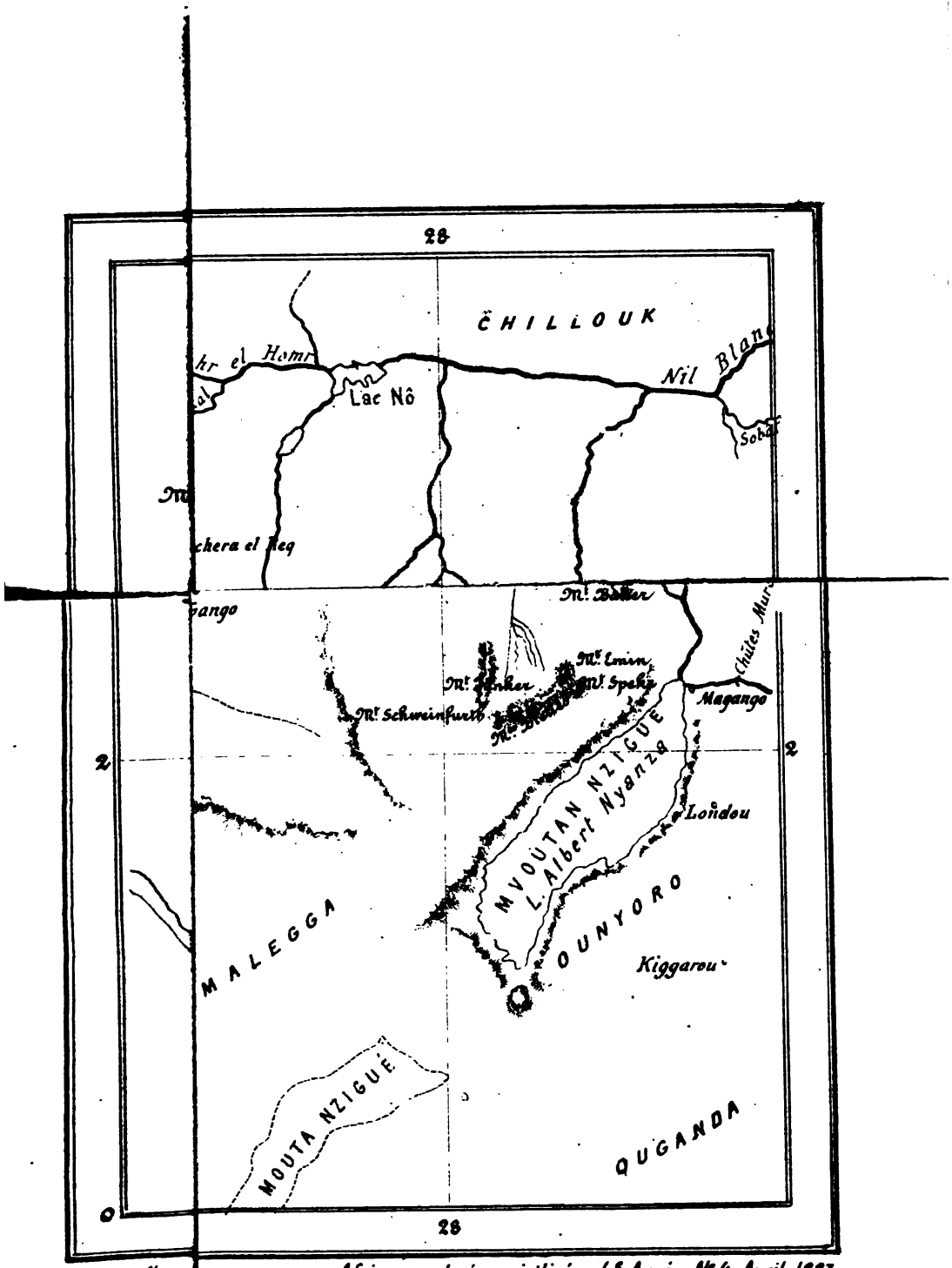
Taillées dans une roche rouge assez friable, et malgré cela parfaitement intactes à l'intérieur, les églises présentent à l'extérieur beaucoup de colonnes brisées; plusieurs d'entre elles ont souffert de l'invasion musulmane.

Pour faire ressortir toutes les beautés et les traits caractéristiques de ces églises, tels qu'ils nous sont représentés par les dessins de M. Raffray, il faudrait des connaissances spéciales en architecture. Les différents types d'ornementation que l'on remarque à Lalibéla ont conduit des personnes compétentes à penser qu'elles ont été exécutées vers le XIIe siècle, probablement au temps où régnait le négous qui a donné son nom à la ville. Les églises sont le travail, non des Abyssins mais d'ouvriers égyptiens et syriens, sous la direction de Sidi-Meskal, dont le corps repose sous le dallage de la principale de ces églises.

Le texte de l'ouvrage que nous venons de résumer pour nos lecteurs comprend dix pages. Il est accompagné de 20 planches ou dessins, qui représentent non seulement chaque église dans son ensemble, mais encore les traits caractéristiques de sa composition architecturale.

Ces dessins, qui se font remarquer par leur fini et leur élégance, sont de M. Raffray lui-même, artiste aussi distingué, paraît-il, que voyageur consciencieux. L'aspect des façades de chaque église, leur distribution intérieure, leur plan général, leur coupe, et leur vue d'en haut, permettent de se faire une idée exacte de ces édifices, qui diffèrent beaucoup les uns des autres dans leur aménagement et leur apparence générale. En outre, M. Raffray a dessiné un bas-relief de l'église de Golgotha représentant une statue de saint Georges, puis les détails des décorations intérieures, dont les couleurs sont d'un fort bel effet, des croisées, des colonnades, etc.

Tout cela est fort bien fait, et l'on doit remercier M. Raffray d'avoir fait connaître des constructions si originales, uniques au monde, et qui forment certainement une des particularités les plus intéressantes de l'Abyssinie.



Autogr. Novet

Afrique explorée & civilisée. 4e Année. N° 4. Avril 1883.

BULLETIN MENSUEL (*7 mai 1883.*)

Le voyage de M. de Lesseps dans la région des **Chotts**[1] a pleinement réussi, et le rapport des ingénieurs invités par lui et par M. Roudaire à se rendre sur les lieux, pour donner leur avis sur le projet de mer intérieure, lui a permis d'affirmer, dans une séance extraordinaire de la Société des études maritimes et coloniales, que ce projet est parfaitement réalisable. Il sera facile de créer, à l'embouchure de l'Oued Melah, un port à l'abri de tous les vents et pour la construction duquel, ainsi que pour les jetées, les matériaux seront extraits de la roche calcaire, constatée par les sondages de M. Roudaire, à la base du seuil de Gabès, dont le volume est relativement peu important. Dans tout le parcours du canal, en ligne droite, au travers du chott Djérid, l'absence complète de roches permettra à tout bâtiment de naviguer avec une entière sécurité. Au seuil qui sépare le chott Djérid du chott Rharsa, M. Roudaire a découvert un passage qui évite complètement les roches signalées précédemment à Kriz, et dont la commission avait estimé le volume à vingt-cinq millions de mètres cubes. L'altitude du col de Tozeur est en outre inférieure de 12 m. à celle du col de Kriz, et le nouveau tracé du canal en cet endroit aura 4 kilom. de moins. Le sondage fait au point culminant de ce passage a démontré qu'on ne rencontrerait que des sables. Vu la nature des terrains à traverser, il suffira de creuser dans la partie d'alluvions un canal d'une largeur moyenne de 25 à 30 mètres, qui sera agrandi par le courant lui-même. Cette tranchée pourra être exécutée en cinq ans et pour le prix de cent cinquante millions de francs. M. Cosson, dans une séance de l'Académie des Sciences, a présenté les mêmes objections qu'il avait déjà faites au projet de M. Roudaire, mais M. de Lesseps ne doute pas que ses amis ne mettent à sa disposition les sommes nécessaires, et va demander au gouvernement, sans garantie d'intérêt, la concession d'une bande de terre de 30 kilom. autour des chotts; ce terrain est sans valeur actuellement, sauf les oasis qui resteront naturellement à leurs légitimes propriétaires, mais il deviendra propre à la culture quand la mer intérieure lui fournira l'eau qui lui manque. M. de Lesseps demandera également la concession de 100,000 hectares de forêts dans les monts Aurès, au nord du chott Melrhir, jusqu'à présent inexploitées faute de voies de communication. On sait l'ardeur que M. de

[1] V. IIIme année, p. 248, carte du bassin des chotts algéro-tunisiens.

Lesseps apporte à l'exécution de ses projets, aussi peut-on s'attendre à le voir commencer prochainement des travaux qui, indépendamment de leurs résultats agricoles, politiques ou militaires, ne pourront qu'exercer une influence civilisatrice sur les populations du sud de l'Algérie et de la Tunisie. Lors de son passage à Tozeur, elles lui ont exprimé leur satisfaction de le voir arriver dans leur pays, et ont promis de lui aider dans ses travaux.

M. le ministre de l'instruction publique de France prépare une grande mission scientifique et archéologique en **Tunisie**, pour laquelle il demandera aux Chambres un crédit de 115,000 fr. Elle durera trois ou quatre ans; une partie de la mission, composée de naturalistes, sous la direction de M. Cosson, membre de l'Institut, parcourra la Tunisie pour l'étudier à un point de vue scientifique et pratique; elle doit en effet rechercher les moyens de rétablir un régime des eaux conforme aux besoins de l'agriculture, et de reboiser les montagnes et les plateaux, de façon à rendre à la Régence la prospérité dont elle jouissait autrefois; l'autre partie, qui compte de jeunes savants déjà rompus aux fouilles et aux recherches archéologiques, sera placée sous l'autorité de MM. Tissot, Perrot et Desjardins, membres de l'Institut.

D'autre part, un crédit de 120,000 fr. sera demandé aux Chambres, pour rendre permanente la mission temporaire envoyée au **Caire** en 1880, et en faire un « Institut d'archéologie orientale. » Dirigée au début par M. Maspero, cette dernière mission a passé sous la direction de M. Lefébure, lorsque son chef fut chargé de la direction du musée de Boulacq. Les membres du nouvel Institut devront présenter tous les ans les résultats de leurs travaux à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Une imprimerie sera annexée à la mission.

Il résulte d'un message de lord Dufferin à lord Granville sur la question de l'**esclavage**, publié par l'*Antislavery Reporter*, que la **Convention de 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte** s'est montrée défectueuse, en ce qu'elle n'indiquait pas la peine applicable aux différents cas de contravention. Les bureaux d'affranchissement au Caire ont libéré, en un peu plus de cinq ans, plus de 8000 esclaves; mais un grand nombre de ceux-ci ont été envoyés au Soudan, où il est possible qu'ils aient été vendus de nouveau. Sous la direction du comte Sala, le service pour l'abolition de l'esclavage a presque arrêté l'introduction de nouveaux esclaves dans l'Égypte proprement dite, du moins celle de grandes caravanes; mais il y en arrive toujours quelques-uns de contrebande et il en vient aussi quelques blancs à Alexandrie. En revanche, dans la

mer Rouge, il en est expédié de 2000 à 5000 annuellement de Massaoua et surtout de Zeïla; les vaisseaux anglais ne peuvent arrêter la traite; la mer Rouge étant très étroite, les bateaux peuvent, par un bon vent, la traverser à la faveur de la nuit et de la tolérance des autorités égyptiennes et turques. Les équipages anglais ne peuvent pas débarquer et agir sur territoire égyptien, même lorsqu'ils savent que des esclaves sont rassemblés sur un certain point pour être transportés en Arabie au premier moment favorable. Les fonctionnaires des diverses provinces tirent, directement ou indirectement, de la traite une bonne partie de leur revenu; le gouvernement égyptien n'a d'ailleurs jamais essayé de les révoquer ni de les punir, quoique son attention ait été souvent attirée sur leurs méfaits. Dans l'Égypte propre, où les esclaves blancs sont, à peu d'exceptions près, en la possession de membres de la famille du khédive et de riches pachas, l'abolition immédiate de l'esclavage serait, dit lord Dufferin, très mal vue dans cette classe et causerait une perte d'argent considérable, pour laquelle il faudrait trouver une compensation. Il y a cependant en Turquie une coutume très générale, en vertu de laquelle les esclaves peuvent, au bout de sept ans de service, réclamer leur liberté ou même la recouvrer spontanément; il ne semblerait pas très difficile d'introduire cette coutume en Égypte. Au Soudan, où l'esclavage prévaut partout, l'abolition causerait beaucoup de mécontentement et peut-être des troubles, quoique aucune mesure abolitionniste ne pût occasionner un désordre plus grand que celui qui existe aujourd'hui dans ce malheureux pays. Lord Dufferin propose que l'Angleterre fasse avec l'Égypte une nouvelle convention, par laquelle l'esclavage cesserait entièrement dans cet État et ses dépendances, sept ans après la signature du traité.

Quant aux moyens de préparer l'abolition, l'enregistrement qu'on a souvent proposé est presque impossible dans l'Égypte propre, la plupart des esclaves étant dans les harems, et au Soudan il est impraticable. Pour y supprimer la traite, il faudrait déclarer Massaoua port franc, puis construire des routes avec des stations de Souakim à Berber, et de Souakim à Kassala et à Galabat, afin d'amener le commerce sur des routes déterminées et de rendre la surveillance plus facile; cependant la construction d'une voie ferrée de Souakim à Berber ferait plus, pour la suppression de la traite, que toute autre mesure. Il faudrait aussi établir des bureaux d'affranchissement à Khartoum, El-Obeïd, Kassala, Berber Souakim, et dans d'autres localités importantes, et un service pour l'abolition de l'esclavage, analogue à celui que commande le comte

Sala, devrait être créé et dirigé par des Européens, au service desquels seraient mis des bateaux à vapeur pour faire la police du fleuve. Aucun Arabe ne devrait être autorisé à se rendre au Soudan ou au Bahr-el-Ghazal sans passe-port, et sans quelque garantie qu'il n'y achètera pas d'esclaves. Mais avant tout, il est nécessaire que le gouvernement égyptien sache que l'Angleterre veut sérieusement la suppression de la traite, et que tous les fonctionnaires, depuis le gouverneur général jusqu'à l'employé subalterne, comprennent que leur intérêt est d'empêcher la traite et non de l'encourager. Il faudrait encore nommer des consuls anglais à Khartoum, Souakim et Massaoua, et des agents consulaires pour d'autres localités. Quant à la mer Rouge, il serait urgent de former un corps de police suffisant à Souakim, Massaoua et en d'autres villes, qui devraient le payer aussi longtemps que des esclaves seraient exportés de la côte dont ces villes auraient le contrôle, et aussi de rétablir, sous le commandement d'officiers anglais, un service de la mer Rouge pour la suppression de l'esclavage; le commandant aurait pleins pouvoirs pour agir sur terre aussi bien que sur mer, et le corps de police spécial sus-mentionné serait à ses ordres; il occuperait dans les provinces de la côte la même position que le comte Sala dans l'Égypte propre. Les gouverneurs résidant dans des forteresses d'où l'on exporterait des esclaves devraient être révoqués.

Pour pouvoir songer à appliquer ces mesures au **Soudan**, il faudrait que ce pays fût pacifié; malheureusement, il n'en est rien. D'après une lettre de M. Hansal, de Khartoum, aux *Mittheilungen* de la Société de géographie de Vienne, la révolte, née d'un prétexte religieux, devient de plus en plus nationale, et le mot d'ordre des rebelles est l'extermination des étrangers. L'Égypte devra mettre tout en œuvre pour empêcher l'incendie de s'étendre au delà des frontières du Soudan. Il existe dans le monde mahométan une sorte de parti protestant, qui veut réformer les doctrines existantes soi-disant falsifiées. Le *mahdi* appartient à ce parti, qui a en Perse des représentants très savants; il a déjà réformé les prières, le nombre des services religieux et plusieurs dogmes. Son père, Nubien de Dongola, vint, il y a 40 ans, à Khartoum avec ses fils; ouvrier charpentier, il établit, pour construire des bateaux, un chantier dans la forêt vierge près de Lahauin, qui fournit d'excellent bois de construction. Le père mort, les fils continuèrent son travail, et, quand la forêt eut été complètement exploitée, ils transportèrent leur chantier dans l'île d'Aba, où le bois abondait. Pendant que les aînés travaillaient ainsi, le plus jeune des fils, Mohamed-Ahmed, né à Khartoum en 1848,

suivait les leçons du scheik Fakit-el-Emin, le plus grand poète du Soudan, établi dans l'île de Tenté, vis-à-vis de Khartoum, sous lequel il étudiait le Koran et les sciences. Ses études terminées, il se rendit auprès de ses frères à Aba, avec des marchandises pour en trafiquer. Par ses connaissances et sa piété, il acquit une grande autorité sur les Baggaras; puis sa réputation se répandit parmi les tribus établies à l'est du Nil Blanc; enfin, profitant des faiblesses et de l'incapacité du gouverneur général du Soudan, il se présenta comme prophète. — Malgré l'annonce de victoires remportées sur le Nil Bleu par Abd-el-Kader, gouverneur de Khartoum, le khédive a rappelé celui-ci et l'a remplacé par Ali-Addin pacha. Un télégramme du 28 avril, envoyé au *Daily Chronicle*, annonce que le faux prophète est campé avec ses troupes à sept heures de marche de Khartoum. Il demande la reddition de la place, menaçant de livrer un assaut dans quelques jours.

Les *Missions catholiques* nous ont apporté des renseignements sur le **Kordofan** et le **Darfour**, d'où Mgr Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale en remplacement de feu Mgr Comboni, a reçu des nouvelles des missionnaires du Gebel Nouba et d'El-Obeïd. Un Israélite, qui, jusqu'au 12 février, avait partagé avec les missionnaires d'El-Obeïd les rigueurs du blocus de cette ville, lui a appris que ceux du Gebel Nouba ont été pris, vers la mi-septembre 1882, par quelques officiers arabes du mahdi, et conduits devant celui-ci, qui les exhorta avec courtoisie et chercha, mais en vain, à leur persuader de renoncer au christianisme pour embrasser l'islamisme. Ils durent le suivre jusque près d'El-Obeïd, qui était bloquée et souffrait de la disette : le *dokhon* (espèce de millet) se vendait 12,000 fr. le quintal, la viande de chien 80 fr. le kilog., un œuf 5 fr., une poule 150 fr. Le mahdi envoyait les siens jusqu'au second fossé, creusé autour de la résidence du mudir d'El-Obeïd, pour engager les habitants qui s'y étaient réfugiés à se donner à lui avec leurs biens, et les soldats à céder toute résistance. Le 19 janvier, la famine les obligea de se rendre; le mahdi leur promit qu'il ne serait touché ni aux personnes ni aux biens. L'occupation s'effectua avec un ordre qu'il eût été impossible de désirer plus parfait de la part d'une population civilisée. Ce n'était toutefois qu'une ruse du mahdi pour soustraire tout le butin à la rapacité des soldats et des Arabes; il ordonna aux habitants de tout laisser dans leurs maisons, les fit sortir de la ville et les réunit dans un lieu où ils furent entourés et surveillés; mais au fur et à mesure qu'ils passaient, ils étaient visités et dépouillés de l'argent ou des objets précieux qu'ils possédaient. Lorsque la ville fut entièrement

évacuée, le mahdi commanda à ses plus fidèles serviteurs de rassembler tout le butin dans la forteresse d'El-Obeïd, et, s'étant imaginé qu'avant le départ quelques-uns avaient enfoui leur argent, il fit faire des perquisitions partout, dans les tombes, dans les puits et même dans les cloaques. Les missionnaires d'El-Obeïd furent pris et réunis à ceux du Gebel-Nouba. Aux dernières nouvelles, ils étaient en bonne santé; Mgr Sogaro espérait pouvoir les racheter pour une forte rançon.

L'expédition du comte **Pennazzi** est heureusement arrivée à Kassala, d'où elle comptait repartir vers la fin de février pour remonter pendant quelques jours le Gasch, jusque sous le méridien d'Alghedem, et traverser de là le pays inconnu de la tribu des Basen pour rejoindre le Bahr-Setit, au point extrême atteint par d'Abbadie dans sa marche de Gondar vers le N.-O. Cette exploration faite, M. Pennazzi se proposait de prendre une route S.-O. vers Galabat, à travers les forêts vierges de la *mahzaga* ou *kolla* d'Abyssinie. S'il rencontrait trop d'obstacles dans cette direction, soit par suite de la nature du terrain, soit par le fait des bêtes sauvages qui infestent ces lieux déserts, il devait descendre le Bahr-el-Salaam jusqu'au confluent de l'Atbara, et remonter celui-ci jusqu'à Galabat, d'où, par le Sennaheit, l'expédition reviendra à Massaoua. Quoique le voyage à travers le pays des Basen barbares et pillards soit relativement dangereux, elle espérait pouvoir le parcourir sans suites fâcheuses, grâce aux lettres du gouverneur général de Kassala, par lesquelles il ordonnait aux chefs de tribus de fournir aux voyageurs, contre payement, les guides et les chameaux nécessaires; il avait en outre mis à leur disposition une escorte de quatre bachi-bozouks.

Arrivé à Massaoua vers le milieu de février, avec le personnel de la troisième expédition de la Société milanaise d'exploration en Afrique, **Bianchi** a pu organiser très rapidement sa caravane pour l'**Abyssinie,** le gouverneur de Massaoua ayant donné l'ordre de tenir prêts à cet effet une quarantaine de chameaux. Bianchi a en outre été favorisé par l'arrivée des gens qui l'avaient servi dans son expédition précédente, et qui, informés de sa venue, lui avaient amené d'Abyssinie douze mulets de selle. Il est parti pour Aïlet, où il comptait compléter sa caravane, mais au lieu d'y trouver des mulets, il a dû louer des bœufs pour monter jusqu'à Adoua. De là il se rendra chez les Wollo Gallas, au sud de l'Abyssinie, où le roi Jean se trouve actuellement.

Le comte **P. Antonelli** est parti d'Assab pour le **Choa,** après avoir obtenu du sultan Mohammed-ben-Anfari le passage à travers le territoire des Aoussas, à la condition d'être adopté par les tribus du sultan.

Cette adoption a lieu au moyen d'une incision sur le bras du parent futur, et sur celui d'un indigène désigné par le sultan, après quoi ils se sucent réciproquement la plaie. Cette cérémonie équivaut à celle de l'échange du sang dans l'Afrique centrale. Le sultan a donné en outre une garantie certaine de sa protection, en envoyant à Antonelli son sceptre ou bâton de commandement, respecté à l'égal de la parole du souverain. Grâce à cette bienveillance, Antonelli a pu, sous la conduite de Bassito, son frère de sang, chargé du transport et de la surveillance des bagages, traverser un territoire très peu hospitalier jusqu'ici, en recevant partout l'accueil le plus sympathique. La route suivie passe à l'ouest du mont Mussali (2062^{m}); escarpée et accidentée, par suite des bouleversements volcaniques, elle est fatigante pour les chameaux; mais l'eau y abonde, ainsi que les pâturages. Bassito conduisit d'abord la caravane d'Antonelli à sa résidence de Madghul, dans une vallée située entre le Mussali et les monts Wehema; fermée à l'est, elle reçoit les eaux de la saison des pluies, qui y forment un lac de 5 kilom. de long sur 2 kilom. de large. Le terrain d'alluvion du lit de ce lac serait très productif s'il était cultivé, mais les Danakils estiment que travailler à la terre c'est se dégrader; aussi se contentent-ils de l'élève du bétail dans leurs gras pâturages. Le climat de cette région est salubre, la température modérée; dès lors, Antonelli croit cette route pour le Choa de beaucoup préférable à celle de Zeïla par Harar. Il en loue surtout la sécurité; chameaux et mulets sont envoyés au pâturage sans gardiens. L'autorité du sultan Mohammed-ben-Anfari est reconnue et respectée, tandis que, sur la route de Zeïla, chaque petit chef est roi, et, suivant son caprice, protège les voyageurs ou les fait dépouiller. Antonelli s'est efforcé, sur sa route, de faire comprendre aux populations qu'accorder le passage aux caravanes pour Assab est une source de gain qui n'est pas à dédaigner, et à les rassurer contre l'appréhension qu'elles ont de voir les Italiens se répandre dans l'intérieur pour occuper ensuite le pays militairement. Elles ne sont pas opposées au commerce, mais elles ont besoin d'être persuadées que, par la prise de possession d'Assab, l'Italie ne s'est proposé que la protection et le développement du commerce, et non la conquête des territoires danakils. Antonelli n'était pas parfaitement sûr de l'accueil que le sultan ferait à sa demande de lui présenter lui-même les cadeaux du roi d'Italie, un des prêtres de Mohammed-ben-Anfari lui ayant prédit que le jour où il verrait volontairement un chrétien blanc il mourrait. C'est pour cette raison que jusqu'ici il n'a jamais voulu admettre aucun Européen en sa présence.

Outre ces données, Antonelli a communiqué à la Société de géographie de Rome plusieurs lettres du Choa : l'une, de l'interprète indigène du marquis Antinori, annonçant qu'après la mort de son maître, et avec l'aide de M. Teyssier et du Dr Alfieri, il a numéroté et déposé dans une cabane, dont la porte a été fermée, tout ce qui appartenait au défunt, y compris ses livres et ses collections, pour être remis au nouveau chef de la station de Let-Maréfia; une autre lettre écrite en italien par le jeune Nakeri, indigène auquel Antinori a appris à lire et à écrire et qu'il aimait beaucoup. Brave, fidèle, intelligent, il adoucissait un peu, pour le pauvre vieillard, la perte de sa main droite; c'est lui qui a fait presque toutes les collections d'oiseaux et de mammifères qui viendront enrichir le musée italien. Attaché à Antinori comme un fils à son père, il n'avait d'autre ambition que celle de venir avec son maître en Italie. Il écrit de Let-Maréfia le 11 novembre 1882 :

« Cher comte Antonelli,

« Si vous venez vite j'en aurai un grand plaisir. Depuis la mort de M. le marquis, je suis demeuré comme un imbécile, je ne puis rien faire; je ne peux pas même aller à la chasse. Tout est fermé; nous sommes restés bouche béante. Avant votre arrivée, je ne peux venir avec aucun manuscrit ni avec les collections. Je vous salue. — Nakeri. »

Antonelli a encore reçu une lettre de Ménélik, lui exprimant la joie qu'il éprouve de son prochain retour, et une de Walde Tzadek, officier du roi, qui lui parle du mariage de la fille de Ménélik avec le fils du négous, et lui annonce que la maison de Let-Maréfia est gardée par un soldat du roi, que tous les serviteurs du marquis Antinori sont à leur poste comme auparavant, et qu'il est attendu avec impatience.

Soleillet a écrit d'Ankober à M. G. Gravier, président de la Société normande de géographie, qu'il a assisté aux fêtes du mariage de la fille de Ménélik. Après cela il est allé voir Ras-Goubana, qui a soumis à Ménélik tous les pays Gallas jusqu'au Kaffa. Ce dernier royaume fit partie autrefois de l'empire d'Abyssinie; les négous y résidèrent à plusieurs reprises; de nos jours il n'a été visité que par M. Arnaud d'Abbadie. Stecker, que Soleillet a rencontré dans le pays de Iguen, devait s'y rendre; il a adopté la coutume abyssine de jeûner le mercredi et le vendredi, et porte au cou une croix en or avec le cordon chrétien en soie bleue. Soleillet a été bien reçu par Ras-Goubana qui avait chez lui, en villégiature, M. Éloi Pineaud, capitaine au long cours, au service de la maison Tramier Lafage et Cie de Marseille. Ras-Goubana a permis à

Soleillet de voyager dans tout le territoire où il commande, mais pas au delà du Kaffa où son autorité n'est pas reconnue. Les lettres venues directement du Choa ne font aucune mention d'un projet de Ménélik d'attaquer le Aoussa, et d'étendre ses états jusqu'à Tadjoura et à Harar. Cette nouvelle, envoyée de Harar par M. Sacconi à l'*Esploratore*, ne repose vraisemblablement sur aucun fondement.

La mission française au Choa, dirigée par M. Brémond, dont nous avons parlé (p. 37 et 38), est envoyée par la société nouvelle des « Factoreries françaises du golfe Persique et de l'Afrique orientale, » fondée par M. Denis de Rivoyre avec l'appui de M. Pierson, négociant. Cette société se propose de nouer des relations commerciales avec le Choa par **Obock**, où elle a installé un comptoir dirigé par M. Picard qui y a déjà séjourné plusieurs mois. Les indigènes d'une tribu voisine sont venus le trouver, leur chef Diny en tête; ils se sont mis à sa disposition, et, chose rare pour des indigènes, ils se sont empressés de travailler, sous sa direction, à l'installation matérielle du comptoir, ainsi qu'aux réparations des bâtiments acquis de la « Société franco-éthiopienne » qui les avait abandonnés après le meurtre de M. Arnoux. Ils apportent déjà des peaux, des plumes d'autruche, de la gomme, etc., en sorte que le commerce d'échange s'établira facilement. M. Aubry, ingénieur des mines au service de la nouvelle société, écrit à M. Pierson qu'il a fait des sondages à l'effet d'obtenir de l'eau potable pour la factorerie, et que son opération offre toutes chances de réussite, des nappes d'eau douce étant répandues sous toute la contrée. En outre, la possession d'Obock est en grande partie sur des bancs de coraux, qui forment des falaises, contiennent beaucoup de coquillages marins, et sont composés essentiellement de carbonate de chaux. De la sorte, la factorerie aura sous la main la chaux pour les constructions et l'eau pour l'alimentation. Il sera facile d'établir à Obock un dépôt de charbon pour les vaisseaux français, qui pourront s'y approvisionner d'eau potable.

La Société de géographie de Marseille a reçu de Zanzibar des nouvelles des expéditions parties de la côte orientale. Nous extrayons du *Sémaphore* qui les a publiées ce qui nous a paru le plus important. M. Storms, chef de la dernière des **expéditions internationales**, est parvenu à Karéma en trois mois et demi; c'est le plus court laps de temps employé à ce parcours. M. Becker est revenu à Zanzibar. M. Maluin qui devait accompagner M. Storms a été forcé par une hépatite aiguë de revenir en Europe. Le sultan Saïd-Bargasch ne voit pas de bon œil les enrôlements de Zanzibarites opérés pour le compte du Comité

*

d'études du Haut-Congo. Il s'est d'abord opposé à ce que M. le capitaine Cambier, agent de l'Association internationale à la côte orientale, engageât les derniers porteurs demandés par Stanley; il a fallu de puissantes interventions pour l'obliger à y consentir, et encore il n'en est parti que 200, au lieu de 400 que cherchait à réunir M. Cambier. En l'absence de celui-ci, c'est M. Becker qui a rempli à Zanzibar les fonctions d'agent de l'Association.

M. **Bloyet,** chef de la station du **Comité national français,** a fait visite aux missionnaires anglais de Mamboya, pour obtenir d'eux des graines de différentes sortes. Sa femme a été gravement atteinte par la fièvre; actuellement elle en est remise.

M. **Giraud,** parti de Dar-es-Salam le 10 décembre, a dû renvoyer à la côte, à la dix-septième étape, son compagnon de voyage, M. Lapert, qui souffrait d'un gonflement énorme à la tête, pris d'abord pour une hydropisie. M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, a reçu des nouvelles de M. Giraud, du 18 janvier, de Mgounda, dernier village S.-O. du Mkoutou, par 7° 27′ lat. S. et 34° 33′ long. E. Vu son éloignement de la côte, il ne pourra sans doute plus envoyer de courrier jusqu'à son arrivée à Karéma, où il comptait s'arrêter quelque temps. Un bruit répandu par des Arabes a fait croire un moment à la mort violente de l'explorateur français, mais, d'après les indications de latitude et de longitude, on peut espérer que cette nouvelle n'est pas fondée.

M. **Hore,** de la station des missions anglaises d'**Oudjidji,** a dû renvoyer en Europe sa femme et son enfant, pour ne pas perdre ce dernier. Après l'avoir remis en bonnes mains, Mme Hore est repartie pour rejoindre son mari, qui doit avoir mis à flot, sur le Tanganyika, l'embarcation à voiles construite en Angleterre sur ses indications. L'autre bateau à vapeur, démonté et destiné à être transporté au Tanganyika par le Chiré, le Nyassa et la route que construit M. J. Stewart, est arrivé à Zanzibar. — Le Dr **Baxter,** de la station missionnaire de **Mpouapoua,** a fait une excursion chez les Masaï. — M. **Révoil** doit avoir terminé ses préparatifs de départ pour l'intérieur. Le but de son expédition n'a pas encore été indiqué.

Le comité de la mission de **Livingstonia** a pris une mesure importante pour le développement de l'institution des agents missionnaires natifs. Il a décidé de faire élever à Lovedale quatre jeunes Cafres chrétiens, qui se consacreront ensuite à l'évangélisation et à l'éducation industrielle de leurs compatriotes dans l'Afrique centrale orientale. D'après des lettres du Dr Laws, de Bandaoué, le lac Nyassa a été agité

par de violentes tempêtes, et l'*Ilala* a été très exposé. Les missionnaires ont été aussi inquiets par suite de mouvements des Angones. Un des fils de Mombera et un autre chef étant morts, la cause en fut attribuée aux Anglais; le poison d'ordalie fut administré à deux poules, qui heureusement le vomirent, sur quoi les Anglais furent reconnus innocents. Dès lors Mombera s'est montré plus amical que jamais.

Laissant aux journaux politiques le soin de renseigner nos lecteurs sur ce qui a rapport aux négociations des ambassadeurs malgaches à Londres, à Washington et à Berlin, nous nous bornons, en ce qui concerne **Madagascar**, à ce qui appartient plus directement à l'exploration et au développement de la civilisation dans cette île. M. Cowan qui s'est déjà fait connaître par les informations qu'il a publiées sur Madagascar, après y avoir fait plusieurs voyages, se propose d'y retourner pour en explorer la partie méridionale encore peu connue. Il consacrera deux ans à ces nouvelles études, en commençant à Ambahy, sur la côte S. E.; de là il gagnera, en traversant l'intérieur de l'île, le point le plus méridional qu'il ait atteint dans un précédent voyage, puis il poussera au sud-ouest vers la contrée habitée par la tribu des Mahafalis et s'arrêtera à la rivière Anoulouhy. De là, il remontera vers le Nord à travers le pays des Sakalaves, jusqu'à Majanga. Comme il sera continuellement en rapport avec les indigènes, et rencontrera dans son exploration les différentes formations géologiques de l'île, il espère obtenir, de son nouveau voyage, des résultats de nature à faciliter la solution de problèmes importants. Quant au développement de la civilisation à Madagascar, les essais faits pour y implanter l'industrie du sucre réussissent, et cette fabrication pourra prendre une grande extension, lorsque les lois foncières malgaches auront été réformées dans le sens de la liberté d'achat du sol par les étrangers. Un correspondant du *Standard* lui donne à ce sujet les renseignements suivants. Deux maisons anglaises et deux maisons créoles de Maurice ont créé, non loin de Tamatave, des exploitations qui, l'année dernière, ont exporté 5000 tonnes de sucre. Le sol vierge de l'île a une couche d'humus de 2^m à 3^m, et n'a pas besoin d'être fumé pour recevoir des plantations de cannes; celles-ci y atteignent de 6^m à 10^m de haut, ce qui n'arrive jamais à Maurice. Le correspondant n'a rien vu non plus d'aussi riche dans les parties les plus fertiles de l'Inde, même dans celles où l'irrigation vient en aide aux efforts de la nature et de l'homme; à Madagascar la pluie suffit. Il n'y a pas là de cyclones comme à Maurice, où tous les trois ou quatre ans un de ces ouragans terribles balaie le sol, et, pour deux ou trois années fait sentir ses tristes effets

sur la culture des cannes. Pour le moment le travail est fait par des Malgaches, de beaucoup supérieurs aux Zoulous et aux Cafres; à Natal il y a aussi des fabriques de sucre, mais les ouvriers sont moins bons que les coolies de l'Inde. Le correspondant suggère l'idée de faire venir de ces derniers à Madagascar. Quoique le Malgache ne coûte que 17 shellings par mois, travail et nourriture compris, et que l'on en paye au coolie 33 à Maurice, il y aurait encore une économie à employer des coolies, deux de ces derniers faisant plus de travail que trois Malgaches, et la qualité étant supérieure. En outre, il n'y a pas de démarches préliminaires à faire pour amener des coolies à Madagascar, ni pour les renvoyer au terme de leur engagement; aussi les regards des créoles de la Réunion et de Maurice se tournent-ils vers cette île, où ils forment déjà le noyau de l'élément étranger.

M. Wilcox, missionnaire américain chez les Zoulous, a visité **Inhambané**, dans les possessions portugaises, dans l'intention de fonder une mission pour les indigènes des villages situés le long de la baie du même nom. Il y a là environ 10,000 habitants, dont les plus éloignés pourraient être atteints, en 3 ou 4 heures. L'entretien de la station coûterait peu, les navires pouvant y aborder; le travail et les provisions, oranges, citrons, figues, bananes, maïs, riz, noix de coco, patates douces, cannes à sucre y abondent; les ananas sauvages y croissent partout. La population, dont le noyau est formé d'Amatongas, est sédentaire et agricole; l'instruction des enfants serait plus facile que chez les Zoulous, où beaucoup d'enfants sont employés à la garde des bestiaux. Les indigènes fabriquent plusieurs boissons enivrantes, entre autres une eau-de vie d'un fruit nommé *caju*; tous les trafiquants vendent surtout du rhum et des spiritueux, et cependant ils se plaignent que les natifs sont paresseux et aiment mieux boire que travailler. Quelques Portugais étaient favorablement disposés à l'égard de M. Wilcox et de son projet; ils ont besoin d'instituteurs, et, le gouvernement n'en envoyant point, ils seraient heureux de voir s'ouvrir des écoles tenues par des missionnaires; mais le gouvernement n'a pas voulu autoriser M. Wilcox à fonder une station.

Les missionnaires du **Transvaal** se sont émus de la position faite aux missions établies dans ce pays par une loi nouvelle, en opposition à la convention passée avec le gouvernement anglais, d'après laquelle entière liberté de religion doit être accordée à tous, ainsi que protection contre toute vexation. Une commission a été nommée pour inspecter, au nom du Volksraad, toutes les stations missionnaires, pour savoir ce

qu'on y enseigne, et limiter les droits des missionnaires sur leurs églises; on exige qu'ils remettent la liste complète des noms des membres et des catéchumènes de leurs communautés. Le missionnaire doit indiquer le salaire de ses catéchistes et le sien propre; il devra enseigner dans la langue des Boers à l'école; aucun missionnaire étranger ne pourra fonder de nouvelles stations. — M. Creux, de la station d'Élim, dans les Spelonken, écrit à la Commission de l'Église libre vaudoise, que, pour la population noire et blanche, il y aurait grand avantage à ce que la mission pût enseigner aux noirs des métiers, et procurer aux blancs des légumes, de la farine et des denrées. En réponse à ce désir, M. le missionnaire P. Berthoud, revenu en Suisse pour cause de santé, a provoqué la fondation d'une société industrielle, auxiliaire de la mission vaudoise, dont les opérations consisteraient surtout dans une exploitation à entreprendre dans les Spelonken, en vue de développer les ressources du pays et de le civiliser, tout en soutenant l'œuvre missionnaire. Un agent chargé de faire une expertise partira très prochainement. En même temps M. Berthoud enseigne la langue sigwamba aux élèves qui se préparent à aller renforcer la mission vaudoise; la Commission vient d'en faire autographier les éléments, préliminaires d'un travail beaucoup plus étendu que prépare M. Berthoud sur les langues des Bantous. M. et Mme Jacques et M. Mingard sont heureusement arrivés aux Spelonken.

Le département des mines de **Natal** a publié, avec cartes d'ensemble et cartes spéciales, profils géologiques et tracés de chemins de fer, le rapport de M. F. W. North sur les **gisements houillers** de cette colonie. Ils se trouvent très étendus, surtout dans le comté de Klip River, dans la partie septentrionale de la colonie, près de Newcastle; en quantité moins considérable aux sources de l'Oumwoti et sur une bande au bord de la mer, de la Tugela jusque près de Durban. Il ressort de ce rapport qu'il existe dans le comté de Klip River des charbons de différentes qualités, en couches exploitables de 1 à 3 mètres d'épaisseur, et pouvant être employés, soit pour le chauffage des locomotives, soit pour la préparation du gaz; que la superficie de ces gisements est de 1350 milles carrés, contenant plus de deux milliards de tonnes de charbon. Une grande partie de ces houillères se trouvent sur des terres de la couronne, ou sur des propriétés privées, sur lesquelles le gouvernement s'est réservé le droit de les exploiter; mais pour que l'exploitation en soit lucrative il est absolument nécessaire de créer des communications par voies ferrées.

Le Dr **Holub** compte partir pour l'**Afrique australe** à la fin de mai; pour le moment, il termine à l'Institut militaire géographique de Vienne les études nécessaires pour acquérir la connaissance pratique des observations scientifiques. Son expédition prendra le nom d'Expédition austro-hongroise. Dans une conférence qu'il a donnée à Vienne le 20 mars, il a engagé ses compatriotes à se rendre dans le sud de l'Afrique comme colons. Il essaiera de diriger vers les territoires des Betchouanas les émigrants autrichiens qui aujourd'hui se rendent en Amérique. Il fera avec les chefs des contrats pour obtenir, en propriété ou à bail, des terres dans des contrées fertiles et salubres, pour y installer des agriculteurs laborieux et des artisans actifs; chaque colonie aurait son comité élu par elle, et ne devrait pas compter plus de 200 familles; peu à peu ces établissements pourraient former une chaîne du sud au nord, jusqu'au Zambèze, par lequel ils pourraient se mettre en communication avec l'Océan indien.

En présence des intérêts différents du Portugal, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de l'Allemagne et des États-Unis, dans les territoires du cours inférieur du **Congo**, il semble de plus en plus urgent que la question de la navigation de ce fleuve soit traitée dans une réunion spéciale de délégués des puissances susnommées. Le Vatican lui-même se trouve en conflit avec le Portugal, à l'occasion de la juridiction spirituelle qu'il a accordée au cardinal Lavigerie, le promoteur des missions d'Afrique, sur les stations qu'il a fondées dans l'Afrique équatoriale et sur les territoires qui les avoisinent. Nos lecteurs sont suffisamment renseignés par les journaux politiques sur les prétentions des puissances; nous pouvons donc nous en tenir aux faits nouveaux concernant l'exploration et la civilisation de cette région. — Mentionnons d'abord le départ d'une nouvelle expédition, pour le compte du Comité d'études du Haut Congo, sous la direction de M. Théodore Westmar, attaché au consulat général de Suède et Norwège à Bruxelles, accompagné de M. Sundvalson, officier dans la marine marchande suédoise, et de M. Waverings, sous-officier dans l'armée belge. — Puis, la formation à Londres d'une société commerciale, la « Congo and central African Company », pour exploiter la côte occidentale d'Afrique et les territoires que traverse la route de Stanley. — Quant à l'œuvre de **Stanley**, les dernières nouvelles communiquées à *l'African Times* nous ont appris que l'on fait à Vivi de grands préparatifs pour la construction d'un chemin de fer, système Decauville, destiné à relier cette station située sur la hauteur, à plus d'un kilomètre du Congo, avec les bords du

fleuve où abordent toutes les provisions et le matériel des expéditions dont elle est le dépôt général. Une nouvelle station créée à Bolobo, à 1100 kilomètres de la côte, est venue s'ajouter aux six qui existaient déjà à Vivi, Isanghila, Manyanga, Lutété (Ngombi), Stanley Pool (Léopoldville) et Ibaka. Quatre petits vapeurs ont été envoyés au Congo, dont trois étaient déjà à flot, et le quatrième était transporté par sections, de Manyanga à Stanley Pool. Les stations anciennes exercent déjà leur influence civilisatrice sur les indigènes du voisinage. A Vivi on a introduit des bêtes à cornes, inconnues jusqu'ici dans la contrée; à Léopoldville on s'occupe beaucoup d'agriculture; des essais ont été faits pour y introduire les légumes d'Europe, et ils ont réussi; on a été moins heureux avec les pommes de terre. Enfin, la station de Bolobo a été fondée au milieu d'un pays fertile et très peuplé. Stanley se hâte d'en créer de nouvelles pour assurer, par des contrats avec les chefs indigènes, le droit de route et les positions les plus favorables à ses établissements. — Les missionnaires romains ne se hâtent pas moins. Le cardinal Lavigerie a envoyé les PP. Guyot et Baudonnet au Congo, pour explorer le cours du fleuve, de Stanley Pool à Nyangoué, afin d'y préparer l'établissement de deux stations nouvelles. Les missionnaires d'Alger sont déjà établis dans le Massanzé, à l'ouest du Tanganyika. Une caravane en est partie il y a quelques mois pour descendre le Congo, mais elle a été détruite par des nègres pillards; aussi le cardinal Lavigerie a-t-il résolu de faire prendre désormais à ses missionnaires du Haut Congo la route de l'ouest, au lieu de celle de Zanzibar. — Mais, à mesure que la navigation à vapeur s'établit sur le cours moyen du fleuve[1], et que des stations missionnaires y sont créées, il importe que la civilisation portée aux indigènes soit protégée contre le danger d'être ruinée par le trafic de gin et de rhum des marchands européens. Nous espérons que ceux qui auront à régler la question de la liberté commerciale et religieuse dans cette région, sauront prendre les mesures nécessaires pour assurer aux indigènes les bienfaits de notre civilisation, sans les exposer à ses inconvénients. Nous espérons aussi que, malgré les provisions d'armes dont sont pourvues les expéditions de Stanley et de Brazza, la concurrence que se font les deux explorateurs conservera un caractère pacifique.

Il est vrai qu'une partie de l'avant-garde de l'expédition de **Brazza**, arrivée à Libreville, au **Gabon**, à la fin de janvier, prévoyait, en par-

[1] Au dernier moment nous apprenons que les Hollandais on fait construire à Londres trois chaloupes démontables pour le Congo.

tant pour le Haut-Ogôoué, des difficultés de la part des Pahouins des bords du fleuve, irrités contre les blancs à l'occasion d'attaques survenues depuis le départ de Brazza pour l'Europe. Après de longs préparatifs, celui-ci est reparti pour reprendre son exploration au point où il l'avait laissée, et assurer, par la fondation de stations et de postes, le parcours des deux voies qu'il a suivies, l'Ogôoué et le Niari (Quillou). Les établissements de cette dernière vallée devaient, dans le plan primitif de Brazza, être reliés à l'Atlantique par deux stations de premier ordre à fonder à la côte, à Mayombé et Punta-Negra [1], non loin du point où le Quillou débouche dans l'Océan et au nord du 5°12, par conséquent en dehors des limites du territoire réclamé par le gouvernement portugais. C'est sans doute en exécution de ce plan, qu'une autre partie de l'avant-garde de Brazza a débarqué à Punta-Negra, ce qui a amené la protestation du commandant portugais de la canonnière *Bengo*, dont ont parlé les journaux politiques, et l'envoi dans ces parages de vaisseaux anglais et portugais. Il ne paraît pas que le gouvernement britannique veuille tenir compte de l'opposition des chambres de commerce, ni de celle des sociétés philanthropiques et missionnaires de l'Angleterre, à la conclusion d'un traité reconnaissant les droits du Portugal dans le district du Congo. S'il faut en croire une dépêche de Londres à la *Correspondance politique*, l'arrangement est déjà conclu, et le traité sera avant peu soumis aux Chambres.

Depuis un certain temps, le gouvernement colonial anglais se préoccupe sérieusement de la question de l'établissement d'une route ou d'une voie ferrée, reliant ses possessions de la **Côte d'Or** avec l'intérieur. Divers motifs l'ont déterminé à adopter le tracé de Cape Coast Castle à Denkera, au sud du pays des Achantis, dont le roi Mensah vient de donner sa démission ; une députation chargée d'en informer officiellement le gouverneur, Sir Samuel Rowe, est en route pour la côte. Les exploitations minières et les établissements européens à Wassaw pourront en retirer de grands avantages, si le gouvernement colonial en profite pour hâter l'exécution de son projet ; la voie ferrée, partant de Cape Coast Castle, traverserait les districts aurifères de Taquah et d'Abosso.

D'autre part, M. A. Verdier, résident de France à **Assinie** et **Grand Bassam**, qui possède déjà de grands établissements sur ces deux points de la côte, se propose d'établir des relations commerciales avec **Cou-**

[1] Voir p. 42.

massie, au moyen de quelques postes de commerce échelonnés sur la route qui mène d'Assinie au pays des Achantis. Les Séfuis, autrefois tributaires des Achantis, mais, depuis la guerre de 1873, indépendants et reconnus comme tels par les Anglais, pourraient susciter des obstacles à ce projet ; toutefois on espère qu'il n'en sera rien. M. Brun, résident français à Elmina, qui, l'année dernière, a fait un voyage à Coumassie et a noué de bons rapports avec les chefs du pays, dit qu'il est facile d'obtenir d'eux toutes les concessions désirables. Coumassie pourrait devenir un entrepôt central, d'où les relations s'étendraient, soit du côté du Soudan en traversant les monts de Kong, soit vers Salaga, à dix jours au N.-E. de Coumassie, point très important pour les caravanes de l'intérieur qui s'y réunissent. Trois jeunes français, MM. Prost, Lanchier et Veuve, encouragés par M. Brun, ont résolu d'aller se fixer à Coumassie, emportant avec eux une forte pacotille commerciale et industrielle. Ils ont en outre appris des professions manuelles qu'ils se proposent d'enseigner aux indigènes : M. Prost, l'art de fabriquer des briques et des tuiles et de les durcir par la cuisson ; M. Lanchier, l'art de distiller, et de fabriquer de l'alcool ; M. Veuve, l'art de manier les outils employés dans la grande et dans la petite industrie des métaux. M. Brun leur facilitera l'entrée dans la ville de Coumassie. Ils trouveront à Elmina des porteurs achantis commandés par un officier du roi, qui les introduiront dans la capitale. Le roi a promis à M. Brun de bien recevoir ceux de ses compatriotes qui viendraient enseigner à son peuple quelque chose des arts industriels européens.— M. Brun a appris que, dans les endroits les moins fréquentés des monts de Kong, se trouvent des blancs qui ne vivent qu'entre eux et dont l'origine est inconnue ; on suppose qu'ils viennent du nord de l'Afrique, d'où ils auraient été chassés par les Arabes à l'époque de leur grande invasion.

Un chef indigène nommé Nippy, qui habite à l'Est de la rivière Sanquin, entre les comtés de Bassa et de Sinoe, et dont le territoire s'étend jusqu'à la baie de Baffoo, dans la partie orientale de la république de **Libéria,** s'est adressé à M. Roberts, sénateur, pour le prier de demander à « l'American colonisation Society, » de lui envoyer un pasteur, un instituteur et des colons. « Mon pays est beau, » dit-il, « bien boisé, riche en arbres à caoutchouc ; la rivière est très poissonneuse ; mes bestiaux prospèrent ; il n'y a pas dans le voisinage de tribus belliqueuses pour me tourmenter. Je ne voudrais pas mourir avant d'avoir vu ériger ici un temple et une école pour mes enfants. Je voudrais qu'il vînt ici des émigrants ; je suis convaincu que les nègres d'Amérique sont mes frères. »

M. Roberts, en appuyant cette demande, ajoute qu'aucune partie de Libéria n'est plus salubre ; le sol en est fertile, le café y est indigène, le caoutchouc y abonde, le riz, la canne à sucre, toutes les plantes des tropiques y croîtraient parfaitement. La baie de Baffoo forme un port excellent ; ce serait même le meilleur point de la côte pour y établir un chantier de construction de navires. M. Roberts propose de donner le nom de Lincolnville à la future colonie. — Pendant l'année dernière le commerce de Libéria s'est étendu à l'intérieur et développé le long des côtes : une maison américaine a établi des agences de Robertsport à Harper ; une maison hollandaise en a créé à Manna, un des territoires de la république au N. O. Trois nouveaux ports ont été ouverts au commerce, ce qui porte à neuf le nombre de ceux où les étrangers n'ont aucun droit à payer. Une loi a été votée par le sénat, autorisant l'établissement d'une ligne télégraphique de Monrovia à Harper, et garantissant aux employés anglais des stations intermédiaires la protection du gouvernement. On a fait beaucoup aussi pour s'opposer à l'intempérance ; un certain nombre de groupes d'abstinents se sont formés, pour lutter par tous les moyens légaux contre la fabrication, la vente et l'usage des liqueurs fortes comme boissons, dans le territoire de la république. — Deux pasteurs américains, MM. Stewart et Browne, qui ont accepté des places au collège de Libéria, ont été chargés d'accompagner en Angleterre, en France et en Allemagne, le jeune prince Ulysse Parcoulo, âgé de 16 ans, qui doit être investi du gouvernement du **Pessah**, au N.-O. de Libéria. Il avait été conduit en Amérique par un riche Libérien, qui est mort il y a peu de temps. Il a promptement acquis de l'instruction, et se vouera à la civilisation de sa tribu. — Il s'est formé à Saint-Paul, dans le Minnesota, sous le nom de « Liberia Educational Aid Society, » une société qui a pour but de soutenir les fils des chefs natifs pendant leurs études au collège de Libéria.

Le Sénat de la république française sera prochainement appelé à voter sur le projet de loi relatif aux limites des possessions de la France et de l'Angleterre dans la partie de la côte occidentale d'Afrique qui s'étend **de Sierra Léone au Rio Nunez.** La convention rédigée par les délégués des deux états a établi, entre les bassins des rivières Mellacorée et Scarcies, une ligne de démarcation qui assure à l'Angleterre le contrôle complet des Scarcies, et à la France celui de la Mellacorée. En outre, l'Angleterre reconnaît à la France la possession de l'île de Matakong et des îles au nord de la dite ligne de démarcation, à l'exception des îles de Los qui continuent d'appartenir à l'Angleterre,

ainsi que celle de Yellaboy et les autres de la côte jusqu'à Sierra Léone. Les deux gouvernements s'engagent réciproquement à s'abstenir d'occuper aucun territoire, d'exercer ou de favoriser l'exercice de leur influence politique au delà de la ligne de démarcation sus-mentionnée. La Chambre des députés a déjà adopté cette convention, qui mettra un terme aux nombreuses contestations soulevées quant à la souveraineté de tel ou tel point de cette partie de la côte.

Le capitaine Delanneau, chargé par le colonel Borguis-Desbordes d'une **mission topographique** dans le bassin du **Badingho**, a envoyé à son chef un rapport d'où nous extrayons les renseignements suivants, relatifs à l'orographie et à l'hydrographie de cette région. Quoiqu'elle soit montagneuse les mouvements de terrain sont peu accentués; les sommités sont arrondies; les vallées larges sont arrosées par des ruisseaux ou des rivières, qui, à l'altitude de 400^{m} environ, acquièrent de l'importance. Ce ne sont plus des marigots, desséchés quinze jours après l'hivernage; une eau courante y entretient une belle végétation arborescente, mais les difficultés du passage augmentent d'autant. On peut en conclure que les grands fleuves du pays, le Bakhoy, le Baoulé, le Badingho et le Sénégal, sont alimentés par des affluents qu'ils reçoivent dans la partie supérieure de leur cours, tandis que dans leur cours moyen ou inférieur ils ne reçoivent que peu ou même pas de tributaires. Le capitaine Delanneau a relevé deux passages difficiles : celui du Badingho, qui coule au nord de Bintandian, où il forme un vaste marécage que les animaux, même déchargés, ont de la peine à traverser; cependant l'eau s'évapore dans la saison sèche; et celui de la montagne entre Bintandian et Balandougou, dont les pentes sont rapides et rocheuses; toutefois la difficulté n'en est pas insurmontable.

Le docteur **Bayol** n'a pas pu pénétrer dans le **Kaarta**, dont le chef de Kouniakary lui a refusé l'entrée. Parti de Bafoulabé le 15 janvier, il parcourut d'abord le **Khasso oriental** et le **Tomara**, où il fit une riche collection de roches, de bois et d'oiseaux. Arrivé à Touba, capitale du pays, le chef toucouleur de Diala l'obligea à rebrousser chemin vers Bafoulabé. Son excursion n'aura cependant pas été inutile pour la géographie. Il a pu relever exactement 71 kilom. d'un pays inexploré et très montagneux, et faire une collection minéralogique complète. Il a trouvé dans le lit du Ganboma, grande rivière venant de Dialafara, une roche métallifère blanche, sur laquelle il n'ose pas se prononcer. La flore est belle, il a traversé une forêt d'ébéniers du Sénégal de 10 kilom. d'étendue. Les oiseaux ont un plumage magnifique; les antilopes, les lions, les

panthères sont les hôtes des forêts d'acacias épineux et de callcédrats qui couvrent le pays. Sa collection de bois comprend 45 espèces différentes; celle d'oiseaux 150 espèces. Si la position du Kaarta ne s'améliore pas, il reviendra en France.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un projet de loi, affectant 50 millions de francs à l'achat de terrains pour la création de 200 nouveaux villages en Algérie, sera présenté aux Chambres françaises à la reprise de leur session.

M. Yves Guyot, membre du Conseil municipal de Paris, et M. Bruière, fonctionnaire supérieur de l'assistance publique, se sont rendus en Algérie pour y étudier les conditions d'installation de colonies agricoles, à l'usage des enfants assistés du département de la Seine.

Le conseil général de Constantine a émis le vœu que le chemin de fer de Biskra à Touggourt, première section de la ligne Biskra-Ouargla, soit exécuté dans le plus bref délai; la longueur de cette section serait de 210 kilomètres environ.

On a commencé cette année à creuser des puits dans l'Oued Mya, aux environs d'Ouargla, et cet essai a bien réussi; aussi songe-t-on à coloniser cette vallée. — M. Tarry, qui a déjà exploré cette région, va de nouveau entreprendre un voyage dans le sud pour y créer, dans le Sahara, des pépinières qui permettent de reconstituer les massifs boisés de ces contrées, et de régulariser les cours d'eau des ouadi Mya, Igharghar, Djeddi, Mzab et Nça.

M. Bourlier, envoyé en mission à Ouargla, a fourni à M. le gouverneur général de l'Algérie d'utiles renseignements sur l'état des populations du sud : les Touaregs d'Insalah sont en guerre avec ceux qui campent au delà du Hoggar et qui, alliés aux habitants du Fezzan, marchent sur Insalah. C'est sans doute à ces hostilités qu'il faut attribuer le retour à Biskra de M. Foureau, qui était parti pour un voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

Une compagnie franco-anglaise s'est constituée pour explorer de vastes étendues de terrains à alfa, dont elle a obtenu la concession, près de Gabès.

Une nouvelle mission hydrographique, dirigée par M. l'ingénieur Manem, a été envoyée par M. le ministre de la marine sur les côtes de Tunisie.

Il s'est fondé à Naples un « Comité italien pour la Tripolitaine, » où il se propose de provoquer et d'encourager les établissements italiens, en même temps qu'il étudiera tout ce qui pourra contribuer au développement des relations entre ce pays et l'Italie. Il a aussi l'intention d'y créer des stations scientifiques et industrielles, et de populariser la connaissance de tout ce qui concerne cette région.

L'uléma turc Ahmed Tewfik Effendi, devenu chrétien, a été envoyé au Caire, pour y travailler parmi les mahométans sous la direction du missionnaire Klein.

Le khédive a donné à miss Whately du terrain à bâtir, pour ses écoles du Caire, qui comptent 200 filles et 300 garçons; plus des deux tiers des filles et la moitié des garçons sont musulmans.

Le *Daily-News* annonce que le gouvernement égyptien a décidé d'envoyer au Soudan un ingénieur, pour examiner un projet de chemin de fer de Khartoum à Souakim.

Mgr. L. de Gonzague-Lasserre, coadjuteur du vicaire apostolique des Gallas, Mgr. Taurin, n'ayant pu obtenir du gouverneur égyptien de Harar l'autorisation de fonder des établissements dans les pays gallas limitrophes, a été envoyé avec quelques missionnaires au Choa, pour chercher à ouvrir une mission chez les Gallas du voisinage.

Les deux expéditions du Dr Fischer et de J. Thomson, pour le Kilimandjaro et le Kénia, ont eu de la peine à se procurer le nombre nécessaire de porteurs. Thomson a quitté Mombas le 10 mars, après avoir réussi à engager Manya Sera, l'ancien chef-porteur de Stanley. Le Dr Fischer était parti peu auparavant.

Le *Henry Wright*, destiné à la mission de Frere Town et aux stations de la côte orientale d'Afrique, a été lancé le 10 mars à Blackwall; les parties en bois sont en bois de teck, pour pouvoir résister à la chaleur des climats tropicaux.

Les Magwangwaras ont rendu, sans rançon, 23 des prisonniers chrétiens qu'ils avaient faits à Masasi. Les marchandises destinées à les libérer ont été employées à racheter des Makouas et des Yaos, leurs voisins qui, comme eux, avaient été réduits en captivité. Les colons de Masasi, qui avaient été amenés à Zanzibar, retourneront à leur station dès que le moment paraîtra opportun.

D'après un rapport du P. Guillet aux *Missions catholiques* sur son voyage de Tabora au Massanzé, le manque de troupeaux de bœufs dans les campagnes de l'Afrique équatoriale doit être attribué beaucoup moins à la tsétsé qu'aux incursions des Rougas-Rougas. Les indigènes en possédaient autrefois, mais, attaqués continuellement par ces pillards qu'attirait l'appât du butin, ils ont cessé d'en élever. Les tribus qui se sentent en force pour défendre leurs troupeaux en possèdent; les tribus faibles et timides préfèrent vivre en paix et n'en pas avoir.

M. O'Neill va entreprendre un voyage d'exploration dans la région entre Mozambique et le Nyassa. Son but principal sera l'étude des rives orientale et septentrionale du lac Chiroua, et l'ascension de la montagne un peu au N.-E., qu'on lui a dit être couverte de neige. La Société de géographie de Londres lui a fourni un subside de 200 livres sterling.

Un comité s'est formé en Norwège pour soutenir la mission médicale déjà commencée à Madagascar, afin d'attirer au christianisme la population indigène par une activité médicale exercée dans un esprit chrétien.

Un jeune médecin de Rostock, M. le Dr Havermann, a été nommé médecin particulier de la reine de Madagascar, à laquelle il portera quantité de meubles, entre autres un trône commandé par elle.

Un vaisseau de Durban ayant échoué sur la côte S.-O. de Madagascar, a été pillé par les Sakalaves, qui comptaient réduire l'équipage en esclavage, lorsqu'un

négociant blanc vint au secours de celui-ci; il en prit le personnel sur son navire, et put le renvoyer à Natal par un autre bâtiment.

Les partisans de Mapoch ont évacué plusieurs des grottes d'où ils résistaient aux Boers. Deux de leurs principaux chefs négocient avec le général des troupes du Transvaal.

Un représentant du Transvaal est venu en Angleterre, pour demander au gouvernement anglais de renoncer à la suzeraineté que celui-ci s'est réservée par la convention de 1881.

Le gouvernement britannique accordera des pensions aux chefs betchuanas, Mankoroane et Montsia, dont les Boers ont envahi le territoire, et les installera dans les possessions anglaises.

Un éboulement considérable a eu lieu dans les mines de diamants de Kimberley; il a recouvert une grande partie des concessions des principales compagnies et a arrêté le fonctionnement des machines de plusieurs autres.

Il s'est fondé à Londres, au capital de 3,000,000 fr., et sous le nom de « Diamond Fields Collierier Company, » une société pour l'exploitation d'importants gisements houillers dans le district de Kronstaadt (État libre de l'Orange). Le principal débouché sera Kimberley. Ces houillères étaient déjà exploitées, mais, faute d'un capital suffisant pour acheter et installer les machines nécessaires, elles ne pouvaient fournir jusqu'à présent que des quantités très restreintes de combustible.

Cettiwayo reconstruit des kraals militaires, et réclame comme ses sujets des Zoulous établis dans le territoire de réserve, qu'il prétend lui appartenir. John Dunn proteste contre l'arrangement actuel à l'égard du Zoulouland, et attend la réponse du gouvernement anglais pour régler sa ligne de conduite.

Par suite de la décision du parlement du Cap de reprendre les rapports avec les Bassoutos, en leur accordant une grande liberté de se gouverner eux-mêmes, M. Scanlen, président du Conseil des ministres, et M. Sauer, ministre des affaires indigènes, se sont rendus au Lessouto pour conférer avec les chefs et le peuple. C'est le capitaine Blyth, ami de feu le major Malan, qui a été nommé agent du gouvernement dans le Lessouto. Les Bassoutos voudraient être placés directement sous la protection du gouvernement anglais, mais si celui-ci refuse d'accéder à leur désir, ils aimeront mieux dépendre du gouvernement colonial du Cap que d'être abandonnés. Ils ont reçu très favorablement la proposition de constituer un Conseil des natifs.

Ensuite d'une grande sécheresse dans le Namaqualand, où il n'est pas tombé de pluie depuis le 15 août 1881, la disette y est extrême; bœufs, moutons et chèvres meurent faute de fourrage; le gouvernement du Cap a envoyé, aux Namaquas, aux Bastards et aux Hottentots qui l'habitent, du blé et des semences, et un comité s'est formé pour leur venir en aide.

Lord Mayo a fait un voyage et un long séjour dans la région du Cunéné, d'où il a rapporté de nombreux matériaux géographiques.

Quoique la loi portugaise interdise l'esclavage dans les colonies africaines, le Dr Nichols écrit, au *Foreign Missionary*, qu'à Catoumbella, dans la province de

Benguéla, des Portugais possèdent des esclaves, et qu'il ne peut décrire les brutalités dont il a été le témoin dans cette province.

La mission bâloise à la Côte d'Or a de nouveau perdu, dans l'espace d'un mois, trois de ses missionnaires. M. Prætorius, dans son voyage d'inspection, a souffert de la dysenterie et de la fièvre; actuellement il est en route pour revenir en Europe. Le Dr Maehly est resté à la Côte d'Or pour y continuer son œuvre médicale très difficile, tout manquant aux nègres pour faire un traitement raisonnable.

Le gouvernement anglais a accepté l'offre que lui ont faite plusieurs rois du pays situé entre la république de Libéria et Sherbro, de lui céder une bande de territoire de 30 kilomètres de long et de 2 kilomètres et demi de large. La domination anglaise s'étendra donc sans discontinuité de Sierra Léone aux frontières nord de Libéria.

Les chefs de la rivière Magbeli, près de Sierra Léone, se sont réunis et ont conclu entre eux une paix qui a rouvert au commerce le cours de cette rivière, par laquelle quantité de produits de l'intérieur sont amenés à la côte.

M. Caquereau organise son expédition au Fouta Djalon; il s'est assuré le concours d'hommes possédant des connaissances scientifiques, commerciales et industrielles. Il compte que la colonie qu'il va fonder pourra servir, dans la suite, de trait d'union entre celles d'Assinie et du Sénégal, par les sources du Niger, le Bouré, Bamakou et Kita.

Les chemins de fer du Sénégal avancent rapidement; la section de Dakar aura bientôt rejoint Rufisque; sur le haut fleuve, on compte avoir posé à la fin de la campagne de 16 à 20 kilomètres de rails.

Un traité a été conclu entre le gouverneur du Sénégal et le roi du Baol, par lequel ce royaume est placé sous le protectorat de la France, qui acquiert le droit d'y créer un chemin de fer, des routes, des lignes télégraphiques, et garantit au roi ses états contre toute tentative de la part du damel du Cayor. L'ancien damel Lat N'dior a cherché à reprendre son royaume et a obligé son successeur à se réfugier dans le poste français de Betelar; le capitaine Dupré a dès lors battu Lat N'Dior et l'a rejeté sur le Djolof.

Le nombre des esclaves libérés par le fait de leur arrivée sur terre française augmente rapidement à St-Louis. Il y a parmi eux beaucoup d'enfants les plus jeunes restent aux soins de leurs mères; ceux qui ont atteint l'âge où un enfant peut déjà rendre quelques services sont placés dans des familles de colons.

Lors de la pose de la première pierre du fort de Bamakou, sur le Niger, le colonel Borguis-Desbordes a exprimé le vœu que tous les travaux des expéditions françaises, du Sénégal au Niger, servent à faire disparaître l'esclavage qui fait partie intégrante de l'organisation sociale des populations de cette région.

Le ministre de la marine a chargé d'une mission au Bouré, M. Colin, qui a déjà visité les possessions françaises du Sénégal, et qui s'est embarqué à Saint-Nazaire, le 20 avril.

Un décret du gouvernement de Madrid a autorisé la pose d'un cable télégraphique reliant Cadix aux Canaries, et celles-ci au Sénégal.

M. Jacotin, aspirant de marine et membre de la Société de géographie de Paris, est reparti pour les Canaries, où il avait commencé des levés qu'il veut terminer.

Une compagnie anglaise a obtenu par traité, au Maroc, la concession d'une bande de terrain, où elle a fait choix d'un point appelé à devenir le port de la province de Sous. Les chefs indigènes avec lesquels l'agent anglais a fait marché, lui ont promis qu'ils parviendraient à détourner du côté de l'établissement anglais tout le commerce de l'intérieur de l'Afrique qui a pour objectif Tombouctou, et qui passe actuellement par le Maroc et par le port de Mogador.

Le Maroc a enfin permis à l'Espagne d'envoyer des officiers et des topographes, pour étudier le territoire de Santa-Cruz de Mar Pequena qu'elle veut occuper, vis-à-vis des Canaries. Un délégué de l'empereur du Maroc, chargé de faire la remise de ce territoire à l'Espagne est arrivé à Mogador.

EXPLORATIONS DU Dr JUNKER SUR LE HAUT OUELLÉ [1]

(Suite et fin.)

Junker se remit en route le 7 janvier 1881, dans la direction S.-O.; en février il passa l'Ouellé et arriva chez les Amézimas qui habitent entre ce fleuve et le Bomokandi, le plus puissant de ses affluents méridionaux. Les Amézimas, parents des Abarmbos, le dépouillèrent de presque tout ce qu'il avait, en sorte qu'il dut repasser l'Ouellé et demeurer plusieurs mois chez les Amadis dans une inaction forcée. Le sud de l'Ouellé était en guerre; plusieurs chefs des séribas égyptiennes établies dans le Mombouttou attaquèrent Mambanga, qui leur tint tête et réussit même à leur enlever 50 fusils. Il fit appel à la médiation de Junker, qui préféra ne pas intervenir. Mais, après ce premier succès, il dut se retirer devant des renforts égyptiens envoyés par Emin-bey, et commandés par le colonel Haouasch, qui établit une station fortifiée non loin de l'endroit où Junker avait passé l'Ouellé en 1880. Il soumit les Abarmbos, puis fit demander à Junker, retenu chez les Amadis, de venir à sa station pour s'employer à la pacification. En même temps que l'appel d'Haouasch, Junker reçut une lettre de Casati, qui venait d'arriver dans cette région; cela le décida à quitter les Amadis. Il se dirigea à l'est vers l'Ouellé, et arriva en un endroit où la rivière offre un coup d'œil très pittoresque, grâce à des rives abruptes dominant un groupe d'îles habitées par les Embatas, tribu mombouttoue qui a pour chef Errouka. De la rive septentrionale il put mesurer le mont Madjann, au sud de l'Ouellé, dans le pays des Abarmbos; il trouva aussi un lieu favorable pour déterminer la

[1] Voir p. 107, et la carte, p. 116.

hauteur du groupe de montagnes des Amadis, et obtenir ainsi une bonne triangulation pour la construction exacte de la carte de ce pays. Le terrain ondulé est traversé par une multitude innombrable de petites rivières, coulant toutes vers le S.-O. et tributaires du Tong, affluent de l'Ouellé qui en cet endroit forme un coude vers le sud. Se dirigeant au N. E. Junker atteignit la station de Haouasch, en traversant le territoire très peuplé des diverses tribus soumises des Abarmbos. Il n'y trouva pas Casati, qui était encore chez les Mombouttous de l'est. Les troupes de la station qui avaient dû repousser un assaut de Mambanga, et voyaient les munitions sur le point de leur manquer, espéraient que l'arrivée de Junker ferait prendre aux affaires une meilleure tournure. Junker usa de toute son influence sur Mambanga pour l'engager à faire la paix. Il lui envoya des présents par un messager chargé en même temps de lui demander un rendez-vous, auquel il promit de se trouver sans escorte militaire. Une entrevue eut lieu dans laquelle Junker n'avait avec lui qu'un interprète, tandis que Mambanga était entouré de guerriers armés de lances ; sans pouvoir le décider à venir à la station, il obtint cependant une suspension des hostilités, mais pour cela il dut faire l'échange du sang avec Mambanga, et promettre de se rendre à sa résidence pour des négociations ultérieures. Comme il tenait beaucoup à établir une paix définitive, qui seule pouvait lui ouvrir les routes de Bakangaï et de Kanna plus au sud, il alla à cette résidence, à 20 kilom. à l'ouest de la station d'Haouasch. Il y passa 7 jours, pendant lesquels il chercha par tous les moyens possibles à persuader Mambanga de venir à la station égyptienne. Mais il eut beau dire que le temps des brigandages était passé, que le gouvernement égyptien voulait trafiquer en paix avec les princes nègres, que ceux-ci auraient à traiter désormais avec les troupes régulières d'un puissant état bien réglé, que l'ordre était donné de respecter son autorité de chef et, le cas échéant, de le protéger contre ses ennemis du dehors, toutes ces paroles et beaucoup d'autres furent inutiles, le sorcier mombouttou ayant prophétisé malheur à Mambanga, pour le cas où il se rendrait à la station. Junker dut se contenter de la promesse du prince nègre de cesser temporairement toute hostilité ; mais il profita de ces longues négociations, auxquelles Casati, arrivé du Mombouttou, put assister, pour décider à la paix quinze chefs Abarmbos, alliés de Mambanga. Peu rassurée par les promesses de celui-ci, la garnison de la station d'Haouasch ne voulut pas laisser repartir Junker avant d'avoir reçu des renforts. Casati alla à Tangasi et de là chez Ssanga, frère de Mounza, à deux jours de marche plus au sud.

Ces négociations avaient absorbé les mois de septembre-à décembre 1881. Bahid-bey, mudir du Makaraka, ayant amené des renforts à Haouasch, Mambanga s'enfuit vers l'ouest; Junker suivit les troupes envoyées pour le poursuivre et pour occuper le territoire le long de la rive méridionale de l'Ouellé; il marcha avec elles jusqu'au point où, en février 1881, il avait passé le fleuve, et réussit à recouvrer une partie de ce dont il avait été dépouillé par les Amézimas. Bahid-bey ayant donné aux troupes l'ordre de revenir à la station, il dut renoncer à poursuivre sa marche vers l'ouest, mais, pendant son séjour chez les Amézimas, il avait expédié un de ses serviteurs et quelques hommes de cette tribu, avec des présents, à Bakangaï, qui demeure à quatre jours de marche plus au sud, et lui envoya en retour un chimpanzé, ainsi que des défenses d'éléphant, avec une invitation à se rendre à sa résidence. Marchant alors directement vers le sud, Junker atteignit en deux jours le Bomokandi (le Nomayo de Schweinfurth), qui se jette dans l'Ouellé à 4 ou 5 journées plus à l'ouest, par 4° lat. N. environ et 23°,40′ long. E. de Paris. Au point où Junker le passa il n'a pas moins de 175 pas de large; les mots Nomayo et Ouellé signifient tous les deux fleuve, rivière, grande eau, l'un en mombouttou, l'autre en niam-niam, le vrai nom de l'Ouellé est Makoua (le Bahr-el-Makoua de Lupton). Le pays compris entre le Makoua et le Bomokandi est habité par les Abarmbos; à l'ouest de ceux-ci et au delà du Bomokandi, le long de la rive méridionale du Makoua, vivent les A-Babouas (les Barboas de Lupton) qui parlent une langue parente de celle des Mombouttous. Du Bomokandi à la résidence de Bakangaï, Junker ne mit qu'une journée; reçu par lui avec beaucoup d'affabilité, il y resta 15 jours, et en emporta l'impression que c'était le prince le plus puissant qu'il eût jusque-là rencontré dans l'Afrique centrale.

Partant de là dans la seconde moitié de janvier, Junker continua son voyage vers l'Est, en se tenant à un ou deux jours de distance au sud du Bomokandi; au bout de dix jours il arriva chez Kanna, chef dont le territoire n'a pas encore été visité par les expéditions égyptiennes; Kanna et ses voisins, ne connaissant que leur système de pillage, ne veulent rien avoir à faire avec elles. A deux fortes journées de marche vers le sud, habite Ssanga, chez lequel Casati s'était rendu. Les deux voyageurs se rencontrèrent de nouveau à Tangasi, au delà du Bomokandi.

Pour employer le temps qui lui restait avant la saison des pluies, Junker se rendit en mars dans le pays montagneux des Momvous, à six jours de marche à l'est de Tangasi; là se trouvent la sériba de Gango,

et les sources de la Gadda. Dans cette excursion il retraversa le Bomokandi, qui a là encore 60 pas de large, puis il revint à la station de Kubbi, entre la Gadda et le Kibali, par 3°,40′ lat. N. et 26°,5′ long. E. de Paris. De là il comptait se diriger de nouveau vers le sud, traverser une quatrième fois le Bomokandi pour atteindre nne petite station égyptienne, revenir vers l'ouest à travers les territoires des princes mombouttous indépendants, frère et fils de Mounza, qui lui avaient envoyé des messagers, et terminer ses explorations vers le sud à la résidence de Mbélia et de Ssanga, au sud du Haut-Bomokandi, pour rentrer à Tangasi vers la fin d'avril 1882.

Comme Junker a eu soin de relever tous les itinéraires et de recueillir tous les renseignements possibles, pour la construction d'une carte de territoires encore plus méridionaux, nous pouvons espérer connaître prochainement la topographie exacte de cette région. En attendant, il nous apprend que le Bomokandi, d'après la largeur qu'il a au sud de la résidence de Mounza, doit prendre sa source au loin à l'est; il court d'abord parallèlement à l'Ouellé, à 50 kilom.; ses trois principaux affluents méridionaux sont le Makongo, le Pokko et le Telli, tous trois de plus de 50 pas de large. Le Makongo prend sa source au sud du territoire de Bakangaï qu'il limite à l'ouest, tandis que le Pokko, traversé par Junker dans sa marche de Bakangaï à Kanna, le limite à l'est, et a ses sources dans le pays des Mabodes, à trois journées au sud de Kanna; quant au Telli, il vient du territoire de Ssanga; Junker l'a passé en allant de Kanna vers le Bomokandi. A trois ou quatre jours de marche au sud de Bakangaï, coule vers l'ouest la Mbélima, qui va se jeter directement dans l'Ouellé en aval du Bomokandi. Les A-Babouas la nomment Nandou. D'après tous les renseignements reçus par Junker, c'est au sud de la Mbélima qu'il place la ligne de partage des eaux entre l'Ouellé, qui est, suivant lui, indubitablement le cours supérieur du Chari, et l'Arouimi de Stanley, affluent du Congo. L'Arouimi a pour origine une rivière plus forte que l'Ouellé, la Népoko, qui coule vers le S.-O. et reçoit sur sa rive septentrionale un autre cours d'eau considérable, la Nava, qui court vers l'ouest à quatre jours au sud de la route suivie par Junker. D'après divers renseignements qu'il a recueillis, il doit exister un lac au sud de la Nava; les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres le placent par 2° lat. N. et 22°40′ long. E. de Paris; ce ne pourrait être le lac Key-el-Abi qui, d'après le rapport de Lupton-bey, devrait se trouver par 3°40′ lat. N. et 20°40′ long. E. de Paris.

Ses provisions étant épuisées, Junker a dû revenir à son quartier géné-

ral près de Ndorouma, pour visiter encore les pays à l'ouest, et chercher à résoudre le problème du cours inférieur du Makoua.

D'après une lettre de Lupton-bey, le Dr Junker se trouvait, aux dernières nouvelles, à quatre jours de marche de la résidence de Zimio, un des chefs Niams-Niams [1].

S'il a mis un tel soin à l'étude hydrographique de cette région, c'est qu'elle lui paraît avoir une très grande importance au point de vue commercial, surtout pour le transport de l'ivoire des provinces équatoriales, en particulier de celle du Bahr-el-Ghazal, dont Lupton-bey est le gouverneur, résidant à Djour Ghattas, tandis que celle du Bahr-el-Gebel est placée sous l'autorité d'Emin-bey, qui réside à Lado. Le Makoua peut offrir un grand avantage au commerce, si l'on établit des stations le long des rivières du pays des Abarmbos. On a déjà expédié de l'ivoire par canots jusqu'au confluent de la Gadda et du Kibali, mais les bateaux pourront, du Kibali, remonter dans le Dongou, et de celui-ci dans l'Akka, dont le cours supérieur se rapproche beaucoup des tributaires du Nil Blanc. Quand au développement de l'exploitation de l'ivoire, Junker estime qu'il est de toute nécessité, pour le gouvernement égyptien, d'occuper ces régions le plus loin qu'il pourra vers le sud, le terrain pouvant lui être disputé par les marchands de Zanzibar établis à Nyangoué, car leur approche est déjà signalée par l'apport, dans le pays au sud du Makoua, de marchandises provenant de ce grand marché de l'Afrique centrale. A notre avis, et au point de vue de la civilisation, il y a mieux à faire qu'à encourager le gouvernement égyptien et ses agents dans l'extension à de nouveaux territoires du système de ce monopole pratiqué par les moyens mentionnés plus haut. Puisque l'Angleterre s'est chargée de réformer l'administration égyptienne, nous espérons qu'elle ajoutera à son programme, renfermant déjà la suppression de la traite et de l'esclavage, celle des abus qu'entraîne le monopole de l'ivoire. Puisse-t-elle obliger le gouvernement du khédive à laisser aux populations de l'Afrique équatoriale la libre disposition de leurs biens, pour dissiper leur méfiance bien naturelle à l'égard des blancs, et les disposer à recevoir les philanthropes et les missionnaires qui iront leur porter les bienfaits de la civilisation chrétienne.

[1] Dans la séance du 23 mars de la Société de géographie de Vienne, le Dr Lenz a annoncé que le Dr Junker est de retour de son voyage à l'Ouellé, et qu'il tâchera de regagner l'Égypte.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Societa d'esplorazione commerciale in Africa. Milano (Tipogr. P.-B. Bellini et Cie), 1883, in-8°, 14 p. — Après avoir contribué plus que personne à la fondation et au développement de la Société d'exploration commerciale en Afrique, le président de son comité, M. Manfred Camperio, le savant directeur de *l'Esploratore,* a exposé d'une manière très concise, dans ces quelques pages, le but qu'elle s'est proposé en faveur du commerce italien, et les expéditions qu'elle a envoyées, dans la mer Rouge d'abord et en Abyssinie, puis en Cyrénaïque, enfin celle qui vient de partir de Naples, sous la direction de G. Bianchi. Ce dernier, accompagné de l'ingénieur C.-A. Salimbeni, devra établir dans le Godjam, à Baso, une station destinée à servir d'intermédiaire au commerce entre les pays Gallas et Assab ; puis il construira un pont sur le Nil Bleu. De Baso l'expédition descendra à Assab, par Sokoto et la Plaine du sel. M. Salimbeni, ainsi que M. Monari qui s'est joint à l'expédition, contribue aux frais de l'entreprise, pour laquelle a été dressée une carte de l'Abyssinie, corrigée d'après les indications de Cecchi et de G. Bianchi et publiée dans l'*Esploratore.*

L'Afrique centrale et la conférence de Bruxelles, par *Émile de Laveleye*, avec deux cartes, Bruxelles, (librairie européenne de C. Muquardt), 1878, in-12, 219 p.— Ce livre a été écrit au lendemain de la Conférence de Bruxelles, alors que tous les regards se portaient vers l'Afrique centrale, pour l'exploration de laquelle venait d'être fondée l'Association internationale. M. de Laveleye montre quelle est l'œuvre à accomplir en Afrique, décrit les avantages que présente ce continent en ce qui concerne sa flore, sa faune et ses richesses minérales; il parle enfin des brillantes espérances qui étaient dans le cœur de chacun, en voyant l'élan qui avait accueilli l'idée de S. M. le roi des Belges. Sans doute elles n'ont pas été complètement réalisées ; il n'en est pas moins intéressant de relire, à quelques années de distance, les appréciations émanant d'une plume autorisée.

Cette étude est accompagnée d'un exposé des premières découvertes de Stanley sur le Congo, d'un article de M. Bujac sur les Égyptiens dans l'Afrique équatoriale, article dans lequel l'auteur se prononce pour

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

l'annexion du bassin du Haut-Nil à l'Égypte, enfin d'une carte du Congo d'après Stanley, et d'une carte générale de l'Afrique.

Carte de l'ile de la Réunion, d'après la carte de M. L. Maillard et plusieurs plans parcellaires. Revue et augmentée par R. M. et A. M. G. Paris et St-Denis (de la Réunion) 1883. — Cette carte a été faite surtout au point de vue des missions catholiques; elle donne en effet la désignation des paroisses et des établissements religieux. Mais, étant à l'échelle de $^1/_{200000}$, elle peut fournir une idée très complète de la configuration de l'île, et des villes, des villages, même des hameaux. Les grandes routes, les chemins vicinaux, et jusqu'aux sentiers sont scrupuleusement indiqués. Les lignes ferrées, achevées en 1881, sont aussi marquées, et l'on voit que, déjà à cette époque, les villes de St-Pierre et de St-Benoît étaient ou allaient être reliées avec la capitale, St-Denis, par une ligne contournant la partie N. E. de l'île; la voie ferrée ne doit pas s'étendre à la partie S. E. et E. où, comme l'on peut s'en rendre compte en examinant la carte, les difficultés sont plus grandes, à cause de la nature montueuse du pays, et l'utilité moins directe, attendu que les localités de cette région sont moins importantes. En 1881 le chemin de fer ne circulait pas encore entre le nouveau port, situé à la Pointe des Galets, et St-Denis. Enfin, le système complet des montagnes et des rivières qui en découlent est donné d'une manière très nette, grâce à la teinte spéciale des montagnes, et l'on distingue fort bien la grande chaîne centrale, avec le Piton des Neiges pour principale sommité, ainsi que les bassins des rivières des Galets, du Mât et de St-Etienne, qui y prennent leur source et ont creusé trois vastes cirques à sa base.

L'Algérie. Impressions de voyage, suivies d'une étude sur les institutions kabyles et la colonisation, par *J.-J. Clamageran*. 2me édition. Paris (Germer-Baillière et Cie), 1883, in-18, 421 pages, 3 fr. 50 avec carte. — La première édition de ce livre renfermait la relation d'un voyage effectué par M. Clamageran en 1873, à travers les trois provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, et les impressions de l'auteur en ce qui concerne le développement matériel et moral de l'Algérie, le régime commercial, le régime des terres, la colonisation, etc. Dès lors, M. Clamageran a fait en Algérie une courte excursion, à l'occasion du Congrès des sciences, réuni à Alger en avril 1881. Après avoir pris part aux travaux de cette assemblée, il consacra quelques jours à visiter les environs de la ville, afin de se rendre compte des progrès accomplis depuis 1873. C'est au Congrès lui-même et aux résultats de ses observations

qu'il consacre les six chapitres nouveaux qni terminent le volume. Cet examen comparatif présente le plus vif intérêt, car il permet de constater qu'un grand pas en avant a été accompli, pour tout ce qui tient au commerce, à la culture de la vigne, aux chemins de fer, à l'instruction publique, etc. Mais il reste encore beaucoup à réformer, et l'honorable sénateur, sans faire d'une manière aussi vive que M. Leroy-Beaulieu le procès de l'administration coloniale, énumère dans le dernier chapitre, intitulé *desiderata,* tous les points faibles du régime algérien ; il demande en particulier au gouvernement d'accorder aux indigènes une protection plus efficace et quelques droits politiques.

Algérie et Sahara. Le général Margueritte par le général *Philebert.* Paris (direction du *Spectateur militaire*), 1882, in-8°, 468 pages, 7 fr. 50. — Le général français Margueritte était un soldat africain dans toute l'acception du mot. Il prit, il est vrai, une part brillante à l'expédition du Mexique et vit les débuts de la guerre franco-allemande, mais la presque totalité de sa vie se passa en Afrique, soit à combattre les Arabes, soit à administrer les districts algériens. Il est vraiment le fils de ses œuvres, car, à 15 ans, il prenait du service dans la gendarmerie maure, n'ayant d'autres titres que son courage, son intelligence et sa connaissance de la langue arabe; mais son intrépidité et son adresse le firent bientôt mettre à plusieurs reprises à l'ordre du jour de l'armée, et lui permirent de s'élever de grade en grade, à travers les luttes sans cesse renaissantes dont l'Algérie fut le théâtre, jusqu'à la dignité péniblement gagnée de général de brigade (1867). La guerre franco-allemande le trouva commandant de la division d'Alger. Rappelé en France, il fut placé à la tête de la première brigade de la division Du Barail, et mourut des suites d'une blessure reçue à Sedan.

C'est un de ses compagnons d'armes, le général Philebert, qui a écrit la biographie de Margueritte. Il a composé ce livre pour montrer, dit-il, que le travail et l'intelligence suffisent pour se faire ici-bas une large place, et que les hautes destinées sont à la portée de tous.

A côté du récit des luttes algériennes, on lira avec plaisir les chapitres qui traitent de l'administration de l'Algérie, des chasses de Margueritte dans l'Atlas et de son Essai sur la poésie arabe.

La Hollande et la baie de Delagoa, par M. *L. Van Deventer.* La Haye (Martinus Nijhoff), 1883, in-8°, 80 pages, 2 fr. 70. — Les territoires arrosés par le Congo ne sont pas les seuls, en Afrique, qui donnent lieu actuellement à contestation quant au droit de propriété. M. Van Deventer, par la brochure que nous avons sous les yeux, introduit une sorte

de question de la baie de Delagoa. Il prétend que le Portugal détient indûment la région que baigne ce petit golfe, attendu que l'occupation portugaise de cette contrée n'eut lieu qu'à la fin du XVIIIme siècle, époque à laquelle les Hollandais s'y étaient établis depuis longtemps et y avaient fondé une factorerie qu'un fort protégeait. La question a son importance, surtout en ce qui concerne le Transvaal, dont la baie de Delagoa est le débouché naturel; il est évident que si ce territoire appartenait à la Hollande, il serait depuis longtemps relié au pays des Boers par un chemin de fer. L'auteur demande donc que la Hollande et le Portugal s'entendent à l'amiable à ce sujet, pour arriver à une solution qui permette au Transvaal d'écouler facilement les produits de son sol.

Tout en souhaitant, nous aussi, l'établissement d'une voie ferrée dans ces parages, nous nous demandons si la Hollande serait bienvenue à revendiquer des droits sur la baie de Delagoa, puisque, d'après l'auteur lui-même, elle avait abandonné son comptoir lorsque le Portugal s'est emparé du golfe; elle a d'ailleurs, en 1875, laissé sans protester le maréchal de Mac Mahon, pris pour arbitre par le Portugal et l'Angleterre au sujet de ces mêmes territoires, les adjuger à la première de ces puissances.

L'avenir commercial de la France en Afrique. Conférence de M. Pigeonneau. Paris (Vve Eugène Belin et fils), 1882, in-8°, 16 pages et carte. — C'est un sujet bien souvent traité, et cependant loin d'être épuisé, que celui de l'importance du continent africain comme débouché pour les produits des manufactures européennes. M. Pigeonneau, dans une conférence qu'il a faite au mois de novembre dernier, a su résumer d'une façon très claire, spécialement au point de vue français, l'état actuel de la question. Il a montré qu'il est nécessaire de trouver de nouveaux marchés extérieurs pour les exportations françaises, et que la seule région où s'ouvre au commerce un avenir illimité, est l'Afrique centrale; mais le grand obstacle consiste dans le manque de voies de pénétration conduisant sur le plateau intérieur. Il faut donc s'occuper en premier lieu des régions africaines qui se présentent dans les meilleures conditions au point de vue des routes d'accès, c'est-à-dire de celles qui sont baignées par des fleuves navigables dans leur cours moyen : le Niger et le Congo. Aussi le conférencier exhorte-t-il le gouvernement français à poursuivre dans ces parages l'œuvre commencée par de hardis explorateurs, et le commerce à en profiter.

BULLETIN MENSUEL (*4 juin 1883.*)[1]

L'influence acquise par l'Angleterre en **Égypte** ne peut manquer d'y donner une grande impulsion aux travaux pour voies de communication, soit par eau, soit par chemins de fer. De quelque manière que soit résolue la question du **canal de Suez**, par l'élargissement du canal actuel, ou par le creusement d'un second canal le long du premier avec des ouvertures dans celui-ci, ou enfin par le percement d'un nouveau canal à travers le delta, d'Alexandrie à la mer Rouge, comme le voudraient les armateurs anglais, il n'est pas douteux qu'il ne soit répondu aux besoins croissants de la navigation. Quant aux **voies ferrées**, Mason-bey propose au gouvernement égyptien d'en construire une de Wadi-Halfa à Amarah en Nubie, d'où le Nil est navigable jusqu'à Meravoui, sauf sur quelques points où l'on établirait des tramways; pour le Soudan oriental, il recommande une ligne de Tokar, au sud de Souakim, par le Khor Baraka, à Kassala, puis à Khartoum ou à Abou Haras; elle aurait l'avantage de traverser un pays fertile et cultivé. Les conseils de l'Angleterre pour une ligne ferrée de Souakim à Berber semblent devoir l'emporter. D'après le *Standard*, une compagnie serait déjà constituée à cet effet.

Avant tout il faudrait, pour réaliser ce projet, que le **Soudan** demeurât possession égyptienne. Or, malgré la victoire remportée par le général Hicks sur les troupes du mahdi, il n'est nullement certain que celles-ci, maîtresses déjà de la capitale du Kordofan, ne finissent pas par s'emparer de Khartoum. La dernière lettre de M. Hansal à l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient* annonce, qu'après la capitulation d'El-Obeïd, les soldats égyptiens ont dû prêter serment de fidélité au mahdi et ont été incorporés à ses troupes; gouverneur, fonctionnaires, armée, trésor, armes et munitions, tout est au pouvoir de **Mohamed-Ahmed**, qui répartit ses troupes entre le Darfour et le Sennaar, d'une part pour économiser ses provisions, et de l'autre pour y attiser la révolte. Les ulémas de Khartoum ont composé un mémoire pour prouver qu'il n'est pas le vrai prophète; ils l'ont fait imprimer et répandre dans

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

le pays; un exemplaire est tombé entre les mains du mahdi, qui en a appelé à ses victoires pour prouver que lui, pauvre fakir, n'aurait pas pu accomplir ces exploits s'il n'était pas le prophète, et si Allah ne lui avait pas conféré l'autorité en lui donnant son appui et sa protection. Ce langage exerce sur le peuple une influence beaucoup plus grande que les arguments des lettrés, et affermit la foi au mahdi. M. Hansal a fait son possible pour obtenir la mise en liberté des missionnaires prisonniers du mahdi, auquel il a adressé un message amical, sans allusions politiques ni religieuses. D'autre part, des démarches ont été faites par la Société de géographie commerciale de Saint-Gall, et par un de ses membres correspondants au Caire, M. Wild, en faveur de notre compatriote M. G. Roth, aussi prisonnier du mahdi. Malheureusement, les explications données par le khédive ne sont pas absolument rassurantes, car il n'a pas pu obtenir la libération des pachas égyptiens détenus par Mohamed-Ahmed. Néanmoins il a promis d'écrire au nouveau gouverneur du Soudan, Aladdin pacha, pour lui recommander de prendre tout particulièrement à cœur cette affaire.

Les *Mittheilungen* de Gotha ont reçu de M. **J.-M. Schuver** des renseignements, qui complètent les données qu'il a fournies précédemment sur l'ethnographie de la région qu'il a parcourue entre le Jabous et le Sobat. Afillo, à trois jours de marche au S.-E. de Léga, est gouvernée par une aristocratie galla; les Siebou, les Korro et les Zeyau-Gallas, comme les Wallégas, ont une organisation républicaine, tandis que, à l'ouest des Légas, d'autres tribus ont une constitution monarchique. Le voyageur hollandais a obtenu d'un jeune nègre *gambil,* que lui vendirent les Gallas, d'utiles informations sur son pays qui se trouve sur un affluent de la rive droite du Sobat, par 9°20′ lat. N. et 31°40′ long. E. de Paris. Les **Gambils** nomment leur rivière Comandchie, ou *Fleuve des vaches*, parce que, dans les mois de sécheresse, leurs nombreux bestiaux ne trouvent de fourrage que dans le voisinage de ce cours d'eau. Le pays est riche en autruches et en éléphants; il y a aussi dans les forêts des arbres dont le fruit (*kigelien*), de 0^{m},60 de long, pèse de 5 à 7 kilog.; les indigènes l'amollissent dans l'eau, puis le font cuire et le mangent. Le principal village des Gambils est Comandschog, sur la Comandchie, mais le jeune nègre de M. Schuver lui en a nommé une trentaine d'autres, en particulier Kepil, marché auquel se rendent les Légas-Gallas, qui fournissent aux Gambils le fer, le cuivre et les perles de verre dont ils ont besoin. Ceux-ci évitent le Nil Blanc, dont ils sont séparés par de vastes forêts. Il y a quelques années, les Denkas, assail-

lis et pillés par les Arabes du Sobat, se dédommagèrent de leurs pertes en attaquant les Gambils, auxquels ils enlevèrent tous leurs bestiaux après de sanglants combats; les survivants s'enfuirent chez les Légas et dans les pays gallas méridionaux, où ils se livrèrent volontairement comme esclaves; d'autres errent encore dans les solitudes, entre le pays des Légas et le fleuve Baro; peu d'entre eux sont restés dans leur pays d'origine. Les Gambils élevaient des porcs et mangeaient des poules et des œufs, ce que beaucoup de Légas-Gallas et de tribus Denkas ont en abomination. Pour obtenir de la pluie, ils jetaient dans la Comandchie une vache écorchée; plus elle saignait et rougissait l'eau de la rivière, plus l'oracle devait être favorable. Quant au type des Gambils, d'après le nègre de M. Schuver, ils se distinguent avantageusement de la masse des esclaves des Denkas; ils ont la charpente solide, les extrémités bien formées, le visage rond et bienveillant; ils se brisent les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure, et portent sur le front deux petites cornes de gazelle ou de chèvre attachées ensemble.

Le comte **P. Antonelli** continue heureusement son voyage difficile; aux dernières nouvelles reçues par la Société italienne de géographie, il était à Gombo Koma, résidence de Mohamed Anfari, célèbre chef des Aoussas. Ce sultan, qui n'a jamais voulu recevoir des blancs, lui a fait très bon accueil, l'a traité avec beaucoup de courtoisie et lui a fourni des chameaux de rechange, pour la poursuite de son voyage vers le Choa. Le district de Gombo Koma est montagneux; de là au Choa le pays doit être plat, et riche en lacs qu'Antonelli a l'intention d'explorer. Il espère que le reste du chemin sera moins fatigant que la première partie, surtout pour le chameau, peu fait pour les routes de montagnes.

Un correspondant de la *Vossische Zeitung* communique à ce journal que, le négous étant gravement malade, **Ménélik** prend toutes les dispositions nécessaires pour lui succéder et se faire couronner roi d'Abyssynie. Il appartient aux Abyssins-unis, catholiques. Ses relations d'amitié avec la France et l'Italie ouvriront l'Abyssinie tout entière au commerce. Il sera beaucoup plus empressé que le roi Jean à favoriser l'introduction des arts et des sciences dans son royaume, et à y attirer des Européens, pour gagner l'amitié de l'Europe et un appui contre ses voisins musulmans, en particulier contre l'Égypte et contre les chasseurs d'esclaves. Sans doute, le négous actuel n'est pas insensible aux procédés bienveillants des princes européens, et fait bon accueil aux voyageurs, toutefois il ferme strictement ses états à l'importation des marchandises et des coutumes européennes.

Les missionnaires de Saint-Crischona, MM. Mayer et Greiner, se sont définitivement établis à Balli chez les **Gallas,** à sept jours de marche au sud d'Ankober, et à cinq au nord du lac Zouaï, près de la rivière Modocho, tributaire de l'Haouasch. Jusqu'à ce fleuve, tout le pays appartient à Ménélik, et la population est composée de gens du Choa et de Gallas. Le roi a fait baptiser par centaines des Gallas, qui ont aboli l'infanticide et le meurtre des parents âgés, usages du pays. La langue galla disparaît devant l'amharique que doivent parler les fonctionnaires. La traite a beaucoup diminué, depuis que le gouvernement a interdit l'exportation d'esclaves par les ports de Tadjoura et de Zeïla, mais elle existe encore au Choa. Les missionnaires ont dû commencer par faire une clôture autour de la propriété que Ménélik leur a donnée, pour se garantir contre les hyènes ; puis ils ont construit une habitation pour laquelle ils se sont servis de branches d'un grand figuier sauvage, révéré comme sacré par les Gallas, auxquels ils ont expliqué que le bois a été donné aux hommes pour leur usage et non pour l'adorer ; ils comptent défricher et convertir en culture une partie d'une grande forêt qui abonde en sangliers. Il existe dans le lac Zouaï cinq îles, où les descendants de l'ancienne famille royale d'Abyssinie vivent dans la retraite. Les insulaires ont un roi, et sont indépendants des tribus voisines.

Le dernier numéro de l'*Esploratore* renferme une correspondance de M. **P. Sacconi,** de **Harrar,** qui donne une triste idée de l'administration égyptienne dans cette province, annexée depuis quelques années aux états du khédive. Le peu de place dont nous disposons ne nous permet d'en donner qu'un très court extrait. Quoique la garnison de Harrar se compose de 5000 soldats, sans compter les fonctionnaires civils et les bachi-bozouks, le gouvernement du Caire n'a envoyé depuis quatre ans aucune solde pour tout ce personnel. Les soldats jettent les hauts-cris ; le gouverneur, pour se les attacher et sortir d'embarras, augmente les tributs déjà très lourds, et paye les troupes avec des denrées et des bestiaux à un prix qui dépasse le double de leur valeur. Le soldat se dédommage dans les achats qu'il fait aux indigènes. Le système d'extorsion se propage. Les natifs, de leur côté, irrités et découragés, cherchent à se venger. Un chef de tribu laisse-t-il paraître son mécontentement, ou bien est-il accusé par l'un de ses subordonnés, vite on l'emprisonne ; on lui laisse cependant une certaine liberté, dont il se sert d'ordinaire pour correspondre avec ses anciens sujets ; bientôt la tribu se soulève et fournit le prétexte d'une de ces razzias énormes, dont M. Sacconi cite plusieurs exemples pour montrer comment les gouverneurs de

Harrar civilisent leur province; nous regrettons beaucoup de ne pouvoir en parler d'une manière détaillée. Cependant disons encore que, d'après le *Bulletin de la Société italienne de géographie*, le gouvernement égyptien a destiné 200,000 fr. à l'établissement d'une ligne télégraphique de Zeïla à Harrar, et que Nahdi pacha, gouverneur de Harrar, dans une conférence de la Société khédiviale de géographie, a présenté cette province comme ayant un grand avenir; il a engagé les voyageurs et les négociants européens à s'y rendre pour étudier le pays des Gallas, où le climat salubre, le sol fertile, le travail assidu et l'industrie des habitants leur promettent de grands avantages.

D'après un télégramme de Zanzibar au journal *Le Soir*, M. **G. Révoil** s'est rendu à Magadaxo, pour pénétrer de là dans la région au sud du pays des Gallas. Magadoxo, située sous le 2° lat. N., appartient au sultan Saïd Bargasch, qui a accordé au voyageur français tous les moyens possibles pour assurer le succès de sa mission. La population est un mélange de nègres, d'Abyssins chrétiens et d'Arabes. M. Révoil se dirigera probablement vers le Webbi Sourrali, qui se jette dans le lac Balti, et de là, vers Chitti, au sud des pays Somalis qu'il a visités trois fois. S'il peut pénétrer jusqu'aux montagnes qui bordent le Choa méridional, il nous rapportera des informations toutes nouvelles sur cette région, jusqu'ici fermée aux explorateurs.

Les missionnaires de la station de Ribé, près de **Mombas**, ont acquis la certitude que les indigènes qui ont répandu l'effroi dans le pays, il y a quelques mois, ne sont pas des Masaïs comme on le croyait, mais des gens d'Aroucha, au sud du Kilimandjaro et à l'ouest de la Louvou. Leurs traces ont été rencontrées entre Pangani et Jomva, une des stations de la mission; sur une distance de plusieurs milles, l'herbe était foulée. Dans le district de Giriama, ils se sont nourris des fruits du papayer, et ont mangé tous les légumes qu'ils ont trouvés sur leur passage, ce que n'auraient fait ni les Masaïs ni les Wakuafis, qui se nourrissent de viande et boivent du lait. Ils ont aussi pris dans les huttes des natifs des instruments d'agriculture, ce que n'auraient pas fait non plus des Masaïs ni des Wakuafis, qui ne retournent jamais une motte de terre. C'était la première fois que les gens d'Aroucha venaient jusqu'à Ribé, qui a été la limite de leurs incursions vers le nord. — M. Wakefield, de la station de Ribé, a demandé au Comité des méthodistes-unis, dont il relève, de pouvoir établir une mission chez les Gallas méridionaux, dont il a visité déjà quatre fois le pays. Le comité a pris sa proposition en sérieuse considération, et des arrangements ont été combinés avec

Abou Chora et Chakala, deux prédicateurs indigènes, qui partiront de la Dana pour aller frayer les voies à la mission.

A l'occasion d'une visite à Maandja, grand prince de l'**Ouganda**, dont le nom est aussi celui du léopard, les missionnaires romains ont rapporté aux *Missions d'Afrique* une superstition du pays, qui fait de tous les hommes des esclaves du léopard. Il a, au milieu d'un bois sacré, sa hutte entourée de roseaux; tout individu qui passe par là coupe religieusement un peu d'herbe qu'il jette près de la case du *maandja* en guise de tribut, et comme témoignage de sujétion; s'il y manquait, il craindrait qu'avant peu de jours le féroce seigneur ne lui fît payer cher sa rébellion. Parfois, durant la nuit, le léopard vient visiter les maisons où l'odeur des chèvres l'attire; il essaie d'abord de s'ouvrir un passage à travers la palissade de roseaux; les indigènes pourraient l'assommer d'un coup de hache, lorsqu'il n'a encore pu passer que la tête au travers du trou, mais ils aiment mieux faire du tapage pour l'épouvanter; ils se croiraient perdus s'ils touchaient à un poil de la bête. Si le léopard ne se sauve pas, ce sont les natifs qui s'enfuient, en laissant leurs chèvres entre ses griffes. Après cela ils croient que le léopard ne saurait leur faire aucun mal : « Maandja, » disent-ils, « a pris nos chèvres, c'est son bien; mais maandja ne mange pas les hommes; nous sommes ses esclaves; s'il nous mangeait, il mangerait son bien, et alors qui lui fournirait des chèvres ? »

L'influence des missionnaires anglais établis à **Mpouapoua** leur a valu l'affection des indigènes, qui voient en eux de véritables protecteurs; en effet, depuis leur installation, les caravanes s'abstiennent de piller les récoltes comme elles le faisaient auparavant; les tribus belligérantes ont aussi renoncé à faire des incursions sur le territoire voisin de la station. Les missionnaires ont acquis un terrain très fertile, pour fournir des légumes à leur personnel et aux Européens de passage. En revanche, ils ont de la peine à avoir régulièrement, à l'école, les enfants, qui sont généralement employés à garder les vaches et les chèvres de leurs parents. M. Price, qui a exploré l'Ousagara proprement dit, voudrait que la Société des missions anglicanes y fondât une station; les natifs lui ont paru plus intelligents que ceux de l'Ougogo, et, comme il n'y a pas de troupeaux à garder, il serait plus facile d'y instruire les enfants. M. Last, de la station de **Mamboia**, écrit à la *Church missionary Society* que les soldats du sultan de Zanzibar, placés sous le commandement du capitaine Matthews, ont gâté les villages de l'Ounyamouézi, où ils ont été cantonnés. Il a visité les tribus des Mégis, des

Mangahéris, des Waïtoumbas, des Wasagalas, des Wangourous et des Masaïs au nord, et il a pu étudier sept langues ou dialectes différents, dont plusieurs sont de la même famille : le magi et le sagala sont assez semblables entre eux, ainsi que le ngourou et le zegouha ; le kamba est plus distinct ; enfin le houmba et le masaï sont parents entre eux, mais tout à fait différents des cinq autres. M. Last a fait des vocabulaires de plusieurs milliers de mots pour quatre de ces langues, fera de même pour les autres, et rédigera la grammaire de chacune d'elles ; les grammaires megi, kamba et ngourou, sont déjà terminées.

Les missionnaires romains établis dans le **Massanzé,** à l'ouest du Tanganyika, ont aussi rédigé une grammaire et un vocabulaire de la langue des indigènes de cette région. Au reste, les hommes de ce district, grands voyageurs, savent un peu les langues de tous les pays, et ne parlent presque jamais la leur qu'ils laissent aux femmes. Leur langage à eux n'est qu'un mélange de kisouaheli, de kirondi, de kijiji, de kivira et de kimassanzé, compris dans toute cette partie de l'Afrique. Quand un missionnaire leur parle dans la langue du pays, ils lui répondent dans cet idiome universel qu'ils trouvent plus à leur goût. — Les orphelins recueillis par les missionnaires leur sont très attachés, et recourent à eux pour juger toutes leurs contestations ou leurs paris. Un jour ils vinrent leur soumettre une gageure assez curieuse. Il s'agissait de savoir si, oui ou non, les blancs avaient des doigts aux pieds. La raison de ce démêlé était qu'un des élèves avait vu, entre les mains d'un des missionnaires, un pied de fer dont on se sert pour ressemeler les souliers ; ce pied étrange n'avait point de doigts ; pour les noirs, ce ne pouvait être que le pied d'un des blancs qui avait été coupé. — Les missionnaires ont fait récemment une excursion dans les montagnes de leurs voisins, les **Wabembés,** réputés cannibales. Aucun d'eux cependant ne s'est enfui à l'approche des blancs, comme les Wamassanzés l'avaient prédit. Au contraire, ces fiers et rudes montagnards, qui n'ont jamais laissé les étrangers pénétrer chez eux, ont accueilli avec empressement les missionnaires, et leur ont offert droit de cité dans les villages de trois de leurs principaux chefs. — Une quatrième caravane de missionnaires d'Alger est partie pour aller renforcer la station du Massanzé.

Le dernier *Blue Book* soumis au Parlement anglais renferme de nombreux documents relatifs aux îles **Comores,** et en particulier aux négociations dont le consul britannique, M. Holmwood, a été chargé pour y préparer la suppression de la traite. Il existe déjà, depuis 1844, des traités par lesquels les rois de ces îles se sont engagés à ne plus per-

mettre l'importation de nouveaux esclaves, et, à plusieurs reprises, ces engagements leur ont été rappelés; mais, comme rien jusqu'ici n'a été fait pour les obliger à les tenir, ils se sont imaginés que l'Angleterre n'était pas fermement décidée à mettre fin à ce trafic; ils n'ont cherché qu'à éviter les croiseurs anglais, et, grâce à la position favorable de ces îles, ils y ont parfaitement réussi, car le nombre des esclaves y est actuellement de 27,000. M. Holmwood a pu constater qu'il y arrivait plus d'esclaves que les travaux de la terre n'en réclamaient, que le surplus était revendu, ou échangé pour recruter les harems, bref que tous les propriétaires étaient compromis dans ce genre d'affaires. Dans les îles Johanna et Mohilla, en particulier, où les plantations de cannes à sucre sont une source de gros revenus, la proportion des esclaves est très forte. Dans la première, sur une population de 15,000 à 16,000 habitants, il n'y a pas moins de 5000 esclaves, dont 1500 sont des domestiques, les autres travaillent sur les plantations, et 1500 d'entre ces derniers sont employés par des planteurs européens et américains, entre autres par M. W. Sunley, ex-consul de Sa Majesté britannique. Quoique ceux-ci soient généralement bien traités, ils n'en sont pas moins exposés à être vendus, sans égard pour les liens de la famille. L'île de Mohilla, beaucoup plus petite que celle de Johanna, a environ 2000 esclaves; Grande Comore en a un beaucoup plus grand nombre. A une seule exception près, les sultans actuels de ces îles ont paru ignorer les engagements pris par leurs prédécesseurs. D'après les directions de lord Granville, M. Holmwood a conclu avec eux de nouveaux traités, par lesquels ils se sont engagés à supprimer immédiatement tout trafic d'esclaves, à faire enregistrer les 27,000 esclaves actuels de ces îles, à les libérer complètement le 4 août 1889, et à proclamer, à cette date, l'abolition de l'esclavage lui-même. D'ici là, des mesures seront prises pour protéger tous ceux qui sont encore esclaves, en les plaçant sous la surveillance de consuls anglais. L'*Antislavery Reporter*, auquel nous avons emprunté ces renseignements, a publié, outre de nombreux extraits du Blue Book, une lettre du sultan de l'île Johanna à lord Granville, pour lui exposer les dangers auxquels l'expose, de la part de ses sujets et des Européens propriétaires et trafiquants d'esclaves, le traité qu'il vient de conclure, et pour réclamer la protection britannique.

Le numéro de mai du *Central Africa* nous a apporté le compte rendu de M. Porter sur sa mission auprès des **Magwangwaras**, pour le rachat des prisonniers faits par ceux-ci à Masasi. Il a eu affaire surtout avec le chef Sonjela, soumis lui-même à un suzerain qui habite dans la

région du cours supérieur de la Rovouma. Sonjela lui a témoigné du plaisir de sa venue, et le désir de faire la paix. D'un âge moyen et d'une intelligence supérieure, ce chef a de la dignité et un certain sentiment du droit. Il rendit immédiatement les captifs qui se trouvaient dans son voisinage immédiat, mais il ne fut pas facile de trouver les autres, les Magwangwaras se les étant partagés, et leurs villages étant très disséminés; en outre, une fois les captifs retrouvés, on eut beaucoup de peine à persuader à ceux qui les avaient pris de les rendre. L'autorité de Sonjela dans ces matières paraît très limitée. Il a posé, comme condition de paix, le payement d'un tribut annuel en sel et en marchandises, et, considérant les missionnaires comme étant virtuellement les maîtres du district où se trouvent les stations de Masasi et de Neouala, il a insisté pour que ce fussent eux qui payassent ce tribut au nom de la communauté chrétienne et de tout le district. Il est vrai que les Makouas de cette région se reconnaissent comme vassaux des Magwangwaras. Aussi M. Maples a-t-il réuni à Masasi les chefs et les anciens du voisinage, pour leur expliquer que le tribut de sel réclamé par les Magwangwaras, comme condition de paix, devait être payé par eux, les maîtres du sol, et non par les missionnaires qui ne le sont point. Sonjela a demandé à M. Porter de venir s'établir dans un de ses villages et d'y fonder une station. Mais la question n'est point résolue. M. Porter est persuadé que, malgré les protestations d'amitié et de paix, il y aura de nouvelles incursions des Magwangwaras, comme celle de l'année dernière. Dans ce cas, et si la station de Masasi ne peut être maintenue, celle de Neouala, par sa position forte, pourra devenir un lieu de refuge pour les chrétiens de la première.

Le transfert de la station de **Livingstonia à Bandaoué** a été heureux pour la santé des missionnaires, et aussi pour la nombreuse population du nouveau district où ils sont établis. Préoccupés du développement industriel des indigènes et des soins médicaux à donner aux malades, en même temps que de leur œuvre proprement dite, ils en emploient un grand nombre à défricher le sol, à couper et à préparer le bois pour bâtir, à faire des briques, à aider aux constructions, à semer du maïs ou d'autres céréales. Il est vrai que les indigènes qu'ils emploient ne se montrent pas encore très disposés à travailler avec suite; après une quinzaine de jours de labeur, ils se reposent pendant une quinzaine également. Les maladies sont nombreuses, et beaucoup de malades viennent de 20 kilom. à la ronde consulter les missionnaires; le Comité des missions de l'église libre d'Écosse enverra un médecin pour les seconder.

— De son côté, M. **J. Stewart** est assez avancé dans la construction de la route entre les deux lacs, pour pouvoir y faire passer le steamer *La Bonne nouvelle*, déjà transporté à l'extrémité N.-O. du Nyassa. Il a écrit de Mouembera, à 110 kilom. de la côte, sur les bords d'une rivière permanente, petite, mais d'une eau de montagne pure et fraîche, qu'il a choisi un très bon emplacement pour une nouvelle station, près de **Mallwandou,** et y a construit une habitation suffisante pour les deux premières années ; il compte aussi y créer une école, pour les Choungous, dont il a appris la langue, et avec lesquels il vit en bonne intelligence. L'altitude du plateau est de 1300^{m}, et celle des montagnes de 1800^{m}; elles sont couvertes d'arbres verts toute l'année; vers l'ouest, cependant, la vue n'est bornée par rien, le sol n'est pas très bon pour la culture, mais l'élève des moutons et des vaches y prospère. — Lorsque la route du Nyassa au Tanganyika sera terminée, M. Stewart se rendra au Tchambésy pour en faire le relevé.

M. **F.-C. Selous** dont nous avons précédemment mentionné les explorations sur les deux rives du Zambèze moyen, a envoyé, aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, un rapport sur un nouveau voyage qu'il a fait l'année dernière au nord du pays des **Machonas,** entre l'Oumfoulé et le Zambèze, dans une région que n'avait encore parcourue aucun Européen, et dont la géographie physique était indiquée par les cartes antérieures d'une façon tout à fait erronée. Traversant la région qui s'étend du cours supérieur de l'Hanyane jusqu'au Zambèze, près du confluent de l'Oumsengaïsi, il suivit de là la rive méridionale du fleuve jusqu'à Zoumbo, et constata que, tandis que les cartes placent l'embouchure de l'Hanyane à l'ouest de Zoumbo, cette rivière se jette dans le Zambèze, à plus de 20 kilom. en aval, à l'est. La chaîne des monts Oumvoukoués, qu'il suivit à distance, se dirige en ligne droite vers le Zambèze, jusqu'à Kebrabasa. A l'ouest de cette chaîne, s'en élève une autre, courant de l'est à l'ouest, et qui se dresse comme une muraille à 300 m. de hauteur. Entre ces montagnes et le fleuve le pays est parfaitement plat ou légèrement ondulé, mais non pas montagneux comme le présentaient les cartes dressées jusqu'ici. Le long du pied des montagnes l'eau est assez abondante, mais plus loin, l'Oumsengaïsi, l'Hanyane et leurs tributaires deviennent des rivières sablonneuses, à lit très large, avec peu ou point d'eau apparente; la Voangoua qui se jette dans l'Hanyane, près de l'embouchure de celle-ci dans le Zambèze, a 300 m. de large, mais très peu d'eau. Tout le pays parcouru par M. Selous est plus ou moins peuplé de Machonas, ou de tribus

alliées. Près du mont Inyambaré, et en d'autres endroits, il y a de grands troupeaux de bestiaux. La tsetsé abonde au pied des montagnes ; aussi, quand le voyageur arriva à Zoumbo, était-il, ainsi que ses compagnons cafres, très affaibli par suite des piqûres incessantes de la mouche.

Nous extrayons d'une lettre de M. **Coillard** à M. le missionnaire P. Berthoud, qui a bien voulu nous la communiquer, les renseignements suivants sur le **Lessouto**. M. Germond, de la station de Thaba-Morena, va revenir en Europe pour raison de santé. Les églises du Lessouto ont célébré le cinquantième anniversaire de la fondation de la mission française dans cette partie de l'Afrique. Dans une conférence qui a eu lieu en mars à Hermon, il a été décidé d'ajourner, jusqu'en octobre ou novembre prochain, le départ de l'expédition du Zambèze que doit diriger M. Coillard, accompagné de MM. Christol, Jeanmairet et Gautier. Le Transvaal étant trop agité pour pouvoir le traverser en sécurité, les voyageurs reprendront le chemin du désert de Kalahari. M. Coillard est très encouragé par les nouvelles qu'il reçoit du Zambèze ; un jeune artisan anglais, plymouthiste, a réussi à pénétrer jusque-là ; il se propose d'y commencer une mission, indépendante de toute société, et travaille à garder la porte franchement ouverte aux missionnaires du Lessouto. En revanche, les détails que M. Coillard fournit sur l'état des Bassoutos sont attristants ; beaucoup des hommes les meilleurs ont été tués pendant la guerre, et la jeunesse a perdu son sérieux dans la vie des camps. La situation était très tendue entre les Bassoutos, qui voudraient s'affranchir complètement de l'autorité coloniale et les partisans des Anglais. Les ministres du gouvernement du Cap ont essayé de convoquer des *pitsos* qui n'ont eu aucun succès, les chefs du parti national n'ayant pas voulu y assister. On a cependant ébauché un projet de constitution rendant aux chefs à peu près toute leur autorité et leurs privilèges. Si Masoupa l'eût accepté, un essai en aurait été fait, sinon le pays devait être abandonné par la Colonie du Cap ; le seul espoir qui fût alors resté aux partisans des Anglais eût été que le gouvernement de la reine reprît le Lessouto comme colonie de la couronne. D'après les derniers télégrammes de Durban, les deux partis en sont venus aux mains ; les partisans des Anglais ont remporté la victoire. Quant à l'autonomie que le gouvernement colonial voudrait accorder au Lessouto, les Boers de l'État libre du fleuve Orange ont rappelé que les Anglais ont promis de les protéger contre les Bassoutos. D'autre part, les Boers du Transvaal se plaignent des désordres provoqués dans le Zoulouland par le retour de Cettiwayo. Deux chefs zoulous, Oham et Usibepu, ont attaqué celui-ci et ont fait subir à ses troupes des pertes importantes.

Le Dr **Holub** a dû s'embarquer en mai à Hambourg pour Capetown, où il fera d'abord une exposition de tout ce qu'il emporte, afin de donner une idée des produits de l'industrie austro-hongroise. Pendant ce temps, il fera avec MM. Bolus et Mac Owen, botanistes, et M. Trimen, entomologiste, des excursions le long de la côte, à l'est de Capetown, pour en étudier l'histoire naturelle. Ensuite, il se rendra à Clan-William, où il étudiera, sur les pentes du haut plateau, la formation silurienne qui y est très riche ; puis, aux mines de cuivre de Springbokfontein, dans le pays des Petits Namaquas, pour y recueillir des échantillons de minéraux africains, en faveur des musées de l'Europe généralement peu riches en objets de ce genre. Après cela, il se dirigera vers les monts Katkop, à l'est, où doivent se trouver encore des Bushmen demeurés dans leur état primitif, sans contact avec les Européens. De là, par Beaufort et Graaff-Reinet, au cœur de la Colonie du Cap, il explorera le Karrou au point de vue de la flore et de la faune, en même temps qu'il étudiera les gisements dans lesquels se trouvent les grands sauriens qu'on y a signalés. A Port Élizabeth et à Grahamstown, il fera une nouvelle exposition, avant de se lancer dans l'intérieur, où il compte explorer d'abord la Cafrerie, l'État libre, le Griqualandwest, puis le pays des Betchouanas et le Transvaal occidental, ainsi que les lacs salés des territoires des Bamangwatos de l'est et de l'ouest, jusqu'au lac Ngami et au pays des Matébélés. Poussant alors jusqu'aux cataractes du Zambèze, il s'établira en amont dans la vallée du grand fleuve, pour en explorer la flore au point de vue pharmaceutique, et pour étudier, plus complètement qu'il n'a pu le faire la première fois, l'état des Maroutsés-Maboundas. Si le successeur de Sepopo lui refuse l'entrée de son royaume, il se tournera vers l'est où habitent les Machoukouloumbés, tribu très intéressante au point de vue ethnographique, et de chez eux il se dirigera vers le lac Bangouéolo. Enfin, si les circonstances le lui permettent, il descendra le Louapoula jusqu'au lac Moero, puis le Loualaba jusqu'à l'endroit où le Congo tourne à l'ouest, et cherchera à gagner le Soudan par le plus court chemin.

Après l'installation de l'avant-garde de l'expédition de Brazza à Punta-Negra, Brazza lui-même est arrivé à **Loango**, un peu plus au nord, et plus près de l'embouchure du Quillou, par la vallée duquel, ainsi que par celle de son affluent, le Niari, il compte établir la communication la plus directe et la plus facile entre l'Atlantique et Brazzaville sur le Congo moyen (v. la carte, IIIme année, p. 288). D'après un article du *Temps*, en arrivant en vue du Quillou, il a trouvé ce point déjà occupé par les agents de Stanley ; de son côté, le *Standard* a annoncé que le drapeau

français aurait été substitué à celui de l'Association internationale africaine, sur un poste établi par Stanley dans une localité dont on ne dit pas le nom. Les détails nous manquent pour constater ce qu'il peut y avoir de fondé dans les nouvelles données par ces deux journaux. Nous aurions de la peine à comprendre que, malgré les recommandations de S. M. le roi des Belges à l'agent du Comité d'études du Congo, Stanley qui, jusqu'ici, n'a travaillé qu'en vue d'ouvrir l'Afrique au commerce par la route du Congo inférieur, fût allé fonder, à l'embouchure du Quillou, une station qui ne peut en aucune façon être rattachée à l'ensemble de celles qu'il a créées le long du Congo, de Vivi à Stanley Pool et au delà. D'autre part nous ne pouvons nous empêcher d'appréhender que les 100,000 fusils à pierre cédés à la mission de Brazza par la Chambre française, ne servent à des opérations militaires. M. Ferry a motivé, il est vrai, cette mesure en disant que ces armes, hors d'usage en Europe, sont la monnaie courante auprès des indigènes. Elles constituent en effet un des principaux articles d'importation à la côte occidentale d'Afrique ; depuis nombre d'années, Birmingham en fait un commerce considérable. Les chasseurs eux-mêmes, dans les plaines de l'Afrique, les préfèrent aux fusils à percussion, parce qu'on y trouve partout des silex, tandis que, lorsque les capsules sont épuisées, on ne peut pas les remplacer, et que l'arme devient alors inutile. Si le fait de l'établissement d'un poste à l'embouchure du Quillou, sous le patronage du Comité d'études et à l'ombre du drapeau international se confirmait, nous y verrions un motif de plus de regretter que la Commission exécutive de l'Association internationale africaine ait permis à Stanley et à son Comité d'abriter leur entreprise particulière sous cette noble bannière, emblème d'une œuvre exclusivement philanthropique et civilisatrice.

La mission des Presbytériens-unis d'Écosse au **Vieux Calabar** poursuit ses efforts, pour pénétrer dans l'intérieur par la Cross River. M. Edgerley a fait, avec trois de ses collègues, une exploration en amont de la rivière, jusqu'à 400 kilom. de Calabar, et à 160 kilom. du point qu'il avait atteint dans un précédent voyage. Les tribus du haut fleuve l'ont reçu comme un libérateur, dont elles espéraient qu'il saurait mettre fin à l'état d'hostilité dans lequel elles vivent depuis longtemps. Elles ont demandé que des missionnaires allassent s'établir au milieu d'elles. Malheureusement, M. Edgerley, atteint de la fièvre et épuisé par les fatigues du voyage, est mort à son retour à Duke Town. En revanche, la Société a engagé, pour son œuvre au Vieux Calabar, M. Carl Ludwig, Suisse, ancien élève du polytechnicum de Zurich, qui, après avoir tra-

vaillé un certain temps comme mécanicien et architecte, a demandé à être employé comme missionnaire en Afrique.

D'après une correspondance de Bida à l'*Exploration*, la Compagnie française de l'Afrique équatoriale, établie sur le **Niger**, entretient de très bons rapports avec les chefs indigènes. Le sultan de Bida, Moleki, a compris qu'il ne devait pas garder le monopole du commerce avec les Européens ; il a accordé à tous le droit de trafiquer librement dans ses états, et a promis à M. Mattéi, consul de France et agent de la Compagnie sus-mentionnée, de le laisser remonter le cours du fleuve jusqu'à Chenga, pour y établir une factorerie. Les directeurs ont fait construire un vapeur spécial, auquel, par reconnaissance, ils ont donné le nom de *Sultan Moleki*.

Le gouverneur de la **Côte d'Or** témoigne un vif intérêt pour l'industrie minière ; il visite chacun des districts de cette région, pour se rendre compte par lui-même de la valeur des gisements et pour étudier en quelle mesure le gouvernement peut hâter l'ouverture du pays, et développer l'exploitation des mines par l'établissement de bonnes routes. D'autre part, M. Barham, ingénieur de la « Wassaw light railway Company » a présenté son rapport sur les tracés qu'il a étudiés, en vue de la construction d'un chemin de fer à voie étroite pour cette exploitation. Il a relevé deux tracés : l'un partant de Bushna, près de Dixcove, l'autre d'Axim, et recommande surtout ce dernier, qui toucherait les concessions de plusieurs des compagnies minières, et serait vraisemblablement la première section du chemin de fer qui, un jour, se prolongera jusqu'aux monts de Kong. M. P. Dahse a réussi à s'assurer pour cinquante ans la possession d'un gisement d'étain qu'il a découvert près de sa concession, et compte pouvoir en commencer l'exploitation dès l'automne prochain. — Un ingénieur de mines australien a trouvé un riche gisement dans une des concessions de la Compagnie minière de la Côte d'Or d'Afrique, au bord de la mer, à l'embouchure de l'Ancobra, dans une situation très favorable aux transports et aux approvisionnements.

Jusqu'ici il n'y avait pas de ligne directe de **navigation entre Londres et la côte occidentale d'Afrique**. Quoique les neuf dixièmes des passagers et une forte proportion des marchandises provinssent de Londres, c'était Liverpool qui avait monopolisé ces communications. Le développement du trafic entre la métropole, le Niger et le Congo, a amené la constitution d'une Société « Anglo African Steamship Company, » au capital de 500,000 liv. sterl., qui fera construire des steamers répondant aux exigences du commerce africain, c'est-à-dire d'un

fort tonnage quoique d'un faible tirant d'eau, pour franchir les barres des principales rivières d'Afrique, et diminuer les avaries et les frais causés par le mode actuel du transbordement.

M. le Dr **Colin** dont nous annoncions dans notre dernier numéro le départ pour le Sénégal, a été chargé par le ministre de la marine de se rendre au Bouré, au Ouassalou, et dans tous les pays aurifères qui entourent le Haut Niger. Il a pour instruction de s'assurer de l'existence des gisements aurifères dans ces districts, et le cas échéant, de passer avec les chefs des traités concédant ces terrains au gouvernement français; si les chefs refusent d'aliéner le sol, il s'efforcera d'obtenir, pour les Français, l'autorisation d'y trafiquer en toute sécurité. Enfin, il devra fournir sur ces pays tous les renseignements géographiques et scientifiques qu'il pourra recueillir. Il compte être au Niger en juillet, consacrer toute la saison des pluies à des excursions dans les pays voisins et rentrer en France au mois d'avril de l'année prochaine.

La brigade télégraphique de l'expédition **Borguis-Desbordes**, chargée de la construction de la ligne qui doit relier Kita à Bamakou, a été attaquée sur les bords du Niger, par la population d'un village hostile à l'installation du télégraphe dans cette contrée. Elle a réussi à repousser l'ennemi. D'autre, part un combat a eu lieu entre la colonne expéditionnaire et Samory, à 6 kilom. au sud de Bamakou; les troupes de ce dernier ont été battues. Les travaux des deux sections du chemin de fer Dakar-Saint-Louis et Khayes-Bamakou se poursuivent régulièrement; 16 kilom. de la voie sont posés dans le Cayor, et le pont qui doit traverser le haut fleuve l'est également; un train y a passé le 4 avril. Le gouvernement a présenté à la Chambre un projet de loi ouvrant un nouveau crédit de 4,667,000 fr. pour la continuation de ces travaux.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français soumettra prochainement aux Chambres un projet de loi, pour la construction d'une voie ferrée de Soukarras à Tébessa.

M. de Hérisson a rapporté, de sa nouvelle exploration archéologique en Tunisie, deux grandes mosaïques provenant de Carthage, les plus belles que l'on ait trouvées jusqu'ici en Afrique.

Dans l'assemblée annuelle de la Société de topographie de Paris, M. de Lesseps a proposé de donner à la mer intérieure le nom de mer de Roudaire.

M. Waille, professeur à l'Ecole des lettres à Paris, a été chargé par M. le ministre de l'instruction publique d'une mission dans la Cyrénaïque.

La vallée du Chor Baraka, qui aboutit à la mer Rouge au sud de Souakim, et que n'avait pu explorer l'expédition de Heuglin et Munzinger, a été visitée, de janvier à mars, par deux chasseurs anglais, MM. Gascoigne et Melladew. Le Chor Baraka descend des montagnes du Dembela en Abyssinie, et reçoit, dans le voisinage de la frontière, l'Aradeb sur sa rive gauche et le Garasit sur sa rive droite.

Le capitaine Casati a parcouru le pays des Niams-Niams, en suivant plusieurs routes non fréquentées jusqu'ici par les voyageurs européens. Il a couru de grands dangers, a été retenu prisonnier pendant deux mois chez le prince Azanga, et n'a pu se soustraire à sa captivité que par la fuite.

D'après une communication de Rohlfs à la Société de géographie de Berlin, le Dr Stecker a vainement essayé de traverser les pays gallas, et devra revenir en Europe.

Le Dr Schweinfurth viendra prochainement à Halle, pour conférer avec le Dr E. Riebeck sur les résultats de leur exploration de Sokotora.

J. Thomson, parti de Mombas, était à la fin de mars à Boura, à 160 kilom. de la côte; il comptait arriver le 1er avril à Tavata, au pied S.-E. du Kilimandjaro, et passer au nord de cette montagne en allant à Kavirondo. — Le Dr Fischer a atteint une localité au sud de Chaga, et y est resté pour attendre une caravane.

Les missionnaires anglais, envoyés pour renforcer la station de Roubaga, ont tous été retenus par la fièvre à Msalala, au sud du Victoria-Nyanza.

Le P. Livinhac, des missions d'Alger, qui depuis cinq ans dirige la station de Roubaga, a été nommé vicaire apostolique du Victoria-Nyanza.

M. Giraud, qui se rend au lac Bangouéolo, descendra le Tchambésy sur son bateau démontable; puis, par le Louapoula, il gagnera le lac Moero, et par le Louvoua et le lac Kamolondo, rejoindra le Loualaba et le Congo.

D'après un projet de traité entre le Portugal et le sultan de Zanzibar, les deux gouvernements s'engageraient à ce qu'aucun de leurs sujets ne vendît ni n'achetât d'esclaves dans leurs territoires respectifs. Quiconque serait pris et convaincu d'avoir pratiqué la traite serait livré à son gouvernement, puni en conséquence, et ses esclaves seraient mis en liberté.

Une insurrection ayant éclaté parmi les chefs indigènes des bords du Chiré, une canonnière portugaise et des troupes ont été envoyées pour la réprimer.

M. F. Moir, de la « Lakes african Company, » a réussi à remonter le Zambèze, de Quilimane jusqu'à Tété, malgré les rapides de Lupata et la hauteur des eaux du fleuve, qui dans une seule nuit a monté de 10 pieds.

Le port de Saint-Pierre, à la Réunion, sera prochainement ouvert au commerce.

Au nord du Transvaal, il y a eu guerre en mars. Makatou, chef des Bavendas des Zoutpansberg a attaqué ceux des Spelonken, ainsi que les Magwambas et les blancs de ce district, mais il a été repoussé avec perte et demande la paix.

MM. les Drs Bachmann et Wilms, de Münster, ont dû partir en mai pour un voyage de plusieurs années en Afrique, spécialement dans le Transvaal, qu'ils comptent explorer au point de vue botanique et zoologique; ils s'efforceront aussi de développer les relations commerciales entre l'Afrique australe et l'Allemagne.

Mapoch, fatigué de la guerre, a fait demander aux Boers les conditions qu'ils mettraient à la paix. Le chef des Boers exige qu'il se rende sans conditions.

Dans les dix dernières années, la production des plumes d'autruche dans la colonie du Cap s'est élevée de 26,685 livres, pour une valeur de 158,124 liv. sterl. à 253,951 livres, valant 1,093,989 liv. sterl., mais le prix moyen en est descendu de 6 à 4 liv. sterl., ce qui a forcé beaucoup de fermiers à renoncer à l'élève des autruches.

Le consul des États-Unis à Saint-Paul de Loanda a fait, sur la Quanza, une excursion dans laquelle il a rencontré des gisements de houille, de cuivre et d'or. Il compte en faire en juin une nouvelle, en amont de Dondo, au moyen d'un radeau de caoutchouc, muni de voiles et de rames. Il croit que ce sera le chemin le plus court et le meilleur pour parvenir au Bihé.

L'ambassadeur anglais à Lisbonne a dû faire au gouvernement portugais des représentations, sur le mode de recrutement de travailleurs pour l'île Saint-Thomas. On les prend dans l'intérieur, puis on les amène à Benguéla ou à Novo Redondo, où, au vu et au su des autorités, on les vend à des agents de l'île, de 4 à 6 liv. sterl. en marchandises, pour cinq ans, à l'expiration desquels il devrait être pourvu au retour de ceux qui voudraient rentrer dans leur patrie; mais cela n'a jamais lieu; ils doivent se réengager forcément et ne peuvent jamais devenir travailleurs libres.

Le P. Bichet, de la station des missions de saint François Xavier, dans une île du lac Ajingo, a fait, du Rhemboë, affluent de la rive gauche de l'estuaire du Gabon, une exploration par terre jusqu'à l'Ogôoué, accompagné d'un médecin, d'un naturaliste et de deux officiers de marine, qui ont fait le relevé cartographique de l'itinéraire et déterminé la position de plusieurs localités.

L'explorateur allemand Robert Flegel a réussi à découvrir la source du Bénoué, et a aussi reconnu celle du Logone, tributaire du Chari; il a déterminé à 1600^{m} d'altitude la ligne de faîte entre les deux bassins du Niger et du lac Tchad, distinction qui n'a rien d'absolu, puisque, d'après une précédente découverte du même explorateur, à l'époque de la crue des eaux, le Chari déverse une partie des siennes par les marais de Toubouri dans le Bénoué, et par celui-ci dans le Niger.

A la suite de négociations conduites par le capitaine de la corvette française le *Dupetit*, le gouvernement de la république a rétabli son protectorat sur le royaume de Porto-Nuovo et les localités dépendantes.

Nous annoncions dans notre dernier numéro que M. Prætorius, après avoir terminé l'inspection des stations missionnaires bâloises à la Côte d'Or, était en route pour revenir en Europe. Mais la maladie dont il avait souffert s'est aggravée, et la mission bâloise, déjà si cruellement éprouvée l'année dernière, a encore eu la douleur de le perdre; il est mort à Accra le 7 avril. Un de ses compagnons de voyage, M. Preiswerk, est seul revenu à Bâle.

D'après le *Gold Coast Times*, tout l'Achanti est en révolte ouverte contre le roi Mensah, prisonnier de ses sujets et dont on ne sait s'il est vivant ou mort, les communications avec Coumassie étant interrompues. Une députation des chefs les

plus puissants et les plus influents est venue à Cape Coast Castle, où elle attend l'arrivée du gouverneur pour lui présenter une pétition, à l'effet d'être admis dans le protectorat anglais. Ils ont amené avec eux 6000 guerriers, et proclamé leur résolution de ne reconnaître aucun roi en remplacement de Mensah.

Un correspondant de Sierra Léone a annoncé au *Standard* que Gbow, chef d'une des tribus des territoires récemment annexés par l'Angleterre, entre Libéria et Sierra Léone, a attaqué les nouveaux établissements anglais, s'est emparé de la ville de Bamyah près de Camalay, en a fait massacrer un grand nombre d'habitants, et a envoyé les autres à l'intérieur pour y être vendus comme esclaves. Il a immédiatement fortifié la ville conquise et fait annoncer aux Anglais qu'il compte s'y maintenir. Ses guerriers ont pillé et saccagé les villages environnants. Une colonne est partie de Sierra Léone, et d'autres troupes seront envoyées de Sherbro à son secours si l'affaire prend de l'importance.

Trois nouveaux explorateurs, MM. Artaut, Squirion et Ruck sont partis de Marseille avec des marchandises d'échange pour Boké, où ils ont installé un comptoir. Après cela, ils ont réuni les porteurs et les interprètes nécessaires pour pénétrer dans l'intérieur et aller en fonder à Bombaïa un second, qui correspondra et fera des échanges avec celui de Boké. Si leurs affaires prospèrent, ils en établiront un troisième à Timbo, et étendront ainsi successivement le cercle de leur exploration commerciale.

Des missionnaires catholiques se proposent de partir prochainement pour le Haut-Sénégal, afin d'y fonder une station.

La commission scientifique, chargée des dragages qui seront exécutés cette année sous la direction de M. Milne Edwards, partira le 1er juin pour explorer la côte occidentale d'Afrique jusqu'aux îles du Cap Vert, et reviendra faire une station aux Açores.

Une société de navigation s'est constituée à Barcelone sous le nom de « Compania hispano africana, » au capital de dix millions de francs, pour établir deux lignes de steamers, entre les principaux ports espagnols de la Méditerranée et les Canaries, l'une d'elles touchant aux escales de la côte occidentale d'Afrique.

L'archipel des Açores va être doté d'une ligne de communication télégraphique avec le continent; le câble sera atterri à San-Miguel, l'île la plus rapprochée de Lisbonne, et à Florès, la plus distante du continent.

L'expédition scientifique envoyée au Maroc par le gouvernement espagnol, sous la direction de M. Bolivar, est revenue à Madrid après avoir exploré les parties les plus remarquables de l'empire nord-africain.

M. Bonelli, revenu récemment du Maroc, dont il a exploré la partie septentrionale, de Rabat à Mequinez et à Fez, a publié une carte au $^1/_{1000000}$, d'après laquelle les affluents méridionaux du Sebou diffèrent du tracé des cartes antérieures.

M. Saturnino Jimenez, voyageur espagnol, est parti pour aller explorer plusieurs points du littoral nord-ouest de l'Afrique. Il reviendra par Santa-Cruz de Mar Pequena.

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR

En même temps que l'attention publique a été attirée sur Madagascar, par le retrait de la liberté accordée auparavant aux étrangers d'acquérir des terres dans cette île, l'intérêt des sociétés missionnaires et des philanthropes a été sollicité en faveur des multitudes qui, malgré les efforts tentés pour l'abolition de la traite, y sont encore tenues en esclavage. Plusieurs fois déjà [1] nous avons fait allusion à telle ou telle mesure prise pour diminuer les maux qui en résultent; mais les aveux des ambassadeurs malgaches à Londres, sur l'énorme proportion de la population servile des états de leur souveraine, et la position difficile qu'elle crée aux blancs, aux missionnaires et aux Malgaches les plus éclairés et les mieux pensants, nous font croire que le moment est opportun pour étudier en détail cette question, dont nous voudrions pouvoir hâter par nos vœux une solution conforme aux principes de la civilisation chrétienne.

D'après l'*Antislavery Reporter,* les envoyés de la reine de Madagascar ont avoué que les $^3/_5$ de la population de cette île, grande comme la France, la Belgique et la Hollande réunies, sont des esclaves; sur 4,000,000 d'habitants environ, il y en aurait 2,400,000 privés de la liberté.

Avant 1877, on distinguait parmi eux trois classes:

1° Celle des *Zazas-Hovas,* de même origine que les Hovas, les maîtres actuels de la plus grande partie de l'île, mais réduits aujourd'hui en servitude, soit comme débiteurs insolvables, la loi malgache autorisant le créancier à vendre un débiteur, ainsi que sa femme et ses enfants, soit comme coupables de crimes politiques ou d'autres délits. Naguère encore, la femme et les enfants d'un homme condamné à mort étaient vendus comme esclaves, et la loi prononçait la peine de mort contre tous ceux qui passaient à l'ennemi, cherchaient à se procurer les femmes des princes et des ducs, cachaient une arme quelconque sous leur vêtement, fomentaient une révolution, entraînaient des hommes hors du territoire hova, volaient les cachets ou contrefaisaient les signatures, découvraient, fouillaient ou dénonçaient une mine d'or ou d'argent, etc. Beaucoup d'esclaves de cette première classe étaient libres autrefois ou descendent de parents nés libres;

[1] V. Ire année, p. 65; IIme année, p. 95; IIIme année, p. 139.

2° La classe des *Andevos*, les esclaves proprement dits, forme le plus fort contingent de la population servile ; elle est composée surtout des descendants des prisonniers faits par les Hovas dans leurs nombreuses expéditions guerrières, surtout sous Radama I et Ranavalona I, pendant la première moitié de ce siècle. En effet ces immigrants, les derniers venus dans l'île, étaient encore, au commencement de ce siècle, tributaires des chefs sakalaves; mais, par la force et par la ruse, ils réussirent à s'affranchir et à subjuguer leurs maîtres; sous les règnes des deux souverains susnommés, ils étendirent leur domination sur le centre, l'Est et une partie du Nord-Ouest de l'île, où ils commirent des atrocités inouïes, ravageant le pays par le fer et le feu, massacrant impitoyablement les hommes des districts conquis, même quand ils se soumettaient, et traînant dans l'Imérina des multitudes de femmes et d'enfants qu'ils vendaient comme esclaves; aussi sont-ils encore détestés par les descendants de leurs victimes, 40 et 50 ans après leur conquête ;

3° Les esclaves dits *Mozambiques*, provenant des innombrables Africains achetés par les Arabes, sur la côte d'Afrique, pour un mousquet à pierre d'une valeur de 12 à 15 fr., ou pour quelques brasses d'une mauvaise cotonnade, transportés dans les *dhows* à travers le canal de Mozambique, et débarqués sur toutes les côtes de Madagascar, d'où on les conduisait sur les marchés de l'île ; là, ils étaient revendus facilement de 100 à 150 francs. Sans doute, déjà en 1865, l'Angleterre avait conclu avec le souverain de Madagascar, la reine Rasouahérina, un traité en vertu duquel il ne pouvait plus être amené dans l'île d'hommes d'au delà des mers pour y être vendus comme esclaves. Mais, malgré les efforts du gouvernement pour appliquer ce traité et malgré les croisières britanniques, les dhows arabes n'en continuèrent pas moins l'importation d'Africains sur la côte occidentale, d'où ils se répandaient dans toutes les parties du pays ou l'autorité des Hovas n'était pas reconnue, et aussi dans celles où ils étaient établis, beaucoup de fonctionnaires étant intéressés à cet odieux trafic [1]. En 1874, la reine Ranavalona eut beau rappeler ce traité, ordonner que les Mozambiques amenés dans son royaume depuis 1865 devinssent *isanny ambaniandro* (hommes libres), sujets de la reine, ne pouvant plus être considérés comme esclaves, et menacer de jeter dans les fers pour dix ans ceux qui cachaient des

[1] D'après une note fournie par M. Alfred Grandidier, l'éminent explorateur de Madagascar, au Bulletin de la Société de géographie de Marseille, les Arabes importaient alors dans l'île de 7 à 8000 esclaves annuellement.

Mozambiques récemment amenés comme esclaves ou ne les affranchissaient pas, Madagascar n'en demeura pas moins, jusqu'en 1877, un des principaux marchés de la traite dans l'Afrique orientale. Un grand nombre d'Africains continuèrent à être transportés par les Arabes dans les ports de l'île, où ils étaient introduits furtivement ; on leur enseignait le malgache, puis quand ils savaient la langue, on les faisait monter vers l'intérieur, où l'on pensait qu'ils ne seraient pas reconnus, et où on les faisait passer pour d'anciens esclaves.

Voyant que son ordonnance demeurait sans effet, la reine de Madagascar, cédant aux instances de l'Angleterre, résolut d'affranchir, non seulement les Africains introduits par contrebande depuis 1865, mais tous les esclaves dits Mozambiques, et de donner à sa proclamation une solennité inusitée. Elle la fit imprimer et envoyer dans toutes les parties du royaume, pour y être lue partout le même jour et à la même heure, et, le 20 juin 1877, en donna lecture devant une assemblée (*kabari*) de 50,000 personnes, à Andahala, vaste plaine au milieu d'Antananarivo.

Pour prévenir le mécontentement des possesseurs d'esclaves mozambiques, la reine commençait par dénoncer les violations du traité passé avec l'Angleterre ; elle déclarait coupables ceux qui achetaient des Africains aussi bien que ceux qui les vendaient, et aussi ceux qui cachaient les vendeurs et les acheteurs ; enfin elle proclamait l'affranchissement de tous les Mozambiques arrivés dans son royaume, soit les anciens soit les nouveaux, dont elle faisait ses sujets. Personne ne pouvait réclamer l'argent donné pour l'achat d'un Mozambique ; quiconque le réclamerait serait puni par elle. En même temps, et pour pourvoir aux besoins de ses nouveaux sujets libres, dont les gouverneurs, officiers, juges, chefs de cantons et chefs nobles devaient inscrire le nombre exact, afin de le lui faire savoir, elle leur prescrivit de donner aux Mozambiques de leur district des terres à cultiver, afin qu'ils pussent vivre, en prévenant ceux-ci toutefois qu'ils ne pourraient les vendre, ces terres étant à elle. Les Mozambiques étant ignorants, il aurait été à craindre qu'on ne les trompât, et qu'on n'achetât à vil prix les terrains qu'elle leur concédait ; ils auraient risqué de ne plus rien avoir pour se nourrir. Ceux qui achèteraient des terres aux Mozambiques, en seraient pour leur argent. Les gouverneurs devaient engager ces affranchis à bien travailler pour vivre. S'il y en avait qui ne pussent pas se procurer leur subsistance, les gouverneurs devaient leur donner de quoi manger, et les encourager à travailler avec énergie. Enfin, si la reine apprenait que des Mozambiques fussent morts de faim ou à la suite de mauvais traitements, quel

qu'en fût l'auteur elle l'en rendait responsable et le menaçait de châtiment.

Les anciens esclaves mozambiques importés par les Arabes sont donc en grande majorité libres aujourd'hui[1], mais beaucoup de femmes sont restées chez leurs anciens possesseurs. On se tromperait cependant si l'on s'imaginait qu'il n'y a plus d'esclaves africains dans l'île de Madagascar. En dehors du territoire sur lequel s'étend le pouvoir des Hovas, il reste, à l'ouest et au sud, un tiers de l'île dont les tribus sont encore indépendantes, et, dans beaucoup de parties éloignées du centre, l'autorité de la souveraine est très précaire. Grâce aux facilités que la côte occidentale offre aux Arabes pour échapper aux croiseurs anglais, leurs dhows continuent à importer des captifs nègres. En 1881, le gouverneur portugais de Mozambique informait l'*Antislavery Reporter* qu'il se faisait encore une exportation considérable d'esclaves africains à Madagascar et aux Comores ; et, plus récemment, un rapport du capitaine Molyneux, de la corvette anglaise *Ruby*, évaluait à un millier le nombre d'esclaves africains importés annuellement chez les Sakalaves, où l'esclavage est une institution reconnue par la loi, institution qui a tellement pénétré dans leurs habitudes et dans leurs lois, ainsi que dans leur vie civile et politique, qu'il faudra une réforme complète avant d'y faire cesser la traite. Il est même vraisemblable que celle-ci se poursuivra clandestinement dans le royaume des Hovas, aussi longtemps que l'esclavage y subsistera. D'après la correspondance du consul britannique de Mozambique, publiée dans le dernier *Blue Book* présenté au Parlement, il est encore exporté à la côte occidentale de Madagascar environ 4000 esclaves africains.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Aux renseignements donnés (p. 149) sur le Soudan, nous ajoutons les détails suivants, extraits d'une lettre de Khartoum écrite, le 21 avril, par l'un de nos correspondants particuliers.

[1] M. G. Kurze, rédacteur des *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft für Thüringen, zu Iena,* rapporte, à l'occasion d'un récit de voyage de deux missionnaires norwégiens dans la partie Sud-Est de Madagascar, que les esclaves mozambiques, retenus par leur maîtres contre l'ordre de la reine, se sont enfuis, et ont fondé, dans la forêt vierge, sur le cours supérieur de l'Inamorona, un état libre, que les Hovas, pour de bonnes raisons, n'osent pas attaquer.

Des 9,000 hommes de renfort qui nous sont arrivés récemment d'Égypte, et qu'il faut porter à 11,000, en y ajoutant les esclaves noirs enrôlés de force pour le service, 2,500 sont occupés sous Abd-el-Kader (l'ex-gouverneur général) à la pacification du Nil Bleu ; 7,000 ont été emmenés il y a 15 jours à Kawa, où le général Hicks avec son état-major anglais poursuit ses préparatifs pour la campagne du Kordofan ; 1500 ont dû être laissés à Khartoum pour protéger la ville contre quelque coup de main de la part des bandes d'Arabes pillards, réunis aux monts Haraza, à quatre journées à l'ouest de Khartoum.

La route du Sennaar soit par eau, soit par terre est libre, mais, pour la maintenir telle, il a fallu immobiliser 1200 soldats répartis sur différents points. Abd-el-Kader est allé jusqu'à Karkodj et au Gebel Goulé, et a eu avec les insurgés quelques escarmouches, transformées en victoires éclatantes dans les bulletins télégraphiés au Caire. Les chefs de plusieurs grandes tribus fidèles, telles que les Abou-Rôfs, les Hamadas, les Chougrias, qui avaient fourni plusieurs milliers d'auxiliaires à Abd-el-Kader, se sont retirés, dégoûtés de la mollesse avec laquelle se poursuit cette campagne.

Du côté du Nil Blanc, le général Hicks qui, avant-hier a fait une courte apparition à Khartoum, afin de correspondre directement par télégraphe avec le Caire, a reconnu que la campagne du Kordofan, c'est-à-dire la marche sur El-Obeïd, ne pourra pas commencer avant la mi-juin, lorsque la saison des pluies aura pourvu les déserts à traverser de flaques d'eau et de pâturages. Outre les six mitrailleuses Nordenfieldt dont il dispose, il attend encore 12 pièces Krupp de montagnes, 2000 bachi-bozouks et 800 cavaliers. D'ici à la mi-juin les opérations se borneront à harceler les Arabes, en leur fermant le plus possible l'accès des *méchéras*, endroits où les rives, ordinairement escarpées, du fleuve offrent une pente douce qui permet de mener les troupeaux à l'abreuvoir. Les bachi-bozouks ayant donné des signes peu rassurants de mécontentement, par suite de l'arriéré de leur solde, Hicks s'est emparé ici de tout l'argent qu'il a trouvé en caisse, et a prouvé au Caire la nécessité de nouveaux secours pécuniaires.

Les nouvelles qui nous parviennent du Kordofan sont assez contradictoires. Les unes prétendent que les insurgés sont fortement impressionnés par les arrivages continuels de renforts égyptiens ; d'autres disent qu'ils combattront à outrance, ou qu'ils ne s'opposeront à la marche sur El-Obeïd que dans le cas où ils auraient la chance de pouvoir enlever par surprise les chameaux de l'expédition, et qu'ils se contenteront de ruiner El-Obeïd de fond en comble, après quoi ils se retireront dans les montagnes, pour harasser de là les convois qu'il faudra envoyer du Nil Blanc à El-Obeïd. Comme toujours il y a ici des timides et des exaltés. Il paraît cependant certain qu'une partie des Arabes du Kordofan a conduit la masse des vieillards, des femmes et des enfants sur la rive droite du Nil Blanc, et a installé ces bouches inutiles dans le pays inaccessible qui s'étend entre le Kor-Adar et le Sobat, ce qui paraît indiquer une résolution de combattre à outrance. On se préoccupe aussi, mais pas assez, de la probabilité de voir les Arabes, au lieu de s'opposer à la marche sur El-Obeïd, profiter de la saison pluvieuse pour se jeter

en masse sur le riche pays de Dongola, patrie de Mohamed-Ahmed, qui y compte de nombreux adhérents. Ce dernier a été bien faussement représenté comme un ennemi des chrétiens et surtout des Européens. Aucun des excès, peu nombreux, commis jusqu'à ce jour contre ces derniers dans le Soudan ne peut être mis à sa charge; au contraire, il a toujours donné les ordres les plus stricts pour qu'il ne fût touché ni à la personne, ni à la propriété des Européens. Sennaar n'a point été brûlé par les Arabes, et ne garde aucune trace de l'occupation par les insurgés l'année dernière; au contraire, ils ont maintenu l'ordre, et le pillage des magasins européens n'a eu lieu que pendant les jours d'anarchie qui ont suivi leur départ; le massacre de quatre Européens, entre Sennaar et Khartoum, a été le fait de la tribu turbulente et adonnée au brigandage, même en temps ordinaire, des Gawaglas, qui ne sont point des partisans du mahdi. Le lieutenant de ce dernier, qui visita Karkodj l'année passée, ne suggéra l'idée d'aucun acte de violence contre les résidents chrétiens, et, si les missionnaires prisonniers à El-Obeïd ont été persécutés pour leur faire changer de religion, c'est absolument contre les intentions de Mohamed-Ahmed. Il lui est souvent impossible de contrôler le fanatisme ou la haine des étrangers parmi les éléments si divers qui constituent son armée. Plusieurs de ses gens sont à bon droit exaspérés des mauvais traitements qu'ils ont subis de la part des représentants du gouvernement égyptien. Je connais personnellement deux Européens qui, ayant fait naufrage, il y a deux ans, non loin de l'île où résidait Mohamed-Ahmed, ont été recueillis et traités par lui avec la plus grande hospitalité. La majeure partie des Arabes comme il faut qui ont pris part au mouvement nient formellement que Mohamed-Ahmed se soit proclamé mahdi; ils disent qu'il prétend seulement être envoyé de Dieu pour affranchir le Soudan de la domination égyptienne et réformer les abus qui se sont peu à peu introduits dans l'islam.

Le nouveau gouverneur général Aladdin pacha déploie une activité fiévreuse, comme c'est d'ordinaire le cas chez chaque nouveau gouverneur, pendant les deux premiers mois; malheureusement il connaît peu les langues européennes. La colonie européenne et les Arabes intelligents demeurent unanimes à réclamer avec instances la venue de Gordon. Le Bahr-el-Ghazal et la Province équatoriale sont restés en dehors du soulèvement, qui est essentiellement musulman et antiégyptien. Dans chacune des provinces de grandes quantités d'ivoire sont prêtes à être dirigées sur Khartoum, mais les bateaux à vapeur sont à présent exclusivement occupés au transport des provisions, pour les 7 ou 8000 hommes de troupes campées sur le fleuve Blanc, aux environs de Kawa.

M. Marquet, chef de la principale maison de commerce de Khartoum, vient d'installer à Souakim une machine pour égrener le coton; il en existe déjà une à Tokar, à 60 kilom. au sud de Souakim, et à 10 kilom. de l'embouchure du Khor-Baraka. La même maison montera prochainement à Khartoum une fabrique de savon d'huile de sésame, et un moulin à vent à farine, entreprises auxquelles sont assurés des bénéfices considérables.

On se plaint beaucoup de l'introduction par la « Société italienne de commerce

africain » de produits de contrefaçon et de mauvaise qualité, bougies, sucre, etc., surtout de boissons alcooliques, dont elle importe des quantités énormes; leur effet à lui seul compromet tous les avantages que le Soudan pourrait retirer de ses relations multipliées avec l'Europe.

P. S. Le mahdi se trouve solidement établi sur le Gebel Ghedire (Gebel Gadero des cartes), à cinq jours de marche au S. O. d'El-Obeïd, où il a fait bâtir une ville, centre d'un commerce immense en esclaves, chameaux, bœufs, or, etc., et qui a reçu le nom de *koursi* (siège) de Mohamed Ahmed. Les lettres aux Gallas et aux Abyssins, publiées sous son nom par plusieurs journaux, sont apocryphes, et ont été rédigées par des derviches du Soudan oriental ; mais il est certain qu'il est en relations suivies avec les sultans du Ouadaï et du Baghirmi.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Meine mission nach Abessinien, auf Befehl Sr. Maj. des deutschen Kaisers im Winter 1880-81 unternommen von *Gerhard Rohlfs*. Leipzig, (F. A. Brockhaus,) 1883, in-8., 348 pages, 20 gravures et carte. 16 fr. — Nos lecteurs se souviennent de l'échec éprouvé par le voyageur Rohlfs, dans son projet de traverser le Sahara pour arriver au Soudan par la Tripolitaine. Ayant dû revenir en Europe, après s'être contenté de visiter la grande oasis de Kufra, il n'y fit qu'un assez court séjour et en repartit bientôt pour l'Abyssinie, chargé de porter au négous des présents de la part de l'empereur d'Allemagne. Le Dr Stecker, qui avait accompagné Rohlfs dans son excursion à Kufra, fut aussi son compagnon de voyage pendant la première partie de son expédition en Abyssinie.

Comme le dit l'auteur dans sa préface, l'Abyssinie est aujourd'hui un pays que l'on peut considérer comme découvert, grâce aux nombreux explorateurs portugais, anglais, français, allemands et italiens qui l'ont parcouru dans presque tous les sens. Cependant, le voyage d'un homme de la compétence de Rohlfs, même s'effectuant dans des régions déjà visitées, est de la plus haute importance. Tout le monde connaît son érudition, la précision qu'il apporte dans ses descriptions, la profondeur de ses vues et la justesse de ses jugements. C'est l'explorateur accompli. Nous voudrions pouvoir parler d'une manière complète de sa dernière expédition, d'autant plus que les recueils périodiques n'ont fait que la mentionner sans la suivre dans ses détails.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Le voyage s'est effectué de novembre 1880 en avril 1881. Parti de Massaoua, Rohlfs séjourna quelque temps à Hotumlou, d'où il fit l'ascension du mont Guédem, qu'il décrit dans tous ses détails. Puis il gagna l'Hamasen, la province la plus septentrionale de l'Abyssinie, et visita sa capitale Zazéga, dont le gouverneur Ras-Aloula lui fit les honneurs. C'est là qu'il trouva M. Gustave Lombard, envoyé par le gouvernement français. Continuant sa route vers le sud, le voyageur arriva le 17 janvier à Adoua, et de là, traversant un assez grand nombre d'affluents du Takazé, à Sokota, le plus grand marché de sel du pays. Puis, en 13 jours, il atteignit la résidence du négous dans le Débra-Tabor, nom qui est celui d'un district entier et non d'un lieu particulier. La réception du rôi Jean fut très cordiale; des cadeaux furent échangés, et Rohlfs fut chargé par le souverain de négocier un traité entre ce dernier et le khédive. Les événements qui ont eu lieu dès lors en Égypte ont fait ajourner ces projets. Quittant le Débra-Tabor le 17 février 1881, Rohlfs revint par Gondar et Axoum à Adoua, et de là à la côte, par une route qui diffère peu de celle qu'il avait suivie à l'aller.

On sait que Stecker se sépara de l'expédition dans le Débra-Tabor, et qu'il fit en deux fois l'exploration complète du lac Tzana, exploration dont nous avons rendu compte en son temps dans notre journal (Voir IIIe année, p. 157). Les deux voyageurs ont été grandement aidés dans leur mission par les frères Naretti, dont l'un remplit les fonctions de ministre de la maison du négous.

L'ouvrage de Rohlfs qui renferme, outre le récit du voyage, deux chapitres sur l'histoire contemporaine de l'Abyssinie, est accompagné d'une très belle carte dressée par Hassenstein, un des nombreux élèves de Petermann. Inutile de dire qu'elle a été mise au courant de toutes les explorations récentes, et qu'elle est la meilleure que l'on puisse consulter pour cette partie de l'Abyssinie.

Tunis, par *Léon Michel*. Deuxième édition. Paris (Garnier frères), 1883, in-12, 314 pages, 3 fr. — Il ne faudrait pas s'attendre à trouver dans ce livre un tableau de l'état actuel de la Tunisie, car sa première édition date de 1867. Celle d'aujourd'hui a été, il est vrai, revue et corrigée, et, par l'adjonction d'un chapitre et de quelques notes, les éditeurs ont tenu compte dans une certaine mesure des événements survenus depuis peu. Malgré cela, cet ouvrage ne peut être regardé que comme une étude de mœurs, et l'on sait qu'à cet égard les descriptions sont toujours vraies, car l'Orient ne change guère.

Les premières pages sont consacrées aux ports de Stora et de Philip-

peville. Là, depuis quinze années, la transformation a été considérable, et les renseignements donnés sur le commerce, l'industrie et les transports ne sont plus exacts aujourd'hui. Il en est de même pour ce qui concerne l'activité et l'aspect de la Goulette, le port de Tunis. De grands paquebots et de nombreux navires de commerce ont pris la place des quelques bricks et goëlettes qu'y vit l'auteur du récit, le gendarme français celle de l'ancien douanier tunisien, et la nouvelle milice creée par le général Forgemol s'est substituée aux misérables sentinelles tunisiennes.

C'est la description de Tunis, de ses environs, des ruines de Carthage, du palais du Bardo, qui occupe la plus grande partie du volume. Plusieurs chapitres parlent des habitants ; d'autres donnent le récit de la visite du voyageur au café arabe, à l'hôtel maure, aux soutes ou bazars, à la kasbah, au palais de Dar el Bey, etc. Tout cela est écrit dans un style facile et clair, en même temps que fleuri, et nous nous expliquons très bien la sympathie avec laquelle la première édition de ce livre fut accueillie par le public.

MADAGASCAR, LA REINE DES ILES AFRICAINES, par *Charles Buet.* Paris (Victor Palmé), 1883, in-8°, 391 pages, avec illustrations, 6 fr. — La reine des îles ou des côtes africaines (car le livre porte alternativement ces deux titres) c'est sans contredit Madagascar, qui se place immédiatement après Bornéo et la Nouvelle-Guinée pour la grandeur, et dont l'avenir est certainement plus brillant que celui de ces deux terres malsaines et si peu connues. M. Buet ne nous donne pas un récit de voyage à Madagascar. Il a pensé qu'au moment où une ambassade malgache visite l'Europe et l'Amérique, il était bon de faire connaître la reine des îles africaines, surtout, dit-il, de montrer quels intérêts considérables la France y possède, et quels moyens elle devrait employer pour les servir. Pour cela, il a résumé les renseignements donnés par quelques auteurs et par les *Annales de la propagation de la foi*, journal des missions catholiques. On le voit, ce livre a été écrit spécialement à un point de vue français et catholique; en effet, il étudie aussi bien l'histoire politique et missionnaire de Madagascar, l'organisation sociale des peuples qui l'habitent et les questions qui se rattachent à ses destinées politiques, que sa géographie, sa constitution, ses productions, ses richesses zoologiques ou minérales, etc. Madagascar, chacun le sait, est une terre spéciale, tout à fait distincte de l'Afrique par sa faune, sa flore et sa formation géologique, et, chose heureuse au point de vue de la colonisation, à part le caïman, les animaux féroces ne s'y rencontrent pas.

D'autre part, comme elle présente des plaines basses, des plateaux et

des montagnes, on peut y cultiver presque toutes les plantes de la terre, grâce à la superposition des climats. Mais le littoral est loin d'être salubre; les miasmes qui s'élèvent des marais côtiers empoisonnent l'air, et les fièvres y sont plus à craindre que les armées indigènes. Les gouvernements européens ne s'en préoccupent pas et, profitant des dissentiments qui existent entre les nombreux peuples de l'île, plus d'un cherche à dominer sur une partie au moins de cette magnifique terre. Il faut reconnaître toutefois que Madagascar, pour des causes assez difficiles à comprendre, n'avait pas excité, jusqu'à une époque bien récente, les jalousies des puissances. Le feu probablement couvait sous la cendre; aujourd'hui il vient d'éclater.

M. Buet a joint à sa description un chapitre sur les colonies anglaises de l'océan Indien, et une étude très intéressante de l'île de la Réunion, dans laquelle il traite, en particulier, la question des travailleurs et des engagés noirs, hindous, chinois ou annamites, si importante pour les colons.

Notons que l'ouvrage est enrichi de nombreuses gravures.

Souvenirs de l'expédition de Tunisie, par M. *B. Girard.* Paris, (Berger-Levrault et Cie), 1883, in-8, 56 pages, 2 fr. — Le contenu de cette brochure a été extrait de la *Revue maritime et coloniale*, publication du ministère français de la marine. Cet opuscule renferme, sous une forme simple, des renseignements spécialement destinés aux marins et aux voyageurs. L'auteur décrit le port de la Goulette, les ruines de Carthage, la ville de Tunis, la côte de Tunisie, et dit quelques mots, en terminant, de la Tripolitaine et de l'île de Crète. Cet ouvrage sera très utile à consulter, en particulier le chapitre qui traite de l'administration de la Tunisie, de sa statistique, de son climat, de son agriculture, de son commerce, en un mot de l'état actuel du pays. On y trouvera des indications précieuses sur le climat, qui est parfaitement salubre et l'un des meilleurs du monde, car le thermomètre se maintient entre 7° et 31° centigrades; sur les productions, dont les principales sont une huile d'olives très estimée, des dattes qui passent pour les meilleures de l'Afrique, et l'alfa; sur l'industrie, la fabrication d'articles de sellerie et d'étoffes; la pêche des éponges, renommées pour leur finesse et leur solidité; le commerce, qui a beaucoup augmenté depuis l'occupation française. Lorsqu'on voudra faire valoir toutes ces richesses, que la Tunisie sera dotée d'un gouvernement régulier et d'une plus grande liberté de commerce, elle deviendra l'un des pays les plus prospères; cela ne fait de doute pour personne.

BULLETIN MENSUEL (*2 juillet 1883.*)[1]

Le général Hicks a remporté une grande victoire sur les indigènes du Nil-Bleu, mais il est obligé, par la saison des pluies, d'ajourner jusqu'au mois d'août son projet d'expédition contre l'armée du mahdi concentrée dans le Kordofan. En outre d'après des lettres de **Khartoum** du 5, du 12 et du 26 mai, de M. **J.-M. Schuver,** les rencontres des troupes égyptiennes avec les bandes du Nil-Bleu n'ont qu'une importance secondaire. Le manque de place ne nous permettant pas de publier ces lettres *in extenso,* nous n'en extrayons que ce qui nous paraît le plus important. Le susdit engagement a eu lieu le 29 avril à Marabieh, sur la rive orientale du Nil-Blanc, près de l'île d'Aba qui a été le berceau de l'insurrection. Les insurgés durent abandonner leurs positions, en laissant sur le terrain 200 morts, parmi lesquels deux des chefs influents du Nil-Bleu, depuis longtemps en hostilité ouverte avec Mohamed-Ahmed, qui ne leur avait pas permis de passer dans ses territoires à l'ouest du Nil-Blanc. Les survivants se retirèrent vers le sud, jusqu'au Gebel-Aïn ou Gebel-Nyemati, où le général Hicks les poursuivit, les battit de nouveau, leur enleva 2,000 bœufs, et détruisit les radeaux qu'ils avaient préparés pour passer le Nil-Blanc afin de se rendre dans le Kordofan. Néanmoins le gros des troupes de Mohamed-Ahmed, celles qui ont une certaine discipline et sont pourvues d'armes européennes, sont intactes, et se recrutent incessamment.

Outre ces détails sur la révolte du Soudan, M. Schuver nous annonce le retour à Khartoum, par un steamer arrivant de Lado sur le **Haut-Nil,** de M. Eraldo Dabbene, officier piémontais, parti il y a plus d'une année en compagnie d'Emin-bey ; il rapporte une collection importante d'insectes, mais sa santé est délabrée. Le capitaine Casati était de retour à Lado le 1er avril, et se disposait à repartir pour l'intérieur afin d'explorer le cours de l'Ouellé. Emin-bey se préparait à se rendre dans le Makaraka. Le vapeur susmentionné a apporté 200 quintaux d'ivoire. Il y a eu quelques désordres sur le Haut-Nil, les nègres Baris ne voulant ni payer le tribut ni fournir des porteurs. Le gouverneur de

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Fachoda signalait une disette terrible dans cette ville, les Chillouks refusant depuis longtemps d'y apporter des vivres.

Plusieurs des **missionnaires romains,** prisonniers du mahdi, amenés du Gebel-Nouba à El-Obeïd, sont morts par suite des fatigues de la marche et des privations qu'ils ont dû subir. La Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique a fait un appel pressant à la sympathie des Italiens en leur faveur, et a envoyé une première somme de 2,000 fr. à Mgr Sogaro, vicaire apostolique du Soudan, pour racheter les survivants. L'évêque de Vérone, protecteur de la mission de l'Afrique centrale, a aussi organisé à cet effet des quêtes dans toute l'Italie. En même temps, M. Mancini a chargé le représentant de l'Italie au Caire de rechercher, d'accord avec le gouvernement égyptien, les moyens de sauver ces missionnaires, et lord Granville a promis d'y coopérer. D'autre part M. G. Wild, membre correspondant de la Société de géographie commerciale de la Suisse orientale à Saint Gall, écrit du Caire, que, d'après des nouvelles récentes, notre compatriote, M. **Gottfried Roth,** inspecteur du service de la traite au Soudan, n'est point, et n'a jamais été prisonnier du mahdi, et qu'il se trouve dans le Darfour, province qui jusqu'ici est demeurée fidèle à l'Égypte. Toutefois M. Wild ne peut garantir cette nouvelle.

Le Dr Schweinfurth a reçu du Dr **Junker** une lettré du 16 octobre datée du territoire de Semio, à quelques jours au sud du district de Mfio. Depuis le 14 avril de l'année dernière l'explorateur paraît avoir continué son voyage au sud de l'Ouellé, dans le pays autrefois régi par Mounza. Le résultat de cette dernière excursion a été le relevé de la grande rivière Nepoko (v. la carte, p. 116), à sept jours de marche au S.-E. de l'ancienne résidence de Mounza. Junker n'hésite pas à l'identifier avec l'Arouimi de Stanley ; il aurait donc pénétré dans le bassin du Congo. Ensuite il quitta le pays des Mombouttous, pour revenir, après une absence de 17 mois, à son quartier général de Ndorouma, où il avait laissé ses provisions et ses collections sous la garde de Bohndorff. De là, après 27 jours d'une marche rendue fatigante par la saison des pluies, il atteignit, le 27 septembre, le pays de Semio, chef niam-niam, chez lequel s'était rendu Bohndorff . Ayant souffert plus d'une année de privations de toutes sortes, il fut extrêmement content de retrouver intactes, provisions et collections. Malheureusement Bohndorff avait payé son tribut au climat insalubre de cette région, et était réduit à un état si misérable, que, sur les instances de Junker, il se décida à revenir en Europe. Pour envoyer ses collections à Khartoum il fallut une trentaine de porteurs ;

elles auraient été plus complètes si, pendant ses explorations, il avait pu en trouver un nombre suffisant. Il comptait passer encore un mois chez Semio, pour rédiger ses notes de voyage, puis reprendre la suite de son exploration vers l'Ouest, et revenir en Égypte cette année-ci avec deux pygmées Akkas.

La Société de géographie de Paris a reçu communication d'une lettre de M. **Révoil** au ministre de l'Instruction publique de France, qui l'a chargé d'une nouvelle mission au pays des **Somalis.** Cette exploration semble devoir s'accomplir dans les meilleures conditions. Tout en préparant son expédition à Zanzibar, M. Révoil a exploré l'intérieur de l'île, pour former ses gens aux préparations zoologiques, et déjà il a pu envoyer, au Museum d'histoire naturelle de Paris, des collections ethnographiques et zoologiques de l'île, peu étudiée jusqu'ici au point de vue scientifique, les voyageurs n'en faisant guère que leur point de départ pour l'intérieur du continent. Pendant ce temps, les boutres, descendant la côte Somali par la mousson du N.-E., ont amené à Zanzibar les chefs influents du littoral, avec lesquels il a pu, avec l'aide du consul de France et de M. Greffulhe, entrer en relation, pour préparer le terrain de son exploration future. Il comptait partir de Zanzibar avec un Arabe, frère du secrétaire particulier de Saïd-Bargasch, agent de la maison Roux de Fraissinet, établi depuis longtemps à Magadoxo, point de la côte par lequel il pénétrera chez les Somalis. Le sultan de Zanzibar lui a donné des lettres de recommandation pour les chefs de la côte et de l'intérieur, sur lesquels son autorité peut avoir de l'influence. De Magadoxo il se rendra à Guélédi sur le Ouébi, pour atteindre ensuite Gananeh, sur le Djoub ; il y séjournera assez longtemps pour étudier et déterminer avec exactitude le cours de ce fleuve, et pour réunir et classer les collections qu'il enverra à la côte. De Gananeh il remontera vers le nord chez les Ougadines, puis se dirigera sur Harrar et Zeïla, ou bien, si les circonstances et l'attitude des populations le lui permettent, il reviendra vers le Kaffa, et pourra continuer l'étude hydrographique de cette région, commencée il y a quelques années par Cecchi et Chiarini.

Aux renseignements que nous avons donnés dans notre précédent numéro sur l'**esclavage aux Comores,** nous devons en ajouter de nouveaux publiés par le *Times,* d'après un récent rapport du consul anglais, M. Holmwood. L'agent le plus actif de la traite dans ces parages est un Arabe nommé Ali-ben-Omer, qui a fait de Grande-Comore le centre de ses opérations, et s'est efforcé d'évincer les deux souverains de l'île, les sultans Moosa-Fum et Abdullah, auxquels il reprochait

d'avoir fourni aux croiseurs anglais des informations qui leur avaient permis de saisir plusieurs de ses bateaux négriers. Le sultan de l'île Johanna lui a fourni de l'argent, des armes et des soldats. De son côté, Saïd-Bargasch a soutenu Moosa-Fum, qui a dû s'enfuir de sa ville assiégée, dont toutes les maisons étaient remplies de cadavres ; il a été fait prisonnier par les gens d'Ali-ben-Omer, et empoisonné le même jour. Les survivants de son parti se sont réfugiés dans les montagnes, où ils se sont nourris d'herbes aussi longtemps qu'ils l'ont pu ; il en est mort un nombre considérable. Plus de 1,500 personnes, chefs, femmes, enfants, ont également péri de faim à Iconi. Les soldats de Saïd-Bargasch ont dû capituler, et ont été vendus comme esclaves ; le sultan de l'île Johanna en a été le principal acheteur.

Un chasseur hollandais, M. Botha, s'est rendu du Transvaal au **Kaoko,** pour y chasser l'éléphant, et a visité la **colonie des Boërs** établis dans cette partie des possessions portugaises (province de Mossamédès). Il a trouvé le pays excellent pour l'agriculture, bien arrosé, mais peu propre à l'élève du bétail, vu son insalubrité pour ce dernier. Les moutons qu'y ont importés les Boërs sont presque tous morts, et, de leurs chevaux, ceux-là seuls survivent qu'ils ont gardés dans les écuries. La route de Humpata à Mossamédès, construite par le gouvernement portugais, est terminée, et les fermiers peuvent maintenant conduire leurs céréales à ce port de mer. Avec un wagon traîné par des bœufs on peut s'y rendre en huit jours. On construit une église pour les colons ; le Rev. Cachet, qui les a visités l'année dernière, a promis de leur envoyer un pasteur et un maître d'école ; pour le moment, c'est un des Boërs qui remplit ces fonctions. Nos lecteurs se rappellent les souffrances endurées par les Boërs, dans leur migration du Transvaal à Humpata, à travers le désert de Kalahari ; M. Botha croit qu'en choisissant une saison favorable, et la route qui passe par le lac Ngami, on peut faire ce voyage sans difficultés.

Le P. **Duparquet,** auquel la géographie doit déjà des renseignements si détaillés sur l'Ovampo, a transmis aux *Missions catholiques* une lettre de feu M. Dufour, son ancien compagnon de voyage, sur le **pays des Amboellas**, où celui-ci fut assassiné, et où le missionnaire fonde en ce moment une nouvelle station, entre le Cunené et le Coubango. Nous en extrayons ce qui nous a paru le plus intéressant. Les masses d'eau qui inondent l'Ovampo ne proviennent pas du Cunéné ni du Coubango, mais des hauts plateaux plus au nord ; ceux-ci se succèdent de l'ouest à l'est, et sont séparés par de larges vallées (*oma-*

rambas), au fond desquelles se trouve en toute saison, en abondance, l'eau qui filtre des hauteurs. Le plus important de ces omarambas est celui qui descend du plateau central d'Obambi, à 1,500^{m} environ d'altitude, et, après un parcours de 80 kilomètres, forme, à 250^{m} plus bas, le soi-disant lac d'Évaré, simple rivière formant sur presque tout son parcours de larges flaques d'eau, remplies de poissons, de crocodiles et même d'hippopotames. Les Amboellas occupent les deux rives du Coubango ; ils diffèrent par le type et la langue des tribus de l'Ovampo, avec lesquelles ils n'entretiennent pas beaucoup de rapports, tandis qu'ils ont avec les Bangaras, au nord, des relations commerciales régulières; ils échangent avec eux de la cire et du miel qu'ils ont en abondance, et un peu d'ivoire, contre de la toile et des perles. Ils cultivent du maïs, du blé, des haricots, et ont des troupeaux, mais peu nombreux. La végétation n'est plus la même que dans l'Ovampo où prospère le palmier, remplacé le long de la Quitanda, qui traverse leur pays, par des saules, et par le *ficus elastica* (arbre à caoutchouc), dont ils ne savent pas tirer parti. L'altitude de ce district le rend salubre. L'organisation politique diffère aussi de celle de l'Ovampo. Les villages, qui ont souvent de 200 à 300 habitants, sont distants les uns des autres de 10 à 12 kilomètres ; chacun d'eux a son chef complètement indépendant.

La Société africaine allemande a reçu de **Muquengué** un rapport du Dr **Pogge,** qui complète sur beaucoup de points celui du lieutenant Wissmann, dont nous avons donné un extrait accompagné d'une carte provisoire, (p. 81 et 92). Quelque intéressants que soient les détails nouveaux qu'il renferme, le manque de place ne nous permet pas de les publier. Nous devons nous borner à ceux qui se rapportent à la station de Muquengué. Celle-ci fut fondée par l'interprète Germano, préposé à la garde des marchandises pendant le voyage à Nyangoué. A son retour, le Dr Pogge fut charmé de trouver toute construite une habitation spacieuse, solide, au milieu d'une grande place carrée, bien propre, à laquelle aboutissent de larges chemins, et qu'entourent des plantations de bananiers entre lesquels paissent des troupeaux de chèvres. La maison est située à 200^{m} de la résidence du chef, et à proximité d'un ruisseau, d'une eau potable très bonne, qui coule dans une large gorge, profonde de 20^{m} à 25^{m}, dont les flancs sont couverts d'une forêt vierge. Le terrain sablonneux convient à la culture du manioc, du maïs, des lentilles, etc. Pogge a fait une plantation de riz, et a vu son exemple suivi par les indigènes; il a aussi planté des goyaviers, des limoniers, des caféiers; au delà du Louloua, on trouve beaucoup d'ananas sauvages.

Le seul animal domestique que l'on rencontre actuellement à Muquengué est le pigeon. Jusqu'en 1874 on y élevait beaucoup de chèvres et de porcs, mais, à cette époque, les Baloubas, qui habitent entre les Tuchilangués et les Bachilangués, et dont les principaux chefs sont Muquengué et Kissengué, introduisirent chez eux une sorte de culte du *riamba* (chanvre sauvage), que l'on fume dans presque toute l'Afrique mais nulle part autant que chez eux, et qui produit chez les fumeurs une sorte d'ivresse. Le pays où règne le culte du riamba s'appelle le Louboukou (Amitié); les hostilités y sont interdites, même le port d'armes; l'hospitalité y est de règle; une sorte de vie publique, de camaraderie s'est établie entre tous les *bena riamba* (fils du chanvre sauvage), et exerce son influence sur tous les événements importants de la vie. Devenu bena riamba en 1874, Muquengué, selon le désir de sa sœur, Sangoula, renonça à tous les usages et à la nourriture des *tchiplumbas* (non fumeurs de chanvre), proscrivit tous les animaux domestiques à l'exception du pigeon, et les fit détruire, ainsi que les plantations d'ananas, de bananiers et de palmiers, le vin de palmier étant interdit; la seule boisson fermentée permise est la bière de lentilles. Lors de l'arrivée des voyageurs allemands à Muquengué, en octobre 1881, ils n'y trouvèrent ni poules, ni chèvres; mais, depuis le retour de Pogge, Muquengué a donné l'ordre à ses gens d'avoir des poules et des chèvres, et de replanter des bananiers; les chefs d'au delà du Louloua lui ont déjà apporté plusieurs tributs de chèvres. L'explorateur dépeint ce chef comme très-favorable aux blancs, prêt à écouter leurs conseils, point mendiant comme la plupart des chefs indigènes, et disposé à fournir aux voyageurs guides et gens pour les accompagner. Pogge a envoyé Germano à Malangé pour y chercher des lettres du Comité national allemand, et, dans le cas où celui-ci enverrait à Muquengué de nouveaux voyageurs, pour y enrôler des porteurs afin d'amener ceux-ci à la station par le plus court chemin. Si le Comité n'a personne à envoyer, Pogge reviendra en Europe, au terme des trois ans pour lesquels il s'est engagé. On peut espérer qu'en attendant il profitera de son séjour à Muquengué pour étendre ses découvertes vers le nord, où le grand marché de Cabau, sur le Louloua, et le cours inférieur du Cassaï doivent attirer son attention. A propos de ce dernier, il n'a entendu parler d'aucune cataracte, depuis son confluent avec le Quicapa jusqu'à son embouchure dans le Congo.

Les journaux belges nous apportent les nouvelles suivantes des agents du **Comité d'Études du Haut-Congo.** M. Avert complète les installations d'Isanghila, où est arrivé M. Roger amenant deux balei-

nières, destinées à assurer les communications entre cette station et Manyanga. — M. Parfoury, occupé à la reconnaissance d'une route au sud du fleuve, ayant commis l'imprudence de sortir sans casque, avec un simple chapeau de feutre, a été frappé d'insolation. Transporté à Manyanga, il a succombé au bout de peu de jours, malgré les soins dévoués de M. Gillis et du Dr Van den Heuvel. — M. Kallina, chef d'une des stations, s'est noyé à Stanley Pool, en passant le fleuve en pirogue. Stanley a transporté à Stanley Pool le canot à vapeur *Le Royal*, ce qui, avec l'*Association internationale africaine* et l'*En avant*, porte à trois le nombre des embarcations à vapeur dont il dispose actuellement pour remonter la partie navigable du fleuve. Plusieurs journaux ont annoncé comme imminent un conflit entre lui et Savorgnan de Brazza, mais aucun fait n'est venu confirmer ce bruit. Le Comité d'Études paraît très désireux de ne rien permettre à ses agents qui puisse troubler l'accord qui doit régner entre les explorateurs du Congo. D'après une brochure (*Le Congo*) qui vient de paraître à Bruxelles, un des chefs de Stanley-Pool, Poumou Mtaba, ayant reçu du roi Makoko des territoires considérables, conclut, le 21 décembre 1882, avec les représentants du Comité, un traité qui les autorisait à bâtir une nouvelle station indépendante à Mfiva, entre les rivières Impila et Djoué, sur la concession de Makoko à Savorgnan de Brazza. Lorsque Stanley arriva au Congo, le 14 janvier suivant, il fit évacuer Mfiva, où ses agents s'étaient établis.

Les procédés de M. Van de Velde, chef de la station du Comité d'Études à l'embouchure du **Quillou,** envers l'agent de Brazza chargé de reconnaître la côte depuis le Gabon jusqu'à Loango, permettent aussi d'espérer que, sur ce point non plus, il n'y aura pas de conflit, quoique nous ne comprenions pas encore le motif pour lequel Stanley a créé cette station, sur une voie qu'il sait être la base d'opération de Brazza pour atteindre Brazzaville par la vallée du Niari. Lorsque le *Sagittaire* arriva à cette station, la mer étant mauvaise et l'accès de la côte dangereux, M. Van de Velde s'empressa de venir en aide à l'équipage du vapeur français pour le débarquement. Le commandant visita deux factoreries, l'une française, l'autre hollandaise, établies au bord du Quillou, prit les renseignements dont il avait besoin sur les ressources de la localité et sur la navigabilité du fleuve, et repartit ensuite pour Punta-Negra et Loango. Quant à **de Brazza** lui-même, il est arrivé au **Gabon** le 21 mai; son personnel était dans de bonnes conditions et a dû être immédiatement acheminé sur Lambaréné, station située sur l'Ogôoué, à 200 kil.

de l'embouchure du fleuve. D'après des renseignements du Gabon, publiés par le *Temps*, les maisons étrangères, dont les factoreries sont établies sur le bas Ogôoué, ont cherché à agir sur les populations riveraines dans un sens hostile aux Français, en sorte que le commandant du Gabon s'est vu obligé d'interdire à leurs factoreries de vendre aux indigènes des armes et des munitions. On espère beaucoup que la venue de Brazza, très-populaire parmi les tribus de l'intérieur, neutralisera les mauvais effets de ces agissements malveillants. — Deux jeunes Français entreprenants viennent de fonder au Gabon la première exploitation agricole qui ait été établie dans ces parages par des Européens.

Dans notre dernier numéro, nous annoncions la découverte faite par **Flegel** des sources du **Bénoué**. Dès lors les *Mittheilungen* de la Société africaine-allemande nous ont apporté des détails sur son voyage, et sur ses projets d'exploration future. De Yola, au sud du haut Bénoué, où il se trouvait à la fin de juillet 1882, il s'avança jusqu'à Boundang sur le Faro, qui y forme trois bras et inondait le pays; puis, l'ayant traversé et se dirigeant vers le mont Borongou, il découvrit la ligne de faîte entre cette rivière et le Bénoué. Continuant sa marche vers le sud-est, tantôt dans le bassin du Faro, tantôt dans celui du Bénoué, il atteignit, le 17 août, la première des sources de ce fleuve, et les jours suivants d'autres encore, jusqu'à ce que, ayant gravi une pente abrupte, arrivé sur le sommet de la montagne, en forme de dos, il apprit des indigènes que c'était là que se trouvait la source proprement dite du Bénoué. Ses ressources étant épuisées, il est redescendu à Lokodja pour les renouveler, en même temps que pour compléter ses observations, afin que la carte qu'il prépare soit plus exacte, et aussi pour accoutumer les populations aux allées et venues des blancs et leur inspirer confiance, enfin, pour expédier ses collections au Musée de Berlin. La première partie de la mission dont il avait été chargé, la détermination du bassin du Bénoué, est remplie. Si la Société africaine allemande lui accorde les subsides dont il aurait besoin pour poursuivre ses explorations, il étudiera les rapports du lac Tchad et du Bénoué, par le marais de Toubouri et le Mayo-Kebbi, ainsi que les conditions politiques et ethnographiques des populations des territoires situés entre le lac Tchad et le Niger, l'histoire du commerce et de l'industrie des Haoussas et des Fouldes, comme porteurs de la civilisation dans le Soudan oriental. Mais, avant tout, il retournera dans l'Adamaoua, pour explorer plus complètement le pays au sud du Bénoué, et tâcher d'atteindre par là Bagno, la clef du Vieux Calabar, puis le pays des peuples nains Gandafous, et l'Océan.

Après avoir laissé à Bamakou une garnison de 100 tirailleurs sénégalais, le colonel **Borguis-Desbordes** a remonté, pendant une centaine de kilomètres, la rive du Niger, pour rejeter les bandes de Samory dans la direction du Bouré. Il a ensuite regagné, par Koundou, le bassin du Sénégal, et est arrivé à Badombé près de Bafoulabé, le 17 mai ; le 2 juin il était à Khayes. Un transport a été envoyé au Sénégal pour recevoir le personnel de l'expédition dès son arrivée à Saint-Louis. Le colonel et ses hommes sont attendus en France prochainement. — De son côté, le Dr **Bayol** écrit à un ami de Marseille que les circonstances politiques ne lui ont pas permis d'aller à Nioro dans le Kaarta, les indigènes redoutant de voir les Français s'installer sur le Niger. Après trois mois d'attente, le gouvernement a renoncé à l'envoyer dans ce pays, et en revanche l'a chargé d'une exploration dans une région encore inconnue, voisine du Sahara. Il a dû quitter Bamakou le 16 avril, pour se diriger vers le Nord-Est. — Quoique Bamakou ait beaucoup perdu de son importance depuis l'époque de Mungo-Park, où c'était un grand marché en même temps que la résidence du chef, c'est encore un lieu de passage pour les caravanes du Kaarta qui se rendent dans les pays situés aux sources du Niger, afin d'y échanger du sel contre des esclaves. On peut espérer que la traite cessera lorsque le prix du sel baissera. Aujourd'hui, une banne de sel s'échange contre un esclave de 200 ou 250 fr. Quand on pourra fournir la même quantité de sel pour 5 ou 6 fr., les esclaves perdront toute leur valeur. L'apport, à des prix modérés, des marchandises d'Europe, sera donc un des moyens de faire disparaître l'esclavage. Quant à la navigation du Niger en aval de Bamakou, sur une étendue de 15 kilom. le fleuve s'étend beaucoup, et a de nombreux rapides et des barrages de pierres et d'herbes ; à Sotuba les eaux se précipitent par trois chenaux creusés entre les rochers, et dont aucun n'est praticable dans la saison sèche ; aux hautes eaux les pirogues passent en suivant les bords du fleuve. Après Sotuba, le Niger reprend son cours normal, et jusqu'à Segou, ne présente plus de barrages aux eaux basses.

Un de nos compatriotes, M. **Demaffey,** ingénieur des mines, attaché aux expéditions du colonel Borguis-Desbordes et du Dr Bayol, a projeté, avec l'appui de son chef, une exploration dans une partie du territoire du Haut-Sénégal inconnue jusqu'ici. De Bakel, il compte se rendre par terre à Senoudebou, capitale du **Bondou,** sur la rive gauche de la Falémé, presque à sec au commencement de mai, puis explorer le **Bambouk,** entre cette rivière et le Bafing. Son voyage doit durer une trentaine de jours.

M. le Dr Bourru, secrétaire général de la Société de géographie de Rochefort, a bien voulu nous donner des détails sur l'**expédition scientifique du Talisman** confiée à M. Milne Edwards et annoncée dans notre dernier numéro (p. 166). Nous regrettons de ne pouvoir communiquer sa lettre tout entière à nos lecteurs. Faute de place, nous ne pouvons que mentionner les appareils de sondage et de draguage dont le *Talisman* est pourvu, et avec lesquels on peut atteindre jusqu'à 8000m. de profondeur. L'un des plus remarquables est celui qui permet de stopper instantanément la sonde au moment où elle touche le fond, par les plus grandes profondeurs, ce qui est la principale difficulté des sondages; aussi l'appareil susmentionné est-il particulièrement précieux. Ajoutons encore, aux renseignements que nous avons donnés le mois passé sur cette exploration, que le *Talisman* relâchera à Mogador, et que, dans l'archipel du Cap Vert, il explorera en particulier, certains îlots, habités par des sauriens inconnus ailleurs.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'état-major français fait faire, sur la frontière de la province d'Oran, des études relatives à l'établissement de voies de communication entre Oran et Fez.

Depuis l'annexion du Mzab à l'Algérie, la traite des nègres, amenés naguère dans ce district d'où ils étaient expédiés au Maroc et en Tripolitaine, a cessé, ainsi que le commerce clandestin de la poudre avec les indigènes.

La Ligue de reboisement de l'Algérie se propose de concourir à l'œuvre de création de la mer intérieure, en reboisant les sources et les rives des anciens affluents des chotts, pour leur rendre l'abondance d'eau qu'ils avaient autrefois.

Un survivant de la mission Flatters a été ramené à Ghardaïa, avec des papiers de peu d'importance.

Un indigène de Touggourt a écrit à M. H. Duveyrier, que le commencement de cette année a été exceptionnellement favorable pour le Sahara, où il est tombé vingt fois de la pluie en quelques mois. — En revanche une caravane de Trouds, venant de Ghadamès, a rapporté que les Touaregs Azdjers organisent une expédition contre les Hoggars qui leur ont razzié 60 chameaux, ainsi que des esclaves qu'ils escortaient, et tué un certain nombre de leurs gens.

M. le Dr Pasqua, établi à Tripoli, a envoyé à la *Revue de Géographie*, rédigée par M. L. Drapeyron, quelques notes sur une excursion de 32 jours qu'il a faite avec des officiers supérieurs du génie, de Tripoli à Urfell, en passant par Tadjoura, l'oued Msid, la belle plaine de Djeffara, et le riche district de Misrata.

M. G. Ruhner, attaché au musée botanique de Berlin, a fait un séjour de quatre mois à Bengasi, d'où il a rapporté des collections botaniques importantes. De son

côté, le Dr Schweinfurth a exploré la baie de Tobrouk, et ses recherches au point de vue botanique, jointes à celles de M. Buhner, ont ajouté à la flore de la Cyrénaïque une centaine de plantes nouvelles.

Quoique la question du canal de Suez ne soit pas encore résolue, il ressort cependant du rapport présenté par M. de Lesseps à l'assemblée des actionnaires, le 4 juin, que la Compagnie est disposée à répondre aux besoins croissants du commerce, soit en facilitant la circulation, soit en abaissant les tarifs.

Une commission a été nommée par le gouvernement égyptien, pour examiner le projet de chemin de fer de Souakim à Berber. Les négociants du Caire, intéressés dans le commerce avec le Soudan, préféreraient l'achèvement de la ligne de Wadi-Halfa à Hamara, qui leur conserverait le transit dont bénéficie l'Égypte.

L'expédition italienne dirigée par Bianchi est arrivée à Adoua, d'où elle a dû se rendre à Samera où se trouvait le négous, auquel elle devait remettre les présents du roi d'Italie. Bianchi estime avantageux, pour la station qu'il est chargé de fonder dans le Godjam, que le roi Jean ait maintenu comme gouverneur de cette province, ainsi que du Damot et des pays gallas tributaires, Ras Adal, le libérateur de Cecchi. Il espère recevoir de lui tout ce dont il aura besoin.

M. Soleillet est revenu de Kaffa au Choa, rapportant de son voyage de trois mois de nombreux renseignements géographiques et ethnographiques. En rentrant à Ankober, il a appris que le pacha de Zeïla, Abou-Beker, avait formé le projet de le faire assassiner, comme Lucereau et Arnoux. Ménélik, désigné par le négous pour lui succéder, enverra en France une ambassade qu'accompagnera M. Soleillet.

M. Franzoï, rédacteur de la *Gazette de Turin*, fait dans ce moment un voyage en Abyssinie et au Choa. Ménélik l'a reçu à Debra-Beheran.

MM. Binns et Wray, missionnaires de la station de Rabaï, près de Mombas, se sont avancés dans l'intérieur jusqu'au village du chef Mouakimsoutou, sur le versant occidental d'une montagne de 1500m de hauteur, à plus de dix journées de marche de la côte. Le bon accueil du chef les a engagés à y construire une habitation, pour laquelle le bois et le fer avaient été apportés par la caravane.

Les troubles du Soudan ayant rendu les Arabes de l'Ouganda plus audacieux, les missionnaires romains ont quitté temporairement Roubaga, et sont allés fonder deux nouvelles stations à l'extrémité S.-E. du Victoria Nyanza.

Mme Last, femme du missionnaire de Mamboïa, et la première Anglaise qui ait résidé si avant dans l'intérieur, est morte des suites d'une insolation.

M. Hannington, un des missionnaires anglais destinés à renforcer la station de l'Ouganda, a dû revenir en Angleterre pour cause de santé. Aux dernières nouvelles, ses collègues se disposaient à traverser le lac pour se rendre à Roubaga.

Le *Henri Wright*, destiné au service des missions anglaises de la côte orientale d'Afrique, est parti pour sa destination le 5 mai.

L'association internationale africaine a envoyé M. Beine remplacer M. Maluin, obligé par la maladie de revenir en Europe.

M. Bloyet, chef de la station du Comité national français à Condoa, signale une incursion des Mafitis à cinq jours de marche du village. Cette peuplade turbu-

lente, dont les méfaits sont nombreux, a détruit un grand village, et massacré ou réduit en esclavage une partie de la population. M. Bloyet travaille à la carte de l'Ousagara, et enverra prochainement de nouvelles collections.

Les missionnaires romains de Bagamoyo ont fondé à Mrogoro une nouvelle station qui prend déjà un certain développement ; les cases primitives de torchis et de chaume sont successivement remplacées par des constructions en pierre ; le terrain couvert de broussailles et de forêts se défriche, et sera planté de caféiers.

Le bateau de sauvetage, transporté par sections de Zanzibar au Tanganyika, par la caravane des missionnaires anglais, sous la direction de M. Hore, est arrivé à Oudjidji le 23 février. Dès qu'il aura été remonté, le Rev. Dineen se rendra à l'extrémité sud du lac, où il choisira un emplacement pour une nouvelle station, et fera les préparatifs nécessaires pour la réception du vapeur la *Bonne Nouvelle*, amené par la route du Nyassa au Tanganyika.

Le *Créole* annonce que l'établissement de signaux optiques entre la Réunion et Maurice a réussi.

M. Antonio Cardoza, lieutenant de vaisseau de la marine portugaise, et ancien gouverneur de Quilimane et d'Inhambane, est rentré en Europe pour se reposer d'un voyage d'exploration de huit mois, exécuté par ordre de son gouvernement. D'Inhambané il s'est dirigé, par Mulama et Pachano, vers la chaîne de montagnes qui court ensuite au nord. Il a atteint Maringa, traversé le Sabi, et est arrivé à Goanha dans le voisinage du kraal d'Oumzila. De là il a descendu le Gorongosa, puis il est revenu à Inhambané en suivant le littoral.

Une réunion nombreuse de membres de la Société de géographie de Lisbonne, de commerçants et d'industriels portugais, convoquée par M. l'ingénieur Machado, s'est occupée de la question du chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria.

Dans la séance d'ouverture du Volksraad du Transvaal, le secrétaire d'État a annoncé que, dans l'opinion du gouvernement, le moment était venu d'ouvrir des négociations avec l'Angleterre, en vue de modifier la convention par laquelle le Transvaal a recouvré son autonomie sous la suzeraineté de S. M. la reine Victoria.

Lord Reay, écossais d'origine et hollandais de naissance, actuellement pair d'Angleterre, vient d'être nommé commissaire du gouvernement au Transvaal, avec des pleins pouvoirs pour traiter toutes questions et conflits qui pourraient surgir entre les Boërs, les Bechuanas et d'autres tribus.

Un corps de partisans de Cettiwayo a fait irruption dans le Transvaal.

Deux missionnaires allemands, MM. Schroeder et Hoermann, ont été assassinés dans le Zoulouland.

Les églises du Lessouto ont célébré, le 31 mai, le cinquantième anniversaire de la fondation de la mission française dans ce pays.— M. Paul Germond, a dû quitter temporairement sa station de Thaba Morena, pour venir en Suisse se reposer de ses travaux de 23 années au service de cette mission. — Un armistice a été conclu entre les partisans de l'indépendance du Lessouto et ceux de la soumission à l'autorité anglaise.

Une société s'est formée en Angleterre, sous les auspices de plusieurs philan-

thropes chrétiens, pour établir une sorte de colonie chrétienne dans l'Afrique méridionale, d'après les principes déjà appliqués dans divers pays païens par les Frères Moraves. Le gouvernement de Natal a accordé à cette société 3,400 acres de terrain à des conditions avantageuses. Six familles chrétiennes ont déjà été établies sur ces terres, et d'autres se préparent à suivre ces pionniers. Mais le gros de la colonie consistera en jeunes gens des deux sexes, âgés d'à peu près 15 ans, pris dans la classe indigente de l'Angleterre et préalablement formés à diverses industries.

Le vapeur le *Henry Reed* destiné au service de la « Livingstone inland mission, » sur le cours moyen du Congo, a dû quitter l'Angleterre en juin. M. Billington missionnaire ingénieur qui en a dirigé la construction, l'accompagne, et, après l'avoir fait transporter par sections à Stanley Pool, devra le faire remonter. Les missionnaires se sont assuré un terrain, et ont fait construire une maison et un hangar pour cette opération. Ils n'auront pas là de station permanente, les missionnaires baptistes en ayant déjà une à Léopoldville.

D'après une communication faite à la Société de géographie de Stockholm, l'expédition de M. Rogozinsky, qui devait explorer la région encore inconnue comprise au sud des sources du Faro et du Bénoué, en partant du golfe de Guinée, n'aura pas lieu. Un de ses membres, M. le capitaine Een, voyageur suédois, s'est rendu auprès de Stanley sur le Congo.

La Compagnie française de l'Afrique équatoriale a fait prier le ministre de la marine d'envoyer un navire de guerre à Brass, à l'embouchure du Niger, où elle possède aujourd'hui une vingtaine de factoreries.

Les négociations entamées entre l'Angleterre et le Portugal au sujet de Whydah, ont eu des inconvénients pour le commerce de la localité. Le roi du Dahomey, prenant ombrage du projet des Portugais de la céder aux Anglais, a consigné dans leurs maisons tous les blancs de ses états. Le trafic est ainsi suspendu.

M. J. Barber, explorateur indigène, est revenu du Niger à Cape Coast Castle.

Les négociants de Cape Coast Castle ont conçu le projet de faire construire un chemin de fer, de la côte à Denkira dans le pays des Achantis, et ont demandé au gouverneur, Sir Samuel Rowe, l'autorisation de constituer pour cela une compagnie. Ils sollicitent du gouvernement une garantie d'intérêt de 5 %.

Le gouverneur de la Côte d'Or ayant reçu plusieurs députations d'Achantis, a envoyé deux délégués, MM. Kirby et Barrow, pour visiter les districts agités de ce pays. Ils doivent recueillir tous les renseignements possibles sur la situation actuelle des affaires dans l'Achanti, et sur les questions qui divisent le roi et ses sujets. Cette mesure avait d'ailleurs été sollicitée par le roi lui-même, qui avait dernièrement envoyé un agent confidentiel à Sir Samuel Rowe, pour le prier de déléguer quelques officiers chargés de faire une enquête.

Les troubles du Cayor sont terminés ; le chef Samba Lobé a fait sa soumission entre les mains du gouverneur du Sénégal, M. Servatius, qui lui a accordé l'autorisation de retourner dans le Cayor comme simple particulier.

Une ligne télégraphique sera établie pour relier Saldé à Bakel, afin de complé-

ter les communications télégraphiques avec le haut fleuve, et de faciliter les rapports commerciaux de Dakar, Rufisque et Saint-Louis avec Bakel, centre important où se font, à l'époque de la traite de la gomme, de nombreuses transactions par l'échange de marchandises françaises contre les produits indigènes.

La commission du budget des Chambres françaises a décidé d'accorder de nouveau quatre millions et demi, pour la continuation de la voie ferrée de Khayes à Bafoulabé, réservant la question du prolongement jusqu'à Bamakou.

Le marquis Risoal, directeur du journal espagnol *El Dia*, vient d'envoyer au Maroc une expédition chargée d'explorer l'intérieur du pays, surtout la côte méridionale, de nouer des relations commerciales avec les indigènes, et de préparer les voies à l'influence colonisatrice de l'Espagne.

D'après l'*Allgemeine Zeitung*, Tanger a encore un marché d'esclaves, où les prix indiqués sont de 275 fr. pour une esclave, 175 fr. pour un garçon de 8 ans, et 270 fr. pour une jeune fille de 20 ans. L'expédition espagnole d'exploration au Maroc a signalé des marchés semblables à Tetouan et à Rabat. Le nombre des esclaves vendus annuellement dans cette dernière ville est évalué à 800.

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR

(Suite et fin. — Voir p. 170.)

Quoi qu'il en soit de la traite des Mozambiques, les esclaves Zazas-Hovas et Andevos sont loin d'être égaux entre eux. Non seulement le mariage n'est pas permis entre un homme libre et une esclave, mais les Zazas-Hovas qui, d'hommes libres qu'ils étaient sont devenus esclaves pour insolvabilité ou pour quelque autre cause, ne contractent pas mariage avec les esclaves proprement dits, les Andevos, dont ils se tiennent séparés, les regardant comme leurs inférieurs.

De même, les esclaves du souverain se distinguent de ceux des chefs et des particuliers. Les premiers se divisent en Malgaches et en Noirs; les Malgaches remplissent les fonctions d'écuyers, de pages, de valets de chambre et peuvent épouser des femmes libres; les Noirs servent dans l'armée, et peuvent y arriver à des grades élevés ; il y en a qui sont officiers du palais, d'autres occupent des emplois civils. Les esclaves des chefs occupent une position supérieure à celle des esclaves des simples hommes libres, et ceux des hommes libres sont estimés à un plus haut prix que ceux des soldats ; si, par exemple, l'esclave d'un homme libre s'enfuit et est repris, le propriétaire doit payer 10 shellings à celui qui l'a repris, tandis que, s'il s'agit de l'esclave d'un soldat, celui-ci ne doit donner que 7 shellings à celui qui le lui ramène. Parmi les esclaves de la

même classe, le droit d'aînesse joue un certain rôle; ainsi, dans un voyage, de deux frères esclaves, c'est toujours le plus jeune qui, si ses forces le permettent, doit porter tout le bagage. Il y a aussi des esclaves qui possèdent eux-mêmes des esclaves.

Quant à la condition des esclaves en général, elle était sans doute autrefois plus dure qu'aujourd'hui. Nous ne pensons pas que l'on rencontre encore à Madagascar des scènes semblables à celle dont M. Désiré Charnay fut témoin en 1862, sous le règne de la reine Rasouahérina. Un matin il fut réveillé par le son d'une cloche sinistre, appelant au travail des esclaves de la reine, rebelles et fugitifs, et par le bruit de chaînes lourdement traînées, sur le sol d'une cour où se déroulait une longue colonne de nègres attachés deux à deux; leurs jambes, également reliées par de gros anneaux, ne se mouvaient qu'avec peine; leurs pas ne pouvaient dépasser la longueur de leurs pieds; des guenilles informes couvraient leurs membres déchirés; quelques-uns n'avaient pour tout vêtement qu'un lambeau de paillasson, noir de fange; leurs figures étaient abruties par la souffrance.

Depuis la conversion de la reine Ranavalona II et d'une partie des Hovas au christianisme, l'adoucissement des mœurs s'est fait sentir en ce qui concerne l'esclavage. Et d'abord, dans leurs dernières expéditions guerrières contre les Sakalaves, en 1873, les Hovas n'ont pas fait d'esclaves comme précédemment; aussi les indigènes des territoires envahis par les conquérants se demandaient-ils avec étonnement ce qu'était la nouvelle religion de l'Imérina, pour qu'on ne les emmenât plus violemment comme esclaves. En outre, dans le cas d'un délit politique commis par un Hova, sa femme et ses enfants ne sont plus, comme autrefois, condamnés à être vendus. Quoique les Hovas soient généralement d'une nuance moins foncée que les Sakalaves, le préjugé de couleur n'existe pas à Madagascar, comme c'était le cas en Amérique, où les blancs, s'estimant de beaucoup supérieurs aux noirs, s'arrogeaient le droit de les posséder et de les maltraiter à leur gré. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, beaucoup de Hovas, de libres qu'ils étaient sont devenus esclaves. Enfin, il n'y a pas de grandes plantations de coton ou de cannes à sucre et de café, comme en Amérique, et, quand on parle de l'esclavage à Madagascar, il ne faut pas se représenter des troupeaux d'hommes et de femmes travaillant dans de vastes plantations, toujours tremblants sous le fouet d'un inspecteur brutal, ou craignant de voir leurs enfants arrachés de leurs bras pour être vendus dans des parties éloignées du pays.

Sans vouloir amoindrir les maux qui découlent pour l'esclave du fait seul de la perte de la liberté, et tout en admettant que les rapports qui nous viennent de Madagascar respirent un peu le même esprit que ceux qui, pour excuser l'esclavage aux États-Unis, représentaient les relations entre maîtres et esclaves, dans les États du Sud, comme tout à fait patriarcales, nous croyons qu'actuellement on ne trouve plus dans le royaume des Hovas que l'esclavage domestique. Les esclaves sont généralement traités avec humanité, comme des membres inférieurs de la famille, souvent même comme les enfants de la maison, et, d'autre part, les esclaves âgés, hommes ou femmes, sont considérés par les enfants de leurs maîtres comme des parents, auxquels ils donnent les noms de « petit père » et de « petite mère. » A l'exception de ceux qui sont attachés à la personne des maîtres, pour les soins domestiques et pour les travaux agricoles, que partagent souvent avec eux les femmes et les enfants de la maison, beaucoup sont libres de leur corps et de leur temps; on ne réclame d'eux qu'un simple hommage de vassalité le jour de l'an hova (fête de Fandroana), l'apport d'un fagot, par exemple. Dans la maison, on leur laisse une certaine liberté d'action; à table, ils prennent part à la conversation de leurs maîtres et donnent leurs avis avec une assez grande liberté. Dans la campagne, ils possèdent leurs champs de riz qu'ils cultivent pour eux et leur famille, et peuvent ainsi se procurer la nourriture la plus nécessaire. A Antananarive il n'en est pas de même, les terrains étant trop chers, mais ils ont d'autres moyens de gagner de l'argent. Madagascar manquant complètement de grandes routes et de voitures à roues, tous les transports de voyageurs, de bagages et de marchandises se font à dos d'hommes, et par des esclaves. Mais ceux-ci peuvent se louer comme porteurs, ainsi que comme ouvriers, comme domestiques, et généralement pour toutes sortes de travaux, en traitant directement avec ceux qui veulent les occuper.

Il est vrai qu'il n'y a rien de fixe en ce qui concerne le quantum que l'esclave doit remettre à son possesseur sur son gain ; parfois le maître n'en prend qu'une partie, petite ou grande; parfois il ne prend rien, mais alors l'esclave doit louer un autre homme pour faire son service auprès de son maître ; parfois un maître dur prend tout ; la loi lui en donne le droit. L'argent gagné par l'esclave peut servir à le racheter, quoique ce rachat lui soit très difficile, surtout lorsqu'il est marié et qu'il a des enfants, le prix payé pour le travail étant extrêmement modique; en effet, pour une marche qui peut varier de six à huit heures par jour, un porteur reçoit 60 centimes, et 20 centimes en sus pour sa nourriture.

Quant le propriétaire a prélevé sa part, combien l'esclave peut-il économiser? Et combien d'années devra-t-il servir avant de pouvoir se racheter? Quant à l'esclave loué comme domestique, nous ne savons pas quel salaire il reçoit, mais ce doit être assez peu de chose, à en juger par ce que rapporte M. Sewell (éditeur du *Friend*, journal de la mission quaker) qui, après avoir eu à son service, pendant neuf ans, un homme et une femme esclaves, dut payer, à son départ de l'île, 1500 francs pour les affranchir; il ne paraît pas qu'ils eussent pu économiser beaucoup sur leur salaire. La somme exigée pour le rachat des enfants étant trop élevée, ceux-ci durent rester en esclavage. D'après l'organe de la mission quaker qui, la première, a lutté contre l'institution de l'esclavage à Madagascar, et s'est efforcée d'en adoucir les rigueurs, le prix moyen de la rançon serait de 2250 francs pour un mari, sa femme et deux enfants. Mais ici encore il n'y a rien de fixe; tout dépend du plus ou moins d'humanité du propriétaire. Aussi n'a-t-on eu que rarement recours au rachat. Les missionnaires romains cependant ont racheté des enfants pour leurs orphelinats.

Quelque patriarcal que puisse être le traitement des maîtres à l'égard de leurs esclaves, il n'est pas moins certain que ceux-ci sont la propriété de possesseurs qui peuvent les vendre selon leur bon plaisir, par contrat privé, séparant soit la femme de son mari soit les enfants de leurs parents [1]. Quoique la vente des Mozambiques ait été interdite, celle des Zazas-Hovas et des Andevos est autorisée, entourée toujours de quelques formalités légales pour en écarter les traits les plus odieux. Le possesseur d'esclaves peut les vendre à telle personne qui en a besoin pour son propre service, sans toutefois séparer les *jeunes* enfants de leurs parents; acheteur et vendeur doivent se rendre à un bureau désigné par le gouvernement pour y faire enregistrer la vente. En outre, les propriétaires d'esclaves de la province d'Imérina ne peuvent pas les faire vendre dans les provinces lointaines; et celui qui loue des esclaves ne peut pas les

[1] M. Cameron, correspondant du *Standard*, lui écrit : Il y a encore à Antananarive, tous les vendredis, jour où se tient le grand marché de la semaine, une place pour les esclaves; hier j'y ai vu plus de 150 personnes mises en vente. C'étaient surtout des jeunes garçons et des jeunes filles; leur expression de désespoir, pendant que les acheteurs les tâtaient, examinaient leurs dents, les faisaient marcher ou courir, faisait pitié. J'ai vu des scènes lamentables, de mères pleurant lorsqu'elles étaient séparées de leurs enfants, et d'enfants criant amèrement de devoir quitter leurs compagnons d'enfance.

charité propagé par le christianisme aura pénétré la masse du peuple Hova, que la législation pourra abolir l'esclavage qu'elle sanctionne encore. Aussi importe-t-il qu'aux efforts faits tout spécialement par les missionnaires quakers, dignes descendants des Fox, des Penn et des Wilberforce, les agents des Sociétés de Londres et de l'Église d'Angleterre, ainsi que ceux des missions norwégienne et romaine qui travaillent dans l'île, joignent les leurs, pour entraîner la mission indigène à renoncer à l'esclavage, et à agir de manière à faire comprendre à tous que, quelle que soit la bonté du maître pour ses esclaves, elle ne supprime pas l'injustice de l'institution, et que le travail honore celui qui l'accomplit.

Quoi qu'il en soit, la question de l'attitude que les missionnaires anglais ont à prendre en face de l'esclavage a été traitée dans une réunion de la « Society for promoting christian knowledge, » où Sir Bartle-Frere a fait comprendre aux missionnaires qu'un jour viendra, où ils remercieront ceux qui signalent ce mal pour le faire disparaître de l'église. Madagascar est la seule des missions de l'Église anglicane où un missionnaire anglais ait ou emploie des esclaves. Partout ailleurs en Afrique, à Zanzibar comme à Magila et à Mombas sur la côte orientale, à Sierra Léone comme à Lagos sur la côte occidentale, dans les régions où l'atmosphère est le plus imprégnée des influences de l'esclavage, où les agents des missions sont eux-mêmes des esclaves rachetés, les missionnaires n'emploient que des serviteurs ou des travailleurs libres. Dans les circonstances particulières où se trouve Madagascar, au moment où les Anglais reprochent aux Français d'agir contre le gouvernement Hova, en vue de pouvoir tirer de cette île des esclaves pour leur colonie de la Réunion, rien n'est plus propre à étouffer la sympathie des philanthropes anglais pour les Malgaches, que le maintien de l'esclavage et l'emploi d'esclaves par des agents et des missionnaires de l'Église anglicane. Si ces derniers ne peuvent pas ouvrir une croisade contre cette institution, qu'au moins ils adoptent comme devise : « Pour nous et nos familles nous ne nous servirons pas d'esclaves. » Comme le dit M. Cust, si l'on appuie les missionnaires non conformistes dans leurs réclamations auprès de la reine, pour qu'elle décrète l'enregistrement des esclaves rachetés et fixe un prix raisonnable auquel le rachat ne pourra pas être refusé, on ne tardera pas à voir la fin de l'institution servile à Madagascar.

NOTE SUR LA CARTE DE LA SÉNÉGAMBIE AU NIGER[1]

Depuis un certain nombre d'années, la France a compris que le développement de sa colonie du Sénégal dépend de celui des communications avec le Niger, et elle a multiplié les expéditions qui peuvent assurer l'ouverture de la voie de ce grand fleuve, sur lequel la navigation à vapeur ne tardera pas à être établie. Il nous a paru qu'une carte qui donnerait l'état des connaissances actuelles, pour le grand triangle compris entre Saint-Louis, Freetown et Tombouctou, ne manquerait pas d'intéresser nos lecteurs, d'autant plus, qu'à notre connaissance il n'en existe pas de bien satisfaisante pour cet ensemble. Nous avons voulu, en même temps, mettre sous leurs yeux les quatorze itinéraires suivis par les principaux voyageurs, de Mungo-Park à Borguis-Desbordes.

Quant aux communications, le chemin de fer à travers le Cayor conduira bientôt de Dakar à Saint-Louis, et permettra d'éviter les obstacles que l'on rencontre pour débarquer à l'embouchure du Sénégal, dont l'accès est rendu difficile par une barre. De là les vapeurs peuvent atteindre Khayes pendant trois mois de l'année. Aussi est-ce de ce dernier point que partira une nouvelle section de la voie ferrée, qui se construit en ce moment et qui mènera directement à Bafoulabé; elle sera probablement prolongée plus tard jusqu'à Bamakou, sur le Niger.

Une ligne praticable de 1600 kilomètres sera donc ouverte, et, si l'on y ajoute la partie navigable du Niger en aval de Sotuba, près de Bamakou, qui ne compte pas moins de 1200 kilomètres, on comprendra toute l'importance des travaux qui permettront sous peu de pénétrer jusqu'au cœur du Soudan, détournant ainsi vers Saint-Louis le mouvement commercial de Tombouctou qui, à l'heure actuelle, suit la voie du Nord par le Sahara, le Maroc et Tripoli.

D'autre part, au point de vue géographique et commercial, les tentatives faites plus au sud, dans le Fouta-Djallon et le bassin supérieur du Niger, ne présentent pas moins d'intérêt. Notre carte, dressée d'après les publications les plus récentes des *Mittheilungen* de Gotha, fait ressortir tout ce qui reste à découvrir dans cette région : les affluents de droite du Haut-Niger sont inconnus ; les données que nous possédons sur la zone située entre l'itinéraire de Caillé et celui d'Anderson, de même que sur le Khabou, et les pays des Soussous et du Mindi, sont très

[1] Voir la carte qui accompagne cette livraison.

approximatives. Espérons que des imitateurs prochains de Zweifel, Moustier, Gouldsbury, Sanderval, etc., nous fourniront des renseignements sur ces régions importantes. Nous en attendons de Zweifel lui-même, qui s'est remis en route pour les sources du Niger.

CORRESPONDANCE

Au rédacteur de l'Afrique.

Lisbonne, 9 juin 1883.

Dans votre excellent journal *L'Afrique explorée et civilisée*, du 6 de ce mois, je trouve, Monsieur, cette nouvelle complémentaire :

« L'ambassadeur anglais à Lisbonne a dû faire au gouvernement portugais des représentations, sur le mode de recrutement des travailleurs pour l'île Saint-Thomas. On les prend dans l'intérieur, puis on les amène à Benguela ou à Novo Redondo, où, au vu et au su des autorités, on les vend à des agents de l'île, de 4 à 6 liv. sterl., en marchandises, pour cinq ans, à l'expiration desquels il devrait être pourvu au retour de ceux qui voudraient rentrer dans leur patrie; mais cela n'a jamais lieu; ils doivent se réengager forcément et ne peuvent jamais devenir travailleurs libres. »

J'ignore, Monsieur, si l'ambassadeur anglais à Lisbonne a fait ou dû faire des représentations à ce sujet, mais je peux vous affirmer que, pendant ma résidence à Loanda et à Saint-Thomas, on a observé strictement les prescriptions de la loi qui règle à présent le travail libre, et je vous assure, avec l'autorité de mes connaissances pratiques, que :

1° Les travailleurs engagés dans l'intérieur de la province d'Angola sont considérés sous tous les rapports comme des hommes libres, et ceux qu'on amène d'autres pays, quand ils arrivent dans nos possessions, le sont également. Ainsi, les uns et les autres, sous la garde des lois portugaises, sont engagés pour le compte du propriétaire devant les autorités respectives, afin de servir dans les fermes de la province d'Angola ou de celle des îles de Saint-Thomas et du Prince.

2° Les autorités qui ont, d'après la loi, le devoir de faire les contrats et de les faire observer rigoureusement, sont nommées par le gouvernement, et ne peuvent jamais admettre une condition qui ne soit pas prévue par la loi.

3° Les travailleurs qui sont engagés pour Saint-Thomas ne peuvent s'embarquer qu'après avoir fait ce contrat, et ne peuvent pas commencer leur travail sans que le dit contrat ait été ratifié par les autorités compétentes de l'île.

4° Les premiers travailleurs engagés en vertu de cette loi l'ont été en 1877, après la prise du brick *Ovarense* à Sierra Léone, prise considérée comme illégale par les tribunaux anglais à Londres; par conséquent ces contrats ne sont échus que maintenant. Je sais qu'il n'y a eu qu'un nombre très limité de travailleurs qui

aient voulu retourner dans la province d'Angola, et pas un dans son pays à l'intérieur, ce que je n'admire pas; ils ont fait leur choix en toute liberté; presque tous ont préféré de nouveaux engagements et sont restés dans l'île, où ils s'habituent à vivre en bonne harmonie avec les Européens, jouissant de tous les bénéfices qui résultent des lois d'un pays humain et civilisé comme le Portugal.

5° Les Krooboys de Libéria et les naturels d'Accra qui, à la fin de 1875 et 1876 ont été engagés pour les travaux agricoles de Saint-Thomas, fourniraient beaucoup d'exemples à l'appui de mes assertions. La plupart de ces gens, rapatriés à l'expiration de leur contrat, sont retournés librement dans l'île quelques mois après, pour s'engager de nouveau, en déclarant qu'ils préféraient les possessions portugaises, ne trouvant nulle part ailleurs des avantages et des salaires équivalents.

6° Les agents qui vont chercher des travailleurs à l'intérieur de l'Afrique ont besoin certainement, comme vous le savez bien, de donner des présents et des gratifications aux chefs et aux roitelets des territoires d'où ils tirent ces indigènes, et de ceux par lesquels ils transitent; en outre, ils doivent fournir des aliments et des vêtements aux engagés et payer d'autres frais encore, jusqu'au moment de leur embarquement sur les paquebots à destination de l'île; à toutes ces dépenses s'ajoute naturellement leur commission; mais l'argent qu'ils dépensent ne peut être considéré, en aucune manière, comme le *prix de vente d'un esclave*, ainsi qu'on pourrait le déduire de votre « nouvelle, » sûrement due à des renseignements erronés.

Je vous prie, Monsieur, de publier ces informations dans votre prochain numéro; j'en prends l'entière responsabilité et vous prie d'agréer mes salutations empressées.

Henrique de Carvalho.

En regard de la lettre qui précède, on nous permettra de donner *in extenso*, pour notre justification, le texte du document officiel dont notre « nouvelle » n'était, comme on en pourra juger, que le fidèle résumé. Il est extrait des *Dépêches sur la traite*, soumises au Parlement anglais dans le Blue-Book de janvier 1882 à mars 1883, sous le n° 53.

M. Baring à Senhor Serpa.

Lisbonne, 7 décembre 1882.

M. le Ministre, le premier secrétaire d'État de S. M. pour les affaires étrangères m'a chargé d'attirer l'attention du gouvernement de S. M. Très Fidèle, sur le système adopté dans l'île de Saint-Thomas, pour fournir aux planteurs des travailleurs indigènes du continent africain.

Pendant les deux dernières années, 3000 personnes des deux sexes ont été importées dans l'île.

On les prend dans l'intérieur (they are first captured in the interior), puis on les amène à Novo Redondo et à Benguela, où on les vend aux agents des planteurs de Saint-Thomas, à des prix qui varient de 4 à 6 liv. sterl. en marchandises. Ils sont enregistrés et engagés par l'autorité gouvernementale pour une période de

cinq ans, à l'expiration desquels on doit fournir le passage de retour à ceux qui veulent retourner dans leur pays. Comme l'offre n'est jamais faite, ou que l'occasion n'est jamais offerte, ils ne peuvent jamais quitter l'île; ils sont donc obligés de s'engager de nouveau, et ne deviennent jamais travailleurs libres.

Il est vrai que, généralement, l'on prend grand soin de ces travailleurs, et que les autorités font preuve d'un zèle recommandable à veiller à ce qu'ils reçoivent régulièrement leur salaire mensuel. Les plaintes pour abus ou mauvais traitements de la part d'employés sont aussi soigneusement examinées.

Toutefois, le gouvernement de S. M. en admettant pleinement les bons traitements accordés aux soi-disant immigrants à leur arrivée à Saint-Thomas, a de bonnes raisons de craindre que le procédé employé actuellement, pour recruter des travailleurs, n'encourage directement les chefs indigènes à entreprendre des guerres et à faire des prisonniers dont ils puissent disposer à leur profit.

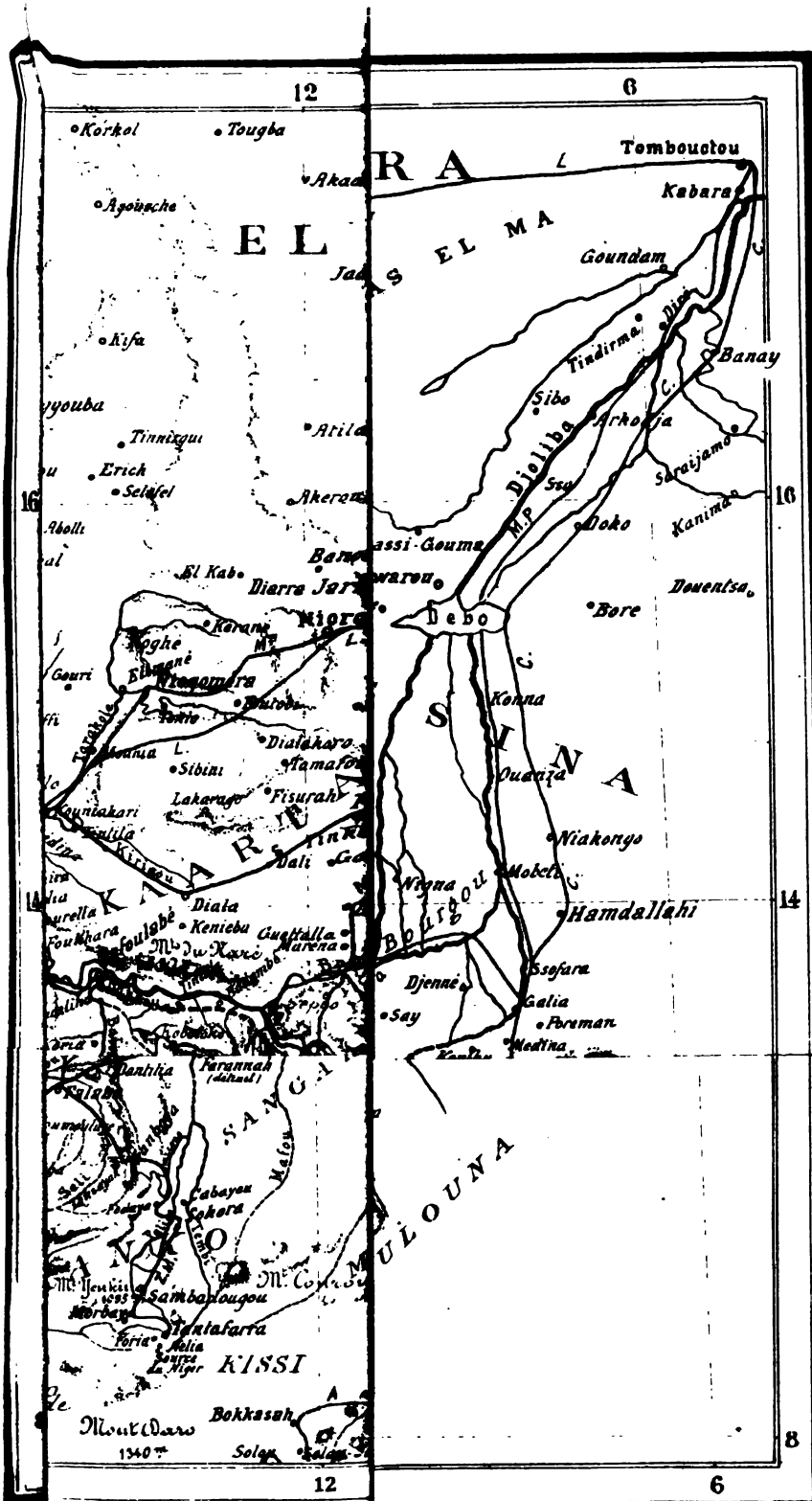
En conséquence, lord Granville m'a chargé de faire à V. Exc. des représentations à ce sujet, et j'ose vous exprimer l'espoir que, dès que les faits arriveront à la connaissance du gouvernement de S. M. Très Fidèle, des mesures seront prises pour prévenir les maux qu'appréhende le gouvernement de S. M.

(Signé) Walter Baring.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Société française et africaine d'encouragement. Rapport annuel du 1er mars 1882 au 1er avril 1883. Paris (Imprimerie Chaix), 1883, in-8°, 12 p. — Nous avons annoncé, il y a environ un an (III année, p. 267), la fondation de la « Société française et africaine d'encouragement, » destinée à venir en aide, par tous les moyens en son pouvoir, à la grande cause du relèvement de l'Afrique par le christianisme. Son premier rapport rend compte de l'activité déployée par le Comité en faveur de la mission du Zambèze, sous les ordres de M. Coillard, des émigrés des Hautes-Alpes aux Trois-Marabouts dans la province d'Oran, de la mission du Sénégal dirigée par M. Taylor, et de celle du Lessouto. Les objets fournis à ces vaillants pionniers du christianisme et de la civilisation : canot portatif, tente perfectionnée, graines de plantes et arbres fruitiers, armes de chasse, secours en vêtements, linge, médicaments, etc., répondent bien au but de la Société d'encouragement, d'améliorer le plus possible leur sort matériel et leurs moyens d'action.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.



rée et civilisée N°7. Juillet, 1883.

BULLETIN MENSUEL (*6 août 1883.*)[1]

M. Tirman, gouverneur général de l'**Algérie**, a obtenu du gouvernement la présentation d'un projet de loi, pour convertir, en un capital immédiatement disponible de 50 millions, le crédit de 2 ou 3 millions inscrit chaque année au budget pour la colonisation de l'Algérie. Cette somme sera employée à la création de 165 centres de colonisation. Pour prévenir le retour d'abus comme ceux qui se sont produits dans des cas analogues, les terrains enlevés aux indigènes par voie d'expropriation devront leur être payés intégralement avant la prise de possession. Ces nouveaux villages seront créés surtout en faveur des cultivateurs français atteints par le phylloxéra. Le gouverneur général a reçu plus de 22,000 demandes de concession, provenant pour la plupart des départements phylloxérés.

La question du **canal de Suez** est suffisamment traitée par les journaux politiques, pour que nous puissions nous dispenser d'en parler.

Les rapports officiels publiés en Égypte, sur les événements du **Soudan**, ne pouvant être accueillis avec une entière confiance, nous extrayons des lettres de notre correspondant à Khartoum, M. J.-M. Schuver, ce qui nous paraît le plus important. La région du Nil-Bleu est tranquille. La garnison de Sennaar a remporté un avantage sur les partisans du mahdi, qui étaient revenus se fixer dans les monts Moyé et Sagadi, à l'O.-S.-O. de Sennaar. Le 23 mai, le général Hicks est rentré de Kawa à Khartoum, estimant que, pour le moment, l'ouverture de la campagne du Kordofan n'est pas possible. M. Schuver craint que, pendant cette période d'inactivité et de pluies, quantité de soldats ne soient mis, par la maladie, hors d'état de reprendre les armes quand il faudra commencer une nouvelle campagne. Une partie des tribus du Kordofan semble vouloir se soumettre, mais notre correspondant ne s'y fie pas. — Des Grecs d'El-Obéid sont devenus musulmans et reçoivent, par tête, chaque mois, 70 fr. pour leur subsistance. Un Syrien, nommé Stambouliades, en grande faveur auprès du mahdi, les protège, ainsi que les autres Européens. Loin de se laisser abattre par la défaite de ses adhérents, Mohamed

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Ahmed a envoyé de nouvelles lettres à Khartoum pour annoncer sa prochaine arrivée. Le général Hicks fait transformer les travaux de défense du précédent gouverneur, Abd-el-Kader, en enceinte formidable, pourvue de bastions à feux croisants [1]. Ces renseignements s'accordent avec ceux que transmet à un journal arabe d'Égypte, le *Mar-el-Aschvak*, un de ses correspondants de Khartoum, d'après lequel le mahdi réunit ses partisans et se dispose à prendre l'offensive contre les troupes égyptiennes, que les pluies empêchent de manœuvrer et tiennent enfermées dans Khartoum. Ce même journal signale la présence au Soudan d'un reporter du *Daily News*, M. W.-C. Donovan, qui semble être en même temps chargé par le gouvernement britannique d'une mission particulière. D'après ce reporter, et contrairement à tout ce qui a été dit jusqu'à présent, le mahdi travaillerait à l'abolition de l'esclavage. Mgr Sogaro, qui a été obligé par le climat de Khartoum de revenir au Caire, n'est pas de cet avis. Il a écrit de Souakim, aux *Missions catholiques*, que, d'après les dires de quelques négociants grecs venus du Sennaar, les missionnaires prisonniers du mahdi ont été achetés par un cheik, qui compte en faire une spéculation en exigeant d'eux une forte rançon. On hésitait d'abord à vendre le supérieur, le R. P. Louis Bonomi, mais, à la fin, il fut cédé à un prix quadruple des autres. Toutefois, ces nouvelles méritent confirmation. Le bruit qui avait couru, et d'après lequel le mahdi aurait fait massacrer les chrétiens prisonniers, a été démenti par l'agence Stephani, sur des nouvelles reçues de Khartoum. Le général Hicks a télégraphié au Caire que les missionnaires italiens sont tous vivants.

Le Dr Schweinfurth, au Caire, et M. Hansal, à Khartoum, ont reçu d'**Emin-bey** et du **Dr Junker** des lettres dont nous ne pouvons donner qu'un extrait. Le courrier qui les a apportées de Lado au Caire n'a mis que 45 jours pour franchir cette distance de 3000 kilom. Sous l'administration d'Emin-bey, les provinces équatoriales deviennent une source de revenus pour le gouvernement égyptien. Il a su inspirer aux indigènes le goût du travail; le blé, le maïs prospèrent; les arbres fruitiers des Indes, le bambou de Birmanie et de Chine ont été introduits et répandus le plus possible; des animaux domestiques : dindes, canards, oies, lapins, etc., ont été acclimatés. Les magasins du gouvernement regorgent des produits du pays : ivoire, tamarin, plumes d'autruche, beurre de Galam,

[1] D'après le *Morning Post*, des pourparlers ont lieu entre des émissaires anglais et le faux prophète, relativement à la cession de Khartoum, et à l'établissement d'un royaume nègre sur le Haut-Nil sous le protectorat de l'Angleterre.

huile d'arachides, peaux, etc., dont Emin-bey envoie à Khartoum des quantités considérables. Profitant des conseils du Dr Junker au sujet des facilités offertes pour le transport des produits du pays des Mombouttous, par l'Ouellé et le Kibali, il en a abrégé de beaucoup la durée. Après avoir reconnu la route du Kalika au Nil [1], il a fait une excursion par Rimo et Kabayendi vers l'ouest, pour visiter le pays du sultan Mbio. Mais, en y arrivant, il apprit que ce prince, malgré les promesses de Lupton-bey, gouverneur du Bahr-el-Ghazal, de s'abstenir de toute mesure violente à son égard, avait été attaqué et fait prisonnier par les forces réunies dans cette province. En outre, les Denkas, dans le voisinage de Djour-Ghattas, résidence de Lupton-bey, et les Bongos qui habitent plus au sud, s'étaient révoltés contre le gouverneur, qui s'était trouvé dans l'impossibilité d'envoyer à Slatin-bey, au Darfour, les renforts que celui-ci demandait contre les partisans du mahdi. Emin-bey a dû établir une nouvelle route par le Makaraka, Gosa, Mandouggou et Wau, pour l'échange des communications entre Lado et le Bahr-el-Ghazal. Les envois de lettres, du pays de Semio, où a été le Dr Junker, à Lado, et retour, se sont faits très régulièrement, grâce à la fidélité des chefs nyams-nyams, auxquels Junker a su inspirer confiance, et qui se sont transmis consciencieusement de l'un à l'autre toutes les dépêches adressées à l'explorateur, ainsi que les caisses des collections envoyées par celui-ci, de chez Semio à Lado, sur une distance de plus de 800 kilom. en ligne directe. Lado paraît devoir devenir le centre des communications de cette partie de l'Afrique centrale avec la Méditerranée et la mer Rouge. Aujourd'hui le trajet de Lado au Caire se fait en 45 jours; lorsque la voie ferrée unira Souakim à Berber, il sera abrégé de 15 jours. La lettre du Dr Junker, du 1er août 1882, à M. Hansal, ne contient pas de renseignements nouveaux sur ses explorations dans le bassin de l'Ouellé, si ce n'est qu'étant parti de Kubbi (voir la carte) pour se diriger vers le sud, il traversa le Bomokandi; puis, continuant à marcher vers l'ouest par un chemin très difficile, il passa la ligne de partage des eaux de cet affluent de l'Ouellé, et arriva dans le territoire d'un prince mombouttou nommé Mombélé; là il atteignit, à 6 fortes journées de marche de Tangasi, la Népoko, cours supérieur de l'Arouimi, probablement à son coude le plus septentrional, avant qu'elle tourne au S.-O. pour se rendre au Congo. Dans une lettre adressée à Emin-bey, le Dr Junker exprime le désir de se rendre à une sériba de Rafaï-Agha, au delà de l'Ouellé, dans le pays des Ababouas, à l'ouest de Bakangaï.

[1] Voir la carte de l'exploration du Dr Junker sur le Haut-Ouellé, p. 116.

L'*Esploratore* a enfin reçu du capitaine **Casati** des lettres qui vont du 10 septembre 1881 au 13 avril 1883. Parti pour le Bahr-el-Ghazal, il a exploré le pays des Abacas, des Nyams-Nyams et des Bambas, visité les séribas de Kubbi, de Gango et de Tangasi, et relevé le Bomokandi. Retenu prisonnier chez le sultan Ssanga, il réussit à s'échapper et se rendit à Kanna et à Bakangaï, puis dans le territoire des Nyams-Nyams, d'où il tenta de pénétrer chez les Ababouas, mais il ne put y réussir, alors il campa le long de l'Ouellé, dont il fit le relevé, avec une escorte de 30 hommes mis à sa disposition par Emin-bey.

L'expédition **Godio-Pennazzi** est rentrée en Italie, après avoir exploré un territoire nouveau entre Kassala et Matama. De Souakim, elle atteignit Kassala par la route des caravanes, puis remonta le Gasch jusqu'aux monts Sogoda, et, par le pays des Basens, elle arriva aux monts Tokora et à la station d'El-Héféra sur le Taccazzé. Après une excursion dans la *mazaga* d'Abyssinie, elle se dirigea vers le S.-S.-O., franchit le Salaam et parvint à Matama. Le retour s'opéra par la vallée de l'Atbara jusqu'à Kassala, et, de là, par la vallée de Barka et par Keren à Massaoua. L'expédition a fait d'importantes collections d'histoire naturelle.

M. **Aubry** a employé le temps pendant lequel l'expédition française organisait à **Obock** sa caravane pour le Choa, à faire des études assez complètes sur la nouvelle colonie française. Le plateau qu'elle occupe est supporté par d'immenses falaises, et coupé par une vallée terminée par un delta où aboutissent les torrents ; au delà, du N.-E. au S.-O, s'étend une chaîne de hautes montagnes, dont M. Aubry a étudié la formation ; il a en outre exécuté des sondages et fait des recherches pour trouver de l'eau douce, et constaté la présence de sources chaudes et sulfureuses.

Dans son entrevue avec le sultan Mohamed-Anfari, **Antonelli** a demandé à ce prince d'engager ses sujets à porter leurs marchandises à **Assab**, de tenir ouverte une route allant de cette colonie italienne à Ifat, dans le Choa, d'établir des stations le long de cette route, et de permettre aux Italiens de voyager librement et en toute sécurité sur le territoire du sultan, qui punirait sévèrement tout Danakil coupable d'injures envers un sujet italien, de même que les autorités italiennes châtieraient tous ceux de leurs ressortissants qui feraient tort à des sujets d'Anfari. Celui-ci a répondu favorablement à ces demandes, et a promis d'envoyer, avec l'expédition italienne, un de ses représentants au roi Ménélik. Si celui-ci conclut un traité d'amitié avec le roi d'Italie, Anfari signera de son côté une convention avec ce même souverain, et tous les

Italiens qui voudront venir chez lui seront les bienvenus. — Ménélik a écrit, à la Société italienne de géographie à Rome, une lettre en amharique, dont Mgr Massaia a fait une traduction publiée dans le *Bulletin* de cette société. Le roi attendait avec impatience l'arrivée d'Antonelli, pour s'entendre avec lui au sujet des collections et des documents laissés par le marquis Antinori, et sur lesquels il veille avec soin.

M. **Soleillet** a adressé de **Kaffa**, à M. le ministre de l'instruction publique de France, un rapport sommaire sur son voyage à partir d'Obock. Nous y avons remarqué les particularités suivantes. De la mer à l'Haouasch, le vaste plateau que l'on traverse rappelle, par ses grandes ondulations, sa flore et sa faune, les plateaux du Sahara. Au point où Soleillet a passé l'Haouasch, par 10° lat. N. et 38° long. E. de Paris environ, la rivière coule au milieu d'un massif volcanique, remarquable par le grand nombre de sources thermales qui l'arrosent. D'**Obock à Kaffa**, l'explorateur a constaté presque partout la présence du fer; mais les nombreuses pierres noires qui *brûlent*, au dire des indigènes, et et qui ont fait croire à la présence de la houille, ne sont, du moins celles qu'il a vues ou qu'on lui a apportées, que des pierres schisteuses ou des lignites sulfureux. Partout encore, d'Obock à Kaffa, Soleillet a constaté que la protection de Ménélik suffit pour assurer la sécurité du voyageur; toutes les tribus reconnaissent son autorité. D'autre part, une lettre écrite d'Ankober, depuis son retour du Kaffa, donne des détails sur son voyage et son séjour dans les territoires au sud-ouest du Choa. D'Ankober, il a traversé de grands plateaux cultivés et couverts de pâturages, et a atteint la Guébé, affluent de l'Oromo qui se jette dans l'Océan Indien. Après l'avoir franchie, il est entré dans le Djema, royaume musulman vassal du Choa, qu'aucun Européen n'avait encore visité. Le caféier y compose presque exclusivement le sous-bois des forêts; les fruits sèchent sur les arbustes sans qu'on songe à les ramasser; la population, qui ne fait pas de commerce à l'extérieur, n'en cueille que juste ce dont elle a besoin pour elle-même. Le roi du Djema et sa mère firent bon accueil à M. Soleillet et lui donnèrent une escorte pour l'accompagner jusqu'à Kaffa, où deux Européens seulement, M. d'Abbadie et Mgr Massaia, avaient pénétré avant lui. Le Kaffa est formé d'un réseau de petites vallées bien abritées, entourées de hautes montagnes; à en juger par la beauté de sa végétation, il doit être extrêmement fertile; le café y est indigène; on l'y cultive en abondance; il y est très beau, très bon et à vil prix. M. Soleillet est revenu à Ankober par le Guéra, le Limou et le Goma, pays tributaires du Choa.

Des deux explorateurs qui se rendent au Victoria Nyanza par le **Kilimandjaro**, M. **J. Thomson** a pris une route passant au nord de cette montagne, tandis que le Dr **Fischer** en a suivi une qui l'a conduit par le pied S.-O. de ce massif. Parti de Mombas, Thomson s'est rendu assez rapidement à Mdara et à Boura, en explorant, avec autant de soin que le lui permettait la vitesse de sa marche, la région du Taïta, la première terrasse que l'on rencontre à partir de la côte, et sur laquelle ses connaissances géologiques nous promettent d'instructifs renseignements. De Boura il s'est dirigé sur Taveta, pour remonter ensuite vers le nord, contourner le Kilimandjaro, et atteindre la rivière Sabaki pour la remonter et en explorer les sources. Le 5 mai il est arrivé à Dgare-na-Erobi, par 3°5′ lat. S. et 34°, 40′ long. E. de Paris. Là il apprit que le Dr Fischer, parti de Tanga par une route plus méridionale, n'était qu'à quelques journées de marche en avant de lui. A la tête de 800 hommes (les 350 de sa caravane, et sans doute ceux d'une autre caravane, à laquelle la sienne s'étant adjointe), il s'était ouvert, par la force, une route à travers le territoire des Masaïs, mais plusieurs de ceux-ci avaient été tués, entre autres un de leurs chefs. Dans ces circonstances, et ne se sentant pas en force pour tenter le passage au milieu de ces tribus surexcitées, Thomson quitta de nuit Dgare-na-Erobi, revint à Taveta, où il fit camper ses hommes, puis redescendit, avec quelques-uns seulement, à Mombas pour y prendre des renforts. Il comptait en repartir promptement pour Taveta, et passer de là à Aroucha, par une route au sud de celle qu'il avait suivie dans sa première tentative.

Nous sommes sans nouvelles des expéditions internationales, non plus que de celles des Comités nationaux français et allemand. En revanche nous avons appris par une lettre de M. Ledoulx, consul de France à **Zanzibar** que Mgr. Lavigerie a fait partir six nouveaux missionnaires destinés à renforcer les stations du Victoria Nyanza, de Tabora, d'Oudjidji et du Massanzé. M. Ledoulx ajoute que les missionnaires romains des stations de la côte ont enrichi la littérature souahéli, — qui, grâce aux missions protestantes, possède déjà quelques livres élémentaires, — d'un dictionnaire français-souahéli et souahéli-français, qui va être livré à la publicité[1]. Cette œuvre a une importance majeure, la langue souahéli étant parlée du Cap Guardafui à Sofala, dans tout le territoire qui s'étend de la côte au Tanganyika, et en outre à Sokotora, aux Comores, à Mayotte, à Nossi-Bé et même à Madagascar.

[1] Nous rappelons qu'il existe déjà des grammaires de la langue souahéli, par Steere et Krapf, et que ce dernier en a laissé un dictionnaire qui est sous presse.

D'après une lettre de M. Maples au journal *Central Africa*, les missionnaires de **Masasi** ne croient pas prudent de conserver cette station, où la vie de leurs indigènes serait constamment exposée aux attaques des Magwangwaras. Ils songent même à renoncer à l'annexe de Néouala, et cherchent pour s'établir un point plus près de la côte. Un moment ils ont eu l'intention de se transporter sur le plateau de Makondé, au-dessus de la résidence du chef Matola, bienveillant à leur égard ; mais l'incertitude sur la question de savoir si des forages pourraient y amener de l'eau potable les empêcha de rien décider à ce sujet. Ils penchaient plutôt pour un établissement à Lilimbi, à une journée et demie de la côte, à égale distance de Kimbaré et de Sudi. L'eau y est abondante et excellente ; le sol fertile convient parfaitement à la culture du riz et de la canne à sucre. A 8 kilomètres de Lilimbi se trouve Msua, d'où l'on peut descendre en bateau jusqu'à Sudi, à 40 kilom. Le chef de Lilimbi est un Makondé, nommé Chikambo, favorable aux missionnaires. Les hommes envoyés à Lindi, pour y acheter des marchandises destinées à obtenir la liberté des derniers captifs des Magwangwaras, étaient attendus à Masasi, et devaient en repartir pour Ngoï.

Il résulte d'explications données à la Chambre des députés de Lisbonne par le ministre de la marine, que le gouvernement britannique a adressé au Portugal une note, pour appeler l'attention du cabinet de Lisbonne sur les périls que pourrait faire courir, aux missions anglaises de Blantyre et de Livingstonia, la prolongation des hostilités entre le chef **Chipitula** et les autorités portugaises, les nègres, dans leurs guerres contre les Européens, traitant indistinctement tous les blancs en ennemis. Au reste, au dire du ministre portugais, la prise d'armes de Chipitula n'a pas l'importance que lui ont attribuée certains journaux. Ce chef, poursuivant une de ses femmes qui s'était réfugiée au poste portugais de Messingir, attaqua ce poste ; mais le gouverneur de Quilimane prit immédiatement les mesures nécessaires pour repousser cette attaque. En outre, le gouverneur général de Mozambique lui envoya une canonnière, qui a dû lui permettre d'agir vigoureusement et promptement pour rétablir l'ordre dans ce district.

Laissant aux journaux politiques le soin de renseigner nos lecteurs sur les incidents du conflit franco-malgache, nous compléterons ce que nous avons dit dans nos deux précédents numéros sur l'**esclavage à Madagascar**, par les renseignements suivants que le missionnaire Moss, après un voyage à Mandritsara et à Anonibé, a communiqués au journal *The Chronicle*, de la Société des missions de Londres. Un voyage avec un

missionnaire, dans une partie reculée de l'île, est considéré par l'esclave comme une occasion favorable pour se soustraire aux tourments d'un maître dur et tyrannique. Pour obvier à ce danger, il faut que l'esclave présente au voyageur le consentement de son maître, par écrit, avant de pouvoir être engagé pour le voyage. En outre, il faut envoyer aux officiers du gouvernement son nom et ceux de son maître et du voyageur, avant de pouvoir obtenir le passeport nécessaire. Mais ces précautions servent à peu de chose, car l'esclave qui songe à s'échapper donne des noms supposés, ou présente un faux certificat de consentement, qu'on n'a pas le temps de changer ni même d'examiner. Pendant un certain nombre de jours, tout va bien; puis l'esclave se dit malade, il faut le renvoyer, le voyageur croit qu'il retournera chez son maître, mais en réalité ce n'est pas son intention, et le maître ne le voit pas reparaître. Deux fois, pendant son voyage, M. Moss en a fait l'expérience. Je ne sache rien, dit-il, de plus démoralisant, ni de plus contraire à tout progrès dans les institutions sociales des Malgaches, que l'esclavage domestique.

Une compagnie au capital de 300,000 L. st., s'est formée sous le titre de **Graskop Gold Mining company,** pour acheter la concession de Graskop Farm, située au centre des districts aurifères les mieux connus et les plus riches du district de Lydenbourg, dans le **Transvaal,** à 1500^{m} ou 2000^{m} au-dessus de la mer. Les études faites ont constaté que l'or est distribué à peu près partout sur la propriété. Dans les terrains élevés on trouve de nombreux filons dans une formation de quartz, tandis que dans les terrains bas il y a abondance de dépôts aurifères alluviaux, aussi bien qu'ample approvisionnement d'eau pour les travaux hydrauliques. La concession peut être atteinte, de la baie de Delagoa, par une bonne route de 190 kilomètres, ou de Capetown, en dix jours, par chemin de fer et voiture de poste, en passant par Kimberley, ou encore de Natal, en six jours seulement, par chemin de fer et voiture.

Les *Regions beyond*, journal de la Livingstone Inland Mission, nous apportent le récit du voyage d'un jeune missionnaire M. **Arnot,** de Durban à **Lea-lui,** résidence du roi des Barotsés, sur le **Haut-Zambèze.** Parti de Natal à la fin de l'année 1881, il passa les monts Drakensberg, puis le Vaal, et arriva à Potchefstrom, où il se reposa quelques jours. Traversant ensuite le Transvaal, il atteignit le Limpopo et Schochong à la fin de mars, après un voyage de 35 jours. Le chef Khamé le reçut très cordialement. La condition morale exemplaire de la ville, la stricte prohibition des spiritueux, la politique noble et désintéressée du

souverain, et la bonté comparative de son peuple le remplirent d'admiration. Là il apprit le sechuana, dans l'intention de pénétrer plus avant dans l'intérieur, puis, au bout de cinq mois, il se mit en route pour le Zambèze, à travers le désert de Kalahari, malgré les lions, les léopards et les hyènes qui y abondent, malgré les guerres intestines des indigènes, et surtout malgré la disette d'eau dont il eut beaucoup à souffrir. Heureusement sa santé fut toujours bonne pendant ce voyage, et, quoique souffrant de la faim et de la soif, il fit parfois 60 kilomètres par jour. Arrivé au Zambèze, il y trouva les Barotsés indisposés contre les missionnaires, qui, après leur avoir promis de les instruire les avaient quittés. Lorsqu'ils comprirent que M. Arnot était décidé à s'établir au milieu d'eux, ils l'accueillirent favorablement et lui permirent de traverser le fleuve; mais, avant d'arriver à Lea-lui, il tomba malade de la fièvre, et reçut les soins d'un Anglais, M. Blockley, marchand établi à Panda-ma-tenka. Au bout de quelques semaines il put se remettre en route, et, sur tout son passage, jusqu'à Lea-lui, il reçut l'accueil le plus empressé de la part des natifs. Sa dernière lettre, écrite de Lea-lui, raconte la réception amicale que lui fit le roi, auprès duquel l'introduisit M. Westbeech, autre marchand anglais, établi à Panda-ma-tenka, qui l'avait précédé et lui facilita son premier établissement.

Le gouvernement portugais a reçu de l'Angola un memorandum, signé par les principaux résidents et négociants de cette province, réclamant l'occupation effective des territoires situés au nord d'**Ambriz**, mesure indispensable, disent-ils, pour assurer la sécurité du commerce dans cette région, et afin d'y rendre possible le développement régulier de beaucoup d'entreprises, pour lesquelles l'incertitude de la situation actuelle constitue une entrave des plus sérieuses et des plus nuisibles. Cette demande semble prouver que l'occupation de cette région par les Portugais n'a point été effective jusqu'ici, ce que confirment les expériences faites par les membres de l'expédition allemande à la côte du Loango, du Chiloango au Congo, et les paroles de l'un d'eux, M. le Dr Güssfeldt, rappelées par M. G. Darmer, dans le dernier numéro des *Verhandlungen* de la Société de géographie de Berlin. D'après lui, jamais aucune puissance européenne n'a réussi à s'établir sur un point quelconque de la côte du Loango. Le Portugal l'a essayé, mais, de fait, les nègres y ont conservé leur complète indépendance. Ce fut toujours avec des chefs nègres que l'expédition allemande eut à traiter, comme Stanley l'a fait pour le Comité d'études du Haut-Congo, et de Brazza pour la France.

D'après une dépêche adressée de Londres au *Temps*, **Stanley** a

signé un traité avec le chef d'un territoire situé à plus de 200 kilomètres de Stanley-Pool. D'autre part, un correspondant du *Journal de Genève* lui écrit, d'Amsterdam, qu'il s'est procuré la copie de deux traités conclus, au nom de Stanley, par le lieutenant Valck et deux de ses collègues, lieutenants également. D'après l'un de ces traités, rédigé en français, le roi Jonga de Selo reconnaît la souveraineté du Comité d'études du Haut-Congo, aux agents duquel il accorde droit de séjour et de commerce, s'engageant à fournir la corvée, en échange de quoi, Stanley et le Comité promettent de donner à perpétuité à Jonga et à ses descendants deux pièces d'étoffe. L'attention du gouvernement belge a été attirée sur cette question de souveraineté reconnue au Comité d'études du Haut-Congo, et M. Frère-Orban a répondu que le gouvernement belge est étranger à l'œuvre du Comité. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là un nouveau sujet de complications dans la question du Congo, et un nouveau motif de désirer qu'elle soit étudiée par une commission, nommée *ad hoc*, de délégués des principaux états civilisés, chargés d'établir la neutralité de cette grande voie commerciale. Nous croyons savoir qu'elle sera prochainement traitée à Munich, dans la réunion annuelle des membres de l'Institut de droit international. — Quoi qu'il en soit, les Zanzibarites employés par Stanley ne paraissent pas devoir rendre facile la tâche de ceux qui travaillent à introduire la civilisation sur les rives du Congo. Armés de fusils à tir rapide, ils sont, pour les natifs et leurs chefs, un sujet d'effroi beaucoup plus que de considération. — La maladie continue à faire des victimes dans les rangs des employés du Comité d'études ; l'*Étoile belge* a annoncé la mort de M. Grangh, sous-lieutenant au régiment des carabiniers, et de M. Roubinet, mécanicien. Mais Stanley ne cesse pas non plus de faire de nouvelles recrues. C'est ainsi que, d'après l'*African Times*, il a enrôlé 200 hommes de la tribu belliqueuse des Haoussas, qui se rendront au Congo à titre de travailleurs. Quelques centaines de Haoussas seront aussi conduits à Stanley par le capitaine Lonsdale, qui a déjà fait une expédition à Coumassie, et auquel le Colonial Office a permis de conclure, pour trois ans, un engagement avec la Société internationale d'exploration du Niger et du Congo (?) Le *Standard* annonce qu'il est déjà parti avec sa suite pour le Niger, et qu'il doit s'ouvrir une route par terre, jusqu'à ce qu'il rencontre Stanley sur le Congo. Il est autorisé à enrôler autant d'hommes qu'il le jugera nécessaire pour la sécurité de l'expédition. On annonce aussi, de Loanda, que Stanley se prépare à fonder à Molemba une station et de grands entrepôts pour le commerce de l'ivoire.

Au **Gabon,** arrivent des colons français, pour y fonder des établissements agricoles ; afin de favoriser l'extension des cultures locales, en les protégeant contre la concurrence du dehors, le commandant supérieur de la colonie a été autorisé à augmenter les droits d'entrée sur les produits similaires de provenance étrangère. D'autre part, il a interdit aux factoreries européennes d'importer des armes ou des munitions pour les vendre aux indigènes, devenus plus ou moins hostiles aux projets de **Brazza.** Celui-ci, après avoir remplacé les marins des postes de Loango et de Punta-Negra par des hommes faisant partie du personnel de la mission, est parti pour l'intérieur. Que trouvera-t-il sur le Haut-Congo, dans le territoire que lui a concédé Makoko ? Le *Jornal do Commercio*, de Lisbonne, a annoncé que ce chef a été déposé, non par sa tribu, mais par un suzerain dont le nom n'est point indiqué ; et une dépêche de Lisbonne donne le nom de son successeur, qui s'appelle Mpumo-Ntaba.

Le gouvernement de **Libéria** n'a pas reconnu l'annexion, à la colonie de **Sierra Léone,** du territoire sur lequel plusieurs rois de la côte avaient demandé à l'Angleterre d'étendre son protectorat. Le Sénat de Monrovia, croyant avoir des droits sur une partie de ce territoire, a demandé au gouvernement de Washington d'intervenir en sa faveur auprès du cabinet anglais, pour l'amener à renoncer aux prétentions basées sur la demande des rois sus-mentionnés. Le président des États-Unis a saisi avec empressement cette occasion de manifester son intérêt pour la république de Libéria, et des négociations ont été entamées avec l'Angleterre pour tâcher d'arranger le différend à l'amiable.

La Société de géographie de Rochefort a reçu, de Ténériffe, des nouvelles de l'expédition du *Talisman*. **De Mogador aux Canaries,** elle a fait pendant huit jours des draguages, de 5 h. du matin jusqu'au coucher du soleil, quelquefois même relevant la dernière drague à la lumière des lampes Edison. Elle a recueilli une ample moisson de choses curieuses : poissons rares, crustacés nouveaux, éponges siliceuses, etc. Entrée dans l'archipel des Canaries par le détroit de la Bocayna, entre Lanzarote et Fuerteventura, elle s'est ensuite dirigée vers le mouillage de Ténériffe. M. Milne Edwards s'est rendu à Orotava avec le personnel civil de l'expédition ; M. Filhol, professeur à la faculté des sciences, et M. Poirault, préparateur au Muséum et photographe de l'expédition, devaient effectuer l'ascension du pic de Teyde pour y faire des observations. De Ténériffe, le *Talisman* doit encore explorer l'archipel des Canaries, puis il se dirigera vers les îles du Cap-Vert, en fouillant pendant une vingtaine de jours la partie de l'Atlantique comprise entre ces

deux groupes d'îles. Après une relâche à Saint-Vincent, il fera route pour les Açores, en explorant la mer des Sargasses.

La commission espagnole envoyée à Mogador pour prendre possession du territoire de **Santa Cruz de Mar Pequena,** cédé à l'Espagne par le Maroc, se trouve dans un grand embarras, par le fait qu'il n'existe pas moins de quatre points désignés sous ce nom par les explorateurs et les Sociétés de géographie. Elle incline à occuper l'endroit de ce nom qui se trouve dans le sud du Maroc, mais les délégués marocains cherchent à l'en détourner, les tribus du littoral ayant déjà laissé la « North African Company » établir des comptoirs sur cette partie de la côte. Le sultan du Maroc offre à la commission espagnole le choix de l'emplacement qui pourrait le mieux convenir à l'Espagne pour y établir un port, sur une ligne de côtes de 160 kilom. au sud de Mogador; mais le gouvernement espagnol, comprenant que la création d'un port et d'un établissement sérieux sur cette côte sera très coûteuse, et entraînera un déploiement de forces considérable, paraît disposé à se rattacher à la proposition faite par le sultan en 1882, d'échanger le Santa-Cruz introuvable, contre un territoire plus rapproché de la Méditerranée et du détroit de Gibraltar.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français a décidé de continuer la voie ferrée de Méchéria à Aïn-Sefra.

Le colonel Négrier a établi à Aïn-Aïssa, à 80 kilom. de Méchéria, dans une gorge encaissée entre de hautes montagnes boisées, un sanitarium, où les soldats malades sont envoyés en convalescence.

A la suite des travaux topographiques exécutés dans le Sud-Oranais, sous la direction du capitaine de Castries et des lieutenants Brosselard et Delcroix, une carte au 1/400000 a été dressée de cette région jusqu'à Figuig, dont la position se trouve pour la première fois déterminée par des observations scientifiques.

M. H. Duveyrier a communiqué à la Société de géographie de Paris, que les topographes français en Tunisie ont découvert, au S.-E. de Bahiret-El-Biban, tout près de la mer, un immense chott, nommé Boû-Guerâra, qui s'étend à peu près du S. au N. Dans le voisinage on a trouvé des ruines romaines importantes.

M. Linant de Bellefonds, un des plus anciens explorateurs de la vallée du Nil et du Soudan, père de celui qui a visité Mtésa, vient de mourir au Caire à l'âge de 83 ans.

Sous le titre de « Factoreries françaises du Golfe Persique et de l'Afrique orientale, » il s'est formé une société pour le commerce franco-oriental d'importation et d'exportation.

La mission italienne dirigée par Bianchi est heureusement arrivée à Samera, où se trouvait le roi d'Abyssinie auquel elle a remis les présents du roi d'Italie.

Mgr Lasserre, coadjuteur du vicaire apostolique des Gallas, a obtenu de Ménélik l'autorisation de s'établir, avec deux missionnaires, chez les Ittous Gallas qui lui sont soumis.

M. G. Revoil a quitté Zanzibar le 1er mai pour son expédition chez les Somalis, mais la mousson du S.-O. n'a pas encore permis de recevoir de ses nouvelles à Zanzibar.

Le bruit s'est répandu de la mort du roi Mtésa, mais, d'après les dernières lettres reçues de l'Ouganda par la Société des missions anglicanes, datées du 28 février, il était toujours vivant et rien ne faisait pressentir sa fin.

Un traité d'amitié, de commerce et de navigation entre l'Italie et Madagascar a été signé à Londres, par M. Nigra et les ambassadeurs Hovas, sur la base du traitement de la nation la plus favorisée.

Malgré son aversion pour les missionnaires, Makatou, chef des Bawendas des Zoutpansberg, qui refusait de se soumettre aux Boers, a cédé aux invitations de MM. Creux et Beuster, missionnaires aux Spelonken, et a consenti à payer un tribut au gouvernement du Transvaal.

Le major Machado, qui était venu à Lisbonne pour conférer avec le gouvernement portugais au sujet du chemin de fer de la baie de Delagoa à Prétoria, est reparti pour le Transvaal, afin de compléter le tracé de la section d'Incomati à Prétoria. Une société s'est fondée à Lisbonne pour demander la concession de cette ligne.

Une dépêche de Durban a annoncé la mort de Cettiwayo, tué avec toutes ses femmes, son fils, son frère et la plupart de ses chefs par Usibepu, qui triomphe dans tout le Zoulouland.

La Colonie du Cap s'étant montrée impuissante à administrer le Lessouto, le gouvernement anglais s'est décidé à reprendre le protectorat sur cet État, à la condition que l'État libre d'Orange protège ses frontières, et que la Colonie du Cap paie une partie des dépenses passées.

M. Pettersen et M. le Dr Sims ont fondé à Stanley-Pool une nouvelle station pour la Livingstone Inland Mission. M. Sims a bien vite commencé à soigner les malades, ce qui lui a gagné la confiance des indigènes. Ceux-ci ne travaillant pas encore suffisamment pour faire produire à leurs terres les provisions nécessaires au nombreux personnel européen établi à Stanley-Pool, le prix des denrées y a beaucoup augmenté. Le vapeur le *Henri Reed*, destiné au Haut-Congo, partira au commencement d'août.

La Société de géographie de Berlin a chargé une commission d'élaborer un plan pour les explorations ultérieures en Afrique, sur la base des découvertes les plus récentes, et spécialement de celles faites par Flegel, Pogge et Wissmann dans leurs derniers voyages.

M. Mattéi, consul de France à Brass, a envoyé à la Société de géographie de Paris des notices sur plusieurs localités de la région du Niger : Onitza, Igbébé,

Egga, Loko, Lokodja, etc., ainsi qu'une carte photographiée du bassin du Niger.

Il ressort d'un rapport du Rév. Philipps, missionnaire natif à Ode-Ondo, dans le Yoruba, que le traité conclu il y a deux ans avec le roi de Ondo, par le gouverneur de Lagos, a été annulé. Le roi a écrit au gouverneur que ni lui ni ses chefs n'ont pu triompher de leurs appréhensions, quant aux résultats de l'abolition des sacrifices humains à Ésu et à Oramafé, deux divinités révérées depuis un temps immémorial.

Sur la demande de plusieurs chefs de la Côte des Esclaves, le protectorat de la France a été établi sur les territoires de Petit-Popo, Grand-Popo et Porto-Seguro, entre les possessions anglaises de la Côte d'Or et Whydah, au delà de laquelle se trouve le territoire de Porto-Novo, sur lequel le protectorat français était déjà reconnu.

La Compagnie française du Niger a perdu quatre de ses employés, MM. Fourtier, Clairambault, Robin et Thomas; l'un s'est noyé, les autres sont morts de la fièvre ou ont été empoisonnés.

Le Rév. Dr Flickinger a fait une excursion le long des rivières sur lesquelles doit naviguer le *John Brown* pour la mission américaine de Mendi. Après en avoir mesuré la largeur et la profondeur, il est revenu en Angleterre donner à M. Edward Hayes, de Stratford, des ordres pour la construction du steamer.

Le Dr Rück, qui était parti de Boké sur le Rio Nunez, pour se rendre au Fouta-Djallon, a été arrêté par l'almamy, qui ne veut plus laisser de blancs arriver dans son pays. Le voyageur eut beau en appeler aux traités conclus avec MM. Olivier de Sanderval et le Dr Bayol, il fut maltraité et dépouillé de tout ce qu'il possédait. Il dut revenir à Boké; cependant il n'était point découragé, et comptait faire une nouvelle tentative pour pénétrer dans l'intérieur.

Le chef indigène Ghowé ayant commis des incursions sur le territoire de Sherbro, voisin de Sierra Léone, le major Talbot a brûlé la ville de Kwatamaha, massacré les habitants de Kahun et fait raser Jalliah, après l'avoir pillée et brûlée.

Les membres de la première section de la Société de géographie commerciale de Paris ont protesté, au sujet de la convention franco-anglaise relative à la délimitation des possessions anglaises et françaises sur la côte occidentale d'Afrique. Ils trouvent cette délimitation défectueuse en ce qui concerne le Fouta-Djallon et les îles de Loos, et demandent que la ligne de démarcation passe par le 9° lat. N., sauvegardant le Fouta-Djallon et les sources du Niger.

M. Demaffey est revenu du Sénégal après avoir pu réaliser son projet d'exploration dans le Bambouk, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro. Nous y reviendrons. Il avait précédé à Saint-Louis la colonne expéditionnaire du colonel Borguis-Desbordes, qui ne put entrer dans la ville où on la croyait ravagée par le typhus. Ramenée en France par le *Richelieu*, elle est retenue en quarantaine au lazaret de Pauilhac. Son chef est resté à Saint-Louis.

M. H. d'Arpoare, agronome du gouvernement portugais à la côte de Guinée, y a

fait des essais de cépages sur une vigne tubéreuse, à laquelle il a donné son nom : « vitis arpoarii. » Ses essais paraissent avoir très bien réussi.

M. Claude Trouillet, qui se rend au Fouta-Djallon, a passé à Boulam, et a envoyé à la Société de géographie de Paris quelques notes intéressantes sur cette île, qui fait partie de l'archipel des Bissagos.

M. Seignac, commandant de Nossi-Bé, a été nommé gouverneur du Sénégal en remplacement de M. Servatius, décédé.

M. Jaques, déjà précédemment missionnaire à Sedhiou, retournera prochainement à Saint-Louis pour aider M. Taylor.

Quelques amis de la mission française au Sénégal ont fait venir en France trois jeunes nègres, qui seront élevés dans la colonie agricole de Sainte-Foy, et préparés à retourner à St-Louis comme cordonniers, tailleurs, menuisiers, peut-être même instituteurs et évangélistes.

Le projet de loi relatif à la pose d'un câble télégraphique sous-marin, entre l'île de Ténériffe et Saint-Louis du Sénégal, a été voté par les Chambres françaises.

Une expédition hydrographique a été faite aux côtes du Maroc par le capitaine de Kerhallet et M. Vincendon Dumoulin, ingénieur hydrographe.

A l'occasion du trafic des esclaves signalé récemment dans plusieurs places du Maroc, une interpellation a eu lieu dans le Parlement anglais. Lord E. Fitzmaurice a répondu que le Foreign Office s'occupe de ce sujet, et que les documents qui s'y rapportent seront prochainement soumis aux Chambres.

LA PART DES SUISSES

DANS L'EXPLORATION ET LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE

Nous n'avons pas la prétention d'attribuer aux Suisses une part considérable dans l'œuvre africaine ; comparée à celle qu'y ont prise et qu'y prennent encore les Portugais, les Anglais, les Français, les Allemands, les Italiens et les Belges, la nôtre paraît même fort restreinte ; et sans doute, auprès des noms de Livingstone, de Cameron, de Stanley, de Serpa-Pinto, de Savorgnan de Brazza, de Lenz, de Pogge et Wissmann, de Matteucci et Massari, pour ne nommer que les plus réputés, les noms des explorateurs suisses pâlissent singulièrement. Cependant, le ciel étoilé ne nous présente pas seulement des astres de première grandeur, et, quelque modeste que soit notre place dans le champ de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, il est intéressant de voir combien un peuple petit comme le nôtre, sans colonies sur la côte d'Afrique, et sans subsides de la part des gouvernements ou des sociétés de géographie, a pu fournir de voyageurs et de missionnaires, pour concourir à la décou-

verte de ce continent et au relèvement intellectuel et moral de ses habitants. Aussi croyons-nous que, même pour nos abonnés de l'étranger, l'exposé que nous allons faire ne sera pas sans intérêt.

Il va sans dire que nous ne renoncerons pas à parler de ceux des Suisses qui, ne pouvant organiser d'expéditions personnelles, se sont mis au service de sociétés étrangères, telle que la Société africaine de Londres, de gouvernements étrangers comme celui de Berlin, ou de sociétés missionnaires protestantes comme celle de Paris. A cet égard nous aurons à réclamer comme Suisses plusieurs voyageurs, originaires de la partie allemande de notre patrie, et que M. W. Koner, le savant rédacteur de la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin, dans un mémoire sur la part des Allemands dans la découverte et l'exploration de l'Afrique, a classés parmi ses compatriotes.

Ce fut au service de la Société africaine de Londres qu'entra J.-L. Burckardt, Bâlois d'origine, quoiqu'il fût né à Lausanne et qu'il eût fait une partie de ses études à Neuchâtel. Mungo-Park, parti de la côte de la Sénégambie, venait d'ouvrir la route du Soudan et de faire connaître une partie du cours supérieur du Niger, lorsque, en 1806, échappant au service militaire français auquel les Suisses étaient alors soumis, notre concitoyen se rendit à Londres, pour y étudier avec ardeur l'arabe et les sciences naturelles, afin de se mettre aux ordres de la « Société africaine. » Celle-ci, il est vrai, ne l'envoya pas au Niger, mais en Syrie d'abord, pour s'y familiariser avec la langue, l'histoire et la géographie des Arabes, ainsi qu'avec l'Islam, et pour explorer le pays au delà du Jourdain. Ce ne fut qu'au bout de trois ans, qu'elle le chargea d'étudier la vallée du Nil. L'expédition française, sous Bonaparte, avait frayé la voie aux explorations en Égypte; Méhémet-Ali se préparait à reculer le plus loin possible, vers les régions du Haut-Nil, les limites de son pachalik, lorsque Burckardt, revêtu du costume arabe et sous le nom de cheik Ibrahim, arriva au Caire. Le pacha le munit de lettres de recommandation, et, en février 1813, il remonta de Syène, près d'Assouan, jusqu'à la frontière du Dongola, d'où il fut expulsé comme espion du pacha. Sans se laisser décourager par cet insuccès, il s'adjoignit, comme marchand musulman, à une caravane qui chaque année se rendait, à travers le désert de Nubie, à Chendi et à Sennaar, puis s'attachant à une autre caravane, il traversa, par une route inconnue jusque-là aux Européens, tout le pays, de Chendi à Berber et à Souakim. De là, après avoir visité La Mecque et la presqu'île du Sinaï, il revint au Caire, pour s'y préparer à se rendre avec une caravane, par le Fezzan, à Tom-

bouctou et au Niger ; mais la mort vint l'empêcher de réaliser son projet. Il n'en avait pas moins ouvert la vallée du Nil, du Caire jusqu'à Chendi, sur une longueur de plus de 2000 kilomètres, et frayé la route par laquelle son ami Belzoni devait étendre ses recherches archéologiques bien au delà des cataractes du Nil.

Les expéditions de Méhémet-Ali, pour soumettre à son autorité la Nubie et la province de Sennaar, favorisèrent les explorations le long du Nil. Peu après celles de Cailliaud et de Ruppel, un de nos compatriotes, le baron Henri Menu de Minutoli, général au service de Prusse, mais né à Genève où il avait fait une partie de ses études, fut chargé, en 1820, de diriger la première expédition allemande, entreprise sous le patronage de l'Académie royale des sciences de Berlin et aux frais du gouvernement prussien. Elle comptait plusieurs savants et artistes, entre autres les deux naturalistes Ehrenberg et Hemprich, et devait explorer à Thèbes, à Gizeh, à Sakkarah et à Méroë ces monuments, dont il était réservé à Lepsius et à ses compagnons de révéler la splendeur. Méhémet-Ali ayant refusé à Minutoli l'autorisation de suivre les troupes envoyées pour subjuguer le Dongola, l'explorateur dut renoncer à son plan primitif et se tourna vers la Cyrénaïque ; mais là encore il rencontra le mauvais vouloir du pacha de Derna, qui ne lui permit pas de passer la frontière de cette province. Après avoir visité les places du littoral, l'expédition se dirigea, de Birs-el-Ghor, à travers le désert de Lybie, vers l'oasis de Siwah, ou de Jupiter Ammon, explorée précédemment par Browne, par Hornemann et par Cailliaud ; elle l'étudia à son tour très soigneusement, au point de vue de la géographie, de l'archéologie et de l'histoire naturelle, et plusieurs de ses membres en donnèrent des descriptions riches d'informations utiles, avant les importantes explorations par lesquelles Rohlfs détermina la dépression de cette partie du désert de Lybie ; les collections de Minutoli, achetées plus tard pour le célèbre Musée égyptien de Berlin, constituent une partie des trésors archéologiques de cette institution. Après l'exploration de l'oasis de Siwah, Minutoli revint à Alexandrie et au lac Mareotis par une route encore inconnue, puis il remonta le Nil jusqu'à Assouan, dans l'intention de pénétrer plus au sud, mais il dut y renoncer pour ne pas risquer de provoquer des troubles sérieux, et laisser à Hemprich et Ehrenberg, adjoints à l'une des expéditions de Méhémet-Ali, le soin d'étudier la côte jusqu'à Massaoua, et la chaîne côtière jusqu'aux sources thermales d'Aïlet. Plus heureux que la plupart de ses compagnons, Minutoli put revenir en Europe. Il ne tarda pas à prendre sa retraite du service

prussien, et vint vivre à Lausanne, dans sa propriété, où il mourut en 1846, après avoir eu le bonheur de voir ses travaux, d'abord assez peu estimés, ainsi que ceux de ses collègues, mieux appréciés, lorsque les heureuses découvertes de Lepsius et de ses successeurs eurent fait comprendre l'importance des labeurs de ceux qui en avaient été les pionniers.

Un autre Genevois, Ch. Didier, qui, déjà avait fait une première excursion à Tanger et à Tétouan, réussit, en 1854, à remonter de Souakim à Kassala et à Khartoum, la nouvelle métropole du Soudan, par une route différente de celle qu'avaient suivie, en 1832, Malzac et de Vaissière, et à travers une région dont la plus grande partie n'avait pas encore été décrite, ce qui lui permit d'enrichir la géographie d'un certain nombre de noms qui ne se trouvaient encore ni sur les cartes, ni dans les livres. De Kassala, qui depuis la conquête de Méhémet-Ali était devenu le poste avancé de l'Égypte contre l'Abyssinie, il aurait désiré pousser jusque dans ce dernier pays, dont Théodoros se faisait couronner souverain pour l'arracher à l'anarchie qui le dévorait depuis de longues années, et le ramener à son unité primitive, mais son guide refusa de l'y conduire. Quoi qu'il en soit, le journal de son voyage, *Cinquante jours au désert*, écrit chaque soir, fut comme un daguerréotype qui, ayant pris sur le fait les sites et les hommes, fit connaître ce pays, nouveau alors, avec une exactitude que la plus sûre mémoire livrée à elle-même n'aurait jamais atteinte. Il avait pensé à donner une carte de son voyage, et en avait réuni les éléments, mais la perte de la vue lui a rendu ce travail impossible. Au reste, on peut suivre une grande partie de son exploration sur la carte dressée par un autre de nos compatriotes, Werner Munzinger, et publiée dans les *Mittheilungen* de Gotha. La place dont nous disposons ne nous permet pas de relever dans ce voyage tous les faits qui le mériteraient. Bornons-nous à dire qu'en 1854 déjà, il plaçait la source du Nil Blanc vers le 4° ou 5° latitude sud, si non plus loin encore, et qu'avant les expéditions de Brun-Rollet et des frères Poncet dans la région du Bahr-el-Ghazal, il pensait que le Nil Blanc pouvait n'être qu'un affluent du Nil définitif qui, sous le nom de Myslad venait de l'ouest et naissait dans les régions voisines du Niger. Dans le volume : *Cinq cents lieues sur le Nil,* qui complète celui sur le désert de Nubie, il dit d'après les récits de marchands rencontrés à Khartoum, qui avaient poussé jusqu'au 3° latitude nord, qu'il existe, entre les 4° et 5° parallèles, un rapide assez semblable aux cataractes du grand Nil, et très difficile, pour ne pas dire impossible à franchir, le premier qu'on rencontre depuis Khartoum, et qu'à

cette latitude commencent à paraître les montagnes qui, selon toute apparence, sont les premiers échelons de la vaste chaîne de l'équateur. Parmi les tribus du sud il mentionne les Berri et les Kouendas, voisins de la ligne équatoriale, chez lesquels les marchands de Zanzibar venaient faire des échanges. Il entendit aussi parler d'une tribu blanche ; seulement il estimait que ce ne pouvaient être que les Portugais, qui avaient des comptoirs sur les côtes de l'Océan Indien. N'était-ce pas plutôt la tribu blanche signalée par Stanley dans les monts Gambaragaras, et les Kouendas ne sont-ils point les habitants de l'Ouganda? Quoique les renseignements fournis par Ch. Didier ne reposassent que sur les assertions des marchands sus-mentionnés, ils n'en étaient pas moins l'annonce des découvertes dues, d'abord aux missionnaires autrichiens des stations du Haut-Nil jusqu'à Gondokoro, et plus tard à Baker, à Speke et à Grant. — De Khartoum, notre compatriote revint jusqu'à Boulak, en 72 jours, dont il passa 46 sur le Nil. Arrivé par le fleuve à Berber, il traversa de là le désert de Nubie jusqu'à Korosko, puis reprit la voie fluviale jusqu'à Siout, alors, comme de nos jours encore, en relations suivies avec le Darfour, d'où les caravanes y amenaient régulièrement un riche approvisionnement d'esclaves, ce qui faisait de ce marché, pour cet article, le mieux pourvu et le plus fréquenté de l'Égypte.

Les expéditions de Werner Munzinger, de Soleure, ont eu beaucoup plus de retentissement que celles de Ch. Didier, qui voyageait seul et à ses frais, tandis que Munzinger fut successivement au service d'une maison de commerce du Caire, puis à celui de la Société africaine allemande, et enfin à celui du khédive lui-même. Après avoir étudié les sciences naturelles, les langues orientales et l'histoire à Berne, à Munich et à Paris, il se rendit en 1852 au Caire pour y compléter ses études linguistiques, et l'année suivante à Alexandrie, où il entra dans une maison de commerce, qui le chargea d'une expédition mercantile dans la mer Rouge, dont il explora divers points du littoral autour de Massaoua. En 1855 il se fixa à Keren, chez les Bogos dont il parcourut en tous sens le territoire, ainsi que celui des Beni-Amer, des Bazens, des Bareas et des Kounamas, dont il étudia avec soin les usages et la langue. Les talents qu'il déploya dans ces explorations le firent choisir, en 1861, pour l'adjoindre à l'expédition allemande que devait diriger Heuglin avec Kinzelbach, et qui avait pour mission de se rendre, par le Kordofan et le Darfour, au Ouadaï, pour y rechercher les traces de Vogel. Heuglin ayant décidé de pousser jusque dans l'Abyssinie méridionale, Munzinger et Kinzelbach se détachèrent de lui et, par Keren, le pays de Maréa, indépendant de

l'Abyssinie et de l'Égypte, et dans lequel aucun Européen n'avait encore pénétré, ils se rendirent au Kordofan, d'où ils tentèrent vainement de se frayer un chemin à travers le Darfour. Après trois mois passés à El-Obéid, à attendre l'autorisation de franchir la frontière, ils durent rebrousser chemin et revenir, par le Mareb, au nord de l'Abyssinie, jusqu'alors inexploré, et par l'Atbara, à Khartoum. Plus tard, lors de la guerre des Anglais contre Théodoros, il rendit de grands services à l'armée britannique, et pénétra alors de la baie d'Hanfila, à travers le pays des Afars, inconnu avant lui, jusqu'au lac salé d'Alelbad, situé au-dessous du niveau de la mer. En 1871, après avoir fait avec un autre de nos compatriotes, G. Wild, une excursion autour de Massaoua, il fut placé par le khédive à la tête de l'armée égyptienne chargée d'envahir l'Abyssinie, dont il annexa ensuite à l'Égypte la partie septentrionale, ainsi qu'une partie du pays des Somalis jusqu'au 42°, 40′ long. E. de Paris, en même temps qu'il explorait, pour le service du khédive, le pays des Gallas, le long des frontières de l'Abyssinie et du Choa. Nommé gouverneur du Soudan oriental, (provinces de Massaoua, de Souakim et de Tokar), avec le titre de pacha, il accompagna en 1872 l'expédition de Hildebrand par Keren, la vallée de la Hodeï et une région montagneuse, encore inconnue alors au point de vue de la géographie et de l'histoire naturelle. Pendant son administration il dota Massaoua d'un aqueduc important, de routes, et d'une ligne télégraphique qui relie Kassala à Souakim, à travers le pays montagneux de Mensa et des Bogos, et s'efforça par tous les moyens possibles de développer le commerce et l'agriculture. En 1874 il fit encore, avec Haggenmacher, une exploration de la partie septentrionale du pays des Somalis, et mourut l'année suivante près du lac Assal, dans une expédition entreprise de Tadjoura contre les Gallas, qui avaient fait irruption sur le territoire de son gouvernement. Les nombreux travaux qu'il a publiés dans les *Mittheilungen de Gotha,* ainsi que ses *Ost Afrikanische Studien*, se rapportant essentiellement aux pays qui, de la mer Rouge au Nil, forment la frontière septentrionale de l'Abyssinie et le territoire contesté entre ce dernier pays et l'Égypte, où se rencontrent les populations musulmanes et chrétiennes, ont une importance majeure. Fidèle à la méthode de Carl Ritter, il a fait ressortir avec perspicacité l'influence que les différences géographiques des deux pays, l'Égypte et l'Abyssinie, ont eue sur le développement historique de leurs populations, Enfin, ses expéditions ont fourni au Dr Petermann la possibilité de dresser, pour cette partie de l'Afrique, une carte beaucoup plus complète et plus précise que celles que l'on possédait auparavant.

Au nombre de ses compagnons de voyage, nous avons déjà nommé G.-A. Haggenmacher, de Winterthour, qui, après avoir fait, de Khartoum, plusieurs voyages de commerce sur le Nil, s'attacha à Munzinger, et fut, en 1874, chargé par le khédive de faire une exploration dans le pays des Somalis. Parti de Berbera, il se dirigea vers le sud, à travers un pays non encore visité par des Européens, franchit une série de collines jusqu'à la chaîne des monts Margo, et, continuant toujours vers le sud, il traversa la plaine Schilmalé jusqu'au pays des Habar Gerhagis, où commence, à proprement parler, le plateau des Somalis qu'il parcourut jusqu'à Libaheli, par 8° 30′ lat. N. et 42° 10′ long. E., le point le plus méridional de son voyage. Les résultats de son exploration, exposés dans les *Mittheilungen de Gotha*, ont fourni de précieux renseignements sur la géographie physique, l'ethnographie, l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'histoire du pays parcouru, ainsi que sur Harrar, et sur les conditions météorologiques de Berbera. Il fit encore en 1875 une courte excursion à Galabat, puis s'adjoignit à l'expédition de Munzinger contre les Gallas, et succomba avec son chef près du lac Assal.

Nous avons rendu compte en son temps du voyage de M. le Dr Keller, professeur au polytechnicum de Zurich, chargé, de 1881 à 1882, par la Société de géographie commerciale de Saint-Gall, d'une exploration dans la mer Rouge, et signalé l'importance de ses observations scientifiques sur l'échange de la faune des deux bassins de l'Océan Indien et de l'Océan Atlantique par le canal de Suez. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous en avons dit, IIIme année, p. 182 et 226.

Pourrions-nous quitter cette partie de l'Afrique, sans avoir rappelé très spécialement les services qu'a rendus à la cause de la civilisation M. Gottfried Roth, de Wettingen (Argovie), par la part qu'il a prise à la suppression de la traite? Déjà en 1880, il avait fait d'Alexandrie, à travers le désert, un voyage à l'oasis de Siwah, en vue de la traite, et transmis à la Société de géographie commerciale de Saint-Gall des détails très complets sur la géographie et l'ethnographie de cette reine des oasis, qu'il avait explorée en tous sens, pendant deux mois et demi; il avait mentionné l'expédition d'esclaves à Tripoli, au Caire et dans d'autres localités de la côte, et signalé, à dix journées de marche de Siwah, les Madchabrés, fameux trafiquants d'esclaves du Sahara, qui vont, jusqu'au Ouadaï et au Bornou, en acheter pour les conduire à Tripoli. Dès lors il explora encore les oasis de Chargeh, de Dächlé, de Farafah et de Barieh, et dressa la carte des routes par lesquelles les esclaves,

amenés du Darfour dans l'oasis de Chargeh, et cachés là pour échapper à la vigilance des agents de la suppression de la traite, sont conduits dans la vallée du Nil, soit en amont de Siout, soit à Siout même, soit encore dans la Basse-Égypte, le Fayoum et au Caire. Nos lecteurs se rappellent le zèle déployé par G. Roth en faveur des esclaves amenés clandestinement à Siout (IIme année p. 39). Sans doute nous n'avons ici ni un Wilberforce, ni un Buxton, non plus qu'un Channing ou un Sumner, mais, s'il est beau de plaider la cause des esclaves dans une séance du parlement d'Angleterre, à la tribune de Washington, ou dans une chaire des États-Unis, il est honorable aussi pour un instituteur de Siout, où les marchands d'esclaves ont pour complice toute la population de la ville, y compris les autorités et le gouverneur, de courir là où il apprend que les trafiquants du Darfour ont amené des centaines d'esclaves, femmes et enfants, et, au péril de ses jours, de pénétrer dans l'antre de ces lions pour leur arracher leurs victimes. Le gouvernement du khédive a jugé que cette conduite n'était pas sans gloire, puisqu'il a honoré notre compatriote d'une mission de confiance, en le chargeant de la surveillance de la traite au Soudan et au Darfour. Nous aussi nous dirons: Honneur à Gottfried Roth! Puissent se confirmer les bonnes nouvelles qui nous ont rassurés à son sujet, afin qu'à mesure qu'il fera de nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale, il soit un instrument de délivrance pour un grand nombre de ces captifs auxquels il veut porter la liberté!

Dans un autre ordre d'idées, nous n'aurons garde d'oublier la tentative faite par plusieurs maisons des cantons de Saint-Gall et d'Appenzell, à l'instigation du Directoire commercial de Saint-Gall, de nouer des relations avec le pays des Somalis sur la mer Rouge, et le Zanguebar sur la côte orientale d'Afrique. Quoique l'entreprise n'ait pas été couronnée de succès, l'idée en fait honneur à ceux qui l'ont conçue, ainsi que le fait d'y avoir attaché l'explorateur Richard Brenner, un des compagnons les plus distingués du baron de Decken dans ses expéditions au Kilimandjaro et au pays des Somalis. Son rapport au Directoire commercial renferme des informations très utiles sur la géographie, l'ethnographie et le commerce de cette partie de l'Afrique. Si les éléments d'abord, la maladie et ensuite la mort du chef et de ses compagnons ont fait échouer leurs efforts, il en est cependant demeuré quelque chose dans le développement de la maison E. Widmer et Cie à Zanzibar, dont les relations avec la Suisse ont facilité les entreprises ultérieures qui ont eu pour objet la côte orientale du continent.

Il n'a pas tenu à la Suisse d'avoir des explorateurs attachés aux expéditions organisées à Zanzibar par l'*Association internationale* pour la civilisation de l'Afrique centrale, car, à l'offre faite par la Commission exécutive, de présenter des candidats pour ces voyages, le Comité suisse africain répondit avec empressement; mais ses indications demeurèrent sans résultat. Il n'en est pas moins vrai que, lors des conférences de Bruxelles, la Suisse y fut représentée en 1877 par le président de la Société de géographie de Genève, M. H. Bouthillier de Beaumont, et par M. G. Moynier, délégué de son Comité national. Ce dernier, à la suite de cette mission, fonda l'*Afrique explorée et civilisée,* le seul journal de langue française qui s'efforce de faire connaître, chaque mois, les faits les plus saillants de l'activité scientifique et civilisatrice sur tous les points de ce vaste continent. En outre, les dons du Comité suisse, ainsi que ceux envoyés directement de Saint-Gall et de Zurich, ont témoigné de la sympathie effective, prise par nos concitoyens, à cette grande œuvre scientifique et humanitaire.

Quoique les candidats éventuels de la Suisse pour les expéditions de l'Association internationale n'y aient pas été admis, elle n'en a pas moins eu un de ses fils dans ce champ de travail, arrosé déjà de tant de sueurs et du sang de tant de victimes. M. Philippe Broyon, qui avait acquis une grande expérience des voyages dans cette partie de l'Afrique, et avait travaillé, avec le missionnaire Price, à ouvrir une route carrossable de Saadani à Mpouapoua, mit au service des expéditions internationales une complaisance sans bornes, et, par ses conseils sur l'organisation des caravanes, sur la manière de se conduire avec les habitants, sur les dangers à éviter et sur les précautions à prendre, il leur rendit des services incontestables. Si le caractère international que devaient avoir les expéditions organisées à la côte orientale, pour la fondation de stations scientifiques et hospitalières à l'intérieur, a été méconnu, la faute n'en est pas à la Suisse, et quoiqu'elle ne soit pas à l'honneur réservé aux explorateurs belges, et à ceux des Comités nationaux allemand et français, il était équitable de rappeler que, par ses sacrifices, elle avait été à la peine, dès le début des travaux de l'Association.

Au reste, longtemps avant que les explorations de Livingstone eussent ouvert la voie à l'œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale, la Suisse avait commencé à prendre une part active à l'œuvre entreprise dans l'Afrique australe, au Lessouto, par la Société des missions protestantes de Paris, au service de laquelle travaillent six de nos compatriotes : M. Maitin, du Jura bernois, fondateur de la station de Bérée, depuis

40 ans; M. P. Germond, Vaudois, qui a créé celle de Thabana Morena, depuis 22 ans; M. Ellenberger, auquel est due celle de Massitissi, ainsi que MM. Ad. Mabille et Duvoisin, tous aussi Vaudois et depuis vingt ans en Afrique. L'année dernière M. Jeanmairet, de Neuchâtel, s'y est rendu avec l'intention d'accompagner au Zambèze et au lac Bangouéolo, M. Coillard, qui se propose d'aller fonder une mission au cœur même de l'Afrique centrale. Quant aux travaux de nos compatriotes au Lessouto, nous pouvons dire qu'ils contribuent pour une bonne part à cultiver et à étendre le champ défriché par les premiers missionnaires français. Il y a 50 ans, le pays était un désert, tant la guerre l'avait dévasté, il était couvert d'antilopes, d'autruches, d'élans, de gnous, de lions, etc.; ces bêtes se sentaient tellement chez elles qu'à peine daignaient-elles se déranger pour laisser passer les voyageurs. Aujourd'hui les Bassoutos sont vêtus; les arbres fruitiers et les légumes d'Europe prospèrent; aux huttes grossières, où l'on n'entrait qu'en rampant, ont succédé des cottages à l'européenne; l'agriculture a tellement progressé, que le Lessouto est devenu un des pays producteurs pour toute la colonie du Cap.

A côté des Suisses qui partagent les travaux des missionnaires français au Lessouto, nous devons mentionner M. Th. Vernet, de Genève, qui, après avoir visité ce pays, en a dressé une carte très soignée. L'impression n'en a pas encore pu avoir lieu, mais elle a servi à M. Krüger pour celle qu'a publiée dernièrement la Société des Missions de Paris.

Si nos compatriotes au Lessouto sont au service d'une Société missionnaire dont le siège est à Paris, ceux que nous avons au nord du Transvaal relèvent d'une Société exclusivement suisse, celle de la Mission romande, fondée par l'Église libre du canton de Vaud, à laquelle viennent de se rattacher, pour cet objet, les églises indépendantes de Genève et de Neuchâtel. Nos lecteurs se rappellent la région des Spelonken, dont M. le missionnaire Paul Berthoud a dressé une carte, que nous avons accompagnée d'un article[1] sur le pays et le peuple où travaillent depuis une dixaine d'années nos compatriotes du canton de Vaud, dans les deux stations d'Elim (Waterfall) et de Valdesia, et avec eux quelques évangélistes indigènes formés à Morija (Lessouto). Le champ cultivé par MM. Creux et Paul Berthoud a été arrosé du plus pur de leur sang, puisqu'ils y ont perdu l'un et l'autre plusieurs enfants, et M. Berthoud, la compagne de sa vie. Mais leur travail n'a pas été vain, car ils ont

[1] V. IIme année, p. 61, et la carte, p. 168.

pu y fonder une école, mettre par écrit la langue sigwamba, dont M. P. Berthoud, obligé de revenir temporairement en Suisse pour rétablir sa santé, et remplacé par son frère, M. Henri Berthoud, a rédigé une grammaire, imprimée par ses soins, ainsi qu'un recueil de cantiques en sigwamba. Sous l'influence de nos compatriotes, des indigènes sont devenus explorateurs et ont traversé tout le pays qui sépare les Spelonken de l'Océan Indien, pour étudier les emplacements favorables à l'établissement de stations dans cette partie du territoire d'Oumzila, où l'un de ces noirs va se fixer. En outre, la langue sigwamba étant, d'après le témoignage de M. Laws, de la station de Bandaoué sur le Nyassa, comprise et parlée par la population qui habite le plateau situé entre le Nyassa et le lac Bangouéolo, les travaux linguistiques de MM. Creux et Berthoud pourront servir au relèvement des tribus établies bien au delà des limites du champ actuel de la mission romande. A mesure que celle-ci y enverra de nouveaux missionnaires — déjà M. P. Berthoud se prépare à y retourner au commencement de l'année prochaine, — nos compatriotes pourront se porter, comme vont le faire MM. Coillard et Jeanmairet, jusqu'au cœur de l'Afrique. Disons encore que, pendant son séjour en Suisse, M. P. Berthoud a travaillé à provoquer la fondation d'une société industrielle, qui aurait pour but de développer l'agriculture et les ressources des Spelonken, et d'y porter ainsi un nouvel élément de civilisation.

Nous ne pouvons pas quitter les champs de travail où des Suisses sont à l'œuvre dans l'Afrique australe, sans rappeler le major Malan, d'origine suisse, quoique au service anglais, grand ami des missions dans cette partie de l'Afrique, de celle du Lessouto en particulier, et fondateur du journal *Africa,* destiné à fournir trimestriellement, aux lecteurs anglais, les renseignements les plus importants sur les missions en Afrique ; c'est le seul journal anglais qui soit rédigé à ce point de vue.

Les missionnaires de l'Institut de Bâle qui, depuis 55 ans, travaillent à la Côte d'Or, décimés par la fièvre et recevant toujours de nouveaux renforts, ont droit à une large place dans cet exposé. Tous n'étaient pas des Suisses, nous le savons, mais ces derniers seuls forment une liste trop longue pour que nous puissions la donner ici. Depuis J.-G. Schmid, d'Aarbourg, un des quatre premiers missionnaires envoyés en 1828 à Christiansborg, qui y mourait déjà l'année suivante, jusqu'à Jean Jordi, de Sumiswald, qui était enlevé à la mission l'année même où elle célébrait son jubilé cinquantenaire, la Suisse avait vu ensevelir onze de ses fils dans les stations bâloises de la Côte d'Or ; et depuis cinq ans, com-

bien de nouvelles victimes n'a pas faites le climat de cette région, jusqu'au dernier voyage entrepris par M. le sous-inspecteur Prétorius avec M. Preiswerk et M. le Dr Mähli. Le premier a payé de sa vie l'accomplissement du devoir sacré d'aller visiter, sur le champ de bataille, ceux qui y combattent depuis tant d'années ; quoiqu'il ne fût pas Suisse, nous ne pouvons pas ne pas payer un juste tribut de regrets à celui qui a exposé ses jours par pur dévouement à quelques-uns de nos compatriotes. M. Preiswerk est revenu à Bâle, mais M. le Dr Mähli est resté à la Côte d'Or, pour en étudier les conditions sanitaires et chercher si possible, soit pour les missionnaires soit pour les indigènes, des préservatifs contre les pernicieuses influences du climat; après que M. Preiswerk l'eut quitté, il a fait un voyage à Abétifi, la station bâloise la plus avancée à l'intérieur, dans le pays des Achantis, où travaille depuis plusieurs années M. Ramseyer, un des plus anciens missionnaires actuels de Bâle à la Côte d'Or. Celui-ci, parti en 1864, et placé à la station d'Anum, eut, en 1869, la douleur de la voir pillée par les Achantis, qui le firent prisonnier avec sa famille et son collègue M. Kühne ; emmenés à Coumassie ils y furent retenus captifs jusqu'au 23 janvier 1874, où la victoire des Anglais leur valut la liberté. — Outre les quarante écoles fondées dans leurs stations, les missionnaires ont établi des ateliers et des magasins, introduit diverses industries, développé le commerce jusqu'à Salaga ; un bateau à vapeur, au service de la Société commerciale missionnaire, remonte le Volta jusqu'aux rapides de ce fleuve; ils ont bâti des villages hospitaliers, et fait si bien que, sur plusieurs points, la forêt vierge avec ses miasmes pestilentiels commence à perdre du terrain. Sans doute ces progrès dans la civilisation n'ont été obtenus qu'au prix de sacrifices douloureux, mais glorieux en même temps, et nos compatriotes peuvent en réclamer une bonne part.

Sur un autre point de la côte de Guinée, nous rencontrons M. J. Bütikofer, d'Inkwyl, (canton de Berne) jeune savant attaché au Musée royal hollandais à Leyde, qui, pendant deux ans et demi, a parcouru le territoire de la république de Libéria. Remontant en bateau la rivière Saint-Paul jusqu'aux rapides, il s'est ensuite avancé par terre, malgré la forêt vierge, par monts et vaux, à travers gorges et torrents, jusque sur le haut plateau des Mandingues, d'où la fièvre l'a obligé à revenir à Monrovia d'abord puis en Europe, où il a rapporté de belles collections pour le musée de Leyde, et des observations d'un grand intérêt sur l'état politique et social de la république de Libéria.

Nous ne sommes pas loin des sources du Niger, dont la découverte,

due sans doute à l'initiative de M. Verminck de Marseille, n'en a pas moins rendu illustre le nom de M. Marius Zweifel, de Glaris, après ceux de Mungo Park, de Laing, de Winwood Read empêchés de les atteindre (Ire année, p. 131, IIme année, p. 118, 184 et carte p. 188). La gloire dont il a été honoré n'a point refroidi son zèle, puisque, à l'heure actuelle, il est de nouveau en route pour la même région, avec l'intention de descendre le grand fleuve, de ses sources jusqu'à son embouchure, pour ouvrir, par cette grande voie, le Soudan au commerce européen et à la civilisation.

Nous avons pu saluer, ce mois-ci, le retour du Niger de M. Demaffey, de Genève, ingénieur des mines, attaché aux expéditions de M. le colonel Borguis Desbordes et du Dr Bayol sur le haut Sénégal et le Niger, et qui, revenu de Bamakou à Bakel, a exploré seul le Bambouk entre la Falémé et le Bafing, sur lequel il nous rapporte des renseignements très intéressants.

Enfin, nous devons une mention spéciale à l'œuvre de la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif, créée en 1853 pour introduire et faire pénétrer la civilisation dans une région où l'indigène vivait en nomade, presque sans rien cultiver, en l'amenant peu à peu, par l'exemple et sous l'influence des colons européens, à adopter une vie sédentaire et à travailler. Quoique la Compagnie ait eu à lutter, en 1855, avec le choléra, en 1856 avec le typhus, en 1867 avec la famine et souvent avec les sauterelles, elle a réussi, grâce au dévouement intelligent de son président, M. le comte Sautter de Beauregard, à amener peu à peu les indigènes à adopter des procédés de culture moins grossiers; elle a introduit, pour améliorer le bétail petit et faible du pays, des bœufs et des vaches de race schwytzoise, qu'elle a acclimatés; puis, grâce à des croisements, elle a transformé la race ancienne, et aujourd'hui deux bœufs de Sétif fournissent le travail de quatre bœufs d'autrefois; enfin, la production annuelle en céréales des terrains concédés à la Compagnie pourrait alimenter la population d'une ville de 80,000 âmes. Les indigènes sont devenus sédentaires et plus travailleurs qu'ils ne l'étaient auparavant. L'influence de cette œuvre civilisatrice s'est étendue beaucoup au delà des limites de la concession. Actuellement la Compagnie fait beaucoup pour reboiser les ravins; elle établit, le long des cours d'eau et près des sources, des plantations de trembles, de peupliers et surtout de frênes, cette essence résistant mieux que d'autres aux influences fâcheuses du froid des hauts plateaux et de la chaleur du vent du Sud.

Sans doute, la part des Suisses dans l'exploration et dans la civilisation

de l'Afrique est petite auprès de celle des autres peuples de l'Europe ; Cependant, nos lecteurs ont dû, comme nous, en faisant cette revue, éprouver quelque chose de ce qui arrive quand on contemple le ciel étoilé. On n'y aperçoit d'abord que quelques étoiles ; si l'on regarde un peu plus attentivement, de nouveaux astres apparaissent que l'on n'avait pas remarqués, et si l'on porte sa vue plus avant, on en distingue de nouveaux encore, et toujours davantage. Que serait-ce, si nous avions pu leur parler des voyages de MM. les professeurs Chaix dans la vallée du Nil et Th. Studer à l'embouchure du Congo ; de l'ingénieur Ilg au Choa, des missionnaires Gobat et Waldmeyer en Abyssinie, Greiner et Meyer chez les Gallas, Gonin au Transvaal, Perrelet à l'île Maurice, Ludwig au Vieux-Calabar, Golaz et Jacques au Sénégal, Mayor en Kabylie; des botanistes, Schönlein, Brunner et Doge, à la côte de Guinée; de J. Brun au Maroc et au Sahara, de Desor et Escher de la Linth au Sahara algérien, de L. Borel en Tunisie; des explorations archéologiques d'Ed. Naville dans la Basse-Égypte; etc. Combien de Suisses et sur combien de points de l'Afrique!

Nos compatriotes ont donc fait réellement quelque chose. Mais ne nous bornons pas à en prendre acte; voyons plutôt, dans ce qu'ils ont pu faire, un gage de ce qu'ils feront, maintenant que, sous l'impulsion donnée par les trois Sociétés suisses de géographie, le goût pour cette science se développe; que, grâce aux conférences de MM. P. Berthoud, Th. Vernet, ou d'autres délégués des missions de Bâle et de Paris, le nombre de nos missionnaires augmente; que les nouveaux débouchés commerciaux invitent nos négociants à joindre leurs efforts à ceux des autres nations de l'Europe, et à porter aux indigènes de l'Afrique les produits de notre industrie suisse. Seulement, nous demandons aux négociants suisses de ne leur envoyer que des produits utiles: des cotonnades de Saint-Gall, Zurich, ou Appenzell; —M. Peschuël Loesche disait récemment à Halle, qu'au Congo, les mouchoirs de Glaris, aux couleurs voyantes, sont recherchés comme article de payement; — du lait condensé, dans les régions où la présence de la tsetsé ne permet pas l'élève du bétail; même des boîtes à musique de Genève, car on sait le charme exercé sur les natifs par celles qu'ont emportées dans leurs explorations, Junker chez les Mombouttous, Pogge et Wissmann à Muquengué. Mais qu'ils s'abstiennent par-dessus tout d'y expédier des spiritueux, qui tuent le moral des natifs et les abrutissent, avant de les faire périr!

Et ici, quoique notre article soit déjà bien long, nous ne pouvons pas ne pas rappeler que, déjà en 1878, M. G. Moynier présenta au Comité suisse-africain, de la part de M. le Dr Christ-Socin de Bâle, une pro-

position tendant à faire prohiber le trafic de l'eau-de-vie d'une manière absolue, par une Commission internationale qui serait chargée de réglementer le commerce du Congo, Adoptée par le Comité national suisse dans sa séance du 9 février 1878, la proposition de M. Moynier fut transmise à la Commission exécutive de Bruxelles, dont le secrétaire général, M. Greindl, répondit « qu'elle serait prise en considération, dans la mesure du possible. » Nous ne savons pas dans quelle mesure elle l'a été, et nous ne voyons pas encore très bien comment la Commission internationale, dont nous appelons la création de tous nos vœux, pourra y répondre; mais, avant toute prohibition légale, les Suisses peuvent prendre la résolution de n'importer de spiritueux dans aucune partie de l'Afrique. Qu'ils la prennent et qu'ils la tiennent, et ils assureront par là à notre patrie la plus belle part dans la civilisation de ce continent!

CORRESPONDANCE

QUESTION DES TRAVAILLEURS ENGAGÉS POUR ST-THOMAS

Nous avons reçu de M. Henrique de Carvalho, au sujet de la question des travailleurs engagés pour l'île de Saint-Thomas, une nouvelle lettre que sa longueur ne nous permet pas de publier *in extenso*. Nous devons nous borner à en donner l'analyse.

Tout en reconnaissant la fidélité du résumé que nous avons publié de la dépêche sur la traite des noirs, contenue dans le n° 53 du *Blue Book*, de janvier 1882 à mars 1883, M. de Carvalho réclame, au nom du Portugal, contre les assertions de la dépêche elle-même. Il nous fait connaître, d'après une information qu'il a reçue, la réponse de M. Serpa à l'ambassadeur anglais à Lisbonne, M. W. Baring. Dans son exposé du mode de recrutement des travailleurs dans l'intérieur de la province d'Angola pour l'île de Saint-Thomas, le ministre portugais aurait affirmé : « *que les premiers contrats de ces travailleurs, faits en pleine liberté, au vu et au su des autorités, seront échus au commencement de 1884, cinq ans après la mise à exécution de la loi de décembre 1878, qui règle le nouveau système de travail dans les colonies portugaises d'Afrique.* » Il a déjà été répondu à une représentation analogue du gouvernement anglais en 1880, qu'à l'expiration du contrat les propriétaires devront, de par la loi, remettre aux travailleurs qui auront satisfait à toutes les conditions de leur engagement, le prix du passage pour retourner dans leur pays par les paquebots mensuels, occasion qui s'offre toujours pour se rendre de l'île à la côte d'Afrique. Aussi M. de Carvalho conteste-t-il l'exactitude de la déduction du gouvernement anglais, que ces travailleurs soient obligés de s'engager de nouveau et ne deviennent jamais travailleurs libres. Il rappelle que le 15 octobre 1875, trois ans avant l'abolition du travail forcé, tous les propriétaires affranchirent leurs travailleurs (10,000) et les conduisirent à

l'autorité supérieure de l'île pour leur donner la liberté, sans aucune réserve quant au droit à deux ans de service qui leur était garanti par la loi. Malheureusement ces affranchis ne surent pas tous faire un bon usage de leur liberté, et beaucoup d'entre eux devinrent le fléau des propriétés agricoles. D'autres sont devenus propriétaires, d'autres encore vivent honnêtement, quoique sans travail, grâce à la richesse de la végétation.

M. de Carvalho conclut en assimilant le système de recrutement incriminé par le gouvernement anglais, à celui que pratiquent, à Landana et à Zanzibar, les missionnaires romains, et, à Mozambique, les agences anglaises de recrutement de travailleurs pour Natal et la colonie du Cap; il proteste contre l'abominable traite des nègres, et en appelle au mémoire récent de M. James Stevenson sur les *Grandes voies fluviales de l'Afrique et sur la traite*, où il n'est pas question de traite dans la province d'Angola, ni de routes par lesquelles ces travailleurs, soi-disant esclaves, seraient amenés de l'intérieur aux ports de l'Atlantique, dans les possessions portugaises.

ABANDON DU DARFOUR PAR L'ÉGYPTE

Au dernier moment, nous recevons de M. Schuver une lettre, que la gravité de la nouvelle qu'elle contient nous engage à publier *in extenso* :

Khartoum, 19 juin 1883.

Monsieur,

Je viens de recevoir, du général Hicks lui-même, des nouvelles extrêmement intéressantes : *Le Darfour a été définitivement évacué par les troupes égyptiennes.*

Au mois d'avril dernier, sur des ordres reçus du Caire, un courrier est parti d'ici pour El-Facher, avec les instructions suivantes pour Slatin-bey : Concentrez les garnisons du Darfour à El-Facher; tâchez d'installer un gouvernement national quelconque sous un des descendants de l'ancienne dynastie darfourienne, puis abandonnez le Darfour, soit par la route de Dongola, soit par celle du Bahr-el-Ghazal.

Ces instructions sont parvenues à Slatin-bey, qui a évacué El-Facher, et qui, après avoir livré un combat aux Arabes Hamr, s'est retranché dans une forte position stratégique à Oum Changa, sur la route d'El-Obéid. Il est probable qu'il cherche l'occasion de se joindre à la garnison de Fodcha, avant d'entreprendre la marche vers le Bahr-el-Ghazal. On attend avec anxiété des nouvelles ultérieures de ses mouvements.

En tous cas, vu les opinions émises par Lord Dufferin au sujet de la politique à suivre au Soudan, on peut admettre que la question, si longtemps agitée, du maintien ou de l'abandon du Darfour, vient d'être résolue.

De ce côté-ci, aucun espoir de voir les opérations recommencer avant la fin de la saison des pluies, soit fin septembre, à moins que les dissensions que l'on dit avoir éclaté dans le camp de Mohamed-Ahmed ne prennent une tournure sérieuse, ce que personne ne peut dire.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Voyage extravagant, mais véridique d'Alger au Cap, par *Julien Vinson* et *Paul Dive*. Paris (M. Dreyfous), 1883, in-12, 300 pages, 2 fr. — Ce livre est peut-être l'un des meilleurs de la *Bibliothèque d'aventures et de voyages* que publie la librairie Dreyfous. Jusqu'à présent elle renferme surtout des ouvrages qui, à notre avis, n'ont plus qu'un intérêt historique, par exemple, ceux qui racontent les voyages de Cook, de Mungo-Park, etc. Il est sans doute bien préférable de faire connaître les explorateurs contemporains, dont les noms sont dans toutes les bouches, mais dont souvent, dans le grand public, on ignore les travaux considérables. Il a paru à MM. Vinson et Dive, qu'un livre qui donnerait, sous une forme attrayante, le résumé des expéditions récentes, ne manquerait pas d'être bien accueilli. Leur attente ne sera pas trompée.

Des deux auteurs, l'un a déjà visité une partie des pays où il conduit ses lecteurs, l'autre vit continuellement dans l'étude et la pratique des sciences physiques et naturelles. Ils étaient donc convenablement préparés pour mener à bien un travail de ce genre, c'est-à-dire pour faire connaître ce qu'il y a de plus saillant et de plus instructif dans les récits des derniers explorateurs. Ils ont pu qualifier d'extravagant le voyage qu'ils font accomplir à leurs personnages de fantaisie, à travers toute l'Afrique, d'Alger au Cap, par le Sahara, Tombouctou, le Niger, le lac Tchad, le Nil, le Tanganyika, le Nyassa et le pays des Zoulous, mais ils ont eu dans une certaine mesure, le droit de l'appeler véridique, puisque toutes les découvertes racontées ont été réellement faites par des voyageurs connus. A la fin du livre, se trouve un appendice, où les lecteurs trouveront l'origine exacte des aventures attribuées aux personnages du récit et la justification de ce qui pourrait les surpendre.

Joseph Vallot. Études sur la flore du Sénégal. Paris (Jacques Lechevalier) 1883, 1er fasc., in-8°, 80 p. 4 fr. — Ne pouvant encore entreprendre de rédiger une flore détaillée du Sénégal, vu que, dans peu d'années, les découvertes des expéditions qui s'y multiplient l'auraient rendue très incomplète, M. Vallot a eu l'heureuse idée de réunir les travaux botaniques sur cette région, dispersés dans de nombreux ouvrages, et d'y ajouter une étude complète de l'herbier du Museum d'histoire

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

naturelle de Paris. Il a préparé ainsi un cadre, où viendront se placer les plantes nouvelles qui ne manqueront pas d'arriver au Museum, maintenant que les communications entre le Sénégal et le Niger sont définitivement assurées. Il a adopté pour ces études la forme d'un catalogue méthodique, dans lequel sont indiqués tous les noms des localités où ont été trouvées telles ou telles plantes, et ceux des personnes qui les ont rapportées. Un abrégé historique des explorations botaniques de l'Afrique centrale, contenant la liste des voyageurs avec l'indication des pays parcourus par eux, de l'époque de leurs voyages, des herbiers où se trouvent leurs plantes, et des ouvrages où elles ont été publiées, précède ces études, auxquelles est jointe une carte des explorations botaniques au Sénégal.

Abyssinien und die ubrigen Gebiete der Ostküste Afrikas, von prof. Dr *R. Hartmann*, Leipzig (G. Freytag), Prague (F. Tempsky), 1883, in-8°, 303 p. illustr. et carte. — La librairie Freytag publie une série de volumes destinés à exposer l'état de toutes les branches des connaissances humaines. Six volumes seront consacrés à l'Afrique où chaque jour de nouveaux pays sont découverts et de nouveaux peuples étudiés, en sorte qu'un livre, datant de trois ou quatre ans, n'est déjà plus au courant et demande à être revisé. Il appartenait au savant auteur de l'ouvrage sur *Les peuples de l'Afrique* de décrire la région où les groupements divers de familles et de races sont le plus intéressants, mais dont l'étude est la plus difficile. La côte orientale d'Afrique renferme, en effet, à côté les uns des autres, des nègres, des tribus se rattachant à la race blanche, des souahélis qui peuvent être regardés comme faisant partie du groupe des races mixtes ou mélangées, et enfin des Arabes et des Européens. Ces peuples divers présentent, dans leur manière de vivre, dans leurs mœurs, leur conformation, et leur couleur des particularités des plus curieuses, que M. Hartmann pouvait mieux que personne faire ressortir.

Son livre est l'exposé de nos connaissances sur l'état actuel de ces pays. Il traite successivement de l'Abyssinie, qui forme la partie principale du volume, du pays des Gallas, du Somal, de l'Afer ou Afar, etc. Puis, descendant plus au Sud, il étudie les tribus nègres de la région équatoriale de l'Afrique orientale, la domination arabe sur la côte de Zanzibar, et enfin les possessions portugaises de la province de Mozambique. De nombreuses illustrations contribuent à rendre agréable la lecture de ce volume.

BULLETIN MENSUEL (*3 septembre 1883.*)[1]

En attendant la construction d'un chemin de fer entre l'Algérie et le Sénégal, un ancien colon en **Algérie** a proposé de former, à travers le **Sahara,** des oasis peu distantes les unes des autres, au moyen de plantations de palmiers et de baobabs. En même temps seraient placés, le long de ces cultures, une conduite d'eau et un fil télégraphique. Plus tard on planterait d'autres arbres dans les intervalles entre les oasis ainsi créées.

La Société de géographie de Halle a reçu communication des résultats de l'exploration que M. le professeur Dr Schmidt avait été chargé de faire en **Tunisie** et en **Algérie.** Après avoir passé une dizaine de jours à Tunis, à étudier les mœurs des divers groupes de populations de cette ville, il se dirigea, par Béja et Soukarras, vers Constantine, d'où il fit diverses excursions, l'une au sud, à l'oasis de Biskra, l'autre au nord, à Philippeville. Ayant reçu de l'Académie des Inscriptions de Berlin le mandat de compléter la collection des documents épigraphiques grecs et latins de cette région, il en a rapporté un grand nombre, ainsi que des inscriptions berbères, et d'autres en caractères touaregs qu'on n'a pu déchiffrer jusqu'ici. A l'occasion de la communication de M. Schmidt, le professeur Kirchhoff a rappelé l'opinion de Nachtigal, d'après laquelle le nord de l'Afrique serait soumis à un desséchement séculaire, qui ferait avancer le désert vers le nord.

Parmi les projets auxquels a donné lieu la discussion sur l'amélioration des moyens de communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, à travers l'**isthme de Suez,** nous devons mentionner celui d'un **chemin de fer pour navires,** proposé par MM. Clark et Stanfield à la Chambre de Commerce de Londres. Ils se chargeraient de construire des machines qui, en trois minutes, élèveraient de 12 mètres des navires de 6000 tonnes, auxquels ils feraient traverser l'isthme en six heures, sur un chemin de fer dont la construction, dans leur opinion, coûterait la moitié moins qu'un second canal et exigerait la moitié moins de temps.

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

Les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres et les *Mittheilungen* de Gotha nous apportent des détails extraits de lettres de **Lupton-bey** sur ses explorations dans sa province du **Bahr-el-Ghazal.** A la fin de l'année dernière il était à Anyower, à quatre jours de marche à l'O. de la résidence de Semio où était Junker, par 6°,42′ lat. N. et 23° long. E. de Paris. Il a découvert une grande rivière du nom de **Parpi,** qui prend sa source dans les montagnes au S.-O. de Hofra-en-Nahas, se dirige vers le sud et reçoit de nombreux tributaires, entre autres le Wille, que la carte de Schweinfurth indique comme appartenant au bassin du Bahr-el-Arab. Lupton-bey a traversé deux fois le Parpi, par 7°,30′ lat. N. et 22°,56′ long. E., puis par 6°,45′ lat. N. et 22°,52′ long. E. de Paris. Au premier point, la rivière avait 15^{m} de largeur et 5 à 6^{m} de profondeur, et au second, 80^{m} de large sur 10^{m} de profondeur, avec une vitesse plus grande. Dans la saison sèche, elle est guéable en beaucoup d'endroits, mais ne tarit pas comme les autres rivières de ce pays. Sous le 7°,10′ lat. N. elle forme une grande cataracte nommée Ginder; au delà elle coule entre des collines, a des rives abruptes et boisées, et forme des méandres entre des rochers. Le pays qui l'avoisine est fertile et très peuplé de nègres Kredjs et de Bendas. On y cultive le dourrha, le maïs, plusieurs espèces de fèves, du tabac, etc.; parmi les arbres on remarque surtout le palmier à huile, le figuier et l'arbre à soie de Piaggia (*eriodendron anfractuosum*); les éléphants y abondent. — Jusqu'ici les steamers qui naviguent occasionnellement de Khartoum au Bahr-el-Ghazal ne se sont guère avancés que jusqu'à Meshra-el-Rek. Lupton mentionne un steamer en construction à Khartoum. d'un tirant assez faible pour naviguer sur le Djour, tributaire du Bahr-el-Ghazal, et qu'il a l'intention de faire remonter jusqu'à Wau, à 120 kilom. au S.-O. de Meshra-el-Rek[1].

De son côté, **Emin-bey,** pour obvier aux inconvénients causés dans la navigation du Nil-Blanc par les obstructions du fleuve, a l'intention de faire une route de Bohr, sur le Nil-Blanc, au Sobat. — Il a reçu du sud des nouvelles d'après lesquelles la guerre régnait entre Mtésa et Kabréga. Un grand nombre d'Arabes de Zanzibar se sont établis chez Kabréga, en venant directement du Karagoué sans toucher l'Ouganda. Mrouli était occupé par les Ounyoros; de là, une route conduit à Mparo-Nyamoga, dans la direction du lac Albert.

Il ressort d'une lettre de Rohlfs à l'*Esploratore*, qu'à **Galabat**, la

[1] Voir la carte, p. 116.

traite est plus florissante que jamais. Les inspecteurs de ce trafic qui s'y trouvent sont des Grecs, qui l'encouragent pour recevoir un bakchiche. D'autre part, un correspondant du *Phare d'Alexandrie* lui écrit d'Hodeïda, que depuis quelque temps cette ville et les localités voisines sont remplies d'esclaves importés de la côte africaine de la mer Rouge, et que la vente de ces pauvres créatures se fait presque en public. — On comprend dès lors que le comte de Fife ait attiré l'attention de la Chambre des Lords sur la recrudescence de la **traite au Soudan.** S'appuyant sur l'affirmation de Schweinfurth : qu'aucun fonctionnaire égyptien n'a jamais été puni sérieusement par son chef pour sa conduite relativement à l'esclavage, et sur le rapport du colonel Stewart attestant qu'aucune maison importante engagée dans le commerce des esclaves n'a jamais été molestée, parce qu'il y a trop d'intéressés à ce trafic et que les notables sont trop puissants et trop influents, il a insisté sur la nécessité de profiter de l'ascendant que l'Angleterre a acquis dans les affaires de l'Égypte, pour s'attaquer à la racine même du mal, et arrêter la demande d'esclaves en réclamant l'abolition de l'institution légale de l'esclavage en Égypte. Rappelant ensuite que, d'après le traité conclu en 1877 entre l'Angleterre et l'Égypte, la traite doit être déclarée abolie l'année prochaine dans ce dernier pays, il a demandé que l'autorité à cet égard fût remise aux mains de quelque Européen résolu, qui comprît les devoirs qu'impose l'influence civilisatrice acquise par l'Angleterre. Tout en faisant remarquer que l'état de désorganisation dans lequel se trouve le Soudan est très défavorable au succès de mesures pour la suppression de la traite, lord Grandville a annoncé que le gouvernement anglais a désigné, comme consuls pour le Soudan, deux hommes capables, dont l'un, M. Auguste Baker, résidera à Khartoum, et l'autre, M. Moncrieff, à Souakim, pour appuyer les autorités qui travaillent à l'abolition de l'esclavage. — Dans une réunion d'adhérents de l'Antislavery Society, tenue à Valentines, près d'Ilford, lord Grandville a abordé la question de l'abolition immédiate de l'esclavage en Égypte. La Société a promis d'appuyer ses vues, et a exprimé le vœu que l'influence de l'Angleterre en Égypte ne soit pas employée à soutenir un gouvernement qui permettrait encore à un homme de réduire en esclavage son semblable. Les missionnaires Wilson, de l'Ouganda, et Farler, de l'Ousambara, ont donné des renseignements sur l'esclavage dans ces deux parties de l'Afrique.

Le journal le *Temps* nous a appris que, d'après une lettre particulière de M. **Soleillet,** ce voyageur, après son excursion au Kaffa, en a fait

une nouvelle le long du **Nil Bleu.** Grâce à la faveur du roi Ménélik, il a pu visiter les monts Dauba, Kollacha et Tanis, la province de Salalé, le grand marché de Djarro, au point de jonction des montagnes du Godjam et de l'Amhara, ainsi que le célèbre monastère de Debra-Libanos. Le dimanche 29 avril, jour de la Pâque éthiopienne, il se trouvait à Ankober, où l'a rejoint le comte Antonelli, chef de l'expédition italienne, qui a heureusement ouvert la route d'Assab au Choa, malgré le projet du pacha de Zeïla, Abou-Beker, qui a tenté de le faire assassiner, comme il l'avait essayé pour M. Soleillet.

Nous avons annoncé dans notre précédent numéro le retour à Mombas de **J. Thomson,** obligé de renoncer à s'avancer à travers le pays des Masaï par la même route que le Dr Fischer, et de venir à la côte prendre des renforts et renouveler ses provisions. De Mombas il a écrit à la Société de géographie de Londres, aux *Proceedings* de laquelle nous empruntons ce qu'il dit de sa marche, à partir de Taveta, le long du pied du **Kilimandjaro.** Retenu trois jours par les ruses d'un chef pillard, Mandara, il en profita pour tenter une ascension de cette montagne, au-dessus de la région des forêts, à plus de 3000m. Ensuite, pendant cinq jours, il chemina dans un terrain coupé de torrents impétueux, dont le passage lui opposa souvent de grandes difficultés. Pendant tout ce temps, il n'entrevit la partie supérieure du Kilimandjaro qu'à de courts intervalles, à l'approche du lever et du coucher du soleil. Une seule fois il eut la vue du sommet pendant une demi-heure. Le pic inférieur n'avait pas de neige; le supérieur en avait une calotte légère, qui descendait un peu plus bas du côté du sud et brillait comme de l'argent poli au soleil du matin, contrastant fortement avec le profil sombre et rocheux du Kimawenzi. Tout autour roulaient d'énormes cumulus blancs; puis un rideau de stratus étendit sur toute la scène un voile mystérieux d'un gris uniforme. Quoique propre à toute espèce de cultures, le pays qui entoure la base de la montagne est complètement inhabité par crainte des Masaï; mais il fourmille de gros gibier : buffles, rhinocéros, zèbres, éléphants, etc. — Thomson espérait pouvoir repartir de Mombas avec une caravane arabe.

M. Ledoulx, consul de France à Zanzibar, a communiqué à la Société de géographie de Paris des nouvelles du capitaine Bloyet, chef de la station du **Comité national français** à Condoa. A sept journées de marche de cette localité, les Wahéhés, descendus de leurs plateaux, avaient attaqué une caravane et tenaient la campagne, mais sans inspirer de crainte à M. Bloyet. Le consul signale l'état prospère des **mis-**

sions romaines de Mhonda et de Mandéra, autour desquelles se sont groupés des villages qui acquièrent de jour en jour plus d'importance. Les produits des environs y affluent, la monnaie y remplace déjà l'échange, et, dans quelques années, au lieu des broussailles et de la solitude, s'élèveront là des centres populeux. Les missionnaires ont réussi à fonder une nouvelle station à Mrogoro, ville principale des Wassigouas. Le chef Goméra s'opposa d'abord à leur projet ; mais le sultan Saïd-Bargasch lui ayant ordonné de les bien recevoir, il a déposé ses préventions et leur a permis de s'établir dans ses États.

M. le lieutenant **Becker,** revenu temporairement de **Karéma,** se prépare, par des études spéciales à l'Institut géographique militaire de Bruxelles, à y retourner l'hiver prochain. Il a obtenu un grand crédit auprès des noirs, qui, dans leur simplicité, lui attribuent, comme à d'autres blancs, le pouvoir de disposer de la pluie et du beau temps. Pendant son voyage de Karéma à Zanzibar, les habitants des villages qu'il traversait, souffrant d'une sécheresse prolongée, venaient lui demander de la pluie. Ayant remarqué que la pluie le suivait dans sa marche de l'ouest à l'est, il promit gravement qu'il pleuvrait si on le dispensait de payer le hongo, ce qui lui fut accordé. La pluie ne manqua pas, et sa popularité s'en accrut de beaucoup.

Dans une visite que le P. Guillet a faite d'Oudjidji au **Massanzé,** il a constaté que l'emplacement choisi pour la station de ce district, à l'ouest du Tanganyika, est insuffisant. Il a exploré le **golfe de Burton**, pour y chercher un lieu plus convenable à cette mission, en même temps qu'il se proposait de reconduire chez lui, dans l'Oubouari, un chef, Kisamba, dont les villages étaient ravagés par l'esclave de l'Arabe Wangouana. Dans le fond du golfe, il visita un plateau couvert de beaux arbres, mais sans habitants; près de là coule le Nembré, dans une plaine où croît le papyrus, avec quelques hameaux dont les indigènes vinrent au-devant de lui, et lui témoignèrent le désir de le voir s'établir au milieu d'eux, pour être mis à l'abri des exactions de leurs voisins. Remontant ensuite vers le nord, jusqu'à la pointe de Vanza (Pannza, de la carte de Stanley), il n'y rencontra que la dévastation et un silence de mort. Kisamba, debout, à l'avant du bateau, criait de toute sa force, annonçant l'arrivée des blancs. Quelques formes humaines sortirent de derrière les rochers où elles se tenaient cachées. Kisamba apprit que plusieurs membres de sa famille avaient été massacrés, pour n'avoir pas voulu suivre le vainqueur en esclavage; alors il s'élança dans la montagne, d'où il ramena bientôt au rivage une longue file de femmes et

d'enfants qui s'y étaient réfugiés, et demanda au missionnaire de les conduire au Massanzé, où ils seraient en sûreté. Le P. Guillet y consentit; mais l'insuffisance de l'établissement du Massanzé n'en fut que mieux constatée, aussi a-t-on résolu de le transférer sur le plateau de Kassoukou, au fond du golfe de Burton.

M. **O'Neill** est parti de Mozambique pour le **lac Chiroua**. D'après les dernières informations qu'il avait reçues, il commençait à douter que la Lujenda en fût l'émissaire. Les opinions des trafiquants natifs qui avaient voyagé dans cette partie de l'Afrique différaient beaucoup les unes des autres. Les uns la font sortir d'un lac Amaremba ou Mnaremba; un autre, qui, l'année dernière, a passé du lac Chiroua au lac Amaramba, prétend qu'il n'y a point de communication entre eux, et que le seuil qui les sépare est très élevé; il décrit l'Amaramba comme un lac long, beaucoup plus petit que le Chiroua, mais ayant deux îles. Le lac vu par Johnson et supposé par lui être le Chiroua, ne serait-il point l'Amaramba? C'est ce que l'expédition de M. O'Neill ne manquera pas de nous apprendre.

M. **Williams**, associé de la Société de géographie de Londres, a récemment traversé, avec sa femme et son fils, âgé de sept ans, le **pays des Bamangwatos**. Après avoir voyagé le long du Limpopo, et traversé le Marico et le Notuani, ils s'éloignèrent du Limpopo, franchirent un désert sans eau de 120 kilom., et eurent le bonheur de rencontrer un Anglais, M. John Bennion, de Schoschong, qui leur montra le chemin jusqu'à la capitale de Khamé. Celui-ci était alors en guerre avec les Matébélés; son frère Khamané, qui remplissait les fonctions de régent, donna des guides à M. Williams pour le conduire au pays des Matébélés. Le voyageur devait laisser sa femme à Tati, se rendre à Gouboulouayo, chez Lo Bengula, et y prendre de nouveaux guides et porteurs, pour s'avancer avec sa femme et son fils jusqu'aux chutes Victoria, en passant par Panda-ma-Tenka, où il comptait laisser son wagon pour faire porter de là, en litière, sa femme jusqu'au Zambèze.

D'après un *Blue Book* communiqué au parlement anglais, le gouvernement britannique n'admet pas que la Colonie du Cap ait le droit de répudier la charge qu'elle a acceptée en 1871 de gouverner le **Lessouto**, ni que l'État libre d'Orange puisse réclamer autre chose, si ce n'est que l'Angleterre se charge pour une bonne part de maintenir la paix sur la frontière, ni enfin que les Bassoutos soient en droit de revendiquer le rétablissement de leurs anciennes relations avec la Couronne d'Angleterre. Cependant le gouvernement anglais reconnaissant les efforts sérieux faits par la Colonie du Cap pour gouverner le Lessouto, est dis-

posé à mettre à l'épreuve, provisoirement, le désir des Bassoutos de redevenir sujets de la Couronne d'Angleterre, à la condition : 1° qu'ils prouvent d'une manière satisfaisante leur désir de rester sujets de la Couronne, et fassent leur possible pour payer les impôts stipulés et pour obéir au haut-commissaire ; 2° que l'État libre d'Orange prenne les mesures nécessaires pour prévenir toute incursion dans le Lessouto, faute de quoi le gouvernement anglais sera déchargé de toute responsabilité ultérieure ; 3° que la Colonie du Cap se charge de rembourser au haut-commissaire tous les droits de douane, taxes et autres revenus provenant de l'importation de marchandises dans le Lessouto. La dépêche du ministre des colonies conclut en disant, qu'il est bien entendu que le gouvernement anglais ne prétend nullement, par cette intervention, accepter une responsabilité permanente à l'égard du Lessouto. Si les parties plus spécialement intéressées dans la question ne lui prêtent pas, autant qu'il est possible, leur concours, le gouvernement anglais ne se considérera pas comme tenu de continuer son intervention.

Une expédition organisée en vue de fonder un **établissement allemand en Afrique** a été entreprise par une maison de commerce de Lubeck, qui a envoyé un agent, M. Vogelsang, dans le pays des Grands-Namaquas, au nord de la colonie du Cap, pour acheter aux Hottentots la baie d'**Angra Pequena**, par 26°,37′ lat. S. et 12°,47′ long. E. de Paris, ainsi qu'un territoire de 50 à 60,000 hectares à l'intérieur. La baie est protégée contre les vagues par trois grandes îles ; le mouillage en est excellent. Dans les montagnes parallèles à la côte, se trouvent les établissements des indigènes au milieu desquels travaillent les missionnaires rhénans de la station de Béthanie. La maison Luderitz qui a pris l'initiative de cette expédition ne doute pas qu'il ne s'y trouve des gisements de cuivre, comme il en existe plus au sud dans le pays des Petits-Namaquas; elle compte faire explorer le pays à ce point de vue, et a tenu à s'assurer l'exportation du minerai, par la possession d'un port sûr et d'un accès facile. Un petit schooner à deux mâts fera un service régulier entre le nouvel établissement et Capetown.

Le dernier numéro des *Proceedings* de la Société de géographie de Londres renferme un rapport de lord **Mayo** sur l'expédition qu'il a faite, l'année dernière et au commencement de celle-ci, avec M. **H.-H. Johnston**, naturaliste, **de Mossamédès au Cunéné.** Après une excursion au sud, le long des Montagnes Noires jusqu'à la Coroca, ils se dirigèrent vers l'est, gravirent la Serra de Chella, dont ils suivirent la crête jusqu'à la latitude de Humpata, où ils visitèrent la station des Boers qui les reçurent avec une hospitalité des plus aimables. Lord Mayo

a trouvé cette colonie très prospère, et favorisée par un climat très salubre, la température du plateau sur lequel elle est établie demeurant la même à peu près toute l'année. A Huilla, ils rencontrèrent le P. Duparquet dont la station missionnaire est aussi très florissante, et qui y fait construire un collège pour des élèves de Saint-Paul de Loanda, l'air de Huilla étant beaucoup meilleur que celui de la côte. De là, descendant vers la rivière Quimpanpanini, ils arrivèrent à Commandant's Drift, la dernière ferme portugaise avant d'atteindre Humbé, près du Cunéné. Les rhinocéros abondent dans le voisinage ; plus loin ce sont les zèbres, les antilopes, les éléphants, etc.; dans le Cunéné, les hippopotames. Toute cette région est encore très riche en gibier, quoique les Chibiquas qui habitent la partie méridionale de la Serra de Chella soient essentiellement chasseurs et voués à l'élève du bétail. Ils ont émigré, il y a 150 ans, du pays au sud du Cunéné, et appartiennent à la tribu des Damaras, avec un mélange d'Ovampos et d'autres tribus ; leur langage ressemble à celui des Ovampos. Les Hottentots avaient fait récemment irruption à travers le Cunéné, attaqué le village palissadé des Chibiquas, en sorte que ceux-ci s'étaient dispersés dans les villages voisins du fort portugais de Gambos. Lord Mayo en rencontra une troupe nombreuse à la chasse ; ils étaient munis de curieux instruments en fer, à tête en forme de lance, avec lesquels ils frappent l'éléphant, auquel ils coupent les muscles au-dessus des pieds de derrière ; après l'avoir ainsi mis dans l'impossibilité de fuir, ils le tuent avec leurs assagaies. Ils n'ont point d'armes à feu et sont de purs sauvages. Sur la route de Humbé, on rencontre des plantations considérables de bananiers et d'orangers, et beaucoup de baobabs. Quant au Cunéné, où les voyageurs allaient chasser l'hippopotame, ils l'ont trouvé beaucoup plus petit qu'ils ne s'y attendaient, et point navigable à l'endroit où ils l'atteignirent, près de Humbé. A son embouchure il y a une barre ; à une centaine de kilomètres en amont, des rapides, et, à l'endroit où le fleuve franchit la Serra de Chella, une cataracte. Les Boers prétendent que les hippopotames y abondent, et que les éléphants sont nombreux dans les montagnes le long de ses rives. Lord Mayo et Johnston remontèrent la vallée jusqu'au village d'Ekamba, dont les femmes donnent à leur chevelure l'apparence d'un énorme papillon de chaque côté de la tête. La saison des pluies venues, ils résolurent de revenir à la côte, mais un accès de fièvre et de rhumatisme retint lord Mayo à Humbé, où les missionnaires romains le soignèrent avec beaucoup de dévouement. Au retour il passa par la route que le gouvernement portugais a fait construire pour faci-

liter les voyages des Boers avec leurs wagons lorsqu'ils se rendent à la côte, mais il put constater d'autre part combien sont élevés les droits dont sont frappées les marchandises importées dans la province de Mossamédès.

Invité par Stanley à aller le rejoindre sur le **Congo**, M. **H.-H. Johnston** y a fait des études très intéressantes sur la flore et la faune des trois régions : de la côte à la première cataracte, de Yellala à Stanley-Pool, et de ce point à Bolobo, limite de son champ d'exploration. Revenu en Europe, il a rapporté que **Stanley** se préparait, le 1er mai, à partir de Léopoldville avec une flottille de trois vapeurs et de beaucoup de canots indigènes, pour un voyage en amont du fleuve jusqu'aux chutes de Stanley, à 1600 kilom. de distance. Il dit aussi que Stanley a fait alliance avec plusieurs des chefs qui possèdent la rive septentrionale du Congo, à une très grande distance au delà de Stanley-Pool, et qu'il a signé des traités pour faire échec à de Brazza, quoique la commission de l'Association internationale de Bruxelles lui ait intimé l'ordre de conserver des relations amicales avec l'expédition française et de reconnaître les droits acquis par la France sur le Congo. Parmi les nouveaux agents du Comité d'études envoyés à Stanley, M. Johnston mentionne M. Roger, autrefois agent de l'Association internationale dans une des expéditions de Zanzibar au Tanganyika, et qui est arrivé au Congo avec deux baleinières, pour tenir ouvertes les communications par le fleuve entre Isanghila et Manyanga. D'autre part, deux géographes anglais, Sir Frédéric Goldsmith et M. E. Delmar Morgan, ont été chargés d'une mission spéciale au Congo, d'où est revenu M. Braconnier. — En outre, la *Pall Mall Gazette* annonce que M. Verey, ingénieur, a été chargé par le Comité d'études de conduire à Stanley un steamer, sur lequel il l'accompagnera le printemps prochain dans un long voyage, pour explorer des régions inconnues jusqu'ici.

D'après une communication du Dr Schweinfurth, le Dr Emile Riebeck prépare une expédition pour l'exploration des pays voisins du **Niger**, du **Bénoué** et du **lac Tchad**. Elle sera confiée à M. **G. Adolphe Krause** qui, par un long séjour dans le nord de l'Afrique, a acquis une connaissance parfaite des difficultés que présentent ces entreprises, et des langues de l'Afrique centrale entre le Chari et le Haut-Sénégal, entre autres du foul et du kanouri. M. Krause se propose de remonter le Niger, depuis son embouchure jusqu'à 600 ou 800 kilom.; après quoi il s'établira dans un endroit convenable qui lui permette de profiter des occasions favorables pour de futures excursions à l'intérieur. Il

pense choisir, pour son premier quartier général, Kipo-Hill, station missionnaire près d'Egga, ou Chonga, près de Rabba, et étudiera d'abord la langue et l'ethnographie des Fellatas et des Haoussas-Mousouks.

Deux missionnaires des stations du **Vieux Calabar,** MM. **Beedie** et **Edgerley**, ont fait récemment un voyage en amont de Creek-Town, pour visiter, le long du fleuve, la grande peuplade des Atams, la principale tribu des Akounakounas, et chercher un endroit favorable à un établissement au milieu d'eux. Accompagnés d'un homme d'Atam qui avait été fait esclave dans sa jeunesse, vingt ans auparavant, ils parvinrent d'abord à Umon, gouvernée par deux chefs, l'un civil, l'autre religieux, puis à Ikotana, dont le chef leur fit un accueil cordial et se montra disposé à recevoir un Européen dans sa ville. De là ils visitèrent Biakpan, ville industrieuse et entourée d'avenues proprement tenues, où jusqu'ici aucun Européen n'avait pénétré. Ils y trouvèrent des Inokons, indigènes qui voyagent d'un lieu à un autre, et sont les principaux trafiquants des marchandises d'Europe, qu'ils vont chercher aux marchés de la côte, où ils conduisent des esclaves comme objets d'échange. Le chef de Biakpan demanda un instituteur aux missionnaires, et leur promit d'envoyer ses fils au Vieux Calabar pour leur éducation. MM. Beedie et Edgerley durent redescendre à Creek-Town, où le dernier ne tarda pas à succomber à un accès de fièvre.

Le rapport de M. Barham, ingénieur du syndicat de la **Wassaw Light Railway Company**, recommandant le tracé d'**Axim à Tacquah**, expose que la construction de cette ligne pourra se faire sans difficulté. Il y a abondance de bois pour toute espèce de travaux ; partout le terrain est bon ; l'eau est suffisante dans la saison sèche et abondante dans la saison pluvieuse ; la main-d'œuvre n'est pas coûteuse ; on peut trouver facilement à la côte les charpentiers et les forgerons nécessaires. Si, au début, les denrées alimentaires doivent être importées, bientôt l'impulsion donnée à la culture par l'ouverture du pays fournira céréales et légumes en quantité suffisante, le sol consistant en dépôts d'alluvion très riches. Une députation sera chargée de demander au ministre des colonies, lord Derby, d'insister auprès du gouvernement de la Côte d'Or, pour qu'il accorde à la compagnie susmentionnée son appui moral et une garantie d'intérêts de 4 %, comme le fait généralement le gouvernement des Indes pour les chemins de fer de cet empire..

Le gouverneur de **Sierra Léone,** ayant été informé qu'une assemblée devait avoir lieu dans le district de Sherbro, où des personnes accusées de

sorcellerie seraient brûlées, écrivit aux chefs pour leur signaler la folie de tels procédés et leur ordonner d'y mettre fin. En réponse, il reçut une lettre signée par tous les chefs déclarant qu'avant la réception de son message, on avait déjà brûlé 34 personnes qui avaient avoué avoir pratiqué la sorcellerie, mais, qu'à la lecture de sa lettre, on avait libéré le reste des captives qui, sans cela, eussent aussi été sacrifiées. Les chefs ont promis de s'abstenir de semblables pratiques à l'avenir.

Le refus du roi de Nioro de laisser le **Dr Bayol** et son compagnon, le lieutenant **Quinquandon**, entrer dans le Kaarta, a engagé ces explorateurs à visiter la région à l'est de ce dernier pays. Ils ont pu parcourir un territoire inexploré jusqu'ici, entre le Niger et la route suivie par le Dr Lenz, dans son voyage de Tombouctou au Sénégal, relever 360 kilom. de pays nouveaux, et recueillir quantité de renseignements sur la topographie et la population de plusieurs districts placés dès maintenant sous le protectorat de la France, en vertu de traités conclus par le Dr Bayol avec les chefs indigènes. Le point extrême de cette exploration a été Donabougou à l'est de Mourdia [1]. Cette dernière localité, une des plus importantes du pays, a un marché considérable. Des caravanes y arrivent chargées de plaques de sel qu'elles échangent contre de l'or, des captifs, et surtout du mil, qui fait défaut dans le pays. De Segala à Sokolo, il n'y a que deux journées de marche, et, de ce dernier point, on peut atteindre Tombouctou en quatre jours. Mais la route de cette dernière ville a été fermée avec obstination aux voyageurs. Le pays des Bambaras les a vivement intéressés ; quant aux plaines des environs de Mourdia, elles sont composées d'un sol sablonneux, couvert seulement de maigres arbustes, et qui semble indiquer l'approche de la région saharienne. Revenus à Bafoulabé, le Dr Bayol et son compagnon ne tarderont sans doute pas à donner un rapport complet sur leur exploration.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Le gouvernement français a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi déclarant d'utilité publique la ligne de Bougie à Beni-Mansour, et un projet de convention à passer avec la Compagnie de l'Est algérien pour l'exécution de la ligne de Sétif à Bougie.

Jusqu'à présent la province de Tripoli était privée de lignes télégraphiques; l'administration turque est sur le point d'en faire poser trois : l'une, de Tripoli à

[1] Voir la Carte, p. 200.

Benghazi, une seconde, de Tripoli à la frontière S.-E. de la Tunisie, et la troisième, de Tripoli à Ghadamès; celle-ci toutefois ne sera posée qu'après les deux autres.

L'entomologiste italien Dabbene, qui explorait la région du Haut-Nil, a rapporté à Khartoum de riches collections.

Aux dernières nouvelles de Lado, le capitaine Casati se trouvait dans cette ville, préparant une nouvelle expédition; il comptait cette fois se rendre dans le pays des Gallas.

D'après une lettre de Massaoua, du 12 juin, le Dr Stecker, arrivé à Adoua, allait redescendre à la côte.

Une dépêche du Caire, publiée par le *Standard*, annonce que l'envoyé égyptien Naïb-Mohammed est revenu de sa mission en Abyssinie. Le roi Jean, satisfait de l'occupation de l'Égypte par les Anglais, paraît disposé à renouer ses relations avec le khédive. Il était en guerre avec Ménélik, mais les hostilités étaient suspendues pendant la saison des pluies.

Les Bédouins des environs de Souakim se sont joints au parti du mahdi, et ont causé dans la ville des désordres, pour la répression desquels le gouvernement du khédive a dû envoyer des troupes du Caire. Les Abyssiniens menacent aussi de faire irruption dans le pays.

Le baron Muller organise, pour le compte de la Société coloniale allemande, une expédition dans la région de la Dana.

Le *Henry Wright*, destiné aux stations de la Société des missions anglicanes, sur la côte orientale d'Afrique, a rencontré dans l'Océan Indien une mousson si forte, qu'il n'a pu pousser jusqu'à Zanzibar; il a dû revenir à Aden pour quelques semaines.

Sir John Kirk, consul-général anglais à Zanzibar, est retourné à son poste. — Trois vice-consuls anglais ont été nommés pour les villes de Lamou, Mombas et Quiloa.

Une chaloupe à vapeur sera mise à la disposition du missionnaire Farler pour son œuvre dans l'Ousambara.

La mort de Mtésa paraît définitivement confirmée. D'après l'*African Times*, l'attention des Égyptiens étant forcément détournée des régions équatoriales, le peuple de l'Ouganda pourra régler la question de la succession sans l'intervention d'aucune puissance étrangère.

Le gouvernement portugais a fait avec la « Castle Mail Packets Company » une convention par laquelle cette compagnie s'est engagée à établir une communication régulière entre Lisbonne et Mozambique. Les navires à vapeur toucheront au Congo, où le nombre des émigrants portugais augmente de jour en jour, au Cap, à Lorenzo Marquez, à Inhambané et à Mozambique.

Une ligne télégraphique va être établie entre Quilimane et Tété.

D'après le *Diario de Noticias*, la maison Amourous de Paris va établir un chemin de fer, système Decauville, le long de la baie de Conducia, dans le voisinage de Mozambique, pour faciliter l'exportation du sel que l'on y exploite.

Le gouvernement du Transvaal ayant décidé d'envoyer en Angleterre des com-

missaires pour traiter la question de la Convention, la mission dont avait été chargé lord Reay est ajournée. — Le gouvernement anglais protestera, nous n'en doutons pas, contre la résolution du Volksraad de dissoudre les deux tribus de Mapoch et de Mampoer, qui ont fait leur soumission, et d'en répartir les indigènes, pour la durée de cinq ans, entre les fermiers boers en qualité d' « indented servants » ce qui constitue une sorte d'esclavage temporaire.

La nouvelle de la mort de Cettiwayo ne s'est pas confirmée. Quoique blessé, il a pu s'échapper; ses partisans se sont ralliés et ont livré une nouvelle bataille à l'armée d'Usibepu, qu'ils ont mise en déroute.

L'ancien missionnaire Robert Moffat, beau-père de Livingstone, rentré en Angleterre depuis 1870, après avoir travaillé 50 ans chez les Betchouanas, est mort le 10 août à Leigh, près de Tunbridge, dans le Kent, à l'âge de 87 ans et demi.

Les Boers de l'ouest du Transvaal, qui, après avoir été appelés par les deux chefs indigènes en lutte, Mankoroanee et Montsida, se sont partagé leurs territoires, dont ils s'étaient emparés, et se sont, d'un commun accord, constitués en république indépendante, sous le nom de Stellaland.

MM. les Drs Bachmann et Wilms sont heureusement arrivés à Capetown, d'où ils ont déjà commencé à envoyer à l'*Export*, le journal de la Société de géographie commerciale allemande, des rapports intéressants sur la botanique et la zoologie des environs de cette ville.

Pour prévenir le retour de la sécheresse et de la disette, dont les habitants du Namaqualand ont eu à souffrir récemment, le Dr Théophile Hahn propose de restaurer les travaux d'irrigation commencés il y a longtemps à Ebenezer par la mission rhénane. Quand son père quitta cette station en 1847, le pays, arrosé artificiellement par l'eau de l'Olifant-River, produisait d'abondantes récoltes, la population était riche en bétail et fournissait des milliers de moutons à Capetown. Le capitaine Balfour, ingénieur, a dressé le plan d'un barrage qui répondra au vœu du Dr Hahn, et rendra la prospérité aux districts de Clanwilliam et de Hardeveldt, ainsi qu'à celui des mines de cuivre de cette région.

Une maison de commerce de Capetown qui a des intérêts considérables dans le Damaraland, se propose d'y envoyer une expédition pour explorer le pays.

Le Dr Hopferner, qui a traversé tout le territoire de Mossamédès au Damaraland, est en route pour revenir à Hambourg, où il compte fonder une société en vue d'un établissement dans cette région.

Les missionnaires américains établis à Baïlounda se proposaient d'explorer le pays dans la direction de Dondo, mais les porteurs qu'ils avaient engagés leur ont fait défaut, le roi Kouikoui ayant interdit à ses gens d'accompagner les missionnaires, qu'il trouvait trop peu favorables à ses guerres.

L'exploitation du caoutchouc dans les possessions portugaises de la Guinée inférieure semble prendre une certaine extension. Deux chargements considérables de ce produit sont arrivés récemment de Mossamédès à Loanda pour être réexpédiés en Angleterre. On a aussi constaté l'existence de sources importantes de pétrole, dans les territoires de Libongo et de Canhembé qui sont d'un accès facile.

Le bateau à vapeur le *Peace*, démonté en 800 pièces, est arrivé à l'embouchure du Congo, sous la direction de MM. Grenfell et Doke, chargés de le faire transporter de Underhill, la première station des missions baptistes, à Stanley-Pool. Malheureusement M. Doke a été enlevé par la fièvre quelques semaines après son arrivée au Congo. — M. Hartland, un des premiers compagnons d'œuvre de M. Comber, est mort à la station de Baynesville.

Afin de favoriser les cultures locales en les protégeant contre la concurrence étrangère, le gouvernement français a autorisé le commandant supérieur du Gabon à augmenter les droits perçus à l'entrée sur les produits similaires de la colonie.

Le schooner qui portait l'expédition Rogozinsky a fait naufrage dans la baie d'Amboise, au fond du golfe de Guinée. L'équipage a été sauvé. Plus tard, cependant, un Allemand, docteur de l'expédition, s'est noyé, en se rendant à Victoria avec ses collègues, pour faire l'ascension du mont Cameroon. Beaucoup d'instruments scientifiques ont été perdus.

On vient de construire en Angleterre un vapeur en acier, pour continuer l'exploration du Niger en amont de Rabba, et celle du cours supérieur du Bénoué; d'un faible tirant d'eau, il pourra passer dans le Mayo Kebbi, et, par les marais de Toubouri et le Logone, jusqu'au lac Tchad.

Les marchands de Porto-Novo ayant refusé de payer les impôts que le roi veut prélever sur eux, celui-ci a interdit à ses gens de faire aucun commerce avec les Européens.

Le capitaine Barrow et les autres commissaires du gouvernement de la Côte d'Or sont revenus de Coumassie. Ils ont réussi à prévenir une guerre entre les deux anciens souverains, Koffee et Mensah. Une grande partie des Achantis désirent la restauration du roi Koffee.

Le gouvernement britannique a accepté la cession du territoire de Kittim, consentie par la reine Massah, sur la côte voisine de Sherbro.

Des troubles ont éclaté dans le district du cours supérieur des Scarcies, où les tribus luttent entre elles à main armée. Le gouvernement de Sierra Leone, ne se sentant pas assez fort pour garantir la sécurité des intérêts des négociants anglais dans ces parages, a publié une proclamation dans laquelle il décline toute responsabilité à cet égard. Il réclame avec insistance la nomination d'un agent spécial, ayant le pouvoir de signer, au nom du gouvernement, des traités avec les chefs indigènes, pour aider à la pacification du pays.

M. Trouillet qui se prépare à explorer le Fouta-Djallon, a envoyé à la Société de géographie de Paris des renseignements sur le poste portugais de Bouba, situé au bord du Rio-Grande, fleuve magnifique et couvert de la plus belle végétation. Il n'existe pas encore d'ouvrages dans la langue du Fouta-Djallon; M. Trouillet l'étudie, pour la mettre par écrit, et il a commencé un dictionnaire fouta-djallonnais.

Le chemin de Dakar à Rufisque a été inauguré à la fin de juillet.

Deux nouveaux missionnaires protestants seront prochainement envoyés à Saint-Louis pour aider à M. Taylor, qui désire s'avancer vers le Haut-Sénégal jusque chez les Bambaras.

Après avoir étudié la faune profonde de la côte d'Afrique jusqu'à quelques lieues de Dakar, l'expédition du *Talisman* est allée relâcher à St-Vincent, puis elle s'est dirigée sur l'île Branco, qu'aucun naturaliste n'avait encore explorée, et où elle a pu observer de près de grands lézards qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Elle devait encore se rendre à la mer des Sargasses avant de rentrer en France.

La *Pall Mall Gazette* annonce que Sir J. Drummond Hay, chargé d'affaires d'Angleterre au Maroc, a reçu de lord Granville des instructions lui enjoignant de faire à l'empereur des représentations pressantes, relativement à l'esclavage et aux ventes publiques d'esclaves constatées dans les principales villes du pays. A Tanger, le journal *El Mograb El Aksa* annonce les prix auxquels sont vendues les différentes classes de nègres et de négresses.

Le rabbin Mardochée, connu par ses voyages à Tombouctou, est reparti pour une nouvelle exploration au Maroc, en compagnie d'un officier français, M. Charles Faucanet.

Une compagnie française a soumis au gouvernement espagnol un projet pour la construction d'un tunnel sous-marin par le détroit de Gibraltar.

Le comte d'Arpoare, agronome du gouvernement portugais pour les possessions de la Guinée supérieure, est décédé sur le vapeur qui le ramenait à Lisbonne.

EXPÉDITIONS DU COLONEL BORGNIS-DESBORDES DU SÉNÉGAL AU NIGER[1]

Le colonel Borgnis-Desbordes vient de terminer sa troisième campagne dans le Soudan occidental. Il peut être intéressant de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de l'œuvre qu'il a accomplie de 1880 à 1883.

En 1879, des officiers avaient remonté le Sénégal jusqu'à Bafoulabé, et dressé une carte des régions traversées, mais ils n'avaient guère dépassé ce point. La contrée qui s'étend entre Bafoulabé et Bamakou était à peu près inconnue.

Au commencement de 1880, le capitaine Gallieni fut chargé d'explorer la vallée du Bakhoy et d'atteindre le Niger, en étudiant la route la plus facile pour mettre en communication le Haut-Sénégal avec le Haut-Niger. Il devait en outre passer des traités avec tous les chefs indigènes qu'il rencontrerait sur son chemin, et surtout avec Ahmadou, roi de Ségou. On sait que la mission Gallieni fut attaquée et pillée par les Bambaras du Bélédougou ; elle réussit, cependant, en dépit de grands obstacles, à remplir en partie le programme qui lui avait été tracé.

A la fin de 1880, le colonel Desbordes entreprit sa première campa-

[1] V. la carte, p. 200.

gne. Il construisit un fortin à Bafoulabé et posa la première pierre du fort de Kita. Le village fortifié de Goubanko, qui voyait de mauvais œil l'arrivée des blancs, et dont la population turbulente inquiétait sans cesse les caravanes de *Diulas* qui traversaient le pays de Kita, fut pris d'assaut et détruit.

La campagne de 1881-1882 fut employée à la construction du fort de Bafoulabé, ainsi qu'à celle du fortin de Badombé et du fort de Kita. La fièvre jaune qui sévissait au Sénégal rendit cette campagne difficile, et ne permit pas au colonel d'aller s'établir sur le Niger, comme il en avait eu l'intention. Pour se rendre à Kita, il suivit le Sénégal et le Bakhoy jusqu'à Badombé, puis il se dirigea vers le Gangaran, au sud, et gagna Kita par le gué de Noja, pour imposer respect aux gens du Gangaran, qui montraient peu de sympathie pour les Français.

Un ennemi déclaré des Français, Samory, faisait beaucoup parler de lui sur le Niger. Samory est un Malinké qui se donne pour un envoyé du prophète. Musulman fanatique, il est énergique, intelligent, ambitieux surtout. Captif évadé, il vécut quelques années chez le chef du Bissadougou, où il sut se former un parti et s'empara du pouvoir. Dès lors, il ne songea plus qu'à conquérir tous les pays qui l'entouraient. Son influence s'étend aujourd'hui sur le Bouré et sur une partie du Manding, c'est-à-dire jusqu'à la vallée du Bakhoy.

Il assiégeait la ville de Kéniéra, sur la rive droite du Niger. Des envoyés de cette ville étaient venus demander du secours au fort de Kita. Un officier indigène envoyé auprès de Samory par le commandant de Kita fut retenu prisonnier, mais réussit à s'échapper.

Le colonel résolut de pousser une pointe jusqu'à Kéniéra. Avec une poignée d'hommes, il gagna le Niger par Mourgoula, Niagassola et Nafadié, passa sur la rive droite, et marcha sur Kéniéra. Lorsqu'il y arriva, les habitants épuisés par la famine, venaient de se rendre. Le colonel en chassa Samory ; mais ses troupes étant trop peu nombreuses et trop fatiguées pour qu'il pût songer à le poursuivre, il revint à Kita.

L'objectif de la troisième campagne, entreprise au mois d'octobre 1882, était la construction d'un fort à Bamakou sur le Niger. La colonne expéditionnaire, comprenant environ 550 soldats, de nombreux muletiers, etc., 300 mulets ou chevaux, partit de Khayes, le 20 novembre. Pendant son court séjour dans cet endroit malsain, elle avait été très éprouvée par les fièvres paludéennes. Dès le début de la campagne, presque tous les chevaux arabes moururent, et l'on eut beaucoup de peine à les remplacer par des chevaux du pays, car ceux-ci sont rares.

Le 19 décembre, la colonne arrivait au fort de Kita. Le colonel repartit immédiatement pour Mourgoula, forteresse toucouleur dans le Birgo ; les habitants étaient Malinkés, mais la ville se trouvait sous la domination d'Ahmadou ; un almamy, choisi par ce dernier, la gouvernait en son nom. En dépit de la bienveillance que lui avaient témoignée les Français, cet almamy faisait tout ce qu'il pouvait pour leur nuire. Le colonel lui donna une heure pour quitter la ville, en emportant tout ce qui lui appartenait. L'almamy comprit que toute résistance était inutile ; il se soumit, fut très bien traité et se rendit avec son ministre, Suleyman, à Nioro (Kaarta), auprès de Montaga, frère d'Ahmadou. Suleyman est, paraît-il, un homme fort intelligent, mais faux et méchant. C'est sur ses conseils que l'almamy aurait adopté une politique hostile à la France.

Peu après les Toucouleurs qui résidaient à Mourgoula quittèrent cette ville ; les Malinkés eux-mêmes manifestèrent le désir d'aller s'établir ailleurs. La ville fut détruite.

La colonne expéditionnaire se remit en route le 7 janvier pour Bamakou. L'intention première du colonel Desbordes était de suivre la route de Niagassola et Nafadié, et de redescendre ensuite le Niger en infligeant une leçon à Samory, si celui-ci tentait, ce qui était probable, de s'opposer à son passage. Mais ses troupes, — les soldats européens du moins, — ayant déjà beaucoup souffert des effets du climat, il se décida à prendre le chemin le plus court à travers le Fouladougou et le Bélédougou. D'après les renseignements qui lui avaient été fournis, il croyait pouvoir arriver au Niger, par cette route, sans tirer un coup de fusil.

Mais on apprit en approchant du Baoulé, que les habitants de quelques villages du Bélédougou, en particulier ceux de Daba, la capitale, se préparaient à s'opposer par la force au passage de la colonne. Ces gens avaient pris part au pillage de la mission Gallieni et craignaient des représailles.

Le colonel marcha droit sur Daba, situé un peu au N. de la route suivie par Gallieni, et s'en empara après un vif combat. Ce village, très bien fortifié, était défendu par un *tata* (muraille en terre argileuse) de 1m20 d'épaisseur à la base. Les cases diffèrent de celles à toit de chaume que l'on rencontre ordinairement en Afrique ; elles sont construites en argile ; le toit plat est soutenu par de fortes pièces de caïcédrat (acajou du Sénégal.)

Les Béléris (Bambaras du Bélédougou) croyaient Daba imprenable.

Ce rapide succès les frappa de stupeur. Ils se sont très vaillamment battus. Les hommes sont en général grands, vigoureux, et ont l'air un peu farouche. On a trouvé dans leurs villages des instruments de musique relativement perfectionnés.

Poursuivant sa route vers le Niger, le colonel Desbordes passa devant le village de Dio, près duquel avait eu lieu l'attaque de la mission Gallieni. Les habitants épouvantés par le sort de Daba, s'étaient enfuis dans la montagne. Le colonel fit rechercher les chefs, les convoqua au camp, et après leur avoir expliqué que les Français venaient en amis, qu'ils n'en voulaient ni à leur vie ni à leurs biens, mais qu'ils ne laisseraient aucun attentat impuni, etc., il leur remit le village tel qu'ils l'avaient laissé. Cet acte de clémence, joint à l'acte de vigueur de Daba, fit une excellente impression. A partir de ce moment le Bélédougou était pacifié. Des courriers et des convois isolés purent le traverser sans crainte.

Le 1er février, la colonne arrivait à Bamakou, où elle fut très bien accueillie par les habitants. Le 5, on posait la première pierre du fort, et le pavillon français était salué de 11 coups de canon.

Tout le monde mit la main à la construction du fort. Des hommes du village furent employés au transport de la pierre qu'il fallut aller chercher à un kilomètre. Ce fortin, composé de deux pavillons en maçonnerie et d'un tata, est placé à 300 mètres au S.-O. du village de Bamakou. Celui-ci est situé dans une plaine à un kilomètre du Niger, et à peu près à la même distance de la chaîne de montagnes (haute de 200m à 250m au-dessus de la plaine), qui sépare le bassin du Niger de celui du Sénégal.

L'altitude de Bamakou est d'environ 330 mètres. La largeur du Niger, en cet endroit est considérable. A 10 kilomètres en aval, et à 8 kilomètres en amont se trouvent des rapides.

L'État de Bamakou, habité par des Bambaras, alliés de ceux du Bélédougou, comprend une dizaine de villages ; le plus important est celui de Bamakou (8 à 900 hab.), autrefois, grand marché, mais dont le commerce est aujourd'hui à peu près nul.

On sent cependant que les gens de Bamakou ont subi l'influence des marchands maures qui les visitaient jadis en grand nombre ; ils ont l'instinct du commerce. Les cauries leur servent de monnaie.

Le colonel Desbordes eut beaucoup de peine à se procurer le mil nécessaire pour les chevaux et les mulets. Il fallut aller en chercher au loin, dans le Bélédougou.

A 30 kilomètres au sud de Bamakou, une armée de Samory se tenait

en observation. Le 2 avril, elle s'avança à 6 kilom. du camp ; le colonel la repoussa après un vif combat qui dura 1 ½ h. Les Français poursuivirent les troupes de Samory, complètement démoralisées, jusqu'à une centaine de kilom. au sud de Bamakou, le long du Niger, brûlant plusieurs villages.

Le colonel revint ensuite, avec sa colonne à Khayes où ils s'embarqua au commencement de juin. Une garnison a été laissée dans le fort de Bamakou, bien approvisionnée en vivres et munitions; elle est commandée par le capitaine d'artillerie Ruault.

Pendant cette campagne, la ligne télégraphique qui s'arrêtait à Kita, a été prolongée jusqu'à Bamakou; elle va maintenant de Bamakou à Bakel, et de Saldé à Saint-Louis. Elle est interrompue entre Bakel et Saldé, le roi du Foutah, Abdoul-Boubakar, s'étant énergiquement opposé à ce qu'on la fasse passer dans ses États.

Les travaux exécutés par la brigade topographique sont considérables ; ils complètent ceux de l'année dernière et comprennent une partie du Gangaran, du Fouladougou, du Bélédougou jusqu'à Bamakou, et le Birgo.

La construction du chemin de fer de Khayes à Bafoulabé a été poussée avec toute l'activité possible. On a réussi à établir, non sans peine, 16 kilom. de voie. Le plus grand obstacle est provenu de l'insalubrité du climat de Khayes. Le directeur n'a eu, en moyenne, que le tiers de son personnel valide; 600 ouvriers marocains sur lesquels on comptait beaucoup, n'ont pas répondu à cette attente ; plusieurs sont morts, presque tous ont été malades.

Le Dr Bayol avait été chargé par le colonel Desbordes d'une mission à Nioro, auprès de Montaga, chef du Kaarta-Kingui, et frère d'Ahmadou. Retenu à Saint-Louis par des circonstances indépendantes de sa volonté, il n'arriva à Médine qu'au mois de décembre. Une première tentative qu'il fit pour pénétrer dans le Kaarta par Koniakary n'eut pas de succès. Une seconde, faite à Bafoulabé, vers le milieu de janvier ne réussit pas davantage. Il parvint jusqu'à Touba (70 kilom. de Bafoulabé), dans le Tamora, où il fut très bien reçu, mais où il apprit que les chefs du Kaarta s'opposaient formellement à ce qu'il allât plus loin. Il reprit la route de Bafoulabé.

La population du Kaarta est de race Bambara, mais placée sous la domination des Toucouleurs. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir quelle est l'importance stratégique de ce pays relativement à la ligne de ravitaillement des forts français, de Médine au Baoulé. En

outre le Kaarta est riche en bestiaux et en chevaux. Il serait donc à souhaiter qu'on entretînt avec lui des relations amicales; malheureusement il semble qu'il en doive être autrement. Il est probable que le renvoi de l'almamy de Mourgoula, et la destruction de cette ville qui en a été la suite, n'ont pas été sans avoir un grand poids sur la décision qu'a prise Montaga (ou plus vraisemblablement Ahmadou), de ne permettre à aucun blanc de pénétrer dans le Kaarta.

Le Dr Bayol rapporta de sa courte expédition à Touba d'intéressants échantillons de roches, en particulier, un échantillon de calcaire cristallin. Il croit ce pays riche en métaux. Renonçant à tout espoir d'aller à Nioro, il projeta une exploration dans le Bambouk, mais le colonel Desbordes l'appela au mois d'avril à Bamakou, pour le charger d'une mission politique dans le Bélédougou septentrional.

La région qui s'étend entre Bafoulabé et Bamakou est à peu près déserte. Elle a été, comme on le sait, ravagée par le père d'Ahmadou, Al-Hadj-Omar. Il est probable que les indigènes, Malinkés ou Peuhls, en voyant la tranquillité assurée dans toute la vallée du Bakhoy par la présence de postes français, s'y établiront de nouveau. La richesse forestière de cette contrée est peu considérable. Dans le Fouladougou et le Bélédougou, le *karité* (arbre à beurre) se rencontre en assez grande abondance. Tous les villages cultivent le mil et les arachides, mais strictement ce qui est nécessaire pour leur subsistance. Le bétail n'est pas nombreux. Le Bélédougou et l'état de Bamakou produisent un peu de riz, du coton, de l'indigo, mais en petite quantité. Les gens de Bamakou, habiles tisserands, fabriquent une jolie étoffe de coton.

Les montagnes qui forment la vallée du Sénégal, de Khayes à Bafoulabé, celle du Bakhoy, et celle du Niger à Bamakou, sont composées essentiellement de grès à stratification en général horizontale. Jusqu'à présent, on n'y a pas découvert de fossiles. Dans quelques endroits, surtout dans le Bélédougou, apparaissent, au milieu des grès, des roches d'aspect granitique, composées de hornblende, de quartz et de feldspath. Le minerai de fer est abondant, les indigènes l'utilisent pour en fabriquer des couteaux et des outils grossiers. On n'y trouve pas d'autres métaux.

La France et l'Islam se trouvent aujourd'hui en présence sur le Niger, à Bamakou. Il est peu probable qu'ils réussissent à s'entendre pacifiquement avec Ahmadou, encore moins avec Samory. Le premier ferme la route de Tombouktou, le second, celle du Bouré et du Ouassoulou, les pays riches en or.

L'expérience a prouvé que les soldats de Samory ne pouvaient tenir

tête à une poignée d'hommes pourvus de fusils à tir rapide et disciplinés à l'européenne; toutefois l'on a vu que l'on avait affaire, non plus à des bandes armées, mais à des troupes pourvues d'une certaine organisation militaire. La tactique de leurs chefs consiste à harceler l'ennemi et à se faire poursuivre par lui, tactique fatale aux blancs sous ce climat meurtrier. Quoi qu'il en soit, une fois qu'un bon fort en maçonnerie s'élèvera à Bamakou, on n'aura pas à se préoccuper outre mesure du voisinage de Samory, et il est probable que le temps n'est pas loin où une campagne, poussée avec vigueur dans le sud, en remontant vers les sources du Niger, mettra fin aux exploits de cet ambitieux aventurier, et fera passer le Manding et le Bouré sous le protectorat de la France.

Ahmadou, de son côté, dispose d'une armée nombreuse et disciplinée. Par le Kaarta il menacerait la ligne de ravitaillement de la colonne qui opérerait sur le Niger. Un jour ou l'autre cependant, il faudra en finir avec ce souverain musulman, comme on en finira avec Samory et avec Abdoul-Boubakar. Comme on le voit, il y a encore bien des coups de fusil à tirer pour que l'on puisse profiter des résultats acquis. On comprend de quelle importance est pour la France une alliance avec les Bambaras du Bélédougou, fétichistes, les plus valeureux guerriers du Soudan occidental et les ennemis mortels d'Ahmadou. Le Dr Bayol est actuellement en mission auprès d'eux et, d'après les nouvelles parvenues de lui à Saint-Louis à la fin de juin, il se montrait très satisfait des résultats déjà obtenus.

Le jour où une voie ferrée reliera Bamakou, à la partie navigable du fleuve Sénégal, le Niger sera véritablement conquis, car aujourd'hui, la grande, on pourrait presque dire la seule difficulté, c'est le ravitaillement et le transport des troupes. Le ravitaillement de la colonne expéditionnaire, pendant la campagne qui vient de se terminer, a été des plus pénibles, et ce n'est que grâce à des prodiges d'énergie et d'activité de la part des officiers chargés de ce service, que l'on a pu le mener à bien. Le chemin de fer du Haut Sénégal est donc, au point de vue militaire, d'une utilité, sinon d'une nécessité incontestable ; mais, il ne faut pas se le dissimuler, pendant un grand nombre d'années, il ne transportera que des troupes, des vivres et des munitions, car le seul commerce — méritant ce nom — qui se fasse aujourd'hui dans le Haut Niger, c'est celui des esclaves.

Alexis Demaffey,
Ingénieur des mines.

BIBLIOGRAPHIE[1]

Afrika als Handelsgebiet. West- Sud- und Ost-Afrika, von *Fritz Robert*. Wien (Carl Gerold's Sohn), 1883, in-8°, 350 p. — Quoique la littérature africaine s'enrichisse tous les jours de nouveaux ouvrages, et que, dans plusieurs de ceux-ci, le point de vue commercial soit occasionnellement traité, cependant il n'en existait point jusqu'ici, qui répondissent aux nouveaux besoins créés, pour le commerce, par les relations multipliées depuis une dizaine d'années entre l'Europe et l'Afrique. Aussi M. F. Robert a-t-il été bien inspiré, lorsqu'il a conçu le projet de faire connaître les différentes régions du continent qui attirent le plus l'attention du monde commercial, comme débouchés pour les principales industries européennes, et comme pays de production pour certaines marchandises, déjà importantes dans le commerce ou destinées à le devenir.

L'expérience acquise par l'auteur, comme rapporteur du gouvernement austro-hongrois lors de l'Exposition universelle de Paris en 1878, et des études spéciales sur le Gabon, la Sénégambie et Madagascar, publiées dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de la Suisse orientale à Saint-Gall*, l'avaient bien préparé à entreprendre un travail d'ensemble pour le continent tout entier. Mais les derniers événements de la Tunisie et de l'Égypte, devant modifier d'une manière notable les conditions commerciales de la partie septentrionale de l'Afrique, et les données statistiques de la partie centrale étant pour le moment très incomplètes, il n'a traité, dans ce premier volume, que des pays de l'Ouest, du Sud et de l'Est du continent. Il s'est acquitté de sa tâche avec une conscience scrupuleuse, apportant le plus grand soin à ne fournir que des renseignements parfaitement certains ; pour cela il a eu recours aux documents officiels du Colonial office à Londres, du Ministère de la marine et des colonies à Paris, des consulats allemand, américain, anglais, belge, français, italien et portugais à Vienne, du gouvernement de la Colonie du Cap, de la Commission centrale de statistique, de plusieurs Chambres de commerce et Sociétés de géographie, etc., etc. Aussi les informations qu'il fournit sur les relations commerciales des colonies européennes en Afrique, soit avec la mère patrie, soit avec d'autres pays comme la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, ou l'Autriche-Hongrie, peuvent-elles être admises comme très sûres.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

Peut-être pourrait-on désirer, comme perfectionnement, pour le second volume en préparation, que les données statistiques fussent présentées sous forme de tableaux, et que, pour faciliter les recherches, un Index fut ajouté à la fin de l'ouvrage. Une bonne carte d'Afrique au point de vue commercial serait également très utile.

Quoi qu'il en soit, et tel qu'il est, ce premier volume fournira au grand public une lecture intéressante, et au commerçant une source abondante de renseignements précieux. La nationalité de l'auteur, le plaçant sur un terrain neutre et désintéressé, est une garantie que, dans la seconde partie de son ouvrage, les événements politiques récents et les faits commerciaux dont il aura à s'occuper seront traités avec l'impartialité qui a présidé à la rédaction de la première partie.

Denis de Rivoyre. Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah. Paris, (E. Plon et Cie), 1883, in-12 illustr. 292 p. et carte, 4 fr. — Après avoir fait, en 1866, une première exploration de la mer Rouge et de la zone entre la mer et l'Abyssinie, dans l'idée de créer, en faveur de la France, un établissement commercial à Obock, M. Denis de Rivoyre en a fait une seconde, jusqu'à Bassorah et à Bagdad, dans l'intention de faciliter le développement du commerce français jusqu'au golfe Persique. Ce nouveau volume renferme le récit de ce voyage, qui dépasse de beaucoup les limites de l'Afrique, mais dont les premiers chapitres sont consacrés à la possession française d'Obock, à sa géographie, et aux avantages que cette nouvelle colonie présentera, lorsque les relations nouées avec Ménélik et le Choa seront définitivement établies. En rapport avec le pacha de Zeïla, Abou-Beker, M. de Rivoyre le disculpe du meurtre du voyageur français Lucereau, dont l'opinion générale le rendait responsable. En outre, il donne sur le pays qui s'étend au delà de la zone littorale, et sur Harrar en particulier, des renseignements qui confirment ceux de M. P. Sacconi, actuellement établi dans cette ville, pour une mission de la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique.

The water highways of the interior of Africa, with notes on Slave hunting and the means of its suppression, with maps, by *James Stevenson*. Glasgow (J. Maclehose and Sons), 1883, in-8°, 28 p. et 3 cartes. — Le généreux promoteur de la construction de la route entre le Nyassa et le Tanganyika a résumé, dans ce mémoire substantiel, sur lequel nous reviendrons prochainement, les résultats acquis sur l'hydrographie des grands fleuves de l'Afrique, et montré l'emploi que l'on peut faire de ces grandes voies fluviales au point de vue commer-

cial. Des trois cartes qui l'accompagnent la première est une réduction de la grande carte de Ravenstein, destinée à faire connaître toutes les découvertes les plus récentes dans l'Afrique équatoriale ; dans la seconde sont indiqués les points sur lesquels le commerce par eau est interrompu par des rapides et des cataractes ; la troisième présente les principales régions exploitées par les chasseurs d'esclaves, et les routes suivies par leurs caravanes pour conduire leurs victimes à la côte.

Beitræge zur Kenntniss Madagaskars. I. Madagaskar und das Hovareich. Vortrag von *J. Audebert*. Berlin (Ferd. Dummler), 1883, in-8°, 64 p. Fr. 1,60. — De la grande terre de Madagascar, la seule province qui nous soit bien connue, grâce aux travaux des missionnaires, est celle d'Imérina, avec la capitale Antananarive. Le climat fiévreux et les persécutions auxquelles les Européens ont été longtemps en butte, éloignaient de l'île les voyageurs, et M. Audebert nous dit, dans son avant-propos, qu'il ne connaît, en fait d'auteurs allemands qui s'en soient occupés, que Mme Ida Pfeiffer, le Dr Peters de Berlin, qui a séjourné sur la côte occidentale, et le Dr Hildebrandt. Quant à lui, chargé par le gouvernement hollandais d'une exploration du pays au point de vue zoologique, il a pu visiter en détail la côte orientale et une partie de l'intérieur, et ne nous fait part que de ses impressions personnelles, exposées d'ailleurs en toute franchise. Il débute par quelques renseignements purement géographiques sur la position de l'île dans l'Océan Indien, sur ses côtes et ses ports naturels, dont le meilleur est la baie de Diégo Suarez, à l'extrémité N.-E., dans laquelle une flotte entière pourrait trouver un bon mouillage. Viennent ensuite l'indication des principales villes et des places de commerce les plus importantes, la division de l'île en trois régions physiques : celles des côtes, des plateaux et des montagnes, le catalogue de 81 des fleuves que Madagascar envoie à la mer, enfin les observations météorologiques qu'a faites l'auteur lui-même. La question du climat et de son influence sur les Européens est traitée d'une manière complète. Les 35 dernières pages sont entièrement consacrées à l'étude des peuples divers qui se partagent l'île, et des tentatives faites par les Anglais et les Français pour y établir leur influence. L'auteur se prononce pour les Français, dont la première occupation date de 1642. La question de Madagascar devenant brûlante aujourd'hui, on lira avec intérêt ces pages, surtout celles qui renferment des renseignements sur l'armée des Hovas.

BULLETIN MENSUEL (*1er octobre 1883.*)[1]

Quoique les nouvelles du **Soudan égyptien** aient été rares depuis quelques mois, sans doute par suite de l'inaction dans laquelle la saison des pluies a obligé le général Hicks à se tenir, il semble résulter des quelques dépêches parvenues récemment au Caire, que ce général se prépare à rouvrir la campagne contre les troupes du mahdi, pour reprendre El-Obeïd et Bara. Sa situation est rendue difficile par le fait du soulèvement des Arabes des environs de Souakim, occupant la route de Berber, par laquelle auraient pu lui être envoyés des renforts de l'Égypte, où l'on a fait des préparatifs pour lui expédier 2000 soldats en cas de nécessité. En outre plusieurs chefs du Sennaar, qui étaient venus à Khartoum faire leur soumission, se sont rendus dès lors à El-Obeïd auprès du mahdi, auquel ils ont donné l'assurance que, quoiqu'ils aient accepté le pardon du khédive, ils n'en sont pas moins toujours attachés à la cause du prophète. On craint que lorsque le général Hicks opérera son mouvement en avant, les bandes rebelles ne viennent se placer entre sa colonne et Khartoum, et ne cherchent à couper sa ligne de retraite [2].

Les *Missions catholiques* ont reçu des informations sur le sort des **missionnaires prisonniers du mahdi,** par l'entremise du messager envoyé de Khartoum pour lui proposer de les racheter. Après avoir répondu qu'il y penserait, le mahdi paraît ne plus s'être occupé de cette proposition, et le messager est revenu sans réponse. Quoiqu'il en soit, depuis la prise d'El-Obeïd, aucun des missionnaires n'est mort, ni n'a été mis aux fers ; les sœurs de charité non plus n'ont point été vendues, comme le bruit en avait couru. Le mahdi a même défendu, sous les peines les plus sévères, d'injurier ou de brusquer aucun des membres du personnel de la mission ; il les cite aux siens comme des modèles de fermeté : « Voyez, » dit-il, « ces infidèles, comme ils se maintiennent fermes dans leurs fausses croyances, tandis que, pour la plupart, vous avez

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] Au moment de mettre sous presse, une dépêche du Caire annonce que le mahdi a remporté une grande victoire à l'est de Khartoum, et que la panique est grande dans la Haute-Égypte.

si peu de foi en moi ! » Un Égyptien, fugitif d'El-Obeïd, a rapporté que le mahdi a envoyé à trois reprises ses troupes contre celles de Slatin-bey, gouverneur du Darfour, et que trois fois elles ont été battues avec de grandes pertes. Il a ajouté que Slatin-bey n'était plus qu'à trois journées d'El-Obeïd.

Le rapport du lieutenant-colonel Stewart sur le Soudan, auquel nous faisions allusion dans notre précédent numéro (p. 235), renferme, sur les **projets de chemin de fer pour relier Khartoum à la mer Rouge** et sur la traite, des renseignements que nous résumons d'après les citations qu'en fait l'*Antislavery Reporter*. Le premier tracé, de Souakim à Berber, de 400 kilom., s'élèverait par une pente uniforme jusqu'au Wadi Haratir, d'où l'aspect général du pays est celui de plaines alternant avec des collines, jusqu'au delà d'Ariab, à 200 kilom. de la mer ; pour atteindre Berber, la voie ferrée n'aurait plus qu'à traverser une plaine ouverte et unie. La difficulté sur cette ligne serait de se procurer l'eau nécessaire ; il n'y a ni rivières ni torrents, et les seules pluies qui tombent sont quelques fortes averses en hiver. Entre Berber et Khartoum la communication aurait lieu par la voie du fleuve. D'après le second tracé, on établirait une ligne directe de Khartoum, ou plutôt d'un point sur la rive droite du Nil Bleu, vis-à-vis de cette ville, jusqu'à la mer. Elle traverserait une plaine parfaitement unie jusqu'à Gos-Redjeb, d'où elle descendrait à Souakim, ou mieux encore à Alik-es-Saghir, à 50 ou 60 kilom. plus au sud, où se trouve un port naturel beaucoup meilleur que celui de Souakim. Cette dernière ligne serait il est vrai plus longue que la première, mais elle aurait le grand avantage de mettre Khartoum en communication directe avec la mer. En outre, on pourrait faire des embranchements sur Sennaar et Galabat, chefs-lieux des plus riches districts du Soudan, et y attirer le commerce de l'Abyssinie.

Quant à la **traite,** le rapport de M. Stewart indique d'abord les tribus qui fournissent le plus d'esclaves ; ce sont, outre celles de l'Afrique équatoriale, les tribus des Denkas, des Nouers, des Gyangés, des Bongos et celles qui habitent le massif du Djebel-Nouba, ainsi que les Bertas des montagnes de Beni-Schangol près de Fazogl. Les esclaves denkas et ceux du Djebel-Nouba sont les plus estimés, parce que ce sont les plus intelligents. Outre les esclaves noirs, il y en a de blancs, appelés Abyssiniens, qui appartiennent aux tribus Gallas au sud du Choa, mais qui ont été pris et vendus par des Abyssiniens. Les routes suivies par les trafiquants d'esclaves sont celles d'El-Obeïd à Dongola, d'Omchanga à Dongola, de Kobbé à Assiout, de Khartoum à Debba, d'El-Obeïd

à Debba, de Kassala à Souakim et à Massoua, de Berber à Souakim et de Souakim à Korosko, enfin du Ouadaï à Mourzouk et à Tripoli. Les marchands d'esclaves s'en tiennent à quelque distance, mais ils viennent de nuit aux puits creusés le long de ces routes. Un des moyens proposés par le colonel Stewart pour diminuer la traite serait de faire occuper ces puits. « Par exemple, » dit-il, « si l'on occupait, sur la route de Kobbé à Assiout, le second puits qui est à deux jours de Kobbé, et le troisième à deux journées encore au delà, il serait impossible à aucune caravane de se rendre au puits suivant, à dix jours de distance, sans s'arrêter pour prendre de l'eau. Les routes pourraient ainsi être mieux surveillées qu'elles ne le sont actuellement. »

Le Dr **Stecker** est redescendu du haut plateau d'**Abyssinie** à Massaoua, d'où il a écrit à Rohlfs : « Du Godjam j'ai visité Goudrou, Kedida, Choro-Tchomen, Seka, Siwo, les rivières Goudié et Didessa (peut-être le cours supérieur de la Djouba). De Gouma j'ai dû revenir sur mes pas, et j'ai été fait prisonnier par Ménélik qui me croyait espion de Tekla Haïmanot. Près de Tchabbo, j'ai découvert le lac Wontchi. Amené à Finfinni, j'ai obtenu ma liberté, grâce à l'intercession du marquis Antinori, qui vivait encore. J'ai visité ensuite les Adas-Gallas, les monts Sékoualé, et me suis rendu au lac Zouaï ; à 60 kilomètres au sud de ce dernier, j'en ai découvert un autre, le lac Miété, dans un pays galla nommé Adia, habité par la tribu pillarde des Arousis-Gallas. Sur les instances du roi Jean, j'ai dû rebrousser chemin et l'ai rencontré près du lac Haïk. A l'est de l'Abyssinie, j'ai encore exploré l'Antcharo, l'Argobba, le Tcheffa et le Rikhé, pays gallas qu'aucun Européen n'avait encore visités. » Le Dr Stecker rapporte des cartes qui ajouteront à nos connaissances sur cette partie de l'Afrique. Il s'est arrêté quelque temps à Massaoua, pour ne pas s'exposer au choléra en Égypte.

D'après une communication de la « Eastern Telegraph Company, » M. **J. Thomson** a regagné, le 2 septembre, avec de nouvelles provisions et des renforts, son campement de Taveta, d'où il se disposait à partir le 8, par le pied nord du Kilimandjaro, pour Mosira (ou Msiro), par 1° 50′ lat. S. et 33° 20′ long. E. de Paris, sur la route du Victoria Nyanza. — Dans une des dernières séances de la Société royale de géographie de Londres, M. Farler, missionnaire de l'Ousambara, a fourni, sur le pays des **Masaïs**, des renseignements d'après lesquels on peut espérer que l'explorateur anglais réussira à atteindre le Victoria Nyanza. Pour cela deux moyens s'offrent à lui : ou bien de voyager lentement, avec une des caravanes de Souahélis, de 2000 personnes, qui

mettent 20 jours pour faire ce trajet ; ou bien de conduire très rapidement, en cinq jours, une caravane moins nombreuse mais bien armée, en nouant des relations amicales avec le grand chef Mbaratiani. Le père de celui-ci, originaire de l'Ougogo, est arrivé il y a trente ans dans le pays des Masaïs, où il épousa la fille d'un de leurs chefs. Par son habileté dans la sorcellerie il acquit une telle influence, que les Masaïs l'élurent pour leur chef. Aujourd'hui c'est son fils qui exerce le pouvoir. Les trafiquants le disent sensible et bon, et pensent que, si Thomson lui fait des présents, il obtiendra de lui tout ce dont il pourra avoir besoin. En huit ou dix marches, il pourra atteindre des tribus agricoles pacifiques, qui reçoivent très bien les commerçants. Le pays paraît être plat et salubre ; l'air est frais et agréable ; les Masaïs élèvent des troupeaux considérables de bestiaux ; en plusieurs endroits ils ont creusé des puits qui leur servent de réservoirs pour abreuver leurs bêtes. Sur les frontières des Masaïs habite la tribu des Wandorobos, qui vivent de chasse et fournissent beaucoup d'ivoire aux trafiquants. Malheureusement, la caravane de Fischer ayant tué un chef favori de Mbaratiani et deux femmes, fait inouï jusqu'ici, les Masaïs ont résolu d'en tirer vengeance sur le premier blanc qui se présentera. Il est vrai que tous ne sont pas d'accord.

Les explorateurs du **Comité national allemand,** MM. **Bœhm** et **Reichard,** ont envoyé de Karéma à Berlin le journal de feu leur compagnon, le Dr Kaiser, ainsi que la carte qu'il a dressée du lac Hikoua. De Karéma ils se disposaient à traverser le Tanganyika jusqu'à l'embouchure du Lofoukou, pour se rendre ensuite au lac Moero par une route plus méridionale que celle qu'ont suivie les précédents voyageurs. — Le parlement allemand a voté un subside de 125,000 francs pour les explorations dans l'Afrique centrale.

Les missionnaires de **Masasi** ont définitivement reconnu que cette station, exposée aux excursions des Magwangwaras, ne pouvait plus convenir à un établissement d'esclaves libérés. Le district où elle se trouve n'est, à proprement parler, ni dans le pays des Makouas, ni dans celui des Yaos ; il est composé de territoires détachés, tantôt d'une tribu, tantôt d'une autre, dont les habitants, chassés là par les vicissitudes de la guerre, sont peu unis entre eux et ne peuvent pas opposer une résistance commune aux Magwangwaras. Ceux-ci devaient envoyer cette année une troupe de leurs gens pour percevoir le tribut de sel que les Makouas se sont engagés à leur payer. M. Maples, aidé du chef Matola, a cherché un emplacement favorable où il pût transférer le per-

sonnel de la station de Masasi. De Chilonda, il a gravi le plateau escarpé des Makondés, et a atteint les sources des deux rivières Ndoumbi et Mahouta, qui se rejoignent à mi-chemin d'une gorge profonde, pour se perdre plus bas dans les sables, sauf à l'époque des pluies où leurs eaux s'étendent jusqu'aux rives de la Rovouma, dont elles deviennent des tributaires. Il est entré là sur le territoire habité par Bakari, ami de Noumanga, le plus puissant chef des Makondés, ami aussi de Matola, droit, sobre et courtois avec les étrangers. Les sujets de Bakari sont nombreux, et le pays est fertile ; peut-être Matola et quelques-uns des émigrés de Masasi s'y établiront-ils. Peut-être aussi M. Maples choisira-t-il de préférence le territoire de Noumanga, qui a défriché tout le centre de la forêt des Makondés, où l'on n'est pas exposé aux attaques des tribus voisines. Le sol en est encore plus fécond que celui de Masasi ; la rivière Mianga, affluent de la Rovouma, le traverse ; elle ne coule pas dans la saison sèche, mais, au moyen de puits peu profonds, on peut toujours avoir de l'eau potable. Avant de prendre une décision, M. Maples voulait encore examiner l'emplacement de Hitanda-Himba, un peu au nord de Noumanga. Il s'y trouve un petit lac très poissonneux, sans crocodiles, près de la source de la rivière Mihamboué, affluent de la Rovouma ; autrefois les bords en étaient infestés par des lions, ce qui lui a valu son nom de lac des lions ; aujourd'hui ces hôtes dangereux ont à peu près disparu.

M. Moritz Unger a réussi à former, pour la construction du **port de Lorenzo Marquez** et du **chemin de fer de la baie de Delagoa à Prétoria**, un comité financier parisien, et les négociations avec le gouvernement portugais ont heureusement abouti, en sorte que les travaux du port et de la voie ferrée commenceront prochainement. Le gouvernement a remis à bail au comité sus-mentionné le port de Lorenzo Marquez pour 21 ans. Les droits de douane ne devront pas être moindres de 3 °/₀, ni dépasser 6 °/₀ *ad valorem*, et devront être perçus par deux commissaires, nommés, l'un par le gouvernement, l'autre par les concessionnaires. Ces droits de douane, ainsi que ceux du port et des docks, sont concédés par le gouvernement, à titre de garantie d'intérêt pour les travaux du port et du chemin de fer au taux de 7 °/₀ par an. Les concessionnaires se sont engagés à dépenser au moins 200,000 L. st. pour les travaux du port ; un dixième de cette somme devra être consacré à l'érection des bureaux du gouvernement, de la douane, de magasins, d'entrepôts, etc. Quant à la voie ferrée, elle aura la même largeur que les chemins de fer de la Colonie du

Cap. Elle devra être commencée dans un an, et terminée jusqu'aux monts Lebombos dans l'espace de trois ans. Le terme convenu pour l'achèvement des travaux du port est de cinq ans. Ainsi, le port longtemps négligé de Lorenzo Marquez va s'ouvrir au commerce avec le Transvaal, et le chemin de fer rendra plus facile l'accès aux mines d'or ainsi que l'exploitation de celles-ci par les procédés de l'industrie européenne [1]. — Le major Machado est revenu à la baie de Delagoa, afin de compléter le tracé de la voie ferrée de la frontière portugaise à Prétoria. — En attendant, les autorités portugaises sont en négociations avec le roi swazie Umbandine, pour ouvrir une route jusqu'à Derby, dans la Nouvelle-Écosse. — Les Zoulous ont fait sur ce point irruption dans le Transvaal, où ils y pillent et brûlent tous les kraals.

M. Henry M. A. Cutfield, commandant de l'*Undine*, employé à la suppression de la **traite dans le canal de Mozambique**, a envoyé à l'*Antislavery Reporter* des détails navrants sur l'état de plus de cent esclaves pris sur une barque arabe, destinés aux plantations de sucre de l'île Johanna, une des Comores, dont le sultan a récemment conclu avec l'Angleterre un traité par lequel il s'est engagé à supprimer immédiatement le trafic des esclaves dans son île. Enlevés à leurs familles, à 300 kilomètres au sud de Mozambique, ces malheureux, parmi lesquels se trouvaient 80 femmes et enfants, étaient entassés et tellement exténués qu'une vingtaine seulement pouvaient marcher. On fit cuire pour eux du riz et des patates douces; quand ils virent ces mets, ils se précipitèrent dessus avec une avidité brutale, chacun s'efforçant d'en avoir un peu plus que les autres. Le commandant est persuadé qu'on en délivrerait trois fois autant, s'il y avait, pour ce service, un plus grand nombre de navires, et en particulier un petit vapeur; la quantité des barques qui traversent le canal avec des cargaisons analogues est considérable, mais elles peuvent se réfugier dans des criques ou des passages où il n'est pas possible aux croiseurs de les suivre. En conséquence, les lords de l'Amirauté ont ordonné la construction de deux cutters à vapeur, de sept mètres de long, munis de tous les perfectionnements réclamés par le service auquel ils sont destinés; ils seront

[1] Le *Cape Argus*, auquel nous avons emprunté ces informations, renferme, dans son dernier numéro, que nous recevons pendant l'impression de cette livraison, un avis de M. Carvalho, consul de Portugal à Capetown, qui les déclare erronées. Nous réservons donc notre jugement sur ce point jusqu'à plus ample informé.

envoyés dans le canal de Mozambique, pour être mis à la disposition des commandants de l'*Undine* et du *Harrier*, qui y sont en station pour la suppression de la traite.

Le rapport de M. David Jones, ingénieur des mines, sur les travaux et les résultats de la première année d'exploitation des **mines de houille** de **Cyfergat**, ouvre à la colonie de **Natal**, et à l'Afrique australe en général, des perspectives encore plus favorables que celles qu'avaient fait entrevoir les premiers rapporteurs. La quantité de charbon, évaluée par M. Dunn à 1,800,000 tonnes, dépasse 4,300,000; la qualité aussi est meilleure qu'on ne l'avait cru d'abord, et pourra être employée pour les locomotives ordinaires. En outre, le travail des indigènes l'emporte sur celui des blancs, avec lesquels M. Jones a eu beaucoup de difficultés; aussi a-t-il peu à peu renoncé aux Européens et introduit dans l'exploitation des natifs, ne gardant que deux blancs pour contre-maître et surveillant. Les noirs ont une aptitude spéciale pour ce genre de travail, et leurs prétentions étant trois fois moins élevées que celles des blancs, les frais d'exploitation sont réduits des deux tiers. M. Jones dit avoir rarement trouvé en Angleterre, en Amérique, aux Indes, en Australie et à la Nouvelle-Zélande, des conditions meilleures pour exploiter des mines à peu de frais et sûrement.

Une correspondance particulière, adressée de **Capetown** au *Journal de Genève*, fait un assez triste tableau des conséquences qu'a eues dans la Colonie du Cap la manie des spéculations. Aux mines de diamant, de nombreuses compagnies ont joué, soit le rôle de dupes, en achetant des terrains à des prix exorbitants et en entraînant dans leur ruine les imprudents dont elles avaient gagné la confiance, soit le rôle d'exploiteurs ne faisant les affaires que de gros capitalistes. Dans les districts du Sud-Ouest, le fermier, jadis travaillant et cultivant le sol, a acheté un *incubator*, et attendu paresseusement que sa machine américaine amenât l'éclosion artificielle d'autruches, dont les plumes se sont trouvées tout à coup trop abondantes pour le marché. Partout les champs et le bétail ont été délaissés pour une spéculation quelconque, rendue malheureusement trop facile par l'escompte qu'ont pratiqué avidement un grand nombre de banques. Et cependant les diamants ne manquent pas, la plume d'autruche ne souffre pas des caprices de la mode, le prix de la laine est plus élevé que jamais, et l'élevage des moutons serait rémunérateur, ainsi que la culture des céréales, puisque la production de la Colonie est loin de répondre à sa consommation, et que l'Amérique et l'Australie doivent lui envoyer des grains. Malgré cet état de crise, le

correspondant signale des progrès notables dans les moyens de communication : extension des voies ferrées, augmentation du nombre des stations télégraphiques, diminution des taxes postales, espoir de l'entrée de la Colonie dans l'Union postale dès le 1er octobre, etc. Suivant lui, le mal ne vient que de la spéculation ; aussi espère-t-il que, la fièvre une fois passée, les habitudes de travail régulier reprendront et que l'équilibre se rétablira.

L'*Export* annonce que M. Lüderitz, de Brême, est parti le 19 août pour aller organiser les établissements qu'il a l'intention de créer sur la concession récemment achetée à **Angra Pequena**, pour laquelle il a obtenu, du ministre des affaires étrangères de l'empire allemand, l'autorisation d'arborer le pavillon national et la protection d'une corvette allemande, la *Carola*. M. Vogelsang, chef de l'expédition (voy. p. 239) a déjà engagé un certain nombre de Topnars (Hottentots de la tribu des Namaquas) qui gîtent dans des huttes faites de côtes de baleine et de peaux de chacals, se nourrissent de poissons et d'oiseaux de mer, et portent des vêtements européens, obtenus, par échanges, de trafiquants du Cap venus pour chercher à Angra Pequana des peaux de chiens marins. A la tête de ces gens, organisés militairement, il s'est rendu à Béthanie où réside le chef hottentot Joseph, auquel appartient tout le territoire jusqu'à la côte, pour obtenir la concession désirée. Là, en présence de quarante dignitaires indigènes, la demande de M. Vogelsang fut exposée en hollandais par M. de Jongh, membre de l'expédition, et traduite par un instituteur de la mission rhénane versé dans la langue du pays. Après délibération, une pipe, présentée d'abord au roi, circula entre tous les assistants; la décision fut communiquée, et le contrat, rédigé en hollandais, fut signé par le roi et plusieurs de ses grands; puis l'expédition revint à Angra Pequena, où une députation du roi Joseph ne tarda pas à descendre pour recevoir le prix convenu. Au commencement d'août était parti de Brême, pour la même destination, un grand schooner, la *Meta*, de 40 tonnes, commandé par le capitaine Biester, qui connaît très bien les eaux de l'Afrique occidentale. Pour le moment, onze Européens — neuf Allemands, un Hollandais et un Suisse — sont entrés au service de cette colonie, que la presse allemande considère comme les prémices des colonies germaniques. Le *Tilly* a transporté à Angra Pequena le matériel nécessaire à l'érection de plusieurs maisons de bois, des marchandises d'échange, de la poudre et des armes. — Ce point du littoral était déjà visité par des trafiquants du Cap, qui y venaient échanger du tabac, des munitions, des spiritueux,

contre des peaux, des plumes d'autruche et du bétail. Les ports de la Colonie du Cap, comme ceux des possessions portugaises, étant soumis à un système de droits d'entrée assez élevés, et Angra Pequena devant être un port franc, ce dernier pourra acquérir promptement une assez grande importance. — A la première nouvelle de la fondation de cette colonie, M. Lüderitz a reçu quantité d'offres et de demandes de toutes les parties de l'Allemagne. — D'autres expéditions allemandes visent encore cette portion du continent africain. Deux explorateurs ont étudié des gisements de cuivre le long de la rivière Knisi, à 35 kilomètres en amont de Zwartbank. Une maison de commerce, qui a des intérêts au Damaraland, y projette une exploration.

Le comité des **missions baptistes** d'Angleterre a envoyé à Underhill, la première de ses stations sur le **Congo**, une maison de bois, avec dépendances, dont M. Crudgington a fourni le dessin. Elle sera placée sur des colonnes de fer, à un ou deux mètres du sol pour laisser l'air circuler par-dessous.— De Stanley-Pool, M. Comber a écrit pour demander des renforts, le nombre des missionnaires ne répondant plus à celui des stations déjà fondées, et le lancement prochain du *Peace*, sur le cours moyen du fleuve, permettant d'aller en créer de nouvelles à 150 et 300 kilomètres au delà. M. Grenfell, attaché à ce vapeur, compte remonter le Congo jusqu'à l'embouchure de l'Ibari Nkoutou, de l'Ikelemba, du Mboura, et de l'Arouimi. M. Comber écrivait aussi que Stanley devait se rendre, avec une flottille de trois petits vapeurs et une canonnière en acier, au delà de Bolobo pour y fonder de nouvelles stations.

Le nombre des **vapeurs** destinés à la navigation sur le **Congo** augmente peu à peu. Un nouveau steamer, la *Ville d'Anvers*, construit à Londres, pour le Comité d'études du Haut-Congo [1], a dû partir au milieu de septembre; il fera le service entre Banana et Vivi. C'est vraisemblablement encore pour le même Comité, et non, comme les journaux l'ont annoncé, pour l'Association internationale africaine, que le roi des Belges a fait construire un steamer d'un nouveau modèle, à transporter par sections sur le cours moyen du Congo. D'un très faible tirant d'eau, il sera *monoroue*, c'est-à-dire que le propulseur consistera en une roue

[1] L'*Étoile belge* qui nous apporte cette nouvelle, et en général les journaux belges, confondant constamment le Comité d'études et l'Association internationale africaine, nous nous efforçons de distinguer toujours ces deux Sociétés, la confusion ne pouvant que porter préjudice à l'Association internationale, purement scientifique et humanitaire.

unique placée à l'arrière. La coque pourra être divisée en plusieurs sections, dont chacune sera flottable et pourra recevoir de grandes roues ordinaires. Celles-ci, mises en réserve quand le bateau sera à flot, permettront de se servir de chacune des sections comme de voitures pour le transport par terre. Tant que la profondeur de l'eau le permettra on se servira du steamer; dès qu'on le jugera nécessaire, on le halera à terre, en entier ou par sections, et il servira au transport des marchandises et des approvisionnements. — Quant au voyage que **Stanley** doit avoir accompli sur le haut fleuve, nous en ignorons complètement les détails et les résultats. D'après des nouvelles apportées par le steamer *Gabon*, parti de Loango le 12 août, il était revenu à Banana, à l'embouchure du fleuve; l'état sanitaire de son état-major paraissait peu satisfaisant; une de ses embarcations a chaviré dans le Congo, et M. le sous-lieutenant Janssens, de l'armée belge, s'est noyé, ainsi qu'un missionnaire français. M. Auguste Schaumann, lieutenant autrichien, parti avec Stanley en 1882, a été atteint de la fièvre et de la dysenterie, et a succombé dans le trajet pour revenir en Europe, où sont rentrés MM. Van de Velde et Bach. En revanche, M. Duverge, ancien consul américain à Loanda, s'est joint à l'expédition de Stanley.

Les descriptions que les récits des correspondants de journaux nous apportent des stations de Vivi et de Stanley-Pool, ne ressemblent en rien à celles des stations scientifiques de l'Association internationale ou des Comités nationaux allemand et français à la côte orientale. Depuis quatre ans que Stanley est à l'œuvre à la côte occidentale, nous n'avons vu dans aucun journal belge, anglais ou américain un rapport scientifique de lui ou de ses subordonnés [1]. Le seul écrit de ce genre qui nous soit parvenu est celui de M. Johnston sur la flore et la faune du Congo, auquel nous avons fait allusion dans notre dernier numéro. — Quant au caractère humanitaire de l'œuvre de Stanley, les descriptions sus-mentionnées, le grand nombre de noirs, Zanzibarites, Haoussas, Krooboys, recrutés aux deux extrémités du continent et armés de fusils à tir rapide, les détails fournis par les reporters qui l'ont vu au milieu de ses gens à Vivi, et qui le représentent entouré de ses soldats et d'une escorte de princes nègres, dans l'équipage d'un roi encore plus que d'un explorateur, tout cela n'est pas de nature à nous rassurer. Nous ne dirons rien du bruit qui a couru, d'après lequel il aurait, à l'aide de ses Zanziba-

[1] Les derniers numéros des *Bulletins* des Sociétés *royales* de géographie de Bruxelles et d'Anvers, sont eux-mêmes muets sur les travaux de l'explorateur.

rites, empêché la libre navigation et le commerce sur le Haut-Congo, mais le moindre rapport de sa main sur ses explorations et sur ses projets serait le bienvenu, auprès de tous ceux qui désirent voir l'œuvre civilisatrice se poursuivre en paix à l'intérieur du continent.

Devons-nous rattacher à l'œuvre du Comité d'Études du Congo la fondation de stations sur le littoral de l'Atlantique au nord de l'embouchure du grand fleuve ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, le journal belge l'*Excursion* nous a appris que le lieutenant-adjoint d'état-major, M. **V. Harou,** membre d'une des premières expéditions belges au Congo, reparti en janvier pour l'Afrique centrale, se trouve aujourd'hui à **Massabé,** près de Landana [1], où il a fondé une première station. Son personnel se compose de 137 hommes, appartenant à des nationalités différentes, dont les Zanzibarites, les Krooboys, les Mosses et les Cabindas, constituent les principaux éléments. Le dernier courrier annonçait son départ de la côte pour l'intérieur, et lui prêtait l'intention d'établir encore deux autres stations.

Cette dépêche ne nous rassure pas davantage. C'est à Landana, nos lecteurs se le rappellent, que **de Brazza** est arrivé à la côte après avoir découvert la vallée du Niari dans son troisième voyage [2]. Massabé se trouve à l'embouchure du Loema, qui coule à peu près parallèlement au Niari, et se jette dans l'Atlantique au sud du Quillou, là où l'expédition de Brazza a trouvé récemment des gens de Stanley prêts à lui disputer le droit de s'établir en cet endroit, qu'il avait choisi comme point de départ de la voie de communication la plus courte entre l'Atlantique et le Congo moyen. M. Harou a-t-il pour mission de s'opposer à la réalisation du plan de Brazza d'ouvrir l'Afrique par la vallée du Niari ? Encore ici nous sommes dans l'ignorance. Cela n'empêche pas de Brazza de remonter l'Ogôoué. Dès son arrivée au Gabon, il a expédié deux membres de son expédition, MM. de Montagnac et Michelet, avec 20 laptots, fonder un poste sur l'Alima, tandis que M. le lieutenant Decazes, son chef d'état-major, surveillait l'installation de Lambaréné, dépendant de la station de N'jolé. Il y avait trouvé M. de Lastours, qui avait amené une flottille de 60 pirogues montées par 800 pagayeurs adoumas, accourus au-devant du chef de la mission française, et devant remonter avec quatre-vingts tonnes de marchandises. M. Decazes, revenu au Gabon, devait attendre la *Seudre* et l'*Olumo*, qui apportaient un complément de matériel, et remonter avec ce dernier

[1] Depuis de longues années, Landana a une station de missionnaires romains.

[2] Voir la carte, IIIme année, p. 288.

navire le bas Ogôoué, en inspectant le poste du cap Lopez, puis rejoindre de Brazza, à la fin de juillet, après l'arrivée d'un nouveau convoi.

Les plantations de café créées au **Gabon** par la maison Woermann et Cie de Hambourg, sous la direction de M. **Soyaux,** botaniste attaché à l'expédition allemande du Loango, sont en voie de prospérité, et ont fourni à celui-ci l'occasion de juger des aptitudes des nègres libres à être employés comme ouvriers pour des travaux agricoles. Au début, M. Soyaux fit venir une cinquantaine de nègres de Libéria, auxquels il en adjoignit autant du Gabon. Avec eux il planta des milliers de pieds de café, sur le terrain dépendant de la ferme de Sibangoué, située par 0° 26′ lat. S. et 7° 11′ long. E. de Paris ; il abattit la forêt vierge, ouvrit une route jusqu'à la côte, et, quoique ses travaux ne datent que de quelques années, il a déjà pu apporter à Hambourg des échantillons de café, que les premiers courtiers déclarent d'excellente qualité, meilleurs même que ceux de Libéria. Toutes les opérations ont été faites par les noirs sus-mentionnés, sous la surveillance de trois aides européens et d'un ingénieur, M. Schrau, qui a passé trois ans avec Stanley. Tandis qu'auparavant le nègre du pays ne travaillait que quand cela lui convenait, peu à peu il a commencé à s'engager pour des semaines, puis pour des mois ; le personnel de la plantation s'est accru et les travaux se font plus rapidement. D'après les nouvelles que M. Soyaux reçoit de la ferme de Sibangoué, les Mpongoués aussi y arrivent maintenant pour demander du travail ; il estime que c'est le peuple de l'avenir pour ce pays ; ils sont agriculteurs, c'est là l'essentiel. Avec eux on pourra cultiver, sur ce sol si riche, toutes les plantes utiles des tropiques. M. Soyaux a dû repartir en septembre pour Sibangoué. Il veut encore étudier la question de l'aptitude des indigènes à devenir de petits fermiers, vendant leurs produits aux grands fermiers qui travaillent au moyen de forces mécaniques. Avec de la patience il espère y arriver. Il ne craint pas la concurrence, et met son expérience à la disposition de tous.

M. **Ernst Vohsen,** chargé avec MM. **Hart** et **Keller,** par la Compagnie du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique, d'explorer le pays de **Timmani,** à l'est de **Sierra-Léone,** et d'en dresser une carte, a réussi à rectifier plusieurs erreurs existant dans la carte du major Laing, la seule employée jusqu'ici. Les nouveaux voyageurs ont pu reproduire le relief du terrain, indiquer les divisions administratives du pays, et explorer le cours des rivières Bagrou et Bampanah. Dans la carte de Laing, la Bampanah est indiquée comme affluent de la Camaranca, tandis que celle-ci n'est qu'un tributaire du Bompé et a ses sources au mont Miseri.

La Bampanah se jette dans le Jong, un des affluents les plus importants du Sherbro.

Le **Dr Bayol** est rentré en France, rapportant des traités d'amitié conclus avec six chefs de territoires situés entre le Sénégal et le Niger, ainsi que la carte qu'en a dressée le lieutenant Quiquandon. Ce pays étant resté en dehors des itinéraires de Mungo-Park, de Mage, de Soleillet et de Lenz, était encore inconnu des Européens. Il en a trouvé la population plus clairsemée qu'on ne le supposait, vraisemblablement par suite des guerres qui depuis quarante ans ont ensanglanté cette région. A l'époque où il l'a traversée, il ne s'y trouvait aucun ruisseau offrant un courant. Les habitants tirent leur eau de puits qui ont de 25 à 30 mètres de profondeur et qu'ils entretiennent avec soin. Les Bambarras, vigoureux, mais ivrognes et cruels, aiment cependant le travail; leurs champs sont bien cultivés ; chaque Bambarra doit défricher une étendue de terrain proportionnelle à la quantité de personnes qu'il peut employer et, celui qui a les champs les mieux entretenus est estimé à l'égal de celui qui a accompli un exploit de guerre.

Le *Réveil du Maroc* demande que les puissances européennes mettent fin à la **traite** qui déshonore les Légations et les Consulats, « parce que, » dit-il, « c'est sous les yeux des représentants de l'Europe au **Maroc** que les esclaves sont traînés d'une rue à l'autre comme de véritables bêtes de somme. » Amenés dans la province de Sous par les caravanes de Tombouctou, ils sont vendus dans les foires trimestrielles de cette province, et conduits ensuite sur les marchés des différentes villes du royaume, où l'on mutile les jeunes gens pour faire d'eux des gardiens des harems. Lord Granville a chargé le représentant de S. M. britannique au Maroc de faire des représentations à l'empereur, et de l'engager à se mettre au niveau des monarques civilisés, en prenant des mesures pour l'abolition de l'esclavage dans ses États.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'explorateur autrichien Ernest Marno est mort à Khartoum.

Le journal arabe *Nusret* annonce que le roi Jean d'Abyssinie, ayant appris que son vassal Ménélik se proposait d'envoyer une ambassade à Paris pour solliciter le protectorat de la France, lui a déclaré la guerre et a fait envahir le Choa par une armée abyssinienne.

La Société géographique de Rome a été informée du retour à Assab du comte Antonelli, qui rapporte du Choa les collections du marquis Antinori.

Quatre jeunes commerçants milanais se sont établis à Assab, d'où ils se rendront

aux divers ports de la mer Rouge pour y faire des échanges de marchandises italiennes.

L'avènement de la nouvelle reine de Madagascar, Ranavalo III, n'a point amené de changement dans les rapports avec la France, le premier ministre de la feue reine ayant conservé le pouvoir. — A la suite des mesures prises par les Hovas contre les missionnaires romains, deux de ceux-ci sont morts.

Les hostilités entre le chef Chipitoula et les Portugais continuent dans la région du Chiré. Quoique ceux-ci aient promis de ne pas empêcher le passage, et que Chipitoula soit amical pour les missionnaires de Blantyre, ceux qui vont renforcer cette station ne remontent pas le fleuve sans danger. Il en est de même de ceux qui se rendent à Livingstonia.

M. O'Neill, qui se dirige vers le lac Chiroua, est arrivé à Shalawé par 14° 15′ lat. S. et 36° 32′ long. E. de Paris, à 500^{m} d'altitude.

Le roi des Matébélés, Lo Bengula, est en guerre avec les Bamangwatos dont il convoite le pays, et avec les Mashonas. Le commerce est arrêté dans la région qui s'étend du Limpopo au Zambèze.

Les Portugais ont essayé de s'assujettir le chef Magoud, dans le territoire duquel les missionnaires vaudois du nord du Transvaal ont placé un de leurs aides indigènes. Magoud a refusé de payer le tribut qui lui était réclamé, en disant que, vassal d'Oumzila, il ne ferait sa soumission que si ce dernier faisait la sienne.

Une dépêche de Durban, du 12 septembre, annonce que le chef betchouana Montsiva a détruit Fort William pendant l'absence des volontaires blancs, et s'est emparé de leurs armes et de leurs munitions. Les blancs de la république nouvelle du Stellaland sont divisés, et l'on s'attend à des hostilités entre eux. Un grand nombre de Boers sont entrés dans le Zoulouland par le territoire de réserve; on dit qu'ils veulent prêter assistance à Cettiwayo.

Les missionnaires moraves de la Cafrerie britannique redoutent pour cette région de graves complications. Un grand nombre de fermiers et de commerçants ont déjà quitté le pays. Il est question d'une conjuration, dans laquelle les tribus cafres donneraient la main aux tribus du Lessouto.

Des négociants de Lisbonne ont constitué une compagnie pour la navigation de la Quanza; ils ont fait construire à cet effet en Angleterre un bateau à vapeur, le *Serpa Pinto,* qui devait être livré au mois de septembre.

De riches Mécènes allemands se sont chargés des frais d'une expédition nouvelle du lieutenant Wissmann, qui retournera à Muquengué, pour tenter de là une exploration dans la direction du Congo, afin d'étudier le système hydrographique de cette partie du plateau central africain.

Le gouverneur de la colonie d'Angola a envoyé de Loanda une ambassade à San Salvador, pour saluer le roi nègre dom Pedro, qui de son côté enverra au roi de Portugal une mission dont ses fils feront partie.

La Livingstonia Inland Mission a fondé une station nouvelle à Ngoma's Town, à 100 kilom. en amont de Stanley-Pool.

Le *Journal de Genève* annonce que l'Association internationale africaine (?)

s'occupe en ce moment de rechercher des colons, qui recevraient gratuitement des terres dans les contrées du Congo dont Stanley a pris possession. Il s'agirait tout d'abord d'attirer des Allemands, et déjà les journaux prussiens parlent de la création d'un consulat allemand. — En Belgique, il ne s'est pas constitué moins de six sociétés commerciales qui veulent exploiter le Congo.

M. Flegel a offert à la Société africaine allemande de faire une nouvelle expédition dans l'Adamaoua, pour pénétrer par là dans la région parfaitement inconnue qui s'étend jusqu'au Congo, ou, s'il échoue, pour revenir vers l'ouest au mont Cameroon. Le gouvernement de l'empire allemand a accordé une somme de 50,000 fr. pour cette exploration. D'autre part, quelques particuliers de Lagos, où Flegel résidait depuis son dernier voyage, lui ont aussi fourni des fonds, avec lesquels il est parti pour reprendre son exploration du bassin du Niger et du Bénoué, afin de l'ouvrir à la science et au commerce.

Le capitaine Lonsdale, chargé d'engager pour Stanley 600 Haoussas avec femmes et enfants, s'est rendu de Lagos à Sokoto et à Kano, emportant pour 2000 liv. sterl. de marchandises et muni de ressources importantes. Il est accompagné d'un lieutenant suédois, M. Krusensterna, de M. A.-H. Porter, ancien négociant de Lagos et de deux autres Anglais.

La mission envoyée à Coumassie par le gouverneur anglais, Sir Samuel Rowe, paraît avoir réussi et la guerre civile pourra être évitée. Les routes sont de nouveau ouvertes au commerce et les communications libres de l'intérieur à la côte.

La fièvre de spéculation règne à Axim et dans les districts aurifères de la Côte d'Or. Par suite du climat et des conditions d'exploitation, les travaux des mines avancent lentement. Le commandant Cameron, directeur de la West African Goldfields Company, a introduit sur sa concession les procédés hydrauliques employés en Californie.

D'après une dépêche de Sierra-Léone, la reine de Massah, avec le consentement de chefs indigènes, a autorisé l'annexion d'un territoire voisin de Sherbro aux possessions anglaises, qui s'étendront ainsi sans interruption de Sièrra-Léone à Libéria.

M. Trouillet, qui se préparait par des études sur la langue du Fouta-Djallon à explorer ce pays, est mort à Boubah, à l'embouchure du Rio Grande.

Le journal espagnol *El Dia* publie une dépêche de Ténériffe, du chef de l'expédition commerciale au Maroc, portant que la commission hispano-marocaine, chargée de régler la question de Santa-Cruz de Mar-Pequena, a été dissoute après avoir examiné la côte jusqu'au cap Juby. Les délégués marocains insistaient pour réserver à leur pays Puerto-Sanfanto, tandis que les Espagnols désiraient que le cap Noun leur fût cédé par le Maroc. Après la dissolution de la commission, à Mogador, les délégués marocains n'ont rien voulu signer.

Il s'est constitué à Barcelone, sous le nom de « Compagnie hispano-africaine, » une société de commerce et de navigation, dont le but est de développer les relations commerciales de l'Espagne avec l'Afrique, par l'établissement de factoreries et par la création d'un service régulier de bateaux à vapeur, pour lequel le gouvernement accordera une subvention.

LA QUESTION DU CONGO DEVANT L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL

I

Lettre-circulaire à Messieurs les membres et associés de l'Institut de droit international.

Genève, le 1er Juillet 1883.

Messieurs et chers confrères,

Vous avez tous lu, sans doute, dans la dernière livraison de la *Revue de droit international*[1], l'intéressante étude que notre honorable vice-président, M. de Laveleye, a consacrée à la neutralité du Congo, sujet plein d'actualité, sur lequel, à mon tour, je désire attirer de nouveau votre attention.

Je dis « de nouveau, » parce que, jadis, j'ai déjà invité une première fois l'Institut à tourner ses regards de ce côté. En présence de l'assertion de M. de Laveleye, que « c'est depuis trois ans à peine que l'attention se porte vers le Congo, » qu'il me soit permis de rappeler que je vous en ai entretenu il y a cinq ans, lors de notre session de Paris, dans la séance du 5 septembre 1878[2]. A cette époque, il ne fut pas donné suite à ma suggestion, qui ne présentait pas un caractère d'urgence; on ne soupçonnait pas alors que le majestueux cours d'eau parcouru pour la première fois par Stanley en 1877, c'est-à-dire l'année auparavant, pût être à la veille, en quelque sorte, de devenir l'objet de compétitions dangereuses. L'événement a prouvé néanmoins que le moment aurait été favorable pour s'en occuper, afin de prévenir les conflits que l'on a vus surgir dès lors, et qui pourraient bien n'être que le prélude de faits plus regrettables.

Quoi qu'il en soit, j'ai été heureux de voir M. de Laveleye plaider spontanément, avec la légitime autorité dont il jouit, la cause que j'avais

[1] T. XV, p. 254.

[2] Voy. Annuaire de 1879-1880, t. I, p. 155.

antérieurement portée devant vous, et j'espère qu'il aura réussi à vous convaincre de sa justesse.

Je n'ai pas la prétention de refaire, après lui, l'exposé des motifs qui militent en faveur de la neutralisation du Congo, car je ne saurais m'en acquitter d'une manière plus persuasive. Je vous rappellerai seulement que, depuis peu, les nations civilisées, en quête de débouchés pour leurs produits industriels, pleines de zèle pour les découvertes géographiques et de sollicitude pour les habitants du continent noir, ont multiplié les établissements de toutes sortes, soit le long des rives du Congo, soit dans la contrée avoisinante, et que plusieurs associations commerciales viennent de se former pour y trafiquer. Mais, hélas ! les blancs qui s'y rencontrent n'y vivent pas tous en bonne harmonie, et c'est d'autant plus grave que les éléments inflammables n'y manquent pas. De plus, les territoires sont mal délimités dans cette partie de l'Afrique, et les droits de souveraineté qui les concernent ont déjà fait, récemment, l'objet de contestations de mauvais augure.

Cet état de choses ne laisse pas d'être inquiétant. « Si les explorateurs des autres nations, » dit M. de Laveleye, « imitent l'exemple de M. de Brazza et plantent leur drapeau national sur les stations qu'ils fondent, nous aurons bientôt, sur les bords du Congo, des territoires français, anglais, allemands, portugais, italiens et hollandais, avec leurs frontières, leurs forts, leurs canons, leurs soldats, leurs rivalités et peut-être, un jour, leurs hostilités. N'est-ce pas déjà trop de voir nos fleuves d'Europe hérissés, des deux côtés, d'armements formidables ? Faut-il reproduire cette déplorable situation jusqu'au milieu de l'Afrique, et donner aux nègres, que nous prétendons civiliser, le triste tableau de nos antagonismes et de nos querelles ? » Or c'est à conjurer ce péril, pour « ne laisser place, dans ces régions qui s'ouvent à l'Europe, qu'à la noble et pacifique concurrence du commerce libre, des explorations scientifiques et des missions chrétiennes et humanitaires, » que servirait la neutralité du Congo.

M. de Laveleye cite, à l'appui de son opinion, celle du célèbre voyageur allemand Rohlfs, celle de M. de Lesseps, les démarches concordantes de plusieurs sociétés auprès du gouvernement anglais. Il se fonde aussi sur un précédent de même nature, celui concernant la navigation du Danube, pour en conclure que le projet qu'il préconise n'est pas irréalisable. Je le crois moi-même fermement, et c'est à cause de cela que je souhaite fort que l'Institut évoque l'affaire à lui. Il y a là une œuvre utile à accomplir, ou tout au moins une question importante à examiner.

Je ne pense pas que, quant au fond, il se produise parmi nous de

sérieux dissentiments, ni que nous ayons beaucoup de peine à tomber d'accord sur les clauses à insérer dans un traité, destiné à garantir la libre circulation et le libre négoce sur le grand fleuve africain. Élaborer le texte d'une semblable convention ne constituerait donc pas un travail bien méritoire; mais, à mon avis, cela ne devrait être, de notre part, que l'acheminement à une action plus directe sur les gouvernements. Peut-être même pourrait-on s'en dispenser.

Les États civilisés sont tous plus ou moins intéressés à ce qu'aucune puissance ne s'attribue un droit exclusif de passage sur tout ou partie de cette magnifique artère fluviale, qui donne accès dans le vaste bassin de l'Afrique équatoriale; mais aucun d'eux n'a manifesté jusqu'ici l'intention de se mettre en avant pour provoquer une entente dans ce sens, et il est douteux que, livrés à eux-mêmes, ils sortent de leur réserve. La question se trouve dans une phase analogue à celle qui, en 1864, a précédé la signature de la Convention de Genève. L'opinion publique réclamait alors la neutralisation du service sanitaire des armées; les gouvernements, de leur côté, ne demandaient pas mieux, au fond, que de la proclamer, mais il fallait quelqu'un pour leur donner une impulsion décisive, et ce fut un comité tout à fait privé qui s'en chargea, avec succès. Aujourd'hui de même, quoique l'idée de neutraliser le Congo ne paraisse pas devoir soulever d'objections majeures, la diplomatie hésite à en prendre l'initiative, et, pour qu'elle s'y décidât, il suffirait peut-être de la mettre formellement en demeure d'agir.

Or, peu de voix seraient mieux qualifiées pour cela que celle de l'Institut de droit international. Notre compagnie revêt un caractère d'impartialité si fortement accentué, qu'elle ne peut être suspecte à personne; d'autre part sa compétence est indiscutable; enfin cela rentre tout à fait dans son programme : ne s'agit-il pas, en effet, de « contribuer au maintien de la paix » (Statuts, art. 1, 4°), et de tendre à la « consécration officielle d'un principe reconnu comme étant en harmonie avec les besoins des sociétés modernes? » (Statuts, art. 1, 3°).

Si l'Institut adopte mon point de vue, comme il importe que sa tentative réussisse, je demanderai expressément qu'il ne se borne pas à faire connaître ses vœux aux gouvernements, mais qu'il entame avec eux des pourparlers plus positifs, et les continue jusqu'à ce qu'il ait trouvé un souverain de bonne volonté, qui consente à inviter les autres États à une conférence *ad hoc*. Il est indispensable que nous poussions les choses jusque-là; autrement nous risquerions fort de n'avoir donné qu'un coup d'épée dans l'eau, ce qui serait fâcheux à tous égards.

Veuillez réfléchir à ma proposition avant notre prochaine assemblée, et permettez-moi d'espérer qu'à Munich, au mois de septembre prochain, il sera pris à son sujet une décision conforme à mes désirs.

Agréez, Messieurs et chers confrères, l'assurance de mes sentiments distingués.

G. Moynier.

II

Mémoire lu à l'Institut de droit international, à Munich, le 4 septembre 1883.

Messieurs,

Par une lettre-circulaire, datée du 1er juillet dernier, je vous ai annoncé mon intention de provoquer de votre part l'examen de la question de la neutralité du Congo. Aujourd'hui, puisque vous voulez bien m'accorder la parole, j'essaierai de préciser l'objet de ma proposition, qui me paraît se rattacher au § 9 de l'ordre du jour de cette session : « Examen de toutes propositions dont l'urgence serait reconnue par l'assemblée. »

Je vous en rappellerai, au préalable, les considérants en quelques mots.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, vers le 6° de latitude sud, s'ouvre l'estuaire d'un fleuve qui apporte à l'Océan un volume d'eau considérable, mais qui, à 180 kilomètres de la côte, est obstrué par des récifs et des rochers abrupts, si bien qu'on l'a considéré jusqu'à nos jours comme de minime importance, comme une sorte d'impasse, analogue à son voisin le Gabon. Qu'y avait-il au delà des chutes de Yellala ? On l'ignorait et ne s'en inquiétait guère.

Mais les choses ont subitement changé de face, quand Stanley, venant de l'orient, eut débouché à Boma et révélé les richesses du cours supérieur du Congo, navigable, sans compter ses affluents nombreux et puissants, sur un parcours d'environ 1600 kilomètres en amont des cataractes. Aussitôt des expéditions géographiques, humanitaires, religieuses

et commerciales, se sont organisées pour aller explorer, chacune à son point de vue, le bassin de la splendide artère fluviale que l'intrépide voyageur venait de baptiser du nom de Livingstone, que d'autres désignent sous le nom de Zaïre, mais qui est plus généralement connue sous celui de Congo. Aujourd'hui, ce cours d'eau et ses abords sont devenus le point de mire de toutes les nations.

Tant d'intérêts divers poursuivis avec ardeur sur une même piste, devaient faire entrevoir la possibilité de conflits plus ou moins prochains. Ce fut ce qui m'engagea à vous inviter, il y a cinq ans déjà, à mettre à l'étude la question de savoir quelles mesures préventives il y aurait à prendre contre cette éventualité.

Les faits postérieurs n'ont pu que me confirmer dans l'opinion qu'il y a réellement quelque chose à faire sous ce rapport. Je considère maintenant comme urgente, une détermination précise des droits que chaque nation peut revendiquer dans ces lointains parages.

L'installation des nouveau-venus, sur les rives du fleuve et sur ses eaux, se développe avec une extrême rapidité, et la politique commence à s'en mêler, ainsi que Stanley l'avait prédit lors de sa découverte[1]; aussi est-il devenu nécessaire d'aviser à une déclaration de principes, propre à prévenir des incidents regrettables. Il en est temps encore, mais le danger est réel, s'il est vrai, comme on l'affirme, que les explorateurs de cette région ne sont pas tous animés d'une égale bienveillance les uns envers les autres. Je sais bien qu'en haut lieu les sentiments de mesquine jalousie ne sauraient avoir accès, et qu'en particulier les instructions données à Stanley et à ses agents, par le comité pour le compte duquel ils travaillent, leur interdisent tout acte d'hostilité envers les voyageurs étrangers; elles leur imposent même le devoir d'entretenir avec ceux-ci de bonnes relations, et de leur prêter assistance au besoin. Je sais aussi que les armements qui se font n'ont pour but que la défense des territoires occupés, à l'exclusion de toute idée de conquête par la force. Néanmoins, il ne faut pas s'aveugler au point de se figurer que, pour avoir été pacifiques jusqu'à présent, les rivalités n'existent pas, et que la présence de soldats aux ordres des concurrents ne constituent pas un véritable péril. Déjà les rapports avec les Africains, faciles au début, commencent à être fort tendus; les gens de Stanley ont échangé des coups de fusil avec les indigènes, et la route frayée à grands frais entre

[1] Lettre du 5 sept. 1877 (Voy. l'*Afrique centrale et la Conférence de Bruxelles*, par E. de Laveleye, p. 217).

Manyanga et Léopoldville est devenue si peu sûre, que les missionnaires n'osent plus s'y hasarder [1].

Mes appréhensions, partagées par de très bons juges en cette matière, se sont déjà fait jour en divers pays.

La Chambre de commerce de Manchester a présenté [2] au Foreign Office une adresse, pour demander que l'indépendance du territoire du Congo soit proclamée, et que le fleuve reste ouvert au commerce de toutes les nations. — Des œuvres missionnaires et une grande société philanthropique, « l'Antislavery Society, » ont suivi cet exemple. — La Chambre de commerce de Rotterdam a pris peur de son côté, et a pétitionné auprès du cabinet de La Haye. — A Berlin, un voyageur bien connu, M. Rohlfs, a publié un sérieux appel à son gouvernement dans le même sens. — La « neutralité du Congo » figure dans les tractandas de la Ligue internationale de la paix et de la liberté, qui doit s'assembler ce mois-ci à Genève. — Vous connaissez tous, Messieurs, l'étude qu'a publiée sur ce sujet notre honorable vice-président, M. de Laveleye [3], et vous savez qu'il a pu invoquer, à l'appui de sa thèse, l'opinion de M. Ferdinand de Lesseps. Selon lui, le « Congo semble à la veille de devenir le théâtre des rivalités et des jalousies des États européens. » — Je puis citer encore l'avis concordant de trois autres de nos confrères : M. Gessner [4] et Sir Travers Twiss [5], qui ont écrit tout récemment sur la matière, et M. Lorimer. Ce dernier m'a adressé ses vœux chaleureux pour le succès de mon initiative, ajoutant, par manière d'encouragement, « qu'elle n'est pas de celles qui doivent rencontrer de l'opposition. »

* * *

Il y a donc, de l'avis général, une situation inquiétante dans l'Afrique équatoriale. Ceux qui s'en alarment paraissent croire qu'on en conjurerait les périls, en plaçant les agissements des blancs sous le contrôle collectif des puissances civilisées. Ils souhaitent que les intérêts géné-

[1] *Missionary Herald* (de Londres), 1883, p. 83.

[2] Le 13 novembre 1882.

[3] *Revue de droit international*, t. XV. p. 254.

[4] Zur Neutralisirung des Congo (*Die Gegenwart*, 28 Juli 1883).

[5] La libre navigation du Congo (*Revue de droit international*, t. XV).

raux de l'humanité, qui sont en jeu au Congo, soient sauvegardés par la reconnaissance expresse de règles tutélaires.

Pour se rendre bien compte de la portée des aspirations dont il s'agit, il convient de préciser le but que l'on se propose d'atteindre.

On a beaucoup parlé de *neutraliser* le Congo, mais, en réalité, l'état de choses que l'on caractérise, en droit international, par le mot « neutralité, » n'est nullement ce à quoi l'on aspire. Cette expression n'a de sens que par antithèse, et là où il n'y a pas de belligérants, il n'y a pas de neutres. Or, on envisage essentiellement ici l'état de paix. Moi-même, je ne me suis pas servi de ce terme, lorsque, en 1878, je vous ai entretenus du même sujet. Je ne l'ai employé, dans ma lettre de juillet dernier, que pour bien faire ressortir la connexité de ce document avec le travail de M. de Laveleye, auquel il se référait. D'autre part le verbe *internationaliser*, que Sir Travers Twiss adopte, à l'imitation de Rohlfs, ne me paraît pas beaucoup plus juste.

Le but poursuivi est la liberté pour tout le monde de naviguer, soit sur le Congo lui-même soit sur ses affluents directs et ses autres tributaires [1], et d'y trafiquer pacifiquement en tout temps. On vise à ce que le droit de circuler sur ce vaste réseau fluvial ne puisse pas devenir l'objet d'un monopole, à ce que l'accès en soit toujours permis, et à ce qu'aucune entrave ne soit mise à l'activité civilisatrice d'un peuple quelconque dans ses parties navigables. Les intérêts de la production européenne, du commerce, de la colonisation, du progrès en un mot, seraient admirablement servis par un semblable régime, et le bassin du Congo se trouverait ainsi mieux partagé, économiquement parlant, que les États du vieux monde auxquels il serait redevable de cette supériorité.

C'est bien là ce que veulent les réclamants, puisqu'ils demandent, en général, que l'on fasse pour le Congo quelque chose d'analogue à ce que le Traité de Paris, du 30 mars 1856, a fait pour le Danube. Cet acte international statue, en effet, que, sauf les règlements de police, aucun obstacle ne sera mis à la navigation (art. 15) et que les pavillons de toutes les nations seront traités sur le pied d'une parfaite égalité (art. 16). Ce n'est pas aux membres de l'Institut de droit international qu'il est nécessaire de rappeler que ces dispositions, à leur tour, n'ont été que l'application, à un cas particulier, de principes généraux inscrits dans le Traité de Vienne du 9 juin 1815 [2], et visant tous les fleuves qui séparent ou traversent plusieurs États.

[1] Engelhardt : *Du régime conventionnel des fleuves internationaux*, p. 196.

[2] Art. 108 et suiv.

Longtemps après la conclusion de ce dernier traité, on s'est dit, en élargissant l'horizon des diplomates d'alors, que la liberté des mers, ouvertes à tous les pavillons, devait entraîner logiquement celle de toute navigation fluviale contiguë, puisque les fleuves ne font qu'un avec la mer[1]. On en a conclu que monopoliser un fleuve, en accaparer l'usage, serait le détourner de sa destination normale[2]. Aussi Bluntschli a-t-il formulé cette maxime en disant : « Les fleuves et les rivières navigables, qui sont en communication avec une mer libre, sont ouverts en tout temps aux navires de toutes les nations. Le droit de libre navigation ne peut être aboli, ni restreint, au détriment de certaines nations[3]. »

Pourtant cette doctrine, à laquelle souscrivent tous les jurisconsultes et que l'opinion publique ratifie, n'est point encore admise sans conteste dans la pratique[4]. Cela vient de ce que, lorsqu'on a cherché à l'appliquer aux principaux fleuves de l'Europe et de l'Amérique, on s'est heurté à des résistances provenant d'anciens droits acquis, de coutumes invétérées ou d'intérêts soit politiques, soit fiscaux, et de ce que certaines obscurités du texte de 1815 ont permis à plus d'un État d'éluder les obligations qu'il semblait lui imposer. Il en est résulté que ce n'est que graduellement que l'on s'est rapproché de l'idéal, sans l'atteindre jamais complètement, au travers d'un dédale de compromis et d'arrangements successifs.

On conçoit donc fort bien que, dès que l'utilité du Congo comme voie de communication a été reconnue, on ait songé à lui appliquer les règles promulguées en 1815, puis développées par la science et par le progrès des idées libérales.

Les hommes les plus compétents admettent que ce cours d'eau a une importance de premier ordre. D'après le voyageur Schweinfurth, par exemple, « il est indiscutable que le Congo sera, dans un avenir prochain, le seul chemin praticable à suivre » pour pénétrer au cœur du continent[5]. De Brazza pense de même[6]. Stanley estime que, « celui qui possédera le Congo aura le monopole du commerce avec le bassin

[1] Bluntschli : *Droit international codifié*, ad. § 314.

[2] Engelhardt, p. 92. (Cf. Carathéodory : *Du droit international concernant les grands cours d'eau*, p. 26).

[3] § 314.

[4] Engelhardt, p. 53 et 200.

[5] *L'Exploration*, 1883, 2me sem., p. 107.

[6] *Compte rendu des séances de la Société de géographie de Paris*, 1882, p. 299.

immense qu'il arrose. Ce fleuve, » dit-il, « est et sera toujours la grande route commerciale de l'Afrique centrale de l'Ouest [1]. » Avoir la faculté d'y naviguer constituera donc un intérêt majeur pour les États civilisés ou les colonies qui se fonderont indubitablement dans l'Afrique équatoriale, car il sera leur principal et peut-être leur seul débouché vers la mer. L'heure présente, d'autre part, est propice pour agir dans ce sens, puisque la liberté désirable existe maintenant au Congo, en tant qu'elle dépend des blancs, et que, pour l'y faire régner, il n'y a par conséquent aucun sacrifice à réclamer d'eux. Les nègres y consentiraient moins facilement. Chacune de leurs tribus interdit aux autres de trafiquer sur ses eaux [2], et s'opposerait par conséquent au commerce des Européens s'ils voulaient forcer le passage ; mais, pour commencer, cela importerait peu. La chose capitale serait qu'un accord s'établît premièrement entre les races civilisées, lesquelles s'entendraient ensuite pour amener les indigènes à composition.

Un traité international aurait donc moins à créer la liberté de navigation qu'à en garantir la perpétuité et l'extension ; mais il serait sage de se hâter, pour profiter de circonstances aussi heureuses qu'éphémères: Qui sait si quelqu'un des riverains d'aujourd'hui, s'attribuant un monopole sur la partie du fleuve qu'il détient, ne créera pas ainsi un obstacle à la consécration internationale du régime actuel? On peut voir au Zambèze, par exemple, le Portugal percevoir des droits sur les navires et les marchandises.

Ici je dois faire remarquer que, pris à la lettre, le texte de 1815 ne serait pas applicable à toute l'étendue du Congo. Il y est dit, en effet, que la liberté de navigation doit régner seulement « du point où chaque rivière devient navigable, jusqu'à son embouchure » (art. 109). Or, d'après cela, il semblerait que le Bas-Congo, en aval des chutes de Yellala, fût seul dans les conditions voulues, tandis que le Congo moyen, situé en amont de cataractes infranchissables, dût être considéré comme une sorte de mer intérieure [3] ne relevant juridiquement que des États limitrophes. Je n'estime pas cependant que cette conclusion soit fondée, et j'en vois la preuve dans la manière dont on a interprété les traités quant au Danube. Là aussi, aux Portes de Fer, il y a des rapides et des écueils que font obstacle à la navigation, et l'interceptent même

[1] Lettre du 5 septembre 1877, p. 217.

[2] Stevenson : *The water highways of the interior of Africa*, p. 19.

[3] Rapport de Brazza (*Revue maritime et coloniale*, août 1883, p. 406).

complètement à certaines époques de l'année ; néanmoins, la liberté a été proclamée aussi bien au-dessus qu'au-dessous de cette barrière naturelle, sans que l'on ait tenu compte de la solution de continuité, autrement que pour ordonner des travaux de correction propres à la supprimer [1]. Que l'obstruction soit plus complète au Congo qu'au Danube je ne le conteste pas, mais je dis qu'étant de même nature elle ne doit pas être considérée comme plus insurmontable, aujourd'hui surtout que l'homme se fait un jeu de percer les montagnes, de couper les isthmes et de passer sous les détroits. On cherchera, et l'on parviendra, n'en doutez pas, à frayer un chemin aux embarcations entre le Stanley-Pool et l'Atlantique ; aussi peut-on à bon droit considérer, par anticipation, le fleuve tout entier comme formant une voie navigable continue. Seulement, il faut prévoir le cas où le passage rendu accessible plus tard ne serait pas, en aval du Stanley-Pool, le lit actuel du Congo, mais celui de quelque autre rivière du voisinage ou d'un canal artificiel, pour stipuler expressément que ces issues ou ces voies d'accès futures seront envisagées comme des bouches du fleuve, et que, par conséquent, la liberté de navigation y régnera comme sur le Congo lui-même.

* * *

Dans le cas où la « neutralisation » qu'il désire pour le Congo ne serait pas obtenue, M. de Laveleye se contenterait, comme pis aller, de celle des stations hospitalières et des stations missionnaires, créées ou à créer par des associations privées [2].

Si je comprends bien sa pensée, il voudrait, par là, empêcher qu'une puissance quelconque fît main basse sur les terres cédées à ces sociétés par les indigènes, et pourvoir à ce que leurs établissements demeurassent toujours des asiles inviolables, privilèges justifiés par leur destination philanthropique.

Cette proposition subsidiaire nous transporte dans un nouvel ordre d'idées. Non seulement elle ne concerne plus l'usage du fleuve, mais elle ne soulève pas une question de droit naturel ; il ne s'agit plus ici que de savoir s'il y aurait convenance et utilité à placer certains territoires sous une loi d'exception.

[1] Conférence de Londres, 1871. (Cf. Engelhardt, p. 131.)

[2] *Revue de droit international*, t. XV, p. 255.

Je m'associe pleinement aux vues humanitaires qui ont inspiré à notre éminent confrère la motion dont je parle, mais il ne me semble pas que les stations qui en sont l'objet puissent être mises au bénéfice de la faveur qu'il sollicite. Je ne les trouve ni assez bien définies, ni assez stables, pour qu'un traité international leur confère des droits qui auraient nécessairement pour corrélatifs des devoirs.

Il va de soi que ces organismes n'étant pas des États, seules personnes juridiques entre lesquelles les traités internationaux fassent loi, leurs représentants ne sauraient en aucun cas être admis comme parties contractantes dans un acte de ce genre. Mais se présentent-ils du moins comme des compagnies fortement organisées, et disposant de moyens suffisants pour faire, par exemple, respecter au besoin la neutralité qu'on leur reconnaîtrait? Pour ne parler que du « Comité d'études du Haut-Congo, » le plus en vue de tous, sait-on seulement quel est au juste son programme d'action, comment il fonctionne, quelles garanties il offre pour l'avenir? Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'une personnalité auguste, faite pour inspirer la plus grande confiance, en est l'inspiratrice, mais pour le reste il s'enveloppe de mystère. Ce comité ne doit pas être confondu avec « l'Association internationale africaine » quoique S. M. le roi des Belges ait été le promoteur de tous deux, et se soit acquis par là un double titre à la gratitude des amis de l'humanité. Sur le Congo, c'est le « Comité d'études » seul qui est en cause. On a comparé l'œuvre de ce comité à celle de la Croix-Rouge [1], comme si ce rapprochement devait fournir un argument en faveur de la neutralisation des stations, mais je vois là, tout au contraire, un précédent en sens inverse. Malgré leurs instances, les sociétés de la Croix-Rouge n'ont pas trouvé grâce devant la conférence de Genève, qui s'est refusée à les mentionner dans la convention du 22 août 1864, et, à l'heure qu'il est encore, leurs membres, leurs agents, leurs ambulances, ne sont pas considérés *ipso facto* comme neutres en temps de guerre. On voit que la diplomatie est circonspecte quand il s'agit de créer une situation exceptionnelle. Elle veut savoir non seulement si ceux qu'elle en gratifie en sont dignes, mais encore s'ils sont capables de s'acquitter des obligations qui découlent pour eux des privilèges qu'elle leur octroie. Dans le doute, elle s'abstient sagement.

Puis, indépendamment des personnes, il faut se rendre compte des

[1] *Revue de droit international,* t. XV, p. 257.

choses. Or, le nombre et l'emplacement des stations sont essentiellement variables; sans cesse il s'en crée de nouvelles, et l'abandon graduel des anciennes n'aurait rien de surprenant. Passe encore si leurs détenteurs pouvaient invoquer des droits de souveraineté, à eux cédés par des chefs indigènes. De Brazza dit bien que, le long de la route tracée par Stanley, « les terrains propres à être utilisés sont la propriété du Comité d'études du Congo; » il ajoute « qu'il est défendu de s'y établir sans demander à Stanley une autorisation spéciale et reconnaître ainsi, au Comité d'études, ou la souveraineté ou la propriété exclusive du sol [1]. » Mais, d'autre part, le Comité d'études, représenté par « un de ses coopérateurs, » avoue que, loin d'avoir la libre disposition du sol qu'il occupe, il n'en est pas même propriétaire, puisqu'il n'en a pris possession qu'en vertu d'un « bail perpétuel, moyennant une rente mensuelle [2], » et il suffirait, semble-t-il, qu'il cessât d'en payer « le loyer, » comme dit Stanley lui-même [3], pour que son droit s'éteignît. Si donc, par une déclaration générale, on lui accordait un privilège, on ne pourrait apprécier suffisamment la portée de cette concession.

Les établissements neutralisés pourraient aussi se modifier et changer de nature. Exclusivement scientifiques et hospitaliers, et sans nationalité à l'origine, ils deviendront forcément le noyau de centres commerciaux. D'autre part, ils cesseront peut-être de relever d'une association libre, pour passer aux mains de quelque État régulièrement constitué. Tel a été déjà le cas pour Brazzaville, où le drapeau français a été substitué à celui de l'Association internationale africaine. On doit s'attendre également à voir surgir des stations officielles portugaises d'un caractère mixte, c'est-à-dire à la fois « hospitalières, scientifiques et commerciales, » car un arrêté royal du 18 août 1881 en a prescrit la fondation [4]. Je veux bien admettre que ni la France, ni le Portugal ne se proposent d'en changer le caractère, mais il est probable que, tôt ou tard, ils seront conduits, par la force des choses, à les transformer en lieux de garnisons, ou à leur donner quelque autre destination qui les dénaturera.

[1] *Revue maritime et coloniale*, août 1883, p. 413.

[2] *L'Association internationale africaine et le Comité d'études du Haut-Congo*, par un de leurs coopérateurs, p. 21.

[3] Discours de Stanley à Paris (Voy. Deloume : *Le droit des gens dans l'Afrique équatoriale*, p. 51).

[4] Deloume, p. 20.

Pour ces divers motifs, j'estime que la neutralisation des stations hospitalières serait tout au moins prématurée. Mais, cette combinaison écartée, demandons-nous s'il ne conviendrait pas de doter tous les territoires du bassin du Congo que des États civilisés se seraient appropriés, de franchises pareilles à celles des eaux qui les arrosent. La réalisation de cette idée serait-elle désirable et possible?

Désirable, d'abord, cela ne me paraît pas douteux. Nous sommes dans un siècle où l'on tend à abaisser les barrières qui isolent les nations; ce serait donc travailler dans le sens de ces efforts que d'empêcher, entre les divers peuples qui possèdent ou possèderont des établissements au Congo, la création d'entraves à leurs relations soit réciproques soit avec d'autres pays, par une entente *a priori*. Cela ne vaudrait-il pas mieux que de laisser se reproduire, sur la terre africaine, les complications que des préjugés séculaires ont fait naître et perpétué en Europe? Arborer là-bas le drapeau du libre échange, du libre parcours, ainsi que du libre établissement, sur terre comme sur eau, serait agir dans l'intérêt bien entendu du monde entier. Et il n'est pas moins urgent de prendre cette mesure que de légiférer au sujet du fleuve lui-même, puisque dans ce moment, et jusqu'à nouvel ordre, les transports doivent nécessairement se faire par terre dans la zone des cataractes. — En second lieu, cette combinaison serait-elle possible? Je n'y entrevois, pour ma part, aucun empêchement et je ne découvre aucun intérêt national qui s'y oppose. Un peu de bonne volonté suffirait pour en faire une réalité.

* * *

Dans les pages qui précèdent, j'ai indiqué comment, à mon sens, la question du Congo, au point de vue du droit international, doit être résolue, et recommandé qu'elle le soit dans un sens largement progressif et libéral; mais je n'ai pu entrer dans l'examen des nombreux détails que comporterait une convention conclue sur cette base.

Ainsi, je n'ai rien dit des restrictions à apporter à la liberté que je préconise par des règlements de police, dans l'intérêt de la sécurité et de l'ordre public. Les conventions fluviales existantes fourniraient pour cela de précieuses indications.

La traite des esclaves, d'autre part, devrait faire l'objet d'une interdiction formelle, en attendant que les traitants y renoncent spontané-

ment, comme on l'a vu sur l'Ogôoué, lorsqu'ils trouveront plus d'avantages à devenir commerçants [1]. Par la même occasion, il faudrait que les États signataires du traité s'engageassent à bannir l'esclavage des territoires soumis à leur domination. — Dans cet ordre d'idées, je signalerai incidemment l'opinion originale d'un publiciste anglais [2], qui, dans une brochure récente, en même temps qu'il réclame la libre navigation sur le Congo et ses affluents, propose d'appliquer à la répression de la traite les trois fameuses « règles de Washington » que nous avons étudiées jadis [3]. Il voudrait qu'on s'en servît contre les États qui n'exerceraient pas une surveillance suffisante pour empêcher le départ des caravanes de chasseurs d'esclaves, ou pour assurer le châtiment des individus qui, à leur retour, seraient reconnus pour en avoir fait partie. On sévirait, en vertu du même principe, contre les gouvernements qui n'empêcheraient pas le départ des bâtiments négriers.

J'attirerai aussi votre attention sur l'importation des spiritueux. C'est là une grosse question, qui n'a pas été suffisamment étudiée jusqu'à présent, mais sur laquelle j'ai réuni un dossier volumineux et qui fera prochainement l'objet d'une monographie dans le journal que je publie [4]. Il ressort d'une infinité de témoignages, que les blancs qui trafiquent avec les noirs ne se font généralement aucun scrupule de spéculer sur la passion de ces pauvres gens pour l'eau-de-vie, le rhum et autres poisons du même genre. Ces spiritueux exercent parmi les indigènes de l'Afrique des ravages analogues à ceux de l'opium parmi les Chinois. Il serait temps de mettre un frein à cet abus funeste, qui se rattache directement à l'objet du présent mémoire.

Je ne me suis pas occupé non plus de ce qui adviendrait en cas de guerre, éventualité qu'il faut cependant prévoir et régler. Je voudrais qu'il fût bien entendu que les querelles qui s'élèveraient entre les contractants, sur un autre point du globe, n'auraient pas leur contre-coup au Congo, et que, en pareille occurrence, tous les pavillons, même ennemis, ne continueraient pas moins à y entretenir des rapports pacifiques [5].

[1] De Brazza (*Revue maritime*, août 1883, p. 405).

[2] Stevenson, p. 24.

[3] *Communications et documents relatifs à la fondation de l'Institut de droit international*, p. 167.

[4] L'*Afrique explorée et civilisée*.

[5] Gessner (*Die Gegenwart*).

Ce serait alors une véritable neutralisation de cette partie de l'Afrique. En temps ordinaire, l'accès du fleuve ne serait pas plus interdit aux navires de guerre que le littoral maritime ; la présence de semblables vaisseaux pourrait y être nécessaire aux riverains, soit comme porte-respect, soit comme arme en cas de légitime défense, et l'intérêt général n'exige pas qu'on les en prive. Quant aux conflits locaux, qui auraient leur source ou leur objet dans le pays même, il serait téméraire d'interdire absolument l'immixtion des habitants dans les démêlés de leurs voisins, où ils peuvent avoir des intérêts vitaux engagés. Mais ce que l'on peut fort bien faire, c'est de déclarer que, dans cette circonstance, la circulation sur le fleuve et l'usage des ports non bloqués seront toujours libres, au moins pour les neutres, sauf quant au transport de la contrebande de guerre [1].

Il serait indispensable encore d'établir, comme pour le Danube, une commission internationale [2], composée de représentants des États intéressés, et qui serait chargée soit de remplir, pour le compte de la communauté, certaines fonctions administratives ou techniques, soit de veiller en permanence à l'observation du traité, ce qui contribuerait probablement à prévenir bien des conflits.

D'ailleurs, ce serait le cas de proclamer que tous les différends qui s'élèveraient à ce sujet, ou même, d'une manière générale, que tout différend qui surgirait entre les riverains du Congo serait réglé par voie d'arbitrage, et que l'on suivrait pour cela la procédure tracée par le règlement élaboré dans le sein de l'Institut de droit international [3].

Enfin, il devrait être convenu que le traité sera fréquemment revisé. Nous ne sommes, en effet, qu'au début d'un grand mouvement qui s'accentue de jour en jour, et qui modifiera considérablement l'état de choses actuel, en conduisant beaucoup d'habitants de l'Europe et de l'Amérique dans la région du Congo. Cette affluence y créera une situation que l'on peut bien pressentir dans ses traits généraux, mais qui est, quant à ses détails, entourée encore de trop d'incertitudes pour qu'il soit prudent de la soumettre dès maintenant à une réglementation minutieuse et inflexible. Sur beaucoup de points il faut compter ici avec l'imprévu et laisser le temps faire son œuvre. Comment, par exemple,

[1] Cf. Engelhardt, p. 181.

[2] Cf. *Revue de droit international*, t. XV, p. 255,

[3] *Bulletin*. p. 90.

déterminer actuellement l'aire géographique à laquelle le traité serait applicable? Il est évident que cela dépendra d'explorations futures, nécessaires pour que l'on ait des notions précises et complètes, soit sur le Congo lui-même, soit sur ses affluents qui sont pour la plupart des rivières considérables.

* * *

Un dernier point me reste à examiner. Entre quelles puissances devrait être conclu l'arrangement dont je viens d'esquisser les grandes lignes?

Le traité de Vienne du 9 juin 1815, qui m'a servi de phare dans cette étude, statue (art. 108) que ce sont « les puissances dont les États sont séparés ou traversés par une même rivière navigable » qui « s'engagent à régler d'un commun accord tout ce qui a rapport à la navigation de cette rivière; » mais cette clause n'a été rédigée qu'en vue de cours d'eau séparant ou traversant des États civilisés, tandis que le Congo coule presque tout entier en pays sauvage. Elle n'est donc pas applicable dans l'espèce. D'ailleurs on ne s'y est pas toujours conformé, et l'on pourrait citer plus d'un traité de navigation signé par des non-riverains.

D'après cela, il n'est pas superflu de se demander qui aurait qualité pour statuer à l'égard du Congo.

Il n'y a pour le moment que deux puissances européennes, le Portugal et la France, qui prétendent à la souveraineté sur quelques sections des rives du fleuve. Il est donc hors de doute que, selon le vœu du Congrès de Vienne, et puisqu'il ne s'agirait de rien moins que de grever leurs domaines d'une servitude, celles-là devraient être au premier chef parties dans l'acte.

Ensuite viendraient celles dont les ressortissants ont déjà de grands intérêts dans la contrée. On sait que les Anglais y possèdent des factoreries et des postes missionnaires, les Hollandais de nombreux comptoirs, les Belges des stations hospitalières; la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Belgique, seraient donc naturellement désignés pour intervenir.

Je pense même que l'on devrait aller plus loin, et accorder cette faculté à toute puissance, maritime ou non, qui en manifesterait le désir. Il n'en est aucune, en effet, qui, à un moment donné, ne puisse se

trouver dans le cas de tourner ses regards vers le bassin du Congo, pour y écouler les produits de son industrie, pour y diriger ses émigrants ou dans quelque autre intention, et qui ne puisse être appelée à réclamer, en faveur de ses nationaux, tel ou tel des avantages garantis par le traité. Toutes d'ailleurs pourraient désirer légitimement s'associer à un acte qui aurait le caractère d'une manifestation éclatante en faveur des idées de justice et de paix, et dont la portée, à ce point de vue, serait considérable.

Selon Sir Travers Twiss [1], il y aurait lieu de conclure deux arrangements distincts, l'un pour le Bas, l'autre pour Haut-Congo. Pour le Bas-Congo, l'on imiterait le régime appliqué aux bouches du Danube, c'est-à-dire celui en faveur duquel je plaide dans ce mémoire ; mais, pour le Haut-Congo, vu les « conditions très anormales du pays qu'il arrose, » on se contenterait d'un protocole de désintéressement, à l'instar de ce qui a été fait lors de l'examen de la question d'Orient [2]. — Je ne vois pas très bien, quant à moi, pourquoi la convention relative au Bas-Congo ne pourrait pas être étendue virtuellement au fleuve tout entier. Cela signifierait, en premier lieu, que la Commission internationale y veillerait partout aux intérêts généraux dans la mesure du possible, puis que les puissances européennes, à mesure qu'elles s'établiraient sur le cours supérieur, se soumettraient aux prescriptions concernant les riverains. Un protocole de désintéressement impliquerait le renoncement à toute conquête, même pacifique, dans le bassin du Haut-Congo ; or, je doute fort que les puissances civilisées veuillent y consentir. Aucune d'elles, je m'assure, ne songe à dépouiller violemment les détenteurs actuels, blancs ou noirs, de ces pays, mais il est fort naturel que les gouvernements qui y voient quelque avantage, cherchent à obtenir de gré à gré, de la part des occupants, des concessions territoriales, et qu'ils y arborent leur drapeau. M. de Laveleye s'effraie à tort de cette perspective. Il n'y a rien là que de normal et de conforme au droit des gens. On doit même s'attendre à ce que l'exemple donné, sous ce rapport, par la France au Stanley-Pool, trouve des imitateurs empressés. Pourquoi dès lors, ceux que cette prévision concerne se lieraient-ils les mains, en se déclarant désintéressés dans la question ? Je ne le comprendrais guère.

[1] *Revue de droit international*, t. XV.

[2] Cf. *Revue de droit international*, t. XIV (1882), p. 581.

Quant aux nègres, il est bien évident qu'on les laisserait de côté, mais la conduite à tenir à leur égard devrait faire l'objet d'une entente consignée dans le traité. Celui-ci, après avoir prévenu les dangers provenant de rivalités ou d'égoïsmes nationaux de la part des représentants de la race blanche, aurait à empêcher, autant que possible, que les chefs indigènes missent obstacle à l'application chez eux des principes auxquels les Européens auraient promis de se conformer. On pourrait probablement obtenir cela peu à peu par la douceur, c'est-à-dire par la persuasion et par l'exemple. De Brazza n'a-t-il pas réussi, par ce seul moyen, à faire renoncer les peuplades des bords de l'Ogôoué au monopole des transports fluviaux qu'ils s'attribuaient [1] ? Sur le Congo lui-même, ne voit-on pas déjà les sujets de Makoko, qui autrefois se montraient jaloux de se réserver un droit exclusif de navigation, ne plus s'en prévaloir depuis qu'ils ont arboré le pavillon français [2], et laisser notamment Stanley remonter le fleuve pour aller créer des établissements en amont ? Il y aurait là une belle campagne à entreprendre, dont les trophées ne coûteraient pas une goutte de sang, et qui servirait, plus que les batailles les plus mémorables, à propager la civilisation. Le soin de la conduire rentrerait très naturellement dans les attributions de la Commission internationale, laquelle aurait d'autant plus de prestige aux yeux des nègres, qu'elle leur parlerait au nom de tous les blancs réunis dans une commune pensée.

Malgré ma prédilection pour l'emploi des procédés pacifiques à l'égard des indigènes, je ne vais cependant pas jusqu'à vouloir désarmer les étrangers. Ce n'est pas me contredire, je pense, que d'accorder à ces derniers le droit de tenir les noirs en respect et de réprimer par la force les actes de piraterie, les attaques violentes ou autres crimes, dont ils auraient été les victimes [3]. Stanley, dès 1877, reconnaissait qu'il y avait là une nécessité impérieuse, et que, pour se développer, le commerce naissant aurait besoin d'une protection contre le brigandage. Mais l'illustre voyageur estimait qu'une seule puissance suffirait pour cela. C'eût été pour elle un bien lourd fardeau ; aussi, pour l'en dédommager, réclamait-il, en retour, la reconnaissance de sa domination sur de vastes territoires. « Pourquoi donc, écrivait-il, ne pas décider immédiatement qui *régnera* sur les rives du Livingstone [4] ? » Il ne faut pas

[1] *Revue maritime*, août 1883, p. 398.
[2] *Revue maritime*, août 1883, p. 408.
[3] Deloume, p. 58.
[4] Lettre du 5 sept. 1877, p. 217.

regretter, je crois, que ce vœu n'ait pas été exaucé sur l'heure, et que tout le bassin du Congo ne soit pas tombé au pouvoir d'un seul peuple. Politiquement, cette situation aurait été fâcheuse, et la police du fleuve se fera tout aussi bien, si ce n'est mieux, par la Commission internationale dont j'ai parlé plus haut, pourvu qu'on l'investisse de pouvoirs suffisants, qu'elle ne l'aurait été par un Etat irresponsable quel qu'il fût.

* * *

Et maintenant, quelle probabilité y a-t-il que l'initiative que je viens de prendre, en portant devant vous, Messieurs, la question du Congo, aura pour effet la conclusion d'un traité conforme aux vues que j'ai eu l'honneur de vous exposer ?

Je ne suis pas éloigné d'espérer, je l'avoue, qu'elle portera cet heureux fruit. J'en ai pour garants les dispositions favorables que l'on peut s'attendre à rencontrer pour cela, aussi bien chez les puissances intéressées que dans le sein de notre Institut.

Ce n'est pas comme pour le canal de Suez, dont nous nous sommes occupés naguère. Les deux cas, en effet, quoiqu'on ait établi un rapprochement entre eux, ne sont pas assimilables [1]. Pour le canal, il s'agissait de prendre des précautions, afin d'empêcher sa détérioration ou sa fermeture en cas de guerre [2], et aucune mesure propre à atteindre ce but, ne put parvenir à concilier les intérêts considérables qui se trouvaient en conflit sur ce point [3]. Pour le Congo, au contraire, comme les intérêts des diverses puissances sont presque identiques, et que c'est en vue de l'état de paix qu'une entente est désirée, les chances de succès sont tout autres. Il n'y a pas à redouter, par exemple, que les États riverains trouvent, comme on le craignait en Égypte, « leurs droits d'indépendance compromis et même leur dignité lésée [4], » par les propositions auxquelles on leur demanderait de souscrire.

En ce qui concerne la France, n'oublions pas que de Brazza a dit qu'il prenait possession de Ntamo, « le point commercialement stratégique autour duquel s'agite la question du Congo [5], » « non pour fermer

[1] Gessner *(Die Gegenwart)*.

[2] Annuaire de 1879-80, t. I, p. 335.

[3] Ibid., 350.

[4] Ibid., 336.

[5] *Revue maritime*, août 1883, p. 407.

la voie, mais pour en assurer la neutralité[1], » de même qu'il a ouvert l'Ogôoué au commerce européen, et non exclusivement au commerce français. A la Chambre des députés, d'autre part, un orateur[2] a pu affirmer que le but du gouvernement était « simplement de fonder des stations scientifiques, hospitalières et commerciales. » La présence d'un détachement armé à Brazzaville, pour protéger la place[3], n'implique nullement des visées conquérantes ou belliqueuses, de même qu'en temps d'hostilités la présence d'un poste de police auprès d'un hôpital militaire ne constitue pas une violation de la Convention de Genève. La France semble donc s'associer aux vues de son explorateur, et être prête à consentir à ce qu'il a appelé la « neutralité » du Congo, par quoi il entendait apparemment la liberté de navigation et de commerce, rien de plus, rien de moins.

Quant au Portugal, j'ai eu, au premier abord, quelques doutes sur son acquiescement, en me reportant à un épisode du Congrès international de géographie commerciale tenu à Paris en 1878. Dans la séance du 27 septembre, l'une des sections « émit le vœu que les Chambres de commerce s'associassent aux efforts faits par les gouvernements, les sociétés de géographie et les particuliers, pour faciliter et multiplier les expéditions ayant pour but l'exploration du bassin du Congo et de l'Afrique équatoriale[4]. » Mais les délégués portugais s'élevèrent fortement contre cette prétention. « C'est un vœu tout à fait politique, dirent-ils ; il porterait atteinte aux droits indiscutables du Portugal sur le Congo. Les délégués seraient forcés de se retirer si ce vœu était discuté, car ils ne peuvent autoriser par leur présence quelque discussion ou délibération que ce soit, directe ou indirecte, renfermant l'idée d'une ingérence étrangère quelconque dans la politique et dans l'administration coloniale du Portugal. » L'énergie de cette protestation a été expliquée tout dernièrement, dans un important document de provenance portugaise, par cette remarque que le texte du vœu de Paris, tel que je l'ai rapporté ci-dessus, n'est pas très conforme à la « suggestion initiale, laquelle, » dit l'auteur, « enveloppait une question de police et de protection internationale sur *nôtre* grand fleuve africain[5]. « L'Institut

[1] *Compte rendu des séances de la Société de géographie de Paris*, p. 290.

[2] M. Rouvier (Séance du 20 novembre 1882).

[3] *Le Congo*. Article du *Courrier des États-Unis* et réponse d'un membre de l'Association internationale africaine, p. 17. — Deloume, p. 68.

[4] *Compte rendu*, p. 182.

[5] La question du Zaïre. Droits du Portugal. *Memorandum*, p. 48.

serait-il exposé, d'après cela, à rencontrer aujourd'hui la même résistance patriotique au moment de traiter le même sujet ? J'aime à croire qu'il n'en est rien, car nous nous plaçons ici exclusivement sur le terrain du droit, sur lequel aucun Portugais éclairé ne refusera de nous suivre. Au surplus les intérêts économiques du Portugal ne seraient pas plus compromis que sa souveraineté par le nouvel ordre de choses.

L'Angleterre, la Hollande et la Belgique, que j'ai indiquées comme devant concourir à l'œuvre civilisatrice avec la France et le Portugal, seraient-elles moins bien disposées ? C'est peu vraisemblable. Elles n'ont pas, comme cela se rencontrait pour deux d'entre elles dans l'affaire du canal de Suez, des colonies importantes ni un grand courant commercial déjà créés dans les parages auxquels la voie navigable donne accès, et avec lesquels elles redoutaient de voir leurs communications interceptées. Toutes, sous ce rapport, se trouvent sur un pied d'égalité, et elles n'auraient pas de motifs particuliers pour se montrer plus difficultueuses les unes que les autres.

Ces cinq États formeraient donc un premier noyau, autour duquel d'autres puissances viendraient certainement se grouper avec empressement, et le protocole resterait ouvert pour celles qui, dans la suite, se décideraient à les imiter.

Dans l'hypothèse que l'Institut sera, lui aussi, favorable à ma proposition, dans quelle mesure et de quelle manière lui appartiendra-t-il de travailler à ce qu'elle aboutisse à des conséquences pratiques ?

Je me permettrai de vous rappeler, pour vous mettre sur la voie de la réponse à faire à cette interrogation, un paragraphe de nos statuts, que nous avons trop négligé jusqu'à présent, et qui fournit une indication pour le cas actuel. Il est dit, dans l'article premier, que « l'Institut a pour but de favoriser le progrès du droit international » par divers moyens, entre autres « en poursuivant la consécration officielle des principes qui auront été reconnus comme étant en harmonie avec les besoins des sociétés modernes. » Je souhaite donc qu'après nous être mis d'accord sur la manière dont la question du Congo doit être résolue, nous usions de toute notre influence, pour amener les gouvernements intéressés à se mettre à l'œuvre. A cette fin, nous ne devrions pas nous contenter de leur transmettre nos vœux, mais, comme le veulent nos statuts, nous aurions à « poursuivre » ce résultat, c'est-à-dire à recourir, s'il le fallait, à des démarches instantes et réitérées.

Ne perdons pas de vue que le temps presse. La situation se compli-

que de jour en jour, et, plus on attendra pour lui chercher une solution, plus il sera malaisé de la résoudre conformément aux saines doctrines. L'intervention de l'Institut de droit international m'apparaît donc comme tout à fait opportune, profitable à l'humanité, et peut-être glorieuse pour lui. Je serais heureux, pour ma part, de l'avoir provoquée, en posant devant vous, Messieurs, la question du Congo.

G. Moynier.

III

Résolution.

L'Institut de droit international, dans sa neuvième session tenue à Munich du 4 au 8 septembre 1883, après avoir entendu la lecture du mémoire qui précède, l'a renvoyé à l'examen d'une commission, composée de :

MM. Arntz, professeur de droit à l'Université de Bruxelles ;
Marquardsen, professeur de droit à l'Université d'Erlangen, membre du Reichstag de l'Empire allemand ;
Renault, professeur à la Faculté de droit de Paris, directeur des *Archives diplomatiques;*
Sir Travers Twiss,
et l'auteur du Mémoire.

Cette commission a reconnu que l'Institut n'avait pas le temps, avant la clôture de sa session, de peser suffisamment les considérations présentées par l'auteur du Mémoire, pour pouvoir se prononcer catégoriquement sur toutes ses conclusions, mais elle s'est trouvée unanime pour proposer la résolution suivante, qui a été votée par l'Institut, après discussion, en séance plénière, le 7 septembre :

L'Institut de droit international exprime le vœu que le principe de la liberté de navigation pour toutes les nations soit appliqué au fleuve du Congo et à ses affluents, et que toutes les puissances s'entendent sur des mesures propres à prévenir les conflits entre nations civilisées dans l'Afrique équatoriale.

L'Institut charge son Bureau de transmettre ce vœu aux diverses puissances, en y joignant, mais seulement à titre d'information, le mémoire qui lui a été présenté par l'un de ses membres, M. Moynier, dans la séance du 4 septembre 1883.

BIBLIOGRAPHIE [1]

IVer u. Ver Jahresberichte der geographischen Gesellschaft in Bern, 1881-82-83. Redigirt von *G. Reymond-le Brun*. Bern (B.-F. Haller) 1882 et 1883, 2 vol. in-8°, 151 et 234 p. mit Illust. u. Karten. — A côté de communications très substantielles concernant toutes les régions de la terre, nous trouvons dans ces deux volumes un assez grand nombre d'articles qui intéresseront les amis de l'Afrique. D'abord, dans le volume de 1881-82, une étude comparative de M. le Dr Beck, sur les tracés que Livingstone et Serpa Pinto ont donnés du Haut-Zambèze. Jusqu'à Serpa Pinto, le Zambèze supérieur ne nous était guère connu que par les travaux de Livingstone, qui en avait dressé une carte complète. Serpa Pinto ayant suivi le Haut-Zambèze sur un assez grand parcours, et en ayant fait un relevé très exact, il était intéressant de comparer les deux tracés. Les deux cartes qui accompagnent l'article de M. Beck permettent de se rendre compte, d'un seul coup d'œil, des différences, assez faibles d'ailleurs, qui existent entre les deux dessins. — M. Reymond-le Brun donne ensuite le récit du voyage du missionnaire G. Beltrame sur le Nil Blanc et chez les Denkas? Puis vient une notice du Dr Lenz sur les peuples nains et sur les tribus cannibales de l'Afrique occidentale; le savant voyageur expose les observations qu'il a faites pendant son séjour dans le bassin de l'Ogôoué, sur les trois groupes de populations de cette région, les Bandous, les Abongos, peuplade naine, et les Fans anthropophages. — Dans le volume de 1882-83, relevons en particulier les Notes d'un voyage en Tunisie par M. Louis Borel, élève de l'École supérieure de télégraphie de Paris. L'auteur y donne, sous forme de notes, écrites d'un style simple et facile, beaucoup de détails fort intéressants sur les villes qu'il a particulièrement visitées : Sousse, Gabès, Djerba, Zarzio, La Goulette et Tunis. — Dans le « Fouta-Djallon et les chemins de fer français au Niger, » M. Ch. Hoch ajoute à l'analyse de l'expédition de M. Aimé Ollivier, l'exposé de ses vues sur la colonisation française dans cette région. — Notre bulletin mensuel a déjà parlé (p. 16) de l'importante communication de M. Bütikofer, à la Société de géographie de Berne, sur la république de Libéria.

Conferenze tenutesi in Milano nel 1883 presso la Societa d'esplorazione commerciale in Africa. Milano (Tipografia P. B. Bellini et C.), 1883, in-8°, 151 p. et cartes. — Le succès obtenu l'année dernière

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

par la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique l'a engagée à continuer à faire donner, pendant l'hiver, des conférences destinées à vulgariser les connaissances géographiques, surtout les découvertes africaines, et tout spécialement celles qu'ont faites les voyageurs italiens. Nous avons rendu compte de la précédente série de ces conférences (IIIme année, p. 321). — Dans la première de celles relatives à l'Afrique, que renferme ce nouveau volume, M. le professeur Gottardo Carollo a raconté les explorations de Brazza et de Stanley. Il termine par des vœux pour que les Italiens prennent part à cette œuvre, et en particulier pour que Casati, explorateur de l'Ouellé, atteigne le Congo par le nord. — Dans une seconde conférence, M. Brunialti transporte ses auditeurs dans le Soudan égyptien, qu'ont plus spécialement exploré les Italiens : Miani, Piaggia, Antinori, Matteucci, Chiarini, etc. L'admiration vouée aux voyageurs, et plus particulièrement à ceux qui ont payé de leur vie leur dévouement à la science ou à la suppression de la traite, comme Gessi, ne lui fait point méconnaître la valeur des travaux des missionnaires Beltrame, Comboni, Massaia, malgré les épreuves par lesquelles ont à passer à l'heure actuelle ceux du Kordofan, du Darfour et du Choa. Il voudrait que, à l'exemple de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, l'Italie contribuât par ses subsides à l'exploration et à la civilisation de l'Afrique, mais qu'elle s'abstînt d'y créer des colonies politiques.

Le pays des Zendjs ou la Côte Orientale d'Afrique au moyen age, par *L. Marcel Devic*. Ouvrage couronné par l'Institut. Paris (Hachette), 1883, in-8°, 280 p. — Cet ouvrage de géographie historique a dû coûter à son auteur de longs et difficiles travaux, par suite de la pénurie des documents sur la matière. Remontant aux temps les plus anciens, M. Devic étudie tout ce que les Hindous, les Grecs, les Romains et les Arabes, nous ont fourni sur la côte orientale de l'Afrique, intéressante à tant d'égards, puisqu'elle était explorée et habitée à une époque très reculée. Après avoir décrit la contrée et les villes, petites ou grandes, de même que les îles voisines, l'auteur étudie les mœurs des Zendjs, habitants de cette région au moyen âge, telles que nous les dépeignent les géographes ou les voyageurs. Puis il passe en revue les productions du pays, et décrit le commerce actif qu'y faisaient et qu'y font encore les Arabes.

Évidemment cet ouvrage n'est pas aussi actuel que ceux qui s'occupent de colonisation ou de voyages, mais les personnes qui le liront avec attention n'auront pas à s'en repentir, car elles apprendront à connaître l'état de l'Afrique orientale à une époque où les Européens la

croyaient plongée dans la plus grande barbarie, sujet intéressant sur lequel il n'existait jusqu'à aujourd'hui que des documents épars, qu'il faut remercier M. Devic d'avoir recueillis.

L'Égypte, par *Jacques Hervé*. Paris (Jouvet et Cie) 1883, In-12°, 252 p. avec 87 gravures et 2 cartes ; 2 fr. — Voici une monographie fort bien faite, aussi intéressante qu'instructive, et dont la lecture offre un vrai délassement. La plus grande partie est consacrée à l'histoire de l'Égypte depuis Ménès, le premier Pharaon, jusqu'aux derniers événements dont elle a été le théâtre. Mais l'Égypte, c'est le Nil ; aussi les premières pages donnent-elles la description du fleuve et de ses crues. Puis vient, avec la succession des vingt-six dynasties, un tableau complet de la civilisation de l'antique Égypte, que l'auteur ressuscite, pour ainsi dire, et fait revivre sous nos yeux, avec ses lois, ses coutumes, ses monuments, son commerce, son industrie. Il nous montre ensuite ce que devient la vallée du Nil lorsqu'elle passe sous la domination des nombreux conquérants qu'a tentés ce merveilleux pays, où la nature, tout en prodiguant ses dons, n'a pas établi, pour les défendre, une ceinture de fortes barrières naturelles. Mais la partie la plus belle de l'ouvrage est celle dans laquelle il présente, après la campagne de Bonaparte, l'exposé du magnifique développement de l'Égypte durant notre siècle, depuis l'époque où Méhémet-Ali la débarrassa presque complètement de la tutelle de la Porte, jusqu'à celle de l'occupation anglaise, avec les circonstances qui sont encore dans la mémoire de tous, mais que M. Hervé a, le premier, su rassembler suivant la méthode historique, et cela avec un tact politique malheureusement trop rare.

La description politique de l'Égypte nous a paru suffisamment complète; celle de la Nubie et du Soudan égyptien est plus rapidement faite; ces pays sont, en effet, d'une importance moindre, et cependant, quel magnifique avenir n'attend pas la ville de Khartoum, si heureusement fondée par Méhémet-Ali au confluent des deux Nil, lorsqu'une ligne ferrée la reliera avec Souakim, son port naturel sur la mer Rouge!

Un chapitre spécial est consacré à l'histoire et à la description du canal de Suez, dont on trouvera un relevé fort bien fait sur la carte de la Basse-Égypte placée en tête du volume ; celle-ci renferme aussi l'indication des lieux historiques, tels que Tell-el-Kébir, Kafr-Douar, etc. Une autre carte comprenant la Haute-Égypte, la Nubie et le Soudan égyptien jusqu'au Sennaar, et plus de 80 gravures, complètent heureusement cet ouvrage, auquel, croyons-nous, le public ne manquera pas de réserver le meilleur accueil.

BULLETIN MENSUEL (*5 novembre 1883.*)[1]

Le ministre-résident français à Tunis, M. Cambon, a fait récemment une tournée dans la **Kroumirie,** où il a pu constater les progrès accomplis depuis deux ans, dans ce pays que ne traversait aucune route, où les soldats du bey chargés de recouvrer l'impôt n'osaient pénétrer, et dont les habitants passaient pour barbares. Aujourd'hui des routes conduisent au cœur du pays ; les Kroumirs se livrent non seulement aux travaux de la terre, mais encore à tous ceux que leur offrent les Français : exploitation de forêts, de mines, etc. ; les sources d'eau sont très abondantes, et dans peu de temps la Kroumirie sera une des parties les plus riches de la Tunisie.

Ce n'est plus guère que par les dépêches des journaux anglais que nous arrivent quelques renseignements sur l'état des choses au **Soudan.** Encore ces dépêches sont-elles d'une telle nature qu'elles ne nous apprennent rien de précis. En effet, tandis que le *Daily-News* recevait le 5 octobre, par la voie de Khartoum, l'annonce que les troupes égyptiennes avaient fait un mouvement en avant, mais que 300 hommes étaient tombés malades dès les premières étapes par suite de la chaleur, —que, le 18, lui parvenait du Caire une nouvelle envoyée par Hicks-pacha, d'après laquelle le Kordofan était tranquille, le cheik principal d'El-Obeïd soumis avec 300 cavaliers, et l'on ne s'attendait à aucune résistance, — le *Standard* au contraire représente les recrues destinées à l'armée qui opère dans le Soudan comme si mal disposées, qu'on est obligé de les conduire enchaînées jusqu'au lieu de leur destination ; d'après ce même journal, le madhi possède toutes les sympathies des populations de la Haute-Égypte, et l'on craint beaucoup pour la situation du général Hicks[2].

Ces contradictions nous font vivement regretter d'être privés depuis

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

[2] Au moment où nous mettons sous presse, le *Mémorial diplomatique* annonce qu'il a été décidé, au War-Office, qu'on enverra au général Hicks des renforts pris sur le contingent qui est en Égypte ; ils devront contribuer à assurer la défaite du mahdi, le gouvernement britannique attachant une extrême importance à en finir le plus vite possible avec le faux prophète.

plusieurs mois de la correspondance régulière que voulait bien nous envoyer M. **J.-M. Schuver.** Après avoir passé sept mois à Khartoum, il en est parti le 14 juillet pour le Bahr-el-Ghazal, où le vapeur *Ismaïlia* le transportera jusqu'à **Meshra-el-Rek.** Sans doute ce voyage à l'ouest et au sud-ouest de son itinéraire primitif ne rentrait pas dans ses plans ; ses bagages sont encore à Famaka sur le Nil Bleu, mais, dans l'impossibilité de reprendre cette route pour le moment, il a préféré à l'inaction dans la capitale du Soudan une excursion à Meshra-el-Rek, d'où il se rendra à Dem-Suleiman, chef-lieu du mudirieh du Bahr-el-Ghazal, qu'il prendra comme point de départ d'un voyage plus lointain.

La Société milanaise d'exploration en Afrique a reçu, de l'expédition italienne en **Abyssinie,** des nouvelles en date du 21 juillet, de Saméra, résidence du roi Jean, qui a bien accueilli les propositions du gouvernement italien. Les pluies étant survenues et ayant fait déborder tous les cours d'eau, rendirent pendant quelque temps impossible toute communication avec la côte. **Bianchi** se préparait à se rendre, dès que la saison pluvieuse serait passée, de Socota à Assab, pour étudier la région encore inconnue située entre le plateau éthiopien et la colonie italienne, et ouvrir une route directe de l'ouest à l'est vers Assab, au milieu de populations réputées sauvages. L'ingénieur Salimbeni se disposait à partir pour le Godjam, où il devait fonder une station, et, si les circonstances le lui permettaient, construire un pont sur le Nil Bleu, pour mettre l'Abyssinie en communication avec les pays Gallas, d'où proviennent presque toutes les marchandises que l'on veut attirer à Assab.

De son côté, le comte **Antonelli** a réussi à ouvrir au commerce une **route du Choa à Assab,** et a conclu des traités d'amitié avec Ménélik, avec Mohamed Anfari, sultan de l'Aoussa, et avec les chefs des tribus danakils. Une caravane de 400 chameaux et de 800 hommes descend du Choa à Assab, où elle apporte de l'ivoire, du café, des plumes d'autruche, des peaux brutes, et d'autres produits de ce pays. Antonelli est revenu en Italie, mais retournera prochainement au Choa, où le roi Ménélik demande à avoir un représentant du roi d'Italie ; de son côté il en enverra un à Rome. Outre la station italienne du Choa, il en sera créé une chez les Aoussas. La Chambre de commerce de Naples a demandé au ministre des affaires étrangères des informations sur le moyen de conclure des échanges avec la grande caravane. — D'après les journaux anglais, Ménélik a fait annoncer au résident britannique à Aden qu'il a conquis le royaume de Kaffa, et l'a annexé à ses états. — M. Luccardi, agent de la Société milanaise d'exploration, établi à Massaoua a été nommé consul italien dans cette ville.

La Société de géographie de Hambourg verra bientôt revenir le Dr **Fischer** qui a annoncé son retour à la côte. Parti de Pangani à la fin de décembre 1882, il se dirigea vers le nord en passant par Paré, Arusha et Sirigari, où il eut avec les Masaïs des démêlés dans lesquels ses gens en se défendant tuèrent quelques-uns des natifs. La satisfaction ordinairement exigée pour les morts ayant été payée en fil de fer, les deux partis se séparèrent en bons termes. Fischer continua sa marche vers le lac Baringo, et n'en était plus qu'à six jours de marche, lorsque ses porteurs refusèrent d'aller plus loin. Trois mille Masaïs en armes occupaient la route qui mène au lac, et, pour forcer le passage à travers la forêt vierge où ils étaient postés, la caravane du docteur allemand eût risqué de perdre toutes ses ressources. En revenant il a pris un chemin plus à l'ouest, autour du lac Naivasha et le long du lac Natron, près du volcan Doeyo Ngai, puis de là, par Angarouka, au mont Mérou. Près du lac Naivasha il découvrit une source abondante d'eau chaude ; quoique tout le pays parcouru soit de nature volcanique, on n'y voit pourtant plus de volcans. Le Dr Fischer a rapporté beaucoup d'ivoire et de riches collections de minéraux, de plantes, d'oiseaux et de mammifères, ainsi que des objets se rapportant à l'ethnographie du pays.

Le missionnaire Chauncy Maples, écrit de **Masasi**, le 20 juin, qu'il a terminé son exploration du pays des Makondés. Noumanga l'a très bien reçu et l'a traité royalement durant quatre jours, pendant lesquels le missionnaire a pu étudier tout ce district, et se former une opinion sur la possibilité d'y transporter l'établissement de Masasi. C'est l'endroit le plus sûr à 300 kilom. à la ronde. Mais les indigènes ne sont point disposés à aller s'établir aussi loin. M. Maples songeait à les installer à Néouala, où Matola lui a donné une maison construite l'année dernière. Il s'attendait à voir arriver un détachement de Magwangwaras, pour la perception du tribut de sel que les Makouas de Masasi se sont engagés à leur payer pour conserver leurs vies et leurs propriétés. Néouala est beaucoup meilleur que Masasi pour résister aux attaques de ces sauvages, mais Noumanga l'emporte encore de beaucoup sur Néouala.

La mission romande aux **Spelonken** sera prochainement renforcée d'une manière notable ; outre M. P. Berthoud qui se dispose à y retourner, le conseil de la Société a décidé d'y envoyer M. Eug. Thomas, licencié en théologie, qui vient de faire un stage médical chez le Dr Laidlow à Glascow, et une institutrice de Neuchâtel, Mlle J. Jacot, qui s'est aussi préparée à pouvoir donner des soins aux malades. Ces nouveaux

agents seront pourvus d'instruments de chirurgie, de livres d'hygiène et de médecine, de remèdes et de provisions diverses [1]. Le *Journal religieux* de Neuchâtel a publié des extraits de lettres d'un de nos compatriotes, M. Gautier, en ce moment en séjour auprès des missionnaires vaudois, avec l'un desquels, M. H. Berthoud, il se proposait de faire un voyage de Valdézia au Limpopo, pour apprendre à connaître ce pays, traversé jusqu'ici par des chasseurs seulement ; comme ce sont des Magwambas qui l'habitent, il importe aux missionnaires d'étudier soit la route, soit le cours du Limpopo, pour le moment où la mission aura reçu des renforts et pourra s'étendre au delà des Spelonken. Les voyageurs comptaient prendre avec eux douze chasseurs indigènes et quatre jeunes gens. Les bœufs de M. Berthoud devaient transporter les bagages jusque chez Schilowa, à moitié chemin du fleuve environ. Leur voyage devait durer trois ou quatre semaines, si ce n'est plus [2].

Le Dr **de Dankelman**, naguère agent du Comité d'Études du Haut Congo, a eu l'occasion de visiter plus au sud Mossamédès, à la côte, ainsi que Huilla et Humpata, à l'intérieur. Il n'a pas trouvé à **Huilla** le P. Duparquet, qui explorait le pays entre le Cunéné et l'Okavango. Quoique cette station missionnaire n'ait qu'un an de date, elle lui a fait une très bonne impression. Les missionnaires comptaient ouvrir le 1er octobre la station météorologique décrétée par le gouvernement portugais qui leur a fourni les instruments nécessaires. Il en existe déjà à San Salvador et à Loanda. Le Dr Dankelman, longtemps attaché à la station de Vivi, avait été envoyé à Mossamédès pour y acheter des poissons, en vue de l'arrivée d'un convoi de Chinois attendus au Congo. L'importation de ces travailleurs, que la direction de l'entreprise du Congo se propose de substituer aux nègres, semble indiquer qu'elle renonce à l'espoir d'amener les natifs à un travail régulier.

L'apparition de ces Chinois sur la scène du Congo n'est pas la seule surprise que nous aient apportée les nouvelles du mois passé sur l'œuvre de Stanley. Il n'est pas toujours facile de séparer la vérité d'avec l'erreur, dans les correspondances des journaux ; certains détails nous paraissent tellement exagérés, qu'avant de les donner à nos lecteurs,

[1] Un mécanicien et un meunier partiront aussi avec les missionnaires.

[2] Pendant l'impression de ce numéro, nous avons appris que les voyageurs, ayant dû laisser leur char et leurs bœufs à la limite de la région infestée par la tsétsé, ont été obligés de revenir à Valdézia, sans avoir pu atteindre le Limpopo, leurs provisions et leurs munitions étant épuisées.

nous voulons attendre d'en avoir la confirmation de la part de personnes autorisées ; pour aujourd'hui nous nous bornerons aux faits certains, en commençant par les renseignements fournis à la Société de géographie de Londres par M. **H.-H. Johnston,** et publiés dans le dernier numéro des *Proceedings* de cette Société, sur son voyage au **Congo,** à la fin de décembre 1882 et au commencement de cette année-ci. Il signale d'abord le long de sa route, entre les deux stations missionnaires de Underhill et de Palaballa, sur la rive méridionale du fleuve, des villages prospères, entourés de plantations de bananiers ou de plantains, et dont les maisons sont propres et bien bâties, les champs de maïs et de cassave bien cultivés, les habitants doués d'un certain savoir-vivre. A Palaballa, les indigènes le saluent d'un *good morning,* emprunté sans doute au langage des missionnaires de la Livingstone Inland Mission, qui ont là une école dans laquelle l'enseignement est donné en langue fiote et en anglais. Des ennuis de porteurs l'obligèrent à revenir à Vivi, où Stanley lui donna tout ce qui était nécessaire à son expédition et trois de ses meilleurs Zanzibarites. De Manyanga, au lieu de suivre la route longue et difficile de la rive septentrionale, Johnston prit, jusqu'à Léopoldville, la route de la rive gauche, qui traverse un pays dont la population est plus aimable et plus courtoise que celle de l'autre bord. De Stanley-Pool une canonnière le transporta à Bolobo, à 400 kilom. en amont, où se trouvait alors la dernière station de Stanley. En remontant l'Étang de Stanley, il longea des îles couvertes de la plus belle végétation et peuplées de troupes d'hippopotames. Au delà des Dover Cliffs, le Congo a de 600^{m} à 1000^{m} de large ; dans son cours, jusqu'à la station de Msouata, à 180 kilom., il ne reçoit qu'un affluent un peu considérable venant du S.-E., dont les eaux, d'un noir indigo, coulent, pendant plusieurs milles, côte à côte avec celles du Congo qui sont jaunâtres, sans se mêler celles-ci. La rive septentrionale est inhabitée, par suite des guerres qui ont dépeuplé le pays. La station de Msouata, une des plus jolies du Congo, est entourée de natifs d'un caractère aimable, dont les sentiments à l'égard des blancs sont extrêmement courtois. Un peu en amont, M. Johnston signale le curieux promontoire de Ganchou, langue de terre, moitié île, moitié presqu'île, sur laquelle est construit un village gouverné par un chef du même nom. En descendant le fleuve, Stanley n'y avait vu qu'un nid de pirates, tandis que les habitants en sont très pacifiques. Au delà se trouve l'embouchure de la Wabouma (l'Ibari Nkoutou de Stanley, nom ignoré des indigènes). A son confluent avec le Congo elle est aussi large que la Tamise à Westminster ; d'un côté

l'on rencontre d'abord des bancs de sable, puis des rochers au delà desquels le chenal devient profond et la navigation plus facile. Elle sort du lac Léopold II, qui s'étend jusque sous le 1°40′ ; après avoir coulé parallèlement au Congo, dans un lit assez étroit, elle s'élargit beaucoup, comme le Congo, dans son cours supérieur, puis se rétrécit de nouveau avant son confluent avec le Quango; les eaux de ces deux rivières se distinguent sur un long parcours, celles de la Wabouma sont indigo, tandis que celles du Quango sont limoneuses et jaunâtres; elles se versent dans le Congo par 3° 20′. Les Bayansis qui habitent cette région sont de belle race, beaux de visage, et par les formes du corps rappellent les statues grecques. Passionnés pour la musique, ils ont en outre un grand art pour décorer leurs ustensiles et leurs armes. Leur langue appartient à la famille des langues bantoues ; plusieurs mots en sont presque identiques avec le souahéli ; aussi les Zanzibarites peuvent-ils se faire comprendre d'eux.

A ces renseignements géographiques sont venus s'en ajouter d'autres, fournis par **Stanley** lui-même dans une lettre du 11 juillet à M. Marston de Londres, que nous avons trouvée dans le *Liverpool Mercury*. Après avoir donné la liste des huit stations qu'il a fondées, de l'embouchure du Congo jusque sous l'équateur, à Vivi, Isangila, Manyanga, Léopoldville, Msouata, Bolobo, Loukoléla — le nom de celle de l'équateur n'est pas indiqué [1] — il ajoute qu'entre ces stations, qui sont les principales, il y en a de plus petites, dans les endroits où la population est le plus dense. « J'ai aussi découvert, continue-t-il, un autre lac, le Mantoumba, au nord du lac Léopold II. La population de ses rives est si dense que, s'il en était de même dans tout le bassin du Congo, celui-ci aurait environ 49,000,000 d'habitants. Je n'ai jamais vu de ma vie des trafiquants aussi vifs que le sont ces gens ; tout est propre à la vente, et toutes leurs pensées sont dirigées vers le gain honnête qu'ils pourront en retirer. Un trafiquant est sacré dans ce pays; nul ne le molesté ; chaque chef est tenu de le protéger, car, d'après leurs idées, il appartient à la classe qui apporte l'argent dans le pays. Vous verrez dans mon ouvrage : « A travers le continent mystérieux [2] » que j'ai parlé des féroces Irébous. Représentez-vous mon étonnement, en me voyant appelé par eux pour mettre un terme à une guerre intestine. En les quittant, j'ai laissé chez

[1] D'après une carte du Dr J. Chavanne, publiée dans le dernier numéro de la *Deutsche Rundschau für geographie und statistik*, cette station s'appellerait Ikengo.

[2] T. II, p. 313.

eux deux hommes qui y seront en parfaite sûreté, aussi bien que s'ils étaient sous la protection de la force métropolitaine de Londres. Vous pouvez être sûr que, si j'avais le moindre doute quant à leur sécurité, je n'exposerais jamais la vie de mes gens. J'ai aussi remonté la rivière qui, sur ma carte, porte le nom d'Ikelemba. C'est la Mobinda; le nom d'Ikelemba est celui d'un petit affluent supérieur du Congo. La rive gauche de la Mobinda est semée de villages, entre lesquels il n'y a qu'un espace très restreint; mais les habitants en sont très sauvages, et il faudra du temps pour les amener à reconnaître l'utilité de marchands blancs. Je les trouvai tous disposés à combattre, mais la vitesse et le bruit du steamer les empêchèrent de se précipiter sur nous, comme l'avaient fait les Bangalas. Quand nous regagnâmes le Congo, nous crûmes arriver en pays civilisé; nos hommes, occupés à défricher et à bâtir, étaient dans les meilleurs termes avec les natifs. Les indigènes de l'équateur avaient l'idée bizarre que le Stanley qui avait descendu le Congo, et « Bula Matari » qui le remonte et bâtit partout, étaient deux personnages différents; le premier ne pouvait être que l'agent du second qui, sans doute, était le vrai chef. Ils ont été très surpris d'apprendre que Stanley et le « briseur de rochers » étaient une seule et même personne. Les Bangalas visitant fréquemment les districts de l'équateur, je demandai comment l'on m'y recevrait? « Vous n'avez qu'à agiter un bâton, me répondit-on, et ils se tiendront tranquilles. » Tout marche d'une manière satisfaisante; nous n'avons pas à nous plaindre. Jusqu'ici il n'y a pas eu de paroles fâcheuses échangées entre nous et les natifs; ce qu'il y a de mieux, c'est que le chef le plus attaché à ses traditions recherche notre alliance et nous fournit des porteurs. Environ 400 indigènes transportent maintenant des marchandises pour nous, là où il a fallu une année pour engager les plus réfractaires à nous en donner un. Avec le temps la nature de ces gens changera, et l'on peut légitimement espérer, qu'avec de la patience et de bons traitements, tous les transports nécessaires se feront par des porteurs indigènes. J'ai sous mes ordres 2000 hommes, 75 Européens, 17 stations et une flotille de 12 navires. »

Ce grand nombre d'hommes aux ordres de Stanley ne nous surprend pas; nous avons mentionné les convois réitérés de Zanzibarites amenés par des agents de l'Association internationale, ceux de Kroomens de la côte de Guinée, et de Haoussas du bassin du Niger. Quant aux dix-sept stations auxquelles il fait allusion, il faut, pour atteindre ce chiffre, ajouter à celles mentionnées dans la lettre que nous avons traduite, cinq stations dont la *Gazette de Bruxelles* nous a apporté les noms; elles sont

déjà inscrites dans la carte dont M. Johnston a accompagné son rapport à la Société de géographie de Londres; ce sont : Philippeville, Rodolphstadt, Baudoinville, Franktown et Stephanieville, qui se trouvent toutes dans la vallée du Quillou et du Niari, en dehors du bassin du Congo, sur le chemin par lequel de Brazza a annoncé vouloir ouvrir la voie la plus courte de l'Atlantique à Brazzaville[1]. Avant de quitter le Congo, ajoutons encore que Stanley a conclu, le 7 janvier de cette année, avec deux chefs de Palaballa, station de la Livingstone Inland Mission, un traité qui semble devoir fermer au commerce la route par laquelle passait jusqu'ici tout le trafic, de l'intérieur à l'embouchure du Congo.

Pour créer des stations le long du **Quillou**, les agents de Stanley ne pouvaient pas éviter d'entrer en conflit avec ceux de Savorgnan de Brazza. Après l'occupation de Loango et de Punta Negra, un de ces derniers, M. Cordier, conclut le 12 mars de cette année-ci, avec le roi de Loango et avec le chef Manipembo, souverain de la province du Quillou, des traités par lesquels toute la rive gauche du Quillou était placée sous le protectorat de la France, et acheta tout le terrain qui borde la baie de Loango. Il en acquit un autre près des cataractes de Gotou, en aval de Mayombé[2]. Le 20 mai, le capitaine Elliot, agent de Stanley, signa à son tour, avec le même chef Manipembo, un traité que nous reproduisons *in extenso*, parce qu'il peut servir à donner une idée des traités conclus au nom du Comité d'Études du Haut Congo :

Article Ier. Le chef Manipembo reconnaît qu'il est hautement désirable que le Comité d'Études du Haut Congo crée et développe dans ses États des établissements propres à favoriser le commerce d'échange, et à assurer au pays et à ses habitants les avantages qui en sont la conséquence.

A cet effet, il cède et abandonne en toute propriété au Comité d'Études : les territoires compris dans les limites de la factorerie de M. Saboga à Chissanga, jusqu'à Rudolfstadt, et de Rudolfstadt à Manianga Matati, rive gauche du Quillou, sur 40 kilomètres de Rudolfstadt à l'intérieur, tous les territoires de tous les États; puis la moitié de la rivière de Quillou (Sud) avec toutes les îles, jusqu'à Manianga Matati, à l'exception des concessions données à MM. Saboga, Aquello, W. A. H. V. Silva Silveiro, Saboga et Picho, sur la rive gauche du Quillou.

Art. 2. Il affirme solennellement que ces territoires font partie intégrante de ses États, et qu'il peut librement en disposer.

[1] Le capitaine belge Hanssen a été tué sur cette route par des indigènes, tandis qu'il cherchait à aller par terre de Manyanga au Niari.

[2] V. la carte, IIIme année, p. 228.

Art. 3. La cession du territoire est consentie moyennant un présent, une fois donné, de 200 pièces de corail rouge, 1000 longs d'étoffe, 25 barils de poudre, 24 habillements, une pipe de rhum, 25 fusils, une caisse de cuivre, 25 caisses de genièvre, 100 pièces de faïencerie, 25 caisses de liqueurs, une caisse de matchetes, et une rente viagère mensuelle de 3 longs d'étoffe plus 1 gallon de rhum, que le chef prénommé déclare avoir reçu.

Art. 4. La cession du territoire entraîne l'abandon par le chef prénommé, et le transfert au Comité d'Études, de tous les droits souverains.

Art. 5. Le Comité d'Études s'engage expressément à laisser aux indigènes, établis sur les territoires cédés, la propriété et la libre jouissance de la terre qu'ils occupent actuellement pour leurs besoins, et promet de les protéger, de défendre leurs personnes et leurs biens contre les agressions ou les empiètements de quiconque porterait atteinte à leur liberté individuelle, ou chercherait à leur enlever le fruit de leurs travaux.

Art. 6. Le chef accorde en outre au Comité :

1° La concession de toutes les voies de communication à ouvrir actuellement ou dans l'avenir dans toute l'étendue de ses États.

Si le Comité le juge à propos, il aura le droit d'établir et de percevoir à son profit des péages sur ces voies, pour s'indemniser des dépenses auxquelles leur construction aura donné lieu.

Les voies ainsi ouvertes comprendront, outre la route proprement dite, une zone de vingt mètres à droite et à gauche de celle-ci. Cette zone fait partie de la concession, comme la route elle-même, et demeure comme elle la propriété du Comité.

2° Le chef s'engage en outre à fournir à chaque station, factorerie ou établissement, établi sur son territoire, des « servants » ainsi que des travailleurs pour la construction et l'entretien de la route et des établissements du Comité d'Etudes. Les hommes fournis par le chef seront payés suivant un contrat fait d'un commun accord pour les salaires.

3° Le droit de trafiquer librement avec les indigènes faisant partie de ses États.

4° Le droit de cultiver la terre non occupée, d'exploiter les forêts, d'y faire des coupes d'arbres, de récolter le caoutchouc, le copal, la cire, le miel et généralement tous les produits naturels qu'on y rencontre, de pêcher dans les fleuves, rivières et cours d'eau et d'exploiter les mines.

Il est entendu que le Comité peut exercer tous les droits mentionnés au paragraphe 1, dans toute l'étendue des territoires cédés.

Art. 7. Le chef prend l'engagement de joindre ses forces à celles du Comité, pour repousser les attaques dont il pourrait être l'objet de la part d'intrus de n'importe quelle couleur.

Art. 8. Le prince Manipembo accorde au Comité l'unique et exclusif droit de construire en tout temps des chemins de fer sur toutes les parties de ces territoires, et de refuser à tout autre le droit de construire des chemins de fer sur n'importe quelle partie de ces territoires.

A l'exception de l'art. 8, le traité conclu avec les chefs de Palaballa est à peu de chose près le même.

Dans un article intitulé « la Vérité sur la question africaine, » le *Journal des intérêts maritimes d'Anvers*, après avoir affirmé que ni le Comité d'Études, ni l'Association internationale africaine, n'ont eu la prétention de créer en Afrique une souveraineté au sens propre du mot, s'exprime ainsi au sujet des traités sus-mentionnés : « En traitant avec les rois africains, si Stanley s'est réservé tous leurs droits, y compris celui de disposer de la vie et de la liberté des habitants, c'était à seule fin de se prémunir contre des revendications futures. Il ne voulait pas qu'à un moment donné, par exemple, un roi indigène pût venir s'emparer de la personne ou des biens d'un des habitants du territoire cédé, ou établir des barrières sur les routes, des taxes sur les fleuves et rivières, etc., etc. Ces traités en somme ne lient que les rois nègres et ne sont valables que contre eux. Il est évident qu'ils deviendraient caducs et inopérants si Stanley cherchait à s'en prévaloir pour régler le droit des gens dans ces contrées ; mais c'est précisément pour cela que le voyageur africain à réclamé le protectorat de l'Angleterre. »

En effet, dans une lettre du 23 juillet, de Léopoldville, dont M. Johnston a donné lecture à la section de géographie de l'Association britannique des sciences, réunie le 24 septembre à Southport, Stanley, faisant complètement abstraction du Comité d'Études du Haut Congo et de son auguste protecteur, adjure l'Angleterre de ne pas permettre que les millions de sujets britanniques qui émigrent pour chercher une nouvelle patrie, comme leurs ancêtres de l'Amérique et des Indes, soient dépouillés de leur droit d'aînesse sur ce fleuve découvert par un Anglais, Livingstone, sur cette voie ouverte par l'argent anglais et américain, et sur ces nations dont l'affection a été gagnée à l'aide des produits des manufactures anglaises !

Le Comité d'Études du Haut Congo paraît avoir formellement désavoué son agent, et l'Angleterre elle-même n'a pas répondu avec empressement à la demande de Stanley. Quoi qu'il en soit, Sir F. Golds-

mith, accompagné d'un légiste, arrivé à l'embouchure du Congo le 3 septembre, a continué immédiatement son voyage vers le haut fleuve. Le mystère qui entoure sa mission ne tardera sans doute pas à s'éclaircir. Mais, à mesure que les événements se déroulent, nous ne pouvons que hâter de nos vœux le moment où les gouvernements, invités à s'entendre sur les mesures à prendre pour assurer la libre navigation du Congo en faveur de tous, nommeront les commissaires auxquels ils remettront le soin de s'occuper de cette question. L'urgence en est d'autant plus grande, que le nombre des Européens qui se porteront dans cette région peut devenir prochainement assez considérable, si l'on répond aux vœux du Comité d'Études. D'après le journal l'*Export*, qui dit tenir ce renseignement de source sûre, cette Société désire fonder des colonies sur les territoires acquis par Stanley, et a chargé ses délégués, pour le cas où des expéditions de quelque nation que ce soit voudraient s'y établir, de leur donner gratuitement le terrain nécessaire. Avant tout, elle voudrait créer des colonies sur les stations du Congo, et voir s'y développer une nouvelle espèce de villes libres. Un des membres les plus éminents de la Société africaine engageait récemment les industriels et les négociants allemands à s'établir dans ces stations, où un consulat pourrait facilement être créé, pour le plus grand avantage des commerçants et des explorateurs allemands.

Quant à **Savorgnan de Brazza,** il a échelonné quatre postes le long de l'Ogôoué : au cap Lopez, à Lambaréné, à N'jolé et près des chutes de Boué, dans le pays des Okandas. Le 9 juin il a quitté Lambaréné, avec 11 Européens, 60 laptots et 57 pirogues montées par 800 Adoumas. Il allait créer un cinquième poste dans le pays de ces derniers, pour compléter la chaîne qui doit relier la côte de l'Océan à Franceville, sur un parcours de 850 kilom. environ. Le Dr Ballay, Jacques de Brazza, frère du chef de l'expédition, et le sergent Malamine devaient, dans les premiers jours d'août, être rendus chez Makoko, pour le pays duquel ils étaient partis six semaines auparavant. On ne savait rien à Franceville du renversement de ce chef par ses sujets. De Brazza devait se rendre chez lui, après avoir conduit jusqu'à Franceville le convoi des piroguiers avec lesquels il remontait le fleuve.

Un des correspondants du *Bulletin des Mines* écrit de Londres à ce journal qu'il a appris de Sir Charles Bright, occupé en ce moment de la pose du **câble sous-marin** de la ligne du **Sénégal,** qui doit passer par les **Canaries,** que, dès que ce travail sera terminé, le gouvernement anglais fera prolonger cette ligne tout le long de la **côte occidentale**

d'Afrique jusqu'au Cap en passant par la Côte d'Or. La communication télégraphique avec Cape-Coast, pourra déjà être établie l'année prochaine. L'importance qu'ont prise les exploitations minières de la Côte d'Or, et l'avenir qui leur paraît réservé, ont été les motifs déterminants de cette décision.

En se rendant au Cameroon, M. Rogozinski a visité Monrovia et les provinces de la république de **Libéria.** Il a trouvé dans la jeunesse une instruction qui lui a paru de très bon augure pour le développement de cet État. A Monrovia, en particulier, il a rencontré de jeunes Libériens très intelligents, qui ont étudié dans les universités d'Europe. Le long de la rivière Saint-Paul, il a visité des plantations de cannes à sucre et de café, appartenant à des colons libériens, qui emploient des machines à vapeur pour la fabrication du sucre.

Le chemin de fer du **Cayor,** qui sera terminé dans deux ans, donnera à la culture du sol une grande impulsion ; les indigènes n'ayant plus besoin de perdre la moitié de l'année au transport de leurs récoltes, auront le temps de travailler davantage et produiront beaucoup plus. D'autre part, les grandes maisons de la côte devront installer des comptoirs partout où des gares seront établies. Déjà la Compagnie occidentale de la côte d'Afrique (ancienne maison Verminck), demande à acheter des terrains autour d'un certain nombre de gares pour y établir des factoreries.

Le transport de l'État *la Sarthe* a conduit sur le **Haut Sénégal** de nombreux ouvriers, destinés à renforcer le personnel des travaux du chemin de fer. Le même bâtiment transporte 70 voitures en tôle, soit pour le service de la voie ferrée, soit pour le convoi qui devra ravitailler le fort de Bamakou. Les voitures sont de deux types : la voiture fermée qui sert au transport des vivres et des munitions, et la voiture de charge ordinaire, sorte de charrette que l'on recouvre au besoin d'une simple bâche. Toutes les parties s'en démontent facilement, et chaque voiture forme le chargement de deux mulets, en sorte qu'on peut les atteler de la façon ordinaire, ou les charger à dos de mulet si l'on a à franchir un passage difficile. De plus, les caisses qui constituent la partie principale de ces voitures étant complètement étanches, quand on a à passer les marigots que l'on rencontre fréquemment au Sénégal, on peut s'en servir comme de petits chalands et former avec elles des ponts de bateaux. On pourrait même, avec certaines modifications de détail, constituer des trains de chalands qui rendraient de grands services sur le Niger.

Dans l'espoir de recevoir prochainement des renforts de la **mission**

protestante de Paris, M. Taylor a conçu le projet de développer les écoles qu'il a fondées à **Saint-Louis,** d'établir une station annexe dans l'île de Sor, la grande voie par laquelle passent toutes les caravanes venant de l'intérieur, et de créer une mission chez les Bambaras. Pour celle-ci, il sera nécessaire de faire un voyage jusqu'à Bamakou, pour choisir l'emplacement le plus favorable à une station, soit à Bafoulabé. soit à Kita, soit sur le Niger même. Mais aujourd'hui que la route a été frayée par la colonne expéditionnaire du colonel Borgnis-Desbordes, ce voyage, aller et retour, peut se faire facilement en trois mois.

D'après une dépêche de la légation espagnole à Tanger, le sultan a consenti à livrer la baie située près de l'embouchure de la rivière Yeni, située sur le territoire de Sous, au sud de Mogador, point indiqué par les commissaires espagnols comme étant le site de **Santa Cruz de Mar Pequena,** cédé par le traité de 1860, après l'expédition d'O'Donnell au Maroc, et vainement réclamé dès lors par plusieurs gouvernements. Le Maroc avait bien essayé d'échanger Santa Cruz contre un autre territoire près du détroit de Gibraltar, mais le marquis de la Vega de Armijo exigea Santa Cruz de Yeni, pour contrecarrer l'influence de la compagnie *North African*, établie au cap Juby et dans le territoire de Sous. L'intention du gouvernement espagnol est d'établir un poste, un comptoir et des fortifications à Yeni, ainsi qu'une escadrille pour protéger les pêcheries de la côte sud, fréquentées par les habitants des îles Canaries en vertu du susdit traité.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

M. A.-D. Langlois qui, depuis plusieurs années a entrepris l'exécution d'une carte générale économique de l'Algérie, dont la partie occidentale lui a valu la médaille d'or de la Société de géographie de Paris, explore actuellement la province de Constantine.

Des brigades topographiques, chargées de reviser et d'établir, en certaines parties encore mal connues, la carte de la Tunisie, ont dû partir à la fin d'octobre; elles sont au nombre de six, et relèveront spécialement la portion de territoire comprise entre Sfax et Gabès.

Ali Mahoom, jeune esclave libéré à Khartoum par Gordon-pacha, et donné au missionnaire Felkin qui l'a élevé en Angleterre, a été engagé par le consul Baker, et il est parti il y a quelques semaines pour Khartoum.

Le Dr Stecker est rentré en Autriche, après avoir parcouru, à l'est et au sud-est de l'Abyssinie, une douzaine de districts où n'avait encore pénétré aucun Européen. Il en rapporte des cartes ainsi que des collections d'histoire naturelle.

Le mouillage d'Aden étant trop petit, et les navires toujours plus nombreux qui y relâchent perdant un temps précieux pendant la mousson du sud-ouest, des armateurs anglais ont créé un vaste entrepôt de charbon à Périm, dans le détroit de Bab-el-Mandeb. Toutes les dispositions sont prises pour que les plus grands bâtiments puissent y faire leur charbon en quelques heures.

D'après des lettres particulières adressées d'Aden à l'*Esploratore*, M. Pierre Sacconi, membre correspondant de la Société milanaise d'exploration, a été assassiné pendant son voyage de Harar dans l'Ougaden. Une lettre de Mgr Taurin Cahagne confirme le fait. L'assassinat a eu lieu à Kurnagot, localité très peuplée, à une journée du Webbi.

La Société de géographie de Marseille a reçu de bonnes nouvelles de M. G. Revoil, chargé d'une nouvelle expédition chez les Somalis. Parti de Magadoxo, il est parvenu, à travers un pays qu'aucun Européen n'avait visité jusqu'ici, à la ville de Ganané, sur le Djoub supérieur, à 150 kilom. environ en amont de Berdera, où le baron de Decken fut assassiné en 1865 par les Somalis.

D'après l'*African Times*, les deux sultans des îles Johanna et Mohilla se sont décidés à abolir l'esclavage dans leurs territoires dès le 4 août 1889, et le consul anglais aux îles Comores «les a inscrits sur la liste des monarques éclairés et civilisés.»

Le transport du vapeur *la Bonne Nouvelle*, destiné au Tanganyika, s'est fait heureusement de Quilimane au lac Nyassa. M. Roxburgh, qui dirige cette opération, espère qu'avant la fin de l'année il aura traversé le plateau qui sépare les deux lacs, et que le steamer pourra être remonté promptement par le capitaine Hore et ses collègues de la Société des missions de Londres.

Le gouvernement britannique a nommé le capitaine Foot comme consul dans la région du Nyassa et des autres lacs, pour supprimer la traite et développer la civilisation et le commerce dans l'Afrique centrale; il sera secondé dans ces fonctions par le commandant C.-E. Gissing, en qualité de vice-consul.

La « Castle Mail Packets Company, » qui vient d'établir une ligne de vapeurs de Lisbonne à Mozambique, a décidé d'en créer en outre une directe de Maurice à Algoa-Bay, où un steamer prendra mensuellement la malle apportée d'Europe. Ce service alternant avec celui des Messageries maritimes pour Maurice, cette île recevra désormais les dépêches d'Europe tous les quinze jours.

Une députation du Volksraad du Transvaal, composée de MM. Krüger, Dutoit et Smit, a quitté Prétoria et vient en Angleterre pour négocier la revision de la Convention.

Un rapprochement s'est produit au Lessouto entre deux des fils de Molapo et Jonathan, demeuré fidèle au gouvernement colonial. Ce fait hâtera le rétablissement de la paix dans le district de Léribé, jusqu'ici un des plus éprouvés par la guerre civile. M. Coillard et ses compagnons de voyage partiront pour le Zambèze le 5 décembre.

Un gisement de houille important a été découvert à 30 kilom. au nord-ouest de Natal. On en a aussi trouvé de très bonne qualité à 7 kilom. de Bethulie, dans l'Etat libre du fleuve Orange.

D'après une lettre du missionnaire Bam, de Béthanie, M. Vogelsang, chef de l'expédition allemande à Angra-Pequena, a promis de s'abstenir, ainsi que ses agents, de l'importation de spiritueux dans le pays des Namaquas. Ils s'efforceront d'apprendre aux indigènes à faire un commerce honnête et à entreprendre toutes sortes de travaux pour pouvoir gagner quelque chose.

Le Comité national allemand ne pouvant fournir les 375,000 francs nécessaires à la nouvelle expédition du lieutenant Wissmann, le roi des Belges a offert de défrayer de ses propres deniers toutes les dépenses de ce voyage d'exploration.

Trois missionnaires français, et quelques frères exerçant des métiers manuels, se sont rendus à Stanley-Pool pour y établir une mission. L'abbé Guyot, qui avait été chargé par Mgr. Lavigerie de l'exploration des rives du Haut Congo pour y fonder des stations, s'est noyé dans le fleuve, avec le lieutenant Janssen, en revenant de la Wabouma où ils étaient allés créer, celui-ci une station pour le Comité d'études, et le premier une mission. Leur canot était monté par onze Zanzibarites, dont huit ont été noyés.

D'après un télégramme de Madère, les Français ont pris possession d'El-Obey, île située à environ 50 kilom. de leurs établissements du Gabon. Ils ont l'intention d'en créer au Vieux Calabar.

Malgré les difficultés qu'a rencontrées l'expédition Rogozinski, plusieurs de ses membres ont réussi à s'établir dans la région du Cameroon, sur la petite île Mondola, à quelques centaines de mètres de la terre ferme. Le climat en est plus salubre que celui de Victoria.

Le Comité des missions de l'Église presbytérienne unie d'Écosse fait construire, pour ses stations sur le Vieux Calabar, un steamer en acier, dont la direction sera confiée à M. Ludwig, ingénieur suisse, parti récemment pour cette région.

La guerre des Achantis s'est terminée par la victoire de Mensah sur l'ancien roi Coffee Kalkali, mais un nouveau candidat au trône a fait son apparition en la personne de Quacoa-Duah, neveu du roi défunt du même nom.

Le Dr Bayol a été nommé lieutenant-gouverneur du Sénégal.

ELMINA

Elmina est située dans cette partie de la côte occidentale d'Afrique qui, à partir du Cap des Palmes, par 5° environ de latitude N., prend une direction générale vers l'est, parallèlement à l'Équateur, et forme le côté nord du golfe de Guinée, dont la limite inférieure est marquée par le cap Lopez; elle appartient à la Côte d'Or. C'est à Elmina que commence la région dite « montueuse » qui s'étend jusqu'à la rivière Volta et qui, par la constitution de son sol, est plus favorable aux Européens que la région dite « palustre » qui s'étend entre le Volta et les embouchures du Niger, et où les émanations fébrigènes de la lagune sont mortelles.

Elmina est le premier établissement européen créé sur la côte de Guinée par les Portugais qui, en 1481, sous le règne de Jean II, y construisirent un fort. Il tomba en 1637 au pouvoir des Hollandais, auxquels il fut définitivement cédé en 1641 par la couronne de Portugal.

La légende indigène raconte que les Hollandais furent accueillis comme de généreux amis, comme des libérateurs, et l'on rapporte que les Africains eurent vite connaissance de l'accueil fait à leurs nouveaux protecteurs par un roi de Ceylan : « Venez, disait-il, venez et bâtissez des forts dans mon île ; moi, ma femme et mes enfants, s'il le faut, nous vous porterons les pierres et nous broierons le mortier. » La haine contre les Portugais était donc aussi grande en Afrique que dans les Indes. Mais comment ces paroles d'un roi asiatique étaient-elles arrivées de l'autre côté du continent africain ?

De même que toutes les villes indigènes qui ont subi l'occupation européenne, Elmina a vu son nom changer bien des fois : Mina d'abord, puis Saint-Georges de la Mina, quand le fort y eut été construit ; enfin Elmina [1]. Ce dernier nom est encore peu connu des indigènes de l'intérieur qui continuent, ainsi que les natifs du pays, à appeler leur ville *Aidna*.

A l'époque de l'occupation européenne, Elmina faisait partie du royaume des Achantis ; pendant l'occupation portugaise, de même que pendant l'occupation hollandaise, le roi des Achantis reçut un tribut annuel comme compensation du territoire qu'on lui avait enlevé. Depuis que les Anglais occupent cette portion de la côte, ils ont cessé de payer ce tribut.

La population d'Elmina qui se souvient de son origine, professe une antipathie innée contre les Anglais ; tant qu'elle est restée au pouvoir des Hollandais, elle s'est considérée comme n'ayant point cessé de faire partie de la mère patrie. Aujourd'hui qu'elle est soumise à la loi anglaise, elle enveloppe dans une même réprobation les Anglais, qu'elle considère comme des usurpateurs, et les Fantis qui ont courbé l'échine devant leurs conquérants.

Elmina a environ 15,000 habitants, dont une grande partie proviennent de l'Achanti. Ils appartiennent à la race noire, mais n'ont pas du tout les traits qui caractérisent spécialement cette race. Ils ont le nez régulier ; leurs yeux allongés rappellent assez ceux des descendants de la race caucasique ; enfin leurs lèvres n'ont pas cette exubérance qui donne

[1] Elmina, en langage fanti signifie « bleu ».

surtout un cachet de laideur aux noirs en général. Il y a beaucoup de mulâtres issus d'unions contractées par les Hollandais, mais cette race disparaîtra bientôt, aucun Européen ne s'étant allié depuis l'occupation anglaise à des familles du pays.

Les chefs indigènes d'Elmina sont au nombre de six ; leurs fonctions sont bien restreintes pour ne pas dire nulles ; elles se bornent à régler les palabres que les indigènes ont entre eux et qui ne relèvent pas du domaine de la justice ; là où leur rôle est le plus sérieux, c'est dans les fêtes ou dans les relations avec les fétiches.

Le gouvernement anglais entretient à Elmina une garnison composée de 150 Haoussas. Le recrutement de cette troupe se fait sur le Haut Niger, et le chef qui la fournit reçoit du gouvernement britannique une somme annuelle assez élevée. Ces Haoussas sont mahométans ; ils habitent un village parfaitement distinct du reste de l'agglomération, séparé d'elle par les mœurs autant que par l'antipathie dont on les entoure, antipathie bien motivée par les abus dont ils se rendent coupables et par le peu d'honorabilité qu'on leur attribue généralement. Ils font, ou doivent faire, la police de la ville et gardent les prisonniers internés dans la vieille forteresse de San-Jago, située sur une petite colline dominant la ville. C'est la prison principale de la colonie, servant en même temps de maison centrale et de bagne. La potence y est souvent dressée. Les prisonniers pour simples délits descendent chaque matin, sous la garde de Haoussas, pour balayer les rues principales, l'hôpital, le château, et pour chercher la nourriture de leurs codétenus ; ils sont enchaînés deux à deux. Quelques évasions ont eu lieu de cette maison de détention ; il me paraît impossible qu'elles aient pu arriver sans la participation non pas d'un, mais de plusieurs gardiens. Aurais-je plus de confiance dans les détenus que dans leurs surveillants ? Je suis souvent à me le demander, lorsque je considère attentivement les uns et les autres.

Cape-Coast est mieux partagée sous le rapport de la garnison, elle a au moins de vrais soldats, propres et disciplinés, appartenant au 2me régiment West-Indian (régiment des Antilles).

La ville est généralement assez bien bâtie, les rues spacieuses sont ordinairement ombragées par de superbes palmiers ou d'autres arbres habitués au climat équatorial. On peut la diviser en quatre quartiers. D'abord le quartier dit européen, où l'on rencontre les marchands principaux, et soi-disant un hôtel, où les capitaines de navires américains se reposent quand ils viennent à terre. Ce quartier renferme quelques maisons construites par les Hollandais ; elles ont généralement une véranda

et sont disposées de façon à profiter de chaque moment de brise, pour que les habitants n'aient pas trop à souffrir de la chaleur. C'est donc le beau quartier. En second lieu, le quartier dit de Java, véritable petite colonie où habitent les noirs retraités par le gouvernement de la Hollande. Cette nation recrutait sur la Côte d'Or ses meilleurs soldats pour les colonies, et principalement pendant la guerre d'Atchin elle eut à se louer de leurs bons services. La majeure partie de ces retraités arrivant de Sumatra, et il en arrive tous les jours, se retirent à Elmina[1] ; ils forment une véritable agglomération, ayant son chef qui prévient le consul de tout ce qui lui paraît louche, l'informe des décès, des disputes, des vols, etc.; bref, cette petite cité conserve une certaine discipline militaire, et vit suivant les habitudes contractées hors du pays. Le quartier indigène proprement dit occupe une immense étendue ; il entoure pour ainsi dire les deux quartiers susmentionnés. Vient enfin le quartier habité par les Haoussas et dont j'ai parlé précédemment.

A l'exception des quelques maisons construites par les Hollandais, toutes les habitations sont faites de la même manière. Des briques séchées au soleil et de la dimension de 0m, 25 de longueur, 0m, 15 d'épaisseur et de largeur, forment le gros de la construction ; des bambous ou d'autres grosses branches sont disposés de façon à recevoir la toiture qui consiste en herbe de Guinée. Sans cette toiture, qui est réellement affreuse, les maisons, généralement bien blanchies à la chaux, seraient d'un joli aspect. Inutile de dire que l'on ne fait jamais de feu dans l'intérieur des maisons, ou du moins bien rarement, quand le temps ne permet absolument pas de se servir du trépied, en terre ou en pierre, placé devant chaque maison et où la ménagère fait cuire son *fou-fou*. Si ce n'était pour faire cuire ce mets favori, ce feu serait je crois bien inutile ; je ne l'ai vu servir ici qu'à cet usage culinaire.

La fabrication du fou-fou, nécessite beaucoup de temps et de patience. Elle consiste à broyer d'abord sur une pierre, par le frottement d'une autre pierre, une certaine quantité de piment (moko). Ce piment réduit en morceaux très petits est mis dans un plat en fer, avec les légumes dont on dispose et qui sont, pour le pays, une sorte de tomate ressemblant assez à celle de France, des oignons et une espèce de concombre excessivement mou. Si le bouillon doit être fait avec de l'huile de palme, d'arachides ou simplement avec de l'eau, on verse l'un ou l'autre de ces liquides, et l'on place sur le feu. On coupe alors en morceaux, soit un

[1] Le motif en est que le consul hollandais, chargé du payement de leur pension de retraite, réside en cette ville.

poulet, soit de la viande, soit encore du poisson, et on laisse cuire à petit feu le tout ensemble jusqu'à ce que l'élément substantiel du bouillon soit bien cuit. Pendant cette cuisson, qui dure généralement une bonne heure, on prend des plantains ou des ignames préalablement soumis à l'ébullition, et on se prépare à en faire le fou-fou proprement dit. Deux femmes y travaillent, l'une pilant dans un mortier en bois creusé dans un arbre, avec un pilon de 1^{m},50, de hauteur, l'autre ramenant sans cesse la pâte sous le pilon en plongeant de minute en minute sa main dans l'eau fraîche, pour empêcher la pâte d'adhérer aux parois du mortier. Cette opération dure au moins une demi-heure. La pâte préparée, on lui donne la forme d'un gros œuf d'autruche, et chacun se sert, en arrosant cette dite pâte du bouillon qui vient d'être préparé. Aucun métal ne doit être employé dans les apprêts de ce mets national, et j'avoue que, m'étant mis quelquefois à le manger à la méthode indigène, j'y ai réellement reconnu une saveur particulière qui n'existe pas quand on se sert d'une cuiller. Quoi qu'il en soit, je ne recommande pas le fou-fou aux estomacs délicats, ni aux gosiers faits aux sucreries. Leur désillusion serait trop grande, car pour manger un bon fou-fou il faut avoir un palais d'acier.

Tel est le plat qui sert de base à tout repas, et souvent même fait seul les frais du repas. Quand j'aurai cité le *dakoun* et les poissons séchés au soleil, j'aurai mentionné tous les éléments de la nourriture indigène.

Le dakoun est le pain des noirs. Sa préparation est simple : des graines de maïs bien blanchies, ébouillies et ensuite écrasées entre deux pierres, puis pétries. La pâte en est très blanche. Les femmes qui s'emploient à cette préparation ne se trompent pas dans le poids de leur pain; elles le mesurent en prenant autant de pâte que les deux mains peuvent en contenir ; le paquet est entouré de feuilles et le tout sèche petit à petit sans aucune cuisson.

Les indigènes mangent en outre d'énormes escargots qui, pendant les pluies, habitent sur les plus hauts arbres des forêts, et en descendent à la belle saison. Ils en font également sécher pour la mauvaise saison. Cet aliment n'est que secondaire et forme pour ainsi dire un plat extra.

L'Européen qui ne peut s'habituer à la nourriture indigène en est réduit à vivre chaque jour de poulet, et quelquefois de mauvais mouton ou de chèvre. S'il veut s'affranchir de ce régime et consommer les nombreux aliments importés en conserves, il est bientôt malade et forcé de rentrer en Europe.

L'année se divise en deux saisons principales, la saison sèche et la saison pluvieuse ; la première, de novembre à mai, la seconde, de mai à

novembre. Pourtant, vers la fin de juillet, les grandes pluies peuvent être considérées comme finies ; à cette époque commence la saison des *smoks* ou brouillards, qui est des plus malsaines. De grands coups de vent, nommés *tornades,* se font sentir en mars, avril et mai. Un vent du désert, appelé *harmattan*, souffle parfois dans le mois de décembre, et dure quatre ou cinq jours de suite ; il vient du nord ou de l'est-nord-est. La température est très élevée, sans atteindre pourtant celle de Cape-Coast ; la moyenne de la saison sèche est de 32° ; celle de la saison pluvieuse de 29° [1]. Les nuits sont très fraîches. La température élevée coïncide avec une humidité excessive.

Elmina reste néanmoins un des points les plus salubres du golfe de Guinée. Les Européens y sont exposés, en toute saison, aux fièvres paludéennes et à la dysenterie qui est la maladie la plus meurtrière. Il est bon de prévenir les accès de fièvre en prenant de temps à autre un peu de quinine. Mon premier accès de fièvre a été provoqué par les douleurs que me causait une crise rhumatismale, dont j'ai eu beaucoup à souffrir pendant la saison pluvieuse, malgré toutes les précautions prises pour éviter la grande humidité.

Les indigènes eux-mêmes sont souvent atteints de fièvre intermittente, de dysenterie et de variole ; cette dernière maladie leur laisse généralement une inflammation des yeux et souvent les rend aveugles. La gale n'est pas rare, mais on n'y fait pas attention.

Les indigènes comme les Européens sont sujets à une maladie assez bizarre. Un insecte très petit, appelé *giger* par les Anglais, et connu des matelots français sous le nom de *chique*, pénètre entre chair et peau et y dépose des œufs. Si l'on ne s'en aperçoit pas immédiatement, ces œufs éclosent et les insectes pénètrent plus avant. Beaucoup d'indigènes restent estropiés par manque de soins. Dès que l'on sent, surtout aux pieds, une démangeaison, il faut se hâter de regarder, et avec une aiguille on sort aisément l'insecte : par une pression un peu forte les œufs sortent, la plaie est bien lavée et l'on en est quitte pour une légère souffrance.

Le service médical laisse beaucoup à désirer. Un docteur de l'armée anglaise indigène, assisté d'un médecin indigène, est chargé du service de l'hôpital colonial. Quand on est admis dans cet hôpital il faut pourvoir à sa nourriture. Cet hôpital manque de tout.

[1] La température, à la saison pluvieuse, varie dans les appartements de 27° à 34°.

Je n'ai qu'à me louer des soins qui m'ont été donnés par le docteur indigène. Il m'a soigné avec dévouement. J'ai plus de confiance en lui qui connaît le pays, le climat, etc., qu'en toute la science, assurément plus profonde, du médecin anglais, qui passe six mois dans un poste et six mois dans l'autre, et n'a pas le temps d'étudier assez les conditions climatériques du pays.

Le manque absolu de système de vidange ne me paraît pas étranger, non plus, aux maladies qui règnent parfois à l'état épidémique. Chaque jour, à marée basse, les indigènes creusent sur la plage, à 10 mètres des habitations, de petites fosses dans lesquelles ils déposent leurs ordures. La fosse est recouverte ensuite d'un peu de sable. Cette peine est bien inutile, car des bandes de porcs, qui errent sur la plage, labourent le sable en tous sens, et quoiqu'ils trouvent là, ainsi que de nombreux vautours, leur seule nourriture, ils en laissent jusqu'à la marée haute des détritus, qui répandent des miasmes assurément peu favorables à la santé. Habitant une maison sur le bord de la mer, je suis souvent obligé de me réfugier dans une chambre située de l'autre côté et de renoncer ainsi à la brise de mer, toujours fraîche mais souvent imprégnée de ces exhalaisons fétides.

Le gouvernement ne s'est emparé de cette question que pour nommer un inspecteur sanitaire, dont les fonctions consistent à empêcher de jeter ou déposer des ordures dans les rues.

Le fétichisme est pratiqué par les $^5/_6$ de la population d'Elmina. Les

L'autre partie professe le protestantisme, de la secte wesleyenne. wesleyens ont de nombreux établissements scolaires et des missions dans chaque centre important de la côte. Leurs pasteurs sont des natifs du pays, sous la direction d'un directeur européen qui réside à Accra. Ils ont beaucoup d'adeptes à Elmina; leur temple est une grande maison de construction récente, sans aucune particularité.

Des religieux catholiques romains, appartenant aux missions africaines dont le siège est à Lyon, sont venus récemment s'installer à Elmina. Ils font construire, sur une colline à peu de distance de la ville, les bâtiments nécessaires au culte et aux écoles. Ils ne sont donc à peine installés et pourtant déjà ils ont de nombreux élèves. Il n'est pas inutile de dire que les classes se font en langue anglaise, comme du reste dans toutes les écoles. Dans les premiers temps de l'ouverture de l'école, plusieurs pères de famille, après que leurs enfants eurent passé plusieurs mois à la mission, vinrent demander aux missionnaires une indemnité pécuniaire, pour le temps soi-disant perdu par ces enfants.

Il fallut discuter longtemps avant de les persuader qu'ils devraient plutôt payer eux-mêmes. Ces indigènes savaient pertinemment qu'ils seraient éconduits, mais ce trait les caractérise : profiter de n'importe quelle occasion pour avoir 3 ou 6 pence, à convertir généralement en rhum.

Un dicton populaire français dit « travailler comme un nègre » quand on veut parler d'un homme travaillant au-dessus de la moyenne. Travailler comme un nègre d'Elmina voudrait presque dire : faire peu d'ouvrage. En effet, les indigènes trouvent leur nourriture sans culture, n'ont aucun des besoins de nos ouvriers européens, et s'abandonnent à un *dolce far niente* d'où ils ne sortent qu'à de rares intervalles.

Les bateliers forment la partie la plus travailleuse des noirs d'Elmina ; leur métier est pénible et ils ne sont guère plus rétribués que les autres ouvriers. Leur salaire est de 1 sh. 6 par jour, plus 3 pence, somme due à tout individu que l'on emploie et qui lui est donnée le matin pour l'achat de sa nourriture. Une équipe de bateliers est généralement composée de 10 rameurs et de leur chef qui tient la barre, pour les canots de construction européenne. Ils emploient une journée pour aller et revenir d'Elmina à Cape-Coast, avec un chargement complet du canot. Si leurs services ont été bons, on alloue à l'équipe une gratification de 1 sh. destinée à l'achat de rhum.

Les manœuvres, terrassiers, maçons ou employés à divers titres comme commissionnaires, porteurs, etc. sont payés 1 sh. par jour. Les hommes occupés soit à la construction, soit aux travaux agricoles, fournissent 8 heures de travail, de six heures à dix, et de midi à quatre heures, mais il travaillent avec mollesse ; il faut leur mâcher la besogne, être toujours présent et les stimuler au besoin à l'aide d'une canne, si l'on veut avoir quelque chose de fait à la fin de la journée.

Les boys (domestiques) reçoivent 1 L. st. par mois ; qu'on habite chez soi ou à l'hôtel, il faut en avoir un ou plusieurs. Un cuisinier a la même solde.

Le boy affecté à mon service personnel a pour mission de faire ma chambre, d'entretenir et mettre au soleil chaque jour mes vêtements et mes chaussures, de nettoyer mes armes et de faire quelques commissions. Un autre va puiser de l'eau au Sweet River (6 kil.), chercher les plats à la cuisine, et aide au premier qui n'a que peu à faire. Un troisième enfin se livre aux travaux les moins agréables, lave la vaisselle, fait les voyages de la maison à la plage, etc., etc. Enfin tous les trois servent à table, ou du moins sont présents aux repas. L'un chasse les

mouches, l'autre apporte les plats et le troisième prépare la citronnade que je bois ordinairement à mes repas, le vin vendu sur la côte n'étant pas potable.

Un seul boy suffirait largement pour ces différents services, mais il est d'usage d'en avoir plusieurs. Outre cela, les environs de la maison sont toujours occupés par quelques enfants, qui s'amusent et ne demandent pas mieux que de trouver une occupation chez un blanc. Mes boys savent profiter de l'occasion, et je ne les verrais jamais si je n'exigeais toujours la présence de l'un d'eux en dehors de leur travail.

On passe généralement un traité avec un noir pour être blanchisseur, et on le paye à raison de 12 sh. par personne et par mois. Je n'ai jamais eu en France de linge aussi propre ni aussi bien repassé qu'à Elmina. Les blanchisseurs se servent d'un amidon fabriqué par eux avec du kassadah (manioc) et d'un liquide, également de leur fabrication, composé de diverses matières et plantes du pays, en guise de savon. Le linge est d'une blancheur immaculée.

J'espère arriver à connaître plus tard les divers procédés de fabrication de ces matières, ainsi que les plantes qui entrent dans leur composition, mais, comme pour les remèdes locaux dont j'ai reconnu l'efficacité, les indigènes tiennent à en conserver les procédés et ce n'est que par surprise que j'arriverai à un bon résultat, si je ne puis décider un initié à me divulguer ses secrets.

Quoique abondante à Elmina, la végétation n'y revêt pas cette exubérance si commune à la zone équatoriale ; il faut, d'un côté, parcourir quelques kilomètres avant de rencontrer des cultures, et de l'autre traverser la lagune avant de pénétrer dans le busch.

Elmina est à proprement parler une presqu'île ; d'un côté la mer, de l'autre une immense lagune où croissent en nombre immense les palétuviers ; un seul côté, dans la direction de Cape-Coast, est libre ; c'est aussi le plus étroit. Encore y a-t-il quelques marécages, dernières limites de la lagune, aux époques de hautes marées. La colline qui domine Elmina et qui est entourée de maisons était, il y a peu de temps habitée par de nombreux tigres ; il y en a peut-être encore, mais ils sont assurément peu nombreux.

D'une hauteur moindre que la colline de San-Jago et en face d'elle, à l'extrémité de la ville, est une autre colline, habitée par des alligators et quelques fauves. Les alligators y ont le voisinage de la lagune et s'y plaisent beaucoup. Me promenant un jour avec un missionnaire, nous en fîmes fuir un dans le bush. Il pouvait avoir, d'une extrémité à l'autre,

environ 3 mètres 50. Nous pûmes suivre sa trace dans la broussaille, car, écrasant tout sur son passage dans une fuite désordonnée, il y avait ouvert un véritable chemin. Malheureusement nous n'avions pas d'armes. De grandes quantités de serpents habitent cette colline, où il n'est pas prudent de s'aventurer sans de longues bottes. La chasse y est impossible, en raison des fourrés impénétrables dont elle est couverte.

A peine sorti d'Elmina on trouve des champs de maïs, du côté d'Absim d'immenses champs de cannes à sucre, et partout des patates, ignames, tomates et piments. Comme fruits, les ananas, les bananes, les mangos, les cocos, les citrons croissent en abondance. A quelques milles dans l'intérieur on rencontre quelques troupeaux de buffles, dont la chasse est excessivement difficile ; mais on peut se rattraper sur les tigres, les singes, les cerfs qui foisonnent. Il y a beaucoup d'oiseaux au plumage multicolore, des perroquets, des toucans, des aigles, etc., etc. La race des reptiles est largement représentée, depuis le serpent minuscule jusqu'au gigantesque boa. Le R. Père Moreau tua récemment, à 20 minutes de la ville, le plus beau de ces animaux qu'il m'ait été donné de voir. Il mesurait 6m50 environ. D'immenses forêts se trouvent à peu de distance d'Elmina. Les arbres y atteignent de gigantesques proportions, entre autres l'arbre à pain, l'odum, le teck, le coussiawa. Le caoutchouquier y croît en abondance. Ces forêts sont peuplées d'une grande quantité de fauves. Les fougères arborescentes y ont des dimensions incroyables.

Dans la ville d'Elmina, les vautours sont assurément les agents les plus actifs de la voierie ; ils pullulent et sont si peu sauvages qu'il faut souvent leur donner un coup de pied pour pouvoir suivre sa route ; ils ne se dérangent pas. Les indigènes ne leur font aucun mal, et dans l'intérieur, en pays achanti, par exemple, il est défendu, sous les peines les plus sévères, de les détruire. Ce sont eux, en effet, qui se chargent de faire disparaître les cadavres souvent si nombreux, des victimes des sacrifices humains.

Dans une excursion à Porto-Novo, j'ai vu les corps de deux noirs à qui on avait coupé la tête, dévorés en deux heures par une bande affamée de ces animaux voraces. Ils étaient une centaine environ, accompagnés de quelques corbeaux. Les uns et les autres sont des animaux fétiches.

Une différence bien grande existe dans la manière de se vêtir, entre les habitants de la Côte d'Or et ceux des côtes voisines.

En effet, le costume des naturels de la Côte d'Ivoire, par exemple, est

tellement primitif qu'il en devient indescriptible ; il ne consiste pour les hommes qu'en un chapeau, de préférence haut de forme, ou, suivant leurs moyens, d'un couvre-chef quelconque, duquel ils n'auraient garde d'enlever l'étiquette en carton, généralement suspendue à un fil assez long et où le prix était marqué. Cette étiquette est considérée comme un ornement faisant partie intégrante du chapeau. Il n'est pas rare de voir un naturel ayant toute sa garde-robe sur la tête, c'est-à-dire deux et même trois chapeaux les uns dans les autres.

A Elmina, les enfants seulement portent, jusqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, le costume de nos premiers parents. A partir de cet âge ils prennent le pagne. Ce vêtement, porté uniformément par les hommes et par les femmes, consiste en une pièce d'étoffe, d'une longueur ordinaire de 4 à 5 mètres et d'une largeur de 1m75 à 2 mètres, dont ils se drapent à la manière antique. Ce vêtement est plus ou moins riche ; quelques chefs ont des pagnes soit en velours, soit en soie, brodés d'or ou d'argent, d'une assez grande valeur. Pour vaquer à leurs travaux comme pour rester chez eux, les individus des deux sexes portent simplement un morceau d'étoffe enroulé à la ceinture. Les femmes portent toutes des colliers et des bagues ; elles ont en outre, dès le bas âge, une ceinture de perles qu'elles portent à nu et à laquelle les hanches servent de support ; à cette ceinture est fixée, par derrière, un rouleau d'étoffe qui ressemble assez à ce que nos compatriotes du beau sexe appellent tournure ; l'usage en est plus pratique chez les femmes indigènes, car il sert de point d'appui aux enfants qui sont portés sur le dos ; il empêche aussi le pagne de coller au corps. Elles portent un bracelet en perles et ont un ornement pareil au-dessous des genoux. Leurs cheveux sont généralement ramenés sur le sommet de la tête. Hommes et femmes sont propres et tiennent leurs enfants d'une manière convenable. Les hommes fument la pipe dès leur jeunesse, et les femmes font également usage du *brûle-gueule* dès qu'elles arrivent à un âge mûr ; quand elles n'ont pas la pipe à la bouche, elles mâchent une sorte de racine d'arbre qui a une certaine amertume. Dans une réunion, on ne possède souvent qu'une seule pipe, mais on se la passe de l'un à l'autre, et elle revient à son propriétaire lorsqu'on se sépare. Chaque famille possède, en plus ou moins grande quantité, des bijoux en or ; lors d'une cérémonie quelconque, chacun les prête à la personne fêtée, qui se promène alors dans toutes les rues de la ville, chargée d'un poids d'or considérable, ressemblant à une véritable châsse, et suivie de nombreuses femmes qui chantent en l'accompagnant, frappant dans leurs mains pendant tout le temps de la prome-

nade. Ces cérémonies n'ont lieu que pour les femmes, mais à tout propos : à la nubilité, avant et après le mariage, à la naissance d'un enfant, après un veuvage ou à la guérison d'une maladie grave.

Un service régulier de navigation relie la côte occidentale d'Afrique avec l'Angleterre. Un départ a lieu de Liverpool le samedi de chaque semaine; la British and African steamship C° et l'African steamship C° assurent ce service, alternant entre elles pour les steamers. La distance est de 6000 kilomètres d'Elmina à Liverpool, et le trajet s'effectue en une moyenne de 24 à 25 jours. Il est bon de dire, pour expliquer la longueur de la traversée, que les escales sont nombreuses : Madère, Ténériffe, Canaries, Gorée, Bathurst, Sierra-Léone, Cape Palmas, les Jack-Jack, Grand-Bassam, Assinie et Axim. Suivant l'heure de leur passage devant Elmina, les steamers s'y arrêtent ou continuent jusqu'à Cape-Coast. Le courrier est alors porté de cette ville à Elmina, où la distribution est faite en dépit du bon sens. J'ai reçu des lettres du même courrier en 4 et 5 distributions, le lendemain, le surlendemain même de leur arrivée; des lettres pour Elmina ont séjourné 47 jours dans les casiers du bureau de poste de Cape-Coast sans être apportées à leurs destinataires. Réclamations interdites !

A destination d'Angleterre, les steamers ne s'arrêtent à Elmina que si l'agent de Cape-Coast prévient le capitaine qu'il y a des passagers ou des marchandises à y prendre.

Le service postal a lieu deux fois par semaine pour Cape-Coast, le mercredi et le samedi soir.

Le seul moyen de transport est l'homme. Tout fardeau se porte sur la tête, quelle que soit la distance à parcourir; le poids peut aller jusqu'à 45 ou 50 kilogrammes. L'indigène n'a aucune force dans les bras, mais, une fois son fardeau sur la tête, il part gaîment et ne semble pas s'apercevoir de ce qu'il porte.

C'est ainsi que, par tous les temps, les femmes généralement employées à cette corvée ou les boys partent au point du jour, avec une énorme calebasse sur la tête, pour chercher l'eau près d'Absim, village situé à quelques kilomètres d'Elmina et où passe le Sweet-River. Ils sont de retour sans qu'une goutte d'eau soit tombée de leurs récipients, remplis consciencieusement jusqu'au bord.

Pour les longues courses ou excursions on se sert du hamac; celui-ci est assujetti à un énorme bambou, qui sert de point d'appui à une toiture protectrice contre les ardeurs du soleil. Aux extrémités est fixée une planchette, sous laquelle deux hommes peuvent placer la tête recouverte

d'un morceau d'étoffe ou d'une sorte de petit coussin. Il est bon de choisir pour porteurs deux hommes assez grands qui se mettent à l'arrière, tandis que deux plus petits marchent à l'avant. La fatigue est moins grande que si des individus de même taille vous portaient horizontalement.

On se sert de canots soit pour aller à Cape-Coast chercher les caisses trop lourdes pour être portées par un homme, soit encore pour se rendre à Chamah, Dixcove ou Secondee, villages importants du littoral où il se fait quelque commerce avec Elmina.

Les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique acquirent, vers l'année 1520, un grand intérêt commercial par le trafic des esclaves; on peut faire remonter à cette époque l'établissement des villes principales de la côte de Guinée et aussi la prospérité d'Elmina. Jusqu'au jour où cette ville appartint définitivement à l'Angleterre, et où le protectorat de cette nation s'étendit jusqu'au Prah, les navires américains fréquentaient le port en grand nombre, et les Hollandais même y faisaient un grand commerce. Mais tout est bien changé; les impôts qui frappent l'entrée des marchandises ont en grande partie détruit le commerce et l'Achanti ne s'approvisionne plus à Elmina. On n'apporte même plus autant de marchandises de l'intérieur, et il faudra donner une impulsion bien grande si l'on veut voir le commerce prendre un nouvel essor.

Les principaux articles dont on peut faire le commerce avec l'Europe sont : l'huile de palme, les amandes de palme, l'ivoire, la gomme, le beurre végétal, les peaux de tigres et de singes, les arachides, le bois de campêche, le gingembre, etc. Je ne parle pas de l'or dont on pourrait, avec de grands capitaux, faire le commerce le plus productif.

Les articles importés et dont la consommation est la plus importante consistent en lainages, étoffes à bon marché pour pagnes, fusils, poudre, bleu d'outre-mer, rhum, tabac en feuilles, articles de quincaillerie, ferronnerie, métaux bruts et ouvrés, porcelaines, faïences, bois de construction, horloges (coucous), parfumerie, plats de cuivre, pipes, riz, biscuits, ainsi que les provisions et liquides de consommation usuelle.

Quelques brimborions dits articles de Paris, tels que bijouterie (doublé or), instruments de musique à bon marché, jouets d'enfants, etc., se vendent en petite quantité. Enfin, toute chose dont le prix est abordable pour la bourse, généralement peu garnie, des indigènes, est d'une vente certaine, car ce sont tous de grands enfants, envieux de tout ce qu'ils voient. Ils vont même plus loin; s'ils ne peuvent acheter, ils viennent sans hésiter demander qu'on leur fasse cadeau de la chose qui excite

leur convoitise. Pour demander, l'aplomb ne leur manque pas. Je dois dire aussi que souvent ils s'approprient volontiers sans autres formes ce qu'ils désirent; aussi doit-on regarder les mains d'un client bien plus que sa figure, car en toute circonstance elle reste impassible et ne risque pas de le trahir.

L'industrie n'a pas de représentants à Elmina. Seuls quelques Achantis y travaillent l'or; leur habileté est remarquable; avec des outils primitifs ils fabriquent des bagues et des colliers très jolis; en leur donnant un modèle on peut-être certain qu'ils le reproduiront exactement. Quelques autres Achantis travaillent habilement dans d'autres petits métiers; ils brodent avec goût les pagnes des habitants riches, font des sandales; quelques-uns travaillent le fer avec assez d'habileté.

A leurs moments perdus, les Haoussas travaillent à la confection de nattes, qui rappellent celles de provenance marocaine ou algérienne.

A peu de distance d'Elmina sont les mines d'or de Tacqua, exploitées par une compagnie française; les difficultés que rencontre le transport du matériel nécessaire à l'exploitation, de la côte à destination, fait que le rendement n'est pas aussi productif qu'il pourrait l'être. Néanmoins les résultats sont meilleurs de jour en jour, et, grâce à l'habileté et à l'expérience du directeur de la compagnie, M. Vérillon, ces mines ne peuvent que prospérer.

J'aurais beaucoup à dire si je voulais apprécier, à tous les points de vue, ce qu'il y a à faire pour ramener le commerce achanti sur la Côte d'Or. Mes tentatives personnelles auront-elles un bon résultat? Je l'ignore, mais elles tendront toutes à diriger ce commerce sur les deux petites colonies *momentanément françaises,* de Grand-Bassam et d'Assinie, qui doivent devenir les marchés d'approvisionnement du peuple achanti.

Le chef-lieu de la colonie est Accra. Je ne parle de Cape-Coast que comme ville de garnison, siège des représentants des compagnies de navigation, résidence des autorités judiciaires du Western district, et des principaux trafiquants de la contrée.

Malgré le peu d'améliorations que le gouvernement y apporte, Elmina est forcément appelée tôt ou tard à un bel avenir, si le commerce de l'intérieur n'en est pas détourné. Sa position géographique et topographique en feront peut-être, dans un délai plus ou moins long, le chef-lieu de la colonie. Elmina doit effacer Cape-Coast. Son climat est plus sain, ses productions plus nombreuses, son port plus sûr. Il est possible en tout temps d'y débarquer les marchandises d'un navire, tandis qu'à Cape-Coast il faut souvent attendre deux et même trois jours avant de

pouvoir aborder à la côte. Toutes ces considérations doivent donc, avec le temps, attirer à Elmina les Européens qui trafiquent à Cape-Coast et qui n'ont, en raison de la distance qui sépare ces deux localités (12 kilom.), aucune raison pour habiter un endroit de préférence à l'autre.

L'Angleterre possède la majeure partie de ces côtes qui avoisinent les plus riches contrées. Elle vient encore de s'annexer le pays situé entre la colonie de Sherbro et la République de Libéria (avril 1883). Ce territoire comprend les embouchures des grandes rivières Gallinas, Dibbeah, Shymah et autres ; le commerce des pays de Gondo et de Veys va bientôt se détourner de Monrovia pour aller à Sougary, à Robertsport et à Gallinas, où des comptoirs vont s'établir. Voilà donc la domination anglaise étendue sans discontinuité de Sierra-Léone aux frontières nord de Libéria. Cet état de choses effraye celui qui habite la côte d'Afrique et qui voit comment les choses s'y passent. J'ai longtemps mûri le projet de me fixer sur un point de la côte, encore indépendant à l'heure actuelle ; j'y ai complètement renoncé, quand j'ai eu connaisance des agissements d'envoyés anglais qui, avec la patience qui les caractérise et un peu de ruse, arriveront à faire mettre cette contrée sous le protectorat de leur nation, et au besoin pousseront jusqu'à l'annexion. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Le cabinet de Saint James est notre maître en matière coloniale et il n'en coûterait pas beaucoup de suivre quelque peu ses principes, ne fût-ce que par amour-propre national.

Les vues d'un pauvre explorateur sont plus étroites assurément que celles de nos gouvernants, mais ses appréciations sont sincères, et, rêvant l'extension du domaine colonial de sa patrie et la prospérité de son commerce, il serait largement récompensé s'il voyait son idéal commencer à se réaliser.

J'appliquerai donc à la côte occidentale d'Afrique, si nous devons rester simples spectateurs de la prospérité de l'Angleterre, ce que M. Sutil, ingénieur français résidant au Fezzan, proposait au gouvernement du roi Louis-Philippe pour le Sahara :

« D'établir des consulats français, comme devant permettre à la « France de faire pénétrer dans ces contrées inconnues des germes de « civilisation, d'ouvrir un vaste et riche champ aux explorations des « savants, et enfin de donner à notre commerce d'immenses débou- « chés. »

Le mouvement colonial a pris en France une extension indéniable, et les hommes ne manquent pas qui sont prêts à affronter les fatigues, les

privations, les déboires, les souffrances physiques et morales, ainsi que les dangers de toute sorte qui doivent surgir au début. C'est un devoir pour notre pays d'utiliser ces dévouements.

Je ne puis mieux terminer qu'en citant ces paroles de Paul Soleillet, qui a consacré sa vie aux explorations africaines : « Nous devons remplir l'Afrique, où il ne peut plus y avoir de vraie gloire militaire pour « une puissance européenne, non du bruit de nos armes, mais des « œuvres vivantes de notre génie civilisateur. »

Elmina, le 7 juin 1883.

J. Prost.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Notes sur Madagascar, par *Laurent Crémazy,* conseiller à la cour d'appel de la Réunion. Paris (Berger-Levrault et Cie), 1883, in-8°, 25 pages. — Cette étude, qui a déjà paru dans la *Revue maritime et coloniale,* est surtout destinée aux marins ; écrite dès lors d'un style sobre et substantiel, elle n'est pas d'une lecture facile. L'auteur parcourt la côte de la grande île, de Bombétok (Bembatouka) au N.-O., à Mahanaro (Manourou) à l'est, en passant par le sud, et s'arrête devant chaque mouillage, dont il indique les avantages et les inconvénients. Il constate que le rivage occidental de Madagascar ne présente qu'un petit nombre de ports accessibles aux gros navires, et qu'il est, en revanche, précédé le plus souvent de récifs qui le rendent inabordable. Cette partie de l'île est habitée par les Sakalaves, dont les chefs ou rois sont vassaux des Hovas qui occupent, dans la contrée, un certain nombre de postes fortifiés. Durement opprimés autrefois par leurs maîtres, les Sakalaves, qui sont d'ailleurs d'excellents guerriers, relèvent aujourd'hui la tête, se sentant soutenus par la France. En ce qui concerne cette puissance, il paraîtrait, d'après une note de l'auteur, que toute la partie nord-occidentale de Madagascar, de Boina au cap d'Ambre, lui aurait été régulièrement cédée par la reine des Sakalaves, en vertu d'un traité du 17 juillet 1840. C'est sur cette question, bien controversée, on le sait, que porte, en partie du moins, le différend entre la France et le gouvernement malgache.

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*

Buku ya Tsikwembo tsinwe na Tisimo ta Hlengeletano. Lausanne, (G. Bridel), 1883, in-12, 150 p. — Leçons de sigwamba par le missionnaire *P. Berthoud* (autographie d'un cahier d'étudiant). Lausanne, (impr.-lith. J. Chappuis), 1883, in-4°, 46 p. — A mesure que l'Afrique est plus complètement explorée, le nombre des tribus connues augmente, et aussi celui des langues à mettre par écrit. Les explorateurs peuvent fournir des notices grammaticales, comme l'ont fait Nachtigal pour la langue du Baghirmi, Barth pour celles de plusieurs tribus des bords du lac Tchad, Schweinfurth pour celles des Dinkas et des Chillouks du Haut-Nil, etc. Quant aux grammaires proprement dites, elles ne peuvent guère être rédigées que par des missionnaires, qui, résidant pendant de longues années au milieu des indigènes d'une même tribu, sont mieux placés pour se rendre compte de toutes les particularités de sa langue et nous en faire comprendre soit le mécanisme, soit les rapports avec les autres idiomes de la même famille, ainsi que l'ont fait M. Casalis, pour le séchouana, MM. Krapf et Steere, pour le souahéli, etc. Le sigwamba, dont les deux ouvrages susmentionnés sont les premiers documents imprimés, appartient à la famille des langues bantoues; il est parlé surtout par les Magwambas, au milieu desquels nos compatriotes, MM. P. Berthoud et Creux, ont fixé leur résidence dans les Spelonken, au nord du Transvaal. De ces deux ouvrages, le premier renferme plusieurs morceaux de la Bible, traduits, et 53 cantiques composés sur différents rythmes par les missionnaires. Quant au second, c'est la reproduction des leçons données par M. P. Berthoud aux élèves qui se préparent à Lausanne à aller renforcer les stations des Spelonken, et en créer de nouvelles au milieu de tribus parlant la même langue, car, d'après le témoignage de M. Laws, de la station de Bandaoué sur le lac Nyassa, le sigwamba a été porté au delà du Zambèze, sur le plateau qui s'étend entre les lacs Nyassa et Bangouéolo, et il est compris et parlé par beaucoup d'indigènes de cette région. M. Cust, auquel nous devons déjà la classification des langues de l'Afrique, nous dira mieux que personne ce qui caractérise celle-ci entre toutes celles de la même famille. Ce qui nous a frappé, c'est la richesse des formes verbales et des combinaisons propres à exprimer toutes les idées d'un peuple enfant. Sans doute les mots abstraits lui font défaut, mais nous ne doutons pas qu'elle ne s'enrichisse sous l'influence des leçons des missionnaires, et qu'elle ne crée, selon le génie qui lui est propre, tous les termes et toutes les formes dont elle aura besoin, à mesure que les Magwambas feront des progrès dans la culture intellectuelle et morale. Nous savons que

M. Berthoud prépare une œuvre plus considérable sur les langues bantoues. Puisse-t-il, au milieu des travaux qu'il va bientôt reprendre aux Spelonken, la continuer et la mener à bonne fin.

An international protectorate of the Congo River, by Sir Travers Twiss, D. C. L.., F. R. S. London, (Pewtress et C°), 1883, in-8°, 19 p., — Dans le mémoire sur la question du Congo devant l'Institut de droit international, publié dans notre dernier numéro, M. Moynier a exposé (p. 288), l'idée particulière développée par M. Travers Twiss dans la *Revue de droit international*. Nous nous bornons à y renvoyer nos lecteurs, en ajoutant toutefois que l'auteur, frappé de l'état d'anarchie qui règne sur le Congo, et désireux d'empêcher que l'œuvre civilisatrice européenne n'échoue par le fait de rivalités ou de dissensions entre les blancs, insiste fortement pour que les nations dont les ressortissants ont des factoreries sur ce fleuve s'entendent, et décident à quelle loi seront soumis les commerçants qui y trafiquent, puis devant quelle juridiction ils seront assignés s'ils enfreignent cette loi. Il montre l'absolue nécessité d'un contrôle international exercé, comme pour le Danube, par les grandes puissances civilisées. Si l'Europe a hésité jusqu'ici à appliquer à l'Afrique les principes de liberté proclamés au Congrès de Vienne en 1815, au sujet de la navigation des fleuves, le moment est venu de les étendre à ce nouveau continent, tout en tenant compte des circonstances particulières du Congo. Sans doute l'organisation des indigènes sur les rives du fleuve est encore celle de la tribu; la souveraineté *territoriale*, dans le sens où elle a remplacé la souveraineté *personnelle* en Europe, y est encore inconnue. Cependant la souveraineté personnelle est reconnue par les trafiquants européens, puisque chaque factorerie arbore le pavillon de la nation dont elle réclame la protection, quand elle est lésée par un chef indigène ou par un marchand d'une autre nationalité. Il y a là un élément d'ordre dont il faut profiter, avant que le désordre se soit introduit parmi les foules qui, par cette voie, se précipiteront au cœur de l'Afrique. Les puissances qui se concerteront pour établir une convention comme celle du Danube, pourront inviter les autres à y accéder; ensemble elles pourront convenir que chaque État autorisera son commissaire à exercer une juridiction consulaire sur les sujets de l'État qu'il représentera, aussi bien dans les eaux du Haut Congo que dans celles du bas fleuve. Un accord international en ce sens serait digne de la civilisation de notre époque, et pourrait prévenir les difficultés imminentes.

BULLETIN MENSUEL (*3 décembre 1883.*)[1]

L'attention du consul général de S. M. britannique à **Tripoli** a été attirée sur le fait que, chaque année, des caravanes du Soudan, du Bornou, du Ouadaï et de Timbouctou arrivent en janvier et en février à Ghadamès, où elles amènent de l'ivoire, de la soude, du séné, de la poudre d'or, des plumes d'autruche, des peaux, et aussi des **esclaves** des deux sexes. Le consul est chargé de s'enquérir si ces esclaves ne sont point emmenés par Tripoli vers les ports de la Turquie.

Le capitaine Foot, employé quelque temps au service de la suppression de la traite à la côte orientale d'Afrique, a envoyé à l'Antislavery Society un plan industriel, en faveur des **esclaves libérés en Egypte** et de ceux qui, devenus libres de droit par la mort de leur propriétaire, demeurent sans asile. D'après un rapport de lord Dufferin, communiqué au Parlement anglais, sur 8092 esclaves libérés, du mois d'août 1877 au mois de novembre 1882, il n'y en a eu que 26 employés à l'agriculture et 23 envoyés à l'école; 1626 hommes et 1994 femmes ont pu suivre leurs goûts particuliers. Le capitaine Foot voudrait que le khédive fît don, en faveur des esclaves libérés, d'une zone de terrain arable dans la Basse-Égypte; il y en a suffisamment le long du canal d'eau douce, ne réclamant que l'irrigation et la culture pour acquérir la fertilité des autres parties de l'Égypte. Si le gouvernement du khédive ne veut pas donner du terrain, une souscription pourra être ouverte pour en acheter. Un asile y serait établi, comme ferme et école industrielle, sous le contrôle direct du gouvernement anglais, mais sous la dépendance de l'autorité égyptienne. Les règlements devraient avoir la sanction du khédive, et être approuvés par le représentant de S. M. britannique en Égypte. Chaque année le gouvernement égyptien voterait un subside pour l'entretien de cette réserve en faveur des esclaves libérés, jusqu'à ce que le représentant anglais jugeât qu'elle peut se suffire à elle-même. Ceux d'entre les esclaves libérés qui auraient des aptitudes pour l'agriculture, seraient établis dans des maisons séparées sur des lots de terre arable; s'ils étaient célibataires, on leur permettrait de se marier. Ils paieraient

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

une légère redevance annuelle, comme le font les esclaves libérés de la mission des Universités, à Zanzibar et à la côte orientale. On enseignerait le commerce à ceux qui voudraient s'y vouer. On établirait des écoles pour les deux sexes jusqu'à l'âge de 13 ou 14 ans. Les garçons seraient astreints à certains exercices, semblables à ceux qui sont en usage dans la plupart des écoles anglaises. En outre un bateau-école, organisé selon des règles analogues à celles des vaisseaux-écoles anglais (English Industrial Trainings Ships), serait attaché à l'institution. Les esclaves libérés pourraient devenir chauffeurs, charpentiers, marins, etc. Une école militaire serait établie sur la réserve pour fournir l'armée, la police, les gardes consulaires. Quant aux filles, on leur enseignerait la cuisine, le blanchissage, les travaux à l'aiguille, et généralement ce qu'ont besoin de savoir de bonnes servantes. Les esclaves libérés pourraient quitter la réserve avec la permission de l'autorité.

Mais, pour que les mesures proposées en vue de former les esclaves libérés à quelque travail utile, et d'une manière générale pour que les moyens adoptés pour l'abolition de l'esclavage aboutissent, il faudrait que tous les représentants des États civilisés auprès du gouvernement du khédive, et tous les membres des colonies européennes en Égypte, fussent unanimes à réprouver la barbarie d'une institution qui permet à l'homme de posséder son semblable à titre de propriété. Or malheureusement, d'après une correspondance particulière du Caire, ce n'est pas le cas; tels consuls et tels colons européens, appartenant à ce qu'on appelle la bonne société, sont favorables au maintien de l'esclavage et se moquent des partisans de l'abolition, fournissant ainsi un appui aux tergiversations du gouvernement égyptien, qui ne peut se résoudre à faire le nécessaire pour préparer l'abolition promise dans les traités avec l'Angleterre.

La cause de la civilisation du **Soudan** est gravement compromise, par le massacre du détachement égyptien envoyé de Souakim pour ravitailler les garnisons de Singat et de Tokhar, chargées de garder la route par laquelle des renforts peuvent être expédiés à Khartoum. Actuellement cette route se trouve entre les mains des partisans du mahdi qui menacent Souakim, en sorte que l'armée commandée par Hicks-pacha est coupée de sa base d'opérations[1]. Le gouvernement du khédive a sans doute décidé d'envoyer à Souakim un millier de bachi-bozouks ou de

[1] Les dernières dépêches annoncent que cette armée elle-même a été massacrée dans le défilé de Kashgate, près d'El-Obeïd.

nègres, mais, d'après le *Bosphore*, Razaloula, général abyssinien, a battu un corps de bachi-bozouks sur territoire égyptien près de Massaoua.

Le comte **Antonelli** a rapporté en Italie les collections faites au **Choa** par le marquis Antinori, et ramené deux Abyssiniens serviteurs de ce dernier. Ses rapports confirment et complètent les données fournies par ses lettres. Les dispositions du sultan d'Aoussa en particulier, naguère encore hostiles aux Européens, leur sont devenues très favorables. Mohammed-Anfari a chargé l'explorateur italien de remettre au roi Humbert quatre superbes autruches, comme témoignage de son désir de vivre en bon voisin avec la colonie italienne d'Assab. Grâce à cet heureux changement, Antonelli a pu faire en trente-sept jours le trajet qui, à son premier voyage, lui en avait demandé cent sept. Les lacs du pays des Aoussas sont au nombre de quatre; ils sont alimentés par le fleuve Haouasch, dont le cours se termine au lac Abhebbad. D'autres lacs de ce pays fournissent du sel en grande quantité; le sel est, avec les thalers à l'effigie de Marie-Thérèse, la valeur adoptée pour les échanges. D'après ce qu'Antonelli a vu de l'Haouasch, il conseille, pour éviter ce fleuve qui, à l'époque des hautes eaux, est un grave empêchement à la marche des caravanes, de suivre, à partir de la station de Dobé, la route de Gafra et le cours du Melli, affluent de l'Haouasch. Le voyage du Choa à Assab ne serait plus que de 20 jours. Antonelli a rapporté des renseignements intéressants sur les peuplades Danakils qui avoisinent Assab ; les hommes sont forts et robustes; les femmes, belles jusqu'à 25 ou 30 ans, deviennent ensuite déformées et défigurées par l'effet des mauvais traitements dont elles sont l'objet; on les emploie comme de vraies bêtes de somme. Leur corps est bizarrement tatoué d'une espèce de dessin en relief, que l'on fait en tailladant la peau avec une pierre aiguisée et en frottant les coupures avec des herbes aromatiques; en se cicatrisant ces coupures forment une espèce d'ourlet, qui ressort sur le fond, la teinte en étant plus claire que le ton de la peau. — Deux nouvelles caravanes du Choa doivent descendre à Assab en décembre et en avril. Antonelli compte repartir pour Assab, de manière à s'y trouver à l'arrivée de celle de décembre.

Le Dr Schweinfurth a communiqué à l'*Egyptian Gazette* des renseignements sur l'assassinat du voyageur **Pierre Sacconi,** envoyé à Harar par la Société milanaise d'exploration en Afrique. Après avoir bien appris la langue des Somalis, il se proposait de gagner, par **Ogaden,** le Webbi, qui se jette dans l'océan Indien. Le sultan d'Ogaden l'avait prévenu que son pays était troublé par la guerre; les populations dont

Sacconi traversait le territoire avaient une attitude hostile; néanmoins il continua sa marche, jusqu'au moment où, entouré par une troupe de Somalis, il dut s'arrêter. Attaqué une nuit par cinq d'entre eux, il fut percé de coups ; son journal de voyage, qu'il avait instamment recommandé à ses domestiques, fut saisi et jeté au feu. La région au sud de Harar étant complètement inconnue, la perte des notes de ce voyageur est extrêmement regrettable.

Après avoir, dans deux précédentes expéditions, exploré le pays des Benadirs et des Medjourtines, dans le promontoire qui s'avance entre le golfe d'Aden et l'océan Indien et se termine par le cap Guardafui, **M. G. Revoil** a résolu de pénétrer, par le **Djouba,** jusqu'au cœur même de cette partie encore inconnue du continent africain. Arrivé de Zanzibar à Magadoxo, avec des lettres de recommandation de Saïd-Bargasch pour le gouverneur de cette dernière ville, il y a passé plusieurs semaines à organiser sa caravane et à recueillir des collections ethnographiques et zoologiques. De Magadoxo à Guelili, sur le Webbi, il a été victime des exactions des tribus somalis qui se disputent le territoire compris entre les deux villes et la possession de la route qui les relie. Il fallut que le cheik de la tribu des Gobrons, tributaire du sultan de Zanzibar et résidant à Guelili, envoyât 200 de ses goums au-devant du voyageur, pour tenir en respect des bédouins qui lui barraient le passage. Arrivé à Guelili le 24 juin, M. Revoil dut séjourner plus d'un mois dans cette ville, traversée par le Webbi qui roulait alors des eaux boueuses et jaunâtres; ces eaux sont peuplées d'ibis, de pluviers, d'oies sauvages; sur leurs rives se rencontrent d'énormes crocodiles et s'ébattent des cynocéphales et des singes-papillons. Quoique la végétation soit moins luxuriante qu'on ne pourrait l'imaginer le long de ce cours d'eau voisin de l'équateur, le paysage est cependant des plus pittoresques et des plus animés. Çà et là sont installés des marchés de grains, de bétail et des boucheries en plein vent. Les Somalis passent d'une rive à l'autre sur de petits bateaux, glissant le long de câbles en lianes. La terre est cultivée, et il y a de belles prairies. Les indigènes circulent dans la ville sans armes. Des esclaves ounyamouésis et gallas sont employés aux travaux les plus pénibles. Moins guerriers que les Somalis du cap Guardafui précédemment visités par M. Revoil, ceux de Guelili sont plus fourbes, plus rapaces, plus cruels et de mœurs plus relâchées. Les négociations avec le cheik Omar-Yousouf, au sujet de l'itinéraire que le voyageur comptait suivre pour se rendre à Gananeh, sur le Djouba, traînant en longueur, le gouverneur de Magadoxo dut le menacer de la colère du

sultan de Zanzibar, pour le faire consentir à assurer l'explorateur de sa protection à des conditions raisonnables. Revoil put enfin se mettre en route vers la fin de juillet, et, d'après une dépêche de Zanzibar apportée sans doute à Magadoxo par les caravanes, il est arrivé à Gananeh à la fin d'août. Il considérait le trajet qu'il venait de faire comme une des parties les plus difficiles de sa mission. De Gananeh, il avait l'intention de se rendre chez les Gallas, et de regagner le littoral du golfe d'Aden soit par Harar, soit par le Choa.

M. **W. P. Johnson,** agent de la mission des Universités à la côte orientale du lac **Nyassa**, a écrit au comité de cette Société pour proposer de s'établir à Mbampo, le meilleur port de cette côte, d'où il pourrait facilement envoyer chez les Magwangwaras un catéchiste cafre. En outre, il demande que la Société fournisse aux missionnaires un steamer, pour pouvoir visiter mensuellement toutes les villes de la côte orientale. Enfin il voudrait, en vue des besoins des vapeurs du Nyassa et du Tanganyika, être autorisé à construire un bateau-école, qui lui permît de donner à quelques indigènes une éducation propre à les former à la navigation sur ces deux lacs. Il croit que des établissements sur la côte orientale des lacs sont le système le plus efficace pour combattre la traite.

M. **J. Stewart,** chargé par M. Stevenson de la construction de la route entre le Nyassa et le Tanganyika, a fait, de la station de Maliwanda, vers l'ouest, au mont Mapouroumouka, une excursion pendant laquelle il a traversé les affluents de la Songoué, qui se verse dans le Nyassa, ceux de la Longoua, qui se rend au Zambèze, et ceux du Tchambezi, qui forme le lac Bangouéolo. Les sources du **Tchambezi** sont à 310 m. au-dessus du niveau de ce lac, et, à l'endroit où elles se réunissent pour former une rivière un peu considérable, celle-ci n'est pas navigable, la pente de la montagne sur laquelle elle descend étant trop forte. Mais, à mesure qu'on avance le long de la route du Tanganyika, on rencontre des cours d'eau qui se versent dans le Tchambezi à une altitude de 200 m., ce qui permet d'admettre que cette rivière peut être navigable sur un parcours de 160 kilom. à travers le plateau.

Le *Journal de Genève* a publié des extraits du récit d'une excursion de quelques semaines faite par deux de nos compatriotes, MM. **E. Gautier** et **H. Berthoud** — ce dernier, missionnaire à Valdézia, au nord du Transvaal — dans le **bassin du Limpopo** pour étudier la possibilité d'établir une route à wagons jusqu'à ce fleuve, navigable dans toute la partie inférieure de son cours, et pour acquérir des notions précises sur la population de la région qui s'étend entre les derniers établis-

sements européens et le Limpopo. Les explorateurs ont eu à traverser de vastes étendues boisées, n'offrant ni forêts proprement dites, ni grandes plaines découvertes, nommées *massavas* par les indigènes, marécages verdoyants en été, lorsque les rivières coulent avec impétuosité après la saison des pluies, mais d'un aspect aride en hiver, après quelques mois de sécheresse, quand l'herbe a jauni, que les rivières ont cessé de couler, et que leur lit desséché ne présente plus que de loin en loin une flaque d'eau ombragée de grands arbres. Souvent même, à la suite d'un incendie allumé par des chasseurs boërs ou par des indigènes, le sol est couvert au loin de cendres noirâtres; le feu n'a respecté que les arbres de haute futaie; tout le reste est calciné. Le récit de M. Gautier nous fait connaître les vallées de la Tabi et du Schinguézi, affluents de l'Oliphant-River, le principal tributaire du Limpopo; les bateaux peuvent remonter de l'océan Indien jusqu'au confluent de ces deux grands cours d'eau. Il nous introduit dans la demeure de Shilowa, chef de la population la plus dégradée qu'il ait jusque-là rencontrée en Afrique, nombreuse malgré l'aspect misérable du pays où sont dressées les huttes de ces sauvages, pour qui les hommes blancs sont un spectacle tout nouveau, et qui prennent les voyageurs pour les esprits de leurs ancêtres revenus sur terre pour les visiter. Il nous montre, sur les bords du Schinguézi, des Magwambas, surnommés par les Boërs, Knopnausen (nez boutonné), en raide l'usage bizarre de se faire des incisions depuis le haut du front jusqu'au bas du nez, ce qui leur défigure entièrement le visage en y formant une ligne de boutons. Ces indigènes, de mœurs très douces, font déjà partie de l'empire d'Oumzila; ils vivent essentiellement de chasse; les antilopes, les sangliers, les autruches, les girafes et les buffles sont encore assez abondants dans cette région; les lions et les hyènes s'y rencontrent aussi. A mesure que diminueront les buffles, dans les excréments desquels la tsétsé dépose ses œufs, on peut espérer voir diminuer aussi cette mouche, vrai fléau comme on sait pour les bêtes de somme. D'après le récit de M. Gautier, elle se tient de préférence dans les lieux abrités du vent et où la température est élevée. Quoique la chaleur fût ardente et que les nuits fussent froides, le thermomètre marquant parfois 32° et même 38° de jour, tandis qu'au lever du soleil il n'indiquait que 2° ½ grâce à l'absence de pluie pendant cette excursion, les voyageurs purent rentrer à Valdézia sans avoir eu à souffrir de la fièvre.

Les délégués du **Transvaal,** arrivés en Angleterre, ont remis à lord Derby un mémoire sur les réclamations qu'ils sont chargés de présenter au gouvernement anglais. D'après les journaux, ces réclamations

portent : 1° sur un changement du nom de l'État du Transvaal, tel que l'a fixé la convention conclue avec le gouvernement anglais, en celui de République du sud de l'Afrique; 2° sur la remise de la somme dont le Transvaal s'est reconnu débiteur envers l'Angleterre par la convention; 3° sur la question de la suzeraineté de la couronne d'Angleterre; et 4° sur celle du protectorat que le gouvernement britannique s'est réservé sur les populations indigènes du Transvaal et des territoires voisins.

La situation des missionnaires de la Société rhénane dans le **Damaraland** devient très précaire. Les Héréros ne pouvant point recevoir de munitions par Wallfishbay, où le fonctionnaire anglais exerce à cet égard une surveillance stricte, tandis que leurs adversaires, les Namaquas, en obtiennent du Cap autant qu'ils en veulent, ces derniers peuvent exercer leurs razzias sur les bœufs des Héréros, sans que ceux-ci puissent leur opposer grande résistance. Des missionnaires même sont exposés à leurs actes de pillage et s'attendent à devoir quitter le pays. D'autre part les héritiers du voyageur Anderson, mort en 1867, semblent décidés à faire valoir un acte de donation, par lequel le chef Kamahéréro lui aurait cédé les meilleures places du Damaraland, entre autres Otyozondyupa avec tout le territoire montagneux d'alentour. Le fils d'Anderson a remis son affaire à deux juristes de Capetown, qui ont envoyé l'acte susmentionné à deux des Européens les plus âgés de Okozondyé, en leur demandant si réellement ce document avait été ainsi rédigé, et si Kamahéréro le reconnaîtrait encore. Pour peu que la réclamation devienne sérieuse, il en résulterait pour le pays, d'après le témoignage des blancs, une perturbation plus grande encore que celle qu'a causée la guerre. En effet, les chefs en possession des places et des pâturages cédés ne voudront pas reconnaître la donation qui en a été faite. Il paraît hors de doute que l'acte qui la stipule n'a pas eu lieu d'une manière légale; à côté de la signature d'Anderson, il n'en porte aucune d'autres Européens, quoique, à l'époque où il a été rédigé, il y en eût dans la localité; il est revêtu de la signature, c'est-à-dire une croix, de Kamahéréro, et de celle de quelques indigènes au service d'Anderson. Kamahéréro a confirmé la donation; mais les chefs d'Okozondyé, dont il a aussi fait cession disent : « Kamahéréro n'a aucun droit de donner notre pays; de toute ancienneté il nous appartient; nous l'avons défendu au prix de notre sang. Quoique nous ayons quelquefois suivi le conseil de Kamahéréro, il n'a jamais rien eu à dire ici. Lorsque cet acte a été rédigé, il venait seulement d'être reconnu comme chef du pays sur lequel il règne maintenant. »

Le gouverneur de Saint-Paul de Loanda a fait occuper **Massabi** et le territoire qui s'étend jusqu'au Chiloango et à la Luisa-Loango, deux rivières qui se réunissent à 50 kilom. de la côte, et se jettent dans la mer près de Landana, à 30 kilom. environ de Punta-Negra et de la baie de Loango, dont les Français ont pris possession. Un traité a été conclu avec le roi de la localité; il prohibe l'esclavage, garantit la liberté commerciale à tous les étrangers, proclame la liberté de conscience, et assure protection aux missions scientifiques.

L'expédition polonaise, dirigée par le capitaine **Rogozinski**, a acquis l'île de Mandoleh, dans la baie de Cameroon, pour y établir une station. De là une partie de son personnel s'est rendue, au mont Cameroon, puis à Bakoundou sur la rivière Moungo, pour y passer la saison des pluies. Le *Courrier de Varsovie* a publié une lettre du chef de l'expédition, datée de Bakoundou-ba-Namwidi, le 20 août. Rogozinski organisait sa caravane pour s'en aller à la recherche des lacs. Il comptait envoyer à la côte le rapport sur son voyage par ses nègres, qu'il considérait comme la poste la plus sûre. « Les nègres, dit-il, ne perdent jamais de papiers, parce qu'ils croient que là où tombe un papier écrit par un Européen, un fétiche surgit immédiatement. » Il a expédié pour le musée de Varsovie des collections ethnographiques, se réservant de rapporter lui-même les collections zoologiques. Malgré la pluie, la santé de ses gens était bonne, et il espérait voir les lacs dont les indigènes lui parlaient.

Le Dr **Bayol**, nommé récemment aux fonctions de lieutenant-gouverneur du **Sénégal**, établira sa résidence à Benty et aura à sa disposition un vapeur, pour pouvoir se transporter sur les différents points de son gouvernement, depuis la Cazamance jusqu'aux Scarcies. Sa connaissance du pays et des populations africaines est un gage de succès pour le développement de la colonie. On a profité cette année de la saison des hautes eaux, pour faire remonter à Khayes des steamers comme jamais le haut fleuve n'en avait porté ; on a pu ainsi expédier dans cette région une grande quantité de matériel, et une partie du personnel qui doit prendre part aux travaux du chemin de fer[1]. En même temps on formait la colonne qui doit aller ravitailler le poste de Bamakou. Elle emmènera avec elle un bateau à vapeur, démonté en un grand nombre de pièces dont la plus lourde ne dépasse pas 50 kilogr.; il sera remonté à Bamakou et lancé sur le Niger pour en compléter l'exploration.

[1] Le steamer *Alésia*, de Marseille, transporte à Dakar 750 ouvriers pour les travaux de la ligne de Dakar à Saint-Louis.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un service rapide vient d'être institué entre Marseille et Alger; il y aura deux voyages par semaine, le mardi et le samedi, effectués par quatre paquebots à grande vitesse, qui feront la traversée en 29 ou 30 heures.

Le Dr Junker a dû revenir en Europe, pour rétablir sa santé compromise par son séjour de quatre ans et demi dans les bassins du Bahr-el-Ghazal et de l'Ouellé.

Les missionnaires romains, partis de Zeïla pour le Choa, y sont heureusement arrivés et ont été reçus avec bienveillance par Ménélik, qui les a installés à Alinamba, lieu de marché où aboutissent les caravanes de Zeïla et d'Harar.

Aux dernières nouvelles reçues de J. Thompson à Zanzibar, l'explorateur anglais se trouvait à Wandarobo, mais rencontrait des difficultés de la part de ses gens, terrorisés par les Masaïs.

Le *Henry Wright*, destiné au service des stations missionnaires anglaises de la côte orientale, est arrivé à Zanzibar le 21 septembre.

D'après le *Church Missionary Intelligence and Report*, la mort de Mtésa n'est point confirmée. Les missionnaires anglais envoyés pour renforcer la station de l'Ouganda ont dû arriver à Roubaga; Lukongué, roi de l'île Oukéréoué, a cordialement invité deux d'entre eux à se rendre chez lui.

Un correspondant du *Friend of the Free State* écrit à ce journal que la tsétsé a disparu de la route du Transvaal à la baie de Delagoa, où quantité de wagons se rendent maintenant pour y chercher les marchandises d'Europe, dont naguère encore on allait se pourvoir à Durban par une route beaucoup plus longue. La nouvelle route a tout en sa faveur : la baie est commode et sûre, les droits sont peu élevés, la distance jusqu'à Lydenbourg courte, et la nature du pays est telle que l'on peut se servir de bœufs tout l'hiver pour les transports.

Le renversement de Cettiwayo a plongé le Zoulouland dans un vrai chaos. Enivré par ses succès, Usibepu a mis le pays à feu et à sang; il s'empare de tous les territoires limitrophes à sa portée et refuse de reconnaître l'autorité du gouvernement britannique. D'après une dépêche de Durban, une partie de son armée a été mise en déroute par une bande de Zoulous, sous le commandement du chef Umnyamana.

L'acquisition d'un territoire à Angra Pequena par la maison Lüderitz de Brême et l'installation de ses agents, rencontrent une certaine opposition de la part des colons anglais du Cap, dont les relations commerciales avec cette partie de la côte se sentent menacées par la concurrence allemande.

Le Dr Höpfner, jeune géologue, chargé par le gouvernement de l'empire allemand de faire des recherches minéralogiques dans l'Ovampo et le Damaraland, est revenu à Berlin. Dans une séance de la Société de géographie de cette ville, il a rendu compte de son voyage de Mossamédès à Humpata, puis au delà du Cunéné jusqu'aux villages du Damaraland, avec retour à Wallfishbay. Il repartira prochainement pour la même région.

Les explorateurs portugais Capello et Ivens ont été chargés, par leur gouvernement, de reprendre la suite de leur exploration et d'achever les cartes et relevés topographiques de la partie septentrionale de la province d'Angola et du territoire qui s'étend jusqu'au Congo. Ils doivent partir de Lisbonne le 6 décembre.

Le lieutenant Wissmann est parti pour le Congo, accompagné par le Dr Wolff et par deux frères, MM. Müller, lieutenants tous les deux.

M. Humblot, naturaliste français, est chargé d'explorer au point de vue botanique les bassins du Congo, de l'Ogôoué et du Gabon.

Le P. Augouard est parti de Landana pour aller fonder une station à Brazzaville.

Savorgnan de Brazza, dont la mort a été annoncée par erreur, était le 3 novembre à Franceville sur l'Ogôoué, tandis que son aide, le Dr Ballay, allait descendre par l'Alima au Congo avec une chaloupe à vapeur; de son côté, M. Mizon, naguère préposé à l'une des stations de l'Ogôoué, se rendait vers Mayombé par le Quillou, étudiant la route directe entre l'Atlantique et le Congo. Le ministère de l'instruction publique, d'accord avec celui de la marine, a fait partir, par le *Niger*, MM. Dufourcq, Labeyrie, Faucher, Coste, Didelot, Manas et Froment, pour renforcer les postes du littoral et de l'Ogôoué.

Le Congrès géographique et colonial espagnol, réuni en novembre à Madrid, s'est occupé de la question de la colonisation de Fernando-Po et de l'exploitation de cette île pour la production de café, cacao, sucre, coton, tabac, etc.

Un télégramme de Madère annonce que plusieurs canonnières anglaises de la station des côtes de Guinée ont fait une expédition sur le Niger, et qu'elles ont bombardé les deux villes d'Ado et d'Egan, à 180 et à 360 kilom. de l'embouchure du fleuve, pour punir le roi d'Ado de sa conduite envers des sujets anglais.

Le Dr Mähly se propose de faire, avec le missionnaire Muller d'Abouri, un voyage de reconnaissance le long du Volta jusqu'à Salaga, où se trouvent différentes tribus otschis pacifiques, afin de préparer une extension urgente de l'œuvre de la Société de Bâle à l'intérieur, et d'étudier la possibilité d'installer des stations dans des localités plus salubres.

La guerre civile de l'Achanti s'est terminée par le triomphe du prince Quacoe Duah, le protégé des Anglais, qui retient prisonnier Calcalli, l'ancien roi, détrôné par ces derniers en 1874 et dont les partisans ont été massacrés. Quant au roi Mensah, il est tombé dans un profond mépris.

Les ingénieurs anglais chargés des travaux préparatoires pour la pose du câble sous-marin de Cadix à Ténériffe, qui doit avoir un embranchement sur le Sénégal, ont procédé aux travaux d'atterrissement à Ténériffe. On pense que l'Europe sera reliée au Sénégal en janvier prochain.

M. Saturnino Zimenes, chef de l'expédition espagnole au N.-O. de l'Afrique, est revenu à Madrid, après avoir exploré la côte de Santa-Cruz de Mar Pequena et l'intérieur du Maroc jusqu'à Mequinez et à Fez.

LES GRANDES VOIES FLUVIALES DE L'AFRIQUE

En annonçant (p. 255) le mémoire de M. Stevenson, nous avions l'intention de revenir, plus tôt que l'abondance des matières ne nous l'a permis, sur l'importante question des voies fluviales africaines, au point de vue de l'exploration et de la civilisation de la zone équatoriale. Importante en effet, puisqu'un des grands obstacles au progrès de l'œuvre scientifique et humanitaire qui s'y poursuit s'est trouvé dans la difficulté et dans le coût des transports par terre. Tout le monde sait les embarras que causent aux explorateurs, aux négociants et aux missionnaires, l'obligation de se servir de caravanes de porteurs chargés d'innombrables colis de marchandises d'échange, de provisions, d'instruments, etc. On n'ignore pas non plus l'insuccès des tentatives faites pour créer des routes, bien vite recouvertes par une végétation exubérante, et pour substituer aux porteurs des bêtes de somme, éléphants, bœufs ou ânes, bientôt victimes du climat ou de la tsétsé. Quant aux frais de transport, le seul chiffre de 10,000 fr. la tonne, de Zanzibar au Tanganyika, suffit pour faire comprendre l'immense transformation que subira l'œuvre africaine lorsque, pour pénétrer au cœur du continent, on pourra adopter les grandes voies fluviales qui y conduisent.

Il va sans dire que de longtemps il ne pourra, en fait de navigation sur les fleuves de l'Afrique, être question de rien de semblable à ce qui existe sur le Rhône, le Rhin ou le Danube pour l'Europe, sur le Mississipi ou l'Amazone pour l'Amérique, sur les fleuves de l'Inde ou de la Chine pour l'Asie. Le relief du continent africain, avec son vaste plateau central bordé, sur presque toute sa périphérie, de plusieurs terrasses qui ne laissent entre elles et la mer qu'une zone de terrain bas plus ou moins étroite, crée, pour tous les fleuves venant de l'intérieur, des séries de rapides ou de cataractes qui ne permettent de songer, pour aucun d'eux, à une navigation non interrompue jusque dans la région de leur cours supérieur, comme c'est le cas pour les grandes artères fluviales des autres parties du monde. Le Niger seul pourra faire exception. Ce n'est pas que ce grand cours d'eau soit exempt de rapides, infranchissables pour les bâtiments réclamés aujourd'hui par la navigation accélérée ; les cataractes de Boussa sont encore un obstacle insurmontable aux vapeurs, mais peut-être réussira-t-on un jour à les faire disparaître, et à établir une communication continue des bouches du Niger jusque près de Bamakou. En attendant il ne serait point impossible, à des vapeurs d'un faible tirant d'eau, de pénétrer à l'époque des hautes eaux, par le grand

affluent du Niger, le Bénoué, et, par le Mayo-Kebbi et les marais de Toubouri, jusqu'au lac Tchad, et de là, par le Chari et l'Ouellé jusque dans le voisinage du Nil Blanc[1], soit à plus de 3000 kilom. de l'océan Atlantique. Mais, au point où nous ont conduits les explorations de Flegel d'un côté, et celles de Junker et de Casati de l'autre, nous ne pouvons encore rien dire de positif à cet égard.

Il n'en est pas de même des trois autres grands fleuves de l'Afrique, le Nil, le Zambèze et le Congo. Toutefois avant d'entrer, avec M. Stevenson, dans l'étude de la navigabilité de ces grandes voies civilisatrices, qu'il nous soit permis de faire remarquer que si, au point de vue des rapides et des cataractes, l'Afrique offre une infériorité relativement aux autres continents, d'autre part, la disposition de ses grands cours d'eau lui crée un avantage que les autres parties du monde ne présentent pas, celui de pouvoir, sauf quelques interruptions, pénétrer du nord, de l'est et de l'ouest, par eau, jusqu'au cœur du continent. En Europe, en Asie et en Amérique des chaînes de montagnes ont opposé aux communications rapides des obstacles que la science a surmontés, mais à quel prix! et encore, les frais de transport par les chemins de fer du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, comme par ceux des montagnes Rocheuses et des Andes, dépasseront toujours le coût des transports par eau, même avec transbordements, que l'on pourra établir sur les fleuves de l'Afrique.

Il est naturel que nous commencions par le Nil, le mieux connu, et celui sur lequel existent déjà des communications régulières par bateaux à vapeur. En effet, cette grande artère qui s'étend du nord au sud, de la Méditerranée jusqu'au delà de l'équateur, est navigable jusqu'à la première cataracte, près d'Assouan, à plus de 1100 kilom. de la mer. Il est vrai qu'à partir de ce point, sur un parcours de 1000 kilom. environ, jusque près de Khartoum, il n'y a pas moins de six cataractes ou rapides. Aussi a-t-on eu l'idée de faire un chemin de fer d'Assouan à Chendi; le tracé en a été levé, mais on n'en a construit que quelques kilomètres. Un projet d'écluses pour franchir les cataractes a aussi été conçu, et les plans en ont été dressés, mais on n'y a pas donné suite. L'idée de Gordon-pacha, de gagner le Haut-Nil par la voie de Souakim sur la mer Rouge, a beaucoup plus d'avenir; c'est la route que prennent les

[1] D'après une carte d'Emin-bey, gouverneur des provinces équatoriales, publiée dans la dernière livraison des *Mittheilungen* de Gotha, un affluent du Nil-Blanc prend sa source dans la même région que le Kibali, cours supérieur de l'Ouellé. (Voir la carte, page 116).

voyageurs et les caravanes; c'est aussi celle qu'a suivie le corps expéditionnaire envoyé au Soudan. Une ligne de vapeurs réguliers relie déjà l'Europe à Souakim, où l'on n'est plus éloigné de Berber que de 400 kilom. en ligne directe. La route actuelle qui unit ces deux localités, et par laquelle les transports se font avec des chameaux, traverse un pays désert, coupé de temps à autre par des chaînes rocheuses; toutefois une voie ferrée pourrait y être construite sans difficultés pour les ingénieurs; seulement il faudrait, pour éviter une étendue de sables mouvants, faire un détour qui porterait la longueur de cette ligne à 450 kilom.

A partir de Berber, le Nil s'étend jusqu'à Lado sur le Nil-Blanc, à une distance de 1450 kilom. en ligne droite, sans autre interruption qu'un rapide franchissable, à l'endroit que l'on appelle la sixième cataracte. L'altitude de Khartoum, en amont de ce point, étant de 378 m. et celle de Lado, de 465 m., la différence n'est que de 87 m., sur un parcours de 1550 kilom., soit une moyenne de 0m 05 environ par kilomètre. Le lit du fleuve est profond; çà et là seulement il est étroit. De Khartoum à Fachoda, le Nil traversant des terrains en grande partie couverts de forêts, les rives en sont fermes. De Fachoda à Lado, en revanche, il est entouré de grands lacs et de marais, ce qui ne permet d'aborder que sur un petit nombre de points; dans ces marécages, la végétation détachée des rives pendant l'inondation forme, au confluent du Bahr-el-Ghazal, un grand dépôt qu'on appelle le *Sudd*, et dont il faut empêcher l'accumulation, sans quoi l'on devra recommencer souvent les travaux considérables de Marno et de Gessi. Mais cet inconvénient disparaîtra, quand les communications seront devenues plus fréquentes, et que l'on aura pris des mesures pour écarter les obstructions dès qu'elles commenceront à se produire.

Quant aux affluents des deux rives, on peut à peine considérer l'Atbara comme navigable, mais le Nil-Bleu peut être remonté jusqu'à environ 500 kilom. de son embouchure, et le Sobat l'a été par des vapeurs, sur un parcours de 320 kilom., à l'époque de la crue. D'autre part le Bahr-el-Ghazal et le Djour sont navigables plus de la moitié de l'année pour de petits vapeurs, jusqu'à Meshra-el-Rek et à Wau, et le Bahr-el-Arab jusqu'au 25° 50′ long. E. de Paris.

En approchant de Lado et de Gondokoro on entre dans la région montagneuse et la navigation devient difficile, jusqu'au moment où elle est complètement arrêtée par un exhaussement du niveau général du pays; les rapides de Fola, qui s'étendent sur un parcours de plus de trois kilomètres, sont infranchissables; mais immédiatement au-dessus, à Dufilé,

la navigation peut reprendre jusqu'à l'extrémité sud du lac Albert. Il est vrai que les rives du fleuve sont rendues inabordables par la végétation de papyrus et d'autres plantes aquatiques; mais le courant est presque imperceptible. A droite et à gauche du fleuve, s'étend un pays ondulé s'élevant graduellement vers le sud, jusqu'au niveau du grand plateau central qui se prolonge dans la direction du Zambèze, et où se trouvent les grands lacs. A 30 kilom. en amont de l'entrée du Nil dans le lac Albert, la navigation est interrompue par les chutes de Murchison, jusqu'à Foveira, à 40 kilom.; là il devient de nouveau navigable jusqu'aux chutes de Ripon, près du lac Victoria.

La navigation à vapeur a été établie sur le Haut-Nil par Samuel Baker. En 1877 Gordon-pacha y avait déjà sept steamers, dont les uns étaient de 60 tonnes. Il réussit à en transporter deux, par sections, en amont de Dufilé. Aujourd'hui, il y a dix vapeurs dans les parties navigables du Haut-Nil; quelques-uns sont de 120 tonnes. Tous les trois mois un steamer part de Khartoum, et son arrivée à Lado correspond avec le départ du vapeur qui fait le service de Dufilé à Magoungo, sur le lac Albert. Qu'en adviendra-t-il à la suite des événements actuels?

En résumé, l'on compte, de Souakim à Magoungo, 2660 kilom. environ, et 200 kilom. de plus jusqu'à l'extrémité méridionale du lac Albert; le transport par terre n'est nécessaire que sur un parcours de 600 kilom., tout le reste a lieu par vapeurs. Il est probable qu'on pourra faire disparaître les obstacles que présente le fleuve, ou tout au moins qu'on pourra réduire le portage de 30 ou 50 kilom.

Pour pénétrer dans l'Afrique centrale par la côte orientale, la grande voie fluviale est le Zambèze, ou mieux encore son principal affluent sur la rive gauche, le Chiré, par lequel on peut atteindre le Nyassa et le Tanganyika, et obtenir une communication de 2000 kilom., dont 400 par ligne de terre, et 1600 par eau (Voy. la carte, IIIme année, p. 44).

Livingstone, le premier, s'efforça dès 1861 de surmonter les obstacles que présentent, sur un parcours de 100 kilom., les rapides du Chiré. Mais ce ne fut qu'en 1875, que la mission de Livingstonia réussit à faire transporter le petit steamer à hélice, l'*Ilala*, démonté en 700 sections, en amont de ces rapides, ce qui permit d'avoir une voie par eau de 640 kilom. (160 par le fleuve et 480 par le lac).

De Quilimane, au nord de l'embouchure du Zambèze, la navigation se fait par la *Lady Nyassa*, petit vapeur-salon qui, par la rivière Quaqua, transporte les voyageurs en une semaine jusqu'à Katonga, à travers

une plaine d'alluvion, où le fleuve est large, mais bas, avec un portage à Mazaro pour atteindre le Zambèze proprement dit, un peu en aval du confluent du Chiré, dont la riche vallée a une largeur de 25 à 30 kilom. A gauche s'élèvent des montagnes qui, en quelques endroits, atteignent 1500 et même 2000 m. A Katonga, une route de 3 m. de large, longeant les rapides du Chiré, s'élève graduellement vers Mandala et Blantyre, jusqu'à une hauteur de 1000 m., puis redescend vers Matopé, sur le Haut-Chiré à 500 m. d'altitude. Le chef makololo Chipitoula fournit des porteurs qui, par cette route, transportent les marchandises en quatre jours. De Matopé, l'*Ilala* remonte le fleuve et le lac jusqu'à Karonga, en une semaine, mais en jetant l'ancre chaque soir dans un des mouillages de la côte occidentale. De Karonga, une route en pente douce s'élève jusqu'à 1400 m., sur un plateau qui s'étend à des milliers de kilomètres à l'ouest et au sud. Jusqu'à Zombé, à 250 kilom., on pourra employer des wagons et des bœufs, la tsétsé ne se rencontrant pas dans cette région ; elle reparaît à Zombé, d'où il y aura encore 22 kilom. de portage. Le vapeur la *Bonne Nouvelle* doit être arrivé au Tanganyika, qu'il pourra parcourir jusqu'à son extrémité septentrionale en une semaine.

Quant à la voie du Zambèze proprement dit, depuis son confluent avec le Chiré jusqu'aux rapides de Kebrabasa, le lit du fleuve est large et peu profond ; aussi Serpa Pinto pensait-il que, au point de vue d'une route commerciale, le Chiré serait préférable, quoiqu'il y ait 144 kilom. de portage jusqu'à Tété. Livingstone a pu, cependant, aux hautes eaux, remonter le Zambèze, et les vapeurs de l'African Lakes Company font le voyage de Tété en dix jours. En amont, les rapides de Kebrabasa, de 64 kilom. de longueur, sont infranchissables. Au delà, on a, jusqu'aux gorges de Kariba, sur un parcours de 424 kilom., une voie fluviale pour des steamers d'un faible tirant d'eau. A 50 kilom. en aval de ces gorges, la Kafoué rejoint la rive gauche du Zambèze, et Serpa Pinto dit que, d'après les renseignements fournis par les natifs, elle est navigable jusqu'à Kayinga (368 kilom.), station commerciale importante, d'où, par un portage de 256 kilom., on arrive à Lialui, résidence du roi des Barotsés sur le Haut-Zambèze, dont une partie aussi est navigable. Le cours moyen du grand fleuve est obstrué par des cataractes, des chutes Victoria aux gorges de Kariba, mais, depuis Impalera en amont des chutes sus-mentionnées, on entre dans le Chobé lequel, d'après Serpa Pinto, offre une route fluviale de 1000 kilom. environ, qui permet de remonter jusque près des sources de cette rivière, la plus importante, dit-il, pour le développement futur de cette région (Voy. IIIe année, p. 54, et la carte p. 64).

Au point de vue des relations commerciales par le Zambèze, il faut se rappeler qu'en 1877 le gouvernement de Lisbonne a établi, pour la province de Mozambique, un tarif, d'après lequel les marchandises en transit doivent payer un droit de 3 %; toutefois, ce tarif n'ayant point été confirmé par des traités internationaux, peut être modifié selon le bon plaisir des autorités portugaises. En outre, les Portugais se servant de leurs colonies africaines comme de lieux de déportation, permettent aux déportés de s'établir à l'intérieur; si ceux-ci y commettent des méfaits et qu'on s'en plaigne, l'autorité répond qu'ils sont en dehors du territoire portugais. Leurs descendants, désignés sous le nom de demi-caste, sont une cause de trouble pour les populations environnantes. A l'époque de Livingstone, le demi-caste Bonga était, par ses actes de piraterie, le fléau du Zambèze. Un autre demi-caste, Mariano, ravagea par le fer et le feu toute la vallée du Chiré, pour y faire des esclaves de traite. Peu avant l'établissement du tarif, il s'installa à l'embouchure du Chiré, d'où il chercha à chasser Chipitoula et les autres chefs makololos, qui, quoiqu'ils ne fussent pas des souverains parfaits, ont préservé la vallée des maraudeurs Mangones ou Zoulous, ainsi que des Portugais demi-caste.

La route entre les lacs Nyassa et Tanganyika traverse, près de ses sources, le Tchambezi, cours supérieur du Congo. Quoique M. James Stewart, l'ingénieur de la route, ait constaté que, dans la première partie de son cours il n'est pas navigable, il n'en reste pas moins une voie par eau de 160 kilom. que l'on pourra descendre avec de petits vapeurs jusqu'au lac Bangouéolo, et même jusqu'au lac Moero.

Mais c'est par la côte occidentale que s'ouvre, à la science et à la civilisation, celle des routes fluviales africaines qui paraît avoir le plus d'avenir, le Congo, reconnu déjà par Stanley sur une longueur de plus de 1000 kilom., de l'embouchure jusqu'au confluent de l'Ikelemba. Il est vrai qu'une série de cataractes en brise le cours sur une étendue de 224 kilom., de Vivi à Stanley-Pool; mais, dans cette partie même, entre Isangila et Manyanga, Stanley a pu établir des communications par vapeurs sur une distance de 118 kilom., pour unir deux sections de route, de Vivi à Isangila, et de Manyanga à Stanley-Pool, où les rapides étaient infranchissables. Aujourd'hui, les membres des expéditions belges peuvent faire le voyage, de l'embouchure du Congo jusqu'à Vivi (184 kilom.), par des vapeurs de toutes dimensions; de Vivi à Isangila, (83 kilom.), par la route taillée, en quelques endroits à grand peine et à grands frais, dans les rochers qui surplombent le fleuve; d'Isangila à Manyanga (118 kilom.), par petit steamer, et de Manyanga à Stanley-

Pool (152 kilom.), par terre, le long d'une route plus facile, établie sur la rive méridionale. De Léopoldville à Ikengo, la dernière des stations actuelles de Stanley (580 kilom.), le fleuve est large, assez profond pour que des vaisseaux aussi gros que ceux du Mississipi puissent y circuler; semé d'îles, il n'a aucun de ces îlots flottants qui, sur d'autres fleuves, rendent la navigation périlleuse. Plusieurs stations intermédiaires fondées à Msouata, à Bolobo, à Loukoléla, dans les endroits où la population est le plus dense, sans en compter d'autres moins importantes, peuvent déjà être considérées soit comme des bases d'opération, pour l'exploration spéciale de telle ou telle partie du fleuve et des affluents voisins, soit comme des centres de commerce; tout au moins comme des lieux de marché, où les natifs des environs apportent leurs produits pour les échanger contre les marchandises de provenance européenne; ou bien encore comme des foyers, d'où l'influence missionnaire s'étendra peu à peu parmi les tribus d'alentour, pour y porter les bienfaits de la civilisation chrétienne. Les missionnaires baptistes et ceux de la Livingstone Inland Mission, dont les stations de Underhill, Palabella, Banza-Mantéka, Bainesville, Loukoungo et Arthington sont sur la rive gauche du fleuve, suivent une route de caravanes sur la même rive.

De la station de Msouata, à 140 kilom. de Léopoldville, Stanley et Johnson ont déjà pu rectifier la direction d'un affluent du Quango, émissaire du lac Léopold II, ainsi que la situation de ce lac. Tandis que, d'après les premières indications, l'un et l'autre se dirigeaient du S.-E. au N.-O., la carte fournie par Johnson aux *Proceedings* de la Société de géographie de Londres place le lac du 1°,40′ au 2°,20′, lat. S. dans une direction N.-E. S.-O., que conserve son émissaire, la Wabouma, à peu près jusqu'à son confluent avec le Quango.

A 126 kilom. en amont de Msouata est la station de Bolobo, et, 147 kil. plus haut, celle de Loukoléla; enfin, remontant le fleuve au delà, sur un parcours de 168 kilom., on rencontre celle d'Ikengo, près de l'embouchure de la Mobinda, le plus grand des affluents méridionaux du Congo. C'est vraisemblablement entre cette station et l'extrémité septentrionale du lac Léopold II, que Stanley a découvert le lac Mantoumba, dont il parle dans une de ses dernières lettres, sur les bords duquel la population est si nombreuse, qu'involontairement on est amené à la comparer à celle qu'ont rencontrée Pogge et Wissmann dans leur voyage de Muquengué à Nyangoué.

Peut-être, pendant que nous écrivons, tel ou tel des vapeurs de Stanley a-t-il dépassé l'équateur pour remonter à 600 kilom. au delà, jus-

qu'aux chutes qui portent son nom, en aval de Nyangoué. Les renseignements qui lui ont été fournis sur les dispositions des tribus en amont d'Ikengo, permettent d'espérer que la navigation pourra s'établir sur tout le cours moyen du grand fleuve, sans rencontrer l'hostilité qui s'est déclarée contre l'explorateur lors de sa descente du Congo. Il a tous les moyens nécessaires pour explorer non seulement le fleuve lui-même, mais encore ses principaux affluents septentrionaux, la Bangala, l'Ukéré, l'Arouimi, ainsi que ceux de la rive gauche, la Mobinda, l'Ikelemba et le Sankourou. Les vapeurs des missionnaires baptistes et de la Livingstone Inland Mission, le *Peace* et le *Henry-Reed*, contribueront pour leur part à la reconnaissance hydrographique de cet immense bassin, et serviront à propager la civilisation jusque dans les parties les plus reculées du centre africain, sans parler du steamer que Brazza transporte par l'Alima, et qui sera probablement, avant peu, rejoint par d'autres.

Wissmann, de son côté, mettra certainement au service de S. M. le roi des Belges, qui l'envoie au Congo, toute l'expérience qu'il a acquise dans son premier voyage. On peut supposer que plusieurs des grands affluents de ce fleuve, surtout ceux de la rive méridionale, ne pourront pas être remontés jusqu'à leur cours supérieur ; quelques-uns pourront avoir des cataractes, comme celles qui ont empêché le major de Mechow de descendre le Quango jusqu'à son embouchure dans le Congo; mais peut-être aussi tel d'entre eux, le Sankourou, par exemple, sera-t-il navigable jusqu'au cœur du continent, et l'apparition de steamers au milieu de tribus réputées cannibales leur imposera-t-elle un respect salutaire, qui assurera la tranquillité des blancs, et leur permettra de fonder là aussi des stations scientifiques, civilisatrices et commerciales.

Quant à la rive septentrionale, si la pente de ce plateau est plus ou moins analogue à celle de la partie où coule l'Alima, navigable jusqu'à son confluent avec le Congo, on est en droit d'espérer que les vapeurs pourront remonter les autres affluents jusque très avant dans l'intérieur, et que l'on arrivera à déterminer bientôt les limites septentrionales, encore bien vagues du bassin du Congo. D'après la grandeur des pirogues et le développement des flottilles des indigènes, en particulier de celles des riverains de l'Arouimi, on peut légitimement supposer qu'il y a là encore une voie fluviale navigable sur quelques centaines de kilomètres.

Comme voie d'accès au Congo nous devrions mentionner le Quillou-Niari, le long duquel sont de nombreuses stations françaises et belges. Mais, nous l'avons déjà dit, (Voy. IIIme année, p. 279 et carte p. 288),

l'étude de cette rivière, au point de vue de la navigation, est à faire, les rapides de son cours inférieur paraissant devoir être un obstacle absolu. M. Elliot pourrait donner des renseignements sur le cours moyen, le long duquel il a créé des établissements, mais il ne nous est parvenu aucun rapport des découvertes qu'il a pu y faire, ni de l'importance de cette route. Toutefois le fait qu'il a jugé bon d'y fonder plusieurs stations, semble prouver qu'il ne la croit pas inutile pour les communications à établir de l'Atlantique à Stanley-Pool.

Les dernières lettres de Stanley ont montré avec quelle rapidité ont marché les progrès de l'exploration, depuis l'installation de ses trois vapeurs à Stanley-Pool. Sans doute il peut y avoir des moments d'arrêt; néanmoins on peut entrevoir un avancement plus rapide encore, lorsque, des stations fondées le long du fleuve et de ses affluents, au nord et au sud, partiront, dans toutes les directions, des expéditions chargées chacune d'explorer spécialement telle ou telle partie encore inconnue de ce vaste territoire. Elles devront tôt ou tard se rencontrer avec les explorateurs, les missionnaires et les commerçants qui remonteront, les uns le Nil, jusqu'à Meshra-el-Rek et Wau, les autres le Niger, le Benoué, le Chari et l'Ouellé jusqu'au Kibali, d'autres encore le Chiré, le Nyassa et le Tanganyika, pour venir, par le Loukouga et le Loualaba, tendre la main aux pionniers qui s'avancent vers Nyangoué par la grande artère du Congo.

PARTIE DE L'AFRIQUE VOISINE DU DÉTROIT DE BAB-EL-MANDEB

La carte qui accompagne ce numéro représente la vaste plaine qui commence au bord de la mer Rouge et du golfe d'Aden, et s'arrête au pied de la formidable barrière des monts d'Abyssinie, dont la pente du côté oriental est si forte, qu'on peut les comparer à un véritable rempart, tandis qu'à l'ouest ils vont mourir doucement sur le plateau abyssin. Limitée au nord par la mer, la plaine se continue au sud de Harar, en s'élevant peu à peu pour constituer bientôt le plateau des Somalis. Du reste sa surface est très accidentée. Au sud, notre carte indique des montagnes hautes de 1300 à 3200 m., mais plus au nord se trouvent des dépressions au-dessous du niveau de la mer. L'une d'elles, la plus forte, celle du lac Assal (— 174 m.), est située à une faible distance de l'océan Indien; elle n'en est séparée que par un petit isthme et un rideau de montagnes, dont l'une, le mont Gudah, a 914 m.; l'autre dépression, la plaine salée d'Asale (— 61 m.), est plus éloignée de la mer, et le fond

de la cuvette est ici occupé par le lac Alelbad. Ces deux lacs se trouvent aux deux extrémités d'une vaste région, parcourue par des nomades appartenant aux tribus des Assab-Gallas, des Dogas, des Raias-Gallas, des Aoussas, et qui est encore complètement inconnue. Rien ne dit que les explorations futures ne nous révèleront pas là une vaste dépression, comparable, pour l'importance, à celle de la mer Morte.

Depuis que l'Italie s'est établie à Assab et que la France cherche à donner de l'extension à sa colonie d'Obock, l'attention se porte de ce côté, et ce qui le montre, c'est le grand nombre de voyageurs dont notre carte indique les itinéraires. Nos lecteurs auront là un tableau complet de ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, et de l'état actuel des connaissances géographiques pour cette région. Nous devons dire, cependant, que l'on n'y trouvera pas marqués les voyages d'Antonelli (d'Assab au Choa par le pays des Aoussas), de Soleillet (d'Obock au Choa par la même région), non plus que ceux d'Aubry et de Hamon, dont notre journal a récemment parlé (p. 37). Le manque de données positives et complètes sur ces explorations nous a empêchés d'en dresser les itinéraires d'une manière précise. Quant à ceux de Lucereau, de von Müller et de Sacconi (de Zeïla à Harar), nous les avons confondus avec celui de Giulietti. La route a été, en effet, si bien ouverte par ce dernier, que l'on peut penser que les explorateurs qui accomplissent le même voyage, et qui n'indiquent pas d'une manière spéciale leur itinéraire, se bornent à suivre les traces de leur vaillant prédécesseur.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Carte du Haut-Sénégal, dressée sous la direction du commandant *Derrien* et d'une mission topographique. Cartes spéciales, plans de villes, de gués, et profils entre Bafoulabé et le Niger. 19 feuilles. — La construction de la carte exacte d'une région européenne est déjà un travail compliqué et minutieux, qui exige beaucoup de soins. Aussi peut-on se rendre compte des difficultés sans nombre qu'a dû vaincre la brigade topographique, placée sous les ordres du commandant Derrien, pour lever la carte au $^1/_{100000}$ du pays compris entre Médine et Kita. La végé-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

tation luxuriante, la nature rocheuse des bords du Haut-Sénégal et surtout le climat brûlant et malsain, ont été autant d'obstacles qu'il a fallu surmonter, pour faire les observations nombreuses au moyen desquelles les officiers français ont pu dessiner les courbes de niveau, de 20 en 20 mètres, pour tout le territoire voisin du fleuve. Il est bien peu de contrées africaines, hier encore inconnues, dont on possède un relevé aussi complet. La carte est divisée en 6 feuilles, qui se raccordent entre elles par un ajustement fort simple, et il est facile, au moyen de ce beau travail et des profils qui l'accompagnent, de se faire une idée exacte du Soudan occidental. On peut conclure de cet examen, que la hauteur du pays qui sépare le Sénégal du Niger est plutôt faible. Les monts du Manding ne dépassent pas 750 mètres, et la ligne de faîte entre les deux bassins a été franchie par la mission à Soknafi, à 553 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là le terrain descend assez rapidement vers Bamakou (331^{m}), mais plus lentement dans la direction de Kita (360^{m}) et de Bafoulabé (135^{m}). De nombreux plans de villes et de gués au $^{1}/_{5000}$, sur lesquels les courbes horizontales sont tracées tous les 5 mètres, montrent quelle a été l'activité de la mission durant sa campagne de 1880-1881.

Mission Galliéni. Itinéraires des capitaines *Vallière* et *Piétri*, et carte de la rive droite du Niger. 11 feuilles. — On sait que les capitaines Vallière et Piétri, qui faisaient partie de la mission Galliéni, ont, en 1880-81, parcouru la région qui sépare le Haut-Sénégal du Niger, le premier par le Bakhoy, le second en suivant le Ba-Oulé. Ils ont donné, de leurs itinéraires, Vallière 4 croquis au $^{1}/_{200000}$, et Piétri 6; mais Vallière a dressé en outre la carte au $^{1}/_{250000}$ du pays situé sur la rive droite du Niger, entre Tourella sur ce fleuve, et Nango, au S.-O. de Segou-Sikoro. Ce relevé présente, surtout dans les environs de Nango, un nombre considérable de localités, qu'on chercherait en vain sur les cartes de la mission Galliéni publiées jusqu'à ce jour. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir toute l'importance de ces plans, construits avec une grande précision, et qui sont toujours accompagnés de profils ou de la projection verticale de la route parcourue. En les examinant, on se rend compte, à première vue, de la nature accidentée du sol, et du grand nombre de cours d'eau, pour la plupart assez puissants, qui l'arrosent. Les affluents de la rive gauche du Niger, par exemple, ont tous de 20 à 30 mètres de large, et pourtant leur longueur est faible, puisque la chaîne de montagnes d'où ils descendent suit de très près le fleuve.

D'autre part, le terrain n'est point stérile, car les deux voyageurs signalent, le long de leurs itinéraires, des cultures et de vastes et belles forêts; pourquoi faut-il qu'ils marquent aussi, à chaque instant, les ruines de villes et de villages, incendiés et détruits pendant les nombreuses guerres qui ont désolé ces contrées?

Les colons du Tanganyika, par *Armand Dubarry*. Paris (Firmin-Didot et Cie), 1884, in-18, 317 pages; fr. 3. — L'Afrique centrale offre, pour les fictions romanesques, un milieu nouveau que les auteurs commencent à exploiter. Après *Une aventure à Tombouctou* (Voy. IIIe année, p. 245), voici une nouvelle œuvre de fantaisie qui nous transporte cette fois dans la région des grands lacs. Les nègres semblent avoir remplacé les Peaux-Rouges, dont Cooper et Gustave Aymard avaient fait les héros de leurs romans; on quitte les savanes américaines pour le Sahara, les forêts vierges et les jungles de l'Afrique. MM. Prévost-Duclos et Dubarry ouvrent une voie nouvelle, qui paraît devoir être féconde. Du reste, c'est la même méthode de composition. Là encore, la bonne étoile et la carabine des blancs triomphent de la ruse, des flèches et des javelots des sauvages. Cependant, au point de vue géographique, les romans africains ont, jusqu'à présent, cet avantage sur les autres, qu'ils font connaître au lecteur la configuration exacte du pays où l'action se déroule, ses montagnes, ses fleuves, ses lacs et ses localités; ce sont, au fond, des ouvrages de vulgarisation. Il faut donc remercier les auteurs susnommés de ce qu'ils s'en tiennent à la réalité, quant aux noms et aux mœurs des peuples chez lesquels ils conduisent leurs héros.

Le livre que nous avons sous les yeux, nous mène sur les bords du lac Tanganyika, au nord d'Oudjiji. Là, un Français nommé Delorme cherche à établir une station, pour y apprivoiser des éléphants. Il a pris avec lui sa femme et plusieurs Européens, et ce sont les aventures de la petite troupe, ses querelles avec un chasseur anglais et avec deux chefs nègres, son exploration du Tanganyika, qui remplissent le volume. A la fin, Delorme, qui n'a pu domestiquer qu'un seul éléphant, cherche à atteindre le Victoria Nyanza, mais il n'y parvient pas et doit revenir à la côte, par Tabora. Le récit, vivement mené, est plein d'humour, a des situations dramatiques, et fourmille d'anecdotes qui en rendent la lecture facile et intéressante.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA QUATRIÈME ANNÉE

BULLETIN MENSUEL

Pages 3, 37, 65, 93, 117, 149, 117, 201, 233, 257, 297, 329.

CORRESPONDANCE

Pages

Lettre du nègre Ali-Mahoom 30
Correspondance de Khartoum..... 170
Lettre de Lisbonne (sur les travailleurs à Saint-Thomas)..... 198, 229
Abandon du Darfour par l'Égypte..... 230

ARTICLES DIVERS

L'œuvre de Stanley au Congo, et l'Association internationale africaine..... 22
La colonisation européenne en Afrique.. 51
Voyage du lieutenant Wissmann à travers l'Afrique 81
L'émigration italienne en Afrique..... 87
Exploration du Dr Junker sur le Haut Ouellé..... 106, 140
L'esclavage à Madagascar..... 167, 197
Note sur la carte de la Sénégambie au Niger..... 190
La part des Suisses dans l'exploration et la civilisation de l'Afrique 215
Expédition du colonel Borgnis-Desbordes, du Sénégal au Niger, par A. Demaffey. 247
La question du Congo devant l'Institut de droit international, par G. Moynier. 272
Elmina, par J. Prost..... 311
Les grandes voies fluviales de l'Afrique.. 339
Note sur la partie de l'Afrique voisine du détroit de Bab-el-Mandeb..... 347

BIBLIOGRAPHIE

Amezaga (de) : Assab..... 33
Amicis (de) : Marokko..... 36
Assab. Documenti diplomatici..... 33
Audebert (J.) : Beiträge zur Kentniss Madagaskars 256
Berthoud (P.) : Buku ya Tsikwembo, etc. et Leçons de sigwamba..... 327
Brière (A.) : Lettres sur le Trans-Saharien..... 36
Buet (Ch.) : Madagascar..... 175
Carte de l'île de la Réunion..... 146
Carte du Haut-Sénégal..... 348
Clamageran (J. J.) : L'Algérie..... 146
Chambrier (J. de) : Du Jura à l'Atlas.. 92
Chavanne (J.) : Afrikas Ströme und Flüsse 91
Chavanne (J.) : Afrika im Lichte unserer Tage 114
Conferenze tenutesi in Milano nel 1883. 294
Crémazy (L.) : Notes sur Madagascar.. 326
Deventer (L. van) : La Hollande et la baie de Delagoa..... 147

Pages

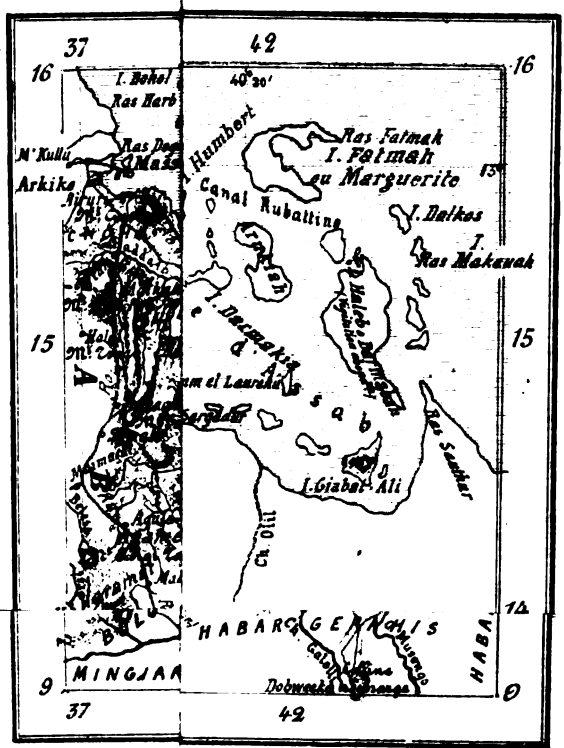
Devic (M.) : Le pays des Zendjs..... 295
Dubarry (A) : Les colons du Tanganyika 350
Fahrngruber (J.) : Aus dem Pharaonenlande..... 89
Gaffarel (P.) : L'Algérie..... 63
Girard : Souvenirs de l'expédition de Tunisie 176
Haimann (G.) : Cirenaïca..... 33
Hartmann (R.) : Abyssinien und die übrigen Gebiete der Ostküste Afrikas 232
Hervé (J.) : L'Égypte..... 296
Holub (E.) : Sieben Jahre in Afrika... 34
Id. und *Pelzen (A. von)* : Beiträge zur Ornithologie Süd-Afrikas... 34
Jahresberichte der geographischen Gesellschaft in Bern..... 294
Jonveaux (E.) : Deux ans dans l'Afrique orientale 32
Laveleye (E. de) : L'Afrique centrale et la Conférence de Bruxelles..... 145
Lux (J.) : Trois mois en Tunisie..... 32
Michel (L.) : Tunis..... 174
Mission Galliéni. Itinéraires de MM. Vallière et Piétri 349
Pearse (G.) : The Kabyles..... 90

Pages

Philebert : Algérie et Sahara. Le général Margueritte 147
Pigeonneau : L'avenir commercial de la France en Afrique..... 148
Question du Zaïre (La). Droits du Portugal 113
Raffray (A.) : Les églises monolithes de la ville de Lalibéla..... 115
Rivoyre (D. de) : Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah 255
Robert (F.) : Africa als Handelsgebiet. 254
Rohlfs (G.) : Meine Mission nach Abessinien 173
Società d'esplorazione commerciale in Africa 145
Société française et africaine d'encouragement 200
Stevenson (J) : The wather highways of the interior of Africa..... 255
Twiss (Sir Travers) : An international protectorate of the Congo river..... 328
Vallot (J.) : Etudes sur la flore du Sénégal..... 231
Vinson (J.) et *Dive (P.)* : Voyage extravagant d'Alger au Cap..... 231

CARTES

Possessions européennes et stations civilisatrices 36
Itinéraire de Wissmann à travers l'Afrique 92
Explorations du Dr Junker sur le Haut-Ouellé 116
Routes suivies par des Européens entre la côte de Sénégambie et le Niger..... 200
Partie de l'Afrique voisine du détroit de Bab-el-Mandeb 352



F. Noverraz et
rée et civilisée, N°11, Novembre 1883

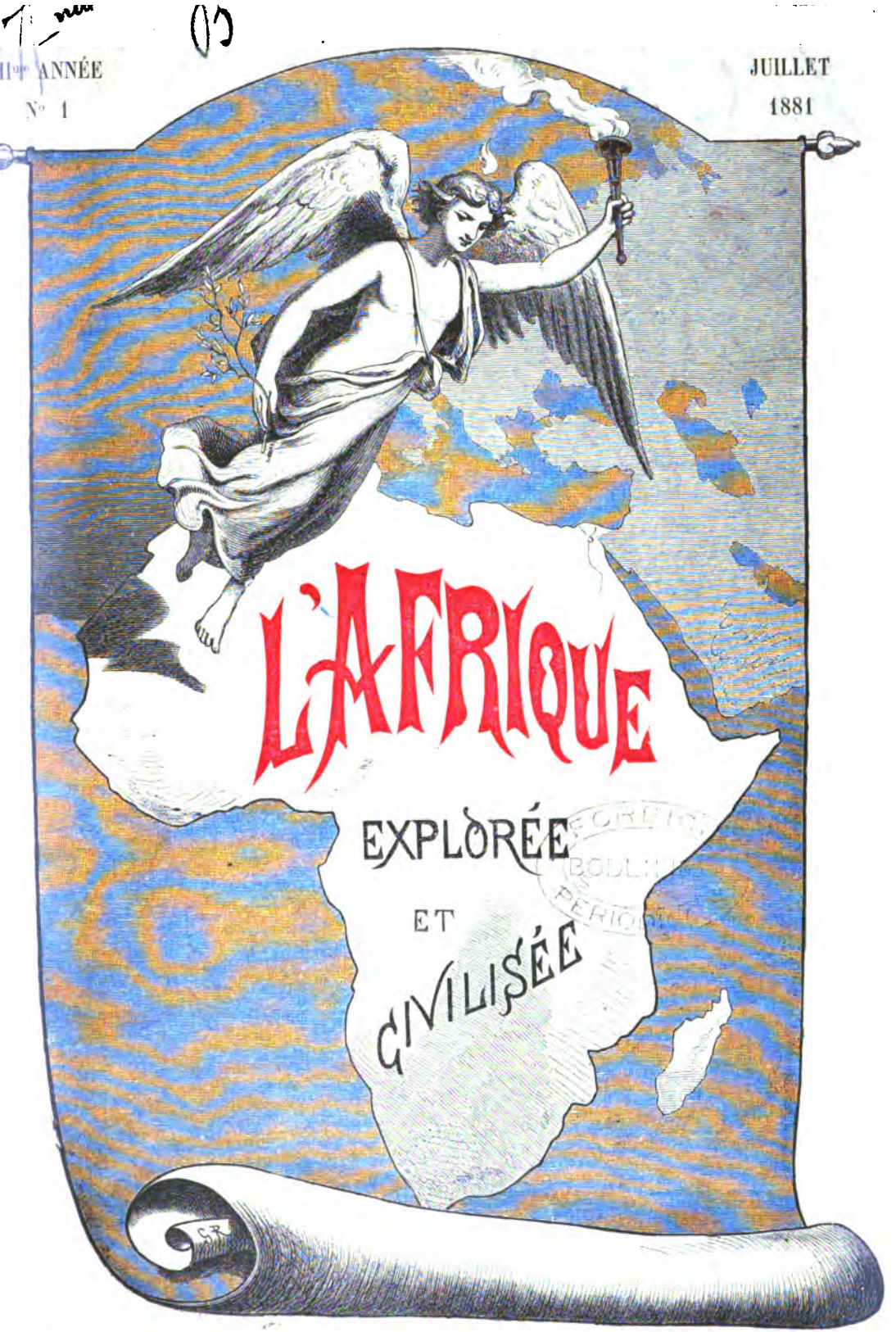
ac Alelbad

nvirons d'Assab

aboul

11e ANNÉE
N° 1

JUILLET
1881



JOURNAL MENSUEL

GENÈVE J. SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant des Sociétés de géographie de Marseille et de l'Est.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

OUVRAGES REÇUS :

Lettres sur le Trans-Saharien, par F. Abadie. — Constantine (Imp. Marle), 1881, in-8°, 52 pages et carte.

The Languages of Africa, by Robert N. Cust (dans le « Journal of the Society of arts, London, 4 March, 1881).

Association française pour l'avancement des sciences. — Notices scientifiques, historiques et économiques sur Alger et l'Algérie. — Alger (Ad. Jourdan), 1881, in-12, 420 p. en deux parties, avec plan.

Abissinia, giornale di un viaggio di Pippo Vigoni. — Milano, 1881 (Ulricho Hoepli), gr. in-8°, 246 p. avec illust. et carte, fr. 8.

Florentin Loriot. David Livingstone et sa mission sociale. — Paris (Charavay frères), 1881, in-12, 330 p., avec gravures et cartes, fr. 3 50.

ÉCHANGES :

Sociétés de géographie de : Anvers, Berlin, Bruxelles, Halle, Hambourg. Lille, Lisbonne, Lyon, Madrid, Marseille, Montpellier, Nancy, Oran, Paris, Rochefort, Rome, Rouen, Vienne.

Sociétés de géographie commerciale de : Bordeaux, Paris, Rome.

Missions : Journal des missions évangéliques (Paris); Church missionary intelligencer and record ; Missions-Blatt (Barmen) ; Berliner Missions-Berichte (Berlin); Missionary Herald (Boston); Bulletin missionnaire (Lausanne); Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel); Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux); Heidenbote; Evangelisches Missions-Magazin; Glaubensbote (Bâle); Calwer Missions-Blatt (Calw); Missions catholiques; Annales de la propagation de la foi (Lyon); Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh); American missionary; Foreign missionary; The gospel in all lands (New-York); Missions d'Afrique (Alger); The regions beyond; Missionary Chronicle (Londres).

Divers : Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne); Exploration; France coloniale (Paris); African Times; Antislavery reporter; Aborigine's friend (Londres); Esploratore (Milan); Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin); Cosmos (Turin); Aus allen Welttheilen (Leipzig); Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne); Africa oriental (Mozambique); Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr); African Repository (Washington); Observer (Monrovia); Le Sahara (Paris); Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger); Jornal das colonias (Lisbonne); Boletin de la Exploradora (Vitoria); O Africano (Quilimane); Revue scientifique (Paris); Bulletin du Comice agricole (Médéa); Bulletin de l'Institut géographique international (Berne); Bulletin du « Club africano di Napoli » (Naples).

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 1

Nouvelles complémentaires 7

Le palmier-dattier 8

Expédition du Dr Lenz au Maroc et a Tombouctou 12

Bibliographie 20

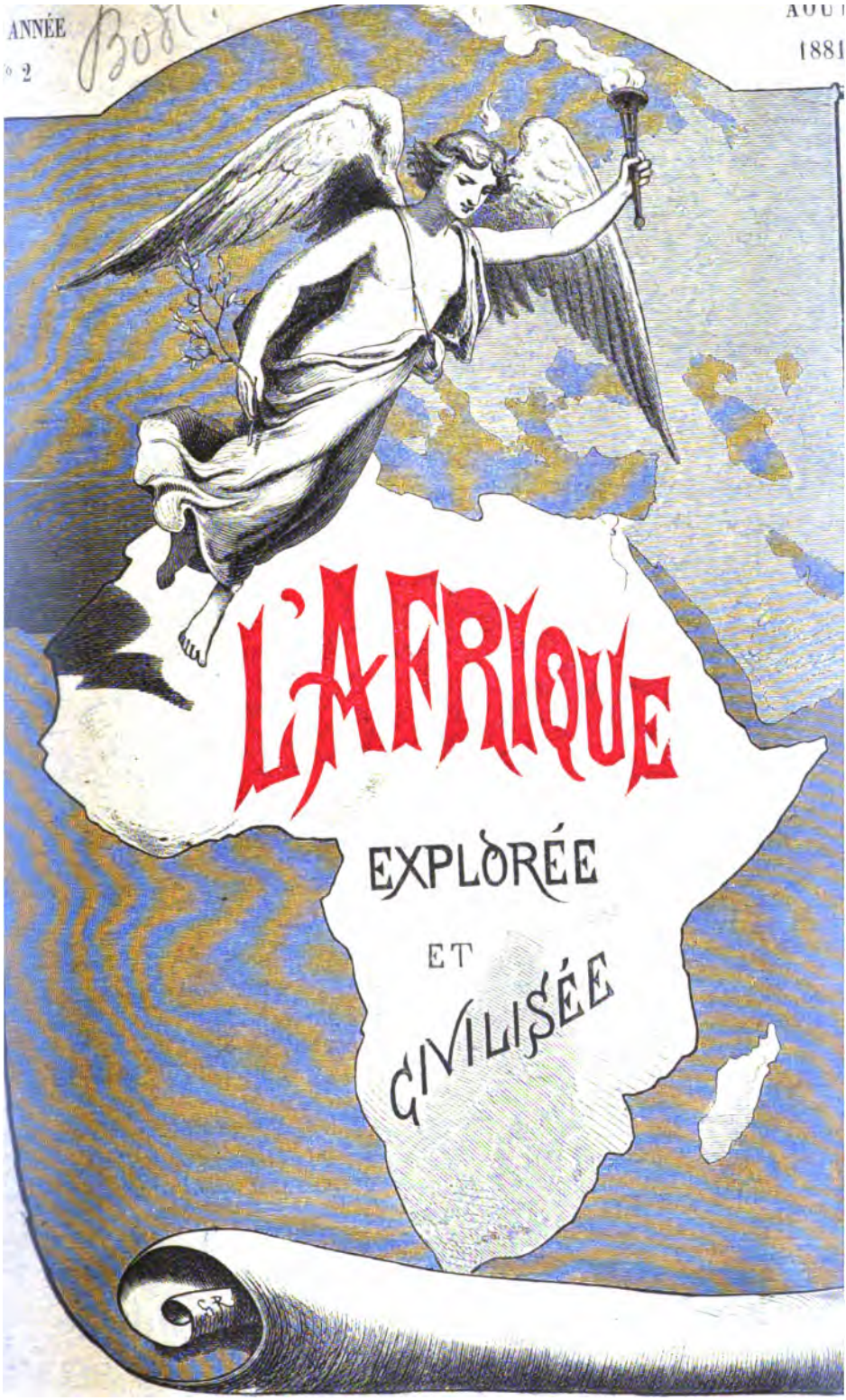
Lettres sur le Trans-Saharien, par F. Abadie 20

Carte :

Itinéraire du Dr Lenz.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

ANNÉE
° 2
AOUT
1881



JOURNAL MENSUEL

GENÈVE, J. SANDOZ, ÉDITEUR

FORE
BODL:
PERIOD

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant des Sociétés de géographie de Marseille et de l'Est.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules SANDOZ, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. SANDOZ et FISCHBACHER, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

MUQUARDT, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. MIZZI, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	Oran.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Lyon.	Montpellier.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris. Rome.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Church missionary intelligencer and Record (Londres).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Missionary Herald (Boston).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Glaubensbote (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Missions catholiques (Lyon).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Gospel in all lands (New-York).
Missions d'Afrique (Alger).
Regions beyond (Londres).
Missionary Chronicle (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edinburgh).

Divers.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
Esploratore (Milan).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Cosmos (Turin).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Africa oriental (Mozambique).
African Repository (Washington).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Observer (Monrovia).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Jornal das colonias (Lisbonne).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
O Africano (Quilimane).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin du Club africani (Naples).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 21

Nouvelles complémentaires 29

Langues de l'Afrique 30

Expédition de M. James Stewart du Nyassa au Tanganyika 37

Bibliographie 43

Florentin Floriot. David Livingstone et sa mission sociale .. 43

Abbyssinia, giornale di un viaggio di Pippo Vigoni 44

Notices scientifiques, historiques et économiques sur Alger et l'Algérie 44

Carte :

Carte de la région du Nyassa.

OUVRAGES REÇUS :

Conte Luigi Pennazzi. — Sudan orientale. — Napoli (Enrico Detken), 1881, in-12, 50 p.

The Christian Express, a journal of missionary news and christian work. — Lovedale, South-Africa, May 1, 1881, vol. XI, n° 129, in-4°.

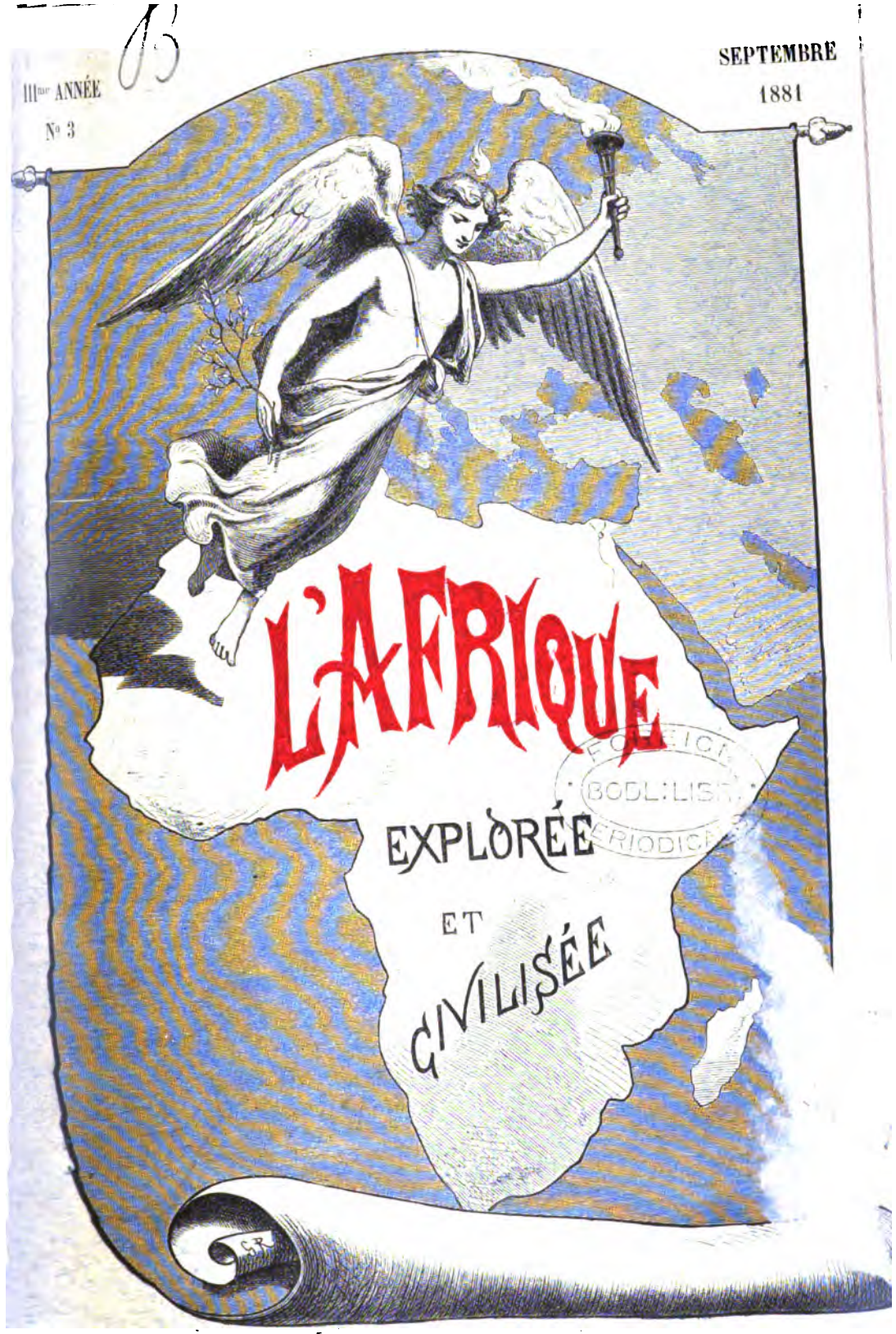
Universities mission to Central-Africa. Report for 1880-81. — London, the Mission Office, 19, Delatray-street, Westminster, in-12, 94 p. et carte.

Africa, a Quarterly Journal. — London (S.-W. Partridge and C°, 9, Paternoster-Row.), July 1881, n° 7, in-4°.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 3

SEPTEMBRE
1881



BODLEIAN LIBRARY PERIODICAL

JOURNAL MENSUEL

GENÈVE J. SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant des Sociétés de géographie de Marseille et de l'Est.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet,

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	Oran.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Lyon.	Montpellier.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris. Rome.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Church missionary intelligencer and Record (Londres).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Missionary Herald (Boston).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Glaubensbote (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Missions catholiques (Lyon).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
American missionary (New-York).
Foreign missoinary (New-York).
Gospel in all lands (New-York).
Missions d'Afrique (Alger).
Regions beyond (Londres).
Missionary Chronicle (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edinburgh).
Mission Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edinburgh).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edinburgh).

Divers.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
Esploratore (Milan).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Cosmos (Turin).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Africa oriental (Mozambique).
African Repository (Washington).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Observer (Monrovia).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Jornal das colonias (Lisbonne).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
O Africano (Quilimane).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin du Club africain (Naples).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 45

Nouvelles complémentaires 51

Le Chobé 53

Les Pygmées de l'Afrique 58

Bibliographie 63

Conte Luigi Pennazzi. Sudan orientale 63

Du Mont Pappua et de sa synonymie avec le Djebel-Nador, par Alexandre Papier 64

Zanzibar, par Alfred Rabaud 64

Carte :

Bassin du Chobé.

OUVRAGES REÇUS :

Zanzibar, la côte orientale d'Afrique et l'Afrique équatoriale, par Alfred Rabaud. — Marseille, 1881, in-8°, 88 p. et 2 cartes.

Les événements de Tunis. Du rôle de l'Italie et de l'action du gouvernement français, par Paul Melon. — Paris (Rouvier et Logeat), 1881, in-8°, 22 p.

Beiträge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's. Viertes Heft. Reisen im Südwestlichen Becken des Congo, von Otto H. Schütt. Herausgegeben von Paul Lindenberg. Mit 3 Karten von Kiepert. — Berlin (Dietrich Reimer), 1881, in-8°, 180 p.

Boletim da Sociedade de geographia de Moçambique. — Publicaçâo mensal. — 1re série, nos 1 et 2, juin et juillet 1881, in-8°.

En Tunisie. Récit de l'expédition française, Voyage en Tunisie, Histoire, par Albert de la Berge. — Paris (Firmin Didot et Cie), 1881, in-18, 378 p. et carte. Fr. 3, 50.

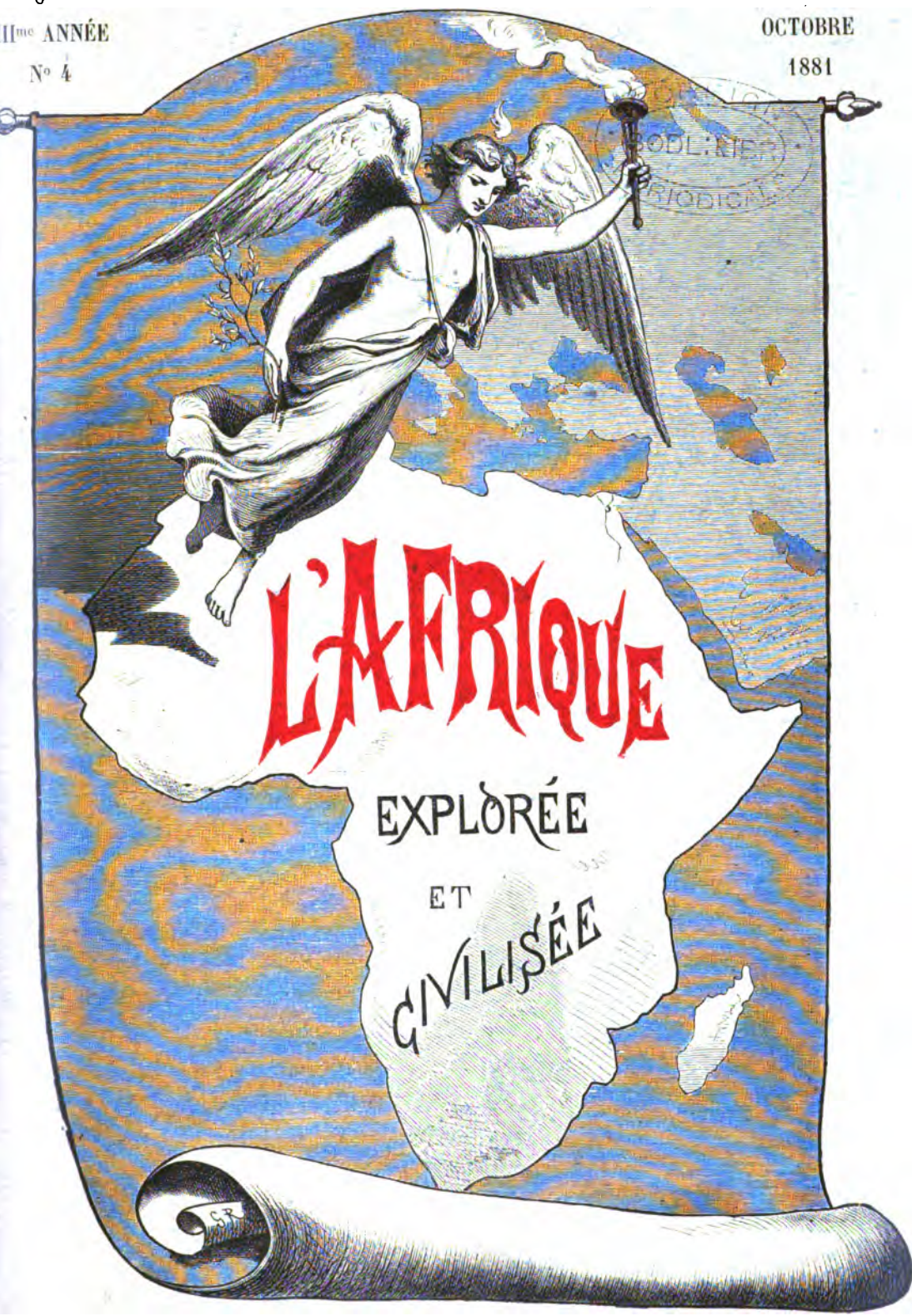
Dr Ludwig Leichhardt's Briefe an seine Angehörigen. Herausgegeben von Dr S. Neumayer und Otto Leichhardt. — Hamburg (L. Friederichsen et Cie), 1881, in-8°, 215 p. avec portrait et carte.

Du mont Pappua et de sa synonymie avec le Djebel Nador. Commentaire sur Procope, par Al. Papier. — Constantine (typ. L. Arnolet), 1880, in-8°, 31 p. et planche.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIme ANNÉE
N° 4

OCTOBRE
1881



JOURNAL MENSUEL

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant des Sociétés de géographie de Marseille et de l'Est.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet,

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules SANDOZ, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. SANDOZ et FISCHBACHER, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

MUQUARDT, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. MIZZI, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	Oran.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Lyon.	Montpellier.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris. Rome.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Church missionary intelligencer and Record (Londres).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Missionary Herald (Boston).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Glaubensbote (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Missions catholiques (Lyon).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
American missionary (New-York).
Foreign missoinary (New-York).
Gospel in all lands (New-York).
Missions d'Afrique (Alger).
Regions beyond (Londres).
Missionary Chronicle (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edinburgh).
Mission Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edinburgh).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edinburgh).

Divers.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
Esploratore (Milan).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Cosmos (Turin).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Africa oriental (Mozambique).
African Repository (Washington).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Observer (Monrovia).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Jornal das colonias (Lisbonne).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
O Africano (Quilimane).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin du Club africain (Naples).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 65

Nouvelles complémentaires 72

Les acacias gommiers en Afrique 73

Indications hygiéniques 77

Bibliographie 83

En Tunisie, par Albert de la Berge 83

Beiträge zur Entdeckungsgeschichte Afrika's, von Paul Lindenberg 83

Carte :

Province d'Oran et territoire marocain de la frontière.

OUVRAGES REÇUS :

A propos du railway trans-saharien. Réflexions et observations hygiéniques et médicales, par Ch.-J. Masse. — Paris (Calmann-Lévy), 1881, in-8°, 73 p.

De Mogador à Biskra. Maroc et Algérie, par Jules Leclercq. — Paris (Challamel aîné), 1881, in-18, 258 p. et carte.

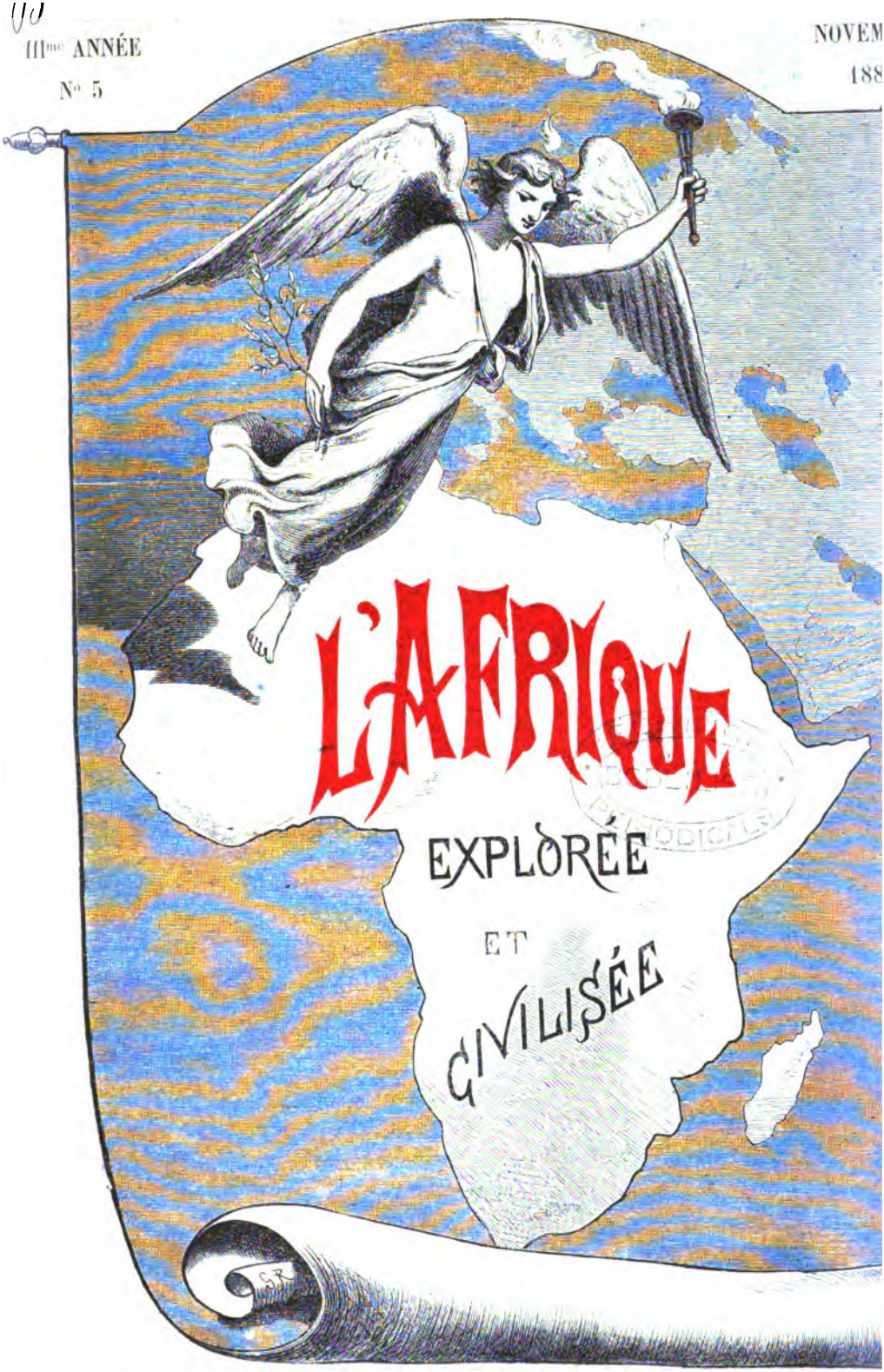
Description géographique de Tunis et de la Régence, par le commandant Villot. — Paris (Challamel aîné), 1881, in-8°, 48 p. et carte.

Quatre mois dans le Sahara, journal d'un voyage chez les Touareg, par F. Bernard. — Paris (Delagrave), 1881, in-18, 170 p. avec illust. et carte. Fr. 3, 50.

Six semaines en Algérie. Notes de voyage d'un membre du congrès scientifique tenu à Alger en 1881. — Paris (Vve A. Morel et Cie), 1881, in-8°, 176 p. Fr. 3.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 5
NOVEM
188



JOURNAL MENSUEL

GENÈVE, J. SANDOZ, EDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille et de l'Est.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne.

L'Afrique parait le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

—

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

—

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

—

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.
Berlin.
Bruxelles.
Halle.
Hambourg.
Lille.
Lisbonne.
Lyon.
Madrid.
Marseille.
Montpellier.
Mozambique.
Nancy.
New-York.
Oran.
Paris.
Rochefort.
Rome.
Rouen.
Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux.
Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 85

Nouvelles complémentaires 91

Indications hygiéniques (Suite) 93

Exploration de la Dana par Cl. Denhardt 97

Correspondance :

Lettre de M. d'Abbadie 102

Bibliographie :

De Mogador à Biskra, par J. Leclercq 103

Quatre mois dans le Sahara, par F. Bernard 103

A propos du railway trans-saharien. Réflexions hygiéniques et médicales, par J. Masse 104

Six semaines en Algérie, par un membre du Congrès d'Alger 104

Carte :

Région comprise entre l'océan Indien et le Victoria Nyanza.

OUVRAGES REÇUS :

En Algérie, à travers l'Espagne et le Maroc, par Th. Vernes d'Arlandes. — Paris (Calmann Lévy), 1881, in-18, 420 p. Fr. 3, 50.

Karte von Central Afrika, nach den neuesten Forschungen bearbeitet von Dr Joseph Chavanne. 1/5000000. — Wien, Pesth, Leipzig (A. Hartleben). Fr. 5, 35.

Algeria, Tunisia e Tripolitania, di Attilio Brunialti. — Milano (Fratelli Treves). 1881, in-18, 274 p. et carte. Fr. 3, 50.

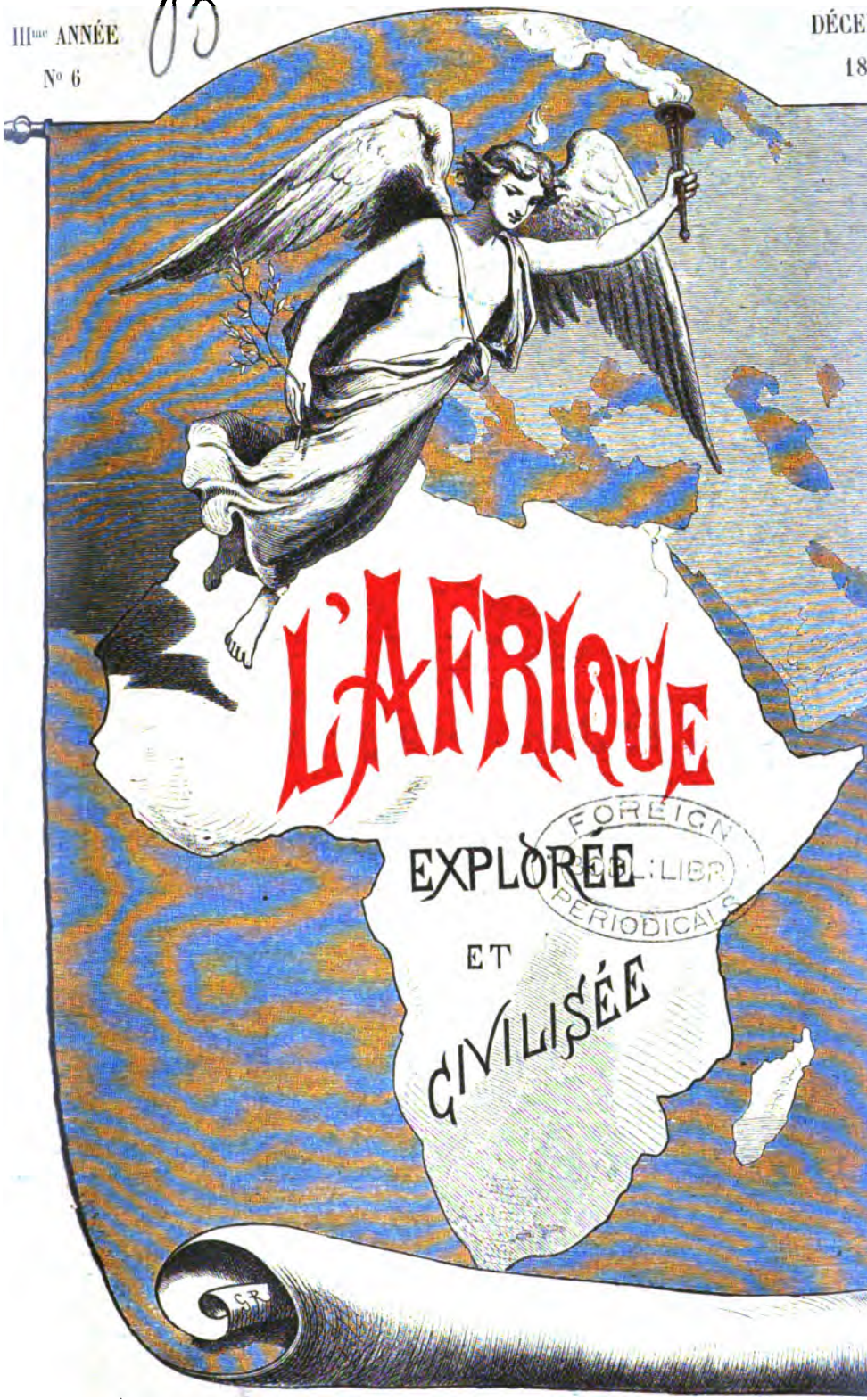
Karte von Algerien und Tunesien, bearbeitet von Heinrich Kiepert. 1/2000000. — Berlin (Dietrich Reimer). Fr. 2.

Algérie, Tunisie et Sahara central; carte dressée et dessinée par J.-V. Barbier. 1/5000000. Fr. 1.

ce. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 6

DÉCEM
188



FOREIGN
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL

GENÈVE, L. SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille et de l'Est.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant de la Société de géographie de Lisbonne.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **dix francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Fischbacher, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte*, à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers. Berlin. Bruxelles. Halle. Hambourg. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Mozambique. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 105

Nouvelles complémentaires 113

La mouche tsétsé 115

Exploration de la Dana par Cl. Denhardt (Suite et fin).... 120

Bibliographie :

Algerien und Tunesien, von Kiepert 126

Algeria, Tunisia e Tripolitania, di Attilio Brunialti 126

Description géographique de Tunis et de la Régence, par le commandant Villot 127

En Algérie, à travers l'Espagne et le Maroc, par Th. Vernes d'Arlandes 127

Central-Afrika, von Dr J. Chavanne 128

Carte :

Algérie, Tunisie et Sahara central, par J.-V. Barbier.

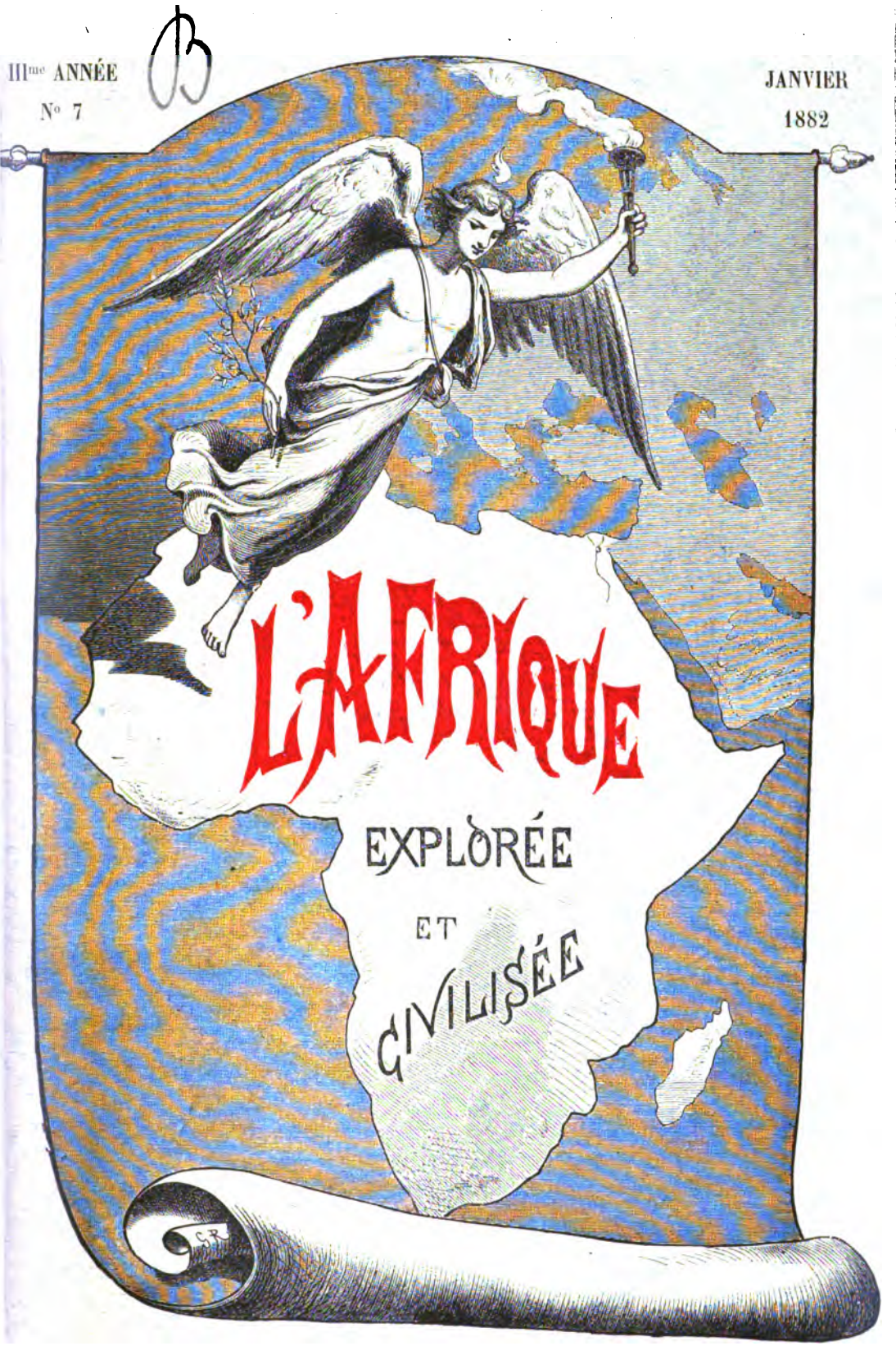
OUVRAGES REÇUS :

The thirty-fourth annual report of the american Missionary Association. — October 1880. New-York, in-8°, 112 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 7

JANVIER
1882



JOURNAL MENSUEL

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

L'année commence en juillet.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **dix francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules SANDOZ, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. SANDOZ et FISCHBACHER, éditeurs, 33, rue de Seine, à Paris.

DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

MUQUARDT, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. MIZZI, rédacteur de l'*Économiste de Malte*, à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Hambourg.	Lyon.	Mozambique.	Oran.	Rome.
Berlin.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.	Rochefort.	Vienne.
Halle.	Loanda.	Montpellier.			

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 129

Nouvelles complémentaires 134

L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE 136

CORRESPONDANCE :

Lettre de M. G. Rieman 147

BIBLIOGRAPHIE :

Der Orient, von A. von Schweiger-Lerchenfeld 148

OUVRAGES REÇUS :

Recepção e conferencia do Exmo. Sr. Lourenzo Malheiro. Loanda, 1881, in-8°, 14 p.

A memoria de Luiz de Camões. Loanda, 1881, in-8°, 26 p.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, publié par la Société de géographie et la Société de médecine pratique de Paris. Paris (E. Martinet), 1881, in-8°, 98 p.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par James Jackson. Paris (Société de géographie), 1881, in-8°, 340 p.

Amand v. Schweiger-Lerchenfeld. Der Orient. Wien, Pesth, Leipzig (A. Hartleben), 1881, in-8°, illust. 808-CXLII p. plans et cartes, fr. 20,25.

Gazeau de Vautibault. La France au Soudan. Paris, 1882, gr. in-8°, 29 p., et carte, fr. 2.

Gerhard Rohlfs. Kufra. Reise von Tripolis nach der Oase Kufra. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1881, in-8°. 559 p., tab. météorologiques, illust., et 3 cartes, fr. 21,25.

Dr Gustave Nachtigal. Sahara und Sudan. Borku, Kanem, Bornu und Baghirmi. Zweiter Theil. Berlin (Paul Parey), 1881, in-8°, 765 p. illust., tabl. météorologiques, et 4 cartes, fr. 26,70.

Süd Afrika und seine Bewohner, von Dr Wangemann, Missionsdirektor. Berlin (Selbstverlag des Verfassers, Berlin NO, Friedenstrasse 6), 1881, in-8°, illust., et carte, fr. 6, 25.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 8
FÉVRIER
1882

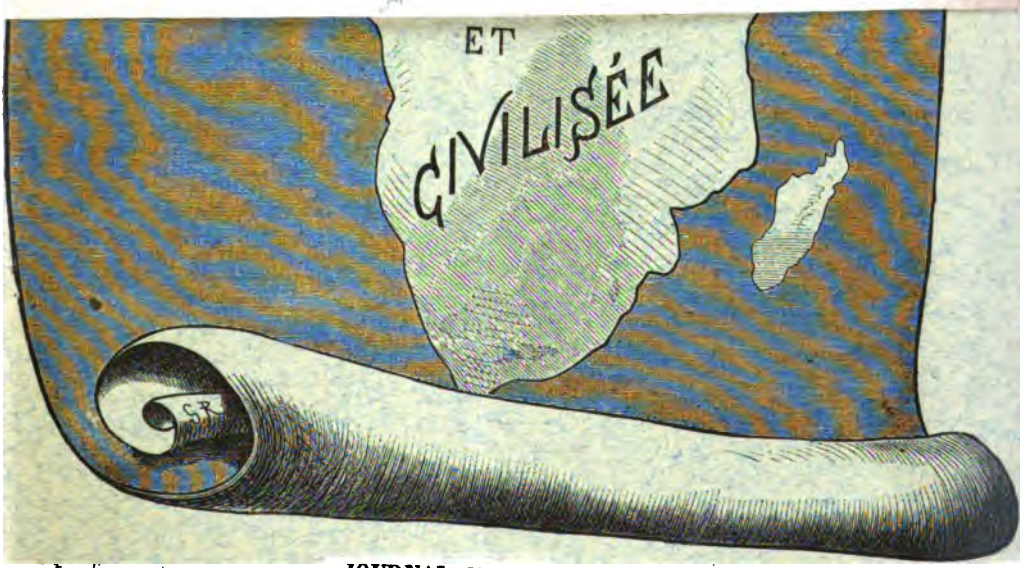
AVIS AUX ABONNÉS

DE

L'AFRIQUE EXPLORÉE ET CIVILISÉE

Désireuse de reporter du 30 juin au 31 décembre 1882 l'échéance des abonnements actuellement en cours, afin de faire coïncider dorénavant l'année de publication du journal avec l'année civile, la Direction prend la liberté de vous informer que les quatre numéros qui devraient encore être publiés mensuellement d'ici au 30 juin prochain, seront irrégulièrement espacés dans le cours de l'année 1882. La périodicité des livraisons sera ainsi momentanément moins fréquente, mais elles seront plus volumineuses, s'il le faut, pour que, au point de vue des *Nouvelles* d'Afrique, les abonnés soient aussi complètement renseignés qu'à l'ordinaire.

Genève, 6 février 1882.

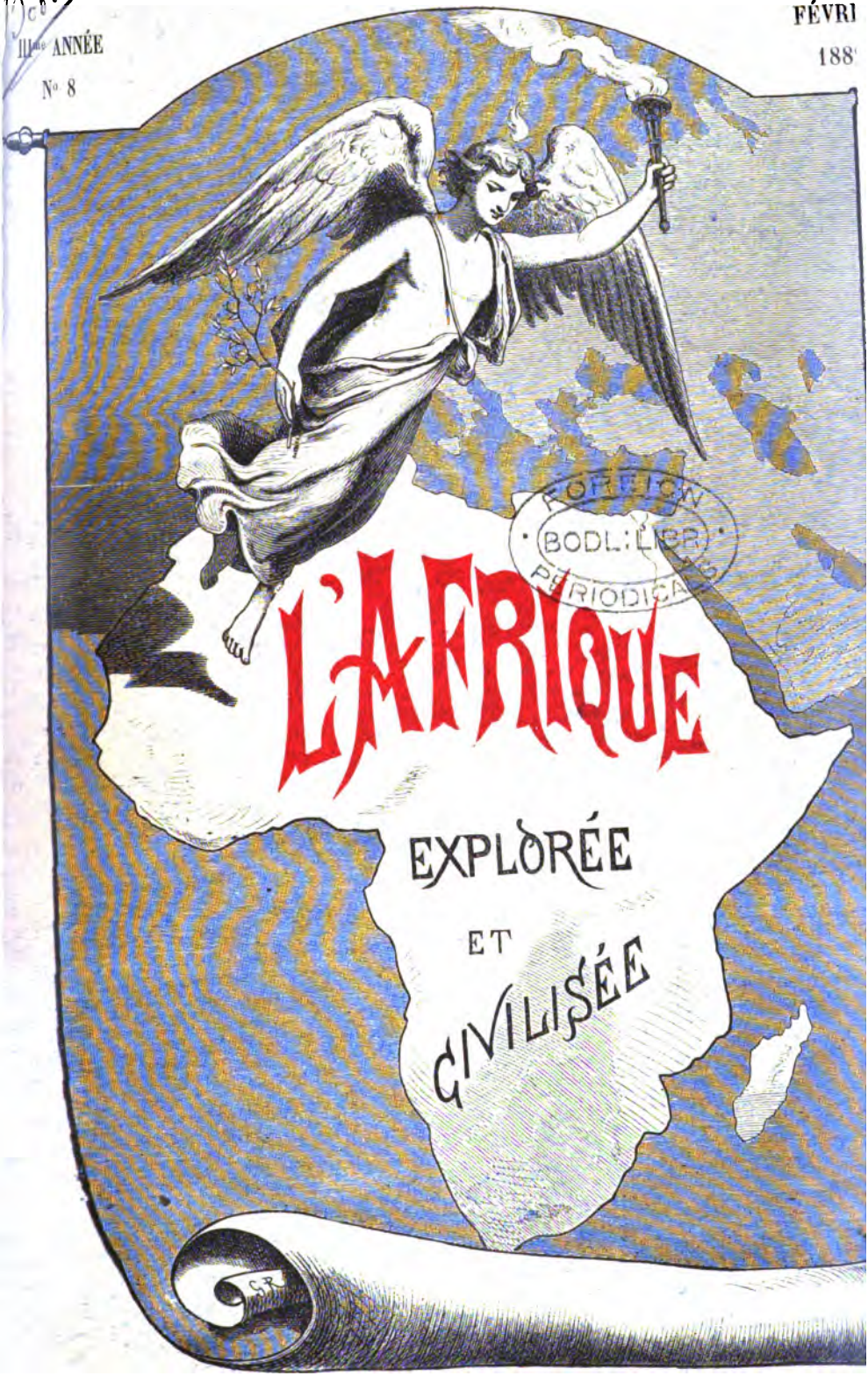


JOURNAL MENSUEL

GENÈVE J. SANDOZ ÉDIT

IIIe ANNÉE
N° 8

FÉVRI
188



BODL: LIBR.
PERIODICA

JOURNAL MENSUEL

GENÈVE, J. SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Thuillier, 4, rue de Tournon, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rome.
Berlin.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	Vienne.
Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.		

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Revue scientifique (Paris).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 149
Nouvelles complémentaires 155
EXPLORATION DU LAC TZANA, par le Dr Stecker 157
CONFÉRENCE DU Dr BUCHNER A LOANDA 165
RAPPORT DES AMBASSADEURS WAGANDAS A MTÉSA 169

CORRESPONDANCE :
Lettre du voyageur Schuver 173

BIBLIOGRAPHIE :
Le Sahara, par A. Choisy 176
Südafrika und seine Bewohner, von Wangemann 177
La France au Soudan, par Gazeau de Vautibault 178
Liste de bibliographies géographiques, par J. Jackson 179
Guide hygiénique et médical dans l'Afrique intertropicale, par les Drs Nicolas, Lacaze et Signol 180

CARTE :
Le lac Tzana, d'après le Dr Stecker.

OUVRAGES REÇUS :

Auguste Choisy. Le Sahara, souvenirs d'une mission à Goléah. Paris (E. Plon et Cie), 1881, in-18°, 290 pages.

Dr Ph. Paulitschke. Afrika, kommerziell, politisch und statistisch. Leipzig (Metzger et Wittig), 1882, in-8°, 134 pages à 2 col.

Recepçâo e conferencia do Dr Max Buchner, explorador allemâo na sessâo d'assembleia da sociedade propagadora de conhecimentos geographico-africanos, 1 de setembro de 1881. Loanda, 1881, in-8°, 15 pages et carte.

Gustav Fritsch. Die Eingeborenen Süd-Afrika's, mit zahlreichen Illustrationen, zwanzig lithographischen Tafeln, und einem Atlas enthaltend sechzig in Kupfer radirte Portraitköpfe. Breslau (Ferdinand Hirt), 1872, in-4°, 528 p., fr. 100.

Jacob de Neufville. Notes au crayon sur l'Algérie. Paris (Imprimerie Chaix), 1882, in-8°, 14 pages.

James Sibree. Madagascar. Geographie, Naturgeschichte, Ethnographie der Insel, Sprache, Sitten und Gebräuche ihrer Bewohner. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1881, in-8°, 424 pages et 2 cartes, 10 fr.

Dr Oscar Lenz. Skizzen aus Westafrika. Berlin (A. Hofmann et C°), 1878, 346 p. et carte, 8 fr.

Edmondo de Amicis. Le Maroc. Traduit de l'italien par Henri Belle. Illustré de 174 gravures. Paris (Hachette et Cie), 1882, gr. in-4°, 408 pages. 30 fr.

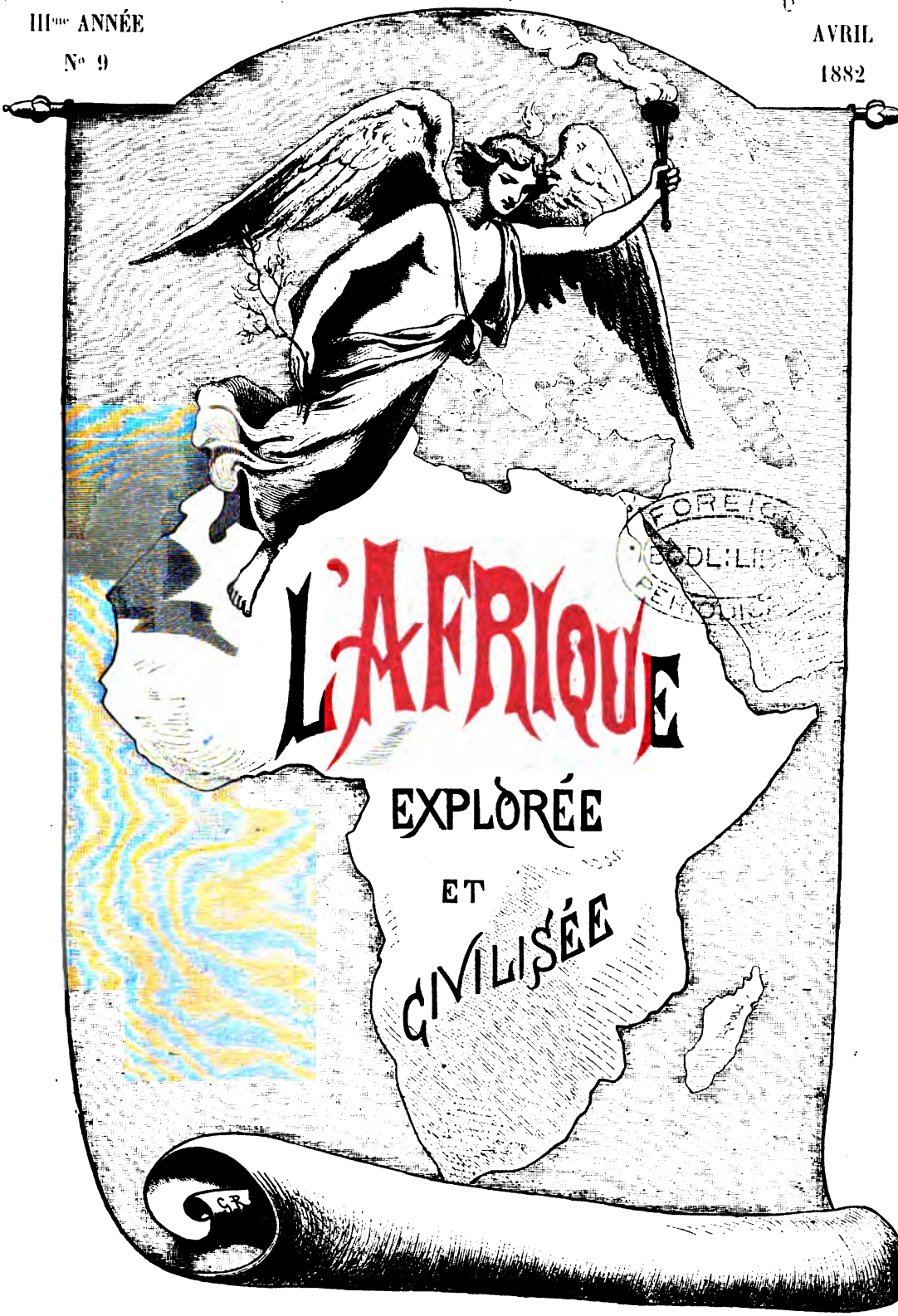
Dr Gustave Nachtigal. Sahara et Soudan. Traduit de l'allemand par Jules Gourdault. T. I. Paris (Hachette et Cie), 1881, in-8°, 552 pages, 99 gravures et carte, 10 fr.

Comment j'ai traversé l'Afrique, par le major Serpa Pinto. Traduit de l'anglais par J. Belin de Launay. Paris (Hachette et Cie). 1881, 2 vol. in-8°, 456 et 468 pages avec 15 cartes et 84 gravures, 20 fr.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 9

AVRIL
1882



JOURNAL MENSUEL

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Thuillier, 4, rue de Tournon, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers. Berlin. Bruxelles. Halle. Hambourg. Iéna. Lille. Lisbonne. Loanda. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Mozambique. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

Bulletin bi-mensuel 181

Nouvelles complémentaires 193

Voyage de Matteucci et de Massari de la mer Rouge au Golfe de Guinée 197

Correspondance :

Lettre de M. Gazeau de Vautibault 207

Bibliographie :

Kufra, von Gerhard Rohlfs 209
Sahara und Sudan, — Sahara et Soudan, par Nachtigal 210
Paulitschke : Afrika 212
Fritsch : Die Eingeborenen Süd Afrika's 213
De Neufville : Notes au crayon sur l'Algérie 216
Comment j'ai traversé l'Afrique, par Serpa Pinto 217
De Lannoy de Bissy : Carte d'Afrique 218
Die Goldküste, u. s. w. (Carte) 219
Die Colonisation Afrika's, von Holub 219
Carte du Sahara tripolitain, par Richard 219
Carte de l'Ovampo, par Duparquet 220
Pesca de la madreperla ad Assab 220

Carte :

Voyage de Matteucci et de Massari.

OUVRAGES REÇUS :

Regnauld de Lannoy de Bissy. Carte de l'Afrique 1/2000000 avec tableau d'assemblage, feuille 53 (Barmen), 54 (Kourouman), 58 (Port-Nolloh), 59 (Capetown), 60 (Pietermaritzbourg), Paris, 1882.

Die Goldküste und westliche Sklavenküste sowie das südliche Asante-Reich in West-Afrika. Basel, 1873.

Léon Lacroix. Projet d'exploration dans l'Afrique centrale par l'Ouellé. Lille (imprimerie L. Danel), 1881, in-8°, 28 p.

Dr Emil Holub. Die Colonisation Afrika's. — A. die Franzosen in Tunis, vom Standpunkte der Erforschung und Civilisirung Afrikas. Wien (Alfred Hölder), 1881, in-8°, 16 p.

Prévost-Duclos. Une aventure à Tombouctou. Paris (Firmin Didot et Cie), 1882, in-12, 394 p. et carte, 3 fr.

Publications des *Missions catholiques :*

1. Carte du Sahara tripolitain, pour servir à l'intelligence d'un voyage chez les Touaregs Azghers, par le P. L. Richard, missionnaire d'Alger, 1/3000000. Fr. 0,75.
2. Carte de l'Ovampo, par le R. P. Duparquet. 1881, fr. 1.
3. Carte du Congo, depuis son embouchure jusqu'à Stanley Pool, par le R. P. Augouard.

Richard Kiepert. Vorläufige Uebersicht von Dr Max Büchner's Reise in Lunda 1878-1881. 1/3000000.

Dr H. Lacaze. Souvenirs de Madagascar. Paris (Berger-Levrault et Cie), 1881, in-8°, 166 p. et carte, 4 fr.

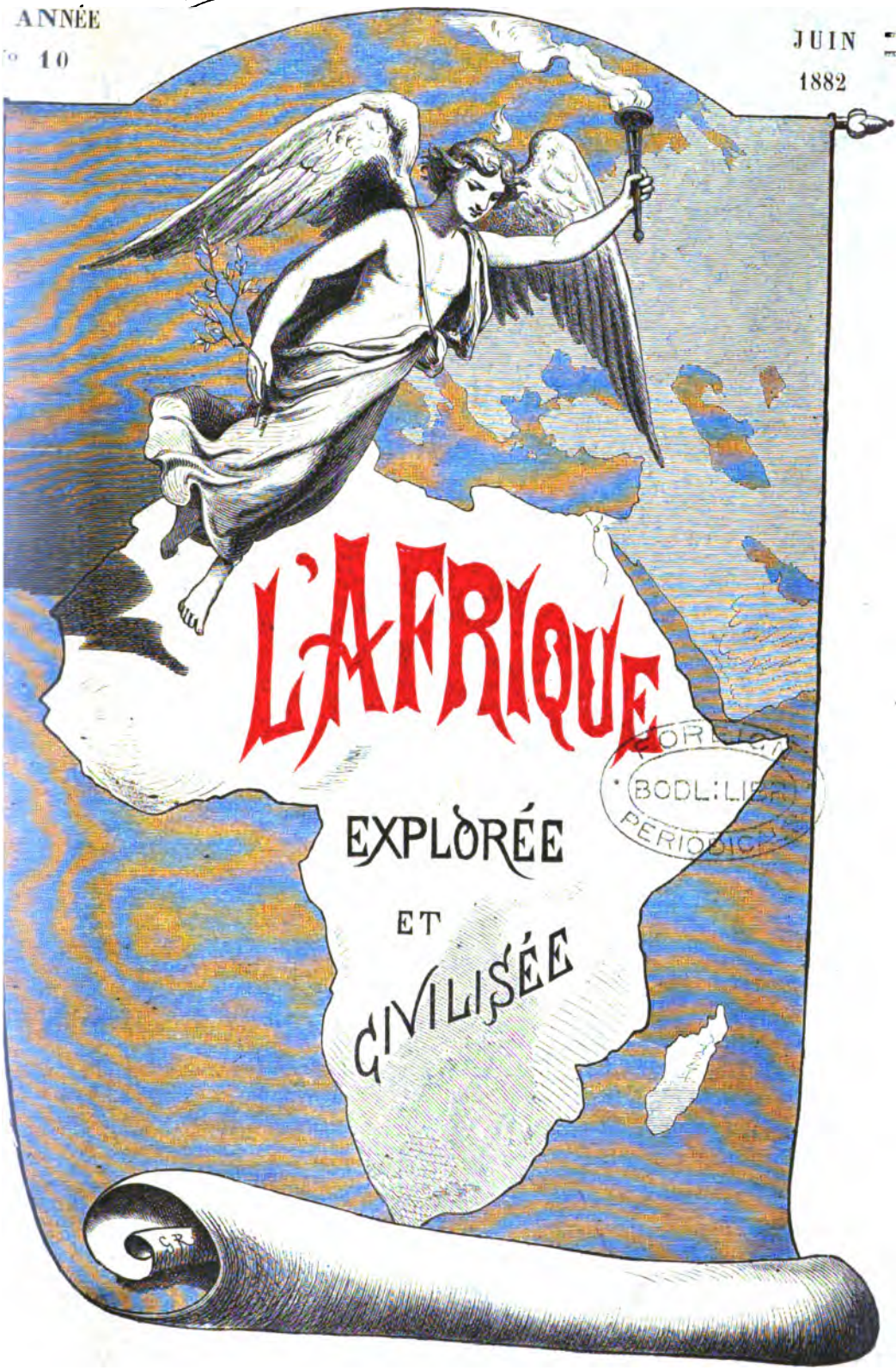
Relazione della Commissione della Camera di Commercio e del Club Africano di Napoli, sulla pesca della Madreperla da iniziarsi dagl' Italiani ad Assab. Napoli (Tipografia di Michele Capasso), 1881, in-8°, 19 p.

L'Afrique d'après les explorations modernes, par l'abbé Charles Rémy. Paris (Sandoz et Thuillier, 4, rue de Tournon) 1882, gr. in-8°, 20 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

ANNÉE
N° 10

JUIN
1882



BODL: LIBR.
PERIODICAL

JOURNAL MENSUEL

GENÈVE

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Thuillier, 4, rue de Tournon, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rome.
Berlin.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	Vienne.
Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.		

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

Bulletin bi-mensuel 221

Nouvelles complémentaires 237

Bibliographie :

Madagascar, von Sibree 239
Souvenirs de Madagascar, par H. Lacaze 239
Skizzen aus West-Afrika, von Dr Lenz 241
Le Maroc, par De Amicis 242
Projet d'exploration dans l'Afrique australe, par Lacroix 243
Une aventure à Tombouctou, par Prévost-Duclos 245
Carte du Congo, par le R. P. Augouard 246
Uebersicht von Büchner's Reise in Lunda, von Kiepert 246
L'Afrique, par l'abbé Ræmy 246
Études sur les côtes occidentales d'Afrique, par Chappet 247
Carte du Sud-Oranais, par Mac Carthy 247
Kabyles et Kroumirs, par Farine 247
Lexikon der Reisen und Entdeckungen, von Embacher 248
La France en Afrique, par Desvernine 248

Carte :

Bassin des Chotts algéro-tunisiens.

OUVRAGES REÇUS :

Dr E. Chappet. Études sur les côtes occidentales d'Afrique. Lyon (imprimerie générale) 1881, in-8°, 59 p.

O. Mac Carthy. Carte du Sud-Oranais et des parties limitrophes du Maroc : 1/600000, Paris, 1881.

De l'Atlantique au Niger par le Foutah-Djallon, carnet de voyage de Aimé Olivier, vicomte de Sanderval. Paris (P. Ducrocq) 1882, in-8°, 407 p. avec illust. et carte. 7 fr.

Ch. Farine. Kabyles et Kroumirs. Paris (P. Ducrocq) 1882, in-8°. 423 p. avec illustr. 7 fr.

Dr Friedrich Embacher. Lexikon der Reisen und Entdeckungen. Leipzig (Bibliographisches Institut) 1882, in-8°, 400 p., fr. 5.65.

Dr Joseph Chavanne. Karte von Central-Amerika und West-Indien. Wien (A. Hartleben) 1/6500000, fr. 5.35.

Paul M. Hauser. Das Klydoscop. Graphisches Tellurium und Darstellung der wirksamsten Anziehungs-Stellungen von Sonne und Mond zur Erde, für das Jahr 1882. Wien (A. Hartleben) 1882, in-8°, 20 fr. avec tableau.

Léon de Bisson. La Tripolitaine et la Tunisie. Paris (Ernest Leroux) 1881, in-16, 147 p.

Dr Philipp Paulitschke. Die Afrika-Literatur in der Zeit von 1500 bis 1750. Wien (Brockhausen und Bräuer) 1882, in-8°, 122 p.

P.-F. Desvernine. La France en Afrique et la colonisation rapide. Paris (Imprimerie Chaix) 1881, in-18, 8 p.

Aimé Olivier. Le Niger et le Soudan. In-8°, 4 p.

Edward Steere. Swahili exercises. London (George Bell and Sons) 1882, in-16, 183 p.

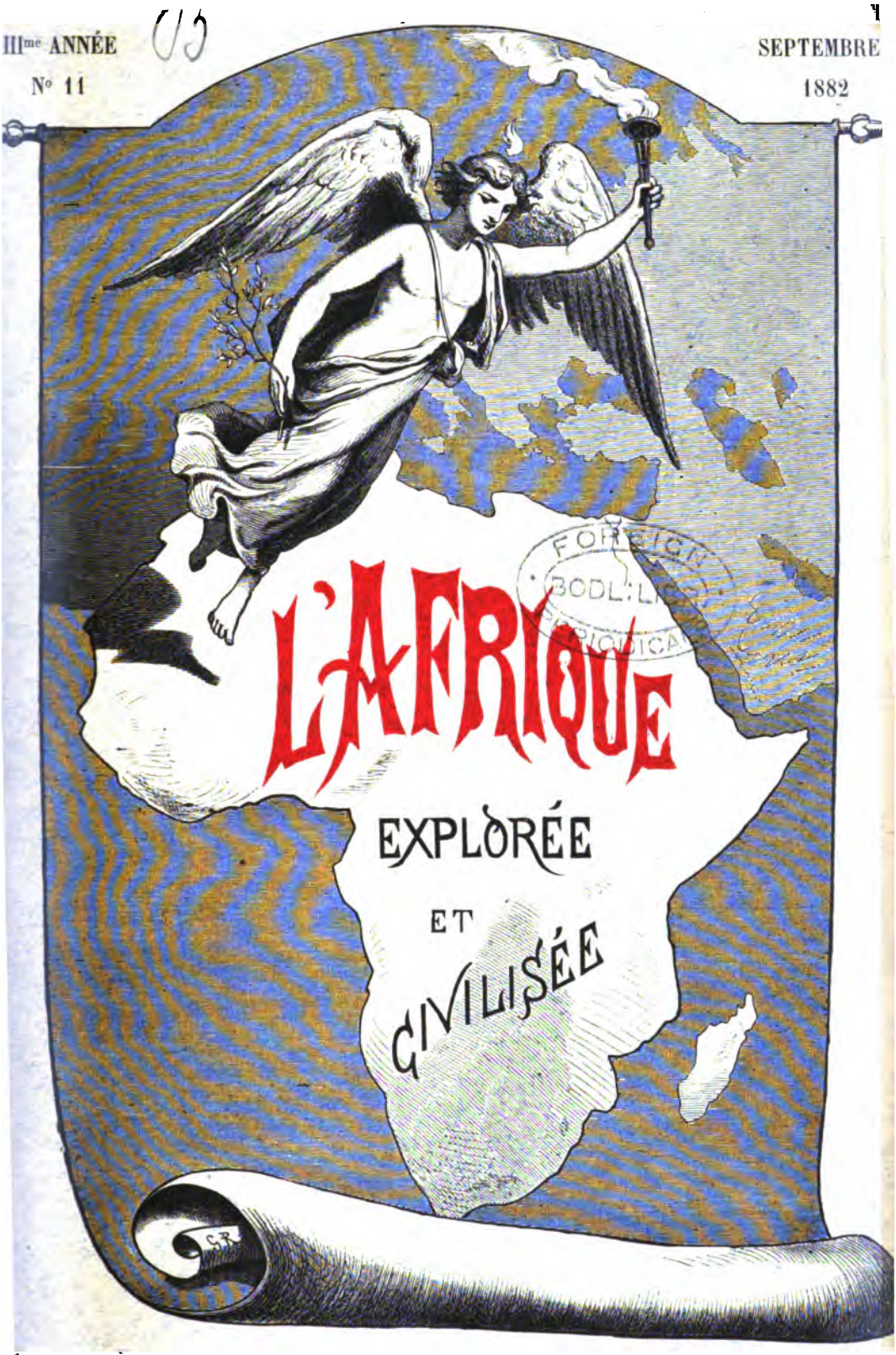
A.-J. Wauters. De Bruxelles à Karéma. Bruxelles (A.-N. LeBègue et Cie) 1882, in-16, 130 p.

R.-N. Cust. Notice of the Scholars who have contributed to the extension of our knowledge of the languages of Africa. (From the « Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, » vol. XIV. Part. 2). In-8°, 16 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IIIme ANNÉE
N° 11

SEPTEMBRE
1882



FOREIGN
BODL: LIB
PERIODICAL

JOURNAL MENSUEL

GENÈVE, J. SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules SANDOZ, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. SANDOZ et THUILLIER, 4, rue de Tournon, à Paris.

DELAGRAVE, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

MUQUARDT, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

DUMOLARD frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. MIZZI, rédacteur de l'*Économiste de Malte,* à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays.

OUVRAGES REÇUS :

V. Largeau. Le Sahara algérien. Deuxième édition, Paris (Hachette et Cie) 1881, in-18, 352 p. av. illust. et 3 cartes.

Ernest de Weber. Quatre ans au pays des Boers (1871-1875). Paris (Hachette et Cie) 1882, in-18, 386 p. av. illust. et carte.

Report of the year 1881 of the Society for the propagation of the gospel in foreign parts. Westminster (Society's office, 19 Delahay Street) 1882, in-8°, 191 p.

E. Cosson. Projet de création en Algérie et en Tunisie d'une mer intérieure. Extrait des Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences. Paris (Gauthier-Villars) 1882, in 4°, 52 p. et carte.

The last journal of the Rev. C.-A. Janson. Central African Mission. Occasional paper N° XIX, Westminster. (Office of the Universities mission) 1882, in-32, 40 p.

Publications de M. G. Rolland, ingénieur des mines : Observations météorologiques faites au Sahara en janvier, février, mars et avril 1880; in-8°, 16 p. — Le gisement de silex taillés d'El-Hassi (Sahara algérien), in 4°, 2 p. — Mission transsaharienne de Laghouat, El-Goléah, Ouargla, Biskra, in-8°, 10 p. — Le terrain crétacé du Sahara septentrional, in-8°, 44 p. avec pl. et carte.— Poissons, crabes et mollusques vivants rejetés par les puits artésiens jaillissant de l'Oued-Rir (Sahara de la province de Constantine), in-4°, 4 p. — Les grandes dunes de sable du Sahara, in-8°, 18 p. avec pl. — (Reproduit dans *La Nature*, n° du 3 juin 1882.)

Lucien Rabourdin. Algérie et Sahara. Les âges de pierre du Sahara central. Paris (Challamel aîné, Guillaumin et Cie) 1882, in-8°, 165 p. et carte.

Maurice Wahl. L'Algérie. Paris (Germer Baillière et Cie) 1882, in-8°, 344 p. 5 f.

Assab et les limites de la souveraineté turco-égyptienne dans la mer Rouge. Mémoire du gouvernement italien. Rome 1882, in-4°, 37 p. et 2 cartes. — Provvedimenti per la costituzione e l'ordinamento di una colonia italiana in Assab. Relazione ministeriale e disegno di legge presentati al parlamento italiano dal ministro degli affari esteri. In-4°, 66 p. et 2 cartes.

D. Felipe Ovilo y Canales. La mujer Marroqui. Madrid (Libreria de Fernando Fe) 1881, in-8°, 215 p. av. planches.

Les trois voyages de Mungo Park au Maroc et dans l'intérieur de l'Afrique (1787-1804) racontés par lui-même. Paris (Maurice Dreyfous), in-12, 284 p.

Joseph Spillmann. Vom Cap zum Zambesi. Freiburg im Breisgau (Herder'sche Verlagshandlung) 1882, in-8°, 432 p. av. illust. et cartes.

Paul Leroy-Beaulieu. De la colonisation chez les peuples modernes. Deuxième édition, Paris (Guillaumin et Cie) 1882, in-8°, 659 p. 9 f.

Conferenze tenutesi in Milano nel 1882 presso la Società d'esplorazione commerciale in Africa. Milano (Tipografia P.-B. Bellini e C.) 1882, in-8°, 264 p.

Routen der deutschen afrikanischen Expedition aufgenommen von Dr Kaiser 1880-1882, 1/750000, von Richard Kiepert.

Adrian Balbi's Allgemeine Erdbeschreibung. Siebente Auflage, vollkommen neu bearbeitet von Dr Joseph Chavanne, mit 400 Illustrationen und 150 Karten. Lief. 1 à 5, Wien (Hartleben), vollständig in 45 Lieferungen, 1 fr.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN TRIMESTRIEL 249

Nouvelles complémentaires 264

EXPÉDITIONS DE SAVORGNAN DE BRAZZA ENTRE L'OGÔOUÉ ET LE CONGO 270

BIBLIOGRAPHIE :

De l'Atlantique au Niger, par Aimé Olivier 280
La Tripolitaine et la Tunisie, par Léon de Bisson 281
Afrika-Literatur, von Dr Ph. Paulitschke 281
Swahili Exercises, by Edward Steere 282
De Bruxelles à Karéma, par A.-J. Wauters 282
Scholars who have contributed to the extension of our knowledge of the languages of Afrika, by R.-N. Cust 283
Le Sahara algérien, par V. Largeau 283
Quatre ans au pays des Boers, par E. de Weber 284
Création en Algérie d'une mer intérieure, par E. Cosson 285
Observations météorologiques, etc., par G. Rolland 285
L'Algérie, par M. Wahl 286
Algérie et Sahara, par L. Rabourdin 287
Assab : Documents officiels italiens 288

CARTE :

Itinéraires de Savorgnan de Brazza de l'Ogôoué au Congo et au Niari.

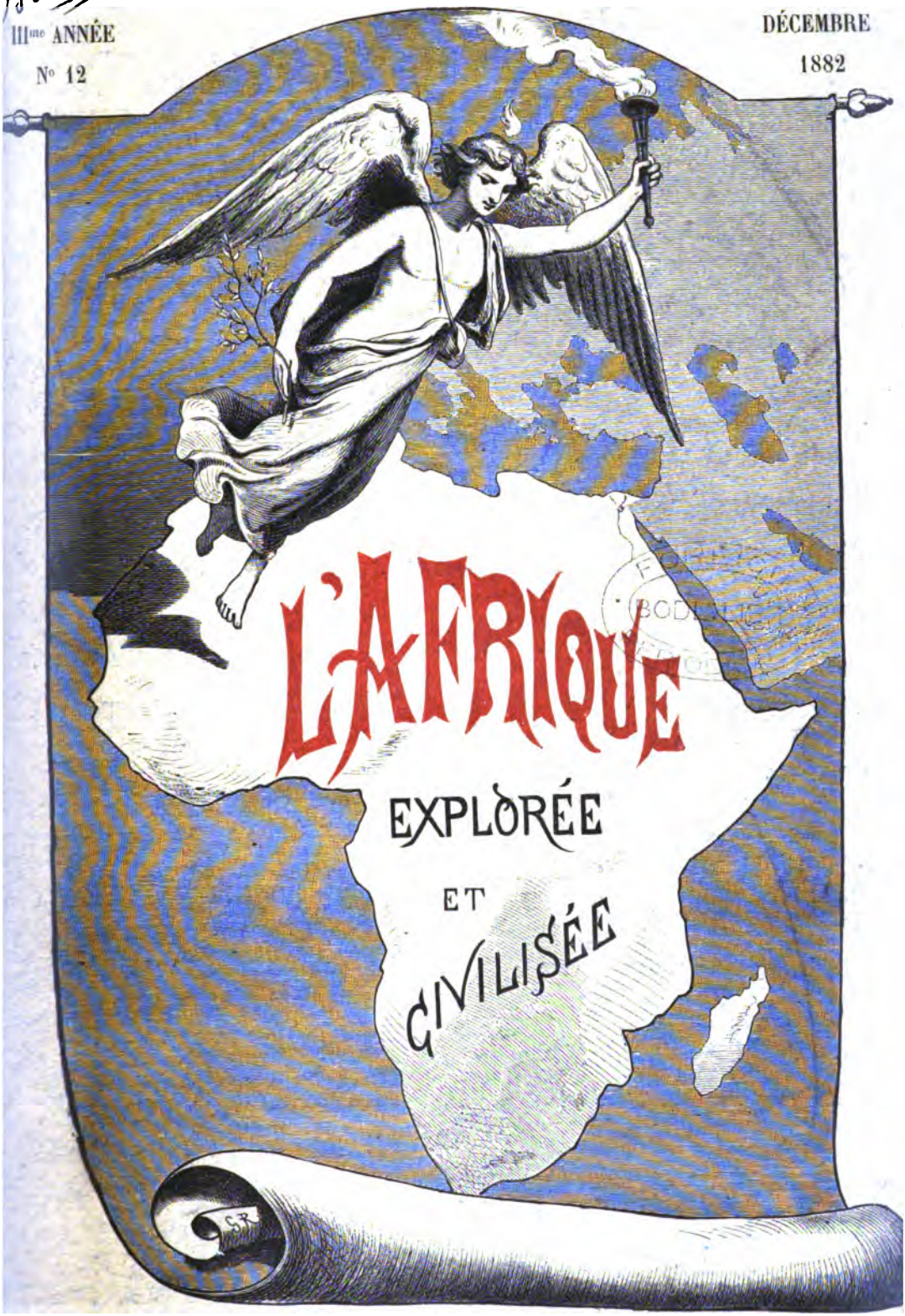
L'abondance des publications qui nous sont parvenues nous a obligés de supprimer, pour cette fois, la liste des périodiques que nous échangeons, et à placer celle des *Ouvrages reçus* à la troisième page de la couverture.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

Bodleian
N 3

IIIme ANNÉE
N° 12

DÉCEMBRE
1882



JOURNAL MENSUEL

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la rédaction au Directeur, **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse et de l'Allemagne.

Chez MM. Sandoz et Thuillier, 4, rue de Tournon, à Paris.

Delagrave, éditeur, 15, rue Soufflot, à Paris.

Muquardt, éditeur, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.

Dumolard frères, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.

A.-M. Mizzi, rédacteur de l'*Économiste de Malte*, à Malte.

Et chez les principaux libraires de tous pays

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rome.
Berlin.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Rouen.
Bruxelles.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	Vienne.
Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.		

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
France coloniale (Paris).
Le Sahara (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Institut géographique international (Berne).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Rivista Nuova (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN BI-MENSUEL 289

Nouvelles complémentaires 306

EXPÉDITION DE MM. POGGE ET WISSMANN A MUQUENGUÉ 311

CORRESPONDANCE :

Lettre du voyageur Schuver 317

BIBLIOGRAPHIE :

Ovilo y Canales. La Mujer marroqui 318
Mungo Park, Trois voyages 319
Spillmann, vom Cap zum Zambesi 319
Leroy-Beaulieu, Colonisation chez les peuples modernes 321
Conferenze tenutesi in Milano nel 1882 321
R. Kiepert, Routen der deutschen Expedition 322
Ardouin (du Mazet), Études algériennes 322
Derrecagaix, Les deux missions Flatters 323
Norris Newmann, With the Boers 324
R. Kiepert, Major von Mechow's Kuango-Reise 325
Dr E. Holub, Die Colonisation Afrikas 325

TABLE DES MATIÈRES DE LA TROISIÈME ANNÉE 327

OUVRAGES REÇUS :

Zweiundfünfzigster Jahres-Bericht der rheinischen Missions-Gesellschaft vom Jahre 1881. Barmen (J.-G. Wiemann) 1882, in-8°, 96 p.

Ardouin Du Mazet. Études algériennes. Paris (Guillaumin et Cie) 1882, in-8°, 365 p. 6 fr.

Twelfth Annual Report of the Woman's Foreign missionnary Society of the Presbyterian Church. Philadelphia, 1882, in-8°, 103 p.

V. Derrecagaix. Exploration du Sahara; les deux missions du lieutenant-colonel Flatters. Paris (Société de géographie) 1882, in-8°, 143 p. et carte.

Charles-L. Norris-Newman. With the Boers in the Transvaal and Orange Free State in 1880-81. London (W.-H. Allen et Co) 1882, in-8°, 387 p. avec plans et carte.

Richard Kiepert. Major von Mechow's Kuango-Reise. Karte 1/8000000.

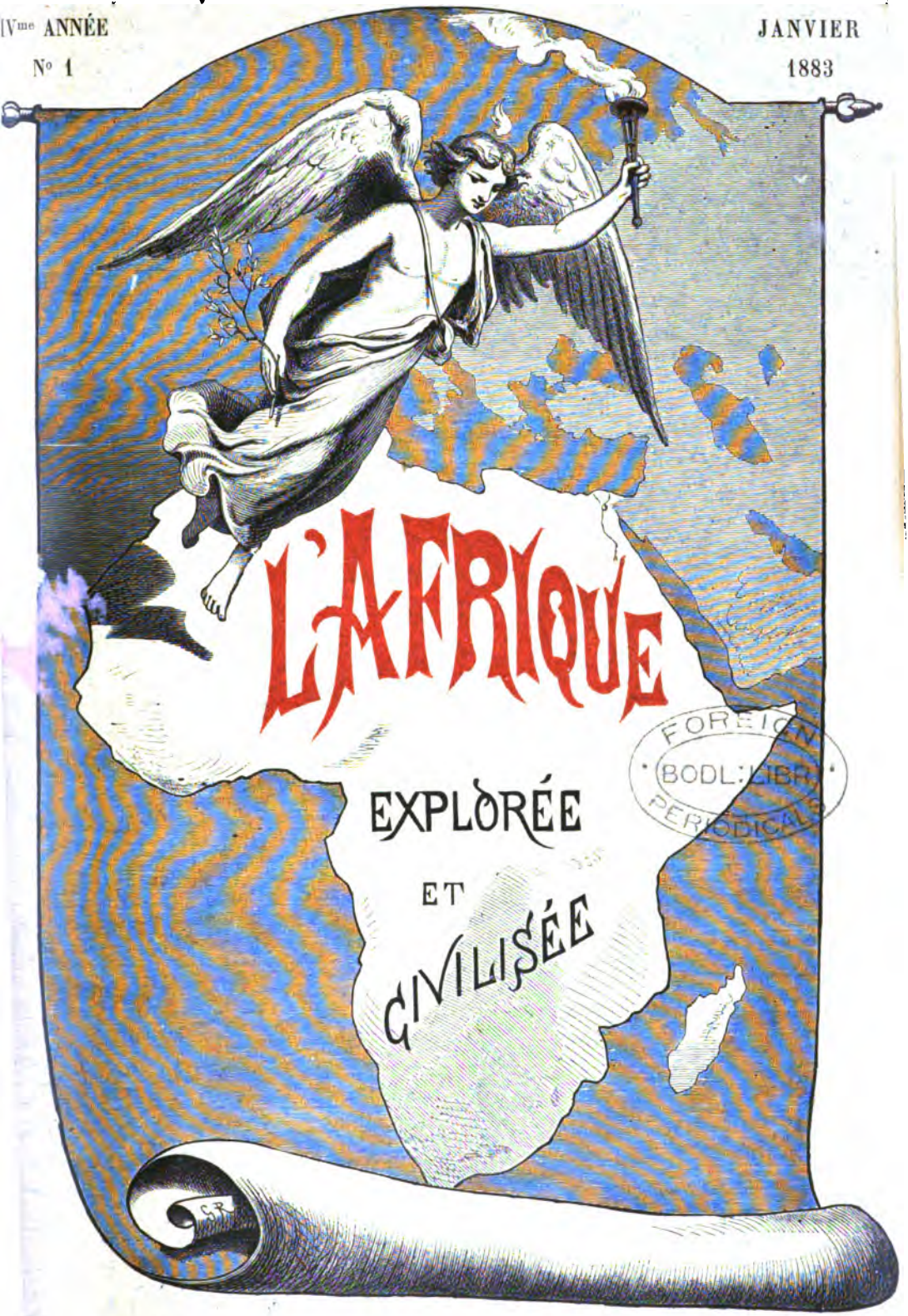
Adrian Balbi's Allgemeine Erdbeschreibung. Siebente Auflage, vollkommen neu bearbeitet von Dr Joseph Chavanne, mit 400 Illustrationen und 150 Karten. Lief. 6 à 10, Wien (Hartleben), vollständig in 45 Lieferungen, 1 fr.

Dr Emil Holub. Die Colonisation Afrikas. B. Die Englænder in Süd Afrika. II Der Export und Import des Caplandes. — Die Stellung des Arztes in den transoceanischen Gebieten. Vom Standpunkte der Erforschung und Civilisirung. 4. Heft. Wien (Alfred Hölder, k. k. Hof- und Universitäts-Buchhändler), 1882, in-8°, 24 et 23 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 1

JANVIER
1883



FOREIGN
BODL. LIBR.
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève et Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire à Leipzig.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche)
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.
Francfort s/M.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American missionary (New-York).
Foreign missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery reporter (Londres).
Aborigine's friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 3

Nouvelles complémentaires 17

L'ŒUVRE DE STANLEY AU CONGO ET L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE 22

CORRESPONDANCE :

Lettre du nègre Ali-Mahoom 30

BIBLIOGRAPHIE :

Jean Lux, Trois mois en Tunisie 32
Emile Jonveaux, Deux ans dans l'Afrique orientale 32
Assab, Documenti diplomatici 33
Assab, par Carlo de Amezaga 33
Cirenaïca, par Giuseppe Haimann 33
Emil Holub, Sieben Jahre in Afrika 34
Emil Holub und A. v. Pelzen, Beiträge zur Ornithologie Süd-Afrikas. 34
A. Brière, Lettres sur le Trans-Saharien 36
Edmondo de Amicis, Marokko 36

CARTE :

Possessions des Européens et stations civilisatrices.

OUVRAGES REÇUS :

Statuts de la Société française et africaine d'encouragement. Paris (Imprimerie Chaix) 1882, in-8°, 8 p.

Jean Lux. Trois mois en Tunisie; journal d'un volontaire. Paris (Auguste Ghio) 1882, in-8°, 201 p. 3 fr. 50.

Emile Jonveaux. Deux ans dans l'Afrique orientale. Tours (Alfred Mame et Fils) 1881, in-8°, 207 p. av. illust. et 2 cartes.

Carlo de Amezaga. Assab. Roma (Giuseppe Civelli) 1880, in-8°, 57 p. av. pl. et 3 cartes, 3 fr.

Giuseppe Haimann. Cirenaïca. Roma (Giuseppe Civelli) 1882, in-8°, 141 p. avec illust. et carte, 4 fr.

Assab. Documenti diplomatici presentate alla Camera dal ministro degli affari esteri (Mancini) nella tornata del 12 giugno 1882; in-4°, 227 p. et carte.

Central African Mission. Report of anniversary services and meeting, 1882. Westminster. In-18, 50 p.

Le secret de l'Association internationale africaine, par le major X. Bruxelles (C. Muquardt), 1882, in-8°, 15 p.

Adrian Balbi's. Allgemeine Erdbeschreibung. Siebente Auflage, vollkommen neu bearbeitet von Dr Joseph Chavanne, mit 400 Illustrationen und 150 Karten. Lief. 11-16. Wien (Hartleben), vollständig in 45 Lieferungen, 1 fr.

Dr Emil Holub. Sieben Jahre in Süd-Afrika. Wien (Alfred Hölder) 1881, 2 Bände, in-8°, mit 235 Original-Holzschnitten und 4 Karten, 528 et 532 p.

Dr Emil Holub und Aug. von Pelzen. Beiträge zur Ornithologie Süd-Afrikas. Wien (Alfred Hölder) 1882, in-8°, mit 2 Tafeln in Farbendruck, Holzschnitten und 32 Zinkographien, und einer Karte, 384 p.

Dix brochures du Dr Holub se rapportant à ses voyages en Afrique.

A. Brière. Lettres sur le Trans-Saharien. Paris (Bureaux du Journal la Réforme des chemins de fer, 10, Chaussée d'Antin) 1881, in-8°, 43 p.

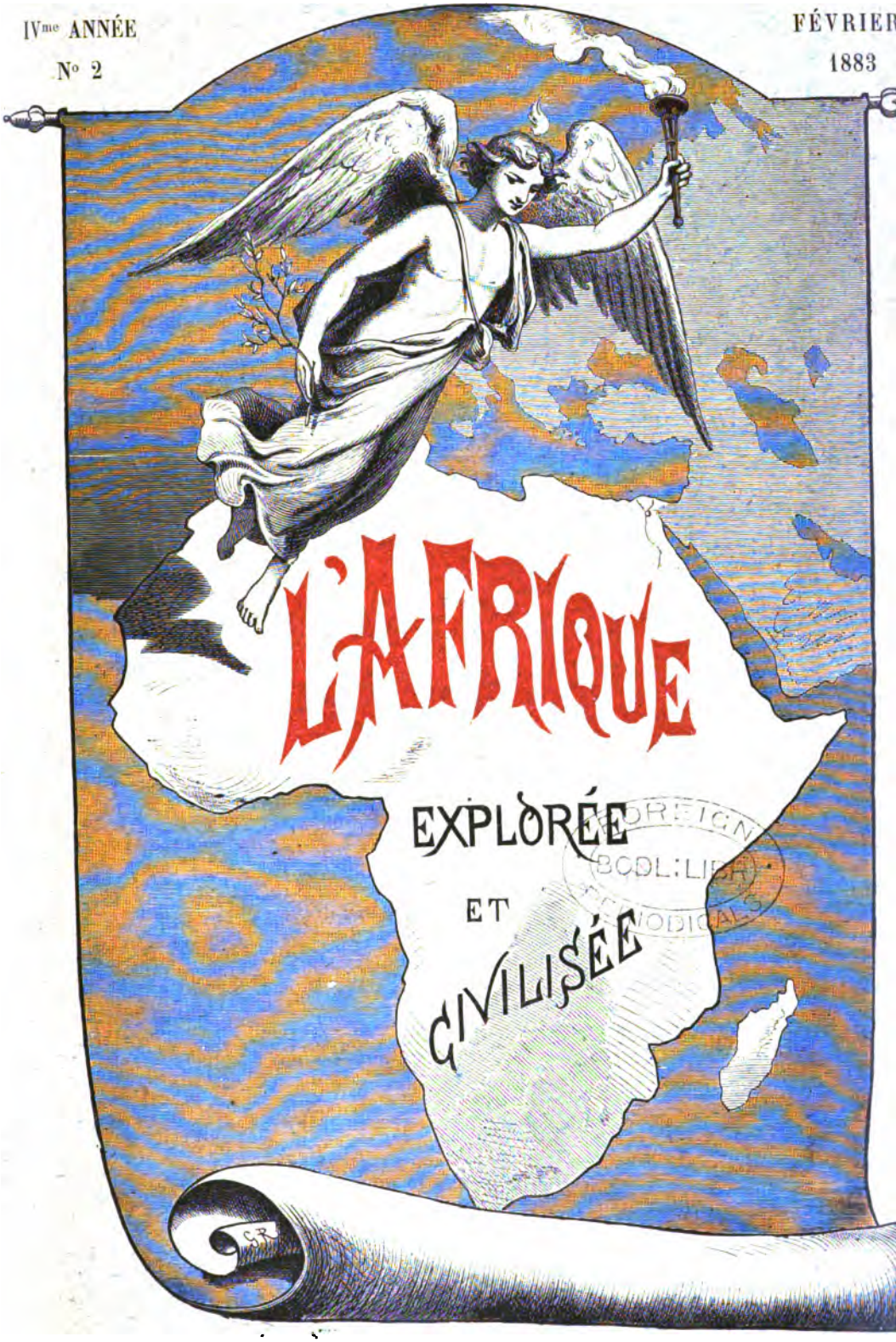
J. Farngruber. Aus dem Pharaonenlande. Würzbourg et Vienne (Leo Woerl), in-8°, avec illustr., 339 p.

L'Association internationale africaine et le Comité d'études du Haut-Congo, par un de leurs coopérateurs. Bruxelles (Institut national de géographie) 1882, in-8°, 32 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 2

FÉVRIER
1883



FOREIGN
BODL:LIBR
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève et Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.
Francfort s/M.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Giornale delle Colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 37

Nouvelles complémentaires 47

QUELQUES MOTS SUR LA COLONISATION EUROPÉENNE EN AFRIQUE, A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. PAUL LEROY-BEAULIEU SUR LA COLONISATION 51

CORRESPONDANCE :

Lettre de Khartoum, du voyageur Schuver 62

BIBLIOGRAPHIE :

L'Algérie, par Paul Gaffarel 63

OUVRAGES REÇUS :

Paul Gaffarel. L'Algérie. Paris (Firmin Didot & Cie) 1883, in-4°, 708 p. 3 cartes, 4 chromolithographies et plus de 200 gravures sur bois. Fr. 30.

George Pearse. The Kabyles. London (Morgan & Scott), in-8°, 40 p. et 2 cartes.

Emil Holub. Eine Culturskizze des Marutse-Mambunda-Reiches in Süd-Central-Afrika. Wien (Gerold & Cie), 1879, in-8°, 210 p., illustr.

Emile De Laveleye. Les Français, les Anglais et le Comité international sur le Congo. Bruxelles (C. Muquardt). Paris (Challamel aîné), 1883, in-8°, 29 p. et carte.

Joseph Chavanne. Afrikas Ströme und Flüsse. Wien, Pesth, Leipzig (A. Hartleben), 1883, in-8°, 229 p. et carte. Fr. 3. 75.

La Societa d'Esplorazione commerciale in Africa. Storia, spedizioni e progetti. Milano, 1883, in-8°, 14 p.

Richard Kiepert. Der Wala Fluss, aufgenommen von Dr R. Bœhm und P. Reichard. Karte 1/1000000. 1883.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

7me ANNÉE
N° 3

MARS
1883

L'AFRIQUE

EXPLORÉE ET CIVILISÉE

FOREIGN
BODL: LIBR.
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève et Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill. 57/59. à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.
Francfort s/M.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 65
Nouvelles complémentaires 77

VOYAGE DU LIEUTENANT WISSMANN A TRAVERS L'AFRIQUE 81

L'ÉMIGRATION ITALIENNE EN AFRIQUE 87

BIBLIOGRAPHIE :

J. Fahrngruber. Aus dem Pharaonenlande 89
George Pearse. The Kabyles 90
Josef Chavanne. Afrikas Ströme und Flüsse 91
J. de Chambrier. Du Jura à l'Atlas 92

CARTE :

Itinéraire de Wissmann à travers l'Afrique.

OUVRAGES REÇUS :

Societa geografica italiana. — Terzo congresso geografico internazionale, tenuto a Venezia, dal 15 al 22 settembre 1881. Volume primo. Notizie e rendiconti. — Roma 1882, in-8°, 404 p.

Societa geografica italiana. — Statistica della emigrazione italiana all'estero nel 1881. — Roma, 1882, gr. in-8°, XLIII et 269 p.

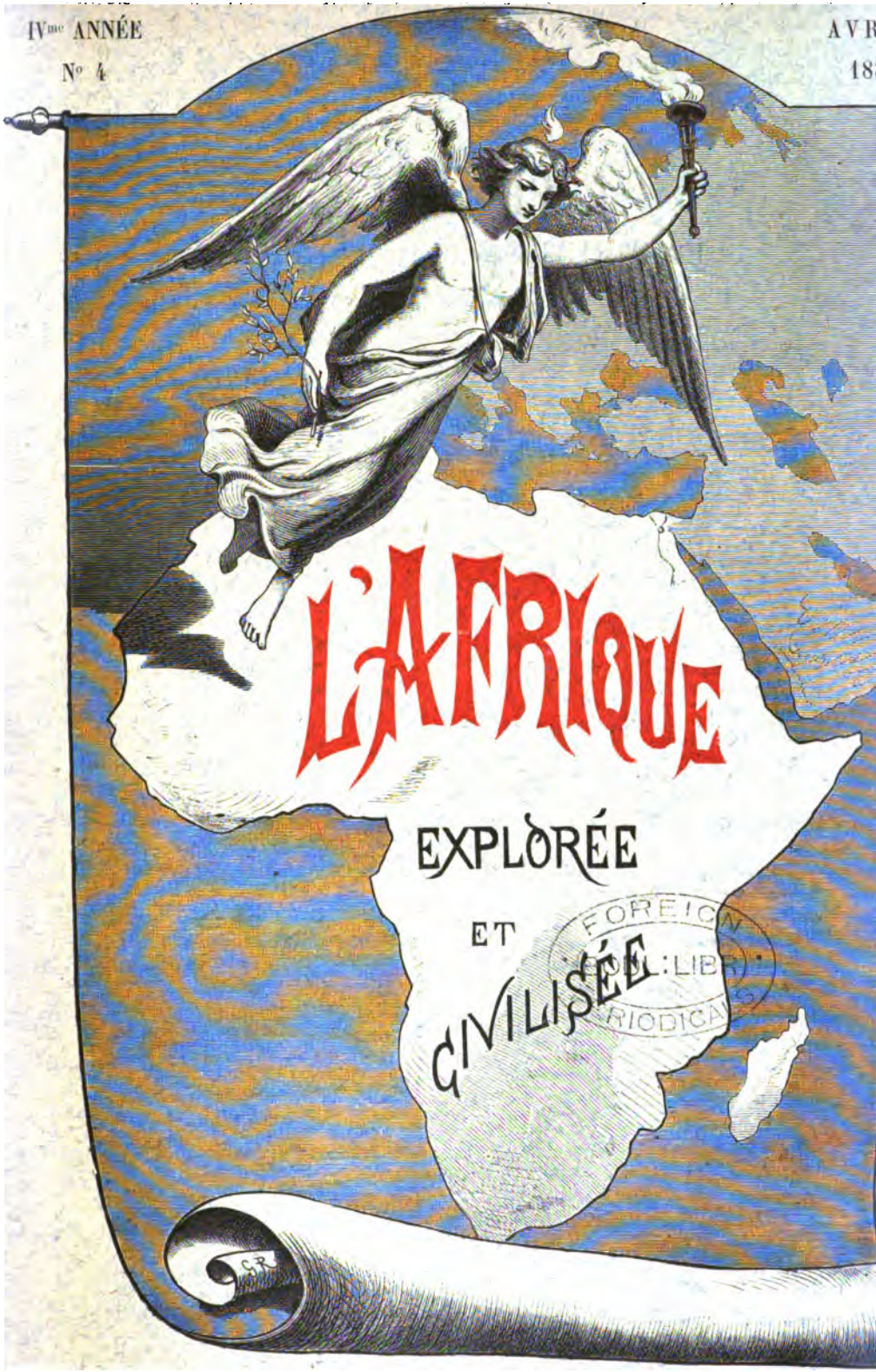
J. de Chambrier. Un peu partout. Du Jura à l'Atlas. — Paris (Sandoz et Thuillier), 1883, in-12, 360 p. Fr. 3. 50.

Société de géographie de Lisbonne. La question du Zaïre. Droits du Portugal. Memorandum. Édition française. — Lisbonne (impr. Lallemant frères), 1883, in-8°, 80 p.

Émile de Laveleye. L'Afrique centrale et la Conférence géographique de Bruxelles. — Bruxelles, 1878, in-12, 220 p. et 2 cartes.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 4
AVR
188



JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy et de Loanda.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne et de Loanda.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève et Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.
Francfort s/M.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio. e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 93

Nouvelles complémentaires 104

EXPLORATIONS DU Dr JUNKER SUR LE HAUT OUELLÉ 106

BIBLIOGRAPHIE :

La question du Zaïre. Droits du Portugal 113

Josef Chavanne. Afrika im Lichte unserer Tage 114

Les églises monolithes de la ville de Lalibéla, par A. Raffray 115

CARTE :

Explorations du Dr Junker sur le haut Ouellé.

OUVRAGES REÇUS :

Afrika im Lichte unserer Tage. — Bodengestalt und geologischer Bau, von Josef Chavanne. — Wien, Pest, Leipzig (A. Hartleben), 1881, in-12, 184 p. et carte. Fr. 3. 75.

Pogge's und Wissmann's Reise, von Kimbundu nach Njangwe. 1880-1881. 1/4,000,000 Karte. — Beilage zum Globus. (Lith. Anst. v. Leop. Kraatz) Berlin.

Ile de la Réunion, d'après la carte de M. L. Maillard et plusieurs plans parcellaires. — Revue et augmentée par R. M. et A. M. G. — Paris et St-Denis (Réunion), 1883. Carte au 1/200,000. (Gravée par L. Sonnet, 99, boulevard St-Germain.)

Les églises monolithes de la ville de Lalibéla (Abyssinie), par Achille Raffray. — Album gr. in-4° de 20 planches lithogr. et 14 p. de texte. — Paris (Vve A. Morel et Cie), 1882. Fr. 30.

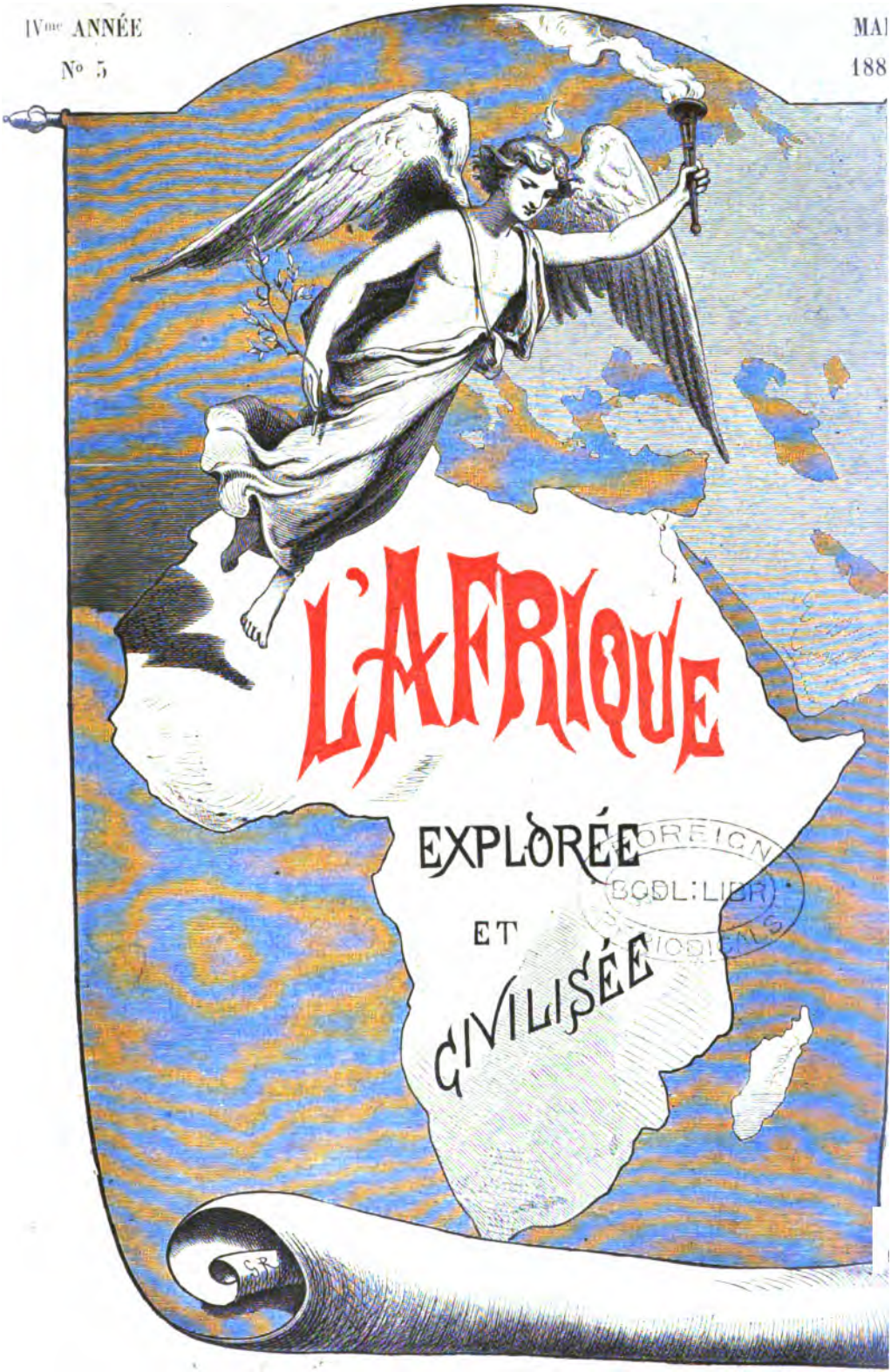
L'Algérie. — Impressions de voyage (1873 et 1881), par J.-J. Clamageran, sénateur. 2e édit. — Paris (Germer-Baillière et Ce), 1883. In-18, 424 p. Fr. 3. 50.

Algérie et Sahara. Le général Margueritte, par le général Philebert. — Paris (Direct. du *Spectateur militaire*, 39, rue de Grenelle), 1882, in-8°, 468 p. Fr. 7. 50.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 5

MAI
188



FOREIGN
BODL: LIBR.
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève et Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Halle.	Lisbonne.	Marseille.	New-York.	Rome.
Berlin.	Hambourg.	Loanda.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Iéna.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.
Francforts/M.	Lille.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.	

Sociétés de géographie commerciale.

Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

Bulletin mensuel 117

Nouvelles complémentaires 136

Explorations du Dr Junker sur le haut Ouellé (suite et fin) .. 140

Bibliographie :

Societa d'esplorazione commerciale in Africa 145

Émile de Laveleye. L'Afrique centrale et la Conférence de Bruxelles. 145

Carte de l'île de la Réunion 146

J.-J. Clamageran. L'Algérie 146

Philebert. Algérie et Sahara. Le général Margueritte 147

L. van Deventer. La Hollande et la baie de Delagoa 147

Pigeonneau. L'avenir commercial de la France en Afrique 148

OUVRAGES REÇUS :

La Hollande et la baie de Delagoa, par M. L. van Deventer. — La Haye (Martinus Nijhoff), 1883, in-8°, 80 p. Fr. 2. 70.

Adrian Balbi's allgemeine Erdbeschreibung. Siebente Auflage. Vollkommen neu bearbeitet von Dr Josef Chavanne, mit 400 Illust. und 150 Karten. — Wien, Pest, Leipzig (A. Hartleben), gr. in-8°. Lieferungen 17-24. Fr. 1 (par livraison).

L'avenir commercial de la France en Afrique. Conférence par M. Pigeonneau. — Paris (Ve Eug. Belin et fils), 1882, in-8°, 16 p. et carte.

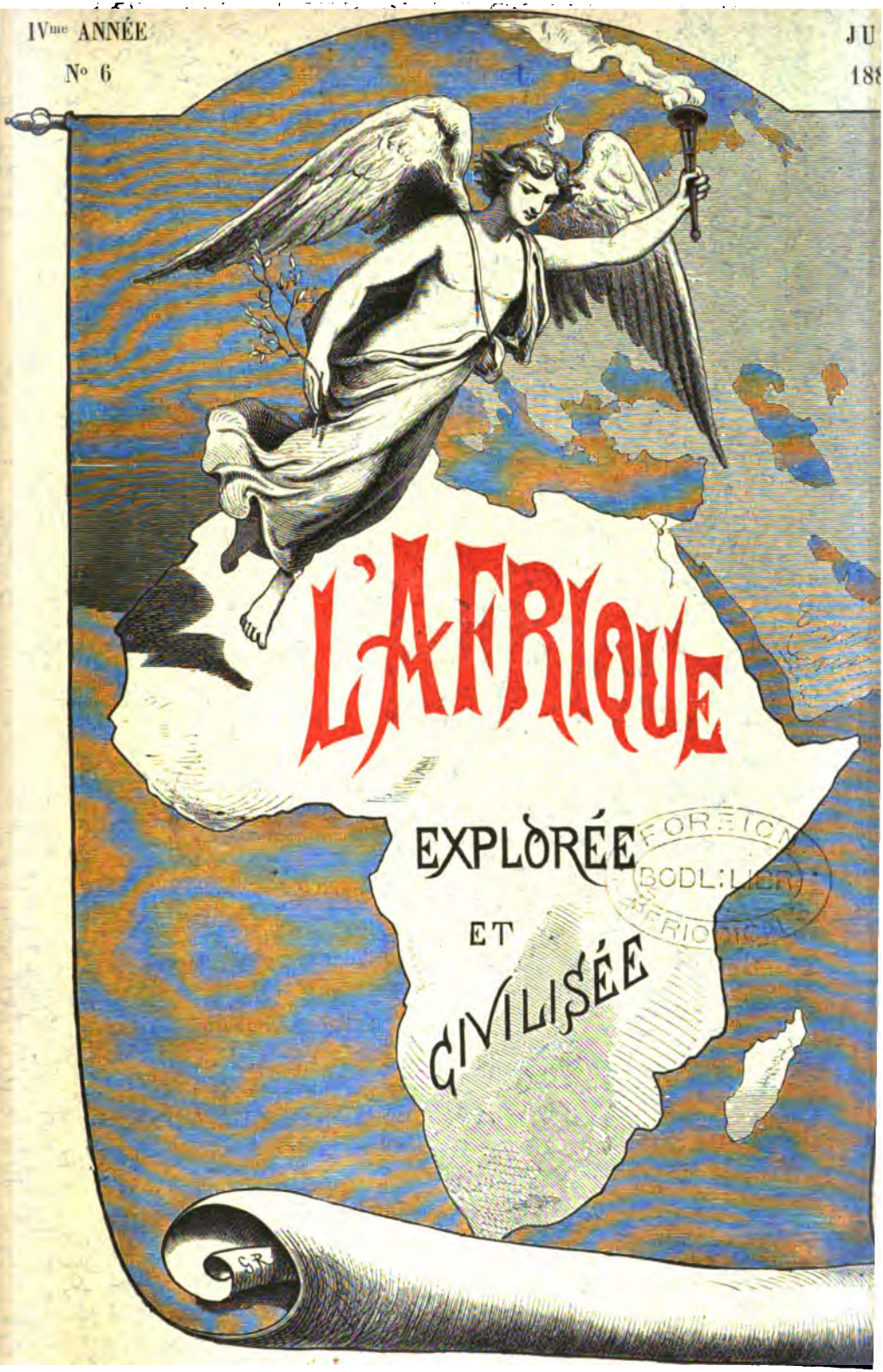
Prof. A. Brunialti. — Scoperte, commerci, colonie degli Europei nei bacini dell' Ogoué e del Congo. — Roma (Giuseppe Civili, via del Mercede, 9), 1883, in-8°, 19 p.

Congrès national des Sociétés françaises de géographie. 4me session. Lyon, 1881. Compte rendu des séances. — Lyon (Soc. de géogr., 6, rue de l'Hôpital), 1882, in-8°, 410 p. et cartes.

Meine Mission nach Abessinien, von Gerhard Rohlfs. — Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1883, in-8°, 348 p. avec gravures et carte. Fr. 16.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE JU
N° 6 188



FOREIGN
BODL: LIBR.
AFRICA

JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **aura droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève et Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers. Berlin. Brême. Bruxelles. Francfort s/M. Halle. Hambourg. Iéna. Lille. Lisbonne. Lyon. Madrid. Marseille. Montpellier. Mozambique. Nancy. New-York. Oran. Paris. Rochefort. Rome. Rouen. Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 149
Nouvelles complémentaires 163

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR (1er article) 167
CORRESPONDANCE DE KHARTOUM 170

BIBLIOGRAPHIE :

Meine Mission nach Abessinien, von Rohlfs 173
Léon Michel, Tunis 174
Charles Buet, Madagascar 175
Souvenirs de l'expédition de Tunisie, par Girard 176

OUVRAGES REÇUS :

Ed. Robert Flegel's Reise von Eggan nach Bida, und von dort über Keffi nach Loko, 1881, von Richard Kiepert. Karte 1/600000.

Sociedade de geographia de Lisboa. A questao do meridiano universal. Parecer da secçao de nautica relator J.-B. Ferreira d'Almeida. — Lisboa 1883, in-8°, 45 p.

Livres sur l'Afrique. Catalogue de la librairie de Martinus Nijhoff, à la Haye (Nobelstraat 18). N° 171, octobre 1882, in-8°, 26 p.

Léon Michel. Tunis. 2me édition.— Paris (Garnier frères), 1883, in-12, 314 p. Fr. 3,

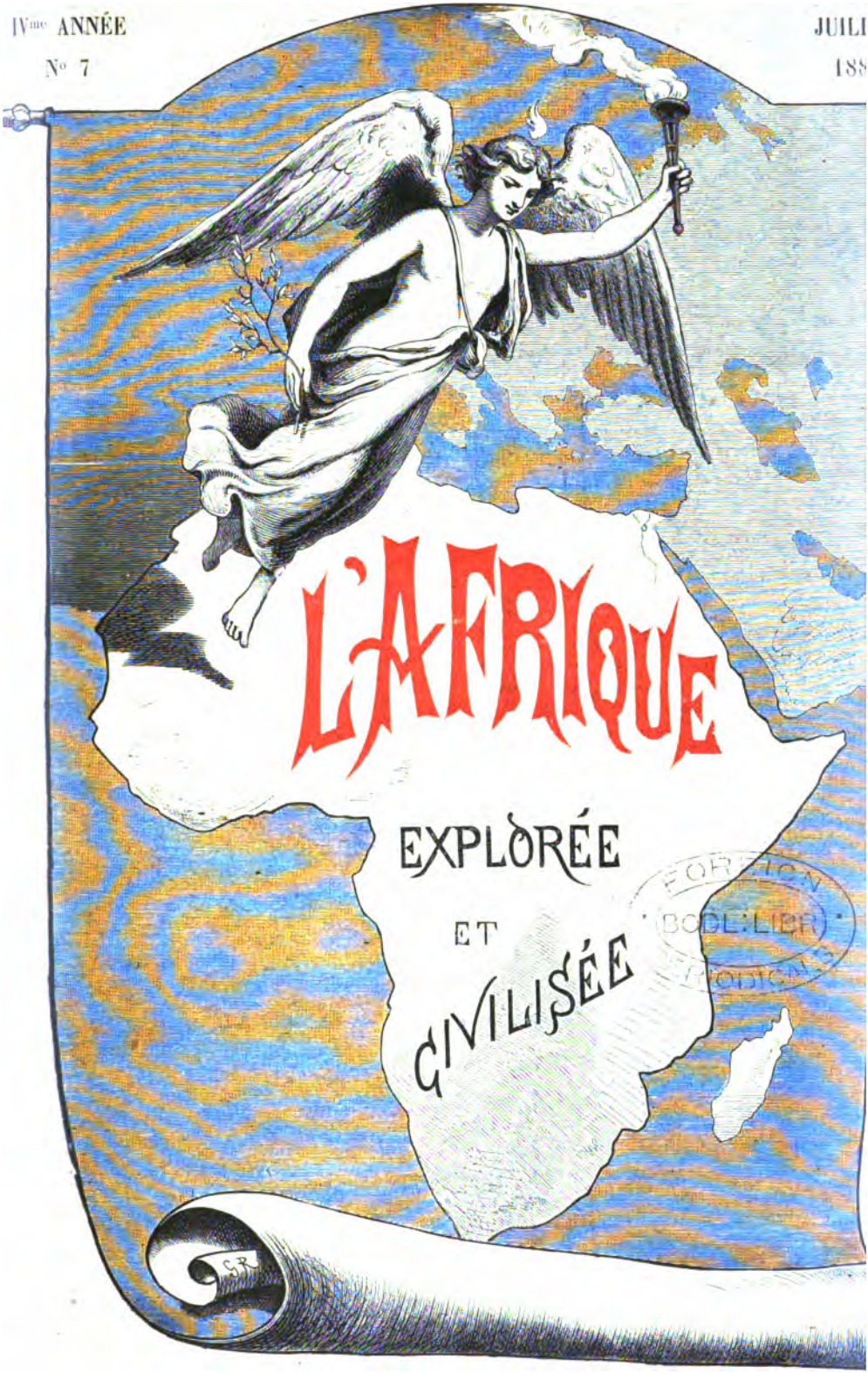
Charles Buet. Madagascar, la reine des îles africaines. — Paris (Victor Palmé). 1883, in-8°, 391 p., avec gravures. Fr. 6.

Souvenirs de l'expédition de Tunisie, par M. B. Girard. — Paris (Berger-Levrault et Ce), 1883, in-8°, 56 p. Fr. 2.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 7

JUILI
188


L'AFRIQUE
EXPLORÉE
ET
CIVILISÉE

FOREIGN
BODL: LIBR
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève ou à Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers. Francfort s/M. Lille. Marseille. New-York. Rome.
Berlin. Halle. Lisbonne. Montpellier. Oran. Rouen.
Brême. Hambourg. Lyon. Mozambique. Paris. Vienne.
Bruxelles. Iéna. Madrid. Nancy. Rochefort.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Sócieta africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 177

Nouvelles complémentaires 186

L'ESCLAVAGE A MADAGASCAR (Suite et fin) 197

NOTE SUR LA CARTE DE LA SÉNÉGAMBIE AU NIGER 190

CORRESPONDANCE :

Lettre de Lisbonne sur les travailleurs engagés pour Saint-Thomas 198

BIBLIOGRAPHIE :

Société française et africaine d'encouragement 200

CARTE :

Routes suivies par des Européens entre la côte de Sénégambie et le Niger.

OUVRAGES REÇUS :

Voyage extravagant mais véridique d'Alger au Cap, exécuté par huit personnages de fantaisie et leur suite, raconté par Julien Vinson et Paul Dive. Paris (Dreyfus), 1882, in-12°, 300 p.

Société française et africaine d'encouragement. Rapport annuel. Paris (Impr. Chaix), 1883, in-8°, 12 p.

Travaux de l'association des sociétés suisses de géographie, dans sa seconde session, à Genève, les 29, 30 et 31 août 1882. Genève (Soc. de géogr.), 1883, in-8°, 206 pages et cartes. Fr. 4.

Joseph Vallot. Etude sur la flore du Sénégal. Paris (Jacques Lechevalier), 1883, 1er fasc. gr. in-8°, 80 p. et carte. Fr. 4.

Afrika als Handelsgebiet. West-Sud-und Ost-Afrika, von Fritz Robert. Wien (Karl Gerold's Sohn), 1883, in-8°, 350 p.

Le Congo. Article du *Courrier des États-Unis* et réponse d'un membre de l'Association internationale africaine. Bruxelles (Typ. Guyot, 12 rue Pachéco), 1883, in-8°, 17 p.

Madagascar, Slavery and Christianity, by Robert Needham Cust. London (Wells Gardner, Darton and C°, 2, Paternoster Buildings, E. C.), 1883, in-8°, 8 p.

Suite aux Lettres sur le Transsaharien, publiées par A. Brière. (Chez l'auteur, percepteur à Sus-Saint-Léger, Pas-de-Calais). 1883, in-8°, 56 p.

Adrian Balbi's Allgemeine Erdbeschreibung. Vollkommen neu bearbeitet v. Dr Josef Chavanne. Lief. 25-30. Wien (Hartleben), in-8°, mit Illustr. und Karten.

Reiseberichte von Richard Brenner über die Expedition nach Ostafrika (1870-71) an das kaufm. Directorium in St. Gallen; in-4°, 122 p.

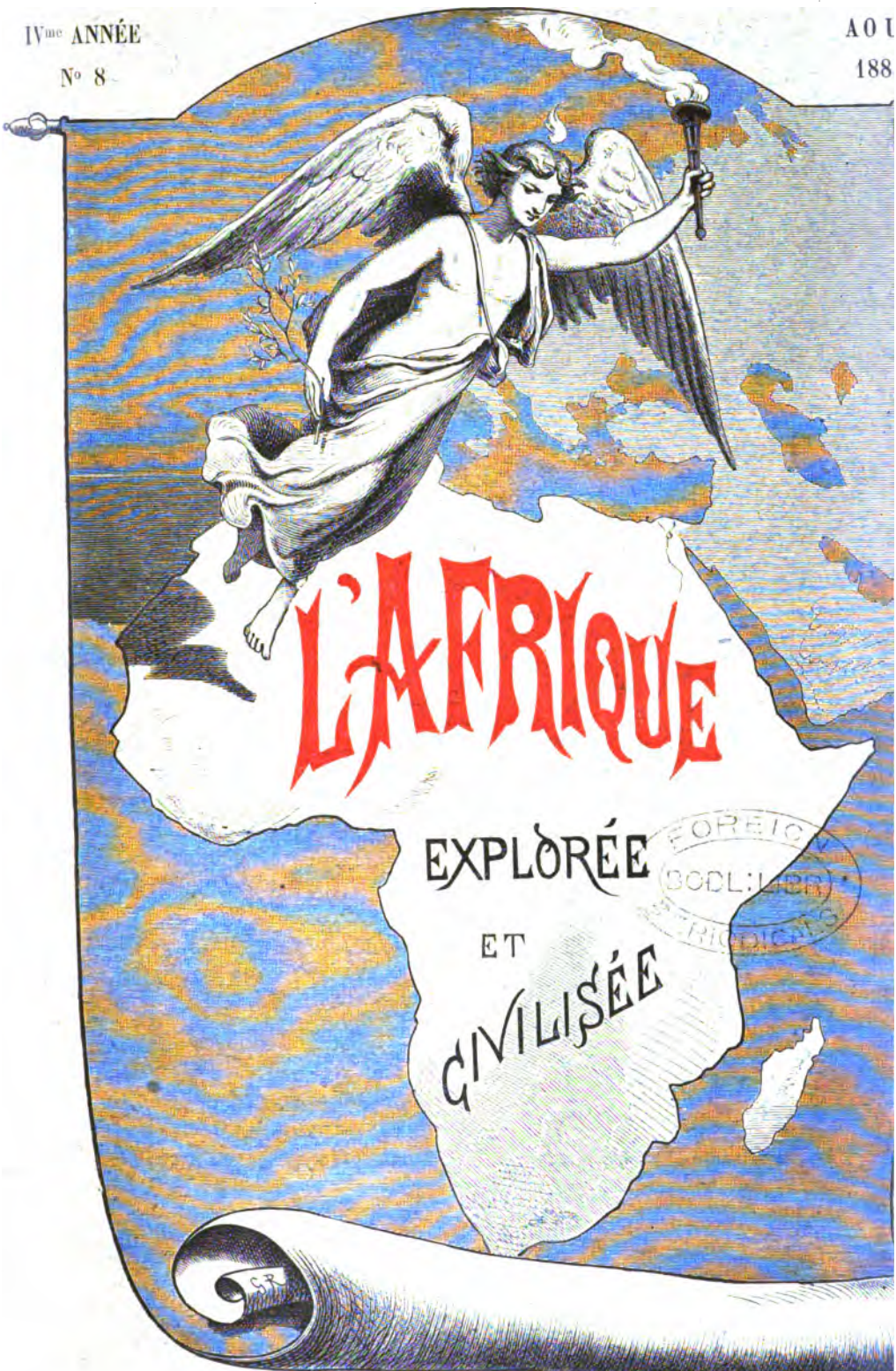
Die kaufmännische Corporation und das kaufmännische Directorium in St. Gallen in den Jahren 1864-1880. St. Gallen, 1882, in-4°, 99 p.

Abyssinien und die übrigen Gebiete der Ostküste Afrikas, von prof. Dr R. Hartmann. Leipzig (G. Freytag), und Prag (F. Tempsky), 1883, in-12°, 304 p. avec gravures. Fr. 1. 25.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 8

AOU
188


L'AFRIQUE
EXPLORÉE
ET
CIVILISÉE

FOREIGN
BODL: LIBR.
PERIODICALS

JOURNAL MENSUEL
JULES SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève ou à Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr. 3/4, à Hambourg.
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers. Francfort s/M. Lille. Marseille. New-York. Rome.
Berlin. Halle. Lisbonne. Montpellier. Oran. Rouen.
Brême. Hambourg. Lyon. Mozambique. Paris. Vienne.
Bruxelles. Iéna. Madrid. Nancy. Rochefort.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 201
Nouvelles complémentaires 212

LA PART DES SUISSES DANS L'EXPLORATION ET LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE 215

CORRESPONDANCE :

Question des travailleurs engagés pour Saint-Thomas 229
Abandon du Darfour par l'Égypte 230

BIBLIOGRAPHIE :

Voyage extravagant, mais véridique, d'Alger au Cap, par Julien Vinson et Paul Dive 231
Études sur la Flore du Sénégal, par Joseph Vallot 231
Abyssinien und die ubrigen Gebiete der Ostküste Afrikas, von prof. Dr R. Hartmann 232

OUVRAGES REÇUS :

Denis de Rivoyre. Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah. Paris (Plon et Ce), 1883, in-12, 292 p. avec gravures et carte. Fr. 4.

The water highways of the interior of Africa, with notes on slave hunting and the means of its suppression, by James Stevenson. Glascow (James Maclehose & Sons), 1883, in-8°, 28 p. et cartes.

Beiträge zur Kenntnis Madagaskars.—I. Madagaskar und das Hovareich. Vortrag, von J. Audebert. Berlin (Ferd. Dummler), 1883, in-8°, 64 p. Fr. 1,60.

IV u. V. Jahresberichte der Geographischen Gesellschaft in Bern 1881-82-83 mit Karten. Bern (B. F. Haller), 1882 et 1883, 2 vol. in-8°.

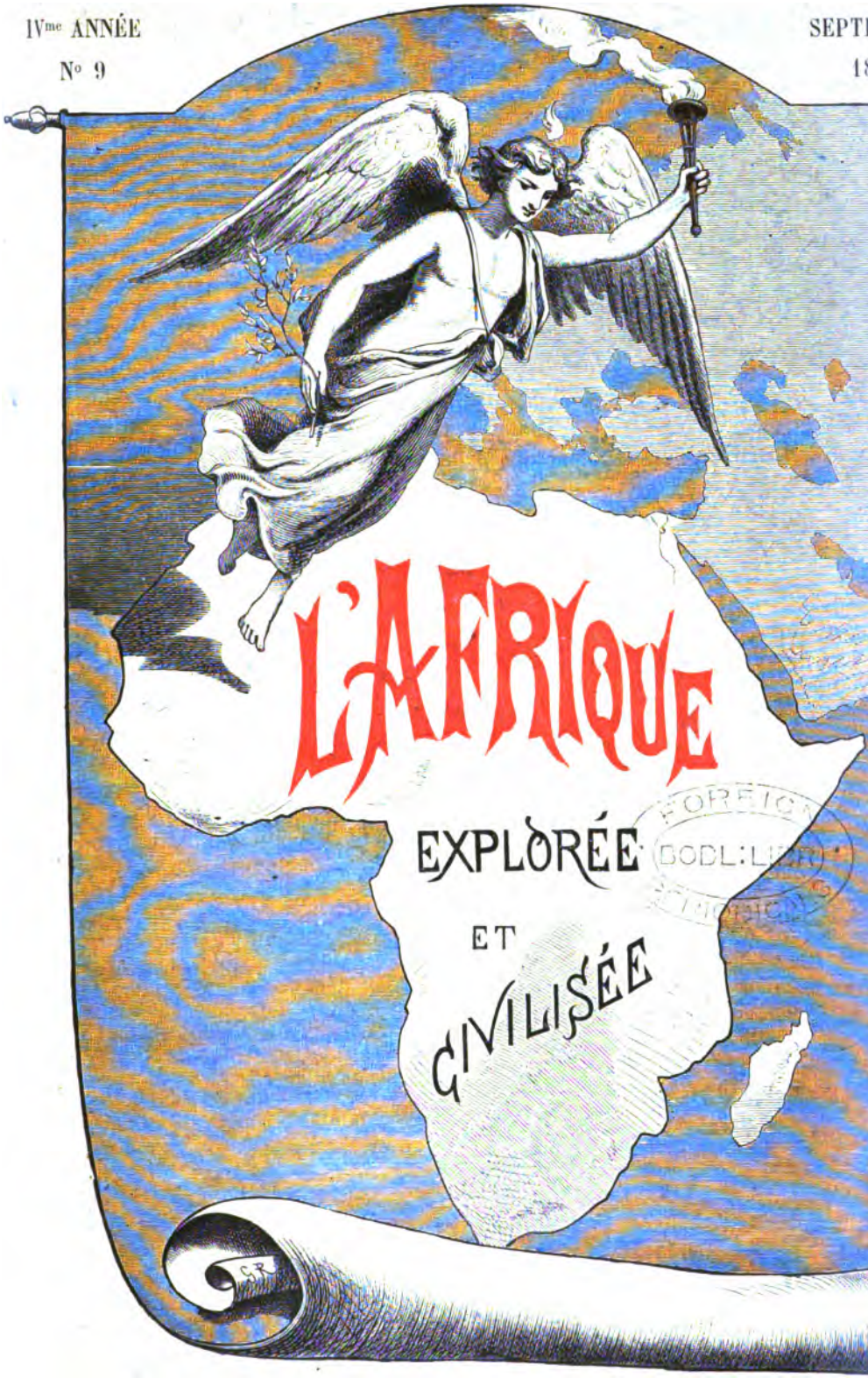
Societa d'esplorazione commerciale in Africa. Conferenze tenutesi in Milano. Volume II. Conferenze del 1883. Milano, 1883, in-8°, 151 p.

Le pays des Zendjs ou la Côte orientale d'Afrique au moyen âge, par L. Marcel Devic. Ouvrage couronné par l'Institut. Paris (Hachette), 1883, in-8°, 280 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
N° 9

SEPTEM
188


L'AFRIQUE
EXPLORÉE
ET
CIVILISÉE

FOREIGN
BODL: LIBRARY

JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance**, est de **dix francs**, port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève ou à Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Constantine.	Iéna.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Lille.	Marseille.	New-York.	Rome.
Brême.	Halle.	Lisbonne.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Hambourg.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin.	Bordeaux.	Paris.	Porto.	Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 233
Nouvelles complémentaires 244

EXPÉDITIONS DU COLONEL BORGNIS-DESBORDES DU SÉNÉGAL AU NIGER, par M. Alexis Demaffey, ingénieur des mines 247

BIBLIOGRAPHIE :

Fritz Robert. Afrika als Handelsgebiet 254
Denis de Rivoyre. Obock, Mascate, Bouchire, Bassorah 255
J. Stevenson. The water highways of the interior of Africa 255
J. Audebert. Beiträge zur Kenntniss Madagaskars 256

OUVRAGES REÇUS :

De Brazza, Stanley, Léopold II roi des Belges. Le droit des gens dans l'Afrique équatoriale, par M. Antonin Deloume. Toulouse, 1883, in-8°, 75 p.

Regnauld de Lannoy de Bissy. Carte d'Afrique, feuilles 10, 17, 23, 24, 31, 32, 55, 59. Paris, 1883.

Journal of the American geographical Society. T. XIII. 1881, in-8°.

The Congo neutralized, by Emile de Laveleye (Reprinted from the Contemporary Review, June 1883), in-8°, 24 p.

La libre navigation du Congo, par Sir Travers Twis. (Extrait de la *Revue de droit international*, 1883), in-8°, 8 p.

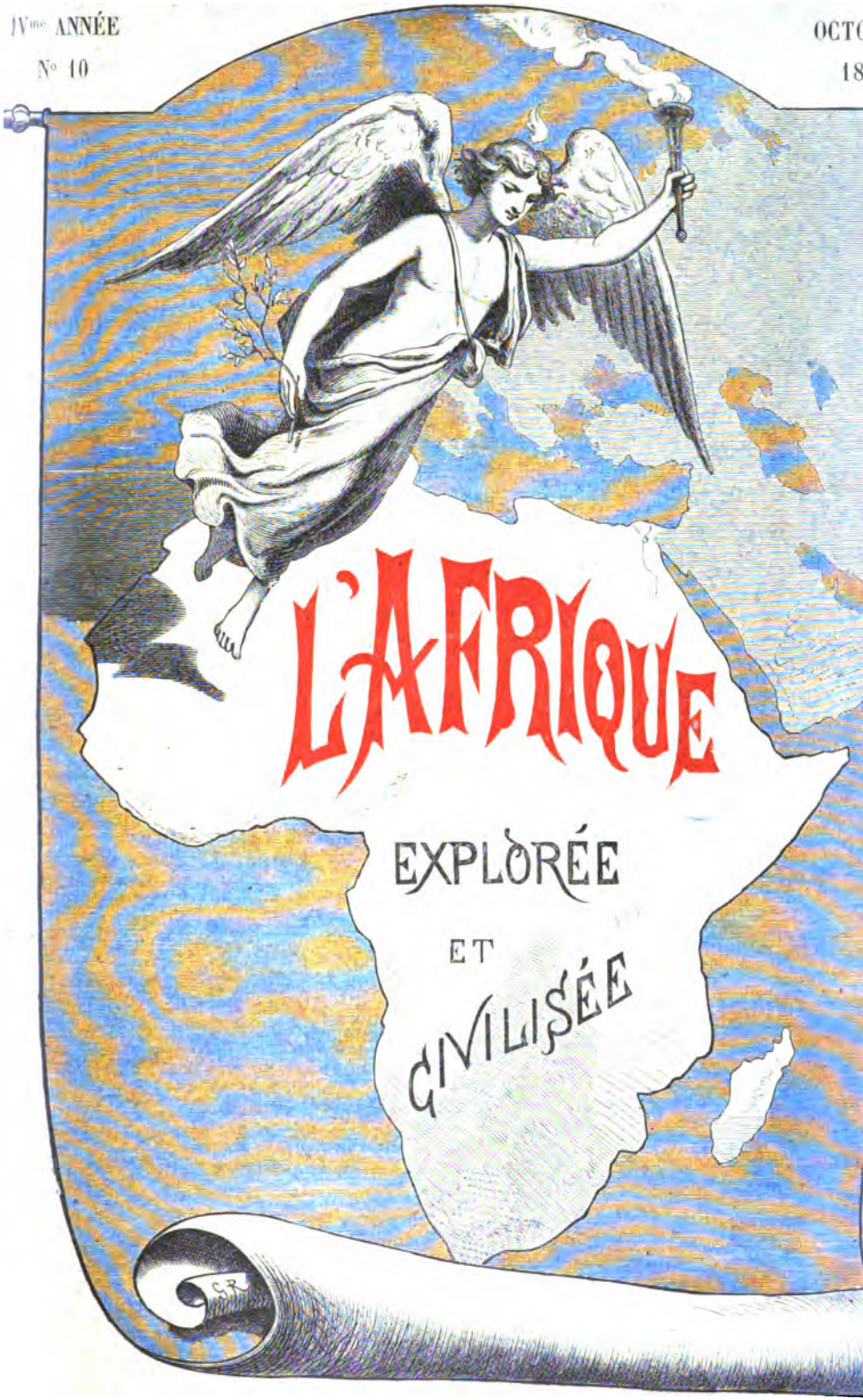
Propaganda per l'Africa. Relazione di M. A. M. Mizzi. Malta 1881. In-8°, 22 p.

Jacques Hervé. L'Egypte. Paris (Jouvet et C°), 1883, in-12, 252 p. illust. et carte, 2 fr.

Laurent Crémazy. Notes sur Madagascar. Paris (Berger-Levrault et C°), 1883, in-8°, 25 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE OCTO
N° 10 188



JOURNAL MENSUEL

JULES SANDOZ, ÉDITEUR
à Genève.

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève ou à Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Gräben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. à IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Constantine.	Iéna.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Lille.	Marseille.	New-York.	Rome.
Brême.	Halle.	Lisbonne.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Hambourg.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin.	Bordeaux.	Paris.	Porto.	Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Itália (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha).
Proceedings of the royal geographical Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone).

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 257
Nouvelles complémentaires 269

LA QUESTION DU CONGO DEVANT L'INSTITUT DE DROIT INTERNATIONAL, par M. G. Moynier 272

BIBLIOGRAPHIE :

Jahresberichte der geographischen Gesellschaft in Bern 294
Conferenze tenutesi in Milano nel 1883 294
Le pays des Zendjs, par Marcel Devic 295
L'Égypte, par Jacques Hervé 296

OUVRAGES REÇUS :

Mission vaudoise. Leçons de sigwamba, langage des Magwambas, par le missionnaire P. Berthoud (Autographie d'un cahier d'étudiant). Lausanne (impr. J. Chappuis), 1883, in-4°, 46 p.

Buku ya tsikwembo tsinwe na tisimo ta hlengeletano. Lausanne (impr. Georges Bridel), 1883, in-12, 56 et 94 p.

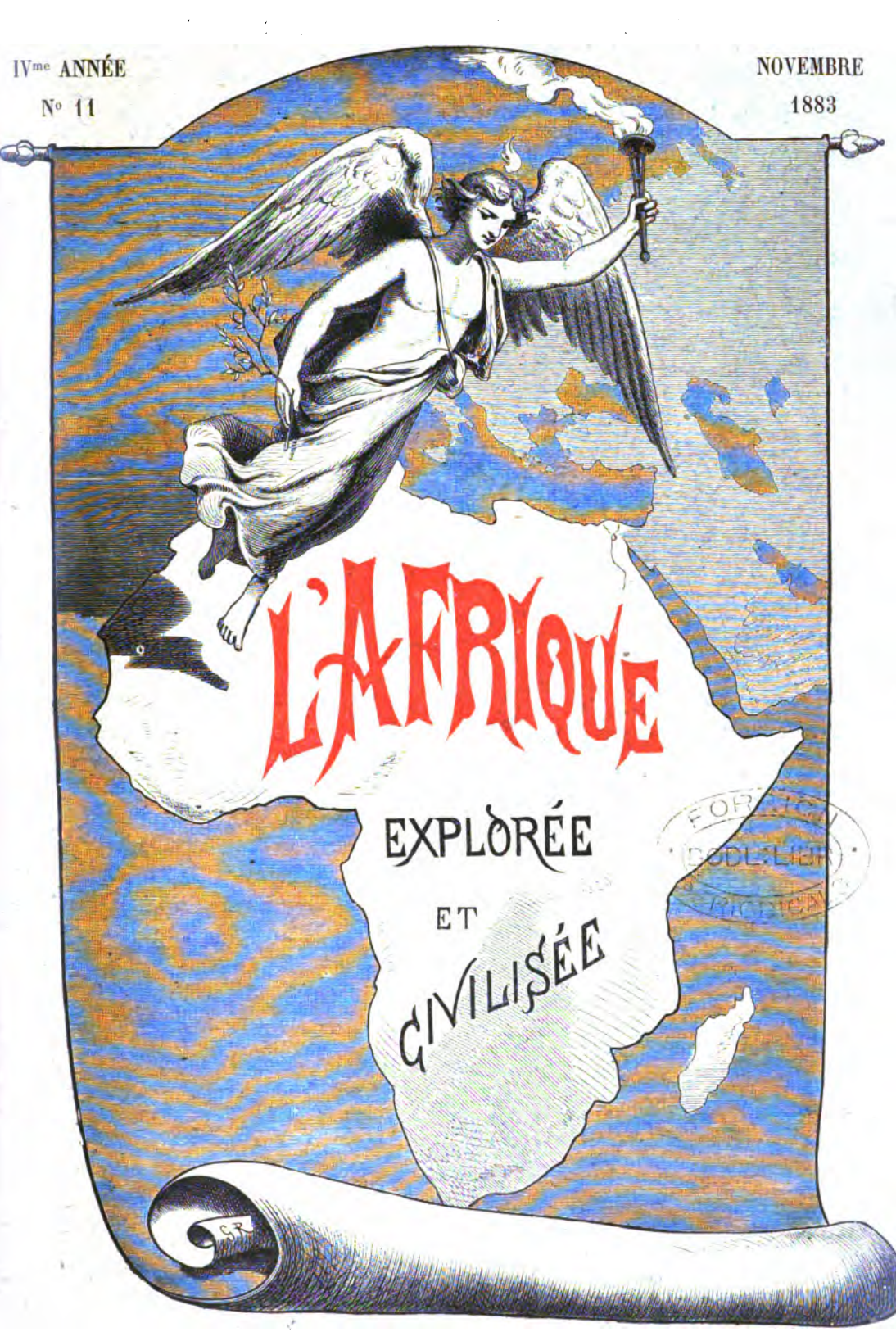
Adrian Balbi's allgemeine Erdbeschreibung. Siebente Auflage. Vollkommen neu bearbeitet von Dr Josef Chavanne. Mit 400 Illustr. und 150 Karten. Wien, Pest, Leipzig (A. Hartleben), in-8°, Lief. 31-37.

Carte du Haut-Sénégal, levée sous la direction de M. le commandant Derrien, 1/100 000, 6 feuilles. — Cartes et plans de la mission topographique du Haut-Sénégal.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

IVme ANNÉE
No 11

NOVEMBRE
1883


L'AFRIQUE
EXPLORÉE
ET
CIVILISÉE

FOREIGN
BODL. LIBR.
RICHARD

JOURNAL MENSUEL
JULES SANDOZ, ÉDITEUR

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **dix francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. Jules Sandoz, à Genève ou à Neuchâtel.

On s'abonne aussi :
Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Sandoz et Thuillier, éditeurs, 4, rue de Tournon, à Paris.
Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme et de la IIIme année, que nous pourrons encore céder, jusqu'à nouvel ordre, à raison de fr. 7. la IIme et de fr. 10. la IIIme année, le port en sus. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Constantine.	Iéna.	Madrid.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Lille.	Marseille.	New-York.	Rome.
Brême.	Halle.	Lisbonne.	Montpellier.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Hambourg.	Lyon.	Mozambique.	Paris.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographica Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 297

Nouvelles complémentaires 309

ELMINA, par M. J. Prost 311

BIBLIOGRAPHIE :

Notes sur Madagascar, par Laurent Crémazy 326

Buku ya Tsikwembo tsinwe na Tisimo ta Hlengeletano, et Leçons de sigwamba, par P. Berthoud 327

An international protectorate of the Congo River, by Sir Travers Twiss 328

OUVRAGES REÇUS :

Les colons du Tanganyika, par Armand Dubarry. Paris (Firmin-Didot et Cie), 1884, in-12, 317 p. Fr. 3.

An international protectorate of the Congo River, by Sir Travers Twiss, D. C. L., F. R. S., etc. London, 1883, in-8°, 19 p.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le changement d'adresse de notre Administration.

Notre journal paraîtra dorénavant à la

LIBRAIRIE H. GEORG

A GENÈVE (MAISONS A BALE ET A LYON)

à laquelle on est prié de s'adresser dès à présent pour tout ce qui concerne les abonnements, en particulier pour le renouvellement de ceux qui prennent fin avec la présente livraison.

DIRECTION de *L'Afrique explorée et civilisée.*

Décembre 1883.

GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

L'AFRIQUE
EXPLORÉE ET CIVILISÉE

JOURNAL MENSUEL

DIRIGÉ PAR

M. Gustave MOYNIER

Membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale; membre correspondant de l'Académie d'Hippone, et des Sociétés de géographie de Marseille, de Nancy, de Loanda et de Porto.

RÉDIGÉ PAR

M. Charles FAURE

Secrétaire-Bibliothécaire de la Société de géographie de Genève, membre correspondant des Sociétés de géographie de Lisbonne, de Loanda, de Porto et de Saint-Gall.

L'Afrique paraît le premier lundi de chaque mois, par livraisons in-8° d'au moins 20 pages chacune; le texte est accompagné de cartes, chaque fois que cela paraît nécessaire.

Le prix de l'abonnement annuel, **payable d'avance,** est de **10 francs,** port compris, pour tous les pays de l'Union postale (première zone); pour les autres, 11 fr. 50.

Tout ouvrage nouveau relatif à l'Afrique, dont il est envoyé deux exemplaires à la Direction, **a droit à un compte rendu.**

Adresser tout ce qui concerne la **rédaction** à **M. Gustave Moynier, 8, rue de l'Athénée, à Genève (Suisse).**

S'adresser pour les abonnements à l'éditeur, M. H. Georg, à Genève ou à Bâle.

On s'abonne aussi :

Dans tous les bureaux de poste de la Suisse.
Chez MM. Ch. Delagrave, libraire, 15, rue Soufflot, à Paris.
Muquardt, libraire de la Cour, 45, rue de la Régence, à Bruxelles.
Dumolard frères, libraires, Corso Vittorio Emmanuele, 21, à Milan.
F.-A. Brockhaus, libraire, Querstr., 29, à Leipzig.
L. Friederichsen et Cie, libraires, Admiralitätsstr, 3/4, à Hambourg
Wilhelm Frick, libraire de la Cour, Graben 27, Vienne (Autriche).
Trubner et Cie, libraires, Ludgate Hill, 57/59, à Londres E. C.
Et chez les principaux libraires de tous les pays.

AVIS. — *Nous mettons à la disposition de nos nouveaux abonnés un certain nombre d'exemplaires complets de la IIme, de la IIIme et de la IVme années. La Ire est épuisée.*

ÉCHANGES

Sociétés de géographie.

Anvers.	Constantine.	Hambourg.	Lyon.	Nancy.	Rochefort.
Berlin.	Francfort s/M.	Iéna.	Madrid.	New-York.	Rome.
Brême.	Greisswald.	Lille.	Marseille.	Oran.	Rouen.
Bruxelles.	Halle.	Lisbonne.	Montpellier.	Paris.	Vienne.

Sociétés de géographie commerciale.

Berlin. Bordeaux. Paris. Porto. Saint-Gall.

Missions.

Journal des missions évangéliques (Paris).
Bulletin missionnaire (Lausanne).
Missions évangéliques au XIXme siècle (Neuchâtel).
Journal de l'Unité des Frères [moraves] (Peseux).
Missions catholiques (Lyon).
Missions d'Afrique (Alger).
Annales de la propagation de la foi (Lyon).
Missions-Blatt (Barmen).
Berliner Missions-Berichte (Berlin).
Heidenbote (Bâle).
Evangelisches Missions-Magazin (Bâle).
Calwer Missions-Blatt (Calw).
Allgemeine Missions-Zeitschrift (Gütersloh).
Glaubensbote (Bâle).
Africa (Londres).
Church missionary Intelligencer and Record (Londres).
Missionary Herald (Boston).
American Missionary (New-York).
Foreign Missionary (New-York).
Regions beyond (Londres).
Chronicle of the London Missionary Society (Londres).
Monthly Record of the Free Church of Scotland (Edimbourg).
Missions Field (Londres).
Church of Scotland home and foreign Missionary Record (Edimbourg).
Missionary Record of the united presbyterian Church (Edimbourg).
Central Africa (Londres).
Woman's foreign missionary Society (Philadelphie).

Divers.

Exploration (Paris).
Moniteur des Colonies (Paris).
Bulletin des Mines (Paris).
Bulletin de l'Association scientifique algérienne (Alger).
Bulletin du Comice agricole (Médéa).
Bulletin de l'Académie d'Hippone (Bone).
Revue géographique internationale (Paris).
Handels-Zeitung (Saint-Gall).
Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (Vienne).
Mittheilungen der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland (Berlin).
Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (Vienne).
Zeitschrift für wissenschaftliche Geographie (Lahr).
Aus allen Welttheilen (Leipzig).
Chamber of Commerce Journal (Londres).
African Times (Londres).
Antislavery Reporter (Londres).
Aborigine's Friend (Londres).
African Repository (Washington).
Observer (Monrovia).
Esploratore (Milan).
Cosmos (Turin).
Bollettino della Societa africana d'Italia (Naples).
Esplorazione (Naples).
Marina e Commercio, e Giornale delle colonie (Rome).
Boletin de la Exploradora (Vitoria).
Africa oriental (Mozambique).
O Africano (Quilimane).
Jornal das colonias (Lisbonne).
As colonias portuguezas (Lisbonne).
Revista de Estudos Livres (Lisbonne).
Réveil du Maroc (Tanger).

AUTRES PUBLICATIONS CONSULTÉES

Tour du monde (Paris).
Revue de géographie (Paris).
Revue maritime et coloniale (Paris).
Indépendant (Constantine).
Moniteur de l'Algérie (Alger).
Bulletin de la Société khédiviale de géographie (Le Caire).
Dr A. Petermann's Mittheilungen (Gotha)
Proceedings of the royal geographica Society and monthly Record of geography (Londres).
Natal Mercury (Durban).
Cape Argus (Cape-Town).
West African Reporter (Sierra Léone)

Etc., etc.

SOMMAIRE

Pages

BULLETIN MENSUEL 329
Nouvelles complémentaires 337

LES GRANDES VOIES FLUVIALES DE L'AFRIQUE 339
PARTIE DE L'AFRIQUE VOISINE DU DÉTROIT DE BAB-EL-MANDEB 347

BIBLIOGRAPHIE :

Carte du Haut-Sénégal (mission Derrien) 348
Mission Galliéni. Itinéraires de Vallière et Piétri 349
Les colons du Tanganyika, par A. Dubarry 350

TABLE DES MATIÈRES DE LA QUATRIÈME ANNÉE 351

OUVRAGES REÇUS :

Edmond Desfossés. Affaires d'Orient. Le protectorat français en Tunisie, avec texte et commentaire du traité de Kassar-Saïd. — Paris (Challamel aîné), 1882, in-8°, 27 p. Fr. 2.

De la réorganisation administrative et financière de la Tunisie, avec texte officiel du traité de Kassar-Saïd, par Edmond Desfossés. — Paris (Challamel aîné), 1882, in-8°, 41 p.

De la lecture des cartes étrangères, par Henri Mager. — Paris (Aug. Ghio), 1883, in-12, 100 p. Fr. 1.

Genève. — Imprimerie Charles Schuchardt.